REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La REVUE SPIRITE parait du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de quatre feuilles et demie, au moins, grand in-8e, formant 68 pages

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an; Union postale, 1re partie, 2 francs; Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro. séparé : 1 franc, *franco* pour toute la France; pour l'étranger le port en sus, 0,20.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de Mme **P.-G. Leymarie**, administrateur.

On ne recoit que les lettres affranchies et IL N'EST RÉPONDU QU'AUX LETTRES CONTENANT UN TIMBRE-POSTE.

Les bureaux d'abonnements sont situés à Paris, 42, rue Saint-Jacques, à la Librairie des Sciences psychiques et spirites.

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 43 premières années, 1858 à 1901, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume ; 45e année, 1902, 10 francs *franco* pour la France et l'Algérie; Etranger, port en sus. Les années 1858 à 1863, puis les années 1873 et 1874 étant épuisées, chacun de ces 10 volumes de *Revue* coûtera désormais *dix francs*.

Un volume seul, 5 fr. 60 *franco*. Collection reliée, 2 fr. 50 de plus par volume jusqu'en 1892. — Depuis 1893 la *Revue* ayant été augmentée de 250 pages le prix de la reliure est de 3 fr. 50 par volume.

Nous offrons comme prime à nos abonnés la collection complète de la *Revue* depuis 1858, soit 45 volumes pour 160 francs, pris à notre librairie. (Port en plus pour l'étranger).

Notre Catalogue est envoyé à toute personne qui en fera la demande, par lettre affranchie au siège de la librairie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Un SPÉCIMEN de la *Revue Spirite* est envoyé contre un timbre-poste de 0 fr. 25.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité, ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Redacteur en chef : P.-G. Leymarie, *de* 1870 *à* 1901

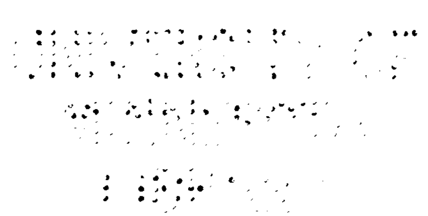
> Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE. — 1902

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Siège et Administration : 42, rue Saint-Jacques (*près de la Sorbonne*).



OUVRAGES SUR LE SPIRITISME PAR ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 1 vol. in-12, 44e édition, prix : 3 fr. 50.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 34e édition, 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 37e édition; prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou *la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 15e édition, prix: 3 fr. 50.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 15e édition, prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, prix : 3 fr., 3e édition.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 22e édition, prix : 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes; vingt exemplaires, 2 fr., par la poste, 2 fr. 50.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 centimes, vingt exemplaires, 2 francs; par la poste 2 fr. 50 cent.

OUVRAGES DIVERS RECOMMANDÉS

Recherches sur les phénomènes spirites, par William Crookes, prix : 3 fr. 50.

Au pays de l'ombre, par Mme d'Espérance, prix : 4 fr.

Une Echappée sur l'Infini, par Ed. Grimard : 3 fr. 50.

Les grands mystères, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50.

L'âme et ses manifestations à travers l'histoire par Eug. Bonnemère, prix : 3 fr. 50.

Le spiritualisme dans l'histoire, par R. de Giustiniani, prix : 2 fr.

La réalité des esprits et le phénomène de leur écriture directe, avec figures très curieuses, par le baron de Guldenstubbe, prix : 5 fr.

Aprèsla mort, par Léon Denis, prix : 2 fr. 50.

Christianisme et Spiritisme, par Léon Denis : 2 fr. 50.

Recueil de prières et méditations spirites, prix : 1 fr. 50, relié 0 fr. 75 broché.

Guide pratique du médium guérisseur, prix : 1 fr.

Quelques essais de médiumnité hypnotique, par MM. F. Rossi, Pagnoni et Dr Moroni, traduit par Mme F. Vigné. : 2 fr.

La Lévitation, par le colonel De Rochas; prix : 2 fr.

Les Miracles et le Moderne spiritualisme, par Russel Wallace, prix: 10 fr.

Dans les Temples de l'Himalaya (1er volume), par A. Van der Naillen, prix : 3 fr.50.

« » **Dans le Sanctuaire** (2e volume), avec portrait de l'auteur, A. Van der Naillen, prix : 3 fr. 50. Les 2 volumes 6 fr.

La Survie (Echos de l'au-delà), par Rufina Noeggerath, prix : 3 fr. 50.

Introduction au Spiritualisme expérimental moderne, par Falcomer, prix : 1 fr. 50.

De Rochas. Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain, prix : 2 fr

De Rochas. Les frontières de la science, 1er fascicule, prix : 2 fr. 50.

M. Sage. Mme Piper et la Société Anglo-Américaine pour les recherches psychiques, préface de C. Flammarion, preuves de la survie, prix : 3 fr. 50.

M. Sage. La Zone-Frontière entre « l'autre monde » et celui-ci, prix : 3 fr. 50.

Général A. Le Problème de l'Au-delà. Conseils des invisibles, prix : 1 fr. 50.

Grimard. La Famille Hernadec, roman spiritualiste, prix : 2 fr. 50.

Tous ces ouvrages se trouvent à la LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES ET SPIRITES, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste, à l'ordre de Mme P.-G. Leymarie.

Demander le Catalogue Général.



REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e ANNÉE. N° 1. 1er JANVIER 1902.

MADAME P.-G. LEYMARIE
ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*

ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.

A NOS LECTEURS ET CORRESPONDANTS

Il y a un an, notre vénéré directeur et ami, P. G. Leymarie, présentait lui-même encore une fois, — ce devait être la dernière, — les souhaits des membres de la maison du Maître aux lecteurs de notre Revue et à nos confrères en publicité. C'est à sa veuve et à nous, ses anciens collaborateurs, qu'échoit aujourd'hui ce devoir ; et, tous, nous tenons à affirmer hautement que la maison n'est pas vide, parce que le Maître n'y est plus et parce que le successeur en est parti. Comme esprits, ils sont avec nous, et c'est en leur nom et au nôtre que nous venons offrir tous nos vœux à nos fidèles lecteurs d'abord, et puis à tous les spirites, sans distinction de nuances ou de nationalités, ainsi qu'à leurs vaillants organes.

Lorsqu'Allan Kardec, il y a aujourd'hui quarante-quatre ans, inaugura la publication de la présente Revue, il n'existait en Europe qu'un seul journal consacré à la doctrine spirite. Ils se sont multipliés depuis, mais, par le privilège de sa plus longue existence,c'est notre Revue qui reste l'aînée,la « doyenne » de toutes les publications similaires,et nous tenons d'autant plus à le rappeler, qu'après les revers qui ont tant éprouvé, dans ces dernières années, la Société fondée par Allan Kardec, quelques personnes pourraient croire qu'elle a été, sinon emportée, du moins bien mise à mal par la même tourmente.

A la 2e page du premier numéro de la *Revue* (janvier 1858), Allan Kardec disait que par la publication de cette revue, il se proposait « d'offrir un moyen de communication à tous ceux qui s'intéressent à ces questions (celles qui nous occupent), et de rattacher par un lien commun ceux qui comprennent la doctrine spirite sous son véritable point de vue moral : la pratique du bien et la charité évangélique à l'égard de tout le monde. » Ces paroles, nous nous plaisons à les répéter, car elles énoncent un principe qui nous est cher, et auquel la Revue n'a jamais failli.

Dix ans plus tard, — c'était quatre mois avant sa mort corporelle, — Allan Kardec, dans la Revue de décembre 1868, faisant pour ainsi dire son testament, déclarait que la *Revue spirite* serait le journal *officiel* du spiritisme. Or, c'est un titre qu'elle n'a jamais revendiqué, et dont nous n'avons pas davantage à présent lá sotte vanité de vouloir la parer. Il nous suffit que la Revue porte en vedette le nom de son vénéré fondateur, pour que nous soyons assurés des égards de tous les spirites pour elle. Nous n'avons aucune concurrence à redouter, car nul ne lui enlèvera ses quarante-quatre ans d'existence pas plus que le nom de son fondateur. Au contraire, nous verrons toujours avec bonheur se créer de nouvelles publications; nous signalerons avec empressement leur apparition et, toutes les fois que cela nous sera possible, nous leur donnerons une place dans notre *Bulletin des Sommaires*.

Quoi qu'il en soit, et puisque l'occasion s'en présente, déclarons bien haut que rien n'est changé à la *Revue spirite*, qu'elle subsiste et fonctionne comme par le passé.

Au moment où s'ouvre la quarante-cinquième année de la Revue, résolus à toujours aller de l'avant, nous nous bornons à demander pour nous l'aide et l'appui de nos maîtres et amis invisibles ; pour le spiritisme, le progrès continu et incessant ; pour les spirites l'esprit de tolérance et d'union, et enfin, pour tous nos frères en humanité, pour tous les hommes de bonne volonté, la paix du cœur et la lumière de l'esprit.

La Rédaction.



NOTA : Nous prions nos lecteurs de vouloir bien excuser le retard qui se produit chaque année, à cette époque, dans l'envoi de la Revue par suite de l'encombrement des Postes.

Le compte-rendu des remarquables Conférences que M. Léon Denis vient de faire dans le Nord et en Belgique, nous ayant été remis trop tard, paraîtra dans le numéro prochain.

LES ORIGINES
DU
SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE

Faits et témoignages tirés « d'Emma Hardinge » (*Suite*) (1).

FENIMORE COOPER, 1850.

Le Journal d'où nous extrayons ce récit étant déchiré, et la date faisant défaut, nous ne pouvons indiquer que l'époque approximative du printemps de 1850. Le rapport est d'un des rédacteurs, M. Ripley, homme de savoir et d'intelligence.

UNE SOIRÉE AVEC LES ESPRITS
New-York, 1850.

« Nous avons assisté, jeudi soir, à une réunion de personnes qui avaient été invitées chez le Rev. Dr Griswold, à Broadway, pour voir les dames de Rochester, sur qui les mystérieux « knockings » ont attiré la curiosité générale. Cette réunion avait été organisée par le docteur qui, au début, ne croyait pas au caractère surnaturel des manifestations...

« Elle comprenait des personnes dont le caractère probe et intelligent est une garantie contre les impressions hâtives, et qui n'avaient évidemment aucune tendance favorable pour les auteurs de ces phénomènes...

« Parmi les hôtes du Dr Griswold nous pouvons mentionner sans incorrection les noms de MM. *Fenimore Cooper*, George Bancroft, Rev. Dr Hawks, Dr J. W. Francis, Dr Marcy, N. P. Willis, William Cullen Bryant, Bigelow, de l'*Evening Post*, Richard B. Kimball, H. T. Tuckerman, et le général Lyman...

« On avait consulté les dames Fox, qui avaient affirmé que les manifesta-

(1) Voir le numéro de décembre.

tions se produiraient, et consenti à se joindre à la réunion. Pour éloigner tout soupçon que la chambre, les meubles, les placards eussent reçu une préparation, on avait convenu de se réunir dans la maison du D[r] Griswold, où aucune de ces dames n'avait encore pénétré. Elles arrivèrent un peu après 8 heures, Mme Fox, une vieille dame, la mère des « voyantes de fantômes » — nous employons cette expression, faute de mieux — Mme Fish, sa fille mariée, et les deux jeunes sœurs de cette dernière...

« Pendant quelque temps, peut-être un peu plus d'une demi-heure après l'arrivée des dames, aucun bruit ne se fit entendre, et la compagnie donnait des signes évidents d'impatience, lorsqu'elles nous dirent de nous rapprocher de la table qui était devant elles, et de former un cercle compact. Peu d'instants après, on commençait à entendre de faibles bruits sous le plancher, autour de la table, et en différentes parties de la chambre. Ces bruits augmentèrent de force et de fréquence, et devinrent si nets et si distincts que personne ne put ni les nier, ni les attribuer à aucune cause visible. Alors les « Voyantes » demandèrent : « Les Esprits veulent-ils causer avec quelqu'un d'entre nous ? »

« Après passablement d'hésitation, on parvint à nous dire qu'on répondrait aux questions posées par le D[r] Marcy. Celui-ci demanda si l'Esprit était son parent, son âge, l'époque de sa mort, etc., et nous croyons que les réponses furent correctes...

« Ce fut ensuite le tour de M. Henry T. Tuckerman de poser des questions, et, contrairement à l'habitude, il les fit tout haut, de façon à être entendu des dames et de toute la société. Ayant fixé dans son esprit le nom d'une personne, il demanda :

« A-t-il habité New-York ? » — Pas de réponse.

« Baltimore?... Cambridge?... Boston? » — Trois raps distincts, signe d'affirmation ; le silence indique la négation.

M. T. continua : « Etait-il avocat?... marchand?... médecin?... ecclésiastique? — Coups.

« Etait-il épiscopalien ?... presbytérien?. . unitarien ? » et ainsi de suite tous les noms des principales sectes. — Pas de réponse.

« Un monsieur suggéra à M. T. de demander : « Etait-il chrétien ? » — Coups. M. T. s'informa ensuite de l'âge, par série de 10, ainsi : « Avait-il 20 ans à l'époque de sa mort?... 30?... 40?... 50?... 60? » — Coups.

« A-t-il laissé de la famille ? » — Coups.

« Des enfants ? » — Coups.

« 5?... 3?... 2? » — Coups.

« Est-il mort à Boston?... à Philadelphie?... à Albany?... à Northampton ?... à Benington ? » — Coups.

« Est-il mort de consomption?... de fièvre?... du choléra?... de vieillesse? » — Coups.

« La personne à laquelle pensait M. Tuckerman était feu le R. Dr Channing, de Boston, qui mourut à Benington, Vermont, étant en voyage. Le lecteur peut juger du degré d'exactitude des réponses. Ajoutons que, pendant les dernières années de sa vie, le Dr C. ne voulut être qualifié d'aucun nom de secte, et qu'on le désignât seulement sous celui de « chrétien ». Il approchait de 70 ans, et ses forces physiques étaient épuisées.

« Plusieurs personnes pressèrent ensuite vivement le Rev. Dr Hawks de faire des questions. Il s'y décida à regret, et n'eut pas grand succès, les bruits furent faibles...

« Après plusieurs tentatives infructueuses, il céda la place au Dr Francis, qui fut salué par un roulement général de coups; il semblait que les mystérieux agents reconnussent une vieille et intime connaissance. D'une urbanité proverbiale, le Dr Francis, comme s'il était assis au chevet d'un de ses malades, demanda, dans les termes les plus polis, si les Esprits voulaient bien consentir à converser avec une des personnes de l'assistance : « Désiraient-ils causer avec son illustre ami, le célèbre auteur, M. F. Cooper?... Préféraient-ils converser avec le grand poète américain, M. Bryant? » .. Aucune réponse ne fut donnée à ces flatteuses invitations.

« Voulaient-ils donc parler à un personnage aussi humble que lui-même? » — Forts coups.

Alors le Dr F., fixant sa pensée sur une personne, demanda :

« Etait-il Américain?... Anglais?... Ecossais?... » — Forts coups approbatifs.

« Etait-il commerçant?... avocat?... auteur?... » — Forts coups.

« Etait-il poète?... » — Oui, coups distincts.

« Voulez-vous dire son nom? » Ici les Esprits demandèrent l'alphabet par des coups bien nets. Par cette méthode, pendant que l'une des dames récite l'alphabet, des coups se produisent sur la lettre voulue. Ils épelèrent B. U. R, quand la compagnie, indiscrètement, mais spontanément, interrompit en s'écriant : « Robert Burns. » C'était en effet du poète écossais favori qu'il s'agissait, et après cette expérience le Dr Francis renonça à continuer.

« On pria alors M. J. Fenimore Cooper de questionner, et il se mit à interroger les Esprits avec le plus imperturbable sang-froid. Après plusieurs questions faites à bâtons rompus, et qui n'obtinrent pas de réponses satisfaisantes, F. Cooper entama une nouvelle façon de procéder :

— « La personne à laquelle je pense est-elle mon parent? » — Oui.

— Proche parent? — Oui.

— Un homme? — Pas de réponse.

— Une femme? — Oui.

— Fille?... Mère?... Femme?... — Pas de réponse.

— Sœur? — Oui.

« M. Cooper demanda ensuite le nombre d'années écoulées depuis la mort. La réponse fut donnée par des coups nets et rapides. Les uns en comptèrent 45, d'autres 49, d'autres 54. Après une longue discussion, l'interlocuteur invisible consentit à recommencer plus lentement. Toc, toc, toc, toc... cela dura près d'une minute, et la compagnie annonça 50 coups à l'unanimité. M. Cooper demanda alors :

« Est-elle morte de consomption? » Il indiqua ainsi plusieurs noms de maladie, auxquels il ne fut pas donné de réponse.

— « Est-elle morte par accident ? — Oui.

— A-t-elle été tuée par la foudre?... par un coup de feu?.. est-elle morte en mer?.. a-t-elle été écrasée par une voiture ?.. est-elle tombée de cheval?.. — Oui. »

« M. F. Cooper ne poursuivit pas davantage son enquête. Il nous dit que les réponses étaient exactes, que la personne en question était sa sœur, et qu'il y avait juste 50 ans dans ce mois présent qu'elle s'était tuée en tombant de cheval.

« La soirée étant très avancée, on ne crut pas utile de continuer les questions. Sur la demande de plusieurs personnes, les dames quittèrent le canapé où elles étaient assises, et restèrent debout dans une autre partie de la chambre. Les murs éprouvèrent une vibration que l'on sentait au toucher. Plusieurs personnes se placèrent les unes près du côté extérieur de la porte, les autres près du côté intérieur, et chacun entendit de forts coups *du côté opposé* au sien. Les dames étaient à une telle distance de la porte qu'il est absolument impossible de supposer qu'elles fussent cause des bruits. Elles se rendirent ensuite dans une chambre située au-dessous de celle où se tenait la réunion ; plusieurs messieurs les accompagnèrent. Les bruits se produisirent encore très distinctement, ils faisaient vibrer le canapé, et semblaient venir d'un épais tapis de foyer placé devant la cheminée, et de plusieurs autres points de la chambre.

« Tels sont les faits les plus importants que nous nous rappelons de cette soirée. Nous croyons les avoir rapportés sans exagération, et tels que tout le monde les a vus ; mais quand à leur origine et leur nature nous sommes dans les ténèbres, tout comme nos lecteurs. Les manières des dames et leur attitude disposent en leur faveur. Elles ne donnent aucune théorie pour expliquer les actes de leurs mystérieux compagnons, et ne semblent avoir aucune influence sur leur arrivée et sur leur départ. »

Plusieurs des personnes présentes assistaient pour la première fois à une séance spirituelle, et sont devenues depuis de fermes croyants à la vérité des communications entre les deux mondes. D'autres sont entrées dans ce

monde spirituel qu'ils avaient commencé à examiner à titre de passe-temps et de simple curiosité.

Parmi eux il est consolant de savoir que le distingué auteur et poète Fenimore Cooper, ainsi que N. P. Willis ont eu part à l'influence brillante de ce séjour, où ils devaient entrer peu de temps après, et que des murmures avertisseurs ont affermi leur route terrestre et préparé celle qu'ils suivent maintenant...

LES PREMIÈRES THÉORIES ANTISPIRITES.

Les résultats qui avaient accueilli l'introduction du Spiritualisme à Auburn suivirent la visite des demoiselles Fox à New-York, c'est-à-dire les attaques sans trève de la presse et du clergé. L'opposition devint si violente et si déraisonnable qu'elle provoqua les recherches, ne fût-ce que pour examiner les calomnies lancées contre les médiums et leurs amis, et les théories fausses et absurdes, mises en avant pour expliquer le phénomène. La conséquence fut la formation de cercles dans toutes les maisons de la ville et le rapide développement des médiums dans toutes les familles.

Pour arriver à une juste conception de l'émotion qui s'empara de l'opinion publique, et pour apprécier les motifs qui poussèrent les gens sages et sincères à entrer dans le champ des recherches avec le généreux dessein de protester contre les calomnies et l'action systématique de la Presse, il est nécessaire de rapporter quelques-unes de ces calomnies, et pour cela nous ferons quelques emprunts à une petite brochure publiée sur les premiers faits spirites, par MM. Capron et Barron, et dans laquelle les auteurs donnent, entre autres sujets intéressants, un article de l'*Express* de New-York sur lequel nous voulons attirer spécialement l'attention.

Il parait que, quelque temps avant les coups de Rochester, un certain professeur Loomis avait émis, dans le *Scientific American*, une théorie concernant les effets vibratoires des écluses de moulins, et le savant rédacteur l'*Express*, torturant cette théorie, y avait trouvé l'explication complète des mystères du spiritualisme moderne, croyant sans doute qu'en détruisant la base spirituelle des rappings, il détruirait d'un même coup foudroyant le monstre à tête d'hydre, dont il attribuait innocemment l'existence à la famille Fox. Voici son explication :

« *Les Esprits de Rochester.* — Nous avons parlé, dans nos « notes littéraires », de divers bruits entendus à Rochester, N. Y. et attribués à des causes surnaturelles, Nous trouvons dans le *Scientific American* de New-York l'explication suivante très simple et très plausible.

« *Coups surnaturels.* — Les bonnes gens de Rochester, alarmés par des coups entendus la nuit à leur porte, les ont attribués à des agents spirituels. Le professeur Loomis explique ces faits, dans l'*American Journal of Science*,

comme résultant des vibrations d'une écluse du voisinage. Il dit que ces vibrations produisent des bruits analogues à des coups dans les portes et les murs des habitations, et décrit les phénomèmes observés, particulièrement aux écluses des chutes de Gayuga, Ohio ; East Windsor, Conn. ; Springfield et Northampton. Mass., etc. Il attribue les vibrations à la friction de l'eau tombant sur l'écluse, et montre comment ces sons se transmettent à distance par la terre, et produisent dans les habitations des coups soudains et alarmants. Le professeur Loomis a indiqué une méthode simple et facile pour atténuer cette action vibratoire des écluses, et les gens de Rochester, qui ont été troublés par un *Esprit*, trouveront dans ces moyens matériels un facile soulagement. « O philosophie ! O bon sens ! vos simples théories mettent le « diable en fuite, a dit un eucyclopédiste. »

On voit que l'*Express* de New-York ne dit pas que ces bruits voyagent, ni qu'ils ont été exorcisés dans sa propre ville et ailleurs. Il ne parle que des gens tourmentés par des vibrations dans le voisinage des chutes d'eau, et nullement du moyen qui communique une intelligence à ces bruits.

D'antre part, un certain professeur Dewey, de Rochester, mit au défi les respectables journaux de New-York, Boston etc., et refuta la théorie vibratoire, parce que, disait-il avec raison, elle était inapplicable dans l'espèce ; mais il y substitua l'affirmation audacieuse et insoutenable que les manifestations de Rochester étaient le simple résultat de la fraude de la part des Fox, affirmation qui, si elle était vraie dans ce cas particulier, ne prouverait rien contre les manifestations semblables qui commencent à s'amonceler de tous côtés. Les journaux de New-York, incapables de trouver des armes pour anéantir le spiritisme, répétèrent à l'envi les assertions du professeur Dewey, ne voyant pas que leurs ombres d'arguments ne pouvaient lutter contre des Esprits bien réels.

Un membre du Comité chargé d'examiner les médiums à Rochester, et qui avait signé le rapport favorable lu à Corinthian Hall, sans aucune nouvelle enquête, sans raison avouable sinon le désir de nager dans les eaux populaires, publia froidement dans plusieurs journaux une soi-disant dénonciation des médiums, basée sur la fraude, accusation que son précédent rapport avait formellement repoussée.

Un certain John W. Hurn, de Rochester, fit paraître quantité d'affirmations mensongères et sans fondement. Elles furent examinées, la presse spiritualiste de l'époque y répondit et les réfuta victorieusement, une par une ; mais les journaux qui avaient mis en circulation ces faussetés refusèrent invariablement de donner place aux réponses.

Un homme, qui se donnait le titre de Révérend et de docteur en théologie, monta sur l'estrade de Corinthian Hall à Rochester, et devant une assemblée choisie qu'il prétendait instruire, et avec moins d'adresse que les charlatans

qui courent les foires, fit craquer ses bottes, pour la grande joie de son auditoire de lettrés, et déclara que c'était *là* l'explication de tous les troubles d'Hydesville. L'explication parfaite de ce chrétien instruit devint un autre article de foi, qui trouva dans les principaux journaux de l'époque une hospitalité large et bienveillante.

On donna une publicité étendue à plusieurs théories de même valeur, entre autres à celles des « articulations de la cheville » et « des orteils », des « craquements des doigts », des « artifices mécaniques », etc. On attaqua sans réflexion toutes les personnes ayant pris part à ces événements, et les victimes des calomnies ne purent obtenir de la presse le redressement d'aucune de ces erreurs. Nous choisissons entre des centaines de ces élucubrations un ou deux spécimens de l'aveuglement auquel était parvenu l'esprit de parti, non à cause de leur valeur, mais pour montrer la situation illogique que l'opposition se voyait réduite à prendre.

Voici l'article du *New-York Commercial Advertiser* :

« *Les coups de Rochester.* Nous apprenons qu'une personne de cette ville (le Rev. S. B. Brittain) fait des conférences sur des sujets d'une physiologie singulière, et qu'il s'efforce d'établir des relations entre eux et les coups des « prétendus Esprits de Rochester ». Nous sommes certains, en ce qui concerne les coups, qu'il pourrait s'épargner la peine de discuter ce sujet. Nous avons eu une conversation longue et instructive avec un homme intelligent des environs de Rochester, et son récit nous prouve clairement que le mystère n'est qu'une fort maladroite imposture, et que son succès vient de la crédulité des auditeurs. Nous disons « la crédulité », car la grossièreté de l'imposture est si grande, il y a si peu d'artifice dans les moyens employés pour la masquer, qu'il a fallu que les gens ferment littéralement les yeux pour ne pas voir. Le seul procédé réussi consiste dans la façon de produire les coups. Il est facile de voir, à moins de s'aveugler stupidement et volontairement, que les jeunes filles produisaient ces coups *d'une façon quelconque.* Par exemple, si on les empêche de se placer près d'une porte, d'une table, d'un piano, en un mot d'un objet qu'on puisse frapper, les coups cessent aussitôt...Quand au mouvement de la table, *tout le monde peut voir comment on l'obtient.* Une légère impulsion du pied communique le mouvement à la table, qui se met à courir sur ses roulettes, et comme les spectateurs sont obligés de se tenir tout près, rien n'est plus facile que de la faire partir sans qu'on s'en aperçoive. »

Les amis des médiums furent l'objet d'attaques personnelles si évidemment fausses, que M. E. W. Capron écrivit pour demander, en ce qui le concernait, la retractation de ces mensonges. On la lui refusa, et le rédacteur, qui disait représenter la piété et l'intérêt du commerce de New-York, se livra de plus belle à la propagation d'erreurs démontrées.

Depuis le jour où le *New-York Commercial Advertiser* avait dit au public qu'il lui suffirait d'ouvrir les yeux pour constater la fraude s'opérant par une impulsion du pied des jeunes filles, on a obtenu plus de 5.000 portraits de décédés dans des circonstances qui rendent la tromperie aussi impossible que de prendre la lumière du soleil à midi pour la clarté du gaz ; on a vu des milliers d'objets pesants flotter dans l'espace sans aucun soutien ; des mains d'Esprits se sont formées et dissoutes sous l'étreinte des investigateurs ; des pages entières, formant le contenu de plusieurs volumes, ont été écrites par la main *seule* des Esprits ; on a vu des millions de formes, produites par des médiums inconnus des visiteurs, et qui ont été reconnues pour des amis ou des parents ; des objets cachés ont été découverts ; des secrets, des crimes ont été révélés ; des milliers d'âmes plongées dans le doute ont été convaincues de leur immortelle destinée, par des faits que l'examen le plus sévère démontrait réels ; et les quelques centaines de croyants « crédules et simples » dont ce sage rédacteur se moque si spirituellement sont devenus une puissante armée de *onze millions de personnes !*

Et qui sont ceux qui, ayant ouvert les yeux, n'ont su découvrir l'imposture? Des magistrats sur leur siège, des hommes d'Etat au Sénat, des jurisconsultes, des conseillers, des juges, des professeurs de lettres et de théologie, des journalistes, des médecins, des prêtres, des écrivains, des penseurs, des chimistes, des hommes et des femmes de savoir, d'érudition, d'intelligence, de haute réputation ; en même temps que de simples fermiers, d'habiles mécaniciens, des ouvriers de bon sens ; sages et ignorants, riches et pauvres, toutes les classes, tous les degrés d'intelligence, sauf ceux que la routine rend aveugles, que les préjugés ou le manque d'occasion ont privé de savoir, ceux enfin chez qui l'absence de bon sens paralyse le jugement...

Mais des ennemis plus audacieux que le troupeau de gribouilleurs, dont les seuls arguments étaient l'erreur et la calomnie, se mirent à batailler contre les Esprits.

Voyant que le succès du Spiritualisme était basé sur des *faits*, contre lesquels de simples théories n'étaient que des sabres brandis contre le vent, une troupe de héros se leva, qui résolut de prendre pour base de son opposition la force des faits. A la tête des assaillants apparut M. John Stanley Grimes, magnétiseur de profession, et démonstrateur de l'électro-biologie.

Entre autres affirmations audacieuses, publiées dans la *Tribune*, pour diffamer le caractère des médiums, M. Grimes prétendit que Mme Benedict, d'Auburn, lui avait avoué que les raps qu'on entendait en sa présence étaient produits par une planche placée sous le plancher. Cette planche, disposée à la façon d'un levier, était agencée de telle sorte que quand Mme Benedict se trouvait près de la fenêtre il lui suffisait d'appuyer sur une tige reliée à un

bout de la planche pour faire soulever l'autre bout qui frappait le plancher. Pour produire toutes les autres merveilles qui avaient lieu en sa présence Mme Benedict, suivant M. Grimes, accusait une jeune femme habitant la maison voisine et ses deux cousines d'avoir été de connivence; et, pour corser cette confession, elle aurait déclaré avoir fait la connaissance des deux « fraudeuses de Rochester » qui lui auraient appris leurs procédés.

Pour bien montrer la valeur de ce témoignage, il faut se rappeler que la médiumnité de Mme Benedict s'est constamment exercée dans d'autres maisons que la sienne, où, nécessairement, les leviers, planches à bascucle, et autres mécanismes étaient impossibles à organiser; qu'elle est allée dans d'autres villes qu'Auburn où résidaient ses « complices »; qu'elle fut medium fréquemment dans des réunions composées d'investigateurs pénétrants; que dans sa propre maison les sceptiques ont toujours visité les murs et les planchers ; et surtout qu'à l'époque du prétendu aveu de Mme Benedict elle ne s'était jamais rencontrée avec les « fraudeuses de Rochester », et ne pouvait connaître leur existence que par ouï-dire.

La prétendue découverte du Rev. Chauncey Burr, en 1851, a la même valeur. Il s'est fait l'écho des racontars d'une femme qui, par suite de différends de famille était devenue l'ennemie des Fox, après avoir été, pendant un certain temps, sur un pied d'intimité avec elles.

Cette personne, Mme Norman Culver, prétendit avoir confessé Mme Fox, qui lui aurait avoué que ces manifestations étaient le résultat de machinations artificieuses entre elle, sa sœur et sa cousine; qu'elles produisaient les bruits par le craquement des jointures de leurs chevilles, et que, quand leurs pieds étaient tenus par les comités de Rochester, l'opération de ce singulier mécanisme humain était remplacée par une servante hollandaise, qui frappait avec ses doigts sur le plafond de la cave située au-dessous et où elle se tenait.

Sans vouloir répondre à une allégation si misérable qu'elle n'explique aucune phase des manifestations, eussent-elles toutes consisté en coups frappés sur le sol et sous les pieds des sœurs Fox, il suffit de dire que dans la nuit où plus de 300 personnes conversèrent à Hydesville par ces mêmes raps avec l'invisible frappeur, il n'y avait personne de la famille Fox dans la maison; que quand le comité de Rochester tenait les pieds des jeunes filles, elles n'étaient pas chez elles, mais dans des lieux choisis par ce comité; et que si elles avaient été chez elles, elles auraient pu difficilement se faire aider par une servante hollandaise, car elles n'ont jamais eu personne à leur service dans leur ménage.

Et pourtant, à peine trouverait-on un grand journal de l'époque qui n'eut reproduit cet audacieux mensonge ; et si peu admirent la réfutation claire, sincère, faite par la famille et ses amis, qu'aujourd'hui encore la

« Confession de Mme Norman Culver » passe pour la démonstration que le spiritualisme, égorgé en 1851 par le Rev. Chauncey Burr, ne peut exister actuellement, malgré les 11.000.000 de Spirites américains qui s'élèvent pour prouver le contraire.

(*A suivre.*)

PSYCHOGRAPHIE

Par A. Oxon.

(*Suite*)

CORRESPONDANCE DANS LE « TIMES »

Avant de résumer les témoignages qui nous ont été fournis, qu'il me soit permis de rapporter en passant quelques parties des témoignages publiés par *The Times*, au moment des poursuites intentées à Slade. Je ne veux pas entrer dans les discussions soulevées à cette époque. Je ne veux pas remuer les cendres de cet ancien incendie; et je ne veux pas non plus prendre part à la lutte en présentant mon témoignage. Il m'eût été facile de faire obstacle à la direction de cette mémorable persécution et de montrer combien nous avions de raisons de critiquer les décisions que la justice a prises contre nous, nous qui avions approfondi la question bien plus que ne l'avaient fait les persécuteurs. Je me propose de faire un jour cette démonstration et bien plus complètement que je ne l'ai fait jusqu'ici. Mais pour le moment cela sortirait du plan que je me suis tracé et m'éloignerait de mon but. Je n'ai pas l'intention d'attaquer la conduite des personnes qui ont cru qu'il était de leur devoir de persécuter Slade et je ne veux pas scruter leurs intentions. Je veux faire de l'histoire et non de la controverse. Ce que je veux est simplement de mettre en lumière les faits qui, je l'espère, pourront amener le public intelligent à penser comme moi que la conclusion à laquelle on est arrivé, a été adoptée hâtivement et que la méthode de recherches suivie n'était pas conforme à la méthode scientifique. Il ne me convient pas de critiquer ni même de chercher à influencer les opinions de qui que ce soit. Je veux seulement rappeler certains faits et demander qu'on les fasse concorder avec ces opinions. Si l'on croit pouvoir réfuter ces faits, je serai heureux d'écouter les raisons données. Mais celui qui les accepte et les fixe dans son esprit sera avec bonheur reconnu par moi comme uni par la même pensée. Cependant si un homme, ne pouvant prendre ni l'un ni l'autre de ces deux partis, cherche à éluder mes faits, à invoquer *à priori* des impossibilités, à passer d'un argument à l'autre, dans le vain espoir de les écarter par des mesures dilatoires, cherchant à se maintenir en équilibre entre deux opinions, sans se sentir plus partisan de l'une que de l'autre, je

ne puis que tirer mon chapeau devant une telle logique et traiter ses dilemmes par le dédain.

Pendant l'émotion que suscita l'attaque du professeur Lankester contre l'ardoise, un certain nombre de lettres furent insérées dans *The Times*. Je ne veux pas reproduire ici toute cette correspondance, mais je tiens à citer, à l'appui de ma thèse, l'expérience d'un homme parfaitement familier avec cet ordre de faits et qui est par conséquent beaucoup meilleur juge que celui à qui ils sont étrangers.

M. Joy, M. Inst. C. E. écrit ceci de Junior United Service Club :

« 1° Slade assis à ma gauche était tourné vers moi et dans une position telle, que non seulement ses jambes et ses pieds, mais tout son corps aussi bien que ses deux mains et ses bras restèrent complètement en vue pendant toute la séance, excepté pendant qu'il tenait ouvertement l'ardoise sous la table et que sa main et son avant-bras étaient cachés.

2° L'écriture se produisit toujours à la face supérieure de l'ardoise.

3° Dans un cas j'écrivis une question sur un côté de l'ardoise en la tenant dans une position telle, qu'il était absolument impossible à Slade de voir ce que j'écrivais, quoique cependant, s'il l'avait pu, cela n'aurait rien changé, car lorsque j'eus retourné l'ardoise de façon que l'écriture soit au-dessous, Slade prit un coin pendant que j'en tenais un autre et tandis que nous la tenions ainsi, nous la passâmes sous la table, où Slade l'abandonna aussitôt et remit ses deux mains sur la surface de la table. C'est dans ces conditions que j'obtins une réponse précise, écrite sur la face supérieure de l'ardoise, à la question que j'avais posée ».

Feu M. G. C. Joad vint ajouter le témoignage suivant :

« Je pris avec moi un livre-ardoise, c'est-à-dire deux ardoises unies par un côté de façon à pouvoir se fermer comme un livre. Je commençai par examiner les doigts du Dr Slade; les ongles étaient coupés de si près, que je ne pense pas qu'il eût pu ramasser une épingle et il n'y avait aucun indice qu'un fragment de crayon eût été introduit entre l'ongle et la chair. Je portai ensuite mon examen sur l'ardoise du Dr Slade, qui était sur la table et j'inscrivis mes initiales dans un angle. Elle fut aussitôt placée contre la face inférieure de l'angle de la table, dans une position telle que je pouvais voir le pouce de Slade appliqué sur le cadre de l'ardoise qu'il avançait sous le bord de la table le plus rapproché de lui, tandis que mes initiales étaient juste visibles sous le côté de la table le plus près de moi. On entendit aussitôt un grattement et quand on la retira on vit un message écrit sur le côté supérieur portant mes initiales. Il est à peine besoin de dire que mes yeux n'ont pas quitté un seul instant la partie visible de l'ardoise.

J'avançai alors les miennes, qui étaient parfaitement nettes. Un morceau

de crayon fut introduit entre les deux parties, qui furent ensuite refermées et l'ardoise double fut placée sous la table. Je pouvais voir une des extrémités et constater qu'elle restait fermée. Un message fut écrit à l'intérieur, l'écriture fut laissée et le crayon replacé sur la partie restée intacte. Alors le Dr Slade, les ardoises ayant été refermées, les leva pour les placer par un des angles sur mon épaule gauche, dans une position telle qu'en tournant légèrement la tête, je pouvais les voir dans toute leur étendue. Elles avaient été directement portées de la table sur mon épaule et je ne les perdis pas de vue une seule seconde. Un grattement se produisit et lorsque l'on entendit les trois coups, les ardoises furent replacées sur la table et ouvertes. On trouva écrit sur la partie restée d'abord intacte : « Nous ne pouvons faire davantage ; que ceci soit une preuve. — Allie. » Peut-être est-il bon que j'ajoute qu'à aucun moment mon attention ne fut distraite par des coups ou des grattements. »

GEORGE C. JOAD.

« Oakfield, Wimbledon Park, W., 18 septembre ».

Le professeur Barrett, F. R. S. T., écrit une lettre digne d'éloges, dans laquelle il proteste énergiquement contre la brutalité du raisonnement de M. Lankester. Il raconte en détail ce qu'il a obtenu lui-même, attirant l'attention sur tout ce qui est capable de jeter plus de lumière sur les phénomènes de ce genre, c'est-à-dire les phénomènes intellectuels de transmission de pensées et en général d'action d'un esprit sur l'autre, à travers l'espace et sans l'intervention des sens.

« Dès ma première séance avec Slade je remarquai ces circonstances suspectes auxquelles M. Lankester fait allusion, spécialement les mouvements des tendons, du poignet, la toux, l'agitation, etc.., et en outre, ce fait, que Slade s'assied toujours de côté et le dos à la lumière, de telle sorte que la partie antérieure de sa personne est dans une ombre relative, quoique tout entière en pleine vue. Naturellement la première explication qui se présente d'elle-même est analogue à celle que soutient le professeur Lankester, mais les observations faites dans les séances postérieures dans le but de contrôler ces explications et les autres théories n'arrivent nullement, selon moi, à établir aucune d'elles aussi péremptoirement que l'affirme le professeur Lankester.

Au lieu d'interrompre Slade brutalement, pour découvrir de l'écriture lorsqu'on peut supposer qu'il y en a, comme ce fut le procédé du professeur Lankester pour démasquer le médium, ce à quoi Slade fournit aussitôt une réponse, en disant qu'il ne sait pas quand l'écriture est en train de se produire, j'ai fait l'expérience suivante :

« Prenant une ardoise bien nette sur ses deux faces, je la plaçai sur la table,

de telle sorte qu'elle était maintenue au-dessus d'un fragment de crayon que sa surface ne pouvait toucher. Dans cette position je maintins fermement l'ardoise immobile en y appuyant mon coude. L'une des mains de Slade fut saisie par une des miennes et le bout des doigts de son autre main touchait à peine l'ardoise. Tandis que je surveillais étroitement les deux mains de Slade, constatant qu'elles ne remuaient pas d'une façon perceptible, je fus fort étonné d'entendre un grattement semblant venir de dessous la table et lorsque je relevai l'ardoise je trouvai que le côté qui regardait la table était couvert d'écriture. J'ai obtenu d'autres fois des résultats semblables. Plus tard même, un savant éminent de mes amis obtint de l'écriture sur une ardoise nette, tandis qu'il la tenait seul et que les mains de Slade reposaient sur la table. »

C'est ici que doit trouver place le témoignage d'un homme qui a eu le double avantage de rencontrer de nombreuses occasions d'observer et d'être assez familiarisé avec les procédés d'étude scientifique pour être en mesure de profiter de toutes les circonstances favorables qu'il pouvait trouver sur son chemin.

M. W. H. Harrison, rédacteur en chef du *Spiritualist*, écrit :

« Avant que le D[r] Slade vînt à Londres, des années d'observation et d'innombrables séances m'avaient démontré que les mains matérialisées qui se présentent souvent aux séances n'étaient le plus souvent que des dédoublements de celles du médium et qu'elles reproduisaient presque le même caractère d'écriture. Les premiers messages que je vis se produire en présence de Slade étaient donnés en pleine lumière du jour, dans des conditions matérielles de contrôle tellement satisfaisantes, qu'elles ne laissaient aucune prise aux accusations d'imposture pour tout homme instruit et habitué aux méthodes scientifiques d'observation. J'ai remarqué que presque tous les messages semblaient écrits par la main du médium. Cette circonstance qu'une personne ignorante n'aurait pas manqué d'invoquer comme une preuve d'imposture ne peut être aux yeux d'un homme compétent qu'un signe de sincérité des phénomènes. En quittant la pièce après la séance j'eus une courte conversation avec M. Simmons et, sans lui dire ce que je savais, je lui demandai, pour m'assurer de son état d'esprit, si l'écriture sur ardoise, présentait quelque ressemblance avec celle de Slade. Il me répondit sans aucune hésitation que cette ressemblance était frappante. Ceci montre la véracité et l'absence d'exagération des affirmations de M. Simmons, que je considère comme un des hommes les plus froids et les plus calmes que l'on connaisse. S'il avait été porté à trop accentuer ses attestations il aurait essayé de rendre les phénomènes plus surprenants et aurait affirmé qu'il n'y avait généralement pas de ressemblance entre les écritures. Mais M. Simmons, dès son retour à Londres a proclamé la vérité sans aucune



réserve et je l'ai de mon côté, déclarée hautement dans le *Spiritualist*, pour l'édification des observateurs qui voulaient assister aux séances de Slade.

Quand il s'agit de faits de ce genre le témoignage d'observateurs expérimentés est précieux. Le monde savant ne reconnaîtrait aucune valeur aux affirmations d'un homme de science qui, ne sachant rien en astronomie, pénétrerait dans un observatoire et déclarerait d'un air fanfaron qu'il en sait plus que les meilleurs astronomes sur le genre de travaux qu'on y poursuit. (*A suivre.*) (Traduit par le Dr O DUSART).

L'AME DES ANIMAUX

DE L'ANIMALITÉ ET DE SON DROIT

> Rien ne commence, rien ne finit; tout se modifie et se transforme. — La vie et la mort ne sont que des modes de la transformation, qui conduisent la molécule vitale de la plante jusqu'à Dieu.
>
> (MANOU).

Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de Celui qui fit l'immensité,
L'insecte vaut un monde; ils ont autant coûté !

dit notre poète Lamartine dans son grand poème l'*Homme*, dédié à Lord Byron.

Toute vie a un sens éternel. L'univers, dans son ensemble, a été conçu sur un plan défini, rationnel et pour un avenir durable, permanent; mais comme rien ne se crée et rien ne se perd, pour que tout puisse être il faut que tout change et tout se transforme. Or donc, Dieu établit une loi fondamentale, immuable qui existe de toute éternité et qui est la clef de voûte sur laquelle repose tout l'édifice de la création; c'est elle qui explique les phénomènes innombrables et variés de la nature. Tout ce qui existe, depuis la pierre brute jusqu'à l'homme, la matière et l'esprit, tout dans ce monde comme dans tous les mondes de l'infini, sans exception, est soumis à loi inexorable du transformisme. C'est une chaîne sans solution de continuité qui lie entre elles toutes les sphères et qui établit entre l'homme et les animaux inférieurs des rapports de sympathie et d'intimité qu'on aurait tort de méconnaître. — La science a démontré par l'un de ses plus puissants organes, H. Spencer, que la loi de l'évolution universelle est une conséquence de la persistance de la force et que, d'accord avec la philosophie elle doit admettre que cette énergie éternelle, infinie, est psychique dans sa nature et qu'elle est la manifestation d'un pouvoir intelligent et omnipré-

sent. Elle prouve de plus que, dans les différentes phases de l'évolution, tout commence par le matériel; toutes les formes les plus élevées sont issues des formes les plus basses. La matière dans ses affinités est guidée par les tendances spirituelles dont elle est douée, dans la structure organique et dans la manifestation de la vie, de la sensation, de la conscience et de l'intelligence. Plus la matière acquiert des formes organiques de vie de plus en plus parfaites, plus la force de l'esprit est manifeste.

L'embryon de l'enfant-homme a hérité des formes organiques moins parfaites dans la force spirituelle ; celles-ci, à leur tour, ont hérité d'une vie moins parfaite encore et ainsi toujours, par voie décroissante jusqu'à ce que la forme animale se perde dans la forme plante et celle-ci dans le minéral. Il s'ensuit que si l'homme est doué de vie spirituelle, tous les organismes en sont doués. Dans chaque forme est l'élément spirituel. Le pouvoir spirituel est donc un héritage qui émane de l'Esprit universel ; mais quoiqu'il ait été donné en partage à tous, il n'existe pas chez tous au même degré de manifestation. Dans les organismes inférieurs, l'esprit est moindre que dans ceux qui sont plus élevés et il se déploie en suivant une progression ascendante jusqu'à l'homme et de l'homme jusqu'aux Esprits les plus purs. Nous sommes donc fondés à dire que les animaux ont une âme et que s'ils n'en avaient pas, il n'y aurait aucune raison d'admettre que l'homme en ait une, puisque l'existence la plus haute est l'évolution de l'instinct animal.

Cette croyance est du reste aussi vieille que le monde, et l'on trouve dans l'histoire géologique et religieuse des temps passés, des preuves abondantes que les animaux sont revêtus du sceau de la divinité.

« Les animaux, c'est-à-dire de nombreuses espèces animales, ont été l'objet d'un culte dans les âges lointains de l'humanité.

« Les Egyptiens croyaient, sans aucun doute, à l'immortalité des animaux, car on a trouvé chez eux des momies de crocodiles, de chats, etc.

« Les anciens Grecs s'imaginaient que les mauvais traitements exercés à l'égard des bêtes domestiques exposaient leurs auteurs à la vengeance des Dieux. »

Et à une date récente, Michelet, dans son livre l'*Insecte*, n'a-t-il pas dit ? « Nous crûmes étudier des choses et nous trouvâmes des âmes. »

Si l'on veut plus de lumières encore, une plus grande évidence de la présence de l'agent spirituel dans l'animal, ouvrons le beau livre de M. Edouard Engelhardt (ministre plénipotentiaire, membre de l'Institut de droit international) : *De l'animalité et de son droit*, et nous serons convaincus de l'absurdité de l'opinion de ceux qui ont soutenu :

« Qu'elle (la bête) est une machine ;
« Qu'en elle tout se fait sans choix et sans ressorts. »

Pour la compositon de son ouvrage, l'auteur a puisé à toutes les sources

les plus authentiques ; il a interrogé les anciens et les modernes ; et, comme il le dit lui-même dans la préface de la seconde édition, il a sensiblement élargi le cadre des monographies qui en forment la partie pratique et dont les éléments ont été empruntés à la biologie, à l'histoire et à la législation précédente. — L'*Animalité et son droit* n'est donc pas seulement l'œuvre d'un psychologue, d'un humanitaire, mais c'est aussi celle d'un penseur, d'un philosophe qui a rendu, non seulement à la France, mais à tous les pays, un service réel et qui s'est acquis un nom, une place dans l'histoire des hommes marquants qui ont contribué au progrès moral des peuples.

Mais, pour faire connaître à nos lecteurs tout le mérite du livre et l'élévation des sentiments qui l'ont inspiré, citons-en quelques passages des plus probants.

« L'auteur se demande si la loi mystérieuse de la nature n'a point établi « un fond commun, une identité approximative de fonctions physiques, « intellectuelles et morales entre l'homme et les êtres qui viennent après « lui. Si l'animal, comme l'a dit Michelet, n'a pas aussi son droit devant « Dieu et s'il ne doit point l'acquérir devant les hommes. »

« L'orgueil qui est un des traits caractéristiques de notre personnalité, c'est le savant anthropologiste Broca qui parle, l'orgueil a prévalu longtemps sur le témoignage de la raison. Mais l'anatomie est venue le troubler dans cette naïve admiration de soi-même et lui rappeler que la réalité visible et tangible ne l'isole pas des animaux. »

C'est dans les affinités animales, dans leurs rapports physiques, intellectuels et moraux avec l'homme, qu'il va chercher les faits primordiaux de la psychologie ; c'est au monde animal qu'il s'adresse pour arriver à découvrir le secret des zones morales, suivant l'expression de Balzac, par lesquelles transite l'humanité.

« *Affinités physiques.* — Considéré dans sa constitution biostatique ou « pour préciser dans ses caractères de composition intime, de forme de « progression génésique, de manifestation vitale, l'homme ne se distingue « des animaux que par des différences quantitatives ; il n'est pas sous ces « multiples aspects une créature « *ex se* » et s'il représente le type le plus « accompli des séries douées de sensibilité, sa supériorité est toute relative ; « elle n'établit pas entre lui et les autres membres du règne une disparité « de nature ».

« Sans doute par une plus heureuse combinaison, par un équilibre mieux « établi de ses organes, l'homme a acquis une puissance d'action et exerce « un empire auxquels n'atteignent pas les races animales les plus élevées. « Mais en fait un très grand nombre de bêtes ont certains sens incomparablement plus subtils et plus déliés que lui ».

« Nous savons, en effet, que chez maintes espèces les perceptions de

l'odorat, de la vue et de l'ouïe ont une finesse bien supérieure aux perceptions humaines ; que le goût des bêtes est pour ainsi dire infaillible.

« On connaît aussi la délicatesse tactile des ailes de la chauve-souris, de la trompe de l'éléphant, des pinces du scorpion ; l'irritabilité nerveuse des oiseaux qui résume les diverses propriétés des instruments qui donnent la mesure de l'humidité, de la chaleur, de la pesanteur et de l'électricité.

« Par suite de l'identité relative de leur constitution physique, l'émotivité sensorielle est commune à tous les animaux ; c'est-à-dire que les bêtes sont susceptibles comme l'homme, et la plupart autant que l'homme, d'éprouver de la douleur et du plaisir ; cette impressionnabilité se manifeste par des signes extérieurs de même nature, tels que sons inarticulés, cris, gémissements, contorsions et larmes. »

Dans l'ensemble des phénomènes résumés dans cette première partie de son livre, comme le dit l'auteur, les faits parlent d'eux-mêmes et ce serait vain de vouloir y insister.

Affinités intellectuelles. — Passant ensuite à la deuxième partie de son thème, à la sensibilité intellectuelle des bêtes, l'auteur fait observer que si l'intelligence de l'animal est une forme inférieure de compréhension, le mode de penser de l'homme lui-même est bien loin d'être toujours syllogistique et qu'on peut rapporter la plupart de ses actes à une opération psychique qui represente un intermédiaire entre le mécanisme inconscient et la haute, la claire intelligence. C'est, dit-il, cet attribut moyen que l'on reconnaît à l'animal et qui implique une certaine raison, une certaine réflexion. « Il n'y a dans la série des êtres qu'une sorte d'esprit plus ou moins développé et les animaux inférieurs sont dans leur succession comme des ébauches où ont été essayés les éléments mentaux qui ont trouvé dans l'homme leur complet épanouissement. »

Vient ensuite un exposé succinct de quelques faits épisodiques relatifs aux opérations habituelles de l'esprit qui mettent en relief les aptitudes de certains animaux et démontrent à l'évidence que l'instinct des bêtes n'est pas immuable, mais qu'il varie et s'affine dans une même espèce, suivant les circonstances et les milieux. Au témoignage des observateurs les plus autorisés, les animaux, depuis les plus bas degrés de la série jusqu'aux plus hauts, varient, c'est-à-dire progressent d'une façon constante sinon très sensible, aussi bien dans le domaine des facultés mentales que dans leur conformation corporelle et ces métamorphoses s'accumulent de génération en génération.

Affinités morales. — Quant aux affections morales des animaux, l'auteur dit et démontre par des faits à l'appui, qu'elles se rencontrent dans des gradations diverses chez l'un et chez les autres et qu'il n'est pas permis de



douter de l'existence chez les animaux d'un principe immatériel identique à celui qui met l'homme si au-dessus de tous les êtres.

Les fabulistes comme les naturalistes font ressortir chez les animaux certains attributs qui supposent un principe intérieur spirituel.

Ainsi Buffon dit du lion : « Il a la colère noble, le courage magnanime, le naturel sensible; il méprise les insultes ; il pardonne à de petits ennemis des libertés offensantes. Le tigre, au contraire, n'a que la basse méchanceté et la cruauté insatiable. » Ce sont en somme des individualités, disons même des personnalités plus ou moins tranchées qui procèdent d'instincts spécifiques et de facultés prédominantes et dont l'aspect physique correspond d'ailleurs le plus souvent à leurs qualités internes. Cette dernière remarque s'applique aussi à l'espèce humaine.

On reconnaît universellement, fait observer H. Spencer, que la physionomie est l'image du moral.

« Ajouterai-je, en généralisant ce troisième aperçu préliminaire, observe l'auteur, que dans l'ordre des facultés auxquelles il se rapporte, les bêtes, celles surtout qui revêtent les formes supérieures de la vie, éprouvent la plupart des sentiments inhérents à la nature humaine? Amour, respect, reconnaissance, vanité, jalousie, honte, astuce, colère, ressentiment, pudeur même, etc., tous ces mouvements psychiques se produisent chez elles et se manifestent d'ordinaire par les mêmes signes extérieurs que chez l'homme. »

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée aux législations et mœurs relatives au traitement des animaux; au développement qu'a pris l'organisation des sociétés protectrices dans tous les pays civilisés et dont l'intérêt capital, le principal mobile, sont la morale et la justice, les deux grandes idées que symbolise la devise que leurs statuts représentent. Cette partie complète et corrobore la première. Nous nous bornons à la signaler, persuadés que nous sommes que les extraits qui précèdent suffiront à nos lecteurs pour leur faire désirer de connaître un livre, si éminemment civilisateur, d'une utilité incontestable non seulement pour les spiritualistes, mais pour tous ceux qui, par leur position, sont appelés à faire l'éducation des masses ; livre que nous voudrions voir adopté dans nos collèges et dans toutes les institutions afin de développer dans le cœur de la jeunesse le sentiment de solidarité, non seulement envers leurs semblables, mais aussi envers les créatures inférieures, et de consolider cette union intime et touchante qui, suivant le mot de Michelet, lie l'homme aux plus humbles enfants de Dieu. »

Finissons ce court plaidoyer en faveur de pauvres êtres qui ne peuvent se défendre et qui se plaignent amèrement des mauvais traitements que leur font subir injustement certains hommes, dont un grand nombre est

inférieur en raison et en sentiments à la plupart de nos animaux domestiques, par une page extraite des œuvres de Gérard de Nerval qui a résumé en un délicieux sonnet l'œuvre sublime de la création : L'émanation de l'Esprit universel!

Homme, libre penseur, te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose?
Des forces que tu tiens, ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant;
Chaque fleur est une âme à la nature éclose ;
Un mystère d'amour dans le métal repose,
« Tout est sensible! » Et tout sur ton être est puissant.

Crains dans le mur aveugle, un regard qui t'épie,
A la matière même un Verbe est attaché ;
Ne la fais pas servir à quelque usage impie!

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres!

Prof. C. MOUTONNIER.

Nice, le 2 décembre, 1901



L'ABOLITION DE LA GUERRE

PAR LA TRANSFORMATION DES ARMÉES (1).

On a compris, déjà, croyons-nous, dans un grand nombre de régiments, l'importance et l'utilité de l'école, et on y a établi des cours du soir. Dans certains, ce sont des cours d'agriculture qui sont faits et suivis avec zèle. Il serait facile de généraliser d'abord cette mesure, et ensuite de l'étendre.

Le recrutement de l'armée serait fait dans les mêmes conditions qu'actuellement, mais plus minutieusement et avec un soin tout spécial, de façon que chaque jeune soldat soit réparti avec ordre et intelligence dans tel ou tel corps, classé dans telle ou telle compagnie, et pourvu de telle ou telle fonction suivant ses connaissances, ses aptitudes, ses capacités, le métier qu'il pratiquait avant son incorporation, s'il est ouvrier ou cultivateur, l'emploi qu'il occupait s'il est employé et enfin le genre d'études ou d'occupations auquel il se livrait, s'il n'est ni cultivateur, ni ouvrier, ni employé.

L'infanterie formerait toujours naturellement le gros de l'armée. Outre son rôle ordinaire, elle aurait pour mission d'assurer les travaux agricoles

(1) Voir les numéros d'août, octobre, novembre et décembre.

et forestiers, ainsi que ceux de construction et de terrassement. Il va sans dire que le champ de ses opérations serait strictement limité au domaine de l'Etat ou à celui des communes. Voici, par exemple, un aperçu des travaux dont l'exécution pourrait être confiée à l'infanterie : l'entretien des forêts et bois nationaux, la culture des terrains nationaux ou leur appropriation à des destinations données, le dessèchement des terrains marécageux, la substitution, sur les routes nationales, départementales ou communales, d'arbres forestiers aux arbres improductifs et de pure décoration, les travaux d'irrigation, de canalisation, de modification de certains cours d'eau, suivant les vœux des riverains ou les besoins des populations ; le concours à certains travaux demandés et déterminés par les municipalités, ou à des travaux de construction soit pour l'établissement de nouvelles casernes ou l'aménagement des casernes actuelles en vue des besoins nouveaux, etc., etc.

Le programme est vaste, on le voit, et exigerait simplement une orientation nouvelle de l'enseignement dans les écoles supérieures militaires. On y formerait non plus seulement des officiers, mais des professeurs, des ingénieurs et directeurs de travaux. Cela éloignerait peut-être des écoles un certain nombre de jeunes gens qu'y attirent surtout le prestige de l'uniforme et du galon ou les privilèges attachés aux grades élevés. La supériorité des cadres ne pourrait qu'y gagner. Quant aux sous-officiers et caporaux, ils seraient exclusivement choisis parmi les jeunes soldats instruits, et ceux d'entre eux qui voudraient poursuivre leur carrière dans le service militaire pourraient aspirer aux grades d'officiers, à la seule condition de fournir des preuves de leur aptitude à en remplir les charges.

Les autres armes, comme la cavalerie, l'artillerie, le génie, etc., auraient, comme l'infanterie, leur affectation particulière. La cavalerie serait chargée des transports de toute nature, le génie, de la construction de chemins de fer, de l'établissement de lignes télégraphiques, etc., l'artillerie, de travaux appropriés à sa fonction spéciale.

L'armée de mer ou la flotte assurerait, outre la défense des côtes et les transports de troupes, les constructions navales, les travaux des ports et de la navigation tant fluviale que maritime, les pêches lointaines et les services coloniaux. Là aussi il y aurait d'importants changements à introduire, tendant surtout à faire des marins autre chose que des automates, usant leurs plus nobles facultés à des occupations souvent inutiles et toujours monotones, et gaspillant, sans but bien défini et hors de tout idéal, leurs magnifiques qualités d'endurance et de bravoure.

Sur les navires de la flotte, on envoie à l'école *élémentaire* tous les hommes qui ne possèdent pas l'instruction primaire. Ces écoles fonctionnent sous la direction d'officiers, assistés de gradés ayant reçu le brevet spécial d'instituteurs de la flotte, et ces derniers se font assister par les hommes les

plus instruits de l'équipage. Rien n'empêcherait de faire pour les hommes pourvus seulement de l'enseignement primaire ce qu'on fait pour les illettrés, de mettre à la disposition de tous, la bibliothèque du bord, et de réunir à des jours et des heures déterminés la partie disponible de l'équipage dans des conférences traitant de questions littéraires, scientifiques, sociales, philosophiques ou morales. Voilà qui, sans compter d'autres éléments d'instruction et même de distraction, romprait singulièrement la dissolvante monotonie de l'existence du matelot et qui rapprocherait, sans toutefois les confondre au détriment du service, chefs et subordonnés et les aiderait mieux que l'inflexible et froide discipline à supporter en commun les durs labeurs et les dangers incessants de la mer aussi bien que l'éloignement de la famille et de la patrie.

Chaque division de l'armée de terre ou de la flotte serait organisée en une sorte de vaste administration en vue du programme spécial des opérations ou travaux qu'elle aurait à exécuter. Cette administration comprendrait, par exemple, pour les troupes d'infanterie, en dehors du service militaire proprement dit qui deviendrait accessoire, les services de l'instruction, de l'agriculture, des travaux publics et de l'intendance, ce dernier ayant dans son ressort les finances, l'habillement, l'entretien et l'alimentation. Ces services auraient eux-mêmes autant de subdivisions qu'il serait nécessaire et fonctionneraient suivant une réglementation analogue à celle des grandes compagnies de chemins de fer ou des vastes entreprises de travaux telles que celles des expositions universelles.

Nous ne croyons pas utile d'entrer dans de plus longs détails ni d'examiner d'une façon particulière ce que deviendrait, sous ce régime, la situation de chaque grand corps de l'armée; car nous n'avons d'autre prétention que de poser les premiers jalons d'une transformation qui, comme toutes les transformations, ne saurait se réaliser du jour au lendemain. Il faudrait, en effet, d'abord l'intervention d'une on plusieurs lois nouvelles et, par conséquent, d'une action législative. Pour que cette action législative se mette en mouvement, il faudrait la pression de l'opinion publique et, pour commencer, que cette opinion publique elle-même soit dûment éclairée. Mais en attendant l'action législative, autrement plus lente à se mettre en marche que la vérité, nous pensons qu'un simple décret ministériel suffirait pour déclarer dès demain la guerre... à l'ignorance, pour organiser des écoles, des cours, des conférences et des bibliothèques et faire procéder à certains travaux d'agriculture, tels que la plantation d'arbres fruitiers sur les routes et de pommes de terre dans les terrains incultes ou improductifs de l'Etat ou même encore à des travaux de construction, réparation et bon aménagement de la plupart des casernes.

L'armée nationale réduite à planter des arbres fruitiers et des pommes de

terre ! Les amis du panache n'admettront jamais pareil abaissement. Travailler en vue de la guerre, de la destruction, de la dévastation leur paraît tout naturel; mais travailler à des œuvres de paix confond leur entendement. Et il y a longtemps que cette manière de raisonner —je veux dire déraisonner — est en honneur chez nous. Dans l'admirable roman d'Erckmann-Chatrian, « *Le Blocus* », nous relevons, dans la bouche du narrateur, cette réflexion si juste et si conforme à notre thèse : « Enfin les gens travaillaient (la garnison de Phalsbourg se préparait à recevoir l'assaut des alliés) à ces constructions avec plus d'enthousiasme qu'à la rentrée de leurs propres récoltes. J'ai souvent pensé que si les Français mettaient autant de soins, de bon sens et de courage aux choses de la paix, ils seraient le plus riche et le plus heureux peuple du monde. Oui, depuis des années, ils auraient dépassé les Anglais et les Américains. Mais quand ils ont bien travaillé, bien économisé, quand ils ont ouvert des chemins partout, bâti des ponts magnifiques, creusé des ports et des canaux, et que la richesse leur arrive de tous les côtés, tout à coup la fureur de la guerre les reprend, et dans trois ou quatre ans, ils se ruinent en grandes armées, en canons, en boulets, en hommes, et redeviennent plus misérables qu'avant. Quelques soldats sont leurs maîtres et les traitent du haut en bas : — « Voilà leur profit ! »

Est-ce qu'il serait ridicule de rêver un autre profit pour son pays et de tenir enfin compte des leçons du passé ?

(*A suivre.*) ALGOL.

BÉLISAMA

OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES

CHAPITRE V.

LES BARDES ET LE BARDISME.

Le terme *Barde*, signifie chanteur, poète (1); du reste bien des termes cités par des écrivains grecs ou latins, comme appartenant à la langue des Bardes de la Gaule ou de l'Ile de Bretagne se trouvent avec un sens identique dans la bouche des poètes modernes de la Bretagne française du pays de Galles et de l'Irlande.

Quantité de noms de lieux, de peuples et même d'hommes mentionnés dans les écrits des anciens auteurs grecs et latins ont très souvent des racines communes, comme nous l'avons déjà dit et comme nous le verrons encore ultérieurement.

(1) *Bardus Gallicè cantor appellatur.* POMPONIUS FESTUS, *lib.* II.

D'un autre côté, si nous consultons les Dictionnaires bretons, gallois, irlandais, gaëliques et languedociens, on est frappé de la quantité de mots et de locutions semblables qui expriment dans ces divers idiomes, la même chose, la même idée; enfin la grammaire des mêmes contrées présente des caractères absolument identiques.

. Nous pourrions donc dire que les langues de ces différentes contrées représentent, quant au fonds, la langue même des anciens Bardes, langue qui appartient très certainement à la langue celtique, comme l'ont en partie démontré les travaux de Jacob Grimm, de Gluck, de Whitley Stokes, de Diefenbach, d'Adolphe Pictet, notamment le remarquable ouvrage de ce dernier qui a pour titre : *Mytères des Bardes.*

Mentionnons aussi la Grammaire de Żeus : *Grammatica Celtiqua.*

Tous les Bardes fameux auraient été, d'après Cæsar, originaires de la Grande-Bretagne (1) et non des Gaules.

D'après Strabon, les Bardes étaient comme les Augures initiés à la science divinatoire, à la *Mantique.* Ils partageaient avec les Druides, une partie de la puissance sacerdotale. Ils étaient fort considérés (2). Evidemment Strabon confond ici les *Ovates* ou *Eubages;* mais là où il dit vrai, c'est lorsqu'il nous apprend qu'ils étaient considérés.

Les Bardes en effet l'étaient grandement et il possédaient un tel pouvoir sur la foule, sur les guerriers même, qu'au dire de Diodore de Sicile, ils arrêtaient parfois les armées prêtes à en venir aux mains (3).

Le même auteur (4) nous apprend que divers historiens anciens, Hécatée entre autres, disent que les habitants d'une île située dans l'Océan en face de la Gaule Celtique passent leur vie à célébrer par des chants les Divinités principalement le Soleil et lui rendent de grands honneurs. Le Dieu possède dans cette île un bois sacré de toute beauté, au milieu duquel s'élève un magnifique temple circulaire, rempli d'offrandes votives et que la ville proche de ce temple est dédié au Dieu et que le gouvernement de cette cité et de la garde du temple sont confiés aux Bardes qui héritent de cette charge par une succession ininterrompue.

De même que Strabon, on voit que Diodore de Sicile confond les Bardes avec les Ovates.

Ce qui a donné lieu à cette confusion, c'est que certainement les Bardes qui assistaient à toutes les cérémonies civiles devaient prêter leur concours aux cérémonies religieuses. Car ils célébraient dans leur chants, en s'accompagnant de la lyre, la gloire des Dieux. Ils avaient donc un caractère

(1) *Disciplina in Britannia reperta, de Bello Gallico, lib.* VI.
(2) STRABON, *Georg.* IV, p. 248.
(3) DIODORE DE SICILE, ED. PET. WESS. V, 31, p. 354.
(4) DIODORE DE SICILE. — Ed. Petr. Wess. T. I, liv. II, page 159.

religieux, mais ils avaient surtout un rôle civil : ainsi à la guerre, dans les combats,ils animaient par leurs chants patriotiques le courage guerrier et pendant la paix ils étaient historiens, juges; ils célébraient les belles et les nobles actions et réprouvaient les actes coupables (1). Selon les lois de Maelmud, les devoirs des Bardes consistaient à répandre auteur d'eux les connaissances de la nature, à propager l'amour de la vertu et de la sagesse. Ils étaient chargés de l'instruction de la jeunesse, et pour tous les services qu'ils rendaient, ils jouissaient de franchises particulières, ils étaient les égaux du chef de l'Agriculture, en un mot le Bardisme était considéré « comme un des trois piliers de la vie sociale » (2).

L'Institution Bardique s'est conservée dans les Gaules bien longtemps après l'invasion romaine, principalement dans l'île de Bretagne et César nous apprend que, même de son temps, celui qui aspirait à la connaissance des *Mystères* devaient aller l'apprendre directement de la bouche des Bardes de l'île de Bretagne. Bien que faisant partie de la Gaule, l'Armorique qui était le *Finis terræ* et par cela à l'abri des influences étrangères, avait conservé encore au IVe et au Ve siècle ses bardes, Ausone avait même connu l'un deux qui était prêtre du Soleil et se nommait « Phœbitus; il avait composé des hymnes qu'il chantait souvent.

Ce Barde appartenait à une famille de Druides de l'Armorique » (3).

Ausone nous apprend aussi que ce poète, malgré son illustre origine, était pauvre, « que son état ne l'avait guère enrichi » ; or cette critique de dénigrement du poète latin fait au contraire l'éloge du Barde qui, bien qu'exerçant une grande influence, n'en avait profité que pour faire le bien et pour distribuer aux pauvres les revenus considérables qu'il devait recevoir et recevait pour sa haute fonction.

Toujours est-il que ces Bardes jouèrent un grand rôle et furent toujours éminemment utiles à leurs compatriotes.

Adolphe Pictet reconnait que c'est grâce à cette corporation que nous connaissons beaucoup de choses sur les Celtes. Il nous dit, en effet, que toutes les traditions celtiques seraient à peu près perdues; « mais les corporations bardiques qui se maintinrent dans le pays de Galles à travers les invasions successives des Romains, des Anglo-Saxons et des Anglais, sous la forme d'une espèce de franc-maçonnerie, conservèrent avec la tenacité celtique les débris traditionnels des vieilles croyances nationales et les triades que nous possédons encore en sont certainement la dernière expression. »

---

(1) Diod. lib. V.
(2) Myvyrian, *Archaiology of Wales*, Tome III, p. 291.
(3) Ausone était un poète latin qui vivait à la fin du IVe siècle.
(4) Pictet. *Mystère des Bardes*, p. 18.

De son côté, Ampère nous apprend que :

« S'il s'est conservé quelque part, en Gaule, des Bardes, et des Bardes en possession des traditions druidiques, ce n'a pu être que dans l'Armorique, dans cette province qui a formé, pendant plusieurs siècles, un État indépendant et qui, malgré sa réunion à la France, est resté celtique et gauloise de physionomie, de costume et de langue jusqu'à nos jours (1) ».

En Scandinavie, on nommait les Bardes *Scaldes*. Ils vivaient soit à la Cour des rois ou bien, ils se mettaient au service de chefs guerriers qu'ils accompagnaient à la guerre. Ils avaient pour mission d'encourager les guerriers au combat et de chanter les louanges du vainqueur !

Voici le titre de quelques œuvres bardiques du IIIe ou IVe siècle : *Prophéties de Guinclan,* celui-ci était un Barde du pays de Tréguier.

La *Vie du roi Erech*, poème breton qui date de 475 à 480 environ ; les *Lois du bon Hoël* qui ne datent que de 510.

Mentionnons aussi le fameux poème *Brut brenhined* qui date du VIIIe siècle ; c'est une sorte de Chronique royale qui a été mise en vers latins par Geoffroy de Montmouth et qui a servi de fonds à tous les romans dits de la *Table ronde*.

Et cependant aujourd'hui, on considère trop généralement les anciens Bretons comme de véritables Barbares « qui ne cultivent pas les Muses, et leur langue, à en juger par celle des Bretons d'aujourd'hui, est considérée comme un jargon grossier qui ne saurait se prêter à la mesure, à la douceur et à l'harmonie des vers (2) ».

Cette manière de voir n'est pas du reste nouvelle, Abailard ne traitait-il pas ses compatriotes de barbares qui « employaient une langue honteuse, que du reste il ne connaissait pas » (3).

Les anciens auteurs qui nous parlent des Bardes celtiques, Lucain, Diodore de Sicile, Ammien Marcellin entre autres, n'étaient pas si méprisants ; ces auteurs, au contraire, nous disent tant de bien des hymnes bardiques qu'ils nous font regretter que la tradition ne nous en ait pas conservé en plus grand nombre.

Les chants bardiques qui célébraient le culte d'Hésus ou de Teutatès, nous ont été conservés en substance dans un manuscrit datant de la fin du XVIIe siècle ; il a pour titre :

Cyfrinach Beirdd Snys Prydain. Mystères des Bardes de l'Ile de Bretagne (la Grande-Bretagne).

---

(1) J. J. AMPÈRE. *Hist. litt. de la France*, I, p. 78.

(2) DICTIONNAIRE BRETON. Préface de Dom Taillandier, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, p. 9.

(3) *Lingua mihi ignota et turpis* (Epist).

Ce manuscrit a été traduit en anglais par Edward Wiliams, poète gallois et en français par Adolphe Pictet.

Ce petit livre, devenu fort rare aujourd'hui, confirme ce que nous savions déjà sur l'enseignement religieux qui se donnait en Gaule au moyen des *Triades*.

Pour donner à nos lecteurs un aperçu de la religion celtique, nous mentionnerons ici une de ces triades :

« *Dieu est nécesairement trois choses* :

La plus grande part de vie ; la plus grande part de science ; la plus grande part de force ;

« *Trois choses que Dieu doit faire* :

Constituer le bien parfait ; vouloir le bien parfait ; accomplir le bien parfait.

« *Trois choses que Dieu doit accomplir* :

Ce qu'il y a de plus utile ; ce qu'il y a de plus nécessaire ; ce qu'il y a de plus beau pour chaque chose.

Voici une triade relative à la morale :

Honorer les dieux.

Ne point faire le mal.

Cultiver le courage viril.

Ces triades étaient chantées par les Bardes et leur doctrine était en opposition formelle avec les rites sanguinaires de Moloch ou de l'Hercule Tyrien.

Ils avaient du reste des idées fort avancées sur l'âme et ses migrations après la mort ; ils plaçaient le séjour des âmes dans l'espace éthéré qui comportait plusieurs régions ou *cercles*, comme nous le verrons plus loin ; et ces cercles étaient successivement ouverts aux âmes plus ou moins méritantes.

LE BARDIT.

Le chant des Bardes se nommait *Bardit*. Quelle est exactement l'étymologie de ce terme.— L'érudition s'est longuement exercée à ce sujet. Quelques érudits lui donnent comme racine, *Bard* et *Barde* qui, nous le savons, signifie dans les idiomes celtiques poète-chanteur. D'autres lisant mal le texte de Tacite que nous allons mentionner lisaient *Baritum* ou *Barritum* au lieu de *Barditum* et voulaient faire dériver ce terme de *baeren*, *barren*, crier à haute voix ; d'autres enfin voyaient dans ce mot la désignation du cri de l'éléphant, mais c'était peut-être aller un peu loin ; nous pensons que *Bardit* signifie tout simplement chant du Barde, ode chantée par un Barde.

Voici comment Tacite décrit ce chant : « Les Germains ont des vers qui

leur tiennent lieu d'annales et outre ces vers, il en est d'autres encore parmi lesquels le chant dénommé *Bardit*, qui sert à réchauffer leur vertu guerrière......

Dans le Bardit, les paroles importent moins que l'expression et on peut le considérer comme le bruyant concert de l'enthousiasme guerrier : le bardit est formé de rudes accents, de sons entrecoupés et vagues et pour les faire entendre, les Germains serrent leurs boucliers contre leur bouche, afin de rendre, par la répercussion, leur voix plus sonore et plus effrayante. »

Avant de passer à l'étude de quelques Bardes célèbres, de Bardes historiques, nous transcrirons ici quelques aphorismes bardiques :

Il n'y a aucun avantage, mais qui peut dans aucune voie se passer de celui-ci : Dieu.

Il n'est aucun besoin, sinon celui de Dieu.
Il n'est aucun plaisir, sinon celui de Dieu.
Il n'est rien de satisfaisant sinon Dieu.
Il n'est rien d'agnoscent, si ce n'est Dieu.
Il n'est rien à sa place, si ce n'est Dieu.
Il n'est rien de puissant, si ce n'est Dieu.
Il n'est rien dans chaque chose, si ce n'est Dieu.
Il n'est rien de complet, si ce n'est Dieu.
Il n'y a de Dieu que ce qui est complet.

Ce refrain perpétuel de Dieu ressemble fort à une litanie.

Ces aphorismes étaient-ils récités, comme des prières?

On peut fort bien le supposer sans crainte de se tromper.

(*A suivre*). ERNEST BOSC.

RÉINCARNATION OU IMMORTALITÉ

PAR

URSULA N. GESTEFELD

Si l'on compare la théorie émise par l'église orthodoxe que tout homme qui naît est créé par Dieu d'une manière différente et spéciale et qu'il est placé dans des conditions avantageuses ou défavorables, selon le caprice et le bon plaisir du Créateur, il est certain que la doctrine de la réincarnation qui admet que tous les êtres actuellement vivants sur le globe terrestre y sont déjà venus, dans des existences antérieures, et qu'il y subissent les

conséquences d'actes accomplis dans leurs incarnations multiples, est infiniment préférable. Mais, la question n'est pas simplement une affaire de comparaison ni de préférence ; il s'agit de savoir si la théorie qu'on préconise est vraie et si tous les arguments qu'on produit à l'appui peuvent être prouvés.

Si l'on admet que la doctrine la mieux fondée est celle qui explique le plus grand nombre de faits, la priorité paraît devoir être donnée à la réincarnation, qui répond à plus de questions que son antagoniste, le Christianisme,

Dans nos recherches des connaissances, dit Mme Ursula N. Gestefeld, l'auteur d'un livre intéressant et nouveau, « Réincarnation ou Immortalité », dont nous reproduisons les passages les plus marquants, toute évidence peut être divisée en deux catégories. La vie elle-même n'est qu'une recherche continuelle de connaissances, et toute évidence acquise dans la science de la vie appartient à l'une ou à l'autre de ces classes : l'évidence de nos sens et l'évidence de nos facultés. Il en résulte que l'évidence est cumulative, quoique l'évidence produite par les sens soit épuisée avant qu'on puisse atteindre les limitations des facultés.

Les sens nous fournissent la preuve de l'existence de l'homme, mais ils sont impuissants pour expliquer le pourquoi et le comment. L'homme séjourne sur cette terre pendant un temps plus ou moins long, puis soudain la mort l'enlève sans qu'on sache ce qu'il en est advenu. Aucune dissection, aucune analyse des corps physiques ne peut nous fournir la plus petite parcelle d'évidence de ce qu'est l'être vivant, d'où il est venu et du lieu où il est allé. La science, en vérité, nous révèle dans sa forme et sa structure, un ordre parfait, admirable ; une adaptation merveilleuse pour le milieu dans lequel l'homme est destiné à se mouvoir, mais la question d'où et pourquoi est restée à jamais sans réponse.

C'est ici, dit l'écrivain, que l'évidence des facultés doit suppléer à l'évidence des sens ; et c'est elle seule qui peut prouver la solidité ou la fragilité de la théorie de la réincarnation.

J'ai fait une revue minutieuse des faits et arguments avancés par les partisans de la réincarnation, j'ai pesé avec soin le pour et le contre de cette théorie, et je dois avouer qu'il n'existe aucune preuve qui ne puisse être retorquée ou mise à néant.

Le souvenir que certains invoquent est soumis à trop de fluctuation, d'instabilité pour être une preuve certaine de l'existence dans une incarnation antérieure. Le souvenir est personnel et n'a aucune signification pour d'autres, quelle que puisse être l'évidence pour celui qui l'éprouve.

La différence de nature, les enfants prodiges et les déshérités, n'est pas un argument plus convaincant ; car la nature même de l'âme humaine explique toutes ces contradictions apparentes. D'autre part, l'ancienneté de la théorie,

le grand nombre des personnes qui y ont cru, n'y ajoute aucune lumière, car nous savons tous qu'il est aussi aisé de propager des erreurs, de génération en génération, que de transmettre des vérités. Quant à dire que c'est la seule manière par laquelle la justice peut-être rendue à tous, ce n'est là qu'une prétention fallacieuse et sans fondement et dont chacun de nous peut reconnaître la fausseté.

Quoi qu'il en soit donc, la question de la réincarnation ne peut être résolue qu'en conformité avec l'évidence de nos facultés ; il faut, pour que la conviction puisse se faire dans notre esprit et que la théorie adoptée soit reconnue vraie, que les preuves alléguées pro ou co soient logiques ou illogiques.

Dans le grand nombre des arguments produits en faveur de la théorie, un fait de la plus haute importance semble avoir été oublié. Il ne suffit pas qu'un Réincarnationiste vienne se prévaloir de ses incarnations successives, il faut avant tout et surtout qu'il nous dise ce qu'était l'esprit à sa première incarnation. Si ce que nous sommes et ce que nous éprouvons aujourd'hui est l'effet de la conséquence de nos pensées, de nos actes et de notre manière d'être dans une vie antérieure, quelles furent les conditions et les connaissances de l'esprit avant qu'il eût fait aucun karma, au préalable? A quoi étaient-elles attribuables? Ce à quoi elles étaient dues est pour la cause que nous défendons beaucoup plus important que ce qu'elles étaient réellement. Ce qu'elles étaient est écoulé ; ce qui les a causées est d'un intérêt vital ; car n'ayant pas encore été incarné avant, il est impossible que nous les ayons faites nous-mêmes.

Devant cette question les Réincarnationistes demeurent silencieux et l'investigateur anxieux n'obtient que peu de satisfaction. Quel que soit en effet le nombre de nos apparitions sur cette terre, il faut qu'il y ait eu une première fois ; et de quelle importance n'est pas pour nous cette première fois, puisque d'elle dépendent toutes les autres ; la seconde fois que nous sommes venus ici-bas était, selon la théorie de la Réincarnation, la conséquence de ce que nous avions pensé, dit et fait dans notre première incarnation ; c'était notre Karma primitif. Qu'on nous dise donc à quoi nous sommes redevables de notre première condition et d'où nous venaient les connaissances acquises.

Il faut nécessairement que nos expériences aient été bonnes et mauvaises, car la vie et l'expérience sont synonymes ; pourtant elles ne peuvent être attribuées à notre volonté personnelle. Il s'en suit que nous pouvons subir et que nous subissons, en réalité, les conséquences d'actes indépendants de nous-mêmes ; fait qui ébranle singulièrement le pouvoir absolu que s'arroge la doctrine de la réincarnation. Quels que soient donc les avantages qui plaident en faveur de cette dernière, ces avantages, dit Mme Gestefeld, ne sont

qu'apparents et peuvent toujours être réduits à néant. La nature nous a favorisés de ressources infinies ; elle nous a doué d'un pouvoir spirituel qui nous met au-dessus de la loi arbitraire du Karma ; et si l'on admettait pour un instant qu'une semblable allégation fût possible, la stabilité même de la loi de causes et d'effets serait sapée dans sa base et s'effondrerait. La chance seule deviendrait dès lors maîtresse de nos destinées et le chaos et la confusion prendraient la place de l'ordre et de la régularité dans la nature. L'évidence de nos facultés, je le répète, peut seule nous donner les moyens de trouver la solution du problème que nous cherchons.

Pour la majorité des hommes, la croyance en un Dieu personnel qui gouverne d'une manière arbitraire et les hommes et les choses de ce monde, qu fait et change tout suivant son bon vouloir, est la grande pierre d'achoppement. Avec une semblable idée de l'origine de la création, il ne peut y avoir de science de la vie. S'il existe un Dieu caché qui peut à tout instant bouleverser ce qui a été, rien n'est stable ; tout dépend du « Fiat » !

Mais si à la place d'un tel Dieu on met le principe immuable qui implique la loi de cause et d'effet, tout s'enchaîne ; tout se continue et s'explique. Si la première cause, la cause sans cause, est l'absolu, le principe de toutes choses, cet absolu gouverne par sa nature et non par choix, car l'absolu ne peut avoir de choix.

Comprendre l'existence depuis l'origine jusqu'à la fin, c'est pouvoir résoudre l'énigme, « que suis-je » ? Ma nature est fixe, déterminée ; elle est invariable et éternelle, parce que mon être est l'expression de l'absolu. Je suis permanent en existence, temporel en forme mortelle ; c'est l'âme qui pense, qui parle et agit et qui cherche le chemin de son origine et de sa destinée. C'est l'âme qui est réincarnée ou renaît et qui continue à évoluer par toutes les phases de la vie. C'est l'ordre impersonnel qui obéit à la loi de cause et d'effet. Cet ordre est fixe et immuable, à cause de sa nature même. L'âme est incarnée dans chacune de ses formes, suivant les limitations inhérentes au degré d'évolution.

Dans le règne végétal, nous tronvons tout ce qui, dans l'âme, était nécessaire au règne minéral, plus encore ce qui y était est nécessaire à sa nouvelle incarnation. Dans le règne animal est compris tout ce qui était dans le règne végétal, avec le plus qui est indispensable à un ordre plus élevé.

Conformément à la loi de continuité, on doit trouver dans le genre humain tout ce qui a été incarné dans l'âme, dans les règnes inférieurs, plus ce qui constitue le domaine de l'homme.

Considérant l'âme minérale, l'âme végétale, l'âme animale et l'âme humaine sous ce point de vue, nous trouvons que l'âme humaine est tout ce que les degrés inférieurs sont, qu'elle est en outre plus qu'aucune autre et les contient toutes.

Le principe de continuité. — Dans l'existence des êtres, un règne plus élevé que le précédent dépend toujours d'un « plus » d'une incarnation partielle suivie d'une autre moins limitée. Tel est l'ordre de la nature ; telle est la loi de l'absolu. Le principe immuable de continuité force l'œuvre de la manifestation de se développer jusqu'à sa réalisation complète. Si donc une espèce plus élevée que l'humaine est possible, alors l'espèce humaine n'est pas le « summum » de l'évolution de l'être et elle doit selon la loi, être suivie d'une autre. Conséquemment, le règne minéral, les règnes végétal et animal sont temporaires et sont laissés derrière par l'âme qui évolue par leur intermédiaire, et un nouveau règne apparaît qui doit contenir, non seulement autant que l'âme qui a été incarnée dans les règnes précédents, mais plus encore. L'âme a été ainsi, dans ses incarnations successives et continues, réincarnée. L'existence continue n'est pas de revenir sans cesse. Il ne peut y avoir de rétrocession ; c'est la consciente union avec l'âme qui toujours avance et jamais ne recule.

Une erreur commune des Réincarnationistes c'est de considérer ce monde comme un lieu et non comme un état d'être, une condition ; de là, la conclusion qu'ils en tirent, c'est que nous devons y revenir pour récolter ce que nous y avons semé. Les conditions de l'être varient et se trouvent à tous les degrés d'évolution, et il est illogique de prétendre que le monde où nous vivons et qui est limité à nos sens est celui dans lequel nous devons renaître. L'existence est une œuvre continue et sans fin d'incarnations successives et l'incarnation est l'individualisation de l'Eternel. La réincarnation moderne n'apparaît que comme un composé hétérogène, un mécontentement de la religion dogmatique.

Le grand prophète de Nazareth nous a enseigné et démontré les principes fixes et éternels ; il n'a bâti aucune église excepté celle qu'il a élevée sur le roc de la compréhension individuelle et universelle de ces principes. Il a dit aux hommes : « Les œuvres que je fais, faites-les .» Cette autorité domine toutes les autres ; les faits parlent pour eux-mêmes.

Christ est venu parmi nous pour nous apprendre à trouver notre âme ; mais on ne trouve nulle part, dans les annales de l'histoire, traces d'une mention faite par lui de la doctrine de la Réincarnation, telle qu'elle est communément interprétée. Il nous a montré, au contraire, la nécessité d'attacher sa conscience personnelle à la grande Ame qui pénètre les diverses phases de l'évolution, la nécessité de survivre d'une manière consciente à ses limitations naturelles et comment y faire face. Il a montré de plus par sa vie et ses œuvres en quoi l'immortalité consiste et comment on l'acquiert ; nous faisant comprendre que la mortalité appartient à nos limitations naturelles et l'immortalité à la possible survivance de ces limitations, et

faisant ressortir la différence qui existe entre la persistance après la mort physique et l'existence consciente dans l'au-delà.

« La résurrection des morts et non la réincarnation des morts » ; telle est la clef de voûte sur laquelle repose la doctrine édifiée par le grand apôtre.

Chaque être vivant, toute personnalité à laquelle est conférée un nom de famille, quel que soit son lieu de naissance ; qu'il soit noir ou blanc, jaune ou rouge ; qu'il soit issu de caste nobiliaire ou qu'il appartienne à la caste proscrite, est un instrument servant à la manifestation de la nature de l'espèce-homme. Le fait seul de l'existence confère ce droit ; la famille dans laquelle l'homme est né n'y est pour rien, pas plus que l'éducation. Celle-ci peut, en effet, le stimuler dans la connaissance du juste ; mais le juste « *per se* » appartient à l'existence elle-même.

Tous les hommes sont nés libres et égaux. Les possibilités de l'existence sont les mêmes pour tous ; la répétition constante de la nature est son éternité. La création, depuis le commencement, qui est l'absolu, jusqu'à la fin qui est le commencement est répétée dans le cycle de la vie de l'être vivant. C'est là une loi qui n'a aucun respect pour la personne ; quelles que soient la nation, la race, les tendances et les conditions, chaque unité créée a la même origine fondamentale et la même destinée à accomplir. Notre mère commune, la nature, ne connaît pas de favoris. Elle ne choisit pas une famille entre toutes pour y faire naître une personnalité capable de manifester le divin dans l'homme. Elle confère ce droit divin à toutes les familles, car c'est le droit acquis à toute âme individuelle par la naissance. Elle fait surgir l'espèce capable de découvrir, d'observer l'œuvre de la création. Elle donne capacité égale et même opportunité à tous.

Mais si toutes les personnalités sont les mêmes, en tant que produit de la nature, elles ne sont pas semblables entre elles comme produit humain. Les combinaisons multiples et variées qui peuvent être faites avec les éléments fondamentaux augmentés de ceux que fournit l'expérience de la vie, manifestent la diversité infinie possible de l'espèce primitive.

Toutes les espèces qui constituent le genre humain sont nécessaires pour le tout, l'ensemble, quoique tout ce qui forme l'homme ne soit pas une de ces espèces, une des fractions. L'entier est et doit toujours rester plus qu'une fraction quelconque ; les hommes diffèrent les uns des autres, de même que les fractions de l'unité diffèrent entre elles ; mais de même que les fractions sont semblables dans leurs rapports avec l'unité, toutes étant indispensables à l'intégrité de l'unité, de même, tous les hommes sont semblables dans leurs rapports à l'être universel et cette relation constitue l'individualité qui par sa naissance, a droit au progrès. La ressemblance

avec la différence appartient à toutes les espèces, depuis la plus infime jusqu'à la plus grande et jusque dans la manifestation la plus parfaite de la création.

(*A suivre*). Professeur C. MOUTONNIER.

L'AU-DELA
ET LES FORCES INCONNUES (1).

Notre enquête sur « l'Au-delà et les forces inconnues » nous attire les lettres et les confidences des plus importantes célébrités parisiennes qui, sachant notre impartialité et notre indépendance, nous exposent des faits intimes et merveilleux. Voilà certes de quoi passionner le grand public et éclairer d'une lueur imprévue le problème de la survivance. Nous avons exposé dans notre salle des dépêches un dessin que traça M. Victorien Sardou ; cela est signé Bernard Palissy, Victorien Sardou médium (2). Le sujet est la maison de Mozart dans la planète Jupiter. Ceux de nos lecteurs qui se pressent pour le voir l'admirent comme un chef-d'œuvre. Il a été achevé en quelques minutes avec l'inconscience absolue de ce qui allait se manifester. Jamais architecture de rêve ne fut plus réussie. Cette maison fantastique qui, pour les spirites, serait l'image de l'éternelle villa où l'auteur de la *Flûte enchantée* passerait sa villégiature définitive dans la planète Jupiter, est construite selon une esthétique délicieuse et inouïe, en croches et en doubles croches. Le grand dramaturge de *Patrie* a été longtemps médium et il a été favorisé de prodiges qui nous paraîtraient incroyables s'ils n'étaient affirmés par une intelligence aussi lucide et aussi positive que la sienne.

La matière ne serait plus un obstacle et une épaisseur ; les esprits apparaîtraient en corps solides et ils seraient capables de transporter à travers les murs des objets et des fleurs. Voici, d'ailleurs, la lettre de M. Victorien Sardou. Elle est écrite par quelqu'un qui, pour adopter ses propres expressions, *a fait et a vu* :

Mon cher confrère,

J'ai été des premiers à étudier « le spiritisme » à ses débuts — il y a de cela une cinquantaine d'années — et à passer de l'incrédulité, à la surprise et de la surprise à la conviction. Il faudrait un volume pour vous répondre. Je me borne à vous envoyer le résumé d'un demi-siècle d'observations.

Les phénomènes matériels observés dans les conditions d'examen les plus rigoureuses et attestés par les savants dont je n'ai pas à vous rappeler les noms, ne sont pas contestables, et pour la majorité des cas ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances.

(1) Le *Matin* du 2 novembre 1901. Enquête de Jules Bois, 13e article.

(2) Trois dessins différents, 5 francs



Il est impossible de méconnaître, dans un grand nombre de cas, l'intervention d'une intelligence étrangère à celle des opérateurs, qui n'est ni la projection ni la résultante de leurs propres pensées, et de ne pas constater dans la production de certains phénomènes, l'action d'êtres occultes dont il est difficile de préciser la véritable nature.

Mais comment admettre, sans se couvrir de ridicule, que ces êtres là ne sont pas chimériques et que notre belle humanité n'est pas le dernier mot de la création ? Pour échapper aux railleries de la science officielle et de l'incrédulité des ignorants et des gens d'esprit, qui sont si souvent des imbéciles... on s'efforce d'expliquer les cas où l'intelligence occulte est trop manifeste, par des hypothèses d'allure scientifique, bien réjouissantes pour celui qui sait ce que je sais, a vu ce que j'ai vu et fait ce que j'ai fait!

Vous me demandez si je crois aux matérialisations ?... — Naturellement — car j'en ai obtenu moi-même au temps où j'étais médium — et j'attends encore que l'on m'explique par quelle force psychique inconnue ou par une supercherie dont je serais à la fois l'auteur, le témoin et la victime, — comment une main invisible a pu lancer du plafond, sous mes yeux, sur ma table de travail, un bouquet de roses blanches que j'ai conservé pendant des années, jusqu'à ce qu'il soit tombé en poussière !

Enfin, — quant aux dessins spirites auxquels vous faites allusion, je les ai obtenus en 1857 dans des conditions identiques à celles de M. Desmoulin,— mais il y a beau jour que je sais à quoi m'en tenir sur ces prétendues demeures planétaires. — Cela a tout juste la même valeur que le langage marsien dont on nous a régalés dernièrement.

Voilà, mon cher confrère, les conclusions de mes propres expériences. C'est peu ! Toutefois, je n'ai pas perdu mon temps.

Salutations amicales.

V. SARDOU.

NOUVELLE ANNÉE!

Où tombez-vous, vieilles années?...
Est-ce dans l'abîme sans fond
Où s'engouffrent nos destinées?...
Où tous nos beaux rêves s'en vont!

Et toi, qui viens prendre leur place.
D'où viens-tu? bravant les autans,
Drapée en ton manteau de glace
Que fondra bientôt le printems?

Enlève ton masque, ma belle,
Ce masque épais, mystérieux,
Ce masque prudent et fidèle
Attaché par la main des dieux.

Car, si tu viens dans le mystère
T'asseoir près de notre foyer,
Nous ne saurons, jeune étrangère,
S'il faut ou te craindre, ou t'aimer.

D'où vient que l'homme en sa folie
Fête de tes jours la premier?...
Espère-t-il changer sa vie
Ainsi que son calendrier?...

Il sait pourtant d'expérience
Que chaque année apporte hélas!
Le même fardeau de souffrance
Tout comme sa sœur qui s'en va.

Il sait que les mêmes nuages
S'amasseront sur sa maison;
Il sait que les mêmes orages
Viendront troubler son horizon;

Il sait que sa vie éphémère
Tremble à chaque rayon des jours,
Et que chaque tour de la terre
Mine sa joie et ses amours.

Oui! mais il aime toute aurore
Le cœur humain triste et profond
Est une boîte de Pandore...
L'espérance est toujours au fond,

Naître, mourir, encor renaître,
Progresser, c'est notre destin,
C'est le mystère de notre être
Et chaque année est un matin

SPERO.

RÉPONSES
aux questions posées dans la Revue d'octobre.

PREMIÈRE RÉPONSE : *Inégalité originelle.*

« Quand nous avons été créés, nous n'étions ni bons ni mauvais. Il y avait en nous des dispositions plus ou moins bonnes (?) Ces dispositions ont été plus ou moins développées selon le tempérament (1) de chacun et de ce fait les uns sont devenus bons (selon votre expression) et les autres ont moins progressé. Du reste, ce n'est qu'un retard pour eux; leur tour viendra. D'ailleurs, en réalité, il n'y a ni bons ni mauvais. Il y a des esprits

(1) Qu'est-ce que le tempérament de chacun si tous sont strictement pareils? L'argumentation de l'Esprit suivant est bien supérieure. G. B.



avancés et des esprits en retard. Mon raisonnement vous semble paradoxal. Il ne l'est pas cependant. Le temps, qui est très important à vos yeux, n'existe pour ainsi dire pas pour les esprits. Arriver un peu plus tôt, un peu plus tard ne signifie pas grand'chose. La loi du progrès veut que tout se perfectionne et marche vers Dieu qui est le progrès infini. Avec vos idées courtes, vous ne voyez que le présent. Le passé vous est incompréhensible et l'avenir vous est fermé. Soyez bons, faites le bien et ne vous occupez pas des méchants, sinon pour les plaindre et les aider à trouver la bonne voie qu'ils ne voient pas. Ils ne sont qu'égarés et leur tour viendra de progresser et de diriger à leur tour d'autres frères égarés. »

Un autre esprit m'a demandé à compléter de la manière suivante.

« Avant d'être bons ou méchants, nous parcourons toute la série des êtres, depuis la matière inorganique jusqu'aux végétaux et aux animaux et nous prenons dans ce passage des qualités et des défauts qui nous suivent longtemps. Cela n'empêche pas chacun de nous d'être responsable de nos actes et d'avoir le mérite de notre avancement.

L'âme humaine n'est qu'une résultante de toutes ces forces qui ont traversé les trois règnes, ou ce que vous appelez ainsi, car cela ne correspond à aucune réalité et n'existe que dans vos livres. Cette question est fort complexe. Il faudrait un volume pour la traiter.

Identité des matérialisations.

« Mon cher ami, quand vous recevez des communications banales, ou même pis que cela, et qu'elles sont signées de noms connus et respectés, que faites-vous? Vous vous dites simplement : j'ai affaire à un mauvais plaisant ou à un fripon. Alors vous vous contentez de déchirer la communication et tout est dit.

Ce qui se passe avec le médium écrivain peut arriver aussi avec le médium à incarnations ou à matérialisations. Un esprit peut prendre l'apparence d'une personne morte et se donner pour cette personne. Le fait arrive quelquefois, bien qu'il soit assez rare. C'est comme vous le dites, la partie faible du spiritisme, mais ce n'est pas aussi mauvais ni aussi important que vous semblez le croire.

De même que vous démasquez le mauvais plaisant qui écrit des platitudes, de même vous pouvez démasquer celui qui prend une personnalité d'emprunt. Et lorsque ce mauvais esprit se verra découvert, il se retirera définitivement. Ce n'est pas cela qui est l'écueil du spiritisme, mais bien les mauvais médiums ou les médiums inexpérimentés qui acceptent tout sans contrôle et se laissent berner. Avec des médiums sérieux et des réunions formées de spirites homogènes ces désagréments ne sont guère à redouter.

D'ailleurs cette question d'identité est une question quelque peu secon-

daire en spiritisme. Ce qui importe surtout dans cette doctrine, c'est d'établir la continuité de la vie au delà du tombeau. Du moment que cette vérité est admise, votre cause est gagnée. Il ne faut attacher à la question d'identité que l'importance qu'elle mérite.

Rêve des aveugles.

« Cher ami, il y a dans l'énoncé de cette troisième question des choses vraies et d'autres fausses. Vous dites d'abord que les rêves sont le résultat du dédoublement de l'individu pendant son sommeil. L'affirmation ainsi posée est fausse parce qu'elle est trop générale.

Il y a des individus qui se dédoublent pendant leur sommeil, mais c'est le petit nombre, comme les médiums ne sont qu'une minorité. Il s'ensuit donc que, dans le plus grand nombre des cas, les rêves sont simplement le résultat de nos préoccupations. Alors on s'explique que les aveugles n'y voient pas dans leurs rêves. Mais si vous aviez affaire à un aveugle médium, il verrait très bien.

L'observation sur les rêves des aveugles n'a pas un caractère suffisant de généralité ni de certitude. Ce point sera éclairci plus tard. »

Les « *Guides* » de M. Boutonnet
de Saint-Pierre (Martinique).

DEUXIÈME RÉPONSE

1°

Dans la *Revue* d'octobre M. Béra pose aux lecteurs le dilemme suivant :

« Ou bien nous avons été créés à l'origine tous pareils, et alors il n'y a aucune raison pour que les uns soient devenus bons et les autres méchants, les forces et les épreuves ayant dû être égales pour tous.

« Ou bien, nous avons été doués de forces de résistance différentes et, en ce cas, nous ne sommes pas responsables de cette inégale répartition originelle. »

Il est bien certain que nous avons tous été créés pareils à l'origine et, par conséquent, doués les uns et les autres de cette faculté dominante qu'on appelle le libre arbitre. Suivant l'usage que nous faisons de la dite faculté, nous avançons ou nous restons stationnaires. Nous devenons bons ou méchants suivant que nous prenons le bon ou le mauvais chemin. Nos forces sont égales et nous les dirigeons comme il nous plaît, parce que nous ne sommes ni des machines ni des automates. Quant aux épreuves, elles sont la conséquence même de nos actes ou du choix que nous avons fait nous-mêmes dans un but d'amélioration. Un groupe d'ascensionnistes tous également forts et énergiques peut tenter de gravir le Mont-Blanc. Mais tous n'arrivent pas nécessairement ensemble au sommet, soit qu'ils aient pris des sentiers

différents soit qu'ils aient suivi des guides moins expérimentés. Il s'en trouve même qui s'arrêtent à moitié route et qui remettent à plus tard leur ascension définitive. Il est probable que si tous suivaient le même guide et obéissaient à la même impulsion de volonté intime, tous arriveraient en même temps au sommet.

Roustaing, l'auteur des *Evangiles expliqués*, a émis l'avis qu'il y avait des esprits infaillis, c'est-à-dire qui n'avaient jamais commis aucune faute et, par suite, s'étaient élevés rapidement à l'état de purs esprits. Le Christ aurait été, d'après lui, un de ces esprits infaillis préposés spécialement à la direction de notre planète. Sur cette thèse on trouve des pages très intéressantes dues à la plume de M. Guérin dans la *Revue Spirite* de septembre et d'octobre 1883, ainsi qu'une lettre de M. Céphaz à M. René Caillié, dans la *Revue* de novembre 1884.

Il y a lieu d'ailleurs de remarquer, dans cette question de répartition originelle des esprits, que, si tous sont créés doués des mêmes forces d'activité et de résistance, tous ne sont pas créés simultanément. La création des êtres humains, comme celle de tous les êtres, est incessante, de telle sorte que les inégalités qui nous frappent ne sont le plus souvent qu'apparentes. Si tels ou tels sont plus avancés, c'est la plupart du temps qu'ils ont vécu plus que tels ou tels autres entrés postérieurement dans le cadre de l'humanité. — Cette inégalité n'en est donc pas une à proprement parler, puisqu'il ne peut être question d'égalité entre des êtres qui existent et d'autres qui n'existent pas encore. Elle est même, cette inégalité, il faut le reconnaître, une condition indispensable du progrès. Les plus jeunes, qui sont en même temps les ignorants, ne peuvent avancer qu'avec l'aide des plus âgés qui sont nécessairement les plus instruits. Les choses ne sauraient aller autrement.

2°

Autre question. — « Quand nous recevons, dit M. Béra, par l'intermédiaire d'un médium écrivain des communications signées « Victor Hugo » ou « Jeanne d'Arc », d'une vulgarité et d'une banalité désespérantes, nous attribuons le fait, tout en regrettant qu'il soit possible, à l'intervention de la sous-conscience du médium, ou à quelque chose d'analogue ; mais lorsque dans des séances de matérialisation, comme je pourrais en citer des exemples, des « Esprits », d'incontestables matérialisations, portant les traits et les caractères reconnaissables des mêmes personnages éminents et respectés, viennent danser, ou débiter les mêmes platitudes, que devons-nous penser? N'est-ce point là le point faible du spiritisme, et ce qui arrête son essor ? »

J'avoue ne pas connaître d'exemples comme ceux dont parle M. Béra, mais je ne songe pas à mettre en doute son témoignage et je vais droit au fait.

Le type le plus connu, le type *historique* du phénomène des matérialisations

est celui de Katie King. Il a donné lieu aux savantes expériences et observations de W. Crookes, d'où il est résulté que cette manifestation exceptionnelle a eu un double but : une expérience magistrale en faveur du spiritisme et, d'autre part, une épreuve pour l'esprit qui s'est manifesté. Ce dernier n'était pas un personnage en vue, encore moins un génie. On ne voit pas bien du reste l'esprit de Shakespeare, par exemple, ou celui de Byron se prêtant aux investigations du savant anglais. Il aurait fallu, pour cela, diverses conditions qui ne pouvaient pas sans doute être remplies : d'abord la sympathie des fluides du médium avec ceux de l'esprit venant se manifester et de plus la bonne volonté de cet esprit. — Dans la vie courante nous n'avons pas l'habitude d'appeler à notre barre, pour les interroger, les personnages éminents, pour qu'ils nous donnent des preuves de leur savoir ou de leur talent. Nous nous permettons quelquefois de leur écrire, mais nous savons que leur réponse est subordonnée à certaines conditions qui sont en général difficiles à remplir. Pourquoi en serait-il autrement quand ces personnages sont passés dans l'autre monde et que la distance qui nous en sépare, au point de vue intellectuel, reste la même? Les objections de cet ordre, qui sont faites à certaines manifestations médianimiques rentrant dans la catégorie ordinaire, s'appliquent également aux phénomènes de matérialisation. Un esprit a le pouvoir d'être comédien, qu'il soit ou non matérialisé et, par suite, de se grimer et de se présenter sous n'importe quel nom ou sous n'importe quelle forme. Mais s'il peut contrefaire ou imiter la signature ou la forme de tel ou tel personnage, il ne peut s'assimiler son caractère ou son esprit. La supercherie est facile à reconnaître. On doit donc conclure, des phénomènes de matérialisation contestables au point de vue de l'identité des esprits qui se présentent sous tel ou tel nom ou sous telle ou telle forme, qu'ils sont le fait d'esprits imposteurs ou légers qui veulent s'amuser à nos dépens.

Le phénomène en lui-même n'est pas moins intéressant et ne peut être considéré comme un point faible du spiritisme ou comme nuisible à cette doctrine, que par les personnes qui n'ont pas fait une étude approfondie de la question.

ALGOL.

TROISIÈME QUESTION.

Paris, 20 novembre 1901.

« Monsieur. — Je me présente bien tard pour répondre aux questions par vous posées en la *Revue spirite* d'octobre. Le concours est clos sans doute. Aussi, tout en m'excusant de n'en avoir pas eu plus tôt connaissance, je me bornerai à ébaucher ici les solutions afférentes.

1° Les âmes sont pareilles ou égales, à leur origine, mais leurs naissances n'ont pas lieu en même temps, vu l'infini de la manifestation et la constance



de l'évolution. Les âges des âmes sont différents, et telle est la cause de leur inégalité *à un moment donné*. Les méchants sont des âmes très jeunes, les bons sont des âmes plus âgées. Les premières parviendront à l'état des secondes, et toutes gravitent vers l'Absolu, leur source et leur fin.

2° Les matérialisations sont obtenues en maniant d'une façon appropriée certaines formes disponibles du plan astral et en les revêtant de la partie la plus éthérée du plan physique. Ces opérations sont à la portée de plusieurs entités du plan astral, dont les défunts ne sont qu'une partie. Il y a donc des défunts à en user et à en user honnêtement pour eux-mêmes en s'en revêtant ; il y a des défunts moins honnêtes qui abusent de ces possibilités, quand ils les connaissent ; il y a enfin des non-humains assez intelligents, qui interviennent parfois dans ces pratiques. Tout cela fait partie de la science occulte intégrale, qui contient tout, et ne se sait « le point faible » que d'une donnée incomplète.

3° Pendant le sommeil, l'Ego sort du corps physique, ainsi que des autres corps subtils, et sa conscience se transporte au plan de celle de ses enveloppes qui est alors extérieure, le plan astral, dès lors. L'Ego perçoit alors sur ce plan et cela constitue le *rêve profond*, dont on ne se rappelle généralement pas au réveil, parce que le cerveau physique n'y est pas entraîné. Ce rêve là, les aveugles-nés le possèdent, parce que nombre d'entre eux voient sur l'astral, que leur Ego n'étant pas forcément dans un corps physique aveugle à la dernière incarnation, ils connaissent dès lors la forme. Il y a des exemples avérés d'aveugles disant avoir des rêves. Ce rêve profond reste en effet à la mémoire de certaines personnes quand les conditions voulues d'avancement sont présentées.

Le rêve ordinaire, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, est le *cérébral*, résultat de l'introspection des images emmagasinées pendant le veille, sous la direction imparfaite de ce qui reste de conscience physique en l'absence de l'Ego, et telle est la raison de l'incohérence de ces rêves-là.

Toutes ces données dérivent, avec plus de développement encore, de la *théosophie*, qui n'aspire qu'à les partager avec son jeune frère, le spiritisme.

Avec mes sentiments distingués,

Commandant « Courmes ».

Je remercie nos aimables correspondants des solutions qu'ils ont bien voulu donner aux trois questions posées. A nos lecteurs de décider si ces réponses les satisfont pleinement, et quelle est la plus satisfaisante. En général, il y a conformité de vue, à mon avis, et par conséquent solution probable, aux deux premières questions. La troisième, celle du rêve, me paraît plus faiblement traitée. Cette question reste ouverte. Y a-t-il un *aveugle-né* qui puisse nous faire part de ce qu'il *voit* en rêve ?

G. Béra.

EXPOSITION DES ŒUVRES D'HUGO D'ALÉSI

Il est parfois dans la vie des habitants de la « Babylone moderne » des jours assez tristes, surtout aux approches de l'hiver, des jours où, sans savoir pourquoi, l'esprit, plus qu'en d'autres, se laisse aller à des pensées maussades et moroses.

J'étais sous une de ces impressions fâcheuses il y a une quinzaine, alors que par les rues et les boulevards, tout distrait les yeux et écarte l'ennui.

Je me disais que la petite planète sublunaire sur laquelle je suis venu — ou revenu, — n'est pas toujours agréable pour l'homme. Égoïste ! j'oubliais que j'y suis un des heureux, quand tant d'autres mortels que je coudoyais souffrent peut-être de peines morales ou de privations cruelles. Je me transportais par l'imagination vers ces beaux paysages pyrénéens, vers ces tableaux maritimes si grandioses du golfe de Gascogne, j'évoquais certains décors de cette Espagne que j'avais traversée trop vite il y a quelques semaines, et des regrets serraient mon cœur.

Tout en marchant, mes doigts froissaient machinalement dans une de mes poches un carton que je finis par sortir et regarder non moins machinalement ; c'était une invitation que m'avait gracieusement adressée le peintre Hugo d'Alési, que j'avais rencontré plusieurs fois chez « bonne maman », qui me l'avait présenté comme un spirite, un médium et surtout un excellent peintre.

De là une sympathie qui me faisait un devoir de courir rue de Sèze, à la galerie Georges Petit, où avait lieu une Exposition des peintures du Maître.

Nous lisons journellement le nom d'Hugo d'Alési sur les kiosques ou dans les gares de chemins de fer, dans l'un des coins de ces belles affiches reproduisant des panoramas de Bretagne, d'Auvergne, de Suisse ou des Pyrénées..., dont il est le dessinateur et l'imprimeur.

J'avais fait en son aimable compagnie, l'année dernière, une ravissante traversée de Marseille à Naples, où nous avions accompagné, à *mezzo voce*, la romance de Santa Lucia, que des Lazzaroni étaient montés chanter à bord. Nous avions longé des côtes dorées sur des flots d'azur ; nous avions franchi le détroit des Dardanelles (plus facilement que notre aviso « La Mouette » pendant le pacifique conflit franco-turc). Nous avions admiré le Bosphore, Stamboul, le Palais du Sultan, la Pointe du Sérail... et que sais-je encore ? Ce que je me rappelle, c'est qu'à la fin de la traversée qui avait duré une heure, une heure charmante, nous étions redescendus sur les quais du port de l'Exposition, débarquant du Maréorama, où nous avions eu l'illusion d'un voyage en mer, sous le charme de ces panoramas dignes des Mille et une Nuits, que nous devions à la brosse d'Hugo d'Alési... et sans le plus petit mal de mer !

Ces souvenirs et ma sympathie pour l'artiste me firent hâter le pas.

Il était temps ! C'était le dernier jour de l'Exposition.

Ah ! chers amis, quelle douce surprise m'était réservée ! Du peintre d'Alési, je ne connaissais, j'ai osé vous l'avouer, que ses belles affiches et les toiles en rouleaux du Maréorama, j'avais assisté à la confection d'un de ses dessins étranges, dessin médianimique que,sous l'inspiration de l'un des esprits ses maîtres, il avait,comme son confrère Fernand Desmoulins,exécuté à l'aide de quelques morceaux de charbon ou de fusain... Une tête de jeune fille angélique et céleste... Mais je n'avais rien vu ! ni ses vraies toiles ni sa vraie peinture... Que c'est beau ! s'écriait chacun des visiteurs. Splendide ! Merveilleux !

De ces 23 vues de montagnes, de gorges, de glaciers, de lacs, je suis vraiment embarrassé pour vous désigner la plus belle. Je notais les impressions des autres. afin de me faire une conviction, mais devant chaque toile, j'entendais dire : C'est la plus belle !

Pour moi, j'étais enthousiasmé ! J'avais quitté Paris pour tout de bon... Mon bon guide m'avait transporté là-bas, là-bas vers le Mont-Blanc, sur l'aiguille du Dru, puis, d'un coup d'aile, nous étions arrivés dans la vallée de l'Isère, sur la route du Sappey. Rassasié d'admiration, je reprenais mon vol vers le Lac Noir et la Meije au soleil levant, sur les bords du Lac Lérié. De la vallée du Vénéon, nous revenions au Lautaret, d'où je ne pouvais me détacher de la vue du Glacier de l'homme.

Tous ces tableaux reportaient mes souvenirs bien loin derrière, je croyais revoir tout cela si vrai d'aspect, si franc de coloris. Les derniers rayons dans la vallée de la Romanche sont inimitables. Hugo d'Alési les a rendus comme un vivant morceau de la nature. Le lac du Bourget le matin. Le même, la nuit, par un effet de lune. Quoi de plus vrai ? En admirant ce beau lac, je me revoyais glissant à sa surface argentée, dans une barque légère, par un beau soir d'automne... Oh ! qu'il y a longtemps, mes amis ! Nous étions deux dans la barque... moi... et elle... Flora ma bonne chienne... nous ne nous parlions pas ! Je pensais, je chantais :

O lac, rochers muets, grotte, forêt obscure,
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir...
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature
Au moins le souvenir !

Et le pinceau d'Alési avait accompli, pour moi, le poétique désir de Lamartine ; il avait fait revivre ce lac splendide, il en avait « gardé le souvenir ».

Des beaux paysages de la Savoie, je m'envolai dans les Pyrénées, et je serais resté en extase devant le Pic du Midi d'Ossau, si je n'avais été tiré de là par une dame et sa fille, aussi myopes l'une que l'autre qui, pour admirer

cette belle toile, quoique très simple, jugèrent bon de se mettre entre moi et mon cher Pic d'Ossau.

Un effet physiologique s'était opéré en moi : mon saisissement avait été si grand à la vue des Pyrénées que j'ai parcourues pendant six années, que les yeux de mon corps étaient restés seuls attachés aux œuvres du peintre, tandis que mon âme s'en était allée là-bas dans cette merveilleuse vallée de Gabas.

Devant cette nature si fidèlement fixée sur ces toiles, si gracieuse, si vraie, j'avais retrouvé ce que je regrettais tout à l'heure sur l'Avenue de l'Opéra. Voilà ce que l'artiste hongrois, devenu si français depuis un quart de siècle, avait produit sur moi.

Je ne chercherai pas de noms de peintres célèbres pour établir une comparaison avec Hugo d'Alesi... j'en ai vingt sur les lèvres : d'Aubigny, Corot, Carel, Vernet... Ceux-là sont sublimes... Hugo d'Alési est vrai.

PAUL MANTIN.

A MON CHER AMI GABRIEL B... POUR SES SOIXANTE ANS

Gabriel, mon ami, mon cher contemporain,
N'as-tu pas entendu, sur la cloche d'airain
Le Temps frapper nos ans ? J'en ai compté soixante !
Nous sommes au sommet ; commençons la descente
Du chemin de nos jours, sans peur de l'avenir,
Sachant bien qu'en arrière on ne peut revenir !
Puisses-tu, d'un pas ferme, aller, longtemps encore
Vers ce soir d'un beau jour qui n'aura plus d'aurore !
Je souhaite, Gaby, te voir longtemps debout,
Surtout si mon destin suit le tien jusqu'au bout !

J'aurais pu convier la chiromancienne
De Thêbes, (1) que l'on dit fine praticienne
A lire l'avenir aux lignes de la main.
Si tu le veux savoir va la trouver demain.

On dit même qu'on peut soulever, chose étrange,
De nos passés vécus le rideau qui s'effrange ;
On dit que des amis venus de l'au-delà
Pour diriger nos pas, connaissent tout cela ;
Qu'ils feraient défiler sous tes yeux incrédules
Les êtres que tu fus,gracieux, ridicules,
Qui connurent le froid et la soif et la faim
Et, comme les anneaux d'une chaîne sans fin,

(1) Mme de Thèbes, la chiromancienne bien connue.

De tes états divers dérouleraient la liste :
Laboureur, artisan, soldat, poète, artiste,
Lutteur, joueur de flute, citoyen d'Athènes
Au temps de Thémistocle, aux jours de Démosthène.

Tu fus peut-être à Rome un noble patricien,
Esclave sous Néron, martyr sous Dioclétien ?

Qui sait si nous n'avons été sous Charlemagne
Bardes ou troubadours en France, en Allemagne ?
Et si nous avons eu, depuis, même destin
Puisque je te retrouve assis en ce festin ?
Qui reçut le pouvoir, la gloire, les richesses
A supporté du sort les coups et les caresses ;
Vingt fois ton cœur connut la haine, la pitié,
Le doute après l'erreur, l'amour et l'amitié.

Caverne, abris de chaume, palais merveilleux,
Sarcophage, hypogée ou tombeau glorieux,
Simple, sans ornements ou couvert de sculptures,
Tous t'ont servi d'asile et puis de sépultures.

Mais narguons le passé, rions de l'avenir,
Et qu'importe après tout si l'on doit revenir !
Heureux Epicurien fuis les rêves moroses.
Le sentier que tu suis est parsemé de roses !
Si parfois en ta coupe il reste un peu de fiel,
Les abeilles pour toi feront toujours du miel.
Longtemps le rossignol, là-bas, sous la ramure
Ombrageant ta villa, quand ta source murmure,
Quand la lune d'argent suit le soleil couchant
Lancera, dans la nuit, pour toi, son plus doux chant.

Et quand, pour l'épilogue, étendu sur ta couche,
La Cruelle viendra déposer sur ta bouche
L'ultime et froid baiser: « — Vieille, fais demi-tour,
Lui diras-tu gaîment » — Repasse un autre jour !

Donc, mon cher Gabriel, puisque le vin pétille
A ce repas joyeux où la bonne humeur brille
Où, près de toi, tu vois amis et frère et sœur,
Je vote encor pour toi , cinq lustres de bonheur !

PAUL MANTIN.

Décembre 1901.

A propos de la réponse de M. Segundo Oliver

AU Dr BÉRILLON

Dans la Revue de novembre dernier, nous avons donné place, après quelques hésitations, à une réponse ou plutôt à la première partie d'une réponse du Médium Segundo Oliver de Barcelone au Dr Bérillon. Le ton véhément de cet article, qui contraste singulièrement avec la mansuétude traditionnelle de la Revue, a dû surprendre plus d'un spirite français. L'attaque lourde et peu mesurée, il est vrai et il est juste de le remarquer, justifiait assez cette rude riposte; mais nous pensons que son auteur, que nous avons, du reste, en grande estime, s'est quelque peu exagéré ce que nous appelons, en termes parlementaires, la valeur ou la portée de l'incident.

La manière de voir ou de sentir est évidemment affaire de climat. Nous autres, gens du Nord, de tempérament naturellement plus contenu et plus froid, nous avons l'habitude de ne donner aux coups de boutoir ou aux ruades, qu'on prétend nous décerner, que juste l'importance qu'ils méritent.

M. Bérillon ne passe pas pour une autorité dans la science. Ce n'est pas un Charcot. Il n'a pas parlé, et pour cause, devant l'Institut ni en son nom, et nous avons la bonhomie de penser que le retentissement de ses paroles, nous voulons dire de ses invectives, a duré tout au plus ce qui durent de meilleures choses : — l'espace d'un *Matin*, — pas davantage.

Et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que le Directeur du journal *Le Matin*, après avoir lancé ce bruyant « pétard », trouvant sans doute le discours du Dr Bérillon très joli, mais pas assez fourni d'idées et de preuves, a éprouvé le besoin d'éclairer un peu plus ses lecteurs sur la question du spiritisme, en confiant une enquête sur *l'au-delà et les forces inconnues* à M. Jules Bois, un écrivain spirituel, sceptique et très compétent dans la matière. Or, nous savons ce qu'il est advenu de cette enquête et à quel piteux aveu d'impuissance elle a abouti.

Y avait-il donc de quoi soulever tant d'éclat contre le malheureux Dr Bérillon, coupable seulement, après tout (coupable est-il bien le mot?) d'avoir provoqué ou plutôt rajeuni la découverte de l'*Inconscient*, c'est-à-dire d'avoir fait moins encore que ne fit jadis un de ses confrères, le Dr Jobert de Lamballe, qui découvrit, — lui-même, — le *muscle craqueur*? Inconscient ou muscle craqueur : bien malin qui pourrait dire laquelle de ces découvertes primera l'autre et rapportera le plus de lauriers à son promoteur?

Quant aux attaques impersonnelles contre les médiums, elles doivent toucher peu M. Segundo Oliver, s'il veut bien se souvenir de la réponse

que fit Allan Kardec (en mars 1861) à M. Emile Deschanel qui, dans *le Journal des Débats*, journal alors sinon aussi répandu, du moins aussi connu et aussi important que le *Matin* d'aujourd'hui, avait, sous prétexte de critique, consacré *24 colonnes* à dénaturer le *Livre des esprits*, et à ridiculiser son auteur. Nous citons un court extrait de cette lettre : « Toutefois, il est un point que je ne saurais passer sous silence; c'est le passage de votre article où vous dites que *le spiritisme est fondé sur le plus grossier matérialisme.* Je mets de côté les expressions offensantes et peu parlementaires auxquelles j'ai l'habitude de ne prêter aucune attention, et je me borne à dire que ce passage contient une erreur, je ne dirai pas grossière, le mot serait incivil, mais capitale, et qu'il m'importe de relever pour l'édification de vos lecteurs...... » Cette réponse était précédée de réflexions dont nous extrayons également le passage suivant :

« Un autre point à examiner est celui-ci : une critique aussi virulente et aussi longue, fondée ou non, dans un journal aussi important que les *Débats*, ne peut-elle nuire à la propagation des idées nouvelles? Voyons.

« Il faut d'abord remarquer qu'il n'en est pas d'une doctrine philosophique comme d'une marchandise. Si un journal affirmait, avec preuves à l'appui, que tel marchand vend des denrées avariées ou frelatées, personne ne serait tenté d'aller essayer si cela est vrai; mais toute théorie métaphysique est une opinion qui, fût-elle de Dieu même, trouverait des contradicteurs. N'a-t-on pas vu les meilleures choses, les vérités les plus incontestables aujourd'hui, tournées en ridicule à leur apparition par les hommes les plus capables? Cela les a-t-il empêchées d'être des vérités et de se propager? Tout le monde sait cela; c'est pourquoi l'opinion d'un journaliste sur des questions de ce genre n'est toujours qu'une opinion personnelle, et l'on se dit que si tant de savants se sont trompés sur des choses positives, M. Deschanel peut bien se tromper sur une chose abstraite; et pour peu qu'on ait une idée, même vague, du spiritisme, son accusation de matérialisme est sa propre condamnation. Il en résulte qu'on veut voir et juger pour soi-même : c'est tout ce que nous demandons. Sous ce rapport M. Deschanel a donc rendu, sans le vouloir, un véritable service à notre cause, et nous l'en remercions, parce qu'il nous épargne des frais de publicité, n'étant pas assez riches pour payer un feuilleton de 24 colonnes. Quelque répandu qu'il soit, le spiritisme n'a pas encore pénétré partout; il y a bien des gens qui n'en ont jamais entendu parler; un article de cette importance attire l'attention, le fait pénétrer même dans le camp ennemi où il cause des désertions, car on se dit naturellement qu'on ne frappe pas ainsi une chose sans valeur; en effet, on ne s'amuse pas à dresser des batteries formidables contre une place qu'on peut prendre à coups de

fusil. On juge la résistance par le déploiement des forces d'attaque, et c'est ce qui éveille l'attention sur des choses qui eussent peut-être passé inaperçues...... »

Rappelons enfin l'auto-da-fé de Barcelone qui date de quarante ans. A ce propos, Allan Kardec disait, dans la Revue de novembre 1861 : « on peut brûler des livres. mais on ne brûle pas les idées; les flammes des bûchers les surexcitent au lieu de les étouffer. Les idées, d'ailleurs, sont dans l'air, et il n'y a pas de Pyrénées assez hautes pour les arrêter; et quand une idée est grande et généreuse, elle trouve des milliers de poitrines toutes prêtes à l'aspirer. »

Les invectives des docteurs sont-elles plus redoutables que les flammes des bûchers?

Nous pourrions multiplier nos exemples; mais il est temps de conclure. Nous ne blâmons pas l'indignation de M. Segundo Oliver, nous la partageons; mais nous sommes persuadés qu'après réflexions il n'hésitera pas à se ranger avec nous aux avis si sages du Maître, et à remercier M. le docteur Bérillon d'avoir contribué, sans le vouloir, à une large publicité en faveur de notre cause,

La Rédaction.

Prédiction sur la mort de Mac-Kinley

William Mac Kinley, président des Etats-Unis de l'Amérique a rendu son âme à Dieu. Cette mort subite a été occasionnée, comme on sait, par l'attentat d'un anarchiste pendant la visite du Président à l'exposition de Buffalo, le 7 septembre dernier. L'anarchiste du nom de Czolgosz, un Américain, a tiré sur le Président deux coups de revolver à bout portant. Mac-Kinley fut grièvement blessé ; une balle fut retirée du ventre le même jour. La seconde balle, malgré les recherches minutieuses des chirurgiens les plus habiles de l'Amérique, n'a pu être trouvée, par conséquent on s'attendait du jour au lendemain à une fin tragique. Enfin le 13 septembre, son état empira et à midi et demi Mac-Kinley rendit son âme à Dieu.

Or, cette fin tragique a été prédite par le médium voyant de Oakland (Californie) M. le Dr Max Muehlenbruch, que les lecteurs de la *Revue Spirite* connaissent déjà par mes précédents articles (*Revue Spirite*, août, novembre 1900, et septembre 1901 « Prédictions »).

Dans sa brochure : « Dr Max Muehlenbruch's five éditions of Prophecies » on lit à la page 14 ce qui suit :

Fifth edition of Prophecies.

These Prophecies were written july 28, 1900 :

« There are three assassinations in existence; one for President William

« Mac Kinley; one for Vice-President Theo. Roosevelt, and one for Hon. « William J. Bryan. However the one planed for President Mac Kinley looks « as if it will take place; his life is in danger up to november 1901. »

Ce qui veut dire : cinquième édition des Prophéties.

Ces prophéties ont été écrites le 28 juillet 1900 :

« Trois assassinats sont à redouter : celui du président William Mac « Kinley; celui du Vice-Président Theo. Roosevelt, et celui de William « J. Bryan. Il semble cependant que l'assassinat du président Mac Kinley « aura lieu; sa vie est en danger jusqu'en novembre 1901. »

JOSEPH DE KRONHELM.

Gajsin, Podolie, Russie.

UNE PRÉDICTION RÉALISÉE

En décembre 1900 j'ai reçu de M. le Dr Max Muehlenbruch, médium voyant de Oakland (Californie) plusieurs prédictions concernant l'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Espagne, et les Etats-Unis. Dans un article précédent j'ai parlé de la prédiction de mort violente du président Mac Kinley. Cette prédiction, comme on sait, s'est réalisée avec une exactitude surprenante. Voici encore une prédiction, faite par M. le Dr Muehlenbruch en janvier 1900 qui vient de se réaliser le 25 octobre.

In 1901 the city of Philadelphia will suffer by a great fire. A large building will fall prey to the flames and many lives will be lost.

Ce qui veut dire en français : « A Philadelphie aura lieu en 1901 un grand incendie; un grand bâtiment deviendra la proie des flammes, et beaucoup de personnes perdront la vie ».

Le journal l'*Evénement*, de Paris, du 27 octobre, écrit ce qui suit :

Une catastrophe aux Etats-Unis. Trois cents victimes.

New-York. — Une dépêche annonce qu'une catastrophe vient de répandre la désolation à Philadelphie, la troisième ville des Etats-Unis. Hier matin vers onze heures, au moment où les ouvriers et employés d'une manufacture de meubles et de literie étaient tous à leur poste, dans l'immeuble de neuf étages occupés par les ateliers, le feu éclata soudain dans le sous-sol, où se trouvait un dépôt de naphte et de benzine. Les flammes trouvèrent dans le puits de l'ascenseur une véritable cheminée d'appel et, en moins de cinq minutes le feu envahissait les neuf étages et se communiquait de salle en salle, grâce à la combustibilité des marchandises. Trois cent vingt employés et ouvriers des deux sexes se trouvaient alors dans l'immeuble. La plupart essayèrent de s'enfuir par l'escalier de sûreté établi à l'extérieur de la maison. Mais les flammes, s'élançant des fenêtres du deuxième étage, les

obligèrent à se jeter dans la rue. Quand les pompiers arrivèrent sur les lieux, la rue était jonchée de cadavres, vingt femmes étaient mortes sur le coup en tombant sur le pavé; cinq autres femmes furent relevées mourantes; elles expirèrent vers le soir. Une jeune fille fut brûlée vive devant des milliers de spectateurs. Elle descendait rapidement l'escalier de sauvetage, lorsque sa robe se prit dans un crampon de fer. Elle perdit du temps à vouloir se dégager. Comme les flammes approchaient, la foule cria d'en bas à la malheureuse de dégrafer sa robe et de la laisser; mais elle perdit la tête et fut grillée sans que les pompiers eussent le temps de lui porter secours. Une autre jeune fille, en se jetant d'une fenêtre, tomba à cheval sur un poteau, où elle fut littéralement empalée. Les flammes dévorèrent en un instant ses robes, et ce fut un spectacle horrible que de voir ce cadavre en équilibre sur la pointe du poteau, jusqu'au moment où les pompiers purent le recueillir. Sur un autre point, tandis que huit employés descendaient un escalier de sauvetage une muraille, qui s'écroula, les précipita dans le brasier.

A l'heure qu'il est, on ne connaît pas encore le nombre des victimes, qu'on évalue à 60 morts et à 200 blessés. Parmi ceux-ci, on compte de nombreux pompiers. — Le directeur de la Sûreté publique craint que les morts ne soient beaucoup plus nombreux.

JOSEPH DE KRONHELM.

PAGES INÉDITES

Nous sommes heureux de donner, dans la *Revue Spirite,* la primeur de quelques pages inédites, extraites d'un roman de notre collaboratrice, Mme Blanche Sari-Flégier, et dont le parfum de haute spiritualité sera goûté par nos lecteurs.

. . . .

L'observatoire où Rosanne avait tant souffert dans l'attente du retour de la *Notre Dame d'Auray*, était le lieu propice où, en toute liberté, elle pouvait laisser couler ses larmes, lorsque des accès de son poignant désespoir la rendaient quelque peu farouche, avide d'une solitude absolue.

Toujours sous le prétexte d'y mettre des livres en ordre, elle y passait parfois des heures, les yeux perdus sur l'immensité des flots où n'était plus l'idole adorée de son âme...

Un jour, dans un mouvement qu'elle fit pour atteindre un objet qui venait de solliciter son attention, elle fit basculer une sorte de coffret de maroquin vert, cerclé d'acier, dont le couvercle, grâce à la chute, s'entrouvrit, laissant échapper quelques brochures, deux livres richement reliés,



et dont la couverture était ornée des initiales et des armes du feu Baron de Grandvelle, le grand-oncle qui leur avait laissé en héritage le domaine des *Rochers*.

Etonnée, Rosanne ramassa le coffret, l'ouvrit tout à fait; et, au fond, y trouva un fort cahier en tête duquel le Baron avait écrit : « Comment je suis devenu spirite. »

Les deux livres portaient en lettre d'or, au dos, le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage. Tous deux étaient du même écrivain : Allan Kardec. L'un, était intitulé le *Livre des Esprits*, l'autre, le *Livre des médiums*; les brochures à couverture bleue : des numéros de la *Revue Spirite* de l'année 1862.

Ce mot : Spiritisme, lui remit en mémoire certains entretiens sur ce sujet, entre son père et l'abbé de Kergoën; elle l'avait entendu aussi proférer par Henri Gasselin et le comte de Briancey, lorsqu'elle était à Paris à l'époque des fiançailles d'Hermine.

Les discussions philosophiques des uns et des autres, n'ayant pour elle nul attrait, elle n'y prêta qu'une oreille distraite, sinon indifférente. Elle ne savait donc pas le premier mot de cette doctrine qui, à l'époque, commençait à passionner un grand nombre d'esprits.

Si ces deux volumes lui fussent tombés sous les yeux sans le cahier du grand-oncle, assurément Rosanne ne les eût pas seulement ouverts; mais le cahier éveilla trop vivement une curiosité qu'elle pouvait incontinent satisfaire; et elle y lut :

« Je suis devenu spirite, et spirite convaincu, moi, Gaëtan-Ludovic-Pierre de Grandvelle, le descendant de maints chevaliers, défenseurs héroïques du Trône et de l'Autel. Mais notre Idéal n'est-il pas le même, bien qu'opposé dans la forme? quand le sire de Grandvelle, Louis-Hervé, ayant sur l'épaule gauche la croix de drap rouge, et, en main, l'oriflamme blanche et azur, partit pour la Palestine, c'était pour la conquête du tombeau du Christ... Le spirite que je suis, part pour une nouvelle conquête : *La vraie doctrine de Jésus*. Les croisés essayaient d'arracher le Saint-Sépulcre des mains des musulmans, les spirites veulent la doctrine du Christ, débarrassée des fausses interprétations, des voiles obscurs qui l'empêchent de se révéler à nous dans toute sa lumineuse beauté, dans toute sa miséricorde infinie !

« Que peu d'instants suffisent pour aiguiller l'âme sur une nouvelle voie !... Je vous ai lus, ô philosophes, ô innombrables ergoteurs, ô aveugles affamés de lumière qui vous ruez vers des phares que vous croyez incandescents, et qui ne sont que d'obscures lanternes ! Vous cherchez la vérité.., vous la voulez, dites-vous?.. et tous, ou presque tous, vous vous détournez du soleil radieux, du soleil des âmes, de Dieu, le sublime Créa-



teur. Que révélez-vous à ceux qui, anxieux, vous écoutent? Le néant de votre propre ignorance, l'incommensurabilité de votre orgueil qui nie ce qu'il ne comprend pas ! O puits sans fond de désespérance, je vous ai sondés... j'ai vu tout l'affreux de vos ténèbres, et je me suis détourné de vous !

« Je t'ai contemplée alors, ô nature !... je me suis perdu dans la magique splendeur de ta féerie continuelle. Tu me parlais de l'Eternel... et, recueilli, j'écoutais ta voix en silence. Mer, symbole de mes tourments, j'ai vécu devant tes flots, dans mon âpre solitude. J'ai écouté l'hymne grave montant de tes profondeurs... Révélatrice du Dieu suprême, je t'ai aimée d'un amour d'amant. Mes regards enfiévrés, interrogateurs, ont exploré tes espaces... mais, tu ne m'as pas versé la paix ; ma lèvre est devenue amère à respirer tes senteurs... et comme la nef désemparée que ballotte la tempête sombre dans tes gouffres, je sentais mon âme sombrer aussi dans cet océan de douleur, qu'est le Doute mortel. Et tu m'es devenue insupportable avec ta face de sphynx terrible dont l'énigme pesait de tout son poids sur mon cœur.

« Alors, je t'ai fui... loin de toi, j'ai eu la nostalgie cruelle de ton charme souverain... Mais entre temps s'est opéré le miracle, et je suis revenu vers toi, l'âme apaisée, l'être empli d'une ineffable joie.

« Aujourd'hui, je crois savoir, ou plutôt j'espère savoir le pourquoi et le comment des choses... et si je n'ai pas conquis la vérité, j'ai, du moins, conquis le repos, et l'espoir infini en Dieu ! »

Rosanne s'arrêta oppressée... son âme douloureuse et que la mer avait aussi tant fait souffrir, se reconnut dans ce miroir ; et prise d'une curiosité ardente pour ces pages qui semblaient avoir été écrites pour elle, elle continua.

« En 1861, après avoir terminé un voyage dans le sud de l'Espagne, je m'arrêtai plusieurs jours à Barcelone. J'habitais non loin de l'Esplanade où sont exécutés les criminels condamnés au dernier supplice.

« Le 9 octobre, au matin, une foule énorme passa sous mes fenêtres en poussant des huées parmi lesquelles quelques unes à l'adresse de l'Evêque. Intrigué je descendis en hâte, suivis la cohue et me trouvai bientôt sur l'Esplanade envahie par des gens de toutes conditions.

« Je demandai de quoi il s'agissait à un homme dont l'effervescence me parut extrême ; et se baissant vers moi il me dit d'une voix que la colère faisait trembler : — Une infâmie, monsieur, va se commettre... une violation de la liberté de penser et d'écrire... liberté que l'on croyait, en notre siècle, à tout jamais sacrée... Tenez ! ajouta-t-il en regardant au loin les voilà ! Ils viennent pour l'autodafé !

« Une sorte de cortège s'avançait sans peine, car la foule, instinctivement, reculait devant le groupe qui s'approchait.

« Un prêtre, revêtu des habits sacerdotaux, portait d'une main la croix, de l'autre une torche. Un notaire, chargé de rédiger le procès verbal de l'exécution, marchait à sa suite avec son clerc. Puis venaient un employé supérieur de l'administration des Douanes ; trois mozos chargés d'entretenir le feu. D'autres hommes portaient une caisse. Arrivés au centre de la place, les porteurs en déversèrent le contenu sur le sol, et firent un tas des livres et des brochures qui, en grand nombre, s'en étaient échappés.

« Le prêtre, sa torche à la main, se pencha, y mit le feu. Une flamme claire brilla. Armés d'une pique, les mozos repoussaient, dans le foyer, les feuillets épars ; et tout fut promptement consumé.

« Le prêtre murmurait des prières ; ses acolytes baissaient le front devant la réprobation qu'ils sentaient générale. Les mozos continuaient à s'acharner sur ces débris calcinés qui avaient contenu des manifestations de la pensée humaine, et dont les cendres, sous l'air du matin, se soulevaient, tourbillonnaient, légères...

« Quand ce fut fini, la foule, occupée du spectacle, se ressaisit... et des huées formidables éclatèrent parmi lesquelles surgissait un cri répété par des milliers de bouches : — A bas l'inquisition !

« C'est au milieu de ces clameurs que les exécuteurs se retirèrent.

« Des gens, à pleines mains, recueillaient les cendres ; en distribuaient aux mains qui se tendaient pour en faire passer à d'autres, tendues plus loin.

« Le même homme qui m'avait renseigné s'approcha du foyer ; en prit une poignée, la livra à la brise, disant : — O Espagne ! que ces cendres te soient un nouveau baptême !... Puisses-tu devenir et surtout toi, Catalogne, la plus fervente parmi les adeptes de la nouvelle doctrine ! Tu as besoin, ô ma patrie, de te repentir de tes anciens crimes... trop de sang est sur toi !

« Puis, il cria de toutes ses forces ;

« Vive Allan Kardec ! »

Et le baron continuait son récit, disait comment, sur les pas de la foule, il fut amené devant la librairie que l'on avait spoliée en retenant à la douane, des livres à elle, expédiés de Paris, et saisis par ordre de l'Evêque qui les jugeait périlleux pour la catholicité ; puis, comment, après que la foule se fut écoulée, il avait causé avec le libraire dont les renseignements sur les œuvres d'Allan Kardec, lui suggérèrent le vif désir de lire ses ouvrages.

Mais plus un exemplaire ne subsistait en Espagne, sauf chez des particuliers ; et le baron narrait combien son désir, accru, ne lui laissa plus de

trève, et le fit aller à Paris pour les y acheter, avant de réintégrer son manoir *des Rochers*.

A Paris, s'étant présenté à la librairie du passage Sainte Anne, il eut le bonheur d'y rencontrer le maître. Il lui raconta ses impressions de Barcelone ; et Allan Kardec, dans quelques causeries, lui démontra toute la doctrine spirite, le conquit tout à fait ; lui fit don, avec dédicace, de ces deux premiers livres ; lui annonça la publication prochaine de différents ouvrages qui devaient être le parachèvement de son œuvre régénératrice.

Et le baron disait quel réconfort il avait trouvé dans ces raisonnements dont la logique, irréfutable, bouleversa et mit à sac toutes ses anciennes convictions.

Rosanne en avait assez lu pour être vivement intéressée au sujet des deux livres découverts dans le coffret. Mais ce titre : *Le livre des Esprits* l'effrayait un peu ; lui faisait l'effet d'un livre entaché de surnaturel ; et ce fut avec un battement de cœur qu'elle l'ouvrit.

Le crépuscule la surprit en cette lecture attachante, et elle alla le déposer au fond du tiroir d'un meuble de sa chambre, s'en promettant la pâture d'âme qu'elle pressentait devoir y trouver.

Elle l'y trouva en effet. Un jour nouveau se faisait en elle ; ne diminuait pas sa douleur, mais la lui expliquait ; lui en donnait les raisons.

Autrefois, lorsqu'elle interrogeait son *moi* psychique, ses aspirations généreuses, tous les élans si sincères de son cœur vers la pure, l'idéale tendresse, faite de dévouement, d'abnégation, que son âme si impérieusement réclamait... tendresse en laquelle elle aurait voulu se fondre, et qui se dérobait sans cesse à son ardente étreinte, que pouvait-elle opposer de plausible, de rationnel, à cet ostracisme implacable, à cette cruauté de la Destinée lui refusant ce qu'elle prodiguait pourtant à tant d'autres êtres, la plupart indignes de cette ineffable faveur?... Rien, sinon une aveugle fatalité, ou, pensée horrible, la partialité de Dieu !

Elle avait bien l'intuition vague d'une expiation de choses lointaines... mais ce n'était qu'une hypothèse... et, faute de lumière, l'on ne pouvait l'édifier que sur des chimères, des écarts d'imagination incapables d'abuser, même une seconde, l'âme endolorie sous les coups du sort...

Et voilà que la loi, la grande loi de la Réincarnation expiatoire, la grande loi de la divine justice lui apparaissait maintenant dans toute son inexorable nécessité.

« Oui, cette tendresse échappée à ses mains devenues tremblantes de joie, un jour qu'elle croyait enfin l'avoir saisie, cette tendresse, que devait-elle en avoir fait, jadis, au cours des existences antérieures?... Comme elle avait dû le gaspiller ce trésor sacré... comme elle avait dû torturer les

cœurs avec la volupté malsaine de la coquette; affolant peut-être des êtres éperdus qui lui demandaient grâce!...

Oui, Dieu s'agrandissait dans cette perspective du châtiment, non éternel comme le déclarent les religions abusives, mais temporaire. Châtiment?... non! mais expiation voulue, désirée par l'âme coupable qui vient l'accomplir sur ce champ de bataille de la vie, au cours d'une existence nouvelle où elle tâchera de mériter son pardon! Oh! qu'elle était infinie sa miséricorde nous permettant d'effacer, par les larmes amères du repentir, les tâches impures des heures mauvaises, du vice, des crimes affreux!

Et elle le pressait sur son sein comme un ami consolateur ce livre qui lui ouvrait une si large voie vers l'infini; qui bâtissait comme un pont céleste d'un monde à l'autre, pour aboutir enfin dans le sein du Père bien-aimé dont nous sommes les enfants également chéris.

Non! plus de peines éternelles? plus d'éternité de supplices pour des fautes d'un jour! » mais la montée pénible du Calvaire, où nous a précédés Jésus, et choisi en vue de l'avancement spirituel! oh! sainteté des larmes! Efficacité du remords! Baume divin de la prière s'élevant vers Celui qui n'est qu'Amour, que Pardon! Et son Fabien... qu'expiait-il, lui, dans le sombre cloître refermé sur lui comme un tombeau? La dure épreuve les avait broyés tous deux dans ses mains de fer... expiation nécessaire! Plus courageuse, elle, n'avait point déserté la vie pour le cloître inutile... Mais l'amour, l'amour immortel pour lequel leurs deux cœurs saignaient, les réunirait dans l'au-de-là, quand l'heure du pardon sonnerait pour eux à l'horloge de la vie éternelle!

L'aube surprit Rosanne, le livre en main. Un voile de sérénité était sur son âme... elle avait acquit le secret de sa destinée, le pourquoi de la douleur... L'espoir aux ailes d'or s'était dressé sur les décombres de ses rêves brisés... et elle les voyait s'éclairer de pure lumière... y voyait luire, au travers, comme un resplendissant soleil : Dieu, source de tous les êtres!

. . . .

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

ANTOINE LE GUÉRISSEUR

(Extrait du *Messager de Bruxelles*, journal financier,

reproduit par le Messager de Liège),

« Il existe à Jemeppe-sur-Meuse un homme dont la renommée a franchi les limites de son bourg natal et qui voit accourir chaque jour vers lui des suppliants. Ils lui demandent, comme à un tout-puissant, la santé, la joie, le réconfort moral; ils le supplient de leur faire entrevoir le sort de leurs

parents morts. Et l'homme, le successeur des anciens thaumaturges, réalise ses rêves : il renvoie ses visiteurs guéris, souriants, améliorés moralement, convaincus souvent qu'ils ont entendu la parole d'un père ou d'une mère, d'un enfant ou d'un ami défunt. Cet homme s'appelle Louis Antoine ; on l'appelle plus volontiers Antoine le guérisseur.

— Antoine ? Allez tout droit (on dit à Liège : rotez tout droit), vous tournerez à droite à la première rue, puis vous traverserez le pont du chemin de fer... puis...

Celle qui me parle est une femme de mine souffreteuse, elle tient un enfant sur ses bras, deux autres sont accrochés à ses jupes. Elle ne s'étonne pas de mes questions, elle ne sourit pas. Je devine bien que toutes les mères d'ici, ont, une fois ou l'autre, invoqué le guérisseur contre la maladie d'un petit.

C'est un triste bourg, ouvrier et industriel, Jemeppe ; comme toute la banlieue de Liège, il est cerné par la ronde joyeuse des collines encore vertes où les arbres, ce jour-là, s'échevelaient follement ; la Meuse le traverse d'un sillon lumineux et chantant comme une farandole.

Tout le monde connaît Antoine, et tout le monde, sans rire et sans hésiter, donne les renseignements demandés.

Au coin d'une rue, une maison dont une partie est occupée par une boutique, c'est là. On entre dans un corridor, mais déjà derrière une porte vitrée on a surpris des éclats de voix. Antoine a des visiteurs. On sonne ; une femme vient ouvrir. Et sans que l'assistance se détourne on se trouve dans une chambre modeste et propre, où se pressent les fidèles ; leur aspect extérieur m'autorise à les appeler des fidèles. Il en vient comme cela de 150 à 200 par jour (1).

Louis Antoine est un homme de taille moyenne, les cheveux drus, noirs, mais grisonnants, le teint brun, la moustache grise et coupée court, les joues creuses ; il s'exprime, sans fausse modestie et sans vanité.

— Comment guérissez-vous les gens ?

— Par l'imposition des mains, ou en élevant mon esprit vers Dieu.

— Vous êtes chrétien ?

— Oui.

— Spirite ?

— Oui. L'un n'empêche pas l'autre.

— Votre pouvoir est-il infaillible ?

— Non. Il y a des gens que je ne puis guérir. Ce sont ceux qui n'ont pas la foi, qui viennent à moi sans la sincérité, l'humilité du cœur.

(1) Vingt-cinq mille malades sont venus cette année.

— Êtes-vous père?

— J'avais un fils, il est mort à vingt ans. Mais pourquoi me posez-vous ces questions? Etes-vous malade?

— Oui.

Mais je n'ajoute pas que ma maladie échappe aux médecins et que je suis de ceux, sans doute, qu'Antoine ne guérit pas.

— Vous avez été poursuivi une fois, continué-je.

— Oui, j'ai été condamné conditionnellement. J'avais, en recommandant une drogue inoffensive, été imprudent.

. . . .

En m'éloignant, j'interrogeai des pèlerins, ils ont tous une foi, une indestructible foi dans le pouvoir d'Antoine. On m'indique tel et tel que je puis interroger :

— Allez voir. Demandez-lui comment il était, comment il est maintenant.

A quoi bon? Le miracle pour moi n'est pas là, il est dans la foi de ces ouvriers, de ces petits (1), de ces souffrants, en ce guérisseur sorti de leurs rangs et qui, depuis longtemps déjà, opère parmi eux sans que leur foi se démente.

Louis Antoine m'a remis des brochures. Je lis sur l'une cette invitation :

Vers Dieu par la Science et la Charité.

SOCIÉTÉ SPIRITE

Les vignerons du Seigneur de Jemeppe-sur-Meuse.

« *Frères et Sœurs en Humanité*,

« Vous êtes invités aux séances publiques qui ont lieu le premier et le troisième dimanche de chaque mois, à 10 heures du matin, chez M. Louis ANTOINE, à Jemeppe-sur-Meuse.

« Vous y serez reçus fraternellement, vous participerez aux séances, et vous pourrez, si les conditions le permettent, vous entretenir avec vos chers disparus de ce monde.

« Le spiritisme vous donne les preuves de l'existence de Dieu, de la survivance de l'âme, et, en le pratiquant sincèrement, il vous conduit au Bonheur Eternel. — Dieu vous donne le don de soulager vos frères dans toutes maladies, afflictions morales ou physiques.

« Le spiritisme est une philosophie consolante, base des enseignements du Christ et s'appuyant sur les lois qui régissent l'univers.

« LOUIS ANTOINE. »

(1) Il n'y a pas que des petits, des ouvriers parmi les nombreux visiteurs de notre frère et ami Antoine. Toutes les classes de la société se rencontrent dans la belle salle qu'il a fait construire adjacente à sa demeure.



Sur l'autre, il y a cette simple indication :

« Séance publique le premier dimanche de chaque mois, chez M. Louis Antoine, rue du Bois-de-Mont, à Jemeppe-sur-Meuse, à 10 heures précises du matin et le deuxième et quatrième dimanche, chez M. Pierre Debrouy, menuisier-entrepreneur à Crotteux-Mons, à 5 heures de l'après-midi.

« On peut se procurer les livres spirites chez M. Louis Antoine, à Jemeppe. »

Dans celle-ci je trouve la profession de foi du guérisseur. En voici le début :

« *Frères et Sœur en Humanité,*

« Cette petite brochure a pour but de faire connaître à mes visiteurs ma manière de procéder, de leur dire de quelle façon je puis leur être utile :

« Je conseille à tous ceux qui se trouvent dans la peine, par suite de maladie, affliction morale ou physique, de réfléchir avant d'observer certaines pratiques en usage, telles que déplacements, dépenses inutiles ou promesses de voyages, etc.

« Quand on veut sortir d'une situation pénible ou difficile, il est utile et plus efficace d'élever sa pensée vers Dieu et de l'implorer sincèrement.

« Si notre prière est sincère, nous sommes certains de recevoir la bonne inspiration de nous adresser soit à tel médecin, soit à toute autre personne à même de nous venir en aide.

« Je recommande aussi à mes visiteurs la prière à Dieu parce qu'elle console d'abord en toute circonstance ».

Les hommes que j'interroge me passent des brochures : pour la propagande, disent-ils.

Voici un petit catéchisme spirite pour servir à l'instruction des enfants et des personnes ne connaissant pas le spiristisme, publié par la Société spirite « Les Vignerons du Seigneur », de Jemeppe-sur-Meuse. Instructions par l'Esprit de vérité, Esprit consolateur.

J'ouvre ce catéchisme et j'y lis, au chapitre de la communication des esprits :

1. *L'Esprit dépouillé de son corps peut-il communiquer avec nous?*

Oui, il le peut et le fait très souvent.

2. *Par quel moyen le fait-il?*

Par le moyen des médiums.

5. *Qu'est-ce qu'un médium?*

C'est une personne apte à recevoir les communications des Esprits, soit par l'audition, soit par la vue ou de toute autre façon.

4. *Tout le monde peut-il être médium ?*

Oui, en général, tout le monde peut le devenir en s'exerçant patiemment pendant un temps plus ou moins long.

5. *La médiumnité est-elle utile à celui qui le possède?*

Oui, non seulement à lui, mais à tous ceux à qui les enseignements des Esprits peuvent inspirer des pensées salutaires, des sentiments louables.

6. *Tous les Esprits peuvent-ils se communiquer ?*

Oui, lorsque Dieu le permet.

On me demande :

— Vous êtes spirite ?

— Pas du tout. Je suis très sceptique.

Et ces gens simples me répondent avec la tranquillité d'hommes qui savent :

— Ça ne fait rien. Vous croirez.

J'ai vu naguère à Gohissart, j'ai vu ailleurs, les spirites évoquant leurs morts. De ce spectacle je n'ai pas rapporté la foi, mais de l'étonnement, mais de l'admiration.

Comme le cerf biblique cherche l'eau des fontaines, ceux-ci, altérés, cherchent l'idéal ; leurs âmes sont orientées vers l'au-delà, et ce sont sans doute leurs âmes parties en avant d'eux-mêmes, qui répondent à leurs mélancoliques interrogations.

Quoi qu'il en soit, le spiritisme est un moyen, un étrange moyen si l'on veut, d'élévation morale.

Il y a dans son funèbre décor de singulières lueurs, il y a en lui cette part d'infinie douleur et d'infini espoir que met l'homme dans sa religion, une part de beauté aussi, et j'ai retrouvé comme un écho lointain de la *Prière sur l'Acropole* dans cette prière d'Allan Kardec :

« Dieu, notre Père, qui avez puissance et bonté, donnez la force à celui qui subit l'épreuve ! Donnez la lumière à celui qui cherche la vérité ! Mettez au cœur de l'homme la compassion et la charité !

« Dieu ! Donnez au voyageur l'étoile directrice, à l'affligé la consolation, au malade le repos !

« Père, donnez au coupable le repentir ! Donnez à l'esprit la vérité ! Donnez à l'enfant le guide ! Donnez à l'orphelin le père ! Seigneur, que votre bonté s'étende sur tout ce que vous avez créé !

« Pitié, mon Dieu, pour celui qui ne vous connaît pas, espoir pour celui qui souffre ! Que votre bonté permette aujourd'hui aux esprits consolateurs de répandre partout la paix, l'espérance et la foi !

« Dieu ! Un rayon, une étincelle de votre amour peut embraser la terre, laissez-nous puiser aux sources de cette bonté féconde et infinie, et toutes les larmes seront séchées, toutes les douleurs calmées ; un seul cœur, une seule pensée montera jusqu'à vous, avec un cri de reconnaissance et d'amour ! »

ETHÉREL.



A PROPOS DU JOUR DES MORTS

Quelques lignes du chroniqueur Alexandre Hepp *à propos du Jour des Morts et de la visite des cimetières :*

« Avouerai-je l'impression que me laisse cette manière de faire prendre un jour de réception aux morts, et de faire une chose de calendrier, de saison fixe, et de protocole, de ce souvenir qu'on assure leur vouer ? Il semble que, moyennant cet annuel rendez-vous, on se juge en règle pour tout le reste du temps. Cette échéance assignée aux vénérations, aux regrets, aux soupirs, fait songer malgré tout à l'adage connu : qui doit à terme ne doit rien. Et l'on ne peut nier qu'au fond ce soit assez commode. Mais le plus curieux, le plus saisissant, ce serait que ces disparus qu'on suppose bien loin, et envers lesquels on s'estime quitte pour une visite, pour une minute officielle de rapprochement, fussent beaucoup plus près de nous qu'on ne croit, mêlés d'une façon permanente, dans l'invisible, en désincarnés, en purs esprits, à toute notre vie, toujours présents, voyant, sachant et pouvant peser ce que valent parfois ces démonstrations.

Si les travaux scientifiques de Crookes,de de Rochas, de Paul Richet, du docteur Gibier, de Flammarion, de Gabriel Delanne, de Léon Denis, sont dignes de crédit; si les témoignages innombrables et sincères que, dans son enquête sur l'au-delà, enregistre M. Jules Bois sont fondés, je ne peux m'empêcher de songer qu'en vérité il y a quelque chose de puéril,de ridicule à aller en si grande cérémonie voir des gens qui sont vos habituels voisins, qui ne vous quittent point, et que ceux-là doivent avoir d'étranges sourires, en nous observant du haut de l'immensité.

(La *Gazette*, de Bruxelles, du 4 novembre 1901, reproduit par le *Messager* de Liège.)

LE NID

FABLE

Au fond d'un bois, au plus haut d'un grand chêne, était un nid ; de merle ou de pie ? Je ne sais. Il y avait le père, la mère et deux oisillons ; non des oisillons sans plumes, mais des mieux emplumés. Ils pouvaient s'envoler du nid, comme ils l'avaient fait souvent déjà ; mais ils y revenaient toujours avec joie. La mère était toute rondelette et assez vive pour son âge. Elle trottinait autour du nid, allait chercher les provisions, mais ne donnait plus la becquée : les petits mangeaient seuls depuis longtemps. Le père se promenait aussi, mais pour prendre l'air seulement ; c'était un oiseau rêveur, voire même un peu poète ; il laissait sa ménagère chargée des soins du ménage. Le soir, tous se trouvaient réunis ; on gazouillait, on riait. Le père oiseau se permettait un bon mot à l'occasion ; les petits répondaient, la mère écoutait, et tout allait le mieux du monde.

Mais hélas ! les meilleures choses ont leur fin. Il vint un moment où les enfants grandirent tellement que le nid devint trop petit. La mère ne pou-

vait plus suffire à nourrir sa famille : il fallait se séparer. Grand fut le chagrin, pour les vieux oiseaux surtout. Quand le jour du départ fut arrivé, la mère donna une petite provision à ses chers petits, et le père leur dit :

« Chers oisillons de mon cœur, vous partez pour un long voyage ; écoutez les conseils de votre vieux père, et suivez-les si vous voulez le rendre heureux et faire bonne fin. Vous êtes impatients d'essayer vos ailes ; mais allez droit devant vous et jamais en zigzag. N'essayez pas à vous élever trop haut, vous briseriez vos reins ; restez sur la terre, votre patrie, mais n'y rampez pas, vous saliriez vos ailes. Amassez le grain de chaque jour et aussi un peu pour la rude saison d'hiver. Ne prenez jamais sur la part de votre frère pour augmenter la vôtre. N'enviez pas ceux qui l'ont meilleure : faites de votre mieux, mesurez votre appétit à vos provisions, et donnez votre superflu à ceux qui ont moins que vous. »

TRIBUS SAUVAGES SPIRITUALISTES

(*Constancia de Buenos-Ayres*).

L'explorateur allemand Van der Steinen a découvert, dans une partie inexplorée du Brésil nommée Matto Grosso (Bahia del Xingu) quelques tribus qui vivent en paix loin de toute civilisation et se rapprochent par leurs habitudes et leurs coutumes de l'âge ancien appelé l'âge de pierre, car l'usage des métaux leur est inconnu.

Steinen déclare qu'il a été fort bien reçu par ces tribus sauvages qui forment quatre petites tribus distinctes en caractères, usages et industrie primitive ; elles vivent en union parfaite les unes avec les autres et leur commerce se répartit entre eux conformément aux nécessités de leur existence.

Ces indigènes ont quelque ressemblance physique avec les Indiens des Etats-Unis ; ils sont petits, bien proportionnés, mais ils offrent dans l'ensemble des types plus réguliers que ceux des Indiens, leur expression est intelligente et l'idée de la beauté féminine est chez eux très développée ; ils l'apprécient et la font consister en de grands yeux noirs et brillants cheveux noirs tressés jusqu'aux pieds, pieds et mains extrêmement petits.

La couleur de leur teint est olivâtre, se rapprochant du teint des habitants de Cuba. Ils vont à peu près nus, sans que cela les choque. Leurs habitations, d'une architecture primitive, sont confortables et très propres.

Le territoire qu'ils occupent est de propriété collective, les hommes chassent et pêchent avec des instruments grossiers ; les femmes cultivent la terre et fabriquent des ustensiles de ménage.

Le voyageur allemand ne dit pas s'ils possèdent des animaux de charge et de labour.

L'existence leur est douce ; ils sont très sociables au contraire des Indiens qui sont taciturnes.

Dans chaque tribu, il y a un endroit destiné au repos. Ils ne connaissent pas les boissons fermentées, mais ils fument.

Pour faire du feu, ils frottent deux morceaux de bois l'un contre l'autre.

Leur instruction est plus qu'élémentaire, la plupart d'entre eux ne savent pas compter jusqu'à trois; leur vocabulaire est des plus limité, mais ils y suppléent par une mimique expressive.

Enfin, leur religion est une sorte de spiritisme rudimentaire; ils croient à l'immortalité de l'âme et à la réincarnation, suivant l'idée qu'ils en peuvent concevoir; le soleil et quelques astres sont leurs divinités.

BIBLIOGRAPHIE.

Der Tod, das Jenseits, das Leben im Jenseits
von
Dr Carl du Prel

C'est sous ce titre que nous parvient une nouvelle édition — posthume — de l'un des plus attrayants parmi les livres du remarquable philosophe spirite allemand.

J'ai déjà eu l'occasion de parler dans d'autres feuilles des œuvres de du Prel et j'ai toujours manifesté mon admiration pour les idées, claires à la fois et transcendantes, qu'il émet sur les plus hauts phénomènes de la psychologie. Ce n'est pas à dire que je partage toutes les idées de Carl du Prel — et je n'entends pas par là faire allusion aux courtoises polémiques que nous eumes naguère dans les *Neue Münchener Nachrichten* et dans la *Paix universelle* sur la brûlante question de la frontière du Rhin, et qui se continua par une correspondance privée — mais, même au point de vue philosophique, nous ne nous sommes pas toujours fait une représentation identique de l'incognoscible; ce qui ne m'a pas empêché de lire avec un plaisir de gourmet ce que j'ai pu de l'œuvre de du Prel et de dire ensuite, par la plume et par la parole, combien cette œuvre est grandiose et quel appoint considérable elle apporte aux arguments du spiritualisme en général et du spiritisme en particulier.

L'Histoire du développement de l'univers, les Habitants planétaires, la Philosophie de la Mystique, la Théorie moniste de l'âme, la Découverte de l'âme par les Sciences occultes, les Etudes occultes, l'Enigme humaine, le Spiritisme, la Magie en tant que Science naturelle et l'ouvrage qui motive le présent article sont les principales pierres de ce remarquable édifice élevé à la recherche de la vérité. Nous ne possédons malheureusement pas de traduction française de cette œuvre importante et cela est une lacune regrettable, car les idées de C. du Prel méritent d'être connues bien au-delà des limites de sa patrie et du groupe forcément restreint de ceux qui peuvent le lire à l'étranger.

Son système tout entier repose sur cette donnée, qu'il entend prouver par le rêve et par le somnambulisme : que l'individualité humaine s'étend bien au-delà de son organisme et que la double individualité consciente et inconsciente de l'être humain agit d'une façon parallèle et non consécutive, aussi bien à l'état incarné qu'à l'état désincarné, l'une prédominant dans la vie de l'espace l'autre dans la vie terrestre; l'en-deçà et l'au-delà ne sont pas des phases al-

ternantes de la vie, mais deux aspects contemporains de l'existence éternelle. Dans son dernier ouvrage, il nous présente en trois chapitres : la mort, essentification odique de l'homme, l'au-delà, la vie dans l'au-delà ; et il se dégage une force de conviction de son style clair, élégant et imagé — bien différent de celui des philosophes en général et des philosophes allemands en particulier.

Je voudrais pouvoir m'étendre davantage sur les idées de C. du Prel, plus que ne le permettent les limites de ce court article bibliographique ; je voudrais surtout pouvoir apporter au lecteur autre chose que des souvenirs de lectures, car il ne m'a pas été donné d'entendre la parole du philosophe : lorsque, dans la dernière lettre que je reçus de lui, il m'invita à venir le rejoindre dans le Tyrol, où il allait passer la saison chaude, Du Prel ne se doutait pas qu'il ne donnerait plus de rendez-vous en ce monde, et qu'il allait vivre lui-même de cette vie mystérieuse de l'au-delà à l'étude de laquelle il avait consacré toutes les forces vives de sa raison et de son intelligence.

E.-B. DE REYLE.

Le dernier ouvrage de Carl du Prel se trouve chez H. Costenoble, à Iéna.

NÉCROLOGIE

Mme Marie RODIÈRE, née de Fajole de Pordéac, le médium typtologue et écrivain bien connu, qui débuta au temps du Maître Allan Kardec, est décédée le 4 décembre 1901, dans sa 76e année, 65, rue de Douai, à Paris. Nous sommes priés par sa fille d'en avertir toutes les personnes qui la connaissaient et qui n'ont pu être prévenues par lettre de faire part.

BULLETN DES SOMMAIRES de Novembre 1901

Messager de Liège. — Phénomènes remarquables observés dans un cas d'hystérie. — Un Anniversaire : les Quatre-vingts ans de Bonne Maman, Mme Rufina Noeggerath, par MME DE KOMAR. — Antoine le guérisseur, extrait du « Messager de Bruxelles », par ÉTHÉREL. — Parti pris anti-spirite, par V. HORION. — Le Liseur de pensées, MODIANO à Paris.

La Vie d'outre-tombe. — L'Évolution prochaine, par E. MICHEL. — Causerie sur le Spiritisme, par J. F. — La Pâque, par A d'HAUWER. — Médiums peintres. — La Lutte, poésie de A. DE MUSSET. — Curieux cas d'hypnose. — Conférence de LÉON DENIS à Charleroi sur les Vies successives.

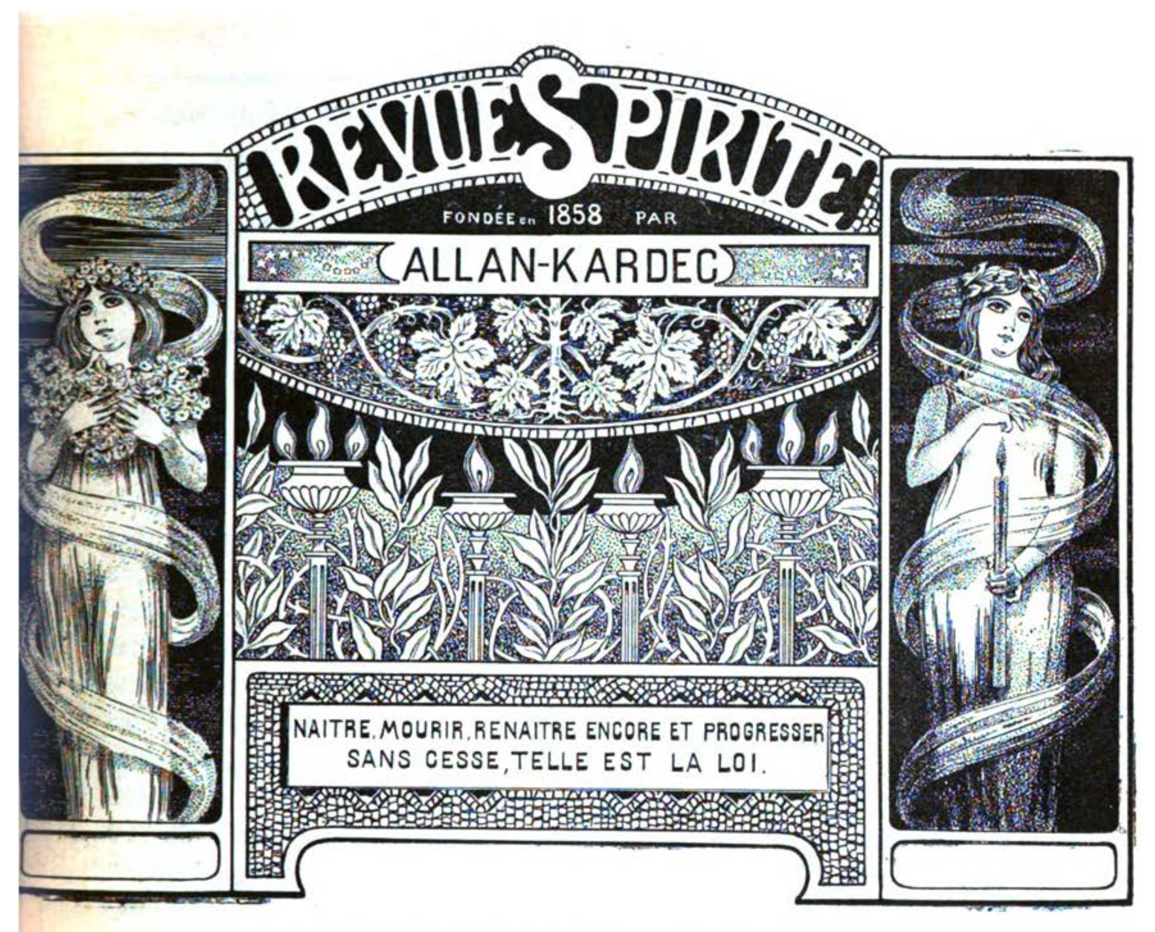
Revue scientifique et morale du spiritisme. — Études de la Médiumnité, par G. DELANNE. — Les causes déterminantes de ma Foi spirite, par H. TIVOLLIER. — A M. l'Abbé Méric, par TONŒPH. — Relation de dix séances au Circolo Minerva, par F. PORRO. — Mémoire sur les apparitions survenant peu de temps après la mort, par le Dr DUSART. — Conseils de l'au-delà, par le GÉNÉRAL A. — A propos de la résurrection de la chair, par S. JEAN PAUL.

Le Progrès spirite. — L'enquête de M. Jules Bois, par LAURENT DE FAGET. — Entre spirites, par JEAN ERIAM. — Du rôle des Esprits dans l'économie humaine, par A. BOUVIER.

(*A suivre*)

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e Année. N° 2. 1er Février 1902.

MATÉRIALISATIONS

EN PLEINE LUMIÈRE

Nous avons la bonne fortune de pouvoir communiquer à nos lecteurs le récit suivant de matérialisations qui se sont produites chez la princesse Karadja, à Stockholm, dans des conditions absolument rares au point de vue des facilités d'observation. On sait que jusqu'à présent le phénomène si étrange des matérialisations ne pouvait être obtenu que dans une obscurité presque complète, ce qui nécessairement donnait lieu à toutes sortes d'objections de la part des sceptiques. Dans le cas qui nous occupe, toutefois, les « Fantômes » et le médium ont été vus en même temps, à la clarté de plusieurs lampes; en outre les précautions les plus rigoureuses ont été prises, comme on le verra, contre toute espèce de fraudes possibles. Il y a

donc là à la fois de quoi fortifier les convictions des spirites et faire réfléchir une fois de plus incrédules et savants.

Très aimablement, la princesse Karadja, convaincue de l'importance extrême que de telles séances peuvent avoir pour la cause, nous a écrit qu'elle tenait à réserver aux lecteurs de la REVUE SPIRITE la primeur de ces faits remarquables. La narration que nous en donnons est de la plume de M. de M..., diplomate russe, un des témoins oculaires. Nous respectons entièrement son style et son récit :

DEUX SÉANCES DE MATÉRIALISATION

« Cet article a pour but de porter à la connaissance du public et des savants les phénomènes surprenants dont j'ai été le témoin oculaire au cours de deux séances spirites à Stockholm. Il serait vraiment intéressant que la libre critique des personnes compétentes établisse l'exacte portée scientifique d'expériences qui se sont passées *avec toutes les garanties de contrôle possibles.* Moi-même je m'abstiendrai de toute appréciation personnelle, pour ne pas influencer mes lecteurs. D'aucuns, évidemment, mettront en doute la véracité du récit même; à ceux-là je répondrai que n'ayant aucun intérêt, de par ma position sociale, à tromper mes lecteurs, et que n'étant ni détraqué, ni halluciné, je ne suis porté à exposer ce qui suit que mû par l'intérêt supérieur de la science et des études des forces humaines inconnues ou mal définies encore. En outre, je suis un étranger pour la France, où cet article est publié, pour la Suède où ces expériences ont été tentées, et pour l'Allemagne, pays d'origine du médium. Personne ne pourra donc m'accuser d'avoir essayé de faire de la réclame à une de mes compatriotes ou à mon pays. Je désire exposer les faits impartialement, sans parti pris, ni exagération. Quoique ma nature me porte vers l'étude des problèmes psychiques, je crois qu'aucune idée hypnotisante non plus ne pourra m'être attribuée.

Mes lecteurs voudront bien excuser cette petite introduction *pro domo suâ*, mais elle me semblait nécessaire pour l'exacte appréciation de la réalité des faits qui vont suivre. De cette façon ils pourront juger en connaissance de cause; j'expose des faits, mais je ne les critique pas, laissant ce soin à de plus compétents que moi.

Ceci bien établi, je passe donc à mon récit, dans l'espoir que ceux qui me liront ne méconnaîtront pas mes intentions.

De tout temps la Suède a été un des pays où la psychologie humaine et tout ce qui s'y rattache fut étudié avec passion. L'âme rêveuse du Scandinave le porte naturellement à chercher la cause de certains mystères insondables de la nature. Ces études, poussées très avant par certains penseurs mystiques, tels que Svedenborg au XVII[e] siècle, ne donnèrent cependant pas de résultats définitifs, les luttes entre matérialistes et panthéistes d'un côté, et spiritualistes, spirites, théosophes et svedenborgiens de l'autre,

continuant et revêtant de temps à autre un caractère plus aigu. Actuellemen nous assistons à une de ces luttes entre les cercles académiques et les spirites, à la tête desquels s'est mise la princesse Karadja, veuve de l'ancien ministre de Turquie à la Haye, mais elle-même d'origine suédoise, bien connue par ses écrits où elle tâche de prouver la survivance de l'âme. Je n'entrerai pas dans les détails de ces controverses, où l'Université use d'armes déjà connues, tandis que la princesse recourt à de nouveaux arguments; il suffit de mentionner l'énergie avec laquelle Mme de Karadja a pris la cause des spirites en mains, énergie qui lui fait faire non seulement de la propagande théorique, mais aussi pratique. Toute une année la princesse a voyagé, assistant aux expériences des médiums, clairvoyants, psychomètres, liseurs de pensée, de France, d'Allemagne et d'Angleterre, compulsant preuves et documents. Les résultats de ces expériences personnelles ne se sont pas fait attendre : Mme de Karadja a su convaincre quelques-uns des médiums qu'elle avait visités de se produire à Stockholm, et c'est ainsi qu'en octobre dernier plusieurs dizaines de personnes, choisies dans les cercles les plus divers, ont pu assister aux phénomènes surprenants, produits par un médium à matérialisation, Mme Abend, de Berlin.

Quelques données biographiques sur cette dernière pourront peut-être intéresser mes lecteurs. Mme Abend est née à Berlin le 1er septembre 1868. Laissée par ses parents à l'école primaire jusqu'à sa 14e année, elle gagna ensuite son pain quotidien comme bonne d'enfants. Mariée en 1893, à un cordonnier de Berlin, elle continua, pendant deux années encore, la vie calme que comportait sa situation, sans se douter des capacités extraordinaires dont l'avait dotée la nature. La nuit elle voyait bien des apparitions, mais les attribuait aux songes. Un détail dans sa nature est cependant à noter : elle dit avoir toujours aimé à fréquenter les cimetières. N'était-ce pas une prescience qu'un jour viendrait où elle aurait à faire aux morts ?

En 1895, un des amis des époux Abend leur enseigna les expériences spirites à la table, dont ils s'occupèrent pendant quelque temps. Un dimanche eux et quelques-unes de leurs connaissances étaient assis à la table, formant chaîne avec leurs mains, lorsque tout à coup le mari de Mme Abend aperçut une colonne de fumée blanche près d'elle, sous la table. Très intrigué, il demanda à la table ce que cela voulait dire; il lui fut dit qu'ils auraient la réponse dans quatre semaines, s'ils continuaient leurs séances chaque dimanche.

Ainsi fut fait, et le quatrième dimanche la table ordonna à Mme Abend d'aller s'asseoir sur un fauteuil qui se trouvait dans la même chambre, derrière une double draperie formant alcôve. A peine y était-elle depuis quelques instants, qu'une vision blanche en sortit, celle d'une jeune fille de 13 à 14 ans, qui se dirigea vers un vieux spirite, ami de la maison, et se mit à

genoux devant lui. Le vieillard, tremblant d'émotion, lui parla en termes affectueux, quand soudain le fantôme, qui avait les deux mains jointes, les écarta violemment et inonda le vieillard de fleurs ; immédiatement après elle disparut dans l'alcôve, et le médium, Mme Abend, se réveilla. Ce fut sa première matérialisation complète.

C'est son mari qui m'a fait ce récit. Plus tard il est arrivé à deux reprises que trois apparitions se sont montrées simultanément, matérialisées de la tête aux pieds. Les procès-verbaux des séances où ces phénomènes eurent lieu, ont été conservés.

Mme Abend est une femme simple, sans instruction, mais sans prétention aucune, pleine de bon sens et de jugement. Son extérieur est très sympathique et son naturel gai et sincère rend une conversation avec elle des plus agréables. A la fin de son séjour à Stockholm, elle était un peu énervée, grâce aux attaques dirigées contre elle. Elle ne se considère pas comme un être surnaturel, bien au contraire, elle dit n'être qu'un instrument dans les mains de Dieu, servant d'intermédiaire entre les vivants et les morts.

Avant de venir à Stockholm, elle n'avait jamais quitté Berlin et ne s'était pas montrée en public. A Berlin elle donnait ses séances dans un cercle restreint d'amis et *toujours gratis*. Sur les instances de la princesse Karadja, qui l'avait vue dans cette ville (1), elle consentit à venir à Stockholm, à la seule condition que son voyage et son entretien lui seraient payés ; sans ressources elle ne pouvait exiger moins. Elle n'avait donc pas en vue le gain, quand elle céda aux prières de la princesse.

Au commencement d'octobre 1901, Mme Abend arrivait à Stockholm. Elle donna d'abord deux séances, auxquelles je ne pus assister, et ensuite deux autres, auxquelles Mme Karadja me fit l'honneur de me convier, sachant combien je suis intéressé aux phénomènes de ce genre. Les séances avaient lieu dans l'appartement de la princesse. Une preuve que ces séances intéressèrent immédiatement beaucoup de monde est que les demandes d'admission affluèrent, mais la princesse, nécessairement forcée par les dimensions de son appartement de limiter ses invitations, se vit contrainte de refuser à une quarantaine de personnes.

Mme de Karadja avait invité environ cinquante personnes, réparties en quatre séances, ce qui faisait environ 15 personnes par séance, elle et le mari du médium inclus. Cependant ses calculs ne se réalisèrent pas, car elle dut céder plusieurs fois aux prières instantes de différentes personnes. A la dernière séance nous étions 22, ce qui est vraiment trop, si l'on pense au bruit que tant de monde fait en se mouchant, en toussant ou en soupi-

(1) Nous avons rapporté cette séance dans notre numéro de juin 1901 (N. de la R.)



rant. Dans l'appréciation du travail de Mme Abend, ce détail doit être pris en considération.

Elle devait donner ses quatre séances en six jours; on lui demandait donc un travail énorme,exigeant une dépense de forces considérables,si l'on pense qu'avant de venir à Stockhlom elle n'avait jamais donné plus de huit séances par mois. Je dois dire qu'elle s'est tirée avec succès de cette épreuve, d'autant plus difficile qu'elle a dû travailler au milieu d'inconnus, de gens intéressés, certes, mais parfois hostiles, dans des conditions absolument étrangères pour elle et dans une ville où son pied se posait pour la première fois. Il est clair que, dans de telles conditions une certaine nervosité devait se mêler à l'état du médium.

La première séance à laquelle j'ai eu le plaisir d'assister fut fixée par Mme de Karadja au 15 octobre à 6 h. 1/2. Parmi les 16 personnes qui y assistaient la plupart ignorait ce que représentait un phénomène de matérialisation. Lorsque tout le monde fut réuni, la princesse offrit aux personnes présentes d'indiquer la chambre, où la séance devait se passer, et l'emplacement où le cabinet du médium devait être posé. On choisit le salon et dans le salon la place qui convenait le mieux pour le réduit du médium qui se composait de quatre rideaux non doublés, jetés sur des perches en bois, formant carcasse. Toutes les glaces qui se trouvaient dans le salon furent recouvertes d'étoffes soigneusement visitées. On procéda ensuite à l'inspection minutieuse de tous les meubles, dont une partie fut reléguée dans d'autres chambres. Si un meuble avait un tiroir, on l'emportait dehors. Il fut constaté que le tapis était cloué au plancher et qu'il ne pouvait en être détaché. Les vêtements du médium, se composant d'une jupe noire, d'un jupon de couleur, d'une blouse rayée, d'une chemise de soie rouge et de souliers de bal noirs, furent examinés à l'avance par tous les assistants.

Quand ces précautions furent terminées, on introduisit le médium dans son réduit, où il fut *complètement dépouillé de ses vêtements* en présence de quatre dames, et revêtu des effets inspectés auparavant. Les bas lui furent retirés et les souliers noirs mis sur les pieds nus. On visita ses cheveux, ses oreilles et sa bouche et tous les vêtements qu'elle portait en entrant dans le salon furent enlevés. Pas un seul fil blanc ne lui fut laissé, ce qui était important à constater, les apparitions étant généralement vêtues de blanc.

La toilette de Mme Abend terminée, on examina de nouveau son réduit, une lampe à la main, pour voir si aucun objet n'y était caché. Le fauteuil du médium, en osier, non rembourré et sans coussins, fut l'objet d'un examen soigné.

Le médium assis, la chambre fut fermée à clef par un des assistants

qui la mit dans sa poche. Le mari de Mme Abend fut tenu à l'écart sans autorisation de s'approcher de sa femme. *La chambre resta éclairée par deux lampes*, suffisantes comme lumière pour pouvoir lire avec quelqu'effort un journal.

Ayant pris ces précautions, tous les assistants *sans exception* signèrent un procès-verbal, où elles étaient consignées, affirmant qu'à leur avis toute possibilité de fraude était exclue.

Pour les spectateurs les chaises furent disposées sur trois rangs, à environ 2 mètres du cabinet de Mme Abend.

Lorsque tout le monde fut assis, le mari de Mme Abend se leva et lut une prière en allemand.

Ensuite une des demoiselles présentes se mit à jouer d'un orgue, placé dans un coin éloigné de la chambre. On n'entendit plus que la musique et le murmure étouffé des quelques personnes qui continuaient à échanger leurs impressions à voix basse. Bientôt, cependant, le silence se fit de ce côté.

Toute l'assistance semblait émue. Je m'étais assis en face du réduit, au second rang, et tirais ma montre pour marquer les heures aux moments où les phénomènes se produiraient. Il était 7 h. 12 lorsque la séance commença. Au bout de 11 minutes d'attente les rideaux du local dans lequel le médium était enfermé s'entr'ouvrirent légèrement, laissant voir une apparition *blanche*, qui disparut presque aussitôt. Un frisson parcourut les personnes présentes, impressionnées par le mystérieux de cette vision. Quelques minutes se passèrent encore dans un silence complet, quand soudainement les rideaux s'écartèrent entièrement et un fantôme blanc, *celui d'une jeune fille d'environ* 18 *ans*, *enveloppée de gaze*, apparut. Le bras droit, complètement découvert, était tendu et tenait le rideau, tandis que le gauche, replié, était à moitié caché. La tête, quoique distincte, était légèrement voilée de gaze. « Le rayon d'une des lampes tombait sur la vision, *éclairant en même temps le médium immobile*, assis dans son fauteuil, la tête renversée, les mains posées sur les bras du fauteuil, et les jambes nues, croisées, se détachant très distinctement sur le fond sombre de la chambre. Grâce à ce rayon de lampe, le médium et l'apparition ne pouvaient être mieux visibles. Ce détail ne manque pas d'importance, car il tend à prouver que ce n'est pas le médium qui aurait pu écarter de lourds rideaux, faire une projection, si projection il y avait, et impliquer au fantôme les mouvements naturels d'un être humain, le tout simultanément, quand tout le monde le voyait tranquillement assis dans le fauteuil.

Au bout d'environ 10 secondes la forme blanche disparut et les rideaux retombèrent en plis différents de ceux qu'ils avaient au début de la séance; la même chose a été constatée après tous les autres phénomènes qui se sont produits.

Quelques minutes s'écoulèrent encore quand les rideaux furent de nouveau agités et un bras nu, apparemment celui de la même jeune fille, se montra, faisant un effort pour écarter plus largement les rideaux. Ensuite il se cacha et 4 minutes d'attente se passèrent de nouveau avant que les rideaux ne fussent écartés un peu brusquement, comme par quelqu'un qui doit faire un effort pour y arriver, et le même fantôme blanc de la jeune fille se montra, faisant un pas en avant, sans cependant lâcher les rideaux. Cette fois aussi, comme la première, *le médium était très visible à côté de la jeune fille matérialisée*. Quelques instants l'apparition resta visible, puis disparut derrière les rideaux. Chaque fois qu'elle s'était montrée, ses mouvements étaient sans bruit, ses gestes suaves et harmonieux.

Le médium resté tranquille jusqu'à 7 h. 50 se mit alors à chanter en allemand et sortit ensuite de sa retraite. Après s'être assise, avec l'aide de la princesse de Karadja, sur une chaise préparée pour elle, Mme Abend se dirigea en parlant d'un ton inspiré vers l'un des assistants, le capitaine Ch. et sa femme, placés au premier rang, et leur dit quelques mots *en suédois*, concernant leur fille, à l'apparition de laquelle ils venaient d'assister. Je dois ajouter qu'au cours de la première apparition, Mme Ch. *qui avait reconnu sa fille*, morte à 19 ans de la phtisie, se mit à pleurer silencieusement, et n'essuya ses larmes qu'après la séance. Ayant consolé les époux Ch., Mme Abend retourna à sa place, recommença au bout de quelques instants son allocution inspirée, adressée à l'assistance et se réveilla définitivement à 7 h. 58. La séance avait donc duré 46 minutes.

Immédiatement après la fin, tous les spectateurs rédigèrent, à la requête de Mme de Karadja, des procès-verbaux de ce qu'ils avaient vu et les lurent à haute voix.

Au souper, gracieusement offert par la princesse aux invités, je parlai longuement à Mme Abend qui me fit le récit de beaucoup d'expériences très curieuses, dues à sa médiumnité. C'est à ce moment que sa modestie et son ton de sincérité me frappèrent. Elle s'étonnait que les journalistes l'attaquassent avec tant de violence et voulussent absolument la faire passer pour une personne à trucs. Elle ne comprenait pas que des gens n'ayant jamais assisté à ces sortes d'expériences et très peu instruits apparemment dans le spiritisme puissent mettre en doute sa bonne foi. Son âme simple de croyante en était froissée. Le découragement se voyait sur ses traits: néanmoins son naturel gai et bon enfant prit bientôt le dessus, et à la fin de la soirée elle semblait tout à fait consolée.

La seconde séance eut lieu le 17 octobre à la même heure. Comme la première fois les 19 personnes invitées par la princesse étaient pour la plupart ignorantes des phénomènes spirites. On offrit, par exemple, de mettre au médium une paire de gants blancs, dont les paumes auraient été

noircies avec de la suie, pour pouvoir contrôler, après la séance, si le médium avait bougé ses mains. et ce n'est qu'après que la princesse eût expliqué à la personne qui avait fait la proposition, que sa précaution serait vaine, le médium ayant ses mains posées sur les bras du fauteuil et pouvant sortir et rentrer dans son cabinet plusieurs fois au cours de la séance, qu'elle s'en désista.

Les violentes attaques des journalistes, qui n'avaient pas été admis aux séances, avaient rendu le monde méfiant, et le contrôle de la séance du 17 octobre fut *exceptionnellement rigoureux*. Outre les mesures prises le 15 octobre, on visita minutieusement les perches et les draperies qui composaient le réduit du médium, ainsi que sa personne, en lui faisant ouvrir la bouche, tirer la langue, et autres précautions de ce genre.

Quand tout fut fini, je fermai les portes à clef que je mis dans ma poche.

Mme Abend était à peine entrée dans son cabinet, qu'elle en ressortit presque aussitôt, priant la baronne X..., assise à côté de moi au premier rang, de se déplacer un peu plus loin, au second ou au troisième rang, donnant comme raison à sa prière que Mme de X... était aussi un médium qui lui enlevait de ses forces. Rentrée ensuite dans son cabinet, Mme Abend pria d'*augmenter un peu la lumière*, les lampes ayant été baissées plus qu'à l'ordinaire. J'ai déjà mentionné le bruit que faisaient les assistants en se mouchant, en toussant, en soupirant, et en conversant. Il faut y ajouter encore celui de la rue, une fenêtre ayant été laissée ouverte. Ce soir-là les conditions atmosphériques étaient rien moins que favorables ; un temps de brouillard et de pluie fine oppressait tout le monde. Le médium lui-même, fatigué déjà par les séances précédentes et le temps, ne respirait qu'avec peine. On voit donc que les expériences s'annonçaient mal.

Néanmoins la séance commença à 7 h. 16, immédiatement après l'introduction de Mme Abend et sa toilette finie. J'ai déjà rapporté les incidents qui se passèrent au début. Ensuite le médium resta tranquille pendant 22 minutes et on se demandait déjà si des manifestations se produiraient, quand soudainement les rideaux furent agités par des mains invisibles, sans cependant s'écarter. Plusieurs fois encore le même mouvement se produisit, quand enfin à 7 h. 43 les rideaux s'ouvrirent complètement laissant apparaître le fantôme d'une femme de haute taille, enveloppée dans de la gaze tellement transparente que tous les détails du corps se voyaient à travers sa main jusqu'au poignet, ainsi que la figure étaient entièrement à découvert, sa tête était surmontée par une espèce de couronne en myrte ou en fleurs d'oranger ; il m'est impossible de mieux préciser, la vision ayant été trop fugitive pour en indiquer tous les détails. Cependant, je dois remarquer que les yeux m'ont frappé par leur expression profonde et fixe. Après avoir fait quelques mouvements, le fantôme disparut. Au moment de

son apparition, on pouvait assez distinctement voir le médium assis dans son fauteuil. Malheureusement il n'y avait pas, comme la première fois, de rayon de lampe tombant sur le cabinet et éclairant, quand on ouvrait les rideaux, simultanément le médium et l'apparition.

Cependant, comme je me trouvais à 2 mètres seulement du cabinet, je pouvais, avec quelque difficulté, voir ce qui se faisait au dedans. Au bout de quelque temps une seconde apparition écarta les rideaux et se montra. C'était également une femme, toujours drapée dans de la gaze transparente mais sans couronne sur la tête. Elle était, comme la première, de haute taille et *manifestement plus grande et mince que le médium.* Elle disparut presque aussitôt, comme renonçant à écarter les rideaux qui lui était trop lourds. Bientôt après elle réapparut, faisant des efforts pour ouvrir plus largement les rideaux, et subitement, sans que personne s'y attendit, elle lança de la main droite deux petites branches, une de feuilles de mahonia, l'autre de feuilles de myrte, dans la direction de la baronne X... sur laquelle ses yeux étaient fixés. Ce fut certainement la manifestation la plus frappante de la soirée et tout le monde en resta impressionné.

La branche de myrte tomba aux pieds de la dame qui se trouvait à ma droite, et celle de mahonia à mi-chemin. Immédiatement après cet épisode la vision s'évanouit.

A 8 h. 12 le médium sortit de son cabinet et demanda des ciseaux ; les ayant reçus, il les prit dans la main droite, se mit dans l'embrasure des rideaux et fit le geste de couper quelque chose dans l'air ; puis il remit à la princesse Karadja une mèche de cheveux blonds, très fins et soyeux, en lui expliquant qu'ils provenaient de son bébé défunt, mort à 11 mois. Retournée ensuite dans son cabinet, Mme Abend se mit à chanter en allemand, d'abord d'une voix de soprano, ensuite d'une voix de contralto. Puis elle sortit et parla à l'assistance d'un air inspiré. Peu après elle s'assit sur la chaise qu'on lui avait préparée et se réveilla par des passes.

Ma conviction personnelle est qu'aucune fraude n'a pu être commise au cours de ces deux séances et que de même il n'y pas eu hallucination. Si l'on admet que Mme Abend ait pu hypnotiser une assistance de 21 personnes, il sera difficile d'expliquer comment les branches de verdure aient pu rester visibles, l'état de suggestion passée. Il faudra donc trouver une explication plus plausible à ce genre de phénomènes.

Au souper et le lendemain j'ai encore eu l'occasion de parler longuement à Mme Abend et ma sympathie pour elle n'en a été qu'accentuée. Quelques personnes lui avaient offert de donner une séance supplémentaire, mais vu sa fatigue nerveuse et les engagements qu'elle avait pris pour Lund et Copenhague, elle se vit forcée de refuser les propositions qu'on lui faisait.

Avant de quitter Stockholm, Mme Abend trouva encore l'occasion de me

guérir d'une forte migraine par trois passes magnétiques, ce que d'autres hypnotiseurs avaient vainement tenté auparavant.

Ces séances eurent un grand retentissement dans toute la Suède. Certaines personnes habitant d'autres villes insistèrent auprès de Mme Abend pour qu'elle consentît à leur donner des séances. Mais limitée par le temps qu'elle avait à sa disposition, elle dut refuser presque toutes ces invitations, et n'accepta de s'arrêter qu'à Lund, une vieille ville universitaire au sud de la Suède. *Là, comme à Stockholm, ses expériences furent couronnées de succès*, et après un mois de voyage elle rentra à Berlin.

De son côté, Mme de Karadja fut inondée de lettres de toutes parts, et elle put se dire avec satisfaction que la lutte homérique qu'elle avait entreprise n'était pas perdue, et que s'il n'y avait que peu de personnes qui restèrent convaincues des phénomènes spirites, il y en avait beaucoup, par contre, qui commencèrent à s'y intéresser. Plus d'un en cachette tenta de reproduire ce qu'il avait vu, les expériences auxquelles il avait assisté lui-même ou dont il avait entendu parler; et si les résultats de ces efforts ne sont que médiocres, l'intérêt pour le spiritisme survivra et devra être attribué à l'énergique initiative de la princesse de Karadja.

J'ai tâché de rapporter aussi exactement que possible les phénomènes auxquels il m'avait été donné d'assister, d'en dresser pour ainsi dire un procès-verbal impartial. Aux lecteurs de juger si j'ai atteint mon but. Mon ignorance en matière de spiritisme ne me permet pas encore d'exprimer une opinion définitive, mais cette question est si activement étudiée dans tous les pays, qu'il faut espérer que le temps est proche où des réponses absolument satisfaisantes seront données aux questions qui nous tourmentent ».

M. M.

Il est particulièrement intéressant de penser que le compte rendu de ces séances a été fait par une personne hautement honorable et véridique, qui déclare que « son ignorance en matière de spiritisme ne lui permet pas d'exprimer une opinion définitive ». On ne pourra donc l'accuser de prévention ni « d'emballement », et le lecteur plus initié, pourra se montrer moins timide dans ses conclusions sans être suspecté d'aveuglement. L'exposé des précautions prises contre la fraude est bien de nature à rassurer les critiques les plus exigeants, parmi ceux qui font un crime aux spirites de manquer habituellement de perspicacité et de méthode scientifique. Nous n'ignorons pas qu'à l'heure présente Mme Abend est sur la sellette, et discutée, comme le fut il y a peu de temps Mme Rothe. M. de M... nous a dit que Mme Abend devait, en quittant la Suède, produire sa médiumnité en Danemark. Ses séances, paraît-il, n'ont pas donné satisfaction.

Mme de Christmas, la personne qui avait engagé le médium à sa résidence de Valby, a cru devoir faire part au « Light » de son désappointement.

Elle n'a pas constaté de fraude, mais elle s'attendait à mieux !

Elle nous semble être surtout restée sous le coup de la mauvaise impression que lui ont produite certains racontars, d'après lesquels on aurait saisi du « tulle » dans la malle de Mme Abend. Peut-être nos lectrices penseront-elles qu'une femme a le droit d'avoir des « voilettes » dans ses bagages sans être forcément une coquine. Ce ne fut pas l'opinion de Mme de Christmas qui, pour dissiper ses soupçons, émit la prétention de visiter à son tour la malle de Mme Abend. Cette dernière s'y refusa. C'était son droit strict. Joignez à l'effet produit par ce refus la faiblesse des matérialisations obtenues à Valby, et vous saisirez qu'une fois de plus un résultat négatif est en passe de ruiner l'effet excellent produit par plusieurs bons résultats positifs. Singulier état de l'esprit humain sur qui le néant garde tant de puissance ! Qui ne s'est étonné qu'au lendemain d'une séance ayant entraîné la conviction, la simple raillerie d'un sceptique, le doute d'un ignorant, suffisaient parfois à troubler notre foi et à ébranler un édifice si laborieusement échafaudé ? N'est-il pas pourtant bien facile de comprendre, à la simple lecture du récit de M. de M..., que Mme Abend, épuisée par des séances multipliées d'une façon inaccoutumée, données dans des conditions nouvelles, anormales, en présence d'assistants trop nombreux et hostiles souvent, fatiguée enfin et désorientée, n'était plus en possession de tous ses pouvoirs habituels ?

Empressons-nous d'ailleurs d'ajouter qu'en réponse à l'article de Mme de Christmas les protestations en faveur de Mme Abend ne tardèrent pas à paraître dans les numéros suivants du même journal anglais, de la part d'autres témoins ayant assisté aux séances de Stockholm. Outre les affirmations de la princesse Karadja et celles de M. de M..., nous avons celles de M. Peters et d'une autre personne qui ont écrit au « Light ». De son côté, le « Spiritualisme moderne » a reçu un autre compte rendu de ces séances, que nous avons vu et dont il annonce la publication. Voilà donc cinq témoins bien affirmatifs. Mais il en est un qui, à notre avis, a une valeur égale à tous les autres réunis. C'est cette mère, la femme du capitaine Ch..., qui, pendant toute la durée de la première séance, pleure silencieusement, parce qu'elle a reconnu dans l'apparition — vue à la lumière de deux lampes, en même temps que le médium, dans les conditions de sécurité que l'on sait — sa fille, qu'elle a perdu à 19 ans. Il faut être terriblement... savant, pour peser ces larmes-là dans la même balance que les autres arguments. Il y a aussi les branches de myrte et de mahonias, et la tresse de cheveux blonds coupés en l'air, qui sont bien difficiles à expliquer par les simples théories des personnalités secondes, de la sug-



gestion ou de la télépathie. Demandez à une mère s'il est facile de lui faire prendre les cheveux du premier venu pour ceux de son bébé mort, dont elle garde évidemment quelques mêches dans quelque médaillon, et ce qu'elle penserait de donner place aux boucles sacrilèges à côté de la relique sacrée !

Ces séances sont donc à peu près irréfutables, et c'est pour cela san doute que la guerre est si acharnée autour de la princesse Karadja. Nous ne pouvons résister au désir de faire connaître à nos lecteurs comment on accueille la recherche sincère de la vérité dans tous les pays du monde. Voici un passage d'une lettre que Mme Karadja écrivait dernièrement à notre directrice, au sujet des persécutions auxquelles elle est en butte et des critiques dont son médium est l'objet (1).

.... « Vous dire ce que j'ai eu à lutter et à souffrir ces derniers temps est *impossible* ! DIEU LE SAIT !!! J'avais fait venir ici Mme Abend, de Berlin, qui a donné quatre séances de matérialisation magnifiques, qui ont convaincu beaucoup de monde. Sachant que je publierais les résultats obtenus, nos ennemis ont tenté un coup contre le médium à Copenhague, pour diminuer l'effet de mes séances.

« *Pendant l'absence du médium*, des misérables se sont introduits chez elle, et ont examiné ses malles, puis ont prétendu y avoir trouvé « du tulle ». 59 journaux de Suède ont publié des colonnes d'infamies, intitulées : « Le médium de la princesse dévoilé. Fraudes criminelles, etc. » Enfin des monceaux d'infamies ! La malheureuse femme avait dans sa malle un peu de vieux tulle enlevé d'un chapeau et une voilette... voilà le crime ! On a publié des colonnes de descriptions de poupées en caoutchouc et d'appareils frauduleux. *Mensonges écœurants* ! J'ai entre les mains des documents *prouvant* le complot. Mais les journaux ne veulent pas publier les preuves de l'innocence de la malheureuse Mme Abend. Ils n'ont pas de place pour faire reconnaître la vérité, ils n'en ont que pour accuser des innocents !!! N'est-ce pas navrant et écœurant ? Soyez assez bonne pour porter ceci à la connaissance de nos frères de Paris. Je suis trop anéantie par tout ce que j'ai souffert pour pouvoir coordonner mes idées en ce moment.

« Figurez-vous que je reçois tous les jours des lettres anonymes pleines d'obscénités et d'insultes. On me menace de mort (2) si je continue à

(1) N'avons-nous pas lu récemment dans un libelle jésuitique, auquel nous ne voulons pas faire de réclame, en citant son nom, mais par lequel on essaie d'égarer les consciences catholiques que l'honorable colonel de Rochas était traité de « Barnum d'Eusapia » et Flammarion « d'astronome-amateur » ?

(2) Nos lecteurs se souviennent peut-être que semblables faits ont accueilli les premières manifestations en Amérique, et que *plusieurs fois* les sœurs Fox ne durent leur salut qu'au courage de leurs amis.



défendre l'accusée. Je devais partir pour l'étranger comme d'habitude pour me récréer un peu, mais, devant cette formidable avalanche d'insultes et de menaces, je ne puis déserter mon poste, et je passerai l'hiver en Suède Je vous prie, ma chère sœur, d'implorer pour moi et pour la pauvre Mme Abend les prières de tous nos frères. Je souffre en ce moment excessivement.... Mes pauvres petits enfants mêmes sont insultés par leurs camarades. Souvent mon fils revient de l'école en pleurant amèrement, et ma ravissante fillette est caricaturée dans les journaux illustrés, où je suis représentée en sorcière à cheval sur un balai....

« Au fond de ma douleur, j'entrevois la voie mystérieuse du Père. L'excès des infamies dont on m'accable produira une réaction chez les honnêtes gens et profitera à notre sainte cause...

« Mme Abend a été tellement éprouvée par ces infamies qu'elle est en ce moment atteinte d'une inflammation cérébrale, qui nous inquiète vivement. Gloire aux martyrs ! » Princesse KARADJA.

Faut-il s'étonner après cela, nous le répétons, que les séances données par un médium qui se trouve dans de telles conditions physiques et morales aient été médiocres à Valby, et le contraire ne serait-il pas la meilleure preuve de la supercherie ?

Quant à la princesse Karadja, qui combat si noblement et si vaillamment le bon combat, nous sommes assurés que, suivant son désir, les vœux les plus ardents des amis de la vérité iront vers elle, et la soutiendront dans sa courageuse entreprise.

G. B.

« MADAME PIPER »

ET LE RAPPORT DE LA SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES

Dans le numéro de décembre écoulé de la *Revue Spirite*, nos lecteurs ont été informés de l'apparition du Rapport définitif, contenu dans les « Proceedings » de la Société des Recherches psychiques, relatant les expériences patiemment et laborieusement poursuivies par plusieurs membres de cette société, à l'aide du médium célèbre Mme Piper. Ce rapport, annoncé depuis deux années, longuement et consciencieusement rédigé, est du plus haut intérêt dans l'histoire de progrès du spiritisme; non pas qu'il contienne aucune révélation nouvelle pour les initiés, mais parce qu'il met en relief une méthode d'investigation prudente et scientifique qu'il serait hautement désirable de voir généraliser dans les réunions d'adeptes. Nous avions annoncé qu'il en serait fait un résumé à raison de son importance et de son étendue. Ce travail a été mené à bonne fin d'une façon remarquable par un

chercheur consciencieux, M. Sage (1) qui a su tirer des procès-verbaux, longs et arides, de la S. P. R. une étude pleine d'intérêt, présentant, avec des extraits bien choisis des principales séances et des commentaires extrêmement judicieux, tout l'historique du cas fameux de Mme Piper. L'ouvrage s'adresse à tout le monde : aux Spirites, qui y trouveront un exemple de médiumnité à incarnation et à écriture des mieux étudiés, des plus probants, faisant ressortir des faits d'identité spirituelle indiscutables, aussi bien que des phénomènes douteux et troublants, où intervient la personnalité sous-consciente d'un médium à l'abri de tout soupçon — mélange confus qu'il est d'un intérêt capital de savoir discerner et débrouiller ; — aux savants et aux chercheurs sceptiques, qui trouveront dans ce livre — qui n'est pas écrit par un spirite, — toute la réserve et toute la rigueur scientifiques que l'exposé et la discussion de phénomènes aussi étrangers aux lois naturelles connues exigent nécessairement.

L'étude sur « Mme Piper », pour être complète, a pris des proportions qui nous empêchent de la donner *in extenso* dans la *Revue* ; mais son intérêt, et le calme bon sens qui la pénètrent de la première à la dernière page, en font une œuvre de propagande et de vulgarisation, de nature à porter les meilleurs fruits pour l'avancement des connaissances qui, à toutes les époques, ont tenu de plus près au cœur de l'humanité.

Nous ne pouvons ici qu'en donner un faible aperçu, renvoyant nos lecteurs à l'ouvrage lui-même, dont il est difficile de se passer. Les Spirites qui le liront doivent d'abord se pénétrer de cette pensée, qui paraîtra peut-être rétrograde à quelques-uns, qu'ils ont beaucoup à apprendre des savants qui combattent le spiritisme, lesquels ont démontré incontestablement que beaucoup de phénomènes attribués aux Esprits s'expliquent aisément sans leur intervention. Si les uns ont le tort de trop rejeter, les autres ont celui de trop admettre. *In medio stat veritas.* Sous ce rapport la Société de Recherches Psychiques nous aura rendu un signalé service. Il est temps de débarrasser la doctrine spirite de beaucoup d'affirmations dogmatiques, puériles, absurdes, scientifiquement impossibles, qui nuisent à son progrès, et empêchent d'entrer dans nos rangs beaucoup d'esprits sensés, amis de la clarté et du positif. Il y a lieu d'être très réservé dans l'acceptation des affirmations provenant surtout des médiums à incarnation, à écriture et à voyance. On devrait adopter comme règle que l'imagination inconsciente, associée peut-être à certaines facultés suprasensibles, est en jeu, dans tous les cas où il n'y a pas preuve évidente de l'existence d'une intelligence autre que celle du médium et des assistants. On éliminerait ainsi bien des banalités et des absurdités qui font plus de tort que de bien au spiritisme. Il

(1) « Mme Piper », par M. Sage, Librairie Spirite, 3 fr. 50.

faudrait, à l'imitation de la S. P. R. éviter tout ce qui peut donner lieu à la suggestion, et presser les Esprits de donner des réponses claires et précises plutôt que de longs discours remplis de lieux communs ou des communications romanesques. Il faudrait surtout que toute communication soit notée, et après la séance, vérifiée, discutée et critiquée avec calme et impartialité. Il serait utile que médiums et Esprits recherchent la discussion, au lieu de se retrancher derrière des affirmations autoritaires, qui semblent cacher l'impuissance et produisent le plus mauvais effet. Il serait bon qu'on n'accepte pas trop aisément tous les prétextes donnés sous le nom de « conditions ». La connaissance de ce qu'il est juste d'exiger, ainsi que des objections scientifiques, est nécessaire à tous. Nous savons qu'on éliminera ainsi quantité de faits factices, et nous nous en réjouissons dans l'intérêt bien compris du spiritisme, convaincus que la qualité de ceux qui resteront rachètera largement la quantité perdue, et permettra une étude plus facile et plus fructueuse, allégée de tout ce qui retarde le progrès. J'ai connu, en particulier, des médiums, comme il s'en trouve beaucoup, n'admettant pas qu'on doute ni d'eux ni de leurs « Esprits », et qui avaient trouvé dans la réincarnation un système bien commode pour avoir toujours raison. Toutes les fois qu'un fait affirmé par eux se trouvait être faux, ils prétendaient que ce fait avait eu lieu dans une autre existence. Cela servait à faire passer toutes les parentés d'Esprits non reconnus et tous les romans imaginables. De tels médiums ont dégoûté du spiritisme plus de gens qu'on ne croit.

Mais revenons à Mme Piper.

Mme Piper est Américaine, de Boston ou de Cambridge, à ce qu'on croit. Ses parents sont morts à un âge avancé et la santé est généralement bonne dans sa famille. Elle-même paraît avoir été bien portante jusqu'en 1882 ou 1883, époque où elle fit une chûte qui occasionna une tumeur. Au lieu d'aller voir un médecin elle se fit soigner par un médium, et il semble que sa médiumnité date de ces visites et peut-être aussi son premier « contrôle », Phinuit, qui se dit médecin, comme on sait. Imparfaitement guérie, Mme Piper dut se mettre entre les mains des chirurgiens, d'abord en 1893, puis une seconde fois en 1895. Bien que consécutive à sa maladie sa médiumnité n'est réellement remarquable que dans les intervalles de repos que lui laisse son affection.

Nous rappelons que le premier investigateur qui s'est occupé scientifiquement du cas de Mme Piper, le Dr Richard Hodgson, est docteur en droit et secrétaire de la branche américaine de la S. P. R. Pendant toute sa vie il a été un terrible ennemi de la fraude en général et des médiums en particulier. C'est lui qui étudia les phénomènes, réputés extraordinaires, que les théosophes attribuaient à Mme Blavatsky, et il conclut au charlatanisme. C'est lui qui découvrit les fraudes inconscientes d'Eusapia Paladino, aux

séances de Cambridge. C'est encore lui qui actuellement poursuit de ses dénonciations les sœurs Bangs, médiums américains, qui ont de chauds partisans sur les deux continents. Quand un pareil homme après avoir soupçonneusement étudié un médium pendant quinze ans, se reconnaît vaincu convaincu, on peut le croire.

Les trances de Mme Piper, qui se produisent actuellement avec une très grande facilité, étaient à l'origine très impressionnantes, et c'est sans doute ce qui attira sur elle l'attention des savants. On assistait à son agonie, il y avait une sorte de râle suivi d'une façon de petite mort. On s'assura, bien entendu, par les raffinements de cruauté où nos morticoles se montrent si ingénieux, qu'elle ne jouait pas la comédie. On lui enfonça divers objets pointus aux bons endroits. Un jour, entre autres, le Dr Hodgson s'avisa de brûler une allumette sous sa main et de lui demander si elle sentait : « Oui, répondit le contrôle, je sens, mais très vaguement. C'est quelque chose de froid, n'est-ce pas ? »

« Phinuit », le premier contrôle de Mme Piper, est un personnage que spirites et médiums discuteront probablement longtemps, comme le « Léopold » de Mlle Hélène Smith, sans pouvoir se mettre d'accord. Il a assez bien les allures d'une personnalité seconde du médium. Il connaît tout ce que son médium peut puiser dans la conscience ou la sous-conscience des assistants ou dans la sienne propre, mais sur son propre compte il ne paraît pas fixé, et reste à la merci des suggestions étrangères.

Il a des affirmations qui feraient douter du bon sens de quiconque. C'est ainsi qu'il affirme avoir oublié le français parce qu'il a exercé la médecine à Metz, ville encombrée d'Anglais, dit-il. Il fallut qu'Hodgson lui suggérât une explication plus sensée qu'il s'empressa de faire sienne. Il prétend avoir étudié la médecine à Paris, et il parle de cette ville à peu près comme un Américain qui chercherait à se rendre important auprès de compatriotes plus ignorants que lui, mais n'y aurait pas mis les pieds. C'est ainsi qu'il cite à Paris les noms impossibles du Collège *Meershaum* et du savant professeur *Dyruputia.*

La même personne est tantôt sa sœur, tantôt sa femme. Son nom même varie au gré de ses contradicteurs. De Phinuit il devient Sclivilles, puis Schevelle, et comme on lui fait observer que pour un Marseillais c'est un nom bien allemand, il avoue s'appeler Alaen, ce qui n'est guère plus français. Comme médecin, les diagnostics de Phinuit sont plus sensés, toutefois il ignore les termes de médecine les plus simples. Voici un cas frappant du caractère de Phinuit :

Une certaine Mme Blodgett avait reçu de sa sœur mourante, Hannah Wild, une lettre cachetée devant servir à établir son identité dans le cas où elle pourrait revenir par un médium. L'expérience, bien conduite, pouvait être

absolument concluante, la morte seule connaissant le contenu de la lettre. Hodgson tenta d'obtenir cette preuve de Phinuit, qui ne manqua pas de déclarer que l'Esprit d'Hannah Wild, dont il sut découvrir le nom, était présent, et allait dicter la lettre. Il dicta un roman. On le lui dit. Sans s'étonner, il demanda une autre séance, et révéla un mélange de faits vrais et d'autres faux qui firent patienter Mme Blodgett. Il assura que si on lui donnait une mèche de cheveux de la morte, il pourrait dicter la lettre. On lui procura ce qu'il demandait. La seconde lettre fut aussi fantaisiste que la première. Mme Blodgett partit convaincue qu'elle n'avait conversé qu'avec sa sous-conscience et celle du médium.

On dira sans doute que Phinuit est un Esprit menteur comme il s'en rencontre tant. Une remarque milite en faveur de l'hypothèse de la personnalité seconde. C'est que Phinuit n'a jamais cessé de déclarer énergiquement que sa mission consistait à prouver l'existence des Esprits. A moins qu'il n'ait eu pour but de prouver l'existence des Esprits menteurs — et alors on est forcé de douter de la sagesse des grands Esprits qui confient une mission aussi importante que la révélation de la vie future à des êtres qui sont si peu dignes de représenter le monde de l'au-delà — il faut reconnaître que Phinuit a plutôt atteint le but opposé à ce qu'il prétend se proposer de démontrer : il a fait douter de l'existence des Esprits.

Il est donc plus raisonnable de ne voir dans ce personnage que la mise en jeu de facultés inconscientes dont la science nous a montré l'existence. On m'objectera sans doute que je ne fais que déplacer la difficulté, et qu'il est bien singulier que la conscience de Mme Piper soit honnête et que sa sous-conscience soit menteuse. Menteuse, elle ne l'est pas, elle est incohérente et illogique, comme nos rêves, dont elle dérive. Nous ne sommes pas menteurs parce que nos rêves sont des mensonges.

Les sources où Phinuit puise ses renseignements ne sont pas difficiles à deviner. Il les indique lui-même. Ce sont les « influences », c'est-à-dire des vibrations émotives laissées sur les objets ayant appartenu à des décédés. Outre sa faculté de liseuse de pensées, Mme Piper est donc sans doute aussi psychomètre, comme était Mme Denton, et ce qu'elle lit dans les cerveaux elle peut l'associer à ce qu'elle ressent des objets, tout cela dans l'état second bien entendu. Ce sont des hypothèses bien compliquées, dira-t-on. J'en conviens, mais elles s'appuient sur des expériences, et les spirites seraient téméraires de les rejeter *a priori*, comme les savants le sont lorsqu'ils rejettent *a priori* et comme à tout jamais impossible, l'hypothèse spirite.

Quoi qu'il en soit de l'existence réelle ou fictive de Phinuit, les séances obtenues par son intermédiaire furent trouvées assez intéressantes pour justifier un supplément d'enquête. En 1889, la S. P. R. fit venir en Angleterre Mme Piper, et s'assura par traité la possibilité de poursuivre ses recherches

en l'accaparant à son profit exclusif. Toutes les mesures furent prises pour s'efforcer de découvrir d'où elle tirait ses informations et pour l'isoler entièrement. On la mit au secret comme un prisonnier d'Etat, on soudoya des policiers pour espionner ses moindres faits et gestes. Jamais, jamais, on ne trouva rien de suspect dans sa conduite. La sincérité de Mme Piper, aussi bien d'ailleurs que celle de ses investigateurs, donne à toute cette enquête une valeur inestimable, puisque les faits étant indiscutables, le seul point où la critique ait à s'exercer se borne à en trouver l'explication scientifique.

Du temps de Phinuit, Mme Piper, entrancée, parlait d'une grosse voix particulière à ce contrôle. Maintenant elle ne parle plus, elle écrit. Pendant son sommeil médianimique, son bras droit seul est vivant. Sa tête, placée sur un oreiller disposé sur la table, est tournée à gauche, du côté opposé à l'écriture. Les consultants ont soin de ne poser aucune question qui puisse contenir une indication quelconque pour la réponse, ou servir de point de départ à un roman sous-conscient. Un sténographe inscrit minutieusement tout ce qui se dit, même de plus insignifiant, et que l'écriture automatique n'a pas fixé sur le papier. Les nouveaux consultants sont toujours présentés sous le nom uniforme de M. Smith. D'ailleurs, comme on est parfaitement certain que la conscience normale de Mme Piper ignore absolument tout ce qui se passe dans sa sous-conscience, on a généralement soin d'introduire les nouveaux venus quand la trance est commencée. Le docteur James Hyslop, professeur de logique et de morale à l'Université de Columbia, — homme non moins réputé et qualifié pour ces recherches que le professeur Hodgson, comme lui acharné à la poursuite des faux médiums, auteur du Rapport actuel — avait pris la précaution, au début de son enquête, de venir aux séances en voiture fermée et portant un masque sur le visage. Pour éviter toute possibilité de transmission de pensée il n'ouvrait pas la bouche, faisait poser ses questions par son collègue Hodgson, et se plaçait derrière le médium, surveillant l'écriture. A la troisième séance, il dut retirer son masque, Mme Piper ayant complètement percé à jour son identité.

En 1892 une phase nouvelle et intéressante se produisit dans la médiumnité de Mme Piper par suite de l'apparition d'un nouveau contrôle qui, après avoir fait pendant quelque temps assez bon ménage avec Phinuit, finit par l'évincer complètement. Phinuit ne manqua pas de dire qu'on le regretterait, mais jusqu'à présent rien n'est venu justifier cette menace, et bien au contraire, les erreurs ont diminué dans une proportion considérable. Le nouveau venu est connu sous le nom de Georges Pelham, son véritable nom, légèrement modifié par égard pour sa famille. Ce serait un jeune homme, ami d'Hodgson, mort à 32 ans, d'un accident de cheval. Très sceptique en matière de survivance, G. P. s'intéressait néanmoins aux phénomènes psychiques et était membre de la branche américaine de la S. P. R. Souvent il

avait discuté avec Hodgson la question de l'immortalité, et un jour, à court d'arguments, il avait dit : « Si je meurs avant vous et que je jouisse encore d'une existence quelconque, je ferai de tels efforts pour vous le faire savoir, qu'il y aura du tapage dans le monde entier. » Il semble bien qu'il a tenu parole, plus heureux que tant d'autres qui ont fait la même promesse sans pouvoir la tenir.

Quand le Dr Hodgson écrivit son rapport en 1898, G. P. avait eu l'occasion de voir 150 consultants, parmi lesquels 30 de ses anciens amis. Il les a tous reconnus. Non seulement il les a appelés par leurs noms, mais il leur a parlé sur le ton qu'il avait l'habitude de prendre avec chacun d'eux en particulier. Nous ne parlons pas à tout le monde de la même façon. Il y a là des nuances infinies que le meilleur acteur est incapable de reproduire, lorsqu'il s'agit, comme Mme Piper, de le faire sans répétition préalable. Chacun de ces amis reconnut les expressions familières dont G. P. se servait à son égard ; et si c'est la subconscience de Mme Piper qui accomplit ces merveilles, il faut qu'elle soit en relation directe avec l'intelligence universelle omnisciente.

Un jour, un visiteur, le professeur Newbold, sachant que G. P. avait reçu une forte éducation classique, ce qui n'était pas le cas pour Mme Piper, eut l'idée de lui faire traduire du grec, et lui proposa la première phrase du Pater : « Πατερ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς ουρανοῖς. » G. P. ne traduisit pas : « Notre Père qui êtes aux cieux », comme on pourrait s'y attendre, si Mme Piper avait deviné de quoi il s'agissait d'après le premier mot qui est le même en latin et en grec ; mais il traduisit en suivant le littéral : « Père à nous, toi dans les cieux. » Après cette expérience on lui proposa une phrase plus longue, mais il n'en comprit que les premiers mots, ce qui ne surprendra pas ceux qui ont négligé le grec de leurs classes.

Un célèbre médium et écrivain anglais spiritualiste très connu, Stainton Moses, avait soutenu dans un de ses livres intitulé : « Enseignements des Esprits » que les hommes qui quittent ce monde avec des passions, reviennent les satisfaire en incitant au mal les incarnés qui leur ressemblent. Cette théorie déplaisait fort au professeur Newbold, qui demanda à G. P. de faire venir Stainton Moses pour voir s'il n'avait pas changé d'avis dans l'autre monde. L'Esprit avoua son erreur. Et pourtant les « Enseignements des Esprits » ont été dictés par des entités que l'on s'accorde à considérer comme très élevées. Stainton Moses, pressé de questions, avoua qu'inconsciemment il mettait du sien en écrivant. Cela paraissait peu clair. On s'avisa que Stainton Moses avait un excellent moyen de prouver son identité. Il avait écrit sur un carnet les véritables noms de ses Esprits-Guides qu'il était seul à connaître. Ce carnet était entre les mains de Myers. On demanda à G. P. d'obtenir de S. Moses la révélation de ces noms. Il en fut comme de l'expérience de la lettre d'Hannah Wild. On ne put rien obtenir.

Quoi qu'il en soit de ce personnage, si estimé de son vivant et qui paraît plutôt déchu après sa mort, son intervention eut un résultat considérable pour les séances. Comme le guide principal de Stainton Moses vivant était un Esprit supérieur bien connu, du nom d'Imperator, on pria Imperator de venir, et de tâcher de mettre un peu de clarté dans les idées du pauvre Stainton Moses.

Imperator se rendit à l'appel avec ses acolytes habituels : Rector, Doctor et Prudens. Dès son arrivée, il remit toutes choses en ordre, fit subir à la « machine », ainsi qu'il appelait Mme Piper, des « réparations » qui, paraît-il était urgentes, établit une discipline intelligente et ferme dans le monde des « communiquants », posta l'un de ses aides dans le corps de la « machine », l'autre en faction pour écarter les Esprits brouillons, et surveilla l'ensemble, ayant l'œil à tout. Et dès lors tout marcha à souhait, les erreurs furent très rares, et les preuves abondèrent, nettes et positives. C'est sous cette influence que le rapport a décidément été publié.

L'investigateur principal est actuellement, avons-nous dit, le professeur J. Hyslop, et les « communiquants » sont : son père, Robert Hyslop, qui a donné les communications les plus suivies, son oncle Carruthers, son cousin Robert, son frère Charles, sa sœur Annie et ses deux oncles, James et John Mac-Clellan, tous, dont l'identité était facilement vérifiable pour le professeur, et qui sont arrivés à l'établir. Inutile de dire que Mme Piper ne pouvait connaître aucun d'eux.

Les communications de R. Hyslop sont surtout remarquables à cause de l'abondance de ces petits détails intimes, et de ces expressions familières, qui constituent le cachet personnel, cachet qui fait si généralement défaut avec les médiums ordinaires. On croirait que chaque médium possède un camarade inséparable, qui se plaît à assumer tous les rôles, et c'est cette absence de caractère personnel qui fortifie grandement pour les incrédules l'hypothèse des personnalités secondes du médium.

A la dernière séance, le prof. Hyslop, satisfait des précautions prises jusqu'alors et des preuves obtenues, se décida à renoncer à la défiance. Il voulait savoir quels résultats il obtiendrait s'il prenait l'attitude que l'on prend avec un ami en chair et en os. « Le résultat, dit-il, fut que je causais avec mon père désincarné avec autant de facilité que si j'avais causé avec lui, au téléphone, de son vivant. Nous nous comprenions à demi-mot, comme dans une conversation ordinaire. » Dans un autre passage, il s'écrie : « C'est mon père, ce sont mes frères, ce sont mes oncles avec lesquels je me suis entretenu. Quelques pouvoirs supranormaux qu'on accorde aux personnalités secondes de Mme Piper, on me fera difficilement croire que ces personnalités aient pu reconstituer si complètement celles de mes parents décédés. L'admettre m'entraînerait trop loin dans l'invraisemblable. J'aime

mieux croire que ce sont mes parents eux-mêmes à qui j'ai parlé : c'est plus simple. » Telles sont les conclusions du prof. Hyslop. ¡Espérons qu'après cette longue et scientifique enquête, la science se décidera enfin à considérer le problème avec l'intérêt qu'il mérite, et surtout qu'on ne viendra plus répéter cette éternelle rengaine : que le Spiritisme ne possède ni faits bien observés, ni témoins dignes de foi.

La place nous manque pour donner des échantillons des communications. Voici seulement deux passages assez particuliers.

Un jour, le frère de Hyslop, Charles, mort à 3 ans lui dit : « Notre père voudrait que tu aies en ta possession ses tableaux, *si tu es encore dans le corps.* » Voilà donc un Esprit, qui ne paraît pas d'ailleurs dans le trouble, qui est mort depuis trente-cinq ans, et qui ignore s'il parle à un mort ou à un vivant.

Autre remarque. Imperator est un Esprit très religieux, et qui inspire, semble-t-il, aux autres Esprits et même aux vivants un grand respect. Voici un échantillon d'une des prières par lesquelles il a coutume d'ouvrir les séances :

« Père Saint, nous sommes avec Toi dans tous Tes desseins, et nous recourons à Toi en toutes choses. Nous Te prions de nous accorder Ton amour et d'avoir soin de nous. Répands Tes bénédictions sur cet homme (le consultant) *Ton semblable.* »

N'est-il pas singulier d'entendre un grand Esprit qualifier Hyslop de semblable de Dieu, au lieu de l'appeler sa créature?

Voici maintenant quelques chiffres pour les amateurs de statistique.

Hyslop a eu en tout 16 séances.

Sur 205 incidents : 154 ont été trouvés exacts.
35 n'ont pu être vérifiés.
16 ont été reconnus faux.

Sur 937 facteurs, c'est-à-dire éléments des incidents :
717 sont exacts.
167 indéterminés.
43 faux.

Si l'on songe qu'Hyslop a fait la part très large aux erreurs et aux indéterminations, et que les Esprits ne sont pas infaillibles, on conviendra que leur conversation, par l'intermédiaire de Mme Piper, contient moins d'éléments d'erreurs que nos conversations avec nos relations quotidiennes.

Il resterait à parler ici des prétendus aveux de Mme Piper, qui ont fait quelque bruit récemment dans la Presse. Mais comme il est démontré aujourd'hui qu'ils ont pris source dans l'imagination amplificative d'un reporter à court d'article à sensation, et ignorant le sujet qu'il traitait, — ce qui est fréquent même ailleurs qu'en Amérique — comme Mme Piper elle-

même les à réduits à leurs justes proportions, l'oubli est la seule chose qui leur convienne!

L'auteur de « Mme Piper » expose en terminant une objection, qui, à son point de vue, empêche beaucoup d'esprits réfléchis de se rallier à la doctrine spirite. Suivant cette doctrine, les Esprits sont représentés soit errants dans un espace vague et indéfini, soit habitant des localités bien déterminées, où ils retrouvent, copiées d'une façon servile, toutes les conditions terrestres; villes, forêts, prairies, rivières, etc., et où ils sont sujets aux besoins matériels de notre existence : manger, dormir, se vêtir et le reste. Tout cela paraît en effet plutôt le reflet de nos idées terrestres que tout autre chose. C'est bien peu d'accord avec ce que nous connaissons des lois qui président à l'évolution des êtres. Changement de milieu entraîne inévitablement changement de formes et de conditions d'existence. Cette question aurait besoin d'être traitée et discutée à nouveau dans des milieux bien au courant des données scientifiques du problème. Les contradictions et les impossibilités sont trop nombreuses pour que tous les points du sujet puissent être considérés comme définitivement acquis.

Nous pensons donc qu'il serait sage que les spirites et les médiums suivent la voie prudente inaugurée par la S. P. R, qu'ils ne se croient pas en possession de la vérité absolue, que phénomènes et communications soient toujours soumis à une critique éclairée, et qu'on s'attache à la précision et à la netteté. On ne s'écartera pas des préceptes formulés par Allan Kardec, qui a déclaré la doctrine essentiellement transformable et progressible avec la science; et, dégagé des assertions puériles et dogmatiques qui l'encombrent, le spiritisme reprendra la marche ascensionnelle qui lui convient par suite de l'importauce de son rôle scientifique et humanitaire (1).

G. BÉRA.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON (*Suite*)

RÉSUMÉ DES FAITS

L'ensemble des faits que nous venons de constater peut se résumer dans les propositions suivantes :

1° Il existe une force qui se manifeste au moyen de certains organismes humains et que l'on peut avec raison appeler *Force Psychique*.

2° Dans certains cas cette force est manifestement gouvernée par une intelligence.

3° Dans certains cas on peut démontrer que cette intelligence n'est pas celle de la ou des personnes au moyen desquelles la force se manifeste.

(1) Nous avons fait au cours de notre récit de fréquents emprunts à l'excellent ouvrage de M. Sage.

4° Cette force, ainsi gouvernée par une intelligence étrangère, manifeste son action, entre autres méthodes, en écrivant des phrases sensées, sans l'intervention d'aucune des méthodes usuelles d'écriture. Il convient de donner à cette écriture anormale le nom de *Psychographie*.

5° Les preuves de l'existence de cette force ainsi gouvernée par une intelligence étrangère reposent sur :

a) Le témoignage des sens des observateurs.

b) Le fait qu'une langue autre que celle connue du psychiste est souvent employée.

c) Le fait que le sujet traité dans l'écrit est souvent en dehors des connaissances du psychiste.

d) Le fait qu'il est incontestablement impossible de produire par fraude de tels résultats, dans des conditions semblables à celles dans lesquelles les phénomènes ont été obtenus.

e) Le fait que ces phénomènes spéciaux ne sont pas seulement produits en public et dans un but de gain, mais dans la vie privée et en dehors de la présence de toute personne étrangère au cercle de la famille.

DÉDUCTIONS. EXPLICATIONS ET THÉORIES

Des faits si nombreux que je possède je viens d'extraire ceux que j'ai cru nécessaires pour atteindre mon but. S'il en est que je n'ai pas cités, quoique quelques-uns de mes amis leur attribuaient une grande valeur, parce qu'ils avaient pu les observer par eux-mêmes, je dois leur rappeler que mon projet n'est pas de faire le récit complet de tous les faits, mais de choisir parmi les cas ceux qui peuvent justifier et appuyer mon opinion. Je ne puis tout citer et j'ai usé de mon droit d'auteur en faisant une sélection.

Maintenant, pour terminer mon travail, je veux appeler l'attention sur quelques points capables de faire ressortir la valeur des théories que je soutiens.

Le Dr Carter Blake a émis cette opinion que la Force dont l'action se manifeste en présence de Slade, vient d'un ou plusieurs points distincts de lui. Il ne veut pas dire par là, cependant, que le psychiste n'est pas le moyen à travers lequel la force se développe ; car ce fait est indiscutable. Ceux qui ont eu l'occasion de tenir les mains d'un psychiste pendant qu'il est plongé dans cet état qui favorise le développement des phénomènes, sont familiers avec ces pulsations et ces vibrations qui trahissent l'éclosion de la force en lui. Les secousses convulsives secouent sa charpente, et elles se communiquent souvent à l'observateur, même quand il n'est pas lui-même psychiste.

« J'ai de bonnes raisons de rappeler une de mes premières expériences avec deux puissants psychistes, Herne et Williams. Après trois tentatives infructueuses, la quatrième provoqua dans mon bras droit une action con-

vulsive telle, que ma main était forcée de frapper la table avec la plus étonnante violence. J'étais dans l'impossibilité absolue de diriger mon bras et il en résulta que ma main fut pendant un certain nombre de jours très vivement endolorie et hors d'état de servir, tant elle avait été froissée. Mon bras seul fut envahi, tout le reste du corps resta parfaitement à l'état normal. »

Le Dr Carter Blake cite un cas semblable dans le récit qu'il fait d'une de ses expériences avec Slade. « Ses mains étant dans les miennes au centre de la table, les muscles de mes avant-bras furent agités de mouvements convulsifs et, d'après ce que je crus ressentir, le processus de ces secousses allait de mes coudes vers l'extrémité de mes doigts et non dans le sens inverse, comme beaucoup seraient tentés de le croire. La sensation éprouvée ne ressemblait nullement à celle que produirait une machine électrique placée sous la table; elle rappellerait plutôt ce que devrait être selon moi la sensation de l'*Aura Epileptica.* » Ces secousses convulsives se communiquent peu à peu à la table, si les mains du psychiste reposent dessus. J'ai souvent remarqué dans la table une pulsation rythmique bien nette, commençant quelque temps avant qu'aucune autre manifestation de la force se produise et gagnant graduellement en intensité jusqu'à éclater en bruits de percussions ou en mouvements de table. Dès que les choses en sont arrivées à ce point, il est fréquemment inutile que le psychiste, ou même qui que ce soit d'autre touche la table en aucune façon. Le mouvement se continue selon la demande, sans le contact d'aucune main, jusqu'à ce que la force emmagasinée soit épuisée; alors le contact des mains est de nouveau nécessaire.

Dans le cas de Slade la relation entre le contact et l'enlèvement des mains avec la cessation et le recommencement correspondant de l'écriture est très frappante. J'ai signalé plus haut ce point et plusieurs comptes rendus que j'ai reproduits en font également mention. Le récit suivant, dû à M. Conrad W. Cook, de la Société des ingénieurs télégraphistes, le met en évidence :

« Le samedi après-midi, 19 août 1876, en compagnie du Professeur X....., se tint une séance dans une maison de Upper Bedford place, Russell square avec le Dr Slade. Nous arrivâmes à cette adresse un peu avant trois heures et, comme le Dr Slade donnait une séance à quelques autres personnes, on nous pria d'attendre dans un salon du premier étage, situé sur le devant.

Bientôt deux messieurs sortirent du salon du fond, remirent une somme au secrétaire et s'éloignèrent. Le Dr Slade vint ensuite à nous, nous introduisit dans la pièce voisine, qui était l'arrière-salon ordinaire de cette maison, meublée comme le sont généralement les pensions de famille et ayant au milieu une table carrée à double battant, qui se trouvait plutôt un

peu plus éloignée de la fenêtre que le centre de la pièce ne l'eût comporté. Cette table était couverte d'une sorte de vieux tapis que le Dr Slade enleva ; puis il nous pria d'inspecter la table. Nous le fîmes en la remuant, la retournant et la plaçant de divers côtés. Autant que nous avons pu en juger, c'était une table parfaitement ordinaire, les battants avaient une épaisseur moyenne et elle paraissait tout à fait solide.

Le tapis ne fut pas replacé et, sur la demande du Dr Slade, nous prîmes place dans l'ordre suivant : le Dr Slade s'assit, le dos à la fenêtre, la face tournée vers le mur qui nous séparait du salon où nous avions d'abord attendu. Je pris place en face de lui, ayant la fenêtre devant moi. Le professeur X..., prit place entre nous, ayant Slade à sa gauche et moi à sa droite.

La pièce n'était nullement obscure et quoique le ciel fût généralement nuageux, le soleil luisait de temps à autre. Je signale ce détail pour montrer que ce que nous avons vu était bien en pleine lumière du jour, dans une pièce largement éclairée par une grande fenêtre s'ouvrant à l'ouest.

Comme je viens de le dire, nous occupâmes trois des côtés de la table, sur laquelle reposaient nos mains, qui se touchaient, pour former ce que le Dr Slade appelle une *chaîne*. La main gauche du professeur X... était posée sur le dos de la main droite de Slade ; la main gauche de celui-ci était sur ma droite et ma gauche sur la droite du Professeur X...

Nous étions dans cette situation depuis trois ou quatre minutes, lorsque la table éprouva deux ou trois secousses violentes, d'abord un peu distantes, puis plus rapprochées et vers la fin très nettes. Elles furent suivies de quelques petits coups comme ceux que produiraient les extrémités des doigts, puis par des coups augmentant de violence, jusqu'à ce qu'enfin la table parût momentanément soulevée de terre.

Le Dr Slade dit : « Etes-vous là, Allie ? » Des coups frappèrent sur la table comme pour répondre et le Dr Slade avança une ardoise ordinaire d'écolier ; puis détachant d'un crayon d'ardoise un fragment gros comme un grain de riz, le plaça sur l'ardoise, qu'il introduisit sous la table et la pressa contre la face inférieure du battant à l'endroit qui était au-dessus des genoux du professeur X... Pendant ce temps, la chaîne était maintenue, sauf que le Dr Slade n'avait plus qu'une main unie aux nôtres, l'autre étant employée à tenir l'ardoise. En introduisant celle-ci sous la table, il appliqua l'une contre l'autre l'ardoise et la face inférieure de la table, comme par une tenaille, de telle sorte que son pouce était sur la table. Dès que l'ardoise fut dans cette position, on entendit distinctement le crayon qui écrivait sur elle et lorsque le bruit cessa, le Dr Slade retira l'ardoise, et, comme s'il eût éprouvé une résistance, la fit glisser sous la paroi de la table, comme il l'eût fait contre l'armature d'un aimant d'une certaine force continue. Plusieurs mots y étaient écrits en caractères très nets.

Le professeur X... demanda à Slade s'il pensait que de l'écriture pût se produire sur l'ardoise posée *sur* la table. Le Dr Slade répéta tout haut la question ; puis posant, comme ci-dessus, l'ardoise sous la table, les mots suivants y furent écrits : « Je ne sais pas, mais je vais essayer. » Le fragment d'ardoise fut alors déposé sur la table et recouvert par l'ardoise sur laquelle le Dr Slade étendit la paume de sa main gauche, l'autre étant sur la table et touchant les nôtres, Le bruit de l'écriture commença aussitôt et continua pendant quelques minutes, ne s'arrêtant que quand l'un de nous relevant une main *rompait la chaîne*, comme disait le Dr Slade. Lorsque l'ardoise fut retournée, on la trouva couverte d'une écriture menue, mais claire, une sorte de dissertation sur la nature inoffensive et bienfaisante du spiritualisme, qui était appelé par son nom et que terminait la signature : A. F. Slade.

Le professeur X... demanda alors à tenir lui-même l'ardoise. On mit sur celle-ci un grain de crayon et il l'appliqua exactement sous le battant de la table. Au bout d'un instant l'écriture commença et un ou deux mots furent écrits sur l'ardoise. Pendant cette expérience les mains du Dr Slade étaient toutes deux sur la table. Lorsque l'on plaça de nouveau l'ardoise sous la table, les mots suivants y furent écrits : « Bonsoir ! Je ne puis faire davantage. » A partir de ce moment, il ne se produisit ni écriture ni coups et nous prîmes congé.

Dans les notes ci-dessus j'ai simplement constaté les faits, tels qu'ils se sont passés sous mes yeux et ceux de mon ami, en plein jour, dans une après-midi d'août, entre trois et quatre heures et je ne présente aucune théorie sur leur cause.

Plusieurs observateurs ont remarqué que les mains de Slade, quand elles étaient en contact avec les leurs, présentaient une chaleur fébrile et produisaient des bruits de craquement et presque de détonation. Il avait de la tendance à retirer ses mains comme si le contact lui produisait l'effet d'une brûlure. Pour moi, je l'ai particulièrement remarqué, lorsque je tins l'ardoise dans une séance d'écriture. Lorsque Slade fait quelques passes au-dessus de mon bras, mes doigts ont des fourmillements et j'entends distinctement dans la table des bruits de détonations.

Ces détonations sont quelque fois assez fortes pour faire éclater les ardoises en morceaux. C'est ainsi que la double ardoise avec charnières de M. Wedwood fut réduite en menus fragments. Le Rév. J. Page Hopps emporta une ardoise qui fut pulvérisée d'une façon incompréhensible *dans son trajet de retour chez lui*. Plusieurs autres observateurs ont signalé la même action de ce que l'on peut considérer comme une force explosive inhérente à l'objet et non comme quelque chose qui agirait sur lui du dehors. Archdeacon Colley faisait, le 14 décembre 1877, le récit très instructif d'un cas du même genre. Un

monsieur avait adressé à Monck une ardoise préparée de telle sorte qu'il fût tout à fait impossible de la modifier par supercherie. Il avait fixé au-dessus de l'ardoise une plaque de verre épais au moyen de plâtre, en laissant entre cette glace et l'ardoise un espace d'environ un pouce. Il avait introduit au préalable dans cette chambre un fragment de crayon. L'ardoise était parfaitement nette et il était matériellement impossible d'écrire par aucun moyen normal sur cette surface interne. M. et Mme Colley, avec M. et Mme Cranstoun, du Tyrol, étaient allés chez Monck le 14 décembre et là le mot désiré par le monsieur qui avait imaginé cette preuve fut clairement écrit. Ce mot était *Tangier*. Par une malheureuse inspiration,[1] au point de vue de l'intégrité de l'ardoise, quelqu'un proposa d'essayer de faire ajouter un mot particulier sous la dictée de chacune des personnes présentes. L'ardoise vitrée, avait été placée sous la table, sans doute pour obtenir l'obscurité nécessaire et les deux messieurs avaient posé chacun un pied dessus. M. Colley décrit une sensation de vibration dans l'ardoise, puis un soulèvement comme celui du couvercle d'une chaudière par de la vapeur trop comprimée, et bientôt une explosion qui disperse la glace en poussière au-dessus du tapis de pied *comme une vapeur d'eau pulvérisée par une fontaine*. M. Colley releva aussitôt l'ardoise et y retrouva tous les mots écrits dans l'ordre où ils avaient été dictés.

Le côté intéressant de ce récit, outre l'épreuve décisive qu'il relate, est l'action explosive de la force et cette sensation de frémissement que M. Colley fut amené à constater avant l'explosion, grâce à la situation de son pied sur le verre. Il semblerait que la petite chambre formée entre la glace et l'ardoise avait servi de réceptacle dans lequel s'était accumulée la force émise par le psychiste, comme, selon moi, la table se charge de force avant qu'aucune manifestation vienne révéler la présence de celle-ci.

Nous devons maintenant arriver à conclure au sujet de la source et du mode d'action de la Force Psychique. C'est le *fluide mesmérique* de Mesmer; l'odyle de Reichenbach; l'aura nerveuse d'autres investigateurs. Quand nous venons à considérer son mode d'action, nous nous trouvons sur un terrain beaucoup moins solide. Un si grand nombre de théories ont été proposées, que leur simple énumération suffira pour montrer dans quelle direction les spéculations se sont exercées.

Le Dr Collyer est le type de ceux qui considèrent que le phénomène de la Psychographie est dû à l'action inconsciente de la volonté du Psychiste. Je vais donner un aperçu très intéressant de ses opinions, que je trouve dans une brochure qu'il publia au moment des poursuites contre Slade. Les lignes suivantes ne sont pas le texte original, mais elles donnent une idée suffisante des vues de l'auteur :

« Je vais faire un récit rapide de mes expériences avec M. Henri Slade, en

exposant les remarques que j'ai faites sur l'écriture automatique et remettant à plus tard la description des divers autres phénomènes. Le 6 octobre 1876, à sept heures du soir, je me rendis Upper Bedford Place, 8. Je fus introduit dans un salon où je rencontrai M. Henri Slade, M. Simmons et deux jeunes dames. Au bout de quelques minutes je me rendis avec Slade dans un arrière-salon assez petit. Il y avait là deux becs de gaz brûlant à plein et donnant à cette petite pièce toute la lumière que le gaz peut donner.

« M. Slade me prit les mains et au bout de quelques instants tomba en trance. Ce passage fut accompagné par les secousses nerveuses ordinaires. Il me dit de nettoyer l'ardoise qui était sur la table. Je la lavai avec une éponge et l'essuyai avec mon mouchoir de poche. Je ne laissai pas éloigner un seul instant cette ardoise, qu'il passa sous le coin de la table, après avoir déposé un fragment de crayon à sa surface. Au bout de dix secondes à peine l'écriture commença et dix secondes plus tard, huit lignes d'écriture couvraient toute la surface de l'ardoise. »

Comme je l'ai dit déjà, Slade croit que cette écriture est tracée par l'esprit de sa femme. Peu importe ce qu'il croit : un fait reste, c'est la production d'écriture dans des conditions qu'aucun de nos prétendus malins ni de nos truqueurs ne pourra jamais reproduire. C'est chez Slade un article de foi absolue que l'écriture est le produit d'un agent spirituel qui transmet à sa puissance de volonté la faculté de donner un corps à ses pensées. J'ai assisté à la réunion de Bow Street Police Court et j'ai entendu émettre les suppositions enfantines de crayons chimiques, d'encres sympathiques, et bien d'autres encore. En conséquence, après avoir entendu toutes ces théories, je suis allé acheter en Holborn, chez un libraire, deux ardoises en porcelaine blanche, mesurant 7 pouces sur 5 et vers midi, le vendredi 2 novembre, je les ai portées chez Slade. Nous nous rendîmes dans le même salon que la première fois. Slade attendit vingt minutes sans aucun résultat et il se leva en déclarant qu'il n'avait alors aucune force. Cela ne m'étonna nullement, car je connaissais des personnes qui avaient perdu tout pouvoir pendant des semaines entières. Le lundi suivant, 5 novembre, à midi, je retournai chez Slade. J'enlevai moi-même l'enveloppe des ardoises, je brisai un fragment de graphite d'un huitième de pouce de longueur et le plaçai entre les ardoises, que je liai ensemble avec la même corde qui m'avait servi pour les apporter. On les déposa ensuite sur la table et Slade posa sur le cadre de l'ardoise supérieure le bout des doigts d'une de ses mains, tandis que l'autre était posée sur les miennes. J'entendis distinctement se produire l'écriture et lorsque j'ouvris les ardoises, j'y trouvai ces mots :

« Nous ne pouvons écrire avec ce bout de crayon. A. W. Slade. » Je liai de nouveau les ardoises, en y laissant le même crayon.

Une ardoise ordinaire que j'avais nettoyée avec soin fut placée sur la table,

et j'entendis se produire de l'écriture à sa face inférieure. J'avais gardé tout le temps mon coude sur cette ardoise. Quand je la retournai, j'y trouvai quarante-neuf mots écrits en moins de trois minutes, montre en main. Je rentrai dans le salon sur le devant et j'y trouvai un monsieur qui avait apporté avec lui une ardoise double, à charnières. Elle était écrite sur deux côtés, c'est-à-dire sur la face supérieure et sur l'inférieure de la partie interne des ardoises appliquées l'une sur l'autre. Il y avait soixante-quatre mots. A la page 94 de mon ouvrage, *Exalted states of the Nervous system*, je me sers de ces mots : « Foi et Volonté, la puissance de la volonté dans l'état normal ordinaire ne s'exerce pas au delà des actes essentiels aux fonctions de la vie; mais elle peut être habituée (pendant l'état anormal) à être dirigée hors et au delà de son canal ordinaire, de telle sorte que les phénomènes dépendant du cerveau, ou certains états anormaux, puissent être produits à la volonté de l'individu. Il faut un temps considérable pour arriver à la parfaite direction des organes qui ne sont pas à l'état normal, sous la puissance de la volonté. »

A la page 106 j'affirme : « La matérialisation de la pensée est la représentation cérébrale ou l'extériorisation de la forme à laquelle on a pensé. Si le fluide nervo-vital est suffisamment soumis à la volonté du médium, il est capable de projeter une forme matérielle qui, pendant un certain temps, pourra, sous la direction de la force de la volonté, manifester toutes les conditions d'une existence indépendante. »

Le médium doit nécessairement être une personne d'une sensibilité extrême et même morbide. Ceci étant, comment est-il possible qu'il reste calme et maître de lui-même; qu'il exerce la concentration et l'action de sa volonté, s'il est de propos délibéré rendu irritable; si sa sensibilité est blessée par une opposition puérile et inconsidérée? On ne peut pas demander d'obtenir des succès après avoir détruit toutes les conditions qui peuvent les assurer. Il serait tout aussi raisonnable de vous étonner de voir votre montre ne plus marquer l'heure, lorsque vous venez de la mettre en pièces.

Personne plus que moi n'admire la pure philosophie et les raisonnements logiquement déduits. Mais j'ai autant d'horreur que de mépris pour ces savants improvisés et présomptueux qui se figurent que l'on peut en un simple tour de mains résoudre les problèmes les plus abstraits posés par l'étude des fonctions cérébrales. Il ne faut pas oublier que le Collège des médecins de Londres méconnut aussi bien Harvey que Jenner. Il ne faut pas oublier davantage que la Société Royale de la Grande-Bretagne accueillit par un éclat de rire le compte rendu des expériences par lesquelles Benjamin Franklin prouvait l'identité de la lumière et des autres phénomènes électriques.

Napoléon renvoya à l'Académie des sciences la question de la navigation

à vapeur. Il en résulta que l'Académie déclara que cette idée était une conception ridicule. Lorsque George Stephenson proposa pour la première fois le transport des voyageurs en chemin de fer comment cette idée fut-elle reçue par la Chambre des Communes? Est-ce que son fils, Robert Stephenson et tous les autres Anglais n'ont pas tourné en ridicule le projet français de percer un canal à Suez? Et cependant quelques années plus tard la nation anglaise donna 4 millions de livres sterling pour acquérir un intérêt dans ce même canal! Qui donc, il y a cinquante ans, n'eût pas été déclaré parfaitement fou, s'il avait eu l'audace d'affirmer la possibilité de communiquer en quelques minutes avec nos amis de l'Australie? On pourrait multiplier les exemples montrant l'aveuglement des hommes les plus intelligents à propos des questions en dehors de leurs études habituelles. L'univers est plein de mystères qui ne font que provoquer le stérile étonnement de l'observateur facile à se décourager, tandis qu'ils poussent l'homme aux tendances philosophiques vers les recherches les plus audacieuses et les plus persévérantes. Contredire l'expérience du passé est un signe certain d'erreur: la suivre, au contraire, passe pour le meilleur signe de capacité hors ligne. Si on punissait l'ignorance de trois mois de travaux forcés, combien pourraient se flatter d'éviter l'agréable tâche de faire tourner la roue sans repos?

(*A suivre*) Traduit par le Dr O. Dusart.

L'AME ET LES RÊVES (1)

Cet article que nous avions annoncé dans le numéro de décembre et qui contient une réponse à une question spéciale de M. Béra sur le rêve chez les aveugles-nés, devait paraître dans le numéro de janvier. C'est par suite d'une confusion faite lors de la mise en pages que la publication en a été retardée jusqu'à aujourd'hui.

Il ne nous semble pas plus difficile de répondre à cette question : Pourquoi les aveugles-nés ne voient-ils pas en rêve? qu'à celle-ci : Pourquoi les « voyants » ne voient-ils pas en rêve avec leurs yeux? — Car,il est bien évident que ce n'est pas avec nos yeux, puisqu'ils sont fermés, que nous voyons les scènes qui se déroulent devant notre esprit, la plupart du temps à une distance plus ou moins éloignée du point où notre corps endormi repose. Qu'on soit presbyte ou myope, ou même privé momentanément de la vue on voit en rêve dans une égale mesure, mais au moyen d'un sens qui n'appartient qu'à l'esprit et qui n'est nullement localisé. Au réveil, nous

(1) Voir le numéro de décembre.

disons que nous avons vu ; mais cependant, dans le cas, par exemple, où nous faisons usage de lunettes à l'état de veille, nous souvenons-nous jamais de nous en être servis en rêve ? Non, parce que les yeux de l'esprit n'ont pas besoin de lunettes ; parce que le sens de la vue spirituelle n'a rien de commun avec celui de la vue physique. Nous voyons, mais nous ne saurions expliquer par quel organe ni comment nous voyons, pas plus d'ailleurs que la manière dont nous nous déplaçons. C'est parce que nous rapportons toutes nos impressions, toutes nos sensations à notre mode d'existence physique que nous disons, en parlant d'un rêve : nous avons vu, nous avons parlé, nous avons entendu, nous avons marché. Nous ne nous rendons pas compte, parce que cela nous est impossible, de nos impressions réelles ; nous les traduisons.

S'il est vrai que, pendant le sommeil, la vie du corps ne s'arrête pas, à plus forte raison faut-il, à moins d'admettre l'absurde, accorder à l'âme le même privilège. Et la vie de l'âme doit être autrement active que celle du corps qui, pendant le sommeil, est limitée simplement à l'entretien des forces et, pour ainsi dire, à la mise en équilibre des diverses fonctions physiques. Maintenant, pourquoi ne nous souvenons-nous pas des événements de la vie de l'âme, pendant le sommeil, comme nous nous souvenons des événements de l'autre ? C'est pour la même raison que nous ne nous souvenons pas de nos incarnations précédentes. C'est parce que nous ne pouvons être plongés à la fois dans la vie physique et dans la vie spirituelle. Chacun sait qu'un sujet mis en somnambnlisme fait, dans cet état, des récits dont il n'a aucunement le souvenir au réveil.

Les aveugles-nés voient en rêve exactement comme nous ; mais une fois éveillés, ils ne peuvent rendre compte de leurs impressions qu'au moyen des organes dont ils disposent. Celui de la vue leur faisant défaut, et celui, au contraire, de l'ouïe étant chez eux très développé, c'est naturellement de ce dernier qu'ils se servent pour la traduction de leurs pensées.

(*A suivre.*) ALGOL.

LES VOIX DU TOMBEAU

Aux néantistes

C'est en vain qu'aujourd'hui le monstre néantiste
Ose lever son front de Moloch criminel,
Nos regards, malgré nous, se tournent vers le ciel,
Ne pleurons plus nos morts, puisque leur âme existe.

Ils sont là près de nous les très chers disparus,
Nous frôlant, nous pressant de leur forme invisible,
Et comme les objets sur la plaque sensible
Ils sont dans notre cœur pour ne s'effacer plus.

Hélas ! nos sens grossiers souffrent de l'impuissance
De percer le rideau du vieux théâtre humain ;
Mais le pressentiment nous montre le chemin
Du pays où la mort est une renaissance.

De ce pays, dit-on, nul être ne revient
Et le vulgaire croit en la fausse science
Qui répète : néant ! un peu de patience,
Attendez, les chercheurs, l'invisible vous tient.

Malgré vous, ô savants, vous y viendrez en foule,
Insensés qui voyez la matière partout,
Sans songer qu'au-dessus vibre dans le grand Tout
L'Esprit intelligent dont l'univers découle.

Et vous serez vaincus, confondus par les faits ;
L'au-delà méconnu chantera sa victoire,
Et les murs décrépits de votre tour d'ivoire
Comme un château d'enfant s'écrouleront défaits

JULIEN LARROCHE

Paris. Janvier 1902.

LE MYSTÈRE FOXWELL

Suite du rapport des investigations psychiques (1).

Depuis mon article paru dans le *Light*, le 16 février, le public s'est intéressé à tel point aux résultats incontestables obtenus par ceux qui s'étaient livrés à des investigations psychiques pour élucider ce mystère qui entourait la disparition de M. Foxwell, qu'il est probable qu'on en gardera encore longtemps le souvenir.

Il y a longtemps que j'espérais terminer mon récit ; mais à la fin de janvier, je suis tombé si sérieusement malade que j'ai dû garder le lit pendant trois mois ; aujourd'hui, quoiqu'encore imparfaitement remise, je vais essayer de tenir ma promesse.

La publication de mon article, coïncidant avec ce que le grand public savait déjà de l'affaire, excita un intérêt général et provoqua la sympathie ou la critique à un point que je ne saurais décrire. Cet article a été traduit dans un grand nombre de langues étrangères et j'ai reçu à son sujet des lettres nombreuses des lieux les plus inattendus de l'étranger. Beaucoup de journaux anglais l'ont reproduit et un plus grand nombre d'autres l'ont commenté ; comme on continuait à le demander d'un peu partout après que le numéro du journal fut épuisé, on le réimprima dans le numéro du *Light* du 6 avril 1901.

(1) Voir la *Revue* de septembre.



Cet article a suscité des discussions spirites dans des journaux qui n'ont rien de spirite et j'ai reçu continuellement des lettres de personnes étrangères à ces questions, réclamant des suppléments d'information. Pour ceux qui s'adonnent aux recherches psychiques, nos expériences demeureront comme une preuve importante de l'identité des esprits, de leur retour, de leur possibilité de communiquer avec nous, car ni l'hypothèse de la télépathie, ni celle de la subconscience ne peuvent servir à les expliquer. Elle ont donc une grande valeur pour la cause spirite.

Avant de reprendre mon récit, je veux profiter de l'occasion pour dire ceci : on m'a rapporté de sources diverses et toutes dignes de foi,qu'un médium londonien bien connu prétend avoir, lui aussi, pris part à ces expériences et qu'une part des résultats satisfaisants lui sont dus. Je suis certaine que le médium en question n'a pas eu la moindre entrevue avec Mme Foxwell et qu'il n'a absolument rien à voir avec les recherches que j'ai exposées dans le *Light* du 16 février. Il entre bien dans nos intentions de réfuter, dans l'intérêt de la vérité, ces affirmations menteuses toutes les fois que l'occasion le demandera; je répète que les personnes énumérées dans mon article formaient seules le petit cercle d'amis, dont les investigations furent couronnées d'un succès si complet et si étonnant, succès à présent universellement connu.

Il y a quelques semaines, un correspondant du *Light* me demandait un supplément d'information au sujet du chapeau et du parapluie de M. Foxwell qui n'ont pas été retrouvés. Pour lui répondre il est utile de discuter certaines expériences que, jusqu'à présent,j'ai passées sous silence, non pas parce que je leur attribue moins d'importance et d'intérêt, mais simplement parce que j'ai jugé prudent, dans mon premier article, de m'en tenir à celles de nos révélations qui ont été vérifiées par la découverte du cadavre de M. Foxwell, découverte qui établissait leur exactitude; mais à toutes nos séances elles ont été accompagnées de beaucoup d'autres choses qui n'ont pas été jusqu'à présent corroborées par les événements.

Toutefois les informations obtenues des divers esprits-guides portaient des marques si indéniables de bonne foi qu'il me semblerait imprudent de négliger ou de dénoncer trop tôt celles qui n'ont pas encore été confirmées; cette attitude expectante ne préjuge en rien de leur valeur réelle. Quant à moi il ne me reste plus qu'à rapporter fidèlement ce qui est nécessaire pour compléter le récit de nos expériences.

Dans une direction quelque peu inattendue, nous avons rencontré de sérieux obstacles de la part de l'esprit Foxwell lui-même; bien qu'il manifestât un désir très touchant de voir retrouver son corps, bien qu'il nous aidât par des instructions écrites très précises, bien qu'il nous guidât en se rendant visible aux médiums jusqu'à un endroit très rapproché de celui où

son corps fut découvert le jour suivant, il se tut avec persistance au sujet de la femme qui, d'après l'écriture automatique, répétait : chut... chut..., pendant la nuit où, à ce qu'il prétend, il fut assailli au sortir de la gare de Thames Ditton.

Voici comment la vision psychique de ce qui arriva cette fatale nuit du jeudi 20 décembre 1900, se présentait à nos esprits-guides et aux médiums.

Il était tard quand M. Foxwell arriva à la gare de Thames Ditton ce soir-là; la pluie tombait par torrents et un vent fou balayait la campagne, de sorte que tous ceux qui étaient forcés de s'exposer à la fureur des éléments se hâtaient de se rendre à destination. Au bout du chemin par lequel on quitte le quai d'embarquement, à côté du guichet, les médiums virent la forme d'une femme faisant le guet; M. Foxwell qui s'approchait en se hâtant la reconnut selon toute apparence et ils causèrent durant quelques instants. La femme semblait très désireuse d'obtenir de M. Foxwell quelque chose que celui-ci lui refusait énergiquement. Au moment où, avec un geste de colère il s'éloignait sous la voûte dans la direction de son domicile, deux hommes qui, jusqu'à ce moment, s'étaient tenus dans l'ombre, surgirent tout à coup et l'arrêtèrent. L'un de ces hommes était grand et mince; il était coiffé d'une casquette en drap avec des pattes de chaque côté pour protéger les oreilles; son visage paraissait voilé ou masqué en partie; son compagnon était beaucoup plus petit de taille. Le grand frappa M. Foxwell sur la tête avec quelque chose de lourd quoique mou et celui-ci fut à demi assommé du coup. Pendant qu'il était ainsi étourdi, on le baillonna avec quelque chose qui semblait être un mouchoir et les deux hommes le soutenant, chacun d'un côté, il fut ainsi promené pendant un temps considérable avant d'être précipité à l'eau.

Pendant que nous allions à la recherche de son cadavre, le mercredi 30 janvier, l'influence de ces gens se fit fortement sentir tout le long de ce terrible chemin que nous suivîmes pour ainsi dire pouce par pouce, guidés par M. Foxwell lui-même, visible pour les médiums et marchant droit devant eux. Nous eûmes distinctement la sensation que leur intention première était de le noyer dans ce grand étang qui était au milieu du champ où nous trouvâmes l'auberge, que M. Foxwell nous avait indiquée par l'écriture automatique et par l'intermédiaire de M. Von Bourg. Mais ils furent déçus en trouvant l'étang à sec; sous l'influence psychique nous le traversâmes et nous le dépassâmes. Arrivée entre les deux barrières la malheureuse victime était exténuée; elle tomba sans connaissance en gémissant; et, en cet endroit, M. Foxwell ayant partiellement établi son contrôle sur l'organisme de M. von Bourg répéta cette scène lamentable en présence de M. Knowles et de moi-même, comme je l'ai déjà dit. A partir de cet endroit il fut alternativement traîné et porté, la femme marchant toujours en tête et prêtant l'oreille pour éviter tout importun. Quand on eut atteint la

grande route, on se consulta pour savoir s'il convenait de jeter M. Foxwell dans l'étang qui était sur la droite, auprès de quelques constructions; mais soit à cause du voisinage de la grande route, soit à cause du peu de profondeur de l'eau, que nous avons sondée, on y renonça; alors les deux hommes le transportèrent de l'autre côté de la route, à gauche, puis, sautant la clôture, ils entrèrent dans le pré et arrivèrent bientôt après sur les bords du Mole. Je ne dirai pas pour le moment ce qui arriva en cet endroit; j'aime mieux le laisser pour le compte rendu d'une autre séance que nous tînmes le jour d'après la découverte du cadavre, séance à laquelle je n'ai pas même fait allusion dans mon précédent article.

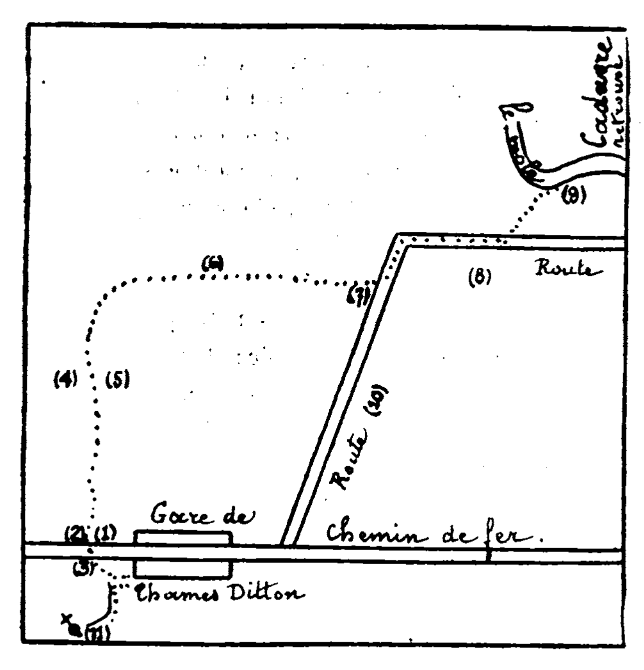
La partie relatée de cette vision (je tiens à ce que ce soit bien entendu) se présenta toujours de la manière la plus nette possible, non pas séparément, mais comme une partie de l'ensemble ; et les esprits amis qui mirent, si possible, autant d'acharnement que nous-mêmes à débrouiller le mystère et à chercher le cadavre, maintinrent et maintiennent encore obstinément que M. Foxwell n'a pas été victime d'un accident et que les gens dont nous avons parlé sont la cause de sa mort. L'opinion de ces esprits est aussi que l'attaque était préméditée depuis quelque temps et que la victime avait été filée jusqu'à une occasion propice. D'ordinaire il rentrait plus tôt et souvent accompagné d'un ami ; mais, la nuit fatale, l'heure avancée et la solitude produite par la tempête le mirent à proprement parler à la merci de ses agresseurs.

La vérité de l'assertion des esprits, nos amis, que le vol n'avait pas été le mobile du crime a été démontrée quand on a découvert le cadavre : ni la montre ni la chaîne de la victime, ni les bagues, ni l'argent n'avaient été enlevés. Ces esprits supposent que le mobile du crime a été le dépit : cette femme avait voulu se venger d'un tort réel ou imaginaire et les médiums, dans leur vision, la virent emporter le chapeau et le parapluie.

N'oublions pas que le cadavre de M. Foxwell fut trouvé dans une direction opposée à celle de son domicile ; le plan ci-joint aidera le lecteur à comprendre ma pensée. On se souvient que toute trace de l'agent de change fut perdue après qu'il eut envoyé du bureau de Pinsbury Park, un télégramme à sa femme, tard dans l'après-midi, après sa visite à sa mère malade ; il était donc naturel de supposer que c'était à Londres qu'il fallait le chercher.

Si nous avons ces détails bien présents à l'esprit, nous ne manquerons pas d'être doublement frappés par ce fait qu'à notre séance, à la maison de la victime, le lundi 28 janvier, non seulement le Maori, l'esprit-guide de M. Knowles, décrivit exactement M. Foxwell et nous donna d'autres détails entièrement ignorés de M. Knowles, mais encore que M. Foxwell lui-même, par l'écriture automatique et par l'intermédiaire de M. von Bourg, nous dit

que son corps gisait au fond de l'eau, à peu près à un mille de la maison ; il indiqua la direction et la suite a prouvé qu'il avait dit vrai.



La ligne pointillée indique le chemin suivi par nous. (1) chemin sortant de la gare. (2) Guichet. (3) route du viaduc où eut lieu l'attaque. (4) Etang à sec. (5) Auberge. (6) Première barrière. (7) Deuxième barrière. (8) Etang. (9) Lieu où on suppose que le cadavre fut jeté dans l'eau. (10) Route que les hommes et la femme prirent, à ce qu'on suppose, pour revenir (11). Maison de M. Foxwell.

Le vendredi 1er février, qui était le lendemain du jour où le cadavre de M. Foxwell fut trouvé flottant sur la Tamise, un peu au-dessous de l'endroit que nous avons conseillé de sonder, Mme P., le Dr X. M. von Bourg, M. Knowles et moi, nous allâmes à Thames Ditton dans l'après-midi pour savoir ce qui était arrivé depuis le mercredi.

Comme bien on suppose, nous trouvâmes cette malheureuse Mme Foxwell affolée par le choc qu'elle avait reçu ; elle nous dit que le jour précédent, qui était le 31, elle était allée en personne désigner l'endroit du Mole qu'on devait sonder ; après que les hommes eurent fouillé quelques instants avec leurs perches, le cadavre fut aperçu flottant sur les eaux de la Tamise, juste en dessous de l'endroit indiqué ; il fut identifié grâce à la montre que lui avait donnée M. Ferguson en cadeau et qui portait son nom gravé. Or on se rappelle que le Maori, par l'intermédiaire de M. Knowles, avait décrit exactement M. Foxwell et signalé cette montre ainsi que le nom, en même temps que certains autres menus bijoux, au sujet desquels norma-

lement M. Knowles ne pouvait rien savoir; Mme Foxwell, très surprise, avait reconnu la parfaite exactitude de tout cela.

Entre le mercredi où eurent lieu nos recherches et le vendredi dont je parle maintenant, le Maori n'avait cessé de se faire entendre de son médium, M. Knowles, et par son intermédiaire de me décrire la femme. Le vendredi, chez Mme Foxwell, je priai son beau-frère, qui n'éprouvait aucune sympathie pour nos investigations psychiques, de noter par écrit le signalement de la femme qui se présentait si nettement dans la vision des médiums.

Il consentit à le faire; demeurés seuls avec lui, M. Knowles et moi, nous décrivîmes la taille, le costume, l'âge approximatif, l'expression et les particularités de cette personne; puis nous lui demandâmes si cette description lui disait quelque chose; il reconnut que M. Foxwell avait, en effet, connu quelqu'un qui répondait assez bien à ce signalement. Si c'est là purement et simplement une coïncidence, admettons qu'elle est intéressante; et quelque grand qu'eût été notre désir de poursuivre nos recherches dans cette voie, nous avons dû y renoncer; maintenant que le sort de M. Foxwell est connu, la famille refuse d'aller plus loin; M. Foxwell lui-même pendant nos séances s'est toujours renfermé dans le silence toutes les fois que nous le questionnions sur ce point particulier.

Quand notre description eut été soigneusement enregistrée, M. Knowles et moi, nous rejoignîmes la compagnie et, après avoir pris le thé, le docteur X alla au dépôt mortuaire voir le cadavre; ensuite il alla déposer à l'enquête.

Pendant son absence, M. von Bourg proposa une séance avec ses deux cristaux et décrivit l'une après l'autre les diverses visions qui se présentaient à lui.

Il assista encore une fois à l'arrivée de M. Foxwell à la gare de Thames Ditton, à sa conversation avec la femme, à l'attaque, à la terrible promenade de minuit, à l'arrivée sur les bords du Mole; et c'est ici que je reprends mon précédent récit.

M. von Bourg aperçut distinctement dans le cristal, gisant sur le sol, le corps à peu près inanimé de la victime. Il décrivit la pluie torrentielle, le gazon détrempé, les premières lueurs du matin et l'immobilité du corps. Auprès se tenaient les deux hommes, se préparant à jeter le moribond dans l'eau. La femme y était aussi et tenait ouvert au-dessus de sa tête le parapluie de M. Foxwell, parapluie qu'elle emporta ensuite. Vint ensuite une description de la femme, qui coïncidait étonnamment avec celle que le Maori nous avait donnée à la première séance.

La description de M. von Bourg était, dis-je, exactement la même que celle du Maori donnée par l'intermédiaire de M. Knowles. Or, il n'y avait eu à ce sujet aucune communication entre les deux médiums, à moins que

cette communication n'ait été inconsciente et télépathique, ce qui est toujours possible entre médiums et sensitifs.

Vint ensuite une vision dans le cristal très remarquable au sujet du parapluie. M. von Bourg énumèra rapidement les circonstances au milieu desquelles Mme Foxwell l'avait donné à son mari ; il décrivit le costume qu'elle portait quand elle alla l'acheter à Londres ; il dit par quel chemin elle y alla, dans quel magasin elle entra ; il donna le signalement du commis qui la servit, indiqua de quelle sorte de parapluie il s'agissait exactement et même le prix qu'il coûta. Eh bien ! le parapluie si minutieusement décrit, il prétendit le voir nettement dans le cristal ; la femme debout auprès du corps inanimé de M. Foxwell, le tenait ouvert, pendant qu'elle surveillait sans aucune émotion les deux hommes qui se préparaient à jeter leur victime dans l'eau. Quand ce fut fait, tous les trois regagnèrent la gare par la route ; ils entrèrent dans cette gare et enfin disparurent comme dans une foule ; et à ce point la vision dans le cristal prit fin.

J'aimerais aussi à noter une autre révélation intéressante que nous eûmes par l'intermédiaire de Mme P., médium, le mercredi précédent, après nos recherches et avant de quitter la maison de Mme Foxwell.

Mme P. prétendit voir la forme d'un pasteur, célébrant un service funèbre ; elle la décrivit à Mme Foxwell ; celle-ci répondit que c'était bien là le signalement du pasteur de l'endroit qui, selon toute probabilité, célébrerait la cérémonie funèbre si le cadavre de son mari était retrouvé. Mme P. pensait que cette vision indiquait que le cadavre serait retrouvé et qu'un service funèbre serait célébré. Or, chose étrange, après l'enquête le cadavre de M. Foxwell fut rapporté à la maison et un service funèbre fut dit sur la bière par un pasteur qui rappelait, trait pour trait, celui qu'elle avait décrit.

En rentrant chez nous par chemin de fer, le vendredi, après la séance des cristaux, nous étions tous possédés du désir ardent de savoir le fin mot du mystère. M. von Bourg nous invita obligeamment à venir chez lui un soir pour tenir une séance, pour laquelle il demanderait à Mme Foxwell quelque objet qui eût été pris sur le cadavre.

Mme Foxwell nous donna un des gants qui avaient été enlevés du cadavre alors qu'il était au dépôt mortuaire, et le vendredi soir 15 février, le Dr X. M. Knowles et moi, nous nous rencontrâmes chez M. von Bourg, comme il était convenu ; les autres membres du cercle primitif ne purent être présents.

Malheureusement, en cette occasion, tout semblait conspirer pour rendre les chances de succès aussi minces que possible. Il faisait un grand froid et un très mauvais temps. Le Dr X et M. von Bourg souffraient de rhumes intenses ; M. Knowles était très souffrant et tout à fait incapable de prendre part à une séance ; quant à moi j'éprouvai les premiers symptômes de ma

maladie. Néanmoins, nous formâmes la chaîne et, après avoir placé le gant tout raidi et tout déformé au milieu d'une petite table, nous commençâme la séance. Les esprits, nos amis, purent amener M. Foxwell dans notre cercle et les médiums le virent nettement se tenant debout entre M. von Bourg et le Dr X. Il établit en partie son contrôle sur M. von Bourg, et essaya de parler sans pouvoir obtenir autre chose que des bruits et des étouffements pénibles. M. von Bourg fut transporté dans son corps astral jusqu'à l'endroit où le corps fut précipité à l'eau, mais nous n'obtînmes rien de nouveau qui fût intéressant. M. Foxwell nous sembla trop peu maître de lui encore pour se rendre compte d'autre chose sinon que le cadavre avait été retrouvé et enseveli; de sorte que son inquiétude première avait disparu. Nous remarquâmes encore une fois sa répugnance à parler de ses agresseurs, quoiqu'il ne répudiât pas ses anciennes déclarations à leur sujet; peu après il nous quitta en disant : « J'essaierai de vous en dire davantage la prochaine fois. » Depuis ce moment nous n'avons plus obtenu aucune révélation de valeur. Une nouvelle séance, tenue pendant ma maladie chez le Dr X, n'a pas donné davantage de résultats.

Mon intention n'est pas d'exposer des théories ou des idées préconçues au sujet des visions des médiums non confirmées jusqu'à ce jour. Mais il était nécessaire de les rapporter pour compléter le récit sincère de nos investigations psychiques au sujet du cas Foxwell. Les choses demeurent donc indécises pour le moment.

Qui peut sonder l'importance de ces visions non confirmées ? Qui oserait dire que la vision de ces deux hommes et de cette femme se présentant sans cesse aux médiums n'a pas grande signification? Par ce qui a été vérifié, il me semble prudent, à moins de preuves formelles du contraire, de ne pas traiter trop vite d'hallucinations sans valeur celles de nos expériences attendant encore une confirmation.

Qui peut dire ce que l'avenir nous réserve ! L'histoire n'est-elle pas pleine de crimes mystérieux dévoilés de la manière la plus inattendue? Si en cette circonstance nous avons affaire à un crime hideux, tôt ou tard les criminels seront punis ; car tous les spirites se rendent compte que même des crimes restés impunis sur le plan physique, trouveront un jour leur châtiment en vertu de la loi inéluctable du Karma. Si c'est au-delà de la tombe, n'importe : l'égo conserve la faculté de supporter des angoisses bien plus terribles que celles qu'il peut supporter dans la chair, où ses capacités sont limitées par l'ambiance.

L'égo immortel qui emporte avec lui dans l'au-delà le fardeau de ses fautes cachées, un souvenir bourré de pensées honteuses, d'aspirations troubles et d'impuretés, se crée à lui-même un véritable enfer, où il aura à supporter pendant des périodes indéfinies l'existence dans les conditions

les plus tristes du monde spirituel, dans ce que les spirites appellent les « sphères sombres ». Et il ne pourra recommencer à progresser que lorsqu il se sera rendu un compte parfait du mal qu'il a fait sur la terre.

Mais quoique nous commencions à nous rendre compte que nous sommes les uniques artisans de notre destinée, le cri d'angoisse du pauvre esprit en peine n'est pas poussé en vain. Dès que nous avons des pensées et des aspirations plus nobles, des entités spirituelles plus hautes peuvent venir à nous. L'égo, alors, grâce au savoir acquis, continue sa marche ascensionnelle à travers les innombrables étapes de son existence spirituelle et immortelle; et c'est ainsi seulement qu'il peut arriver à parfaire son évolution.

EFFIE BATHE

Karma (1)

Il est, à la base de la doctrine ésotérique dont les théosophes modernes nous expliquent progressivement la terminologie et la symbologie — si longtemps tenues secrètes par les initiés des sanctuaires — il est un principe essentiel, fondamental qui paraît, non seulement servir de pivot à toute l'économie du plan de la création, mais participer encore à la genèse des divers états d'âme que nous constatons en nous, à telles époques de notre vie morale et intellectuelle.

Or, il y a des moments où l'homme éprouve le besoin d'établir le bilan de sa situation psychique, de savoir au juste où il en est; en un mot, et pour employer un terme de marine, de « faire son point », de « prendre hauteur », afin de pouvoir s'orienter sur l'Océan où flotte la nef que dirige sa destinée.

Eh bien, c'est à la constatation de ces points de repère que nous sert, en toute concurrence, le principe auquel je fais allusion. Il est d'une telle importance et se rattache si étroitement aux plus hautes questions dont puisse s'occuper le spiritualisme moderne, qu'il m'a paru intéressant de l'étudier dans ses origines, sa nature, ses modes de fonctionnement et d'en donner, ici, un résumé que j'offre à titre de « sujet d'édification » aux lecteurs de la Revue. Étant donné que certains d'entre eux éprouvent ce besoin d'orientation, ils seront heureux de constater, s'il y a lieu, qu'ils sont peut-être arrivés à tel tournant de leur route, où pourraient s'ouvrir devant eux de nouvelles perspectives et de plus larges horizons.

Livrons-nous donc à cette étude en nous efforçant d'y mettre la clarté et la circonspecte progression qu'elle comporte, disons plutôt qu'elle exige.

(1) Nous rappelons que nous n'assumons aucune responsabilité pour les opinions philosophiques et principalement théosophiques exposées par nos correspondants (N. de la R.).



Ce qu'il faut savoir, tout d'abord, et ne jamais perdre de vue, c'est que, dans la création, tout est ordre, c'est-à-dire harmonie et que cette harmonie y est à jamais maintenue par un ensemble de lois qui, s'enchaînant les unes aux autres, s'associent en vue de l'évolution universelle.

Toutes ces lois sont donc solidaires. Depuis celles qui, dans les phénomènes physiques, fournissent au savant les éléments d'une forme de raisonnement connue sous le nom d'induction et qui lui permet de conclure, d'un nombre limité de cas observés à tous les cas semblables que régit une règle commune, jusqu'à ces autres lois plus hautes qui, dans tel cas donné, permettent également au philosophe d'induire les produits futurs d'un groupe d'énergies passionnelles préalablement étudiées — tout, en nous et autour de nous, est dirigé par des lois immuables, auxquelles obéissent, non moins que les forces matérielles, ces forces invisibles, souvent inconnues, parfois inconscientes, mais néanmoins douées d'une prodigieuse puissance et qui, dans le monde psychique, s'appellent pensées, sentiments et volonté.

Ces lois diverses, est-il besoin de le dire? s'enchaînent dans un ordre hiérarchique. Depuis l'attraction ou la répulsion qui se manifestent entre deux infimes molécules, jusqu'aux influences mystérieuses et réciproques qu'exercent l'une sur l'autre deux âmes aimantes ou haineuses, il y a série, échelle progressive. Or que trouvons-nous au bout de cette série, au plus haut degré de cette échelle? Nous trouvons *Karma*, origine de toutes ces lois dont elle est la synthèse et comme l'efflorescence.

Qu'est-ce donc que Karma?

« Ce mot sanscrit, lisons-nous dans un avant-propos de M. D. A. Courmes, veut dire action, action dans toute la plénitude des potentialités conformes à la loi qui régit le monde et qui, suivant qu'elle s'applique aux personnes ou aux choses, se manifeste, là, par la compensation et la justice, ici, par la réaction et l'équilibre ».

Karma n'est rien d'autre que la volonté divine. C'est le chant de gloire, l'hymne triomphal dont les sphères se renvoient les échos, chacune d'elles formant comme une des notes dont se compose l'harmonie universelle.

C'est la lumière dans le rayonnement de laquelle évolue le monde moral, monde dont les deux pôles sont, d'une part, la Justice immanente, d'autre part, l'Amour inépuisable que répartit entre chacune des créatures vivantes qui peuplent l'univers, ce Karma — loi suprême des rétributions intégrales.

Amour, Justice, mots mystérieux et redoutables! Osons-nous bien les évoquer, sans amertume ou ironie, cette justice et cet amour énigmatiques, quand nous contemplons de haut le triste monde que nous habitons?

Y a-t-il autre chose que de l'injustice, sur cette terre où trône la violence au détriment de toute faiblesse? Y a-t-il autre chose que de la haine, dans

cette humanité dévoyée par l'ambition, la jalousie, les convoitises insatiables et dans le déchaînement de toutes ces passions sanguinaires qui font s'entrechoquer nations et individus qu'un souffle véritablement démoniaque exalte jusqu'à la folie ?

Par qui sera-t-elle reconnue et acceptée cette prétendue loi des « justes rétributions » alors, que tous les *sois* enivrés d'égoïsme, aveugles et sourds dans leur insensibilité voulue, piétinent à l'entour sur leurs victimes dont nul n'écoute les sanglots ni ne compte les larmes?...

Examinons cependant, sans nous abandonner au découragement. Etudions les faits, interrogeons les phénomènes de ce monde invisible où nous ont fait pénétrer les doctrines spiritualistes. Cette nature amie qui nous a révélé tant de mystères, qui lentement mais successivement déchire les voiles et recule les horizons, demeurera-t-elle sourde et muette devant nos interrogations passionnées?

Non,elle ne restera pas muette et c'est par la voix de Karma qu'elle va nous répondre — non point le Karma suprême, absolu qui, du haut des empyrées, régit l'univers dans son impassible immuabilité —, mais le Karma humain, notre Karma intime et personnel qui, tout au fond de nous-mêmes, nous pénètre d'une lueur divine et constitue l'élément fondamental de notre vie morale, en servant pour ainsi dire d'étoffe à notre conscience elle-même.

« Moi, Bouddha, dit l'un des plus grands maîtres, moi qui ai pleuré avec toutes les larmes de mes frères et dont le cœur a été brisé par la douleur de tout un monde, je souris maintenant et suis heureux, car la liberté est. O vous qui souffrez, apprenez; je vous enseigne la vérité. Ce sont nos pensées qui ont fait de nous ce que nous sommes. La haine n'est vaincue que par l'amour... L'homme revient moissonner les choses qu'il a semées. — Ceci est la doctrine du Karma ».

Eh bien, c'est ce Karma qui nous répondra quand nous le connaîtrons, que nous saurons comment il se forme et de quelle façon il s'accomplit, au cours des âges, tout aussi bien dans notre for intérieur que dans l'universelle évolution des diverses humanités.

Car, c'est en nous qu'il se forme, en nous qu'il fonctionne, en nous qu'il laisse ses traces ineffaçables, ses indélébiles impressions, puisqu'il n'est autre chose que l'expression même de notre état moral, l'impeccable sanction de nos mérites et de nos démérites. Aussi est-ce avec juste raison qu'on l'a comparé à une sorte de *compte-courant* qu'établit au Grand livre de notre vie l'inscription scrupuleuse des actions bonnes ou mauvaises qui forment, soit notre actif justificatif, soit notre passif accusateur.

L'on pourrait, dans une certaine mesure, prêter à Karma les paroles qu'entendait l'initié des anciens sanctuaires de Memphis ou de Thèbes, alors qu'au bout de ses épreuves, brisé par les émotions, effleuré qu'il avait

été maintes fois par l'aile de la mort, il voyait s'approcher de lui une figure de femme portant un rouleau de papyrus.

« Je suis, lui disait-elle, ta sœur invisible, je suis ton âme, je suis ta conscience divine et ceci est le livre de ta vie. Il renferme les pages pleines de tes existences passées et les pages blanches de ta vie future. Un jour, je les déroulerai devant toi. »

Voici que nous entrons au cœur même de notre sujet. Serrons de plus près, étudions dans ses plus intimes détails cette question palpitante, ce problème demeuré si longtemps obscur auquel se rattachent toutes les inconnues et dont la solution peut seule dissiper nos doutes, calmer nos inquiétudes.

Quelle est donc l'origine de Karma? En quel milieu secret plonge-t-il ses plus profondes racines?

Ce milieu, c'est notre cœur auquel s'associe notre cerveau, pour procréer, en collaboration, tantôt dans le calme et la paix d'une conscience droite et pure, tantôt dans l'orageux tourbillon de nos colères, là, des pensées sereines, ici, des sentiments de violence que projette comme des flammes le foyer de nos passions mauvaises.

C'est donc la pensée, cette mystérieuse émanation de notre double organisme intellectuel et moral, qui se trouve à l'origine de toute impulsion et par suite de toute action concomitante.

Voilà ce que nous enseignent les maîtres et ce phénomène psychique nous le connaissions déjà. Mais ce que nous ignorions, c'est l'extraordinaire puissance de ces pensées génératrices, leur effective vitalité, l'intensité de leurs effets, la permanence de leurs résultats ultérieurs.

Toute pensée, nous dit catégoriquement le Dr Pascal, toute projection cérébrable qui tout d'abord n'est qu'une image, devient bientôt une forme en vibration qui s'anime, un être en potentialité, c'est-à-dire un rayon d'intelligence, autrement dit une âme qui, se revêtant de matière plus ou moins subtile, peut former une entité vivante dont cette matière est le corps dont cette pensée constitue l'âme. Cet être, transitoire, à la vérité, mais qui peut bénéficier parfois d'une durée relative, possède une force toujours proportionnelle à l'énergie de la pensée qui l'a généré. Si cette pensée a été une vibration d'amour, l'être qui en résulte ne sera rien moins que l'incarnation d'une puissance bienfaisante.

Aussi, n'est-ce point faire acte de sentimentalité poétique, que de considérer comme sérieuse l'efficacité des bons souhaits formés avec sincérité, des prières ferventes ou des pensées affectueuses et de les croire capables d'exercer quelque action sur ceux qui en sont l'objet. C'est bien en toute réalité qu'ils forment autour de ces derniers comme une atmosphère bénie et protectrice pouvant tenir à l'écart, soit telles influences compromettantes, soit même tels maléfices dangereux.

Mais si, au contraire, c'est une âme de haine qui anime cet être que procréa une pensée malveillante, c'est sur l'homme d'où il émane, tout aussi bien que sur les personnes de son entourage, qu'il réagira comme un ferment destructeur. Le mal et la haine ne sont malheureusement pas moins effectifs que l'amour et le bien, dans leur action directe; aussi se manifestent-ils visiblement, parfois même avec une étonnante rapidité. Une pensée venimeuse peut, comme une flèche empoisonnée — si toutefois la Loi divine le permet — occasionner des effets néfastes sur la personne contre laquelle elle a été dirigée... comme elle peut aussi retourner à son point de départ, étant donné que toute projection mentale ne frappe pas nécessairement l'objet visé, si ce dernier est un être naturellement bon. Et c'est alors, dans ce dernier cas, que toute chargée de sa force criminelle et destructive, elle retourne vers celui qui l'a projetée et peut le tuer par une sorte de choc en retour, attirée qu'elle est par son générateur qui demeure ainsi son « centre de vie ».

Combien de fois n'a-t-on pas vu mourir subitement telle personne qu'enflammait une violente impulsion de haine ou de colère? Toute l'histoire des mystérieux envoûtements du moyen-âge s'explique par ces possibilités d'actions étranges, scientifiquement démontrées, aujourd'hui, par l'étude des phénomènes des extériorisations (Voir les ouvrages du colonel de Rochas). « Toute pensée, dit à son tour Mme Annie Besant, toute pensée humaine qui, tout d'abord, semble ne pouvoir être qu'abstraite et fugitive, peut devenir une entité active, en s'associant ou mieux en fusionnant avec un Elémental, c'est-à-dire l'une des forces primordiales et semi-intelligentes qui fourmillent au sein des divers règnes de la nature. Créature engendrée par l'esprit, elle survit comme entité agissante pendant un temps plus ou moins long, suivant l'intensité initiale de l'action cérébrale qui l'a produite. Une pensée bonne et généreuse se perpétue de la sorte comme puissance bienfaisante, tandis qu'une projection haineuse, au contraire, génère des résultats maudits et pour ainsi dire démoniaques. »

L'on ne saurait croire combien de ferments désastreux peuvent émaner de telle personnalité violente qui, au sein de sa famille ou dans le cercle habituel de ses connaissances, laisse déborder les manifestations de ses instincts grossiers, vindicatifs, incurablement nuisibles. Enfants, parents et amis, peuvent être corrompus et comme empoisonnés par les dangereux effluves de ces âmes perverses, hantées par les mauvais Esprits de l'espace qui s'associent à elles pour les pousser à haïr, à nuire et faire souffrir les autres. « Il ne faut qu'un seul homme méchant et puissant, dit avec raison Diderot, pour que cent mille autres hommes pleurent, gémissent et maudissent leur existence. »

Il n'est pas inutile d'ajouter qu'en revanche et fort heureusement, il existe

autour des âmes sereines et pures, une atmosphère de paix et de bénédiction dont bénéficient tous ceux qui sont en contact avec ces bienfaisantes personnalités humaines.

C'est ainsi que l'homme remplit incessamment son sillage, à travers l'espace, d'un monde émané de lui, tout peuplé des créations de son imagination, de ses désirs, de ses impulsions bonnes ou mauvaises, de ses passions nobles ou basses, et c'est de ces entités invisibles et impalpables qu'émanent de véritables courants magnétiques qui réagissent sur toute organisation nerveuse et sensitive, proportionnellement à leur intensité dynamique.

Il est maintenant facile de comprendre, sans que nous insistions davantage, de quelle importance doit être l'apport de nos pensées, même les plus fugitives, dans ce Grand livre où les enregistre Karma, Karma la loi même de notre vie dont l'unique et suprême but est l'évolution de notre monade divine. Est-il besoin d'ajouter que c'est avec ordre, en toute justice et en parfaite continuité, que procède cette évolution. C'est l'ordre qui imprime le mouvement, c'est la justice qui le régularise, c'est enfin la continuité qu l'assure suivant la loi des rétributions karmiques qui, de la sorte, se trouve associée à la loi de réincarnation, puisque nous récoltons dans chaque existence ce que nous avons antérieurement semé (Dr Pascal).

Et maintenant que nous connaissons l'origine de Karma, avançons d'un pas encore et disons comment il fonctionne et dans quel milieu se déroule son action tout à la fois directrice et réparatrice.

Toutefois, avant de poursuivre, arrêtons-nous quelques instants pour rappeler, s'il en est besoin, quelques-unes des notions qu'il est indispensable de connaître; quand on veut étudier la doctrine spiritualiste.

Rappelons donc, au sujet de la constitution de l'homme, que son entité psychique, en d'autres termes que son esprit, son âme ou son *Ego* est pour ainsi dire revêtu de divers corps, sortes d'enveloppes chrysalidaires dont la matérialité décroissante a pour expression dernière des formes dont la spiritualisation subtile, diaphane, dépasse toute conception humaine, si bien que se succèdent en série, à partir de notre organisme matériel, divers corps que l'on appelle éthérique, astral, mental, causal... pour ne nommer que ceux auquels sont faites les allusions les plus fréquentes.

Cela dit, poursuivons.

Toute pensée, nous disent les maîtres, qu'elle soit ou non suivie d'un acte, produit une image qui au sortir de notre cerveau s'imprime dans notre corps astral, puis successivement dans les autres formes progressivement spiritualisées, jusqu'à ce qu'elle vienne se graver définitivement dans le corps causal, principe immortel qui victorieux de la matière est appelé à réapparaître dans les prochaines et successives réincarnations.

Or, c'est ici qu'éclatent les merveilleuses dispensations par lesquelles les

guides de notre évolution en facilitent les progrès, en assurent l'accomplissement et tout cela; dans une telle mesure, que nos réincarnations qu'on aurait pu croire livrées au hasard, sont, tout au contraire, l'objet des plus hautes sollicitudes.

Surveillées par les grands Esprits qui nous dirigent, elles ne s'effectuent qu'à l'heure qu'ils ont prescrite et qu'aux conditions qu'en ont fixées ceux qu'on appelle les « Seigneurs du Karma ». Ce sont eux qui, jugeant du degré de développement de chaque âme, d'après le tableau récapitulatif des images karmiques dont se compose son bilan moral, la conduisent dans tel ou tel monde, vers le pays, la race et la famille capables de lui fournir les moyens les plus aptes à la faire progresser dans sa marche ascensionnelle.

La race choisie est celle dont les aptitudes caractéristiques répondront à celles de l'âme qui va y entrer en exercice. La famille est celle dans laquelle l'hérédité physique a déjà préparé, par atavisme, les matériaux organiques qui s'adapteront le mieux à la constitution du nouvel enfant qui en fera désormais partie et, enfin, le milieu social est celui dont l'organisation matérielle, les lois, les institutions, les tendances religieuses ou philosophiques, laisseront le plus possible libre jeu aux facultés individuelles du nouveau citoyen dont la collaboration est attendue,escomptée pour l'accomplissement de l'œuvre générale.

Mais j'entends s'élever, ici, objections et protestations: « Mystères insondables, s'écrie-t-on ; révélations incompréhensibles et de tous points inadmissibles !

Comment s'expliquer la possibilité de semblables phénomènes, se rendre compte, en particulier,de cette accumulation prodigieuse d'images dans ces organismes éthérés dont elles sont censées récapituler l'histoire ?... »

Mystères, dites-vous, je n'y contredis point; mais pourquoi donc s'en émouvoir ou s'en montrer surpris ?

Tout n'est-il pas mystères en nous et hors de nous, dans l'étonnant milieu tout à la fois cosmique et psychique où s'accomplissent nos communes destinées ?

N'admettons-nous pas, sans pouvoir en expliquer la nature, tels phénomènes physiques qui journellement, se multiplient dans le monde visible? Comprenons-nous, en particulier, ce qui se passe dans notre organe cérébral? Savons-nous au moyen de quels procédés secrets s'y formulent ces innombrables pensées qui, à tout instant, en jaillissent comme de véritables éclairs que l'œil ne perçoit pas, mais dont nul ne songe à contester la prodigieuse et électrique rapidité ? Où est le physiologiste qui jamais saura dire quel rôle jouent ces millions de cellules microscopiques dont se compose l'écorce grise de notre encéphale, dans l'élaboration des sensations qu'y accumule incessamment notre système nerveux et qui contrôlées, appré-

ciées, triées et comme manipulées par ces cellules,en ressortent sous forme de désirs, d'appétences, de souvenirs, de jugements, de décisions, d'impulsions de haine ou d'amour, d'où proviennent tant de mouvements complexes, suivis de tant d'actes bons ou mauvais que génère et dirige notre volonté?

Et nous nous étonnerions et nous douterions, en présence des merveilles de notre milieu terrestre, des phénomènes qui peuvent s'accomplir et s'accomplissent dans les organes bien autrement doués de ces divers corps subtils dont se revêt notre *Ego* au cours de ses évolutions !

Si notre cerveau matériel peut servir de réceptacle à tant de notions, de sensations, d'impressions et d'images,de quelles prodigieuses potentialités, doivent être pourvues ces formes surhumaines dans l'organisme desquelles s'associent, en combinaisons inconnues, des entités psychiques et des états de matière dont la sublimation confine à la spiritualité elle-même !

Eh bien, c'est dans l'un de ces organismes,dans le corps causal à demi divinisé, que s'imprime,que se grave en images ineffaçables notre Karma qui n'est autre chose, en un sens, nous l'avons déjà dit, que le panorama historique de notre passé, en même temps que le programme prophétique de notre avenir.

— Etrange et redoutable puissance,dira-t-on sans doute, que cette immuable Loi karmique au sein de laquelle nous tournoyons éperdus, inconscients, impuissants, surtout, puisque tout y a été dès l'origine, inexorablement fixé !...

— Eh bien, non ! A cette inquiétude, à ces craintes fort compréhensibles, du reste, nous pouvons catégoriquement répondre, au nom des maîtres, que craintes et inquiétudes ne reposent sur aucun fondement.

En dépit de toute apparence, rassurons-nous, ayons confiance. Le Karma que nous révèle la théosophie n'est nullement aveugle, puisqu'il est la Lo de Justice supérieure qui en toute occurrence, relie les effets à leurs causes. Comment porterait-il atteinte à la liberté humaine, puisque ce n'est que par elle qu'il agit et que ses effets sont toujours proportionnels au degré de liberté qu'a su conquérir le bénéficiaire de cette liberté ?

Ce n'est pas de lui que provient la liberté, c'est elle qui crée et élargit plus ou moins le cercle dans lequel opère et fonctionne ce Karma qui n'est pas facteur mais tributaire. Il n'engendre pas les causes, il ne fait qu'enregistrer les effets qui en résultent. Il ne génère que des *possibilités* qui mises en présence de l'intelligence et de la volonté personnelles, dépendent de cette intelligence et obéissent à cette volonté.

Non seulement la puissance karmique n'a nullement pour objectif de nous asservir, mais c'est elle au contraire, qui, lorsque nous l'avons comprise, nous pousse docilement vers le but que nous désirons atteindre. Karma



est une loi de nature et la nature bienveillante dont l'engrenage et la marche sont orientés vers le bien, s'associe à nous dès l'instant où nous la prenons comme collaboratrice. Ses énergies puissantes, parmi lesquelles il nous est donné de choisir, se mettent à notre disposition, alors que nous arrivons à comprendre que le plus sage, pour nous, est d'accepter ses lois, lois d'harmonie, lois de bonheur pour chacun et pour tous, par la raison bien simple qu'elles émanent du suprême Amour. Ainsi comprises, ces lois constituent notre véritable liberté.

De même que les lois qui régissent la matière, bien loin d'entraver dans ses libres recherches le physicien ou le chimiste, l'aident au contraire par le fait même qu'elles servent de base à ses calculs et de point d'appui à ses hypothèses, de même dans le monde mental, c'est grâce aux phénomènes karmiques, que nous pouvons prévoir, calculer, préparer, dès longtemps à l'avance, les résultats ultérieurs vers lesquels nous poussent nos désirs, nos aspirations et nos rêves d'idéal.

Aussi, est-ce grâce à cette collaboration féconde et bénie entre la nature et nous, que notre *Moi* ou *Ego*, en d'autres termes que notre « déité humaine » devient une entité qui se développe et grandit suivant les lois d'une normale évolution.

Est-il besoin d'ajouter ou plutôt de répéter que cet *Ego* qui fait lui-même son Karma, en récolte intégralement tous les fruits ? Semblable au cultivateur qui a em é, c'est lui qui fait la moisson et cela dans de telles conditions productives, que l'on peut, avec Mme Annie Besant, établir comme principe et résultats définis de la loi karmique opérant avec les forces que nous avons acquises nous-mêmes : « que dans une existence ultérieure, nos aspirations et nos désirs deviennent des capacités ; que notre volonté d'agir se transforme en actes ; que nos expériences nous amènent à la sagesse et que nos épreuves augmentent nos forces à tel point que l'homme se crée véritablement lui-même et ne saurait attribuer à nul autre qu'à lui les conséquences de ses actes, c'est-à-dire se décharger de ses responsabilités. »

C'est ainsi que s'enchaînent indissolublement nos existences successives. C'est par séries de situations alternantes que se manifestent les dispensations karmiques, alternantes et différentes, cela va sans dire. Entre le présent et le passé, d'un côté, entre ce même présent et l'avenir, d'autre part, s'établissent, pour ainsi dire, des « concordances de contraires » par lesquelles s'accomplit la justice, se rétablit l'harmonie et s'effectue la *balance*, dans l'apurement ou liquidation des comptes de Karma. Nulle dette ne peut être rayée au Grand livre, qu'après avoir été intégralement payée ; c'est pourquoi aujourd'hui peut être très souvent le contraire d'hier, tout comme demain pourra bien devenir l'inverse d'aujourd'hui.

Quelques exemples rendront sensibles ces considérations et attestations

quelque peu abstraites, alors qu'on ne les envisage qu'au point de vu théorique.

(*A suivre*). Ed. Grimard.



CONFÉRENCES LÉON DENIS

M. Léon Denis vient d'accomplir, dans le Nord, la Belgique et l'Est de la France, une nouvelle tournée de conférences. Partout, l'orateur spirite a reçu un chaleureux accueil. La presse, naguère si hostile à nos croyances, s'est montrée particulièrement bienveillante et le public s'est présenté en foule aux portes des salles, presque toujours spacieuses, mais encore insuffisantes à le contenir.

Lille

Le Progrès du Nord s'exprime ainsi :

« M. Léon Denis a fait, au Conservatoire et à l'Orphéon, sous la présidence du sympathique docteur Bécour, deux conférences sur le spiritisme qui avaient attiré une foule considérable. L'attention soutenue du public a prouvé combien le sujet traité par l'éminent propagateur l'intéressait. Ce n'était pas chose facile d'aborder pareille étude. M. Léon Denis l'a fait avec succès. »

Ce journal résume ces deux conférences portant, la première sur le côté expérimental, la deuxième sur le côté philosophique et moral du spiritisme. Il termine ainsi :

« Le fait spirite a une énorme importance. Il appuie la théorie de l'évolution de l'homme dans son principe spirituel ; il étend la vie perfectible jusqu'à l'infini : il donne une base à la morale, sanctionne les scrupules de la conscience et enfin enlève l'homme à la superstition. »

« Ce mot paraît bien osé en cette circonstance, car tout ce qui touche au problème de l'au-delà est encore contaminé des productions enfantines d'esprits effrayés de phénomènes que l'ignorance affublait du nom de miracle ou de magie. »

« Quel espoir, quelle force, quelles consolations donne l'étude de cette science, vieille comme le monde et dont l'Inde fut le berceau ! Ceux qui auront le courage et la persévérance de l'étudier pourront seuls en comprendre la superbe, la sublime beauté. »

Bruxelles

Le dimanche 17 novembre, salle Kevers, un public nombreux et choisi avait répondu à l'invitation de la Société des spiritualistes, présidée par M. Flaam.

Le Petit Messager, journal quotidien de Bruxelles, donne un long compte rendu de cette conférence. Voici ses conclusions :

« Le succès du conférencier a été grand et le spiritisme y a certainement gagné des adeptes, car, dans le public *très profane*, nous avons remarqué de nombreux auditeurs venus pour rire des paroles de M. L. Denis et qui s'en sont retournés profondément émus ».

JEAN DE HARDIGNY. »

Une rectification est cependant nécessaire. Nons la faisons d'après les indications du conférencier.

A propos des preuves et témoignages cités par lui en faveur des vies successives de l'âme, le *Petit Messager* a confondu trois faits en un seul.

Le groupe de Tours a simplement recueilli des affirmations d'esprits annonçant leur réincarnation prochaine, indiquant le sexe qu'ils choisiraient et plusieurs particularités de leur future existence.

Le cas de l'enfant mort dont l'esprit se réincarne plus tard dans la même famille et, grâce à de nombreux détails psychologiques, peut être reconnu, s'est produit chez M. Q..., dans la Somme. Le cas de la petite fille qui, dans un cas semblable, reconnaît ses camarades d'une existence antérieure de quelques années et, la place qu'elle occupait à l'école, est celui de Nellie Foster, cité par les journaux américains et, entre autres, par le *Banner of Light*. De ces trois cas, le reporter n'en a fait qu'un seul et l'a placé à Tours, ce qui est une erreur.

Charleroi

Le *Journal de Charleroi* publie un article très élogieux sur la conférence donnée le 24, au Temple de la science, devant 600 personnes au moins et conclut ainsi :

« L'orateur a été plusieurs fois interrompu par de chaleureux applaudissements, tant sa parole claire et imagée avait souvent des élans d'une éloquence entraînante. »

« Le président se fit l'interprète de l'auditoire en félicitant et en remerciant M. Léon Denis, dont l'exposé de la philosophie spiritualiste, s'il n'échappe pas à toute critique, s'impose à l'attention par ses côtés rationnels et sa morale d'une grande élévation. »

« De pareilles études sont faites pour encourager la recherche de la vérité et répandre dans les masses le culte du beau, du bien, du vrai, seules conditions des progrès et du bonheur de l'humanité. »

Liège

Même succès à Liège, où l'orateur spirite a donné deux conférences ; l'une dans la grande salle du Continental, sous les auspices de la Fédération de la province de Liège: l'autre, pour inaugurer la nouvelle salle du Cercle d'études psychiques fondé par M. Ch. Dartois. *Le Messager* consacre plusieurs articles à ces conférences.

Nancy

Trois conférences eurent lieu dans cette ville. Voici ce qu'en dit *l'Impartial*, le plus répandu des journaux nancéiens, en première page, article de tête :

« Lundi soir avait lieu, salle Poirel, sous les auspices de la Société d'études psychiques de Nancy, la première des conférences de M. Léon Denis, sur le spiritisme.

« Un très grand nombre de personnes (1.200 environ), avaient répondu, malgré le mauvais temps, à l'invitation qui leur avait été adressée par les soins de la Société. L'amphithéâtre Poirel était, par suite, littéralement bondé et, dans l'assistance des mieux choisies, se trouvaient quantité de notabilités nancéïennes. »

« M. le docteur Haas, président de la Société et ancien député au Reichstag, a, en termes excellents, présenté M. Léon Denis, et rappelé qu'il avait déjà donné deux conférences sur le même sujet en 1897. »

« M. Léon Denis a pris à son tour la parole, il n'a pas tardé à conquérir l'auditoire par son éloquence persuasive, la conviction qui l'anime, son langage coloré aux images pittoresques, les envolées de sa philosophie, qui s'élève jusqu'à l'au-delà. »

« Le conférencier a parlé longtemps sans que jamais l'intérêt de sa conférence ne faiblît. Il a exposé d'abord ce qu'est le spiritisme, il a démontré que le redoutable problème de la mort avait enfin reçu une solution rationnelle et positive, depuis que de hautes notabilités scientifiques s'étaient mises à l'étudier, à accumuler les faisceaux de preuves, à renouveler fréquemment des expériences décisives. »

« M. Léon Denis a exposé la faiblesse de nos sens, la nécessité pour l'homme d'inventer des instruments nécessaires pour élargir le champ de ses perceptions : le télescope, le microscope, les plaques photographiques, qui permettent de saisir les transformations de la matière, ses états subtils. Il a parlé aussi des rayons X, dont la découverte vient de faire faire un grand pas à la science dans le monde de l'invisible ».

... Le journal expose ensuite les phénomènes des extériorisations et dédoublements de l'être humain pendant et après la vie, la théorie de la force psychique, la médiumnité, etc., puis : « Si intéressants que paraissent être ces phénomènes, on comprendra que nous ne puissions les rapporter ici, ni suivre par le menu la conférence de M. Léon Denis. Il ressort des explications par lui données, nous avons dit plus haut avec quelle autorité persuasive, que l'on est parvenu maintenant à établir la preuve de la survivance de l'âme humaine après la mort, la persistance de l'être, du moi conscient, à établir la communication avec l'humanité invisible. »

« La deuxième partie de la conférence a été consacrée à la réfutation des objections et théories contradictoires au spiritisme. »

« En terminant, M. Léon Denis a parlé des conditions d'expérimentation, de la nécessité d'aborder l'étude du spiritisme avec une pensée élevée et de poursuivre un but d'éducation et d'entraînement moral. »

« Des applaudissements nombreux ont accueilli le conférencier. »

« Après quelques mots de remerciements de la part du président, la séance a été levée vers onze heures et le public s'est retiré sous le coup d'une vive impression. »

L'Est républicain, du 15 décembre, publie également un compte rendu très favorable, dont voici les conclusions :

« En terminant, M. Léon Denis a eu une péroraison d'une rare éloquence et d'une foi superbe. »

« Ce n'était véritablement pas un spectacle vulgaire que d'entendre devant la salle comble renfermant presque toute l'élite intellectuelle d'une grande cité, proclamer la nécessité de l'étude de ces phénomènes passionnants, dans un but religieux d'éducation et d'entraînement moral. »

Deuxième conférence

Du même :

« La deuxième conférence de M. Léon Denis avait attiré vendredi soir, salle Poirel, un auditoire aussi nombreux que celui de lundi dernier. »

« Cette fois, le conférencier a traité du problème de la destinée.

« Avec son éloquence habituelle, chaude, imagée, aux phrases harmonieuses, aux vibrantes périodes, M. Léon Denis a exposé sous quelle forme, d'après le spiritisme, se poursuit la destinée de l'être ».

« A l'appui de la théorie des renaissances, le conférencier a cité des exemples. Voici Hélène Smilth, demoiselle de magasin à Genève, observée par le professeur Flournoy adversaire du spiritisme, protestant convaincu, se réclamant uniquement de l'apôtre Paul. »

« Et Hélène Smith, qui ne connaît que le français, plongée dans le sommeil magnétique, raconte qu'elle fut autrefois la sixième femme d'un roi hindou du XII[e] siècle.

« Elle s'exprime en sanscrit mêlé d'arabe. Et Flournoy, après de longues recherches reconnaît exacts les dires d'Hélène Smith. » (1)

« M. Léon Denis cite encore les expériences de savants espagnols qui sont parvenus par le magnétisme à se faire raconter quatre vies différentes par un même individu ; il montre que des enfants et des hommes conservent à l'état normal le souvenir de vies antérieures. »

« Un enfant de la Véra-Cruz agissait comme un grand médecin, ordonnant

(1) Mais non l'explication spirite, dont il s'écarte de plus en plus dans son nouvel ouvrage *Somnambulisme* (N. de la R.).

des remèdes aux malades. L'orateur explique par des souvenirs de vies antérieures les petits prodiges : Mozart, dirigeant un orchestre à 12 ans ; Paganini, jouant admirablement du violon, à 5 ans ; Napoléon, se montrant à 6 ans tacticien émérite dans les jeux de la « petite guerre », Pepito Arriola, l'enfant prodige du Congrès de psychologie de 1900. ».

« Cependant, si l'esprit séparé du corps conserve des souvenirs du passé, il les oublie généralement une fois réincarné. L'oubli est indispensable au point de vue social et moral. Les haines, les rivalités du passé renaîtraient et rendraient la vie insupportable. »

« La péroraison de M. Léon Denis a été fort belle. L'orateur a affirmé la loi des vies successives et de l'évolution dont Herbert Spencer et Darwin n'auraient vu qu'un côté. »

« Il a affirmé avec ardeur sa foi dans la pluralité des existences à travers la pluralité des mondes, rappelant la parole du Christ : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père ».

« Cette conférence, bien digne d'enthousiasmer et de consoler les âmes éprises d'idéal, s'est terminée au milieu d'applaudissements et de félicitations ».

Troisième conférence

L'Etoile de l'Est, du 21 décembre, dit :

« Dimanche, la conférence de M. Léon Denis offrait un intérêt plus vif encore que les précédentes, car elle était contradictoire et un certain nombre de questions ont été posées à l'orateur. »

« En ouvrant la séance, M. le docteur Haas, président, annonce que le titre de membre d'honneur de la Société a été décerné à M. Léon Denis ».

« Le conférencier remercie. Il s'estime heureux d'avoir pu contribuer à répandre certaines vérités méconnues dans ce pays de Lorraine qui est le sien, auquel l'attachent tant de souvenirs, dans ce pays, dit-il, qui a donné naissance à la personnification la plus haute de l'idée spirite, à cette vierge inspirée dont l'existence, courte et douloureuse, mais qui rayonne d'une gloire impérissable, est la manifestation la plus éclatante du monde invisible dans l'histoire, c'est-à-dire de Jeanne d'Arc. »

« Après avoir félicité la Société d'études psychiques d'avoir élevé, dans la capitale lorraine, le drapeau de la science spiritualiste nouvelle, large et progressive, il aborde le sujet de la conférence et parle du congrès de psychologie et du congrès spiritualiste-spirite de 1900, des travaux remarquables qui y ont été présentés par de nombreux délégués venus de tous les points du monde. »

« Un débat vif et animé, mais toujours fort courtois, s'engage ensuite. Plusieurs contradicteurs viennent présenter des objections et poser des questions à l'orateur, qui répond à toutes avec beaucoup d'à-propos et

parfois avec de superbes envolées d'éloquence, qui soulèvent les applaudissements de l'auditoire. »

« Le spiritisme, dit M. Léon Denis, en concluant, est une science expérimentale qui vient établir, sur des preuves sensibles, l'idée d'immortalité. C'est aussi une doctrine consolante. Il s'adresse aux chercheurs et aux penseurs ; mais surtout aux âmes souffrantes, aux cœurs endoloris, à tous ceux que courbent le poids de la vie, il leur apporte l'Espérance. »

« Ce n'est pas avec des doctrines négatives, celles du matérialisme et du positivisme, pas plus qu'avec les sèches théories de la suggestion et de l'inconscient et autres analogues, qui aboutissent à la négation de la liberté et de la responsabilité, que vous relèverez les âmes accablées, que vous fortifierez les consciences et les caractères, ni que vous préviendrez les suicides, ni le débordement d'immoralité qui nous menace »,

« C'est par une révélation puissante de la destinée de l'être ; c'est par un enseignement basé sur des faits, sur des preuves sensibles qui établissent et affirment la solidarité de tous, la responsabilité des actes et l'existence d'une suprême justice dans l'univers. C'est cela que le spiritisme nous apporte. »

« Cette séance, qui a été un nouveau et grand succès pour l'éloquent conférencier, s'est terminée à six heures ».

DES FAITS

Au milieu des polémiques et des comptes rendus de séances, où l'on voit les médiums mis à la torture pour permettre d'établir quelques phénomènes douteux, il est consolant de se reporter vers *les faits* qui se succèdent, et coulent comme un courant paisible et continu vers l'océan infini.

Tandis que les savants docteurs discutent à perte de vue sur les subtilités de la télépathie et les mystères de l'Etre subconscient, tandis que d'autres docteurs, non moins savants, nous affirment que le plus petit écho du monde invisible a pour cause un démon, ou tout au moins un *amoral* — mot tout neuf qui permet de ne pas dire *immoral* — cependant la terre tourne, le bon soleil nous éclaire, et la Bonté Suprême nous donne, dans les belles lois naturelles de la Création, des leçons simples et claires. Les Faits abondent.

Ces faits ont souvent pour témoins des personnes honnêtes et compétentes, bien qu'elles n'aient pas toujours qualité de savant et ne soient pas toujours en règle avec les dogmes. Voici un de ces faits, que je pêche au courant des journaux qui passent. Le récit a pour auteur responsable le conférencier bien connu, Mosès Hull.

Un soir, dit-il, — il n'était pas alors spirite convaincu — il fut invité

par un de ses amis à assister à une séance privée, où le médium était la femme même de son ami. M. Hull accepta, à la condition d'amener avec lui une autre personne. Ce dernier était étranger dans la ville et ne connaissait pas le médium. La séance commença, et les deux amis s'attendaient à ce que ce fut M. Hull qui reçut une communication, en qualité de principal invité. Mais le médium, passant sous influence, se tourna vers l'inconnu et lui dit : « Une charmante jeune fille vient vers vous. Elle dit : « Papa, je suis Eva. » Et elle montre dans son corsage un bouquet de fleurs de pois de senteurs, en disant : « Papa, te souviens-tu de cela ? »

Le père, suffoqué, tout en larmes, expliqua à ses amis que quelques années auparavant, étant hors de chez lui, il avait reçu une dépêche lui apprenant que sa fille chérie était mourante. Un accident l'empêcha de partir immédiatement et il ne put arriver qu'au moment où on mettait en bière le corps de son enfant. Devant son immense douleur on rouvrit le cercueil, et le père en faisant ses derniers adieux saisit un petit bouquet de pois de senteurs et le plaça dans le corsage de sa chère morte. Et ce soir-là, après le silence des années écoulées, elle revenait, heureuse d'avoir un moyen de prouver son identité...

M. Hull donne les noms des divers témoins et se porte garant de leur parfaite honorabilité.

Son récit m'a fait souvenir d'un autre fait du même genre, dont le témoin, cette fois, était un de mes meilleurs camarades de jeunesse, excellent ami, type de l'honnête homme. Il avait épousé une jeune fille d'une famille amie de la mienne et était devenu notable commerçant dans la ville qu'il habite encore depuis quarante ans. Je l'ai revu après des années de séparation, et je l'ai retrouvé toujours aussi bon, aussi loyal qu'autrefois, mais plus grave.

Comme il s'occupait beaucoup de photographies, je lui demandai un jour ce qu'il pensait des photographies spirites, et cela sans préambule pour lui faire connaître mes convictions. Voici sa réponse : « J'ai vu des choses très remarquables, c'est vrai. Je ne puis pas dire absolument que je sois spirite, car je ne me suis pas occupé suffisamment de la question, mais je puis vous raconter un fait qui est arrivé dans ma famille. Vous savez que nous avions une fille unique et lorsque nous avons eu la douleur de la perdre, j'ai cru que sa mère perdrait la raison, tellement son chagrin était violent. J'ai dû essayer de tout pour la distraire, et ayant entendu parler des phénomènes de matérialisations spirites, je l'ai entraînée à une séance. »

Ici mon ami baissa la voix, qui tremblait un peu, et je sentis qu'il allait au fond de son cœur chercher un souvenir sacré.

« Eh bien ! mon cher, reprit-il, j'ai eu la joie immense de voir ma fille. Je l'ai reconnue. Je l'ai tenue sur mes genoux, et avec sa mère nous avons

ou l'embrasser et écouter sa voix. Elle a pu consoler le cœur meurtri de sa mère, et depuis ce temps, notre croix nous semble plus légère. »

Voilà des faits, oh ! bien simples. Mais il en vient tous les jours, de tous les côtés, nous éclairer, comme notre bon soleil de tous les jours.

Ah ! chers savants et vous chers frères qui craignez le démon ! allez dire à ces bons parents qu'ils n'ont vu que des larves, ou des damnés, ou même des êtres *amoraux* !

CLEMENS.

Nous connaissons personnellement « Clemens », nous sommes certains de sa sincérité. Nous sommes sûrs également qu'il n'hésitera pas à nous autoriser à faire connaître son nom véritable à toute personne qui désirerait en être instruite dans un but de recherche sérieuse. Que tous ceux qui ont eu des expériences *bien vérifiées*, et qui ne craignent pas de *certifier* ce qu'ils ont vu et entendu, imitent Clemens, et avec de tels matériaux nous construirons, à la gloire de la Vérité, un monument indestructible.

LA RÉDACTION.

ALBERT-LE-GRAND

Albert-le-Grand fut aussi grand astrologue que philosophe et alchimiste. Sorti de la famille des comtes de Ballstadt, il naquit à Lauingen, sur le Danube, en Souabe, en 1193, et mourut le 14 novembre 1280 à Cologne, où il fut enterré au milieu du chœur de la cathédrale des Dominicains. C'est un des hommes les plus extraordinaires du moyen âge par son savoir vraiment universel. De son temps, les savants écrivaient en latin et portaient des noms latins, aussi nommait-on notre philosophe Albertus Teutonicus, frater Albertus de Colonia, Albertus Grotus, Albertus Ratisbonensis, enfin Albertus Magnus, épithète qu'il méritait bien, du reste, et que confirment pleinement les paroles de Tritheim (1), qui résument toute la vie de labeur de ce vaste génie : « *Albertus erat magnus in magiâ naturali, major in philosphiâ, maximus in Theologiâ.*

Albert-le-Grand, dénommé aussi Albert de Ballstadt, fit ses premières études à Padoue ; c'est là qu'il se lia d'amitié avec le célèbre Jordanus (2),

(1) *Annales Hirsaug.* Tome I, p. 592. Ed. 1690.

(2) Jordanus de Saxonia, deuxième général des Dominicains, entra en 1219 dans l'Ordre de Saint-Dominique ; en 1221, il fut nommé Prieur de la province de Lombardie, et élu général de l'Ordre en 1222, dix mois après la mort de Saint-Dominique. Il périt dans un naufrage en 1236, en revenant d'un voyage de la Palestine.



qui l'engagea à entrer en 1222 dans l'Ordre de Saint-Dominique; il avait alors 29 ans (1)

Après avoir étudié en philosophie et en théologie, Albert enseigna successivement dans les chaires de son Ordre, à Ratisbonne, à Strasbourg, à Fribourg en Brisgau, à Hildesheim et à Cologne, d'où ses divers noms de *Albertus Ratisbonensis*, *Frater Albertus de Colonia*.

En 1245, il arriva à Paris, afin de prendre le grade de *Magister*; il devait pour cela enseigner pendant trois ans dans les écoles de ceux qui conféraient ce grade. Le jeune professeur commenta dans ses cours la physique d'Aristote, et comme la salle où il professait devint trop petite pour contenir ses nombreux auditeurs, Albert se vit obligé de donner son enseignement en plein air, sur la place, où se trouve aujourd'hui le monument d'Étienne Dolet, sur la place Maubert, qui doit son nom à Albert de Ma (abréviation de *Magnus* ou *Magister*, et *Albert*, dont on fit *Aubert*); du reste, une rue voisine qui vient d'être démolie s'appelait *rue de Maître-Albert*.

Ayant obtenu son grade, Albert retourna à Cologne, mais avant son départ de Paris, il avait pu assister à une Assemblée de prélats et de docteurs qui, sous la présidence du cardinal-légat Otton, condamna au bûcher les écrits des Rabbins Talmudistes.

Il arriva à Cologne en 1248, c'est même dans cette ville qu'il aimait beaucoup, qu'il fabriqua ce fameux automate Androgyne à tête d'airain et à voix humaine, qui tourmentait par son babil, Saint-Thomas d'Aquin, élève e disciple d'Albert.

Les écrits de notre philosophe sont considérables, ils ne forment pas moins de 21 volumes in-folio qui, disons-le en passant, n'ont jamais été compris de son temps, et ne le sont guère du nôtre.

Cependant, si on lit avec attention les ouvrages scientifiques d'Albert, surtout ceux qui traitent de chimie, tout lecteur impartial et adonné aux sciences est bien obligé de reconnaître une très grande valeur à cet écrivain, surtout si l'on ne perd point de vue l'époque à laquelle il écrivait, c'est-à-dire au milieu du XIIIe siècle.

Ainsi, dans son *Traité de alchimiâ*, cet auteur nous dit : « J'ai connu de riches savants, des abbés, des directeurs, des chanoines, des physiciens et des illettrés qui avaient perdu leur temps et leur argent dans les recherches de cet art. Néanmoins, cet exemple ne m'a pas découragé; j'ai travaillé sans relâche. Je voyageais de pays en pays, en me demandant : Si la chose est, comment est elle? Et si elle n'est pas, comment ne l'est-elle pas? Enfin, j'ai

(1) Si on admettait avec quelques auteurs qu'Albert était né seulement en 1205, il n'aurait eu que 17 ans en 1222; il n'est donc pas admissible qu'il entra si jeune dans un tel Ordre, donc la véritable date de sa naissance est bien celle que nous avons donnée plus haut, c'est-à-dire 1193.



persévéré jusqu'à ce que je fusse arrivé à reconnaître que *la transmutation des métaux en or et en argent est possible.* »

L'auteur invoque en faveur de cette possibilité de transmutations les raisons suivantes qui ont toujours joui auprès des Alchimistes de beaucoup d'autorité. « Les métaux sont tous identiques dans leur essence ; ils ne diffèrent les uns des autres que par leur forme. Or, la forme relève des causes accidentelles, que l'artiste doit chercher autant que possible à découvrir et à éloigner. Ce sont ces causes accidentelles qui entravent la combinaison régulière du soufre et du mercure, car tout métal est une combinaison de soufre et de mercure. Une matrice malade peut donner naissance à un enfant infirme et lépreux, bien que la semence ait été bonne ; il en est de même des métaux, qui s'engendrent au sein de la terre, qui leur sert de matrice ; une cause quelconque, ou une maladie locale, peut produire un métal imparfait. Lorsque le soufre pur rencontre du mercure pur, il se fait de l'or au bout d'un certain temps plus ou moins long, et par l'action permanente de la nature. Les espèces sont immuables, et ne peuvent à aucunes conditions être transformées les unes dans les autres ; mais le plomb, le cuivre, le fer, l'argent, etc., ne sont pas des espèces, c'est une même essence, dont les formes diverses nous semblent des espèces. »

C'est dans ce même Traité *de Alchimia* qu'Albert conseille l'emploi du minium rouge (oxyde rouge de plomb) pour la préparation du vernis de la poterie.

Dans son Traité qui a pour titre : *Compositio de compositis*, l'auteur démontre que le cinabre qu'on rencontre dans la terre à l'état natif est un composé de soufre et de mercure. Il ajoute qu'en sublimant le mercure et le soufre, on obtient du cinabre, sous forme d'une poudre rouge brillante (*argentum vivum cum sulfure sublimatum convertitur in pulverem rubeum splendentem*) ; ce sont là des faits, qui étaient complètement inconnus avant Albert-le-Grand.

Dans ce même traité, nous voyons la préparation de la potasse caustique, telle qu'on la pratique encore de nos jours. Il nomme déjà la potasse *Alcali*, et conseille de la conserver dans des flacons bien bouchés et à l'abri de l'humidité. Il parle de la préparation de l'acide nitrique qu'il dénomme *Eau prime* ou Eau philosophique au premier degré, elle sert, dit-il, à séparer l'argent de l'or ; quand on lui fait dissoudre de l'argent, on obtient du nitrate d'argent, qui colore en noir la peau de l'homme (*tingit hominis cutem nigro colore*). Certes, il serait bien intéressant de poursuivre nos recherches au milieu de tout ce que nous révèle le grand alchimiste, mais il nous faudrait sortir du cadre d'une simple notice ; il nous suffira de dire que bien des faits révélés dès le XIIIe siècle par Albert sont entièrement exacts ; n'est-ce pas là le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce génie incompris

et si fort décrié, que l'Eglise béatifia le 29 septembre 1637, mais ne put cependant se décider à canoniser, probablement parce qu'il avait fait faire un trop grand pas à la science. Cependant, son tombeau a, dit-on, opéré des guérisons miraculeuses, et quand on l'ouvrit en 1483, en présence du général des Dominicains, « il en sortit une très agréable odeur ; le corps fut trouvé la crosse en main, l'anneau de cuivre au doigt (ce n'était pas une bague avec pierre précieuse), les patins aux pieds, la mitre pontificale sur la tête ; le tout dans un si parfait état de conservation, que les os étaient encore unis entre eux par les ligaments, et que la plus grande partie n'était pas dénuée des chairs (1). »

Bien que l'Eglise ne l'ai point canonisé, on distribua ses restes comme des reliques, ainsi Sixte IV donna son bras droit au couvent de Bologne en Italie, et en 1619, le prince-évêque de Ratisbonne reçut le bras gauche.

Nous ne pouvons donner une nomenclature de ses ouvrages, elle serait trop longue, mais nous devons dire en terminant que beaucoup de livres attribués à Albert ne sont pas de lui, par exemple : *Semita*, *Semitæ* ; *Semita recta ; Tramita* ; *Opus optimum et verissimum, de secretis philosophorum* ; *in arborem aristotelis* ; *Ars alchimiæ ; de generatione lapidum* ; *de sigillis lapidum*, etc., etc. Ces ouvrages sont pour la plupart apocryphes, et c'est bien à tort que P. Borel et G. Baptiste Nazari les mettent au compte d'Albert.

ERNEST BOSC.

LA BÉNÉDICTION DU PAPE

Les journaux ont annoncé que de fervents catholiques se sont rendus en masse en Italie pour obtenir la bénédiction du Pape à l'occasion du centenaire fêté avec grande pompe à Rome. Or, ces personnes pieuses ne savent peut-être pas que la bénédiction du Pape porte malheur à ceux qui l'ont obtenue, ainsi que les faits suivants, très authentiques, le prouvent.

En 1860, le Pape donna sa bénédiction spéciale au roi François II de Naples. Trois mois après, la seule présence du général Garibaldi, entré sans armes dans la ville, fit écrouler le trône de François II. En 1866, avant la guerre austro-prussienne, le Pape envoya sa bénédiction à l'empereur François-Joseph d'Autriche. Dans moins de six mois eut lieu la bataille de Sadowa et Venise fut réunie au royaume d'Italie. En 1868, le Pape envoya la « Rose de Vertu » et sa bénédiction à la reine Isabelle II d'Espagne. On sait que le règne d'Isabelle fut troublé par de nombreuses

(1) Il est probable qu'il avait été embaumé, ou tout au moins qu'on avait injecté son cadavre d'une solution conservatrice. Pour d'autres détails V. *Dictionnaire d'Orientalisme et d'Occultisme*, 2 vol. in-12, Paris, Librairie des sciences psychiques, 42, rue St-Jacques,



révoltes ou insurrections militaires, dont la dernière, en septembre 1868, la déclara déchue, ainsi que sa famille,et Isabelle fut exilée. Avant la guerre franco-allemande, le Pape envoya sa bénédiction spéciale à Napoléon III ou plutôt à l'impératrice Eugénie ; ce qui est d'autant plus surprenant que l'impératrice Eugénie appela la guerre franco-allemande « sa guerre à elle ». Bientôt après l'envoi de la bénédiction, la guerre éclata, survint la déchéance, l'exil et la mort de Napoléon III à Chislehurst. Ensuite le prince impérial fut assassiné par les Zoulous, et alors commença la triste vie de celle que Pie IX appelait « sa favorite ». Le Pape donna sa bénédiction spéciale au général Boulanger, mais dans moins de deux mois celui-ci fut obligé de se sauver en Allemagne et se suicida ensuite. — La princesse du Brésil étant sur le point d'accoucher, implora la bénédiction du Pape pour elle et pour son enfant. Elle l'obtint sans difficultés et mit au monde un monstre. — Le frère de l'Empereur François-Joseph d'Autriche, l'empereur Maximilien du Mexique, obtint à une audience spéciale la bénédiction du Pape pour lui et pour sa femme, l'impératrice Charlotte, fille de Léopold, roi des Belges. Trois ans après, en 1867, il fit une entrée triomphale à Mexico, chercha vainement à organiser au Mexique un gouvernement monarchique régulier, ne put se soutenir contre Juarez, fut pris à Quarretaro, condamné à mort par un conseil de guerre et fusillé le 19 juin 1867. Par suite de ces malheurs, la pauvre impératrice Charlotte perdit la raison.

En 1870, Pie IX donna sa bénédiction aux Sœurs de Charité se rendant en Amérique du Sud. Le steamer partit quinze jours après et fit naufrage en pleine mer. Tous les voyageurs trouvèrent la mort. — L'empereur Don Pedro et l'impératrice du Brésil sollicitèrent une bénédiction spéciale du Pape. Il la leur accorda avec empressement. Trois jours après l'impératrice fit une chute et se cassa une jambe. Dans moins de deux mois, Don Pedro, par suite de la conspiration du général Da Fonseca, perdit la couronne et fut exilé. — Le « Palais flottant », qui se trouvait entre Montevideo et Buenos-Ayres, après l'arrivée de la bénédiction du Pape, fut emporté au large par une tempête, et sombra deux jours plus tard. — Le célèbre orateur du parlement allemand, le Dr Windhorst, obtint du Pape l'ordre de Jésus-Christ et une bénédiction spéciale ; quelques mois après, il rendit son âme à Dieu. — La digne et regrettée Mme Carnot obtint également la bénédiction spéciale du Pape et la « Rose de Vertu », mais le malheur ne se fit pas attendre, et bientôt après le président Carnot fut assassiné. — Il est généralement connu qu'avant la guerre hispano-américaine, Léon XIII envoya sa bénédiction à Marie-Christine, au jeune roi et aux troupes se rendant à l'île de Cuba. L'archevêque de Damas, Auguste, déclara alors que Sa Sainteté, à l'exemple de Moïse, leva les mains au ciel, fit une fer-

vante prière à Dieu pour implorer la victoire et donna sa bénédiction. On connaît le résultat de cette guerre. L'Espagne battue perdit sa flotte, ses colonies et se trouva menacée d'une révolution. — Le 4 mai 1897, Léon XIII envoya par le nonce sa bénédiction au Grand Bazar de la Charité, rue Jean-Goujon à Paris, mais à peine la nouvelle de cette bénédiction arrivait à Paris, que l'incendie se déclara et 15C personnes trouvèrent une terrible mort dans les flammes. – L'Impératrice Elisabeth d'Autriche reçut de Léon XIII la « Rose de Vertu » et une bénédiction spéciale, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir été bientôt après poignardée par Luccheni.

L'archiduchesse Stéphanie, veuve du prince Rodolphe d'Autriche, mariée depuis au comte de Lonyay, se rendit avec son époux, après les cérémonies du mariage, à Rome, pour implorer une bénédiction spéciale de Léon XIII pour elle et pour son mari. Le Pape s'empressa de la satisfaire, d'autant plus que cela ne lui coûtait absolument rien; il leur donna quelques petits morceaux d'os sans aucune valeur, sa bénédiction, une indulgence pleinière et promit d'intervenir auprès du roi des Belges en faveur de la comtesse, qui, comme on sait, tomba en disgrâce chez son père, le roi Léopold, à cause de son mariage. Quelques jours après, le château, que le jeune couple devait habiter, devint la proie des flammes. Ils ne peuvent donc dire que ces reliques et cette bénédiction leur a porté bonheur.

Or, il ne s'agit ici que des faits authentiques du règne de Pie IX et de Léon XIII. Dans l'histoire on pourrait en trouver beaucoup d'autres. Il suffit de se rappeler l'histoire de la fameuse « Armada ».

JOSEPH DE KRONHELM.

BIBLIOGRAPHIE

PAUL GRENDEL ET SES ŒUVRES

Sous le sombre ciel du Nord d'où, si souvent, ruissellent les nuées en pleurs, où, dans la brume épaisse, les hommes passent affairés, comme des ombres, courant à l'âpre travail, en proie aux soucis matériels, il est une modeste demeure, asile de l'idéal, où des âmes douces et rêveuses pratiquent le culte des lettres et la communion avec l'invisible.

Le cercle féminin des spirites lillois s'y assemble chaque semaine. Des dames aimables, spirituelles, de gracieuses jeunes filles, unies dans une pensée commune, dans une foi vive, éclairée, font appel aux esprits de sagesse et, par la voix de médiums inspirés, de sublimes enseignements se répandent sur ces âmes attentives et émues.

Paul Grendel — c'est, on le sait, le pseudonyme d'une femme de grand talent et de grand cœur — dirige ce petit groupe. Pour ne pas troubler par

d'indiscrètes révélations la paix de cet asile, nous n'en parlerons ici qu'au point de vue littéraire.

Bien des œuvres captivantes sont sorties de cette plume féconde : *Elfa*, *Blidie*, *la famille Desquiens*, etc., ont fait leur chemin dans le monde. Partout, dans ces pages entraînantes, l'idée côtoie le drame ; on admire à l'envi la fraîcheur poétique du cadre, le caractère sympathique des personnages et la belle clarté française du style.

L'œuvre maîtresse de Paul Grendel, la dernière née, c'est *Fée Mab*. L'idéal le plus pur s'y mêle à la brutale réalité. C'est une peinture fidèle de l'humanité, dans sa beauté et dans sa laideur.

Le talent de l'auteur s'affirme là avec une force nouvelle. Bien des scènes y sont décrites avec une vigueur de touche et une intensité de vie dignes des meilleurs écrivains. On y trouve à la fois une analyse délicate des caractères et des sentiments, des dissertations élevées sur le spiritualisme, la nature et l'art, des épisodes émouvants et des scènes d'évocations d'une réelle grandeur.

Mais ce qui surpasse tout, c'est la pure et noble figure de Mab, jeune fille douée de facultés psychiques merveilleuses qui lui permettent de soulever le voile de l'invisible, de prévoir l'avenir et de s'entretenir avec ceux qui ont quitté la vie terrestre. Par elle, le lecteur est initié sans aridité, sans effort, aux mystères de l'au-delà.

En écrivant ce livre, Paul Grendel nous a dotés d'un excellent instrument de propagande spirite qu'il faut savoir utiliser. Les lecteurs et surtout les lectrices que des études techniques ou abstraites rebuteraient, trouveront là un moyen facile et agréable de se familiariser avec les problèmes de la survivance

Nous ne croyons pas, en effet, que l'on ait mieux réussi à enchaîner l'idée spirite dans un roman honnête et captivant. C'est avec un art consommé que l'auteur a su disséminer, dans le récit, l'enseignement profond des choses d'outre-tombe et graduer les impressions du lecteur.

Tous les sincères amis du spiritisme doivent posséder et vulgariser ce livre dont la lecture, à la fois, repose, console et instruit. En dehors de ses qualités littéraires et des situations pathétiques qu'il crée, le grand mérite de l'ouvrage, comme de tous ceux de Paul Grendel, est de nous amener à reconnaître l'insuffisance des croyances religieuses, la faiblesse et les contradictions de la science et les préjugés déplorables dont souffre notre société.

Ce n'est donc pas une lecture frivole bien qu'agréable. L'œuvre est une semence. Chaque phrase tombe, comme une graine dans l'âme, y fait germer la réflexion, les sérieuses pensées. Ceux qui l'ont lue se sentent meilleurs, éclairés d'un rayon d'en haut, mieux armés contre la passion,

plus fermes dans le devoir. C'est pourquoi il faut aimer la petite *fée Mab* (1) et la faire aimer en la faisant connaître. LÉON DENIS.

NOUVELLES OBSERVATIONS DU PROFESSEUR FLOURNOY

Le professeur Flournoy, l'auteur du volume désormais célèbre intitulé *Des Indes à la planète Mars*, vient de publier une nouvelle étude intitulée *Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie.* Il continue à étudier la médiumnité de Mlle Smith, et il relate comment cette dernière a accueilli la publication du livre *Des indes à la planète Mars.* La petite employée genevoise, ainsi tout à coup mise en vedette, a éprouvé tous les inconvénients et tous les avantages de la célébrité. Elle a commencé par les inconvénients et ils lui ont été fort sensibles. Les journaux n'ont pas toujours parlé d'elle avec toute la bienveillance désirable. D'autre part sa porte a été assaillie par de simples curieux ou des enthousiastes venus d'un peu partout. Mais enfin, tout est bien qui finit bien : une grande dame américaine, enthousiasmée par les séances qu'elle avait eues avec Mlle Smith, fait à celle-ci un cadeau princier, et la met d'un coup à l'abri du besoin. Voilà donc Mlle Smith délivrée d'un esclavage qui lui pesait et qui avait duré plus de vingt ans. Mais néanmoins elle ne veut plus entendre parler de la science ni des savants qui ne lui ont laissé que des souvenirs amers ; elle se confine maintenant dans les milieux spirites où elle rencontre de chaudes sympathies. Si on se place à son point de vue particulier, on ne saurait l'en blâmer.

Le professeur Flournoy répond aussi aux critiques qui ont accueilli son ouvrage. Il le fait avec sa profonde logique et son bon sens ordinaire ; mais néanmoins ces critiques ont mis dans son âme comme une pointe de rançœur, qu'on est en droit de trouver surprenante chez un philosophe de son envergure.

Une autre petite critique en finissant : M. Flournoy est un esprit remarquable, d'une grande pénétration, d'une impitoyable logique. Mais pourquoi joint-il à ces qualités le défaut de vouloir, à tout propos et hors de propos, faire de l'esprit, alors qu'il n'a pas été créé pour cela ? Pour me servir d'un terme qui lui est cher, pourquoi M. Flournoy est-il si porté à « batifoler » ? Ce « batifolage » dépare grandement ses livres, ce qui est dommage.

BULLETIN DES SOMMAIRES de Décembre 1901 (*suite*)

La Lumière. — L'Idéal religieux dans la nature, par LUCIE GRANGE. — Bilocation ou dédoublement par le Dr MARC. Rêve par le Dr LUX. — Revue Universelle.— Le

(1) Chez Leymarie, rue St-Jacques et Comptoir d'Edition, rue Halévy.



Annales des Sciences psychiques (Septembre et octobre). – Les Nævi ou marques de naissance, par le Baron Karl du Prel. — Sur les phénomènes dits hallucinations psychiques, par le Dr J. Séglas. — De la conscience subliminale, par H. Myers. — L'individuation colorée, par le professeur Paul Sokolov.

Le Spiritualisme moderne. — Le spiritualisme à travers les âges, Conférence de Mme de Komar. — Voix de l'au-delà : La douleur vaincue, l'Adoration divine. — Mme de Komar chez Mme de Fonvielle.

La Paix Universelle (Lyon). — Le Magnétisme et la loi, par A. Bouvier. — La vérité et la courtoisie, par Th. Monroux. — L'enquête, par Brémond. — Séance spirite, faits spirites remarquables, groupe Valentin Tournier de Tours.

Le Lotus bleu. — Problèmes de religion, par A. Besant. — L'Au-delà et les Forces inconnues, par le Dr Pascal. — Mysticisme et mystiques, par Revel. — Mira Baï, Légende Hindoue, par Uari. — Echos théosophiques, par D. A. Courmes. — Doctrine secrète, par H. P. B.

L'Écho du Merveilleux. — A propos d'un livre sur Tilly, par Gaston Méry. — Catholicisme expérimental, par A. Jounet. — Roman d'outre-terre : Chrysanthème et Myosotis, par G. Malet. — Les grands visionnaires : Goethe, par L. Mariotte. — Une séance de spiritisme à Port-Mahon. — Un portrait tracé par les « Esprits », par le commandant Tegrad. — Les vrais médiums, par Louatron. — Les « Orblutes » de George Sand, par J. A. Petit.

Journal du Magnétisme. — Portraits de M. et Mme Durville et leur biographie. — Cours de pathologie et de thérapeutique par M. H. Durvillé. — Étude collective sur l'être dans les séances de spiritisme, par Ed. Dace.

Bulletin de l'Institut psychologique international, dirigé par Pierre Janet. — Conférence du Dr Pierre Janet : Une extatique. — Communication des Drs E.-B. Leroy et Justine Tobolowska, sur les relations qui existent entre certaines hallucinations du rêve et les images du langage intérieur.

Le Moniteur des Études Psychiques. — Chez Mme Lay-Fonvielle, l'Esprit Julia. — Le Rêve, A. de Rochas. — L'Au-delà et les forces inconnues, par J. Bois. – La Malédiction, par le Dr Rozier.

La Revue du Monde invisible. — Les limites de l'imagination, par Mgr Méric. — La baguette divinatoire. — La Psycho-physiologie. — Les dons surnaturels dans l'Eglise primitive par D.-B. Maréchaux. — Recherches sur les matérialisations de fantômes par le Dr P. Gibier. — Les Anges dans l'Univers, par A. Van Mons.

La Revue cosmique. — La Personnalité humaine, par Ch. Barlet. — Les Vies d'outre-tombe d'Attamé Oannès. - Les Visions d'Amen. — Les deux rois. — La Chute de l'homme, la Réincarnation, le Végétarisme, l'Incinération.

La Revue du Bien (34, rue Gay Lussac, Paris). — Pauvres gosses! par Jean Lorédan. — L'inutile Bonté, par J. Eriez. — Hellémisme, poésie, par Emm. des Essarts. – Comment supprimer la misère? par M. Dulemba. — Chez les Artistes : Louis Journot (Une prime artistique). — Les Disparus : Léon Marillier, par Ferdinand Hérold. — Paysages de Bretagne, par Léon Marillier. — Gens de bien : Mme Quatremère, par L. Laroche. — Au Congrès d'Assistance familiale : Les Maisons d'ouvriers, par Marc Legrand. — Le Bien à faire. — Le Bien qu'on fait, par J. Vermorel. — Nombreuses illustrations. — Abonn. : Paris, 5 francs. — Départ. : 6 francs. — Union postale : 8 francs. — Numéro spécimen : 0 fr. 25 centimes.

Le Gérant : Paul LEYMARIE

Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e Année. N° 3. 1er Mars 1902.

ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN KARDEC

Le dimanche de Pâques, 30 mars 1902, à 2 h. 1/2, selon l'habitude, réunion au Père-Lachaise pour honorer la mémoire du Maître Allan Kardec, de ce grand penseur, fondateur de la Doctrine spirite.

Plusieurs discours seront prononcés; le soir, banquet, comme l'an dernier, chez Tavernier, Palais-Royal. Le banquet de « Charité » aura lieu au groupe Beaudelot, 36, rue du Bac, le dimanche suivant à 6 h. Cotisation minimum, 4 francs, donne droit à l'admission d'un pauvre.

LES ORIGINES
DU
SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE

Faits et témoignages tirés « d'Emma Hardinge » (*Suite*) (1).

HORACE GREELAY.

Parmi les personnes notables qui eurent l'occasion d'étudier la médiumnité des demoiselles Fox se trouve l'hon. Horace Greeley, directeur de la *Tribune*, important journal de New-York. La lettre dans laquelle il expose ses vues, avec une réserve caractéristique de l'époque, est trop longue pour être reproduite ici inutilement; nous nous bornerons à en indiquer la conclusion, qui donnera une idée suffisante du ton général. Les investigations eurent lieu dans la propre maison de M. H Greeley.

« Pendant trois jours, dit-il, nous avons consacré à ce sujet tout le temps que nous avons pu distraire de nos occupations, et ce serait la dernière des lâchetés de ne pas dire immédiatement que la parfaite bonne foi des Fox ne fait pas l'ombre d'un doute... Nous les avons examinées complètement et à notre entière satisfaction. Leur conduite est aussi différente que possible de celle de gens qui trompent... Des personnes assez folles pour se livrer sans réserves ni précautions, comme elles le font, n'auraient pu manquer de se trahir... Comment les coups se produisent-ils, c'est là une question qui ouvre un large champ d'exploration, pour lequel nous ne sommes pas familiers. Il faut que celui-là connaisse bien tous les arcanes de l'univers qui osera décider si les manifestations sont naturelles. Les dames Fox disent être informées que ce n'est là que le commencement d'une ère nouvelle, dans laquelle les Esprits incarnés seront unis plus étroitement avec ceux qui ont franchi la mort, que les manifestations ont eu lieu déjà dans beaucoup d'autres familles et sont destinées à se repandre jusqu'à ce que tous ceux qui en auront le désir puissent communiquer librement avec leurs morts.

« Nous n'en savons rien, et ne pouvons rien affirmer, mais si nous nous bornions à reproduire simplement, — ce que nous ne ferons pas, — les questions que nous avons posées et les réponses que nous avons reçues pendant une conversation de deux heures avec les « frappeuses », nous serions immédiatement accusé de soutenir positivement la théorie qui attribue ces discours aux Esprits des Morts. »

H. GREELEY.

CH. PARTRIDGE ET LA CONFÉRENCE DE NEW-YORK, 1851.

Une des plus importantes conversions au Spiritualisme qui marque

(1) Voir le numéro de janvier.

cette époque est celle de M. Charles Partridge, négociant de New-York, dont la probité et l'intelligence lui avaient valu la considération de ses concitoyens. Après le retour chez elles des médiums de Rochester, M. Partridge et sa femme, voyageant dans l'ouest de l'Etat de New-York, en profitèrent pour aller voir la famille Fox à Rochester, et y poursuivirent leur enquête sur le Spiritualisme avec plus de loisirs et de résultats que dans les séances tumultueuses de New-York. M. Partridge était absolument inconnu aux médiums ; c'était un homme de grande pénétration et doué d'un talent d'observation très vif. Il apporta ces qualités à ses recherches avec ses habitudes méthodiques d'homme d'affaires ; et les résultats, tant matériels qu'intellectuels, furent si étonnants que tout l'échafaudage de ses anciennes opinions fut bouleversé...

Afin d'avoir les meilleures occasions d'arriver à des résultats décisifs pour lui et pour ses amis, M. Partridge s'assura les services de Kate et de Margaretta Fox ; il les fit venir chez lui, à New-York, et là, il obtint si communément les preuves les plus extraordinaires et les plus variées de l'intelligence du phénomène, que ceux qui eurent le privilège d'assister à ces réunions ne purent se soustraire à une conviction irrésistible.

M. Partridge ne se décida à conclure qu'à la suite d'une série d'examens lents, sévères et approfondis, quand son esprit eut saisi dans toute son étendue la stupéfiante vérité de la communion spirituelle. Les résultats furent importants.

Pendant l'été de 1851, M. Partridge devint membre d'une société dénommée « Cercle de New-York ». Ce fut la première organisation spirite. Le principal médium était M. Edward P. Fowler, alors étudiant, qui devint un médecin distingué. La médiumnité de M. Fowler, qui s'accompagnait de phénomènes physiques singuliers, était du caractère le plus varié et le plus intéressant. Les Esprits écrivaient en langues et en caractères orientaux, *sans l'aide de la main humaine*, et les communications orales du médium en transe étaient souvent de la nature la plus élevée et la plus savante. S'étant assuré le concours d'un sténographe, que sa situation aisée mettait à l'abri de tout soupçon intéressé, le cercle de New-York se réunit pendant plusieurs années, au grand avantage de ses membres et de ceux qui profitèrent de leurs manifestations.

Parmi les premiers membres de cette association nous trouvons : L'honorable J. W. Edmonds, le Dr J. B. Gray et Mme Gray, Charles Partridge et sa femme, le Dr et Mme Warner, le Dr et Mme R. T. Hallock, Robert T. Shannon, W. J. Baner, le Dr Hull, M. Edward Fowler, Miss Fowler, le prof. Bush, le rév. S. B. Britain, Almon Roff, etc.

Beaucoup d'autres personnes, éminentes par leurs talents ou leur position sociale, furent invitées de temps en temps à prendre part aux séances ; il s'y développa de remarquables médiums, et il semble que tous les membres réguliers de cette association reçurent plus ou moins le baptême du feu spirituel, et devinrent personnellement médiums à des titres divers.

C'est à une de ces séances que M. Henry Gordon, médium de Springfield, Mass. manifesta pour la première fois à New-York le phénomène étrange du « flottement en l'air ». Ce même fait se renouvela ensuite fréquemment avec le même médium, et un jour, chez le Dr Gray, place Lafayette, il traversa en l'air une distance de 60 pieds, en présence de nombreux témoins, y compris le maître de maison et M. Ch. Partridge.

Ce champ d'observation si grand et si nouveau parut, aux membres du cercle, mal exploité, si on le limitait à quelques familles et aux visiteurs du Dr Gray.

On décida de fonder une réunion, où tous les assistants pourraient échanger librement les résultats de leurs expériences, et où les étrangers seraient admis sans les formalités habituelles des cercles fermés. M. Partridge, que sa fortune et sa situation mettaient à l'abri du soupçon d'intérêt, et dont l'intelligence et le grand cœur étaient sympathiques à tous, offrit généreusement dans sa propre maison une suite de chambres de réception pour la commodité des réunions projetées.

La première séance de la « Conférence de New-York » (ainsi que cette institution fut nommée) eut lieu le 14 novembre 1851. Plusieurs personnes, outre les membres du cercle de New-York, y assistaient. On sollicita les vues bienveillantes de l'assemblée, les expériences personnelles furent exposées et discutées, et pendant les discussions de fréquents mouvements de table, et des coups divers, attestaient que l'intérêt de la séance était partagé par d'invisibles témoins.

A partir de cette époque les conférences hebdomadaires continuèrent sans interruption pendant plus de deux ans sous leur forme originelle, c'est-à-dire avec le caractère semi-privé de réunion de société. Mais il fallut chercher un autre local à cause de réparations à faire à la maison de M. Partridge, et la « Conférence » prit un caractère plus public et plus hétérogène. Soit dans les réunions du dimanche, soit dans des salles louées pour le même but, la « Conférence » a persisté depuis dix-huit ans jusqu'à nos jours, avec peu d'interruption.

Ce n'est pas dans une visite fortuite à la conférence de New-York sous son aspect actuel que l'on peut se faire la moindre idée de l'utilité qu'elle présentait au début pour la discussion et la dissémination des vérités spirituelles. Le caractère libre et changeant de sa tribune actuelle permet l'intrusion de toutes les classes d'Esprits et de toutes les formes d'opinion; aussi les réunions sont-elles souvent inharmoniques, contradictoires et même *antispirituelles*, mais dans les premières séances elles répondaient fidèlement au but originel de leurs fondateurs et formaient un centre de ralliement pour les croyants et d'instruction et d'information pour les assistants.

Des médiums faisaient partie de ces réunions, et soit par coups frappés, soit par discours en trance donnaient aux directeurs invisibles du mouvement spirituel l'occasion de présenter leurs vues et d'offrir de sages conseils sur les divers plans proposés pour une plus large dispersion de la

vérité... Le Dr R. T. Halloch, secrétaire, a fait un rapport fidèle de ces intéressantes séances et c'est à sa courtoisie que nous devons les précieux témoignages que nous rapporterons.

L'ENQUÊTE DU GÉNÉRAL BULLARD 1851

Au cours des premières réunions de la « Conférence »,en 1851, M. Smith, de Norwich, conta divers cas impliquant de bonnes preuves, reçues par divers médiums de cette ville, qui présentaient la faculté, alors rare, d'imiter l'écriture de décédés, ou de reproduire par leurs gestes les particularités des défunts, dont les noms étaient donnés par des images symboliques. Le Rev. R. P. Amber, directeur du « Spiritual Messenger », déjà en bonne voie à Springfield, Mass., raconta beaucoup de faits spirites extraordinaires qui se produisaient dans cette ville, où le nombre des médiums, publics et privés, dépassait déjà, dit-on, *deux cents*. Les docteurs Brewer et Beebe attestèrent le grand intérêt que la ville de Brooklyn N. Y. prenait au spiritisme. Plusieurs médiums s'étaient rapidement développés dans les réunions tenues dans leur propre famille, et dans le rayon de leurs connaissances plus de 50 *groupes* s'étaient formés, dans lesquels se produisaient les coups, l'écriture, les lueurs, le mouvement des corps pesants et diverses autres sortes de phénomènes. Le Rev. Wm. Fishbough rapporta des preuves nombreuses et encore plus frappantes des progrès de la cause à Williamsburgh, N.-Y. Il dit que *des centaines de réunions* s'y tenaient chaque soir, et que les croyants avérés se multipliaient de tous cotés. D'autres personnes firent de semblables récits concernant d'autres parties de l'Etat de New-York, spécialement Troy, Waterford et Utica. Nous nous bornerons à parler du spiritisme à Waterford, ville à quatre milles de Troy, où les manifestations s'étaient déjà emparées d'un grand nombre de personnes.

Les récits provenant de cette ville étaient si étranges, la conviction y devenait si évidente et si répandue, qu'un révérend, un pasteur en titre de cette grande cité manufacturière, vint trouver le général Bullard, homme de loi distingué de l'endroit, et le pria de vouloir bien, de compagnie avec quatre autres personnes notables de la localité, faire une enquête sur ce « fléau », dans le but d'étouffer ses tendances impies et diaboliques.

Sans se demander comment le révérend, en sa qualité de ministre des âmes, avait le droit de requérir ses services contre « cette dangereuse erreur », le bon ami, à qui il déléguait ses droits, promit d'accéder à sa requête. Il s'adjoignit deux personnes renommées pour leur pénétration juridique, et comme tous trois avaient été choisis pour les qualités qui les rendaient aptes à l'office de « policiers spirituels », on ne douta pas que si le Spiritualisme n'avait pas encore été réduit en poudre, sa perte était maintenant si inévitable que le révérend se prépara à célébrer ses funérailles dans son sermon du dimanche suivant.

Ayant appris que les plus forts coups spirites se produisaient près de la fillette de M. Anson Attwood, de Troy, et que les parents avaient généreu-

sement ouvert leur maison aux investigateurs, le comité, général Bullard en.tête, se dirigea, pour remplir son office, vers la maison en question.

Ils furent reçus gracieusement par Mme Attwood, qui, sans même leur demander leurs noms, leur présenta sa petite fille, qui s'amusait avec les jouets de son âge.

Cette totale indifférence, jointe à l'aspect enfantin et à l'occupation de la jeune prêtresse, déconcerta quelque peu le grave groupe de magistrats, qui s'était préparé à découvrir d'habiles plans d'imposture, ou à affronter la malice impie des suppôts de Satan, mais non à jouer à la poupée avec une enfant, et à écouter de la « métaphysique » de bébés.

« Le petit médium, dit la mère, est de mauvaise humeur. Elle a été impatientée par plusieurs séances, et il faut l'amadouer en lui donnant du sucre candi. A ce prix elle consentira sans doute à donner une séance aux messieurs. »

A cette remarque il n'y eut aucun membre du Comité qui n'eut été heureux de s'esquiver d'une scène qui menaçait de compromettre sérieusement leur dignité de magistrat et la gravité de sa mission. Ils comprenaient bien, et croyaient respectueusement, que l'Etre Suprême, le Maître de l'Univers, avait délégué à certains hommes le droit de vendre des passeports pour le Ciel, qu'il avait tarifé la liberté de commettre des fautes, qu'un Dieu infiniment bon et sage avait envoyé deux ours pour déchirer 42 petits enfants, parce qu'ils avaient appelé « chauve » le prophète Elisée (Rois Liv. IV. Ch. II. v. 24); tout cela, et beaucoup d'autres choses semblables, ils pouvaient le croire et l'adorer. Mais l'idée de gagner une enfant avec un morceau de sucre candi pour envoyer un message à un mort, cette pensée était si pleine d'impiété et si absurde que, n'eût été le calme parfait de Mme Attwood, les vaillants champions de la vérité se fussent enfuis se cacher de pure honte.

Mais un seul quart d'heure d'expériences passé à produire des merveilles par ce moyen humiliant suffit à modifier leurs idées, à attirer leur intérêt le plus profond, et à leur faire oublier l'intermédiaire de ce petit être inconscient.

Assise sur une chaise haute, ses petits pieds posés sur une planchette, le médium croquait avec insouciance ses bonbons, pendant que les Esprits l'enlevaient, et la transportaient avec la facilité d'une plume au souffle du vent. Cependant la lourde table autour de laquelle le Comité était réuni se balançait et roulait comme un bateau en mer, les chaises des enquêteurs s'agitaient sous eux, de forts coups retentissant dans les diverses parties de la chambre, épelaient des noms, des dates, des messages d'identité de leurs amis décédés. La science occulte, cachée sous ces forces mystérieuses et qui se traduisait en phrases caractéristiques, eut bientôt fait de rendre à cette scène la dignité qui émane des révélations immortelles. Les assistants, émus des marques d'affection qu'ils recevaient de ceux que la mort ne change pas, oublièrent l'insignifiance du fil télégraphique dont se ser-

vaient les Esprits. L'un fut réconforté par les témoignages d'un amour impérissable; l'autre, aveuglé par le matérialisme, contempla le glorieux soleil de l'immortalité; l'autre enfin entrevit la clef qui ouvre les mystères de la religion, arrachée des mains de la mort, et jetée à l'humanité. Tous sentirent qu'ils étaient au seuil du temple fermé si longtemps à l'esprit, en présence de la Mort sublime, et « retirant de leurs pieds les chaussures de la matérialité ils virent qu'ils marchaient sur un sol sacré. »

Cette intéressante séance se prolongea d'une façon inaccoutumée, et comme elle était sur le point de finir, un Esprit, se disant le frère décédé du général Bullard, exprima le désir de faire une communication. Jusqu'à ce moment, les « policiers » avaient complètement oublié que le but de leur visite était de *démasquer* les manifestants, et de montrer la fausseté de l'origine spirituelle, et ils avaient laissé leurs convictions prendre une direction opposée. Frappé du sentiment subit de son devoir envers son révérend ami, et sentant quelque remords pour son manque de parole, le général se décida à faire un effort suprême pour prouver que tout cela était une illusion.

Sa raison était fortement disposée en faveur de l'identité de l'Esprit, mais avant de se prononcer il dit mentalement :

« Si c'est réellement l'Esprit de mon frère, qu'il avance vers moi l'enfant dans sa chaise. » (1)

Le général Bullard était assis du côté de la table qui faisait face au médium et comme la table était grande il y avait place pour une chaise entre chacun des assistants. Le désir du général était que la chaise fût poussée vers l'extrémité de la table la plus proche de lui ; mais il n'avait pas achevé de formuler sa pensée, que l'enfant et la chaise, tout ensemble, étaient poussés ou portés, nul ne peut dire comment, tout autour de la table, et déposés légèrement près du général Bullard. Tout le monde fut si saisi de cette action soudaine, la petite fille elle-même paraissait si inconsciente de ce mouvement, qui la déplaçait de plus de dix pieds sans changer son attitude, que personne ne put proférer un son, jusqu'à ce que le général, pour qui seul ce mouvement était significatif, s'écria en se levant sous une impulsion irrésistible : « Par le ciel tout cela est vrai ! »

Quand les investigateurs revinrent avec leur rapport inattendu, le Révérend pour le compte de qui ils avaient opéré fut tellement frappé de consternation, qu'il résolut de continuer personnellement l'enquête ; et comme les Esprits avaient promis les dons médianimiques à ceux qui voudraient s'occuper sérieusement de la question, le digne ministre devint bientôt un bon médium écrivain, et un ferme croyant au Spiritisme...

LE JUGE EDMONDS. 1851

Dès 1851, les manifestations spirituelles avaient attiré l'attention du

(1) Le général Bullard était sans doute bien troublé, car la *preuve d'identité* qu'il imagine est singulièrement faible (N. du trad.)



juge Edmonds, un des jurisconsultes les plus éminents qui aient honoré les tribunaux de New-York, depuis que les Etats-Unis ont une histoire. Sa fille Laura Edmonds, se livra aux mêmes recherches, et devint un excellent médium. Elle parlait par inspiration, voyait les Esprits, avait le don des langues, y compris plusieurs langues mortes, et pouvait, dans l'état de transe, voyager au loin en esprit, et communiquer avec ses amis absents. Miss Edmonds consacra tous ces dons, noblement, sans récompense, sans distinction de rang ou de fortune, au service de tous, et comme les séances avaient lieu chez son père, dans un milieu riche et raffiné, qui rendait inadmissible tout soupçon de fraude ou de complicité, son influence sur l'esprit de la foule fut énorme.

On ne supposera pas qu'un homme de la position élevée du juge Edmonds ait pu mettre longtemps dans la balance le poids considérable de son nom, sans devenir une cible pour les railleries et les mensonges qu'on dirigeait alors contre les amis du Spiritualisme. Ces attaques, dirigées contre un homme que l'opinion publique avait porté aux nues, et élevé aux situations les plus hautes et les plus honorables, auraient pu le blesser profondément; mais bien que souffrant avec cette vivacité dont sont douées les organisations nobles et délicates, jamais le juge Edmonds ne fit paraître de mépris ou de colère contre tant de bassesse et d'absurdité. Deux années de ferme conviction lui avaient donné un point d'appui tellement inébranlable qu'il ne craignit pas, en portant témoignage contre l'injustice humaine, de voir endommager l'édifice de sa philosophie, basé sur des faits matériels, et qu'il ne tarda pas à prendre la part la plus active aux discussions orageuses.

Il mit au service des vérités méprisées sa perspicacité de légiste, qui jusqu'alors avait imposé l'admiration publique, et son talent de réunir et de faire choix des preuves les plus éclatantes. Alors en même temps que d'autres avocats du spiritualisme on se le montra dans les rues comme « un de ces idiots de spirites ». On le traita avec ignominie et, avec plusieurs autres membres du barreau ou de la profession médicale, il fut dépouillé de son emploi et perdu dans l'opinion de ses concitoyens.

PERSÉCUTIONS.

De riches marchands, comme Charles Partridge, furent obligés de maintenir avec la plus grande énergie leurs droits de commerçants, et le parfait état de leur mentalité. La mauvaise réputation, qui s'attachait à ce nom redouté de « Spirites », conduisit à la ruine des négociants, des professeurs, etc., et une persécution incessante, commencée par la presse, continuée par le clergé, poussée au paroxysme par le nombre et la puissance des persécuteurs qui surgissaient de toutes parts, s'éleva comme une mer en furie contre la « cause » et ses représentants. La foule assaillit les maisons où se tenaient des réunions, et par ses cris, ses hurlements, ses sifflets, parfois en brisant les vitres à coups de pierres ou d'autres projec-

tiles, elle s'efforça d'entraver les investigateurs dans leur œuvre impie de « réveiller les morts », comme disait un journal de Brooklyn.

Les principaux médiums et les chefs du mouvement furent soumis à une sorte d'ostracisme. Les dames médiums furent chassées de leurs emplois et de leurs pensions. Les hôteliers refusèrent souvent de les recevoir, et dans les rues elles étaient accueillies par le langage le plus insultant et parfois le plus menaçant. On troubla les réunions publiques, on calomnia toute personne s'occupant de ce sujet. L'apparition d'un spirite devant les tribunaux était suivie immédiatement d'une sentence défavorable. Une simple inclination pour la cause était le signal d'une véritable inquisition qui aboutissait à une excommunication ecclésiastique.

Ceux qui n'ont pas eu à souffrir cette étrange aberration d'une civilisation barbare ne pourront jamais s'imaginer le degré d'injustice auquel on parvint et ce que les victimes eurent à supporter.

Les souffrances endurées par les médiums de Rochester ne prirent pas fin avec l'inquisition publique de Corinthian Hall. Lorsque Miss Margaretta Fox vint à Troy, New-York, en 1850, une tentative fut organisée évidemment contre sa vie par une bande, qui consistait surtout en gens grossiers, qu'on dit être des catholiques irlandais. Après avoir suivi Miss Fox, et avoir essayé, sous divers prétextes, d'être admis dans la maison où elle donnait des séances, après avoir troublé gravement la paix de la famille en jetant des pierres contre les carreaux, ils se mirent à tirer des coups de revolver contre la maison, à l'adresse évidemment du médium.

Les circonstances sont rapportées dans une lettre écrite à un ami de la cause par M. Bouton, chez qui Miss Fox était descendue. Voici une partie de cette lettre :

West Troy, 13 novembre 1850.

... « Nous essayerons de nous arranger pour qu'elle (Margaretta) aille ailleurs. Si elle vous a dit où, ne le répétez pas, si vous tenez à sa vie. On a comploté de la faire périr. Ma maison est assiégée toutes les nuits par des assassins, et nous ne la quittons pas un instant.

« Si nous pouvons la placer où nous voulons, nous pensons qu'elle sera en sûreté. Je défendrai sa réputation et sa vie au risque de la mienne. Je vous aviserai de nos progrès. Supprimez les noms si vous pouvez. J'écris avec difficulté n'ayant pas dormi depuis plusieurs nuits. Cinq Irlandais surveillent Margaretta dans un certain but. Nous les avons vus réunis. Elle n'a jamais quitté la maison sans être accompagnée, ce qui ne leur a laissé aucune occasion.

« En revenant de Troy, l'avant-dernière nuit, en voiture, avec ma famille et Margaretta, nous n'avons point trouvé de bateau en arrivant à la rivière. Cinq Irlandais ont essayé de persuader à notre cocher d'aller au pont de Troy, un bon endroit pour un meurtre. Nous n'y sommes point allés, mais ils nous ont suivi jusque chez nous, et après que nous avons été couchés, ils ont tenté de s'introduire dans la chambre occupée par Margaretta et ma belle-sœur.



« Déçus et furieux, ils ont jeté des pierres contre la maison. J'ai disposé des moyens de défense et ne puis guère dormir, non plus que les miens. Je crains que ces gens ne reviennent ce soir, mais ils trouveront une chaude réception.

« La nuit dernière Mme B. et Margaretta sont allées ensemble à la grange, on leur a lancé une pierre. Un homme, qui était sur le toit, a eu une exclamation de colère en découvrant que Margaretta n'était pas seule. Ces hommes sont grands et forts.... »

Un post-scriptum de cette lettre, daté du lendemain 14, dit ceci :

« Comme je le craignais, les Irlandais sont revenus la nuit dernière, et ont jeté une pierre dans la fenêtre. Ils ont pénétré dans la maison, mais nous les attendions, et ils n'ont rien osé faire. Nous aimerions que vous arriviez immédiatement, si vous pouvez ».

La petite troupe d'Irlandais continua à augmenter jusqu'à ce qu'à la fin la maison de M. Bouton fût entourée de toute une populace, et quand Mme Fish, la sœur aînée, arriva de Rochester, sur dépêche pressante, il fallut la faire escorter à son hôtel par une troupe d'amis éprouvés.

Finalement on conduisit les dames en secret à Albany, où une réception plus cordiale les attendait....

Et pourtant ces démonstrations occasionnèrent à Troy un courant de recherches, qui amena la croyance dans cette ville à un point tel que le temps et les changements d'opinion ne l'ont point ébranlée. Par le fait, Troy est maintenant un des boulevards du spiritualisme.

Des résultats semblables, mais plus importants, sortirent des attaques malveillantes dirigées contre le juge Edmonds. Quelques-unes ayant paru dans le *National Intelligencer* de Washington, attirèrent l'attention du Corps législatif, dont beaucoup de membres étaient les admirateurs et les amis du juge. Elles attirèrent au foyer même de la vie parlementaire un vif intérêt pour le spiritualisme. Au cours de ces investigations il se développa de bons médiums, et la visite des Fox à Washington y acheva le triomphe de la cause (1). (*A suivre*).

LE CENTENAIRE DE VICTOR HUGO

J'irai, je rentrerai dans ta muraille sainte,
O Paris !
Je te rapporterai l'âme à jamais éteinte
Des proscrits.
Alors qu'on entendait ta fanfare de fête
Retentir,

(1) Lire plus loin l'article « Pour les Fox ».

O Paris, je t'ai fui comme le noir prophète
Fuyait Tyr.
Quand l'empire en Gomorrhe avait changé Lutèce,
Morne, amer,
Je me suis envolé dans la grande tristesse
De la mer.
Là, tragique, écoutant ta chanson, ton délire
Bruits confus,
J'opposais à ton luxe, à ton rêve, à ton rire,
Un refus.
Mais aujourd'hui qu'arrive avec sa sombre foule
Attila,
Aujourd'hui que le monde autour de toi s'écroule,
Me voilà.
France, être sur ta claie à l'heure où l'on te traîne
Aux cheveux,
O ma mère, et porter mon anneau de ta chaîne,
Je le veux !
J'accours, puisque sur toi la bombe et la mitraille
Ont craché.
Tu me regarderas debout sur ta muraille,
Ou couché.
Et peut-être, en ta terre où brille l'espérance,
Pur flambeau,
Pour prix de mon exil, tu m'accorderas, France.
Un tombeau !

Un tombeau pour Victor Hugo ! comme si un tel génie pouvait mourir. Est-ce que, quelques années plus tard, dans un jour d'apothéose, Arsène Houssaye, interprète des poètes, écrivains et artistes de son temps, ne devait pas lui adresser cette réplique enthousiaste? — :

« La jeunesse a trempé ton âme, tu vivras !
Les siècles ne seront pour toi que des années.
Quand Dieu t'appellera vers d'autres destinées
C'est l'immortalité qui t'ouvrira les bras,
Toujours jeune et toujours belle ; c'est le mystère.
Tu seras chez les dieux, mais sans quitter la terre. »

De 1881 à 1885, des fêtes inoubliables furent données en l'honneur de Victor Hugo. Lui qui, pendant toute sa longue et glorieuse existence, n'avait cessé de proclamer et de chanter, dans des pages sublimes sa foi profonde en l'immortalité, devait goûter la joie suprême non pas tant d'entrer vivant dans l'immortalité que de voir, de ses propres yeux, lever la semence d'idées généreuses qu'il avait, sans compter, pendant plus de soixante ans, jetées aux quatre vents du monde. Ses funérailles grandioses furent moins un deuil national qu'un immense et éblouissant triomphe du génie transfiguré par la mort. Il avait su rallier tous les partis, toutes les opinions. Tous, depuis le plus élevé dans les lettres ou les arts et même les sciences, jusqu'au plus humble et au plus obscur citoyen, se montraient fiers et, pour

ainsi dire, glorieux de l'avoir pour contemporain. Les plus ignorants, mais qui avaient entendu parler de sa bonté pour les misérables, le célébraient. Dans la nuit du 31 mai au 1er juin 1885, alors que la dépouille du poète, telle une majesté ou un demi-dieu, reposait, dans un silence auguste, sous l'arche colossale de l'Arc de Triomphe, une multitude de citoyens de tous rangs et de tout âge, se pressait recueillie dans les avenues et les allées des Champs-Elysées, et, spectacle touchant et émouvant, çà et là stationnaient des groupes de jeunes gens, à quelques-uns desquels étaient mêlées des femmes, entourant et accompagnant de leurs voix d'obscurs artistes qui jouaient ou chantaient « l'hymne à Victor Hugo ». Sur toute cette foule semblait courir comme un frisson sacré d'enthousiasme religieux.

Qu'avait donc fait ce grand mort ? — De grandes pages ? de beaux vers ? — Oui, mais mieux que cela encore ; il avait aimé les hommes, il avait eu pitié des misérables et des proscrits, il n'avait pas craint de flageller les traîtres tout puissants ; il avait souri aux petits ; il avait relevé les humbles et tendu la main aux faibles et aux deshérités.

Au lendemain de ses funérailles, on parlait de lui élever un monument digne de sa gloire et digne de la reconnaissance publique. Nous nous souvenons avoir écrit, à cette époque, à M. Auguste Vacquerie pour proposer une place à ce monument : c'était la place de la Concorde, afin, disions-nous, qu'on pût voir « l'Arc de Triomphe en haut et le poète en face ». Aujourd'hui, après dix-sept ans, et malgré le fait accompli, nous persistons à penser que nulle place n'est plus digne de Paris, de la France, comme de l'éclatant génie qu'il s'agit de glorifier.

Victor Hugo disait qu' « Homère était le géographe et l'historien de son temps, Moïse le législateur du sien, Juvénal le juge du sien, Dante le théologien du sien, Shakespeare le moraliste du sien ». On pourrait ajouter que Victor Hugo en lui seul personnifiait et résumait tous ces génies.

Il est, en effet, le génie, par excellence : il est si grand, si vaste, si universel que tous, grands et petits, faibles ou puissants, peuvent également saluer en lui un chef ou un maître ; mais, parmi ses disciples, il en est peu assurément qui puissent prétendre à un meilleur rang que les spiritualistes et spirites.

Victor Hugo était spiritualiste, toute son œuvre en témoigne, — un grand et profond spiritualiste ; mais était-il spirite ? — Il nous a semblé que la meilleure réponse à faire à cette question était de rappeler dans un seul et même article tout ce qui a été écrit à ce sujet, toutes les citations et réflexions faites, à diverses époques, par la presse et rapportées pour la plupart dans la *Revue Spirite*. On aura ainsi tous les éléments pour se faire une opinion aussi complète que possible sur un point très important pour nous, et quelquefois négligé ou controversé par nos adversaires.

Ecoutons donc d'abord cette conversation devant des athées rapportée par Arsène Houssaye :

« Croire à Dieu, c'est ne croire à rien », disait un des athées.

Victor Hugo reprit :

« Croire à Dieu, c'est croire à tout. Croire à tout, c'est croire à l'infini, c'est croire à son âme. Je vais vous en donner des preuves ».

La figure de Victor Hugo s'illumina d'une auréole...

« Je sens en moi, nous-a-t-il dit, toute une vie nouvelle, toute une vie future ; je suis comme la forêt qu'on a plusieurs fois abattue : les jeunes pousses sont de plus en plus fortes et vivaces. Je monte, je monte, je monte vers l'infini. Tout est rayonnant sur mon front, la terre me donne sa sève généreuse, mais le ciel m'illumine du reflet des mondes entrevus. Vous dites que l'âme n'est que l'expression des forces corporelles ; pourquoi alors mon âme est-elle plus lumineuse, quand les forces corporelles vont bientôt m'abandonner ? L'hiver est sur ma tête, le printemps éternel est dans mon âme j'y respire à cette heure les lilas, les violettes et les roses, comme à vingt ans. Plus j'approche du but et plus j'écoute autour de moi les immortelles symphonies des mondes qui m'appellent. C'est merveilleux et c'est simple. C'est un conte de fées ; mais c'est une histoire. Il y a tout un demi-siècle que j'écris ma pensée en prose et en vers histoire, philosophie, drame, roman, légende, satire, ode, chanson, j'ai tout tenté ; mais je sens que je n'ai dit que la millième partie de ce qui est en moi. Quand je me coucherai dans la tombe, je pourrai dire comme tant d'autres : J'ai fini ma journée ! Mais je ne dirai pas : J'ai fini ma vie. Ma journée recommencera le lendemain matin. La tombe n'est pas une impasse, c'est une avenue : elle se ferme sur le crépuscule, elle se rouvre sur l'aurore. Si je ne perds pas une heure, c'est parce que j'aime ce monde comme une patrie, parce que la vérité me tourmente comme elle a tourmenté Voltaire, ce Dieu humain. Mon œuvre n'est qu'un commencement, mon mouvement est à peine sorti de terre, je voudrais le voir monter, monter encore, monter toujours. La soif de l'infini prouve l'infini. Qu'en dites-vous, Messieurs les athées ? »

Le premier athée a répondu :

— Je dis que vous êtes un homme merveilleux.

— Je ne suis pas un homme merveilleux, j'obéis à mon âme. Mon âme a sa destinée, elle obéit elle-même à des lois inconnues.

— Elle obéit aux lois de la création, dit le second athée. Si la migraine vous prenait tout à l'heure, la nuit se ferait en vous ; vous sentiriez que votre âme ne prend sa vie que dans votre cerveau ; par exemple, voilà qu'on sert le café ; buvez-en comme moi dans une jolie tasse japonaise, vous allumerez votre sang, vous serez encore plus poète pendant une heure.

— Ne me dites pas une pareille bêtise, ô homme d'esprit ! Je ne bois ni café, ni vin de Champagne. Pourquoi donc ceux qui boivent des surexcitants ne font-ils ni mes vers ni ma prose ?

— C'est que la nature ne leur a pas bien façonné le cerveau.

— Ah ! je vous y prends ! s'écria Victor Hugo. Qu'est-ce que la nature ?

— C'est la mère visible des forces occultes, répondit le troisième athée.

— Il n'y a pas de forces occultes, il n'y a que des forces lumineuses. La force occulte c'était le chaos ; la force lumineuse c'est Dieu. Ecoutez-moi : l'homme n'est qu'un infiniment petit exemplaire de Dieu, l'édition in-32 de l'in-folio gigantesque, mais c'est le même livre, gloire inouïe pour l'homme ! Je suis l'homme, moi, une parcelle divine, une goutte de l'Océan, un grain de sable sur le rivage. Tout petit que je sois, je me sens Dieu, parce que moi aussi je débrouille le chaos qui est en moi. Je fais des livres — je veux dire des rêves — qui sont des mondes. Oh ! je parle sans orgueil, car je n'ai pas plus de vanité que la fourmi qui bâtit des Babylones, pas plus de vanité que le plus petit des oiseaux qui chante dans l'hymne matinal, je ne suis rien. Ci-gît : Victor Hugo,

un abîme, un écho qui passe, un nuage qui fuit, une vague qui mord la rive ; je ne suis rien, mais laissez-moi vivre toutes mes existences futures, laissez-moi gravir de siècle en siècle tous les rochers, tous les périls, toutes les amours, toutes les passions, toutes les angoisses. Qui vous dit qu'un jour, après mille et mille ascensions, je n'aurais pas comme tous les hommes de bonne volonté acquis une place de ministre au suprême conseil de cet adorable tyran qu'on appelle Dieu.

Dans la presse, Victor Hugo passait communément pour être rallié au spiritisme.

Dans son numéro du 26 novembre 1896 (voir la *Revue Spirite* de janvier 1897), le *Gaulois*, à propos de la pièce *Spiritisme* de V. Sardou, offrait à ses lecteurs la primeur de fragments inédits du *Journal de l'exil* rédigé à Jersey et à Guernesey par la fille de Victor Hugo, Mlle Adèle Hugo. Ce manuscrit, non publié jusqu'ici, est en la possession de M. Dawey, le bibliographe anglais bien connu. « On verra, dit l'auteur de l'article précité, par les fragments que j'ai la bonne fortune de pouvoir reproduire, comment Victor Hugo fut amené graduellement à croire aux phénomènes du spiritisme, sur lesquels bien entendu, nous faisons toutes les réserves que la religion et la science nous commandent ».

Les récits sont datés de Jersey et ne remontent pas au-delà de 1854 et 1855. Ils démontrent que Victor Hugo était parfaitement au courant du phénomène des tables tournantes. Dans « les Miettes de l'histoire », Auguste Vacquerie confirme ces récits et raconte les expériences de médiumnité par la table, faites par Victor Hugo, Mme V. Hugo et lui-même, de concert avec Mme de Girardin.

Pour savoir exactement ce que pensait Victor Hugo de ces expériences, il faut lire la première partie de son admirable étude sur Shakespeare qu'il écrivit en 1864.

On peut dire que dans ce livre, c'est le procès de son propre génie qu'il plaide devant l'histoire. Passant en revue (1re partie, liv. II) les génies tels qu'Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Ezéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, St-Paul, St-Jean, Dante, Rabelais, Cervantès, et Shakespeare, il pose et examine délibérément la question du génie.

Dieu, dit-il, est l'invisible évident.
Le monde dense, c'est Dieu. Dieu dilaté, c'est le monde.
Nous qui parlons ici, nous ne croyons à rien hors de Dieu.
Cela dit, continuons.

Dieu crée l'art par l'homme. Il a un outil, le cerveau humain. Cet outil, c'est l'ouvrier lui-même qui se l'est fait ; il n'en a pas d'autre.

Forbes, dans le curieux fascicule feuilleté par Warburton et perdu par Garrick, affirme que Shakespeare se livrait à des pratiques de magie, que la magie était dans sa famille et que le peu qu'il y a de bon dans ses pièces lui était dicté par « un Alleur », un Esprit.

Disons-le à ce propos, car il ne faut reculer devant aucune des questions qui s'offrent, ç'a été une bizarre erreur de tous les temps de vouloir donner au cerveau humain des auxiliaires extérieurs. *Antrum adjuvat vatem.* L'œuvre semble surhumaine, on a voulu y

faire intervenir l'extra-humain ; dans l'antiquité le trépied, de nos jours, la table. La table n'est autre chose que le trépied revenant.

Prendre au pied de la lettre le démon que Socrate se suppose, et le buisson de Moïse et la nymphe de Numa, et le dive de Plotin, et la colombe de Mahomet, c'est être dupe d'une métaphore.

D'autre part, la table, tournante ou parlante, a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonctions de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits qu'un droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse point le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen, nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Eluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table moderne a droit comme un autre à l'observation. La science psychique y gagnera, sans nul doute. Ajoutons ceci, qu'abandonner les phénomènes à la crédulité, c'est faire une trahison à la raison humaine.

Homère affirme que les trépieds de Delphes marchaient tout seuls, et il explique le fait, chant XVIII de l'Iliade, en disant que Vulcain leur forgeait des roues invisibles. L'explication ne simplifie pas beaucoup le phénomène. Platon raconte que les statues de Dédale gesticulaient dans les ténèbres, étaient volontaires, et résistaient à leur maître, et qu'il fallait les attacher pour qu'elles ne s'en allassent pas. Voilà d'étranges chiens à la chaîne. Fléchier mentionne à la page 52 de son *Histoire de Théodose*, à propos de la grande conspiration des sorciers du quatrième siècle contre l'empereur, une table tournante dont nous parlerons peut-être ailleurs pour dire ce que Fléchier ne dit point et semble ignorer. Cette table était couverte d'une lame ronde faite de plusieurs métaux *ex diversis metallicis materiis fabrefacta*, comme les plaques de cuivre et de zinc employées actuellement par la biologie. On le voit, le phénomène, toujours rejeté et toujours reparaissant, n'est pas d'hier.

Du reste, quoi que la crédulité en ait dit ou pensé, ce phénomène des trépieds et des tables est sans rapport aucun, c'est là que nous voulons en venir, avec l'inspiration des poètes, inspiration toute directe. La sibylle a un trépied, le poète non. Le poète est lui-même trépied. Il est le trépied de Dieu. Dieu n'a pas fait ce merveilleux alambic de l'idée, le cerveau de l'homme pour ne point s'en servir. Le génie a tout ce qu'il lui faut dans son cerveau. Toute pensée passe par là. La pensée monte et se dégage du cerveau, comme le fruit de la racine. La pensée est la résultante de l'homme. La racine plonge dans la terre ; le cerveau plonge en Dieu :

C'est-à-dire dans l'infini.

Ceux qui s'imaginent, — il y en a, témoin ce Forbes, — qu'un poème comme *le Médecin de son honneur ou le Roi Lear* peut être dicté par un trépied ou par une table, errent étrangement. Ces œuvres sont des œuvres de l'homme. Dieu n'a pas besoin de faire aider Shakespeare ou Calderon par un morceau de bois.

Donc écartons le trépied. La poésie est propre au poète. Soyons respectueux devant le possible, dont nul ne sait la limite, soyons attentifs et sérieux devant l'extra-humain, d'où nous sortons et qui nous attend ; mais ne diminuons pas les grands travailleurs terrestres par des hypothèses de collaborations mystérieuses qui ne sont point nécessaires



laissons au cerveau ce qui est au cerveau, et constatons que l'œuvre des génies est du surhumain sortant de l'homme.

Victor Hugo, à notre avis, est dans le vrai, du moins en ce qui le concerne personnellement. Il était médium cependant, c'est-à-dire qu'il était doué de la faculté de s'entretenir avec les esprits ; mais, étant lui-même un esprit supérieur, il ne pouvait logiquement être réduit au rôle de simple « transmetteur » des pensées d'esprits ses égaux. Il puisait ses inspirations dans le monde supra-terrestre dans les mêmes conditions que nous puisons les nôtres, soit dans nos entretiens avec les grands écrivains, soit dans la lecture de leurs écrits.

Victor Hugo, croyons-nous d'ailleurs, n'avait pratiqué jusqu'à cette époque, que la médiumnité par la table et n'en avait pas étudié d'autre, bien qu'il fût doué, au plus haut degré, de la médiumnité dite intuitive. Mais, nous le répétons, il y a médiums et médiums. Il y a ceux qui sont instruments passifs et ceux qui sont instruments actifs. C'est parmi ces derniers qu'il faut ranger Victor Hugo, dont les innombrables poèmes sont dus entièrement à son génie et non à une collaboration supra-terrestre. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a des écrivains, non dépourvus de mérite, qui ont écrit de fort beaux vers, dont la paternité, de leur propre aveu, revenait tout entière à des esprits. Tel le président Jaubert, et bien d'autres. Mais, nous le répétons, ce n'est pas le cas de Victor Hugo, dont la loyauté ne peut être mise en doute. Qui sait au reste s'il n'était pas une incarnation nouvelle d'Homère, d'Eschyle, de Virgile, de Juvénal, de Dante et de Shakespeare ? Dans tous les cas, il était leur égal, et même ce qui donnerait du poids à cette hypothèse, il leur était supérieur : simplement parce qu'il aurait progressé. Mais là est le mystère, insondable pour l'historien de la terre et peut-être plus facile à pénétrer pour celui de l'au-delà.

En février 1865, Allan Kardec avait publié dans *la Revue* le discours prononcé par Victor Hugo sur la tombe d'Emily de Putron, ce discours où se trouve la phrase fameuse : « Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents. » Et il avait ajouté : « A ces remarquables paroles, il ne manque absolument que le mot *spiritisme.* » Et le reste de son article témoignait de sa profonde admiration pour le grand penseur.

C'est quelques mois après que J. B. Roustaing adressait au poète ses « Evangiles expliqués » et recevait de lui la réponse, que nous avons sous les yeux, et que nous transcrivons textuellement :

« Hauteville house, 22 mai 1866 (1)

« Monsieur, toutes les manifestations de l'esprit éveillent mon attention ; je les étudie et j'en tiens compte. Je ne suis pas le moins du monde ce

(1) Le quantième de l'année n'est pas indiqué. C'est sur les timbres de l'enveloppe que nous l'avons relevé,



qu'on appelle *un Spirite*, mais je pense qu'il y a des questions au-delà de l'homme. J'apprécie vos convictions, je vous remercie de votre communication, et je lirai vos trois volumes avec le plus sérieux intérêt.

« Recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

« VICTOR HUGO. »

« Je ne suis pas le moins du monde ce qu'on appelle *un spirite* », cela veut dire, sans doute, dans la pensée de Victor Hugo, qu'il n'était pas ce qu'on appelait, à cette époque, dans les journaux, « un spirite », c'est-à-dire un illuminé, une sorte de fanatique associant les esprits à toutes ses actions, à tous ses propos, ou tout simplement qu'il n'était pas initié à la doctrine spirite. Il ne parle en effet nulle part d'Allan Kardec, dont il ne devait pas connaître les ouvrages; et il ne paraît pas non plus qu'il ait été au courant des travaux des Crookes, des Wallace, des Zœllner et autres; mais, par les citations que nous avons faites plus haut, on peut se rendre compte que ses connaissances spirites étaient très développées, et, par celles que nous ferons encore, on verra qu'elles n'ont fait que s'accentuer. Victor Hugo ne craignait pas d'ailleurs d'éclairer son opinion ni de rectifier ses idées lorsqu'il les jugeait erronées ou assises sur des données insuffisantes. Ce travail de perfectionnement de sa pensée, il l'a accompli toute sa vie et s'en est fait un juste mérite. Il n'y a donc aucune raison de croire qu'il n'ait pas fait faire à sa pensée, de 1866 à 1885, un pas aussi grand que de 1830 à 1850. La presse tout entière ne s'est pas fait faute de taxer ses croyances de « spirites », et nous n'avons pas entendu dire qu'il ait jamais protesté. Il n'aurait pu, en effet, protester contre lui-même.

Poursuivons notre revue.

En décembre 1867, Allan Kardec reproduit, d'après le journal *La Liberté*, un extrait du récit d'un voyage de Victor Hugo en Zélande. Il est question, dans cet extrait, de la présentation à Victor Hugo des deux petites-filles d'un avocat distingué qui, tombé victime d'un grave accident n'avait dû d'échapper à la mort qu'à des circonstances étranges. Allan Kardec fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Le fait en lui-même est éminemment spirite, comme on le voit; mais s'il est quelque chose de plus spirite encore, c'est l'explication qu'en donne M. Victor Hugo; on la dirait puisée textuellement dans la doctrine; ce n'est, du reste, pas la première fois qu'il s'exprime dans ce sens. »

Voici une autre réflexion que fait A. Kardec, en septembre 1868, à propos du célèbre fauteuil des ancêtres qu'on voyait dans la salle à manger du poète à Guernesey : « Assurément c'est là une pensée qui ne naîtra jamais dans le cerveau d'un matérialiste; elle atteste non seulement l'idée spiritualiste, mais elle est éminemment spirite, et elle ne nous surprend nullement de la part d'un homme qui, sans arborer ouvertement le drapeau du

spiritisme, a maintes fois affirmé sa croyance aux vérités fondamentales qui en découlent. »

Quelles belles et profondes pensées encore, dans la Revue d'octobre 1868, à l'occasion des obsèques de Mme Victor Hugo, et au sujet de la lettre de Victor Hugo à Lamartine, lors de la mort de la femme de ce dernier. « Quiconque en est arrivé là est spirite, s'écrie le maître, parce que, s'il veut réfléchir sérieusement, il ne peut échapper à toutes les conséquences logiques du spiritisme. »

La Revue d'avril 1876 reproduisait un article de l'*Artiste* de janvier 1876, dans lequel Arsène Houssaye raconte le dîner, chez Victor Hugo, des quatre croyants et des quatre athées. Nous en avons cité une partie plus haut.

Le *Revenant* et un passage des *Misérables* trouvent place dans les Revues de 1877 et 1878.

En septembre 1880, on peut y lire un discours de Victor Hugo prononcé quelques jours avant et admirablement commenté par notre ami Leymarie, puis une page émouvante de l'*Année terrible* : « l'Enterrement. »

En mars et avril 1881, c'étaient des extraits de l'*Ane*. A ce propos, un de nos amis, M. Alexandre Vincent, écrivait ceci dans le numéro d'avril : « Plus Victor Hugo s'avance dans la vie, plus il s'avance aussi dans la bonté! il a tout compris, il a parlé de tout.... Il a analysé les passions. Il a fait frémir et pleurer; il a fait sourire et il a consolé aussi. Il a mis à nu le cœur humain, sous nos yeux, et il nous en a montré les replis et les mystères.... D'un bout à l'autre de son œuvre immense reparaissent toujours plus fréquentes et plus soutenues, à mesure que le poète se rapproche de l'immortalité, ces mots lumineux, que les antithèses si hardies qu'elles paraissent, que les phrases si tourmentées qu'elles soient, ne voilent jamais : « Dieu! Bonté! Amour! »

Les paroles prononcées par Victor Hugo sur le cercueil de Paul de Saint-Victor sont rappelées dans la Revue de septembre 1881.

Dans celle d'avril 1885, nous relevons, au sujet de la croyance de Victor Hugo à la réincarnation, un article d'Arsène Houssaye, d'où nous extrayons les lignes suivantes :

« Quand les athées lui dirent : » La preuve que vous n'existerez pas demain, c'est que vous n'existiez pas hier. Vous avez beau vous chercher dans le passé, vous ne vous retrouverez pas. » Victor Hugo répond : « Qui vous dit que je ne me retrouve pas dans les siècles. Vous direz que c'est la légende des siècles. Shakespeare a écrit : « La vie est un conte de fée qu'on écrit pour la seconde fois. » Il aurait pu écrire pour la millième fois. Il n'y a point de siècle où je ne vois passer mon ombre. Vous ne croyez pas aux personnalités mouvantes, sous prétexte que vous ne vous rappelez rien de vos existences antérieures, mais comment le souvenir des siècles évanouis resterait-il imprimé en vous quand vous ne vous souvenez plus des mille et une scènes de votre vie présente. Depuis 1802, il y a en moi dix Victor Hugo ; croyez-vous donc que je me rappelle toutes leurs actions et toutes leurs pensées. La tombe est noire, quand j'aurais

traversé la tombe pour retrouver une autre lumière, tous ces Victor Hugo me seront quelque peu étrangers, mais ce sera toujours la même âme. »

Le grand poète mourait le 22 mai 1885, et à cette occasion divers articles étaient publiés dans les numéros de juin et juillet.

L'année suivante, en juillet, un poète spirite rappelait en quelques beaux vers ce mémorable événement.

En février, 1890, un correspondant de la Revue cite ce passage qu'on peut lire dans *L'Astronomie populaire* de C. Flammarion : « Tout récemment encore, j'avais l'honneur de m'entretenir sur ce sujet avec le plus grand poète de tous les siècles, et Victor Hugo m'assurait que, dans sa pensée, Saturne ne pouvait être qu'un bagne ou un enfer ». Inutile de commenter cet entrefilet.

Enfin, pour terminer cette longue série de citations, nous trouvons dans *L'Eclair* du 15 février 1897, sous ce titre : « Victor Hugo et le spiritisme », un interview de M. Paul Meurice par un rédacteur du *Gaulois*.

Il est ainsi conçu :

« Interview de M. Paul Meurice publiée par le *Gaulois* : Les expériences de tables parlantes commencèrent chez Victor Hugo à Jersey, au lendemain du départ de Mme de Girardin et durèrent dix-huit mois, expériences extrêmement curieuses et dont la relation au jour le jour et très volumineuse se trouve dans les papiers posthumes de Victor Hugo. Victor Hugo m'en a parlé lui-même à diverses reprises, comme d'un document extrêmement curieux dont il retardait d'année en année la publication, estimant que le moment n'était pas encore venu de le faire imprimer.

Les conversations et les procès-verbaux tiennent en trois gros cahiers. Pensez donc ! Les expériences ont duré dix-huit mois à Jersey ! Cela ferait, je crois bien, deux forts volumes de librairie. Mais je pense que le poète n'eut donné que la fleur de ces conversation en un choix qui eût fait la matière d'un volume.

— Et alors vous considérez ce recueil de révélations. de pensées et de conversation !...

— Comme un document du plus curieux intérêt. Je dis bien : un document. Si Victor Hugo avait publié ce recueil de son vivant, c'est à ce titre qu'il l'eût publié.

— Oui, il l'eût publié comme un document d'une authenticité absolue offrant uniquement la production d'un fait, et rien de plus. C'est vous dire que je n'entends rien expliquer.

— Mais comment Victor Hugo vint-il à s'intéresser aux expériences des tables parlantes ?

— Vacquerie vous l'a dit : à la suite des expériences faites à Jersey par Mme de Girardin. Une de ces expériences fut décisive aux yeux de Mme Victor Hugo, et cela dès les premiers jours. La table interrogée par Mme de Girardin avait révélé la présence d'une morte dont la mémoire était chère à tous, Léopoldine Hugo.

« — Si c'est ma fille, fit Mme Victor Hugo, qu'elle réponde à une question que je vais lui poser. La réponse sera décisive pour moi, car elle comporte la révélation d'un fait qui n'est connu que de ma fille et de moi. » Mme Victor Hugo posa la question...

— Eh bien ?

— Eh bien, la table y répondit. »

Plus qu'un mot. On célèbre aujourd'hui le centenaire du poète qui a rempli de ses œuvres et de son génie tout un siècle qui portera son nom.

Tous les partis, toutes les opinions se réconcilieront un moment pour rendre justice à son génie. Les uns glorifieront son théâtre, les autres ses romans ; ceux-ci ses premiers poèmes et ceux-là les derniers. Nous, spirites, glorifions dans toutes ses œuvres le philosophe, le moraliste, le penseur, le poète ; faisons de son œuvre entière notre palladium ; glorifions l'homme qui a combattu le mal et l'ignorance, l'homme qui a aimé, qui a souffert, qui a eu pitié, qui a pleuré et qui a consolé, glorifions le génie qui n'a cessé de monter vers les sommets lumineux du beau et du bien, qui a fait délivrer Satan par l'ange Liberté et qui a ouvert toutes grandes les portes d'un paradis splendide où l'on peut lire ces paroles à jamais rayonnantes d'immortelle espérance :

O Kant, l'âne est un âne et Kant n'est qu'un esprit.
Nul n'a jusqu'à présent, hors Socrate et le Christ,
Dans l'abîme où le fait infini se consomme,
Compris l'ascension ténébreuse de l'homme.
A force de songer ton œil s'est éclairci ;
Plane plus haut encore, et tu sauras ceci :

. . . .
. . . .

La lettre sombre, ô Kant, forme un splendide mot ;
Sans l'étage d'en bas que serait l'édifice ?
L'homme fait son progrès de ce qui fut son vice ;
Le mal transfiguré par degrés fait le bien.
Ne désespère pas et ne condamne rien.
Pour gravir le sublime et l'incommensurable,
Il faut mettre ton pied dans ce trou misérable,
Un chaos est l'œuf noir d'un ciel, toute beauté
Pour première enveloppe a la difformité ;
L'ange a pour chrysalide une hydre ; sache attendre,
Penche sur ces laideurs ton côté le plus tendre ;

C'est par ces noirceurs-là que toi-même es monté.
Dieu ne veut pas que rien, même l'obscurité,
Même l'erreur qui semble ou funeste ou futile,
Que rien puisse, en criant : Quoi ! j'étais inutile !
Dans le gouffre à jamais retomber éperdu ;
Et le lien sacré du service rendu,
A travers l'ombre affreuse et la céleste sphère,
Joint l'échelon de nuit aux marches de lumière.

ALGOL.



PSYCHOGRAPHIE

par A. Oxon

(*suite et fin.*)

Slade n'est pas responsable de son défaut de notions sur le *modus operandi* des phénomènes les plus impénétrables, en rapport avec les fonctions

cérébrales. Tout ce qu'il sait, c'est que dans certaines conditions, ces phénomènes ne se produisent pas. Ce n'est pas parce qu'il croit sincèrement qu'ils sont produits par l'esprit de sa défunte femme, qu'une telle conviction l'expose à toutes les sévérités de la loi criminelle. Je n'ai pas à répondre des opinions de Slade. Je suis absolument convaincu qu'il est sincère dans sa croyance. Ce dont je veux m'occuper c'est de la production de ces phénomènes cérébraux. Ma conviction qu'ils sont produits sans la plus légère trace de tricherie ou de fraude, est une conviction qui résulte de trente-cinq années de recherches. Je suis également convaincu que beaucoup de personnes dont les facultés sont incomplètement développées aboutissent à des déceptions. Dans bien des occasions j'ai découvert des manœuvres déloyales; mais cela ne prouve rien contre les phénomènes authentiques. A peine pourrait-on trouver un sujet parmi ceux qui préoccupent l'esprit humain à propos duquel des simulations ou imitations ne puissent être pratiquées avec une telle perfection, qu'elles entraînent et trompent ceux qui sont sans défiance.

Je suis aussi absolument convaincu de la sincérité de l'écriture directe présentée par Henri Slade, des États-Unis, que je le suis de ma propre existence, ou que le soleil donne la lumière, ou est la cause de la lumière, ou enfin de tout autre phénomène universellement admis. Je ne reproche pas au magistrat instruit de déclarer que la Chiromancie est analogue à ces nouveaux phénomènes intellectuels encore peu connus. Je ne blâme pas davantage M. Henri Slade de croire que ces phénomènes sont produits par l'esprit de sa femme décédée. Je suis profondément convaincu que s'il n'avait pas cette croyance, les phénomènes ne se produiraient pas. Une foi aveugle est indispensable à l'exercice du pouvoir de la volonté.

C'est ce pouvoir de la volonté qui, pendant un état anormal ou exalté du cerveau, produit tous ces phénomènes variés, quelle que soit leur diversité ou leur apparente complication.

Une foi absolument aveugle (que l'on ne peut rencontrer pendant la période normale de la vie) est nécessaire au plein développement du pouvoir de la volonté. Dès que vous doutez de votre pouvoir, celui-ci disparaît aussitôt. La foi dans ce pouvoir est le chemin qui mène le plus sûrement au succès; *« celui qui hésite est perdu »*. Il est vraiment ridicule de rencontrer des hommes doués des facultés les plus ordinaires et qui écrivent sur les lois générales de la nature.

Tout le monde a cru aux principes posés par Aristote, et ils furent considérés comme les lois de la nature, jusqu'au jour où Galilée et Newton démontrèrent le contraire. Quant aux lois de la chute des corps et de la gravitation, pendant deux mille ans le monde entier n'a parlé que du cours commun de la nature. La pauvre nature serait effectivement bien commune

si elle n'était interprétée par d'aussi habiles mécaniciens. Qu'est-ce que nous appelons Lois de la nature? Est-ce, comme on l'admet généralement une décision souveraine de l'autorité divine avant le début de l'existence du monde? ou bien n'est-ce que l'énoncé synthétique des opérations de la nature, telles que les ont constatées l'expérience et la persévérance humaine et telles que les a interprétées l'ingénuité de l'homme? Ici, sur cette matière même, il y a une erreur qui prévaut tout à fait, même parmi les hommes les plus au courant de la science. Ils sont trop généralement portés à confondre les théories scientifiques, toutes conventionnelles comme *Lois de la Nature*, comme le principe établi dès l'origine par la volonté du Tout Puissant. Le pauvre diable qui a la témérité ou la folle audace de mettre en question sa validité est dénoncé comme hérétique en révolte contre l'ordre même de la nature. C'est pour un crime de cette espèce que Roger Bacon fut excommunié par le Pape et emprisonné pendant dix ans sous l'inculpation d'avoir eu commerce avec le diable. Pendant cette période, le treizième siècle, les professeurs étaient obligés sous serment de ne suivre aucun autre guide qu'Aristote. « Il y a vraiment une énorme différence entre les idoles créées par l'esprit humain et les idées provenant de l'esprit divin. »

Le Dr Georges Wyld adopte une théorie analogue. Dans une étude bien faite, insérée dans le *Spiritualist* du 14 décembre 1877, il soutient que presque tous les phénomènes que nous avons obtenus jusqu'ici peuvent être produits par les esprits des vivants.

Quant à Slade, il croit que la plus grande partie des choses écrites en sa présence, même les messages en langues inconnues de lui, peuvent avoir été produits par son esprit incomplètement entrancé, ou son double, et comme démonstration de cette possibilité, il renvoie le lecteur à ses lettres sur le double et sur le pouvoir organisateur de la volonté de l'Esprit, publiées dans le *Light* du 24 décembre 1881, 21 janvier et 4 février 1882.

Mais quelle que soit son opinion sur ce cas particulier, il admet cependant que les phénomènes dont nous sommes témoins sont, en très grande majorité, produits par les esprits des décédés.

Cette théorie trouve un curieux appui dans les expériences rapportées par Miss Kislinbury, que j'ai déjà citées. Là la volonté du psychiste n'a certainement pas été la seule cause agissante. Il est excessivement probable qu'il en est de même dans tous les cas. L'opinion du Dr Collyer est celle qui concorde le mieux avec les anciennes croyances. Ceux qui, dans les temps anciens, ont étudié les mystères des phénomènes occultes nous ont laissé l'exposé plus ou moins surprenant des conclusions auxquelles ils sont arrivés. Ceux qui sont assez curieux pour désirer soulever le voile et acquérir les sciences que la sagesse des anciens a fondées, peuvent y parvenir en étudiant un travail publié chez Bouton de New-York : *Isis Unveiled* :

a Master-Key to the Mysteries of Ancient and Modern science and Theology » par H. P. Blavatsky. C'est là qu'ils trouveront, répandu dans deux énormes volumes, vrais monuments de patience et d'érudition, tout ce qui pourra fixer leur attention et provoquer leurs réflexions. Là aussi ils pourront trouver les vues des temps anciens et du moyen-âge, au sujet du pouvoir inné de l'esprit humain de s'extérioriser à la longue, quoique ce soit assez obscur.

Ils admettent que l'esprit de l'homme, convenablement entraîné à développer toute son énergie, possède une puissance incalculable ; que son action n'est nullement limitée au corps où il se trouve emprisonné, mais s'étend, quand les circonstances sont favorables, à toutes distances. Ils considèrent que ce phénomène de psychographie, qui leur est parfaitement familier est produit par l'esprit même du psychiste, tout aussi positivement que quand sa main tient le crayon et forme les lettres.

A leurs yeux tous les phénomènes que nous avons coutume d'observer, ne sont que les produits inconscients et bien faibles d'esprits insuffisamment entrainés, qui en réalité possèdent, sans en avoir conscience, de merveilleux pouvoirs. Ils voudraient faire abandonner ces phénomènes psychiques nconscients et irréguliers et substituer à leurs faibles et inconstants résultats le produit des efforts sûrs et éclairés d'une volonté convenablement entraînée. L'homme, disent-ils, esprit incarné, possède en lui-même tout ce qui est nécessaire pour obtenir les résultats apparemment les plus miraculeux. Il est le maître de la création, ayant en lui la promesse et la possession de tout pouvoir, même créateur, s'il savait s'en servir.

Le kabbaliste est très ferme dans ses prétentions et il est parfaitement illogique. Le Dr Wyld et le Dr Collyer voudraient concilier deux états absolument différents ; celui que j'appellerai le psychisme, dans lequel le psychiste est si loin de développer le pouvoir de sa volonté, avec cette énergie, qui seule enlève tous les obstacles, qu'il doit, *dans son hypothèse*, rester passif et parfaitement inerte pour obtenir des résultats ; et l'autre; qui est l'état de puissance de la volonté parfaitement consciente et concentrée ; état aussi positif que l'autre est négatif, dans lequel on repousse toute passivité et qui se caractérise par la plus active énergie.

Entre ces trois théories il y a bien des degrés intermédiaires et le lecteur curieux pourra trouver le plus vif intérêt, sans s'exposer à aucune crainte d'échec, en imaginant toutes les difficultés auxquelles aucun de nos modernes théoriciens ne peut se flatter d'échapper.

Au moment où les tables tournantes étaient en pleine faveur, il parut, dans le *Journal du Magnétisme* du Dr Morin, publié à Paris, une lettre contenant déjà les éléments de l'opinion que je viens d'exposer. Je cite d'après le même travail de Mme Blavatsky dont j'ai parlé plus haut :

« Nous qui connaissons bien la valeur du phénomène... sommes parfaitement sûrs que après avoir chargé la table de nos effluves magnétiques, nous avons appelé à la vie ou créé une intelligence analogue à la nôtre propre, qui, comme nous-mêmes, est douée d'une libre volonté, peut parler et discuter avec nous, avec un haut degré de lucidité, considérant que le résultat de cette association est plus puissant que l'individu isolé, ou plutôt que le tout est plus grand que la partie... Le phénomène est aussi ancien que le monde...

... Les prêtres de l'Inde et de la Chine l'avaient provoqué avant ceux de l'Egypte et de la Grèce. Les sauvages et les Esquimaux le connaissent bien. C'est le phénomène de la foi, seule source de toute énergie. »

Tel est le secret magique du kabbaliste, la grande vérité énoncée, il y a bien longtemps par Jésus-Christ. « Votre foi vous a sauvé. » — « Si vous avez comme un grain de moutarde de foi, vous pourrez dire à cette montagne : précite-toi au fond de la mer, et elle le fera. » Tout le secret du succès est dans une volonté qui ne connaît pas de *Peut-être* et une foi dont aucun insuccès momentané ne troublera la sérénité.

Cette théorie d'un nouvel être conscient issu des intelligences de toutes les personnes présentes à l'expérience, a été présentée déjà bien des fois, pour être bientôt renversée par quelque fait dont elle ne peut donner l'explication. C'est le sort de toutes les théories. Toutes s'avancent vers la même fosse jusqu'à ce que survienne l'homme qui démontre à la lumière des faits accumulés, et par les procédés de la plus sévère logique à quel point on s'est laissé tromper par une science insuffisante.

Peut-être l'étude du mesmérisme est-elle destinée à jeter la plus grande lumière sur cet ordre de phénomènes. L'état passif dans lequel tombe le psychiste avant la production de tout phénomène peut être considéré par certains observateurs comme un état d'auto-somnambulisme, pendant lequel son esprit dégagé provoque quelques-unes des étranges manifestations de clairvoyance, prévision, vue intérieure, et autres, que les Magnétiseurs étudient chez leurs sujets. Cet état de trance pendant lequel sont observés les phénomènes les plus remarquables est celui que les magnétiseurs décrivent sous le nom d'*extase* et auquel se rattachent beaucoup de faits étonnants, tels que ceux que rapporte le Professeur Gregory F. R. S. E., dans son précieux travail intitulé *Animal Magnetism*. Cet ouvrage a été réédité par M. Harrison, 33 Museum Street W. C., avec une excellente introduction à l'étude des phénomènes dont nous nous occupons.

Il est incontestable que l'action de l'esprit humain hors du corps, son pouvoir de faire sentir sa présence, loin de ce corps qui lui sert de prison, sous l'influence de violentes émotions : ses sympathies et ses antipathies; son étrange faculté de lire dans l'âme et de transmettre ses pensées, dans

certaines circonstances et grâce à certains états, sont autant de problèmes que l'étudiant des phénomènes de cet ordre doit résoudre avant de s'aventurer sur le terrain des théories. Le Dr Barrett dit avec beaucoup de bon sens dans une lettre adressée au *Times* lorsque le procès intenté à Slade fut connu du public : « Je suis porté à croire que d'autres phénomènes intellectuels, tels par exemple, que la possibilité de l'action d'un esprit sur un autre, à travers l'espace, sans l'intervention des sens, réclame avant tout d'être étudiée. » Il a recommandé d'étudier tout d'abord le somnambulisme et il aurait pu ajouter que le sujet tout entier de la psychologie sous toutes ses formes, sur lequel on a si peu de notions, devrait être soumis avec beaucoup de soin aux lumières que possédaient les anciens. C'est ainsi que les portes pourront être ouvertes après des recherches et des études aussi prolongées que patientes.

Mais admettons tout cela ; lorsque tous les théoriciens auront développé complètement leurs thèses, il n'en restera pas moins une masse énorme, compacte et convaincue d'observateurs, qui rapprochant ces phénomènes de ceux que l'on appelle psychiques, attribueront les uns et les autres à l'intervention des esprits désincarnés. Ce sont les spiritualistes pur sang. Ils tranchent le nœud de toutes les difficultés avec un couteau suffisant à tout et partant avec un axiome absolu, rendent compte de tout en vertu de principes compréhensibles. Ils disent en effet, et on ne peut le nier, que les prétentions avancées *invariablement* par l'opérateur intelligent sont telles qu'on ne voit pas pourquoi on les rejetterait. Ils demandent, avec une grande puissance d'arguments, quelle raison peut avoir le théoricien pour rejeter une hypothèse qui a le mérite d'être formellement présentée par l'intelligence invisible ; et pourquoi cette intelligence, étant interrogée, répondrait invariablement en s'identifiant avec l'esprit d'un être humain décédé, si elle n'était comme on veut le prétendre que l'esprit dégagé du psychiste ? Ils présentent même quelques objections qui ébranlent quelque peu les théoriciens qui soutiennent que l'action de l'esprit du psychiste est la seule et suffisante cause. Avec une foi qui, si elle ne peut mouvoir les montagnes, peut du moins les abaisser sans trop de difficulté, ils trouvent tout clair et simple. Le monde des esprits, disent-ils, nous entoure de toute part ; seul un grossier matérialisme peut assez obscurcir notre vue pour nous empêcher de nous en apercevoir, sauf dans ces cas relativement rares où le pouvoir psychique vient à jeter un pont sur l'abîme. Les divers récits bibliques d'intervention des esprits sur le plan matériel, que je n'ai pas besoin de rappeler ici, les fortifient dans leur foi, qui a pour elle l'argument *semper, ubique et ab omnibus*. Ils se réclament aussi des grandes écoles spirituelles de l'Orient dont les adeptes prétendent démontrer à volonté ce que les psychistes occidentaux obtiennent seulement de temps à

autre. Ils assurent que ce qui frappe d'étonnement l'esprit des Anglais, qui peuvent à peine y croire, est pour l'Oriental qui a reçu une culture spirituelle un fait courant de chaque jour : *Connais-toi toi-même.*

Entre ces diverses théories, dont les ramifications ne valent pas la peine de les citer, le lecteur novice peut être gêné pour choisir, à moins qu'il n'ait été formé dans ce moule si rare, ou constitué de cette pâte spéciale qui le porte à se contenter des faits et rien que des faits, se bornant à les accumuler et à les conserver, avec le ferme dessein de laisser là les théories pour le jour où les matériaux auront été accumulés en tel nombre que la déduction s'imposera sans aucune discussion.

En terminant, je puis avec confiance répéter ce que je disais au début. Je n'ai en vue aucun désir de faire de la controverse, sans quoi mon ton eût été tout autre. Je n'ai pas davantage le désir de faire entrer des vérités mal acceptées dans des esprits réfractaires. Mon intention a été de raconter les faits tels qu'ils sont ; je me suis borné à énumérer certaines théories sans vouloir, à ce propos et dans ce volume, plaider en faveur d'aucune d'elles. Je souscris aux paroles du Dr Gregory, écrivant sur un sujet qui ne soulevait alors que les moqueries et qui, aujourd'hui est généralement accepté : « Mon but n'est pas d'expliquer les faits que j'ai observés, mais plutôt de montrer qu'il existe un grand nombre de faits qui demandent à être expliqués, mais qui ne le seront jamais si on ne les étudie avec soin. Je suis heureux qu'aucune des propositions théoriques que j'ai présentées n'ait été éliminée comme tout à fait inutile. Il faut encore de nouveaux faits, car je considère que ceux qui existent ne sont pas encore suffisamment étudiés. »

Traduit par le Dr O. DUSART.

FIN

SEANCE D'EXPÉRIMENTATION

SUR LE « CORPS ASTRAL »

Il est peu de spirites qui connaissent les intéressantes « Recherches psychiques » de Bodisco, faites de 1888 à 1892 et résumées dans l'ouvrage intitulé « Traits de Lumière ». L'auteur de cet ouvrage, trop peu fréquemment cité, mériterait cependant de prendre une place honorable à côté de W Crookes, de R. Wallace, d'Aksakoff, de Zoelner, de Gibier, et en général de tous les observateurs érudits et sagaces, qui ont fait du Spiritisme une science aussi bien établie que celles qui portent l'estampille officielle. Par sa situation mondaine, Bodisco est à l'abri de toutes les accusations de fraude intéressée, tandis que par la prudence de ses observations on peut le compter parmi les témoins les plus compétents, les plus dignes de retenir l'attention de

l'investigateur libre de préjugés. Son père, ambassadeur de Russie aux Etats-Unis, y épousa une Américaine. Bodisco, devint secrétaire d'ambassade à Washington, puis commissaire de la Russie à l'Exposition de Philadelphie de 1876. A son tour il prit femme en ce pays, et de retour à Saint-Pétersbourg, fut nommé Chambellan de l'Empereur, qui lui confia diverses missions d'un caractère confidentiel. L'auteur de « Trait de Lumière » n'a pas cessé de s'intéresser d'une façon active à l'étude des questions qui avaient fait l'objet de son premier ouvrage, et depuis dix ans il a surtout examiné, — suivant en cela les traces du baron de Reichenbach et du colonel de Rochas, — la nature de cette matière lumineuse qui compose le corps astral ou périsprit. Il a rapporté ses expériences à ce sujet dans une lettre qu'il vient d'adresser à « El Spiritualista », journal de Valparaiso, où il décrit ses observations, qui semblent fort intéressantes pour l'explication des phénomènes spirites. Ses recherches ont eu lieu, dit-il, en présence et avec l'aide de personnes dignes de la plus entière confiance et sous les conditions de garantie scientifique les plus complètes. Il exprime la conviction qu'il a vraiment trouvé le corps qui sert de liaison entre le monde invisible et le monde visible, et que la connaissance de ses propriétés occasionnera une révolution dans les conditions de l'humanité.

Voici, suivant ses propres expressions, le récit de ses expériences :

« Nous nous réunîmes, au nombre de cinq personnes, à Tsarkoe, faubourg de Saint-Pétersbourg, dans une chambre obscure. Par l'imposition des mains et sans aucune passe, deux d'entre nous tombèrent dans un sommeil tranquille et profond, et quelques minutes après nous vîmes tous une tache blanche lumineuse envelopper la main d'un des dormeurs. Elle augmenta peu à peu d'intensité. Cette substance brillante avait toute l'apparence d'un flocon de neige légèrement teintée de bleu, et nous voyions distinctement au travers la main du sujet. Le point de départ de cette substance lumineuse semblait être la paume de la main, et sa lueur était suffisante pour éclairer parfaitement les divers objets que nous en approchions. La main du médium se promena sur la table et atteignit un crayon qui, éclairé, et enveloppé d'astral essaya d'écrire sur la table sans le secours de la main qui l'éclairait. Soudain le médium, toujours en trance, prononça ses mots :

— « Ceci est le corps astral ; vous avez été témoins de son pouvoir d'attraction. » —

« La substance se sépara peu à peu du crayon et augmenta en même temps considérablement de volume. Puis le sujet, prenant une partie de cette matière spongieuse et impondérable, en forma une boule, la plaça dans ma main gauche, et mit dans ma main droite un corps dur et pesant, d'un blanc intense, qui s'était formé sous mes yeux.

« Le sujet continua à parler en ces termes :

— « Vous tenez dans votre main gauche une portion du fluide astral,et dans votre main droite de la matière astrale condensée. Vous avez ainsi dans vos mains la partie immatérielle du corps humain, celle qui est indestructible et dont le monde matériel a été créé. Ce que vous touchez en ce moment fait partie intégrante de mon être, mais vous ne pouvez le comprendre, car, pour vous, ce sont deux choses séparées ». —

« Je continuai à observer ces corps avec le plus vif intérêt, et je m'aperçus que la « pierre » que je tenais émettait une forte chaleur, et perdait en même temps son éclat. Le médium prit alors ces objets de mes mains, plaça la « pierre » sur la table, et avec la substance spongieuse, caressa légèrement ma tête et mon visage. Ce contact était semblable à celui d'un écheveau de coton ou à du tulle léger. Puis il pressa cette substance qui se liquifia, et la plaçant sur la « pierre » il nous dit de regarder cette dernière. Je l'observai avec la plus grande attention pendant cinq minutes. Je la touchai, j'admirai son grain brillant, et je surveillai la diminution de son éclat et de son volume jusqu'à sa disparition finale. J'allumai alors une bougie, et voyant que les sujets étaient toujours en trance, je les éveillai au moyen de passes. Cette expérience avait duré plus d'une heure. Après le thé, nous nous assîmes à la table, et en deux minutes, un des sujets tomba dans le sommeil magnétique. Il alla derrière le rideau et nous dit d'allumer la lampe de magnésium. La lumière subite nous força à fermer les yeux et quand nous les rouvrîmes, nous vîmes le médium plongé dans une substance lumineuse analogue à celle que nous avions vue, et qui éclairait toute la chambre d'une lumière semblable à celle de la lune. Le médium se leva du fauteuil où il était assis, recueillit lentement autour de sa tête le vêtement de lumière qui le couvrait, et approchant de la table, nous en enveloppa tous comme dans un voile. Trois des personnes présentes virent et entendirent tout cela et peuvent attester l'exactitude de mon récit. Les deux autres étaient en trance ».

C. Bodisco.

MALADIE NERVEUSE

Allons! c'est une affaire entendue : « Il n'y a pas d'esprits, il y a *maladie nerveuse.* » C'est dit et signé : Cesare Lombroso. C'est la science « exacte » qui a découvert cela, à la suite « d'expériences exactes »; et nous voilà bien arrangés, nous autres, pauvres spirites; car on nous laisse sans le moindre esprit. Aussi c'est tant pis pour nous, puisque nous n'en avons pas eu assez pour trouver cela nous-mêmes. Maintenant nous n'avons plus qu'à nous retirer penauds et confus devant les lumières supérieures.

C'est égal! Avant de m'en aller il faut que j'envoie « mon paquet » à ce

grand savant. Cela ne lui fera pas grand mal, et cela pourra faire du bien à quelqu'un.

Il est lourd, mon paquet! C'est un livre de 649 pages, l'auteur est, comme le savant italien, un professeur; le professeur Hyslop; et c'est le récit des « expériences exactes » faites par des savants, tels que Lodge, James, le Dr Hodgson, Myers, etc. Elles s'étendent sur une période de plusieurs années. Lorsque le professeur Lombroso aura examiné les études contenues dans ces 649 pages et suivi les réflexions de ses collègues, il fera bien de peser le résumé du professeur Hyslop, conçu en ces termes :

« Il est évident que *j'admets, à la suite de tous ces faits, la théorie de la vie « future, avec persistance de l'identité personnelle.* C'est au non-croyant à « établir, par le moyen de la télépathie, ou par la supra-conscience, ou « autres procédés, une théorie expliquant les résultats étonnants obtenus. « L'évidence nous force à *tolérer la théorie spirite, comme rationnelle et « possible* ».

M. Lombroso, qui a nié énergiquement autrefois le fait des phénomènes spirites, les admet aujourd'hui, tout en déclarant qu'il n'y a pas d'Esprits, mais seulement « maladie nerveuse ». Peut-être que quand il aura fait encore quelques « expériences exactes » il se mettra d'accord avec ses savants confrères du Nord.

En attendant, et pour ne pas perdre notre habitude d'étudier dans la belle nature, ce beau livre du bon Dieu, où les faits spontanés poussent comme les fleurs au printemps, prenons, dans le *Light* de décembre, le récit d'une petite expérience assez « exacte ».

Le directeur de ce journal possède une lettre d'un brave pasteur qui confirme le récit envoyé par M. D. Gilmore, de Belfast, Irlande.

Il paraît donc qu'un jeune homme de ce pays avait perdu une sienne sœur. Un jour, il vit apparaître devant lui l'Esprit de cette jeune fille. Cette « maladie nerveuse » se mit à causer avec son frère, et lui dit : « Trouve-toi demain, à 4 heures, dans tel champ, j'ai une communication importante à te faire ». La rusée jeune fille prévoyait peut-être que son frère, un peu craintif, irait prier un sien camarade de l'accompagner le lendemain; et en effet, ils vinrent ensemble au rendez-vous. Là, à l'heure fixée, la « maladie nerveuse » se montra de nouveau sous la figure de la défunte sœur, et supplia son frère de se rendre auprès d'une famille, qui se préparait à partir pour l'Amérique, et d'empêcher ce départ par tous les moyens. Elle ne donnait pas d'explications, mais insistait pour qu'on ajournât le voyage, dût-on perdre le prix des billets achetés d'avance.

Avec beaucoup de peine le jeune homme obtint que cette famille renonçât au voyage projeté. Le bateau qui devait l'emmener quitta le port de Derry, et depuis... plus jamais on n'eut de ses nouvelles!

Vous allez peut-être conclure, cher lecteur spirite, que l'âme de cette bonne sœur a dû réellement se manifester à son frère.

Quelle erreur ! vous n'auriez pas le sens scientifique. Laissez-moi vous expliquer le phénomène d'une façon exacte :

« Tout cela est dû à une excitation particulière de certains centres ner-
« veux, au détriment d'autres centres paralysés, ce qui permet un dégage-
« ment d'énergies, et ces énergies, cérébralisées, deviennent intelligentes
« sous l'influence inconsciente des cerveaux des assistants ».

C'est bien simple, et si vous ne comprenez pas, c'est peut-être que vous avez un « centre nerveux » quelconque de paralysé, et il vous reste à demander à M. le professeur Lombroso (Cesare) de vous expliquer le cas, car c'est lui que je viens de citer textuellement.

Quelqu'un a dit très bien que la théorie la plus scientifique est celle qui explique le mieux le plus grand nombre de faits. Voilà pourquoi nous ne « lâchons » pas encore la vieille et vénérable théorie spirite, que l'on trouve « rationnelle et possible », et qui s'adapte parfaitement à tous les cas. Et quand nos savants du nord seront d'accord avec ceux du midi, nous demanderons humblement à connaître le produit de leurs lumières, et la théorie définitive résultant de leurs expériences « exactes ».

Clemens.

A PROPOS DE LA PERSÉCUTION DU COMTE LÉON TOLSTOI

Chère Mme Leymarie.

Les lecteurs de la *Revue Spirite* se rappellent que dans mon article « Persécutions du Comte Tolstoï » (*Revue Spirite*, novembre, page 685), j'ai dit :

« Les grandes idées, toutes les idées rénovatrices, qui tendent au progrès de l'humanité, aussi bien dans l'ordre scientifique que dans l'ordre moral, reçurent de tous temps le baptême de la persécution, et cela devait être, parce qu'elles froissaient les intérêts de ceux qui vivaient des vieilles idées et des abus. Les idées nouvelles émises par le Comte Tolstoï dans sa proession de foi froissent les intérêts du clergé grec-orthodoxe russe... »

Or, ceci se rapporte aussi bien au clergé grec-orthodoxe russe qu'au clergé catholique romain. A ce sujet, je crois que ce que je vais raconter ne manquera pas d'intéresser les lecteurs de la *Revue Spirite*.

On sait toute l'opposition que l'Eglise catholique romaine a faite à Galileo Galilei (1564-1642), le véritable créateur de la physique expérimentale, et célèbre astronome italien, pour avoir publié un ouvrage dans lequel il

exposait, selon Copernic, le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil. Trois ans après sa mort, le père Gazrée, recteur du collège de Dijon, écrivait ce qui suit à l'illustre Gassendi, philosophe français, savant universel, qui se distingua à la fois comme philosophe, physicien, mathématicien, astronome,historien, antiquaire, un ami de Galilée (Opera Gassendi,tome 6, page 451).

« Songe donc au danger d'enseigner le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil. La plupart des gens, entraînés par ton autorité et tes raisons, admettront que la terre se meut parmi les planètes ; et comme la terre est une planète ayant des habitants, ils en concluront que les autres planètes sont habitées, ainsi que les étoiles fixes, par des êtres supérieurs ou inférieurs à l'humanité terrestre. De là s'élèveront des doutes sur la génèse, qui dit que les astres n'ont été créés que le quatrième jour, pour illuminer la terre et mesurer les saisons. Par suite, toute l'économie du Verbe incarné et la vérité évangélique deviendront suspectes.Il en sera ainsi de toute la foi chrétienne, qui enseigne que tous les astres ont été créés, non pour l'habitation d'autres créatures, mais pour éclairer et féconder la terre de leur lumière. Donc, tu vois le danger de publier de telles choses. Et ce n'est pas sans raison que, depuis l'astronome polonais Nicolas Copernic, l'Eglise catholique, apostolique, romaine s'est toujours opposée à cette erreur, et que, dernièrement elle a condamné Galileo Galilei, et a très saintement défendu d'enseigner à l'avenir sa doctrine de vive voix et par écrit. »

Or donc, voilà le père Gazrée, un savant théologien, qui croit fermement que la théorie astronomique de l'illustre astronome Galileo Galilei est fondée et conforme à la vérité ; mais comme elle infirme l'économie du Verbe incarné et s'oppose à l'enseignement de la Sainte-Ecriture, il faut la cacher devant la foule, et la combattre à tout prix. Ainsi la théologie reconnaît que la foi catholique romaine ne peut pas se maintenir en présence de la cosmologie moderne. Et après cet aveu, MM. les Jésuites prétendent que l'Eglise catholique romaine a, de tous temps, favorisé la diffusion des sciences ! Nous avons bien ici la preuve du contraire.

Donc, les grandes idées nouvelles, les idées rénovatrices de Galilée froissaient les intérêts du clergé catholique romain et devaient nécessairement recevoir le baptême de la persécution. Dans l'histoire, on pourrait trouver de ces exemples en grande quantité. Et sous ce rapport, entre le clergé grec-orthodoxe russe et le clergé catholique romain, il n'y a pas de différence.

Agréez, chère Madame, je vous prie, l'assurance de mes sentiments très respectueux et fraternellement spirites. JOSEPH DE KRONHELM.

Gajsin, Podolie, Russie.

Nous lisons dans le journal le *Matin* du 27 janvier :

L'ASTROLOGIE ET LE SPIRITISME

En réponse à l'article de notre collaborateur, M. Jules Blois, paru le 19, et intitulé : « Contre Flammarion », l'astronome nous envoie la lettre suivante. Elle est en quelque sorte la défense des évolutions successives de celui qui fut médium, spirite et occultiste et qui, aujourd'hui, continue à se vouer à l'étude de l'âme humaine autant qu'à celle du ciel — mais, cette fois, en dehors des écoles et des instituts :

Réponse de M. C. Flammarion.

Monsieur le directeur,

Puisque le *Matin* me fait l'honneur de me mettre en cause à propos de l'astrologie et du spiritisme, et de m'inviter à répondre aux arguments présentés, j'ajouterai quelques mots à ce qui a été publié précédemment.

1° En ce qui concerne l'astrologie, j'ai écrit, si j'ai bonne mémoire, dans la préface que M. Ely Star m'a demandée pour son livre, que cette science antique n'a guère qu'une valeur *subjective*. Je le répète encore aujourd'hui. Celui qui m'accuse d'avoir changé d'opinion se trompe.

On peut parcourir les huit cent cinquante pages de mon *Astronomie populaire*, que ce soit à la première ou à la centième édition, on n'y verra jamais citée l'astrologie qu'au point de vue historique. C'était, comme on l'a dit, la mère folle d'une fille sage.

Aucun fait d'observation ne prouve que les planètes, ou, à plus forte raison, les étoiles aient une action quelconque sur nos tempéraments, nos aptitudes, nos actes ou notre destinée.

Quant aux influences problématiques de notre satellite, chaque fois que l'on m'a affirmé que la lune influe sur les murailles, sur les œufs, sur les cheveux, sur les bois, j'ai demandé des preuves. On n'a jamais pu m'en fournir.

Remarquez que je ne nie rien en principe. Mais la méthode expérimentale nous invite à ne croire à rien, à n'admettre que les faits démontrés. Personnellement, j'ai toujours félicité les chercheurs de chercher, et je ne suis moi-même qu'un chercheur absolument libre et affranchi de toute idée préconçue.

Que les étoiles et même les planètes agissent sur nos tempéraments, c'est de la dernière invraisemblance. Qu'on les envisage à un point de vue symbolique, c'est une autre interprétation qui peut se soutenir.

Il me paraît impossible que les signes du zodiaque exercent une action quelconque sur notre destinée, lors même que l'on confondrait les constellations avec les signes. Mais si le fait était démontré, je n'imiterais pas les juges de Galilée, je ne fermerais pas les yeux. On me permettra néanmoins

de penser que notre petite planète tournera longtemps encore avant que la démonstration soit faite.

Le raisonnement de saint Augustin dans ses *Confessions* m'a toujours paru l'un des meilleurs qui aient été faits sur ce point. C'est celui que j'ai tenu à Mme de Thèbes lorsqu'elle a eu la gracieuseté de me demander mon avis sur les signes planétaires. Ce raisonnement ne date pas d'hier.

2° En ce qui concerne le spiritisme, je n'ai jamais ni dit ni écrit qu'il n'y ait là rien de réel, et j'ai toujours blâmé, au contraire, les négateurs à courte vue qui n'y voient que de la fraude ou de l'illusion. Oui, il y a de la fraude. Oui, il y a de l'illusion. Mais il y a aussi autre chose; il y a en œuvre des forces psychiques encore inconnues et qui méritent d'être sérieusement étudiées. Des spirites, très honnêtes d'ailleurs, mais parfois un peu crédules, qui voient dans le spiritisme une religion et s'y consolent de grandes douleurs, m'ont reproché d'avoir invité les expérimentateurs à se tenir en garde contre les causes d'erreurs. Je pense cependant que cette méthode est indispensable pour n'en être pas dupe.

Les accusations les plus fausses sont répétées à cet égard contre la manière de voir d'un indépendant qui n'a jamais eu d'autre but que la recherche de la vérité. Le jour même des obsèques du fondateur du spiritisme contemporain, Allan Kardec (c'était avant le déluge), ayant été prié de prononcer un discours sur sa tombe, j'ai proclamé exactement les mêmes principes qu'en ce XXe siècle, en disant : « Le spiritisme *n'est pas une religion, mais une science.* Le temps des dogmes est fini. La Nature embrasse l'Univers. *Le surnaturel n'existe pas.* Il n'y a pas de miracles. Les manifestations doivent être sévèrement soumises au contrôle de l'expérience ». Voilà ce que je déclarais à une assemblée de plusieurs centaines d'auditeurs au cimetière du Père-Lachaise, le 2 avril 1869. Je ne pense ni ne parle autrement aujourd'hui.

Pardonnez-moi cette protestation. Mais il est toujours désagréable d'être accusé injustement, même pour un citoyen de Mars qui n'habite plus la terre que très rarement, et qui pourrait se désintéresser des critiques comme des opinions.

Veuillez agréer, je vous prie, monsieur le directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

CAMILLE FLAMMARION.

P.-S. — Encore un mot, à propos des influences de la lune. J'ai prouvé, il y a fort longtemps, que la lune rousse n'existe pas et qu'il n'y a là qu'un préjugé. Nous savons également que les phases lunaires n'ont aucune influence sur le temps. Néanmoins si, d'autre part, des expériences étaient établies pour observer l'action prétendue de notre satellite sur les bois coupés au cours ou au décours de la lune, les œufs pondus à la nouvelle ou

à la pleine lune, les semences confiées à la terre, etc., je m'engage à présenter ces observations à la séance de la Société astronomique de France qui suivra immédiatement leur réception. Seulement, il ne faut pas se contenter d'à-peu-près ; assurer, par exemple, comme me l'écrivait un architecte, qu'il est bien connu que la lune a rongé le côté sud de Notre-Dame et terni les vitraux. Qui est-ce qui prouve que ce n'est pas le soleil — et la pluie — et les dégels — et la poussière — et le vent, etc? En toutes choses, n'est-il pas convenable de raisonner?

Mais voilà ! Il y a toujours les partis extrêmes, les crédules, qui n'admettent pas qu'on analyse, et les incrédules qui s'imaginent tout connaître. *In medio stat virtus.* C. F.



Karma

(*Suite et fin*).

Un savant théosophe dissimulant modestement ses titres, mais qui, j'ai tout lieu de le croire, est d'un grade fort élevé, me racontait, un jour, l'histoire de l'un de ses amis également théosophe et plus que théosophe ordinaire, puisqu'il est un sensitif voyant, c'est-à-dire doué de la faculté rare de lire dans son passé et d'y retrouver le souvenir de certaines circonstances de sa vie précédente. Or voici ce qu'a raconté lui-même ce sensitif et ce voyant.

« Demeuré orphelin dès ma plus tendre enfance, j'ai été confié « aux soins » — cruelle ironie ! — d'une vieille parente éloignée.

Cette femme, que ma vue seule exaspérait et qu'animait contre moi une haine impitoyable, m'a infligé, pendant des années, de véritables supplices. Dans toute la force du terme, j'ai été uu enfant martyr. Non contente de me brutaliser, de me battre, sans cause ni prétexte raisonnable, ma gardienne inventait dans sa fureur des tortures d'un raffinement abominable. C'est ainsi, entre autres cruautés, qu'elle m'attachait au pied d'un meuble lourd, au moyen d'une corde dont la longueur insuffisante et diaboliquement calculée me mettait dans l'impossibilité d'atteindre les aliments qu'elle étalait devant moi, alors que, mourant de faim et de soif, je m'épuisais en efforts désespérés pour atteindre quelques bribes de cette nourriture insaisissable. Des journées entières se passaient de la sorte et ce n'était que le soir, alors que je tombais en défaillance, qu'elle me jetait quelques bouchées de pain qui m'empêchaient de mourir d'inanition... et lui permettaient de renouveler, malgré mes pleurs, mes cris et mes supplications, ce nouveau supplice de Tantale.

Comment ai-je pu résister à cet effroyable martyre ? Je l'ignore. Toujours



est-il que j'ai survécu par une sorte de miracle. Or qu'ai-je appris depuis, qu'ai-je vu plutôt, sur le tableau rétrospectif de ma vie précédente que reconstituaient devant mes yeux mes facultés de voyant... C'est que j'avais tourmenté, moi aussi, cette femme, autrefois ma contemporaine et qu'après mille cruautés injustifiables, j'avais fini par l'assassiner ! Et c'est parce qu'elle avait gardé un vague souvenir de ces anciens sévices, souvenir qui attisait dans son âme exaspérée un implacable et sans doute inconscient désir de vengeance... que du bourreau d'autrefois, elle avait fait le martyr d'aujourd'hui — aussi, lui ai-je pardonné. »

Autre exemple cité par Mme Annie Besant.

Voici un homme, ancien père de famille, qui, dans une existence antérieure, avait négligé, haï et même maltraité ses enfants. Les années ont passé ; toutes ces vies se sont éteintes, et voilà les mêmes personnages qui reparaissent dans une nouvelle famille, mais tout autrement constituée. Ce nouveau père aime ses enfants cette fois, il les aime même passionnément... Mais voici qu'intervient son Karma. La moisson maudite des graines qu'il a autrefois semées mûrit à son détriment. La mort se fait l'exécuteur de l'impassible justicier karmique, si bien que ce père, autrefois injuste et cruel, voit avec angoisses mourir, aujourd'hui, tous ses enfants bien-aimés, en expiation des fautes anciennes qu'aucune main n'avait encore effacées du Grand Livre.

Un troisième exemple avant de conclure.

Dans une opulente famille de gens égoïstes, au cœur dur, impitoyable et méprisant, végète et souffre un parent pauvre que l'on humilie, dont on abuse et qui, abreuvé de dégoût et miné par les privations, usé par les fatigues qu'on lui impose sans pitié, finit par s'éteindre de misère et de consomption. Après sa disparition la famille tourne mal. Deux des enfants meurent peu de temps après, emportés, l'aîné par un accident de chasse, le second, par un accès de fièvre pernicieuse, tandis que les autres se ruinent en folles dépenses. Tous ainsi disparaissent successivement, père, mère et enfants, la mort ayant baissé sa toile funèbre sur ce tragique drame familial.

Les années ont succédé aux années ; de nouvelles réincarnations se sont faites et voici que la scène a complètement changé. Les parents impitoyables, morts dans l'impénitence finale, reviennent à la vie. Ils sont toujours riches, égoïstes et, de plus, prodigieusement infatués de leur orgueil nobiliaire. Dans cette nouvelle existence, ils n'ont qu'un seul enfant, aussi cet aristocratique rejeton est-il choyé, adulé, presque adoré par son père et sa mère. Or ce fils n'est autre... que le parent pauvre qui, étrangement métamorphosé, reparaît dans ce nouveau milieu, où semblent devoir se réaliser toutes les promesses d'un bonheur sans mélange. Mais Karma veille toujours et voici la terrible faucheuse qui, par son ordre, vient arracher à la ten-

dresse de ses parents le beau jeune homme qui, futur héritier d'une colossale fortune, résumait et incarnait dans sa personne toutes leurs joies, toutes leurs espérances, tout l'orgueil de leur race disparue pour toujours... Et voilà ce père et cette mère qui pleurent, se lamentent et maudissent cette « injuste Providence » qui leur brise le cœur, alors qu'ils voient autour d'eux leurs voisins pauvres conserver tous leurs enfants qui, pour tout héritage cependant, n'ont qu'à attendre la gêne dès aujourd'hui et peut-être demain, la dernière des misères.

Et c'est toujours ainsi que se passent les choses et que s'exécutent les prescriptions inéluctables. Quand donc les hommes comprendront-ils qu'ils ne récoltent que ce qu'ils ont semé? Ce sont eux-mêmes qui se font les victimes de la loi karmique dont le rôle se borne à préparer les conditions au milieu desquelles pourra se rétablir l'équilibre rompu par d'anciennes iniquités.

Certes, il existe dans l'économie de cette loi mystérieuse de douloureux problèmes qu'il ne nous est pas possible d'élucider encore. C'est avec une rigueur impassible et cruelle, semble-t-il, qu'elle procède en certains cas.

Lorsque nous voyons une tendre mère arrachée par une mort prématurée du sein d'une famille où elle laisse de pauvres enfants dans l'abandon ou pis encore, entre les mains de quelque abominable marâtre ; lorsque d'aute part, sur le théâtre plus vaste de la vie sociale et politique, nous voyons, ici, un peuple périodiquement et impunément massacré par une de ces personnalités redoutables qui, s'étant pour ainsi dire évadées des basses régions de l'au-delà retournent à la vie de ce monde, à l'état d'hommes « sans âme », sortes de monstres à figure humaine qui ne reculent devant aucun crime, qu'aucune infamie n'épouvante ; là, l'extermination systématique d'une peuplade héroïque que nul ne songe à défendre contre les féroces convoitises d'une race insatiable... nous demeurons indignés, terrifiés, par de semblables horreurs, et nous nous demandons, avec angoisse, ce que font les Grands Esprits guides et gouverneurs de la terre qui semblent s'être détournés de notre misérable humanité.

Eh bien, malgré tout et en dépit des apparences, soyons bien convaincus qu'ils ne nous ont point abandonnés ; les Maîtres, du reste, nous en donnent l'assurance.

Et alors, étant donnée la confiance que doit nous inspirer l'insoupçonnable équité divine, nous sommes conduits à nous demander... si ce n'est pas aux martyrs, en somme, qu'est réservée la meilleure part dans ces mystérieuses et douloureuses rétributions.

Certes, ils expient lamentablement dans les terreurs, le sang et les larmes, mais quels progrès ne doivent-ils pas faire dans l'œuvre de leur évolution ;

quelles palmes glorieuses après tous ces martyres !... alors que leurs bourreaux aggravent formidablement leur Karma et se préparent d'impitoyables représailles.

Il faut évidemment, pour en arriver à de semblables hypothèses — hypothèses qui vraisemblablement sont des réalités — s'élever au-dessus des contingences de notre vie terrestre et ne pas oublier que nous ne pouvons, misérables myopes que nous sommes et qui ne voyons jamais qu'un point dans l'espace, qu'une minute dans la durée, que nous ne pouvons apprécier l'intégrale justice des lois karmiques. Quoi qu'il en soit, soyons assurés qu'elles sont équitables et n'oublions jamais, surtout, que c'est nous-mêmes qui les avons faites ce qu'elles sont.

C'est par une sorte de choc en retour que sont expiées les injustices, les cruautés perpétrées dans une vie précédente.

Tel fils dénaturé, telle fille vicieuse font aujourd'hui le malheur de toute une famille dont le Karma collectif avait amené ce châtiment; mais ce dont il ne faut pas douter, c'est que plus tard, cette fille et ce fils trouveront dans leur entourage l'inévitable sanction que méritent leurs méfaits actuels.

Il se peut fort bien qu'une femme trompée ou maltraitée par son mari, ait été, elle-même, autrefois, un mari infidèle, égoïste et méchant dont les sévices ont fait souffrir, comme elle souffre aujourd'hui, telle autre femme qui fut victime de ses violences.

C'est toujours de la sorte et dans les mêmes conditions de répercussions successives, que se déroule de génération en génération cette série de châtiments qui, rejaillissant d'une tête sur l'autre, brisent périodiquement les cœurs, jusqu'à ce que l'un des tristes héritiers de ce fatal atavisme renverse la coupe amère avant de la boire, amené qu'il serait, par une dispensation quelconque, à fournir à l'action karmique tels autres moyens de réhabilitation.

Quelle lugubre nomenclature l'on pourrait faire de tous les coupables qu'attendent, dans l'avenir, d'expiatoires rétributions !

L'égoïste opulent qui, au détriment des malheureux qu'il a trompés ou dépouillés, a scandaleusement grossi le chiffre de sa fortune, renaîtra pauvre, honteux et misérable. L'avare impitoyable tendra plus tard la main à ceux qu'il repousse aujourd'hui. Le vaniteux sera humilié ; l'orgueilleux courbera son front sous les opprobres. Le chef insolent qui commande brutalement à ses inférieurs sera contraint de leur obéir, plus tard. Tel autocrate sanguinaire renaîtra pour aller au bagne ou à l'échafaud. Tel juge nique sera traîné à la barre d'un tribunal futur et y implorera une pitié qui lui sera dédaigneusement refusée.

Combien d'inquisiteurs des temps passés, combien d'anciens massacreurs et tortionnaires retrouverait, dans telles victimes modernes, l'œil d'un voyant

qui pourrait plonger dans l'abîme des siècles évanouis, effacés pour toujours, semble-t-il, mais dont Karma conserve la trace accusatrice et vengeresse, la trace rouge encore de tout le sang qui fut versé.

Certes, l'on peut à bon droit s'étonner et frémir de l'effroyable somme de douleurs qui, depuis que le monde existe, a, comme un océan déchaîné, roulé ses flots sur notre triste humanité — océan de larmes mêlées de sang, — mais savons-nous de quelles violences, de quelles férocités, nous pouvons avoir été capables, au sortir de ces races bestiales qu'il nous a fallu franchir pour arriver à notre humanité ? Ne sommes-nous pas épouvantés par le récit des crimes monstrueux que commettent, encore aujourd'hui, certains représentants de cette humanité dite civilisée ? D'un bout à l'autre de l'histoire, le sang « a coulé comme de l'eau », selon l'expression d'un philosophe. « L'homme est un loup pour l'homme », disait Plaute, deux cents ans avant J.-C. Or, les mœurs de ce loup ne se sont guère adoucies depuis cette lointaine époque.

Eh bien, voilà ce qui explique les sévérités de ce Karma qui parfois nous révoltent. C'est la loi du talion qui règne et gouverne dans son royaume ; mais ce talion, dont les rigueurs nous épouvantent ou nous apitoient, est une loi juste dont l'équité ne nous échappe que parce que notre œil est impuissant à discerner, dans le code des rétributions ultérieures' tout aussi bien la concordance des articles accusateurs rattachant la sanction à la faute que l'enchaînement, qui relie, à telle cause inconnue, tels effets lamentables qui seuls sont livrés à notre appréciation.

Lorsque nous voyons, avec horreur et pitié, ces fous, ces idiots repoussants ou dangereux, ces larves humaines qui, sous un masque bestial, se traînent dans les ruisseaux de nos rues, grimacent dans les asiles ou gesticulent en hurlant derrière les barreaux d'un cabanon... soyons assurés que, sous ces formes hideuses, sont ensevelis des esprits en travail, des âmes rebelles ou avilies qui, par haine ou mépris de la vie spirituelle, ont dédaigneusement traîné dans la fange le diadème divin qui leur avait été mis au front.

Ne méprisons pas, toutefois, ne rions pas surtout, mais ayons pitié, pitié de ceux qui, si douloureusement, si effroyablement expient. Plaignons ces Sisyphes modernes qui, sur la pente ardue, remontent leur lourde roche pour regagner la cîme..., d'où, cette fois-ci, du moins — et c'est là qu'est la consolation — la roche ne retombera plus.

Tous ceux qui s'occupent de spiritualisme savent que la monade humaine, appelée à croître en perfection, ne peut le faire que par l'assimilation de plusieurs personnalités successives ; or ce sont ces personnalités qui sont, modifiées par Karma et ce n'est qu'après de nombreuses réincarnations que cette monade d'origine divine peut retourner à sa source, c'est-à-dire la divinité.

Chaque homme tisse autour de lui sa destinée que guide l'invisible prototype qui doit lui servir de modèle. Ce n'est pas Karma qui récompense ou qui punit, c'est nous qui nous punissons après chaque faute, nous qui nous récompensons, alors que nous travaillons de concert avec les forces du dehors qui nous soutiennent et nous dirigent.

De quel jour consolant sont désormais éclairées et, par suite, expliquées *les injustices apparentes* de la vie! Il n'y a que la loi karmique qui puisse apaiser notre sens de justice révolté.

Alors que nous sommes scandalisés par les choquantes inégalités qui, de toutes parts, s'offrent à nos yeux, inégalités de naissance, de fortune, d'intelligence, de capacités, de caractères, de dispositions bonnes ou mauvaises; alors que nous voyons quel prestige exercent, sur les foules imbéciles, tels millionnaires insolents auxquels une aveugle fortune a prodigué ses faveurs, tandis qu'à côté d'eux des hommes modestes, intelligents et bons, ne recueillent qu'humiliations et dédains; lorsqu'autour de nous s'élèvent, vers un ciel qui semble être aveugle et sourd, les cris et les sanglots des innocents et des faibles qu'oppriment et martyrisent les violents et les impitoyables et que l'on se sent impuissant, de toutes façons incapable d'atténuer tant de souffrances imméritées — eh bien, alors, dirons-nous avec Mme Blavatsky, il n'y a que la connaissance de la noble et consolante Doctrine qui puisse nous empêcher de maudire la vie, la terre et les hommes et de joindre nos blasphèmes aux blasphèmes de ceux qui, à juste titre, se révoltent contre cet hypothétique créateur qu'ont inventé les théologies et qui semble se repaître des larmes des misérables qu'il a dédaigneusement jetés sur cette terre d'épreuves et de malédiction.

Oui, Karma seul peut effacer à tout jamais de notre mémoire ce dogme absurde et cruel de la prédestination qui fait de Dieu je ne sais quel monstre impitoyable décrétant que certains « élus » arbitrairement choisis et privilégiés, seront seuls sauvés, alors que tous les autres, bons ou mauvais, s'en iront au feu éternel.

Et qu'on ne nous parle plus, d'autre part, s'écrie l'auteur précédemment cité qui, au dogme de la prédestination, rattache celui de l'expiation rédemptrice, qu'on ne nous parle plus de cet autre dogme dangereux et corrupteur qui enseigne que quelle que soit l'énormité de ses crimes contre les lois divines et humaines, un homme qui aurait volé, tué, bouleversé l'équilibre de la société et l'ordre naturel des choses peut, malgré tout, obtenir l'impunité complète, en *croyant* simplement qu'un certain sang répandu, devenu miraculeusement expiatoire, est capable d'effacer un autre sang répandu.

C'est avec une juste indignation qu'une telle doctrine doit être repoussée par celui qui sait et qui croit que la justice règne pour tous, au ciel comme



sur la terre, et que la destinée finale de l'homme est la transformation graduelle de ses éléments matériels en leur élément primordial : l'esprit. Aussi, est-ce en raison de la connaissance croissante de l'âme en évolution que s'affirme et se confirme la certitude que le monde est régi par cette justice immanente manifestée par Karma et qui n'est autre que la volonté divine.

— Fort bien, diront encore, ici, quelques gens mal informés, mais il n'en est pas moins vrai que votre Karma, n'est, sous une autre forme, que la fatalité antique, l'aveugle fatalité des Mahométans qui fait de nous tous les esclaves impuissants d'une inflexible destinée.

— Erreur profonde ! répond Annie Besant, dans un passage que nous résumons ici :

Si l'œuvre de l'homme en évolution est relativement tributaire de ses pensées mauvaises, entravée par le gaspillage des occasions manquées ou mal employées, en un mot, par ses précédentes erreurs, ce n'est pas l'Homme réel, individuel qui est lié. Celui qui, par ses culpabilités d'autrefois, a fait le présent tel qu'il est, se trouve toujours là au milieu de ses œuvres, non comme un condamné à jamais incapable et passif, mais comme une âme vivante et réagissante. Pour aussi loin que s'étendent dans le futur les conséquences du passé, il peut les modifier par les forces nouvelles qu'il a conquises. Il peut limer les chaînes qu'il a autrefois rivées sur ses membres et qui tomberont à ses pieds dès l'instant où il *croira* qu'il en est délivré. Il peut renverser les murailles qui l'emprisonnent, n'ayant d'autre geôlier que lui-même. Les produits de ses pensées l'entourent, il est vrai, mais le Penseur est aussi là et au milieu des entraves les plus étroites, il peut les élargir, les briser, s'il le faut. Le dieu qui évolue, bien qu'enveloppé de la toile tissée par l'ignorance, voit sa liberté s'étendre, en raison de ses connaissances croissantes et des efforts qu'il fait pour arriver à son émancipation.

Qu'est-ce donc que cette liberté ? demanderont peut-être les pessimistes qui la nient, et de quelle source provient-elle ?

L'on nous enseigne que cette source n'est autre que la « volonté », la volonté, attribut tout puissant du Logos lui-même, dernier mot de l'irrésistible force qui pénètre l'univers, dirige et régit le Kosmos.

Or, ne savons-nous pas que l'homme qui est de race divine renferme en lui les germes de tous les pouvoirs divins ? C'est donc en lui que se trouve aussi l'attribut essentiel de la volonté capable de se décider, après avoir choisi.

Nous n'oublions pas que ce choix nous est imposé, le plus souvent, par des forces déterminantes ; mais il ne nous en reste pas moins l'absolue conviction que l'activité de la volonté renferme en elle un facteur dont les philosophes défenseurs du déterminisme n'ont jamais tenu compte.

Que la volonté soit une faculté en voie d'évolution, une faculté rudimentaire chez la plupart des hommes, nous sommes les premiers à le reconnaître. Il est incontestable que ce rayon de lumière divine qui éclaire les plus intimes profondeurs de notre être ne se manifeste que dans la pleine maturité de nos facultés intellectuelles et morales et qu'il faut pour cela que notre mémoire, notre imagination, notre raison, notre jugement, se soient libérés des désirs de l'homme inférieur auxquels ils ont obéi si longtemps; mais il n'est pas moins incontestable qu'à l'heure où s'est effectuée cette libération, surgit sur l'arrière-plan de notre mental une nouvelle figure qui se formule lentement, mais dont l'autorité s'impose et tranche, d'un mot impératif, indécisions, discussions et conflits intérieurs... et c'est cette entité nouvelle, cette force divine qui s'appelle la volonté — la volonté qui nous rend libres, en dépit des mille entraves qu'accumulent autour de nous nos facultés innées, notre milieu ambiant, notre caractère, nos habitudes, jusqu'à nos vices, jusqu'à nos vertus elles-mêmes, tout notre héritage atavique, tout le poids mort, enfin, dont le passé a surchargé nos épaules.

L'homme ignorant est entraîné par tous les vents, flotte au hasard comme une épave sur le fleuve débordé de la vie, mais l'homme qui sait et qui comprend, exerce désormais sans obstacles son pouvoir de sélection auquel succèdent sans retard les décisions définitives. Il travaille sous l'empire de lois fixes, mais il associe sa force acquise aux forces adjuvantes de la loi, en même temps qu'il neutralise celles qui lui sont contraires, par l'action d'autres énergies, énergies divines que nous communique le Foyer de toute lumière, la Source de toute vie.

Aussi longtemps que nous cherchons, dans l'indécision de l'ignorance, la clé du mystère de l'évolution, c'est en dehors de nous que nous cherchons vaguement un Dieu extérieur, l'hypothétique créateur d'un univers objectif auquel ne nous rattache aucun lien... mais sitôt que nous avons deviné l'énigme du grand Sphinx, nous nous apercevons que nous la possédons en nous, dans sa réalité puissante, la déité humaine, cet Atma, cette parcelle de la vie universelle que s'approprie à jamais notre « moi supérieur » et où dès lors vient *s'absorber* Karma dont l'œuvre est pour jamais accomplie.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du Karma individuel; mais il y a aussi le Karma collectif formé par agrégation, si bien que des Karmas nationaux se forme le Karma général du monde entier dans lequel, en vertu de la solidarité humaine, la grande loi exerce ses pouvoirs et trouve sa plus légitime application.

Lorsque de telle ou telle agglomération humaine émanent nombre de pensées mauvaises — projections de haine, ambitions envahissantes et désirs destructifs — toutes ces forces délétères deviennent des formes ani-

mées, des entités vivantes qui, groupées dans les régions astrales, y allument des foyers de colère dont l'énergie peut déborder et se déchaîner sur notre plan physique où elles provoquent des révolutions, des guerres civiles, des fureurs aveugles et jusqu'à ces catastrophes qui, sous des noms divers — épidémies, famines ou perturbations cosmiques — sèment l'épouvante dans notre misérable humanité.

Et c'est alors que les peuples dévoyés, affolés et poussés par de véritables impulsions démoniaques se ruent aux massacres, aux persécutions, à toutes sortes de férocités plus ou moins conscientes, telles que nous en montrent les pages de nos annales où sont gravées, en caractères sanglants, les anciennes horreurs de l'inquisition, des procès de sorcellerie, des dragonnades, des guerres de religion... comme cette même Histoire nous raconte, de nos jours, hélas! ces prétendues « conquêtes » — exterminations fratricides dont rougiront nos descendants, quand ils sauront par quels actes barbares se déshonore notre civilisation moderne et « chrétienne! »

Ah! combien y aura-t-il, dans l'avenir, de revanches exaspérées, provoquées par tant de massacres inutiles, tant de cruautés de luxe...

Oui, cruautés de luxe! Voilà ce qui engendre les haines inextinguibles et qui, sans les justifier, explique tout au moins les réactions immodérées.

Le sang injustement versé ne féconde jamais, il brûle et de la boue qu'il a formée en ruisselant dans la poussière, se lève tôt ou tard une race violente qui se venge sans mesure. Ainsi s'éternisent les flux et les reflux dans cette mer vivante qu'on appelle les peuples et dont les vagues, en se déchirant, jettent à la côte une écume sanglante.

Eh bien, à tous ces maux, il n'est qu'un remède. C'est dans la Loi distributive, la Loi de répartition, qu'il faut chercher la solution du redoutable problème de la souffrance collective qu'atténuerait, dans la plus large mesure, l'application du principe de solidarité. S'il est incontestable qu'aucun homme ne dépasse le niveau du milieu qu'il habite sans élever, dans une certaine mesure, le groupe entier dont il fait partie, il n'est pas moins incontestable que nul homme ne peut faire impunément le mal, sans que les conséquences n'en rejaillissent de lui-même à tous les membres de son entourage.

Nul n'est heureux tout seul, nul ne souffre tout seul, et c'est par le partage des douleurs que pourrait s'alléger, pour tous et pour chacun surtout, le fardeau sous lequel succombent les malheureux que leur isolement paralyse. Tout s'enchaîne et se relie dans le vaste « polypier » que constitue l'agrégation des hommes. D'un cerveau à un autre cerveau, d'un cœur à un autre cœur, s'étend l'invisible réseau des fils télépathiques qui font vibrer à l'unisson tous les délicats organes de la sensibilité, de la nervosité humaine, en frappant les touches de ce douloureux clavier d'où s'échappent

tant d'accords déchirants, tant de dissonnances lamentables. Cris de fureur et de passions forcenées, récriminations farouches, lamentations désespérées, — ne sont-ce pas là les notes dont ce tragique concert, depuis des siècles et des siècles, remplit tous les échos de la terre et du ciel?

Et cependant, en dépit de toutes les forces adverses et sur l'impérieuse injonction de Karma le Justicier, devra sonner un jour — bientôt peut-être — l'heure des légitimes revendications, l'heure des apaisements nécessaires, où la justice et l'amour devront se rencontrer et s'associer sur le terrain neutre de la liberté. Ce jour-là, croulera le vieux monde et s'éteindront ses colères, et dès aujourd'hui, au milieu du tonnerre des artilleries qui se croient, bien à tort, maîtresses de l'avenir, nous l'entendons craquer, ce vieux monde.

Reprenons donc courage. Sur notre misérable terre planent de glorieuses légions d'Esprits qui veillent sur elle et qui, obéissant à une impulsion divine, viennent nous aider, nous leurs frères, et travailler, de siècle en siècle, de millénium en millénium, au bonheur des humanités.

Et c'est pour cela qu'en dépit des apparences, l'on entend — disent les Maîtres — retentir dans les abîmes de l'espace, une parole étrange, un cri mystérieux : « Tout va bien »... cri des Esprits de lumière qui, de monde en monde, portent le flambeau de la justice, de l'amour et de la vérité, sur les obscures cités des hommes.

Résumons avant de conclure.

Karma est la loi invisible qui adapte avec sagesse, intelligence et équité chaque effet à sa cause, et c'est pour cela qu'il est le réparateur infaillible, aussi bien des injustices humaines que des insuccès de la nature, le redresseur de tous les torts, et c'est son impassibilité divine qui nous garantit son impartialité.

Karma n'éprouve ni colère, ni impatience, ni ressentiment. Il se borne à laisser chaque cause, petite ou grande, produire ses conséquences inévitables. Il nous applique la mesure suivant laquelle nous avons jugé les autres, et c'est en vertu de ce principe que la divine Doctrine ne cesse de nous recommander la compassion, l'amour et le pardon des offenses. Ce n'est pas à l'homme qu'il appartient de prendre en main la loi des rétributions pour l'appliquer en raison de ses animosités, fussent-elles légitimes en apparence. L'homme qui se venge est, pour ne pas dire un criminel, tout au moins un imprudent qui, cherchant à infliger un surcroît de représailles à celui qui l'a offensé, ne réussit qu'à procurer à ce dernier une sorte de compensation future ou de justification relative, en même temps qu'il prépare pour lui-même une plus sévère punition.

Karma, c'est donc l'action permanente de l'immanente Justice, c'est-à-dire l'accomplissement progressif de la Volonté divine,— mais c'est aussi et sur-

tout notre loi, la loi de notre conscience, le guide de notre vie morale, car ce Karma, ne l'oublions jamais, est notre œuvre personnelle. Comme le ver file le cocon de soie où il s'enferme pour se métamorphoser et renaître, nous l'avons tissée, nous aussi, la trame de notre destinée, dans les conditions que nous lui avons choisies, et dans le cercle que nous lui avons tracé.

Toutefois, gardons-nous de croire que nous y soyons irrévocablement emprisonnés. Pour autant que nous acceptons avec confiance la situation de notre choix, que nous nous conformons aux lois de la nature, notre mère bienveillante — pour autant nous sentons que se défait, maille après maille, le filet où nous paraissons être captifs. C'est dans cette enveloppe où sommeille notre chrysalide, larve divine qui frissonne au souffle de la vie incoercible, que se prépare et s'organise le papillon qui, au premier rayon du soleil d'en haut, déchirera d'un coup d'aile les langes de son berceau.

Artisans de notre passé, nous sommes, dans les mêmes conditions, artisans de notre avenir. Tout au fond de notre engourdissement momentané dans la pénombre de nos limbes d'un jour, nous voyons poindre la lumière libératrice.

Comme le marin qui, du milieu des vagues folles, voit tout à coup briller l'étoile du pôle au travers d'une déchirure des nuages et reprend aussitôt courage, sachant que c'est bien vers le port qu'il navigue — nous entrevoyons, nous aussi, du fond des brumes terrestres, l'aube du jour consolateur.

Ce n'est plus la loi mosaïque qui nous régit. Nous ne marchons plus dans les sables du désert, sous les verges et les foudres d'un Jéhovah anthropomorphe, jaloux, vindicatif et sanguinaire; c'est sous la paternelle alliance d'un Dieu d'amour, du Dieu fait homme, de notre Atma qui, par une chaîne d'or nous relie au centre de l'univers moral.

La connaissance de Karma, répéterons-nous après Annie Besant, permet à l'homme d'accélérer son évolution et prépare en lui l'un des collaborateurs de l'œuvre divine, l'un des futurs sauveurs du monde, bien avant que sa race ait parcouru le stade entier qu'il faut franchir pour arriver à l'émancipation. Quelle imperturbable sérénité peut et doit nous donner l'assurance de ces vérités réconfortantes; aussi, est-ce avec un cœur joyeux qu'il convient d'accepter l'accomplissement de la Loi des rétributions, fût-il pénible et douloureux. Chaque dette payée hâte la liquidation de nos comptes, c'est-à-dire notre libération définitive et c'est avec une joie intense que nous pouvons-nous répéter à nous-mêmes que c'est notre volonté qui, seule, pourrait retarder notre marche, parce que nous sommes et demeurons les seuls maîtres de notre destinée.

Karma, dit à son tour le Dr Pascal, dans un passage que nous paraphrasons, Karma est Amour non moins que Justice, Sagesse autant que

puissance. S'il nous rudoie par moments, pour nous ramener au droi chemin dont notre folie nous avait détournés, c'est avec mesure et compassion qu'il proprtionne son énergie à notre faiblesse, et, lorsque dans les grandes angoisses et les crises redoutables, la fibre humaine est en danger de fléchir, c'est Karma, lui-même, qui soulève la charge et laisse à l'âme défaillante quelques heures de répit, avant de remettre sur les épaules de l'ascensionniste éternel, la croix qu'il est dès lors en mesure de porter, tout le long de la lente spirale où il chemine, pour arrive, où donc? Jusqu'au sommet de son calvaire?...

Calvaire !... non certes, mais bien plutôt cime glorieuse, faîte dominateur que baigne l'éternelle lumière et d'où son œil, qu'illumine l'extase, peut embrasser d'un regard, d'un bout à l'autre de la route parcourue, les fondrières dépassées, les défilés évités, les précipices contournés, puis les abîmes, enfin, les plus profonds, les plus redoutables... franchis d'un seul coup d'aile — car il est dieu désormais, frère des dieux et fils du Dieu suprême.

ED. GRIMARD.

LE CHRIST, LE CHRISTIANISME

ET LA RELIGION DE L'AVENIR (1)

« Vous connaîtrez la Vérité, et la Vérité vous rendra libres. » (Saint-Jean, ch. VIII, 32).

Telle est la promesse qui nous fut faite il y a dix-neuf siècles. Pendant quinze siècles environ le monde crut la posséder, cette vérité religieuse, plus nécessaire à l'âme humaine que le pain pour le corps. Ceux qui s'en disaient les détenteurs n'avaient négligé aucun moyen pour l'en convaincre. Employant tour à tour la ruse, l'argumentation, la crainte, l'autorité et jusqu'aux supplices, ils avaient su, l'habitude aidant, élever autour de la raison humaine d'impénétrables barrières. De temps en temps, cependant, des esprits plus curieux ou plus hardis surgissaient, posant des questions embarrassantes. Vains efforts. La discipline de l'intelligence était si bien faite, la raison était si bien comprimée dans un moule de fer qu'aussitôt les voix rebelles étaient étouffées sous la clameur de la réprobation universelle.

Cela dura quinze siècles. Puis vint un homme qui osa lever les yeux vers le ciel. Pour briser la voûte, jusque là solide, du firmament, il n'avait que deux leviers : un tube terminé par deux verres et une conviction. Cela suffit pour faire crouler le vieux monde et laisser transparaître, à travers l'Empyrée détruit, la majesté infinie des cieux. En vain lui cria-t-

(1) Par Henri Constant, à la Librairie des Sciences psychiques, 3 fr.50.

on : *Viri Galilæi quid aspicitis in cœlo?* En vain la prison re referma-t-elle sur l'audacieux. Le voile d'Isis était soulevé; les vertus des cieux, suivant la prophétie, étaient ébranlées. Un nouveau monde allait naître. Monde d'observation, monde d'examen, monde où la science et la religion, le doute et la foi, devaient se déclarer une guerre implacable.

Comment persister à croire, en effet, après la découverte de Galilée, que Dieu lui-même, ce Dieu unique, qui remplit l'immensité des mondes infinis de sa majestueuse grandeur, ait pu s'abaisser jusqu'à sacrifier sa vie pour corriger la peccadille d'un couple infime perdu sur le plus insignifiant de ces grains de poussière qui fourmillent dans l'Univers sans bornes? Cela pouvait se concevoir lorsqu'on croyait que la terre constituait tout l'univers, et que l'homme était en quelque sorte le Dieu de la terre. Mais en ramenant la création à ses véritables proportions et la terre avec l'humanité à sa quasi nullité, le rôle de la divinité sacrifiée devenait tellement abaissé que cet abaissement absurde ne comportait plus aucune grandeur; tandis qu'on était en droit de demander par quelle inconséquence la Justice impeccable, en sacrifiant l'Unique avec une semblable partialité au détriment de tant d'autres mondes, pouvait justifier le choix qu'elle faisait de notre imperceptible atome planétaire.

Les conséquences de cette grande découverte ne pouvaient se faire attendre. Magellan avait démontré l'isolement de la terre dans les cieux. Newton montra la terre asservie aux grandes lois qui régissent tous les globes similaires. L'esprit d'examen affranchit de toutes parts l'Idée de l'esclavage de la controverse scholastique. La vérité se faisait jour insensiblement par la science positive et, suivant la promesse antique, la liberté promise se réalisait. Elle apparut d'abord dans la pensée avec les encyclopédistes et les philosophes du XVIIIe siècle; elle se traduisit bientôt dans les actes avec la Révolution française, fille tardive des enseignements de l'Evangile.

Mais, si nous avions gagné un peu de liberté, avions-nous bien gagné la vérité? Le monde perdait, avec ses croyances, ses plus chères illusions, et par un effet de réaction inévitable, la science triomphant de la Foi, installait à sa place le froid et stérile matérialisme et sa conséquence nécessaire, le culte de l'or et l'amour de soi. La Vérité serait-elle donc là, dans ce triste égoïsme, dans ce lugubre néant?

Les spirites savent qu'il n'en est pas ainsi, les savants commencent à pressentir qu'ils font fausse route. Mais si nous savons que l'erreur mine l'édifice religieux antique, si nous savons qu'elle s'infiltre dans les déductions de la science moderne, nous n'ignorons pas non plus que, malgré les clartés nouvelles que nous apporte le spiritualisme récent, l'illusion et le mensonge ne sont pas absents de ses enseignements. Et de nouveau troublés, nous

nous demandons : « Qu'est-ce que la Vérité ? qui possède la Vérité ? Est-ce à bon droit qu'on a sapé les anciennes croyances ? »

C'est ici qu'il devient utile de jeter un coup d'œil d'ensemble sur le passé, sur le terrain de tant de luttes, de tant de ruines, de chercher au milieu de tant d'obscurités, d'incertitudes et de contradictions un guide instruit, expérimenté et désintéressé, capable de nous rassurer et de nous raffermir, et nous ne pouvons en indiquer un meilleur que « l'Etude philosophique » patiente, savante et complète qui porte le titre de cet article. Nulle part l'état actuel de la question religieuse dans le passé, dans son histoire, et dans l'avenir ne se trouve mieux exposé, plus clairement résumé, avec preuves à l'appui. Tous ces renseignements, dont on a besoin dans les discussions, et que l'on cherche sans cesse, soit dans sa mémoire, soit dans sa bibliothèque, -- et souvent infructueusement, — quand le doute vient nous assaillir, doute religieux ou scientique; tous ces documents que l'on voudrait retrouver pour fermer victorieusement la bouche aux négateurs, tout cela s'y trouve, logiquement placé, admirablement condensé, sans aucune émission. C'est le *vade-mecum* indispensable de quiconque s'intéresse à la si importante question de nos destinées, et veut, en toute connaissance de cause, et sans parti pris, connaître la vérité et surtout distinguer l'erreur. Et suivant la promesse du Christ, après la lecture de ces preuves si claires on se trouve libre, libre d'erreur et de préjugés, et l'esprit soulagé d'un poids immense.

Nous ne pouvons que donner un bien faible aperçu de l'ouvrage d'Henri Constant. Cela ne s'analyse pas plus qu'un dictionnaire. Il faut le posséder et l'avoir sous la main. L'auteur nous fait voir d'abord le Christ, tel qu'il ressort, non pas de la légende que les hommes et les siècles lui ont faite, mais tel que le montrent les Evangiles, seul document que l'on possède sur lui. Dépouillé d'un titre de divinité qu'il a toujours répudié, il s'y révèle ce qu'il fut en réalité, le plus grand des enfants des hommes, le prototype de l'homme parfait. Après le Maître, voici les disciples. Nous assistons au triste spectacle d'une grande pensée, qui tombée 'entre les mains d'hommes, les uns trop ignorants, les autres trop astucieux, pour la suivre fidèlement dans sa majestueuse beauté, font servir en fin de compte à leurs ambitions démesurées, la doctrine la plus simple, la plus pure, la plus tolérante qui fut jamais enseignée à l'humanité. Et nous voyons cette Eglise fondée par le plus humble des hommes, s'attacher à prendre le contrepied des principes du Maître. Le représentant du pauvre charpentier de Nazareth qui n'avait pas où reposer sa tête, trône dans le plus vaste palais de la terre, le front ceint d'une triple couronne royale, l'un des plus opulents monarques du globe, le pied posé sur la tête des rois, et dicte ses lois orgueilleuses et infaillibles, entouré d'une cour somptueuse et d'une armée inutile.

Pas un des préceptes du Christ qui ne soit outrageusement foulé au pieds par ses disciples. Celui qui enseigna le pardon des injures jusque sur la Croix voit couler en son nom de tels fleuves de sang qu'on peut dire qu'aucun despotisme n'a jamais rivalisé avec celui des Papes et de l'autocratie ecclésiastique dans son épouvantable horreur. Si le Christ revenait sur terre, il pourrait adresser à son Eglise exactement les mêmes imprécations qu'il adressait aux Pharisiens orgueilleux et hypocrites de son temps ; et il n'est pas douteux qu'elle lui eut appliqué, il y a quelques siècles, le même traitement que les Juifs de son temps lui firent subir. Voilà le Maître et voilà les disciples. Mais la religion, qu'est-elle devenue ?

Qu'est devenue la doctrine, d'où proviennent ces dogmes incompréhensibles, ces cérémonies minutieuses ? Tout cela est l'objet d'une étude approfondie parfaitement étayée et très intéressante. Nous ne pouvons la résumer, il faut la lire entourée des preuves données dans l'ouvrage.

Ayant examiné et établi le manque absolu de fondement de la religion actuelle, l'auteur se demande si toute religion doit désormais manquer à l'homme, et s'il n'est pas possible de donner satisfaction à un besoin si impérieux pour notre cœur et notre raison. C'est l'objet de la troisième partie : la Religion de l'avenir, où nos lecteurs retrouveront sur Dieu, sur l'évolution humaine, et sur l'âme, les notions rationnelles du spiritisme et le spiritisme lui-même, avec son enseignement des vies successives et du progrès indéfini.

Des notes nombreuses et détaillées éclairent tous les sujets développés et fournissent d'importants documents sur les questions si controversées de l'autorité des Evangiles, des origines du Christianisme, des emprunts faits par lui aux autres religions, de l'Inquisition, de l'excommunication, de l'infaillibilité papale, du pouvoir temporel, de la chûte originelle, des dogmes, des sacrements, des indulgences, etc.

Toutes ces questions si débattues et sur lesquelles les opinions les plus contradictoires et les plus erronées sont répandues, sont traitées par l'auteur avec une érudition et une méthode absolument hors de pair. Un dernier argument et nous avons fini.

Est-il juste, est-il logique de naître catholique ou israëlite, comme on nait Français ou Anglais ? Et si nous n'entreprenons aucune affaire d'importance matérielle sans avoir pesé mûrement le pour et le contre et nous être amplement documentés, que penser de l'absence de raison et de la force de la routine qui nous font considérer comme tout naturel de croire, en matière religieuse, ce qu'ont cru nos pères ? Pourquoi ne chercherions-nous pas à nous rendre compte s'il n'a pu se glisser aucune erreur dans des conceptions dont dépendent non-seulement la tournure générale de nos idées et notre façon d'agir ici-bas, mais très certainement le bonheur et le progrès

de notre vie future, pendant une période que nous supposons être de longue durée, après la transformation que nous appelons la mort, et qui nous attend tous. C'est notre droit légitime, c'est notre devoir impérieux, et nous devons une profonde gratitude à Henri Constant, qui par ses savantes recherches nous en a fourni les moyens.

ERUDIMINI.

EN SOUVENIR D'EUGÈNE NUS

Dans une réunion récente, où quelques amis spiritualistes causaient de choses diverses, l'on vint à parler des principaux précurseurs, révélateurs et pionniers qui, depuis une cinquantaine d'années, ont ouvert une si large et si lumineuse trouée dans le maquis des erreurs, des fanatismes et des superstitions persistantes.

Parmi les noms cités, figurait en première ligne celui d'Eugène Nus, dont on rappela le brillant esprit, les pages éloquentes, et c'est au sortir de cette réunion que me vint le désir de faire connaître à ceux qui ne le connaissent pas, cet écrivain de race, au style clair, original et profond, pour tout dire en un mot, si éminemment français.

Sans remonter à son premier volume « Choses de l'autre monde », aujourd'hui épuisé, et dont le souvenir est resté si lumineux dans l'esprit de ses anciens lecteurs, nous nous bornerons à analyser rapidement quatre autres volumes qu'on lit et qu'on relit : « Nos bêtises ». — « Les grands mystères ». — « A la recherche des destinées », et enfin : « Vivisection du catholicisme ».

Nos bêtises.

Bêtises de toutes sortes, innombrables, lamentables surtout ! Il s'en commet tellement et en tant de lieux variés, que l'oncle Jacques, personnage original, à qui l'auteur du livre a donné procuration pleine et entière, est contraint, pour en faire le recensement auquel l'obligent du reste ses fonctions toutes spéciales — puisqu'il est « Inspecteur des bêtises humaines », fonctions qui ne sont pas une sinécure — qu'il est contraint, dis-je, de faire une longue et minutieuse tournée dans les milieux où se manipule, se perpètre l'œuvre sociale, œuvre suspecte et louche, le plus souvent, quand elle n'est pas franchement criminelle.

Voilà donc notre Inspecteur qui, devant certains monuments publics, s'arrête un instant, jette un rapide coup d'œil, puis pénètre dans l'établissement qu'il parcourt de la base au faîte. Au cours de cette visite toujours inattendue, il examine, s'informe, devine les secrets, scrute les consciences, perce à jour les sous-entendus, prend de nombreuses notes, puis fait son rapport que nous présente Eugène Nus, après l'avoir revêtu de son visa.

C'est de la sorte que nous sommes informés de ce qui se dit et de ce qui se fait dans les grandes Ecoles de droit, de médecine et de commerce, au Palais de justice, à la Bourse et dans les divers Ministères. Au sortir de l'Evéché et de quelques séminaires, où notre Inspecteur a rempli force feuilles de son calepin, il s'en va au Sénat, puis au Palais-Bourbon, où il écoute les orateurs et sténographie quelques harangues. Ici, c'est un discours sur la politique générale, là, autre discours sur la question des impôts... tant et si bien qu'au bout de la tournée, nous sommes en possession de toutes sortes de documents pris sur le vif. Aussi, combien de révélations nous sont fournies par tous ces comptes rendus enrichis de notes, illustrés de réflexions et de commentaires, le tout écrit en cette langue imagée, nerveuse, où éclatent à chaque page l'inépuisable esprit de notre auteur, ses aperçus humoristiques, sa touche gauloise, enfin, de saveur si caractéristique.

Je voudrais reproduire certains passages, redire certains mots, mais il faudrait transcrire des pages entières.

Parmi les chapitres les plus originaux, citons : « Les escapades de la Vérité », laquelle s'étant échappée un beau jour du puits de Grenelle, fait le tour de Paris, délie toutes les langues, réveille toutes les consciences, fait rentrer dans la gorge des dissimulés et des fourbes tous les mensonges dont ils sont coutumiers, tandis qu'en jaillissent, en revanche, les aveux les plus inattendus, les déclarations les plus compromettantes, alors que tombent tous les masques, depuis celui de la laitière du coin qui se trahit avec candeur, jusqu'à ceux des exploiteurs les plus éhontés qui, sous l'impulsion qui les maîtrise, vident leur sac et nous révèlent leurs turpitudes, en avouant ce qu'ils pensent pour la première fois de leur vie.

Que citerons-nous encore ? Voici « le Père éternel en tournée » — « Pétition à la Nature ». — « La grande revue de la Raison »... Mais voilà que nous sommes en train de les énumérer presque tous, ces chapitres suggestifs, tant il est difficile de choisir parmi ces pages charmantes, qui toutes sont de premier choix.

Charmantes à coup sûr ; mais tristes aussi, plus que tristes, navrantes ! Dans l'énumération récapitulative de toutes les bassesses humaines, dans cette écœurante révision de notre bagage social — politique, économie politique, législation, religions, philosophies, sciences — quelles révélations nous sont faites, que d'incapacités, que de maladresses, que de hontes, que d'inconscience et d'égoïsme, et partout que d'abominables injustices !

Ce ne sont plus de simples « bêtises » que stigmatise l'auteur de ces pages vengeresses, ce sont des « canailleries » qu'il démasque, si bien qu'il aurait pu, sans inconvénient, ajouter ce sous-titre à son titre primitif.

Aussi, lorsque dans le dernier paragraphe du livre, la Raison suprême

déclare que si la misérable humanité qui grouille sur notre terre infime et mal venue, n'arrive pas à se débarrasser de ses limaces et de ses chenilles (prononcez clergé ou sacerdoce), de ses crocodiles (prononcez financiers ou agioteurs) et de ses vautours (prononcez accapareurs), le Maître des mondes se verra contraint de retirer cette boule compromettante de la circulation cosmique, pour l'envoyer à la refonte... Voilà que retentit une voix, celle de l'oncle Jacques, c'est-à-dire celle d'Eugène Nus, qui s'écrie :

— Ma foi, nous ne l'aurons pas volé !

Mot d'ironie sanglante qui sert de conclusion à ce livre justicier.

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

L'EVANGILE DE L'ESPOIR

C'est plus que la « doctrine » promise dans sa préface que nous retrouvons dans l'édifiante brochure de la princesse Karadja; c'est encore un intéressant chapitre de controverse religieuse à l'adresse des esprits étroits (catholiques et luthériens), âmes réfractaires et confites dans leurs croyances traditionnelles. Et je m'empresse d'ajouter que cette controverse de tous points différente des spécimens ordinaires de ce genre de littérature est remplie d'une mansuétude tout évangélique, reflétant les lueurs d'une âme haute et sereine qui croit, aime et rend contagieuse pour le lecteur son entière confiance en un Dieu juste et miséricordieux.

« Quel est le but de notre existence terrestre ? »

Telle est la question posée dès le début et à laquelle répond l'auteur, par des considérations basées sur une argumentation de si incontestable valeur que, seuls, les gens de parti pris pourraient être tentés d'y répondre, par une de ces réfutations banales, superficielles et parfois injurieuses qui sont l'unique ressource de semblables adversaires.

Indiquons les principales idées, les principes fondamentaux sur lesquels repose la profession de foi de la princesse Karadja, spirite éminente, douée paraît-il de remarquables facultés médianimiques.

L'homme à quelque race qu'il appartienne a soif d'immortalité. Des lumières ultérieures nous seront données par Celui qui les a promises à ses disciples de Galilée.

Ce n'est point par des prières « payées » que sont consolées et réconfortées les âmes qui momentanément évoluent dans leur stage purgatorial. Plus de sacrifice expiatoire qui puisse nous arracher à l'enfer hypothétique inventé par une dogmatique non moins monstrueuse qu'outrageante pour Dieu, dogmatique intéressée qui pervertit les consciences, avilit les peuples

qu'elle exploite scandaleusement en même temps qu'elle viole les lois de la justice la plus élémentaire. L'homme ne peut récolter que ce qu'il a semé. C'est à lui qu'il appartient d'effectuer son propre salut par une sanctification progressive qu'amènent des efforts absolument personnels. C'est à lui de se créer un « ciel » qui corresponde au degré de son évolution morale. Il existe une concordance absolue, inéluctable entre chaque acte et ses conséquences naturelles. La félicité céleste ne peut consister qu'en un *crescendo* éternel et c'est alors que l'homme aura compris qu'aucune religion n'a le monopole de la vérité, que les sectes ne se haïront plus et que pourra se former une congrégation unique, une église spirituelle dont les membres marcheront ensemble vers les gloires de la vie divine que nous avons le droit de revendiquer comme notre héritage légitime.

Tel est le résumé sommaire des principales idées qu'expose et commente l'auteur de cet « Evangile de l'espoir » dont il serait difficile de contester la pureté, l'élévation morale et l'irréprochable spiritualité.

Si les luthériens scandinaves s'en montraient scandalisés, l'on ne pourrait retrouver dans ce fait que la manifestation de l'intolérance coutumière des orthodoxes intransigeants qui, non contents de critiquer la foi des autres, affichent la prétention de leur imposer la leur — procédé non seulement inadmissible, mais dangereux encore, en ce sens qu'il expose les protestataires à se voir appliquer l'injonction bien connue : ne jugez point de peur d'être jugés vous-mêmes, ce qui, le cas échéant et en raison même de leur outrecuidance toute pharisaïque, pourrait leur infliger de fort amères désillusions.

Ed. Grimard.

RÉINCARNATION OU IMMORTALITÉ

PAR

URSULA N. GESTEFELD

Suite et fin (1).

L'auteur se demande comment il est possible de concilier l'idée de la justice de Dieu avec l'inégalité évidente des conditions des hommes. Comment on peut expliquer cette répartition, en apparence injuste, des dons de la nature, laquelle fait naître les uns dans l'opulence et l'abondance des biens matériels de ce monde et condamne les autres à la misère, avec toute son horreur et toutes ses privations. Comment notre théorie peut-elle rendre compte de ces divergences, de ces anomalies ?

Bien que le fait de l'existence soit semblable pour tous, les circonstances

(1) Voir *Revue* de janvier 1902.

qui entourent la naissance peuvent néanmoins différer essentiellement entre elles. Comparées les unes aux autres, ces circonstances sont dissemblables ; comparées à nos désirs elles sont agréables ou désagréables, quoiqu'au fond elles soient toutes égales, considérées comme un moyen pour arriver au même but.

Il est évident que ce n'est pas l'enfant qui a créé les circonstances ; il n'avait rien à faire avec elles. Elles étaient faites et étaient là qui l'attendaient, elles avaient été faites par ceux qui l'avaient précédé dans ce monde. L'enfant fut créé pour les circonstances mais celles-ci ne furent pas faites par l'enfant. Les circonstances, sont l'œuvre de l'homme pour lesquelles l'enfant, en sa qualité de produit de la nature, est né ; et quoiqu'elles puissent être, toutefois, envisagées au point de vue du sentiment et du désir on peut les classer, car, elles servent de moyen pour nous mener aux dernières possibilités de l'existence. Si on les compare entre elles, les circonstances ne sont pas égales et il n'est pas nécessaire qu'elles le soient. Qu l'enfant soit né dans des circonstances de pauvreté ou de richesse, ni la misère, ni la fortune ne doit être un obstacle à la réalisation de ses efforts ; l'une et l'autre peuvent servir d'auxiliaires. Tout dépend de la manière de faire face aux circonstances et d'en faire usage. La pauvreté peut être un obstacle à la jouissance des désirs et la richesse, au contraire, un moyen de les satisfaire ; mais l'une et l'autre de ces conditions peuvent être un auxiliaire vers l'acquisition des lumières nécessaires à l'accomplissement de la destinée. Comparé à cet idéal, un concours de circonstances peut être aussi avantageux qu'un autre ; nous attachons, en général, trop d'importance aux circonstances et pas assez à l'usage que nous en faisons. Nous n'en voyons pas la nature, nous n'en comprenons ni la signification, ni le rapport qui existe entre elles et nous, avant d'en avoir vu les principes ; et nous ne connaissons ceux-ci que lorsque nous avons eu l'expérience des connaissances. Nous les regardons comme étant avantageuses ou défavorables selon qu'elles répondent à nos sentiments et satisfont nos désirs ; mais quand on en a bien compris le sens, on les classe sous une même désignation. Elles sont toutes bonnes pour nous parce qu'elles doivent servir de moyen pour étendre nos connaissances. La plupart d'entre elles sont nuisibles pour nous, aussi longtemps que nous restons dans les ténèbres, et marchons à tâtons vers la lumière. La souffrance est commune à tous les êtres, parce qu'elle est une sensation ; il en est de même du plaisir. Mais ce que nous appelons l'ensemble des souffrances ou des plaisirs diffère, car ce qui fait plaisir à l'un souvent déplaît à l'autre. De là l'infinie variété. Personne n'est à blâmer qui souffre, mais tous sont à blâmer s'ils continuent à souffrir, à cause de la possibilité qui est la propriété, l'héritage de chacun, de changer cet état d'être.

L'existence continue doit comprendre une aptitude toujours croissante pour dominer ce qui a dominé d'abord. Ceci ne veut pas dire, nécessairement la domination sur la pauvreté par l'acquisition des richesses, mais l'habileté de faire naître la richesse de la pauvreté. Cela signifie découvrir et extirper les causes des souffrances qui sont toujours plus intérieures qu'extérieures, plutôt que de choisir la famille et des circonstances pour lesquelles on naîtra dans la prochaine incarnation. Les circonstances sont inflexibles comme étant les effets légitimes des causes qui les ont produites. Il n'y a pas à nier le fait que les uns sont nés dans des circonstances pénibles malheureuses et les autres dans des milieux favorables; mais l'âme humaine est plus forte que les circonstances et peut acquérir des lumières et remplir sa destinée malgré elles. Savoir dominer ce qui nous a dominé est la grande nécessité, le glorieux privilège avec lequel l'existence se présente à nous. La justice règne, car elle résulte de la loi de causes et d'effets et elle est impersonnelle.

Quoi qu'étant né dans des milieux différents, chacun possède la même capacité latente pour dominer les circonstances, qu'elles qu'elles soient, en les employant pour atteindre le but pour lequel l'existence et tout ce qu'elle implique est un moyen.

Cette capacité est l'égale de la capacité de celui qui est né sous un toit de chaume ou dans un palais, car elle émane de la relation individuelle avec la cause première, et non des parents ou des circonstances qu'ils ont fait naître pour leurs enfants. Cela n'est-il pas la justice ?

L'état de l'âme après la mort. Notre théorie n'abolit pas la mort physique mais l'explique. Le corps physique est l'épitomé du monde physique et l'agent à l'aide duquel l'âme subit ce qu'on nomme « le contact ». Les impressions successives sont faites sur l'âme plastique qui, à son tour, se les incorpore ou les transforme en unité pour en faire un corps subjectif.

Le corps physique n'est que le moule dans lequel le corps invisible — insivible à nos yeux — est formé. Ce corps invisible — nommé souvent par erreur le corps spirituel, parcequ'il survit au corps physique — est l'incorporation du sentiment intérieur, et la qualité de ce sentiment dépend des impressions qui ont prévalu. A la mort, le moule physique tombe et le corps formé dans le moule reste. Ce corps qui survit est celui qui a été fait du vivant de l'homme, il en est le résultat : il est invisible à nos sens qui ne peuvent concevoir la matière que dans sa forme la plus rude. Avant la naissance, ce corps ne pouvait pas exister. C'est une grande erreur de supposer qu'à la mort est résolu le grand problème ; car sa solution dépend essentiellement de l'idée qu'on se fait de la mort. « Qu'est-ce que la vie et pourquoi nous est-elle donnée » est le problème qu'il convient de résoudre d'abord. La condition de l'homme après sa mort dépend de celle où il se trouvait avant sa mort, c'est la loi de cause et d'effet qui règne en souveraine.

Il s'ensuit que deux hommes mourant au même instant peuvent ne pas être ensemble dans le monde de l'au delà. Si le sentiment intérieur de leur âme n'est pas en harmonie parfaite, ils ne seront pas ensemble bien que leurs corps physiques inertes soient à côté l'un de l'autre. C'est la condition qui détermine la localité. Ce à quoi l'homme s'attache détermine son avenir. S'attacher au périssable est folie, s'attacher à l'éternel est sagesse. Telle est la leçon du Nouveau Testament, le message apporté par le Messie « les bonnes nouvelles pour tous les hommes » ; car tous les hommes ont en eux cette possibilité. « Ce que l'on pense » est donc la question la plus importante du jour. On peut en conclure que quoique l'état après la mort soit fixé comme étant le résultat d'une loi immuable, il ne l'est ainsi que par suite de la possibilité qui appartient à l'individu.

L'annihilation du temps et de l'espace. — La durée d'une vie est la phase première et naturelle de l'existence. L'existence est tout ce qui est situé entre l'être subsistant éternellement et la plus haute qualité du sentiment intérieur, de la connaissance de soi-même.

Le premier degré de l'existence humaine est le sein dans lequel l'ego est conçu. Aucune espèce antérieure n'est capable de cette conception. Le corps physique ou enveloppe matérielle qui appartient à ce degré est le moule dans lequel le corps de l'âme est formé. Le modèle de ce moule est enfoui dans les profondeurs de l'œuvre éternelle et quand le moule est brisé le modèle en est conservé. C'est pourquoi la première phase de la vie contient toutes les possibilités. Ces possibilités deviennent des faits réels selon l'usage qu'on en fait.

Les faits sont les différentes natures contenues, dans leur ensemble ; les impulsions et les désirs en font partie ; le monde phénoménal, le corps physique et les rapports qui existent entre eux ; les tendances appartenant à des générations antérieures et incarnées ; les conditions faites et subies par l'ignorance. Toute créature vivante doit les affronter, les affronte et les subit, dans une proportion plus ou moins grande suivant l'idéal de son jugement. Ceux-là sont des faits pour lesquels l'homme n'est pas responsable. Ils sont dus à la nature, amenés par le principe qui gouverne. Mais les possibilités, c'est-à-dire tout ce qui peut être accompli comme étant le résultat de l'existence se trouvent à sa portée et s'il néglige d'en faire usage il devient responsable.

Tout ce qui est appartient au degré final de l'existence, est impliqué dans le premier degré de la vie et est théoriquement possible pour l'homme. Ce qui est pratiquement possible pour lui aujourd'hui dépend de ce qu'il a accompli hier. Si hier, la vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient dans ce monde lui est apparue et qu'il s'en est servi. les possibilités passées d'hier sont devenues aujourd'hui des possibilités plus immédiates. Ce que

le temps et l'espace sont en eux-mêmes, d'une manière abstraite, est indestructible, mais il est au pouvoir de tout homme de les annihiler en pratique. La possibilité individuelle donne pouvoir sur tout ce qui est abstrait.

Depuis l'Eternel, Dieu le père qui est la première grande cause jusqu'au fils de ce Dieu qui est le Dieu incarné, il y a une suite non interrompue de causes et d'effets qui implique tout. La distance est déterminée, le moyen de la parcourir est laissé au choix.

Il s'en suit que puisque toutes les possibilités de l'existence sont contenues dans sa première phase et qu'en outre tous les hommes sont libres et égaux, le futur sera ce que chacun l'a fait, selon le choix ignorant on éclairé qu'il aura fait des moyens.

Les prodiges. — Pour les adeptes de la réincarnation, les enfants prodiges sont un des arguments les plus puissants en faveur de l'évidence de la vérité de leur doctrine. Selon eux, il ne s'est trouvé jusqu'ici aucune théorie capable d'expliquer d'une manière aussi satisfaisante que la leur, le comment et le pourquoi des prodiges; aucune autre, prétendent-ils, ne peut légitimer la justice infaillible de Dieu. Cet argument est fallacieux.

En appliquant le raisonnement déjà établi à cette nouvelle question, on trouve que « les prodiges » sont semblables à tous les membres de la race humaine dans la nature de leurs attributs, mais différents entre eux par les proportions. Si l'homme est une unité, l'unité d'expression de la première cause; si dans son existence, la nature composée de l'unité est rendue manifeste, alors dans chaque membre de la race humaine, le tout est à l'état latent. Puisque le tout avec sa variété se trouve exister dans chaque être vivant, dans chaque être doit se manifester et se manifeste d'abord une certaine partie du « tout composé »; et quel que soit le degré du progrès de l'humanité, quelle que soit la période d'évolution, toutes les espèces sont nécessaires à la complète manifestation de la nature composée du genre humain. Tout homme a en lui la possibilité de manifester le tout, bien que chaque homme en réalité, n'en manifeste qu'une très minime partie.

L'addition des éléments faite par l'homme à la variété originelle de l'unité étend et complète la variété; non seulement l'originel se manifeste, mais encore ce qui y a été ajouté. La transmission, de génération en génération, des tendances acquises est jointe à la transmission des éléments primitifs; de sorte que pour chaque homme, non seulement le tout est originel, mais encore le tout qui provient de l'existence de l'espèce humaine. Ceci donne une nature plus complexe à chaque être individuel et fait que l'homme est le produit de ses ancêtres, aussi bien que de Dieu et de la nature.

Notre théorie s'applique à la question des prodiges comme à toutes celles déjà étudiées. Pour pouvoir comprendre un problème quelconque, un côté quelconque de la nature humaine, il est nécessaire de découvrir d'abord le principe dominant et de le suivre ensuite.

Quel que soit le trait dominant d'un homme, c'est ce qui le rend distinct du reste des autres hommes, tout en leur étant semblable dans l'ensemble, C'est le trait dominant qui constitue la distinction des races.

Le sens de l'harmonie, celui de la peinture, de la sculpture.., et le pouvoir de les exprimer, appartiennent à chaque homme, parce que ce sont des parties constituantes de l'intégralité originelle de l'unité; mais elles ne se manifestent pas d'une manière égale chez tous les hommes.

Donc, pour être une individualité, il est nécessaire tout d'abord que chaque homme ait un des attributs constituant son être, qui domine tous les autres. Chaque homme est l'incarnation d'un trait caractéristique particulier, d'une tendance spéciale, aussi bien que l'incarnation de toute la conscience humaine.

C'est la variété qui seule constitue et prouve l'unité.

Le prodige de l'art, de même que le prodige de science, n'a pas cultivé avec la conscience de lui-même, les connaissances qu'il manifeste ni le pouvoir de les exprimer. Chez lui, ces facultés sont dominantes; il est l'incarnation de ces dispositions et de ce pouvoir et il lui faut autant d'efforts pour produire les autres attributs de sa nature qu'il faut à tout être, chez qui les facultés artistiques ou scientifiques sont au dernier rang, pour manifester celles-ci.

Tandis qu'un homme se manifeste par une capacité extraordinaire pour la musique, un autre a des aptitudes égales soit pour la peinture, la sculpture, la littérature ou la science; beaucoup n'ont qu'une intelligence ordinaire, tandis que certains semblent n'en avoir pas du tout.

Ce n'est donc, en définitive, qu'une question de différence de capacité latente et active; et chez l'enfant-prodige, c'est un exemple d'incarnation de ce qui a été accompli ajouté à la faculté originelle de pouvoir accomplir.

L'enfant qui naît avec ces dispositions extraordinaires n'a donc aucun mérite d'être tel, pas plus que l'imbécile n'est à blâmer de son état d'infériorité intellectuelle. L'un et l'autre ont besoin de développer les capacités laissées dans l'ombre par ce qui est prédominant. Une fois admis que tous les hommes sont égaux, que tous ont la même nature complexe, que rien n'est dans l'un qui ne se trouve dans tous, la voie s'ouvre devant tous pour l'acquisition égale des connaissances; mais si l'on nie ce principe, une barrière nous en ferme le passage.

L'un des plus grands, sinon le plus grand prodige que le monde ait connu, est Jésus, le fils du charpentier. Il a dit à ceux qui suivaient son enseignement : « Soyez parfaits même comme votre Père qui est aux cieux, est parfait. » Dans ces mots, il a mis tous les hommes sur un pied d'égalité avec lui-même, quant à leurs possibilités, malgré la grande différence qui les séparait dans leurs facultés : mais il ne leur a pas dit que, pour cette fin, il leur serait nécessaire de revenir dans ce monde.

C'est donc une grande erreur de se croire plus favorisé par la nature que son semblable ; toutes choses sont possibles à celui qui voit, qui observe la nature au dedans et au dehors de lui-même et qui sait découvrir l'unité dans la dualité. Il peut devenir le plus grand de tous les prodiges, maître de lui-même.

Conclusions. — Dans l'exposé des considérations que nous venons de présenter à l'appui de notre théorie et que nous avons déduites des prémisses de la science de l'être, nous avons surtout appelé l'attention du lecteur sur la première incarnation de l'homme. Ainsi que nous l'avons dit, il faut nécessairement que, pour ceux qui subissent leur 5e, 6e, 20e, 100e incarnation, il y en ait eu une première ; et les conditions comme les circonstances ne peuvent avoir eu de cause personnelle.

A quoi donc étaient-elles dues quand aucun karma personnel n'avait été produit ? L'opinion que notre incarnation première ou naturelle, contient dans sa première phase, au premier degré de la vie, toutes les possibilités de l'existence complète ; que ces possibiliés que possède l'individu marchen côte à côte avec les tendances d'un membre de la race humaine et d'une famille ; que par suite il est possible de se servir de la loi de cause et d'effet qui, jusqu'alors, s'était servie de nous, cette opinion, disons-nous appuyée par la logique et la raison, est plus satisfaisante et plus prompte ment productive en résultats pratiques.

Nous faisons, en effet, notre karma dans cette vie. L'effet de nos pensées et de nos actes s'ajoute à tous les effets naturels des causes agissantes et nous avons à tenir compte de la somme totale dans le futur. Mais ce futur est intérieur dans notre présent et non pas extérieur ; nous n'avons pas à quitter une place pour y revenir ensuite. Le premier degré de l'existence se personnifie en tel ou tel individu qui jamais n'a pu être ici auparavant ; cet individu disparaît, continue son évolution non par la mort physique, matérielle, mais par la voie progressive de l'esprit.

« Le royaume des Cieux est en vous ! » Cette vérité devrait être proclamée dans les temples et partout, car elle est aussi fondamentale maintenant qu'elle l'était il y a dix-neuf cents ans. Et comme il était dit alors : « Et celui-là y entrera, qui voudra », peut se dire encore de nos jours.

Prof. C. MOUTONNIER.

AVIS IMPORTANT

Plusieurs de nos lecteurs nous ont fait part de leur surprise de voir paraître dans la Revue d'Allan Kardec des articles qui semblent contraires à la doctrine réincarnationiste. Nous n'avons pas besoin de répéter ici, ce que nous avons dit déjà tant de fois, que nous ne partageons pas ces idées. Mais nous croyons qu'en une époque de

liberté tout le monde a le droit d'exposer librement ses opinions, et que le niveau intellectuel est suffisant pour que chacun soit capable de discerner le vrai du faux. Le spiritisme n'ést pas une petite Église, et lorsque toute une race intelligente, comme est la race anglo-saxonne, émet le désir de présenter les motifs de sa croyance, nous jugeons digne de nous de ne pas lui fermer la bouche par un systématique *non possumus*. C'est de la discussion que jaillit la lumière, et la vérité n'a qu'à gagner à être discutée. Un parti qui refuserait d'écouter l'opposition serait bien malade. La devise de notre époque est celle de Goethe : « De la lumière, encore de la lumière. » Nous ne pensons pas qu'Allan Kardec la désavouerait.

LA RÉDACTION.

LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENÈVE

La Société d'Etudes psychiques de Genève vient de publier son rapport pour l'année écoulée, intéressant à plus d'un titre. Le vaillant groupe génevois, que préside si remarquablement notre ami D. Metzger, l'auteur de « Essai de Spiritisme scientifique », qui se trouve entre toutes les mains, fêtait à cette occasion le dixième anniversaire de sa fondation. Souhaitons longue vie et prospérité à la société de travailleurs qui compte parmi ses membres : A. Valabrègue, le spirituel vaudevilliste ; T. Darel, auteur de la « Spiritualisation de l'Être » ; Mme Rosen Dufaure, qui a écrit le « Voyage au pays des Idées » ; M. Gardy, si connu pour son intéressant travail intitulé « Cherchons » ; le Dr E. Gyel, pour sa remarquable étude sur « l'Être inconscient ». etc.

C'est cette société qui dans l'excellent opuscule qu'elle vient de faire paraître en réponse à l'ouvrage de Flournoy, réponse intitulée « Autour des Indes à la planète Mars », a assumé la tâche ingrate de combattre les ingénieuses et passablement embrouillées théories du psychologue suisse. Le nouvel ouvrage de ce dernier sur le « Somnambulisme » de Mlle Smith prouve que nos amis auront fort à faire pour convaincre qui ne veut point être convaincu. Plus changeant que Protée, plus subtil que les rayons X, plus savant qu'un psychologue, le « Subconscient » de M. Flournoy a toutes les aptitudes, toutes les facultés, toutes les connaissances. Enfant de l'imagination scientifique, doué à sa naissance de tous les dons par la baguette de la fée de la « Glossolalie », il a été créé pour répondre à toutes les objections spirites, et soyez assurés qu'il ne faillira pas à sa tâche. En attendant, la Société d'Etudes psychiques se prépare, croyons-nous, à nous donner à son tour ses « Observations sur le médium Hélène Smith », et nous sommes certains qu'elles auront au moins l'intérêt et le succès de celles de son fameux contradicteur.

H. CONSCIENT.



BRANCHE AMÉRICAINE

DE LA SOCIÉTÉ POUR LES RECHERCHES PSYCHIQUES

Enquête sur les sentiments réels de l'humanité au sujet d'une vie future.

Il existe dans la littérature une tradition très répandue d'après laquelle les hommes désirent naturellement une vie future. De là on a conclu : 1° qu'un désir aussi universel ne pouvait pas être déçu ; 2° que ce désir devait vicier les convictions et engendrer des démonstrations illusoires de sa réalité.

Mais, d'après la conduite ordinaire des hommes et d'après les déclarations de quelques individus, on est en droit de supposer que cette tradition est loin d'être conforme à la réalité, que les opinions actuelles des hommes à ce sujet sont très diverses et très complexes. D'ailleurs, on ne doit pas oublier que dans l'Inde la littérature traduit une opinion toute contraire, qu'on y prétend que les hommes soupirent naturellement après l'anéantissement et l'absorption dans l'absolu.

On est donc en droit de se demander quels sont les sentiments réels des hommes à ce sujet et quel accueil ils doivent faire aux opinions et aux recherches sur cette matière.

On peut obtenir une réponse assez précise à ces deux questions en instituant une enquête sur une échelle assez vaste, en réunissant des réponses, jusqu'à ce que le pourcentage des différents types de réponses devienne constant.

C'est là une question d'un grand intérêt, non seulement pour les recherches psychiques, mais pour tous les psychologues en général et même pour toutes les sectes religieuses. Car les recherches des savants comme les exhortations des prêtres resteront jusqu'à un certain point sans effet aussi longtemps que les unes et les autres ne tiendront pas compte de ce que les hommes désirent réellement.

Donc il faut connaître le sentiment précis des hommes au sujet d'une autre vie ; et pour l'obtenir dans toute sa pureté, il faut laisser de côté autant que possible toute influence extérieure, conviction religieuse ou préoccupation scientifique. Il peut y avoir, en effet, une divergence marquée entre la conviction et le désir.

Mais comme il s'agit tout d'abord de connaître ce désir, il faut laisser de côté toute autre considération.

C'est pourquoi il faut bien se convaincre *que les questions ci-dessous se réfèrent uniquement aux sentiments ou aux désirs de ceux qui répondent, indépendamment de leurs convictions quelles qu'elles soient.* Quand ces con-

victions influencent la réponse, il faut déterminer la nature de cette influence en répondant à la question 3.

Retourner ce questionnaire avec les réponses à *F. C. S. Schiler*, *Corpus Christi Collège Oxford* ; ou en Amérique à *Richard Hodgson* 5, *Boylston place*, *Boston*, *Mass*.

N. B. Tous les noms seront considérés comme strictement confidentiels.

QUESTIONS.

1° Qu'aimeriez-vous mieux : vivre encore après la « mort » ou non ?

2° Si vous désirez une vie après la mort, la désirez-vous à n'importe quelles conditions ?

Si vous ne désirez pas une autre vie après celle-ci, quelles conditions exigeriez-vous pour considérer une autre vie comme acceptable ? Vous contenteriez-vous d'une vie à peu près semblable à celle-ci ?

Pouvez-vous nous dire ce que vous considérez dans la vie actuelle comme tendant à indiquer l'immortalité ?

3° Pouvez-vous exposer les raisons qui vous font penser de telle ou telle façon au sujet des questions 1 et 2 ?

4° Considérez-vous la question d'une vie future comme d'une importance capitale pour votre tranquillité d'esprit ?

5° Votre manière de penser au sujet de la question 1 et 2 ?

6° A-t-elle changé ? Si elle a changé, dites quand et de quelle manière ?

7° Aimeriez-vous à avoir une certitude au sujet de la vie future, ou bien aimeriez-vous mieux que cette question demeure une affaire de foi ?

Suggestions faites aux collecteurs de réponses.

1° Autant que possible ne solliciter des réponses que d'adultes instruits.

2° Les collecteurs doivent laisser toute indépendance aux personnes qui répondent.

3° N'importe quelle réponse, affirmative ou négative, est importante en tant que fait psychologique :

4° Même *un refus de répondre* est une indication précieuse bonne à recueillir. Dans ce cas le collecteur doit, s'il le peut, demander la raison du refus et noter cette raison sous la rubrique *remarques*, en indiquant le nom.

POUR LA FAMILLE FOX

Nous prenons la liberté de rappeler aux lecteurs de la *Revue* que nous avons ouvert une souscription en faveur de la famille de Kate Fox, la grande initiatrice du Spiritisme ; les résultats en sont portés chaque mois en tête de

nos pages bleues. Des nouvelles reçues d'Amérique nous font connaître que la détresse de cette illustre et infortunée famille est loin de s'atténuer. La jeune madame Jencken, la femme du fils de la grande Kate, vient d'accoucher le 21 novembre dernier d'un garçon, son troisième enfant. Sa santé déjà si faible en a été grandement ébranlée. Elle est poitrinaire et un des poumons est déjà entièrement perdu. De plus, à cause de la misère, elle se prive de nourriture pour ses deux aînés, ce qui ne fait pas le compte du dernier et de sa mère. (Les trois enfants portent les noms de Katie, Lillie et Ferdinand, qui est le dernier venu). Nous avons déjà raconté que Ferdinand, le mari, le fils de Kate Fox, est également d'une santé déplorable, et gagne difficilement sa vie comme employé à l'*Elevated Railroad*, de New-York. A deux ou trois reprises il a dû rester au chevet de sa femme malade, et chaque fois il a subi pour ce fait, de fortes retenues de traitement avec menace de perdre son pauvre emploi.

Quelques âmes charitables d'Amérique, sur les prières répétées de la digne miss Abby Judson, qui soutient de son mieux cette infortune, lui font parvenir de maigres secours, qui jusqu'à présent ont suffi tant bien que mal. Nous estimons de nouveau qu'il serait digne de la charité française et de la solidarité spirite de contribuer au soulagement de cette famille célèbre et malheureuse.

La Rédaction.

Nécrologie

Madame Naux, née Bathilde Delorme s'est désincarnée en son domicile, 15, rue Mercœur, à Nantes, à l'âge de 91 ans, le 24 janvier, et a été enterrée civilement selon sa volonté.

DECLARATION :

L'inhumation civile de Madame Naux n'est point un acte d'irreligion, mais au contraire, l'affirmation de croyances qu'elle puisa dans l'enseignement du Spiritisme et qui ne peuvent être représentées par aucun Ministre reconnu.

Madame Naux croit en Dieu, principe de la Vie universelle. Elle croit à la continuation de la vie après la mort du corps, aux vies successives que l'esprit parcourt pour s'élever de degré en degré vers la perfection. Elle croit à la solidarité des êtres, à la communication possible entre les vivants et ceux improprement appelés les morts.

C'est dans ces dispositions qu'elle est rentrée dans le monde des Esprits, sa véritable Patrie.

Priez pour Elle.



INSTITUT PSYCHOLOGIQUE INTERNATIONAL

Monsieur le Rédacteur en chef,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance qu'un « groupe d'étude de phénomènes psychiques » vient d'être organisé au sein de l'Institut Psychologique International. Il a élu pour Président M. E. Duclaux, Directeur de l'Institut Pasteur.

Les membres de cette section d'études ont rédigé et signé une notice, ou pour mieux dire un appel que je m'empresse de vous faire parvenir ci-joint. Ils désireraient que cet appel reçût la plus large publicité, particulièrement dans les milieux où l'on s'occupe d'études psychiques, et ils vous seraient reconnaissants, au nom de la vérité, qu'ils recherchent avec passion, si vous vouliez bien insérer cette notice dans votre journal, attirer sur elle l'attention qu'elle mérite, et demander à vos lecteurs de concourir et de participer à ces recherches en signalant au groupe d'étude les personnes qui produisent les phénomènes décrits.

La seule ambition des hommes éminents et impartiaux qui ont signé la notice est de rechercher les phénomènes vrais, afin de faire profiter l'humanité, qui suit avec un intérêt si légitime ces études, du fruit de leurs travaux.

En vous remerciant d'avance, je vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Secrétaire général de l'Institut Psychologique : S. YOURIÉVITCH

GROUPE D'ÉTUDE DE PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Le Conseil d'organisation de l'Institut Psychologique a décidé, dans sa réunion du 3 décembre, la formation de divers « groupes » ou « sections d'études », entre autres celle d'un « groupe d'étude de phénomènes psychiques ».

Ce groupe, dont la création avait été, dès le début, une des préoccupations principales de l'Institut Psychologique, est constitué dès maintenant.

Il a pour membres :

MM. d'Arsonval, membre de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France ;

Bergson, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur au Collège de France ;

Branly, professeur de physique à l'Institut Catholique ;

Brissaud, professeur à la Faculté de Médecine ;

Duclaux, membre de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine, directeur de l'Institut Pasteur ;

Marey, membre de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France ;

Weiss, agrégé de la Faculté de Médecine.

Il a choisi pour président M. Duclaux.

Il se propose d'explorer cette région, située aux confins de la psychologie, de la biologie et de la physique, où l'on a cru constater les manifestations de forces non encore définies. Entre la crédulité des uns et l'indifférence des autres, entre une adhésion *a priori* de l'esprit à des hypothèses qui étonnent et un refus systématique d'admettre la possibilité de faits qui ne rentrent pas dans les cadres déjà constitués ou dans les lois déjà connues, il y a place pour une recherche strictement scientifique, sans parti pris d'affirmer ou de nier, sans autre préoccupation que de poser à l'expérience la question suivante : « Quelle est la part de réalité objective et quelle est la part d'interprétation subjective dans les faits décrits sous les noms de suggestion mentale, télépathie, médiumnité, lévitation, etc. ? »

Le but ne pourra être atteint que par l'application de méthodes d'observation précise et d'expérimentation rigoureuse telles que celles qui sont en usage dans les laboratoires. En attendant que l'Institut Psychologique ait aménagé un local spécial pour l'investigation des phénomènes de ce genre, la section utilisera, en cas de besoin, les laboratoires particuliers où ses membres travaillent.

Par la présente note la section fait appel à tous ceux qui croiraient pouvoir lui signaler des personnes capables de produire des phénomènes tels que ceux qui viennent d'être énumérés, ou mieux encore à ces personnes elles-mêmes. Les personnes qui se présenteront à elle seront libres de choisir les conditions où se feront les expériences d'essai.

La section a le ferme espoir que son appel sera entendu. Si les faits en question méritent d'entrer dans le domaine scientifique, il y a un intérêt de premier ordre à ce qu'ils soient étudiés et approfondis.

Signé : D'ARSONVAL, H. BERGSON, E BRANLY, BRISSAUD, E. DUCLAUX, J. MAREY, WEISS.

Les communications devront être adressées au Secrétariat général de l'Institut Psychologique, Hôtel des Sociétés Savantes, 28, *rue Serpente, à Paris, au* Marquis de Virieu, *Secrétaire du groupe, ou à* M. Youriévitch, *Secrétaire général.*

N.B.—Voyant avec satisfaction la science se décider à aborder résolument le problème spirite contre lequel elle n'avait eu jusqu'à présent qu'une hostilité plus ou moins déguisée, nous estimons qu'il y a lieu, dans l'intérêt du progrès et de la vérité, de lui apporter loyalement tout notre appui et que, dans ce but, nous prions les médiums qui craindraient de s'adresser directement au Secrétariat général de l'Institut, comme la note le demande, de s'adresser à nous, afin que nous les présentions et leur servions d'intermédiaire.

G. BÉRA.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE





Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e ANNÉE. N° 4. 1er AVRIL 1902.

ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE P. G. LEYMARIE

Il y aura, le 10 avril prochain, un an que notre ami Leymarie nous a quittés matériellement pour aller poursuivre plus haut, comme esprit, la tâche à laquelle il s'était dévoué ici-bas.

En attendant qu'il nous soit loisible de retracer, dans une étude spéciale, la vie si bien remplie et parfois si tourmentée de ce robuste et honnête travailleur, et de faire connaître la part importante qu'il prit à la vulgarisation et au progrès du spiritisme, qu'il nous soit permis de montrer, par quelques traits, qu'il fut bien le digne successeur d'Allan Kardec et le fidèle

et intègre continuateur de son œuvre, selon les idées mêmes et les vues exposées à ce sujet par le Maître. — Parlant des chefs éventuels du spiritisme, Allan Kardec dit, en effet, ceci (*Œuvres posthumes*, 2e *partie, constitution du spiritisme*) : « Comme ils n'auront pas au front une marque pour se faire reconnaître, qu'ils ne s'affirmeront que *par leurs actes*, et ne seront, pour la plupart, reconnus pour tels qu'après leur mort, selon ce qu'ils auront fait pendant leur vie ; que d'ailleurs, il n'y en aura pas à perpétuité, il faut prévoir toutes les éventualités. On sait que leur mission sera multiple ; qu'il y en aura à tous les degrés de l'échelle, et dans les diverses branches de l'économie sociale, où chacun exercera son influence au profit des idées nouvelles, selon la spécialité de sa position ; tous travailleront donc à l'établissement de la doctrine, soit dans une partie, soit dans une autre ;...... chacun fera ses preuves dans sa partie, depuis le prolétaire jusqu'au souverain, *sans que rien autre que ses œuvres le distingue du commun des hommes*. Si l'un d'eux doit prendre part à la direction, il est probable qu'il sera mis providentiellement en position d'y arriver par les moyens légaux qui seront adoptés ; des circonstances, en apparence fortuites, l'y amèneront, sans dessein prémédité de sa part, sans même qu'il ait conscience de sa mission. »

Les esprits supérieurs, qui avaient choisi Allan Kardec comme apôtre de la révélation spirite, lorsque celui-ci eût accompli et terminé sa mission, ne purent, ce semble, se désintéresser de leur œuvre ; et tout porte à croire qu'ils cherchèrent quelqu'un qui fût digne de continuer cette mission, c'est-à-dire un homme assez habile et ferme pour répandre la doctrine dans tous les rangs, la faire pénétrer dans tous les milieux, assez pénétré de sa foi pour ne redouter ni les outrages ni la persécution, assez instruit pour n'être pas déplacé près des savants, des gens du monde, des riches et des grands, et assez simple, en même temps, et dénué de prétentions, pour approcher aisément les petits et les humbles ; un homme assez honnête pour sacrifier, en toutes circonstances, son propre intérêt à celui des autres, et confiant au point de se laisser parfois duper ; assez laborieux et énergique pour faire face à une tâche lourde et compliquée ; enfin, un homme irréprochable à la fois comme chef de famille et comme citoyen.

Leymarie ne semblait-il pas dans l'entourage du Maître, par la dignité de son caractère, l'énergie de son tempérament, l'éclectisme de ses opinions et la grande douceur de son esprit, tout naturellement désigné pour ce rôle et doit-on s'étonner que la Providence le lui ait réservé ?

Chacun sait qu'il n'avait pas brigué la place de Directeur de la *Revue Spirite* et d'administrateur de la Société fondée par Allan Kardec ; on la lui avait offerte et il l'avait acceptée avec toutes ses responsabilités. Elles furent parfois très lourdes et, quatre ans à peine après son entrée dans la place, la

persécution essayait contre lui ses premières attaques. Il était englobé dans le fameux « procès des spirites », accusé et condamné, vilipendé, bafoué et ridiculisé, mais heureusement soutenu par la généralité des spirites. Quel était alors son état d'esprit? Une de ses lettres (novembre 1875) va nous le révéler : « Il est vrai, il y a une propagation sans pareille : le plus humble des hameaux connaît le mot spiritisme; avec des millions, nous n'aurions pu atteindre ce résultat; puis, les adeptes sont-ils ébranlés et le spiritisme écrasé? J'ai fait des conférences à Charleroy, Bruxelles, Liége, Verviers, Seraing, Chénée, Spa, Nerstall, Malines, Gand, Anvers, Bruges, Ostende, Lille, Rouen et Meulan, et partout j'ai été reçu comme un bien-aimé : c'était une fête continuelle. A des milliers de spirites j'ai parlé selon mon cœur et, grâce à nos guides, il en est résulté plus d'unité; l'action morale est grande. Donc, pour les adeptes, volonté et persévérance; et, pour les ennemis ou les indifférents, réflexions sérieuses au sujet de cette persécution préméditée. Tel est le résultat de cette campagne jésuitico-politico-religieuse.

« Inclinons-nous devant la volonté du Très-Haut; humble serviteur de notre cause, j'accepte la dure épreuve avec énergie; je lutte, il est vrai, parce que, pour notre doctrine, la lutte c'est la vie... »

Quatre mois plus tard, comme on se remue beaucoup en sa faveur, qu'il est question de lui faire obtenir sa grâce ou, à défaut, au moins certains adoucissements dans sa situation, il nous écrit ceci : « Dites à M. D., au colonel de B... que ma liberté pendant un an est chose très secondaire, mais que, avant tout, nous voulons la liberté d'exprimer notre opinion et que l'adresse des amis étrangers doit avoir un poids moral immense. Avant tout, l'intérêt de la cause dont je suis un modeste et humble ouvrier. . . . .

. . . .

En quelque endroit qu'il plaise à nos guides de me placer, ma pensée sera toujours portée vers notre doctrine si consolante, si belle dans sa sublimité, et vers tous nos frères en croyance ».

Il passe son temps de réclusion à écrire d'admirables enseignements pour ses enfants. Son innocence est tellement éclatante que ses adversaires eux-mêmes le pressent de signer une demande de recours en grâce. Mais il voit le piège et refuse énergiquement, ne voulant accepter cette indignité ni pour lui-même ni pour la cause qu'il a l'honneur de représenter. Il veut sortir et sort, en effet, le front haut pour aller reprendre modestement et simplement sa place que ses collègues se sont fait un devoir de lui conserver avec l'assentiment général des spirites.

A cette première période d'épreuves succèdent quelques années de luttes pacifiques et de labeurs exempts de troubles. Puis, il arrive que la société administrée par Leymarie s'enrichit de legs et de dons, fait presque for-

tune. Alors, l'envie, la médisance et même la hideuse calomnie dressent l'oreille, — c'est triste à dire, — jusque chez les « frères en croyance ». Charles Fauvety écrit, en 1884, à Leymarie : « Depuis assez longtemps une sourde conspiration ourdie au sein du spiritisme s'applique à vous démolir dans l'esprit de ceux qui vous approchent. Pour ma part, j'ai eu souvent à mettre les personnes qui vous attaquaient en demeure d'articuler à votre charge un fait de nature à prouver que vous n'êtes pas un honnête homme. Je n'ai jamais pu obtenir qu'on répondît catégoriquement à une telle question. J'ajoutais cependant que si on pouvait me prouver cela, je m'éloignerais de vous bien vite, sans ménagement et avec éclat. Depuis cinq ans je vous étudie, et si je vous ai trouvé des défauts, ce ne sont point de ceux qui peuvent vous faire perdre l'estime des honnêtes gens. Je ne veux pas faire ici votre apologie et parler de vos qualités, de vos vertus comme homme privé et chef de famille. On attendra que vous soyez mort pour vous rendre justice, et d'autres que moi le feront alors librement... »

La sourde conspiration dont parle Charles Fauvety s'éteignit-elle? C'est un point sur lequel nous ne croyons pas devoir insister. Il est malheureusement trop vrai, comme le dit ailleurs Fauvety, « que les hommes sont naturellement portés à croire le mal quand il peut rabaisser le prochain », et que *chacun croît s'élever en abaissant autrui.*

Quoi qu'il en soit, après avoir, sur les conseils de Fauvety dont il publia la lettre, répondu, comme il convenait, aux attaques dont il était l'objet, notre ami poursuivit son œuvre, et il eut du moins l'intime satisfaction de gagner et de conserver jusqu'à leur mort la complète estime et l'amitié des Jean Macé, des Godin, des Fauvety, des Nus, des Fr. Vallès, pour ne citer que ceux-là.

Pendant dix-sept ans encore son sort devait être lié à celui de la société qu'il administrait. Allan Kardec avait cru pouvoir assurer à cette société une vie de quatre-vingt-dix-neuf ans ; son successeur, à son tour, ne négligea rien pour qu'elle prospérât. Et lorsque les hostilités éclatèrent contre elle, on le vit se multiplier pour la défendre. Lui, qui avait horreur de la chicane, il ne devait plus cesser d'avoir des procès à soutenir. Il lui fallait se transformer presque en homme d'affaires et passer bon gré mal gré une partie de son temps en débats avec les avoués, les huissiers, les avocats et les juges. Jusqu'au bout il crut de son devoir d'agir comme un capitaine de navire menacé par l'ennemi. Rien ne peut lasser son indomptable énergie et lui faire abandonner ses espérances et plutôt que de rendre son navire, il préféra s'engloutir avec lui.

Le spiritisme, cette croyance sublime, cette édition revue et augmentée de la « bonne nouvelle », était, sans doute, suffisamment répandu au gré des puissances invisibles proposées à sa diffusion ; et, toutes les petites combinaisons humaines, préparées en vue de son extension, devenant sans but,

devaient fatalement échouer. Aucune société si riche et si puissante fût-elle n'était capable de lui faire faire un pas de plus, parce que s'il est vrai qu'on peut, en matière d'industrie, par exemple, obtenir le progrès à prix d'argent, il n'en est pas de même du progrès des âmes : celui-ci ne s'acquiert que par l'épreuve. C'est elle en effet qui est la véritable pierre de touche d'une croyance sincère et raisonnée, et il semble que la Providence ait voulu, à titre d'exemple et d'enseignement, nous montrer le propre successeur d'Allan Kardec une partie de sa vie aux prises avec les difficultés, les peines, les soucis et les épreuves de toutes sortes, et gardant, malgré tout, une constante sérénité d'âme et une foi profonde et inaltérable dans la grandeur de la révélation spirite. Comme un des mille témoignages de cet état d'esprit, — d'autant plus sincère qu'il n'était pas destiné à la publicité, — qu'on nous permette de citer les passages suivants de deux lettres qu'il nous écrivait, à vingt ans de distance, dans des circonstances particulièrement douloureuses pour nous :

« 7 mai 1880.

« Les fleurs de la terre viennent, en mai, pressées comme des folles, envahir les prairies et les arbres ; tout est senteur, verdure, fête de la sève et de la brise, renouvellement, procréation pour perpétuer le grand œuvre de la vie.

« Seules, les fleurs humaines s'effeuillent au milieu des pleurs, au sein des appréhensions désespérées, pour qui n'est point initié ; et les religions enterrent les corps, lugubrement, avec le noir *De profundis* ; le prêtre ne croit à rien et les éplorés se sentent envahir par le doute : Hélas ! tout est bien mort, rien ne reste de ce qui fut ainsi, au fond des abîmes ; *De profundis.*

« Le spirite doit sourire à la mort, à la délivrance qui brise la prison de chair et émancipe l'âme. Pourquoi pleurer? C'est le vieil homme qui larmoie en nous ; sa nature impressionnable, nourrie de l'antiquité, du préjugé qui s'est formé dans un milieu que domine l'appréhension du lendemain et de la mort ; sa nature, dis-je, reçoit et boit la tristesse ; et le vieil homme pleure, regrette que la souffrance ne torture plus le bien-aimé, celui qui a rempli sa petite mission et en rend compte au grand Juge.

« Spirite, vous avez pleuré ; nous ne sommes pas affranchis et libres, et nous revivrons pour le devenir, pour fêter et fleurir la mort, pour la chanter : *hoc opus, hic labor est* ».

« 7 mai 1900 ».

« Souffrir, c'est soumettre le métal humain à l'épreuve, et forcer l'esprit, ce métal divin, à se marteler pour s'affiner ; c'est là de l'expérimentation de choix, qui nous ouvre les horizons voilés, nous donne le grand désir de toujours plus connaître, pour nous élever plus haut et nous diviniser.



« Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ; chacun a son faix et il le faut porter, les anciens comme les majeurs, et ces derniers comme les mineurs, les blondes têtes qui tant nous intéressent. Jusqu'à la désincarnation ne nous plaignons donc pas si nos épaules s'affaissent ; ce faix, nous l'avons voulu, nous en avons préparé l'avènement. Donc, haut les cœurs! mes amis ; ne nous plaignons pas de ce qui sauve et nous conduit vers nos destinées... »

Telles sont les consolantes et fortes pensées que savait nourrir et semer autour de lui ce grand cœur, ce noble et vaillant esprit dont nous convions aujourd'hui tous les spirites à honorer la mémoire. — Il n'y aura pas de réunion ni de discours au cimetière. Ceux qui iront prier le 31 mars au dolmen du Maître ne manqueront pas de s'arrêter à cet autre dolmen sous lequel reposent les cendres du fidèle disciple. On peut lire maintenant sur la pierre de ce monument l'inscription suivante :

Mourir c'est quitter l'ombre pour entrer dans
la lumière!

***

A
Pierre-Gaëtan LEYMARIE
Disciple d'Allan Kardec
et continuateur de son œuvre de 1870 à 1901.

1827 — 1901
Ce fut un homme de bien

Donc, le 10 avril prochain, que les bonnes pensées de tous nos frères s'unissent dans un même élan à celles de la digne et courageuse veuve et de sa chère famille pour monter vers cet esprit si loyal et si sympathique ; que ce soit fête là-haut pour lui, et pour les amis et les maîtres qu'il a rejoints, la fête de la fraternité et du cœur ; et que ce soit aussi fête ici-bas pour nous, la fête consolante du doux souvenir et des communes et infinies espérances.

Algol.

LE JOURNAL DE LIVERMORE

Lorsqu'il nous arrive, dans nos discussions avec des sceptiques, de vouloir citer, pour entraîner la conviction, un cas à la fois très étrange et très bien constaté, nous avons coutume de donner la préférence aux expériences de William Crookes, et de mentionner la célèbre matérialisation de « Katie King ».

Il existe pourtant un autre cas qui mériterait une égale célébrité (soit dit

sans vouloir diminuer en aucune façon l'importance des observations du savant chimiste anglais), c'est celui dont M. Livermore, banquier de New-York, fut à la fois le témoin émerveillé et l'historien malgré lui. S'il est moins connu, c'est qu'une publicité moins grande lui a été donnée, que le nom de Livermore ne saurait égaler celui de Crookes, que ce cas ne présente pas autant le cachet d'expérience de laboratoire, et que le nombre des témoins fut moins grand. Mais, par contre, il présente d'autres points dignes d'intérêt; entre autres, en ce que ce fut le *premier* cas de matérialisation persistant *pendant plusieurs années* qui fut authentiquement constaté, qu'il eut pour médium la fameuse Kate Fox, la fillette d'Hydesville, cause première de tout le Spiritisme, et que s'il ne fut observé, balance en mains, par un savant, il le fut par un homme d'argent, américain, c'est-à-dire l'homme le plus pratique, le plus froid, le plus circonspect et partant le plus propre à un examen de ce genre que l'on puisse imaginer.

Ce banquier ne consacra pas moins de *cinq années* à cet examen, et assista de 1861 à 1866, à pas moins de *trois cent quatre-vingt huit séances*, dans quatre maisons différentes, y compris *la sienne* propre. Il existe bien peu d'ouvrages spirites qui aient fait autre chose que de légères allusions à ces faits remarquables. Dernièrement seulement un de nos confrères en entretenait ses lecteurs dans un résumé un peu sommaire. Nous croyons donc vivement intéresser les nôtres en rapportant ce cas aussi complètement que possible, c'est-à-dire en donnant la traduction *in extenso* des « Extraits du journal de Livermore » tels qu'ils se trouvent dans deux ouvrages anglais célèbres : « Debatable Land » de R. Dale Owen, et « Planchette » de Epes Sargent, qui se complètent l'un l'autre, et sont presque inconnus en France.

G. Béra

(Pl.) (1) « En 1860, M. Livermore, banquier opulent, très connu à New-York, ayant appartenu à la maison Livermore et Cie, mais retiré des affaires, perdit sa femme à qui il était très attaché, et qui avait été assistée pendant sa dernière maladie par le Dr John F. Gray, vieil ami du banquier.

Le Dr Gray persuada, quoique difficilement, M. Livermore, sceptique invétéré, d'aller voir Miss Kate Fox, (dans le but d'obtenir des nouvelles de sa femme).

(Déb.) (2) « Les séances eurent lieu tantôt chez Mme Fox, tantôt chez M. Livermore. L'un et l'autre changèrent de domicile pendant la durée de ces séances, en sorte que le phénomène se produisit dans quatre maisons différentes. Dans chaque séance on prit toutes les précautions nécessaires pour s'assurer que personne ne pouvait entrer ni sortir de la chambre; on examinait partout, et les portes et les fenêtres étaient toujours fermées

(1) (Pl.) Extraits de « Planchette ».
(2) (Deb.) Extraits de « Debatable Land ».

avec soin. Pendant quelques-unes des premières séances on admit comme témoins trois ou quatre personnes, mais comme on se convainquit bien vite que les meilleurs résultats étaient obtenus en présence d'une personne seulement, M. Livermore resta généralement seul spectateur.

« *A la* 1re *séance*, 23 *janvier* 1861, M. Livermore entendit pour la première fois les bruits mystérieux appelés raps. Au cours des *dix* ou *douze* premières séances, les phénomènes habituels se déroulèrent : attouchements, communications, mouvements de corps pesants, finalement écriture directe. A la *douzième* séance, il y eut une communication disant que si M. Livermore persévérait, l'esprit de sa femme Estelle pourrait se rendre visible. Pendant une *douzaine d'autres séances* il y eut des lumières phosphorescentes qui disparaissaient et reparaissaient par intervalles.

« A *la* 24e *séance*, *le* 14 *mars*, le vague contour d'une forme indécise se mouvant, apparut. Trois jours après, la communication suivante fut donnée : « Je sais que je peux me rendre visible pour vous. Venez demain soir. Fermez les portes et les fenêtres, car je désire que la preuve soit indiscutable pour votre bien et celui de tous. »

« 18 *mars* 1861. Le lendemain soir, la séance eut lieu chez Mme Fox, mais sa famille était absente de sorte que le médium et M. Livermore occupaient seuls la maison. Ce dernier cacheta les fenêtres et les portes, fermées au préalable, plaça contre elles de lourds meubles, inspecta minutieusement toute la chambre et éteignit le gaz. — (Pl.) On entendit alors comme des pas de personnes marchant pieds nus, accompagnés du froissement d'une robe de soie L'alphabet donna les mots suivants : « Je suis ici, formée, ne parlez pas. » Une sorte de globe s'éleva du sol derrière moi, devint plus brillant, et à sa lueur je vis distinctement, ainsi que le médium, une figure surmontée d'une couronne. Ce visage paraissait couvert d'un voile blanc. Quand la forme atteignit plusieurs pieds de hauteur, le voile fut retiré, et *je reconnus, sans erreur possible, la tête et les traits de ma femme*, entourés par un demi-cercle lumineux d'environ dix-huit pouces de diamètre. La reconnaissance fut complète, elle dérivait aussi bien des traits que de l'expression naturelle. Puis le globe lumineux fut soulevé plus haut et je vis une main en avant. Chacune de ces manifestations fut répétée plusieurs fois, comme pour ne laisser aucun doute dans nos esprits. Ensuite la forme se baissa, détourna la tête et déploya devant le globe lumineux *une longue chevelure flottante*, qui, à cette lumière, me parut bien être la chevelure naturelle de ma femme, qui était très abondante. Cette masse de cheveux fut agitée plusieurs fois devant nos visages et nous fit bien l'effet d'être une chevelure humaine. Cela fut répété fréquemment et on nous montra cette chevelure de toutes sortes de façon. La lumière et le bruit d'étoffes froissées passèrent alors autour de la table et s'approchèrent de moi. On me jeta sur

la tête ce qui me parut au toucher une chemise de mousseline, et je sentis une main qui la tenait. J'entendis murmurer : « Chante, chante. » Je fredonnai un air et demandai : « Aimez-vous celui-là ? » « Oui, oui » me fut-il répondu, et chaque fois je reconnus distinctement la voix de ma femme, avec laquelle j'étais bien familiarisé pendant sa dernière maladie, alors qu'elle était devenue trop faible pour parler tout haut ».

— (Deb.) Pendant tout ce temps, M. Livermore *tenait les deux mains du médium*. On leur montra ensuite comment se produisaient les raps. Une boule lumineuse, de la taille d'une orange, portant une pointe émoussée, bondissait sur la table, et à chaque contact le bruit du rap se faisait entendre.

« *Séance* n° 43, 18 avril 1861. Vent S.-O Beau temps. Ayant rigoureusement fermé les portes et les fenêtres, nous nous assîmes et restâmes parfaitement tranquilles pendant une demi-heure. Ma foi commençait à faiblir. Soudain nous fûmes surpris par un coup terrible sur la lourde table d'acajou placée au milieu de la chambre, qui en même temps s'éleva et retomba. La porte fut violemment secouée, les fenêtres s'ouvrirent et se fermèrent. Par le fait tout ce qui pouvait bouger dans la chambre sembla en mouvement. De forts coups frappés aux portes, aux carreaux des fenêtres, au plafond, partout, répondirent aux questions. Une substance lumineuse semblable à de la gaze s'éleva du sol derrière nous, parcourut la chambre et s'arrêta devant nous. On entendait de fortes décharges électriques. Cette substance légère prit la forme d'une tête humaine couverte d'un voile serré au cou. Elle me toucha, se retira et revint. Je vis que c'était un objet oblong, concave sur le côté qui nous était présenté, et dans cette cavité il y avait une lumière. Je regardais attentivement, mais aucun visage n'apparaissait. Cet objet se retira et revint. Cette fois j'aperçus un œil. La lumière s'éloigna, encore une fois, accompagnée des bruits électriques, et quand une troisième fois elle revint à moi, mieux éclairée, la gaze avait changé de forme, une main de femme la tenait, cachant le bas d'un visage, mais découvrant le haut. C'était Estelle, ses yeux, son front, son expression, dans la perfection. Pendant que l'émotion de cette reconnaissance traversait mon esprit, une série de coups rapides retentissait dans toutes les parties de la chambre, comme si un auditoire invisible applaudissait.

Ce visage reparut plusieurs fois, et à chaque fois fut plus reconnaissable. Estelle mit ensuite sa tête sur la mienne, ses cheveux tombant sur ma face. — (Pl) Je lui demandai de m'embrasser si elle le pouvait et, à mon grand étonnement et à ma grande joie, un bras vint se placer autour de mon cou, et un baiser bien réel fut planté sur mes lèvres à travers quelque chose de fin comme de la mousseline. Ce baiser fut répété à plusieurs reprises, et on put l'entendre de tous les coins de la chambre. — (Deb) Miss Fox dont je tenais

les mains pendant tout ce temps, était assise à dix pieds de là en face du mur de la chambre. La lumière se transporta alors à moitié chemin entre le mur et nous.

Les bruits électriques allaient en augmentant, le mur était éclairé et montrait la forme tout entière d'une femme debout de ce côté de la chambre. — (Pl) tenant la lumière dans ses mains étendues et l'agitant par intervalles quand elle diminuait. On répéta à voix basse mon nom et celui de ma femme, et entre autres choses remarquables qui arrivèrent ce jour-là, la forme se tint devant un miroir, qui la réfléta — (Deb). Elle resta visible une bonne demi-heure, et tous ses mouvements furent bien distincts. A la fin je reçus ce message : « Maintenant, regardez-moi m'enlever. » Et aussitôt, en pleine lumière, la forme s'enleva au plafond, y resta suspendue quelques instants, puis redescendit doucement et disparut. La lumière était assez vive pour montrer les veines du marbre placé au-dessous de la glace où elle s'était reflétée.

Une forte averse étant venue à tomber, on épela : « L'atmosphère a changé. Je ne peux plus rester formée. » Là-dessus la lumière et la forme disparurent.

20 *avril*. A une séance tenue deux jours plus tard, on reçut la communication suivante :

« Mon cœur est plein de joie. Nous ne pouvons être assez reconnaissants à Celui qui nous donne cette faveur. J'ai vu votre cœur et les ténèbres qui le couvraient, j'ai vu la lumière qui l'illumine à présent. Soyez heureux et ne craignez rien. Que la paix soit toujours avec vous.

ESTELLE. »

(Ici je fais remarquer que les communications obtenues par Kate Fox furent : ou bien épelées, lettre par lettre par les coups ; ou bien écrites tantôt par la main droite de Kate, tantôt par la gauche, mais toujours à l'envers, de telle sorte qu'on ne pouvait les lire qu'en les regardant dans un miroir. Parfois elle écrivait deux communications à la fois, les deux mains se mouvant ensemble, sur deux feuilles séparées. Moi-même j'ai vu ce qui suit : Pendant que sa main écrivait, les raps demandèrent l'alphabet. Là-dessus Kate épela les lettres et donna le message sans cesser un instant d'écrire. M. Livermore a eu souvent tous ces moyens de communication. De plus, et surtout pour ceux qui connaissent bien Kate Fox, les preuves intimes de plusieurs messages démontrent qu'ils sont absolument indépendants de sa volonté et de son intelligence. (N. de R.-D. Owen).

21 *avril* (Pl.) « A cette soirée la lumière et les bruits électriques furent aussi forts qu'à la précédente. Des mains se placèrent sur mon front, une tête se posa sur la mienne, la chevelure, comme précédemment, retomba sur mon visage et dans ma main. Je la saisis, et je trouvai que c'était incon-

testablement une chevelure humaine. On l'agita en la faisant jouer devant moi, elle faisait autant de vent qu'un éventail. L'Esprit jeta sa robe sur ma tête et sur mon visage. Cette robe était aussi matérielle qu'un tissu très fin de coton ou de laine. Une fois, le globe lumineux atteignit un diamètre d'environ deux pieds; on l'agita, il fit entendre un bruit aigu et devint très brillant; à cette lumière je pus distinguer toute la tête et le visage de ma femme, tous ses traits dans la perfection, mais idéalisés et d'une beauté vaporeuse qu'aucune imagination ne peut concevoir, qu'aucune plume ne peut décrire. Dans sa chevelure, au-dessus de la tempe gauche, était une seule rose blanche, les cheveux étaient arrangés avec grand soin. Après un court intervalle, l'apparition revint, le visage était le même, mais la rose était rouge au lieu de blanche. Nous vîmes sa tête tout entière au moins vingt fois pendant cette séance, et chaque fois je la reconnus en proportion de l'éclairage. Pendant toute cette manifestation, des papiers de grande dimension que j'avais apportés et placés par terre avec un crayon furent retrouvés couverts de longs messages », etc...

Le Dr Gray dit au sujet de Miss Kate Fox : « Nous la connaissons intimement, ma femme et moi, depuis sa jeunesse, c'est-à-dire de 1850 à aujourd'hui (1861). Au début des manifestations, elle vint fréquemment nous voir, et alors, avec cette enfant, seule, sans possibilité de fraude ni d'entente avec personne, et je puis dire, d'aucune sorte d'imposture, Mme Gray et moi, et beaucoup d'autres personnes, parents ou amis de notre famille, nous vîmes tous les phénomènes rapportés par l'ami Livermore, sauf les formes humaines.

Je peux mentionner parmi ces témoins, comme ayant été des observateurs assidus, attentifs et intelligents, feu le Dr Gerald Hull, mon beau-frère, et le Dr Warner, mon beau-fils. Miss Fox est une jeune dame bien élevée, et d'une conduite absolument sans reproches. »

De M. Livermore, le Dr Gray dit : « Outre son caractère général d'homme probe et sincère, M. Livermore est un excellent témoin des faits qu'il raconte, car il n'est sujet à aucun degré aux illusions ou hallucinations que l'on suppose inhérentes à l'état extatique. Je le connais depuis son adolescence et je suis son conseiller médical. Il est moins sujet aux erreurs des sens qu'aucun de mes nombreux clients ».

Séance n° 66, 2 juin 1861. (Deb.), 8 h. 30, soir. — « Les raps nous disent : « Examinez la chambre et enlevez les clefs des portes », ce que je fais. Nous étions à peine assis qu'il y eut de violents mouvements suivis d'abord de raps dans diverses parties de la chambre, puis de craquements terribles sur la table, comme des coups de tonnerre en miniature ou de fortes décharges électriques. Une sorte de bruissement suivit et une forme se tint près de moi, sa présence pénétrait tout mon organisme. Il y eut ensuite des

raps sur le dos de ma chaise, puis sur mon épaule, et la forme se pencha et mit une main sur ma tête.

Une lumière brillante jaillit derrière nous, accompagnée de bruits électriques. On m'embrassa au visage et une substance légère, mais matérielle, passa sur moi. Alors je levai les yeux et je vis à une bonne lumière le visage d'Estelle, d'une beauté surhumaine. Elle me regardait avec une expression de bonheur.

A ce moment Miss Fox devint si émue que ses exclamations enthousiastes d'admiration parurent troubler l'apparition, qui se retira, et ne reparut que quand le calme fut revenu. Cette scène se renouvela plusieurs fois. En même temps nous vîmes des lumières flotter en différentes parties de la chambre. On m'enleva des mains une feuille de papier dont je m'étais muni et on me la rendit un moment après. J'y trouvai une belle communication écrite en pur français, langue dont Miss Fox ne connaît pas un mot. Elle ne connaît même aucune langue étrangère. »

Séance n° 81, 4 juin. Temps frais et agréable, vent N.-O. Après avoir rapporté plusieurs phénomènes moins importants. M. Livermore ajoute : « Il y eut des bruits divers, puis une lumière apparut à plusieurs pieds au-dessus de la table, si vive qu'elle éclairait tous les objets environnants. Pendant qu'elle se rapprochait, une substance foncée fut tout à coup interposée. Elle descendit, et s'arrêta à environ deux pieds de mes yeux. Graduellement elle s'ouvrit, me découvrant dans une clarté céleste le plus bel ange que l'imagination puisse rêver. Estelle était là, pure, blanche, rose, avec sa chevelure, ses traits, son expression parfaite, en pleine lumière.

A six ou sept reprises, cette forme pleine de vie et de beauté disparut et reparut sous mes yeux. Elle était de nouveau disparue depuis peut-être un quart d'heure, quand la lumière revint graduellement, cette fois dans un coin de la chambre qu'elle éclaira tellement que tous les meubles de ce côté devinrent distinctement visibles. Là aussi se tenait une forme féminine bien visible, bien formée, nous tournant le dos, un voile qui semblait de gaze brillante couvrant sa tête et tombant jusqu'aux genoux.

Je lui demandai si elle voulait lever le bras, ce qu'elle fit dans une attitude très gracieuse. Aucune plume ne pourrait décrire la beauté transcendante que je vis cette nuit-là »....

Séance n° 93, 17 juillet 1861. — « Les apparitions semblent en se succédant se rapprocher de plus en plus de la perfection. Ce soir, la forme d'Estelle était entourée de draperies flottantes de gaze blanche brillante. Dans sa main tenue sous le menton était une gerbe de fleurs, le cou et le sein étaient complètement couverts de roses et de violettes. Je lui demandai : « Où trouvez-vous ces fleurs? » — Elle me répondit : « C'est la reproduction des vôtres. Nous avons tout ce que vous avez, des jardins et des fleurs spirituelles en abondance. »

(Pl.) *Séance du* 18 *août* 1861, 8 heures du soir. « Présents : le médium et moi. Atmosphère lourde et chaude. — J'ai soigneusement examiné la chambre, fermé la porte, pris la clef et fermé tout. Nous étions assis en repos depuis une demi-heure, quand une lumière sphérique, oblongue, enveloppée de plis, s'éleva du plancher jusqu'à nos fronts et se posa sur la table devant nous. Les raps nous disent : « Remarquez que nous venons sans bruit. » Jusqu'alors, en effet, la lumière était généralement apparue après une série de bruits étranges et de mouvements d'objets divers, mais dans le cas présent tout était tranquille. Depuis ce moment, 8 h. 30, jusqu'à 11 h. 30, la lumière resta constamment visible, mais avec différentes formes. Pendant une demi-heure, elle se tint sur la table ayant la forme et la taille d'un gros melon. Comme pendant tout ce temps elle demeura immobile, je demandai si elle pouvait s'élever, aussitôt elle s'éclaira davantage, étincela et parut, en s'élevant, vivre et respirer. Les raps dirent : « C'est aujourd'hui notre réunion la plus importante, car elle nous amène deux grands Esprits, bons et puissants. » La lumière augmenta d'intensité et devint assez brillante du côté opposé à nous pour bien éclairer cette partie de la chambre. Elle se souleva de la table et se posa sur ma tête et sur mes épaules ; la draperie tombait sur mon visage qu'elle touchait en répandant une odeur particulière de violettes. Arès s'être reposée sur mes épaules et s'y être appuyée avec le poids d'une tête vivante, elle descendit jusqu'au plancher. J'étais convaincu que j'allais voir apparaître un autre Esprit que celui de ma femme. La lumière s'éleva en augmentant d'éclat et montra une tête sur laquelle était un bonnet blanc entouré d'une dentelle. Ne voyant pas de visage, je demandai ce que cela signifiait. Les raps répondirent : « Comme quand j'étais malade. » C'était, en effet, l'aspect du bonnet que portait ma femme dans sa dernière maladie. Cet objet ayant disparu, la lumière reparut brillante et me montra une couronne qui semblait composée de feuilles de chêne et de fleurs, une très belle manifestation. J'avais apporté avec moi des feuilles de papier blanc plus grandes que d'habitude et j'avais fait sur deux d'entre elles des marques particulières. Je les mis sur un livre sur la table. Peu de minutes après, elles furent enlevées du livre et l'une d'elles apparut près du plancher, suspendue à trois ou quatre pouces du tapis. Je ne distinguais pas très bien ; la lumière éclairait vivement le centre du papier et rayonnait à trois ou quatre pouces ou, en d'autres termes, le papier était le centre d'un cercle de lumière spirituelle d'un pied de diamètre. Une main incomplètement formée, tenant mon petit crayon d'argent, était placée sur le papier et se mouvait tranquillement de gauche à droite, comme si elle écrivait ; quand elle avait fini une ligne elle revenait rapidement en recommencer une autre. On ne nous permit pas de regarder cela longtemps, parce que notre regard fixe troublait les forces agissantes, mais



cette manifestation dura pendant une heure, plus ou moins. La main formée ne resta visible qu'une partie de ce temps, mais pendant tout ce temps une substance sombre, plus petite qu'une main naturelle, tint le crayon et continua d'écrire. Lorsqu'un côté de la feuille était rempli, nous la voyions retourner le papier et commencer la page suivante. C'est une preuve convaincante de la réalité de l'écriture spirituelle, si une preuve peut convaincre. Il ne peut y avoir là aucune déception. Je tenais les mains du médium, la porte était fermée, et j'avais pris comme précédemment toutes les précautions possibles. Ces feuilles de papier me furent ensuite rendues couvertes d'une écriture fine »....

(Deb.) *Séance n° 116. 29 août.* — « La forme d'Estelle apparaît peu après notre entrée dans la chambre. Elle reste immobile pendant qu'une lumière flotte sur son visage, sa tête et son cou, comme pour montrer distinctement chaque partie. Pendant que nous la regardons, ses cheveux tombent sur son visage et elle les relève plusieurs fois avec la main. Sa chevelure était entremêlée de roses et de violettes artistement disposées. Cette apparition fut parfaite et presque aussi nette que de son vivant.

A côté d'elle était une forme vêtue, à ce qu'il nous semblait, de drap foncé. Miss Fox devint très nerveuse et grandement alarmée. Pour cette raison ou pour toute autre, cette forme disparut et ne reparut pas. Celle d'Estelle resta néanmoins visible »....

(Pl.) *Séance du 26 septembre* 1861. — « A la suite de cinq ou six apparitions de ma femme, la lumière vint se poser sur le plancher à dix pieds de moi, puis elle s'éleva et rayonna soudain à travers la chambre jusqu'à ce qu'ayant gagné assez de pouvoir elle éclaira brillamment le mur et mit en relief la forme d'un homme assez grand et fort qui se tenait devant nous. Sa taille était plutôt inférieure à celle du médium, mais il avait les épaules larges et était vêtu de noir. Il nous tournait le dos, son visage n'était pas visible. Il apparut ainsi trois fois et resta en vue environ une minute. Au moment où nous pûmes le distinguer tout entier, les raps éclatèrent simultanément dans toutes les parties de la chambre et continuèrent tout le temps qu'il fut visible, comme pour exprimer la joie d'avoir obtenu un nouveau succès. Nous demandâmes si l'Esprit que nous voyions était celui de Franklin. Trois forts coups affirmatifs retentirent sur le plancher. Ils semblaient frappés par un pied lourd et furent répétés plusieurs fois. Pendant cette séance, l'Esprit de ma femme s'approcha, me frappa sur l'épaule, lissa mes cheveux et me caressa, pendant que sa longue chevelure, aussi naturelle que pendant sa vie, retombait sur mon visage, avec son odeur particulière de violettes fraîchement cueillies. Une nouvelle et très curieuse manifestation se produisit alors, qui nous montra comment les raps étaient obtenus. On épela : « Mon cher, n'avez-vous pas été récompensé? » La lumière, pendant que se fai-

saient les raps de cette phrase, prit la forme d'un lys de la grosseur de ma tête, assez brillant pour éclairer toute la surface de la table et le milieu de la chambre, de sorte que miss Fox et moi nous pouvions nous voir l'un l'autre distinctement ainsi que divers objets de la chambre. Puis cette lumière bondit, retomba sur la table de 12 ou 18 pouces de hauteur, la frappa, et produisit le bruit des raps. »

Séance n° 137. Vendredi soir, 4 octobre 1861. — « Nous avions placé sur la table un bouquet de fleurs dans un vase contenant de l'eau. Dès que nous eûmes baissé le gaz, nous entendîmes un mouvement et on nous dit de rallumer. Nous trouvâmes alors que les fleurs, le vase et d'autres objets étaient disparus. Nous éteignîmes de nouveau et aussitôt on tira les lourds rideaux des fenêtres, on les leva et on les baissa plusieurs fois, en laissant entrer la clarté de la rue. Nous entendîmes des bruits alternant avec des silences, puis il sembla que plusieurs personnes marchaient pieds nus. Un bruit particulier, produit comme par un trousseau de clefs ou de la vaisselle frappant le mur se fit entendre. Ce trousseau de clefs, ou cet objet, sembla tomber lourdement sur le sol d'une hauteur de plusieurs pieds pendant qu'on nous disait d'écouter. De forts coups, ébranlant toute la maison, retentirent sur le parquet. Les Esprits de ma femme et du Dr Franklin vinrent ensemble vers moi; lui, me frappa fortement sur le dos; elle, me caressa doucement la tête et les épaules. Nous entendîmes le bruit électrique et la lumière augmentant d'éclat nous laissa voir un homme robuste. Sur ma demande cet homme marcha à travers la chambre et prit différentes attitudes très distinctement. Ma femme apparaissait très vivante et très belle. Elle flottait gracieusement à travers la chambre, sa robe blanche traînait derrière elle pendant qu'elle glissait, et balayait les crayons et les papiers pendant qu'elle passait au-dessus de la table. Cette robe d'Esprit nous fut montrée de façon diverses, le tissu était fort beau. Nous vîmes l'Esprit se cacher le visage derrière l'étoffe, et rejeter sa robe en avant en se balançant en l'air. Il la mit sur la table, et la lumière étant placée derrière, elle devint transparente, comme un tissu de fils de la Vierge ; il semblait qu'un souffle eût suffi à la dissoudre. On répéta plusieurs fois cette expérience. Mise sur ma tête, la robe était palpable et matérielle. Quand elle était tout près de nous nous sentions une odeur suave, un parfum délicat de gazon ou de violettes fraîches. »

20 *octobre* 1861 « Cette manifestation fut très forte et nous montra toute la personne de ma femme, mais non son visage. Elle était devant nous enveloppée de son tissu en fil de la Vierge, le bras et la main aussi parfaits que de son vivant. Le bras était nu depuis l'épaule, c'est-à-dire recouvert de ce tissu qui était si transparent que le bras n'en était que plus beau. Je lui demandai de me toucher, elle s'avança, mit son bras sur mon front et me

permit de l'embrasser. Je le trouvai résistant et lourd comme un bras vivant. D'abord il me parut froid, puis il s'échauffa peu à peu. Elle tenait le petit doigt en l'air et l'agitait. Pendant que nous la regardions elle laissa tomber ses cheveux dans le dos. La manifestation se termina par un billet qu'elle écrivit sur mon épaule, en me caressant la tête et le front, puis elle m'embrassa pour me souhaiter bonne nuit. »

3 novembre 1861. « Ce soir, suivant sa promesse, ma femme est venue bien formée, elle a placé son bras autour de mon cou, mais la manifestation nouvelle et remarquable est la production de parfums de fleurs d'esprits. On jeta sur ma tête quelque chose qui ressemblait au toucher à un voile, et l'on me fit respirer des fleurs spirituelles qui exhalaient les parfums les plus exquis que j'ai jamais sentis. Je demandai ce que c'était et on me répondit : « Ma couronne de fleurs spirituelles. » Sur ma demande on la porta au médium qui éprouva de semblables impressions. Cette manifestation se répéta une douzaine de fois environ. L'odeur était aussi forte que celle de la tubéreuse mais bien différente et plus exquise. »

Séance n° 162, *dimanche soir*, 10 *novembre* 1861. « Dès que nous fûmes assis les raps épelèrent : « Sans manquer. » Ma femme vint frapper sur mon épaule et me dit qu'elle allait aider le Dr Franklin. Je vis en effet pour la première fois le visage de ce dernier. La lumière semblait tenue par une autre forme enveloppée d'une couverture sombre d'où sortit la lumière, qui vint éclairer en plein le visage du Dr Franklin, sur l'identité de qui il ne peut plus y avoir ni doute, ni méprise. Je l'aurais reconnu partout pour le Dr Franklin, d'après les portraits originaux que j'ai vus de lui ; mais les points principaux de son caractère se manifestèrent comme aucun tableau ne pourrait le faire. Il semblait vêtu d'un habit brun de forme ancienne, avec cravate blanche, sa tête était très forte, il avait des cheveux gris tombant derrière les oreilles, le visage rayonnant de bonté, d'intelligence et de spiritualité. Celui de ma femme éclatait d'une beauté angélique, avec une expression de bonheur spirituel et de sérénité. Franklin avait l'aspect d'un homme âgé, digne, aimable, paternel, en qui l'on peut trouver conseil, affection et sagesse. Il apparut une douzaine de fois environ et une ou deux fois si près de moi que je pus bien voir ses yeux. Ma femme apparut trois fois ; elle était en robe blanche, enveloppée de fleurs. »

Séance n° 163, *lundi* 11 *novembre* 1861. (Deb.). « Les raps demandèrent qu'une chaise fût placée en face de nous pour le Dr Franklin. Mais l'idée d'un tel vis-à-vis rendit Miss Fox si nerveuse que je n'insistai pas. Peu après elle se calma, et nous entendîmes la chaise se mettre à la place indiquée.

La lumière était alors très faible, mais je perçus une forme sombre près de moi. Elle s'avança vers la table, on entendit un froissement, la lumière augmenta et nous vîmes, semble-t-il, le vieux philosophe lui-même, assis

dans la chaise, nous le vîmes parfaitement tout entier, lui et son costume. La lumière était si forte et la forme placée devant nous si palpable que son ombre se projetait sur le mur exactement comme si un mortel eût été assis là. Sa posture était aisée et digne, il avait le bras sur la table. Une fois il s'inclina vers nous et je remarquai que ses boucles grises se balançaient pendant le mouvement. Il resta assis en face de nous pendant plus d'une heure. Je lui demandai s'il voudrait s'approcher davantage : là-dessus la forme et la chaise s'avancèrent vers nous et notre silencieux voisin se plaça tout près de nous, Avant de disparaitre il se leva de sa chaise, sa taille et son visage furent alors très distincts. »

Séance n° 164, *mardi soir*, 12 *novembre* 1861. (Pl.). « Après le bruit électrique la lumière plus forte nous montra le Dr Franklin assis... Il nous dit de fermer les yeux. Quand nous les rouvrîmes il était debout sur sa chaise et nous dominait comme une statue. Il se rassit ensuite ; tous ses mouvements furent accompagnés de forts bruissements. Un message de ma femme m'informa qu'une lettre serait remise visiblement au Dr Franklin. Il me parut qu'il y avait là deux autres formes, ou Esprits assistants, dont un tenait la lumière. Une de ces formes enveloppées s'approcha du Dr Franklin, et, tendant le bras, plaça devant son visage une lettre bien distincte. Il la mit ensuite sur son genou puis me la tendit. Le pouvoir fut très grand toute cette soirée, et le Dr Franklin, mon silencieux compagnon, resta visible en face de moi, pendant une heure un quart. »

Mercredi soir, 21 *novembre*, 1861. « On nous apporta quelque chose qui semblait un mouchoir de tissu transparent et on nous dit de regarder la main qui paraissait sous le mouchoir, main féminine aussi parfaite qu'il en fût jamais créé. J'avançai la mienne, la main d'Esprit la serra avec toute l'ardeur d'un ami éloigné depuis longtemps. Je ne peux décrire la preuve d'amour et de tendresse qui me fut ainsi donnée ; cette réalité dura près d'une demi-heure. J'examinai attentivement la main de l'Esprit, je la serrai, j'en tâtai les jointures, les ongles ; je l'embrassai pendant tout le temps qu'elle fut visible. Je pris tous les doigts l'un après l'autre dans ma main et je ne pus trouver aucune différence avec une main humaine, sauf la température, car la main de l'Esprit qui était froide d'abord devint ensuite chaude. Il est vrai que je portais des gants et que je ne pus peut-être pas juger complètement à tous égards. A la fin la main, en frappant sur la mienne épela « Bonne nuit » et pour adieu me donna une cordiale étreinte. Aucune manifestation n'a été pour moi plus réelle, aucune ne m'a donné plus de plaisir que cette amicale étreinte d'une main qui m'était plus chère que la vie, mais qui suivant les idées du monde, s'était déjà depuis longtemps confondue avec la poussière de la terre.avec sa vie et sa tendresse. »

Vendredi soir, 29 *novembre* 1861. « Présents : mon frère,moi et le médium

14

Conditions défavorables. Fortes averses. Nous faisons l'obscurité. Aussitôt une lumière spirituelle s'élève du plancher. Je mets mes gants et mon frère en fait autant. La lumière se place bientôt dans ma main et je sens qu'elle contient une main de femme. Fréquemment cette lumière fut placée dans ma main. Je la serrai étroitement de façon à la sentir de toutes parts, les deux mains du médium étant tenues en même temps par moi. On plaça aussi dans ma main celle d'un enfant que mon frère avait perdu, et une forte main d'homme, qu'on me dit être celle du Dr Franklin. Elle me secoua violemment ainsi que la table. Mon frère eut aussi chacune de ces mains placées dans la sienne. Ainsi trois mains distinctes et bien différentes vinrent se poser en quelques minutes dans les nôtres et furent reconnues sans hésitation, une main de femme, une main d'enfant et une main d'homme, chacune avec sa force ou sa faiblesse caractéristiques.

A ma demande les portes de la chambre furent à plusieurs reprises ouvertes et fermées avec fracas. »

Séance nº 175, *samedi* 30 *novembre* 1861. « Chez moi, dans ma propre maison, la porte soigneusement fermée à clef. Conditions favorables, temps clair et froid. Peu après avoir fait l'obscurité, de forts coups retentissent sur la table, bruits électriques, mais pas de lumière. Les raps nous disent : « Tout ira bien ce soir. » On me demande ma canne, mon chapeau et un verre d'eau. Une chaise vide placée près de la table se met en mouvement sans que nous la touchions. On nous demande de fermer les yeux, et nous entendons le bruit d'une allumette qu'on frotte, plusieurs fois répété sur la table, mais sans succès. Alors on nous demande des allumettes. Comme j'en avais en cire j'en tends une sur la table, elle est aussitôt prise par une main d'Esprit, frottée sur la table et enflammée à la troisième tentative. Nous ouvrons les yeux, la chambre est éclairée par l'allumette qui brûle, le Dr Franklin est devant nous, à genoux, le haut de sa tête dépasse la table d'un pied. Nous l'avons regardé pendant tout le temps que l'allumette a brûlé, il est devenu invisible quand elle s'est éteinte. Peu après cette apparition, les raps ont épelé ce qui suit : « Maintenant, cher fils, le monde pourra-t-il jamais douter ? Ceci est ce que nous avons eu tant de mal à accomplir. B. F. » Et ensuite :

« Mon cher, je suis contente. Estelle. » L'Esprit avait écrit ce qui suit sur une feuille de papier : « Cette séance est la plus importante que nous ayons eue. Nous avons essayé longtemps d'accomplir cette manifestation et le succès a couronné nos efforts. Vous voyez qu'il m'a suffi d'allumer l'allumette pour vous montrer que je suis formé aussi naturellement que vous. J'ai longtemps essayé de me montrer à une lumière terrestre et j'y suis enfin parvenu. »

Séance nº 179, 12 *décembre* (Deb.). « Chez moi. Je m'étais procuré une lanterne sourde couverte d'une enveloppe de drap et pourvue d'une valve,

de façon que je pouvais projeter un cercle lumineux de deux pieds de diamètre sur un mur distant de dix pieds. Je plaçai cette lumière allumée sur une table entre les mains du médium. Bientôt elle s'éleva en l'air et on nous dit de la suivre. Une forme portant la lanterne nous précédait. Le contour de cet Esprit était distinct, sa robe blanche tombait jusqu'au parquet. La lanterne fut placée sur un bureau, et nous nous tînmes en face d'une fenêtre qui était entre le bureau et une grande glace. Puis la lanterne s'éleva encore et resta suspendue à 5 pieds environ du sol entre le bureau et la glace. A sa lueur nous distinguâmes la forme de Franklin, assis dans mon fauteuil près de la fenêtre, devant un rideau sombre. Pendant dix bonnes minutes la lumière de la lanterne porta sur son visage et sur son corps de façon que nous eûmes tout le temps de l'examiner. Le visage sembla d'abord être de chair, avec de vrais cheveux, des yeux brillants et si distincts que je voyais parfaitement le blanc. Mais je remarquai que peu à peu l'apparition, y compris les yeux, s'effaçait à la lumière terrestre, et cessait d'avoir l'aspect vivant des formes que j'avais vues à la lumière spirituelle.

A plusieurs reprises on me dit d'ajuster la valve pour donner plus ou moins de lumière, et je le fis pendant que la lumière restait suspendue ou tenue par un pouvoir invisible.

A la fin de cette séance, nous trouvâmes écrit sur une feuille de papier : « Mon fils, c'est pour le bien du monde. J'ai travaillé pour cela. B. F. »

15 *décembre* 1861. (Pl). « La forme du Dr Franklin apparut assise près de la fenêtre, parfaitement définie. Elle me permit de tâter ses cheveux. Ils étaient, à la vue et au toucher, aussi réels que des cheveux humains. »

(*A suivre.*)

Traduit par G. Béra.



LETTRE DU COLONEL DE ROCHAS A M. JULES BOIS

au sujet de l'état actuel des sciences psychiques (1)

L'Agnélas, 24 août 1901.

Cher Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander, pour le *Matin*, à votre retour de l'Inde, un exposé de l'état actuel de la science psychique en Europe, en distinguant ce qui était certain de ce qui était douteux.

Je vais essayer de satisfaire votre désir ; mais, en ces matières délicates, il serait outrecuidant de porter un jugement définitif sur des phénomènes qu'on n'a pu étudier soi-même aussi souvent et aussi longtemps qu'il serait

(1) La première partie de cette lettre a seule été publiée dans le *Matin*.

nécessaire. Je me bornerai donc à vous donner, sur un certain nombre de faits, mon opinion *actuelle*, dont le principal mérite est de s'être formée avec une complète indépendance d'esprit.

Suggestion

Tout le monde admet aujourd'hui la réalité de la *suggestion orale*. Il est établi qu'en parlant à certaines personnes, mises en état de réceptivité par des circonstances fortuites ou des manœuvres volontaires, on détermine chez ces personnes des impulsions auxquelles il leur est très difficile de résister. On est généralement d'accord (et c'est là mon opinion basée sur de très nombreuses expériences) que la suggestion ne peut *prendre* que si le sujet s'y prête; elle reste presque toujours inefficace si elle choque des instincts ou des résolutions bien arrêtées. Elle n'en reste pas moins une arme très dangereuse entre les mains de qui saurait tourner la difficulté.

La suggestion est capable de déterminer non seulement des effets moraux, mais des effets physiques, notamment sur des nerfs sensitifs et moteurs et sur la circulation sanguine. Comme la suggestion faite dans un but thérapeutique est toujours acceptée avec empressement par le sujet, on conçoit qu'elle arrive à produire des guérisons en apparence miraculeuses.

La *suggestion mentale*, c'est-à-dire simplement pensée et non formulée par la parole, se produit bien plus rarement, mais beaucoup de barnums l'imitent à l'aide de différents trucs. C'est ce qui résulte d'une enquête que nous avons faite, quelques amis et moi, à l'aide de plusieurs des *liseuses de pensées* qu'on avait admirées à l'Exposition de 1900 (1).

Ces trucs sont toujours basés sur l'emploi de langages conventionnels par mots ou gestes. Ils sont destinés à aider, ou même remplacer complètement des facultés plus ou moins développées qui ne sauraient résister à la fatigue des longues séances imposées par l'exercice du métier. La plupart des sensitifs de cette espèce sont aptes à percevoir l'action du barnum concentrant fortement sa pensée, mais sans ressentir autre chose qu'un sentiment d'attraction ou de répulsion qu'on utilise, par une éducation convenable, pour faire exécuter une série de mouvements concourant à un but fixé à l'avance (j'ai vérifié le fait très souvent avec Lina). Cependant il y a quelques natures exceptionnellement douées qui peuvent lire dans le cerveau d'autrui comme dans un livre. Les personnes que ces questions intéressent en trouveront un exposé plus complet dans trois articles publiés par le *Cosmos* sous le titre : *L'extériorisation de la pensée* (2).

(1) Le petit comité qui s'est réuni à cet effet à l'Ecole polytechnique comprenait S. A. R. le prince Henri d'Orléans, le chanoine Brettes, Camille Flammarion, les docteurs Oudin, Dariex et Maréchal, M. Gabriel Delanne, le baron de Watteville, M. Marcel Mangin et moi.

(2) 6 juillet 1901 et suivants.



La *suggestion musicale*, c'est-à-dire l'éveil des sentiments déterminés à l'aide de phrases musicales et leur expression automatique par des gestes, n'a encore été étudiée qu'avec Lina. Mes conclusions ne sont donc point appuyées d'expériences assez nombreuses et assez variées pour être adoptées sans réserves, mais je dois dire que, depuis la publication de mon livre sur LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE (1) et divers articles parus dans l'ART AU THÉATRE et LA FRONDE, j'ai reçu des lettres me prouvant que les sensitifs de cette espèce ne sont point aussi rares qu'on pourrait le supposer.

L'extériorisation de la sensibilité.

L'extériorisation de la sensibilité est un phénomène assez difficile à expliquer en peu de mots. Il consiste essentiellement en ceci que certaines personnes perçoivent les actions mécaniques exercées à quelque distance de leur corps, comme si on les avait exercées sur leur corps même. Les choses se passent comme si ces personnes émettaient des radiations jouant à l'extérieur le même rôle que les nerfs sensitifs jouent à l'intérieur.

Ces radiations ont de plus la propriété de se condenser, pour ainsi dire, dans certaines substances qui deviennent elles-mêmes alors des corps radiants, de telle sorte que si on exerce des actions mécaniques dans leur sphère d'activité ces actions peuvent se transmettre jusqu'à la personne sensitive — quand la distance n'est pas trop grande.

L'extériorisation de la sensibilité avait été constatée par quelques-uns des anciens magnétiseurs, mais on ne s'était pas rendu compte de son processus. Bien que les faits soient aujourdhui établis d'une façon indiscutable par divers expérimentateurs, la science officielle hésite encore à les admettre parce qu'ils contredisent les théories enseignées relativement au rôle des nerfs sensitifs; elle oublie ce que dit Claude-Bernard : « Une découverte est, en général, un rapport imprévu et qui ne se trouve pas compris dans la théorie, car sans cela il serait prévu... Il faut garder sa liberté d'esprit et croire que, dans la nature, l'absurde suivant nos théories n'est pas toujours impossible. »

Certains sujets disent voir, comme des nébulosités plus ou moins brillantes, les effluves sensibles. On a exposé dans la salle des dépêches du *Matin* deux photographies instantanées de Lina prises à la lumière du magnésium par M. Gheuzi, directeur de la *Nouvelle Revue*, chez M. Gailhard, directeur de l'Opéra, pendant qu'elle dansait une habanera chantée par Mlle Calvé et accompagnée par M. Paul Vidal. Les traînées lumineuses qu'on y aperçoit très nettement seraient-elles dues aux émanations de Lina, alors

(1) Grenoble. Librairie dauphinoise.

fortement extériorisée et *exaltée* par cette admirable musique? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer, car l'expérience n'a pas été refaite dans les mêmes conditions.

L'extériorisation de la motricité et les tables tournantes.

Quelques sujets, fort rares, parviennent à remuer les objets rapprochés, mais *sans contact*, par un simple effort de leur volonté. Les expériences faites notamment avec Daniel Home et Eusapia Paladino permettent d'autant moins le doute à cet égard qu'ici il ne s'agit plus, comme dans l'extériorisation de la sensibilité, d'une impression ressentie par le sujet seul, mais d'un phénomène visible et contrôlable par tous les spectateurs.

Tant que les mouvements n'ont pas été obtenus sans contact, on était en droit de les expliquer par la théorie des mouvements inconscients. Aujourd'hui, cette théorie ne peut plus être considérée comme suffisante et il est clair que, dans le cas des *tables tournantes*, il intervient souvent une force encore non définie.

La télépathie et l'envoûtement.

Les notions sommaires que je viens d'exposer relativement à l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité suffisent à faire comprendre comment cette force mal connue peut, dans des cas exceptionnellement favorables, produire chez une personne la répercussion d'une émotion violente éprouvée à distance par une autre personne, ou d'une action mécanique exercée également à distance sur un objet préalablement mis en rapport avec cette personne. C'est ce qui constitue la *télépathie* et l'*envoûtement* dont la réalité est historiquement prouvée, au moins dans une certaine mesure.

La vue des organes intérieurs, l'instinct des remèdes et la vue à distance.

Ces trois phénomènes ont été assez fréquemment observés, surtout dans la première moitié du XIXe siècle, par des hommes de haute valeur tels que le marquis *de Puységur*, le capitaine d'artillerie *Tardy de Montravel*, le général de division du Génie *Noizet*, *Deleuze*, administrateur du Muséum, le docteur *Bertrand*, ancien élève de l'Ecole polytechnique, le docteur *Charpignon*, etc. Aujourd'hui on les rencontre beaucoup plus rarement, soit qu'on mette moins de soin à les rechercher et à les développer, soit que les facultés des sensitifs varient suivant les époques; ce qui ne devrait point nous étonner outre mesure, les conditions de l'ambiance se modifiant perpétuellement.

En tout cas, pour ma part, je n'ai rien pu trouver de convaincant.

Presque tous les sujets qui présentaient l'extériorisation de la sensibilité

disaient bien *voir l'intérieur du corps humain* à l'aide de leur main qu'ils approchaient plus ou moins, de façon à voir plus ou moins profondément ; ce qui fait supposer qu'ils voyaient à l'aide de leurs couches sensibles extériorisées. Par cette manœuvre, ils comparaient leurs propres organes à ceux de la personne qu'ils examinaient et diagnostiquaient ainsi les maladies. Leurs affirmations étaient très nettes et assez vraisemblables ; aussi je crois qu'ils étaient de bonne foi, d'autant plus que jamais, malgré mes invitations réitérées, aucun d'eux n'a prétendu posséder l'instinct des remèdes. Un seul, Mme Lambert, dit voir les congestions céder sous l'application de sa main, et la plupart des patients déclarent qu'ils éprouvent, en effet, un soulagement.

Quant à la vue à distance, je l'ai obtenue d'une façon extraordinaire, avec cette même Mme Lambert. Pendant plus de six mois, étant endormie magnétiquement, elle a vu, dans tous les détails de sa vie, un ingénieur que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre et qui, ayant quitté sa famille à la suite de grands revers de fortune, n'avait jamais donné de ses nouvelles. A l'aide d'un objet lui ayant appartenu, et que je mis entre les mains de Mme Lambert, elle le retrouva dans l'Amérique du Sud, me donna les noms des villes et des hôtels, où il séjourna successivement en les lisant dans les gares ou sur les enseignes, et elle m'indiqua les titres des journaux qu'elle voyait entre ses mains. Je vérifiai que ces villes, ces hôtels, ces journaux, dont elle n'avait pas la moindre idée quand elle était éveillée, existaient réellement, mais quant au personnage lui-même, des informations prises auprès de notre consul à La Paz, capitale de la Bolivie, où il était censé faire construire une usine, nous prouvaient qu'il n'y avait jamais mis les pieds. Nous n'avions donc eu ici qu'une série de rêves se suivant avec une logique parfaite et présentant, avec un fond imaginaire, des détails exacts dont il est fort difficile d'expliquer la provenance. Du reste la théorie des rêves proprement dits est loin d'être faite.

La lévitation.

De même que pour la télépathie, il y a des observations très nombreuses prouvant historiquement la réalité de la lévitation. Ce phénomène consiste dans la diminution du poids des corps bruts ou animés, diminution pouvant aller jusqu'au flottement dans l'air.

J'en ai été témoin, en 1896, avec Eusapia Paladino qui, chez moi et au cours d'une séance expérimentale, a été, étant assise sur une chaise, soulevée avec sa chaise, d'un mouvement continu, à peu près jusqu'au niveau d'une table voisine, puis portée sur cette table. Le procès-verbal du fait a été dressé et signé par MM. Sabatier, doyen de la Faculté des sciences de Montpellier, Dr Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*,

Maxwell, substitut du procureur général à Limoges, comte Arnaud de Gramont, docteur ès sciences, baron de Watteville, licencié ès sciences et en droit.

Le phénomène vient de se reproduire au *Circolo scientifico Minerva* dans des conditions presque identiques, et M. François Porro, ancien directeur de l'Observatoire astronomique de Turin, actuellement professeur d'astronomie à la Faculté de Gênes, en a publié un compte rendu détaillé.

Il résulte de la comparaison attentive des différents cas observés que l'on peut souvent, *mais pas toujours*, expliquer la lévitation par la simple action d'une force prenant naissance de l'organisme humain et agissant en sens inverse de la pesanteur.

Matérialisations et fantômes.

Depuis quelques années, on rapporte beaucoup de cas où l'on voit se former spontanément, sous l'œil des spectateurs, des objets inanimés et même des êtres animés dont on peut constater l'existence à l'aide des sens ordinaires et dont la matière semble empruntée en grande partie à des médiums spécialement organisés pour la production de ce genre de phénomènes.

On désigne sous le nom d'*apports* les objets inanimés ainsi produits ; ces objets peuvent subsister très longtemps.

Les corps ou parties de corps humain dus à la même cause sont appelés *matérialisations* ; ces matérialisations n'ont qu'une durée très courte, elles se dissipent comme elles se sont formées.

Au cours de nombreuses séances que j'ai eues avec Eusapia, j'ai assisté à quelques apports, dans des conditions qui ne m'ont point apporté de conviction personnelle. Je suis très porté à croire à leur réalité en général, à cause de ceux qui l'ont affirmé ; mais c'est là tout.

Il n'en est pas de même pour les matérialisations. Si mes amis et moi, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu arriver à être témoins de matérialisations complètes comme celles de Katie King, observées par Sir William Crookes, nous avons eu du moins avec Eusapia les preuves absolues qu'elle était capable de projeter hors de son corps physique des membres plus ou moins matériels, tels que des mains qui vous saisissaient et des têtes qui s'imprimaient dans une substance molle. Le bas-relief représentant un profil et qui est exposé dans les vitrines du *Matin* a été obtenu en coulant du plâtre dans une empreinte produite sur du mastic de vitrier pendant que Camille Flammarion et deux autres personnes tenaient le médium à environ un mètre de distance.

C'est dans cet ordre de phénomènes qu'il faut chercher l'explication des fantômes dont les traditions populaires ne parleraient pas si souvent s'ils ne reposaient sur quelques faits réels.

Les Esprits.

De tous les médiums à matérialisations qui ont été étudiés, il n'en est certainement aucun d'aussi remarquable que mistress d'Espérance, tant pour l'étrangeté des phénomènes que pour la bonne foi et le talent avec lesquels le médium lui-même a décrit ses propres impressions au moment où ils se produisaient. Toute personne qui veut connaître l'état actuel de la science psychique doit lire son livre intitulé : *Voyage au pays de l'ombre*. On y verra que les corps des fantômes qui se forment par son intermédiaire sont reliés à son propre corps par des liens invisibles, grâce auxquels toutes les actions exercées sur ces fantômes sont ressenties par elles, mais qu'ils sont animés par un esprit complètement différent du sien.

Ceci nous conduit à aborder des sujets d'un autre ordre. Dans un des précédents articles de votre Enquête sur l'au-delà, vous dites que je crois aux esprits. C'est vrai ; je suis persuadé qu'il y a, autour de nous, des êtres intelligents et invisibles qui peuvent quelquefois intervenir dans notre vie.

Qui sont ces esprits : des anges, des démons, des élémentaux, des âmes de morts ? je n'en sais rien ; mes lectures ne m'ont apporté aucune conviction absolue dans un sens ou dans l'autre, et j'ai toujours évité les expériences dans un ordre de phénomène où l'on est exposé à déchaîner des forces dont on ne reste pas le maître.

Résumé.

En résumé, les études de ces dernières années ont eu pour principal résultat d'établir, par des preuves historiques ou par des expériences directes, que les facultés actives et passives de l'homme pouvaient entrer en action en dehors de son corps matériel et visible, en constituant ce qu'on a appelé l'extériorisation de la sensibilité, l'extériorisation de la motricité, l'extériorisation de la forme et l'extériorisation de la pensée.

Ce sont là des faits bien acquis, et on est en droit de se demander pour quelles raisons la science officielle hésite à les accepter, étant données ses conceptions sur l'univers matériel où tout serait constitué par des modes divers de vibrations de l'éther.

En tout cas, ces faits prouvent l'existence d'émanations de natures diverses confondues généralement sous le nom de *Fluide magnétique*, et ils concordent avec les théories des Orientaux, des anciens philosophes de la Grèce et des premiers pères de l'église sur le *corps fluidique* ou *âme* servant d'intermédiaire entre l'Esprit et le Corps.

ALBERT DE ROCHAS.



PHÉNOMÉNOGRAPHIE

Ou recherches sur les facultés moins connues de l'homme.

Par M. T. Falcomer.

Professeur de droit national privé et public dans les Instituts techniques italiens, etc., etc.

« We were the first that ever burst
Into that silent sea ».

AUX MÉDIUMS QUI ONT SOUFFERT POUR LA VÉRITÉ

PRÉFACE

Le lecteur trouvera dans ce livre une modeste exposition de faits, plutôt que des théories et des applications. Le but de l'auteur n'a pas été, en effet, d'écrire un traité, mais bien d'offrir une nouvelle contribution de recherches pour la solution du profond mystère de la vie humaine. Les pages qui suivent contiennent un recueil de phénomènes plutôt obscurs et rudimentaires, observés et expérimentés avec un instrument doué de facultés psychiques et médianimiques. Ces phénomènes doivent donc se ranger parmi ces effets merveilleux appelés d'ordinaire apparitions, apports, empreintes, attouchements, lévitation, etc., — que d'autres, néanmoins, désignent d'une manière différente.

Cette phénoménographie devait figurer à titre de mémoire dans les actes d'un Congrès, avant de paraître ailleurs; mais certaines circonstances en ont fait retarder la préparation et l'envoi.

Comme bien d'autres, l'auteur fut invité à prendre part aux Congrès internationaux d'hypnotisme, de spiritisme et de psychologie tenus à Paris en 1900 par les secrétaires respectifs de ces Congrès, le Dr Bérillon, M. Duval, le professeur Janet.

L'auteur regrette de n'avoir pu accepter l'invitation, et de n'avoir pas même été capable d'envoyer un mémoire sur l'une ou l'autre des questions mises à l'ordre du jour, et cela pour deux raisons principales.

La première, c'est que, tandis qu'au Congrès de psychologie tenu à Monaco en 1896, les spirites s'étaient abstenus, à celui qui fut inauguré à Paris en 1900 ils avaient fait invasion, comme le remarqua le prof. G. Sergi, leur adversaire. La seconde, c'est que, tandis qu'au Congrès de spiritisme qui eut lieu à Paris en 1889 la question de l'existence de Dieu ne fut pas posée, à celui qui eut lieu ensuite dans la même ville onze ans plus tard, la question fut discutée, et résolue par les suffrages de tous les congressistes.

L'auteur se borna donc à répondre à l'appel pour le Congrès de spiritisme. Mais s'il put envoyer son adhésion en temps opportun, il ne put

faire parvenir son mémoire; car avant la clôture de la réunion, il reçut la lettre officielle suivante.

Paris, 23 septembre 1900.

Monsieur le professeur,

Nous regrettons vivement de ne pouvoir donner lecture au Congrès du Rapport que vous préparez et que nous savons, d'avance, être très intéressant; mais nous serons trop heureux de l'insérer au compte rendu. Je vous fais cette déclaration au nom du Comité.

Respectueusement à vous,

C. DUVAL.

Secrétaire Général, adjoint.

Comme on l'a dit plus haut, certaines circonstances firent retarder quelque peu l'expédition du mémoire, et dès lors il ne fut plus possible de l'insérer dans le compte rendu du Congrès, comme il résulte de la lettre qui suit :

Paris, le 26 janvier 1901.

Honoré Monsieur et Frère, E. C.,

En vous autorisant à ne produire que plus tard le mémoire que vous destiniez au Congrès nous avions en vue de rehausser le compte rendu de vos travaux à l'aide des arguments et documents que vous ne manqueriez pas de nous fournir. Aujourd'hui que, d'un simple mémoire, vous avez cru devoir faire un grand travail, nous ne pouvons qu'en être très heureux pour la cause; mais, à cette heure tardive, nous n'osons plus entreprendre la lecture d'un ouvrage (écrit en une langue autre que la nôtre) pour y rechercher ce qui, comme vous le dites, pourrait nous convenir. Nous savons, d'ailleurs, que tout nous flatterait. Nous renonçons donc, avec beaucoup de regret et faute de temps, à un tel travail.

Nous ne vous remercions pas moins et bien vivement, Monsieur et honoré frère, de la pensée délicate que vous avez eu de nous offrir la primeur de votre œuvre, œuvre à laquelle nous souhaitons tout le succès qu'elle mérite.

Et nous vous prions d'agréer nos bien sincères et bien sympathiques salutations.

Pour la commission d'organisation du Congrès.

C. DUVAL.

(Société française d'étude des phénomènes psychiques, 55, rue du Château-d'Eau, Paris).

Voilà pourquoi nous publions maintenant le dit Mémoire, avec quelques changements et additions. Ceci soit dit pour quelques amis qui s'attendaient à le voir figurer dans le compte rendu du Congrès. L'auteur n'en remercie pas moins le secrétaire du Congrès pour l'honneur qu'on lui a fait et la généreuse courtoisie qu'on lui a témoignée.

Il espère que la présente phénoménographie pourra rendre quelques services, et il prie le lecteur qui rencontrerait des erreurs dans ce livre de vouloir bien les excuser en considération de la bonne foi de celui qui l'a écrit.

INTRODUCTION

La connaissance que j'ai faite d'un nouveau sujet psycho-médianimique m'a donné l'occasion d'assister aux phénomènes que je vais décrire.

Je dis : « un nouveau sujet », parce que, au cours de nombreuses années, j'ai connu bien des sujets, plus ou moins bons, et j'ajoute que j'étudie le psychisme et la médiumnité depuis 1887. J'ai même publié sur ces questions quelques travaux qui ont obtenu les honneurs de la traduction.

Ce sujet ou instrument de recherches scientifiques, — de celles qui s'imposent si l'on veut se rendre maître de l'avenir, — est Mlle Nilda Bonardi. Née à Alexandrie, en Italie, elle demeure ordinairement à Côme. Son père est professeur de géographie et d'histoire à l'Institut technique et au lycée royal de cette ville, située sur le lac, en face de montagnes et de collines verdoyantes. Mlle Bonardi a les yeux bien ouverts, de couleur châtain clair, — comme sa chevelure, — des mains élégantes, des traits d'ensemble correct; elle est de stature normale; et malgré son air un peu délicat, elle jouit d'une bonne santé. Elle a environ dix-sept ans, mais paraît plus jeune.

Ni au sein de sa famille ni ailleurs elle n'assista jamais à des séances de télépathie; elle n'entendit jamais parler de spiritisme, sauf peut-être à Alexandrie, en mai 1900, dans la maison de son oncle et sa tante, où elle se trouvait alors, et où je la connus et l'étudiai.

Elle se prêta de bonne grâce à mes recherches, faisant toujours preuve de cette franchise qui distingue les jeunes filles bien nées. Mais je savais depuis longtemps que les sujets peuvent dissimuler; aussi ne manquai-je pas de prendre, dès le début, les précautions nécessaires.

Assurément, dans un grand nombre de cas, — comme l'a fait remarquer le bactériologue Gibier, — le médium ne triche qu'en apparence : soit qu'il fasse des mouvements isolés, en quelque sorte automatiques et suscitant le doute; soit que la fraude, si réelle qu'elle soit, ait été commise pendant que le médium se trouvait dans l'état d'inconscience plus ou moins complète ; soit encore que la fraude grossière, je dirais brutale, ait pour cause un agent totalement différent du médium... « Si l'on me disait », ajoute l'illustre expérimentateur, « qu'un véritable médium a été pris la main dans le sac, et cela sans l'ombre d'un doute possible, je n'en serais pas autrement surpris, cela prouverait simplement qu'il a voulu donner plus qu'il ne pouvait, et par suite a dû tromper sur la marchandise; voilà

tout » — Gibier va même plus loin, au sujet de la mystification : il déclare que si l'on ne devait prendre en considération que les phénomènes observés avec des médiums qui ne trichent jamais, on n'en relaterait jamais aucun, attendu qu'il n'y a certainement pas un seul médium qui ne puisse être pris en faute.

*
* *

Les oncle et tante en question sont Mme Marie Bonardi, et le chevalier Baudolino Taverna, son mari. La première est une dame très affable et excellente éducatrice ; l'autre est un major d'infanterie, qui a gagné toutes sortes de décorations, et siège au Conseil municipal. Tous les deux jouissent d'une grande considération dans la ville. Je fis leur connaissance dans cet endroit. J'étais alors dans la famille « William Etrusco », où je donnais des preuves de la transmission de la pensée et de l'attraction hypnotique. Mon estime pour eux n'a fait que s'accroître avec le temps.

*
* *

Mme Marie Bonardi avait donc commencé tout simplement par prier sa nièce de poser les mains sur une table ordinaire, afin d'obtenir des mouvements par l'intervention d'une force occulte. Voilà toute l'initiation de notre jeune fille.

*
* *

Les époux Taverna m'affirmaient que la force qui animait la table au contact de leur nièce disait en leur présence des choses sérieuses et des choses gaies.

— Un jour, par exemple, elle s'était donnée comme la belle-mère de M. Baudolino, décédée depuis vingt ans. M. Baudolino demanda une preuve immédiatement il obtint, par des coups frappés, la réponse suivante, savoir, que lui M. Baudolino, lui avait donné une bouteille de bon vieux vin pour soutenir ses forces dans la maladie qui la conduisit à la tombe. Cette réponse se trouva parfaitement vraie ; mais M. Baudolino avait plus qu'oublié ce petit incident, et sa nièce n'en avait jamais eu connaissance.

— Une autre fois, elle s'était donnée comme la mère de Mme Marie Bonardi, et, pour le prouver, elle avait dit que la vraie cause de sa mort était telle, — et non telle autre, — comme le médecin et les parents l'avaient toujours cru.

— Une troisième fois, la même force avait dit que la nièce était aimée d'un jeune homme, qu'elle ne connaissait pas, etc. ; — La nièce s'était fâchée au point de traiter la table d' « imbécile », et elle s'était éloignée pour mettre fin aux mouvements ; l'oncle et la tante en avaient plaisanté.

*
* *

A la suite de ces faits, M. Baudolino m'ayant rencontré par hasard dans la rue, le 25 mai 1900, m'invita à venir chez lui, afin que je fusse à même de constater les phénomènes qui pourraient se produire de nouveau; il ajouta que malgré ses doutes relatifs aux manifestations des décédés, il n'en restait pas moins frappé des faits, parce qu'il ne savait comment résoudre le problème du mouvement de son guéridon. J'acceptai l'invitation, et j'assistai ainsi à plusieurs séances où je fus témoin de phénomènes que j'ai crus dignes d'être racontés. Mais M. Baudolino ne prit aucune part active à ces séances, diverses affaires le retenant au dehors.

*
* *

Les séances eurent lieu par un beau temps, chez les Taverna, dans la salle à manger et dans le salon, et aux heures les plus tranquilles.

Je pris des notes sur les phénomènes qui se produisirent; et pour mieux illustrer mon récit, j'insérai un petit nombre de dessins que le lecteur trouvera plus loin. J'aurais dû faire signer ma narration toutes les fois que je l'aurais pu, par tous ceux qui assistèrent avec moi aux séances; à défaut de leurs signatures, je donnerai leurs noms. J'espère qu'on me croira quand même, d'autant plus que j'affirme sur mon honneur que mon récit est sincère, et que je l'ai fait sans aucune idée d'en tirer profit, sans aucune préoccupation de parti ou de gloire littéraire, mais seulement par amour d'une vérité très consolante, et pourtant combattue par les hommes. Les hommes ! Ils s'occupent d'inepties; ils s'acharnent à sonder les facultés les plus compliquées et les destins les plus élevés du *moi*; voyant moins bien que les fourmis, ils font la roue comme les paons; ils font des lois pour protéger les animaux, et n'en sont pas moins leurs bourreaux; ils proclament l'infamie du duel, et continuent à se massacrer; ils chantent des hymnes à la divinité, et se conduisent en athées !....

D'autre part, les signatures des autres témoins ne réussiraient pas à convaincre ceux qui ne veulent pas être convaincus, parce qu'il s'agit ici d'un ordre de choses qu'il faut avoir l'*habitude* d'observer pour ne pas le mettre en doute.

Et, à ce propos, qu'on me permette de rappeler l'exemple du célèbre professeur Richet. Bien qu'il ait assisté à nombre de séances expérimentales de phénomènes appelés occultes, et qu'il ait catégoriquement affirmé la réalité de ces phénomènes, il en est venu avec le temps, dit-il lui-même, à douter quelque peu de cette réalité, — et cela seulement parce que les phénomènes en question ne sont pas de constatation ordinaire. Les hommes, on le sait, n'admettent que bien difficilement l'extraordinaire; malgré les

expériences les plus rigoureuses, ils demeurent esclaves des préjugés, qui les empêchent d'adopter une conclusion si elle va à l'encontre de l'opinion commune. Aussi le professeur Richet en vient à conclure que la certitude résulte, non pas de la démonstration, mais de l'habitude (!)

Je le répète : il s'agit de phénomènes parfois rapides et fugitifs, — qui se produisent souvent dans une demi-obscurité et d'une manière inattendue ; — de phénomènes incompréhensibles dans l'intimité de leurs éléments généraux, — et que les sens ou les instruments ne peuvent pas toujours enregistrer aussi exactement que les phénomènes du monde ordinaire. Et pourtant, ils présentent des caractères positifs, et éclairent d'un jour nouveau la réalité absolue, le noumène.

(*A suivre*).

UNE IMPORTANTE QUESTION

LE SPIRITUALISME
EST-IL
UNE RELIGION OU UNE SCIENCE

Telle est la question que vient de poser à ses lecteurs, M. Francis, éditeur du « Progressive Thinker » dans le dernier numéro de son journal.

Les phénomènes constatés, les résultats des communications obtenues sont-ils de nature à être classés et acceptés comme étant la base d'une nouvelle croyance, d'un culte religieux nouveau ? Ou doit-on les considérer comme des faits scientifiques, n'ayant pas de caractère plus sacré que tout autre phénomène qui a vu le jour dans le monde naturel ?

Nous nous proposons de faire connaître l'opinion, à ce sujet, des spiritualistes les plus éminents des Etats-Unis et de reproduire, *in extenso*, les arguments sur lesquels ils basent leur jugement.

Et tout d'abord, laissons la parole à Hudson Tuttle, le grand inspiré, le vétéran des spiritualistes et l'un des plus compétents en la matière. « C'est de la fausse interprétation donnée au sens des mots que naît, le plus souvent, la confusion dans les idées. Cherchons donc à connaître, dit cet esprit éclairé, la vraie acception des expressions « Religion et Science », et adressons-nous, à cet effet, à l'autorité la plus accréditée et la plus apte à se prononcer dans le différend.

Suivant le « Century Dictionary », qui est l'arbitre choisi en pareille circonstance, le mot latin « Religio » signifie : respect envers les dieux, crainte de Dieu, piété, conscience, scrupule, admiration religieuse. »

Le sens réel reconnu est « système de foi dans l'adoration d'un être divin : tel que la religion chrétienne, la religion des Juifs, etc., les rites ou services de la religion, la pratique des rites et coutumes sacrés, la reconnaissance d'un pouvoir surhumain envers lequel la soumission et le service sont considérés justement dus. »

Telles sont les idées admises dans l'Inde, l'Arabie et le monde chrétien. Son premier élément est Dieu ou les dieux ; le 2e est l'homme et le 3e sont les rapports de l'homme avec Dieu ou les dieux.

L'observance religieuse implique les formes et cérémonies diverses, les sacrifices, les prières, les incantations, etc., à suivre pour gagner la faveur ou apaiser la colère de Dieu ou des dieux. Dans tous les temps, chez tous les peuples, tel est le sens qu'on attribue à la religion ; et l'aspect moral a toujours été secondaire. Cette sorte de religion a absorbé la majeure partie de la pensée de l'homme et a été une source prolifique de plus de disputes, de guerres et de souffrances que toutes les autres causes réunies.

Toutes les sectes, toutes les religions du monde donnent au mot religion cette signification et y ajoutent comme auxiliaire et comme conséquence un sens moral. Les mosquées, les temples, les autels et les églises sont les lieux consacrés à la pratique de ces cultes.

Quelle est la substance qui a servi à former le Mahométisme, le Boudhisme, le Judaïsme et le Christianisme? Toutes ont la même origine, l'ignorance ; toutes ont pris naissance chez les peuples barbares, incultes, plus ignorants que des enfants de la nature et des lois de l'Univers. Ils se mirent en lutte contre les éléments et les forces invisibles, les personnifièrent et cherchèrent à les apaiser ou à les concilier, en jouant le rôle d'esclaves. Quand on eut conservé les idées par l'écriture, on attribua à ces rouleaux de parchemin un caractère mystérieux et surnaturel et inspiré des dieux. Un texte écrit sur un fragment d'os, un mot quelconque même servait de talisman. C'est ainsi que les grandes religions eurent leurs livres sacrés. Pour interpréter ces écrits, les prêtres inspirés servaient d'intermédiaires entre les dieux et l'homme et « la maison de Dieu » convenait mieux que tout autre lieu à ces interprétations.

-- Les religions ne sont pas l'œuvre d'un jour où d'un siècle. Les grandes religions historiques sont contemporaines des races qui les ont reçues. Elles sont le développement des commencements des idées particulières et caractéristiques de chacun.

La bible des Mormons est le seul livre sacré qu'on puisse citer comme une exception, en ce qu'elle s'adresse aux ignorants et aux crédules.

Un dieu infini est impénétrable ; il s'en suivit que la raison fut l'esclave de la foi, que le prêtre fut le représentant de Dieu et les livres sacrés devinrent l'expression de ses desseins et de sa volonté.

Or, ayant maintenant une idée claire et juste de ce qu'on entend par religion, nous demandons si le spiritualisme peut être considéré comme une religion.

A-t-il des livres sacrés? des oracles divins? Place-t-il Dieu en première ligne et rend-il son culte obligatoire? N'a-t il pas, au contraire, enseigné dès le principe que tous ces livres sacrés, que toutes les doctrines qui en dérivent, que toutes les spéculations concernant Dieu et ses rapports avec l'homme sont les produits d'idées entièrement erronées, conçues dans l'enfance du genre humain, et qui, sans l'appui de la superstition née de l'ignorance et transmise par l'hérédité, ne seraient plus regardées de nos jours que comme des mythes et des objets de curiosité?

Le spiritualisme revendique le privilège du savoir; il a pour but de donner à l'humanité la connaissance de l'esprit et de le faire entrer dans son domaine qui est la contre-partie de la science. Il réduit le royaume de l'esprit à une loi suprême et déclare que l'origine et l'existence de l'esprit sont soumises à cette loi, aussi bien que les mondes qui, dans leurs révolutions, se balancent au-dessus de l'abîme de l'espace.

Je dis donc que,dans le sens le plus vaste du mot, le spiritualisme est une science.

— Qu'est-ce que la Science? Si nous consultons la même autorité, nous trouvons que le mot Science dérive du latin « Scientia » et signifie : savoir, compréhension ou conception des faits ou principes.

« Les connaissances acquises par l'observation systématique, l'expérience et le raisonnement; le savoir coordonné, arrangé, réduit en système; de même que la poursuite de la vérité reconnue comme telle. »

Quand donc on se sert du terme Science, on éveille l'idée du savoir, le droit réservé à l'homme par sa naissance. — Le mot homme, en sanscrit, est « Manu », le penseur. Donner une connaissance exacte du domaine psychique, tel est le but, l'objet unique du spiritualisme et il n'en possède pas d'autre.

Toutes les religions, le Mahométisme, le Bouddhisme, le Catholicisme et le Protestantisme croient à la vie future; mais leur foi est toute de confiance. Elles ne prétendent pas la démontrer; elles répudient la science. Elles dépendent absolument de leurs livres sacrés et du pouvoir divin dont sont investis leurs prêtres.

Le spiritualisme au contraire est venu pour démontrer; il relève tous les faits qui appartiennent au domaine du Mesmérisme, de l'hypnotisme, de la télépathie, de la clairvoyance; il s'adresse à la psychométrie, aux visions, aux trances, et à toutes les manifestations psychiques qu'il unit sous la suprématie de la loi.

Le spiritualisme fait connaître l'origine, le progrès et la destinée de l'esprit

individuel. C'est là ce qui le distingue de toutes les religions et de tous autres systèmes de psychologie.

Il n'y a point de vestibule dans son temple dont la base repose sur le monde physique et dont le dôme s'élève jusqu'aux sphères célestes. Il n'exige de l'homme ni sacrifices, ni prières, ni sauveur pour le racheter du péché. Être progressif et non déchu, il doit travailler pour son propre salut. Par droit de naissance, il est admis à la vie spirituelle et sa destinée est le développement infini de sa nature spirituelle; mais il ne peut atteindre ce but que par l'acquisition des connaissances et non par la dévotion; par l'étude et l'application des lois qui régissent son être et non par les formes religieuses et la foi dans des choses invisibles.

Il y a longtemps depuis qu'un concile put décider de ce que croiront ou ne croiront pas les hommes. De telles institutions seraient, de nos jours, trop en antagonisme avec les affirmations vitales de la nouvelle science spirituelle. La seule autorité infaillible, c'est la vérité. Ne vous faites donc pas illusion et ne croyez pas que le spiritualisme est la religion de l'avenir, et celle qui prendra la place de toutes les autres. Il y a plusieurs milliers de siècles depuis que les systèmes religieux ont vu le jour, et l'histoire ne se répète pas.

Le grand courant du progrès humain ne retournera plus vers ces lieux de ténèbres et d'ignorance d'où il est sorti.

La religion est le règne des dieux. L'avenir, c'est le règne de l'homme en sa qualité d'esprit doué d'infinies possibilités. Le futur, c'est la connaissance, non seulement des choses matérielles, mais encore de l'existence spirituelle, ici et dans l'au-delà. »

« Je crois », « j'ai foi » revient à dire : « Je sais! »

Prof. C. MOUTONNIER.

LES DUKHOBORS

Étrange litige.

Les Dukhobors sont une secte dont on a parlé surtout parce que ses adeptes se refusent à accepter le service militaire.

Mais leur doctrine ne se borne pas à condamner l'emploi de la force, même comme les autres sous le prétexte de défendre le pays, la propriété individuelle, voire la vie.

Expulsés de Russie, pays d'origine de cette secte, ils se mirent sous la protection du gouvernement du Canada et lui demandèrent les moyens de se transporter dans ce pays ; ils y émigrèrent au nombre de 7.000 en 1898.

Là, on leur concéda de vastes terrains incultes qu'ils colonisèrent en

moins de deux ans, et ils formèrent un municipe : « la Fraternité universelle ».

Au commencement, tout marcha à la perfection. Mais l'année dernière surgirent des difficultés causées par le refus des dukhobors de se soumettre aux lois du pays en ce qui concerne la propriété de la terre, le mariage et l'inscription des naissances et des décès sur les registres civils.

Le conflit s'est aggravé à tel point que les dukhobors ont envisagé la nécessité de quitter le Canada. Ils ont adressé un appel aux hommes de tous les pays pour leur demander s'il n'existe pas un endroit quelque part où « ils puissent s'établir et être tolérés, sans se voir contraints d'enfreindre la vérité et les lois de leur conscience ».

Nous allons reproduire les paragraphes les plus intéressants des explications qu'ils ont fournies au gouvernement du Canada. Nous donnerons ainsi une idée bien plus exacte de cet étrange conflit, et en même temps on appréciera mieux les exigences de la doctrine que professent les dukhobors.

La propriété individuelle.

Dans une supplique adressée au gouvernement du Canada, le 22 juin 1900, « au nom de Dieu et de sa vérité », ces délégués des sociétés de « la Fraternité universelle » ont présenté les observations suivantes :

« Dans le pays que vous gouvernez, il est établi que tout émigrant mâle ayant 18 ans révolus peut choisir un terrain dans les régions peuplées, le faire inscrire à son nom, et ainsi devenir propriétaire. Nous ne pouvons nous conformer à cette loi ; nous ne pouvons faire inscrire des terrains à notre nom et les transformer en propriétés individuelles, parce que nous verrions dans ce fait une transgression manifeste de la volonté de Dieu.

« Tous ceux qui la connaissent, cette volonté, savent que l'acquisition de la propriété ne peut concorder avec elle. Si, par condescendance, on peut pardonner à un homme de constituer en propriété privée les choses dues à son travail et indispensables à la satisfaction de ses besoins, comme les vêtements, les aliments, la maison, il est impossible de pardonner à celui qui, connaissant la loi de Dieu, s'approprie non pas ce qui est le fruit de son travail, mais un bien créé par Dieu au bénéfice de tous les hommes. Il est impossible de pardonner à l'homme qui, connaissant la loi de Dieu, transforme la terre en propriété privée et la met à son nom.

« La division et l'acquisition de la terre ne sont-elles pas les principales causes des guerres et des disputes entre les hommes ? N'est-ce pas à elles qu'on doit ce fait qu'il existe des maîtres et des esclaves ? La loi de Dieu établit que les hommes doivent vivre en frères sans partager la terre ni se l'approprier, mais en s'unissant et en s'aidant les uns les autres. Si un homme clôt et s'approprie une terre qu'il n'a ni créée ni travaillée, comment s'y prendra-t-il pour partager le fruit de son travail ? C'est pourquoi nous vous demandons de ne pas nous remettre la terre aux mêmes conditions qu'aux autres émigrants, mais de nous la céder sous la même forme



qu'aux populations indiennes, auxquelles vous attribuez une certaine étendue de terrain sans le partager entre les individus. Nous consentirons aussi à ce qu'on nous reconnaisse comme propriété commune la terre qu'on nous concèdera, mais nous aimerions mieux que cette terre nous fut concédée simplement en usufruit. Quant au paiement, nous donnerons le prix que vous fixerez, si nos moyens le permettent.

Le mariage.

« D'après les lois établies dans votre pays, ceux qui se marient doivent, pour légitimer leur union, s'inscrire sur les registres de l'état-civil et payer deux dollars pour cette inscription. Pour divorcer, il faut une sentence du tribunal ; quant à celui qui divorce sans y être autorisé par les tribunaux, on le met en prison pour un très long temps, au cas où il se remarie.

« Nous ne pouvons pas nous soumettre davantage à cette institution, parce que nous y voyons la violation de la loi de Dieu. Nous ne pouvons admettre que le mariage soit légal parce qu'on l'a inscrit sur un registre de police, et parce qu'on a payé deux dollars. Nous croyons, au contraire, que cette inscription et ce paiement dégradent le mariage, lui enlèvent sa véritable légalité.

« Nous autres, nous croyons que le mariage est légal quand il est contracté librement, comme conséquence d'un sentiment d'attraction morale réciproque entre l'homme et la femme. Tout mariage ainsi contracté est légal aux yeux de Dieu, quand même il ne serait pas inscrit sur les registres de la police et quand même la majorité des hommes ne reconnaîtrait pas sa légitimité. Toute union nuptiale qui ne sera pas contractée librement, mais bien pour obéir à la force, à la luxure ou au calcul, sera illégale aux yeux de Dieu, quand même elle serait inscrite sur tous les registres de la police et regardée comme légale par tous les hommes ».

L'attitude du gouvernement.

Loin d'avoir recours à la violence, le gouvernement du Canada a essayé de la persuasion. Il a délégué M. Mood, ami et protecteur des dukhobors, pour tenter de les convaincre. Tout a été inutile.

Alors, l'agent officiel des émigrants à Yorktown a convoqué les délégués des dix Conseils du Sud, pour leur demander si les habitants acceptaient ou refusaient la propriété individuelle des terres attribuées à ces dix villages.

Les délégués ont répondu qu'ils ne l'acceptaient pas. Leur réponse, dont nous reproduisons quelques paragraphes, est une critique magistrale du droit de propriété.

« Nous ne pouvons accepter la propriété d'aucune terre, et nous prions qu'on ne nous y oblige pas. Nous ne pouvons même pas l'accepter pour la forme, comme nous l'a conseillé M. Mood, afin de nous conformer aux lois du Canada. Cela nous est impossible parce que, dans toute marque d'appro-

priation de la terre, nous voyons la principale violation de la loi de Dieu.

« Nous croyons que la terre appartient exclusivement à Dieu, son créateur, qui en a donné l'usufruit à tous les êtres. Pour quelle raison, presque partout, prive-t-on les ouvriers du droit de travailler la terre et de jouir de ses produits ? Ou bien si on leur concède ce droit, pourquoi les oblige-t-on à payer des paresseux qui ne travaillent pas ? Pourquoi cette iniquité flagrante et les perturbations qu'elle entraîne dans la vie sociale ? La cause du mal est dans l'existence de la propriété.

« C'est pourquoi celui qui ne croit pas à l'existence de Dieu, mais qui cependant admet la nécessité de la justice et de l'ordre dans la vie sociale, et qui veut se conformer à ce principe, celui-là, disons-nous, ne peut pas être propriétaire. Comment donc, nous qui croyons à Dieu et le considérons comme le créateur et l'unique maître de la terre, pourrions-nous admettre le droit de propriété ?

« Pour tous ces motifs, nous supplions qu'on ne nous oblige pas à commettre un acte pareil. »

Le 7 janvier, le gouverneur du Canada répondit aux dukhobors qu'il fallait se conformer à la loi. Ceux-ci renouvelèrent leurs observations et le conflit resta en l'état.

Mais n'est-ce pas que ce conflit est vraiment étrange et qu'il sort du vulgaire ?

(Traduit de LUMEN de Tarrasa-Barcelone).

MÉDIUMNITÉ DE M. SEGUNDO OLIVER

De tous les systèmes philosophiques connus, le seul et unique vrai est, sans contredit, celui de Maître Allan Kardec. Or, selon sa philosophie, nous venons sur cette vallée de larmes pour progresser, pour réparer notre passé et augmenter nos mérites, aussi pour acquérir des qualités. Nous devons perdre les défauts qui nous retiennent loin du séjour des mondes supérieurs. En un mot, nous devons suivre fatalement la loi divine du progrès infini.

Nous arrivons souvent ici-bas avec un organisme réfractaire à la médiumnité, mais nous pouvons cependant, au moyen d'un nouveau progrès moral, améliorer cet organisme réfractaire, attendu qu'ici l'âme joue le rôle principal, et c'est elle seule qui modifie notre corps. Ce progrès demande du temps et il en faut pour s'améliorer, se défaire de ses défauts; alors notre esprit peut agir avec puissance sur l'organisme, ce résultat désiré étant lent à se réaliser. Ce fait explique pourquoi des personnes très honorables développent peu ou même pas du tout leur médiumnité. A leur naissance elles n'étaient pas aptes à exercer leur faculté, ou bien leur esprit, quoique



ayant progressé depuis dans la bonne voie, n'a pu encore agir assez efficacement sur l'organisme corporel. En résumé, des personnes pleines de vices et de défauts sont douées de facultés médianimiques pour avoir mérité ses aptitudes dans leurs existences antérieures, tandis que nous constatons que des personnes braves, honnêtes, vertueuses sous tous les rapports, ne réussissent pas à développer leur médiumnité. Elles sont nées sans posséder ce don et doivent attendre que leurs mérites actuels produisent le résultat désiré.

Dans la *Revue Spirite* de juin 1901, page 357, j'ai parlé de la remarquable médiumnité de M. Segundo Oliver de Barcelone. Or, M. Segundo Oliver, écrivain distingué et intelligence d'élite, auteur de nombreux articles philosophiques et scientifiques, parus dans la *Revue Spirite*, dans la *Revista de Estudios psicologicos* de Barcelone, dans la revue *Luz y Union* de Barcelone, etc., qui font estimer le caractère de l'auteur et son amour de la vérité, sa préoccupation des questions morales et son profond savoir; infatigable travailleur, bien connu en France, en Allemagne, en Angleterre et en Russie, où il habita pendant plusieurs années, est médium écrivain et dessinateur remarquable. Ses dessins symboliques ont été publiés dans la *Revue Spirite*, dans la *Revista de Estudios psicologicos* et dans *Luz y Union*. En août dernier, j'ai reçu une lettre de M. Segundo Oliver dans laquelle se trouve le passage suivant :

« ...... Inutile de vous en dire davantage. Quand je prends un crayon, jamais je n'ai aucune idée à l'avance du genre de communication ou de dessin que je vais obtenir. Une force extérieure met ma main en mouvement, tout à fait mécaniquement. » Je ferai remarquer que M. Segundo Oliver n'a pas la moindre notion du dessin et qu'il n'a jamais appris à dessiner. C'est ce qu'il affirme dans la lettre que j'ai publiée dans la *Revue Spirite* de juin. — Seulement il est à regretter que ni M. Segundo Oliver, ni aucune des revues où ses dessins furent publiés, n'ait pu donner une explication de ces dessins symboliques, qui doivent cependant avoir, selon moi, une grande importance. En août dernier, j'ai reçu de M. Segundo Oliver neuf dessins symboliques. Parmi ces dessins il y en a deux surtout admirablement bien faits. L'un représente le Czar, d'une ressemblance frappante, entouré de signes symboliques. Le second dessin représente « un pope » (prêtre grec orthodoxe russe). M. Segundo Oliver, qui, comme je l'ai dit plus haut, ne sait pas les expliquer, m'a demandé de prier quelques bons médiums de le faire.

Or, ma femme, qui est médium voyant et écrivain, prétend que le premier dessin se rapporte à l'avenir de la Russie et de la famille impériale russe; le second dessin a rapport à l'ex communication du comte Léon Tolstoï et à sa persécution de la part du clergé grec orthodoxe. (Voyez

Revue Spirite, novembre. « Persécutions du comte Léon Tolstoï »). Un exemplaire de chacun de ces dessins se trouve à l'administration de la *Revue Spirite*.

J'ajouterai que la Société spirite *Wissenschaftliche Vereinigung*, « Sphinx » de Berlin s'est vivement intéressée à ces dessins symboliques et que la revue : *Die Uebersiliche Welt*, organe de propagande de ladite société, va les reproduire bientôt avec mon article sur la médiumnité de M. Segundo Oliver. — A Cracovie (Autriche, Galacie) dans la revue *Swiat Duchow* (Le Monde des Esprits), le seul et unique organe de propagande en langue polonaise, M. le Dr Léon Filimowski, rédacteur de cette revue, spirite convaincu, un vaillant dans toute l'acception du mot, assez brave et courageux pour rendre hommage à ce qui lui paraît être rationnellement une vérité et qui embrasse avec ardeur toute théorie nouvelle qui lui présente un idéal généreux, s'est aussi intéressé à la médiumnité de M. Segundo Oliver et publiera bientôt mon article à son sujet dans sa revue.

JOSEPH KRONHELM.

Gajsin, Podoli (Russie).

COMMENT LES MONDES COMMUNIQUENT ENTRE EUX

Le cosmopolitisme est-ce un bien, est-ce un mal ?
Devons-nous mettre obstacle à sa diffusion ?
D'ailleurs le pourrions-nous ? Voyez ce qui se passe :
Les temps sont accomplis, l'humanité fermente,
Les races vont sortir de leur isolement.
Dieu les pousse en avant non pas pour se détruire
Mais pour se pénétrer et pour fusionner.
Que d'intérêts nouveaux, multiples et complexes,
Que d'intérêts divers, moraux et politiques,
Vont surgir au grand jour sur l'échiquier du monde !
Vouloir s'y opposer serait pure folie.
Et puis, réfléchissons. De quel globe inconnu,
Voguant dans les déserts de l'espace sans bornes,
Dieu nous a-t-il tirés ? Pourquoi nous a-t-il mis
Ici-bas, sur la terre, et qu'y venons nous faire ?

***

Solidaires entre eux, tous les astres du ciel
Sont en relations constantes et suivies.
De même que la ruche essaime ses abeilles,

Pour propager au loin sa constitution,
Son génie et ses mœurs, de même font les mondes.
Leurs populations essaiment et s'en vont
S'incarner quelque part dans les terres du ciel.
Le destin les y mène et puis les abandonne
Sur le globe indiqué dans les décrets de Dieu,
Pour s'unir, se confondre, échanger des idées,
S'aguerrir au contact des races étrangères
Et gravir, tous ensemble, en se prêtant appui,
Les multiples sommets de la perfection.

***

Nous n'avons point choisi le nid qui nous abrite
La couche où nous naissons chétifs et résignés,
Qui donc nous y dépose et qui nous répartit
Ici, plutôt que là, sur le globe terrestre ?
Qui donc nous assortit par races séparées,
Nous divise et nous classe en nations distinctes ?
Et qui nous a postés dans le milieu propice
Où nous devons subir l'épreuve de la vie ?
Le Semeur sait choisir le terrain qu'il lui faut,
Le grain qui lui convient et l'heure des moissons.

***

Les aspects sont divers dans les maisons de Dieu.
Chaque globe du ciel a des lois spéciales
N'opérant que sur lui. La loi qui détermine
Le rapport nécessaire entre l'homme et la chose,
Agit différemment sur les autres planètes.
Dieu nous ayant placés, l'un par rapport aux autres,
Dans la condition de l'inégalité,
Nous sommes tous soumis à la loi du travail,
Loi providentielle. Or, la loi du travail
C'est la propriété, base fondamentale
Des contrats sociaux de notre humanité.
Telle est la loi divine et telle restera
Aussi longtemps que Dieu repeuplera la terre
D'une succession d'infériorités,
En hôtes étrangers d'origines diverses,
Inégaux en savoir, inégaux en pouvoir.

***

A l'incarnation sur un monde nouveau,
L'Esprit conserve en soi l'obscure intuition
D'un état social tout autre que celui
Dans lequel il pénètre. Au sortir de l'enfance
Il observe et compare ; il discerne et combine
Et cherche la raison de tout ce qui l'entoure.

Des Esprits impatients désirant innover,
Peut-être bien aussi se singulariser,
Se plaisent à forger des projets de réformes.
Ils rêvent d'aplanir tout ce qui fait saillie,
Afin d'équilibrer l'assise sociale
Sur le ravalement des inégalités
Et la suppression de la propriété.
Formidable problème. Avant de l'aborder
Se sont-ils demandés si leurs vastes projets
Pourraient s'acclimater sur la terre où nous sommes?
Qu'ont-ils pour les guider ? Une réminiscence,
Lueur crépusculaire, incertaine et fugace
D'un idéal perçu dans les lointains du ciel
En une autre existence. Espérant nous convaincre
Ils clament leur pensée en formules sonores :
« Principes immortels ! Communisme ! Anarchie !
« Egalité suprême et Cosmopolitisme ! »

***

Quel sens faut-il donner à ces cris de révolte,
A ces expressions révolutionnaires ?
Ne nous attardons pas à ce dévergondage
De mots mal définis, matériaux informes
D'une conception inféconde et inerte
Qui ne peut émerger des brumes qui la couvrent.
Evitons de fausser les ressorts sociaux,
Tout croulerait chez nous, mais ne dédaignons point
Les avertissements qui sans cesse nous viennent
De tous les horizons de l'au-delà terrestre.
Ils sont à méditer. Les nouvelles recrues,
Ou mieux, si vous voulez, les Esprits de relève
Arrivant, ici-bas, pour combler, chaque jour,
Les vides que la mort a creusés dans nos rangs,
Importent, avec eux, des désidérata
De progrès accomplis et de savoir acquis
En d'autres régions du domaine céleste,
Vagues ressouvenirs d'existences vécues
Dans des conditions qui nous sont inconnues.
C'est ainsi que l'abeille apporte son butin
De pollens recueillis dans des champs différents.
Elle amalgame après pour composer le miel.

***

Au fond de l'utopie on rencontre, parfois,
Un grain de vérité. Il suffit de l'extraire.
Examinons de près, allons au fond des choses
Afin de dégager l'amande du noyau.

∴

Le diamant nous pare et le blé nous nourrit.
L'entour du diamant est une gangue opaque ;
La gemme est précieuse et vaut qu'on la conserve.
Une balle pailleuse enserre le froment :
Eliminons la balle et retenons le grain.

∴

Dieu ne délègue pas la gouverne des mondes,
Mais dirige, à son gré, les grands courants d'idées
Qui flottent dans les airs venant on ne sait d'où.
Signes avant-coureurs des révolutions
Ils énervent la foule et remplissent les cœurs
D'un profond sentiment d'espérance ou de crainte
D'événements prochains, heureux ou malheureux.
Laissons donc s'accomplir la volonté de Dieu.

Béthune, janvier 1901.

EN SOUVENIR D'EUGÈNE NUS

(*Suite*).

Les grands mystères.

Après la critique acerbe de notre vilaine société, voici que l'auteur de « Nos bêtises » s'élève, dans ce nouvel ouvrage, aux spéculations les plus hautes en morale, en philosophie et en théogonie.

Ils abondent autour de nous, ces grands mystères, ces problèmes redoutables dont l'humanité affolée cherche les inconnues depuis l'origine des civilisations.

Y a-t-il un Dieu dans ce vaste univers où roule ce grain de poussière que nous appelons notre globe ? Qui l'a créée cette planète infime ? pourquoi existe-t-elle ? d'où vient-elle et quel rôle joue-t-elle au milieu de ces innombrables tourbillons d'astres que les grands soleils entraînent à leur suite dans les steppes de l'infini ? Quelle est son histoire ? comment s'est-elle formée ? d'où vient la vie ?...

Autant de questions formidables auxquelles répond notre auteur dans la première partie de ses « Grands Mystères ».

Nous ne pouvons les résumer toutes, ces réponses. Un mot sur quelques-unes d'entre elles.

Oui, Dieu existe ; pourrait-il en être autrement ? N'est-il pas la conscience universelle, l'intelligence sans bornes, l'activité éternelle, la justice absolue, l'amour infini ?

Pourquoi les mondes et pourquoi ces humanités qui les habitent? C'est pour agir, c'est-à-dire évoluer qu'ils ont été créés, évoluer vers l'esprit, évoluer dans l'amour, dans l'éternelle ascension qui les ramène vers Dieu, le Foyer de la vie. Tous les jours des globes s'organisent, des consciences se forment, des âmes éclosent. Les mondes sortent de l'éther, déclarent les Védas, et c'est Dieu qui contient l'éther dont il *compacte* les éléments fluidiques en vue des choses futures.

Et c'est sur ce théâtre gigantesque que se joue, d'éternité en éternité, le drame de la vie. L'homme procède de l'animalité, mais il possède de plus que l'animal l'idéal et la perfectibilité, et c'est pour qu'il puisse se perfectionner d'âge en âge, qu'il possède l'inaliénable héritage de la vie, qui n'est autre chose que l'activité divine se manifestant par la collaboration de l'esprit universel et de l'universelle matière indissolublement associés.

— Mais, objecte-t-on, pourquoi la souffrance?...

— Parce que la souffrance est l'agent indispensable de l'épanouissement de la vie, c'est-à-dire l'ascension de l'être. L'homme monte parce qu'il aspire, il aspire parce qu'il souffre des étreintes de la matière. Or, c'est pour échapper à ces étreintes qu'il lui faut vivre et vivre encore, pour arriver à sa libération, et c'est pour cela que la réincarnation est le dogme fondamental.

Dans une vaste récapitulation historique, l'auteur nous parle ensuite des races humaines. Il nous rappelle que c'est aux premières nées d'entre elles que les grands ancêtres ont apporté les premières lueurs qui nous viennent de l'au-delà, que ce sont eux, révélateurs descendus d'autres mondes, qui se sont faits parmi nous les missionnaires de la fraternité universelle.

Mais ces lueurs divines, on le sait, se sont successivement voilées, puis éteintes sous l'accumulation des dogmes qui, si rapidement, défigurent, en les parodiant, les révélations de l'esprit. Les sacerdoces ont matérialisé les symboles, puis, tout aussitôt, se sont mis à fonctionner les clergés, exploiteurs infâmes qui battent monnaie sur leurs autels, abrutissent, asservissent et ruinent les peuples, quand ils ne les noient pas dans le sang des persécutions dites religieuses, ou ne les brûlent pas dans leurs autodafés — le tout, c'est bien entendu, pour la plus grande gloire du Dieu de miséricorde.

Nombre de pages sont consacrées aux méfaits odieux des religions officielles, à l'inoculation fatale de ce qu'on pourrait appeler le poison ecclésiastique, après quoi l'auteur esquisse rapidement les tentatives des législateurs, des conducteurs des peuples, pour s'arrêter longuement sur l'œuvre bénie des grands Messies : les Krishna, les Bouddhas, les Jésus, qui sont venus éclairer les sentiers obscurs où s'égarent les hommes, par la révélation de la grande doctrine de la résurrection ou plutôt de la persistance de la vie — vastes horizons, sublimes échappées au travers desquelles apparaissent les sommets qu'illuminent les lueurs de la divine immortalité.

Telles sont les conclusions de ce beau livre, fruit de longues méditations et de savantes recherches, au sujet duquel on peut répéter, en le confirmant, ce qu'en dit Eugène Nus lui-même, alors qu'il nous le présente comme un « *credo* complet, basé sur une vaste hypothèse qui, elle-même, s'appuie sur la science, sur l'histoire, sur les inspirations et les divinations du cœur. »

A la recherche des destinées.

Voici maintenant un livre de haute critique... non point toujours, il est vrai, philosophiquement impartiale et d'impassible sérénité. Çà et là, pimentée de ces traits aigus qu'affectionnait l'auteur dont on connaît l'esprit satirique, cette critique semblerait parfois friser le scepticisme, si l'on ne sentait qu'elle a pour correctif tout le sérieux d'une âme qui cherche la vérité, avec le désir de se l'assimiler et d'en vivre. Car en dépit des apparences, Eugène Nus est un croyant ; nous l'avons vu dans les « Grands mystères ».

Il faut bien reconnaître qu'au cours de ses multiples recherches, il a rencontré tant de choses bizarres, tant d'attestations hasardées ou saugrenues, qu'il eût été difficile à sa verve gauloise de s'abstenir de certains commentaires plus ou moins caustiques. Aussi ne s'en prive-t-il pas à l'occasion. Il faut voir avec quel « filet de vinaigre » il accommode la doctrine de l'inconscient ou mieux encore celle de l'inconnaissable ou « incognoscible », comme l'appellent les positivistes qu'Eugène Nus malmène volontiers, et qu'il qualifie si spirituellement « d'apôtres de l'abstinence intellectuelle, qui ont fondé une société de tempérance contre les excès de l'esprit ».

Jusqu'ici, rien à dire ; mais ce que l'on pourrait regretter, c'est que notre auteur ait parfois gardé ce ton railleur dans l'analyse de certaines doctrines d'une tout autre nature, celle par exémple de l'Esotérisme de l'Inde, qu'il ne dégage pas toujours assez des bizarreries ou des obscurités plus ou moins voulues dont l'entourent quelques-uns de ses révélateurs.

Toutes réserves faites, n'est-ce point aux mages thibétains et aux théosophes qui en sont les disciples, qu'est dû, dans sa généralité, le réveil magnifique qui, dès le milieu du XIX[e] siècle, a caractérisé le spiritualisme moderne ? — sans compter les nombreux éléments que cette grande doctrine a autrefois fournis, non seulement au christianisme lui-même, un peu sémite, surtout aryen, mais encore à toutes nos philosophies dont les divers systèmes, bien qu'éclos dans nos cervelles occidentales, n'en sont pas moins susceptibles « d'être attaquées en dommages-intérêts par tel ou tel métaphysicien indou ».

Et ce qui le prouve, c'est que de cette Doctrine secrète découlent comme acquisitions définitives ces principes fondamentaux tout à la fois religieux et philosophiques : descente de l'esprit dans la matière, puis retour, à travers

la matière, des monades spirituelles devenues conscientes, vers le principe dont elles émanent ; si bien qu'atomes de l'Unité divine, étincelles du Foyer suprême, nous contenons en germes toutes les puissances de l'être et que le long parcours de nos existences successives n'a d'autre but que l'évolution de ces puissances latentes qui nous font remonter, devenus dieux nous-mêmes au sein du Dieu universel.

C'est pour arriver à cette conclusion, que sont successivement traitées des questions telles que celles-ci : nature complexe de l'organisme humain — âges des races qui ont précédé la nôtre — description des diverses phases cosmiques — le problème de la vie — la doctrine de la réincarnation — les mystères de l'au-delà... merveilleuses révélations qui serviront désormais de fanal et de guides à l'évolution des futures humanités.

Il nous resterait à analyser, à signaler tout au moins, nombre de pages suggestives qui abondent dans la dernière partie de ces « recherches des destinées » ; mais ce sont des choses que l'on ne peut résumer, il faut les lire, c'est pourquoi nous nous bornerons à indiquer sommairement les chapitres où l'auteur nous expose, avec commentaires, la métaphysique chinoise, les doctrines de la Gaule celtique, les mystères des Bardes gallois, les Triades des Druides, la Khabbale juive, les Vers dorés de Pythagore, l'ésotérisme chrétien avec explication des légendes de la Genèse, puis enfin la doctrine spirite mise en parallèle avec la théologie bouddhiste — autant de chapitres du plus haut intérêt qui nous amènent au chapitre intitulé la « Grande synthèse » où notre auteur expose magistralement à quelles magnifiques conquêtes ont abouti ses « recherches » qu'il termine par ces déclarations significatives : « Ce que nous pouvons affirmer, c'est que la fin ne peut-être que le couronnement de nos aspirations suprêmes réalisées par nos efforts. Fions-nous à la loi de la justice ; fions-nous à la loi d'amour qui doit être aussi dans la vie. Montrons aux incertains qui marchent sans voir la route, où nous en sommes et où nous allons. »

Et maintenant abordons le dernier ouvrage publié sous le titre original de *Vivisection du catholicisme*.

C'est plus qu'une vivisection, c'est une exécution capitale.

Ce livre, en effet, est bien plus qu'une étude critique, c'est l'histoire, et quelle histoire ! de ce catholicisme corrupteur et prévaricateur qui s'étant arbitrairement adjugé la grande et noble tâche de conserver en dépôt toute une doctrine religieuse, n'a trouvé rien de mieux que de la défigurer outrageusement, pour en trafiquer sans vergogne et en faire un tel instrument d'asservissement, que jamais l'homme n'avait commis à l'égard de l'homme un plus abominable crime de lèse-humanité.

L'imagination recule devant un semblable forfait, forfait d'autant plus odieux qu'il a été systématiquement préparé et jésuitiquement perpétré par

ses auteurs, au nom de ce Dieu même qu'ils blasphèment et dont ils ont essayé de se faire un complice. Et ce qu'il y a de plus lamentable, c'est qu'ils y ont réussi.

La Rome des rois, la Rome du bas-empire lui-même, était dans son rôle quand elle asservissait et exploitait les peuples ; mais de quel nom qualifier cette Rome papale, qui, sur une équivoque, sur un jeu de mots grotesque a établi sur cette « pierre » — alors qu'il est fort douteux que l'apôtre Pierre soit jamais allé à Rome — a fondé, disons-nous, le plus monstrueux monument de mensonges et d'iniquités.

Tout ce que pouvaient produire de honteux et de néfaste l'ambition insatiable, l'orgueil féroce, la simonie éhontée, la fourberie impudente et la luxure immonde, tout a été fait dans cette « sentine de tous les vices et de toutes les scélératesses », ainsi que s'exprime le doux Pétrarque lui-même, dans ce Vatican, où régnèrent pendant des siècles ces criminels armés et mitrés, aux pieds desquels durent s'incliner jusque dans la poussière, peuples, rois et empereurs. A part quelques exceptions, étant mis de côté quelques papes inoffensifs et parfois bien intentionnés, peut-être, ce furent les plus audacieux malfaiteurs qui « coiffèrent la tiare ».

— Exagération ! dira-t-on peut-être.

— Nulle exagération. Lisez cette « Vivisection » d'Eugène Nus qui fortement documentée et pièces justificatives en mains nous décrit ces choses, nous raconte cette histoire scandaleuse jusqu'à l'invraisemblance, avec cette verve incisive, cette acuité de vue et cette lucidité de jugement qui caractérisent les œuvres de cet écrivain.

Ecoutez ce passage que nous lui empruntons à titre de spécimen :

« Sur la base d'une formule religieuse dont la pureté divine défie toute conception humaine, tout un échafaudage de doctrines incohérentes, insensées, entourant cette clarté et finissant par l'éteindre.

Des vanités, des passions, des intérêts, s'agitant furieusement dans ces ténèbres et prenant pour prétextes de leurs luttes et de leurs crimes, des aberrations monstrueuses ou grotesques décorées du nom d'articles de foi...

— Voilà le catholicisme.

Résultat :

Des dogmes ineptes, l'oblitération du sens moral, après celle du sens commun, la raison humaine pervertie ou baillonnée, la paternité divine aboutissant à l'enfer, la fraternité des hommes s'exerçant dans les tortures, les massacres et les bûchers... Tout cela perpétré par des assemblées de prêtres qui se disent et se croient peut-être illuminés par l'esprit de Dieu ».

Voilà ce que déclare notre auteur et toutes ces attestations, il les étaie sur un amoncellement de preuves.

Lisez, pour vous en convaincre, entre autres chapitres documentés — ils

le sont tous, du reste, — Saint Paul et ses collègues. — Les persécutions — La préparation de l'orthodoxie.

Lisez, après cela, l'histoire des conciles, des 18 conciles œcuméniques, depuis celui de Nicée jusqu'à celui de Florence, pour vous faire une idée de ce que peuvent élucubrer en fait de conceptions puériles, ineptes ou folles, des cervelles de prêtres, de docteurs, voire même de Pères de l'Eglise hallucinés par leurs obsessions professionnelles, ankylosées par toutes les incapacités que laisse après elle la perte du sens commun le plus élémentaire.

Puis, quand vous en aurez fini avec ces dogmes saugrenus et parfois contradictoires, niaises querelles de mots, étonnantes chinoiseries aspergées d'eau bénite et que les conciles adoptent ou rejettent, tour à tour, suivant que les querelles, les objections et les digressions s'égarent en des régions inaccessibles à tout entendement raisonnable, soit qu'elles se noient purement et simplement dans un chaos d'extravagances... Quand vous aurez échappé à ces cauchemars, abordez l'histoire des papes et là vous constaterez bien vite qu'en dehors de toute idée religieuse, de toute morale, de toute honnêteté, leur passion dominante, unique, fiévreuse, enragée, n'eut d'autre objectif que le culte de la papauté dans son orgueil et son intolérance.

Au-dessus de tous les vices et de toutes les vertus, des bas-fonds des incapacités, jusqu'aux sommités intellectuelles de ces corporations de prêtres, vieillards dont la conscience atrophiée n'avait même plus la notion d'une culpabilité quelconque, planent implacables l'ambition sacerdotale, l'ivresse du pouvoir, la frénésie de la tiare, en un mot, qui rend fourbes les plus droits et féroces les plus pacifiques.

Et c'est là, dans l'imprenable forteresse que formait autour d'eux l'intangible autorité papale, dans ce bastion blindé de passions irréductibles, que s'agitent et se démènent, tenant le goupillon d'une main, l'épée ou le poignard de l'autre, les Jules II, les Grégoire II, les Grégoire VII, les Jean XI, les Jean XII, les Jean XXIII et tant d'autres encore à qui les adultères, les viols et les incestes servaient de passe-temps — simples jeux de grands seigneurs mitrés et crossés que dirige et qu'inspire toujours, c'est bien entendu, le Saint-Esprit lui-même !

Et ce n'est pas en Italie seulement que se passaient toutes ces horreurs. Dans le pandémonium de la captivité de Babylone, ainsi que s'appelle dans l'histoire la translation de la cour papale sur le territoire français, ce fut bien pis encore, au dire de Mézeray.

Papes contre anti-papes, Rome contre Avignon, Avignon contre Rome, rivalisent si bien que l'on ne sait plus à quel *Saint-Siège* il faut décerner la palme de l'infamie.



Dans ce temps-là, alors que les papes n'étaient pas nommés ou déposés par les intrigues de viles courtisanes, ils se disputaient la tiare avec une rage indicible, s'emprisonnaient, s'étranglaient ou s'empoisonnaient suivant les circonstances, quand ils ne faisaient pas couler à flots le sang des prétendus hérétiques, comme le firent Alexandre VI, le Borgia légendaire, Urbain VII, Innocent III, Clément VII, qui fit passer au fil de l'épée 5.000 habitants de Césène et qui, malgré cet indigne exploit, reste encore inférieur à Innocent VIII qui, à lui tout seul, fit massacrer plus de 800.000 Vaudois!

Et encore n'avons-nous rien dit ni des autodafés de l'inquisition, ni des procès de sorcellerie, ni de la croisade contre les Albigeois, ni de la Saint-Barthélemy, ni des dragonnades, ni de tant d'autres ruisseaux de sang qu'a fait couler le catholicisme et où s'est teintée la pourpre des trônes, depuis celui de Saint Pierre jusqu'à ceux des rois très chrétiens, fils aînés de l'Eglise.

Tels sont, pris au hasard dans le monceau des forfaits ecclésiastiques, quelques traits de cette abominable histoire — la honte de l'Histoire.

On sait que c'est le « courtage » des indulgences qui, sous Léon X, amena la Réforme.

Puis vient la Renaissance...

Mais, c'est ici que s'arrête le manuscrit de ce livre magistral, ici que fut brisée par la mort la plume de cet écrivain que fut Eugène Nus, dont l'éloquence indignée a signalé tant d'erreurs, dévoilé tant de hontes et stigmatisé tant de scélératesses.

Combien d'autres en eût-il flétri encore, s'il avait pu, poursuivant sa « vivisection » jusque dans les entrailles du catholicisme contemporain, nous dire ce qu'il faut penser des dogmes de fabrication nouvelle, tels que l'Immaculée Conception, le syllabus et tout spécialement l'Infaillibilité papale, tentative outrecuidante, conception fantastique et désespérée, formant le digne couronnement de l'édifice étrange dont les fondations vermoulues font pressentir l'irrémédiable effondrement.

Que de choses n'aurait-il pas eu à dire de ce clergé moderne, de cette Internationale noire qui, dans l'ombre, toujours dans l'ombre, creuse, ronge, sape en sous œuvre, enlace la société de ses tentacules de pieuvre, suce l'or des peuples, pervertit les consciences et asservit la pensée en étouffant la liberté?

Et quand on songe que c'est ce simulacre impie, cette honteuse parodie religieuse que défendent encore tant de croyants naïfs, tant de fanatiques dont l'état d'esprit déconcerte, tant de gens de toutes sortes qui, par intérêt ou affectation de bon ton, assimilent au Dieu esprit et vérité ces prêtres matérialistes, vendeurs de messes et d'indulgences qui s'intitulent eux-mêmes, audacieusement, ses représentants sur la terre et cela, après une

expérience de 2.000 ans, au cours de laquelle tant de voiles ont été déchirés, tant d'impostures démasquées — l'on demeure véritablement stupéfait, confondu, devant l'incommensurable servilité de la « bêtise humaine »... comme aurait dit Eugène Nus.

ED. GRIMARD.

ENTRETIENS SPIRITES

Nous retrouvons ici le nom d'Eugène Nus. C'est lui qui, il y a une douzaine d'années, présenta au public un livre de nature étrange intitulé : « Les origines et les fins ».

Ce petit volume avait été écrit par trois dames de Lyon, mais qui se défendaient d'en être les véritables auteurs, affirmant énergiquement qu'il leur avait été dicté par un trio d'esprits qui, sous le nom bizarre de « Dualités de l'espace », avaient entrepris de donner au monde un enseignement capable de le diriger et de le conduire, par la connaissance de ses origines, de sa nature et des devoirs qu'elles lui imposent.

A ce volume en succéda un second dicté par les mêmes auteurs, se proposant le même but, et c'est sous le titre « d'Entretiens spirites » (que connaissent déjà les lecteurs de la *Revue*) et qui tout récemment publiés nous sont présentés par M. G. Béra, dans une excellente préface explicative où il nous en raconte l'origine, en même temps qu'il en résume l'esprit général, c'est-à-dire la doctrine.

Car il y a une doctrine dans ces courts entretiens qui, semblant parfois disparates, n'en sont pas moins rattachés par un fil conducteur à la première publication des « Origines et des fins ».

Or quelle est-elle cette doctrine originale et complexe?

Originale, elle l'est à coup sûr, par ses aperçus, ses définitions, ses explications et ses conclusions que terminent toujours les deux mots *Intelligence* et *Amour* qui constituent le terme ultime de la dernière évolution.

Complexe, elle l'est également, car elle semble être, en certains points, la combinaison sommaire des principes du spiritisme et de la théosophie, teintés çà et là d'un occultisme discret — le tout formant un système caractéristique que l'on pourrait appeler, ce semble, la « théorie des fluides ».

Or que sont-ils ces fluides mystérieux? Ce sont des effluves, des lueurs émanant des pensées, des désirs, des aspirations des incarnés du plan terrestre, comme aussi des désincarnés du plan astral, et ce sont ces effluves qui composent l'atmosphère fluidique de l'espace où, par une sorte de respiration psychique, nous nous assimilons la substance mentale dans laquelle se baignent nos esprits et s'alimente la vie de nos âmes — « nos âmes étant la réunion des fluides dont se compose l'étincelle qui nous anime et qui émane du foyer divin ».

C'est dans cette atmosphère que les fluides que nous lui fournissons peuvent servir de miroir où se reflètent les images empreintes dans le fluide astral supérieur.

C'est là sans doute que puise et s'approvisionne le Karma des théosophes thibétains, là que se forment les images récapitulatives du passé, en même temps que les images prophétiques que réaliseront nos existences ultérieures.

Ce sont encore ces fluides ou lignes de forces dont les vibrations pénètrent toutes les entités vivantes de l'univers, qui, à l'heure de notre désincarnation, jouent le rôle capital dans l'acte de notre transfiguration *post mortem*. Ce sont eux qui établissent des correspondances entre les parcelles de notre âme désagrégée et le fluide éthéré supérieur dirigeant nos éléments les plus purs vers notre « Groupement supérieur » où se reconstitue l'unité de notre *moi*, au sein des grands Esprits qui nous attirent en surveillant et en guidant notre marche.

Les deux pivots fondamentaux de la doctrine sont la réincarnation qui procède de la loi d'évolution et la solidarité qui procède de la loi d'attraction, d'où naît la force suprême, le magnétisme spirituel, véritable trait d'union entre le ciel et la terre.

Tels sont les traits saillants, les idées maîtresses que l'on trouve plus ou moins éparses dans les Entretiens spirites dont les auteurs invisibles ne semblent pas avoir eu le souci d'y formuler un corps de doctrine. Toutefois, dit M. Béra, dans un passage de sa préface dont nous donnons une rapide paraphrase, si l'on voulait se rendre compte du processus qu'ils semblent avoir suivi, voici comment il pourrait être résumé :

Ce sont les scories d'une création antérieure qui constituent la matière actuelle, sur laquelle et dans laquelle agissent, en vue de son évolution, c'est-à-dire de sa spiritualisation, la Volonté et l'Idéal émanés du foyer divin. Dans ce but, unis à l'origine, ces deux principes se séparent et se subdivisent en d'innombrables dualités animiques ou « atomes d'âmes » qui, par involution, s'incorporent dans des atomes de matière, sous l'action régulatrice du fluide éthéré, âme du monde ou force divine. Puis, par évolution, voilà que ces éléments semi-matériels et semi-spirituels se métamorphosent, en traversant ce que nous appelons les différents règnes de la nature, passant du minéral dans le végétal, où ils commencent à s'organiser, puis du végétal dans l'animal, où s'opère, par l'élaboration cérébrale de l'homme, la transmutation de la matière que spiritualise la pensée dont la force évolutive nous est inconnue — jusqu'à ce que cette matière progressivement épurée se fluidifie et pénètre dans les régions invisibles qui confinent à l'infini.

C'est dans l'*Aura* de la terre, c'est-à-dire l'atmosphère des fluides humains que s'alimente le monde astral qui les transmet, élevés d'un degré, au monde spirituel, qui les transmet à son tour au monde divin, où la matière parvenue à son ultime degré de sublimation se réduit en

deux expressions : *Volonté* et *Idéal* qui deviennent les deux entités suprêmes : *Intelligence* et *Amour*.

Quoi qu'il en soit de ces communications étranges, de ces *Entretiens* que résument les *Plans de l'espace* et qui paraissent nous venir de l'au-delà ; de quelque façon que les accueille le public, il n'en est pas moins certain que la lecture de ces pages mystérieuses est éminemment consolante et réconfortante. Cette atmosphère fluidique qui rattache les plans aux plans, englobe toutes les vies qui, dans l'orbe de l'univers, sont solidaires et se correspondent, nous donne le sentiment, plus encore, la certitude de notre incorporation dans la grande famille divine qui, d'étape en étape, de siècle en siècle, gravite sans arrêt ni recul, vers le foyer dont nous sommes issus, vers le Père dont nous sommes les enfants.

ED. GRIMARD.

ARRESTATION D'ANNA ROTHE

Le numéro du 6 mars de l'*Allgemeine Zeitung* de Chemnitz nous apprend l'arrestation d'Anna Rothe, le « médium aux fleurs » dont nous avons à plusieurs reprises entretenu l'an passé les lecteurs de la *Revue*. C'est, paraît-il, le commencement de mesures de rigueur prises contre les spirites à l'instigation de l'empereur allemand.

Mme Rothe aurait été saisie, en pleine séance publique, par des policiers apostés, et trouvée munie d'une certaine provision de bouquets et d'oranges. Nous ne pouvons naturellement porter aucun jugement sur ce qui a pu se passer dans une séance à laquelle nous n'assistions pas ; d'autant plus que les détails que nous possédons sont donnés soit par le Dr Erich Bohn, que son acharnement contre Mme Rothe a rendu plus que suspect, soit par des journaux dont l'ignorance ou le parti pris sont manifestes. Tout ce que nous savons, c'est que les hypothèses émises pour expliquer les procédés supposés employés pour frauder sont en contradiction complète avec ce que nous avons vu de nos propres yeux pendant les séances données à Paris.

Nous attendrons donc, pour nous former une opinion, que la lumière ait été faite sur cette question par les débats judiciaires ; car nulle démonstration de supercherie ne saurait exister tant qu'on n'aura pas produit aux pièces à conviction l'objet dans lequel le médium recèle les fleurs, ou que les témoins n'auront pas expliqué de quelle façon s'exécutent les apports, non par des suppositions, mais par la constatation *de visu* des manœuvres frauduleuses.

La Rédaction.



Tableau Mystérieux

On montre à Washington un tableau mystérieux représentant le Christ, peint par Henry Hammond Ahl. Ce tableau, qui n'est pas terminé, attire la plus grande attention. D'après le représentant à Washington du journal de Springfield, l'*Union*, cette peinture intrigue savants et hommes du monde. On la connaît sous la désignation de : « A l'ombre de la Croix » et son histoire est aussi intéressante que sa production est inexplicable.

Après avoir étudié dans les centres artistiques de l'ancien monde, M. Ahl était rentré en Amérique et avait établi son atelier à Springfield, Mass., où, pendant quelque temps, il peignit des portraits et des paysages. Sur le conseil de quelques amis il tourna son attention vers les sujets religieux, et commença entre autres un portrait du Christ de grandeur naturelle. Il ne réussit pas à réaliser son idéal, et cette ébauche interminable finit par devenir pour lui une cause de chagrin.

Parmi les visiteurs de son atelier se trouvait un conférencier pour sujets bibliques, très connu, qui s'intéressa profondément à ce tableau, et essaya de faire comprendre à l'artiste l'aspect du Christ, tel qu'un rêve saisissant le lui avait montré. L'artiste chercha vainement à reproduire cet idéal, et il y avait renoncé, quand la vision se retraça soudain à son esprit. Il commença aussitôt à faire un tableau du Christ très frappant.

Désireux de savoir ce que le conférencier en dirait, il l'envoya chercher. Dès que celui-ci fut entré dans l'atelier, il s'écria : « Eh bien ! vous ave peint le Christ tel que je l'ai vu ! »

Peu de temps après, M. Ahl eut affaire à son atelier pendant la nuit et il fut étonné en s'apercevant que son tableau était visible dans l'obscurité, que le Christ semblait marcher à la clarté de la lune, et qu'au-dessus et derrière lui se voyait une croix.

Sa première idée fut que la lune donnait sur le tableau à travers quelque fenêtre et que la croix était un effet d'ombre. Puis il se rappela qu'il n'y avait pas de lune ce soir-là. Il n'entrait pas dans l'atelier un seul rayon de clarté du dehors et pourtant le tableau brillait d'une lumière douce. Il n'avait pas songé à mettre de croix dans son tableau et cependant la croix était là, bien visible, à la lueur propre de la peinture. Ce phénomène était inexplicable. Les peintures employées étaient des couleurs usuelles. Il fut si profondément impressionné qu'il ne toucha plus à son tableau, qui est resté inachevé jusqu'à ce jour.

Cette peinture fut achetée par un médecin de Washington et emportée dans cette ville, où elle fut montrée à des savants qui reconnurent l'impossibilité de donner aucune explication. Elle est exposée publiquement et a été le sujet de bien des sermons. Un ministre protestant disait : « Ce tableau

est ce que j'ai vu de plus étonnant ; que ce soit par suite d'un hasard merveilleux ou que ce soit un prodige, il fera plus pour attirer l'attention sur le Christ que tout ce qui s'est produit à notre époque. »

A la lumière ordinaire le tableau représente une figure du Sauveur debout de grandeur naturelle, vêtu du simple vêtement des Galiléens, une main sur la poitrine, l'autre pendante sur le côté. Dans l'obscurité, la figure semble marcher dans un clair de lune. Elle paraît se mouvoir. Le visage, les vêtements, les mains ressortent avec une clarté étonnante. Derrière ce Christ, qui semble vivant, on voit une croix bien dessinée.

Le tableau est exposé dans une chambre dont toute lumière est exclue par d'épais rideaux sombres. Quand on entre on ne voit tout d'abord rien. L'introducteur explique que, par suite de l'éclat de la lumière du dehors, il faut environ cinq minutes pour distinguer quelque chose ; mais au bout de ce temps l'œil s'habitue à l'obscurité, la lueur apparaît, et si l'on regarde le tableau avec attention, on perçoit tous les détails. Le phénomène se produit, littéralement.

Il n'y a pas d'artifice, et il ne peut y en avoir. Toute lumière est éteinte, et les spectateurs intrigués examinent minutieusement, et peuveut tourner tout autour, en promenant leurs mains derrière, devant, sur le cadre, pour tâcher, mais inutilement, de découvrir le secret.

M. Ahl voudrait bien le connaître, ainsi que le propriétaire du tableau, car s'il est possible de mêler aux couleurs une substance qui les rende lumineuses pendant des années, la fortune de celui qui trouvera ce secret est faite. Mais M. Ahl n'a jamais été capable de refaire un tableau doué des propriétés de son fameux : « A l'ombre de la Croix. »

Le plus merveilleux reste à dire. C. H. Claudy, qui habita autrefois Springfield, et qui maintenant est directeur de « l'Inventeur américain » s'est intéressé à ce tableau à un point de vue scientifique, et est parvenu à le photographier à sa lueur propre. Il a prolongé l'exposition pendant 36 heures, et au développement, la peinture est apparue telle qu'on la voit dans le jour, sans la croix. — *Light of Truth.*

LES SOEURS BANGS DE CHICAGO

Nouveau témoignage rendu à leurs hautes qualités médianimiques

500 dollars offerts par le Dr Edson Smith.

Un article, publié récemment par un journal américain déclarait que le phénomène psychographique, obtenu dans les séances des sœurs Bangs, n'était dû qu'à des moyens frauduleux ; à l'emploi d'un simple coin en bois que l'une des sœurs introduisait entre les deux ardoises, lui permettant

d'en retirer l'enveloppe où elle avait été mise, de la glisser ensuite sous la porte d'une chambre voisine dans laquelle se tenait l'autre sœur qui lui servait de compère ; celle-ci décachetait la lettre, remplissait les pages blanches qui s'y trouvaient jointes et répondait aux questions d'une manière aussi précise que possible, puis renvoyait la lettre par le même moyen à sa sœur qui la réintégrait entre les deux ardoises.

Indigné de cette allégation diffamatoire, le Dr Edson Smith, de Santa-Ana (Californie), Spiritualiste convaincu et ardent investigateur de la vérité, résolut de vérifier le bien fondé de cette accusation et se rendit cet été à « Lily Dale » dans l'Etat de New-York où les sœurs Bangs ont l'habitude de passer chaque année deux mois, juillet et août, et qui est aussi le siège d'un institut où se réunissent tous ceux qui veulent consacrer leurs loisirs d'été à l'étude, soit des langues anciennes et modernes, des sciences psychiques, psychologiques — soit de théologie ou de toute autre branche comprise dans le cours des programmes suivis par les Universités. — Nous laissons la parole au Dr Smith et reproduisons textuellement le résultat de sa séance avec les sœurs Bangs.

« — J'écrivis chez moi, dans ma chambre où j'étais seul, le message suivant :

Lily Dale (N.-Y.). Le 24 juillet 1901.

« A un ami dans le monde des Esprits, capable d'établir une communication avec moi, dans les conditions présentes :

« Voudriez-vous me donner des faits qui ne peuvent être expliqués par la lecture de pensée et qui prouvent que les êtres humains ont une vie intelligente, personnelle, au-delà de la transformation appelée la mort ; que vous avez le pouvoir, sous des conditions convenables, de communiquer avec les personnes encore revêtues du corps grossier et matériel ?

« A vous, pour le progrès de la vérité spiritualiste.

« Dr Edson Smith. »

Je pliai ce papier avec quatre autres feuillets blancs que je mis dans une enveloppe fraîche que je fermai hermétiquement, et que je marquai d'un signe particulier, de manière qu'il fût impossible de l'ouvrir, sans le voir. Muni de cette lettre, je me rendis, à 10 heures du matin, au rendez-vous donné par les sœurs Bangs, dans leur villa et fut introduit dans une chambre située à l'Est et éclairée par une fenêtre sans rideaux et une porte extérieure sans persiennes.

Miss Bangs consentit de bonne grâce à ne prendre aucune part aux diverses opérations matérielles de la séance et me permit d'agir à ma guise. Je commençai donc par placer, sur sa prière, l'enveloppe entre deux ardoises que je liai ensemble de manière qu'il fût impossible au plus adroit

de les défaire sans instrument. Puis, j'appliquai sur le nœud un caillot d'encre, couvris les deux ardoises d'une troisième et tenant le tout fermement, avec les deux mains, nous engageâmes ensemble la conversation sur des sujets divers. Peu de temps après, Miss Bangs me dit qu'elle pensait que je n'avais pas adressé mon message à un esprit connu. Je lui répondis que non et elle ajouta qu'il était préférable de le faire. Elle quitta ensuite la chambre en me recommandant de prendre toutes les précautions nécessaires pour qu'il fût impossible de lire ce que j'écrirais.

J'écrivis alors sur une feuille de papier séparée, posée sur les deux ardoises que je ne perdis pas de vue un seul instant, les lignes suivantes : « Chère Minnie. J'ai été si heureux de recevoir de tes nouvelles, hier. Désires-tu me dire quelque chose concernant ta mère ou la mienne, ou Mabel ou Ora?

« A toi de tout cœur.

« EDSON. »

Je pliai ce papier, comme je l'avais fais de l'autre, avec soin et le plaçai, sur l'invitation du médium, sous la troisième ardoise, de façon à le soustraire complètement à la vue. Miss Bangs revint alors à sa place près de la table et, ayant pris un carré de papier, elle se mit à reproduire tous les noms que j'avais écrits moi-même dans les deux messages ; c'est-à-dire, d'Edson, Minnie, Mabel, Ora ; puis elle me nomma ceux qui étaient morts et ceux qui étaient vivants et me fit, en outre, la description de Minnie et des deux mères, comme si elles avaient été près de moi ainsi qu'elle le prétendait. Quelques instants plus tard, Miss Bangs demanda aux Esprits s'ils avaient fini et trois coups frappés dans les ardoises, d'une manière claire et distincte, annoncèrent que la communication était transmise. Le médium passa alors dans la chambre voisine pour me permettre de constater seul le résultat de l'expérience. J'enlevai d'abord l'ardoise supérieure, mais ne retrouvai plus la feuille de papier que j'avais mise dessous et qui était adressée à Minnie ; puis je déliai les deux ardoises dont la corde avait été laissée intacte et j'y trouvai mon enveloppe telle que je l'avais mise et dans le même état ; j'ouvris la lettre avec mon canif et je pus constater que non seulement les questions et les quatre feuillets blancs y étaient contenus, mais encore la feuille de papier destinée à Minnie.

Les quatre feuillets étaient remplis et portaient les réponses suivantes : « Dr Edson Smith. Cher ami de la terre. Nous sommes ici plusieurs amis chéris, en esprit, réunis tous près de vous, ce matin ; et bien que nous ne puissions répondre, avec une entière satisfaction, à ce que vous désirez savoir, apprenez que c'est parce que nous venons à vous d'après des lois et des éléments inconnus à la science matérielle. Tout effort que nous pourrions faire pour expliquer la science de notre venue en votre présence, par

un moyen extérieur, ou en d'autres termes par le langage des mortels, serait chose si vague que vous ne pourriez le comprendre ; car pour être à même de comprendre, il faudrait un terme de comparaison et cela est impossible. Le temps ainsi que votre désir profond et sincère pour la spiritualité vous attireront dans le domaine des éléments spirituels, de sorte que vous serez à même de comprendre intérieurement ce que nous savons et admettons, rendant ainsi vos connaissances de la vie élevée, supérieures à tout ce qui peut être transmis dans la langue des mortels.

« Nous autres esprits, nous perdons graduellement le souvenir des petits incidents de l'enfance et nous ne nous en rappelons que lorsque d'autres esprits en font mention. Il en est de même ici de notre vie avec vous. Le lien d'amour et de parenté devient plus intense, à la naissance spirituelle, et c'est par cette loi que nous sommes attirés vers la terre. Nous sommes capables de prendre part à vos épreuves et si ce n'était pas que nous comprenons la nécessité des conditions diverses de cette vie, nous serions très souvent malheureux. Mais dès la première leçon dans une vie plus élevée, nous apprenons que toutes choses sont ordonnées avec sagesse et que la vie spirituelle récompense toute intention pure, tout bon dessein ; et dans notre silence même nous vous aidons à supporter les épreuves qui vous semblent être des croix. Vous avez été amené dans ce champ de lumière dans un but de bienfaisance pour l'humanité. Il se peut que vous ne le compreniez pas maintenant, mais un peu plus tard cela vous viendra par le secours de votre propre organisme. Jusqu'alors soyez patient et vigilant. Des guides, d'un ordre d'intelligence plus élevé, vous aident pour cela dans vos travaux terrestres, tandis que des messagers intermédiaires agissent, et le temps vous conduira vers la lumière d'une compréhension parfaite.

« Ce que vous appelez « lecture de pensée » est le langage de l'âme, le langage de ceux qui ont traversé le fleuve qu'on nomme la mort. Et souvent, des esprits très supérieurs, revêtus encore de la forme terrestre, peuvent converser de la même manière. Ceci peut être très cultivé et compris par ceux de votre sphère. Et graduellement, ce principe est transmis par la loi naturelle de l'évolution.

« Nous souhaitons que Dieu vous avance dans cette grande belle vérité de la vie éternelle, du retour des esprits et de leur communion avec les mortels.

« Votre dévoué, en esprit. »

Sur l'une des pages était écrit :

« Cher Edson. Je ne puis t'écrire ce matin que quelques lignes ; mais je suis si heureuse pour toutes les occasions favorables que tu m'as données de venir à toi comme preuve de cette grande vérité. Je fais de grands efforts pour tâcher de comprendre et de posséder la loi par laquelle je puis venir à

toi, à l'aide de ton propre organisme spirituel, et alors je te communiquerai la connaissance de la vie future dont je me réjouis à présent.

Ma chère mère ainsi que la mère Smith sont avec moi et nous sommes très heureuses ensemble. Nous allons fréquemment voir Mabel et Ora ; et nous savons parfaitement quelle est la vie de nos bien-aimées ici. L'esprit voyage par la pensée. Désirer être en un lieu, c'est y être. De sorte que, quoique nous n'habitions pas tous la même sphère, nous allons et venons plusieurs fois par jour des différentes sphères de notre vie spirituelle, dans la vôtre et dans celle de nos chéries.

« Amitiés à tous ceux qui nous sont chers et surtout à toi mon bien-aimé, de ta femme affectionnée dans le Monde des esprits.

« MINNIE. »

Toute cette correspondance fut donnée clairement et sans l'intervention d'une main matière visible. Par quelle loi cela s'est-il accompli ? Devons-nous conclure, avec raison, que nos amis dont nous avons enterré les corps sont encore consciencieux, qu'ils sont des entités vivantes, des personnalités, capables sous certaines conditions de communiquer avec nous ?

Ou bien, ce phénomène est un cas de la matière traversant la matière par un procédé entièrement inconnu à la science ou bien c'est un tour de prestidigitation dont quelqu'un possède le secret.

Si c'est, en effet, une tromperie, je suis prêt à donner 500 dollars pour savoir comment le tour a été joué ; c'est-à-dire que je veux que le tour soit refait dans des conditions absolument analogues, et qu'on me dise la manière de le faire afin que je puisse l'exécuter moi-même.

Votre dévoué. Pour plus de lumières.

Dr EDSON SMITH

Adresse permanente : Santa-Ana (Californie).

Preuve palpable.

Les sœurs Bangs remportent une autre victoire.

Lyman C. Howe, le grand conférencier et spiritualiste bien connu aux Etats-Unis d'Amérique, eut l'occasion, pendant son séjour à Lily Dale, d'assister à une séance des plus remarquables donnée par les sœurs Bangs. En voici le compte rendu.

« Lily Dale est le centre de l'attraction intellectuelle et des merveilles psychiques. Les spiritualistes à la recherche de la vérité sont libéralement servis. Mercredi dernier, 21 août, le juge Clark de Willoughby, (Ohio), avocat jouissant d'une réputation d'honnêteté bien fondée et juge du tribunal civil, mit une enveloppe fermée contenant plusieurs feuillets blancs de papier et une lettre adressée à son fils, dans le monde des esprits, le tout revêtu du cachet « Leolyn », entre deux ardoises, et les tint constamment entre ses

mains, pendant que le médium tenait les autres extrémités. Pas un seul instant il ne l'abandonna. Il avait apporté avec lui de Willoughby deux ardoises rivées aux quatre coins par de forts clous en cuivre et quatre autres clous étaient placés au centre, entre les quatre extrémités.

Il mit celles-ci sur la table, et, par-dessus, les ardoises qui contenaient la lettre. A la fin de la séance les deux ardoises furent ouvertes, mais la lettre avait disparu. Les esprits, ayant été interrogés, répondirent qu'elle se trouvait entre les deux ardoises rivées. Le tout fut mis sous scellé, gardé à vue, et,à 6 h. 30, rendez-vous donné pour l'ouverture des ardoises, trente personnes invitées purent constater qu'il n'y avait aucunes traces de tentatives faites pour détacher les ardoises, les clous et les rivets étant restés intacts ; et, en les déclouant, on trouva à l'intérieur l'enveloppe contenant les feuilles de papier,toutes couvertes de messages écrits par le fils du juge.

C'est là « une preuve palpable » que le monde sera obligé de reconnaître et d'accepter.

Les sœurs Bangs obtiennent, en outre, journellement, des œuvres d'art qui sont faites dans des conditions telles et qui ont un caractère d'authenticité qu'il serait ridicule,pour tout homme intelligent,de supposer un instant qu'elles sont le résultat de la tromperie. »

LYMAN C. HOWE.

— Jusques à quand donc dira-t-on : « En vain parle la sagesse, on ne l'écoute pas : *Vox clamantis in deserto* » ?

Prof. C. MOUTONNIER.

LE MATÉRIALISME VAINCU

Un de nos correspondants qui habite la Charente, nous prie de faire connaître à nos lecteurs ce qui suit :

Chacun pourra tenter cette expérience bien simple.

« Prenez une canne ou une baguette de même longueur; perforez une de ses extrémités et fixez-y un crayon ordinaire. Recueillez-vous un peu et faites une invocation dans le sens suivant : Dieu Tout Puissant, permets à un des bons esprits qui m'environnent de se communiquer à moi. Répétez cette formule trois fois. Placez-vous de manière à pouvoir écrire, avec la baguette à la main et un cahier devant vous. Dans cette situation, priez votre famille, vos enfants, des voisins ou amis, de tenir la baguette à l'autre bout, chacun à leur tour, l'un après l'autre. Si vous pouvez écrire à un moment donné, c'est que celui qui tient la baguette est un peu médium; il est bien rare que sur cinq à six personnes, il n'y ait pas un médium ordinaire.

Lorsque vous sentirez la baguette se mouvoir entre vos doigts, dites : Etes-vous là? Voulez-vous me répondre? Si cela plaît à l'Esprit, la baguette écrira malgré vous : Oui.— ou bien. Je suis là. — Et la preuve que ce n'est pas vous qui écrivez, cette preuve, vous la ferez par des expériences immédiates qui sont absolument extraordinaires.

Pour cela, vous priez le médium, celui qui vous a fait écrire, d'aller dans une autre pièce ou ailleurs, de s'enfermer à clef et de faire une action quelconque, de toucher quelque chose, de compter de l'argent sur une table, de jeter une pensée sur une feuille de papier, de faire une addition, une soustraction, de toucher un objet, etc., etc.; vous lui direz par l'écriture tout ce qu'il aura fait au grand étonnement des spectateurs.

A cet effet, le médium après avoir accompli son action, revient et reprend sa place au bout de la baguette en la tenant toujours dans la main. Vous dites alors : Pouvez-vous me dire ce qu'un tel ou une telle vient de faire? La baguette écrira la réponse. Remarquez que la personne qui fait l'action peut aller très loin, quitter la maison; il y a là un œil qui la suit et qui la voit à travers tous les obstacles possibles.

Toutes ces choses doivent se passer en famille, ou dans un petit cercle d'amis; elles sont des plus morales, des plus passionnantes ; avoir soin d'en bannir la curiosité, la gaieté bruyante, faire les choses sérieusement. Nous ne sommes jamais seuls; les âmes libres sont partout; chacun peut avoir ainsi des preuves tangibles de l'existence des esprits, communier dans des effusions sympathiques, souvent avec ses chers disparus. C'est le triomphe complet de l'esprit sur la matière.

Essayez donc comme moi qui suis loin d'être un médium, bien que j'obtienne des résultats troublants. Beaucoup de sceptiques et d'esprits forts sont venus depuis dix mois à ces petites soirées intimes, et ils en sont sortis ébranlés. Je leur ai démontré par le phénomène brutal, par le fait, l'existence d'entités invisibles. Oui, il y a là, je le sens, une volonté forte, une intelligence originale, une pensée indépendante. Les religions ne peuvent s'offusquer de ces pratiques qui tendent à établir la prédominance de l'esprit sur la matière, à doter les foyers, les masses, de ce dogme consolant de l'immortalité de l'âme et de la perpétuité de la vie, laquelle n'a point d'interruption même dans le mystère de la mort; l'âme et la vie future sont la pierre angulaire des diverses églises qui se partagent les croyants; elles ont été créées pour elles et ne vivent que pour elles.

La méthode précitée est à la portée de tout le monde. Apportez-y un esprit grave, plutôt religieux; laissez de côté les questions d'intérêt, frivoles ou mondaines dont on ne s'occupe pas là-haut. Efforcez-vous de vous éclairer, de vous convaincre, de créer en vous un idéal qui orientera et ennoblira votre existence. J'ai réussi au-delà de mes espérances sans être médium et vous réussirez comme moi. Nous sommes déjà loin des tables tournantes.

Essayez, je vous en prie. » *Un ami de la vérité.*



LES GUÉRISONS MERVEILLEUSES
DE M. O. J. FELDMANN.

Les lecteurs de la *Revue Spirite* se rappellent que, dans mon article : « Cercle des recherches psychiques de Saint-Pétersbourg » *Revue Spirite*, mars, page 158), j'ai dit que parmi les membres dudit cercle, se trouve M. O. J. Feldmann, hypnotiseur bien connu. Or, M. Feldmann est, non seulement hypnotiseur, mais spirite de la première heure et investigateur consciencieux. Depuis bien des années il s'occupe de guérisons par le moyen du magnétisme et presque tous ses traitements furent couronnés de succès. La gazette *Novosti* cite une série de guérisons merveilleuses, faites par M. Feldmann. Voici les principales :

Au printemps de 1886, se trouvait à l'hopital Golicynskii Gospital à Moscou, dans la division du Dr Caspari, une malade à moitié paralysée, qui avait des hallucinations, ne prenait presque pas de nourriture et souffrait d'insomnie. Après deux séances seulement avec M. Feldmann, la malade se remit complètement. Aujourd'hui elle habite Smolensk, se porte à merveille et jamais pendant ces quinze années, depuis sa guérison, elle n'a eu de récidive.

En janvier 1886, M. Feldmann guérit à Kovno, en trois séances, une dame atteinte de paralysie des jambes. En août dernier, M. Feldmann reçut d'elle une lettre de remerciements pour sa cure merveilleuse, et dans laquelle entre autres choses elle lui dit qu'elle habite Christiania en Norwège, qu'elle se porte parfaitement bien et que depuis sa guérison, donc depuis quinze ans, elle n'a jamais été souffrante. Cette dame implore la bénédiction de Dieu sur M. Feldmann.

En septembre 1884, il guérit à Tiflis, au Caucase, par le magnétisme, un malheureux ivrogne, qui avait déjà les commencements du « delirium tremens ». Quelques séances suffirent pour éloigner le mal, et aujourd'hui M. Feldmann rencontre très souvent son patient à Moscou. Il se porte à merveille, a complètement cessé de boire, et ne trouve pas assez de mots pour lui témoigner sa reconnaissance pour cette guérison remarquable.

En 1893, M. Feldmann guérit en deux séances, à Varsovie, une dame qui, par suite d'hystérie, avait perdu la voix. Cette dame habite aujourd'hui Poniewicz (au royaume de Pologne) et depuis cette époque elle n'a jamais ressenti aucun malaise.

Or, ce ne sont que les quelques guérisons racontées par la gazette *Novosti*, journal quotidien, qui ne s'occupe que de politique ; mais le nombre des guérisons obtenues est incalculable.

JOSEPH DE KRONHELM.

UN DERNIER MOT SUR LES FOX

Nous n'importunerons plus nos lecteurs avec cette infortune. La fatalité s'est chargée de fermer brutalement notre souscription. Dans le numéro du mois dernier, nous faisions encore un pressant appel en faveur des cinq malheureux dont se composait la famille Fox-Jencken. Maintenant il est trop tard : *ils ne sont plus que deux* ! Le froid, la faim, les privations, la maladie ont fait leur œuvre. Deux enfants sont morts en janvier, et la mère en février. Le père, de chagrin, s'est donné à la boisson. Notre correspondante, indignée, ne veut plus lui faire parvenir aucun secours.

Il ne reste donc plus que la petite Lili, âgée de 3 ans et demi. Dieu ait pitié de la pauvre orpheline, de la petite fille de la grande Kate! Dieu ait aussi pitié de ceux qui, le pouvant, n'ont rien fait pour elle!

La somme que nous avons recueillie sera remise à la personne qui se chargera de la petite Lili (probablement son grand-père maternel), et nous demanderons qu'une couronne soit déposée sur la tombe des pauvres victimes de ce triste drame de la misère.

G. Béra.

INTELLIGENCE DES ANIMAUX

Voici une observation bien curieuse d'intelligence chez les animaux ; elle est communiquée à M. de Parville par un de ses correspondants :

Il y avait au Luxembourg, dans la cour intérieure, lorsque la Préfecture de la Seine, après la Commune, occupait les locaux maintenant affectés au Sénat, une cage dans laquelle se prélassait un magnifique perroquet. Un jour j'aperçus un moineau qui se posait sur le dessus de la cage. Aussitôt le perroquet monta lentement, de bâton en bâton, et appuya sa tête sur le haut de la cage. Le moineau passa son bec à travers les barreaux, se mit à gratter son ami, et, quand le perroquet en eut assez, il redescendit gravement, d'échelon en échelon. Le moineau réclamant le prix du service rendu, le perroquet, de sa patte, poussa les graines éparses jusque près des barreaux où l'oiseau les prit, une à ne, enchanté de la bonne aubaine.

*
* *

Cooper avait un chien qui s'appelait *Beau*. Il raconte :

« En me promenant près de la rivière, je remarquai de beaux lis d'étang qui flottaient à quelque distance de la rive.

« Il me prit envie d'en avoir un qui était moins éloigné que les autres, et j'essayai de le tirer à moi, en me servant de ma longue canne ; mais je n'y réussis pas et je m'éloignai.

« *Beau* m'avait observé avec beaucoup d'attention. Après m'avoir suivi pendant quelques pas, il retourna à l'endroit où étaient les lis, se jeta à l'eau et, comme je revenais de son côté, il nagea vers moi en portant entre ses dents, une des plus belles fleurs qu'il déposa à mes pieds.»

*
* *

Tim est un excellent chien de Londres, dont la mission est de quêter dans l'intérieur de la station anglaise de Paddington, pour les veuves et les orphelins des employés de la Cie du Great Western Railway. Son regard de bon chien tourné vers quelque train en partance ou en arrivée, Tim attend qu'un voyageur au cœur sensible vienne déposer son aumône dans la petite sacoche appendue à son collier. *N'oubliez pas les veuves et les orphelins du Great Western*, dit la légende inscrite sur la face externe de la tirelire de Tim.

Depuis sept années que Tim remplit son office à la station de Paddington, il a déjà récolté près de 10.000 francs. Les recettes de Tim sont variables. Le livre de sa comptabilité nous apprend qu'il a fait des journées de 25 francs, d'autres qui n'atteignaient même pas un pauvre shilling (1 fr. 25). Tim a eu des journées historiques, dont il se souvient peut-être. Il a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté la reine Victoria. Lors du dernier voyage de la reine, le train royal s'étant arrêté à la station de Paddington, la princesse H. de Battenberg remarqua le chien quêteur et en parla à Sa Majesté, qui donna l'ordre de faire approcher Tim. Tim sut avoir la contenance digne que comporte sa mission. Bien qu'il sortit à peine d'une furieuse chasse aux rats, et que sa robe conservât des traces de la poussière et de la boxe du combat, il se tint respectueusement devant la souveraine, et hocha trois fois la tête quand Sa Majesté, prenant à la main la sacoche, y déposa une belle livre sterling en or, en disant : « Tu es un bon vieux chien. » Tim quête le long des trains, mettant parfois une patte sur le marchepied dans l'attitude reconnaissante du quêteur.

L'ami des bêtes, revue mensuelle illustrée

Nécrologie

Obsèques civiles

Le Vicomte de Torres-Solanot, né à *Madrid le* 20 *janvier* 1840, est mort a cinq heures de l'après-midi le 24 janvier 1902.

Ce fut le dimanche 26 janvier à 10 heures du matin qu'eurent lieu les obsèques solennelles de notre inoubliable frère. Les six cordons du poële étaient tenus par les senors Almasqué, représentant la « Revista »; Estapa, pour la « Union Kardéciana »; Duran, ami intime ayant recueilli le dernier soupir du Vicomte; Brunet, pour le « Centro Barcelonès »; Palasi, pour la presse spiritiste; et Roca, pour les groupes de la Région.

Sur le char étaient déposées deux magnifiques couronnes de fleurs naturelles : l'une de la part de la famille et l'autre des spirites; cette dernière avec un beau nœud de ruban moiré couleur bleu ciel.

En tête du cortège marchaient : un neveu du Vicomte; Senor Fernandez, comme exécuteur testamentaire; Don Féliciano Oliveras et Don Jacinto Esteva (père) représentant son fils, président de « La Union » et du « Centro Barcelonès », qui n'a pu y assister par suite de la désincarnation de sa belle-sœur, Maria Grau, dont l'enterrement devait avoir lieu le soir du même jour.

Ont assisté aux obsèques de nombreux délégués parmi lesquels nous nous rappelons ceux des cercles : « Fraternidad » et « Aurora » de Sababell; « La Esperanza » de Saint-Martin; « La Union Fraternidad » de Manresa; « La Buena Nueva » de Gracia; « La Fraternidad Humana » et la revue « *Lumen* », de Tarrasa; la Sociedad Progresiva Femenina »; la « Logia Constancia, » etc., etc.

Nous avons remarqué dans le cortège les senoras Amalia Domingo, Lopez de Ayala, Dolores Zea, Baldrich, Fernandez, Teresa Camps, Mundo et autres; et les senors Navarro Murillo, Oliver, Ballesteros, Lopez (Quintin), Melcior, Aguarod, Pascual, Bach, Riera, Martinez, Portas, Fernandez (Angel), Lopez (Manuel), Aguilar, Bonet, Maris, Zimmermann, Alabau Freycinet, Baldrich, Parès, Tello, Burgos, Mundo, Puigdoller, Fontecha, Botella et bien d'autres dont nous n'avons pu retenir les noms.

Suivaient vingt voitures.

Le cortège a suivi la rue de Muntaner, traversant les rues de Consejo Ciento, Diputacion, Gran-Via et Ronda de San Antonio où le deuil a pris congé, la plupart des assistants continuant à suivre le convoi jusqu'au cimetière.

Avant de déposer dans le tombeau la dépouille corporelle de notre estimé ami, plusieurs discours furent prononcés par les frères Fernandez, Puigdoller et Aguarod, et par Amalia Domingo.

Senor Fernandez termina son discours en remerciant au nom de la famille de Torres-Solanot tous les assistants.

« Que l'esprit de notre cher directeur et maître continue, du sein de l'espace, à nous prêter son précieux concours dans notre œuvre d'Amour, de Paix et de Charité qui fut son idéal en ce monde! Et si les forces nous trahissaient dans ce travail, que le souvenir de son abnégation et de son activité constante nous serve d'exemple et soit un stimulant pour continuer la lutte jusqu'au moment de notre libération spirituelle!

(*Progrès spirite du* 20 *mars.*)

BIBLIOGRAPHIE

MADAME PIPER et *la Société Anglo-Américaine pour les recherches psychiques*, par M. SAGE avec une Préface de C. FLAMMARION.

Nous venons de parcourir le livre documenté de M. Sage sur les expériences de MADAME PIPER. Nos lecteurs connaissent ces expériences en grande partie, aussi nous ne les entretiendrons pas par le menu de ce volume extrêmement intéressant à des points de vue divers; il nous suffira de dire que tous les travaux mentionnés au cours de cette longue étude sont des plus concluants, sauf peut-être en ce qui concerne la télépathie. — C'est là une question extrêmement complexe qui ne saurait être résolue dans l'état actuel de la science; mais enfin nous trouvons que dans ces dernières années, cette question a bien avancé. Les Cumberland, les

Donato, les Ninoff et *tuti quanti* ont singulièrement aidé à fournir des preuves en faveur de la télépathie.

Ce qui nous a surtout intéressé dans ce volume, c'est que les expériences rapportées ont été entourées de garantie absolue.

Ce dernier fait est du reste attesté par Camille Flammarion, qui a fait à cet ouvrage une très remarquable préface, dont nous donnerons les lignes suivantes comme conclusion à cette courte note bibliographique. « La fraude paraît éliminée des hypothèses explicatives, en ce qui concerne Mme Piper. Les précautions ont été prises. Les faits rapportés peuvent être considérés comme réels. »

Voilà donc des conclusions qui permettent de lire l'ouvrage de M. Sage en toute confiance et c'est pourquoi nous engageons vivement nos lecteurs à le faire. E. B.

A PROPOS DES PLANTES MAGIQUES

Evidemment, l'homme ignore encore de nos jours, tous les bienfaits qu'il pourrait retirer des plantes.

Il existe même une botanique occulte avec laquelle on pourrait préparer des breuvages, des philtres, des onguents, des élixirs et des mixtures, desquels la pauvre humanité pourrait tirer de grands avantages.

Quelques auteurs contemporains parmi les occultistes ont déjà abordé le sujet, mais il reste tant à faire qu'on peut dire qu'un *Traité des plantes magiques* serait une bonne fortune ; aussi sommes-nous heureux de signaler à l'attention de nos lecteurs, un petit volume très intéressant de Sédir qui vient de paraître avec ce titre suggestif : *Les plantes magiques*.

Nous devons assurer cependant, après avoir lu le volume, que l'auteur ne justifie pas assez son titre, car il traite, à côté des plantes, de beaucoup d'autres sujets, entres autres de la Palingénésie ; mais enfin le règne végétal est étudié successivement en lui-même et dans ses relations avec l'homme et l'Univers.

L'auteur étudie également la plante comme nourriture, comme remède et comme ingrédient magique ; enfin, l'ouvrage se termine par un vocabulaire botanique qui donne un assez grand nombre de plantes et pour chacune d'elles ses correspondances et ses propriétés curatives et magiques.

Bien que fort incomplète, cette œuvre pourra être d'une grande utilité aux occultistes ainsi qu'à tous les autres lecteurs de revues spiritualistes, car elle n'est point banale et comporte un intérêt très attachant, comme du reste tout ce qui sort de la plume de l'éminent professeur de l'*Ecole des sciences hermétiques*.

Le livre édité par Chacornac se trouve également à la librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques ; son prix est de 2 francs.

ERNEST BOSC.

P. S. — Nous annonçons également comme venant de paraître : LA TRANSMUTATION DES MÉTAUX, *l'or alchimique et l'argentaurum*, 1 vol. in-12 de 48 pages, 1 franc.

En vente à la librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e Année. Nº 5. 1er Mai 1902.

LES ORIGINES
DU
SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE

Faits et témoignages tirés « d'Emma Hardinge » (*Suite*) (1).

Le sénateur Tallmadge (1852).

Parmi les personnes qui protestèrent avec le plus d'indignation contre la malignité des attaques du *National Intelligencer* de Washington, contre le juge Edmonds et sa croyance, se trouve l'Hon. N. P. Tallmadge, sénateur distingué, ex-gouverneur du Wisconsin, ami personnel et collègue du juge.

Dans une lettre pleine de remarques hardies et de perspicacité qu'il

(1) Voir le numéro de mars.

adressa à ce journal, il repousse avec vivacité les accusations portées contre les spirites, au nombre desquels il se range, et ajoute :

« Et laissez-moi vous assurer qu'il y a dans ce grand pays quelques intelligences que l'on compte parmi les plus brillantes et les plus élevées, et qui, par une investigation approfondie, sont arrivées à la même conclusion que moi. »

Au sujet du juge Edmonds, il dit ceci :

« J'avais entendu parler depuis longtemps des « Knockings de Rochester », mais je n'y avais fait aucune attention ; bien au contraire, je les considérai comme une illusion qui passerait bientôt. J'ai conservé cette impression jusqu'au printemps dernier (1852) où mon attention fut attirée sur les attaques dont le juge Edmonds était l'objet de la part des journaux à cause de sa croyance aux manifestations. Je connais le juge Edmonds depuis trente ans, j'ai appliqué les lois dans les mêmes cours de justice, j'ai été avec lui sénateur de New-York, j'ai été son collègue à la Cour de correction des erreurs, la plus haute Cour de l'Etat. Depuis ce temps il a été juge à la Cour Suprême et plus récemment à la Cour d'Appel où il occupe un rang distingué et bien mérité parmi les juges éminents de cette Cour, dernier ressort de la justice de l'Etat de New-York. Je le tiens pour un homme d'une éducation classique achevée, pour un jurisconsulte doué des qualités de pénétration et de sûreté de vues, et par dessus tout je l'estime comme un homme d'une intégrité irréprochable. Sachant tout cela, j'en conclus que s'il croit aux manifestations, c'est qu'elles méritent tout au moins qu'on s'en occupe. »

Outre cette lettre, le gouverneur Tallmadge en publia plusieurs autres adressées à quelques-uns des personnages les plus distingués du pays, qui étaient ses amis intimes. Comme elles sont toutes remplies d'incidents du caractère le plus étonnant, leur lecture excita l'intérêt et la surprise la plus grande, surtout si l'on considère la nature indiscutable de l'autorité dont elles émanent. La place dont nous disposons ne nous permet d'en reproduire qu'une ou deux, et nous choisirons d'abord une lettre adressée par le gouverneur Tallmadge à Mme Hélène N. Witman, le célèbre poète de Rhode-Island.

Cette lettre a déjà été publiée en substance, mais celle que nous donnons est copiée des manuscrits fournis par l'honorable écrivain lui-même ; elle diffère donc quelque peu de ce qu'on connaît, et il est probable que ces notes prises immédiatement après les manifestations contiennent une expression plus fidèle des sentiments de l'écrivain que l'article qui fut publié.

Baltimore, 12 avril 1853.

« L'hon. N. P. Tallmande à Mme Helen N. Witman.

Chère Madame. Je profite de quelques instants où je suis retenu ici pour vous faire un récit plus complet des manifestations physiques auxquelles une précédente lettre fait allusion.

Dans ce récit je me bornerai à celles qui disent provenir de l'Esprit de John C. Calhoun. J'ai reçu de lui de nombreuses communications depuis le commencement de mes recherches. Je les ai obtenues par les raps, par l'écriture, par un médium parlant, et elles sont du caractère le plus extraordinaire... A l'arrivée des demoiselles Fox, à Washington, en février dernier, j'allai les voir, et je reçus aussitôt une communication disant venir de Calhoun. Je posai alors mentalement la question suivante :

« Pouvez-vous faire quelque chose pour me confirmer la vérité de ces révélations et enlever de mon esprit toute ombre d'incrédulité ? »

A quoi je reçus la réponse suivante :

« Je vous ferai une communication lundi à 7 h. 1/2. Ne manquez pas de venir ici. Je vous donnerai alors l'explication. John C. Calhoun. »

Je dois faire remarquer ici que *toutes* les communications dont il est question dans cette lettre furent dictées au moyen de l'alphabet, les lettres étaient frappées une à une et inscrite par moi au fur et à mesure jusqu'à ce que le mot, ou la phrase, fut achevé.

Je vins donc le lundi convenu, et reçus la communication suivante :

« Mon ami, on vous adresse souvent la question : Quel bien peut-il résulter de ces communications? Je vous répondrai : Elles ont pour but d'harmoniser l'humanité, et de convaincre les sceptiques de l'immortalité de l'âme. »

J'interromps ici mon récit pour faire remarquer qu'étant à Bridgeport en 1850, j'ai reçu, par un autre médium, une communication d'un Esprit se disant W. E. Channing, qui rappelle fortement la phrase ci-dessus. En réponse à la question : Que se proposent les Esprits par ces manifestations? il fut épelé : « Unir l'humanité et convaincre les sceptiques de l'immortalité de l'âme. »

Pendant la communication ci-dessus, à Washington, la table s'agitait de côté et d'autre, et quand nous nous fûmes tous reculés de façon que personne ne pût la toucher, le plus proche de nous étant au moins à deux pieds d'elle, elle s'agita, absolument sans contact, s'écarta de trois à quatre pieds, et reprit sa première position. La même chose se reproduisit du côté opposé, puis un côté se leva quelques instants et elle retomba sur le parquet. Désireux de connaître son poids, car c'était une lourde table de salle à manger, capable de contenir une donzaine de personnes, je plaçai les

mains dessous et j'essayai de la soulever, mais je ne pus la lever d'un pouce. Alors je me mis debout, et j'exerçai toute ma force, mais inutilement. Je priai alors les trois dames de m'aider et tous ensemble nous fîmes effort pour la soulever jusqu'à ce que le dessus de la table en craquât, mais sans la bouger. Je m'aperçus alors qu'une force spirituelle la fixait au sol et je dis :

« Les Esprits veulent-ils me permettre de soulever la table ? »

Aussitôt je pus l'enlever seul et sans le moindre effort.

Après cela, le dialogue suivant s'engagea :

D. — Pouvez-vous soulever la table entièrement du sol pendant que je serai dessus ?

R. — Oui, donnez-moi la table carrée.

La table en question était en cerisier, elle avait quatre pieds, c'était une assez grande table à thé. On l'apporta, on leva les battants, et je m'assis au milieu. Les trois dames posèrent dessus leurs mains, augmentant ainsi le poids de 200 livres qui s'y trouvait déjà. Deux pieds se levèrent d'abord du sol, puis les deux autres se mirent au niveau des premiers, et la table entière resta suspendue en l'air à six pouces du sol. Etant assis dessus, je sentais un mouvement doux, comme si elle flottait. Elle resta quelques instants suspendue et redescendit doucement.

A une réunion suivante, l'Esprit qui se disait mon ami Calhoun me dit d'apporter trois sonnettes et une guitare pour montrer son pouvoir physique. J'apportai donc des sonnettes de grandeurs différentes, la plus grande était une sonnette de table. On mit sous la table un tiroir retourné et les sonnettes dessus.

Nous nous assîmes, les trois dames et moi, en plaçant nos mains sur la table. Les sonnettes se mirent à jouer un carillon rhythmé pendant que de nombreux coups marquaient la mesure.

Quand les coups eurent cessé, les sonnettes se mirent à sonner violemment pendant plusieurs minutes, elles se posèrent sur mon pied, puis vinrent frapper la table assez violemment pour faire sauter les flambeaux.

Lorsque le bruit eut cessé je sentis distinctement une main saisir mon pied, ma cheville et mon genou à plusieurs reprises. On me dit de placer la guitare sur le tiroir. Nous nous assîmes comme précédemment. La guitare résonna d'abord doucement et modula un accompagnement, puis les notes prirent plus de force et une symphonie fut hardiment attaquée. Les sons diminuèrent, et s'affaiblirent dans le lointain, puis ils allèrent encore en se renforçant et enfin s'éteignirent en des accords d'une beauté indéfinissable.

J'ai entendu jouer de la guitare par les mains les plus habiles, mais je n'aurais jamais cru cet instrument capable d'émettre des sons d'une beauté, d'une puissance, d'une grandeur aussi impressionnantes que ceux que j'en-

tendis cette nuit-là. Quand la musique eut cessé, les raps épelèrent : « C'est ma main qui vous a touché ainsi que la guitare. Calhoun ».

Le phénomène suivant se produisit à la prochaine séance avec les demoiselles Fox. Il y avait là : le général Hamilton, le général Waddy Thompson, de la Caroline du Sud, et moi. On nous dit de placer la Bible fermée sur un tiroir sous la table. C'était une petite bible de poche imprimée très fin.

Pendant quelque temps de nombreux raps battirent une marche que nous avions demandée. Ils s'affaiblirent comme des pas qui s'éloignent et cessèrent entièrement et d'autres raps ayant donné le signal de l'alphabet épelèrent ce seul mot : « Regardez ».

Je pris le livre avec précaution, car il était ouvert et je voulais m'assurer de l'endroit. On épela : « Lisez » en donnant les numéros des versets qu'on désirait que je lise. Pendant cette lecture de violents coups accentuèrent avec une force étrange les sentiments exprimés.

Le livre était ouvert à l'évangile de saint Jean, chap. III ; les versets à lire étaient les suivants :

« 8 — L'Esprit souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est de même de quiconque est né de l'Esprit.

« 11. — En vérité, en vérité, je vous le dis : nous parlons de ce que nous savons, et nous attestons ce que nous avons vu ; mais vous ne recevez pas notre témoignage.

« 19. — Et ceci est la condamnation : que la lumière est venue dans le monde et que les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs actes sont mauvais.

« 34. — Car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, car Dieu ne donne pas l'esprit par mesure ».

Après cela on me dit de placer plusieurs feuilles de papier à lettre avec un crayon sur le tiroir sous la table. Bientôt nous entendîmes le bruit du crayon sur le papier et on frappa : « Prenez et taillez le crayon. » Je regardai sous la table et ne trouvai pas d'abord le crayon ; en continuant à chercher je le trouvai à 3 ou 4 pieds de là, la mine brisée. Je le taillai donc et le replaçai sur le tiroir. J'entendis encore le bruit du crayon, et quand les raps nous dirent de ramasser le papier nous trouvâmes bien des griffonnages des deux côtés, mais rien de lisible. Les raps épelèrent : « Le pouvoir n'est pas assez fort ce soir, mais je désire vous convaincre que je puis écrire. Si vous venez vendredi à sept heures précises, j'écrirai une phrase courte. John C. Calhoun ».

Nous arrivâmes donc au rendez-vous, nous nous assîmes comme d'habitude les mains posées sur la table. Je déposai mon porte-crayon d'argent sur le tiroir placé sous la table, et m'étant mis en communication par les raps



avec l'esprit de Calhoun, je dis : « Mon ami, je désire que la phrase soit de votre propre écriture, afin que vos amis vous reconnaissent bien. » Il répondit : « Vous reconnaîtrez l'écriture ». Bientôt nous entendîmes le mouvement rapide du crayon, le froissement du papier, et les mouvements du tiroir. On me dit alors de regarder sous le tiroir. Je trouvai mon crayon en dehors du tiroir, les feuilles que j'avais placées dessus étaient à l'intérieur, en désordre, et sur la feuille du dessus il y avait écrit :

« I'm with you still ». (Je suis encore avec vous.)

J'ai montré cette phrase au général Hamilton, ancien gouverneur de la Caroline du Sud, au général Waddy Thompson, ancien ministre du Mexique, au général Robert Campbell, de la Havane, ainsi qu'à d'autres amis intimes de M. Calhoun. Je l'ai montrée aussi à l'un de ses fils, et tous ont affirmé que c'était un *fac-simile parfait de l'écriture de John C. Calhoun*. Le général Hamilton et la générale Macomb, qui possèdent beaucoup de lettres particulières de Calhoun, ont indiqué comme particulièrement significatif l'habitude constante qu'il avait d'abréger *I am* en *I'm* ; de sorte que cette phrase : « I'm with you still » toute courte qu'elle soit, caractérise nettement et son style et son genre.

Très sincèrement votre
N. P. TALLMADGE ».

VICTOR HUGO ET LE SPIRITISME

Au moment même où paraissait notre article sur *le Centenaire de Victor Hugo* (numéro de mars dernier), un érudit et très obligeant lecteur de la Revue nous écrivit qu'il se rappelait avoir lu quelque part un article du plus grand intérêt au sujet des communications obtenues avec la table chez Victor Hugo, à Jersey : un esprit avait dicté des vers d'une magnifique envolée qui avaient fait sur le grand poète lui-même une très vive impression. Nous priâmes notre aimable correspondant de poursuivre les recherches qu'il avait commencées ; et peu de jours après, nous recevions de lui communication d'un numéro du *Journal* du 17 juillet 1899, dans lequel se trouvait précisément l'article en question. Il vient s'ajouter très à-propos à la série des documents que nous avons publiés ou rappelés ; et nous pensons que les lecteurs de la Revue ne seront pas fâchés d'en prendre connaissance.

Cet article, intitulé : *La querelle des spirites*, n'est pas autre chose qu'un interview de Camille Flammarion par un spirituel chroniqueur du *Journal* et motivé par la prétendue apostasie, — en matière de spiritisme, — de l'illustre astronome.

On se rappelle que ce dernier, au cours d'une étude publiée en mai 1899 dans les *Annales politiques et littéraires*, avait émis certaines opinions qui, faussement interprétées et rapportées par quelques journaux, avaient soulevé dans la presse, dans le public et parmi les spirites, un assez gros émoi. Cet émoi, chez les spirites, n'avait pu être apaisé que grâce à la publication d'un interview, signé Ed. Bourgès, dans le *Figaro* du 10 juillet, et reproduit dans la *Revue Spirite* du mois d'août suivant.

Il faut croire que, pour une partie de la presse, cet interview avait passé inaperçu, puisque c'est vingt jours après que le *Journal* publiait l'article de M. Paul Bonhomme, contant sa visite à Juvisy. Le voici presque en entier, sauf quelques lignes sans importance du préambule et de la fin.

« Le facteur, précisément, venait d'apporter un paquet de coupures de journaux, commentant la « lettre retentissante » et la déclaration.» du grand astronome, et ce fut avec un sourire d'aimable ironie que le destinataire accueillit cette volumineuse communication. En effet, à l'encontre de ce que l'on suppose, il n'avait depuis le bruit fait autour de l'incident, ni écrit une ligne, ni prononcé un mot qui pût justifier le reproche qu'on lui adresse.

Sa prétendue « lettre rendue publique » est de pure invention. Ses soi-disant confidences n'ont jamais été faites. Je crois donc avoir eu la primeur de ses déclarations sur la question.

Pour tout dire d'un mot, le célèbre « Flamm », comme on l'appelle familièrement dans la maison, a toujours eu sur le spiritisme les idées qu'il professe aujourd'hui. Ce n'est donc pas un « lâcheur », mais un curieux qui cherche, qui interroge, qui veut éclairer sa religion de savant, en suivant la seule méthode permettant d'aboutir à des conclusions positives ; et les siennes ont toujours été passionnément discutées.

Quand, il y a trente ans, il proclama que l'astronomie allait se transformer, qu'elle cesserait de s'arrêter aux mathématiques pour étudier la constitution *physique* des autres mondes, on cria à l'hérésie. Le Verrier plus poli, le traita de poète. Or, s'il est parfois affirmatif, parfois aussi il fait des réserves.

C'est d'une de ces réserves que la querelle actuelle est née.

— Ai-je, comme on me le reproche, abjuré avec éclat les recherches spirites, en soutenant que tous les spirites sont des hallucinés ? Rien n'est moins exact, me déclare mon illustre interlocuteur.

A 18 ans, j'assistais aux séances de la société spirite d'Allan Kardec ; et, dès cette époque, j'émettais, à propos des communications signées *Galilée* les mêmes doutes sur l'identité des esprits qui se communiquent. On croyait alors que « Jupiter » était un monde délicieux et charmant, favorisé d'un printemps perpétuel. Je fis mes réserves ; et c'est ainsi que j'ai été conduit à présumer qu'il y avait là, très souvent, des reflets de la pensée des expérimentateurs ; pas autre chose. Or, l'hypothèse même du reflet de la pensée n'explique pas tout ; et j'estime qu'il y a des forces inconnues aussi dignes d'être étudiées que tous les problèmes scientifiques.

Quant à l'origine de la discussion actuelle, la voici : Je termine, en ce moment, un ouvrage dont j'ai publié des fragments dans les *Annales*. L'un de ces chapitres traite des communications obtenues par Victor Hugo, à Jersey, à l'aide de coups

frappés par le pied d'une table ; et j'en signale de curieuses, notamment celle-ci :

Mme Victor Hugo et son fils François étaient presque toujours à la table. Vacquerie et quelques autres ne s'en approchaient qu'alternativement. Hugo jamais. Il remplissait le rôle de *secrétaire*, écrivant à l'écart — sur des feuillets — les dictées de la table qui frappait du pied, à raison d'un coup pour la lettre A, de deux coups pour la lettre B, etc.

En général, la table, consultée dans ces conditions, annonçait immédiatement la présence de poètes, tels que Molière, Shakespeare, Camoëns ; d'auteurs dramatiques et d'autres personnages célèbres, tels que Galilée, Alexandre le Grand, etc... Mais, la plupart du temps, lorsque ces esprits étaient consultés et qu'on les interrogeait, la table, à la place du nom qu'on attendait, frappait celui d'un être imaginaire, de « l'Idée » ou de « l'Ombre du Sépulcre ». Je dois dire, pourtant que Galilée a signé, au moyen de cette transmission, des pages admirables sur l'astronomie.

Or, un jour, les esprits, qui répondaient souvent en vers aux questions posées, demandèrent qu'on les interrogeât également en vers. Victor Hugo prépara deux questions, et, le lendemain Molière ayant répondu à l'appel, l'auteur de la *Légende des Siècles* lui dit :

Les rois et vous, là-haut, changez-vous d'enveloppe ?
Louis quatorze, au ciel, n'est-il pas ton valet ?
François premier est-il le fou de Triboulet,
Et Crésus, le laquais d'Esope ?

Molière resta muet.

— Qui est donc là ? demanda-t-on à la table.

– L'ombre du Sépulcre... répondit-elle.

Et elle dicta :

Le Ciel ne punit pas par de telles grimaces
Et ne travestit pas en fou François premier ;
L'Enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Un peu déconcerté de la familiarité de la leçon, Victor Hugo, insistant pour s'adresser à Molière, posa la seconde question.

VICTOR HUGO A MOLIÈRE

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui, près d'Othello, sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière,
Ta visite splendide honore ma maison.
Me tendras-tu, là-haut, ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon ;
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles ;
Car je sais que le corps y trouve une prison
Mais que l'âme y trouve des ailes !

On attendit. Molière ne répondit pas. C'était encore l'Ombre du Sépulcre qui parlait. Et vraiment nul ne peut lire sa réponse sans être frappé de son ironique grandeur :

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres,
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau,
Rentre dans ton silence et souffle tes chandelles,
Rentre dans cette nuit d'où quelquefois tu sors,
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles,
Par dessus l'épaule des morts !

La leçon était dure. Indigné de la conduite des esprits, Victor Hugo jeta son cahier et quitta la salle.

Il faut reconnaître que les communications dictées par la table sont d'une grande élévation de pensée et d'une langue superbe. L'auteur des *Contemplations* a toujours cru qu'elles émanaient d'un être extérieur, indépendant de lui, parfois même hostile, discutant avec lui et le rivant à sa place ; et pourtant en parcourant ces trois cahiers — car ils ont été conservés — on ne peut se défendre de l'idée que c'est là du « Victor Hugo ». C'est du Victor Hugo que l'on entend ; parfois même du Victor Hugo sublime.

Loin de moi la pensée d'accuser un seul instant ni Victor Hugo, ni Vacquerie, ni aucun des assistants d'avoir triché, d'avoir consciemment créé des phrases pour les reproduire par le mouvement de la table. A cet égard, pas de discussion.

Il ne reste donc que deux hypothèses : ou une action inconsciente de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, d'un ou plusieurs des assistants ; ou la présence d'un esprit indépendant.

Eh bien ! nous dit en concluant M. Camille Flammarion, quant à moi, j'admets les deux hypothèses, sans me prononcer encore pour l'une à l'exclusion de l'autre, et en déclarant que l'une comme l'autre est pleine de difficultés. On ne conçoit, en effet, ni comment Victor Hugo, qui n'était pas à la table, puisqu'il remplissait à distance le rôle de secrétaire, a pu sans en avoir conscience, agir sur la table pour la mouvoir et lui faire dicter cette splendide réponse, ou agir également à son insu sur les cerveaux présents ; ni comment, d'autre part, un esprit invisible et anonyme a pu répondre ainsi par le style même du poète. Je me rappelle avoir souvent discuté avec Victor Hugo lui-même, et jamais nous n'avons pu conclure...

Ces cas se renouvellent journellement ; mais les spirites convaincus de l'identité des esprits n'admettent pas la discussion. Peut-être ont-ils tort. Voilà tout ce qui nous sépare.

Par conséquent, le problème psychique se pose et n'est pas résolu.

Ce que j'affirme, c'est que nous ignorons beaucoup de choses. Or, c'est en cherchant qu'on trouve...

PAUL BONHOMME.

Il semble qu'après Victor-Hugo et C. Flammarion il n'y ait plus rien à dire. Nous nous permettrons cependant quelques réflexions.

On nous dit qu'en parcourant les trois cahiers de communications obtenues par Victor Hugo, on ne peut se défendre de l'idée que c'est là du « Victor Hugo ». Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Ne se fréquentent ordinairement, que ce soit en haut, que ce soit en bas, que les esprits qui se ressem-

blent. Victor Hugo ne pouvait avoir affaire qu'à trois sortes d'esprits : des inférieurs, des égaux ou des supérieurs. Nous pouvons écarter tout de suite les inférieurs, dont il se serait vite lassé, et qui, d'ailleurs, on le comprend, auraient été les premiers à ne pas oser aborder un pareil questionneur dans le cénacle d'élite qui l'entourait. Reste les égaux et les supérieurs. Pour ces derniers, on peut très bien admettre qu'ils n'aient pas jugé le moment venu d'ouvrir plus grandes les portes mystérieuses de l'au-delà, sinon au poète lui-même, du moins à d'autres que lui. Et cela résulterait de la réponse qui lui fut faite, non par Molière interrogé, mais par ce personnage énigmatique qui se nomme lui-même: « L'Ombre du Sépulcre ». Imaginons cependant que ces portes aient été entr'ouvertes jusqu'à laisser tamiser quelques rayons éblouissants pour le poète. Eh bien ! croit-on que cela aurait converti la masse? Ses enthousiasmes, ses extases n'auraient-ils pas été mis sur le compte d'une imagination de poète en délire? Est-ce que, parmi ses admirateurs mêmes, il n'en est pas beaucoup, à l'heure qu'il est, qui relèguent au dernier plan, dans ses œuvres, ce que, nous spiritualistes, nous y admirons le plus? N'entend-on pas dire fréquemment de lui, et cela le plus respectueusement du monde, ce qu'on disait déjà, dans l'antiquité, d'Homère : *Sæpe dormitat Homerus*; souvent Homère sommeille ?

Assurément, on ne peut admettre, dans le cas qui nous occupe, que ce soit V. Hugo qui ait voulu se donner une leçon à lui-même ; et, d'autre part, la vénération qu'avaient pour lui ceux qui l'entouraient était trop grande pour qu'on puisse leur supposer une pensée hostile au poète, pensée qui se serait réflétée chez le médium, lequel, de son côté, l'aurait transmise inconsciemment par des coups frappés. — Reste la question du langage. Eclaircissons ce point. Pour les esprits, il n'y a pas de langages articulés, analogues à ceux auxquels nous sommes habitués. C'est, comme le dit Falcomer, la faculté de lire la pensée qui constitue, après la mort, le langage de l'esprit, et ce langage, sans signification pour les incarnés, peut être sonore et lumineux pour les esprits. Quoi de surprenant, dans ces conditions, que « l'Ombre du sépulcre », lisant la pensée et, par conséquent, ayant une notion précise de la forme du langage de son interlocuteur, s'en soit servi pour lui dicter sa réponse?

Existe-t-il un écrivain français qui ait un style supérieur à celui de V. Hugo ? qui apporte, dans l'expression de sa pensée, plus de clarté, d'harmonie et de grandeur? — S'il n'y en a pas, nous ne pouvons pas concevoir d'esprit, quelque grand qu'il soit, employant, pour lui répondre, une autre manière que la sienne d'exprimer sa pensée. Le Christ lui-même ne parlait-t-il pas le langage de ceux qui l'entouraient pour se faire comprendre d'eux ? Ne recourait-il pas fréquemment, dans son enseigné-

ment à ses disciples ou à la multitude, à des paraboles, c'est-à-dire à des images qui leur étaient familières ? N'a-t-il pas dit, lui, qu'il était envoyé par son père ? N'a-t-il pas fait ce qu'on appelait des miracles ? N'a-t-il pas prêché la doctrine la plus admirable qui fut jamais et dont le spiritisme n'est aujourd'hui que l'écho ? Et cependant, combien en est-il encore qui disent, comme les soldats chargés de le garder sur le calvaire : Lorsque Jésus était attaché sur la croix, il n'a pu se sauver..... Donc, le problème psychique n'est pas résolu ; il se pose toujours ? On nous dit aujourd'hui qu'il y a des esprits. — La preuve. — Cette preuve, on l'a tous les jours ; et l'on ne s'en va pas moins répétant : le problème psychique n'est pas résolu : rien n'est moins douteux. Eh bien ! non il ne le sera jamais pour tout le monde, parce que ce n'est pas possible, du moins tant que notre planète méritera d'être classée dans les mondes inférieurs. Mais croyez bien qu'il a été et qu'il sera résolu pour les hommes de bonne volonté, qui ont des oreilles pour entendre et des yeux pour voir. Et Victor Hugo était de ces derniers, si l'on s'en rapporte au témoignage de ses écrits postérieurs aux communications de Jersey.

Dans *Les Misérables* (livre VII, chap. VIII), il dit ceci :

« Nous saluons qui s'agenouille.

« Une foi ; c'est là pour l'homme le nécessaire. Malheur à qui ne croit à « rien !.....

« ..... nous croyons qu'un perpétuel souvenir du tombeau convient aux « vivants...

« Il y a la conscience matérielle ; nous la voulons. Il y a aussi la grandeur « morale ; nous y tenons.

« Les esprits irréfléchis et rapides disent ;

« — A quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère ? A quoi servent-« elles ? Qu'est-ce qu'elles font ?

« Hélas ! en présence de l'obscurité qui nous environne et qui nous attend, ne sachant pas ce que la dispersion immense fera de nous, nous répondons : Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celle que font ces âmes. Et nous ajoutons ; Il n'y a peut-être pas de travail plus utile.

« Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais.

« Pour nous, toute la question est dans la quantité de pensée qui se mêle à la prière.

« Leibnitz priant, cela est grand, Voltaire adorant, cela est beau. *Deo erexit Voltaire.*

« Nous sommes pour la religion contre les religions.

« Nous sommes de ceux qui croient à la misère des oraisons et à la sublimité de la prière ».

Cette foi de V. Hugo, exposée en termes si nets, si graves et si profonds, n'était pas une foi vague, faite de mots vides ; mais une foi solide basée sur

la certitude de l'immortalité de l'âme. C'est lui-même qui avait inscrit sur « le fauteuil des ancêtres », à Hauteville-House, ces mots expressifs et grandioses qui parlaient à tous ceux qui s'asseyaient à l'entour : *Absentes adsunt* ; les disparus, ceux qu'on croit absents, sont là, près de nous. On voyait et on sentait là comme une évocation perpétuelle aux invisibles bien-aimés.

Ces idées sur la mort et l'immortalité, qu'on trouve répandues dans toute l'œuvre du grand poète, n'étaient pas le fruit d'un engouement passager ou même de quelques années. Elles l'ont, si nous pouvons nous servir de cette expression, hanté jusqu'à son dernier souffle.

Il avait dit quelque part, dans *Les Misérables* :

« La mort, c'est l'entrée dans la grande lueur ».

Le dernier vers qu'on entendit sortir de sa bouche fut la confirmation émouvante de cette pensée là :

« C'est ici le combat du jour et de la nuit. »

L'immortel poète luttait avec la nuit qui l'envahissait et l'étreignait et son regard presque éteint, fuyant l'ombre, percevait déjà les rayons de la grande lueur dans laquelle son âme triomphante allait entrer.

ALGOL.

LA SCIENCE DES RELIGIONS

I

L'UNITÉ DES RELIGIONS

C'est sous ce titre qu'a été publié, dans les dernières années du siècle qui vient de finir, un travail de haute valeur dont l'auteur appartenait à l'illustre famille des Burnouf, tous linguistes, philologues, orientalistes et pourvus d'une érudition d'ordre absolument supérieur.

C'est l'origine des religions, disons plutôt de la religion, qu'Emile Burnouf a prise pour sujet de sa savante étude et c'est ce travail que nous allons analyser, ici, en essayant d'en faire ressortir la portée profonde et originale aux yeux de ceux-là mêmes que ne préoccupent pas d'habitude des questions de cette nature, en nous réservant de terminer cette exposition par quelques réflexions et commentaires qui, mettant en parallèle les découvertes de la philologie, avec les données de la Doctrine spiritualiste, pourront, nous l'espérons du moins, fournir aux lecteurs de la *Revue spirite* quelques aperçus intéressants.

Constatons tout d'abord, dit notre auteur, qu'à côté des opinions plus ou moins partiales de certains écrivains spéciaux qui, si difficilement, s'affranchissent d'un certain atavisme parfois inconscient, il s'est formé, dans le

public, un ensemble d'idées qui, résumant les découvertes des érudits proprement dits, ont peu à peu constitué ce qu'on appelle « la science » aussi parfaitement exempte de toute tendance confessionnelle qu'elle est dégagée de préjugés et de partis pris.

Il est bon de remarquer, d'autre part, que les auteurs de cette science sont aussi nombreux que divers. L'on trouve parmi eux des historiens, des linguistes, des archéologues, voire même des artistes, par la raison toute simple que les idées religieuses d'un peuple marquent comme d'un sceau caractéristique presque tous les produits de la civilisation. Aussi, est-ce non d'hypothèses plus ou moins ingénieuses que va résulter la solution du problème de l'origine des religions, mais bien de faits indéniables que l'érudition contemporaine a constatés avec preuves à l'appui.

Un fait qui prime tous les autres, dans l'étude de la question qui nous occupe ici, c'est que l'examen d'une religion prise au hasard nous la montre comme cherchant à s'isoler de toutes les autres. Chacune se déclare autonome, indépendante et dans le cas où l'une d'entre elles consent à se rattacher à telle autre religion qui lui fut antérieure, c'est à la condition expresse de ne la considérer que comme la préparation des doctrines, dogmes, rites et symboles qu'elle a, elle-même, parachevés plus tard.

C'est ainsi, entre autres, que la religion chrétienne ne se considère nullement comme l'épanouissement normal du] judaïsme dont elle déclare n'être pas issue, mais bien comme la réalisation définitive de la simple préfiguration qu'avait imaginée l'ancienne alliance. En tout état de cause, ce n'est pas le Judaïsme qui pourrait s'autoriser de telle ou telle prétention d'indépendance. On sait, aujourd'hui, que l'Adam de l'Ancien Testament, tout comme son paradis terrestre, ne sont rien de plus que des mythes venus du dehors et empruntés à des peuples qui ne connaissaient même pas l'hébreu. Autant l'on peut en dire des cultes grecs qui, bien que se disant autochtones, n'en sont pas moins venus de la Haute-Asie, si bien que les personnages des dieux grecs et en particulier celui d'Orphée ont été reconnus dans certaines personnalités déjà désignées par le Véda.

La question change du tout au tout en ce qui concerne le Brâhmanisme. A mesure que l'on recule vers le passé et particulièrement vers le passé oriental, l'on constate que les revendications d'indépendance des vieilles religions se formulent avec une énergie de plus en plus catégorique. Les Brâhmanes affirment que dans le Véda, leur plus antique monument religieux, la vérité leur a été enseignée par Manou à qui Dieu, lui-même, l'avait directement révélée. Et quant à l'origine du Véda lui-même, elle n'est pour eux l'objet du moindre doute. C'est, disent-ils, Brâhma qui l'a composé, étant tout à la fois le poète, la théologie et le théologien. Nulle part la révélation divine et l'originalité absolue d'une religion n'ont été énoncées en

termes aussi formels qu'elles l'ont été chez les Brâhmanes, et en confirmation de cette assurance, il faut bien avouer que la science est contrainte de leur concéder cette primauté d'origine.

Il est aujourd'hui démontré que les cultes si variés de l'ancienne Grèce sont, pour la plupart, sinon tous, originaires de l'Asie et cette origine, ce n'est ni chez les Sémites, ni chez les Indo-Perses qu'on la trouve, c'est dans un centre plus antique, primitivement occupé par la race Aryenne et d'où sont également issus les Perses, les Indous et les Grecs.

Les mêmes affirmations s'appliquent aux vieilles religions germaniques, scandinaves et européennes qui, toutes, se rattachent par d'indissolubles liens à la doctrine asiatique, si bien que les légendes, toutes aryennes, de ces contrées occidentales n'ont pu être effacées par les religions nouvelles.

En résumé, il n'est plus douteux, aujourd'hui, que tous les vieux cultes, aussi bien ceux de l'Europe centrale que ceux de l'Italie, de la Grèce, de la Perse et de l'Inde, descendent sans exception d'une même source primordiale.

En ce qui concerne la religion des Juifs, nous ne pouvons que répéter qu'elle ne doit plus prétendre à l'originalité. Non seulement toute la première période des traditions juives est regardée comme un ensemble de mythes dont il est facile de trouver la signification, mais encore la seconde période qui s'étend de Moïse à David manque de tout caractère purement historique, étant donné le mélange que l'on y trouve de faits réels, associés à toutes sortes de légendes plus ou moins héroïques.

Reste la religion chrétienne, religion nouvelle en apparence, puisqu'elle ne semble dater que de dix-neuf siècles tout au plus et qui, en raison de cette apparition récente, semblerait pouvoir se targuer d'une indéniable originalité. C'est à tort qu'elle le ferait, car c'est de toutes les religions celle dont les véritables origines peuvent être le plus sûrement reconnues. Bien que son premier siècle ne nous ait laissé que peu de livres et qu'elle-même n'ait eu, pendant de longues années, qu'une existence sociale mystérieuse et péniblement soutenue, il nous est resté trois sources de documents tels que n'en a laissé aucune des religions de l'antiquité : ce sont les rituels, les dogmes écrits et les monuments figurés dont les catacombes de Rome offrent à elles seules une collection presque inépuisable. Eh bien, c'est à l'aide de ces documents que l'on a constaté que les dogmes chrétiens existaient longtemps avant l'époque de Jésus, incomplètement ou en secret chez le peuple juif, pleinement et ostensiblement chez les Perses. On connaît les tentatives qui furent faites à diverses reprises, depuis les règnes de Darius et de Xerxès, pour introduire les dogmes aryens dans le monde hellénique, tentatives qui eurent lieu tour à tour en Grèce, en pleine Athènes, puis en Egypte au temps des Prolémées et qui ne réussirent que

quand l'équilibre des idées put être rompu au profit des croyances perses. Et ce fut à cette époque que parut en Judée le Maître qui fonda la religion du Christ.

Il est difficile de dire à quel moment précis une doctrine commence à se répandre. Elle se prépare de loin et n'éclate jamais à l'improviste. Jean ne fut pas le seul précurseur du Christ, ou s'il le fut pour les Juifs qu'il baptisait, il ne le fut pas pour les Grecs, ni pour beaucoup d'Alexandrins, ni pour nombre de sectes habitant l'Egypte. Les stoïciens, Platon, Socrate lui-même et Pythagore, plus ou moins initiés aux doctrines ésotériques des sanctuaires égyptiens — sans compter les hommes de la même époque qu'on appelait orphiques et baptiseurs — tous croyaient et enseignaient des maximes venues du même point de l'Asie d'où émergèrent également les doctrines évangéliques. Or c'est en ce lieu d'origine qu'existait depuis longtemps déjà un monument plus antique qu'aucun autre et qui peut être considéré comme exprimant la pensée des Aryas primitifs. Ce monument, c'est le Véda et c'est des hymnes qui le composent que découle explicitement la doctrine fondamentale dont le sillage lumineux éclaira tous les siècles.

La religion est un acte d'adoration et l'adoration est à la fois un acte intellectuel et un acte d'amour. Or ces actes ne sont pas des abstractions, mais des réalités où l'homme est acteur depuis l'antiquité la plus lointaine, aussi bien dans les époques de haute civilisation que dans les âges de la plus grossière barbarie. Cette participation directe de l'homme au drame qui l'entoure et parfois l'accapare, cet élément organique joue dans l'histoire des religions le même rôle que la vie, dans la morphologie des corps organisés. Or, le fait immense de cet empire exercé par les religions sur les hommes, de cette puissance mystérieuse qui a rempli les cités de temples et d'autels, armé les nations les unes contre les autres, bouleversé les Etats renversé les dynasties — ce fait que n'expliquent ni l'archéologie, ni la linguistique, ni la philosophie elle-même, ne relève que de la vie latente, mais toute-puissante qui est tout à la fois la cause, l'attribut et la manifestation de ce phénomène social.

Oui, il y a, à la base des religions, disons plutôt de la religion, une idée fondamentale qui fournit l'interprétation des mystères et donne la clé des problèmes qui obsèdent l'humanité, par la raison qu'elle joue, nous l'avons dit, un rôle analogue à celui que remplit la vie, elle-même, dans la physiologie animale et végétale. Or, cette idée qui n'est plus aujourd'hui un mystère, vu qu'elle est énoncée d'un bout à l'autre des hymnes védiques, source originelle de toute conception religieuse — la voici résumée dans son entité vivante.

Trois phénomènes ont frappé l'intelligence des Aryas, dès les âges lointains où ils n'habitaient encore que les vallées de l'Oxus. Ces trois mani-

festations de la nature physique, d'une part, du monde invisible, de l'autre. sont *le mouvement*, *la vie* et *la pensée*.

Ces trois choses prises dans toute leur étendue, étudiées dans toutes leurs applications, embrassent si bien tous les phénomènes de la création, sont à ce point la clé de toutes les inconnues, que si l'on découvrait un principe qui les expliquât toutes, ce principe, qui ne pourrait être qu'une *force*, devrait fournir à lui seul l'universelle explication des choses.

Entrons dans le vif de la question. En regardant autour d'eux, les hommes d'alors s'aperçurent que tous les mouvements des choses inanimées procèdent d'une seule cause : la chaleur qui, elle-même, se manifeste sous la triple forme de la foudre qui éclate dans les airs, du feu qui brûle sur la terre et du vent qui, à sa surface, souffle, entraîne, brise ou renverse.

C'est au sein des nuées qu'est enfermée la foudre, mais avec quelle facilité elle déchire et fait voler en éclats les parois inconsistantes de sa flottante prison.

Il en est tout autrement pour la conservation du feu terrestre qu'enserrent les matières végétales dans leurs tissus où s'est incorporée la chaleur du soleil. C'est pendant des années, dans le bois, pendant des milliers de siècles, dans la houille, qu'il attend l'étincelle libératrice. Aussi, quand elle vient à lui, avec quelle ardeur il s'élance de sa prison et combien joyeuses dansent ses flammes, sur le cadavre du bois noir qu'elles réduisent en cendres.

Quant au vent, c'est encore de la chaleur qu'il résulte, par suite de la raréfaction ou de la condensation qu'elle effectue dans l'air atmosphérique.

Est-il besoin de répéter ici — ce que sait tout le monde, du reste — que c'est le soleil qui réduit les eaux terrestres en vapeurs invisibles, qu'il les électrise et en fait jaillir la foudre, alors que, d'autre part, ces vapeurs, en se condensant en pluies, alimentent les sources, font couler les rivières et rouler les fleuves vers l'océan dont les vagues, toujours agitées par les vents, portent d'un continent à l'autre d'autres nuées que soutire des mers une incessante évaporation. Et c'est ainsi que, moteur universel de cette colossale machine hydraulique, fonctionne le soleil, source de toute chaleur, créateur de toute vie.

Faisons remarquer, en passant, que le terme quelque peu abstrait de chaleur fut, dès l'origine, remplacé par les Aryas par le mot de feu (*Agni*), élément visible et concret, principe réel auquel ils attribuèrent tous les mouvements des corps inanimés.

(*A suivre*) ED. GRIMARD.



LE JOURNAL DE LIVERMORE

(*Suite et fin*) (1).

Samedi soir, 28 *décembre* 1861. « Dans ma propre maison et dans ma chambre qui fut soigneusement examinée et la porte fermée à clef par moi. Peu après que le gaz eût été éteint, la lumière spirituelle parut et les raps nous dirent de la suivre à travers la chambre jusqu'à la fenêtre qui était fermée par d'épais rideaux pour exclure la lumière de la rue. Les raps épelèrent ce qui suit : « Je viens, je viens dans un nuage. » Aussitôt la lumière devint très vive, le « nuage » apparut contre le rideau, en partie suspendu, tandis que le visage et la forme de ma femme y étaient projetés jusqu'à la ceinture par un effet stéréoscopique. Des fils de la Vierge, entremêlés de violettes et de roses, entouraient sa tête ; elle tenait en main une fleur naturelle, qui fut placée sous mon nez, et qu'on retrouva ensuite sur mon bureau ; elle avait été prise par l'Esprit dans une corbeille de fleurs placée sur la table au milieu de la chambre. On nous dit de remarquer sa robe qui semblait de flanelle blanche fine bien ajustée. L'Esprit s'appuyait sur sa main droite; la manche de la robe était retournée avec soin. En réponse à ma demande si ce que je voyais n'était pas une sorte de bas relief, on me répondit : « Non, vous voyez la vraie forme de l'Esprit. Remarquez que je suis en bonne santé et non comme il y a un an. » Cette apparition est nouvelle et toute différente de celles du début. Elle s'est effectuée sans bruit ni démonstration d'aucune sorte ».

Jeudi soir, 23 *janvier* 1862. « Ma femme a fait son apparition debout près de la porte. Elle était vêtue d'une délicieuse robe blanche enveloppée de gaze bleue. Un ruban blanc était noué ou attaché autour de sa taille et une belle écharpe de soie blanche passait en diagonale au travers de sa poitrine. Dans sa main elle tenait près de son visage un petit miroir ovale d'environ 2 pouces de diamètre. Nous avions déjà vu ce miroir auparavant, mais d'assez loin. Cette fois je résolus de l'examiner de près et je m'approchai à 6 ou 8 pouces. Il paraissait en verre et reflétait parfaitement les objets et non pas seulement la lumière, mais j'y vis mon propre visage. Le doigt que l'Esprit tenait devant s'y reflétait avec tous ses mouvements. Nous demandâmes de faire certains mouvements avec ce doigt, qui les fit, et la glace mystérieuse les renvoya. Les fleurs que l'Esprit portait dans ses cheveux et sur lui semblaient naturelles. Il avait sur le front une couronne de fleurs, au milieu de cette couronne il y avait un bouton ou une fleur noir et

(1) Voir la *Revue* d'avril 1902.

or sur fond blanc. L'Esprit me prit une feuille de papier sur laquelle j'avais écrit une question et la tint entre le miroir et lui; le miroir se détachait ainsi sur le papier d'une façon saisissante. La lumière éclairait vivement tout l'Esprit qui, pendant que nous le regardions attentivement, disparut subitement avec un bruit saccadé. Les raps nous dirent : « L'électricité est très forte. Nous avons fait cela pour vous montrer avec quelle rapidité nous pouvons disparaître. » Peu après l'Esprit revint aussi réel qu'auparavant. La lumière se plaça ensuite sur le sol près de la porte et resta ainsi pendant vingt minutes, à 10 pieds du médium, pendant que nous étions retirés au milieu de la chambre. On nous dit alors d'ouvrir la fenêtre pour laisser entrer de l'air afin que l'électricité puisse se dissiper. Dès que l'air frais fut entré, la lumière diminua et disparut ».

Vendredi 24 janvier 1862. « Nuit d'orage avec pluie et grêle s'achevant par un vent violent. Ma femme est apparue vêtue comme la nuit précédente, sauf qu'elle avait une gaze fine autour du haut de la tête. La même écharpe était placée de même en travers de sa poitrine. On la mit entre nos doigts pour l'examiner ; à la vue et au toucher elle semblait être bien de la soie. J'entendis un murmure bas, comme un bourdonnement d'abeille. J'écoutai attentivement et je m'aperçus qu'il sortait des lèvres de l'Esprit. C'était une tentative infructueuse pour parler, ou plutôt le procédé préparatoire qui devait conduire à y parvenir. La lumière s'approcha de son visage. On nous dit de regarder dans sa bouche. Nous y trouvâmes une sorte d'herbe sèche qui sortait de ses lèvres d'environ trois pouces. On la mit dans ma main et dans ma bouche. Je la serrai entre mes dents et je trouvai que c'était une substance réelle. Les raps nous dirent que c'était une matière spirituelle. On la retira et elle disparut.

Il y avait sur la table une grande boîte à musique qui nécessitait une grande force pour être mise en mouvement ou être arrêtée au moyen de ressorts. Sur ma demande la lumière spirituelle s'éleva, se posa sur les touches, fit marcher la musique, l'arrêta, changea ou répéta les airs, et finalement tourna la manivelle ».

30 *janvier* 1862. « Manifestation puissante d'une forme matérielle. Vêtue de blanc et voilée elle se tint devant nous et ouvrant la draperie qui enveloppait la tête nous vîmes distinctement les yeux, le front, les cheveux d'Estelle, bien vivante, *en chair et en os*. Le bas du visage était couvert d'une gaze. Cette forme marcha et flotta dans la chambre, m'embrassa, posa son bras bien visible sur ma tête et sur mes épaules, et parla au médium. Le bras était rond, plein, bien en chair. Je l'examinai et le tâtai ».

31 *janvier* 1862. Estelle et le Dr Franklin sont apparus alternativement. Le devant de chemise et le col du Dr Franklin offraient l'aspect de linge bien réel. Nous les avons touchés et examinés ainsi que sa redingote qui était

noire et paraissait en drap. Son visage et ses traits étaient parfaitement nets. Cette manifestation différait de celle de la nuit dernière qui nous était donnée comme étant « la forme spirituelle affinée », c'est-à-dire une projection par effet stéréoscopique de la forme, de la couleur et de l'expression réelles. Nous nous rendons compte à présent que les bruissements sont produits par les mouvements des vêtements ou des robes et ont sans doute une origine électrique ».

(*Deb*). — *Séance* n° 218. 7 *février* 1862 « Ciel clair, atmosphère froide. Portes et fenêtres scellées.

Une feuille de papier que j'avais apportée m'a été prise dans ma poche ; une lueur brillante s'élevant de la table nous a montré ce papier au milieu duquel semblait fixé un petit bouquet de fleurs. La lumière s'est éteinte et on nous a dit d'allumer le gaz. Ce bouquet comprenait une rose rouge avec des feuilles vertes et des myosotis. Ces fleurs très belles paraissaient naturelles. Je les ai regardées pendant plusieurs minutes, à divers intervalles, éteignant le gaz et le rallumant cinq ou six fois. Les fleurs se maintenaient intactes. Au-dessus d'elles on voyait ces mots : « Fleurs de notre maison du ciel ».

Peu à peu les fleurs commencèrent à s'effacer. On nous dit alors d'éteindre le gaz. Une lumière spirituelle le remplaça, elle permettait de voir encore les fleurs. Les raps nous dirent : « Ne perdez pas les fleurs de vue, regardez bien. » Pendant que nous les regardions elles diminuèrent de grandeur jusqu'à se réduire à une tache et disparurent. Quand je rallumai le gaz, il n'y en avait plus trace sur le papier.

Alors j'examinai soigneusement les scellés des portes et des fenêtres et les trouvai intacts ».

(*Pl*). — *Dimanche soir*, 9 *février* 1862. « Ma femme est apparue, appuyée sur le bureau, ayant une dentelle blanche qui pendait autour de sa tête. C'était un travail à jour, comme une broderie, les dessins bien visibles auraient pu être dessinés. Pendant qu'elle se tenait devant le bureau on voyait au-dessus de sa tête le haut de la glace qui reflétait l'apparition. Elle était semblable aux précédentes avec des fleurs dans les cheveux. La robe était en gaze blanche à pois, et la dentelle avec dessins à fleurs ».

Mercredi soir, 12 *février* 1862. « Le pouvoir était fort. Dès mon entrée dans la chambre des communications ont été frappées sur la porte et dans toute la chambre à 15 pieds du médium et de moi. Quinze minutes après avoir éteint la lumière, ma femme est apparue, très en beauté, plus vivante que jamais, elle se tenait près de la table. Il y avait sur son sein une rose blanche avec du feuillage vert et des fleurs plus petites. Elle me donna un billet qu'elle avait écrit, qu'elle me reprit et me rendit plusieurs fois. Elle me tendit sa main qui était bien formée, et me caressa si affectueusement

que je ne pus retenir mes larmes ; car pour moi c'était bien sa main et ses marques d'affection. Sur le billet il y avait ces mots : « Cher C... un beau printemps, un printemps fleuri approche. Son ombre légère est sur vous. Qu'aucune peine, qu'aucun nuage ne ternisse votre avenir! »

« N'avez-vous pas remarqué, cher C., que toute votre vie a été prospère, et conduite par les gardiens de votre bonheur? Vous avez toujours été suivi par une invisible puissance protectrice qui sera toujours auprès de vous quand un danger vous menacera, qui se mettra entre vous et les difficultés et vous conduira dans le chemin du bonheur et de la paix. Notre continuel échange de rapports nous a liés plus étroitement. Il ne se passe pas un jour sans profit pour nous. La vie est courte, profitez-en donc, mais vivez purement. Ne craignez pas le monde. Un jour viendra où cette grande vérité apparaîtra sous son véritable jour et sera estimée à sa valeur. Soyez heureux. Tout est bien. Estelle. »

Samedi soir 15 *février* 1862. « Atmosphère défavorable et humide. Cette séance a été tenue spécialement pour M. Groute, mon beau-frère. Etaient présents : le médium, M. G. et moi. Je demandai une manifestation et nous reçumes aussitôt cet avis : « Ecoutez et entendez. Voici qui vient à travers l'air. Otez vos mains de la table. » Aussitôt un terrible choc métallique se produisit, on eut dit une lourde chaîne, enfermée dans un sac, et brandie par un homme robuste, frappant sur la table de toute sa force, à *ébranler la maison*. Cela se répéta trois fois avec une force décroissante. Une lourde table à dessus de marbre traversa la chambre, il en fut de même pour une grande boîte que nous ne touchions pas et qui était loin de nous. Une ombrelle, posée sur la table, se mit à flotter dans la chambre, vint toucher chacun de nous sur la tête et fut enfin placée dans les mains de G. Sans doute ces manifestations physiques avaient pour but de convaincre un nouveau témoin. Si tel était l'objet, il fut atteint, car M. G. avait pris toutes les précautions possibles et *cacheté lui-même les portes et les fenêtres.* »

Dimanche soir 16 *février* 1862. « Apparition de ma femme et de fleurs naturelles. On m'avait promis une nouvelle manifestation « quelque chose aussi naturel que la vie. » Nous restâmes assis en repos plus longtemps que d'habitude et reçumes cet avis, indice de succès assuré : « Sans faute. »

L'Esprit annonça sa présence par de petites tapes sur mon épaule, accompagnées de bruissements, et comme sa main semblait posée sur moi, ma main et mon bras furent couverts d'une draperie. Pendant dix minutes, l'Esprit nous fit préparer du papier et des épingles, puis il nous donna l'avis suivant : « Je vais vous donner une fleur spirituelle. » Aussitôt on plaça sous mon nez et sous celui du médium une fleur qui semblait *fraîchement cueillie*. Ma femme apparut alors en blanc, tenant un papier d'une main et la lumière spirituelle de l'autre, et nous vîmes, attachées au papier, une

feuille et une fleur. Je demandai cette fleur. L'Esprit prit ma main, l'ouvrit, y plaça le papier et me répéta de faire attention à ne pas le laisser tomber. De l'autre main j'allumai le gaz et je trouvai, à ma surprise, une feuille de laurier d'environ deux pouces et demi de longueur, épinglée au papier avec une fleur rose pâle et une boucle de cheveux passée au travers de la feuille de papier. Nous avons examiné attentivement, senti et touché cette fleur, et nous avons trouvé qu'elle était fraîche et odorante. Le papier n'avait pas été à portée du médium qui était assis à ma droite, pendant que l'Esprit se tenait à ma gauche et que les portes étaient fermées soigneusement comme d'habitude. Après l'avoir regardé pendant cinq ou dix minutes on nous demanda de faire l'obscurité. Auparavant, désireux de conserver la fleur et la feuille, je les plaçai avec le papier sur un livre, dans un angle écarté de la chambre et, revenant près du médium je fermai le gaz. Nous reçûmes alors cet avis : « Je vous ai donné le privilège sacré de voir cette fleur de notre demeure spirituelle, elle est disparue. » Je rallumai aussitôt le gaz, traversai la chambre et trouvai le papier et les épingles comme je les avais laissés, mais la feuille et la fleur avaient disparu. Les raps nous dirent : « La prochaine fois vous verrez les fleurs se disssoudre à la lumière. » Sur un autre papier l'Esprit de Benjamin Franklin écrivit ce qui suit : « Mon fils, nous avons remporté aujourd'hui une grande victoire. B. F. »

Samedi soir, 12 *février* 1862. « Apparition de fleurs. Temps nuageux. Atmosphère humide. Conditions défavorables. Au bout d'une demi-heure une lumière brillante, de la forme cylindrique habituelle, et couverte de gaze, s'éleva à la surface de la table. Juste au-dessus était une branche de rosier d'environ six pouces de longueur, contenant deux roses blanches à demi-écloses et un bouton, avec des feuilles. Les fleurs, les feuilles et le bouton étaient naturels. On les mit sous mon nez et leur odeur était celle de fleurs fraîchement cueillies, mais faible et délicate. Je les pris en main et les examinai attentivement. On nous dit comme précédemment « d'en avoir bien soin ». Je remarquai qu'elles étaient visqueuses et on m'expliqua que cela provenait de l'atmosphère humide et impure. Ces fleurs étaient tenues près de la lumière d'où elles semblaient tirer leur substance ainsi que la main. J'ai noté que toutes les créations spirituelles sont alimentées ou matérialisées par le moyen du cylindre ou réservoir électrique, et que dès qu'elles commencent à s'évaporer elles retrouvent de la force en se rapprochant et en touchant la lumière. Les raps nous dirent : « Regardez-les se dissoudre. » La branche fut placée sur la lumière, les fleurs tombèrent e en moins d'une minute fondirent comme de la cire, leur substance semblant se dissiper au fur et à mesure de leur disparition. Les raps indiquèrent « Voyez-les revenir. » Une faible ligne se forma dans le cylindre, grossit, devint une tige, et, dans le même temps employé pour se dissoudre, la

branche et les roses étaient redevenues parfaites de création. Ce fait vraiment étonnant se reproduisit plusieurs fois. On nous promit que nous les verrions disparaître probablement à la lumière du gaz, quand le temps serait redevenu pur et clair. »

Dimanche soir, 23 *février* 1862. « Fleurs, atmosphère très humide, conditions défavorables. Production de fleurs comme dans la dernière soirée. Je les ai tâtées avec soin, on m'a mis une rose dans la bouche et j'ai pris les feuilles entre mes lèvres. Elles étaient délicates eomme des feuilles naturelles de rose et froides; elles avaient une fraîcheur particulière, mais peu d'odeur.

On écrivit sur une feuille de papier les lignes suivantes : « Mon cher C.. Nous avons encore à compter avec l'atmosphère, mais que de choses nous avons pu faire, grâce à l'aide puissante de nos amis! Comprenez-vous les grands bienfaits que nous vous donnons? Comprenez-vous quelle grande preuve vous avez reçue en voyant les fleurs qui décorent nos champs sacrés? Le temps vient et il est venu où ces choses seront honorées. Bonsoir. Estelle. »

Mardi soir, 25 *février* 1862. « Les apparitions ont lieu en présence d'un troisième témoin, M. G., le médium et moi. La chambre dans laquelle nous sommes communique avec une plus petite par des portes à glissières, mais portes et fenêtres y conduisant ont été soigneusement scellées. Après avoir attendu une demi-heure, on nous dit d'ouvrir cette porte de communication. Pendant que le médium et moi nous allons vers une fenêtre où est pendu un rideau foncé pour exclure la lumière du dehors, M. G. reste près de la table. Aussitôt la fenêtre fermée, une vive lumière s'éleve du plancher et nous montre la forme d'un homme debout contre le mur blanc, près de la fenêtre. D'abord nous ne distinguions pas son visage, caché dans une quantité inaccoutumée de draperies sombres, mais après deux ou trois tentatives nous reconnûmes le Dr Franklin. On ne permit pas à M. G. de quitter la table. Enfin les conditions ayant augmenté de force ou plutôt l'effet de la présence de M. G. ayant été en partie surmonté, on lui dit : « Cher ami, approchez. » M. G. se rapprocha de nous et l'Esprit du Dr Franklin devint aussitôt visible pour lui. Il se rendit compte de la réalité de ses cheveux, car pendant que nous étions en face de lui l'Esprit les approcha fréquemment de la lumière. M. G. ne vit pas l'esprit aussi bien que nous, mais suffisamment pour reconnaître le visage de Franklin, tel qu'il est représenté dans ses portraits. Les yeux, les cheveux, les traits, l'expression, ainsi qu'une partie des draperies étaient très visibles, mais le pouvoir de la lumière électrique fut considérablement affaibli par l'effet de la présence de M. G. Ces effets sont très curieux. Quand M. G. était dans l'autre chambre, la lumière était vive et brillante et décroissait au fur et à

mesure qu'il s'approchait, redevenant brillante quand il s'éloignait et montrant ainsi que la sphère d'une personne vivante a une influence directe sur ces créations du monde invisible, et que cette influence peut jeter du trouble sans autre raison que la surprise, la crainte ou une émotion violente résultant d'un manque d'expérience du phénomène. »

— Dans une lettre à M. Coleman datée du 10 juin 1862, M. Livermore écrivait : » J'ai le plaisir de vous annoncer l'initiation du Dr Gray comme témoin de la présence visible du Dr Franklin. Vendredi soir, il a vu l'Esprit, moins distinctement que moi, il est vrai, mais suffisamment bien pour le reconnaître. Comme ce n'est que la première fois qu'il le voit il peut s'attendre à arriver à la même netteté que nous, quand la première émotion aura été surmontée et qu'il sera devenu familier avec le phénomène. Le docteur a vu et touché les cheveux de l'Esprit du Dr Franklin, il a pris dans sa main et examiné une partie de ses vêtements. C'est pour moi un événement très commun, mais le témoignage additionnel du Dr Gray est très important. »

En janvier 1867, le Dr Gray confirma ce qui précède : « Je ne puis répondre à votre demande de publier mon témoignage qu'une seule chose, dit-il, c'est que les affirmations de M. Livermore sont absolument vraies. Le récit des séances auxquelles j'ai assisté est fidèle et exactement rapporté, et ne laisse pas l'ombre d'un doute dans mon esprit sur l'exactitude de celles que je n'a pas vues. J'ai vu les lumières, j'ai entendu les bruits, j'ai assisté à la formation des fleurs, des vêtements, etc., et à leur disparition.

« J'ai vu les mêmes phénomènes, y compris l'apparition du Dr Franklin, quand M. Livermore était absent et même en voyage.

« M. Livermore est un bon observateur du phénomène spirite, il est brave, il a le coup d'œil clair et prompt, il est dépourvu de toute superstition, possède une bonne santé physique et mentale et est remarquablement réfractaire au magnétisme humain. Il sait de plus que toutes les formes de communications spirituelles sont sujettes à altération par les mortels et n'ont pas d'autre poids que celui de la parole de ces derniers.

« Miss Fox, le médium, s'est conduite avec une honnêteté parfaite, elle a fait tout ce qui était en son pouvoir pour faciliter en toute occasion les épreuves rigoureuses et amener à se faire une opinion exacte sur tous les phénomènes. John F. Gray. »

Quelle que puisse être la valeur du témoignage de M. Livermore seul, tous ces faits sont si extraordinaires que les séances auxquelles ont assisté d'autres personnes prennent une importance particulière. Nous croyons donc indispensable de nous y arrêter. Nous avons déjà vu que M. Groute, le beau-frère de M. Livermore était présent aux séances des 15 et 25 février 1862.

Celle à laquelle assista le Dr Gray et à laquelle nous venons de faire allusion porte le n° 256 et eut lieu le 6 juin 1862.

Nous avons vu, d'après la lettre à M. Coleman, que ce jour-là Franklin apparut, mais évidemment avec quelque difficulté. Néanmoins le Dr Gray put toucher ses cheveux et ses vêtements.

Onze jours plus tard, le Dr Gray fut encore présent à la séance. Franklin se montra plusieurs fois, mais ses traits ne furent pas d'abord reconnaissables, une partie du visage seulement était formée et l'ensemble était déplaisant. Cela n'était jamais arrivé avec M. Livermore. Estelle ne se montra pas.

La troisième fois, le 25 juin 1862, la forme de Franklin apparut nettement et le Dr Gray la reconnut.

A la quatrième fois, on reçut une communication disant de couper avec des ciseaux un morceau du vêtement de l'Esprit et de l'examiner. Le Dr Gray et M. Livermore usèrent de la permission. Pendant un instant le tissu garda assez de solidité pour résister aux efforts sans se déchirer. Ils eurent le temps de l'examiner attentivement avant qu'il ne se dissipât....

Pendant les séances suivantes la forme de Franklin apparut au Dr Gray aussi parfaitement et sous un éclairage aussi brillant qu'avec M. Livermore. Mais Estelle ne se montra au docteur qu'une seule fois pendant la *séance n°* 384 *du* 10 *novembre* 1865, qui eut lieu chez M. Livermore. Elle apparut ayant sur la tête un tissu blanc en fils de la Vierge et un voile transparent, le bas de la robe était flottant.

A la séance n° 346 *du* 28 *février* 1863 assistait M. Groute. Il tenait les mains du medium. Dès que le gaz fut éteint, M. Livermore fut tiré, apparemment par une main vigoureuse, vers le sofa, au-dessus duquel apparaissait la forme de Franklin. La lumière venait du plancher. Quand M. Groute l'aperçut et fut convaincu qu'il voyait une forme humaine, il alla aussitôt aux portes et s'assura qu'elles étaient bien fermées. Puis il revint et tâta les vêtements de l'apparition.

Ce M. Groute semble avoir été d'un tempérament sceptique, car une semaine plus tard il revint, résolu à tout vérifier. Il ferma lui-même les portes et les fenêtres, et ne croit pas, dit-il, avoir été trompé.

Cette fois la forme de Franklin apparut beaucoup plus vivante que jamais. Il tenait dans sa main une lumière pour qu'on pût bien l'examiner et que l'incrédule fût convaincu. M. Groute, qui avait tenu les mains de M. Livermore et de miss Fox depuis le commencement de la séance, approcha de la forme, la regarda, la toucha, et, comme saint Thomas, avoua sa conviction.

Le Dr Gray et M. Groute assistèrent tous deux *à la séance n°* 355 *du* 1er *mai* 1863. Tous deux reconnurent parfaitement la forme du Dr Franklin.

Le lendemain soir, *séance n°* 356 *du* 2 *mai* 1863, le Dr Gray revint seul. La

forme du Dr Franklin apparut en l'air, à 2 pieds environ au-dessus de la tête du docteur. Elle semblait s'incliner vers lui et le regarder d'en haut. Elle était vêtue d'un manteau sombre, et flotta qnelque temps dans la chambre. Le Dr Gray, qui était pourtant familier avec les phénomènes spirites, déclara celui-là « stupéfiant ».

Revenons aux séances avec Livermore seul.

Séance n° 283. 3 *novembre* 1862 (Deb). « La chevelure d'Estelle tombait dénouée sur son visage. Je la soulevai, pour mieux la voir. Alors elle s'éleva en l'air et passa au-dessus de ma tête. Dans ce mouvement sa robe balaya mon visage. »

Séance n° 335. 31 *décembre* 1862. « Je baissai le gaz. A cette lumière affaiblie, je distinguai une main avec une manche blanche enfermant le poignet. Elle tenait une fleur qui, avec sa tige, avait environ 3 pouces de long. J'allongeai la main pour la prendre, mais au moment où mes doigts la touchaient, il y eut un bruit sec, comme celui d'une forte étincelle électrique. Je relevai entièrement le gaz. La main flottante tint encore la fleur, et, un moment après, la plaça sur une feuille de papier qui était sur la table. C'était un bouton de rose avec des feuilles vertes. Au toucher il était froid, humide et visqueux. On nous offrit ensuite une fleur blanche particulière, ressemblant à une marguerite. Un instant après les fleurs fondirent. *Pendant ce temps, la chambre était éclairée comme en plein jour.* »

Séance n° 365, 21 *octobre* 1863. « J'ai apporté la lanterne sourde dont j'ai déjà parlé et aussitôt que la forme d'Estelle est apparue, j'ai projeté la lumière en plein sur elle. Elle faiblit un peu, mais reprit son équilibre, pendant que je dirigeais la clarté sur son visage et ses yeux et sur les différentes parties de sa robe. Ensuite elle disparut et je reçus la communication suivante : « C'est avec la plus grande difficulté que j'ai pu rester formée. »

La dernière fois que la forme d'Estelle apparut ce fut pendant la *Séance n°* 388 *du* 2 *avril* 1866. Depuis ce jour, quoique M. Livermore ait continué à recevoir de fréquents messages de sympathie et d'affection, il n'a plus revu la forme bien connue. »

(Il est évident que ces récits seront accueillis avec beaucoup d'incrédulité. Nous ne pouvons donc mieux faire que de donner également les réflexions fort judicieuses dont R. Dale Owen les accompagne dans « Debatable Land ». On ne saurait mieux penser et mieux dire.)

« Je sais, dit-il, que M. Livermore ressent la répugnance bien naturelle que l'on éprouve à se mettre en évidence, même dans l'intérêt d'une grande vérité. Il affirme qu'il n'est ni trompeur, ni trompé. Je sais qu'il donne son témoignage avec la conviction solennelle que le plus léger mensonge, la moindre exagération, la plus faible tentative de donner une fausse couleur pour produire de l'effet ne serait rien moins qu'un blasphème, et trahir une cause sainte



Il est impossible d'imaginer qu'il ait été déçu par quelque chose ressemblant à une imposture. J'ai connu Kate Fox pendant des années ; c'est une des jeunes personnes les plus simples d'esprit, les plus entièrement impulsives que j'ai rencontrées. Elle est aussi incapable de former et de conduire une intrigue de propos délibéré, pour en imposer, qu'un enfant de dix ans de prendre la direction du gouvernement. Mais eut-elle été le plus vil des imposteurs que les circonstances eussent rendu ses intentions inutiles. Le lieu des expériences était choisi chaque fois par M. Livermore, souvent dans dans sa propre maison. Les portes et les fenêtres étaient garanties par des scellés. Les mains du médium étaient tenues pendant les manifestations les plus importantes. Enfin les expériences s'étendirent sur *six années consécutives* et occupèrent *trois cent quatre-vingt-huit séances* extrêmement variées. La théorie d'une imposture persistant dans ces conditions est une pure absurdité.

Reste la théorie de l'hallucination, à laquelle on a si souvent recours en dernier ressort. Mais ici elle est singulièrement hors de cause. M. Livermore était dans l'acception la plus stricte un homme de sens pratique. Il a été occupé pendant toute sa vie à des entreprises financières et industrielles d'un caractère étendu et souvent colossal, et là, tout le monde le sait, il a toujours réussi. Pendant qu'il faisait ses expériences spirituelles il dirigeait de vastes opérations impliquant une surveillance et une responsabilité constantes.

Celui-là n'est donc pas un rêveur, un homme cantonné dans ses études, isolé du monde et se nourrissant de ses propres pensées. Ce n'est pas un théoricien ayant un système favori à faire prévaloir, et, bien que ses convictions soient arrêtées, ce n'est même pas un enthousiaste.

Le Dr Gray, écrivant à un périodique anglais en 1861, dit de lui : « M. Livermore est non seulement, un témoin d'une véracité indiscutable, mais il est absolument compétent parce qu'il n'est sujet ni aux illusions ni aux hallucinations que l'on suppose inséparables de l'état extatique ou de trance. Je le connais depuis l'âge d'homme et je suis son conseiller médical. Il est moins susceptible d'être trompé par ses sens que qui que ce soit du cercle de mes clients. »

Ajoutez à cela que la preuve ne repose pas sur le seul témoignage de M. Livermore. Il y a les confirmations du Dr Gray et de M. Groute. J'ai causé tout récemment avec ces deux messieurs, et ils m'ont déclaré de la façon la plus énergique leur conviction absolue que ces phénomènes étaient réels et que le rapport était exact.

Sur quoi se basera-t-on pour rejeter une telle masse de témoignages? Imaginerons-nous un complot de ces messieurs pour tromper tout le monde dans le but d'aider par un mensonge impie à propager la doctrine de

l'immortalité? Dirons-nous que les séances n'ont pas eu lieu, ou que si elles ont eu lieu on n'a ni vu, ni touché, ni examiné aucune forme, pendant des mois et des années? L'histoire de ces apparitions, de ces disparitions, racontées des centaines de fois, de ces lumières spirituelles, de ces corps flottants dans l'air, des milliers de faits de manifestations, de messages directs, tout cela n'est-il qu'une fable sans consistance? Ce journal de six années d'expériences est-il entièrement forgé?

Le lecteur décidera. Mais je ne puis me dispenser de dire que si l'on y trouve possibilité à rejeter la preuve de la survie et des communications avec l'autre monde, on aura établi un précédent qui permettra de rejeter à l'avenir tout crédit dans un témoignage humain.

J'ai lu tout ce qui précède à M. Livermore au mois d'octobre 1871. Il a reconnu que c'était exact et il m'avait écrit auparavant la lettre suivante que je suis autorisé à publier :

26 juillet 1871, 5e Avenue, New-York.

Mon estimé ami,

« Je ne peux me refuser à vous donner quelques détails au sujet des extraits que je vous ai lus de mon journal de 1861-66. En vous les donnant, je désire, pour éviter toute méprise, y ajouter quelques explications.

« Quand j'ai commencé ces investigations j'étais sceptique endurci. Je ne les ai entreprises que pour ma propre satisfaction, sans aucune pensée ni désir de publicité.

« Après un examen attentif j'ai trouvé à ma grande surprise que ces phénomènes étaient réels. Après dix ans d'expériences, ayant eu toute occasion d'observer, souvent avec des savants, je suis arrivé aux conclusions suivantes :

« 1° Il existe en présence de certains sensitifs d'une organisation nerveuse hautement exaltée une force mystérieuse capable de mouvoir des corps pesants et témoignant de l'intelligence. Par exemple : un crayon, sans contact avec la main humaine, sans le secours d'aucun moyen visible, peut écrire avec intelligence, apparemment par sa propre volonté et répondre pertinemment à des questions.

« 2° Des formations temporaires, de structure matérielle, tombant sous les sens, sont produites par la même influence, sont animées par la même force mystérieuse et disparaissent d'une façon aussi incompréhensible qu'elles arrivent. Par exemple : des mains, douées de force pour saisir; des fleurs, qui peuvent être maniées et émettre des parfums; des formes humaines, ou des parties de ces formes, des visages reconnaissables, des vêtements, etc.



« 3° Cette force et les phénomènes qui en résultent dépendent dans leur développement progressif des conditions physiques et mentales du sensitif et, dans une certaine mesure,des conditions atmosphériques.

« 4° L'intelligence qui gouverne cette force, quand les conditions sont pures, est extérieure à l'esprit du sensitif et des investigateurs et en est indépendante. Par exemple des questions, auxquelles il ne peut être répondu par aucun d'eux, obtiennent des réponses, parfois dans des langues inconnues des uns et des autres.

« L'origine de ces phénomènes est une question ouverte.

« Vous pouvez être assuré que ma relation est exempte d'exagération dans chacun des faits rapportés. »

« Votre ami très sincère.

C. F. LIVERMORE. »

A l'honorable Robert Dale Owen. »

(R. Dale Owen fait suivre cette lettre des réflexions suivantes qui conservent encore aujourd'hui toute leur valeur:)

« Je ne crois pas que tout ceci suffise pour entraîner des convictions. Je crains plutôt l'insouciance avec laquelle un monde affairé, chargé de mille soins, de devoirs, de plaisirs, etc., passant d'une chose à l'autre, agira comme autrefois l'Aréopage d'Athènes écoutant Saint Paul : « Et quand ils entendaient parler de la résurrection des morts, les uns se moquaient, les autres disaient : Nous t'écouterons là-dessus une autre fois. »

« Pourtant je sais qu'il y a des personnes, désireuses d'être convaincues, chez qui le récit qui précède, s'il n'apporte pas la preuve absolue des rapports avec les Esprits, éveillera au moins un ardent désir d'examiner, le cas échéant, par elles-mêmes, et de se rendre compte si ce phénomène, d'un prix inestimable s'il est réel, doit être tenu pour une magnifique vérité ou une dangereuse illusion. »

Traduit par G. BÉRA.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC
AU PÈRE LACHAISE

Discours de M. Auzanneau.

Mesdames, Messieurs,

Depuis quelques années je n'ai pu assister à la célébration de cet anniversaire, mais je tiens à déclarer que j'étais avec vous par la pensée et par le cœur.

Spirite de la première heure, je suis resté fidèle à une doctrine qui m'a donné de grandes consolations et à laquelle je dois une vision plus nette de l'avenir.

Je sais bien que cet avenir est encore pour nous plein de mystères et que la lumière ne peut être complètement faite sur les choses de l'au-delà. Mais il me suffit, à moi, pour le moment, de croire à la survivance de mon être et à son évolution sur un plan supérieur. A cette pensée de la continuité de ma vie, ce qui me permet de tout espérer, j'éprouve une immense satisfaction.

Et ce ne sont pas les critiques habituelles des ignorants et des savants qui viendront anéantir ma conviction. Si elle devait être modifiée sur certains points, ce ne serait que par suite de nouvelles découvertes, toujours possibles, il est vrai, car, je le repète, nous ne possédons qu'une partie de la vérité; et cela nous oblige logiquement à un examen scrupuleux des objections qui nous sont opposées, et à une grande circonspection à l'égard des faits spirites.

Oui, nous avons beaucoup à apprendre. Aussi, pour arriver à la solution des troublants problèmes que nous cherchons à résoudre, interrogeons-nous sans cesse tous les penseurs, en bas comme en haut de l'échelle sociale, partout où nous supposons qu'un jet de lumière peut se produire.

En 1900, à côté de notre Congrès, où toutes les nuances spiritualistes étaient représentées, siégeait le *Congrès International de Psychologie*. Nous avons délégué, à ce dernier congrès, trois de nos amis, spiritualistes érudits et convaincus, pour affirmer nos idées devant la science officielle; ce sont : Léon Denis, Dr Encausse et Gabriel Delanne.

Ils ont fait preuve, en cette occasion, d'une ardente conviction ou d'un réel courage, car ils avaient à lutter contre le parti pris et l'hostilité calculée des corps savants.

Grâce à leur dévouement et à leur force d'argumentation, nos doctrines ont eu l'honneur, en ce Congrès International de psychologie, d'une discussion scientifique qu'on ne peut effacer; et ces doctrines resteront, bon gré, mal gré, à l'ordre du jour des études psychiques.

La science officielle, ne pouvant nier l'évidence des faits spirites, en conteste la véritable nature, et quelques savants éminents ont décidé d'aborder résolument l'étude du problème.

A cet effet l'*Institut Psychologique International* vient de créer un groupe d'étude de phénomènes psychiques dont le Président est le distingué Dr Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur.

Au risque de mériter les reproches d'injustice et d'exclusivisme que nous adressons à nos adversaires, nous devons, dans l'intérêt de la vérité qui est notre objectif commun, approuver et encourager les efforts de ce nouveau groupe.

Il s'agit, là, d'observation précise et d'expérimentation rigoureuse, et non d'une enquête superficielle comme celle entreprise par M. Jules Bois et publiée dans le *Matin*, sur l'*Au-delà et les Forces inconnues*.

Parmi les personnalités sérieuses que M. Jules Bois fait intervenir, il s'en trouve dont la compétence, en cette matière, est discutable, il en est dont la partialité est évidente, ou dont les réticences laissent le champ libre à toute interprétation.

Les voix diverses, plus ou moins contradictoires, recueillies par M. Jules Bois, auxquelles il a joint la sienne, ne nous ont rien dit qui puisse faire avancer la question.

Son enquête sur l'au-delà ne conclut à rien. Par contre, elle a dû égarer plus d'un esprit.

Il est regrettable et surprenant que l'enquêteur n'ait pas cru devoir consulter des hommes, connus de tous et de lui en particulier, qui, depuis longtemps, s'occupent spécialement de ces questions; qui ont publié, avec leurs observations, le résultat de leurs nombreux travaux; qui ont exprimé leur sentiment sous forme d'articles de journaux, de brochures, de livres et de conférences, et qui, par conséquent, possèdent l'autorité voulue pour émettre un avis résumant l'opinion d'un grand nombre d'observateurs.

Je citerai notamment pour l'école spirite : Gabriel Delanne, Léon Denis, Camille Chaigneau, je pourrais facilement en nommer d'autres.

En se passant de l'important témoignage de ces chercheurs consciencieux, je dis encore que M. Jules Bois a fait une enquête incomplète.

Nous restons, comme avant, en présence de causes mystérieuses dont nous avons à chercher le secret.

Sans doute, plus heureux que nous, ceux qui nous ont devancés dans l'au-delà, possèdent la clé de certains mystères qui ne peuvent encore nous être dévoilés ici-bas.

En pensant à ceux qui sont partis, je n'oublie pas que, récemment et successivement, en peu de temps, viennent de disparaître trois des nôtres : Alexandre Delanne, Bouvéry et Leymarie. Tous les trois, spirites militants, ils ont laissé une large trace de leur passage terrestre, et leurs noms seront inscrits dans l'histoire du spiritisme.

J'adresse à chacun d'eux un souvenir amical.

Et au maître, Allan Kardec, mes hommages respectueux.

A. AUZANNEAU.

Discours du général Fix.

Je viens, au nom de la Société parisienne d'étude des phénomènes psychiques, rendre un solennel hommage et adresser un souvenir ému à l'homme éminent, au grand philosophe qui, après avoir longuement et consciencieusement étudié les phénomènes spirites, sema *le premier*, par le monde, les conséquences philosophiques, morales et sociales qui en dérivent.

Je vais essayer de les résumer en quelques lignes :

1° Il existe une *énergie infinie, éternelle*, qui vivifie le monde et qu'on appelle *Dieu*.

Dieu est l'*âme*, la *Raison Consciente*, le *moi-conscient* de l'Univers, et c'est *dans* l'Univers, *pour* l'Univers et *par* l'Univers que la pensée divine s'objective ;

2° La force qui, dans l'homme, forme la conscience, c'est-à-dire l'*âme*, est une étincelle, une effusion de l'énergie éternelle. Son évolution est infinie ; elle s'effectue dans une série d'existences alternativement spirituelle et corporelle. L'âme progresse par ses efforts, ses travaux, ses souffrances et ses vertus. Les globes divers de l'espace lui servent de stations progressives ;

3° L'âme est unie au corps matériel au moyen du *périsprit*, qui est composé de la quintessence des éléments combinés, des incarnations antérieures. Il évolue et progresse avec l'âme et il est d'autant plus *subtil*, d'autant *moins matériel* que l'être est plus évolué. Il assure la conservation de l'individualité, fixe les progrès accomplis et synthétise l'état d'avancement de l'âme. C'est par les *courants magnétiques* que le périsprit se met en rapport avec l'âme, et c'est par le *fluide nerveux* ou *force vitale* qu'il est lié au corps ;

4° Dans certaines conditions, les désincarnés peuvent entrer en communication avec les incarnés, par l'intermédiaire des *médiums*, qui sont des personnes douées de la faculté de fournir aux désincarnés une quantité suffisante du fluide nerveux pour leur permettre de se manifester *matériellement* ;

5° Tous les hommes, ayant la même origine, sont *frères*, et, dès lors, solidaires, comme les cellules d'un même organe. Tout ce qui tend à contrarier la solidarité est *mal* ; tout ce qui contribue à son développement est *bien*. L'évolution individuelle est, par suite, liée à l'évolution de toutes les humanités.

En d'autres termes :

NUL NE PEUT CONQUÉRIR SON SALUT, S'IL NE TRAVAILLE AU SALUT DE SES FRÈRES ;

6° Plus de *mort*, plus de *jugement*, plus de *paradis*, plus d'*enfer*.

La *mort* n'est pas ; ce n'est qu'un mot. Chaque existence est une étape sur le chemin de la perfection. La mort, c'est le réveil ; le dernier râle n'est qu'un cri de délivrance.

Le *jugement*, c'est la conscience des existences passées, lesquelles chacun de nous aura à juger lui-même.

Le *paradis*, c'est le *bonheur intime* que procure le souvenir du bien que l'on a fait ; c'est le séjour dans un milieu plus harmonique que notre terre, avec la certitude d'un avenir meilleur dans une nouvelle existence planétaire.

L'*enfer*, c'est le doute torturant, le découragement désespéré de tous ceux qui ont cru au Dieu anthropomorphe, impitoyable, sanguinaire et vengeur.

C'est le souvenir cuisant du mal que l'on a fait ; c'est le remords lancinant ; c'est la certitude d'une existence manquée qui doit être recommencée.

Nous étions les générations du passé ; nous serons les générations de l'avenir. Nous récoltons ce que nous avons semé autrefois ; ce que nous semons aujourd'hui, nous le récolterons plus tard.

Doctrine sublime, consolante, qui fait disparaître, du même coup, les idées néantistes si déprimantes, si désespérantes, et les dogmes religieux si déraisonnables, si puérils que les églises offrent encore en pâture aux intelligences appauvries.

C'est surtout ici, devant cette tombe, qu'il convient de proclamer bien haut cette vérité :

La croyance en l'immortalité n'a jamais été l'apanage d'aucune confession religieuse, d'aucune philosophie. Croyance universelle, elle a toujours appartenu à l'humanité.

Mais elle était restée à l'état d'hypothèse, de système, et revêtait mille formes diverses. A Allan Kardec revient la gloire de lui avoir assigné son véritable caractère. En nous fournissant la *preuve matérielle* de l'immortalité de l'âme, en nous initiant aux mystères de la naissance et de la mort, de la vie future, de la vie universelle, en nous rendant palpables les conséquences inévitables du bien et du mal, le Maître a fait magistralement ressortir l'idée auguste du devoir.

Personnifiant les grandes vertus qu'il nous a enseignées, il en était le meilleur exemple. Grand par le cœur, haut par l'intelligence, noble par la vertu, tel était Allan Kardec.

Allan Kardec n'avait rien de commun avee ces visionnaires, ces enthousiastes, ces exaltés qui se paient de phrases sonores et de mots creux. Esprit large, calme, lucide, observateur, il était, comme l'a dit ici-même, à cette place, il y a trente quatre ans, M. Camille Flammarion, *il était le bon sens incarné.*

On l'aimait, attiré par l'aménité de ses manières, son extrême bienveillance, sa parole claire, correcte, grave, éloquente, sa logique serrée et son raisonnement méthodique ; puis on était captivé, retenu par la sagesse de sa raison, l'élévation de ses sentiments, l'incorruptible probité de sa vie.

Aussi tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître sentaient naître dans leur cœur l'irrésistible désir de devenir un jour ses amis. Cette amitié, cher Maître, tu as bien voulu me l'accorder, et, sur ta tombe, j'en revendique l'insigne honneur.

Tu as été un modèle pour nous, noble ami ; tu nous as appris à travailler sans relâche à notre perfection et à la perfection de tout ce qui nous entoure ! Eh bien ! nous te promettons ici solennellement de continuer ton œuvre, de la défendre de tout notre cœur, de la propager par la plume et par la parole,

jusqu'au triomphe définitif du spiritisme dont nous voyons rapidement grandir les fondations, qui deviendra l'inaltérable *Credo* des futures humanités, le lien sacré de toutes les intelligences, et qui sauvera les sociétés humaines de l'anarchie actuelle des opinions. Quand tout le monde connaîtra *la loi des responsabilités individuelles et sociales, la doctrine des vies successives* qui nous montre la justice en toutes choses, l'humanité aura une conception plus haute, une compréhension plus large de sa nature et sa destinée.

Cette conception, qui porte en elle le germe de toute une révolution morale, se traduira par une marche plus ferme et plus sûre imprimée aux affaires publiques, par la réforme du système d'éducation, et fera éclater cette profonde vérité d'un grand poète :

Le monde s'éclairant s'élève à l'unité.

Honneur et gloire à Allan Kardec !!!

Père Lachaise, 30 mars 1902.

Général H. C. Fix.

Le *Spiritualisme moderne*, sous la présidence de M. Beaudelot, a donné une fête fraternelle à l'occasion de l'anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec.

Un banquet, suivi de concert, avait été organisé dans la salle même des réunions, rue du Bac. Deux discours ont été prononcés par MM. Beaudelot et Chevreuil. « Cordialité, fraternité, gaîté ont été le mot d'ordre qu'inconsciemment chacun s'était donné, et qui en effluves bienfaisantes ont rayonné sur tous les cœurs. Une trentaine de malheureux qui avaient été réunis, semblaient avoir oublié leurs misères, leur regards chargés de joie et de reconnaissance récompensaient largement les organisateurs de leurs efforts et leur faisaient comprendre combien ces pauvres déshérités de la vie sont meilleurs que nous.... Oui meilleurs. »

(*Spiritualisme moderne*).

A la gloire d'Allan Kardec

Malgré mes erreurs, j'avais foi en Dieu ; je croyais à l'âme qui vibrait en moi, et, dégagée de sa cage sonore, elle s'est vite reconnue au milieu des harmonies de la création et a confondu sa prière avec celles qui s'élèvent de la nature à l'infini, de la créature à l'être incréé !...

Rossini.

Les hommes sont meilleurs dans le souffle qui passe...
Il vient de l'infini ! Gloire à ceux de l'espace
Car l'univers a tressailli !
Et nous sommes venus dans l'enclos solitaire
A l'appel de l'esprit... Gloire à ceux de la terre
Car ce monde s'est recueilli !

Nous venons entourer ta tombe auguste, ô Maître !
Pour unir tous nos cœurs dans ta croyance et mettre
Des fleurs sur ton sépulcre cher
Et te crier : Merci ! pour l'immense espérance
Que tu jetas sur nous, vaincus par l'ignorance
Dans les entraves de la chair !

Merci ! Maître tu n'as point bâti sur le sable !
Laisse-nous approcher de ton corps périssable
Et baiser l'autel de granit,
Car nous sommes certains que hors de la matière
Ton âme de soleil luit sur le cimetière
Et que ton rayon nous bénit !

Oh ! brille Allan Kardec ! sur nos mélancolies,
Les temples écroulés et les lois abolies ;
Ton église est dans tous les cœurs ;
Tu fais tomber le fer de la main criminelle
Qui, tremblante, se tend vers l'ombre fraternelle,
Les purs instincts restent vainqueurs !

Maître ! parmi les blonds épis de la croyance
Monte aujourd'hui la fleur pourpre de la science,
Mais on n'a pas détruit la faim !
Mais on n'a pas détruit le spectre de la guerre !
Oh ! laisse ton génie errer sur cette terre
Que les pitiés parlent enfin !

Nous voyons se lever sur l'horizon des tombes
Les esprits bien-aimés volant, douces colombes,
Près du tien plus resplendissant...
Comme les fleurs d'Avril montent vers la lumière,
Ton âme de parfums vers l'essence première
S'élance et nous jette en passant :

. . . .

« Que la terre s'éveille aujourd'hui douce et tendre
Pour tous ceux qui viendront avec amour m'entendre
Parler des choses à venir,
Qu'ici tous les humains qui sentent leurs poitrines
S'emplir dans le printemps d'émotions divines,
Viennent s'aimer, viennent s'unir.

« Vous qui tirez sans trêve obscurément la chaîne
D'un labeur dégradant d'esclavage et de haine
Qui vous écrase sur le sol,
L'effort courbant vos fronts sur la tâche abhorrée
Ne vous ravira point l'origine sacrée
Qui poursuit ici-bas son vol !

« Non rien n'arrêtera l'homme en sa marche auguste
Vers le sage, le bon, vers le beau, vers le juste,
Ni ses espoirs, ni ses élans !
Allez, ô mes élus ! là-bas vers la lumière
Sans regarder jamais la trace ou la poussière
Que laisseront vos pieds sanglants !

« Et vous irez posant sur le cœur du vieux monde,
Partout où le malheur, la misère hurle et gronde,
Le baume de la charité
Car d'un monde nouveau les apôtres vont naître,
De moi vous apprendrez à bercer ce pauvre être,
Sourire à son cœur révolté !

« Et partout vous irez, autour des toits de chaume,
Au bord des mers, dans les cités, où souffre l'homme,
Au fond des antres du travail,
Partout où l'égoïsme enfante la colère !
Prisonniers vous verrez s'emplir de lueur claire
L'obscurité du soupirail.

« Allez, ô mes élus ! et marchez sur les cimes,
Malgré l'entassement funèbre des victimes ;
Vivez d'un généreux effort,
Indignés que le but superbe s'obscurcisse
Et vous réjouissant, ivres de sacrifice,
Dans la souffrance et dans la mort.

« Votre pitié, trouvant d'éblouissantes armes
Comme un glaive divin trempera de vos larmes,
Votre sang chaque vérité ;
Ne vous plaignez jamais du destin trop sévère,
Car le monde aujourd'hui, par un nouveau calvaire,
Doit encore être racheté.

« Plus tard quand revivront ceux qui, sans défaillance,
Tombèrent pour l'*Idée* et l'humaine croyance
D'autres connaîtront le remords...
Leur sang retombera sur la vieille nourrice,
La terre inépuisable où le blé de justice
Naîtra vivace de vos morts !

« Et la haine fuira sur la moisson qui monte
Et les peuples viendront purs, sans crainte, sans honte
Pour s'aimer immortellement ;
Ce jour, jour émouvant, des nations entières
Se tendront mille bras par-dessus les frontières
Universel embrassement... »

. . . .

Voilà ce qu'a chanté sa grande âme au poète,
D'une immense bonté, faible et pauvre interprète,
Car il s'étend sur tous les maux
Le grand amour divin illuminant les mondes,
Des meilleurs d'entre nous à ceux qu'on dit immondes
Frères obscurs, les animaux.

Gloire à toi ! Maître ! Apôtre ! A ton âme immortelle
Gloire à l'esprit qui voit et qui souffre loin d'elle ;
Mais tu nous suis et nous défends,
Car de vivre et partir nous donnant le courage
Les vieillards ont souri sur le soir de leur âge
Aux berceaux des petits enfants !

GABRIEL CLOUZET.

30 Mars 1902.

LES FRONTIÈRES DE LA SCIENCE

(1re Série).

Préface du nouvel ouvrage du Colonel de Rochas.

Le présent livre n'est qu'un recueil d'articles séparés, déjà publiés dans diverses revues, et d'études préparées pour un ouvrage que j'aurais voulu faire paraître sous ce titre : *Les fantômes des vivants et les âmes des morts.*

J'ai dû renoncer à ce projet parce que, malgré tous mes efforts, je ne suis pas parvenu à voir les phénomènes de matérialisation complète obtenus par d'autres expérimentateurs avec des médiums tels que Eglington, Home et Mistress d'Espérance. Je n'aurais donc pu que reproduire leurs récits, déjà si souvent publiés, sans y ajouter un nouveau témoignage. D'autre part, à mon âge, on ne doit plus compter sur l'avenir.

Dans ces conditions, j'ai cru faire œuvre utile en ne laissant pas se perdre les documents que j'ai patiemment amassés depuis plusieurs années. Ils montrent que, dans la plupart des sciences naturelles, même en dehors de la science psychique, les théories officielles ne rendent pas compte de tous les faits et par conséquent doivent être rejetées pour être remplacées par d'autres qui subiront à leur tour le même sort, non sans avoir suffi plus ou moins longtemps aux applications de la vie ordinaire. L'inexactitude des observations sur lesquelles elles étaient fondées a même souvent pour effet de les rendre plus utiles : Mariotte n'eût peut-être pas découvert sa loi, si commode par sa simplicité, s'il avait eu connaissance des expériences de Regnault.

Les savants habitués aux recherches minutieuses des laboratoires ne doivent donc pas dédaigner les conceptions suggérées à des hommes, sans doute moins précis, mais qui n'avaient pas craint de faire entrer en ligne de

compte les phénomènes exceptionnels niés par la science classique, parce qu'ils ne rentraient point dans son cadre.

Ce sont ces conceptions et les faits qui leur servent de base dont j'ai voulu contribuer à répandre la connaissance au moment où l'Institut psychologique international institue une commission pour en reprendre l'étude, me bornant à indiquer par des extraits l'esprit général des sources auxquelles je crois bon de puiser.

J'espère que le lecteur voudra bien m'excuser s'il trouve dans un livre composé ainsi de pièces et de morceaux de nombreuses répétitions, et aussi des hypothèses auxquelles je n'attribue d'autre valeur que celle d'un procédé commode.

Paris, 15 mars 1902.

ALBERT DE ROCHAS.

Sur la demande d'un assez grand nombre de lecteurs de la *Revue*, nous avons publié en une seule brochure, grand in-8°, LA FAMILLE HERNADEC, l'œuvre si remarquable et si importante de M. Ed. GRIMARD, l'auteur de « *Une échappée sur l'Infini* ». *La Famille Hernadec*, a paru par chapitres dans la Revue de 1900 et 1901.

Afin que tous nos abonnés, anciens et nouveaux, puissent se procurer ce roman spirite si instructif et si intéressant, et le répandre le plus possible, nous le leur laisserons à 2 francs, mais demandé directement à notre librairie; par l'intermédiaire des libraires 2 fr. 50.

Poèmes mystiques de Mme de Bezobrazow.

La poésie est une muse qui se bâtit des palais enchantés dans les cerveaux remplis d'idéal.

La poésie est une voix qui s'élève dans l'âme et la force à chanter sa joie ou sa douleur;

La poésie est la fleur du rêve ou du sentiment qui s'ouvre au soleil de l'inspiration, c'est l'étoile qui nous apparait resplendissante au milieu de la nuit, c'est le prisme enchanté qui transforme tout ce qu'il touche, qui nous fait découvrir la perle jusque dans la fange, le diamant au sein de la terre, l'espoir enfoui jusque sous les larmes de nos yeux.

C'est l'écho de notre cœur dans toutes ses vibrations; le transformisme de l'amour, le contre-poison de la haine ou du désespoir, le ciel ouvert à tous même sur cette terre, le langage des dieux que tous ne parlent pas, qui ne se peut apprendre, mais dont les accents pénétrants nous ravissent; c'est surtout la céleste musique des mots et des idées, les broderies mer-



veilleuses des voiles de la pensée, les notes harmonieuses de l'immense symphonie de l'univers qui inspire les poètes.

Oui, la poésie est vraiment sœur de la musique, elles semblent nées le même jour et à la même heure, comme deux jumelles que l'on aime à l'égal l'une de l'autre, et qui s'en vont à travers le monde en se donnant la main, laissant échapper de leur poitrine ouverte les fleurs embaumées et merveilleuses qui parfument nos âmes et enchantent nos maux; elles font un signe à ceux qui doivent les suivre et leur tendent un luth; chaque artiste le saisit, s'élance sur leurs pas, poussé par une force irrésistible et chante suivant l'inspiration qu'il a reçue de l'une ou l'autre de ces fées divines.

Que de fluctuations ont subi les arts sous des influences innombrables; que d'écoles diverses se sont formées sous des noms immortels. La poésie comme la musique identifiées au génie de chaque race, de chaque nation se transforment encore avec les différentes époques; ainsi, la période du romantisme dont Victor Hugo et Berlioz ont posé les bases admirables a marqué une évolution très caractéristique dans cette marche progressive; une foule ardente s'est passionnée pour ces accents nouveaux; toute une pléiade de contemporains, plus ou moins doués de ce génie particulier propre au romantisme, se sont essayés dans ce genre difficile, ont cherché à s'orienter sur ces hauteurs vertigineuses....

Il ne m'appartient pas de jeter ici le moindre aperçu sur ce sujet qui m'entraînerait trop loin; je reviens aux réflexions premières que m'ont inspirées le livre des poèmes mystiques de Mme de Bezobrazow; je reviens aussi à mes réflexions dernières, car c'est bien à l'école romantique qu'il faut rattacher les poésies de cette œuvre lyrique dont le souffle est grand et élevé; c'est le souffle du large qui élargit les poitrines et fortifie les cœurs. Ces poèmes, ces strophes éloquentes ressemblent à des traits enflammés qui illuminent l'horizon; les stances plus douces, plus délicates se ressentent toujours de l'agitation intérieure du poète comme les petites vagues qui bruissent au bord de l'Océan participent encore faiblement au tumulte de la masse des eaux.

Dans les poésies des poèmes mystiques le vers est toujours superbe enchâssé avec soin comme un joyau de prix; pas une faiblesse, pas une défaillance de forme ne s'aperçoit dans cet ouvrage de grande valeur morale et artistique. C'est une symphonie troublante où se déroule devant les yeux le poème de l'humanité : les plaintes passionnées de la souffrance luttant sans trêve contre la destinée, les tourments, les tortures des victimes immolées sans merci; les abîmes sans fond où s'engloutissent ceux qui marchent courbés vers la terre et planant au-dessus de ce déluge universel, le martyre héroïque, le sauvetage sublime de ceux dont les âmes se sont fixées sur les hauteurs, dans cet idéal de raison, de justice et d'amour qui les porte à tous les dévouements de charité fraternelle.

Mais, comme dans un orchestre où la mélodie se perd dans les éclats des instruments, les caprices de la fugue ou les indécisions de la pensée har-

monique, de même dans les poésies de Mme de Bezobrazow, la pensée se voile trop souvent sous une ornementation trop bruyante dont la prolixité égare et perd l'esprit comme dans un labyrinthe sans issue. On regrette que les tableaux variés et si intéressants qu'elle fait passer sous les yeux du lecteur soient presque toujours inachevés; c'est du reste, en général, la déception qui s'attache à toutes les choses mystiques et en fait le désespoir pour les uns et l'attrait pour les autres. Ce caractère que je souligne est du reste absolument inhérent au génie slave que Mme de Bezobrazow personnifie en perfection, aussi bien par la forme si personnelle de ses poésies que par le génie des choses de son pays qu'elle a fait passer dans ses vers sous tous les côtés héroïques et fiers, tendres et exaltés qui font de sa race le type indéfinissable. On croit avoir tout épuisé, il reste toujours une goutte d'inconnu au fond de la coupe.

Le lyrisme inhérent au peuple slave accorde et fixe la lyre des poèmes mystiques toujours à un diapason suraigu; aussi ne faut-il pas lire le livre de Mme de Bezobrazow tout d'un trait; il faut le posséder, ce livre et en lire quelques strophes, un seul chant à la fois en se recueillant comme on admire un objet d'art. Je choisis au hasard, parmi cette multitude de sujets variés, quelques pages, quelques extraits, qui donneront une idée du genre de ces poésies si chastes et si pures :

D'abord une évocation de l'au delà!

Au ciel s'évanouit une étoile dernière! —
Et l'espace se tait sous le ciel empourpré
De l'aube frissonnante, au glaive de lumière.
Seul, le mot du passé résonne de mystère
Sous les voiles tombant du souvenir sacré!
Et des arceaux rompus au front chargé de lierre
Passe la voix des morts sur la dalle des nuits,
Des stalles de la nef et des niches de pierre,
Des piliers géants croulant dans la poussière,
S'élève un long soupir qui s'exhale sans bruits...
Car la voix des morts parle à travers le silence,
Et frôle les vieux murs d'un vol évanoui; —
Oui, hors du tourbillon menteur de l'existence
Les morts vont aux vivants pour calmer leur souffrance,
Leur porter des matins l'espoir épanoui.

(*Souvenirs des ruines de l'Abbaye de Villiers*).

RUSSIE (*Fragment*).

Où va la troïka de neige enveloppée
Tintant de ses grelots dans les frimas d'argent?
La troïka bondit sur la route frappée
Par les pieds des coursiers plus légers que le vent.
Voyez son iamchik qui, levé, tient les guides,
Et jouant de son fouet, fredonne à demi-voix,

Dans le silence blanc, sortant des champs livides,
Diamantés des feux roulant des rayons froids.
Le caftant agraffé sur sa large poitrine,
Il est fier comme un preux dans ses bottes de cuir,
Le bonnet sur l'oreille, et la mer opaline
De la steppe neigeuse, à ses yeux semble luir...
De sa douga dorée étoilant l'étendue
Portée au vol léger de ses coursiers fougueux,
Où va la troïka dans la plaine perdue
Carillonnant dans l'air de ses grelots joyeux!...

EN VOYANT UN NAVIRE DÉSEMPARÉ EN LA RADE DE SMYRNE

Quelle tranquillité sur l'onde et sur la terre!
Mais le vaisseau sombré dort dans son ombre altière
Dont il ne peut sortir;
Il se dresse blessé partout comme une cible,
Par l'ouragan serré d'une étreinte inflexible
Il n'a pu que mourir!
Mais revivre il ne peut, car la brèche est béante,
Et la vague apaisée y passe palpitante,
Sous le grand ciel clément;
Tel mon cœur déchiré s'abattant de la cime,
Frère de l'Océan, s'est ouvert à l'abime
De l'oubli méprisant.

L'ORIENT

Etendu dans la paix de la mosquée antique,
L'Arabe, l'œil mi-clos parle aux dieux de son cœur,
Couchant les univers sous sa loi fatidique,
Et montrant de son doigt le Prophète vainqueur,
Et du livre éternel il chante le cantique,
Contemplant du passé la jalouse splendeur.
Son âme évanouie en un songe mystique
Est l'unique raison de sa fière grandeur.
Orient immobile, ô berceau de l'histoire,
Le secret de la vie est-il dans ton déclin ?
L'occident a passé t'arrachant ta victoire,
Mais tes yeux sont remplis des clartés du matin,
Orient détrôné, c'est la plus grande gloire,
Délaissé par son Dieu, toujours fidèle y croire...

(Alger, septembre 1897, à bord du *Léopold II*).

SPERO.

VIEILLES NOTES

Ces vieilles notes sont celles d'un magnétiseur devenu spirite parce que, magnétiseur. Elles n'avaient aucune raison de voir le jour, mais quelques entretiens me les ayant replacées sous les yeux, j'ai été encouragé par plusieurs de mes amis à publier certains faits qui leur ont paru intéressants et je les exhume du carton où les plus vieilles notes datent de quarante ans... les plus récentes de quelques années seulement.

Ce que j'apporte aux lecteurs de la *Revue spirite* n'aura sans doute point pour eux l'attrait littéraire auquel tous sont en droit de s'attendre, mais je leur affirme la sincérité, la véracité de ces souvenirs, ce qui est déjà quelque chose.

J'avais seize ans lorsqu'un de mes camarades me conduisit en soirée à Paris, rue Pagevin, chez un magnétiseur fort en renom vers 186... lequel, — après avoir provoqué chez plusieurs jeunes gens les phénomènes, merveilleux alors, fort communs depuis, tels que faire avaler au sujet un oignon pour une pêche et lui faire piquer une tête dans un fleuve imaginaire pour sauver un enfant non moins fictif en danger de se noyer, — vint à moi et essaya vainement de me faire tomber en son pouvoir... « Jeune homme, me dit-il, si je ne me trompe, vous serez magnétiseur. » S'il avait pu me dire, sans se tromper, « vous serez bachelier dans trois semaines », j'aurais ressenti de sa prédiction un plaisir beaucoup plus sensible.

***

Je ne quittai point le salon de ce magnétiseur sans rire aux dépens d'un de nos condisciples, un Juif que nous avions rencontré là, par hasard, jeune homme d'un caractère fort enjoué mais d'un orgueil fâcheux, qui fut un peu rabattu en cette séance, laquelle il n'a sûrement point oubliée. Le magnétiseur, je dois le confesser, me faisait l'effet d'un Robert Houdin parce que, selon l'usage, il avait commencé sa représentation par des tours de cartes. Je n'avais pas alors l'idée que j'ai acquise ensuite par moi-même, de cette sorte de puissance occulte d'un être humain sur quelques-uns de ses semblables. — Notre jeune fils d'Israël avait, sans la plus minime résistance, cédé au pouvoir du magicien qui lui avait fait exécuter plusieurs culbutes grotesques au milieu du salon. — Remis debout et réveillé par une légère insufflation sur les yeux, notre camarade que j'appelai vint s'asseoir près de nous. « Qu'as-tu ressenti en dormant, lui demandai-je ? — Es-tu sot, je n'ai pas dormi, me dit-il, j'ai fait semblant. — Allons donc, tu plaisantes ? » et, comme un gamin que j'étais, je me mis à crier en interpellant le sorcier :

« Monsieur, il dit qu'il ne dormait pas. » — « Voyons, dit celui-ci en revenant vers le jeune homme qui pouvait bien l'avoir « bluffé » et le reprenant, il l'endormit jusqu'à le planter en état cataleptique sur deux chaises, la tête sur l'une, les talons sur l'autre et, afin qu'il n'en ignorât, il lui enfonça une grosse épingle dans le lobe de l'oreille en disant : « Je vais le réveiller et il ne s'apercevra point du léger martyre qu'il aura subi », puis, à l'aide de passes successives, il rendit la souplesse à son corps, le fit se redresser et, lui soufflant de nouveau sur les yeux : « Je vous remercie, mon ami, en effet, vous ne dormiez pas davantage, n'est-ce pas? — Non monsieur. » Cette négation effrontée provoqua un rire général et notre petit Juif revint s'asseoir près de moi. « Eh bien, lui demandai-je, tu dormais cette fois? — Non, me dit-il, je faisais toujours semblant. — Tu as un rude toupet, alors tu as senti l'épingle qu'il t'a plantée dans l'oreille? — Où ça? — Mais là. » Portant alors la main à son oreille et sentant la preuve de son mensonge audacieux, notre camarade se mit à hurler comme s'il avait été écorché et, couvert de ridicule, s'enfuit au milieu des huées des assistants vers le chemin de l'escalier où nous le suivîmes, du reste. Inutile d'ajouter qu'une fois dans la rue je retirai de son oreille l'épingle qu'il piqua au revers de son paletot absolument comme Laffitte. J'ajouterai qu'il est devenu, comme lui, banquier, riche et très honnête au demeurant. Si ces lignes lui tombent sous les yeux — ce n'est pas moi qui les y placerai — il se rappellera mon nom qu'il n'a point entendu depuis ma promotion de sous-lieutenant, et, comme je ne l'ai point nommé, je suppose qu'il ne me garderait point rancune.

*
* *

Je ne tardai pas à constater chez moi le pouvoir de magnétiser qui m'avait été prédit et, dans une circonstance qui aurait pu me couvrir de ridicule. J'avais alors dix-huit ans, j'étais à Versailles, chez M. L..., ingénieur, où j'étais reçu comme l'enfant de la maison. Un soir que je piochais dans son bureau certain problème de géométrie dans l'espace qui avait eu le don de m'endormir sans l'effort d'aucun magnétiseur, j'entrai au salon où la femme de chambre, jolie fille de vingt ans, ravivait le feu pour le retour de M. et Mme L... qui étaient allés au théâtre. Sans penser à mal — j'étais bien innocent alors — je lui dis à brûle-pourpoint en la regardant avec plus d'ardeur qu'il n'eût peut-être convenu : « Quels beaux yeux vous avez! » A ces mots la belle fille demeura plantée là, les yeux hagards, rivés aux miens, au point que j'en fus effrayé et que je m'enfuis au bureau, mais, poursuivi par ma victime qui, me saisissant par les épaules avec une vigueur étrange, m'enfonça comme deux braises ardentes ses yeux de folle dans les miens. Je me dégageai et montai en courant l'escalier

qui conduisait à ma chambre afin de m'y enfermer, mais en quelques bonds de panthère cette fille me dépassa et, se plantant sur le seuil, m'en barra l'entrée. Je me détournai pour fuir son regard de Méduse et, perplexe, apeuré, je redescendis les marches trois par trois, puis, pris de terreur, je courus au jardin sentant sur mon cou le souffle chaud de cette pauvre fille qu'un regard avait suffi à changer en une sorte de furie. La cloche heureusement tinta, M. et Mme L..., rentraient du théâtre... C'était la délivrance. Je me précipitai vers la porte accompagné de mon trop bon sujet. L'ingénieur vit tout de suite mon effroi et ce qui l'avait causé... Sans perdre de temps, il appliqua sur la joue de sa femme de chambre une giffle, que j'avais bien mieux méritée qu'elle, mais qui eut pour effet immédiat de la remettre dans son assiette. « Tiens, Monsieur et Madame! dit-elle, comme sortant brusquement d'un rêve..., c'est drôle, je ne les avais pas entendus sonner... — C'est pour ça que vous méritiez une petite punition, dit l'excellent M. L... en lui donnant le change. Puis il m'adressa quelques questions auxquelles je répondis par le récit très véridique de ma sotte aventure. — « Ne recommencez jamais pareille expérience, me dit-il, en riant doucement. Cette fille est somnambule et un tantinet hystérique. Une autre séance pourrait tourner mal pour vous deux. »

Et cette petite comédie n'eut pas d'autre représentation. J'ai revu cette fille quinze ans après, en Savoie, où elle avait épousé un brave brigadier de gendarmerie à qui elle avait déjà donné quatre beaux mioches. Cette bonne grosse ménagère ne s'est jamais doutée que sa vertu avait été un certain soir à la merci d'un jeune poltron, magnétiseur sans le savoir.

*
* *

Une autre fois, c'était à la foire de Saint-Germain où je m'étais rendu avec mon bon ami F..., ancien condisciple, fils d'un grand négociant de Mexico et qui dirigeait à Paris une maison de commission fort prospère. Le pauvre garçon fut pris de la fantaisie de pénétrer dans la loge d'une somnambule extra-lucide... où je le suivis. Trois personnages nous reçurent, la somnambule, le magnétiseur, ou soi-disant, et une carto-chiromancienne. La première endormie et (un voile sur les yeux) nous émerveilla par la clarté de ses réponses. Aux questions posées par son barnum, elle dit les initiales de nos chapeaux, les noms imprimés sur nos cartes et le millésime de la seule pièce d'argent que je tenais dans ma main. Tout cela elle le voyait dans le cerveau de son maître. Peu familiarisé alors avec les effets si incompréhensibles des divers états de l'hypnose, je n'ajoutais qu'une foi assez restreinte à ce qui me paraissait n'être que le résultat de trucs. Je voulus voir si je pourrais essayer mon pouvoir sur cette fille et j'en demandai l'autorisation au « patron ». « Je ne crois pas que cela vous soit possible, mais si Mlle Hen-

rietta le veut bien je ne vois pas qu'il y ait de mal à cela. » J'endormis Henrietta d'un regard et il eut mieux valu que je n'y eusse point réussi, car la suite de cette aventure est si triste que le souvenir en est encore pénible à mon cœur, bien que quarante ans se soient écoulés depuis.

Ayant adressé quelques questions banales à Mlle Henrietta je la réveillai en lui soufflant sur les yeux comme je l'avais vu pratiquer par mon initiateur de la rue Pagevin que les lecteurs n'ont point oublié.

Nous allions quitter la baraque après avoir rémunéré le magnétiseur forain et sa compagne lorsque la bohémienne, qui tenait aussi à « être étrennée » ainsi qu'elle en fit la prière, nous fit son petit boniment : « Messieurs, voulez-vous savoir le passé, le présent, l'avenir, je dis toujours la vérité, rien que la vérité, étant élève de Mlle Lenormand qui, vous le savez, messieurs, a su prédire au général Bonaparte que son épée et sa cape de lieutenant d'artillerie se changeraient un jour en l'épée et en le manteau de Charlemagne. »

— Va pour l'avenir, lui répondit F..., mais dites-moi bien tout ce que vous verrez, ne me cachez rien... fortune, mariage, mort..., allez jusqu'au bout.

— Alors, messieurs, c'est le grand jeu, dit la pseudo-Egyptienne voyant sans doute qu'elle avait affaire à deux naïfs. — Va pour le grand jeu, répondit F... en allongeant deux pièces de cent sous qui disparurent dans le corsage de la fille comme une lettre à la poste. — Vous direz aussi l'horoscope de mon ami, ajouta F... — J'aurais voulu me sauver en l'emmenant de force, sentant malgré moi comme un pressentiment me serrer le cœur. Pendant que la Sibylle préparait ses cartes et ses tarots, Henrietta, la somnambule, s'était rapprochée ; je la regardai avec un regard anxieux et fixe, elle s'endormit subitement, et, sans que nous pûssions nous rendre compte de ce qu'elle allait faire, elle arracha les cartes des mains de sa compagne et s'assit en la repoussant. « C'est moi qui parlerai, dit-elle. » J'allais me récrier, mais l'autre nous dit : « Laissez-la faire, ma sœur Henrietta voit mieux que moi. Elle dit toujours vrai. »

Je pensai un instant que F... et moi étions les victimes d'une comédie, mais très curieux de savoir ce que la somnambule allait lui dire, mon ami me pria de ne plus parler.

« C'est une vraie voyante que ma sœur », dit encore une fois la tireuse de cartes qui lui ressemblait trait pour trait, ce dont je ne m'aperçus qu'alors.

Ce que nous dit cette fille était lugubre et, quoique souriant et pâle, mon pauvre ami en fut horriblement impressionné. Ce ne fut pas long du reste.
« Ton père est vieux, lui dit-elle en le tutoyant, ta mère est très belle. Est-
« ce ta sœur qui peint un tableau dans ce beau salon ? Je vois de l'or,
« beaucoup d'or dans un coffre-fort. C'est à Paris, dans une belle maison

« d'une rue qui monte, attends, je lis le nom, rue de Dunkerque (tout cela « était exact). Suis bien mon conseil. N'accepte pas la proposition qui te « sera faite sous peu. C'est par un honnête homme, c'est vrai, mais j'y vois « un danger, accident, coup à la tête, mort. »

Puis se tournant vers moi : « Donne-moi ta main, me dit Henrietta, toujours sous le charme de l'hypnose. Toi tu es militaire, tu vas entreprendre une longue traversée. Tu verras la mort bien des fois près de toi sans qu'elle te touche de sitôt... Je vois une grande guerre, de grandes batailles, encore des voyages sur mer, des combats loin, loin, un boulet de canon, mort. » — Est-il pour moi ce boulet de canon? m'écriai-je. Mais la somnambule poussa un éclat de rire, et se réveilla avant de m'avoir répondu. Pour moi l'horoscope, vrai jusqu'au dernier chapitre, n'est pas encore accompli. Moins savant que Napoléon, j'ignore toujours si le boulet en question a été fondu pour moi.

J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai assisté à quelques combats au Sénégal, en Cochinchine. En 1870, j'ai été trois jours sur le champ de bataille ; à Mouzon, à Sedan, à Bazeilles où j'ai été fait prisonnier et envoyé à Magdebourg, j'ai fait naufrage, j'ai été renversé deux fois de cheval. Tout cela c'est bien avoir vu la mort de près, sans grand mérite je l'avoue, puisque ce fut sans jamais attraper la plus petite égratignure. J'ai quitté le service jeune pour me marier loin de France. Mais le boulet de canon dont si souvent mes camarades ont ri, parce que chaque fois que je partais pour une campagne lointaine je disais : « Je vais au devant de mon boulet », n'a jamais paru et je doute qu'il vienne. Après tout, qui peut dire jamais ? Quant à mon pauvre ami F..., j'ai là une lettre reçue en Nouvelle-Calédonie où j'appris, deux ou trois ans après la prédiction de la somnambule, qu'il s'était associé, sur les avis de son père, à un grand entrepreneur de constructions en fer. Un jour, en visitant des travaux, une lourde barre de fer en tombant le frappa à la tête, la blessure très grave ne fut pas mortelle sur le coup, mais F... y vit comme la réalisation de son horoscope, il devint sombre, taciturne, triste, la démence l'envahit en peu de temps et il mourut de folie furieuse dans un cabanon de Bicêtre !

Voilà mes plus lointains souvenirs, ceux des plus vieux feuillets, j'ai cru pouvoir les publier pour prouver que la science occulte est vraie parfois et, qu'en l'étudiant, elle mérite qu'on ne lui oppose pas toujours le doute de parti pris. J'ai des feuillets plus gais, je vous les promets.

(*A suivre.*)

LÉOPOLD DAUVIL.



PHÉNOMÉNOGRAPHIE

Première séance

La première séance eut lieu le 25 mai, de neuf heures du soir à minuit. Y assistaient : Mme Marie, Mlle Nilda et Mme Angelina, femme de l'auteur. Cette dernière, grâce à une expérience acquise au cours de nombreuses séances psychiques, pouvait prêter son aide pour le contrôle des personnes et l'observation des faits.

On ferme les portes de la salle à la manger; on baisse la lumière; puis, nous formons le cercle et posons les mains sur un guéridon de bois. Ce guéridon pesait environ 7 kilogrammes; il avait 0 m. 75 de haut; le plateau, de forme ronde, mesurait 0 gr. 02 d'épaisseur et 0 m. 55 de diamètre. Il avait trois pieds qui, en se séparant au milieu de leur longueur, formaient deux angles trièdres opposés et de même ouverture que la partie supérieure elle-même. Ce guéridon est le seul dont nous nous soyons servis pendant toutes nos séances.

MOUVEMENTS

Au simple contact de nos mains, le guéridon s'inclina spontanément vers chacun des assistants.

On lui en demande la raison. Il frappa alors, d'un seul pied, sur le parquet, le nom et le prénom d'un frère de la maîtresse de la maison, mort depuis une vingtaine d'années.

La force qui se manifestait ainsi dit, à plusieurs reprises, qu'elle voulait l'obscurité. On se conforma à ce désir.

L'impulsion s'accentua immédiatement, et le guéridon se mit à exécuter des mouvements d'ascension et de rotation.

Il s'éleva même au point que les trois dames durent étendre le bras pour en toucher les extrémités inférieures. Elles se levèrent pour suivre les mouvements; mais le guéridon continua à monter jusqu'à 3 mètres environ du sol.

Je fis promptement la lumière; je saisis le guéridon à la hauteur où il se trouvait, et je le sentis animé de mouvements qui, me sembla-t-il, tendaient à le projeter au loin.

Une trentaine de fois il s'éleva à la même hauteur. Il lui arriva une fois de retomber avec fracas, mais ensuite, sur notre demande, il ne retomba plus que très doucement.

Il décrivait en l'air des mouvements de rotation comme un bâton qu'une main invisible aurait tenu par le milieu.

Le contact de nos mains avait été plus ou moins nécessaire surtout celui des mains de Mlle Nilda; mais les mouvements du guéridon étaient si

rapides et si changeants que les mains elles-mêmes ne les suivaient qu'avec peine; il semblait que la cause qui les produisait prenait de la force avec l'exercice.

En tout cas, le guéridon ne vint point se heurter contre la tête des assistants, ni contre la lampe suspendue au plafond, ni contre un énorme tableau fixé au mur le plus proche; on aurait dit que la cause qui l'animait pouvait distinguer dans l'obscurité.

Soit pour me rendre compte ou pour prévoir de petits accidents probables, j'ai pris plus d'une fois le phénomène sur le vif en faisant brusquement craquer une allumette: mais son intensité s'affaiblissait à la lumière.

Cependant j'ai pu constater que le meuble en question s'élevait, en pleine lumière, de 0 m. 03 à 0 m. 04 au-dessus du sol, lorsque je demandais qu'il se tînt à cette élévation, alors même que toutes les mains cessaient d'y toucher.

AUGMENTATION DE POIDS

Le guéridon augmenta également de poids, au point qu'il fallait un effort musculaire prolongé pour le détacher du parquet. Nous n'avions pas de dynamomètre pour le peser exactement; mais on peut supposer que le poids anormal était au plus le quadruple du poids normal.

Lorsque nous voulions nous en assurer en le soulevant, le poids anormal disparaissait peu à peu.

EMPREINTES

A la vue de tous les assistants je couvre de noir de fumée une feuille de papier blanc, que je fixe, aux angles, avec quatre grosses épingles sous le plateau du guéridon; je place ce dernier dans sa position normale, et j'invite la tante et la nièce à mettre leurs mains ouvertes les unes sur les autres, sur le guéridon; pour plus de sûreté, leurs mains sont retenues par Mme Angélina pendant l'expérience.

J'éteins le gaz; et la table, sur laquelle je place moi-même les mains pour le contrôle, prend un certain mouvement giratoire qui va en s'accentuant.

Pendant qu'elle se meut ainsi, je demande à la cause qui l'anime de vouloir bien tracer sur la feuille préparée un signe quelconque, un G par exemple. Une demi-minute environ s'écoule; la table s'incline quelque peu, et s'arrête plusieurs fois ainsi inclinée.

Comprenant qu'il y avait là une invitation à constater le phénomène, et les mains des trois dames se trouvant toujours dans la position indiquée, je fais craquer vivement une allumette, et je découvre un G. en blanc sur fond noir, bien entendu, et je le montre aux assistants émerveillés. Cette lettre, une initiale de forme baroque, de 3 centimètres environ de hauteur,



était sans doute bien peu de chose; mais c'était un fait où notre critique était impuissante à découvrir l'action physique, l'action personnelle normale, si l'on considère les conditions où le fait avait eu lieu; c'était un phénomène psychique authentique.

Dans des conditions identiques, j'ai demandé à la même cause de vouloir bien, sur la même feuille, tracer une croix; cette croix est tracée, bien qu'incomplète et quelque peu grossière.

Je prends la feuille et la remplace par une autre, également couverte de noir de fumée. Comme précédemment, j'invite Mesdames Maria et Nilda à mettre les mains sur le guéridon. La troisième de ces dames les retient immobiles; je place mes mains sur celles de cette dernière et redouble d'attention et de promptitude.

A trois reprises différentes je demande à l'intelligence occulte de marquer sur la feuille soit un cercle, un D, une fleur.

Répondant à chacune de nos demandes, la force en question met la table en mouvement et l'arrête de façon à ce que je puisse constater immédiatement les signes requis (1).

APPENDICE

Nous en étions à ce point lorsque M. Baudolino, de retour de ses affaires, entra dans la salle.

AUTRES EMPREINTES

Informé de notre succès, il exprime le désir, séance tenante, que la même intelligence écrive un F sur la même feuille.

Immédiatement elle trace la dite lettre; et tous, nous en faisons la constatation.

Mais M. Baudolino demande le mot « Felicita »; d'autres personnes demandent en même temps d'autres signes; il en résulte des empreintes confuses. La confusion se produit simultanément avec la diversité des demandes.

VARIATIONS DE POIDS

Pour faire observer au maître de la maison le phénomène de l'augmentation de poids du guéridon, je priai de nouveau ces dames de mettre leurs mains sur la table, et demandai à la force de frapper un coup lorsque tout serait prêt.

Le coup frappé, les dames quittent la table, et M. Baudolino essaie de la soulever; il déclare qu'il le peut à grand'peine, bien qu'il soit parfaitement capable de soulever un poids de 60 à 65 kilogrammes.

(1) Quand les articles de M. le professeur Falcomer seront terminés, notre librairie les publiera en une seule brochure qui contiendra toutes les figures.

Sur notre demande, le guéridon devient léger, au point que je puis le soulever avec facilité. Une fois de plus, tous les assistants constatent les variations de poids qu'il a éprouvées.

CONCLUSION

La surveillance exercée au cours de la séance sur Mmes Maria et Nilda, particulièrement sur cette dernière, — en l'absence de laquelle les phénomènes ne se produisaient pas; — les expressions d'étonnement candide qu'elle laissait échapper lorsque les phénomènes avaient lieu; la production rapide et presque continue de ces derniers, qui rendait une mystification extrêmement difficile, parfois même impossible; la nouveauté des faits que je provoquai furent autant de circonstances qui nous inclinèrent à les accepter comme vrais.

En ce qui regarde les empreintes, si on les examine avec soin, on pourra objecter que l'invisible opérait avec un doigt. Nous verrons plus loin quelle était la consistance de ce doigt et à qui il pouvait bien appartenir.

(*A suivre*). Professeur FALCOMER.

UTILITÉ

D'UN SIGNE DE RECONNAISSANCE

POUR LES SPIRITES

La France républicaine a mis en honneur une devise dont elle est justement fière et qu'elle étale complaisamment sur nos monuments publics : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*. Depuis plus d'un siècle que nous l'arborons nous pouvons nous flatter, je crois, que les deux premiers termes en sont passés, sinon complètement dans les mœurs, au moins dans la conscience de tous les peuples. Un retour à l'esclavage ou au rétablissement des castes semble (en théorie du moins) un anachronisme absurde. Il n'en est pas de même du dernier terme : *Fraternité*. Non seulement cette idée n'a fait aucun progrès, mais avec la diminution du sentiment religieux, et la propagation des idées darwiniennes de la lutte pour la vie, les conditions de l'existence se font de jour en jour plus dures, plus âpres pour les petits, pour les faibles, pour les simples et surtout pour les scrupuleux. Il n'y a plus d'autre considération que l'intérêt égoïste ; il faut être le plus fort ou le plus malin ; et l'écrasement impitoyable pour quiconque croit à un devoir supérieur n'est qu'une question de courte durée.

Il n'existe qu'un seul moyen de s'opposer à ce scandaleux triomphe de la force sur la conscience, c'est le groupement, l'union de ceux qui pensent et veulent le bien. Pour cela il est un procédé simple, infaillible, je crois, et que je vais exposer.

Je mets en fait, d'abord, que plus que, qui que ce soit, les Spirites sont à la fois menacés et en mesure de résister. Menacés, parce que, spiritualistes convaincus de leurs devoirs, ce sont des proies toutes désignées pour le positivisme immoral des matérialistes. En mesure de résister : parce qu'ils ont le nombre, et que la charité qui fait le fond de leurs croyances est une force immense. Que leur manque-t-il donc ? une seule chose : la cohésion ; c'est-à-dire savoir se découvrir et se reconnaître partout, en tout temps et à première vue, pour pouvoir s'unir à propos.

La conclusion est simple. Ayons un signe de reconnaissance que nous porterons *tous*, *toujours* et *partout*. Qu'il soit visible pour nous et invisible pour les autres ; qu'il soit simple et bon marché. Je propose *une épingle*, que les hommes porteront à leur cravate et les femmes en broche (ou des boucles d'oreilles). Ce signe distinctif signifiera seulement : « Je suis spirite, c'est-à-dire : je crois que l'âme survit au corps et dans certaines conditions peut se manifester hors de lui ; je crois que mon existence future sera la conséquence de la présente ; je crois donc à la nécessité de faire le bien, dans mon propre intérêt. Je crois aussi que l'humanité est une immense chaîne dont nous sommes les anneaux indissolublement solidaires les uns des autres. Je crois enfin que la charité que je professe doit être dans les actes et non simplement sur les lèvres. »

Voilà ce que signifiera ce petit symbole, *tout cela*, et *rien que cela*. Qu'on ne vienne donc pas y voir *ni décoration*, *ni talisman*, *ni signe cabalistique*.

Un groupe de Paris a déjà adopté un symbole de ce genre qui a été mal compris et lui a attiré les objurgations de certains spirites. C'est mal interpréter une idée essentiellement pratique et utilitaire, du moins telle que je la préconise.

Quel sera ce signe ? Oh ! je n'ai aucune préférence, pourvu qu'il ne soit ni compliqué, ni prétentieux, ni coûteux. Je pense qu'il doit attirer aussi peu l'attention des profanes que le fer à cheval ou la poignée de sabre que nous portons fréquemment à nos cravates. Il faut néanmoins qu'il ne soit pas d'un modèle courant. Un trèfle, symbole de la triple nature de l'homme; une étoile qui nous rappelle la patrie céleste, une ancre, espérance ; un cœur, charité, tout cela peut-être bon. Je me contente d'émettre l'idée, et je n'ai même pas le mérite de la nouveauté, car je crois qu'elle fut discutée et repoussée, j'ignore pourquoi, au dernier Congrès. Pour moi, c'est un grand tort, et je vais, pour le montrer, finir par une anecdote.

Je fais partie du groupe qui porte l'*Étoile*, auquel je faisais allusion plus haut. Dernièrement je me trouvais dans une ville où j'étais étranger, et le hasard me mit à l'improviste en présence d'une affaire pour laquelle un dépôt de fonds était nécessaire. Je n'avais pas d'argent sur moi, et je me

défiais. L'affaire était manquée, quand nous remarquâmes, mon interlocuteur et moi, que nous portions tous deux l'Etoile. Cela suffit. Nous savions aussitôt qu'aucune ruse déloyale ne pouvait être à craindre entre nous. L'affaire était avantageuse pour tous les deux, et fut conclue séance tenante, sur simple parole. Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous n'eûmes pas à nous en repentir.

Peut-être me dira-t-on que j'ouvre de nouvelles facilités aux chevaliers d'industrie, et que les vrais spirites seront exposés à devenir les dupes d'un nouveau genre d'exploitation. Je ne le crois pas. D'abord, rien ne nous force à crier sur tous les toits le signe que nous adopterons ; et vint-il à être connu universellement, comme il signifie avant tout que le porteur est spirite, et que, grâce à la sottise humaine, c'est un titre dont on ne se vante guère, je ne crains pas qu'il soit porté par ceux dont les convictions ne sont pas bien solides. Et d'ailleurs, qui empêche de compléter le premier mouvement par un petit interrogatoire que chacun saura imaginer pour écarter tout soupçon de fraude ? L'essentiel c'est que l'on se reconnaisse *à premiere vue*, et qu'en cas de détresse subite, tout spirite soit assuré de de trouver partout sympathie et soutien. Tout le monde y trouvera son compte. Celui qui se trouvera dans l'embarras, qui saura ne pas être repoussé rudement, et aussi celui qui aidera son prochain, car on lui procure ainsi l'occasion de grossir son trésor de mérites spirituels, avec la certitude d'avoir *bien placé* sa charité. Qu'en pensent mes frères, les spirites ?

G. BÉRA.

BIBLIOGRAPHIE

Reçu de San-Paulo, Brésil, une nouvelle feuille de propagande spirite dirigée par *Raul da Silva*. Cette revue est distribuée gratuitement et a pour titre *Nuclémeron*. Nous lui envoyons nos souhaits de bienvenue et nos félicitations ainsi qu'à la nouvelle revue *Amor al Progreso*, créée de même pour la propagande spirite et distribuée gratuitement par la Société *Constancia y Fidelidad*, à Malaga, Espagne, sous la Direction de Don *Pedro Roman Cruz*.

LE ROI MAGE, par *Pierre des Champs*. Etude sur les mystères antiques et sur leur part d'influence dans les origines chrétiennes. Un volume grand in-8°, avec 100 illustrations. Couverture en couleurs, prix : 7 fr. 50. Philosophie révolutionnaire (spiritualiste-matérialiste), par *Dismier*.

UNE LETTRE DE MADAME NŒGGERATH

A la suite des clameurs soulevées dans la presse quotidienne par l'arrestation d'Anna Rothe, notre excellente amie, Mme Nœggerath, a fait parvenir à l'*Eclair*, une rectification de la séance qui avait eu lieu chez elle. Nous en extrayons les lignes suivantes, auxquelles nous nous joignons de tout cœur.

. . . .

... « Il n'est point d'action plus flétrissante que celle d'accuser des innocents. Et ici il s'agit d'un médium, c'est-à-dire d'un être doué d'une sensitivité extrême. Je serais donc coupable en donnant raison, par mon silence, aux calomniateurs, la plupart, il est vrai, irresponsables parce qu'ils sont ignorants et qu'ils confondent la science psychique avec une religion nouvelle.

« Je viens donc répéter ici ce que je puis affirmer à haute voix : c'est que, rue Milton, le plus léger soupçon n'a pu effleurer la pensée d'aucun des assistants, même de ceux qui n'étaient point spirites.

« Dans divers groupes, où l'on a pris les mêmes garanties que chez moi, les mêmes affirmations se sont produites.

« Permettez-moi donc, Monsieur, de venir courtoisement vous signaler quelques erreurs qui se sont glissées dans votre « Actualité » ; si je m'abstenais, je mériterais le mépris de mes antagonistes eux-mêmes.

« On a mieux fait que d'assurer aux assistants que Mme Rothe avait été mise nue devant l'investigatrice. One leur la prouvé ne leur montrant toutes les pièces des vêtements de Mme Rothe, enfermées dans une chambre éloignée. Sa chemise seulement lui a été remise parce que, après avoir subi des mauvais traitements, le médium était grelottant de fièvre et que du linge froid lui eût fait du mal, mais cette chemise a été bien examinée, secouée, et il ne faut pas beaucoup d'intelligence pour comprendre qu'elle ne pouvait contenir ni des brassées de fleurs toutes fraîches, ni fruits, ni objet d'art, ni portrait, ni livre. Un peignoir pris au hasard dans ma garde-robe, et laissant entrevoir la chemise, devint le seul vêtement du médium.

« Le salon était éclairé d'une manière éclatante. Les fortes lampes n'avaient ni abat-jour ni écran. L'impresario avait été écarté.



« La table autour de laquelle nous étions assis avec Mme Rothe, pour ne point perdre de vue un seul de ses mouvements, n'était qu'un simple pliant sans tiroir, sans bois au-dessous. Il fut complètement démonté, examiné, ainsi qu'un morceau de toile cirée qui le couvrait. Je savais par de nombreuses expériences antérieures chez d'autres personnes, et chez moi-même que souvent des fleurs tombent mouillées au milieu de nous.

« Il y a, en effet, une tente dans un coin de mon salon. Les rideaux en ont été scrupuleusement visités. Du reste, ces rideaux étaient restés largement ouverts, la lumière y pénétrait, je dois le dire, moins intense que dans le salon.

« Il est bien vrai que l'ombre favorise toute matérialisation. Ce n'est point le médium qui l'a expliqué en réponse à une question. Cela n'est ignoré d'aucun expérimentateur quelque peu instruit.

. . . .

« Nous avons eu des roses magnifiques parsemées de gouttes de rosée, des myosotis, des pensées, fleurs délicates bientôt froissées, sans compter, tout à la fin de la séance, une botte de feuillage et de fleurs des bois ruisselantes d'eau, ce dont tout le monde s'est assuré. ».....

R. Nœggerath. »

Maintenant assez d'encre a coulé sur ce sujet ; la presse du monde entier a parlé à tort et à travers ; la parole est à la justice. Attendons et voyons s'il y a toujours des juges à Berlin.

La Direction.

LE SPIRITUALISME
EST-IL
UNE RELIGION OU UNE SCIENCE ?

Réponse de l'honorable juge A.-B. Richmond

Pour répondre à cette question, il est avant tout nécessaire de s'assurer de la définition exacte du mot « Religion ».

Selon moi, la Religion comprend toutes les formes de croyances aux forces ou pouvoirs spirituels, invisibles, dont le but immédiat est de prouver l'existence d'une vie future ou l'immortalité de l'âme et les conditions, ainsi que les obligations morales, qui lient les hommes entre eux, dans le monde de l'au-delà, comme dans celui-ci.

Le spiritualisme n'est ni une croyance, ni un culte, mais une religion qui proclame l'immortalité de l'homme, sur des preuves aussi manifestes et aussi concluantes que le fait même de son existence actuelle. Les témoignages qui établissent cette vérité sont vivants et la prouvent d'une manière positive et incontestable.

La foi n'entre pas dans le problème comme un élément nécessaire à sa solution, pas plus qu'elle n'est utile aux problèmes de mathématiques ou aux phénomènes d'affinité chimique.

Le spiritualisme déclare qu'il y a une vie future et la démontre à l'aide de témoins vivant dans le monde invisible et venus pour en affirmer l'existence. Ce n'est pas là un fait scientifique seul, pas plus que ne l'est tout autre phénomène observé et reconnu par l'homme. La science essaie en vain de l'appliquer par des théories ; elle se voit, en dernier ressort, réduite à admettre le fait des manifestations spirites, sans égard pour les théories ou les expériences scientifiques.

L'homme vit-il au-delà du phénomène de la mort? Cette question et sa preuve affirmative sont le fait fondamental de toutes les religions de la terre. Sans cette certitude, toutes les croyances et tous les cultes sont aussi chimériques qu'un rêve. L'aide de la science n'est point utile pour affirmer cette vérité qui est la clé de voûte de toutes les croyances et qui doit et peut être prouvée sans le secours de la science ou la logique de l'espérance et de la foi.

Dans nos tribunaux, un fait avancé est prouvé par des témoins oculaires ou par une circonstance qui ne peut être changée. Il se peut que les témoins soient ignorants du sens attaché au mot science, mais ils sont néanmoins aussi capables que l'érudit ou le savant de dire ce qu'ils ont vu et leur témoignage est accepté, selon qu'il est d'accord avec l'expérience et le jugement des jurés.

Nous savons tous que nous pouvons reconnaître les traits et la forme de nos semblables, et même le son familier de la voix sans l'aide des règles ou des formules de la science. Celle-ci peut, il est vrai, nous être utile pour l'explication d'une apparente impossibilité des faits avancés; cependant, si l'évidence est claire et positive, le jury jugera l'affaire d'après la connaissance qu'il a de la vérité et de l'honnêteté des témoins, sans égard aucun pour les spéculations de la science.

Or, les communications des esprits ont été prouvées par les témoignages d'un nombre considérable de personnes dont la bonne foi ne peut être mise en doute et sur des faits reconnus authentiques et connus d'elles seules, établissant d'une manière irrécusable la personnalité mentale de leurs amis désincarnés et le souvenir qu'ils ont conservé de leurs affections terrestres, ainsi que des principaux événements de leur vie primitive; et ces témoi-

gnages ne dépendent uniquement que de l'expérience acquise par l'homme et n'exigent nullement l'appui de la science pour leur vérification. Ils constituent la base de la religion du spiritualisme, et l'évidence en est si concluante qu'aucun homme sincère ne peut manquer d'en reconnaître la vérité.

— Je suppose que je sois seul dans ma chambre, livré à mes réflexions et dans un silence absolu. Tout à coup, je me sens pris d'une étrange sensation ; puis, j'entends une voix qui m'est familière m'appeler par mon nom et me parler; elle m'entretient d'évènements et de particularités dont je n'ai aucun souvenir, au moment même, mais dont je reconnais (plus tard et après examen) l'exactitude. Il est évident que je me trouve en présence d'une intelligence qui se souvient du passé et manifeste les sentiments affectueux de sa vie terrestre; ce n'est pas là un fait scientifique notoire, mais plutôt un témoignage légal admis dans nos tribunaux et de l'issue duquel dépend l'intérêt capital de la vie.

J'ai vu, à des reprises différentes, la vie et la mort mises dans la balance judiciaire. Les faits connus de la science seule n'étaient d'aucune importance à la solution du problème; mais une intelligence humaine sert de témoin et révèle des accidents qui n'ont aucun besoin des lumières de la science pour être compris ou expliqués, et sur l'évidence desquels seuls le résultat controversé est rendu manifeste à l'esprit souvent inculte du jury. La justice affirme sa souveraineté et le juste triomphe de l'injuste. Souvent, il est vrai, la science vient en aide pour la solution des questions qui engagent ou la culpabilité ou l'innocence, d'après les incidents produits par les témoins. Il en est de même dans l'investigation de la religion du spiritualisme. Le témoignage apporté par des vivants invisibles et la présence des esprits prouvent l'existence de faits dont l'explication est tout à fait en dehors de la compétence de la science ; ce serait vraiment fâcheux si ces faits devaient rester à jamais ignorés et relégués dans le laboratoire de la science seule, en attendant qu'ils puissent être expliqués.

L'explication érudite des phénomènes spirites de sub-conscience, de polarité atomique ou de magnétisme, donnée par d'éminents savants, est *obscurum per obscurius* et ne fait que rendre plus obscur le mystère caché sous le voile de la mort. Mais, à l'explication sensée émanant d'une intelligence invisible qui survit à la désagrégation du corps dans le monde des esprits, la science ne peut rien ajouter; et si, en outre, l'immortalité est un fait admis par toutes les religions de la terre et prouvé par l'évidence des phénomènes spirites, la science ne peut encore nous apprendre rien de plus.

Le spiritualisme prouve ce qu'il avance d'une manière manifeste et irré-

futable. Il entre dans le sanctuaire de la mentalité et de la conscience humaines et les pénètre de la vérité d'une existence future. L'alambic, le creuset, la cornue et le microscope n'ont aucune place dans le royaume de la spiritualité. L'amour, les souvenirs et l'expérience sont les seuls éléments nécessaires pour prouver la présence de ceux auxquels nous sommes unis par le passé. Le spiritualisme démontre que « Toute âme qui a vécu ne peut mourir. »

L'éthique du spiritualisme peut rivaliser avec le code religieux le plus pur de la terre. Pourquoi prendrait-il place parmi les théories variées de la science, soumises à la controverse d'une ignorance instruite ?

Quelle autre religion de la terre est capable d'apporter au chevet du mourant une consolation si grande qu'elle adoucit les douleurs des vivants ? Avant que nous fermions les yeux aux scènes de ce monde, le spiritualisme les ouvre et nous fait entrer dans le monde des esprits, en nous révélant non un Dieu personnel, mais l'esprit infini de l'univers qui régit la force ou l'énergie dans la production de toutes les forces physiques, avec une intelligence à jamais infaillible.

Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER

Nice, le 27 mars 1902.

Réponse du conférencier spiritualiste Sargis

Le spiritualisme n'est ni une religion ni une science.

En voici les raisons :

La religion, *per se*, est de la superstition. La mission du spiritualisme moderne est de détruire la superstition. C'est ce qu'il fait en substituant le fait à la croyance, et il n'implique rien de plus. Un fait n'est ni religieux, ni scientifique. La connaissance d'un fait peut être de la science, et une religion ou une philosophie s'en faire une base, mais le fait en lui-même n'est pas altéré. La religion est un amas confus de notions mentales ou imaginaires édifiées sur des conditions supposées, sans égard pour la nature. La science est simplement la reconnaissance d'un fait démontré de la nature. La nature est l'univers objectif, servant aux recherches de la terre et de l'atmosphère. En dehors de cela tout est spéculatif, conjectural. Pour le poisson l'eau est le monde; à l'animal c'est l'eau et la terre et à l'oiseau, c'est l'eau, la terre et l'air.

Le spiritualisme ne peut être une religion, parce qu'il est basé sur un fait. Ce n'est pas non plus une science, parce que ce fait fondamental s'élève

au-dessus de la Nature objective, avec laquelle seule la science a affaire. Il n'appartient donc ni à l'une, ni à l'autre catégorie.

La religion est, en réalité, hypothétiqne. Quant à la science, c'est la connaissance de faits ou de principes ; mais les causes qui ont produit ces faits sont exclues et ne deviennent que des hypothèses. Certains phénomènes ayant été observés et,à la suite de recherches assidues et répétées, reconnus constants,dans leurs conditions relativement à la terre et aux étoiles, ont été classés comme des faits scientifiques appartenant à l'astronomie. De même la structure et les fonctions du corps humain, étudiées depuis des siècles, ont produit la science moderne de la physiologie et de la chirurgie. Mais dire comment les soleils et les planètes ont pris naissance et se sont maintenus, ou ce qu'est l'homme et quelle est sa vraie origine, est et sera toujours un mystère impénétrable. On peut donc se rendre compte maintenant pourquoi le spiritualisme ne peut pas être une superstition, comme l'est la religion, parce qu'il est basé sur un fait — la continuité démontrée de la vie individualisée. Il n'est pas non plus un fait appartenant à la science, parce que l'être dont il prouve l'existence après la mort n'est pas dans le domaine de la science — en d'autres termes parce que celle-ci ne traite qu'avec la matière. L'homme de science est un physicien et ne peut être un voyant. On ne peut rien savoir expérimentalement de l'esprit par le laboratoire du savant, et la science est toute de recherches et d'expériences.

Mais alors, me direz-vous, si le spiritualisme n'est ni une religion, ni une science, comment faut-il le considérer? Absolument comme on traite tout autre fait. Le système solaire n'est pas une condition religieuse, ni scientifique ; c'est un fait sur lequel la religion et la science ont fondé des théories et des hypothèses, mais ni le soleil, ni la lune et les planètes ne sont altérés par l'une ou l'autre. La circulation du sang est un fait que la religion n'a jamais voulu reconnaître et pourtant son effusion est son dogme le plus important. La suspension des fonctions viscérales met un terme aux connaissances de la religion sur l'âme et la science n'a jamais été capable de nous renseigner sur sa destinée.

Il en est de même des faits du spiritualisme. Ils existent, mais personne n'a pu jusqu'ici en déduire des conclusions qui nous fassent voir toute la lumière. Les adeptes du spiritualisme ont été convaincus des phénomènes par le secours de la médiumnité et ni prêtres, ni professeurs ne peuvent s'interposer entre eux et l'évidence.

(*A suivre*) Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER.

BÉLISAMA

OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES

CHAPITRE VI

(*Suite*).

Le Gui chez les Celtes.

L'homme ne connaît pas la vertu des plantes, des *Simples*, sans quoi il n'emploierait pas toute la pharmacopée contemporaine, toutes ces drogues et médicaments, minéraux et animaux, car aujourd'hui la *Sérumthérapie* est un des grands facteurs employé pour empoisonner, sinon guérir les maux de l'humaine espèce, ainsi que les animaux. Anciennement, il n'en était pas de même ; chez les anciens, dans la plus haute Antiquité, l'homme utilisait les plantes, et l'une d'elle, le Gui, était considéré chez les Celtes ou Gaulois, comme une véritable *Panacée universelle* : *Omnia Sanans*, guérissant tout, nous dit Pline (1).

Le naturaliste romain nous décrit avec assez de détails un grand nombre de *Plantes médicinales*, dont les Celtes faisaient un fréquent usage ; il nous décrit également les moyens pratiques que les Celtes employaient pour la cueillette des simples, principalement pour celle du Gui Sacré.

« C'était ordinairement en février, nous dit l'écrivain romain, que les Druides recherchaient le gui. A la nouvelle que la plante précieuse avait frappé les regards, le peuple entrait en foule dans la forêt ; on entourait l'arbre privilégié porteur du parasite, et on le gardait avec vigilance, jusqu'au sixième jour de la Lune. (Ce jour-là ouvrait chez les Gaulois, le mois, l'année, le siècle). Un Druide en robe blanche coupait avec une serpette d'or le *Végétal Sacré* et le recevait sur une toile, de peur qu'il ne touchât la terre en tombant et ne fût souillé par un contact profane. — Cette cérémonie se produisait dans chaque tribu. »

Le Druide en question n'était pas un Druide quelconque, mais le chef du Collège druidique : l'Archidruide.

Ce qui précède est confirmé par Maurice (2), comme peuvent en témoigner les lignes suivantes :

« Lorsque la lune était vieille de six jours, l'Archidruide, habillé de son vêtement blanc et coiffé de la tiare rouge, montait pieds nus sur le chêne, coupait le gui de la main gauche avec une faucille d'or neuve, et le recevait

(1) Liv. XVI, 95.

(2) In *Antiquités indiennes*.

dans le *Sagus* ou vêtement sacré, au milieu des cris et des acclamations du peuple. »

L'emploi du gui remonte à une très haute antiquité, comme on voit ; ce qui est confirmé encore par les lignes suivantes d'un autre auteur contemporain :

« C'est de la période d'Hanouman, le premier disciple de Ram, nous dit Saint-Yves d'Alveydre (1), que date l'emploi général du gui sacré, extrêmement difficile à discerner, et dont l'efficacité contre certaines épidémies épouvantables dépend de l'heure astronomique précise où on le cueille et la prépare. »

On voit par cette citation que l'heure et le jour de la cueillette ne sont pas quelconque. Cette plante parasite comportait un tel caractère de sainteté, que la toucher du doigt constituait un sacrilège ou tout au moins une profanation ; c'est pour cela qu'il y avait un rite pour sa cueillette, de même que pour sa préparation.

Les rites accomplis, la plante était dénommée le *Sauveur Universel.*

Nous savons aussi que les Druides composaient avec le suc du gui une liqueur, une sorte d'Élixir qui avait des propriétés merveilleuses ; on l'employait à la fois comme un breuvage sacré et comme un spécifique médical, et celui-ci avait une telle puissance, que non seulement il conservait les forces vitales, mais qu'il donnait la vie en supprimant la stérilité chez tous ceux qui consommaient la divine liqueur du gui.

Pline, dans son histoire naturelle, confirme cette dernière assertion : « Le gui du chêne était un symbole de protection, dit-il, contre les dangers de toute sorte, ainsi qu'un spécifique contre les maladies mentales et physiques. — Il était considéré comme un remède infaillible dans une foule de cas ; il était réputé pour arrêter les effets du poison, prévenir la stérilité ; en un mot, c'était le plus grand préservatif contre les maux physiques et spirituels. »

Virgile nous apprend que le gui avait été adopté comme emblème du nouvel an, parce qu'il renouvelait ses feuilles au Solstice d'hiver.

D'après Eliphas Lévi (2), le gui devrait ses propriétés à son pouvoir absorbant ; voici comment s'exprime le savant occultiste : « Les progrès du magnétisme feront un jour découvrir les propriétés absorbantes du chêne. — On saura alors le secret de ces croissances spongieuses qui attirent le luxe inutile des plantes et se surchargent de coloris et de saveur ; les champignons, les truffes, les galles de certains arbres, les différentes espèces de gui, seront employés avec discernement par une médecine nouvelle à force

(1) Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs.*
(2) Histoire de la Magie, *passim.*

d'être ancienne. On ne se moquera plus de Paracelse, qui recueillait l'*Usnée* sur les crânes des pendus ; mais il ne faut pas marcher plus vite que la science, elle ne recule que pour mieux avancer. »

Poursuivant notre étude, nous dirons que le gui qui était employé comme breuvage sacré et par suite, comme spécifique, était le plus rare de tous. On n'employait pour cet usage que le gui du chêne et sa recherche conférait un certain prestige, une grande vénération même à celui qui le trouvait. Le vulgaire considérait ce gui, « comme un présent du ciel.»

Nous dirons ici quelques mots du symbolisme de cette plante.

Il reste vert toute l'année (*sempervirens*) et il continue à vivre, même après la mort de l'arbre qui le supporte ; c'est pour cela qu'il servait à démontrer à la foule, au peuple, qu'une seule existence corporelle ne suffit pas pour l'évolution humaine, que la vie se poursuit au-delà de la mort. Puis de ce que cette plante se nourrit de la sève de l'arbre qui la porte, on en tirait le symbole de la solidarité humaine, qui doit unir tous les hommes, comme les membres d'une seule famille. C'est aussi non seulement le symbole de l'union des sexes, mais surtout de l'union de l'âme et de l'esprit, union qui confère l'immortalité.

Arrivons à la légende qui apprit aux hommes la vertu curative du gui.

Ram avait quitté la Gaule sous l'enseigne du bélier (*Aries*) pour se diriger, du côté de l'Orient, de l'Inde, afin d'empêcher les Celtes d'en venir aux mains, de se livrer à une guerre fratricide ; il avait déjà traversé la Scythie et d'autres pays, quand ses compatriotes, à la tête desquels il se trouvait, furent frappés d'une maladie cruelle, dans laquelle il crut voir un juste châtiment de la Divinité envers les hommes de sa race, qu'il avait à grand'peine dissuadés de combattre leurs frères. Cette maladie, sorte de lèpre, couvrait le corps tout entier de plaques noires et pustuleuses, qui provoquaient l'enflure des membres, ensuite le corps se couvrait d'ulcères qui déterminaient la mort, de sorte que les Celtes mouraient en grand nombre, par milliers, nous dit la tradition.

La grande Prêtresse, la Voluspa, consultée, ordonna, mais en vain, des sacrifices expiatoires, la mortalité ne cessa pas pour cela.

Ram avait l'habitude de méditer sous un chêne ; un jour, après une très longue méditation sur les malheurs qui frappaient sa race, il s'endormit. Pendant son sommeil, il entendit une voix, qui l'appelait par son nom. Il regarda et vit devant lui, dans son sommeil, un homme d'une haute stature, à l'aspect majestueux, revêtu d'une robe blanche qui portait une baguette sur laquelle s'entrelaçaient deux serpents et cet homme lui dit : « Ram, le remède que tu cherches, il est là, au-dessus de toi » ; puis tirant de son sein une faucille d'or, le personnage coupa sur le chêne un gui et le

remit à Ram, avec de grandes marques de vénération; il lui donna en même temps une recette pour composer un élixir, puis il disparut.

Ram s'éveilla tout à coup, fortement ému de ce rêve qu'il sentait prophétique; il se prosterna au pied du chêne sous lequel il se trouvait, y aperçut un gui, le cueillit avec respect et l'emporta sous sa tente enveloppé dans la toile qui lui servait de ceinture (*tayola*), puis il se mit à prier et commença les opérations qu'il avait recueillies de la bouche du Druide du plan astral. Ayant obtenu la précieuse liqueur, il en expérimenta les effets sur un malade condamné à mourir. A peine celui-ci eût-il absorbé quelques gouttes de la liqueur, qu'il revint à la vie, comme par miracle, et tous les malades ultérieurement traités furent guéris de même. Aussi, de toute part, on accourut vers Ram. Le collège sacerdotal fut assemblé et l'archidruide ayant appris du chef celte de quelle manière il avait découvert le remède admirable qui assurait le salut de tous, il fut décidé que le gui deviendrait une plante sacrée et que la préparation de l'Elixir serait transmise oralement (de bouche à bouche) de l'archidruide aux deux plus anciens Druides.

Voici ce que nous dit Pline au sujet du gui dans son Histoire Naturelle, livre seizième *in fine* (XCII).

« Il est certain que le lierre tue les arbres; le gui a une influence analogue; toutefois on pense qu'il l'exerce plus lentement. Outre le fruit qu'il donne, le gui doit être compté parmi les plantes qui ne méritent pas moins d'admiration. En effet, certains végétaux ne peuvent croître à terre; ils naissent sur les arbres; n'ayant pas de domicile à eux, ils vivent chez les autres, c'est le cas du gui...

XCIII. — Il y a trois espèces de gui : le gui qui vient sur le sapin et le mélèze; on le nomme *Stelis* ou Eulice. (C'est le *Loranthus Europeus* de Linné).

« L'Hyphéar (*viscum album* de Linné) est une sorte de gui qui pousse en Arcadie; enfin le gui proprement dit croît sur le chêne rouvre, sur le prunier sauvage, le térébinthe à l'exclusion de tous les autres arbres. Le gui est très abondant sur le chêne et on l'y nomme *Dryos Hyphear* (gui du chêne) Sur tous les arbres, excepté sur l'yeuse et le chêne, on distingue le gui proprement dit des deux autres espèces par la mauvaise odeur du fruit et par l'odeur du feuillage qui est désagréable. Le fruit et la feuille du gui sont amers et gluants. L'Hyphéar est préférable pour l'engrais des animaux; tout d'abord, il commence par purger, puis il engraisse les animaux qui ont résisté à la purgation. Le traitement a lieu en été et dure environ quarante jours. Le gui sur les arbres à feuilles caduques perd également ses feuilles, il les conserve sur les arbres à feuilles persistantes. De quelque manière qu'on le sème, sa graine ne lève pas; il faut qu'elle ait été absorbée par des oiseaux, pigeon et ramier et rejettée par eux pour germer; telle est la nature



de cette plante, elle ne pousse qu'après avoir été stratifiée dans les intestins des oiseaux. Ce gui ne dépasse pas une coudée de hauteur, il est rameux et toujours vert. Le mâle est fertile, la femelle est stérile, mais parfois le mâle l'est aussi.

XCIV. — La glu se fait avec les baies du gui, on doit les récolter avant leu complète maturité à l'époque des moissons. Si elles ont été mouillées par les pluies, elles croissent bien en grosseur, mais elles perdent de leur qualité pour la fabrication ; voici comment on procède pour celle-ci : on les sèche, puis on les pile à sec et le résidu est mis dans l'eau, dans laquelle on le laisse environ douze jours ; après quoi on le pile dans une eau courante avec une sorte de maillet pour faire partir les enveloppes, de sorte qu'il ne reste que la pulpe devenue visqueuse qui constitue la glu, par laquelle les oiseaux se laissent prendre, si leurs ailes viennent à y toucher. Quand on veut dresser des pièges, on amollit la glu avec de l'huile.

XCV. – N'oublions pas de mentionner l'admiration qu'ont les Gaulois pour ce parasite. Aux yeux des Druides (c'est ainsi qu'ils nomment leurs mages) rien n'est plus sacré que le gui et l'arbre qui le porte, si c'est un chêne toutefois. Le Rouvre est déjà l'arbre dont ils font leurs bois sacrés ; ils n'accomplissent aucune cérémonie religieuse sans être placé sous les feuillages de cet arbre, ce qui a fait supposer que le terme Druide provient du terme grec δρῦς (chêne). Tout gui venant du rouvre est considéré comme envoyé du ciel et ils supposent que c'est un signe de l'élection que le Dieu même a faite de l'arbre. Le gui sur le rouvre est extrêmement rare, aussi quand on le trouve on le cueille avec un grand cérémonial religieux.

« On observe avant tout de faire la cueillette le sixième jour de la lune, c'est-à-dire le jour qui est le commencement de leurs mois, de leurs années et de leur siècle, qui n'est que de trente ans. Dans ce jour, l'astre sans être au milieu de son cours est déjà dans toute sa force. Ils nomment le gui d'un nom qui signifie remède universel.

« Quand ils ont préparé sous l'arbre et selon les rites des sacrifices et un repas, ils amènent deux taureaux blancs, dont les cornes sont alors attachées pour la première fois. Un prêtre vêtu de blanc, monte sur l'arbre et coupe le gui avec une serpe d'or (1) et il est reçu sur une saie blanche. Ensuite, on immole les victimes, en priant le Dieu de rendre ce don propice à ceux qui l'ont accordé.

« On croit que le gui pris en boisson donne la fécondité à tout animal stérile, et que c'est un contrepoison universel. La plupart des peuples vénèrent religieusement des objets frivoles. »

---

(1) Nous avons ci-dessus parlé de la manière de procéder à la cueillette du gui, mais nous sommes heureux de voir que Pline lui aussi la rapporte à peu près de la même façon.

L'antique usage de parcourir les rues le premier de l'an en criant *au gui l'an neuf* se rattache au culte celtique. Ce jour-là, on immolait deux taureaux blancs, en invoquant la Divinité pour se la rendre favorable. Après le sacrifice commençait un festin accompagné de réjouissances, qui se sont perpétuées en partie de nos jours, en province, dans le Gers, et surtout dans la Bretagne, où vers l'époque de Noël, on entend le cri *Eguinané* qui est devenu synonyme d'étrennes. Ce cri, nous dit Henri Martin, s'est conservé avec le même sens dans des parties de la France, d'où a disparu depuis bien des siècles la langue celtique.

Augustin Thierry nous a raconté qu'à Blois, il avait encore entendu les enfants du pays crier l'Aguillauné un jour de fête, pendant qu'ils quêtaient les menues pièces de monnaie sur une pomme fichée au bout d'une baguette enrubannée.

D'après Emile Souvestre (1) *Enghin-an-eit*, désignerait le blé. Germe.

On voit que dans tous les termes qui précèdent se retrouve celui de *Gui*, le parasite dénommé *Viscum* par les Latins et Mistletoë par les Anglo-Saxons.

Enfin si nous décomposons ce terme Aguillauné, nous trouvons que Ague (pr. Eguiou) signifie fièvre intermittente et *ne* ou *nay* veut dire contre, c'est-à-dire que le gui était indiqué contre la fièvre ; c'était donc un fébrifuge.

Comme on voit, le gui jouait un grand rôle chez les Celtes, et c'est pour cela que nous n'avons pas craint de nous étendre assez longuement à son sujet.

(*A suivre.*) ERNEST BOSC.

CORRESPONDANCE.

Création d'un centre d'études psychiques à Marseille.

Madame,

Je vous envoie, ci-inclus, la circulaire que j'expédie actuellement pour la création d'un centre d'études psychiques à Marseille. Bien que le terrain sur lequel je désire me maintenir soit un terrain neutre et purement expérimental, je ne doute pas que vous n'appreniez cette création avec intérêt et que vous fassiez des vœux pour sa réussite.

Si vous jugiez la chose digne d'être mentionnée dans le prochain numéro de la *Revue Spirite*, je vous en saurais gré, car cela pourrait faire connaître mon projet à quelques spirites avec lesquels je ne suis pas encore en relations. Ma pensée n'est pas de faire une société presque secrète comme celles qui ont déjà existé mais, au contraire, d'y attirer toutes les personnes que ces

(1) *In les Derniers Bretons.*

questions si importantes intéressent. Je vous tiendrai au courant de ce qui sera fait pour la réussite de cette œuvre, car la science psychique est une sœur cadette du spiritisme et son développement ne saurait vous trouver indifférente.

Veuillez agréer, Madame, mes salutations empressées et respectueuses.

E. ANASTAY.

Marseille 31 mars 1902.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que je viens de créer un centre d'études psychiques destiné à faciliter un genre de recherches que je sais devoir vous intéresser parce que vous en connaissez le but et l'importance.

Je serais très heureux de vous y recevoir ainsi que les personnes que vous voudrez bien m'adresser comme pouvant s'intéresser à ces études. Je dois cependant ajouter que, pour éviter des abus que vous devinez facilement, je ne recevrai que les personnes que vous voudrez bien accompagner vous-même ou me recommander par un mot d'écrit.

Le siège temporaire de ces réunions est rue de Rome, 41, au 1er étage, et, les jours des séances, le dimanche de dix heures à midi et le jeudi de 6 h. à 8 h. du soir.

Vous y trouverez une salle de lecture avec quelques-uns des journaux consacrés spécialement aux recherches psychiques. Vous y trouverez aussi une Bourse aux livres concernant ces matières qui signalera à votre attention bien des ouvrages susceptibles de vous intéresser.

Les Dames seront admises au même titre que les Messieurs.

Pour éviter les écueils qui ont fait sombrer plusieurs des réunions antérieurement créées il est bien entendu que personne ne sera autorisé à organiser des expériences en commun sans une délégation formelle et temporaire du soussigné. Toute tentative pour enfreindre cette disposition, jugée comme très importante, sera immédiatement réprimée. Bien que toute latitude soit laissée aux assistants pour l'expression de leurs convictions personnelles, les expériences seront dirigées sur un terrain purement scientifique et expérimental, sans se laisser dominer par des hypothèses spirites, occultistes ou théosophiques

Aucune cotisation pécuniaire ne vous sera demandée.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations empressées et l'expression de mes sentiments dévoués.

E. ANASTAY.
rue de Rome, 41, à Marseille.

Le Gérant : P. LEYMARIE.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e Année. N° 6. 1er Juin 1902.

LES ORIGINES

DU

SPIRITUALISME EN AMÉRIQUE

Faits et témoignages tirés « d'Emma Hardinge » (*Suite*) (1).

L' « Appel » du juge Edmonds.

En 1853 une série d'attaques virulentes et scandaleuses, entreprises par la presse contre le juge Edmonds, le décidèrent à résigner son office de juge, qu'il avait rempli si noblement et si honorablement à la satisfaction de ses concitoyens. Le motif de cette détermination est énoncé dans le simple et digne « Appel au public » que le savant jurisconsulte fit paraître à cette occa-

(1) Voir le numéro d'avril.

sion. (Voici ce document important dans l'histoire du spiritualisme) :

« Au public :

« De retour de voyage j'ai trouvé que, pendant mon absence, on avait pris prétexte d'un jugement que j'avais rendu dernièrement pour attaquer mes convictions religieuses. Je savais bien que cette décision, allant à l'encontre des sentiments populaires, m'attirerait de sévères critiques, mais j'avoue que je ne pensais pas que l'on irait jusqu'à attaquer mes opinions religieuses. Si j'étais un simple citoyen, je me contenterais de réclamer le droit, qui appartient à tous, d'entretenir sur ce sujet, le plus important de tous, telle croyance que me dicte ma conscience. Je pourrais peut-être me borner à défier ceux qui m'attaquent, à découvrir dans cette croyance un seul article qui n'ait pour but l'accroissement de la vertu en chacun de nous. Mais comme la position que j'occupe fait que l'exactitude et l'intégrité de mes arrêts sont d'ordre public, je dois reconnaître au public le droit de s'occuper de mes croyances et il est de mon devoir de les défendre publiquement.

Je reconnais avoir encore une autre obligation. Comme j'ai accepté ma charge avec l'idée, au moins implicite, de la vérité de la religion chrétienne et que nos lois reposent sur la loi divine révélée ainsi que toutes nos institutions, je suis donc obligé d'attester à ceux qui m'ont confié le mandat sacré d'administrer la justice, que mon respect pour la révélation divine n'est en rien ébranlé et que mon obéissance pour la loi morale n'a subi aucun affaiblissement.

Je n'ai pas attendu ces attaques pour me pénétrer de ces obligations. Je les ai tellement bien senties que je suis sur le point de publier un ouvrage sur ce sujet qui, sans mes autres occupations, serait déjà entre les mains de l'imprimeur. J'y renvoie donc (1), pour plus de preuves ; ce que les limites dont je dispose ici ne me permettent pas de faire, et je me contente aujourd'hui des affirmations générales qui tendent à donner une idée correcte de ce que je crois et de ce que j'ai fait. Cela même n'eut pas été nécessaire si ceux qui m'attaquent m'avaient rendu cette justice de publier tout ce que j'ai dit ou écrit sur ce sujet. Mais jusqu'ici je n'ai pu arriver au public que par des journaux d'une circulation très limitée, de sorte que les notions les plus fausses et les plus abjectes ont pu se répandre au sujet de ma croyance. Le mal a augmenté par suite de l'insouciance avec laquelle ces affirmations erronées ont été fabriquées par ceux qui pouvaient ignorer si ce qu'ils disaient était vrai, mais qui auraient pu aisément s'assurer que c'était faux.

C'est ainsi qu'un journal, le *Daily Chronicle* de New-London, avec un man-

(1) Cet ouvrage a paru et est célèbre sous le titre : « Spiritualisme, par John W. Edmonds et George T. Dexter, avec appendice par Tallmadge, New-York, 1854.



que de tact qui peut-être ne doit pas surprendre, raconte que « je consulte ma femme morte quand je rends mes jugements ». Un autre dit que ma croyance est inconciliable avec la révélation divine et « n'est autre chose que le culte du démon » ; un autre prétend qu'elle « constitue l'abandon de soi, l'oubli de la raison en faveur de la plus absurde jonglerie ».

Tout cela est aussi loin que possible de la vérité, et je pourrais avec justice me plaindre d'être l'objet de si graves imputations, pour le seul fait d'un jugement qu'une partie du public n'accepte pas.

Mais je n'écris pas pour me plaindre. Je sais que ce n'est pas tant moi-même que la foi que je professe que l'on attaque.

« L'offensé est le sujet important, non l'avocat insignifiant. »

Il y a tant d'erreurs sur ce sujet dans l'opinion publique, que mon seul dessein est de corriger ces erreurs, de dire sincèrement et de mon mieux ce sur quoi je base ma croyance, afin que tous ceux qui portent intérêt à la question puissent juger par eux-mêmes de ce que je crois et non de ce que d'autres s'imaginent à tort que je crois.

Je suis sincèrement reconnaissant à mes adversaires de ne pas m'imputer des motifs indignes et personnels, d'accorder que, comme particulier « je suis exempt de tout blâme », et que je ne suis pas « un fou »; pour se borner à la seule imputation que je suis « trompé ». C'est donc à ce point que je limiterai ce que j'ai à répondre.

Ce fut en janvier 1851, que mon attention fut attirée pour la première fois sur les « rapports avec les Esprits ». Je vivais alors à l'écart du monde sous le poids d'un grand chagrin. J'occupais tous mes loisirs à des lectures dont la mort et la vie future faisaient le principal sujet.

J'avais, au cours de ma vie, lu et entendu dire en chaire tant de choses contradictoires, tant de doctrines opposées sur cette question, que je ne savais guère que croire. Il m'est impossible de croire ce que je ne comprends pas. J'étais donc anxieux de savoir si, après la mort, nous retrouverons ceux que nous avons aimés ici-bas et dans quelles conditions.

Je fus invité par une amie à venir voir les « Knockings de Rochester ». Je m'y rendis surtout pour lui faire plaisir et tuer une heure d'ennui. Ce que je vis me fit réfléchir, et je résolus d'approfondir la question et d'en trouver la raison. Si c'était une fraude, une fourberie, je pensais bien pouvoir la découvrir. Pendant quatre mois, je consacrai deux soirées par semaine et quelquefois plus à voir le phénomène sous tous ses aspects. Je notai soigneusement tout ce que je vis, et de temps en temps je comparais mes notes pour y trouver les inconséquences et les contradictions. Je lus tout ce qui tomba entre mes mains sur le sujet et principalement sur les « fraudeurs démasqués ».

Je voyageai, je vis différents médiums, j fréquentai des milieux diffé-



rents, je me trouvai souvent avec des personnes que je n'avais jamais vues et à qui souvent j'étais tout à fait inconnu. Les séances avaient lieu tantôt dans l'obscurité, tantôt à la lumière, souvent avec des incrédules déterminés, plus souvent avec de zélés croyants. Enfin je cherchai toutes les occasions de fouiller la question à fond. Pendant tout ce temps je restai incrédule, et je mis les croyants à une rude épreuve, par mon scepticisme, mes arguments captieux et mon refus obstiné de partager leurs convictions.

J'ai vu, dans mon entourage, des personnes auxquelles il suffisait d'une séance ou deux pour se déclarer convaincues, d'autres qui professaient une incrédulité irréductible, d'autres qui refusaient de rien voir et basaient là-dessus leur incrédulité. Je n'appartiens à aucune de ces catégories et je ne puis me rendre qu'à des preuves irréfutables. A la fin ces preuves arrivèrent, et avec une telle force qu'un homme de bon sens ne pouvait refuser sa conviction.

La question que je me posais était de savoir si ce que je voyais était produit par les hommes ou par quelque agent invisible et inconnu ; en d'autres termes si c'était une erreur, une imposture ou bien ce que cela disait être : le produit d'une cause inconnue et invisible. S'il me fallait dire tout ce que j'ai vu j'aurais besoin de plus de place que je n'en dispose ici, car pendant ces quatre mois j'ai écrit au moins 130 pages serrées sur les séances auxquelles j'ai assisté. J'en rapporterai seulement quelques-unes qui donneront une idée générale de ces séances qui se chiffrent aujourd'hui par centaines. La plupart ont eu plusieurs témoins, outre moi-même ; j'ai conservé leurs noms, mais je ne les ferai pas connaître parce que je ne veux pas les exposer aux attaques qui, chose étrange, semblent le partage obligé de tous ceux qui traitent ce sujet autrement qu'avec l'incrédulité la plus obstinée, en dépit des preuves. Néanmoins j'ai beaucoup de témoins que je pourrais invoquer en faveur de mes récits et, si j'ai été trompé, si je n'ai pas vu et entendu ce que je crois avoir vu et entendu, mon illusion a été partagée par beaucoup de personnes aussi perspicaces, aussi intelligentes, aussi honnêtes, aussi éclairées que l'on peut en trouver parmi nous.

Mon attention fut d'abord attirée par les raps, qui constituaient alors le moyen de communication le plus ordinaire, aujourd'hui presque abandonné. Naturellement je flairais la fraude et je ne me fiais qu'à mes sens et aux conclusions que ma raison pouvait tirer de leur témoignage. Toutefois je ne pus m'expliquer la façon de procéder des médiums. Elles se promenaient de long en large dans une enfilade de chambres de 40 à 50 pieds de longueur, et les rappings retentissaient à 5 ou 6 pieds au moins derrière elles, soit en avant, soit en arrière. Je les ai entendus dans le haut d'une porte d'acajou où les médiums ne pouvaient atteindre, le bruit était aussi fort que si on avait frappé avec le poing. Je les ai entendus en chemin de fer, dans mon

wagon ; à déjeuner, sur la table et le plancher de la salle à manger ; dans un restaurant, et sur le bord d'une route. Je les ai entendus en différentes parties de l'appartement, quelquefois à plusieurs pieds du médium et hors de son atteinte, quelquefois sur la table et aussitôt après dans le plancher et de nouveau dans différentes parties de la table. C'était parfois des coups rapides, et nous pouvions sentir les vibrations des coups dont nous percevions les sons. Ils se produisaient fréquemment pendant que l'un de nous tenait fortement les mains et les pieds du médium, ou sur la table quand personne n'y touchait.

Après m'être convaincu par le témoignage de mes sens de l'existence de ce phénomène je fis appel à la science, et, aidé d'un habile électricien et de ses appareils, assisté de 8 à 10 personnes intelligentes, j'examinai de nouveau la question. Notre enquête a duré longtemps et nous a convaincus de deux choses : d'abord que les bruits ne sont pas produits par une des personnes proches, ensuite qu'ils sont indépendants de notre désir.

En même temps, une autre chose attirait mon attention : c'est ce qu'on appelle « les manifestations physiques ». Ainsi, j'ai vu une table de sapin posée sur quatre pieds, enlevée du plancher au milieu d'une réunion de 6 à 8 personnes, retournée sens dessus dessous à nos pieds, levée sur nos têtes, puis posée contre le dos d'un canapé où nous étions assis. J'ai vu cette même table se soulever sur deux pieds sous une inclinaison de 45°, et rester ainsi sans qu'on puisse la remettre sur ses pieds. J'ai vu une table d'acajou ayant un seul pied, et supportant une lampe allumée, soulevée à un pied au moins du plancher malgré nos efforts, et agitée comme un verre qu on tient à la main, la lampe restant en place, mais les pendeloques s'entrechoquant. J'ai vu cette table basculer avec la lampe qui était dessus et qui aurait dû tomber si elle n'avait été retenue autrement que par son poids ; et cependant elle n'est pas tombée et n'a même pas bougé.

J'ai vu une sonnette de table s'enlever d'une tablette posée sur le haut d'un cabinet, sonner sur la tête de 4 à 5 personnes qui se trouvaient dans ce cabinet, venir de là sonner dans la chambre du fond au-dessus des têtes de 12 à 15 personnes, puis passer à travers la porte de la chambre de devant et tomber là sur le plancher. J'ai vu souvent des personnes tirées avec une force à laquelle il leur était impossible de résister, et même dans une occasion où je joignais mes efforts à ceux de la personne tirée. J'ai vu une chaise d'acajou jetée sur le côté, se mouvoir rapidement en avant et en arrière et sans que personne la touche, à travers la chambre où se trouvaient au moins une douzaine de personnes. Aucune ne fut touchée. A plusieurs reprises cette chaise s'arrêta à quelques pouces de moi, lancée avec tant de violence que si elle ne se fût arrêtée elle m'eût brisé la jambe.

Ce que je rapporte n'est pas la dixième, ni même la centième partie de ce que j'ai vu, mais cela suffit pour montrer le caractère du phénomène.

J'ai entendu d'autres personnes, dont le témoignage ferait foi en toute occasion, et que je ne puis suspecter, raconter des histoires encore plus extraordinaires, car, à cet égard, je ne suis pas plus favorisé que beaucoup d'autres.

A cette époque les journaux ont fait paraître différentes explications pour « dévoiler la farce », comme ils disaient. Je les ai lues attentivement, m'attendant à recevoir du secours dans mes recherches, et je n'ai pu que sourire de l'audace et de l'inanité de ces explications. Par exemple pendant que certains professeurs de Buffalo se vantaient d'avoir tout expliqué par le craquement des articulations des doigts et des genoux, les manifestations consistaient en une sonnette qui tintait sous une table. Il en est de même de la solution donnée récemment par un savant professeur anglais qui attribue la bascule de la table à une force résidant dans les mains appliquées sur la table, oubliant ce fait matériel que les tables se meuvent fréquemment quand aucune main n'est posée dessus.

Ce que j'ai raconté, d'autres personnes l'ont vu aussi bien que moi. Je ne parlerai pas de ce qui m'est arrivé quand j'étais seul, mon seul témoignage serait insuffisant. Je préfère ne pas le soumettre aux contradicteurs insouciants et impudents qui osent dénoncer comme une « infâme imposture » ce qu'ils ignorent complétement, et qui a été l'objet de l'examen et de la conviction de milliers et de dizaines de mille de leur concitoyens, pour le moins aussi honnêtes et aussi intelligents qu'eux. Je ne tiens pas à m'en remettre au jugement des gens qui ont persécuté Galilée, et l'eussent volontiers fait périr pour avoir découvert notre système planétaire, des gens qui ensuite ont traité de « fou », l'inventeur du bateau à vapeur, Fulton; de « farceur » Morse, l'inventeur du télégraphe; et de « dément » Gray, l'inventeur du chemin de fer.

Etant donc arrivé à la conviction du fait par une longue enquête, je me suis ensuite demandé d'où venait l'intelligence qui occasionnait tout cela, car cette intelligence est un des côtés les plus remarquables du phénomène.

Par exemple, j'ai vu souvent qu'elle répondait à des questions mentales, c'est-à-dire à des questions formées dans l'esprit du questionneur, mais non formulées à haute voix par lui et inconnues des assistants. Avant de me rendre à une séance, seul, dans ma chambre, j'ai préparé avec soin une série de questions, et j'ai été étonné de voir qu'on y répondait dans l'ordre où je les avais posées, sans que j'eusse même besoin de tirer mon memorandum de ma poche, et alors que j'étais sûr qu'aucun des assistants ne savait que j'avais préparé des questions, et à plus forte raison quelles elles étaient. Mes pensées les plus secrètes, que je n'avais confiées à âme qui vive, m'ont

été répétées exactement comme elles m'étaient venues. On a redit publiquement des projets que j'avais faits en particulier, et on m'a prévenu à plusieurs reprises que l'intelligence qui se manifestait connaissait toutes mes pensées.

J'ai entendu des médiums se servir de termes grecs, latins, espagnols et français, quand je sais qu'ils ne connaissaient d'autre langue que la leur, et c'est un fait que bien des gens peuvent attester que les médiums ont souvent parlé et écrit dans des langues qui leur étaient inconnues.

On se demande alors si, par quelque mystérieuse opération de l'esprit, tout cela n'est pas simplement un reflet de l'esprit de quelque assistant. La réponse est celle-ci : on a donné communication de faits inconnus que la suite a montré vrais, par exemple : l'hiver dernier j'étais en voyage dans l'Amérique centrale et mes amis ont reçu, à sept reprises, des nouvelles de ma santé. A mon retour, j'ai comparé leurs notes avec celles de mon journal et je les ai trouvées invariablement concordantes. Pendant mon récent voyage dans l'ouest, tandis que j'étais sur le chemin de fer entre Cleveland et Toledo, un médium indiquait mon état et mes séjours. Bien des pensées qui n'étaient pas dans mon esprit ou qui étaient même contraires à mes idées m'ont été révélées. Cela m'est arrivé bien souvent, à moi comme à d'autres personnes, comme pour bien me convaincre que notre propre esprit n'a aucune part à ces communications...

Mais tout cela et beaucoup d'autres choses semblables m'ont démontré qu'il existe dans ce phénomène une classe d'intelligence élevées situées en dehors de l'humanité ; car il n'y a pas d'autre hypothèse que je puisse imaginer qui explique tous les faits établis par le témoignage de 10.000 personnes et que peut vérifier quiconque prendra la peine de chercher.

Si ces deux points sont acquis, et il y a aujourd'hui aux Etats-Unis des centaines de mille de personnes qui le croient, nous avons à nous poser cette importante question : Quel est le but, quel est l'objet de tout cela ?

C'est vers la réponse à cette question que j'ai dirigé mon attention la plus sérieuse. J'ai consacré à cette tâche plus de deux années, y employant tous mes loisirs et me privant pour les augmenter de tout le temps consacré jusqu'alors à mes distractions. J'ai couru de réunions en réunions, de médium en médium, cherchant à me renseigner de toute façon, soit par les livres, soit par l'observation, et y mettant toute la sagacité dont la nature a pu me douer, aiguisée et perfectionnée par trente ans de pratique du barreau, du droit et de la magistrature.

J'ai trouvé que cette intelligence invisible communiquait avec nous de bien des manières, sans compter les raps et les tables basculantes, et que par ces autres procédés on obtenait souvent des communications éloquentes, élevées, pures et morales. J'ai trouvé aussi beaucoup d'inconséquences et de contradictions bien faites pour égarer, beaucoup d'affirmations puériles

et absurdes, et beaucoup d'autres susceptibles de rendre l'homme meilleur, et plus heureux; et je me suis mis à l'œuvre pour voir si, dans tout ce chaos je pourrais trouver quelqne chose d'utile.

Je suis arrivé à la conviction qu'il y a là quelque chose de plus que la satisfaction d'une vaine curiosité, quelque chose de plus que l'assouvissement d'une soif maladive du merveilleux, quelque chose de plus que des oracles vulgaires, quelque chose de plus que le mouvement d'objets matériels pour l'ébahissement des amateurs de prodiges ou l'amusement de ceux qui cherchent à faire dire l'âge des vivants ou des morts.

J'ai cherché ce quelque chose de toutes mes forces. J'ai pensé que ce parti était plus sage que de se prononcer pour la condamnation sans avoir cherché et pour la dénonciation sans avoir rien appris. Ce que j'ai trouvé j'ai l'intention de le publier, afin que tout le monde puisse juger par soi-même si cela mérite l'attention d'hommes intelligents...

J'ai commencé mes recherches persuadé qu'il n'y avait là que pure tromperie, et avec l'intention de dévoiler publiquement l'imposture. Etant arrivé, par mes recherches, à une conclusion opposée, je me sens tout aussi fortement obligé de publier ce résultat. C'est pour cela principalement que j'écris ceci. Je dis « principalement » parce qu'il y a une autre considération qui me pousse, c'est le désir de répandre une connaissance qui ne peut que rendre les hommes plus heureux et meilleurs.

Si ceux qui en doutent pouvaient passer avec moi quelques jours et voir les demandes qui m'assaillent de tous pays, s'ils pouvaient voir les lettres que je reçois de toutes parts, de personnes que je n'ai jamais vues et que je ne verrai jamais, ils comprendraient, par le bien qui a été fait, celui qui reste à faire, ils ne s'étonneraient pas que je trouve une compensation aux injures que les ignorants déversent si libéralement sur moi dans les remerciements des cœurs que j'ai pu soulager. L'un d'eux m'écrit (et ce n'est qu'un échantillon): « Vous avez agi comme le bon Samaritain et versé l'huile sur la plaie de celui qui allait mourir; vous avez fait qu'au lieu des doutes qui le rendaient si pénibles, le lit de mort a connu le calme et l'espoir. »

Voilà l'offense pour laquelle j'ai été traîné devant le public, condamné sans pitié, déclaré indigne de ma haute charge, faussement accusé de consulter autre chose que la loi de mon pays et ma propre raison dans les jugements que je rends du haut de mon siège, voilà pourquoi on évoque contre moi « les bûchers de Smithfield et les potences de Salem. »

C'est d'une telle condamnation que j'en appelle au jugement calme, sans préjugé de mes concitoyens, avec une ferme confiance dans leur justice».

J. W. Edmonds.

New-York, 1er août 1853.



Cette lettre digne et sensée est et restera juste et vraie en tout temps et en tous pays. Elle était à rappeler au moment où la presse semble vouloir verser de nouveau sur les spirites le torrent d'insanités bêtes et ignorantes des mauvais jours, à propos d'un procès sensationnel; et où la science, qui se proposait de s'occuper de nos graves études, se demande de nouveau en quelle compagnie elle risque de compromettre son prestige.

Le traducteur : G. B.

LA SCIENCE DES RELIGIONS

I

L'UNITÉ DES RELIGIONS (*Suite*) (1).

Au phénomène appelé le mouvement, se rattache un autre phénomène qui s'appelle la vie, et c'est en toute logique que les Aryas lièrent indissolublement, l'un à l'autre, le phénomène de la vie au principe générateur, le feu. Les grands changements périodiques qu'apportent aux végétaux les saisons alternantes, établissent entre la chaleur et la vie une indéniable connexité, et ce n'est pas moins clairement que les hommes de l'antiquité reconnurent cette connexité, dans toutes les manifestations de la vie animale. Si la chaleur produit la vie, celle-ci en retour est une condition de chaleur, action réciproque qui assimile les deux agents solidaires.

La vie n'existe donc et ne se perpétue sur la terre qu'à trois conditions, c'est que le feu pénètre les corps sous ses trois formes caractéristiques : les rayons du soleil, une alimentation ignée et enfin la respiration, ou renouvellement de l'air par le mouvement — alimentation et respiration qui, l'une et l'autre procèdent également du soleil, le Père de la vie.

Voilà pour le monde physique. Parlons maintenant du troisième terme de la trilogie aryenne plus haut indiquée, savoir le mouvement, la vie et la pensée.

Nulle part et dans aucun être, la pensée ne se manifeste sans la vie; l'on est donc autorisé à croire que la pensée a la même destinée que la vie, ou mieux encore que le principe qui pense est identique au principe vivant. Mais la vie, c'est la chaleur et la chaleur tire son origine du soleil. Le feu est donc à la fois le moteur des choses, l'agent de la vie et le principe de la pensée.

Ce n'est pas tout, car son action est double, le feu étant à la fois chaleur et lumière. Si le « père céleste » — nom que les Aryas donnaient au soleil

(1) Voir la *Revue* de mai 1902.

— retirait sa lumière et que le monde tombât dans les ténèbres, en supposant que la vie pût s'y prolonger encore, l'intelligence tout au moins y serait amoindrie jusqu'à l'annihilation, car les êtres qui pensent, animaux et hommes, tirent de la vue, à peu près toutes leurs idées et particulièrement la plus grande de toutes, celle par laquelle nous concevons l'ordre des choses et en dégageons le principe divin d'où elle émane.

C'est par ces deux procédés que les hommes d'autrefois furent amenés à penser que le principe des choses est unique, universel et qu'il porte le nom de feu. Et nous qui de si loin suivons nos ancêtres, nous pouvons dire que le feu ainsi conçu doit être caractérisé par trois épithètes répondant à ses trois fonctions. Dans le premier cas il est *physique*; dans le second, *vital* ou *psychologique*, l'on pourrait même dire *psychique*; dans le troisième, enfin, il est *métaphysique*, c'est-à-dire *divin*. Et c'est, parvenus à cette dernière conception, que les Aryas de l'Inde et de la Perse, mais surtout les premiers, entreprirent sur les phénomènes de l'intelligence, la nature de l'âme et la cosmogonie elle-même, des travaux d'une telle profondeur que les philosophes occidentaux n'ont jamais pu l'atteindre, ni même la comprendre.

Parmi les idées éternelles qui dépassant toute contingence, ne souffrent ni accroissement ni atténuation, il en est une, source et centre des autres qui n'en sont que les formes dérivées, c'est l'idée de l'absolu. Celle-là seule est le principe du savoir pour ceux qui la comprennent. Le travail de l'esprit qui cherche à l'élucider constitue la science (*Véda*); la parole qui l'exprime est la plus haute, la plus compréhensive de toutes, c'est le mot, le *verbe* par excellence, le *logos* transcendantal, et la voix qui l'énonce ne peut le faire que par un chant sacré. Ce chant, cette parole, ce verbe, cette science, cette raison ou idée suprême, voilà l'élément générateur de tout ce qui existe, l'agent de la vie en un mot, parcequ'il en est le premier moteur. Or, toutes ces forces réunies appartiennent à un même Etre qui n'a rien d'abstrait mais rien d'individuel à la façon humaine. Chaque science, chaque religion, chaque peuple, en son langage, le nomment à leur manière, mais son seul nom véritable est Dieu (*Déva*). Père universel, *Brahma*.

En récapitulant les faits énumérés dans les pages qui précèdent, l'on voit que le feu, tout d'abord conçu comme élément matériel, s'anime et se revêt d'une sorte de personnalité, alors qu'il devient l'agent des phénomènes de la vie universelle; puis, qu'il se divinise et devient entité métaphysique, alors qu'il s'associe à la pensée absolue dans sa troisième et dernière métamorphose.

Et il est curieux de constater dans quelle mesure proportionnelle, progresse ou décroît le spiritualisme des religions diverses, suivant l'attribution faite par chacune d'elles à telle ou telle des trois fonctions du principe igné,

successivement considéré, nous l'avons dit, comme physique, vital puis définitivement divin.

C'est ainsi que les moins élevées n'ont fait prévaloir que la première ou tout au plus que la seconde. Tel est le cas des religions gréco-latines et germaniques, connues sous le nom de religions païennes et caractérisées par ce fait que, des phénomènes d'ordres variés qu'engendra le feu, est né le polythéisme, forme religieuse fragmentaire, brisée de cent façons, où s'agitent et flottent, sur la terre comme au ciel, les figures de mille divinités diverses et dont les nombreuses facettes réfléchissent toutes les manifestations de la nature, si bien que dans tous ses temples, sur tous ses autels, s'est affaiblie, en s'éparpillant de tous côtés, la grande unité de la force vivante des Aryas ainsi subdivisée en forces secondaires plus ou moins bien coordonnées.

Chez les Musulmans, toute fonction physique et psychologique du principe divin ayant été méconnue et écartée, Dieu se trouva dès lors réduit à une conception abstraite, glaciale, impérieuse dans son indifférence, d'où résulta nécessairement la doctrine d'un aveugle fatalisme.

Ailleurs, comme dans l'église romaine, le feu de l'autel envisagé dans sa fonction exclusivement sacerdotale, remplaça ses autres formes, si bien que le papillotage théâtral d'un culte d'où toute pensée s'était évaporée se substitua à la science doctrinale des anciens dogmes aryens.

Le christianisme proprement dit qui n'a rien de commun avec la pseudo-doctrine cléricale, sans oublier entièrement les deux premières fonctions du principe divin, a toutefois accordé une importance à peu près exclusive à la. troisième, de telle sorte que la nature métaphysique de Dieu, ayant absorbé ou peu s'en faut, toute autre idée connexe, a été détachée du monde par la plupart des docteurs chrétiens, placée en dehors de la création et revêtu d'une personnalité plus ou moins anthropomorphique, anormale et de tous points injustifiable. Seuls, le Mazdéisme des Perses et le Brahmanisme des Indous, en laissant une part considérable aux deux premiers rôles du feu, dans l'interprétation de la nature, mais en appuyant plus encore sur la troisième, ont pris et gardé le premier rang parmi les religions les plus spiritualistes.

En confirmation de cette vérité, entrons dans quelques détails relatifs à leur culte primitif, détails que nous fournissent les hymnes du Vêda.

Le prêtre Arya — qui tout d'abord ne fut autre que le père de famille — allumait sur un monticule de terre, en vue des assistants, un feu qui était l'image de l'agent universel de la vie et de la pensée. Tout, dans la cérémonie avait un caractère symbolique, c'est-à-dire une signification cachée aux ignorants ou aux impies, mais claire pour les initiés.

Ce feu était tiré par frottement de deux morceaux de bois choisis à cet



effet et qui le renfermaient éminemment — c'était sa « nativité ». La faible étincelle vivante — souvent appelée dans le Vêda le « petit enfant » — était placée sur une poignée d'herbe sèche qu'elle enflammait aussitôt, d'où le feu se communiquait aux branches entassés sur l'autel. Mais parvenu aux branches supérieures, il était menacé de s'éteindre; le prêtre alors y répandait le beurre clarifié, puis le sôma et dès ce moment, le feu appelé *oint* (*ànkta, agni*) déployait toute sa puissance et illuminait les alentours — c'est-à-dire le monde, parce que le beurre provenait de la vache qui, chez les Aryas de l'Asie centrale, était considérée comme le représentant des animaux. Son lait, pour les mêmes raisons, était le type des aliments: le beurre fondu puis clarifié n'était donc rien moins que l'essence même de la matière animale que s'incorporait le feu en la faisant disparaître et semblant s'alimenter de sa propre substance, par le phénomène mystérieux d'une combustion qui ne laissait après elle aucun résidu appréciable.

Le sôma jouait un rôle plus merveilleux encore, parmi les matières végétales. Cette liqueur provenant du suc fermenté d'une espèce d'asclépiadée, est un liquide alcoolique qui répandu sur le brasier de l'autel en faisait subitement jaillir des flammes éclatantes. Bu par les hommes, il leur procurait cette chaleur interne qui accroît l'énergie et enflamme le courage. En fallait-il davantage pour faire du sôma, non seulement le type par excellence des aliments liquides, mais encore celui des matières végétales combustibles, c'est-à-dire le réceptacle mystérieux du feu lui-même, par suite, le plus profond symbole de la vie dans son entière intensité.

Nous dirons plus loin quelles réflexions peut suggérer la genèse de la religion de nos ancêtres; mais nous ne pouvons nous dispenser de jeter un coup d'œil d'ensemble sur ce culte primitif, où se cachaient sous des rites symboliques de si troublants mystères.

Qu'il était grand, dans sa simplicité agreste, cet humble monticule de terre n'ayant pour d'autre tenture qu'un tapis d'herbes semé de quelques fleurs. Qu'il était touchant, cet autel symbolique, où le père de famille, entouré de sa femme, de ses enfants et de ses serviteurs, offrait au Dieu de la nature cet innocent sacrifice, ce pur et spiritualiste holocauste, où ne brûlaient que quelques branches de bois sec, aspergé d'un peu de beurre épuré, puis ranimé, quand il menaçait de s'éteindre, par les libations de l'ardent et flamboyant sôma.

Oui certes, culte naïf; mais que d'idées grandioses jaillissaient de ce foyer et montaient avec ses flammes vers le ciel bleu que dentelaient à l'horizon les cimes neigeuses de l'Himalaya qui, semblable, lui aussi, à un grand autel symbolique, se dressait sous la coupole d'azur du gigantesque temple de la nature.

Que d'élancements vers les régions sereines, alors que toutes les palpita-

tions de la nature vivante, que toutes les aspirations des êtres et des choses fraternisant dans l'immense et touchante communion des premiers âges, s'enveloppaient dans les volutes de la fumée légère et montaient, comme un hymne matinal, là-haut, vers le soleil divin, le père céleste, le père de la chaleur et de la lumière, le père des pensées invisibles qui, d'un coup d'ailes, s'élèvent de la terre au ciel qu'elles rattachent l'une à l'autre, dans la haute synthèse de la vie universelle.

Est-il besoin d'ajouter que dans nos religions modernes, le feu des autels, les cierges, les lampes, l'huile et le vin de certaines cérémonies ne sont que les vains symboles d'une métaphysique profonde généralement incomprise, même des docteurs les plus éminents, des dignitaires de l'église les plus haut gradés, et dont on ne pourrait retrouver les formules que dans certains rituels..... sacrés, sans doute — oui, certes, sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Il y a eu de grandes nations dans l'antiquité, chez qui la métaphysique religieuse a été presque entièrement ignorée du peuple et ne s'est conservée que dans le secret des sanctuaires et encore dans quelle mesure, nous l'ignorons. L'archéologie et la linguistique démontrent que certaines nations aryennes ont possédé dans leurs origines la doctrine à peu près entière ; mais, d'autre part, l'histoire constate qu'elle l'ont laissé s'effacer peu à peu.

Comment et pourquoi se sont opérées ces déformations de croyances, voilà ce que l'on ignore généralement, et pour ce qui concerne en particulier l'histoire religieuse des Grecs et des Latins, l'examen des causes qui ont amené ce phénomène exigerait d'assez longs développements. Un travail non moins considérable serait nécessaire pour établir, par contre, en vertu de quelles causes la doctrine antique s'est intégralement conservée chez les deux grands peuples de l'Orient, l'Inde et la Perse, ces questions se rattachant directement à l'étude purement ethnographique de ces peuples.

Le même problème se pose et dans des conditions plus complexes encore, en ce qui concerne le Judaïsme. Comment se fait-il que les Juifs n'aient adopté qu'en partie la doctrine ésotérique des peuples orientaux? Par quelles causes, d'autre part, cette doctrine a-t-elle reparu au temps de Tibère, sur les côtes du Levant, pour se répandre de là sous le nom de christianisme dans toutes les régions occidentales?

Quoiqu'il en soit de ces questions qui sont à l'étude, mais qui ne sont pas entièrement résolues, il n'en est pas moins scientifiquement et indiscutablement établi qu'un principe commun a servi de base à toutes les religions, qu'une seule idée mère les a produites dans ce qu'elles ont d'identique, en même temps que la science est en mesure d'expliquer leurs plus profondes comme leurs plus superficielles analogies.



Tout cela n'empêche nullement les cultes de se distinguer par des différences parfois notables et ce sont ces différences qui feront l'objet de la deuxième partie de ce travail.

(*A suivre*) ED. GRIMARD

VIEILLES NOTES

(*Suite.*)

II

Je relis et tourne bien des pages avant de m'arrêter à celles qui me semblent offrir un intérêt réel. J'ai revécu plus de vingt années exhumant à chaque feuillet des souvenirs exotiques que j'avais oubliés, dont les uns m'ont fait sourire, dont quelques autres ont oppressé mon cœur.

Pendant les années 1878 à 1883, durant plusieurs séjours en France entre des campagnes faites au Sénégal et aux Antilles, je suivis avec une application sérieuse tous les progrès du magnétisme qui passionnait alors bien des membres de l'Académie de médecine en France et de l'autre coté du Rhin, et je me tenais au courant des travaux et des expériences des professeurs et docteurs Paul Broca, Bernheim, Lafontaine, Richet, Cullerre et autres dont les écrits me firent mieux comprendre le pouvoir magnétique. Je recherchai pour les lire avec profit les mémoires de Mesmer, le médecin allemand qui prétendait avoir découvert le fluide subtil et qui, le premier, remit au jour, en la réveillant d'un long sommeil, une science oubliée. Je parcourus avec intérêt l'ouvrage un peu vieilli du baron du Potet que m'avait prêté une vieille dame de ses amies, et, entre autre profit, je tirai de ce volume un autographe du baron autorisant une personne à venir assister à l'une de ses soirées en octobre 1850 et signé du grand praticien. Une traduction de James Braid, chirurgien anglais qui, en voulant combattre le magnétisme, découvrit l'hypnotisme, me permit d'appliquer son système à plusieurs sujets que la brusquerie de l'hypnotisme énerve parfois et qui cèdent au sommeil en fixant les yeux sur un objet brillant qu'on rapproche insensiblement des yeux en provoquant le strabisme convergent qui amène le sommeil. Je suivais avec intérêt les expériences du Dr Charcot à la Salpêtrière et je les produisais sur de nombreux sujets des deux sexes avec la collaboration d'un camarade médecin de la marine, ce qui assurait à mes yeux la sécurité des patients et de ma conscience. Mais tous ces faits ont été publiés, réimprimés, répandus, et la réédition dans la *Revue spirite* n'offrirait que peu d'attraits aux lecteurs à qui je veux narrer quelques expériences qui ont mérité d'être soulignées parce qu'elles me

sont particulières et, qu'elles ont attiré l'attention d'un nombreux personnel médical et de témoins dont j'ai gardé les noms.

J'arrive, en mes notes, à l'époque où vint en France un Belge qui obtint un succès immense, l'hypnotiseur Donato. Très désireux d'acquérir la pratique certaine qui doit mettre « l'amateur » que j'étais à l'abri de toute imprudence à l'égard des sujets qui se prêtent, pour la plupart, avec trop de confiance aux pratiques de gens qui se croient ou se disent magnétiseurs, je me fis présenter tour à tour aux trois praticiens dont la publicité consacra le talent, et qui opéraient avec certitude, à Donato, à Vermesch et à Pickman que bon nombre de lecteurs ont certainement connus. J'ai rencontré dans mes voyages d'autres magnétiseurs, moins habiles, mais plus jongleurs. C'est à Paris que je vis Donato pour la première fois, j'avoue qu'il m'émerveilla par la rapidité que je qualifierai d'électrique avec laquelle il hypnotisait du regard et du geste les nombreuses personnes qui se prêtaient à ses expériences sur la scène devant une salle toujours comble. J'a vu des jeunes gens résister à la première décharge du fluide, mais, après la deuxième ou la troisième qui ne durait pas plus de quinze à vingt secondes ils succombaient pour la plupart, c'est-à-dire 8 sur 10.

Quand il avait pratiqué un bon sujet Donato en faisait un appareil électrique vraiment curieux et les nombreux spectateurs qui ont connu Lucile et Emile ont dû être étonnés comme moi de ce qu'il leur faisait produire.

Donato présentait peu d'effets scientifiques, et ses expériences n'ont pas eu les résultats qu'ont obtenus deux savants médecins de la marine que j'ai connus, les Drs Bourru et Burot, mais sa méthode, pratiquée par eux permit de faire sur des malades et des blessés quelques applications heureuses très profitables à la médecine et à la chirurgie.

Quelques mois après la séance parisienne qui m'avait impressionné et instruit, j'étais arrivé à reproduire sur des soldats, des marins et des jeunes filles tout ce que Donato montrait à son public satisfait.

Lorsqu'il vint, en 1883, donner une ou deux soirées à Cherbourg, le docteur D... que je lui présentai et moi l'invitâmes à prendre un verre de champagne après la représentation et, dans la salle du café du Grand Théâtre, nous reproduisîmes sous ses yeux et en présence de vingt officiers et d'autres témoins, sur l'un des garçons de café et sur deux actrices toutes les expériences que Donato venait de faire au théâtre.

J'ai revu le célèbre magnétiseur plusieurs fois depuis et la dernière à Saint-Jean-de-Luz au Casino, en 1898, peu de mois avant sa mort. Il était devenu névropathe à l'extrême et sa volonté de fer, toujours surexcitée, avait fini par l'user comme la lame use son fourreau.

Il présentait ce soir-là sa Lucile, troisième du nom, une jolie fille, excellent médium, liseuse de pensées d'une subtilité étrange. Donato servait



naturellement d'intermédiaire entre les spectateurs et le sujet, et cette fille lisait dans son cerveau réceptable et traducteur des pensées des spectateurs comme elle aurait lu dans un livre.

Je priai tout bas Donato de laisser Lucile s'approcher de moi. Sans se retourner vers elle il lui donna mentalement l'ordre de venir et de m'obéir. Elle vint, je la regardai sans parler et pensai : *Retournez sur la scène et criez* ; France et Russie... hurrah! Ce qu'elle exécuta à la surprise de Donato lui-même.

Dans l'entr'acte j'emmenai Donato au salon et je lui rappelai Cherbourg et nos expériences... « Comme c'est loin, me dit-il, quinze ans!... c'était le beau temps, celui de ma gloire! aujourd'hui que mes expériences sont plus belles on ne se précipite plus à mes séances comme en ce temps-là... Et puis, voyez-vous, ajouta-t-il sur un ton triste, je suis usé, fini, je sens que je m'en vais. »

Effectivement, celui qui avait endormi tant de gens qu'il réveillait s'est endormi du sommeil éternel pour se réveiller dans l'au delà. *Sic transit gloria mundi* !

Le souvenir de ce pauvre Donato me suggère une pensée bizarre. Je la transmets aux meilleurs praticiens spirites de la table et de la plume... et même de l'objectif.

C'est d'évoquer l'âme de ce magnétiseur disparu et de lui demander s'il hypnotise encore dans l'autre monde?

Mon honorable camarade, le commandant Tégrad (je saisis cette occasion pour lui présenter mes compliments en lui tendant la main et pour féliciter sa chère fille, du plaisir que j'ai ressenti à la lecture de ses jolies poésies) pourrait peut-être photographier Donato hypnotisant sa première Lucile puisque la mort les a réunis. Un peu d'orgueil très légitime animait celui qu'on encensa du titre de « prince des magnétiseurs » et dont l'habileté égalait en ce genre celle des Cagliostro et des Saint-Germain, il provoquerait peut-être chez son âme le désir de se matérialiser et Lucile n'hésiterait pas à reprendre un moment sa gracieuse enveloppe terrestre pour poser devant un savant.

Plus tard, j'aurai l'occasion de reparler des émules de Donato, de Vermesch et de Pickman que j'ai déjà cités mais, en parlant du premier, je me suis laissé entraîner à franchir bien des pages. Il me faut revenir en arrière pour raconter les faits promis; mais je tiens à redire que c'est à Donato (que j'ai souvent cité comme mon maître) que je dois certainement d'être convaincu que le magnétisme est la clé qui m'a ouvert le sanctuaire du spiritisme.

Les sujets dont je vais vous entretenir ont démontré qu'à un certain degré d'hypnose leur esprit, leur âme s'extériorise pour aller bien loin de leur

corps voir des choses dont la réalité a été évidente pour beucoup de témoins

J'arrivai à l'île de la Réunion, en 1884, comme adjudant-major, au bataillon des volontaires créoles à former pour reconquérir Madagascar avec le corps d'occupation placé sous les ordres de l'amiralMiot. Très occupé du matin au soir je n'avais guère le temps de songer au magnétisme lorsque le hasard me fit rencontrer plusieurs sujets qui rallumèrent mon feu endormi et provoquèrent une série d'expériences qui furent le point de départ de réunions, et de soirées que rien ne me faisait prévoir à mon arrivée dans l'île.

Un soir, après une représentation théâtrale, la troupe et quelques officiers étaient réunis à l'hôtel où des jeunes gens de la ville offraient un punch. La prima dona, Mlle Blanche C., récemment arrivée de France avec quelques artistes, dit à une camarade qui lui semblait fatiguée : « Vous dormez, allez donc vous mettre au lit.

— Oui, dit celle-ci, et vous, vous n'avez donc pas sommeil ?

— Pas du tout, et à moins d'être hypnotisée je ne dormirai pas de sitôt car j'ai à étudier pour demain et mon piano m'attend.

— Qu'à cela ne tienne, dit un lieutenant arrivé par le même paquebot que moi, voici le capitaine Dauvil qui va vous endormir séance tenante.

— Je serais curieuse de voir cela, dit la jolie chanteuse. » Une seconde après qu'elle m'eût permis de prendre ses mains et de plonger mon regard dans ses yeux elle signait sa défaite et se révélait un sujet remarquable. Une autre artiste, européenne aussi, succomba à son tour, puis un jeune écrivain de marine, nommé Cossé, qui aida à me faire en peu de jours, à Saint-Denis, une réputation fort bruyante due à la curiosité. Dans un pays comme le chef-lieu de cette ravissante et lointaine petite colonie si française où toute la société se connaît et entretient des relations constantes on ne parlait plus, au bout de huit jours, que des expériences curieuses données par un officier de la garnison. Le colonel S., aujourd'hui général à Paris, me représenta qu'en ma qualité d'officier je ferais bien de cesser ces séances données le soir à l'Hôtel de l'Europe où les curieux étaient nombreux. Mais, quelques jours après, il était le premier à me prier de vouloir bien donner une séance chez le maire, puis, deux jours après, chez le directeur du service de santé; la semaine suivante, chez le consul d'Angleterre; enfin, un mois après, tous les salons des notabilités, avaient été témoins des expériences d'hypnotisme et j'y avais vu naitre, ce dont je remercie ma bonne étoile, des sympathies et des amitiés qui ont été entretenues et ne se sont point éteintes.

Mais ma plume, expansive, court malgré moi et bavarde. Je tourne toujours les feuillets de ces vieilles notes, et si je ne commence point à entrer tout de suite dans mon récit, je sens que je vais rester trop longtemps ennuyeux, pour vous, chers lecteurs.

A la soirée donnée par le consul d'Angleterre en octobre 1884, un samedi, je trouvai réunie toute la société distinguée de Saint-Denis, et si ce numéro de la Revue passe sous les yeux de quelques créoles, présents à cette réunion, ils constateront que j'ai rapporté les faits dans toute leur simplicité vraie.

Parmi les nombreux sujets (quarante-deux) plus ou moins bons que j'avais hypnotisés, soit dans le grand monde, soit dans le demi, j'avais choisi ces quatre meilleurs, ceux chez qui le colonel de Rochas, à qui j'ai raconté les faits, eût pu demander tout ce que l'hypnose a produit de degrés depuis le sommeil calme, inerte, inintelligent, jusqu'à l'extériorisation de la sensibilité sous toutes ses formes, enfin jusqu'à la séparation du corps et de l'âme ainsi que va le prouver ce que je relis et que je copie exactement.

Ces quatre sujets étaient MM. Cossé et Drau, écrivains de marine, Mlle Loubelle, aujourd'hui femme d'un général, et M. Radigué, officier de la garnison, d'une intelligence et d'un savoir étendus.

Donc, nous sommes chez le consul et lady Saint-John, au milieu de plus de cent spectateurs parmi lesquels M. Beaucastel, médecin en chef et tout son personnel médical.

J'endors Cossé sur lequel je produis toute la gamme des expériences de Charcot. Le Dr Beaucastel me prie de provoquer la catalepsie, elle est obtenue sans peine. Puis, ce qui n'avait jamais été obtenu jusque-là, c'est le calme du réveil. « Mon ami, disais-je doucement au sujet, je vais vous rendre la connaissance. » Je le remettais debout à l'aide de quelques passes pratiquées de la tête aux pieds. Maintenant dites-nous vous-même ce que je dois faire pour amener un réveil calme et pour éloigner toute fatigue de votre corps. » Cossé prenait ma main gauche, la passait sur sa tête, de l'occiput à la base du cervelet, la promenant sur toutes les circonvolutions, puis faisant demi-tour il ajouta pour la première fois, sans jamais avoir entendu parler peut-être de médecine ni anatomie : « Priez l'un des médecins de mettre l'index entre la quatrième et la cinquième vertèbre, endroit sur lequel vous projetterez « une gerbe de fluide. »

Je le fis et Cossé ouvrit les yeux en souriant après avoir démontré par les mouvements du dos, du cou et de la tête qu'il éprouvait un bien-être évident.

« Pourriez-vous, demanda Mme la Consulesse, prier Monsieur d'aller au loin, à Londres, à Berlin, à Paris, voir quelque chose qu'il décrirait ?

— Nous allons l'essayer, madame. »

Pour endormir ces quatre sujets je leur jetais un simple regard et je portais le doigt entre leurs yeux, ils étaient hypnotisés, les yeux restant ouverts, mais fixes et hagards, le corps souple, l'esprit libre. Cossé étant donc rendormi et assis dans un fauteuil, une dame lui demanda s'il connaissait Bordeaux ? — Non. — Pouvez-vous y aller ? Oui. »

Le médecin en chef continua l'interrogatoire, car je laissais le sujet complètement indépendant.

« Mon ami, lui dit-il, nous débarquons à la gare de Bordeaux, la voyez-vous? Oui, c'est une belle gare neuve.— En effet, c'est la gare Saint-Jean, vous la voyez bien? — Parfaitement. Nous suivons les quais. — Je les suis, je vois un pont splendide. — Nous voici sur le cours de l'Intendance. — J'y suis. »

Je demandai à reprendre mon sujet.

« Vous voyez, dites-vous, ce que vous a prié de voir M. le médecin en chef? — Très-bien. — Eh bien dites ce que vous voyez. »

Ses yeux grands ouverts, le corps immobile, Cossé semblait regarder à droite et à gauche, comme dans le vide...

« Je vois, dit-il, de belles maisons, à gauche, un grand café, des tables de marbre, beaucoup de monde assis, des consommateurs sans doute, des musiciens. Oh! les belles lampes, quelle lumière éclatante, on dirait des lunes. (Sans doute les lampes Jablochkoff.)

— Et à droite, derrière vous, que voyez-vous? — Un grand monument tout éclairé. — Oui, c'est le grand théâtre. Et le sujet en fit une description exacte, avec son péristyle, son grand escalier de dix ou douze marches, sa torsade de becs de gaz.

« Tout cela ne me surprend pas, dit un jeune médecin, le sujet lit dans le cerveau du magnétiseur. — Comme il lisait alors dans le mien, lui répondit le médecin en chef; et vous osez dire que cela ne vous surprend pas... moi, cela m'émerveille, Monsieur. »

— Mais dit un pharmacien, M. Cornuel, nous pourrions acquérir une preuve de l'indépendance de l'esprit du sujet. Ne dit-il pas que le théâtre de Bordeaux est illuminé?— Oui, dit Cossé toujours endormi, oui en ce moment beaucoup de personnes montent les marches. » — Eh bien, continue le jeune pharmacien, dites-nous ce que l'on joue et notre conviction est faite. » Il se passa alors un fait étrange, le sujet se leva brusquement, sortit de son fauteuil, traversa le salon, fit le simulacre de gravir des marches en soulevant une jambe après l'autre et se baissa vers un tableau. — Que regardez-vous là, lui demandai-je? — L'affiche. — Quelle affiche? — Mais celle qui est dans ce cadre, sous ce grillage.— Alors dites ce que vous voyez.— Une affiche jaune... Attendez — et, à 3.000 lieues du théâtre de Bordeaux, ce jeune homme lut, au milieu du silence profond des spectateurs :

« *Grand théâtre de Bordeaux, ce soir samedi* 20 (*ou* 24) *octobre* 1884 *première représentation d'Aïda. Musique de Verdi.* » Certes, cela n'était pas imprimé dans le cerveau des assistants. Mais où le merveilleux se confirma c'est que, vingt-cinq jours après, à l'arrivée du paquebot de France, tout le monde courut à la poste où l'un des médecins, qui était de Bordeaux, ouvrit le journal de la Gironde, qu'il recevait, et nous fit constater qu'à la date de



la soirée du consul anglais, on jouait, au théâtre de Bordeaux. *Aïda, musique de Verdi.*

Je laisse aux lecteurs le soin de faire à ce sujet les réflexions qu'ils voudront... moi, je me contente de leur affirmer le fait.

(*A suivre.*)

Léopold Dauvil.

DE LA PREUVE SCIENTIFIQUE EN MATIÈRE DE SPIRITISME

« Le Spiritisme a-t-il été démontré scientifiquement? — Peut-il l'être ? — Qu'est-ce que c'est qu'une preuve « scientifique » ? — En quoi cela diffère-t-il d'une autre preuve ? — Pourquoi parle-t-on tant depuis quelque temps de le prouver scientifiquement ? — Pourquoi ne pas dire que la preuve est faite depuis longtemps, sans se soucier de ceux qui la nient, ou disent qu'on ne saurait se contenter des preuves déjà données ? »

Toutes ces questions me semblent être plus ou moins sur le bout de la langue de tous les spirites, en ce moment.

Un sceptique me faisait dernièrement cette remarque :

« Vous dites que le retour des Esprits est un fait démontré. Alors pourquoi y a-t-il encore tant de gens qui en doutent ? Le fait seul qu'on en doute prouve qu'il n'est pas démontré. »

C'est pour répondre à cette objection, et essayer de définir ce qu'on entend par « preuve scientifique » que j'écris cet article.

Il y a dans le monde intellectuel, trois sortes de preuves, pour arriver à la vérité : la preuve mathématique, la preuve syllogistique ou déduction, la preuve scientifique ou induction.

La preuve mathématique est absolue et infaillible. Personne ne peut la mettre en doute. La raison n'a aucun moyen de la repousser. La démonstration de la proposition que « les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits » n'a jamais été contestée par aucun esprit raisonnable, qui examine sa valeur.

« Deux fois deux font quatre » est un fait accepté sans hésitation dans tous les pays, depuis que l'homme est capable de raisonner. C'est le genre de preuve qui a donné naissance au proverbe « que les chiffres ne mentent pas ». Avec la preuve mathématique, il n'y a pas plus ou moins de preuve. Elle est entière et immuable.

La preuve du retour des Esprits n'est pas de ce genre, car il faut, pour arriver à la conviction, que chacun de nous ait vu le phénomène particulier de nature à le convaincre. De plus, aucun spirite intelligent ne prétend que ce soit prouvé mathématiquement, comme un problème d'algèbre

ou une proposition des sections coniques. Alfred Russel Wallace dit que c'est « prouvé scientifiquement », il n'a jamais dit que ce fut prouvé mathématiquement.

La deuxième preuve, en usage pour vérifier une vérité, est « le syllogisme », connu en logique, sous le nom de « méthode de déduction ». Comme exemple, je prendrai le syllogisme suivant :

Tout animal est un être vivant,
Un cheval est un animal,
Donc un cheval est un être vivant.

Cette espèce de raisonnement, de même que le raisonnement mathématique, ne laisse aucun doute, aucune incertitude ; il est infaillible, si le syllogisme ne viole aucune des six règles de la déduction logique. Ainsi, je pourrais dire :

Un cheval est un animal,
Un oiseau est un animal,
Donc, un cheval est un oiseau.

Mais ce raisonnement est faux, parce que la troisième règle est violée. Mais si je dis :

Tout animal qui rampe est inférieur à l'homme,
Le ver est un animal qui rampe,
Donc le ver est inférieur à l'homme.

Je ne viole aucune des six règles du syllogisme, je suis donc dans la vérité. Non seulement c'est vrai, mais personne ne peut le contester. C'est une preuve aussi certaine que la démonstration d'un théorème d'Euclide. Si l'une des premisses est fausse, la conclusion sera fausse naturellement, mais le raisonnement en lui-même est infaillible, et, par suite, tout le monde l'accepte.

Mais le retour des Esprits ne repose pas sur cette sorte de preuve, et aucun spirite intelligent ne l'a jamais prétendu. S'il en était ainsi, je pourrais mettre cette preuve sur un tableau noir, devant une assemblée de sceptiques, et tout le monde serait convaincu aussitôt que les communications que nous avons viennent du monde des Esprits.

La troisième espèce de raisonnement est « l'Induction ». Elle consiste à raisonner d'après des faits recueillis par l'observation et l'expérimentation, et à découvrir la cause de ces faits. On l'appelle la « méthode scientifique » de raisonnement, parce qu'elle est usitée chez les savants. C'est cette sorte de raisonnement que l'on emploie constamment dans les questions courantes. Si un homme a été assassiné, c'est par le raisonnement qu'on arrive à découvrir l'assassin. Si une maison a été incendiée, c'est de la sorte qu'on trouve comment le feu a pris. Il y a 600 ans que des penseurs comme Roger Bacon ont commencé, en Europe, à appliquer ce procédé de raisonnement à la découverte des choses de la nature : pourquoi les objets abandonnés dans l'air tombent à terre ; pourquoi le soleil se lève et se couche ; pourquoi il est plus bas en hiver qu'en été ; qu'est-ce qui cause

l'arc-en-ciel, les marées, les tremblements de terre et le tonnerre, etc. ; tous phénomènes qui, jusqu'alors, avaient été attribués à une action immédiate de la divinité.

Dans cette façon de raisonner, la première chose à faire consiste à recueillir le plus de faits possibles, relatifs à un certain phénomène de la nature. Puis on imagine une théorie qui explique tous ces faits. Si cette théorie se trouve en contradiction avec un fait nouveau, observé dans cet ordre de phénomènes, on la rejette comme fausse, et on en cherche une autre, et ainsi de suite, autant de fois qu'il est nécessaire.

C'est ainsi qu'il y eut bien des théories inventées l'une après l'autre pour expliquer la révolution des planètes autour du soleil. Elles furent toutes mises de côté. La dernière fut qu'un vaste tourbillon emportait les planètes dans leur orbite autour du centre du système. Mais, lorsqu'on eût observé que les comètes traversaient le tourbillon, et n'en étaient pas affectées, la théorie fut détruite. C'est alors que Sir Isaac Newton proposa ce qu'il a appelé : « la loi de gravitation.» Mais cette loi n'est elle-même qu'une théorie. Il n'y a pas là de certitude inébranlable. Nous ne pouvons ni la voir, ni la toucher, ni la goûter, ni la sentir. Il n'y a qu'une raison pour y croire, c'est qu'elle rend compte des mouvements connus de tous les corps célestes, ce qu'aucune autre théorie n'a pu faire. Cependant, il n'est pas impossible, qu'un jour, une autre théorie la remplace.

C'est cela le raisonnement par induction, et tout le monde peut voir qu'il manque de la certitude exacte et absolue, qui appartient aux deux autres modes de raisonnement. Alfred Russel Wallace dit que « le Spiritisme est aussi bien démontré que la loi de la gravitation » et Crookes dit « qu'il est scientifiquement démontré ». On voit maintenant que ce que ces savants veulent dire est que la théorie spirite est celle qui explique tous les phénomènes, ce qu'aucune autre ne peut faire, et que, par suite, dans l'état de nos connaissances actuelles, c'est la plus raisonnable.

Mais quelque lecteur me dira : « Je suis aussi sûr que ce sont mes amis qui reviennent, que je suis sûr de l'existence de cet arbre qui est devant moi. » Je n'en doute pas, mais, comment savez-vous qu'il y a un arbre devant vous, et comment pouvez-vous le prouver ? Ce n'est pas de la même façon que vous prouveriez que deux et deux font quatre ; ce n'est pas avec la certitude absolue, car il y a des milliers de gens intelligents qui ne sont pas ici et peuvent le nier. Plus fort que cela, à l'Exposition de Chicago, je causais avec un prêtre indien, et je lui montrais le lac, « Hum, me dit-il, il n'y a pas de lac, ici. Ce sont vos sens qui vous trompent. » L'évêque Berkely a écrit un livre pour prouver que la matière n'existe pas, et il y a beaucoup d'hommes éminents qui sont de son avis. C'est un fait bien connu que les « Christian Scientists » (1) ont la même manière de voir.

Un autre lecteur dira peut-être : « Je suis aussi certain d'avoir reçu de

(1) Ceux que l'empereur Guillaume persécute en ce moment en Allemagne.



lettres de ma mère défunte, que je suis certain d'en avoir reçu ce matin de mes amis vivants. » Mais vous n'avez pas la certitude mathématique que la lettre, que vous avez reçue ce matin, par la poste, vient de l'ami qui l'a signée. Quelque autre personne peut l'avoir écrite, et avoir imité son écriture, pour une raison ignorée de vous. Ce n'est pas probable, mais ce n'est pas impossible. Par le fait, en dehors des mathématiques et du raisonnement déductif, il y a peu de choses, rien peut-être, que nous puissions considérer comme absolument vrai. Nos connaissances sont très relatives et très incertaines.

Pour montrer cela bien clairement, laissez-moi vous faire sentir davantage la différence qui sépare la déduction de l'induction. Raisonner par déduction, c'est trouver l'effet quand la cause est connue. Par exemple, supposez que nous sachions qu'il y a une force dans le soleil qui tend à attirer à elle tous les corps de l'espace. Supposez que nous soyons certains, en outre, que la terre est un corps de l'espace. Nous en déduirons, et il sera absolument certain, que la terre sera attirée par le soleil, si aucune autre force contraire ne s'y oppose. C'est passer de la cause à l'effet. C'est raisonner par déduction.

Le raisonnement par induction est juste l'opposé. C'est remonter de l'effet à la cause. C'est trouver la cause quand l'effet est connu. En spiritisme, nous avons des effets, et le but de nos recherches est d'en découvrir la ou les causes. Par conséquent, son étude rentre dans le raisonnement par induction et ne saurait être autre. Toute science est dans cette catégorie et ne peut être rangée autrement, car son but est de partir des effets, qui sont naturels, et de remonter par le raisonnement à la découverte des causes.

C'est ce qui prouve, en passant, que le spiritisme est une science, et ne peut être classé actuellement sous aucune autre dénomination.

Toutes les causes judiciaires, ou à peu près, sont de cette sorte. Le but est de découvrir des motifs. Par exemple, un vol a été commis. La justice se met immédiatement à l'œuvre pour remonter à la source. Un testament est contesté. Tout le procès consiste à déterminer, si le testataire était sain d'esprit, et si aucune influence illégale ne s'est exercée sur lui. Tous les médecins emploient cette méthode dans leurs diagnostics.

Eh bien ! ce procédé de raisonnement diffère de celui des mathématiques et de la déduction, en ce que la preuve est toujours contestable. Elle est basée sur l'honnêteté des témoins, sur la sûreté de leur jugement, et, par suite, elle est sujette à caution. Combien d'innocents ont été trouvés coupables par la loi armée des preuves? Combien de coupables ont été acquittés ? La preuve scientifique est nécessairement faillible et plus ou moins imparfaite, parce qu'elle est basée sur le témoignage des sens, et que les sens sont suspects à un degré plus ou moins grand. De plus, la théorie édifiée sur ce témoignage défectueux peut elle-même être défectueuse. Aussi le véritable savant n'est jamais dogmatique, et est très rarement

affirmatif. Il présente la preuve pour ce qu'elle vaut, et laisse chacun décider. Par conséquent, le monde ne peut accepter que très lentement, ou pas du tout, une vérité démontrée scientifiquement. Ce qui convainc l'un ne convainc pas l'autre. Ce qui est une preuve pour l'un, n'est pas une preuve pour l'autre. Il a fallu 200 ans pour que la théorie de Copernic sur l'Univers fut acceptée dans toute l'Europe. Les preuves de l'évolution sont acceptées par les uns, et rejetées par les autres.

Quelle différence avec les mathématiques et la démonstration par syllogisme ! Les vérités géométriques sont fixes, définitives et infaillibles. Aucune preuve nouvelle ne peut les renverser, les troubler, y ajouter. Elles sont sûres, elles trônent. De même, une vérité démontrée par déduction, reste la même à toutes les époques. Aucune addition ne peut la fortifier. Ce qui est preuve pour l'un, est aussi preuve pour l'autre.

Nous pouvons maintenant répondre à notre sceptique, quand il dit : « Le fait même que le spiritisme n'est pas accepté de tous, prouve qu'il n'est pas démontré. » Ce fait prouve qu'il n'a pas été démontré comme « deux et deux font quatre ». Mais il a été prouvé scientifiquement, parce qu'il n'y a aucune théorie, actuellement connue, qui explique mieux tous les phénomènes. Il est démontré, comme la loi de la gravitation est démontrée.

A. J. Weaver, (*Progressive Thinker*)

Je crois devoir ajouter à cette intéressante étude que, bien qu'elle conclue par l'affirmation que le spiritisme est « scientifiquement démontré, » il ne faudrait pas en déduire qu'on ne doit plus s'occuper de présenter de nouveaux faits. Le Spiritisme est né du phénomène, il s'alimente du phénomène. Supprimez le phénomène, il reste une théorie, une philosophie ou une religion très discutables. N'est-il pas évident que son existence ne peut être continuée que par les moyens qui lui ont donné naissance, et que, sans un développement ininterrompu de faits et de phénomènes, qui donnent aux nouveaux venus la preuve reçue par leurs aînés, il ne peut espérer faire de nouvelles conversions, et doit, par suite, aller en déclinant ?

Le trad. : G. B.



LE MIRACLE MODERNE

Réponse à M. Jules Bois

Audi alteram partem (Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son).

Décidément, M. Jules Bois ne croit pas aux médiums et il ne les aime pas. C'est visible, il ne cache pas ses sentiments et ne ménage pas ses épithètes à leur égard. Tous, sans exception aucune et sans distinction de sexe, de race ou de nationalité, qu'il soit Home, Slade, Mme d'Espérance, Mme Piper,

Mmes Thompson, Anna Rothe, Eusapia Paladino ou les sœurs Bangs de Chicago, etc..., tous sont classés par lui sous la rubrique de « charlatans, prestidigitateurs, dupeurs, détraqués, hystériques... » que sais-je, c'est la pire engeance du monde ! Nul ne trouve grâce à ses yeux.

Mais laissons la parole à l'auteur : l'article qu'il a fait insérer dans la Revue bleue, à la date du 22 mars dernier, sous le titre pompeux « Le miracle moderne,» — «La Psychologie du médium »,donne la mesure exacte de ses connaissances profondes en psychologie.

« Disons-le, sans nous indigner ni nous effrayer non plus », dit M. Bois, « le médium, — j'entends celui qui est arrivé par des dons naturels et un certain savoir-faire, à la notoriété — est inévitablement un charlatan et un prestidigitateur. — Je tiens ici à m'expliquer avec netteté et assurance. La médiumnité ne doit pas être confondue avec le charlatanisme et la prestidigitation,et elle en est différente.Mais,j'affirme que la prestidigitation et le charlatanisme sont les adjuvants nécessaires et inséparables de la médiumnité ».

Voilà qui est dit sans ambages; et M. Bois, qui n'est pas toujours d'une logique irréprochable, ne gaze pas ses paroles. Je lui demanderai donc plus de lumière, car je ne sais comment concilier ensemble ces deux idées de négation et d'affirmation : à savoir que « le médium n'est pas tout à fait le charlatan, et que le charlatan est l'adjuvant nécessaire et inséparable du médium ». — Mais ne nous arrêtons pas devant cette légère contradiction et passons outre.

« Le médium psychique (car ils sont de deux sortes : le médium à effets physiques et le médium psychique) est aussi atteint de cette maladie de la scission; il se divise en lui-même, mais sans s'extérioriser; c'est sa pensée qui se morcelle. Vous savez que les organismes primitifs se reproduisent simplement par scission. C'est le système de génération le plus simple; et le microbe, p. e., ne fait pas autrement. (*Sic* !)

« L'âme du médium est réellement semblable, d'après la comparaison du poète, aux vagues qui prennent toutes les couleurs et tous les aspects, non seulement selon le vent, le soleil et le ciel, mais encore d'après les mouvements secrets des ondes profondes et la flore et la faune occultes des abîmes.

« Ces prophètes incohérents et intermittents ont rédigé la plupart des livres d'Allan Kardec et de Stainton Moses. A les observer de près, on reconnaît vite qu'ils ne sont pas les messagers d'un merveilleux supérieur; car, s'il restent extraordinaires, ils n'apparaissent jamais sublimes. Ils nous entr'ouvrent la porte d'un au-delà pauvre et mesquin, au-dessous de notre monde. Le prestige artificiel qui les enveloppe, tombe devant une étude un peu attentive; leurs enseignements, ils les attribuent aux plus grands génies de l'antiquité qui les auraient pris pour truchements. Mais ce ne sont qu'une série de truismes médiocres, même en syntaxe et en orthographe; et qui sont dignes de venir de leur propre fonds.

« Pour faire mieux comprendre la mission, et le caractère du médium, prenons, en exemple, une femme qui vient d'étonner le monde, véritable gymnaste du psychisme qui bouleversa l'opinion la mieux assise des savants matérialistes et a laissé dans toutes les grandes villes d'Europe un sillage de stupeur ! J'ai nommé Eusapia Paladino !.... Napolitaine de basse extraction, érotique, passionnée et rusée, avec un rictus et un grincement de dents démoniaque devant le moindre phénomène qui vient de réussir, et avec l'art d'une comédienne consommée ; une malade qui a un trou dans la tête à la région temporale gauche et la boule hystérique dans l'œsophage !!... »

Pauvre Eusapia ! Comme vous voilà arrangée ! — Oui, vous êtes tout cela et vous êtes plus encore, nous dit M. Jules Bois. « Vous êtes l'opium ou le haschisch fait femme ! Vous enivrez, détraquez, hallucinez tous ceux qui s'approchent de vous ; car votre crise est contagieuse...., Vous nous faites voir précisément, non pas ce qui n'existe pas, mais ce qui n'existe que pour vous : les hallucinations de vos rêves, les formes pensées qu'enfante votre imagination en délire ».

Les plus malins, les plus sceptiques mêmes sont tombés dans vos filets, ont donné dans le panneau. A tous vous avez fait croire que des vessies étaient des lanternes.... Crookes, Russel Wallace, Aksakoff, Hodgson, James, Hyslop, Zœllner, Lombroso, Schiaparelli, de Rochas et toute la pléïade de savants, vous qui pensiez avoir résolu l'énigme du sphinx, vous qui avez accumulé théories sur théories pour expliquer « des phénomènes aussi insensés que douteux », vous n'êtes tous, M. Jules Bois le déclare, de par Eusapia Paladino, que des simples d'esprit !

Le monument que vous croyez avoir édifié, sur un rocher inébranlable, au prix de tant d'efforts et de patience, de tant de luttes et d'obstacles, après tant d'années de persévérance et de dévouement, au risque même de vous voir frappés d'ostracisme, ce monument, dis-je, n'était bâti que sur du sable mouvant et s'est écroulé comme un jeu de cartes.

Et c'est la perfide Albion qui vous joue ce vilain tour !

« L'Angleterre, sournoise et pratique, guettait la Paladino ; et c'est la société des Recherches psychiques qui l'exécute.

« M. et Mme Sidgwick, M. Myers (spirite pourtant), M. Hodgson, et le prestidigitateur Maskelyne (quel heureux assemblage de noms : il n'y a plus dès lors à en douter), déclarent après vingt séances, que — tout est fraude du commencement jusqu'à la fin (1) ».

(1) Les séances données à Gênes *l'année dernière et cette année* par E. Paladino, et qui ont eu pour rapporteurs le professeur Porro et M. Vassalo, ont prouvé, *de la façon la plus irréfutable*, la réalité des phénomènes obtenus par ce médium. Quant à Myers, que cite J. Bois ici, *il est mort* depuis plus d'un an. (*N. de la Direction.*)



Tel fut l'arrêt prononcé contre vous, pauvre Eusapia, par la cour souveraine des Recherches psychiques de Londres. — Désormais, vous portez au front le stigmate indélébile de l'infamie! Et maintenant, chers lecteurs, vous êtes sans doute désireux d'apprendre comment Eusapia opère ses trucs nombreux et variés. — M. Jules Bois va nous en dévoiler le secret. — « Son pied soulève les tables, sa main distribue les soufflets attribués aux esprits. Elle se sert de fil ou de cheveux pour tirer à elle des objets; un petit appareil à préparation phosphorescente donne les impressions lumineuses ».

Et dire que moi aussi, pauvre fou, j'ai été votre dupe! Je vous ai crue sincère et de bonne foi, dans cette séance mémorable où je vous vis à Carqueiranne pour la première fois, en 1898.

Je croyais me trouver en communication, avec les esprits de l'invisible, tandis que j'étais le stupide témoin d'une représentation de charlatanisme. Subjugué par votre prestige, hynoptisé par « le haschih » que votre aura projette à distance, j'avais perdu toute notion de la réalité, et j'étais moi « l'imbécile », devenu le jouet d'une « folle » qui s'amusait à mes dépens, « mais qui n'en était pas moins plus sage que nous tous ».

Cette main qui se promenait dans l'espace et prenait tour à tour forme gigantesque ou naine, soit pour m'éreinter l'échine ou me caresser la figure; ce tabouret placé entre vous et moi, (car j'étais assis à votre droite), que vous avez fait passer au-dessus de mon épaule et qui est venu tomber sur la table en effleurant ma tête; cette bague qui était rivée au petit doigt de ma main gauche tenue en l'air au-dessus de votre tête, et que vous avez fait passer au médius de la main droite de ma voisine de droite; ces feux follets qui flottaient dans la pénombre, aux sons mélodieux du piano; ces apparitions éthérées, il est vrai fugitives, affectant des parties de forme humaine, tout cela et d'autres phénomènes encore n'étaient qu'une odieuse mystification, un effet de mon imagination délirante!... Un simple réseau de fils et de cheveux entremêlés, vrai dynamo magnétique fixé à quelque partie de votre corps, — j'ignore laquelle, M. Bois ne nous le dit pas. Tel est l'infernal secret de votre œuvre machiavélique! Vous voilà devenu la terrible rivale des Maskelyne, des Robert Houdin, des Hermann, des Robinson, etc...

Ah! si pour toutes les vilenies auxquelles vous vous êtes livrée, depuis votre début à Naples en 1891, vous n'avez pas encore été lynchée, ce n'est pas la faute de M. Jules Bois; car, c'est vous la seule coupable, c'est vous qui avez fait tout le mal.

Et rien que la mort ne peut expier un tel forfait!... Pour conclure, M. Bois déduit la péroraison de son discours en ces termes : « En somme, elle est le type énergique et franc du médium. De même que les maladies physiques nous ont permis de violer l'organisme et d'en mieux connaître le mécanisme par le détraquement de la machine qui avoue ainsi ses ressorts

cachés, les maladies mentales et psychiques nous permettent de violer la personnalité humaine, de pressentir les forces mystérieuses dont elle dispose et de trouver, par le chemin de la folie et du prodige, les lois de la conscience et du jeu normal des facultés. Ainsi, le médium cesse d'être une curiosité pour devenir une utilité. Ce n'est plus un monstre, mais un instrument de laboratoire, même un laboratoire tout entier. Telle est la meilleure et la plus sage façon de le considérer ».

— Et maintenant, chers lecteurs, vous êtes je pense suffisamment édifiés; et il serait oiseux de faire un long plaidoyer pour défendre une telle cause. Pourtant, puisque M. J. Bois a invoqué le témoignage de M. Aksakoff, conseiller d'État de Sa Majesté l'Empereur de Russie, je tiens à vous faire connaître l'opinion de ce dernier et j'extrais du « Rebus » l'article qu'il y fit paraître, à la suite de plusieurs séances qu'il eut à Milan, avec Eusapia Paladino, en 1892.

« Les lecteurs du Rébus (journal spirite russe) se rappellent probablement que l'éminent professeur turinois, M. Lombroso, conduit forcément à prendre part à plusieurs séances du médium Eusapia Paladino, en fut tellement frappé qu'il n'hésita pas à reconnaître la réalité des phénomènes spiritiques; il eut même le courage de l'attester dans ses écrits. Le témoignage d'un homme aussi connu, en faveur des faits spirites, ne manqua naturellement pas de se répercuter dans toute l'Italie et de répandre universellement la renommée du médium. J'étais convaincu, par les comptes rendus des séances de Lombroso et d'autres personnes, que Mme Eusapia était un médium puissant en ce qui concerne les phénomènes physiques, que ses séances réussissaient toujours et, ce qui est surtout important, qu'elle consentait volontiers à admettre toute espèce de contrôle de sa personne et des phénomènes qu'elle produisait, sans être décontenancée ni par les personnages nouveaux ni par les sceptiques; j'en conclus qu'elle devait être un sujet fort intéressant pour les expériences et recherches exactes. Dès mon arrivée à Milan, je m'empressai de faire la connaissance de M. Chiaïa et de télégraphier à Eusapia, la priant de quitter Naples pour me rejoindre. Elle arriva le 3 septembre. »

M. Aksakoff parle ensuite de ses relations avec M. Brofferio, professeur de philosophie à l'Académie des sciences de Naples; de son élève M. Finzi, docteur en sciences physiques et de l'ami de ce dernier, M. Gérosa, professeur de physique et de chimie à l'école d'agriculture à Portici. Tous avaient été présents aux séances d'Eusapia à Naples et ne demandaient pas mieux que de soumettre ces phénomènes à un contrôle scientifique.

« Mais l'adhésion la plus importante pour notre cercle, dit M. Aksakoff, fut celle du directeur de l'Observatoire astronomique de Milan, M. Schiaparelli, qui jouit d'une très grande renommée dans le monde des sciences. Il

est venu à la première séance et n'en a pas manqué une seule. J'avais aussi invité le philosophe allemand bien connu, M. Carl du Prel, qui a publié beaucoup d'écrits sur le psychisme. Il arriva sans retard et resta jusqu'à la fin des séances. Quant à Lombroso, il n'a malheureusement pu assister qu'à deux de nos séances, ayant été rappelé par les exigences de ses occupations.

« Ces événements produisirent une grande sensation à Milan. Les journaux de l'endroit en parlaient journellement.

« Il se trouva cependant des détracteurs, parmi lesquels se distingua particulièrement M. Torelli, directeur du « Corriere della Sera ».

« Dans toute une série d'articles, avec illustrations, il s'efforça de démontrer que les phénomènes produits par Eusapia n'étaient aucunement d'origine spirite, mais de simples tours d'adresse. Il alla même jusqu'à offrir de payer 3.000 francs, si on lui prouvait l'authenticité, fût-ce d'un seul des phénomènes en cause. Nous ne prêtâmes aucune attention au défi qui nous fut lancé, et continuâmes tranquillement nos expériences qui ne tardèrent pas à réfuter, d'une manière éclatante, les accusations portées contre Eusapia. A la fin de nos séances, qui furent de dix-sept, nous dressâmes un compte-rendu signé par tous, et publié dans « l'Italia del Popolo ».

« M. Torelli refusa, comme de raison, de donner place à ce compte-rendu dans son journal du « Corriere della Sera ».

« Le 18 novembre, ce document parut, en impression séparée, comme supplément au journal précité.

« C'est le premier exemple de témoignage collectif donné par plusieurs savants de la réalité d'une série de phénomènes médianimiques. La signature de Schiaparelli est naturellement celle qui ajoute le plus d'importance à nôtre rapport. Jusqu'au dernier moment nous étions dans le doute au sujet de son témoignage, car il ne s'était lié par aucun engagement, vis-à-vis de nous, en acceptant nôtre invitation. Néanmoins, il a signé notre compte-reudu sans la moindre hésitation et, plus encore, il s'est donné la peine d'y apporter quelques rectifications, et d'y joindre ses observations personnelles. Il a fait preuve d'un courage qui ne lui procurera que des ennuis, il faut le supposer.... à moins que, décidément, nous soyons sortis des temps où il suffisait à un homme de science de déclarer avoir vu ce dont il était témoin pour être mis dans les rangs des têtes faibles, dès que les faits constatés se rapportent au spiritisme.

Signé : A. AKSAKOFF.

Si j'ai apporté mon témoignage à celui de M. Aksakoff, c'est que j'estime qu'il a autant de valeur et d'importance, attendu que les phénomènes dont j'ai été le témoin oculaire ont été obtenus, avec toutes les garanties dési-



rables pour en assurer l'intégrité et écarter toute possibilité de fraude de la part du médium : les séances ont eu lieu sous l'œil consciencieux et vigilant d'un maître de la science, dans son domicile et avec le concours d'une autre personne de distinction, non moins digne de foi. Il me serait facile de fournir d'autres exemples tout aussi probants de l'honnêteté d'Eusapia Paladino, mais je pense que le lecteur est maintenant suffisamment éclairé pour fixer son opinion et savoir à qui donner raison dans cette controverse. Ce fait n'est du reste pas isolé dans l'histoire du spiritisme où les médiums sont surtout en butte à la malveillance et à la calomnie; et pour n'en citer qu'un, de date encore récente, je mentionnerai celui des sœurs Bangs de Chicago, injustement attaquées et poursuivies par le Dr Hodgson, (lequel n'avait jamais eu l'occasion de faire d'expériences avec ces médiums et qui avait puisé ses renseignements à une source erronée) et dont j'ai démontré, avec des preuves à l'appui, et avec l'influent concours de « Questor Vitœ » du Journal anglais « le Light », la parfaite honorabilité. Le phénomène auquel je fais allusion ici, a été publié dans les Annales des sciences psychiques sous le n° 2 dans l'exemplaire de mars-avril 1898. Je me suis adressé à la science pour avoir une explication autre que celle que le spiritisme attribue à ce phénomène; j'ai interrogé le célèbre prestidigitateur américain, William E. Robinson (l'aide du fameux Herrmann) — et l'auteur de « Spirit Slate Writing Écriture spirite sur ardoises » où il prétend résoudre tous les prétendus miracles modernes; et j'attends encore la réponse des uns et des autres. Peut-être M. J. Bois pourra-t-il me donner plus de lumière ! !

En attendant, je lui demande de me fournir de meilleurs arguments que ceux qu'il a livrés au public, avec tant de légèreté et d'inconscience. On ne convainc personne par les invectives ou la calomnie, et ce n'est qu'en mettant de la circonspection et de l'impartialité dans nos jugements que nous pouvons arriver à savoir la vérité, toute la vérité et rien que la vérité !...

Quant à la médiumnité, elle est aussi vieille que le monde et aucun de ceux qui ont étudié et approfondi cette haute question de psychologie, ne mettra en doute sa nécessité d'être, ainsi que l'importance et l'élévation de de ses principes.

Prof. C. Moutonnier.

Nice le 19 avril 1902, Villa des Turquoises (Avenue des fleurs).

DANS LE MONDE DES « INVISIBLES »

Voici un livre qui fera quelque bruit. Il est imprimé en italien, à Rome. L'auteur est un journaliste, M. Luigi Arnaldo Vassallo, le confrère le plus spirituel et le plus remuant de la péninsule.

Longtemps M. Vassallo fut un incrédule en matière de sciences occultes et psychologiques. Le spiritisme, notamment, lui fournissait ses meilleurs mots.

— Toc, toc! Esprit, si tu es présent, frappe deux coups; sinon, frappe trois coups!

Les expériences d'Eusapia Paladino l'ont converti, l'ont convaincu de l'existence d'une vie future et de la possibilité pour les désincarnés de se manifester et de donner des preuves non équivoques de leur identité.

M. Vassallo et quelques savants sans préventions — un savant qui a des préventions n'est plus un savant — ont fondé à Gênes le Cercle scientifique Minerve. Au cours de l'année 1901, Eusapia Paladino est venue se fixer à Gênes et s'est prêtée à une série d'observations auxquelles ont assisté notamment MM. Lombroso et Morselli. Le livre de M. Vassallo est le compte rendu de cinq séances présidées par le professeur Porro.

Ces séances ont eu lieu dans une salle carrée avec deux fenêtres fermées par de solides grilles en fer. Les volets s'ajustent hermétiquement. Un rideau blanc et deux amples tentures tombent du plafond à terre et forment, avec l'embrasure de la fenêtre, le cabinet « médianimique » propice aux matérialisations, et près duquel se tient Eusapia Paladino. Une lampe électrique placée à l'intérieur peut éclairer ce cabinet instantanément.

En dehors des chaises, la salle ne contient que ces seuls meubles : un guéridon, une table de bois blanc rectangulaire, autour de laquelle six ou sept personnes peuvent prendre place, une autre table plus longue et plus pesante, ayant forme de bureau et appuyée contre le mur, entre les deux fenêtres.

Des lampes électriques peuvent produire de la lumière blanche ou rouge, à volonté.

Personne autre que les membres du cercle, tous triés sur le volet, ne peut pénétrer dans cet appartement.

Pendant les cinq séances dirigées par le professeur Porro, le groupe des assistants — six personnes en tout — est assis autour de la table blanche, en face du rideau et des tentures. Eusapia Paladino est au centre, tournant dos à la fenêtre.



PREMIÈRE SÉANCE

Sept personnes sont présentes : Eusapia Paladino, le professeur François Porro, M. Vassallo, le Dr Venzi, M. Prati, M. et Mme Morani (ces quatre derniers noms sont des pseudonymes).

Les sept personnes sont assises autour de la table blanche, en face du rideau ; Eusapia est placée au centre, tournant le dos à la fenêtre. Mme Morani contrôle la main gauche et le pied gauche, M. Vassalo tient la main droite et le pied droit.

Le groupe forme la chaîne...

Ici, nous traduisons littéralement, nous efforçant d'être le moins possible un *traditore* :

« En pleine lumière, raconte M. Vassallo, nous voyons le guéridon, placé à 1 m. 50 du médium et sans que personne y touche, s'approcher, glissant sur le parquet, de notre table.

Sur le guéridon, se trouvent un tambour de basque (*tamburella*), une mandoline, un cornet de cycliste et un harmonica.

Arrivé près de la table, le guéridon se soulève, comme si une main robuste le tenait par le pied, il s'incline et verse sur la table tous les instruments; cela fait, le guéridon se redresse et regagne sa place.

Des coups conventionnels réclament l'obscurité. A peine la lampe électrique est-elle éteinte, que tous les instruments jouent, voyagent, en l'air, allant aux quatre coins de la salle, et le cornet de cycliste notamment, vole de façon vertigineuse, toujours résonnant.

Je sens quelque chose qui touche ma poitrine : c'est la mandoline, soutenue par deux bras, qui me serrent amicalement, comme si la personne qui tient l'instrument était placée derrière moi.

Des arpèges font vibrer les cordes. Puis le tambour de basque est délicatement posé sur ma tête.

Des phénomènes similaires sont signalés par les autres personnes du groupe...

*
* *

A un certain moment, je sens une main assez large, le double de la main du médium, pourrait-on dire, se poser avec une pression de caresse sur mes épaules. Aussitôt je m'écrie :

— A en juger par les dimensions, on dirait la main de *John King* !

Je n'ai pas fini, que trois tapes dans le dos, amicales, mais assez bruyantes pour être entendues de tous (trois coups signifient ; oui), semblent confirmer ma supposition, à savoir qu'il s'agit de *l'esprit guide bien connu*, qui semble présider à tous les phénomènes du médium. Suivent des caresses, faites cette fois par deux mains bien distinctes. Mon bras droit

est soulevé en l'air et je sens sur les doigts le frôlement soyeux d'une barbe ou de cheveux très fins, comme de la soie.

J'éprouve la sensation que John a procurée à beaucoup de ceux qui ont suivi nos séances.

La table ordonne d'éclairer.

A la lumière, nous constatons que tous les instruments sont retournés à leur place sur le guéridon, qui se trouve dans son coin habituel.

Alors, en pleine lumière, tous nous voyons la mandoline se metttre en mouvement, dans un sens horizontal, comme soutenue par deux mains, s'approcher du bras droit de Mme Morani, demeurer immobile, isolée, à un mètre vingt centimètres du sol et dans cette position, elle fait entendre des accords à ce point précis, qu'il faut conclure qu'une main presse les cordes contre le manche et qu'une autre les fait vibrer.

Ce phénomène se prolonge si longtemps, que parler d'hallucination partielle ou collective serait une hypothèse stupide.

On demande à John si d'autres entités sont présentes et s'il peut les aider à se manifester.

Trois coups rapides donnent une réponse affirmative. Aussitôt, en pleine lumière, à vingt-cinq centimètres au-dessus de la tête du médium immobile, à demi-somnolent, à travers le rideau, se montre, visible pour tous, une main jeune, fuselée, nerveuse, saluant en gestes vifs et gracieux à la fois, et s'adressant plus spécialement à moi.

On demande de l'obscurité.

Aussitôt, je suis l'objet de grandes manifestations de joie. Je sens très distinctement le contact d'une personne derrière moi.

Deux bras me serrent fortement, m'enlacent passionnément à plusieurs reprises, avec des élans de tendresse. Deux mains délicates et nerveuses, dont les contours correspondent à la main tantôt apparue, me prennent la tête, me couvrent de caresses. Une lumière, que je ne vois pas, mais qui est perçue par les autres assistants, entoure ma tête, et je reçois de longs et nombreux baisers, dont les assistants entendent le bruit comme moi.

L'ensemble et le caractère de pareilles manifestations physiques et psychiques ne laissent plus aucun doute en moi : d'autant plus qu'une main identique à la main apparue s'abandonne dans ma main droite, (pendant qu'avec ma main gauche je serre toujours la main droite du médium, que je n'ai pas un seul instant abandonnée pendant toute la séance) et que la table, avec de vifs mouvements typtologiques, compose des phrases à moi seul familières comme pour me donner une preuve absolue de l'identité de l'esprit filial qui se manifeste....

Pour plus de sécurité, je demande encore une preuve d'identité, que, de suite, avec cette sorte de télégraphie alphabétique qui constitue la typtologie,

on m'accorde, épelant rapidement un des trois prénoms de mon fils, prénom ignoré même de mes proches : *Romano*. Cela ne suffit pas, Je lui dis :

— Tu sais, Naldino, j'ai toujours avec moi un de tes chers souvenirs.

Et, aussitôt, un doigt s'appuie contre la poche intérieure de mon pardessus, non seulement contre le portefeuille, mais sur le point exact où se trouve le portrait de mon fils, et presse deux ou trois fois avec tendresse.

Alors, je dis à l'entité :

— Puisqu'il t'est donné de te manifester sous des formes aussi expressives et extraordinaires, pourquoi ne te montres-tu? Peux-tu? Essaye...

On répond oui, et les coups conventionnels demandent la pénombre, que l'on produit en mettant la chandelle allumée près de la porte, en dehors de la salle...

Bien que la lumière soit faible, au bout d'un moment on distingue nettement le profil des objets et ceux de nous tous. Ignorant ce qui allait se produire, je fixais avec grande attention la bande lumineuse formée par la porte entr'ouverte, quant, à un moment donné, j'entends le docteur Venzi, M. Prati et le professeur Porro s'écrier en même temps :

— Un profil, un profil... très distinct... vous ne le voyez pas?

Et moi, avec douleur, je réponds :

— Non! Moi je ne vois rien, hélas!

— Mais où regardez-vous?

— Vers la porte...

— Non... Le voilà de nouveau. Retournez vous du côté de Mme Morani.

Je me retourne et, vers le point indiqué, je vois se dessiner en noir, très nettement, une silhouette qui, du rideau, entre le médium et Mme Morani, se baisse vers moi jusqu'à 20 centimètres de mes yeux, puis s'éloigne.

Je supplie l'entité de se montrer encore, et la silhouette, aussitôt, revient vers moi, demeure immobile quelques secondes, puis s'efface.

*
* *

Nous faisons la pleine lumière et, dans le but d'exclure toute hallucination personnelle, sans rien dire de ce j'ai vu ou cru voir, je demande aux assistants (aucun d'eux n'a connu mon fils), de préciser les traits de la vision. Non seulement les divers « signalements » correspondent entre eux mais l'ensemble répond si exactement à celui de Naldino qu'une erreur n'est pas possible. Cependant, j'ajoute une épreuve plus décisive. Je prends un crayon et, sur la table, je trace exactement, y mettant tout mon amour-propre de dessinateur, la silhouette et tous la reconnaissent...

On refait l'obscurité. Nouvelles manifestations de John. Nous entendons enlever le bouchon d'une carafe pleine d'eau qui se trouve sur le bureau, à

deux mètres du groupe. La bouteille est portée à la bouche du médium et, du glou-glou que nous entendons, nous en déduisons qu'il boit.

Je dis :

— Pourrais-je en avoir une gorgée, moi aussi?

Après un moment, je sens qu'on appuie le goulot de la bouteille sur ma lèvre inférieure, mais comme pour se moquer, on ne me laisse boire qu'une toute petite gorgée.

Puis, le bouchon est remis à la carafe et la carafe déposée au milieu de la table.

On fait la lumière et la table est prise de mouvements étranges : on dirait une planche dansant sur une mer furieuse. La bouteille, qui aurait dû être renversée, rouler à terre cent fois, ne bouge pas, comme clouée à sa place

A un moment donné, Mme Morani, incommodée par la chaleur, dit :

— J'ôte mon chapeau.

Pendant qu'avec la main gauche elle tire l'épingle qui retient le chapeau à la chevelure, une main invisible tire la seconde épingle, lui enlève galamment son chapeau et, à la vue de tout le monde, le dépose entre les mains de sa propriétaire stupéfaite ! »

Dans les quatre autres séances, on a enregistré des phénomènes plus déroutants encore.

Dans la seconde soirée, la main de Naldino se matérialise de nouveau, à la vue de tous, prenant son père, le pressant et l'embrassant. La main de l'enfant s'élève dans l'espace et le père ne le lâche que quand elle s'évapore.

A la quatrième séance, Naldino apparaît de nouveau. D'abord, une longue embrassade pendant laquelle M. Vassalo sent une fine forme de garçon ayant tous les traits de Naldino se presser contre lui. Puis une multitude de baisers perçus de tous et des mots exprimés dans le dialecte génois que tous entendent et qui ont un timbre particulier auquel le père ne peut se tromper. « Papa mio ! papa caro ! » entremêlés d'expressions de joie : « O dio ! »

Tout à coup, le contact avec l'invisible et pourtant si visible semble vouloir s'effacer ; il semble s'évaporer, puis un nouvel embrassement. M. Vassalo reçoit trois longs et passionnés baisers, et la voix dit : « Ceux-là sont pour maman. »

On fait la lumière et, comme si l'invisible voulait donner une dernière preuve de sa présence, une phénomène entrevu dans une séance précédente par M. le professeur Lombroso se renouvelle. On aperçoit une forme humaine entourée d'une enveloppe sombre, ayant toute ressemblance avec celle déjà désignée, s'avancer vers M. Vassallo, ouvrir les bras et l'entourer.

MM. Lombroso et Morselli auraient eu d'autres preuves de nature intime et personnelle : tous deux auraient vu leur mère défunte. A la demande d'un reporter, M. Lombroso a répondu prudemment : « Les phénomènes

auxquels j'ai assisté sont si extraordinaires et si surnaturels qu'avant de les admettre définitivement je dois faire avec Eusapia d'autres expériences durant lesquelles le médium sera isolé. » Le professeur Porro, également témoin des miracles génois, a répondu ceci : « Aujourd'hui, les Universités confèrent le titre de docteur pour les sciences naturelles : avant la fin du siècle, elles le donneront pour les sciences surnaturelles et psychiques. »

Nous ne connaissons pas l'opinion de M. Morselli, qui a longtemps considéré les spirites comme une variété d'intéressants malades.

Pour M. Vassallo, il n'y a plus à chercher ; la preuve est faite ; nous existons. De plus, les esprits des morts peuvent, sous certaines conditions, se montrer, se mouvoir, parler !

M. Vassallo, en chroniqueur fidèle, avoue cependant que tous les membres du Cercle scientifique Minerve n'assignent pas aux phénomènes enregistrés les mêmes causes que lui.

Avant donc de discuter ces causes, nous attendrons de connaître l'opinion de MM. Morselli et Lombroso.

*
* *

Les *Annales des Sciences psychiques* publient un très suggestif article de James Hyslop l'un des observateurs de Mme Piper, intitulé : « Ce qu'est la vie après la mort »

On sait que jusqu'ici les esprits, même ceux qui, comme Naldino, ont bien établi leur identité, ont été incapables de donner une idée même vague du monde des invisibles de l'Au-delà.

A cela, M. Hyslop a une réponse topique. Le professeur américain est convaincu qu'on n'arrivera à la connaissance des conditions de l'autre vie que par des études scientifiques qui demanderont du temps et une élévation de pensée non atteinte. L'auteur se demande, d'autre part, si cette curiosité n'est pas malsaine.

Un peu de réflexion dit l'embarras où nous mettons les esprits par nos questions.

A moins que nous n'admettions, écrit M. Hyslop, que le monde transcendental existe dans des relations d'espace pareilles aux nôtres, et que la doctrine théosophique du « corps astral » décrit comme un fac-simile du corps physique, représente la vérité, et qu'il y a un univers spirituel analogue à l'univers physique, à moins que nous n'admettions cela, ce monde ne peut avoir aucune ressemblance avec celui-ci et ne peut être décrit dans notre langage. Mais il n'y a aucune preuve d'une doctrine du corps astral, et nous ne pouvons pas plus espérer une description intelligible de l'autre monde que nous ne pouvons attendre d'une personne privée du sens du toucher et douée seulement de celui de la vision, qu'elle puisse expliquer clairement

ses expériences visuelles à une autre personne douée du sens du toucher et privée de la vue.

Nous savons combien est difficile à établir notre communication avec les sourds-muets, même malgré tous les points que nous avons en commun avec eux et combien de difficultés viennent encore s'ajouter après que la communication est établie pour leur faire comprendre certaines expériences· Dans le fait, il est impossible de leur donner une idée du monde des sons, et seulement les plus obscures analogies tirées des sentiments ou des émotions peuvent leur donner une idée vague de ce sens, et cette idée ne s'exprimera pas en termes de sensation, mais seulement en termes de la catégorie des émotions communes à tous les sens...

Quelles que soient les analogies de l'autre monde avec celui-ci, elles sont trop peu nombreuses et trop faibles pour nous aider. Les liens qui les rattachent ne sont même pas aussi utiles que ceux qui existent entre l'homme normal et les sourds, les muets et les aveugles. Ils manquent en chaque point, excepté pour les relations dans l'espace et même là il y a encore d'importantes lacunes. Aussi tout ce que nous pourrons apprendre sur l'autre monde, s'il existe, ce sera là-bas et non ici que nous l'apprendrons.

Ceci n'est pas mal raisonné, mais est fort peu encourageant. Néanmoins, ne désespérons pas. Du moment qu'on signale des esprits qui parlent notre langue, il ne faut pas désespérer de leur arracher quelques indications sur l'autre monde.

*
* *

Notre article sur la foi qui sauve nous a valu une série de communications.

En voici une signée d'une femme et qui mérite d'être lue avec attention.

Bruxelles, 23 mars 1902.

Monsieur,

Voyant, d'après votre article bien intéressant paru dans le *Soir* du 20 mars la manière large et intelligente avec laquelle vous vous intéressez à toutes ces grandes questions, je me permets d'attirer un moment votre attention sur cette science chrétienne (1) à laquelle vous faites allusion, car je crois qu'elle est digne d'intéresser un chercheur sincère de la vérité.

Or, je crois que vous la connaissez mal, puisque vous dites : « Les scientistes prétendent guérir les maladies par la *prière* », et que, bien au contraire, personne ne prie moins, personne n'est plus ennemi de la prière marmottée que le vrai sciéntiste. Le travail du scientiste est infiniment plus intelligent, et n'a rien de commun avec la prière.

Puis-je vous demander de m'écouter quelques instants? puis-je essayer

(1) Il s'agit des « Christian Scientists ».

de vous faire entrevoir ce que, par beaucoup de travail de ma pensée, je suis arrivée à entrevoir moi-même dans cette science ?

Je me hâte de vous dire que je ne suis aucunement une adepte fanatique de la science chrétienne. Bien loin de là. Je suis simplement quelqu'un qui pense, et cherche à voir le plus clair possible dans le grand mystère qui nous entoure. Je crois avoir trouvé quelque chose de sérieux dans cette science, mais je ne l'admets pas sans discussion.

M'intéressant donc depuis longtemps déjà à toutes ces questions métaphysiques, mon attention a été attirée par les guérisons vraiment curieuses que faisaient les scientistes. Je me suis alors mise en rapport avec une scientiste de Paris : Mlle D..., j'ai été auprès d'elle observer ses travaux et j'ai pu ainsi constater moi-même des guérisons : j'ai vu la guérison d'un phtisique entièrement abandonné des médecins ; j'ai vu se redresser un enfant atteint d'une déviation de la colonne vertébrale ; j'ai vu une guérison d'ataxie locomotrice.

Cherchant l'explication de ces guérisons que je ne pouvais nier, je me suis dit ce que vous dites dans votre article : « C'est la foi ! — la foi a guéri de tout temps ».

Mais alors, cette autre idée m'est venue :

Si la foi peut guérir, c'est qu'il existe une conception scientifique de la maladie, qui nous échappe. En effet, il est bien évident que si une maladie peut quelquefois guérir, aussi bien par la foi que par les médicaments, il doit exister une explication de la cause de cette maladie, autre que celle que donnera le médecin en décrivant l'altération des organes.

Or la science chrétienne promettait ceci : *ne rien faire sans l'expliquer*, sans le faire comprendre à tous ceux qui voudraient se donner la peine de penser. Elle *recommandait* même de ne rien admettre sans comprendre, et, par ce fait, réclamait bien haut le titre de « Science ».

Tout cela m'attirait. Je me suis donc procuré le livre qui contient la base du travail scientiste : *Science and Health with key to the Scriptures*, de Mrs Eddy, et je me suis mise à le travailler, tout d'abord avec grande méfiance, rejetant tout, au début ; mais, creusant sincèrement tout ce qu'elle posait, j'en suis arrivée, maintenant, à être convaincue qu'il y a là une véritable *œuvre scientifique*, et non pas une simple croyance d'illuminé.

Bien sûr, cette science n'est encore que dans l'enfance, mais il me semble que là pourrait être le point de départ de la lumière ; c'est pourquoi je voudrais y intéresser de vrais penseurs, afin qu'ils voient s'il n'y a pas lieu de chercher dans ce sens.

Je vais essayer de vous dire, un peu, le grand principe de cette science — quoi qu'il soit fort difficile de l'exprimer en quelques phrases.

La Science chrétienne part de ce point-ci :

Nous sommes des êtres spirituels, et non pas matériels.

La matière n'existe pas, l'Esprit seul existe.

La matière n'est qu'une illusion de nos sens. Je vous fais remarquer ici que ce n'est pas là une idée neuve, mais que bien des philosophes l'ont émise. A moins d'y être plus ou moins préparés par des études dans ce sens, cette idée de la non-existence de la matière est excessivement difficile à admettre à première vue. Ce n'est que par un vrai travail de pensée qu'on arrive à la comprendre.

L'Esprit seul existe. C'est-à-dire, donc, que nous prenons ainsi toujours l'*effet pour la cause*. Car, les objets, les êtres qui nous entourent ne sont donc que des idées de l'esprit, des vibrations mentales. *Les choses sont des idées* et non de la matière.

La Science chrétienne déclare donc que l'Univers entier serait formé des manifestations, infiniment variées, d'une immense force : l'Esprit, l'Intelligence. Chacun de nous, comme tout ce qui existe, en est donc une idée c'est-à-dire une manifestation.

Je rapproche avec plaisir de ce principe une phrase de M. Richet que vous citez :

« Ce que nous prenons pour des formes réelles ne sont que les vibrations d'une immense force qui s'agite en mouvements différents, et alors donne les sensations de matière, de chaleur, d'électricité, de lumière. »

Puisque nous sommes des êtres spirituels, que nous sommes simplement Intelligence, il est évident que nous n'avons pas d'organes, mais que nous avons simplement des facultés. Nos organes ne sont pas la source de nos facultés, mais en sont la manifestation. Par exemple : nous ne voyons pas grâce à nos yeux, mais nous possédons par l'esprit la faculté de voir. Cette faculté se manifeste pour nous par des yeux. L'œil n'est pas une cause, mais un effet. Du reste, ne voit-on pas des sujets hypnotisés lire les yeux bandés, des livres fermés, etc.

Il en est de même pour toutes nos facultés. Notre vie, notre existence, est uniquement spirituelle et absolument indépendante du corps.

Le corps n'est rien, n'est que la manifestation de notre vie, de nos facultés, et ne fait qu'un avec l'esprit. Nous en sommes donc absolument les maîtres. La matière, quelle qu'elle soit, est en notre pouvoir; seulement nous ne connaissons pas notre pouvoir, par conséquent nous ne savons pas nous en servir...

Il est évident que si nous sommes des êtres spirituels, possédant par l'esprit toutes les facultés attribuées par erreur à des organes, ces facultés ne peuvent jamais se perdre. Il est évident que si la vue, l'ouïe existent par l'esprit, rien ne peut les atteindre, et que c'est l'erreur que de croire que ni

la faculté, ni l'organe (deux choses qui ne font qu'un) puissent jamais être détruits.

De même, notre corps ne nous donnant pas la vie, mais étant en réalité la manifestation de la vie, et non la source de la vie; ne faisant, en somme, qu'*un* avec l'esprit ne peut pas souffrir, ni être détruit puisque l'esprit ne peut avoir de sensation physique, et qu'aucune force n'existe pour le détruire.

La maladie n'existe donc pas, mais nous la créons en y croyant. Car, les *idées étant des choses*, comme nous l'avons vu plus haut, toute pensée, toute conviction que nous avons deviennent, au bout d'un certain temps, visibles sur notre corps, que nous ayons ou non conscience de ces idées.

En effet, je me rappelle ce fait-ci qu'un médecin m'avait raconté il y a quelques années : on fait croire à un sujet hypnotisé (c'est-à-dire un être ne résistant aucunement à la manifestation des idées qui l'entourent) qu'on va le brûler au moyen d'un fer rouge. Alors l'opérateur lui applique sur l'épaule, non le fer dont il l'a menacé, mais simplement la main. Aussitôt, on voit apparaître à la place touchée une immense cloche, aussi forte que celle qu'aurait produite le fer. Cette brûlure guérit aussi difficilement que si elle était réelle.

Eh bien ! n'est-ce pas là la démonstration évidente de ce fait : que tout mal est uniquement la représentation d'une croyance que nous avons en nous, inconsciemment — d'une croyance fausse, toujours, vu que, étant des êtres spirituels, nous ne pouvons avoir aucun mal, car l'esprit et ses facultés ne peuvent avoir aucune maladie ?

Eh bien ! donc, sachant cela, quand nous éprouvons une souffrance quelconque, sachant que cette souffrance n'est pas réelle, vu qu'il n'y a en réalité, rien en nous qui puisse souffrir ; sachant que cette souffrance n'est que la manifestation d'une idée fausse; si au lieu de dire : J'ai mal à la tête, nous nions le fait; si nous disons : « Non, je suis un être spirituel, je n'ai donc pas de mal, car l'esprit ne peut souffrir », nous détruisons l'idée fausse, grâce à notre esprit, et nous en créons une autre : celle de la santé, qui est la vérité. Voilà le pouvoir de l'esprit à la portée de tous.

Et voilà le travail que fait le vrai scientiste : se basant sur ce principe, il nie votre mal avec *patience* et *persévérance*. Selon que l'idée est plus ou moins tenace, il arrive plus ou moins vite à la détruire. Il travaille donc par l'esprit, mais ne prie pas, comme vous voyez.

En effet, le scientiste, tout comme le Christ, considère l'Intelligence, l'Esprit, comme tout-puissant, c'est-à-dire comme Dieu. Il admire, révère l'Intelligence, mais ne la prie pas, vu que cette Intelligence n'est pas un être indépendant de nous, qui nous accorde ou ne nous accorde pas ce que

nous désirons, mais seulement une force admirable parfaite, à la disposition de tous, pourvu que nous sachions l'employer.

Il est évident aussi qu'il y a des gens simples qui se croient scientistes, mais qui n'ont pas pénétré ceci. A ceux-là, comme aux enfants, on a dit : « Il ne faut rien craindre : Dieu ne vous envoie aucun mal, mais vous accorde, au contraire, tout ce que vous lui demandez ; le mal, c'est vous-même qui le créez par la crainte. » Alors, ces gens simples prient peut-être mais avec la certitude d'être exaucés ; ils arrivent au bon résultat, puisqu'ils sont convaincus que le mal n'existe pas : ils détruisent donc l'idée. C'est aussi de cette façon que l'on peut expliquer les « faith healings (1) » de toute antiquité. Mais le vrai scientiste détruit l'idée en niant le mal, se basant simplement sur ce principe : que tout est esprit, donc que rien ne peut souffrir.

Depuis que je l'ai compris, je l'ai appliqué ce principe à moi-même et autour de moi, et je puis dire que j'ai obtenu de très bons résultats pour mes débuts. Mais j'ai trop peu de temps pour m'y consacrer beaucoup : je suis régente, et mes élèves absorbent à peu près tout mon temps. Aussi, je n'ai guère eu l'occasion encore d'essayer des maladies organiques.

V. N.

Il est bon de philosopher un peu ; l'hypothèse peut mener à des découvertes insoupçonnées, mais rien plus que cette lettre n'est fait pour montrer le danger qu'il y a à s'écarter de la méthode expérimentale.

Evidemment, se persuader, être persuadé qu'on n'a point mal, c'est n'avoir point mal. Mais la persuasion ne va pas jusqu'à faire repousser un bras ou un doigt absent. La foi sauve — dans certaines limites — dans des limites qu'elle ne saurait franchir.

D'autre part, avant les scientistes chrétiens, les maîtres de l'hypnose nous ont appris que les maladies guérissent aussi bien par une impression animique que par une impression physique. Action ou réaction de l'esprit sur le corps ; action ou réaction du corps sur l'esprit.

Quant à l'inexistence de la matière et à l'existence de l'esprit seul, c'est là une simple querelle de mots, née d'une mauvaise définition des termes.

La preuve en est que les scientistes chrétiens et l'auteur de *Force et Matière* professent la même opinion sur la toute puissance de la suggestion et de l'autosuggestion.

« L'adulte lui-même, écrit ce grand matérialiste de Buchner, est soumis à la puissance de la suggestion. Personne n'est mieux pénétré de cette vérité que les médecins, qui doivent peut-être la moitié de leurs succès à la seule suggestion. La seule présence du médecin auprès du malade opère souvent des miracles. Chacun sait qu'en prescrivant de l'eau distillée ou des pilules

(1) Guérisseurs par la Foi.



de mie de pain on peut obtenir tous les effets des médicaments les plus actifs. Dans ce cas, la suggestion agit même sur les organes de la vie végétative.

»... La puissance de l'imagination peut être assez forte pour empêcher de ressentir la douleur. C'est ce que montre l'exemple des martyrs et des fanatiques de toutes les religions qui supportent des supplices affreux sans marquer la moindre souffrance.

« Si l'on étudie la suggestion à un point de vue général, on s'aperçoit que son domaine est illimité et qu'il n'y a pas un seul de nos actes qui ne lui soit plus ou moins soumis. »

Qu'est-ce que la force? qu'est-ce que l'esprit? qu'est ce que la matière? L'avenir le dira. Mais il faudra toujours admettre qu'il y a quelque chose, et ce quelque chose suffit à la philosophie du déterminisme — et à la recherche expérimentale.

D'ARSAC.

Le Soir (Bruxelles).

CONGRÈS SPIRITE DE 1900

Résumé des Travaux du Groupe Spirite de Tours, de 1897 *à juillet* 1900, *par G. C. secrétaire.*

Organisation et composition du groupe. — Le groupe spirite de Tours s'est formé, vers 1893, autour de M. Léon Denis, qui en a toujours conservé la direction. Composé à l'origine de quelques personnes seulement, que la mort ou les hasards de la vie séparaient parfois, il prit plus d'importance au cours des années 1896 et 1897, et bientôt la pièce qui servait aux séances devint trop petite pour satisfaire à toutes les demandes; bien que les manifestations d'esprits soient plutôt contrariées que favorisées par le nombre des assistants, qu'il est prudent et parfois nécessaire de limiter, alors même que l'on dispose de locaux assez spacieux, l'assiduité des membres du groupe et la venue de nouveaux médiums donnèrent aux réunions plus d'intérêt et de variété.

Les séances ont lieu régulièrement tous les quinze jours, et ne sont que rarement suspendues; il en est pris des comptes-rendus, aussi complets que possible, sténographiés depuis le 27 mars 1897 par le secrétaire ou par divers assistants (1); leur ensemble, déjà assez important, permet de se

(1) Notons ici, en passant, un fait particulier qui a son intérêt: il est arrivé quelquefois que les procès-verbaux présentaient des lacunes, soit de quelques mots, soit même de phrases entières; deux ou trois jours et parfois dix ou douze jours après la séance, le secrétaire lisant le procès-verbal devant le médium ces lacunes étaient comblées au moyen de l'écriture, par l'esprit, qui reprenait exactement les termes dont il s'était servi, et s'arrêtait toujours, fût-ce au milieu d'une phrase, au mot même où reprennent les notes.



reporter aisément aux conseils antérieurs et aussi de grouper les caractères propres à chaque esprit, de constater, à plusieurs années de distance, leur complète identité ; ce qui s'en dégage encore d'une façon particulière, c'est l'unité de la direction donnée au groupe par ses guides, le but précis et constant qu'ils se proposent, au milieu de la diversité de leurs enseignements.

Les réunions ont toujours lieu le soir. Elles se composent généralement de 15 à 20 personnes, quelquefois un peu plus ; les médiums sont, à l'heure qu'il est, au nombre de 5 : 3 médiums à incarnation, qui sont aussi des médiums écrivains : 2 d'entre eux sont de plus voyants et auditifs ; un médium seulement écrivain et un surtout auditif : 2 autres médiums sont en voie de formation (1).

Marche d'une séance. — Les séances commencent par la lecture du procès-verbal de la réunion précédente, suivie fréquemment d'une allocution sur un sujet spirite ou d'une causerie sur des articles récemment publiés ; le président, dans une courte invocation, demande à Dieu et à nos guides habituels leur protection et leur concours ; on fait ensuite l'obscurité, en atténuant autant que possible la lumière de la petite lampe nécessaire au secrétaire ; au bout de quelques instants de recueillement, les médiums voyants aperçoivent près de chacun des assistants des esprits de parents ou d'amis ; ils les nomment, lorsque déjà ils leur sont connus, les décrivent minutieusement lorsqu'ils les voient pour la première fois ; en même temps, presque toujours, ils entendent et transmettent leurs indications, leurs désirs et leurs prières.

Les incarnations succèdent alors, débutant ordinairement par celles des protecteurs du groupe, qui donnent, soit des conseils particuliers, soit des instructions générales ; puis d'autres esprits moins élevés se commmuniquent, parmi lesquels plusieurs Tourangeaux, morts depuis peu et bien connus de la plupart d'entre nous ; une causerie amicale s'établit, soit entre deux ou trois esprits simultanément incarnés, soit entre les esprits et les assistants. La réunion se termine par une prière de remerciements, faite par le président.

Esprits protecteurs du groupe de Tours. — Les esprits élevés qui dirigent et protègent le groupe de Tours sont au nombre de quatre, qui se sont ainsi désignés : *Esprit bleu*, *Jérôme*, *Henry*, *Espérance* ; les deux premiers se communiquent régulièrement, pour ainsi dire à chaque séance ; les deux autres ne le font que rarement.

Esprit bleu. — Cet esprit, d'ordre très élevé, a été femme dans ses exis-

(1) Le groupe de Tours a possédé, à diverses reprises, deux autres médiums à incarnation et plusieurs médiums écrivains.



tences terrestres; sa parole est douce et persuasive; c'est lui qui s'est réservé le soin de donner à chacun des membres du groupe des conseils pour sa conduite privée, pour l'amélioration de son caractère et son perfectionnement moral. Ces conseils, empreints d'une indulgence extrême témoignent d'une bienveillance et d'une connaissance profonde du cœur et de la vie privée de ceux à qui ils sont adressés (1); toujours ils sont nets et précis pour eux bien que, parfois, ils paraissent aux autres assistants un peu obscurs; mais cette obscurité est voulue, car il arrive souvent que dans certains cas particuliers, lorsque l'Esprit bleu veut s'intéresser à certaines affaires de familles tenues secrètes, il fixe au membre du groupe un rendez-vous où, dans la plus stricte intimité, il lui indique la direction qu'il doit suivre.

En dehors de cette protection effective et efficace que l'Esprit bleu accorde à chacun de nous, protection dont nous pourrions citer divers exemples individuels, il donne de temps à autre des renseignements généraux relatifs surtout à la famille et à l'éducation des enfants. L'un d'eux, donné le 21 novembre 1899, a été publié dans le numéro de 1900 de la *Tribune psychique*; il nous a valu de chaleureuses lettres de remerciements et d'approbation de plusieurs spirites de France et de l'étranger; nous tenons à le signaler, parcequ'il résume en quelque sorte la doctrine de notre guide, qui voit, dans une réforme intelligente de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, le seul remède aux maux présents, le véritable moyen de préparer à l'homme un avenir meilleur.

Jérôme. — Jérôme se communique par le même médium que l'Esprit bleu. Il n'aime pas à parler dans l'obscurité et ses premiers mots sont toujours pour réclamer de la lumière. C'est un prédicateur et un combatif; sa parole est vibrante et son geste large; il s'exprime par périodes oratoires, en un style très châtié, dont tous les termes sont pesés à l'avance. C'est lui qui fournit à notre groupe les enseignements philosophiques, qui élucide les points obscurs, explique les contradictions apparentes de notre doctrine, formule les lois des relations des incarnés avec les désincarnés; son désir, souvent exprimé, serait de voir fusionner le spiritisme, sinon avec le catholicisme actuel, du moins avec le christianisme régénéré, débarrassé de ses dogmes étroits et de ses pratiques surannées.

Henry et Espérance. — Henry et Espérance ne se communiquent ordinairement que par l'écriture, par le même médium que l'Esprit bleu et Jérôme. Henry cependant s'est incorporé deux fois dans ce médium. Fils de l'Esprit

(1) Nous avons pu constater fréquemment l'étonnement de ceux qui, assistant pour la première fois à nos séances et totalement inconnus du médium, recevaient de l'Esprit bleu des éloges ou des blâmes appropriés à leurs qualités et à leurs défauts et des indications propres à les tirer de préoccupations secrètes.



bleu dans l'une de ses existences terrestres, il est resté un apôtre de charité et de dévouement.

Esprits moins élevés. — Nous pouvons partager ceux-ci en deux catégories : 1° Les esprits parents ou amis intimes de membres du groupe ; 2° les esprits peu ou point connus des membres du groupe.

Les premiers sont fort nombreux : neuf déjà, depuis trois ans, se sont, à diverses reprises, incarnés dans nos médiums. Tous ont conservé des caractéristiques très apparentes de leur existence passée, soit dans leur voix, soit dans leurs gestes, soit surtout dans leur savoir et dans leurs goûts : l'un aime à nous parler de son fils et de ses travaux sur l'astronomie ; l'autre, moins élevé et désincarné depuis peu, nous entretient de sa triste situation dans l'espace ; celle-ci, vieille fille fort aimable et... un peu bavarde, nous raconte des anecdotes de sa dernière existence ; celui-là vient demander pardon de ses torts aux parents mêmes qu'il a offensés ; tel autre enfin continue à guider et à protéger directement ceux qu'il a déjà aimés et conseillés autrefois.

Un plus grand nombre, une quarantaine au moins, ne se sont pas incarnés mais ont été vus par nos médiums et sont entrés indirectement en communication avec les leurs, soit par l'écriture, soit en se faisant entendre des médiums auditifs (1). Il n'est pas un seul parmi nous près duquel les médiums n'aient pu constater la présence pendant nos réunions d'un ou deux de ses proches. Des particularités physiques, des détails du costume, précisés par les médiums, permettaient de constater et de contrôler leur identité.

Esprits peu connus des membres du groupe. — Nous ne parlerons ici que de ceux qui se sont incorporés dans nos médiums : ils sont au nombre de huit. Deux, dont les noms ont acquis une grande notoriété pendant la guerre de 1870-1871, et dont l'un est tout récemment mort à Tours, se sont communiqués sur les prières instantes et réitérées de l'un des membres du groupe, qui avait été leur compagnon d'armes et leur ami ; deux autres, qui ont pris les noms de Thiers et de Gambetta nous ont, à plusieurs reprises, donné leur impression, assez pessimiste, sur la situation actuelle de la France ; trois autres, qui ne se sont communiqués qu'accidentellement, ne nous sont guère connus que par leur profession d'autrefois : le sacristain, le soldat et le photographe.

Sophie. — Le dernier enfin mérite une mention toute spéciale : Sophie

(1) Il est à remarquer que, lorsque nos médiums auditifs entendent plusieurs à la fois, ils perçoivent bien la même communication, mais presque toujours conçue dans des termes différents, ce qui indique qu'il y a transmission de pensée plutôt qu'audition réelle de sons.



n'est plus du reste une inconnue, car son nom et sa photographie même ont été publiés par différentes revues spirites. Marchande des quatre saisons à Amiens, où elle serait morte vers 1860, elle se communiqua d'abord dans un groupe parisien, où elle connut l'un de nos médiums, qu'elle prit en particulière affection. Pendant plus de trois ans, Sophie a été le familier assidu de toutes nos séances, qu'elle égayait par la vivacité et l'à-propos de ses réparties, toujours pleines de finesse et de bon sens. Grâce à elle, nous avons pu connaître par le détail les occupations des esprits dans l'espace, leurs facultés particulières, la nature de leurs relations réciproques. Après avoir eu le récit des impressions d'un esprit ordinaire, qui, pour expier ses fautes et le mal qu'il a causé par ses indiscrétions, a dû rester quelque temps « dans le noir » comme il le dit, nous avons constaté son développement constant, grâce au contact et à la protection d'esprits supérieurs qui se sont intéressés à lui et ont soutenu sa bonne volonté ; nous l'avons vu chercher à s'instruire et à progresser, tout en conservant certaines préventions et certaines antipathies ; nous avons assisté enfin aux hésitations, nous devrions presque dire aux angoisses, qui précèdent une réincarnation, car depuis la fin de juillet ou le mois d'août 1900, Sophie s'est réincarnée, après avoir fait au groupe des adieux empreints d'une mélancolique résignation (1).

Le secrétaire : G. C...

M. Léon Denis a bien voulu nous communiquer ces quelques pages extraites du volume du Congrès de 1900 qui doit paraître dans deux mois. Il regrette comme nous et comme tous, ce long retard.

Visions de Mme de Ferriem

La prédiction de la terrible catastrophe de la Martinique a été faite par le célèbre médium voyant de Berlin, Mme de Ferriem, en mai 1899 et publiée dans les revues suivantes :

« *Zeitschrift für spiritismus* » le 24 juin 1899, n° 25. « *Die Scherin de Ferriem* » le 20 septembre 1899, et « *Spiritistische Rundschau* » de Berlin, juillet 1900.

Je l'ai reçue avec d'autres prédictions de M. Frédéric Godefroy Kerkau, rédacteur de la revue *Die Seherin de Ferriem*, en septembre 1900.

Voici sa traduction :

Berlin, le 10 mai 1899.

La voyante occupée à un ouvrage d'aiguille leva tout à coup la tête, ferma les yeux et dit :

(1) D'après ce que nous a dit Sophie, elle s'est de nouveau réincarnée à Amiens ; elle nous a donné sur sa famille actuelle et sur son existence future différents détails qu'il pourrait être intéressant et utile de contrôler.

« Dans quelques années un terrible tremblement de terre aura lieu... Si je ne me trompe pas ce tremblement de terre aura lieu en 1902... oui! c'est cela... cela arrivera en 1902... J'ai calculé cela d'après les astres. . Ce tremblement de terre sera tellement terrible que les câbles sous-marins seront rompus... Une grande ville sera détruite de fond en comble... Des milliers de personnes trouveront une terrible mort... J'entends une détonation semblable à une explosion... Je vois la ville... c'est un immense brasier... Les rues sont littéralement jonchées de cadavres!... Des colonnes de fumée de plus en plus épaisses s'élèvent... Je ressens une violente secousse de tremblement de terre... Je vois une vingtaine de vaisseaux en flammes... Ah! les malheureux habitants!... Que Dieu, dans sa bonté infinie, soulage ceux qui pleurent des pertes irréparables!... Le médium ouvrit les yeux et se tut.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE CATACLYSME

L'homme pour s'abriter élève des murailles,
Il dompte la vapeur et l'électricité;
Mais le feu que nourrit la terre en ses entrailles
Détruit en un instant son gîte et sa cité.
Il a beau s'escrimer en belles découvertes,
Et scruter la nature en ses profonds secrets,
Les volcans irrités de leurs gueules ouvertes
Lancent des éléments qu'il ne vaincra jamais.

Saint-Pierre a disparu sous la fange brûlante :
Le cataclysme étend son triste labarum.
Sur l'hécatombe humaine et la lave coulante
Fait de la Martinique un autre Herculanum.
Cinquante mille corps gisent près du cratère,
Dont la bouche écumante exhale un feu d'enfer,
Le monstre pour crier a fait trembler la terre;
Les cendres du volcan ont mis la nuit dans l'air.
Le grand four crématoire, aux rouges étincelles,
Enveloppant les morts de monceaux de débris
Et brûlant à la fois leurs défroques mortelles,
Libère de la chair des légions d'esprits.

Paris, mai 1902.

JULIEN LARROCHE.

SCIENCE OU RELIGION

Dans les numéros d'avril et de mai de la *Revue Spirite* un de ses plus distingués collaborateurs, le professeur Moutonnier, a fait connaître l'opinion de quelques spiritualistes américains, sur le sujet suivant : *Le spiritisme est-il une religion ou une science?* Cette question, très discutée en ce moment aux Etats-Unis par suite d'une vaste consultation organisée par le directeur du « Progressive Thinker », me semble avoir été soulevée fort à propos, et je crois qu'il est utile d'y insister, parce qu'elle est d'un intérêt et d'une portée considérables pour l'avenir du Spiritisme. Qu'on me permette donc de la reprendre ici pour mon propre compte, étant bien entendu que ma façon de pensée est toute personnelle et n'engage que moi seul ; heureux d'ailleurs si mes idées peuvent en provoquer de sympathiques ou de contradictoires chez les lecteurs de la « Revue ».

Il semble d'abord, qu'après 54 ans écoulés depuis l'avènement du Spiritisme, le temps d'épreuve soit suffisant et l'expérience du passé assez abondante pour nous permettre de jeter utilement un regard en arrière et de recueillir de bonnes indications pour l'avenir. A mon avis, la véritable question doit se poser ainsi :

— Qu'est le Spiritisme actuellement? Science ou Religion?

— Que devrait-il être?

D'abord, qu'est-il? Les réponses fournies par la consultation dont j'ai parlé établissent que les avis sont partagés en Amérique. Il en serait évidemment de même en France, et je pense que l'opinion *religieuse* serait, tout compte fait, prépondérante. Voici pourquoi.

Il est incontestable que, par suite des nécessités du labeur quotidien, c'est la grande majorité parmi nous qui se trouve manquer du temps et des moyens nécessaires pour se livrer à de fortes études. La science n'est le patrimoine que du bien petit nombre, et comme il est beaucoup plus vite fait de croire que de s'instruire ; comme l'hérédité rend encore, pour beaucoup, le travail cérébral très pénible ; comme il faut un assouplissement de l'esprit assez rare pour savoir discerner et par conséquant rejeter la fausseté des préjugés qui constituent le fond de nos habitudes de raisonner ; comme les études scientifiques sont en général arides, longues et coûteuses, on remplace volontiers tout cela par une sorte d'intuition, de sentiment inconscient de ce qui plaît, flatte ou déplaît, que l'on prend pour l'évidence. Voilà ce qui fait que beaucoup d'entre nous se contentent trop facilement, n'approfondissent pas assez et s'indignent lorsqu'on ne fait pas de leurs preuves le même cas qu'ils en font. Toutes les religions ont à leur origine un semblable

entraînement inconsidéré. Elles naissent de l'enthousiasme et non de la raison. Défions-nous de l'enthousiasme.

De plus, neuf fois sur dix, le spiritisme est abordé par des personnes qui, ayant perdu un être cher, et ne trouvant pas dans les religions officielles les consolations qu'elles cherchent, saisissent avec empressement ce nouveau moyen de rapprocher d'elles l'absent qui s'éloigne. Et, comme la religion a été impuissante et que le spiritisme s'est montré efficace, il est tout naturel que celui-ci remplace celle-là et devienne religion à son tour. Ce n'est pas autrement que le christianisme s'est imposé. Il faisait des miracles quand les dieux païens étaient devenus sourds et impuissants.

Or n'oublions jamais que *toutes* les religions ont eu leurs miracles et que par conséquent *les miracles ne prouvent rien*; aucune conviction religieuse ne peut donc se baser sur un fait d'apparence surnaturelle. Cependant malgré le prétendu scepticisme de nos jours, le besoin de croire à un Etre mystérieux, tout-puissant et toujours présent, au milieu des difficultés et des déceptions renaissantes de la vie, est si impérieux, qu'il nous suffit d'un commencement de preuve que tout ne finit pas avec la mort, pour que les imaginations travaillent, s'échauffent, s'emportent, et qu'on en tire toutes sortes de conclusions qui flattent notre vanité ou nos sentiments affectifs; et quand la froide raison se présente, conseillant la réserve, on accueille le doute sauveur comme un blasphème. Défions-nous du sentiment.

Il est donc incontestable qu'à l'heure présente le spiritisme est pour la grande majorité une religion, la religion des morts; ce qui serait acceptable, et ce qui est, en tous cas, très respectable, si on respectait les morts, ce qui n'arrive pas toujours. Mais malheureusement l'homme ne sait pas se borner, il veut à toutes forces résoudre de suite l'insoluble énigme, et il serait illusoire de nier que beaucoup de spirites ont aussi la prétention de connaître la vérité sur Dieu! Et là, je les supplie de vouloir bien réfléchir, se ressaisir, et de toutes mes forces, je leur crie : *casse-cou*! Votre prétention est absurde, folle, inadmissible! Qu'êtes-vous pour comprendre l'infini et l'absolu? Réfléchissez! réfléchissez!.... (1).

Tout le monde heureusement n'est pas conduit par le sentiment, surtout le sentiment religieux. Il y a ceux chez qui dominent le cerveau, la raison, l'esprit pratique et positif. Ceux-là se disent que tout ce qui est vrai peut se démontrer, que la religion s'est souvent repentie de s'être trop avancée, que la science a précisément pour objet d'étudier avec circonspection toute vérité qui peut être prouvée, et que si le spiritisme est une vérité démon-

(1) Les épouvantables événements de la Martinique se chargent de donner à ma thèse un terrible appui. Qui pourrait y voir « Bonté ou Paternité » ! Avouons donc que Dieu est *inconnaissable* dans ses attributs.

trable il est donc une science. Et si, comme nous sommes tous d'accord pour l'affirmer, il n'y a rien de surnaturel; si le merveilleux est tout simplement ce que nous ne comprenons pas aujourd'hui mais que nous comprendrons demain; si tout, en un mot, peut rentrer dans les lois immuables de la nature, les méthodes par lesquelles on a jusqu'à ce jour établi les lois connues doivent s'adapter également à la recherche des lois inconnues, et en particulier à celles qui régissent le monde invisible, c'est-à-dire le spiritisme. D'ailleurs, n'avons-nous pas à l'appui de cette opinion les recherches de savants renommés, Crookes, R. Hare, Zœlner, Gibier, de Rochas, la Société dialectique, R. Wallace et plus récemment la Société des recherches psychiques, qui tous ont démontré qu'en observant, (comme en toutes recherches d'ailleurs), certaines conditions, l'étude de la médiumnité n'était pas incompatible avec l'emploi des instruments de laboratoire. Pour ceux-là donc le spiritisme est une science,et doit s'interdire absolument tout ce qui ne peut être scientifiquement vérifié et démontré.

Le spiritisme est donc actuellement pour les uns une religion, pour les autres une science.

Et ici se pose la question : Que devrait-il être?

Je mets en principe qu'il doit être deux choses : *une vérité et un bien*. Or la science apporte incontestablement l'un et l'autre. En est-il de même de la religion? Si la religion se bornait à nous enseigner la plus haute morale ; si, après que la science aurait établi les lois de la communication spirituelle, le principe religieux qui est en nous s'abandonnait uniquement à la consolation qui en résulte ou aux enseignements de nature à élever et fortifier notre âme, certes cet aspect religieux serait un bien, à la condition, toujours très délicate, qu'il resterait dans la vérité. Mais n'oublions pas que toute religion possède presque inévitablement des germes d'autorité et d'intolérance qui en font un danger perpétuel. La science se prête aisément à toutes les transformations et à tous les progrès, il n'en est pas ainsi de la religion. Pour qu'une religion puisse changer il faudrait qu'elle rejette d'abord son principe fondamental : Dieu, qui, lui, ne change pas. En vertu de ce principe elle ne peut céder, elle ne peut avoir tort, elle tombe immanquablement dans le dogme, et on sait ce qui en résulte.

Ai-je besoin de rappeler ici que des trois fléaux qui causent les maux de l'humanité : l'argent, les femmes et la religion, c'est probablement cette dernière qui a occasionné le plus de maux en proportion du bien qu'elle a fait. C'est elle qui a institué à l'origine les sacrifices humains; c'est elle qui, avec les schismes et les hérésies, a semé dans l'humanité les divisions, les haines, les discordes, les persécutions, les massacres et les guerres. C'est elle qui a maintenu si longtemps le monde dans l'ignorance et entravé toute science comme contraire aux Ecritures, aux décisions des Conciles et des

Papes, et comme l'œuvre de Satan. Où serions-nous si on avait écouté l'Eglise anathématisant successivement l'idée que la terre est ronde, qu'elle n'est pas le centre de l'univers, que les planètes sont des mondes, que la mort est entrée dans le monde avant l'homme, que le déluge n'est pas universel, que la terre a bien plus de 6.000 ans d'existence? etc., etc. N'oublions pas que tous ceux qui crurent cela furent hérétiques, que l'Eglise est infaillible, et concluons.

A quelle religion nous rallierons-nous? A la Juive, qui n'a qu'un Dieu? à la Persane, qui en a deux, le bon et le mauvais? à la religion Bouddhique, qui en a trois? à la religion catholique, qui en a quatre, puisque Marie est la mère de Dieu? à la Chinoise qui en a une infinité? ou à la Théosophie qui n'en a pas du tout?

« Mais, me direz-vous, et la doctrine Kardécienne? » — Voulez-vous donc faire d'Allan Kardec un pape infaillible, et du livre des Esprits une Bible? Comme me l'écrivait dernièrement un spirite fort sage : « Allan Kardec eut brûlé ses livres de ses propres mains s'il eut supposé qu'ils servissent de bases à l'établissement de dogmes immuables. » Et ils le sont si peu, immuables, que les enseignements les plus divers sont acceptés dans tous les groupes, suivant l'opinion dominante du milieu, des médiums et des Esprits instructeurs. Si de nombreux spirites sont réincarnationistes, il y en a tout autant qui ne le sont pas. Donc si la réincarnation était un dogme nous aurions un schisme. Beaucoup de spirites reconnaissent un Dieu personnel, qui pour eux est un Père, un maître ou un juge, ce qui est de l'anthropomorphisme. D'autres prétendent que Dieu est impersonnel, ils en font l'Intelligence universelle, la Force, la Vie, etc. L'idée de bonté infinie se concilie peu avec celle du mal qui règne universellement, et dont la première cause est, qu'on le veuille ou non, seule responsable. L'idée de création ne s'accorde guère avec celle d'un Dieu agissant toujours, qui n'aurait pas toujours agi. Celle de l'imperfection générale ne va pas avec celle de la perfection divine, corrigeant sans cesse son œuvre. Le progrès n'est pas digne de l'Immuable, et ainsi de suite; et à toutes ces questions il n'a jamais été donné de solutions satisfaisantes. Il en est de même d'une foule d'autres problèmes secondaires : sur la nature de l'Esprit, sur l'immortalité, sur la vie de l'au-delà, sur les guides ou Anges gardiens, sur les Esprits souffrants, etc., etc. Tout cela est chaos, matière à dogmes, et par suite à hérésie et à discorde, et doit être évité.

Donc, à mon sens, le spiritisme scientifique seul est désirable actuellement, et nous devons préférer ses enseignements laborieux, il est vrai, mais sûrs, à des révélations d'origine souvent suspecte et toujours contradictoires, qui nous forceraient à incliner la raison, qui éclaire l'esprit, devant la foi qui égare, et qui allume les bûchers.

G. BÉRA.



LES DEUX MORTES

« Elle avait vingt ans. — D'un caractère aimable et doux, elle était la préférée entre toutes les jeunes filles de son âge. Née de parents spirites, elle avait trouvé dans sa croyance une religion en même temps qu'une philosophie. Ses compagnes la pressaient de se faire membre d'une Eglise, — car, aux Etats-Unis, il faut faire partie d'une secte quelconque si l'on veut jouir de quelque considération; cela rend « respectable ». Peu importe que l'on soit catholique ou protestant, pourvu que l'on assiste aux offices, le dimanche.

Mais à toutes les demandes elle répondait avec fermeté que sa morale consistait en une vie de pureté et de travail, qu'elle s'efforçait de se rendre utile de son mieux à ses semblables et « trouvait dans les préceptes du spiritualisme les règles nécessaires pour y parvenir ».

Heureuse de vivre, d'une nature enjouée, elle avait distingué un jeune homme digne d'elle et qu'elle devait bientôt épouser. C'est alors que la maladie survint, que sa belle santé disparut. Elle avait vingt ans ! — et il lui fallut dire adieu à sa mère adorée, au fiancé de son choix, à ses compagnes chéries !

Dans la chambre mortuaire, au milieu des pleurs et des sanglots elle seule resta calme : « Je vous quitte, disait-elle, et j'en ai grand chagrin, mais j'entrevois déjà la gloire de la vie future. Cessez donc de pleurer. » Et elle priait que l'on chantât autour d'elle. Cinq heures s'écoulèrent ainsi, sans souffrance, et dans ce milieu de deuil, devant la mort impitoyable qui s'approchait, elle seule gardait sa sérénité, et trouvait pour chacune de ses amies un mot de tendresse ou de consolation.

Sa faiblesse augmentait. Bientôt elle devint incapable de reconnaître les visiteurs autrement qu'au son de leurs voix. Alors une vision radieuse se déroula à son esprit : « Voyez-vous près de moi cette clarté, disait-elle. Mère! c'est mon père..... je le vois..... il vient me chercher! » Telles furent ses dernières paroles, et doucement elle s'éteignit, ou plutôt elle s'endormit ».

. . . .

En lisant dans le *Banner of Light* de janvier le récit de cette fin d'une spirite, Miss Julia Steelman, le souvenir d'une autre mort, déjà lointaine, m'est revenu.

Jeune et belle, elle aussi était heureuse au sein de sa famille. Elle aussi avait le cœur pur, l'intelligence vive. Elevée dans des pensées de bonté et de charité, elle avait été habituée dès l'enfance aux pratiques religieuses et

avait accepté, sans les discuter, les dogmes catholiques. Souvent, dans nos causeries familières, il m'était arrivé de l'entretenir de la philosophie spiritualiste, mais craignant pour sa foi, redoutant la punition au-delà de la tombe, elle ne voulait faire aucune concession.

La tombe! Elle n'y pensait guère. Active, occupée de bonnes œuvres, que pouvait vouloir Dieu à cette belle âme, sinon lui sourire, et la laisser jouir d'une vie si bien remplie ?

Et pourtant la maladie arrivait lentement, la mort hideuse approchait sournoisement — la mort, cette inconnue, dont on ne parlait jamais, qu'elle n'avait jamais vue autour d'elle — maintenant elle se dressait, horrible! L'épouvantable agonie commença, elle dura douze heures!

La religion vint offrir ses secours suprêmes, et pendant qu'on récitait les prières auprès de la jeune mourante, elle-même y répondait. Elle parlait à Dieu, elle lui demandait si c'était sa volonté qu'elle partît. Elle aurait voulu vivre, et voulait se résigner à mourir. Et puis, par moments, la nature se révoltait, la jeunesse redemandait ses droits, le bonheur rêvé au milieu de ses amis de la terre, le paradis entrevu ici-bas! Au-delà, elle ne voyait rien. Elle ne souffrait pas, physiquement, et pourtant son pauvre corps tressaillait. Si près d'être libérée, son âme n'avait qu'un sentiment : la crainte, l'horreur de l'abîme. Pendant toute sa longue agonie elle fit entendre des cris déchirants : « J'ai peur! disait-elle, j'ai peur! qu'il est dur de quitter la vie, et pourtant, ajoutait-elle, je suis préparée à mourir ! »

Préparée, elle l'était en effet. Elle qui n'avait jamais péché, elle s'était confessée, elle avait reçu les derniers sacrements, elle avait gardé toute la foi de son *credo*. Elle avait conservé intacte cette croyance qui lui faisait repousser l'intervention des âmes de l'au-delà comme étant celle du démon sous de trompeuses apparences. Et cette préparation lui laissait l'âme désolée, seule devant la porte entrebaillée de l'autre vie où tout était obscurité pour elle.

. . . .

Le récit détaillé de la mort de ma pauvre amie m'est parvenu pendant que j'étais en voyage à l'étranger, bien loin d'elle.

L'année suivante, dans une ville où elle était ignorée, je visitais un médium. Cette dame, qui me voyait pour la première fois et ne pouvait rien savoir de mon passé, me rappela de nombreux incidents de ma vie. Je ne pensais à personne en particulier et, selon mon habitude, je ne faisais pas de questions, encore moins, évoquai-je des morts. Et c'est dans de telles conditions que le *guide* du médium me décrivit une jeune dame, près de moi, et me donna son nom, tel qu'on le prononçait dans sa langue maternelle.

Je demandai au *guide* de permettre à cet Esprit de s'incarner à sa place,



Il y consentit. Bientôt la voix et les manières du médium se transformèrent; mon amie se révéla par l'attitude, par la voix et, me prenant la main, avec un accent que je ne puis oublier, comme sous l'empire d'un souvenir pénible, elle me dit aussitôt : « Ah ! cette mort, comme elle a été terrible ! »

Et revenant en rapport plus étroit avec les choses de la terre, l'Esprit sembla éprouver de nouveau et retraça les dernières sensations qu'il avait eues en quittant cette vie.

« Et après? » demandai-je. « Après! Oh ! tout était obscur. Quand je suis sortie de ces ténèbres, on était auprès de moi. C'est alors que j'ai compris nos conversations philosophiques, et que ce souvenir m'a aidé à me rendre compte de ma nouvelle existence. J'ai voulu vous revoir, vous remercier et vous dire que souvent je reviendrai étudier auprès de vous. »

J'étais alors en effet occupé de l'examen de ces questions, et il m'est arrivé, par la suite, de recevoir sa visite inattendue. Pendant certaines séances elle arrivait me dire : « J'ai été auprès de vous, tel jour, dans tel endroit. J'ai lu tel livre avec vous. »

D'ailleurs, dès cette première séance, j'ai pu causer avec elle des siens, et obtenir, ainsi plusieurs preuves de son identité. Mais ce que j'ai voulu surtout montrer, c'est que cet Esprit, après une mort très pénible, a pu sortir du trouble et se rendre compte de sa nouvelle situation, grâce à quelques explications fournies par la philosophie spiritualiste.

Voilà donc deux personnes également bonnes et de sentiments élevés, et pourtant deux morts bien différentes. Il me semble qu'il y a là matière à réflexion, et une leçon à tirer, surtout celle-ci : que les croyances orthodoxes ne consolent guère au moment de la mort si on les sépare des vérités spiritualistes.

Oh ! je sais que l'on peut dire que c'est affaire de tempérament, et que l'on peut trouver des exemples contraires. Mais avec un tel système on arriverait vite à tout nier et à mettre sur le compte de l'hallucination les faits mystérieux du monde invisible.

CLEMENS.

L'ORIGINE VÉGÉTALE DE L'HOMME

Mme Céline Renooz, lisons nous dans le *Français* du 31 mars dernier, a fait au Ladies-Club du boulevard Malesherbes une conférence intéressante, ne tendant rien moins qu'à démontrer l'origine végétale de l'homme. Voici quelles en auraient été les données principales :

« — Darwin, nous dit Mme Renooz, fait, pour la démonstration de l'origine de l'homme, une seule série qui comprendrait les espèces superposées les

unes aux autres. Moi, je vois autant d'évolutions qu'il y a de genres, évolutions parallèles, ayant toutes, quand il s'agit des animaux aériens, un point de départ végétal, c'est-à-dire que l'on retrouve dans la vie animale des caractères spécifiques de la vie végétale.

« On peut, en suivant l'embryon dans ses développements successifs, faire aisément cette constatation, à laquelle m'ont d'ailleurs amenée les descriptions embryologiques de Kœlliker et les théories botanistes de M. Van Tleghem, du Muséum. . . . .

« Le grand argument contre la doctrine de l'origine végétale est que la plante est privée de viscères, de système nerveux moteur, d'organes de relation. Mais, est-ce que l'embryon n'est pas également privé de viscères, de système nerveux moteur, d'organes de relation? En réalité, les différences qui existent entre une plante et un homme sont les mêmes que celles qui séparent l'embryon humain et l'homme. Et les formes successives prises par l'embryon humain ne sont que des formes végétales puisqu'elles accomplissent exclusivement des fonctions végétales : la nutrition, la circulation, la croissance. L'embryon, comme la plante est formé d'une tige cellulaire la *corde dorsale*, entourée de ramifications (l'aire vasculaire). Dans cette tige il n'y a aucun organe, aucun viscère, mais seulement un tissu homogène, continu.

« Suivons-nous plus loin le développement de l'embryon? Nous voyons, dans cette tige primitive, s'accomplir des modifications, des différenciations de tissus, en même temps que, dans la tige végétale, s'accomplit la même évolution histologique.

« Et le mouvement? dira-t-on. Je répondrai que le développement du système nerveux moteur n'apparaît, en général, chez les mammifères, qu'après le premier tiers de la gestation : toutes les étapes que l'embryon a traversées avant cette date représentent donc des formes vivantes et immobiles, par conséquent, des plantes. »

L'auteur de l'article ajoute que, dans une démonstration véritablement attachante par la ressemblance de ses deux sujets de comparaison, Mme Renooz a montré l'embryon prenant successivement toutes les formes de la végétation spécifique, pendant que l'évolution de ses tissus s'opère, identique à celle qui s'accomplit dans la plante.

Cette théorie, qui, paraît-il a produit une certaine sensation dans le monde savant, vient tout simplement corroborer les enseignements du spiritisme en ce qui concerne l'unité de plan de la création et l'origine commune de tous les êtres.

« Ce qu'il importe de constater, dit Eugène Nus, dans *Les Grands Mystères* c'est que les partisans des créations successives sont d'accord avec les défen-

seurs de la progression continue, sur un point fondamental : l'analogie frappante qui lie entre eux tous les êtres du règne animal.

« Ce sentiment profond de l'unité de plan de la création, dans ses manifestations si variées, date des premiers âges de la science.

« Aristote a fait de grands travaux sur le rapprochement des diverses espèces entre elles et de toutes avec l'homme pris pour terme commun de comparaison.

. . . .

« Les hommes, dit Leibnitz, tiennent aux animaux, ceux-ci aux plantes, celles-ci aux fossiles... La loi de continuité exige que tous les êtres naturels ne forment qu'une seule chaîne, dans laquelle les différentes classes, comme autant d'anneaux, tiennent si étroitement les unes aux autres, qu'il soit impossible de fixer précisément le point où quelqu'une commence ou finit... »

Avec la science nous avions affirmé que l'homme procède de l'animalité. Mais du moment qu'on vient aujourd'hui nous démontrer que l'homme et, par conséquent, tous les animaux procèdent du végétal, nous n'aurons garde d'y contredire ; en vertu de la règle si sage posée par A. Kardec luimême (Genèse, chap. I) : « *Le spiritisme, marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles lois démontraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point, si une nouvelle découverte se révèle, il l'accepte.* »

Nombre de gens à qui il répugnait d'avoir le singe pour ancêtre s'accommoderont sans doute davantage d'une plus proche parenté avec le chêne ou la rose.

Eugène Nus nous dit encore, dans *Les Grands Mystères* :

« Comment monte la vie ? Comment s'accomplit le progrès, de règne en règne, de classe en classe, d'espèce en espèce ?

« Les sciences naturelles le disent :

« — La vie monte, en concentrant, en combinant, dans des individualités de plus en plus composées, les éléments, les organes, les formes, les forces qui constituent séparement des êtres plus simples, plus élémentaires.

« Chaque formation nouvelle est une synthèse, une collectivité de plus en plus complexe ; chaque monde résume les mondes inférieurs.

« La plante renferme en elle les éléments de l'air, les sels des minéraux, et l'eau, synthèse, elle-même, d'hydrogène et d'oxygène.

. . . .

« Si la vie minérale se reproduit, en quelque sorte, dans le tronc compacte et immobile, — dont les cellules se superposent comme des cristallisations, et dont l'aspect, dans certaines espèces, à l'apparence du rocher, — déjà la sève circule, et prélude à la circulation artérielle ; déjà les feuilles

respirent comme le poumon respirera, et leur appareil respiratoire va devenir celui de l'insecte, dont l'éclosion se prépare ; déjà, pour le grand mystère de la génération, l'ovaire s'entr'ouvre.

« L'animal n'est pas loin.

« Voyez-le au début ! Il n'a pas encore conquis la puissance caractéristique de l'animalité : l'indépendance. Fixé au sol comme les algues voisines, il s'agite pourtant par ses propres forces : il attire et saisit ses aliments. Il agit.

« Mais les organes de la génération lui manquent ; il se reproduit par boutures.

« Constatons ce fait ! nous le retrouverons partout :

« Dans le premier travail de toute formation, la vie semble d'abord épuiser ses forces sur l'organe spécial qu'elle veut faire avancer. Il y a progrès sur un point, et recul sur d'autres.

. . . .

« L'animalité est la synthèse des deux règnes inférieurs. On retrouve en elle le minéral : test, coquille, carapace, squelette ; les poils, les plumes, les parties cornées prennent leur nourriture dans la chair, et poussent comme les végétaux ; les vésicules se superposent comme les cellules végétales, comme les molécules cristallines ; les animaux contiennent même le métal : la chimie trouve du fer dans leur sang.

« Après sa phase rudimentaire, l'animalité prend possession de l'espace : elle rampe, nage, vole, bondit.

« Et chaque espèce, à son tour, est une collectivité d'organes, d'essors, de forces, qui contient et résume, dans sa nouvelle puissance, toutes les synthèses précédentes.

« Nous disons qu'elle contient leurs essors. Remarquez bien ce mot ! Il nous met sur la voie que nous cherchons. »

De là à la thèse soutenue par Mme Renooz il n'y a qu'une nuance.

Nous pouvons ajouter que l'homme et l'animal s'alimentent et se reproduisent comme la plante et que, comme la plante, l'homme et l'animal, au témoignage de la géologie, retournent, par l'état fossile, au règne minéral : après l'évolution, le retour final à l'involution. Mais, entendons-nous, il ne s'agit dans tout cela que du corps, simple enveloppe de l'esprit. Quant à ce dernier, à chacune de ses morts, ou, ce qui revient au même, de ses transformations, il abandonne son vêtement de chair de la même façon que le papillon en naissant abandonne sa chrysalide ; et, tandis que les éléments constitutifs du corps retournent à leur milieu d'origine, lui, il continue son évolution incessante et sans fin.

ALGOL.



W. CROOKES ET A. COMTE

Un de nos collaborateurs vient de recevoir la lettre suivante dont nous publions quelques extraits comme spécimen de l'état mental de certains de nos adversaires.

M. Juan Lagarrigue, représentant officiel du positivisme au Brésil, est certes loin d'être le premier venu et on comprend difficilement qu'il ait crû réduire à néant les expériences de Crookes et leurs conséquences avec le pathos qu'il a fait imprimer pour l'adresser aux disciples d'Auguste Comte dans le monde entier.

Lettre sur de prétendues preuves du surnaturel.

Monsieur Valentin Letelier, à Santiago.

Mon cher ami,

Cédant à votre souhait j'ai lu l'ouvrage, *Force psychique*, de M. William Crookes. La circonstance que l'auteur est un savant distingué, garantit, selon vous, ce qu'il y soutient, quoique l'affaire soit étrangère à ses occupations habituelles. Ce n'est pas ainsi que je pense, et bien que je reconnaisse les mérites de M. Crookes dans les études de sa compétence, je me permets de mésestimer hautement tout ce que renferme l'ouvrage susdit. Je crois que vous-même par exemple, à l'égard de Newton dont la valeur scientifique est, sans doute, très supérieure à celle de M. Crookes, vous n'hésiteriez pas à rejeter ses commentaires de l'Apocalypse, au milieu du grand hommage que vous rendrez à ses immortels travaux mathématiques et astronomiques.

Au commencement de son ouvrage M. Crookes déclare qu'il est entré dans les investigations appelées psychiques n'acceptant pas le surnaturel. Ensuite après s'être imaginé qu'il a vérifié que l'homme peut influer sans contact sur les objets matériels, il affirme encore que ceci, loin de favoriser le spiritualisme lui est contraire. Mais à la fin de son ouvrage on aperçoit que M. Crookes, avançant dans ces expériences arrive jusqu'à croire qu'il a causé verbalement avec une personne qui avait cessé de vivre depuis quelque temps, laquelle lui apparaît sous forme corporelle qu'il palpe de ses propres mains. Alors il adhère au spiritualisme, persuadé de l'avoir scientifiquement constaté.

Examinant ces choses avec le criterium positif, ce qu'il y a en réalité, c'est que M. Crookes, au lieu de faire comme il suppose, des études transcendentales, s'est égaré dans le terrain des hallucinations. Bientôt il y glisse si rapidement qu'il reçoit la visite d'un mort, et non pas intangible et muet, ainsi que c'est l'usage dans ces fantasmagories, mais avec un corps solide

et articulant la voix humaine, sans compter les diverses merveilles qu'il accomplit. Voilà un manifeste naufrage de l'équilibre mental, quelle que soit la capacité qu'on ait déployée à d'autres égards. Si l'on n'acceptait pas cette explication, il faudrait convenir que M Crookes a été la dupe d'une tromperie.

Voyons en quoi consiste le criterium positif qui doit maintenant s'appliquer à tout. Il est la résultante de la grande hiérarchie scientifique, composée de la mathématique, de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la biologie, de la sociologie et de la morale. La gloire insigne de l'avoir intégralement formulé appartient à Auguste Comte qui a découvert les lois qui régissent les fonctions du cerveau. En ce qui concerne les fonctions égoïstes et altruistes, celles-là se subordonnent à celles-ci, d'abord dans les relations domestiques, ensuite dans les relations civiques, et enfin dans les relations universelles, ce qui détermine successivement l'amour de la famille, de la patrie et de l'humanité. A l'égard des fonctions intellectuelles, on les voit traverser la manière de penser théologique et métaphysique, pour arriver, en dernier terme, à la manière de penser positive. Quant aux fonctions actives, l'esprit de conquête les règle au commencement, après, l'esprit de défense, et finalement, l'esprit industriel. Il s'ensuit de tout cela que notre état normal exclut la théologie, la métaphysique et la guerre. Mais la famille et la patrie, malgré les rudes attaques qu'elles subissent aujourd'hui subsisteront toujours, bien que soumises en tout, pour se purifier de plus en plus, à l'amour de l'Humanité, lequel présidera aussi au fonctionnement de l'intelligence et de l'activité, sans leur permettre de jamais oublier leur destination sociale.

C'est en vain qu'on prétend qu'il y a des preuves expérimentales de ce que l'âme se réincarne sur la terre et sur les autres planètes. Il suffit, pour dissiper ces illusions, de considérer seulement que jamais personne ne se souvient d'une existence antérieure. Ceci confirme de plus que l'âme n'est que l'ensemble des fonctions du cerveau. Au reste ces tendances d'un individualisme effréné, sont une simple dérivation des anciennes idées théologiques où l'on croyait que tout avait été fait pour nous.

La religion dont l'office essentiel est de fixer nos devoirs et de nous exciter à les pratiquer, est ce qu'il y a de plus vénérable. Elle dut premièrement recourir, dans sa mission sacrée, aux conceptions surnaturelles. Mais ayant atteint sa forme définitive, elle nous trace maintenant la plus haute voie morale dans le service de l'humanité, qui renferme, cela va sans dire, la patrie et la famille. Le triomphe de la vertu n'a plus besoin, à la vérité, de l'aide du théologisme. Il y a plus, celui-ci ne fait déjà qu'infecter égoïstement les bonnes actions. Toutes les ombres théologiques ne tarderont pas à être dissipées par la religion altruiste qui saura faire briller de sa splen-

deur la plus vive l'amour de l'humanité, pour nous moraliser saintement.

C'est le seul positivisme qui pourra résoudre les graves et pressantes questions sociales de notre époque.

Je ne fermerai pas, mon ami, cette lettre sans renouveler les vœux que j'ai faits tant de fois pour votre conversion altruiste.

Salut et fraternité.

JUAN ENRIQUE LAGARRIGUE.

BIBLIOGRAPHIE

Les frontières de la science, par ALBERT de ROCHAS. — Voici un nouvel ouvrage du savant psychologue à qui les sciences psychiques sont redevables de tant d'importantes découvertes.

Bien qu'avec sa modestie habituelle, l'auteur s'excuse presque, auprès du public, de ne lui offrir qu'un « livre composé de pièces et de morceaux », ainsi qu'il s'exprime lui-même, le lecteur pourra y faire ample et fructueuse moisson de notes, d'aperçus, de documents et de faits scientifiquement constatés qui, à l'heure qu'il est, constituent ces frontières de la science que trace M. de Rochas avec l'autorité de sa haute compétence que nul, dans le monde savant, ne saurait lui contester. Aussi, sont-ce des graines fécondes que jette le hardi semeur et combien d'autres chercheurs lui sauront gré de pouvoir puiser dans ces documents qu'il met généreusement à leur disposition.

Le monde marche. Progressivement s'épanchent sur l'humanité les ondes lumineuses que nous apportent les siècles. Le voile d'Isis soulevé ou déchiré par de hardis investigateurs, nous laisse deviner, entrevoir ce qui se cache encore dans ses plis et la science officielle, mise au pied du mur par des savants qui ne se contentent plus de supposer, ni d'affirmer sans preuves, sera bien contrainte d'ouvrir les yeux et de voir — plus que cela, de *regarder*, ce qui est tout différent — alors que seront jetés dans ce débat solennel d'où jaillira la lumière, d'incontestables documents fournis par les plus sérieuses expérimentations.

« Il ne faut pas trop s'étonner, dit M. de Rochas, que des gens qui ont passé toute leur jeunesse à apprendre des théories établies par leurs prédécesseurs et qui, arrivés à l'âge mûr, sont payés pour les enseigner à leur tour, n'acceptent qu'avec répugnance des nouveautés les forçant à refaire péniblement leur éducation. »

« Ces savants ont du reste leur utilité, ajoute notre auteur, avec une fine ironie : passés à l'état de bornes, ils jalonnent la route du progrès. »

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'en dehors de certaines hypothèses — nécessaires du reste, étant donné que l'hypothèse n'est pas autre chose que la sonde jetée dans l'inconnu — c'est qu'il y a, disons-nous, toute une série de faits scientifiquement prouvés, établis et constatés.

Or, parmi ces preuves, il en est qui doivent quelque peu troubler, dans leur sérénité olympienne, les protestataires les plus officiels, les plus « patentés, palmés et décorés » comme disait Eugène Nus.

L'une de ces preuves n'est rien moins que l'épreuve photographique — la pho-

tographie ayant résolument embrassé la cause des pionniers de la vérité. Jeter à la face des argumentateurs les plus habiles, le fameux et classique *nego* des scolastiques récalcitrants, était chose facile, pour peu qu'on fût dépourvu de scrupules et de loyauté; mais nier ce que vous montre placidement une plaque — .rès sensible à la lumière, mais parfaitement indifférente devant les faux-fuyants et les partis pris — est chose non seulement difficile, mais passablement gênante, il faut bien l'avouer.

Or,c'est cette plaque qui vient en aide aux promoteurs des vérités nouvelles. De quelque nom qu'on ait appelé cet agent mystérieux que pressentait Mesmer et qui, à partir des occultistes du moyen-âge, fut successivement qualifié *d'esprit universel*, de *fluide magnétique, d'od*, puis enfin de *force psychique*, peu importe. Ce qui est indéniable, c'est que cet agent psychique existe, puisque la plaque photographique nous en montre sinon l'image directe, du moins les manifestations, c'est-à-dire l'empreinte fluidique et que c'est lui qu'on cherche, aujourd'hui, à définir, en étudiant les actions réciproques qui s'exercent entre lui et les forces naturelles déjà connues. Dès maintenant, quelques unes de ses propriétés parfaitement établies, ont permis de faire passer un certain nombre de phénomènes du domaine de la magie dans celui de la science positive.

C'est ainsi qu'on explique la fascination, par l'action de la force psychique sur les nerfs spéciaux de nos sens qu'elle fait vibrer de manière à donner, sous l'influence de la pensée, l'illusion de la réalité. La base de l'envoûtement repose sur l'emmagásinement dans certaines substances de cette force, ou plutôt d'une matière extrêmement ténue qui lui est liée; la condensation de cette matière donne lieu aux apparitions. Les mouvements à distance, observés dans les maisons hantées, sont presque toujours dus à une surproduction anormale de cette même force, chez quelques personnes qu'on appelle des médiums. Les rayons Rœntgen et la télégraphie sans fils ne permettent plus de nier *a priori* la vue des somnambules à travers les corps opaques, pas plus que la télépathie. N'y eût-il, d'autre part, à citer, parmi les phénomènes acquis, que celui de la lévitation que peuvent seuls nier les ignorants ou les sceptiques de parti pris, qu'il serait permis d'en conclure que la pesanteur est une propriété *variable* des chose (vérité qu'ignorait Newton) mais qui date des époques les plus reculées, témoin les observations faites sur les fakirs indous, si bien que cette découverte aura pour résultat d'expliquer le passé et de nous guider dans l'avenir.

En présence de ces faits que multiplient d'incessantes découvertes, il serait temps d'envisager les choses avec une largeur d'esprit dont paraissent dépourvus certaines gens que fanatise une sorte de fétichisme pour un passé dont l'ignorance devrait abdiquer modestement devant les lumières qu'amène le progrès et que rien ne saurait arrêter dans sa marche ascendante.

« Beaucoup de catholiques, dit M. de Rochas, ont le bon sens d'admettre que le miracle — en supposant qu'il en existe — n'est jamais en contradiction avec les lois éternelles qui régissent les mondes et qu'il n'est constitué que par l'extension exceptionnelle des forces dont nous constatons journellement les effets, cette extension pouvant être due, soit aux qualités propres de celui qui fait le miracle, soit à l'intervention d'êtres invisibles plus puissants que lui.

Je suis convaincu, ajoute notre auteur, que les savants de bonne foi finiront par adopter cette manière de voir. Plus, en effet, on avance dans l'étude de ces phénomènes et plus on est forcé de reconnaître qu'un certain nombre d'entre eux

ne peuvent s'expliquer sans recourir à l'hypothèse d'influences extérieures intelligentes — ce qui d'ailleurs ne doit pas nous étonner, puisque la caractéristique de la force en jeu est précisément de pouvoir être dirigée, non plus par la matière, mais par ce qu'on appelle l'esprit. »

Nous n'en dirons point davantage pour le moment, bien que nous n'ayons nullement la prétention d'avoir fait un compte rendu suffisant de la brochure suggestive dont il est ici question.

Il est des ouvrages dont il est difficile de faire un résumé, sans en atténuer la portée. Il faut lire les « Frontières de la science » les méditer surtout... en attendant les brochures complémentaires que nous fait espérer M. de Rochas.

Nous terminerons toutefois ces quelques pages, par l'expression d'un très vif et très profond regret provenant de ce que l'auteur de ce premier fascicule semble avoir renoncé au désir qu'il a eu de faire paraître un ouvrage dont le titre eût été : « Les fantômes des vivants et les âmes des morts ».

Quel intérêt saisissant eût présenté un tel livre.... dont il nous plaît, malgré tout, d'espérer la prochaine apparition.

Ed. Grimard.

Introduction au spiritualisme expérimental moderne par M. T. Falcomer. (1)

Tel est le titre d'une brochure remarquable que notre librairie a éditée en 1896 et dont la traduction, excellente en tous points, a été faite par un de nos F. E. S. M. Ch. Descormiers.

Nous croyons utile, au moment où nous publions une étude de l'éminent professeur sur la *Phénoménographie*, de rappeler à nos lecteurs cette œuvre aussi claire et concise que bien pensée, dont ils pourront tirer grand profit pour la propagande.

En quelques pages sobres et magistrales l'auteur s'applique à développer à l'adage antique : Connais-toi toi-même.

Il débute ainsi :

L'étude la plus importante pour l'homme, c'est l'homme lui-même et, immédiatement après lui, la nature. Manifestations universelles de Dieu tous deux, nature et homme, leur analogie les a fait appeler : la première, macrocosme; la seconde, microcosme. L'homme présente nécessairement un champ d'investigaion plus proche et plus restreint que l'autre (la nature); cependant cette dernière, bien qu'étant le monde le plus grand et le plus éloigné, a été le sujet d'études de la grande majorité des hommes; et, comme le dit Saint-Augustin : ils accourent admirer les montagnes, la mer, les fleuves, l'immensité de l'Océan, le mouvement des astres, mais ils s'ignorent eux-mêmes.

Voici les titres des paragraphes et notes :

I. — Le plus important objet d'étude : l'homme. II. — Examen des phénomènes humains. Distinction des principaux états du *moi* et leurs relations avec la conscience. III. — La conscience et son champ. IV. — Distinction et sous-distinction des états du *moi* incarné et leurs relations avec la conscience. V. — Différentes

(1) Cette brochure de 30 pages d'un texte serré était primitivement cotée 1 fr 50. Dans intérêt de la propagande nous la laissons à 1 fr.

espèces de sens, leurs fonctions et leurs relations avec la conscience. VI. — Les sens dans leurs rapports avec le somnambulisme en général. VII. — La suggestion. VIII. — Classification des phénomènes humains. IX. — La constitution de l'homme. X. — La force animique. Moyens pour la prouver. — XI. Formule de cette même force. XII. — Aspects de cette même force. XIII. — Preuves de cette même force. XIV. — Propriétés de cette même force. XV. — Définition de l'homme. XVI. — Résumé et conclusion. — Notes spéciales. Tableaux synoptiques.

La lecture de cette étude avait fait, on se le rappelle peut-être, une très vive impression sur César Lombroso qui écrivit à l'auteur la lettre qui suit :

« Votre travail est très beau, il vient de me séduire complètement. Je suis dans le spiritisme, comme un léger caillou entraîné par un courant irrésistible ; je n'ai pas encore abordé la rive, mais les ondes m'y entraînent et je finirai par habiter cet astre nouveau. A cette heure, je ne suis pas le seul qui soit ainsi secoué. Du reste, dans un an, je publierai un livre. » Dans une lettre suivante, adressée au même auteur, il dit : « Je finirai par y croire complètement, car je suis comme une pierre qui descend vers la vallée, portée par le courant. Votre préface m'a charmé, et surtout les notes qui terminent le volume. »

On nous dit que le professeur Lombroso, si bien disposé, comme on le voit, à aller de l'avant ferait aujourd'hui volte-face. Nous voulons espérer, pour employer une comparaison analogue à celle dont il se sert lui-même, que pierre ou caillou emporté par le flux vers le spiritisme et remporté par le reflux dans une direction contraire, il nous reviendra encore avec la nouvelle marée, mais cette fois pour rester. Le professeur Hyslop et le professeur Falcomer s'entr'aidant y contribueront peut-être.

La Rédaction.

Nous lisons dans le journal de *Stamboul :*

L'Évangile de l'espoir, par la princesse Karadja. — Tout le monde ici connaît la princesse Karadja, veuve de l'ex-ministre à la Haye, qui vit retirée, dans une retraite studieuse, en son château de Bovigny (Belgique).

Le vif succès, qui salua en Suède l'apparition de son poème médianimique *Vers la Lumière* (dont 9.000 exemplaires furent vendus en quelques mois — fait rare dans un petit pays) décida la princesse Karadja à publier l'année suivante un volume intitulé *Phénomènes spirites et Vues spiritualistes*. Ce livre ayant attiré l'attention du public scandinave sur le grand monde de l'Inconnu, elle a voulu profiter de l'intérêt subitement éveillé pour lui présenter un résumé de ses doctrines.

Parmi les questions devant lesquelles l'humanité reste depuis des siècles en méditations, il s'en trouve une à laquelle chaque génération s'arrête angoissée — cherchant une réponse à l'énigme :

« Quel est le but de notre existence terrestre ? Vers quel rivage inconnu voguons-nous ? Y a-t-il un au-delà ?... »

Le matérialisme nous répond brutalement ; « Le but de notre existence est — le *tombeau*. Tout aboutit là. La mort corporelle amène l'anéantissement total de l'homme. »

A cette réponse quelque chose en nous se révolte... une voix secrète nous murmure des promesses d'immortalité. Cette voix nous rappelle, que chez tous les peuples de la terre, sommeille l'intuition d'une vie future.

La religion est née de ces obscures croyances. Toutes les religions ont un trait commun : elles sont toutes un aveu de notre incapacité de nous suffire à nous-même. A l'heure du danger, un instinct profond, nous pousse à chercher un abri auprès de notre Créateur. — Notre cœur angoissé sanglotte : « Seigneur — je péris ! » Oh ! miracle... tout se calme, lorsque nous jetons l'ancre en Dieu. Il est bien à plaindre, le malheureux, qni n'a pas un Dieu, auprès duquel il peut se réfugier.

En ce siècle éclairé, beaucoup d'hommes se trouvent dans cette triste situation. L'instinct divin que le Créateur a daigné déposer, même dans le cœur du sauvage, a été étouffé dans les âmes de nos contemporains civilisés, sous des montagnes de sagesse humaine.

Les doctrines spirites ont l'ambition de répondre à quelques unes des nobles aspirations de l'humanité.

Voilà pourquoi la princesse Karadja en a résumé l'esprit par ce joli mot : l'*Evangile de l'espoir*.

Nous ne la suivrons pas dans son exposé. Qu'il nous suffise d'avoir indiqué les raisons qui l'ont poussée à écrire.

« L'humanité, dit-elle en finissant, est un immense bâtiment où chaque religion représente une fenêtre — grande ou petite — par laquelle pénètre le *même* soleil... Les hommes qui se trouvent auprès des différentes fenêtres se querellent entre eux, prétendant que l'une donne plus de lumière que l'autre et chacun affirme que la *vraie* lumière ne saurait entrer qu'à la fenêtre où il se trouve lui-même !

C'est la mission du spiritualisme d'abattre toute la muraille qui sépare les différentes fenêtres. Alors l'œil lumineux de Dieu illuminera une seule congrégation *unie*. »

Le roi Mage, par Pierre des Champs. Etude sur les mystères antiques et sur leur part d'influence dans les origines chrétiennes. (1)

L'action qui entraîne vers un terme émouvant et fatal les personnages de ce récit est un intérêt qui s'ajoute à l'intérêt philosophique d'un livre très documenté, à la fois par le texte et par l'image. L'œuvre s'adresse surtout à cette partie du public lettré qui s'intéresse à l'histoire des transformations du sentiment religieux dans la société antique.

Les pratiques extérieures ne furent pas tout le paganisme : en tout temps les esprits cultivés ont eu un concept religieux bien différent de celui de la foule. Jugeant impossible la lutte contre la grossière ignorance, ils formèrent des collèges secrets pour y rechercher librement l'éternelle vérité. Mais ces collèges se multiplièrent, s'élargirent ; aussi la grandeur des vues, la prédominence de l'idée morale sur l'idée cultuelle cessèrent-elles enfin d'être le partage exclusif du très petit nombre. Elles influencèrent la masse populaire, la rendirent apte à recevoir l'enseignement évangélique lorsqu'il se répandit hors de la Palestine.

Ce sont ces mystérieuses doctrines de l'Asie ancienne que l'auteur du *Roi-Mage* a fait revivre, dans les pages d'un récit où des personnages fictifs se meuvent dans un cadre toujours vrai et cheminent, pèlerins inlassables, sur la route de l'avenir, comme nous y marchons nous-mêmes, entraînés toujours plus avant par l'irrésistible attirance du mystère divin.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

1) Un vol. gr. in-8 avec cent illustrations. Couverture en couleurs. Prix...... 7 fr. 50



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e ANNÉE. N° 7. 1er JUILLET 1902.

LE DIABLE ET L'EGLISE

I

LA THÉORIE DIABOLIQUE.

« Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits ».

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur les nombreuses théories par lesquelles on a cherché à expliquer jusqu'à ce jour les phénomènes spirites, on se rend aisément compte qu'elles peuvent se ramener à trois principales :

1° La théorie spirite; 2° les théories scientifiques; 3° la théorie diabolique. Cette dernière est naturellement celle de l'Eglise. Elle consiste à soutenir que quand les manifestations ne proviennent pas, d'une façon consciente ou inconsciente, du médium ou des assistants, elles sont l'œuvre du diable. « Ce ne sont pas, dit l'Eglise, les âmes des défunts qui interviennent dans les séances spirites, c'est toujours le Démon ; et comme, suivant les auteurs sacrés, il est le « Père de mensonge », comme « dès le commencement il fut homicide », il ne peut venir de lui que le mal et l'erreur ; la Foi religieuse est en péril ; et c'est à bon droit que l'Eglise, dans sa sagesse, interdit un commerce si coupable, et défend des pratiques si funestes ».

Cette thèse, qui fait sourire le libre-penseur, et hausser les épaules aux sceptiques, est plus habile qu'on ne croit, quand elle s'adresse à « la masse », encore indécise, qui ne s'est pas entièrement libérée des préjugés résultant de l'éducation religieuse reçue pendant une longue série de siècles. On s'imagine y avoir répondu quand on a fait remarquer que, si les mauvais Esprits ont toute liberté pour agir, il n'y a aucune bonne raison pour que les bons Esprits ne jouissent pas du même avantage. C'est à peu près ce qu'Allan Kardec a objecté en peu de mots. La plupart des spirites se contentent le plus souvent de traiter la question par le mépris, et de nier purement et simplement l'existence du Diable personnel. L'Eglise fait alors remarquer que nier l'existence du Diable est évidemment chose commode, mais que ce n'est pas un raisonnement, que cela ne prouve pas en tout cas qu'elle ait tort d'affirmer son existence, qu'il semble que l'on cherche surtout à éviter d'en parler, et qu'on soit soucieux, en niant l'éternité des peines, de se faire illusion sur le châtiment, afin d'avoir sans doute plus de liberté pour commettre le mal. On laisse ainsi des armes sérieuses entre les mains de l'Eglise; et elle s'en sert, comme elle l'a toujours fait avec beaucoup d'habileté, pour maintenir sous la terreur le troupeau des fidèles, et ramener les égarés, en faisant grand bruit de certaines manifestations, qui proviennent incontestablement d'Esprits mauvais, et de certaines séances, où l'opposition énergique du clergé a créé des conditions psychiques, capables de neutraliser l'action des invisibles. L'Eglise agite alors son épouvantail favori, se hâte de conclure du particulier au général, et omet soigneusement, suivant sa tactique habituelle, de citer tout ce qui est contraire à sa thèse. Les esprits timorés n'approfondissent pas, tendent la tête au joug accoutumé et tout rentre pour quelque temps encore dans l'obéissance séculaire.

Il nous semble qu'on n'arrivera jamais à aucun résultat par le système de discussion employé jusqu'ici envers l'Eglise. N'oublions pas que pendant dix-huit siècles elle a régné despotiquement sur le monde, grâce à la peur de Satan et de l'enfer éternel, et que ceux qui sont susceptibles de se laisser dominer de nos jours encore par les mêmes motifs sont très nombreux en

tous pays. Cette colossale puissance de l'Eglise les intimide. On leur représente habilement sa marche triomphale à travers les siècles attribuée au secours divin, ses œuvres de charité et de dévouement, la morale de l'Evangile, les vertus de tant de héros chrétiens, la constance et la foi des martyrs, l'autorité des grands noms qui l'ont soutenue. De tout cet imposant ensemble on tire la conclusion que si tant de gens éminents ont cru et pratiqué cette doctrine il doit y avoir là au moins quelque chose de vrai, et comme, à tout prendre, l'Eglise à notre époque ne peut plus faire grand mal, on suppose qu'elle peut encore faire beaucoup de bien. L'incertitude profite comme toujours à l'accusé, et l'on oublie que pendant qu'on lui fait certaines concessions, elle n'en fait aucune, et qu'elle n'abandonne ni un dogme ni une prétention. Là où elle suppose que la Foi est en péril, — et il est évident que les enseignements des Esprits ne s'accordent pas avec le dogme religieux — il ne peut être question d'accommodement, et elle ne transigera jamais. C'est donc une utopie, de la part des catholiques et des chrétiens de toute confession, de rêver qu'ils pourront amener l'Eglise à modifier sa doctrine dans le sens plus rationnel de l'enseignement spirite, et de discuter avec elle.

A ce propos, il y a, même dans les rangs spirites, une grande tendance à confondre la Foi-Doctrine, avec la Foi dont parle J.-C., qui n'est autre que la confiance en Dieu, appuyée sur la volonté humaine, suivant le précepte « Aide-toi, le ciel t'aidera », le seul fécond et efficace sur la terre.

Les Eglises ont toujours cherché à créer à leur profit une confusion entre la Foi véritable, base de la Religion universelle, et la Foi dogmatique. La Religion elle-même est une chose très diversement comprise. Ce doit être, et c'est uniquement, l'union des hommes entre eux (en comprenant dans ce mot « homme » l'humanité sur la terre et dans l'au-delà), et l'union des hommes avec Dieu. Elle répond au besoin le plus noble et le plus intime de nos âmes. C'est le plus saint de tous nos sentiments.

L'Eglise, au contraire — si elle ne justifie pas absolument de son origine divine — n'est plus qu'une institution humaine, participant par suite à toutes les erreurs et à toutes les passions de l'humanité. Sous prétexte de propager la Foi et d'interpréter la Religion, elle n'aspire — nous parlons des prêtres en général, de tous les temps et de tous les pays, souvent inconscients du principe faux qui les guide, et sans acception de secte, sans faire aucune personnalité (1) — elle n'aspire qu'à la domination temporelle par la domination

(1) Il est bien entendu que, dans cette étude, nous n'apportons aucun sentiment hostile contre qui que ce soit ; nous respectons et vénérons tous les hommes sincèrement pieux, convaincus, dévoués et charitables. Nous savons que parmi le clergé le cœur vaut mieux que la raison. Cette étude est toute de raison, de bon sens et de vérité, elle n'a aucune tendance contre les véritables vertus.



des esprits, qu'à l'échange de prétendus biens spirituels contre les biens matériels : elle exploite le sentiment religieux en s'attribuant un crédit imaginaire auprès de la divinité. C'est par conséquent une imposture, la plus indigne de toutes ; c'est une entreprise impie, puisque, pour admettre que Dieu ait délégué ses pouvoirs sur l'homme à des hommes, il faut admettre qu'il soit absent ou impuissant. L'impossibilité évidente d'une telle délégation de pouvoirs aurait dû suffire, à défaut d'autre preuve, à tout cerveau ayant quelque notion de la divinité et de l'infériorité de l'homme, et quelque peu exempt de cette « hypertrophie du moi » qui est le fléau des races dans l'enfance, pour faire soupçonner que les textes sur lesquels on s'appuie sont apocryphes ou mal interprétés. La seule excuse du clergé honnête est, avec la routine et l'inconscience, l'orgueil enfantin et sans bornes de l'humanité.

C'est ainsi que les défenseurs maladroits et vaniteux de l'Eglise, après avoir soutenu qu'ils savent pertinemment que c'est le Diable qui dirige le spiritisme, parce que les enseignements des Esprits sont subversifs de la Foi et de la Religion tels qu'ils les conçoivent, n'hésitent pas à ajouter que c'est le Saint-Esprit, c'est-à-dire Dieu lui-même, qui a inspiré et inspire toujours l'Eglise, l'Ecriture sainte, les papes, les conciles et les Pères.

Il est assez difficile de prouver la non-existence du Diable et par suite sa non-intervention dans les manifestations spirites, puisque l'on admet par définition que le Diable est partout, qu'il sait tout, qu'il peut tout, même faire le vertueux ou l'imbécile à l'occasion. Il est certain que, dans ces conditions, il peut parfaitement assumer les rôles variés dont nous avons des exemples dans les séances spirites, les meilleurs comme les pires, les plus probants comme les plus douteux. Ce n'est donc pas sur ce terrain qu'il faut se placer. Chacun des adversaires pourrait soutenir indéfiniment ses prétentions et la question n'avancerait pas d'un pas.

Mais si l'Eglise a supposé les caractéristiques du Diable de façon à fermer la bouche à ses contradicteurs, en inventant un personnage protéiforme qui s'adapte à toutes les situations, il nous est très facile de lui répondre en renversant les rôles et en nous plaçant sur son propre terrain ; car si le Diable est connu par supposition, par supposition aussi nous pouvons admettre son existence, et regarder suivant l'axiôme juridique, à qui il est le plus utile, « cui prodest » et par conséquent de quel côté il se trouve s'il existe. Et comme les attributs de Dieu ne sont pas des hypothèses, et que tout le monde est d'accord à cet égard, nous verrons, par manière de vérification, si l'Eglise est véritablement fondée à se dire inspirée de lui.

« On reconnaît l'arbre à ses fruits » dit l'Evangile (dont l'Eglise ne nous contestera pas l'autorité). « Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits ni un mauvais arbre de bons. »

Eh bien ! l'Eglise catholique est un arbre qui a dix-neuf siècles d'existence. Si l'Esprit-Saint ne l'a pas quittée et ne la quitte jamais elle n'a dû porter que de bons fruits. Une seule défaillance, et nous serions en droit de douter de la permanence de l'action divine. Nous savons bien que le clergé rejette Satan avec horreur, mais le Diable est si malin qu'il est bien capable de se faire vilipender pour mieux s'introduire et se maintenir dans la place, et pour lutter contre le Christ, son ennemi, en feignant, comme Judas, le plus grand respect pour lui.

Nous avons une pierre de touche infaillible. Le Diable, avons-nous dit avec les écrivains sacrés, est le *Père du mensonge* ; dès le commencement il fut *homicide*.

Dieu au contraire est par excellence : *la Bonté, la Justice, la Vérité, la Puissance, l'Immuabilité*.

Par conséquent, là où ces qualités feront défaut, là où nous trouverons *le mensonge, l'erreur, les ténèbres, l'homicide*, nous reconnaîtrons la marque de l'Être mauvais, dont le suprême plaisir, dit encore l'Eglise, est de se faire passer pour Dieu.

Nous allons donc examiner, sans nous arrêter aux termes conventionnels, si, malgré ses dénégations, les actes de l'Eglise indiquent une direction dia bolique, et si l'erreur s'introduisant dans les textes sacrés, ne décélerait pas une inspiration qui n'a rien de divin. Nous nous excusons auprès des lecteurs pour qui ce sujet est, soit ennuyeux, soit rebattu et épuisé.

II

LES CRIMES ECCLÉSIASTIQUES

« Bienheureux ceux qui sont *miséricordieux*, parce qu'ils obtiendront miséricorde... Bienheureux les *pacifiques*, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu... Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : *Vous ne tuerez point*, et quiconque tuera méritera d'être condamné par le jugement. Mais moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement, et que celui qui dira : vous êtes un fou, méritera d'être condamné *au feu de l'enfer*... Et moi je vous dis : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent* et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, *afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux.* »

Telles sont les paroles du Christ à ses disciples, et il suffit d'ouvrir les premières pages de l'Evangile pour les découvrir. On pourrait multiplier les citations de cette sorte, mais celles que nous avons rapportées suffisent pour montrer quel doit être l'esprit des disciples du Christ : *Vous ne tuerez point* ; *aimez la miséricorde*, et *la paix* ; sinon l'ENFER SERA VOTRE PATRIE ;

aimez vos ennemis et ceux qui vous haïssent, *sinon vous n'êtes plus les enfants de Dieu, c'est le Diable qui devient votre père et votre conducteur.*

La liste des crimes que nous allons énumérer sera notre seule réponse. Le rapprochement est suffisamment éloquent. Cette énumération est fort loin d'être complète, car nous l'empruntons à une femme, Suzanne Gay, qui dans la « Vie de Fletcher » a eu l'occasion de traiter incidemment ce sujet, qui n'est pas le but de son ouvrage. Voici donc quelques faits, difficiles à nier d'ailleurs.

« Dès l'an 385, les évêques Ursatius et Ithacus faisaient périr des *Priscilliens*, pour cause d'hérésie.

En 412, une jeune femme noble, instruite, fut assassinée par les moines de Saint Cyrille à Alexandrie parce qu'elle enseignait la philosophie païenne. Son corps fut lacéré. (Ici se place une lacune considérable, l'auteur oubliant de mentionner les persécutions contre les premiers hérésiarques : Gnostiques, Ariens, Nestoriens, Pélasgiens, etc., qui remplissent les premiers siècles de l'Église).

En 782, à la demande du pape Etienne III, Charlemagne fit décapiter en un jour 4 à 5.000 *Saxons* à Werden, parce qu'ils refusaient le baptême. Peu après il fit brûler plusieurs personnes qui préféraient le chant ambroisien au chant grégorien.

En 1007 on brûla vifs, à Orléans, plusieurs hérétiques.

En 1134, *Peter de Brueys* fut brûlé en Languedoc pour avoir nié « le baptême des enfants » et la « transubstantiation. »

En 1155, *Arnaud de Brescia* fut étranglé pour avoir professé cette « doctrine damnable et hérétique » que le clergé ne doit vivre que de dons volontaires.

En 1160, *les Vaudois*, réformateurs, ayant pour chef Peter Waldo, et qui s'opposaient aux prétentions du pape, furent cruellement persécutés. Beaucoup furent brûlés vifs. 3.000 environ périrent en France, y compris des enfants en bas-âge.

En 1209, *les Albigeois*, autres réformateurs, qui adhéraient à une forme de christianisme moins corrompue, furent massacrés pour hérésie à Béziers. Suivant les calculs les plus modérés 30.000 *personnes* périrent pendant cette persécution. A Lavaur, 400 *personnes* furent brûlées vives en une seule fois. *Un comte hérétique* fut étouffé. *Sa femme, sa fille et sa sœur* furent brûlées sur le même bûcher. *Un autre noble* fut pendu avec 80 *personnes* de sa maison. La province du Languedoc fut saccagée. Le pape Innocent III accorda des indulgences à tous ceux qui avaient participé à cette croisade, qui dura soixante ans.

En 1215, un concile décréta que tous les princes devaient jurer d'*exterminer* tous ceux que l'Église désignait comme hérétiques. Le pape réclama l'autorité spirituelle universelle. La confession fut instituée.

En 1208, le tribunal de la *Sainte-Inquisition* fut établi, et saint Dominique nommé Inquisiteur général.

En Angleterre, pendant le règne de Guillaume le Conquérant, les nobles et les évêques s'unirent pour dépouiller et torturer le peuple. Tout le pays fut dévasté, pillé et opprimé. La *grande Charte* fut dénoncée par le pape Innocent III.

Les Juifs, sous les règnes de Richard Ier, Jean et Henry III furent massacrés, torturés, dépouillés, et, en 1290, ils furent chassés d'Angleterre et leurs biens confisqués.

Louis IX dit saint Louis, à cause de son zèle pour les persécutions, permit à un moine d'établir un tribunal pour la suppression des hérétiques. 183 *hérétiques* et leur pasteur furent brûlés ensemble dans une grange devant l'évêque de Reims, et, en 1249, 80 *hérétiques* furent brûlés à Agen, en présence de Raymond de Toulouse.

En 1222, un synode fit brûler un *hérétique* à Oxford.

En 1267, *Roger Bacon*, accusé « d'avoir fait un pacte avec le diable », subit un emprisonnement qui dura quatorze années, motif : ses recherches scientifiques.

En 1300, *Sagarelli*, fondateur d'une secte analogue à celle des modernes Shakers, fut brûlé à Parme.

En 1302, on brûla la « Monarchie » de *Dante*. Lui-même, condamné à la même peine s'enfuit et fut excommunié après sa mort.

En 1327, *Cecco d'Ascoli* fut brûlé vif pour avoir affirmé l'existence des antipodes. Orcagna le représenta, dans un tableau, brûlant en enfer. Une bulle du pape Alexandre VI avait proclamé la terre plate et la théorie des antipodes était, par suite, une doctrine perverse et damnable.

En 1348, les *Juifs*, accusés d'être la cause d'une épidémie, furent chassés de pays en pays. Il en périt beaucoup en Europe.

En 1390, les catholiques de Séville, conduits par un prêtre nommé Hernando Martinez, massacrèrent 4.000 *Juifs*. Sous le règne d'Isabelle, après avoir enduré de terribles souffrances, ces derniers furent définitivement bannis.

En 1393, à la demande de l'inquisiteur Borelli, 150 *Vaudois* furent brûlés au Val Louise, et 80 *à Embrun*.

En Angleterre, *les Lollards*, disciples de Wicliffe, subirent la prison et la torture. En 1401, *William Sawtre* fut brûlé. En 1410, *William Thorpe* le fut par ordre de l'archevêque. En 1414, 30 *personnes* furent pendues et brûlées. En 1417, sir Jean Oldcastle (lord Cobham) fut brûlé vif pour hérésie. *Wicliffe* lui-même, appelé « l'instrument du diable », parce qu'il avait traduit les Écritures, fut déterré après sa mort par ordre du Concile de Constance, en 1415, et ses restes furent jetés dans une rivière.

En 1416, *Jean Huss*, disciple de Wicliffe, fut lâchement trahi et brûlé à

Constance, malgré un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, sous prétexte qu'il est « illégal de tenir parole à un hérétique ». Il refusa de se rétracter. « J'en appelle au Christ », dit-il, et il mourut en priant.

Jérôme de Prague partagea son sort au même endroit. En 1421, Jean Zisca, général des Hussites, pour venger le meurtre de Huss, persécuta la secte des *Beggards*. Les uns furent massacrés, les autres brûlés.

En 1431, *Jeanne d'Arc* fut brûlée vive à Rouen.

En 1408, tous les habitants du Val Louise furent asphyxiés dans une grotte par le légat du pape. 3.000 *Vaudois* périrent.

En 1498, *Jérôme Savonarole* fut pendu pour sédition et hérésie à Florence et son corps fut brûlé. Ses adhérents furent brûlés vifs.

En Espagne, pendant les dix-huit ans du ministère de Torquemada, l'Inquisition poursuivit plus de 105.000 personnes. Suivant la plus basse estimation, 8.800 au moins furent brûlées vives. On infligeait la torture dans des cachots secrets sur le moindre soupçon, et les accusés n'avaient pas de défenseurs. En Andalousie, dans une seule année, on fit périr 2.000 Juifs, 17.000 subirent des châtiments divers. Llorente estime à 4.000 le nombre des victimes des bûchers. En supposant ce nombre exagéré, cela ne fait pas disparaître l'horreur du fait. A Pampelune on brûla simultanément un grand nombre de Juifs pour faire honneur au mariage d'un comte. Le feu de joie qui éclaira la ville en cette occasion doit avoir donné une bonne idée de l'Enfer. On envoya aux galères des milliers d'hérétiques, leurs biens furent confisqués et leurs familles laissées dans l'indigence, mais l'Eglise s'enrichit par ces pieuses croisades...

Ces cruautés, ces spectacles effroyables d'êtres humains brûlés vifs pour le crime d'avoir pensé, ou d'avoir gardé la foi de leurs pères, furent perpétrés avec une barbarie froide calculée pour augmenter les tortures des victimes et de leurs familles et pour terrifier et endurcir le cœur des assistants. Les autodafés d'hérétiques avaient lieu aux mariages royaux. Le roi et la reine étaient assis sur une estrade, les condamnés étaient revêtus de costumes hideux, la tête surmontée de hautes coiffures en papier où étaient dessinés des diables et des supplices. La musique accompagnait le cortège et la messe était célébrée en place publique. Pour compléter cette scène criminelle et impie le grand inquisiteur apportait les évangiles qui contiennent la vie du Christ.

Si l'on songe que presque tous ces inquisiteurs étaient, d'autre part, des hommes de vie pieuse et morale et que les crimes qu'ils commettaient étaient accomplis dans l'intérêt supposé de la religion, croyance qui faisait agenouiller François Ier assistant au supplice des hérétiques en appelant la bénédiction du ciel sur lui et son peuple, *on doit se tenir pour à jamais averti que la Foi n'est pas le soutien de la vérité et que Dieu n'aime pas l'abdication de la raison.*

L'Espagne a jeté sur toute l'Europe une ombre noire. En 1568, une sentence du Saint-Office condamnait à mort comme hérétiques *tous* les habitants des Pays-Bas, quelque chose comme 4 *millions* d'hommes, de femmes et d'enfants ! 50.000 furent mis à mort pendant les règnes de Charles-Quint et de son fils, Philippe II.

En 1611, les Maures furent chassés d'Espagne au nombre de un *million*. Plus de 100.000 furent mis à mort à la demande de l'archevêque de Valence, qui ordonna de les détruire « comme David avait détruit les Philistins, et Saül les Amalécites (1). » L'industrie et la science périrent avec eux, et les pays dévastés devinrent le refuge de bandits. 17.000 Juifs furent expulsés. De son côté, la Réforme fut entièrement étouffée et le pays se couvrit de monastères et de couvents.

En France, en 1525, *Jean Leclercq* fut brûlé vif pour avoir prêché l'Évangile à Metz. *Jacques Pavent* et *Louis de Berquin* eurent le même sort à Paris. Ce dernier eut la langue percée pour ne pouvoir s'en servir à la dernière heure.

En 1534 on brûla vifs à Paris 20 *hommes* et 1 *femme* pour avoir imprimé ou vendu les livres de Luther, et pour hérésie.

En 1539, *plusieurs personnes* qui avaient fait gras le vendredi périrent sur le bûcher.

En 1545, il y eut un *massacre de Vaudois* en Provence, accompagné d'atroces cruautés. Des villes et des villages furent brûlés et avec eux beaucoup de malheureux huguenots.

En 1556 périrent à Toulouse *Jean Escalle*, *Pierre de Lavaur* et plusieurs autres personnes.

En 1560, *Bernard Palissy* fut arrêté pour hérésie. Il eut été condamné au bûcher sans son habileté comme potier qui lui gagna de hautes protections. On l'arrêta cependant une seconde fois et il fut emprisonné à la Bastille, où il mourut.

En 1563 eut lieu le *massacre de Vassy* par le duc de Guise. 60 personnes y périrent, des protestants qui célébraient un office dans une grange. Le clergé compara le duc à Moïse qui avait exterminé « tous ceux qui avaient ployé le genou devant le veau d'or (2) ». On détruisit les églises protestantes et on massacra les huguenots à Paris, à Senlis, à Amiens, à Meaux, à Tours, et dans beaucoup d'autres villes.

En 1572 eut lieu le *massacre de la Saint-Barthélemy*, pendant lequel un

(1) Que de mal a fait la croyance à la sainteté de l'Ancien Testament. On y a trouvé la justification de tous les crimes !

(2) Toujours les exemples funestes puisés dans l'Ancien Testament. Et le Syllabus qui déclare ce livre inspiré du Saint-Esprit ! C'est l'erreur mortelle de l'Église.



grand nombre de protestants furent assassinés à Paris et dans plusieurs provinces. (Un vieux registre de réfugiés huguenots trouvé dans l'église de God's House à Southampton porte qu'il périt cette nuit-là de 12 à 13.000 personnes). Pour cet exploit le pape Grégoire XIII ordonna, dit-on, des réjouissances publiques et la célébration d'une messe solennelle.

En grande Bretagne de semblables crimes furent commis.

En 1528, *Patrick Hamilton* fut brûlé en Écosse pour adhésion à « l'impure hérésie de Luther ».

En 1532 *Thomas Bilney*, ami de Latimer, fut brûlé pour s'être converti au protestantisme.

En 1534, en Écosse, près de Leith, les évêques brûlèrent *deux Écossais* pour hérésie.

En 1535, en Angleterre, 14 *personnes* de la foi réformée furent brûlées pour avoir rejeté le dogme de la transubstantiation, et plusieurs ecclésiastiques, y compris *Fisher*, évêque de Rochester, et *sir Thomas More*, furent exécutés pour avoir refusé le serment de suprématie au pape.

En 1536, *William Tyndale* fut étranglé et son corps brûlé, pour avoir traduit les écritures.

En 1538, *John Lambert* fut brûlé à Smithfield avec plusieurs autres personnes.

En 1546, l'héroïque *Anne Askew* périt pour avoir embrassé la religion réformée. Bonner la condamna à la roue. Ses membres furent rompus et elle fut ensuite brûlée vive, à Smithfield, avec quatre autres personnes, refusant toujours d'abjurer.

Dans la même année *George Wishart* fut exécuté à Saint-Andrews, à la demande du Cardinal Beatoun, qui assista à son supplice du haut des murs du château, où il fut lui-même assassiné par la suite.

En 1550 *Jean Bocher* fut brûlé.

En 1551 *Van Paris* fut exécuté à l'instigation de Cranmer pour avoir eu des idées « hétérodoxes » sur le Christ.

En Angleterre, sous le règne de Mary, 284 *personnes*, y compris des femmes et des enfants périrent sur le bûcher, en trois ans.

Les évêques Bonner, Gardiner et autres dirigeaient personnellement les persécutions. *Hooper*, *Ridley*, *Rogers* et *Cranmer* furent brûlés pour avoir nié la suprématie du pape et la transsubstantiation. Ils moururent avec des paroles héroïques sur les lèvres. Des remerciements publics furent adressés pour la restauration du catholicisme, et Mary fut proclamée : Défenseur de la Foi.

On peut voir ce qu'était cette Foi aux paroles du cardinal Cajetan, disant à Luther « qu'une seule goutte du sang du Christ suffisant au rachat de toute la race humaine, le reste avait été mis à la disposition de l'Église, pour

être employé en indulgences, administrées par les pontifes romains. » C'était une opération de banque avee le sang du Christ comme fonds de réserve! (1) L'Église a prêché l'*Évangile de mort* au lieu de l'*Évangile de vie*, et l'on voit les fruits qu'il a produits.

L'esprit de persécution et de fanatisme persista après la réforme, l'union mortelle de l'Église et de l'État persistant malheureusement.

En 1575, 2 *anabaptistes* furent brûlés sous le règne d'Élizabeth, et 200 catholiques romains furent à leur tour exécutés.

En Angleterre et en Écosse seulement on estime à plus de 2 *millions* le nombre des êtres humains qui furent emprisonnés, pendus, brûlés, noyés, décapités ou torturés pour leurs opinions religieuses, en l'espace d'un peu plus de 200 ans.

Dans la dernière partie du XVIIe siècle on n'exécuta pas moins de 3192 *personnes* comme « Sorciers ».

Sous le règne de Charles II, Sharpe, archevêque de Saint-Andrew, inventeur de l'instrument de torture appelé « les brodequins » remplit les prisons d'hommes et de femmes qui furent torturés; d'autres furent exilés pour hérésie.

C'était courir à une mort certaine que prêcher dans les campagnes. Une soldatesque brutale, commandée par Turner, infligeait aux protestants les plus horribles souffrances. Ils étaient battus, blessés, éventrés, écorchés devant le feu; les femmes insultées. Rois, évêques, prêtres, unissaient leurs efforts. Le clergé présenta à Jacques II une liste de 300 nobles accusés d'hérésie pour qu'il les fît exécuter. Jacques, à l'instigation de Barillon fit brûler devant le Royal Exchange le livre écrit par le pasteur huguenot Claude, racontant les souffrances des protestants français.

Repassons sur le Continent. En 1600 *Giordano Bruno* avait été brûlé à Rome par l'Inquisition, après un emprisonnement de plusieurs années. Son crime était de croire à la théorie de Copernic, et sa sympathie pour la réforme. Il croyait aussi à l'infini de l'Univers et à l'existence de l'essence divine en toutes choses. Il supporta la mort avec une fermeté admirable, et détourna la tête du crucifix, devenu le symbole des crimes ecclésiastiques.

En 1615 *Galilée* fut traduit devant l'Inquisition à Rome, menacé de la torture, forcé d'abjurer ses découvertes et emprisonné. L'Église avait décidé que l'astronomie était l'œuvre du démon; les évêques et les prêtres mettaient en garde leurs troupeaux contre toute découverte scientifique; les

(1) C'est le pape de cette opération, l'épicurien Léon X, qui écrivait au Cardinal Bembo cette phrase monstrueuse que l'histoire a conservée : *Quantum nobis nostrisque ea de Christo fabula profuerit satis est omnibus sæculis notum.* » (On sait de temps immémorial combien cette fable de J.-C. nous a profité).



épithètes d'infidèle, d'athée, de sorcier, étaient les termes les plus doux employés envers les hommes qui essayaient d'enseigner les vérités que toutes les écoles reconnaissent aujourd'hui; et un passage des psaumes de David ou du livre de Job suffisait à trancher toute discussion sur le système solaire. Voilà la foi! — Où sont ses fruits : la charité, la tolérance, le savoir, la vérité, qu'elle est censé produire? N'est-ce pas exactement le contraire qu'elle a produit? Qui pourrait hésiter à conclure? — En ces temps là, lire les œuvres de Copernic c'était risquer la damnation éternelle, et son système fut condamné par Luther aussi bien que par le pape. Lorsque Galilée put sortir des prisons papales, aveugle et désespéré, il ne survécut que peu de temps aux œuvres de la foi.

En 1699 *Vanini* fut brûlé à Toulon, accusé d'athéisme, à cause de son ouvrage : Dialogues sur la nature.

Les églises réformées, imbues de leur côté de l'idée que le salut ne pouvait se trouver qu'en elles, faisaient à leur tour des victimes. Au commencement du XVIe siècle l'espagnol *Michel Servet* vit un spectacle qui peut se voir encore de nos jours : le pape porté au-dessus de la foule qui se presse pour baiser ses pantoufles, tombe à genoux devant lui et le traite comme un dieu. (Paul V s'était même décerné le titre de *Vice-Dieu*, et chose singulière, ce fut le même titre que s'attribua Caligula, seize siècles auparavant). Cette vue excita son indignation. Il alla plus loin dans la réforme que Luther et Calvin, pénétré de l'idée que « Dieu, éternel et indivisible vit dans toute la création, et que son esprit respire dans la nature entière ». Il rejeta entièrement la sombre doctrine de la dépravation universelle, et comprit que l'idée originelle du christianisme avait été obscurcie de bonne heure. Bientôt emprisonné, il fut bassement trahi par un réformateur comme lui, Jean Calvin, auprès de l'Inquisition, qui se montra moins cruelle que lui. Traduit devant le conseil calviniste de Genève, il fut brûlé vif en 1553, avec ses livres. On avait choisi les fagots en bois vert, si bien que pendant une demi-heure (d'autres disent plus longtemps encore), on put contempler l'héroïque martyr, impassible au milieu des tourments, jusqu'au moment où la mort vint lui porter la suprême délivrance. Il mourut en disant : « Je n'ai point mérité la mort, néanmoins je prie Dieu de pardonner à mes ennemis et à mes persécuteurs. Jésus, fils de Dieu éternel, aie pitié de moi! »

La *guerre de Trente ans* entreprise au nom de la liberté religieuse coûta des millions d'existences et désola l'Allemagne. A la prise de Magdebourg, les hommes, les femmes, les enfants furent égorgés, et la ville réduite en cendres.

En 1655 eurent lieu à la Tour les *Pâques Vaudoises*, massacre ordonné par le duc de Savoie, qui dura plus d'une semaine et fut accompagné de grandes cruautés.

En 1685 Louis XIV *révoqua l'édit de Nantes*, à la prière du clergé. *Un million de huguenots* furent tués, emprisonnés, envoyés aux galères ou exilés. La persécution dura un demi-siècle. Dans le Languedoc seul, 1000 *personnes* furent pendues, brûlées ou rouées et plus de 100.000 périrent des barbaries qui leur avaient été infligées. Les femmes furent insultées, beaucoup furent mises dans les cachots. On employa le couteau et les pinces rougies pour forcer les hérétiques à abjurer. Bossuet et Massillon firent l'éloge de la révocation, comme étant une œuvre agréable à Dieu. L'archiprêtre du Chayla imagina les *dragonnades*, et Clément XI en 1703 prononça la remise absolue et générale des péchés pour tous ceux qui avait participé à l'extinction de l'hérésie maudite, comme avait fait Clément VIII deux siècles auparavant. Des enfants furent arrachés à leurs parents par les prêtres et envoyés aux écoles et aux couvents catholiques, et on détruisit une énorme quantité de Bibles. Si les mourants refusaient l'extrême-onction leurs cadavres étaient insultés et jetés à la voirie. A la porte des Carmes 2 *à* 300 *Camisards*, vieillards, femmes et enfants furent massacrés ou brûlés vifs dans un moulin où ils célébraient un office, et dans les hautes Cévennes 466 *villages* et hameaux furent réduits en cendres. Les quelques huguenots qui survécurent et ne parvinrent pas à s'échapper de France furent envoyés aux galères à perpétuité. On en envoyait encore en 1769 (après les avoir fouettés). Le chevalier de la Barre fut exécuté en 1766 à Abbeville pour avoir manqué de respect à la Vierge Marie. — Est-ce suffisant?

Ainsi pendant 1355 ans la papauté persécuta les malheureux qui osaient penser autrement qu'elle. Il n'y a pas d'abomination que l'imagination puisse concevoir qui ne fût pratiquée dans ces monstrueuses chasses à l'homme, qui marquent l'Eglise chrétienne du sceau d'une éternelle réprobation. Et il y a dans cette Église des prêtres instruits qui écrivent des livres pour démontrer que l'Antechrist et la bête de l'Apocalypse de Saint-Jean ne sont autres que le Spiritisme ! Qu'ils relisent attentivement cette curieuse prédiction, en toute indépendance d'esprit, et ils seront stupéfaits de voir à quel degré d'exactitude elle s'applique à la Papauté et à l'Église catholique.

(*A suivre.*) ***

LA SCIENCE DES RELIGIONS

II

LA DIVERSITÉ DES RELIGIONS

Les lecteurs de la Revue qui ont pris connaissance du premier article auquel a donné lieu l'analyse du travail d'Emile Burnouf sur l'origine des religions, se souviennent sans doute qu'il a été démontré que *le mouvement*, *la vie* et *la pensée* furent les trois phénomènes universels dont nos ancêtres les Aryas ont cherché l'explication.

C'est par l'étude du mouvement qu'ils ont débuté, le mouvement dont le soleil est le centre et le principe générateur.

La chaleur, disons plutôt le feu, a été pour eux, dans ces manifestations diverses, l'agent cosmique dérivé du soleil dont il est en quelque sorte le représentant sur la terre. Le vent, c'est-à-dire l'air mis en mouvement par la chaleur, a été la condition sans laquelle ces manifestations ne pourraient se produire.

Envisageant ces trois phénomènes comme des agents universels, ils les ont identifiés; ils en ont fait une force unique à trois faces diverses engendrant l'innombrable multiplicité des mouvements qui révèlent la vie et auxquels, en retour, préside cette vie elle-même.

Et voilà ce qui fut, dès le début, la forme originaire de la conception d'où surgit, plus tard, le dogme fameux de la *Trinité*.

Le soleil ne fut plus simplement le moteur, il fut *le Père céleste*; le feu fut appelé le *Fils* et le vent fut l'*Esprit* dont le souffle anime et pénètre toute créature vivante. Telle fut la seconde forme de cette trinité, laquelle, on le voit, est de nature psychologique et physiologique, en ce sens qu'elle coordonne autour d'elle tous les phénomènes vitaux de l'univers.

La troisième forme trinitaire comprit les phénomènes de la pensée dont les créatures vivantes nous offrent toutes les catégories sériées, autrement dit tous les degrés, depuis la pensée la plus rudimentaire des animaux inférieurs, jusqu'à celle de l'homme qui s'élève à la conception des vérités générales et des principes abolus.

Il n'est pas inutile de remarquer, en passant, que ceux de nos ancêtres qui ont institué la religion ne se sont pas demandé, comme l'ont fait certains esprits modernes de piètre envergure, si « les bêtes ont une âme, » car ce sont les phénomènes de la pensée et par suite ceux de la chaleur et de la vie qui rendent manifeste la présence de l'âme. Or ces phénomènes se remarquent selon l'espèce chez les bêtes comme chez nous; ils en ont donc

conclu, avec raison, que partout dans l'univers sont associés la vie, le mouvement et la pensée.

Le dieu qui n'avait d'abord été qu'un être brillant (*déva*), devint donc ensuite un principe de vie (*asura*) et enfin la pensée prise dans ce qu'elle a de plus élevé, c'est-à-dire dans son expression religieuse et sa toute puissance créatrice fut appelée (*brahma*). Et c'est de la sorte qu'est devenu possible aux penseurs des premiers âges de chercher comment ce Dieu unique et suprême pouvait, en se diversifiant dans son action, devenir père, fils et esprit — soleil, feu et vent.

Ce qu'il importe de constater, comme principe fondamental de la science, c'est que la religion primitive fut une conception métaphysique, une théorie, une simple explication synthétique de l'univers visible et invisible. Toutefois une théorie ne pouvant constituer une religion proprement dite, cette religion, il fallut la compléter par l'établissement d'un culte.

On sait que ce culte ne fut tout d'abord que personnel, domestique, c'est-à-dire célébré dans le cercle restreint de la famille, père, mère, enfants et serviteurs; puis il devint public en ce sens qu'un certain nombre de familles vinrent se réunir autour d'un autel commun. Le nombre des prêtres s'accrut dès lors et cela permit aux membres de ces nouvelles églises de donner à leur culte collectif un éclat, un luxe dont les religions domestiques n'étaient pas susceptibles.

Tous ces faits sont mis en lumière par une simple lecture du Véda dont la date est antérieure à celle de tous les livres connus. Les hymnes qui le composent vont jusqu'à donner le nom « d'initiateurs » à ceux qui ont fait passer le culte de l'état domestique à la publicité. Ces initiateurs, ils les appellent *Ribhous* et, chose curieuse à remarquer, c'est que ce nom répond, lettre par lettre, à celui d'Orphée, le chantre inspiré de la Thrace dont la légende est de tous points analogues à celle de l'antique Ribhou.

L'on est ainsi amené à conclure que toutes les religions aryennes, celles des siècles passés, comme celles des temps modernes, sont identiques dans leur principe fondamental, reposent sur la même théorie et pratiquent le même culte.

Or la théorie était complète, le culte était établi et fixé dans tout ce qu'il a d'organique, c'est-à-dire de symbolique et d'expressif, avant l'époque où furent composés les derniers hymnes du recueil védique que nous possédons.

Depuis lors, rien n'a été modifié par aucune religion dans l'institution primitive. Nos rites qui, pour la généralité des croyants modernes, ne sont plus qu'une lettre morte, nos symboles dont toute signification a désormais disparu, nos légendes elles-mêmes, se trouvent déjà exposées dans l'antique Véda, presque dans les mêmes termes que nous employons encors aujourd'hui.



Une chose caractéristique et dont il est permis de s'étonner, c'est que l'on ne trouve dans les données de la religion primitive aucune espèce de morale. La conduite de la vie lui est demeurée entièrement étrangère. Les livres sacrés de l'Inde, pas plus que la religion des Grecs, n'ont jamais eu pour objectif de rendre les hommes plus ou moins vertueux. Il leur a pleinement suffi d'avoir formulé leur théorie cosmique et métaphysique.

Ce n'est que plus tard que les églises élevèrent la prétention d'imposer à leurs adhérents des règles de conduite et des commandements moralisateurs.

Tels furent le bouddhisme, d'abord, puis le christianisme, y compris le catholicisme et le protestantisme, surtout, la plus jeune des religions, mais la plus rigide en matière de morale.

Vaines tentatives, après tout, car ce n'est ni la religion, ni la philosophie ni la science, ni même la morale qui modifient les mœurs... Mais tout au contraire les mœurs qui créent la morale, d'âge en âge, suivant les progrès de l'évolution humaine. Oui, la religion reste étrangère à la morale et c'est tant mieux.

S'il en était autrement, quel est l'honnête homme qui ne se hâterait de renoncer immédiatement à la religion, puisqu'il a été surabondamment prouvé par l'histoire qu'il n'est pas d'actions abominables, soit privées, soit publiques, qui n'aient été perpétrées en son nom... et pour son profit, le plus souvent.

Le temps marche, les peuples s'instruisent ou s'abêtissent, et comme les doctrines métaphysiques restent immuables, le divorce est inévitable et ce sont elles qui demeurent la base de toutes les religions qui continuent à mériter ce nom. S'il faut que la religion change c'est à son détriment qu'elle le fait, c'est son arrêt de mort qu'elle signe elle-même et les temples qui demeurent déserts sont là pour le démontrer. N'est-ce point ce qui est arrivé pour les religions de la Grèce et de l'Italie qui ont décliné, puis sont mortes, en pleine civilisation ?

Si la religion demeure étrangère à la morale, combien ne le demeure-t-elle pas bien plus encore à l'égard de la politique, n'ayant absolument rien à démêler avec elle. La religion se mêle-t-elle à la politique, la première s'efface et la seconde, désormais libre, se livre à toutes les excentricités — simplement extravagantes ou franchement criminelles — que peuvent amener les passions des hommes et leurs ambitions plus ou moins démesurées. C'est ainsi que le brâhmanisme s'accommoda à l'état féodal de la société indoue et vécut au milieu d'elle de privilèges et de complète oisiveté.

Mais c'est alors qu'en raison de tous ces abus, les mœurs se modifièrent peu à peu et qu'il vint un temps où une révolution devint inévitable. L'égalité des hommes devant la religion comme devant la loi méconnue et violée.

jusqu'à ce jour, devint la préoccupation de la plupart des deshérités, si bien que le bouddhisme, ayant pour objectif la séparation de l'Eglise et de l'Etat, fût prêché ouvertement. Bien en prît aux réformateurs, car le bouddhisme libéré de ses attaches compromettantes proclama résolument, en matière politique, l'indifférence absolue, en morale, le renoncement aux biens de la terre, la charité, la fraternité universelle, si bien que cette doctrine épurée et à peu près nulle en préceptes religieux, n'en fût pas moins, comme réforme de l'état social et comme révolution politique, spécialement dirigée contre le pouvoir temporel des brâhmanes, un des événements humains les plus grandioses et les plus significatifs.

Quand vint le christianisme, cinq ou six siècles après le Bouddha, il fit en Occident une révolution analogue à celle qu'avait opérée le bouddhisme, bien que dans d'autres conditions. En étudiant les dogmes, les rites et les symboles chrétiens et en les comparant à ceux de la religion asiatique, l'on demeure surpris, non seulement de la ressemblance, mais encore de l'identité que l'on y découvre.

Il n'est nullement douteux que la théorie du Christ, de beaucoup antérieure à la personne de Jésus — puisque dans la Bible ce nom est déjà donné à Cyrus — ne soit aryenne et identique à celle d'*Agni* dans le Vêda. Il en est de même de celle de Dieu le père, nommé tout d'abord *Surya* (le soleil), puis *Brahma*, le Dieu Suprême, comme il en est encore de même pour celle du Saint-Esprit que l'étude la plus élémentaire permet de reconnaître dans *Tâyou* (l'air en mouvement, le vent, le souffle et enfin l'esprit).

Il est donc de toute évidence que le christianisme est la religion aryenne elle-même, venue d'Asie au temps d'Auguste et de Tibère, quelle que soit d'ailleurs la manière dont elle a été introduite, promulguée et vulgarisée.

Dès son aurore, elle fut reconnue et en quelque sorte adoptée par les adorateurs d'Ormuzd. La belle légende des mages venant adorer l'enfant nouveau-né et lui offrir les mêmes présents que les Mazdéens avaient coutume d'offrir à Ahura-Mazda, le premier de leurs grands Esprits, cette légende n'est certes point sans signification. D'autre part, celle du massacre des enfants ordonné par Hérode n'est pas non plus sans portée, étant donné que ce roi, juif iduméen, n'avait d'autre but que de noyer dans le sang et dès son berceau la réforme religieuse qu'il prévoyait et exécrait à l'avance.

Passant à d'autres considérations, faisons remarquer qu'il n'y a point de politique nettement énoncée dans les Evangiles, ni même dans les Actes et les Epîtres, sauf dans l'Evangile de Jean qui est postérieur aux trois autres. Il n'y a pas non plus de métaphysique dans le Nouveau Testament, si ce n'est çà et là, par rapides éclaircies, ainsi que par la théorie du Christ qui s'y trouve même à peine formulée.

Aussi, les Évangiles, en y ajoutant même ceux qui portent le nom plus ou

moins justifié d'apocryphes, sont-ils des documents tout à fait insuffisants pour se faire une juste idée du christianisme primitif. Ils n'en renferment tout au plus que la morale et répondent, aussi exactement que le permet la différence des temps et des lieux, aux *Sûtras* bouddhiques, livres remontant à diverses époques et de valeurs fort inégales.

Quant à ce qui concerne l'Eglise romaine, l'histoire a prouvé et prouve encore tous les jours que l'élément constitutif du catholicisme, élément qui lui vient d'nne source étrangère, est de nature toute politique et ne renferme rien de religieux. Lorsque les peuples nommés barbares, presque tous de race aryenne, eurent envahi l'Occident, démembré l'empire romain et constitué des royaumes nouveaux, il arriva que la plus grande puissance pseudo-morale, mais surtout politique, fut celle du clergé, si bien que les sociétés laïques étaient menacées d'être remplacées par une vaste communauté ecclésiastique, modelée sur l'empire romain, simulant les castes orientales et reproduisant en Europe quelque chose d'analogue à ce qu'était la Perse sous le règne de Darius.

Quoi qu'il arrive et quelque passionnée que ce soit la persévérance avec laquelle l'Eglise romaine, de tous côtés assaillie par l'esprit nouveau, défend ce qu'elle croit être ses droits, elle est dans la nature des choses ; mais il est impossible de voir en elle autre chose qu'une institution politique en pleine décadence. Or, comme ces éléments se sont combinés peu à peu avec l'ancienne forme religieuse, il est de toute nécessité qu'ils s'en détachent graduellement. Si ce travail de désagrégation s'accomplissait pour toutes les communions, le monde occidental ne serait plus ni catholique, ni grec, ni russe, ni protestant, il serait chrétien. Et, d'autre part, si pareil émondage pouvait s'effectuer en Asie, chez les autres peuples aryens, notre race entière cesserait d'être ou brâhmanique, ou bouddhiste, ou mazdéenne, ou chrétienne, elle serait simplement religieuse.., Mais que les sectaires fanatiques se rassurent, nous sommes encore bien loin d'un pareil avenir.

Quant à ce que sera la destinée du christianisme, il n'est vraiment pas difficile de le pronostiquer. S'il est vrai que la religion fondamentale était *une* à son origine, la loi qui entraîne le christianisme vers une désarticulation toujours croissante, est exactement la même que celle qui a subdivisé en tant de branches l'institution primitive des Indous, des Perses, des Grecs et des Latins; or, cette même loi s'exécute sans nulle interruption depuis plusieurs milliers d'années et si ce mouvement se continue — ce dont il n'est guère permis de douter — il amènera les sectateurs de toutes les religions à une seule et inéluctable chose : *la religion individuelle.*

Tel est l'ordre du monde moral ; mais la cause qui a fait naître la première et unique religion étant de nature idéale et la parole de Jésus : « Mon royaume n'est pas de ce monde », continuant d'être vraie, les chutes succes-

sives des institutions sacerdotales ne sauraient porter atteinte à cette religion transcendantale. La doctrine qui la constitue demeure et vraisemblablement demeurera toujours, parce qu'elle est le résultat d'une vue spontanée des phénomènes et des lois de la nature éternelle.

Nous ne dirons qu'un mot des peuples noirs qui, de temps immémorial occupent le Sud de l'Asie et une grande partie de l'Afrique et qui, adonnés à un grossier fétichisme, y ont noyé jusqu'au dernier vestige de la doctrine primitive. Chaque race d'hommes prend de la religion ce qu'elle est capable de s'assimiler. Alors que les uns, appelés à juste titre les fils de la lumière, y prennent la métaphysique, avec les symboles et les rites spiritualistes qui s'y rattachent, les autres n'y voient qu'anthropomorphisme et allégories mythologiques ou sacerdotales, tandis que d'autres encore n'y puisent que des superstitions grossières au service desquelles ils approprient des cultes barbares qui ne seraient que grotesques, s'ils n'y avaient associé d'abominables sacrifices sanglants où aux victimes animales succédèrent bientôt des victimes humaines. — — Tels hommes, telles religions, ou plutôt telles parodies, presque toujours ridicules et parfois odieuses d'une idée pure, d'une conception grandiose que quelques rares initiés, seuls, ont pu comprendre ou tout au moins respecter.

Ajoutons que les Sémites, surtout ceux de l'Idumée, race imparfaite, bornée et matérialiste, ont fourni leur bonne part, disons plutôt leur triste part, dans cette lamentable déformation des doctrines spiritualistes.

Le rôle joué par la Galilée et par la Syrie aux premiers jours du christianisme, le peu de temps que Jésus passa dans Jérusalem, la similitude de ses doctrines avec celle des Esséniens, dépositaires des traditions aryennes et enfin les rites primitifs et les symboles tels qu'ils sont figurés dans les catacombes de Rome, tout s'accorde à prouver que la religion du Christ ne nous est pas venue des Sémites dont le développement intellectuel s'arrête dès l'âge de dix ans, par suite de la soudure des os de leur crâne qu'ankylose prématurément leur incurable imperfectibilité.

Ce sont des portions de la doctrine aryenne que renfermait « l'ancienne loi » que Jésus est venu non pas détruire, mais compléter. Le mosaïsme d'Israël ne pouvait convenir qu'au peuple de races mêlées dont Jérusalem fut la capitale. Aussi, quand la religion nouvelle fut prêchée en Palestine, rencontra-t-elle pour premiers adversaires les Sémites de la Judée. Ce sont eux qui mirent à mort le promulgateur du nouvel évangile, tandis que les Grecs et quelques Israëlites des pays helléniques adoptèrent sa foi et formèrent les premières Eglises.

La métaphysique que dévoilent les premiers monuments écrits ou figurés du christianisme se rapproche bien plus de celle de la Perse et de l'Inde que la sèche doctrine du Sémitisme. La nature de Dieu n'y est pas encore énoncée

d'une manière dogmatique; mais le Christ y est tellement assimilé au principe commun de la vie et de la pensée que, dans l'Evangile selon Saint-Jean, il est identifié avec la vie, la lumière et la raison, suivant la doctrine panthéiste des Alexandrins, tandis que celle de Rome s'est de plus en plus rapprochée du Sémitisme qui repose sur la personnalité absolue d'un Dieu séparé du monde.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que livré à lui-même et soustrait à toute influence étrangère l'esprit de l'Arya va droit à l'unité absolue de l'être et de la substance. De là résulte que lorsque, nous, Aryas nous comparons entre eux, le Coran, la Bible et le Véda, nous repoussons le premier, où nous ne voyons que l'œuvre d'une race inférieure à la nôtre. La seconde nous étonne sans trop nous charmer, parce que nous sentons que les hommes qui y sont nommés ne pensaient nullement comme nous, tandis que dans les hommes du troisième toute la science moderne a de prime-abord reconnu nos ancêtres. C'est d'eux que nous est venue la lumière qui au travers des milieux changeants s'est propagée jusqu'à nous. Certains de ces milieux ont laissé passer le rayon à peine modifié; d'autres l'ont brisé, décomposé, presque complètement altéré, tandis que d'autres, enfin, où toute lueur a dès longtemps été éteinte, sont demeurés dans de profondes ténèbres.

C'est à la science qu'il appartient de reconnaître par quels chemins l'idée religieuse partie d'Asie nous est plus ou moins directement arrivée et de chercher les causes qui, dans chaque pays, l'ont plus ou moins modifiée. C'est à elle enfin de reconstituer l'unité première de la doctrine, car c'est autour de ce centre que l'humanité gravite et cherche à coordonner ses mouvements.

Ed. Grimard.

(*A suivre*).

LA CATASTROPHE DE LA MARTINIQUE

Réflexions

L'épouvantable cataclysme qui, en quelques secondes, a détruit Saint-Pierre, causé la mort de plus de 40.000 personnes, plongé dans la douleur et la détresse une multitude de familles, mis la patrie en deuil et jeté dans la consternation le monde entier, un tel malheur ne saurait laisser indifférents ceux qui ont adopté, comme principale règle de leur conduite, la charité, c'est-à-dire la solidarité la plus étroite entre tous les membres de la grande famille humaine. Sans doute, comme spirites, nous pensons que la vie terrestre est peu de chose en comparaison de la vie de l'au-delà, mais nous nous sentons, avant tout, des hommes, c'est-à-dire les frères de ceux qui viennent de disparaître d'une façon si brusque, si inattendue et si lamen-

table, les frères de ceux qui pleurent des êtres aimés, les frères surtout de ceux qui n'ont pas le bonheur de partager nos consolantes croyances. De ces derniers hélas! combien y en avait-il parmi les victimes du désastre? Combien y en a-t-il parmi ceux qui les pleurent? — Que les survivants reçoivent, avec nos secours (la part prise par nous tous à la souscription nationale), nos pieuses et sympathiques condoléances, tandis que nous prions Dieu pour lès victimes, lui demandant d'éclairer ces pauvres âmes si violemment troublées et de les rasséréner en faisant succéder pour elles aux heures d'angoisse et d'épouvante les heures d'allègement, de paix et d'espérance.

Se figure-t-on l'horreur des derniers jours d'une ville active et populeuse comme Saint-Pierre. Sur le point du globe que cette ville occupe, les tremblements de terre ont été jadis fréquents; mais ce sont vieux souvenirs presque oubliés; depuis cinquante ans, le volcan de la montagne Pelée est éteint; depuis longtemps, il n'est plus question d'éruption; la sécurité est complète. Soudain, le volcan se ranime, reprend vie et lance une pluie de cendres qui vient produire dans la ville de Saint-Pierre d'étranges et surprenants effets de neige. Ce phénomène excite d'abord la curiosité; mais comme il continue et augmente d'intensité, on commence à s'inquiéter. La population s'agite en divers sens. — Cela ne durera pas; il n'y aura peut-être rien. Cependant de sourdes détonations souterraines annoncent que tout n'est pas fini. Peut-être faudrait-il fuir? — Vous vous représentez cette agitation. Dans les familles bourgeoises, composées du haut commerce ou de l'industrie, de magistrats, de militaires et de fonctionnaires de tous ordres, on se demande quels événements se préparent; on se prend à songer qu'on risque d'être enseveli sous la cendre ou de périr asphyxié; on évoque instinctivement les souvenirs d'Herculanum et de Pompéi; puis on se ressaisit, on se raille de sa peur, de sa pusillanimité. Il faut se garder des exagérations : ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Cependant on fera bien de songer aux choses de l'âme peut-être un peu négligées, de prier, par exemple, de prier souvent, de penser à l'autre vie, de fréquenter les églises et leurs pasteurs. — Il n'y aura rien ; mais il peut y avoir quelque chose. On ne sait pas. Qu'on soit toujours prêt. — Le petit commerce, la petite industrie vont toujours; les ouvriers travaillent; on ne peut pas chômer : il faut bien vivre. Parmi ceux-là on est moins inquiet, moins soucieux : on a si peu à perdre. Puis on ignore le danger et on s'obstine à n'y pas croire. Le mouvement des affaires, dans la ville et sur le port se poursuit; on entend rouler, sur le pavé des rues et des quais couverts de cendres, des voitures qui font le même bruit que celui auquel, dans nos cités, nous sommes habitués, certaines matinées d'hiver où le sol est recouvert de neige. — Cependant riches et pauvres, oisifs et

travailleurs se rassemblent et forment des groupes où l'on discute et commente les craintes des uns, les prévisions et les espérances des autres. On dit que le gouverneur est à Fort-de-France. Puis, au moment de céder à la panique, on apprend avec un immense soulagement qu'il est rentré à Saint-Pierre. Si le gouverneur est ici, c'est que, comme on le pensait, il n'y a rien à craindre. — Et puis craindre quoi? — On se rassure et l'on va rassurer les siens; et il semble un moment qu'on s'est forgé des chimères en croyant à un péril quelconque tant on est habile à se donner à soi-même le change sur les craintes dont on se sent obsédé. D'ailleurs, peut-on songer à quitter sa demeure, son emploi, tous ses biens, pour aller où? s'abriter comment? et vivre de quoi? Est-ce que ceux qui pourraient fuir sans courir beaucoup de risques ne restent pas chez eux? Donc on a bien le temps de prendre un parti aussi extrême. Et c'est ainsi; si le péril n'est pas imminent, ou si la panique ne s'en mêle pas, l'homme — on en a que trop souvent la preuve — demeure l'esclave soumis d'intérêts égoïstes et d'habitudes invétérées qui sont pour lui des lois. Cependant nous voici au 8 mai. La nuit a été chaude et lourde; les roulements du tonnerre n'ont cessé de se faire entendre, et la cendre continue de s'abattre sur la ville qu'elle recouvre d'un épais linceul. Les habitants suffoquent; c'est le matin, beaucoup courent dans les rues ou vers la mer. Soudain la terre tremble, la foudre gronde avec fracas, l'air s'embrase, et fait place à un gaz délétère et absolument irrespirable, la montagne-Pelée est en feu, la chaleur devient intense; un souffle de mort, prompt comme l'éclair, arrête brusquement la vie dans un large rayon qui embrasse toute la ville, le port et la rade. Tous les êtres vivants qui emplissaient la ville, sont asphyxiés brûlés, foudroyés. En quelques secondes, tout, tout est détruit. De toute cette population qui comptait il y a un instant des hommes vigoureux, des femmes bien portantes, des jeunes gens pleins de force et d'espérance, de gracieuses jeunes filles, de joyeux enfants, d'innocents bébés, des malades, enfin des mourants, de tous ces êtres qui vivaient la même vie, qui s'aimaient, qui partageaient les mêmes travaux, (quelquefois les mêmes querelles), les mêmes études ou les mêmes soucis, eh bien! il ne reste plus qu'un entassement de cadavres informes et défigurés dans un immense et lugubre cimetière, dans une vaste et colossale fosse commune! Est-ce possible, mon Dieu? quoi! vous que nous appelons Notre Père tout-puissant, notre Père miséricordieux, vous pouvez déchaîner de telles calamités sur vos malheureuses créatures? — Est-ce pour les châtier? — Mais pourquoi plutôt celles-ci que celles-là? — Quel mystère cachent donc ces fléaux, que les uns attribuent à la colère divine, et d'autres au hasard aveugle? — Comme si l'Intelligence suprême pouvait avoir nos passions! comme si le hasard, négation de l'ordre admirable que nous constatons dans l'univers, pouvait exister!

Réfléchissons un peu. Depuis le commencement de notre ère, c'est-à-dire depuis 19 siècles, on compte environ une douzaine de cataclysmes plus ou moins importants que celui qui nous occupe. A eux tous ils ont fait moins de victimes que n'en ont fait seulement en France les guerres que nous avons livrées depuis un siècle. L'Europe, il n'y a pas longtemps, a laissé, sans s'émouvoir, égorger deux cent mille Arméniens ; et compte-t-on le nombre des morts dans la dernière expédition de Chine et dans cette fatale guerre entre Anglais et Boers, entre civilisés, et qui a duré 33 mois? Ah ! s'il y a une divinité cruelle, c'est bien l'humanité ! — Oui, peut-être. Mais pourquoi toujours philosopher à propos de tout? pourquoi dans tous les événements faire intervenir une hypothétique providence, et prétendre, malgré tous les démentis infligés, que dans la nature on trouve toujours le remède placé à coté du mal ? Où donc était le remède à la Martinique ? — Les faits se chargent de fournir la réponse. La Martinique passe pour une île où les volcans éteints sont nombreux, où les tremblements de terre ont été fréquents au cours du XVIIIe siècle : premier avertissement aux populations qui n'ont pas craint d'habiter cette région. En 1851, éruption du volcan de la montagne Pelée, autre avertissement. Enfin, du 3 mai dernier jusqu'au 8, jour de la catastrophe, nombreux et très sensibles avertissements qui, si on en avait tenu compte, auraient contribué à réduire considérablement le nombre des victimes.

C'est donc à la science, aux savants qu'il convient de confier la mission d'étudier ce terrible phénomène des éruptions volcaniques, d'en fixer autant que possible les lois et d'en déduire les justes enseignements qui seront portés à la connaissance de tous. N'est-on pas pas garanti de la peste, du choléra, de la petite vérole, du croup, etc? Pourquoi, dans chaque gouvernement, ne prendrait-on pas des mesures analogues pour prévenir la ruine des cités et la destruction des grandes agglomérations? — Mais, avant tout, qu'on commence à prendre des mesures pour réduire les guerres et les massacres entre nations, et la planète, que certains regardent comme un purgatoire et beaucoup comme un enfer, sera en passe de devenir un monde habitable, presque heureux, un paradis, une terre promise.

En attendant il n'en est pas moins réel que la mort a fauché sans pitié des masses d'hommes, de femmes et d'enfants. Oui, mais qu'est-ce que la mort? — Ce n'est pas, comme les apparences nous le font voir, la cessation de la vie, l'anéantissement du *moi*; non, ce n'est qu'une simple transformation de l'être, la fin d'une étape pour l'âme. Ces victimes, sur lesquelles nous nous apitoyons sont des esprits qui avaient déjà vécu et qui avaient choisi leur destinée en venant sur cette terre d'épreuves. Qui sait si, contre les apparences, elles n'ont pas choisi la plus douce? — Est-ce que quelques-

uns d'entre nous, si non tous, lorsque, réunis à tous ceux qui nous sont chers, nous pressentons ou redoutons quelque accident, nous n'avons pas coutume de dire : — Peu importe que la mort vienne si elle nous prend tous ensemble ? — Et n'a-t-on pas retrouvé précisément cette pensée exprimée dans certaines lettres parvenues de Saint-Pierre et écrites très peu de temps avant la catastrophe.

Ce qui nous plonge dans l'épouvante, c'est la soudaineté de l'événement et la multitude des victimes, des morts. Vues avec nos yeux de chair ces choses sont lugubres, horribles. Mais continuons de projeter sur elles la lumière du Spiritisme. — Ces morts, en quelque nombre qu'ils soient, sont des vivants, plus vivants que nous, puisqu'ils sont débarrassés des chaines matérielles qui nous enveloppent, nous. Ils se sont simplement endormis et viennent de se réveiller dans l'autre vie, en gardant intacte la valeur intellectuelle et morale qu'ils avaient dans celle-ci. Ah! ils n'ont plus de biens matériels, plus de richesses, plus de trésors, de fonctions, de grades ou d'emplois, ni rien de tout ce qui les distinguait ici-bas. De tout cela, on n'emporte rien en mourant. Mais ils conservent tout ce qui fait l'apanage de l'esprit et du cœur : le fruit de leurs travaux intellectuels, leurs qualités et leurs vertus. Le sort des esprits qui se désincarnent en masse n'est pas différent de celui des esprits que se désincarnent isolément. Tous sont accueillis par d'autres esprits sympathiques qui les guident et les entraînent dans la sphère qui convient à leur avancement moral. Si pour la plupart l'épreuve du départ est rude et profondément troublante, pour la plupart aussi la compensation dont ils vont jouir est douce, car les esprits qui se chérissent et que la mort n'a pas séparés ont la joie de se retrouver réunis. Ceux-là seuls sont malheureux que les appétits matériels continuent de dominer; mais ils ne sont pas abandonnés des bons esprits qui se font un devoir de les entourer et de faire servir à leur avancement moral, la leçon saisissante des événements qui ont causé leur désincarnation.

Et nunc intelligite, erudimini; et maintenant comprenez, instruisez-vous, vous qui pleurez des êtres chers disparus dans l'affreux désastre; comprenez qu'ils ne sont pas arrachés brutalement et sans retour à votre affection ; comprenez que, pas plus que vous, ils ne sont et ne peuvent être les victimes d'un Dieu vengeur. Comprenez que tout est bien dans la vie, que tout a sa raison d'être, et que la douleur même est utile, qu'elle est indispensable, parce qu'elle seule purifie les âmes et les grandit. Et si les doctrines que vous professez ou qui vous ont été enseignées ne satisfont pas vos cœurs endoloris, ne craignez pas de vous instruire à notre école; venez à nous, frères, venez à notre foi, car notre foi console.

Et vous aussi, pauvres terriens, qui marchez à tâtons dans l'ombre en quête de la vérité, vous qui attribuez les fléaux et les calamités à des forces

aveugles; vous qui croyez à tout ce qu'enseigne la science positive, mais qui, hors de là, doutez de tout et vous ignorez vous-mêmes; frères égarés, comprenez et instruisez-vous. Vous qu'un même sentiment de sincère pitié a émus, d'un bout du globe à l'autre, vous dont un même élan de solidarité généreuse a entraîné les cœurs, comprenez, puisque vous entrevoyez les premières lueurs du vrai, comprenez que l'esprit est tout, et que son immortalité est prouvée par la fragilité même de son enveloppe de chair; que l'univers est si grand, et la sagesse suprême si haut, qu'une existence unique ne saurait suffire, je ne dis pas à les connaître, mais seulement à pressentir leur infinie majesté; et puisque la science positive et matérialiste ne vous révèle pas tout, venez vous instruire à nos côtés; venez à nous frères, venez à notre science, source de lumière et de vie car notre seience éclaire, car notre science fortifie.

ALGOL.

VIEILLES NOTES

(Suite.)

Ce jeune sujet était connu de toute la ville de Saint-Denis, parce que je l'avais présenté à l'hôtel de l'Europe et dans la plupart des familles créoles qui donnaient des soirées et qui m'avaient demandé de faire quelques expériences de magnétisme.

Je viens de raconter de lui l'un des faits les plus curieux et, pendant plusieurs mois que je passai à l'île de la Réunion, avant mon départ pour Madagascar. Cossé, Mlle Loubelle et M. Radigué furent les meilleurs de mes sujets, ceux dont je puis parler à vos lecteurs avec quelque chance de les intéresser.

Cossé était d'une sensibilité remarquable et mon pouvoir sur lui était tel que l'ayant regardé dans un bal sans vouloir lui faire nullement la mauvaise plaisanterie de l'hypnotiser, il en eut la suggestion toute personnelle et il s'endormit dans les bras de sa danseuse qui ne s'aperçut de ce cas étrange qu'en remarquant la fixité des yeux de son cavalier, lequel continuait à danser comme un automate. Lorsqu'il passa devant moi je lui soufflai légèrement sur le front en lui disant : « Bonsoir, mon ami... Excellente valseuse que mademoiselle B. ! — Oui, mon capitaine. » Il ne se souvenait de rien. Il s'endormait et se réveillait comme s'il avait ressenti le léger choc d'un bouton électrique que j'aurais pressé par la pensée.

A Saint-Denis, le Barachois, pont en fer qui s'avance dans la mer, est le soir un lieu de rendez-vous agréable où la Société vient jouir de la fraîcheur

pendant la période lunaire. On s'y rencontre, on y fait les cent pas, on y respire la brise de mer qui repose de la chaleur du jour; les dames et les demoiselles y viennent en toilettes légères, la tête couverte d'une mantille. On y cause sans façons et l'on y amasse quelquefois de ces doux souvenirs que savent si bien vous laisser les gracieuses créoles.

Un soir, que j'y arrivais seul et rêveur, quelques demoiselles m'appelèrent de l'un des grands bancs qui bordent le Barachois et me prièrent d'appeler Cossé en lui suggérant l'idée de venir au Barachois.

« C'est très difficile cela, mesdemoiselles, c'est presque impossible, mais je vais essayer pour la rareté du fait, pour vous être agréable d'abord et pour constater si mon pouvoir, dont je doute un peu, serait capable d'aller jusque-là ». Je pris alors mon front dans mes mains en appuyant mes coudes sur le parapet du pont du Barachois et, mentalement, avec toute la puissance dont ma volonté était susceptible, je me transportai chez mon sujet dont je connaissais la demeure et, me persuadant que je lui adressais réellement la parole, et qu'il devait m'entendre je lui dis à voix basse, mais avec fermeté. « Cossé... Viens au Barachois... viens... tu m'entends? je t'attends. » J'avoue, je le répète, que je doutais fort que mon désir violent eût quelque efficacité sur le cerveau de Cossé qui, sans aucun doute, était bien loin de songer à son magnétiseur en ce moment-là.

Quelle ne fut pas notre surprise, j'ose presque ajouter et ma stupéfaction lorsque, dix à douze minutes plus tard, nous aperçûmes, marchant d'un pas alerte, mon écrivain de marine qui, me « flairant » pour ainsi dire, vint droit à moi, salua le groupe féminin, pressa la main que je lui tendais et me dit bien bas : « Vous m'avez appelé? »

Ajouter le moindre commentaire à ce fait serait l'amoindrir... Toutes les personnes qui, ce soir-là, aspiraient la brise sous la voûte étoilée dans notre petite île de l'Océan Indien s'en souviennent encore.

Après mon départ, mon pouvoir sur ce sujet disparut tout naturellement et Cossé ne subit celui de personne. Il est aujourd'hui au Tonkin, dans le service colonial, il a 37 ans, il est marié et père de deux beaux enfants. J'ai eu de ses nouvelles il y a trois semaines, au Ministère des Colonies.

— Je vous présente maintenant mon second sujet, Mlle Louise Loubelle, grande et belle jeune fille, de 19 ans alors, blonde aux yeux vert de mer, au front penseur, plutôt taciturne qu'expansive, au tempérament nerveux, impressionnable, peut-être sur la pente légère de l'hystérie, sans qu'elle en eût donné toutefois des marques pendant les quatre mois que je l'hypnotisai... Les lauriers de la prima dona l'avaient un peu rendue jalouse et ce n'est qu'après avoir été ardemment sollicité par elle que je consentis à l'endormir et à la produire comme sujet dans la société créole. Elle se magnétisait seule par le système de Braid, avec sa bague, depuis qu'un soir la boucle d'oreille en diamant d'une dame l'avait mise en état d'hypnose.

Elle usait de ce moyen en mon absence, à toute heure du jour et resta la première fois endormie durant cinq heures, jusqu'à mon retour chez moi où m'attendait un petit domestique indien : « Viens vite, mam'zelly dort « et personne n'a pas cacable réveill' à li, » me dit-il, en ce joli jargon créole que tout le monde, là-bas a tant de plaisir à parler. « Je montrai à sa mère le moyen de réveiller la belle au bois dormant, qui devint en quelques jours une voyante extra-lucide. Jamais personne ne put soupçonner sa bonne foi parce qu'elle pratiquait par amour de l'art et un peu par orgueil d'être appelée « la belle Sibylle ».

Dans les premières semaines, son esprit vagabond s'attachait à mon individu qu'elle suivait comme une ombre. Elle tenait des monologues dans le genre de ceux ci, que sa mère me répétait après les avoir notés pour la plupart : « Voici le capitaine qui sort de sa « case »... Il est en tenue... Il prend le chemin de la petite Ile... Il entre à la caserne, il parle au factionnaire... Il monte l'escalier. Je le vois dans une grande salle, il s'assied, il écrit... Il prend une carte de géographie » et elle riait aux éclats.

Un autre jour : « Le capitaine va monter à cheval... cette bête n'est pas la sienne... C'est un grand cheval noir... qui ne veut pas se laisser monter. . Oh ! maman ! le cheval se cabre, le capitaine est à terre !... Il s'est relevé... Il n'a pas de mal, il s'est remis en selle... Il part, il traverse le petit bois de filaos... Il est au galop... Il va passer dans la rue... Regarde maman, il passe sous la fenêtre. »

Et toutes ces choses défilant en rapides images cinématographiques dans le miroir de Psyché qu'était le cerveau de cette fille étaient toujours vraies.

Je vais rappeler d'elle un fait de haute volée magnétique qui eut lieu chez le chef de la gendarmerie, le colonel Moriali, à l'une de ces réunions si intimes, si charmantes où l'on trouvait toujours un accueil qu'on n'oublie point.

Mlle Louise étant en état de sommeil avec les yeux très grands ouverts et hagards, une ravissante femme, Mme Dilin, épouse d'un commissaire général (elle n'est plus, hélas ! l'impitoyable faucheuse l'a ravie à ses amis) demanda en souriant, si le gracieux sujet pouvait aller chez elle, à Alby, pour lui donner des nouvelles de son père ?

Mlle Loubelle, aujourd'hui la femme d'un général, n'avait jamais quitté les rivages de son île lointaine. « Volontiers, répondit-elle, et, par sa propre pensée ou dans le cerveau de la questionneuse, elle se vit à Alby, sur une place, qu'elle décrivit fort exactement, bien que le jour tombât, disait-elle ; elle arriva devant la maison désignée, sembla s'arrêter et considérer cette demeure dont elle décrivit la simple architecture, fit le simulacre de monter deux marches et tira horizontalement un bouton de sonnette ; ce geste surprit Mme Dilin, qui n'avait point songé à cette particularité remarquable. Pourquoi la main de la dormeuse n'avait-elle pas pressé sur le bouton — ou

tiré un cordon., ou simplement frappé? La porte s'ouvrit sans doute devant l'invisible visiteuse qui dit : « Voici une servante âgée de 50 ans « environ, avec un foulard jaune, à pois sur la tête... ses cheveux sont gri- « sonnants. J'entre, continua-t-elle, porte à gauche, porte à droite, petit cor- « ridor, escalier au fond. La porte de droite s'entr'ouvre, je vois un mon- « sieur à cheveux blancs, assis et accroupi devant un petit poêle en faïence « blanche. Votre sœur, madame... Ce ne peut-être que votre sœur tant elle « vous ressemble, est auprès de votre père... Elle est blonde et jolie comme « vous ».

« — Assez! assez, s'écria Mme Dilin qui avait des larmes dans les yeux... « Merci! Je crois. C'est mon père, c'est ma sœur avec notre vieille Brigitte. « Je suis bien heureuse, mais je n'en veux pas savoir davantage. »

— Cette séance eut deux parties, voici la seconde non moins intéressante, voulez-vous l'écouter? Un chef de bataillon natif d'Albi comme Mme Dilin et jusque-là incrédule de parti-pris, voulu à son tour interroger Mlle Loubelle que j'éveillais de la façon que m'avait enseignée Cossé pour lui-même et qui assurait toujours un retour calme et exempt de fatigue en l'état de veille. Je pratiquais de légères passes sur le front, l'occiput et les vertèbres du cou et de la colonne et le sujet s'éveillait en souriant comme sortant d'un rêve agréable.

Après un quart d'heure de repos, je la priai de se rendormir; elle fixa une belle pierre topaze qu'elle portait à la main gauche et, replongée dans le sommeil, elle demanda au commandant Bérail : Que désirez-vous? — « Que vous fassiez, avec moi, le tour de cette place (toujours à Albi) et que vous me disiez, Mademoiselle, ce que vous y voyez de particulier. — J'avoue « que je ne vois guère clair, pourtant, il me semble distinguer là, au bout « de la place, à droite, un peu élevée, sur un haut piédestal, comme la « silhouette d'une statue qui se découperait dans le ciel sombre, mais je « vois mal... Tiens! comme c'est drôle, voilà un homme qui porte du feu au « bout d'une longue perche et qui vient d'allumer des lampes. »

Ce fait demande à être expliqué car il est caractéristique. Il était en ce moment à la Réunion, 10 h. 20 du soir; or, sa longitude à l'Est d'Albi étant de 52 degrés 50' donne une différence de 3 h. 53 minutes; c'est-à-dire que lorsqu'il était 10 h. 20 à Saint-Denis, il n'était encore que 6 h. 20' environ à Albi, moment auquel, en Septembre, on devait songer à allumer les becs de gaz.

Qui donc, parmi les nombreux témoins de ce salon créole aurait songé à cette différence de longitude, à ce retard solaire que signalait si nettement la voyante? Donc le gaz venait d'éclairer la place d'Albi et, sans doute, la statue qui attirait l'attention de notre nouvelle Isis était plus visible. Je lui rends la parole. « Cette figure me semble celle d'un officier, dit-elle, n'a-t-il pas la

« main gauche sur son épée ? Sa chevelure est comme attachée, son costume « est du temps de Louis XV ou de Louis XVI. Sa main droite tient une carte « déployée... Est ce ingénieur, un marin ? Mais une grille assez élevée me « dissimule en partie le bas du corps, et puis entre la statue et la grille, et « me cachant le piédestal, j'aperçois des objets bizarres comme des chaînes, « des petits canons... »

— « Brava, bravo ! s'écria le commandant albigeois, j'avais totalement oublié ces détails, c'est parfaitement cela. — « Et vous remarquerez, mon « cher commandant, lui dis-je, que n'étant jamais allé moi-même à Albi, je « ne puis suggérer les réponses du sujet. — « Eh bien, ajouta le comman- « dant. Si mademoiselle peut lire le nom qui est sur le piédestal, je m'avoue « vaincu et convaincu. »

— « Veuillez donc lire ce nom, mademoiselle, dis-je à la voyante, vous le pouvez. » — « C'est très haut... dit-elle en ouvrant démesurément les yeux. C'est long à lire, il y a beaucoup de mots écrits » — « Le nom, le nom seul, dis-je en pressant son esprit. » — « Attendez, c'est, c'est... et, épelant elle dit ... L... a... *La* R... o... u... s... e *La Rouse*. — Je me rapprochai d'elle, une pensée avait jailli de mon cerveau. — « Je crois, lui dis-je, que quelque « objet, une chaîne ou un barreau de la grille s'oppose à ce que vous lisiez « le nom en entier » et, prenant dans mes mains la tête de la jeune fille, je la déplaçai légèrement... La Pérouse ! s'écria-t-elle au milieu d'un tonnerre d'applaudissements des spectateurs émerveillés.

Quelques mois après j'étais promu chef de bataillon et m'embarquais pour Madagascar.

J'appris par un ami resté à l'île de la Réunion, que Mlle Loubelle était devenue un médium guérisseur très couru, mais, comme elle n'usait de ce don mystérieux que pour soulager les pauvres gens, personne, là-bas, ne songea à lui jeter la pierre du ridicule ou de la médisance. Elle reçut sa récompense en épousant un officier supérieur, qui avait de la fortune et de l'avenir et laissa dans sa petite île, en partant pour la France, le charme de la magicienne, se contentant d'emporter celui aussi précieux de l'épouse, de la mère.

Je tiens à ajouter que ces souvenirs — grâce à mes Vieilles Notes — ne s'étaient point effacés de ma mémoire, lorsqu'en 1896, devant aller avec quelques cyclistes faire une tournée de Pau à Tarbes et Auch, j'eus une violente envie d'aller à Albi et, mettant ce projet à exécution, je fis seul plus de 100 kilomètres de route pour contempler par moi-même ce que j'avais entrevu douze ans auparavant par les yeux de mon sujet, et j'eus la joie de reconnaître sur un côté de la place d'Albi, la petite maison paternelle de Mme D. et tout au bout la statue du célèbre navigateur La Pérouse,

telle qu'elle avait été décrite à 3.000 lieues de France, par une jeune créole endormie.

Vous le voyez, comme un simple feuilletonniste j'aime — lorsque je le puis — à donner un épilogue à mon histoire — je dirai donc encore que j'ai eu le plaisir de revoir l'hiver dernier, dans un salon parisien, Mme la générale ***, mon sujet de la Réunion... Un salut, un sourire, une poignée de main gantée, un adieu discret, c'est tout ce qui fut échangé entre nous... et je la quittai bien convaincu que son esprit ne suivait plus jamais mon ombre.

Que m'ont laissé ces expériences si curieuses ainsi que celles que j'ai à vous conter encore, si cela ne doit pas provoquer trop de bâillements d'ennui ? des souvenirs fugitifs et rien de plus ; la vérité que j'ai cherchée et après laquelle je cours encore, n'est-elle qu'une illusion ?

Derrière nous, le ciel s'enfuit mystérieux,
On a beau s'arrêter pour chercher dans la nue
L'image du passé, il faut fermer les yeux
Le songe est effacé... la nature inconnue !

(*A suivre.*)

LÉOPOLD DAUVIL.

PHENOMÉNOGRAPHIE

SECONDE SÉANCE

La seconde séance eut lieu le 28 mai suivant, à la même heure que la première. Y assistaient : Mme Maria et Mlle Nilda : les deux sœurs Mlles Rosina et Lina Bonardi, nièces de Mme Maria et cousines de Mlle Nilda ; Mlle Teresina Gatti et son père ; Mme Angelina et l'auteur.

— Enchantée du résultat de la séance précédente, et désireuse de faire voir des faits extraordinaires, la maîtresse de maison avait invité les quatre personnes nouvelles que nous venons de nommer, toutes de la plus parfaite honorabilité, et qui n'avaient jamais assisté à de pareilles séances.

Nous nous assîmes tous à la table, et ce fut moi qui assignai à chacun sa place, afin de faciliter un contrôle réciproque. Chacun de nous garda sa place jusqu'à la fin de la séance. Voici l'ordre des places, en partant de ma droite : 1) Mlle L. ; 2) Mme M. ; 3) Mme A. ; 4) Mlle G. ; 5) Mlle R. Nous posâmes les mains sur la table, en faisant la chaîne. M. Gatti n'en faisait pas partie ; mais il se tenait près de sa fille.

MOUVEMENT

Au contact de nos mains, le guéridon ne tarda pas à se mettre en mouvement, se soulevant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. A plusieurs

reprises il cessa complètement de toucher le parquet, alors même que nous retirions nos mains. Ces lévitations ne durèrent que très peu de temps.

On ne tarda pas à laisser de côté le phénomène du mouvement, celui des empreintes sur le noir de fumée nous intéressant bien davantage. On pouvait d'ailleurs l'obtenir dans des conditions plus difficiles eu égard aux assistants en général, et plus satisfaisantes pour moi en particulier.

Empreintes

Je plaçai donc sous le guéridon trois feuilles de papier couvertes de noir de fumée (une pour chaque épreuve); la première feuille était dans une petite boîte de carton fermée.

Au commencement de chaque épreuve, j'ordonne de faire la chaîne, et sur l'ordre de la force mystérieuse, je fais éteindre la lumière. Sans dire aux personnes présentes ce que j'allais demander à la table, j'exécute le programme suivant.

(Première épreuve, 9 h. 30). Je demande une empreinte quelconque sur la feuille de papier renfermée dans la boîte.

La table se met en mouvement avec une violence et un désordre tels qu'il semble que la force veuille tout gâter. Pour l'arrêter, j'enlève le guéridon. Comme il fallait s'y attendre, aucune empreinte ne s'est produite.

(Seconde épreuve, 10 h). Je demande qu'on trace un cercle sur une feuille de papier pliée.

Le cercle est dessiné. Le centre, il est vrai, est déplacé. La courbe blanche mesure à peu près 6 millimètres dans sa plus grande hauteur, le diamètre est de 3 centim. (5).

Je demande qu'on trace sur la même feuille deux cercles concentriques.

Le phénomène se produit, mais d'une manière incomplète; il manque 1/5 au cercle extérieur et 2/3 au cercle intérieur. Chacune des courbes blanches respectives mesure au plus 4 millimètres environ de hauteur. (6).

En outre, je demande qu'on esquisse, toujours sur la même feuille, un cercle plus fin que les autres, à peu près comme ceux qu'on peut tracer avec un crayon ordinaire.

Le cercle est esquissé, sauf que la courbe n'est pas rentrante. La hauteur du blanc va graduellement de 0 millim. à 2 millim. environ. Le diamètre du cercle est d'environ 2 centim. 50 (7).

Je demande que sur la même feuille on écrive enfin : Lina.

Ce nom est écrit en lettres cursives minuscules, avec un léger tremblement : il se lit à l'envers. La hauteur moyenne des lettres est de 2 centim. (8).

(5) (6) (7) (8) Voir fig. C, table susdite.



(Troisième épreuve, 10 h. 30). Je demande qu'on dessine sur une feuille ouverte une croix avec des points aux extrémités.

La croix est dessinée. Elle a quatre extrémités, longues en moyenne de 5 centim. ; les points s'y trouvent parfaitement. (9).

Je demande qu'on laisse sur la même feuille l'empreinte d'un doigt mignon.

Le résultat est complet. L'impression paraît être celle d'un tout petit doigt posé de profil ; les proportions, 3 centim. (10) de long sur 4 millim. d'épaisseur, sont celles d'un doigt d'enfant. Assurément aucune des personnes présentes n'a un doigt aussi petit.

Près de l'empreinte du petit doigt l'on remarque d'autres empreintes plus vagues ; deux d'entre elles ressemblent à des phalanges posées de face sur la couche de noir de fumée (11).

Je demande qu'on trace des signes quelconques sur la même feuille.

Cela a lieu. De fait, dans le prolongement de la branche inférieure de la croix, on aperçoit des lignes confuses, et une ellipse très distincte (12).

Nous cessons allors de provoquer les phénomènes. Les assistants profitent de ce répit pour tâcher d'expliquer les faits.

Ne pouvant y réussir, et incapables d'en nier l'authenticité, ils finissent par les proclamer merveilleux. Cependant Mlle Lina dit qu'elle les croit produits par le magnétisme.

APPENDICE

Sur ces entrefaites, et vers minuit, entre dans le salon M. Andreino Bonardi, négociant en bois, directeur de la Société de tir, et officier dans les bersaglieri d'Alexandrie. C'est le frère des jeunes filles dont nous avons parlé plus haut ; et il vient les chercher pour les reconduire à la maison. Mis au courant par les assistants de ce qui vient de se passer, il dit qu'il y a là pour lui une action inexplicable, qui dépend peut-être de Mlle Nilda, plutôt qu'un phénomène spirite. Il propose donc à l'agent inconnu de répéter ce que lui (M. Bonardi) écrira secrètement sur une page de son portefeuille.

Les nouveaux venus quittent alors le salon, dont je ferme les portes ; nous restons seuls tous les quatre. Nous nous asseyons à la table, dans l'ordre suivant : Mme Maria et Nilda ; Mme Angelina et moi. Les mains des deux premières sont placées sur le guéridon ; Mme Angelina et moi-même les tenons.

(AUTRES EMPREINTES)

Sur ma demande, la force inconnue affirme qu'elle peut satisfaire le désir de M. Bonardi. Dans l'obscurité et dans le silence, avec la rapidité de l'éclair, et avec une parfaite netteté, elle trace sur le noir de fumée le nom « Nilda »,

(9) (10) (11) (12) Voir fig. D, table susdite.



qui se lit à l'envers; mais ce n'est pas celui qui se trouve dans le portefeuille : « Hans ».

On recommence l'épreuve; et, dans cette circonstance, M. Bonardi se joint à nous quatre.

La force écrit le même nom, comme précédemment ; mais il ne correspond pas à ce qui a été écrit secrètement dans le portefeuille, — un nombre.

Conclusion

Si l'on veut tenir compte des seules empreintes, celles-ci, du moment qu'on ne se lance pas dans des théories imaginaires et d'une excessive complication — s'expliquent plus facilement par l'intervention d'une action métaphysique, — terme qu'on peut appliquer à un domaine situé au-delà des frontières de la science officielle. En effet, il y a, contre la théorie, d'une action corporelle consciente ou inconsciente des assistants, les raisons matérielles suivantes, par exemple : le cercle étroitement fermé, et le contrôle des mains au moyen de la chaîne ; l'obscurité et la régularité incontestable des lignes ; la promptitude de l'exécution, et la position du papier noirci ; l'absence de traces produites par inadvertance, qu'une superficie enduite de noir de fumée ne manquerait jamais de déceler ; le silence. De même, contre l'action corporelle plus ou moins volontaire des assistants, il y a des raisons morales qui militent, les suivantes, par exemple : le désintéressement ; le caractère ; la position sociale ; les devoirs de parenté et d'hospitalité ; l'ignorance des sciences psychiques ; l'improvisation des épreuves ; l'expérience de ma part et de celle de Mme Angelina.

Les empreintes en question n'ont pas des caractères qui les différencient de celles qu'on produit communément, il semble, du moins.

Quant à l'insuccès de l'épreuve proposée par M. Bonardi, cet insuccès n'invalide pas le fait des empreintes comme telles ; la cause inconnue n'en avait pas moins agi, bien qu'elle ne l'eût pas fait conformément à notre demande ; et son action, considérée purement et simplement, et produite dans des conditions rigoureuses, avait été décisive. Plus décisive même que dans les autres épreuves de la séance, eu égard au nombre des personnes présentes ; car lorsque les assistants sont moins nombreux, la discipline est plus stricte ; on constate mieux, et les causes de perturbations mentales ont moins d'action. Alors, malgré la défiance de l'expérimentateur, le doute ne naît ou ne persiste pas.

L'agent mystérieux aurait-il pénétré l'opinion préconçue de M. Andreino, au lieu de ce qui était écrit dans le portefeuille ? M. Bonardi était d'avis que le phénomène avait pour cause un influx animique de Mlle Nilda. Ce n'est que plus tard, en m'en retournant, que je me posai la question, qu'ainsi je ne pus résoudre. J'en restai donc à ce point, savoir, que le nom « Nilda »

pouvait avoir été dicté inconsciemment par action télépathique, par celui qui avait proposé l'épreuve, à l'agent récepteur inconnu, qu'il pouvait ainsi avoir induit en erreur.

Professeur FALCOMER.

MONSIEUR DE ROCHAS

Nous lisons dans la *Tribune psychique* de juillet :

M. A. de Rochas a cessé d'exercer sa fonction d'administrateur de l'Ecole polytechnique. Ce savant, ancien lieutenant-colonel du génie, avait quitté l'armée et accepté sa charge à l'Ecole polytechnique, pour pouvoir accomplir avec plus d'indépendance ses magnifiques recherches, en ses heures de loisir, comme on dit. Temps de loisir, ces travaux d'une science si subtile et si pénétrante !

Par malheur, l'indépendance de l'ancien officier n'était pas encore suffisante. Il vient de donner au ministre de la Guerre sa démission d'administrateur à l'Ecole. Certaines exigences, ou peut-être mieux certaines tracasseries, ont amené ce résultat. Nous le regrettons pour l'Ecole et pour M. le ministre de la Guerre. Les procédés mis en œuvre contre M. de Rochas visaient, non pas l'ancien colonel, non pas l'administrateur, mais le savant. C'est un coup du matérialisme au spiritualisme. C'est un épisode du combat entrepris par le matérialisme et les religions alliées contre la pensée psychique. Le Dr P. Gibier et bien d'autres encore ont connu cette guerre sournoise.

M. de Rochas, à qui répugne l'attitude du martyre, même quand il est une victime, nous disait simplement avec un fin sourire : cela vaut peut-être mieux ainsi.

Peut-être bien. Mais cette constatation ne va pas sans quelque tristesse. Dans cette école, où se dépense et se forme tant de savoir, les préjugés de notre époque ont pu pénétrer aussi. L'admirable figure de M. de Rochas aura pu être déformée par l'ignorance. Parmi ces élèves et ces maîtres, tous gens de mérite cependant, combien auront su apprécier à sa valeur l'œuvre d'un génie ignoré ou méconnu ?

L'avenir seul dira, mais un prochain avenir, que l'ancien colonel du génie a lustré l'épée française de l'éclat de la plus haute science. Hier encore, quelque front de mathématicien se plissait à la pensée que là-haut, dans quelque coin de l'appartement réservé à l'administrateur, à la suite d'étranges rites mystérieusement accomplis, des fantômes se rendaient à de furtifs rendez-vous. Et c'est là tout ce qu'on savait sur l'auteur des recherches sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité.

Il nous appartient, à nous, de saluer de notre respectueuse admiration celui que l'Ecole perd sans l'avoir connu. M. de Rochas quittera bientôt Paris pour aller habiter son château de l'Agnèlas, dans l'Isère. A Paris, il laisse des médiums dont la formation et le développement ont coûté de longues années de patients efforts.

Il s'est préoccupé de confier tel de ces médiums à un homme distingué, désireux de poursuivre l'étude des phénomènes psychiques. Le mercredi, 4 juin, j'ai eu l'honneur d'assister, chez M. de Rochas, à une réunion organisée dans ce but.

Une séance fort intéressante eut lieu. Diverses expériences furent faites à l'aide de Mme L... Le corps astral du médium fut complètement extériorisé, et à certain moment envoyé dans l'atmosphère.

Nous avons pu constater que la main éprouve une sensation de froid au contact du corps astral. Ce corps fluidique demeure d'ailleurs relié au corps charnel par un lien fluidique. Il y a solidarité entre les deux corps. Toute action exercée sur l'un des deux corps exerce une répercussion sur l'autre.

M. de Rochas m'a raconté deux cures obtenues par lui en opérant sur le corps astral extériorisé.

Combien de problèmes soulevés au sujet de cette extériorisation de l'être humain à l'état fluidique!

Combien de questions délicates à résoudre!

Quelle est la question, quel est le problème dont la solution ait de plus graves conséquences?

N'est-ce pas le problème de la destinée humaine qui se dresse tout entier dans le fantôme astral de l'être humain?

Et voilà l'X majuscule auquel avait osé s'attaquer, dans cette maison de l'x, l'ancien administrateur de l'Ecole polytechnique.

JULES GAILLARD.

Fabrication artificielle du Principe de la Vie

Le professeur Jacques Lœb, chef de la section biologique de l'Université de Chicago, a, paraît-il, reproduit les manifestations de la vie physique dans certaines substances chimiques. Il a démontré que la source de l'excitation nerveuse et musculaire est électrique, et l'on croit que ses découvertes publiées il y a quelques semaines, ont une portée plus grande qu'on ne l'a d'abord supposé, que le Dr Loeb n'a pas révélé entièrement tous les

résultats auxquels il est arrivé, et qu'il n'a pas l'intention de s'arrêter en si beau chemin.

Il ne dit pas qu'il ait découvert le grand secret de la vie, comment elle commence et pourquoi elle finit, mais ceux qui ont vu les résultats de ses dernières expériences peuvent en tirer la conclusion qu'il est arrivé bien près de la plus étonnante découverte faite depuis un siècle. Il est certain qu'une nouvelle physiologie et une nouvelle pharmacologie sont nées. Nous aurons à revoir nos livres fondamentaux et notre méthode de guérir avec des médicaments.

« On publiera bientôt, dit le Dr Lœb à l'écrivain il y a quelques jours, un récit de la découverte que les enzymes (forces élémentaires de la vie) qui n'existent pas nominalement dans le corps humain peuvent être créées.

« Ce n'est pas moi qui publierai cela, ajouta-t-il. Le travail a été fait par un autre savant et je ne peux encore en parler. Vous voyez qu'il y en a d'autres qui travaillent ces grands problèmes. »

La vie peut-elle être créée à volonté ? Le savant peut-il enseigner la manière de se soustraire à la mort ? Y a-t-il un moyen raisonnable de prolonger la vie ? Ce sont des questions que tout le monde se pose. Autrefois on aurait répondu : Impossible ! Aujourd'hui le premier venu dit : c'est possible et le biologiste qui a suivi les travaux du Dr Loeb dit : c'est probable.

De toute façon, c'est la conclusion à laquelle conduisent les expériences du Dr Lœb. Voilà donc un savant qui, dans un certain sens, a déjà créé la vie. Il a pris des œufs non fécondés de hérissons de mer, et par des solutions chimiques il a pu y développer des organismes vivants tels que la nature les aurait développés.

Avec d'autres solutions, des sels et des chlorides et d'autres œufs non fécondés, il a obtenu des résultats analogues. D'autres savants ont vérifié ces conclusions par leurs propres expériences ; le résultat est actuellement acquis à l'histoire de la science, et l'on ne peut plus douter de ce qu'on appelle « la parthénogénèse artificielle » (Production de la vie artificiellement).

Mais le Dr Lœb est allé plus loin, plus loin qu'aucun biologiste antérieur. Il a trouvé que l'organisme vivant est du protoplasma à l'état liquide, que la mort arrive quand le protoplasma passe à l'état plus ou moins solide, et que la vie elle-même dépend de la charge électrique des particules protoplasmiques.

Il y a quelque temps on a démontré que c'est de cette façon que les poisons agissent sur les nerfs ; la substance colloïde dont les nerfs sont composés se solidifiant sous l'action des poisons. Nous voyons ici l'application de la nouvelle pharmacologie. Il n'est plus nécessaire d'administrer des drogues au hasard. On peut sans difficulté se rendre exactement compte de l'effet de tous les produits chimiques.

Le corps, sain ou malade, doit se trouver dans un certain état chimique que les nouveaux procédés de diagnostic montreront. Etant donné que ceux-ci seront bien faits, et cela semble facile, on voit que les médecines appropriées, portant en elles les charges électriques voulues, pourront être composées pour rendre le corps à sa condition normale.

Les savants nous auront montré une manière de gouverner la vie physique. C'est probablement quelque chose comme cela que veut dire le professeur Lœb, quand il dit qu'il veut « comprendre la vie, la tenir dans ses mains et en faire ce qu'il voudra ».

De quoi la vie dépend-elle donc ?

« La théorie actuelle, dit le Dr Lœb, est qu'une charge électrique conserve notre protoplasma en état liquide de façon à empêcher la coagulation. La vie dépend de l'état liquide dans certaines parties de notre protoplasma. La mort arrive avec la coagulation de ces parties, et les forces qui rendent possible les manifestations de la vie sont tout d'abord les charges électriques des particules de ce protoplasma ».

Si l'électricité est à la source de l'énergie vivante, l'appareil digestif humain ne doit plus être regardé comme un mécanisme producteur de chaleur. L'estomac est une dynamo et les nerfs en sont les conducteurs, les fils, qui font communiquer les différentes parties du corps avec la batterie d'accumulateurs qui est dans le crâne.

Le cœur est une grosse pompe musculaire qui bat d'une façon rythmique suivant les charges électriques produites par les décompositions chimiques du corps. Les poumons sont des espèces de soufflets qui aspirent l'oxygène et chassent l'acide carbonique par une raison semblable. La batterie du crâne est le siège d'une intelligence mécanique qui dirige les actions des extrémités et maintient dans le corps un équilibre électrique.

Nous avons donc en nous une pompe à air et une à liquide, une batterie et un réseau de fils, le tout opérant à l'électricité créée par des changements chimiques. Le corps a une certaine charge constante d'électricité quand il est dans une condition normale, comme la terre conserve, dit-on, une certaine balance électrique, et la maladie et la mort viennent d'un changement de cet état électrique. C'est donc une nouvelle physiologie.

La forme de la vie la plus simple est la cellule organique.

Le hérisson de mer en fournit de bons exemples. C'est avec cette forme de vie que le Dr Lœb a fait ses plus importantes expériences à Woods Holl, Mass. et dans l'Observatoire de la marine à Naples, en Italie.

Les expériences de cette espèce sont fondamentales, car toute vie n'est que du protoplasma sous une forme ou une autre.

Si le Dr Loeb a pu déterminer ce qui cause les mouvements de la petite masse du proto lasma qui compose le hérisson de mer, il pourra déter-



miner avec certitude la cause des fonctions de la vie dans les cellules plus complètes de la matière vivante.

Peu de personnes sans doute se sont arrêtées à réfléchir à ce que cette théorie entraîne de conséquences au point de vue de nos anciennes croyances sur la création et sur l'origine et la fin des Etres. Le Dr Lœb a fait ce qui a embarrassé tant de savants des siècles passés : il a relié le monde animé au monde inanimé.

« Sera-t-il plus difficile, demandera-t-on, d'harmoniser cette conception de la vie avec nos croyances religieuses actuelles qu'il le fut pour la théorie darwinienne de l'évolution de se faire accepter par le monde chrétien ? »

« Je n'ai pas à discuter cela, dit le Dr Lœb. Tout ce que je peux dire c'est que pendant longtemps je fus embarrassé d'expliquer les forces qui régissent le monde animé jusqu'au jour où je compris que ces forces étaient les mêmes que celles qui gouvernent le monde inanimé. »

Après la théorie vinrent les expériences. Le biologiste ramena la vie consciente à la base matérielle en animant cette dernière. Cette création n'a encore été que très rudimentaire, mais le résultat n'en est pas moins important.

La plus grande difficulté pour le biologiste est d'expliquer le caractère chimique de la vie. La plupart des phénomènes de la vie peuvent être reproduits dans le laboratoire du chimiste, mais à de telles températures que la vie devient impossible.

Personne ne peut expliquer pourquoi les fonctions du corps s'exécutent à une aussi basse température.

« Par exemple, dit le Dr Lœb, l'oxydation, principe fondamental de la vie, prend place dans le corps à une basse température. L'air est absorbé par les poumons et l'oxygène se fixe dans le sang très simplement ; mais si le chimiste veut reproduire cela, il lui faut une terrible chaleur. »

Jusqu'ici les savants ont eu l'habitude d'attribuer les différences de température des décompositions chimiques, suivant qu'elles se produisent dans les corps vivants ou indépendamment d'eux, à quelque mystérieux principe ou élément de vie. Ils appellent cet élément « l'enzyme », terme qui ne sert, dit Lœb, qu'à couvrir notre ignorance.

Le principal travail du Dr Lœb a consisté à découvrir la façon de produire les enzymes et il est ainsi arrivé à reproduire beaucoup des procédés de la Nature. Il a fait digérer la graisse par le platine finement pulvérisé, de la même façon que digèrent les glandes de l'estomac.

L'action des bactéries dans la putréfaction a été reproduite de même par le platine en poudre, et il a exécuté beaucoup d'autres fonctions de la vie.

En somme le Dr Lœb a fait ce que ses prédécesseurs n'ont pu faire, il a imité beaucoup de secrets de la nature à la température des corps vivants. C'est le principal motif de l'étonnant succès qu'il a eu.

« Notre matière vivante a au moins une qualité de commune avec les solutions de platine, dit le Dr Lœb, savoir, que c'est une substance colloïde, c'est-à-dire liquide. Un des caractères les plus importants de la constitution physique de la matière vivante est qu'une moitié doit être à l'état liquide, et cet état est analogue aux solutions colloïdes du platine, avec les mêmes forces qu'elles contiennent. Quelles sont ces forces?

« On a fait des expériences pour découvrir l'effet d'un courant électrique dans de l'eau contenant des cellules vivantes. Ces cellules, chargées négativement, se meuvent vers l'électrode positif. Quand elles arrivent en contact avec lui elles perdent leur tension électrique et meurent.

« La même chose arrive dans la pratique avec les solutions de platine. Les parties chargées négativement se meuvent vers le pôle positif et quand elles arrivent en contact avec lui le platine tombe au fond du vase.

« C'est à cause de la tension électrique que des particules d'un corps aussi dense que le platine peuvent rester en suspension. Les particules de toute solution traitées de cette façon se dirigent vers les pôles et quand les particules électrisées atteignent le pôle opposé, elles perdent leur électricité et nous avons le procédé de la coagulation. Pour la matière vivante, c'est la mort.

« Notre vie dépend de l'état électrique de notre protoplasma. La mort est le procédé de la coagulation. Il semble donc que les forces principales qui donnent lieu aux manifestations de la vie dépendent de l'état électrique de notre protoplasma et que la force qui rend la vie possible est avant tout la charge d'électricité.

« Ce serait ne considérer qu'un point de vue que de penser que toutes les manifestations de la vie peuvent s'expliquer par l'électricité. Il faut nous rappeler encore que les changements de température peuvent occasionner la coagulation. L'objet de notre étude se portera maintenant sur les forces qui existent dans la partie liquide du protoplasma. »

(*New-York Sun*) HERBERT WALLACE

On sait que nos chimistes français les plus illustres se livrent, de concert avec nos physiologistes, à de semblables recherches, avec un égal succès. Il n'y a donc rien d'invraisemblable à espérer que, d'ici peu d'années peut-être, la vie n'aura plus de secrets pour eux. Les théories spirites en seront fortifiées, non ébranlées; car, ainsi qu'il est aisé de s'en rendre compte, le but des efforts de la science est la découverte du moteur secret de la vie, ce principe vital, cette âme animale, ce principe animique, en un mot ce serviteur de l'Esprit qui préside, sans la participation de ce dernier, à toutes les fonctions physiologiques; c'est lui, cet inconscient, qui conserve et répare sans cesse nos tissus avec l'habileté d'un ouvrier expert. Mais il n'est pas le maître du logis, l'Esprit, il n'est que ce que spirites et occultistes ont depuis longtemps annoncé sous les noms de : fluide vital, médiateur plastique, périsprit ou corps astral. Le traducteur G. B.

Poésie.

Prier... n'est pas ouvrir un livre de prières...
Ce n'est pas murmurer des *Ave*... des *Pater*...
C'est contempler la lune errante dans l'Ether,
Ce merveilleux flambeau si doux à nos paupières !
C'est rêver, le regard attaché sur les cieux,
Quand y brillent les feux des multiples étoiles...
Ou, quand le blanc nuage y déroule ses voiles
Dont les volutes ont des plis capricieux...
C'est aimer regarder voir se lever l'aurore
Mettant dans le ciel, pour charmer notre réveil,
Les pudiques reflets de son regard vermeil
Qui, de pourpre et d'azur, lentement, se colore...
C'est sourire au soleil, lorsqu'il dore les monts,
Le ciel, la mer, les bois, les champs, les fleurs, les plaines...
C'est écouter la mer chanter ses cantilènes,
Autour des vieux rochers fleuris de goëmons,
C'est l'écouter encor, lorsqu'elle gronde... et roule
Ses impétueux flots sur les sables mouvants...
Quand son écume vole au souffle âpre des vents
Qui la sèment, jaloux, sur l'ondulante houle...
C'est écouter l'oiseau dire, dans les gaulis,
Son cantique d'amour pour l'Eternel Suprême...
Laisser les papillons soupirer bas : « Je t'aime ! »
Aux œillets embaumés, aux lys, d'amour pâlis.
C'est admirer la fleur : Rose ou Pariétaire...
C'est respirer l'encens qui monte de son cœur...
C'est la laisser briller au soleil, son vainqueur,
Qui la fait odorer sur le sein de la terre...
C'est aller, à pas lents, les yeux sur l'horizon,
Où l'astre d'or s'éteint... où la nuit va paraître...
C'est laisser frissonner, de respect, tout son être,
Pour le Créateur qui ne fit rien sans raison !
C'est aller vers tous ceux qu'étreignent les misères...
C'est secourir ceux que la faim fait chanceler...
C'est leur tendre la main... et c'est les consoler. .
C'est essuyer les flots de leurs larmes amères,
C'est désirer ne faire, ici-bas que du bien...
Car le bien est à tous... et chacun peut en prendre
Sa part, large ou modeste, afin de la répandre
Sur tous les cœurs brisés où ne vibre plus rien !
Prier... c'est travailler à l'œuvre sainte et forte
De la Fraternité, de la Foi, de l'Amour !...
C'est continuer Dieu... pour mériter, un jour,
De monter près de lui, quand la Mort nous emporte !
Si vous avez donné salutaire conseil,

Et rendu quelque espoir aux âmes éperdues...
Mis une obole dans les mains, vers vous tendues...
Combien vous goûterez un paisible sommeil!
Car vous aurez rempli, selon Dieu, la journée...
Et vous aurez la joie, à ce suprême instant,
Où vous murmurerez : « O, Père... es-tu content? »
De sentir qu'il bénit votre âme illuminée !

BLANCHE SARI FLÉGIER



CONCEPTION RATIONNELLE DE L'UNIVERS (1)

Si nous considérons dans ses manifestations générales l'Univers qui nous entoure, nous remarquons, avec la science moderne, que tout semble, de l'atome à l'astre géant, obéir à une impulsion, à une force mystérieuse et perpétuelle. Et si nous regardons de plus près ces manifestations diverses, nous constatons que cette force, qui porte différents noms, est en réalité unique ; et qui plus est, qu'elle règne dans le monde moral comme dans le monde physique. Dans les espaces stellaires, on l'appelle « gravitation » ; dans les espaces moléculaires, « affinité », « cohésion »; dans le monde moral, « sympathie » et « amour ». Il n'y a pas exagération à généraliser ainsi ; car si l'on suit pas à pas l'évolution à travers les trois règnes de la nature, les transitions étant toujours insensibles, il est réellement impossible de déterminer le moment précis où il faut cesser de dire « affinité » pour dire « amour ». En réalité, tout dans l'Univers, sensible et suprasensible, est mû par une seule grande force universelle : l'*Attraction.*

D'autre part, la science est unanime à admettre que tous les corps de la nature doivent avoir une origine unique, et pourront se ramener, en dernière analyse, à un seul et même principe,que nous appellerons *la Substance*, (sub, stans).

Si la Substance, répandue dans l'espace sans bornes, n'était mue que par la seule force d'attraction, elle finirait fatalement par se condenser en un seul bloc immuable, immobile, éternellement stérile. Nous savons, par le spectacle que nous avons sous les yeux, qu'il n'en est pas ainsi. Il a donc fallu que la Substance soit douée de quelque autre faculté lui permettant de se fragmenter et permettant ensuite à chaque partie d'évoluer séparément

(1) Cet article a été inspiré par la lecture d'un ouvrage fort remarquable, intitulé : « *Unité, Attraction, Progrès* », par Prosper Gayvallet. En vente à la librairie spirite, 1 franc et 1 fr. 25 franco.



vers une fin qui semble s'améliorer sans cesse. Cette faculté, nous l'appelons *le Progrès.*

Ainsi, un seul être : la Substance.

Une seule force : l'Attraction.

Une seule loi : le Progrès.

Ce triple principe, agissant dans l'espace infini, pendant le temps sans bornes, a donné naissance à une infinité de spécialisations de la Substance, douées, en vertu de leur triple origine, de la triple qualité :

1° *D'exister*, par la création de « centres d'attraction » dans la substance;

2° *De s'accroître*, ce qui permet à ces centres de s'adjoindre des éléments extérieurs utiles et plus faibles, en vertu de la force attractive;

3° *De se différencier*, ce qui les isole, les individualise, leur permet de rejeter ce qui leur est nuisible, par conséquent de se conserver, et finalement d'évoluer, en vertu du principe de progrès, qui leur est inhérent.

Ces adjonctions et éliminations, d'abord fatales dans les règnes minéral et végétal, deviennent instinctives dans le règne animal, puis intelligentes et libres, au fur à mesure que la conscience et la raison ont progressé dans l'homme.

La Substance étant une, est éternelle et infinie. En principe, elle est *imparfaite*, mais comme elle possède le Progrès dans ses virtualités, elle est indéfiniment *perfectible.* L'Univers, qui en résulte, n'est donc ni bon, ni mauvais; il s'achemine vers le moins mauvais. Le bien, comme le mal, y sont toujours possibles, étant donné, en vertu de la loi du progrès, que la partie peut souffrir, s'il doit en résulter pour le tout un mieux relatif. *Telle est l'explication bien simple du mal individuel.*

L'Univers a donc, en principe, comme point de départ, le mal, ou plutôt l'imperfection générale absolue; mais le progrès, qui est en lui, l'achemine inévitablement vers le bien absolu. Ceci est une manière de parler, car comme l'Eternité n'a pas plus de commencement que de fin, *il n'y a en réalité aucun absolu, ni en bien ni en mal.* Ceci démontre irréfutablement l'impossibilité de l'existence de l'Absolu, car comme nous serons toujours à un moment quelconque de la durée, le bien sera toujours mélangé de quelque mal, et le mal n'ira jamais sans quelque bien, et cela dans tout l'univers. C'est ce que nous constatons actuellement. Par conséquent les parties ayant toujours quelque défectuosité, l'ensemble, *le tout ne sera jamais parfait*, bien que s'approchant sans cesse de l idéal, l'absolu, impossible.

Nous avons dit que la Substance universelle est imparfaite, que le progrès est la loi du monde, enfin que l'Absolu n'existe pas, c'est dire suffisamment que Dieu ne saurait exister tel que toutes les religions et presque toutes les philosophies l'ont conçu jusqu'à ce jour. Cette conception d'un Etre absolu,

infiniment parfait, est la cause de toutes les erreurs, de toutes les contradictions, de toutes les absurdités, au milieu desquelles le monde se débat depuis des siècles. Au lieu de chercher un Dieu logique, conforme aux manifestations dont nous avons le spectacle quotidien, l'homme a cru naïvement qu'il lui suffisait de le douer de tout ce qui lui manquait à lui-même pour en faire un être divin; sans s'inquiéter si toutes ces perfections ne s'excluaient pas les unes les autres, et si elles n'étaient pas en contradiction avec le *Fait* brutal. De là toutes les arguties, toutes les subtilités, toutes les explications qui n'expliquent rien et ne contentent personne. L'homme était imparfait, il a fait Dieu parfait; il était mortel, il a fait Dieu immuable; il était mauvais, il l'a fait bon; il était fini, il l'a fait infini; en un mot au lieu d'être à l'image de la création, Dieu en est le contrepied.

« Dans les âges primitifs, dit P. Gayvallet, la première fois qu'on a voulu expliquer l'univers, il était naturel qu'en l'absence de toute science, on ait regardé le monde comme un immense meuble construit par un grand ouvrier.

« La comparaison n'était pas exacte, car si nous voyons construire des meubles, nous ne voyons pas les ouvriers créer les matériaux et les faire sortir du néant.

« Et en supposant même que l'univers ait été tiré du néant par un être supérieur, son existence ne serait pas expliquée d'une façon satisfaisante. Car pour que l'explication soit complète, il faudrait expliquer l'existence de cet être supérieur, et on se retrouverait dans le même embarras que pour le monde créé. Si cet être supérieur a été à son tour créé par un autre, il faudra expliquer l'existence de cet autre. S'il n'a pas été créé, c'est-à-dire si on aboutit à admettre un être existant par soi, par sa seule force, il est plus simple d'admettre que cet être existant par sa seule force, c'est le monde que nous voyons ».

(Or le monde que nous voyons, tout remarquable qu'il soit, n'est pas parfait, très certainement).

« On objectera l'ordre et l'harmonie de l'univers, qui doit avoir été organisé par un être intelligent.

« Mais ce dernier doit posséder en puissance le même ordre et la même harmonie, et il possède en plus l'intelligence et d'autres perfections. A plus forte raison peut-on lui faire la même objection qu'au monde matériel. En jugeant la nécessité de la création d'un être à son degré de perfection, plus un être serait parfait, plus il serait nécessaire que cet être ait été créé. Et l'on remonterait ainsi jusqu'à un être souverainement parfait, à l'*absolu*. Alors on peut faire des objections beaucoup plus graves.

« Comment le parfait peut-il produire quelque chose d'imparfait? Ou plus radicalement comment le parfait peut-il produire *quoi que ce soit*? Après

avoir produit, le parfait n'est plus égal à lui-même, il est devenu supérieur ou inférieur. S'il est devenu inférieur, il n'est plus parfait. S'il est devenu supérieur il n'était pas parfait à l'origine, et ce n'est pas en s'augmentant d'une œuvre imparfaite qu'il est devenu parfait.

« Pourquoi l'Absolu a-t-il créé le monde à un moment plutôt qu'à un autre? Ou bien il avait une raison, ou bien il n'en avait pas. S'il a agi sans raison, il n'est pas infiniment sage, donc pas parfait. S'il s'est déterminé avec raison, cette raison n'a pas agi de toute éternité, l'Absolu s'est modifié, donc il dépend d'un autre élément, et il ne serait plus absolu.

... Par conséquent, le monde n'a pas été créé, il a existé de toute éternité ».

(Et comme nous le voyons, et que nous voyons qu'il n'est pas parfait, qu'il soit Dieu ou que Dieu soit son auteur, Dieu n'est pas parfait).

« En admettant que l'Absolu n'ait pas créé le monde, peut-il exister cependant?

« Si l'Absolu existait, il devrait rester éternellement immobile et immuable, d'après sa nature même, qui est de n'être relié à rien, de ne dépendre de rien. Il ne devrait donc avoir aucune relation avec le monde matériel qui se meut dans un perpétuel devenir. Et ce monde lui serait complètement étranger, c'est-à-dire qu'il formerait une limite, une borne que l'Absolu ne saurait franchir. Or la nature de l'absolu est de n'être limité par rien.

« Donc l'Absolu ne peut exister que seul et non simultanément avec le monde. Et comme le monde existe, *l'Absolu n'existe pas*...

« L'Absolu ne peut pas non plus avoir de relations avec lui-même, comme un tout composé de parties, ou une substance composée d'attributs.

« En effet, dans ce cas, ou bien il existe en lui un principe d'unité distinct du pur agrégat des parties, ou bien il n'en existe pas.

« S'il n'y a pas, dans l'*absolu composé*, de principe d'unité, il n'y a plus d'*absolu*, mais un groupe de relatifs.

« S'il y a dans l'*absolu composé* un principe d'unité, ce principe seul, et non les parties, peut être l'Absolu, à condition de n'avoir aucune relation avec ces parties, et dans ce cas encore, l'Absolu ne serait pas conscient, puisque la conscience n'est concevable que comme relation...

« Donc *Dieu parfait et intelligent est impossible.*

« Par contre *Dieu imparfait et intelligent est possible.*

« Les autres attributs de Dieu absolu sont contradictoires deux à deux.

« Comment, en effet, la puissance infinie peut-elle toute chose et la bonté infinie est-elle incapable de faire le mal?

« Comment la justice infinie doit-elle infliger les derniers châtiments à tout péché, tandis que la miséricorde infinie doit pardonner à tout péché?

« Comment la sagesse infinie connaît-elle tout l'avenir, tandis que la liberté infinie peut, pour ainsi dire, dérouter toute prescience?

« L'existence de l'Absolu est donc impossible sous n'importe quelle forme.

« Le mal existe, nous n'avons qu'à interroger notre sens inconditionné et infaillible pour en être certains. Nous nous sentons de tous côtés bornés et malheureux. Le mal existe donc au point de vue subjectif, ce qui suffit à prouver son existence réelle, puisque rien n'est si certain que le subjectif.

« Comment l'existence du mal est-elle compatible avec celle d'un être infiniment parfait?

« Si Dieu veut le mal *ou le laisse faire*, il n'est pas infiniment bon ; si le mal se fait à son insu, il n'est pas infiniment sage ; si le mal se fait malgré lui, il n'est pas infiniment puissant.

« *L'existence du mal rend donc celle de l'Etre parfait impossible...*

« D'après les religions révélées et certaines doctrines philosophiques le mal vient d'une chute, résultat du mauvais usage que fit la créature de la liberté donnée par Dieu. Mais à cette explication on peut faire une objection irréfutable. Puisque, à un certain moment, le mal n'existait pas et que par conséquent il n'existait que le bien, comment le mal a-t-il pu naître dans le bien?

« On répondra qu'il existait déjà en puissance dans la liberté de l'homme, mais c'était déjà le mal, alors il a toujours existé, *et le bien absolu n'a jamais existé...*

« Considérez tous les êtres qui vivent sur la terre, et vous verrez qu'ils ne manifestent leur existence que par des souffrances continuelles.

« Ici c'est un malheureux torturé par une maladie incurable, la douleur aiguë et lancinante lui arrache des cris perçants. Là c'est un heureux de ce monde atteint au cœur par un désespoir qui le ronge et le conduira à la tombe. Et parmi les animaux, que de souffrances, d'autant plus atroces qu'elles sont muettes (1) !

« Une malédiction s'appesantit donc sur tout ce qui vit sur la terre?

« Des sages affirment que c'est une épreuve imposée par Dieu, et de aquelle le dénouement sera ou le bonheur ou une nouvelle série de souffrances. Ils ajoutent que ce Dieu *est infiniment bon, qu'il ne punit pas, mais qu'il savait d'avance* qu'en nous soumettant à ces terribles épreuves, *le résultat serait, pour la plupart des hommes, une nouvelle série de souffrances.* D'ailleurs, pour les animaux, les souffrances sont en pure perte, puisqu'ils ne peuvent avoir de mérite.

(1) La doctrine de la réincarnation a eu pour but de justifier Dieu, supposé parfaitement bon, du mal universel. Mais elle ne saurait s'appliquer qu'à des êtres libres, et n'explique rien dans le cas des animaux. La théorie de Dieu imparfait parait donc, dans ce cas encore, plus vraisemblable. La réincarnation de toute une population de criminels, dans la catastrophe de Saint-Pierre, dépasse aussi toute vraisemblance, d'autant plus que tous les animaux ont péri avec les hommes.



« A de telles paroles beaucoup d'autres sages répliquent qu'aucun Dieu ne peut être capable de tant de cruauté, de tant d'injustice ou de tant d'imprévoyance. Et ils en concluent qu'il n'existe pas de Dieu.

« S'ils veulent dire qu'il ne peut exister de *Dieu parfait*, ils ont pleinement raison.

« Mais s'ils veulent dire qu'il n'existe aucun principe au-dessus de la matière et de la force mécanique, ils ont certainement tort.

« L'athéisme est né de ce préjugé, je dirai plus, *de cet immense sophisme*, vulgarisé surtout par Platon et Aristote, puis par les Pères de l'Eglise, à savoir : *Dieu est parfait ou il n'existe pas.* »

Il y a place en effet pour une conception intermédiaire et qui explique le monde tel que nous le voyons : *Dieu imparfait.*

Si cette conception n'a pas encore pénétré dans les cerveaux, s'il est probable qu'elle sera accueillie par les uns comme un blasphème, et par les intelligences plus ouvertes comme un paradoxe choquant, ce n'est pas qu'elle ne soit entièrement logique et rationnelle, mais c'est que l'éducation séculaire nous a fait considérer comme axiomatique que Dieu et Perfection sont deux expressions synonymes. Et comme on le disait récemment à propos des preuves spirites : « Ce qui apporte l'évidence à notre esprit, c'est moins la force de la preuve que la force de l'habitude. Une vérité nouvelle, contraire à nos habitudes de penser, ne peut nous pénétrer que lentement et après avoir été repoussée plusieurs fois. »

Si cependant les catholiques voulaient bien envisager notre conception comme l'explication ésotérique de leur doctrine, ils seraient stupéfaits de constater qu'elle fut probablement à l'origine de leurs dogmes. Si nous remplaçons les mots *substance*, *attraction* et *progrès* par *Père*, *Fils* et *Saint-Esprit*, — ce qui est logique, puisque la substance est la cause première, que l'attraction, comme le Fils, attire tout à elle, et que le progrès, comme l'Esprit, vivifie, conserve et conduit l'Univers, — on se rend compte que nous avons au début le dogme de la Trinité ; que l'imperfection originelle représente la chute originelle ; que Dieu en devenant homme et en s'incarnant dans la chair a cessé nécessairement d'être absolu, qu'il n'a pu souffrir sans être imparfait ; et que l'évolution ou la Rédemption, qui doit aboutir au salut général, sont synonymes. Il n'est pas jusqu'à la substance vierge, fécondée par le progrès, identifié au Saint-Esprit, qui ne justifie la doctrine de la mère de Dieu et de l'Immaculée Conception.

Quoi qu'il en soit de ces rapprochements, il n'existe actuellement que deux façons d'expliquer l'existence de l'univers :

— Ou Dieu, parfait de toute éternité, se trouve néanmoins l'auteur, la cause première, d'un monde où le mal et l'imperfection ne sont pas niables ; ce que ne peuvent justifier les arguties par lesquelles on s'efforce de rejeter

sur la créature, — douée dès lors d'attributs qui manqueraient au Créateur — des résultats qui ne peuvent que déplaire à Dieu, par suite de la perfection de sa nature, ce qui est paradoxal.

— Ou l'imperfection existe à l'origine, mais diminuant sans cesse sous la loi du progrès, avec tendance finale à la perfection; c'est-à-dire que *Dieu évolue* avec tout l'univers, qu'*il n'est ni impassible, ni heureux au milieu de nos souffrances, mais qu'il souffre avec nous,* ce qui est logique et naturel, ce qui unit la créature et le Créateur dans une même volonté, vers un même but: *le bonheur*, et ce qui explique sans injustice, ni mystère, la marche *douloureuse* du monde. Sa vie est notre vie, nos souffrances sont ses souffrances, notre bonheur est son bonheur. N'est-il pas évident que Dieu, notre Père, ne peut être heureux, tant que nous ne serons pas tous heureux?

G. Béra.

LA RHABDOMANCIE

La Rhabdomancie ou la divination des baguettes n'est pas une invention de notre époque, puisqu'elle remonte à la plus haute antiquité. Dans *l'Ecriture-Sainte* il est question de la verge miraculeuse avec laquelle Moïse fit, d'un coup, jaillir une source dans le désert et sauva de cette manière la vie à son peuple, voué à une mort certaine. Dans le principe, c'est en effet à la seule découverte des sources que s'appliquait la rhabdomancie. Puis sa vertu s'est étendue aux trésors cachés, aux navires sombrés, aux métaux, aux mines, jusqu'aux traces des voleurs et des assassins. L. Figuier, raconte dans son œuvre intéressante : *Les Mystères de la science*, le fait suivant : « Le 5 juillet 1692, vers 10 heures du soir, un marchand de vin de Lyon et sa femme furent assassinés dans leur cave et leur argent volé dans leur petite boutique. Le lendemain, lorsque la justice, avertie, arriva sur les lieux pour constater le crime, elle ne recueillit aucun renseignement propre à diriger ses soupçons.

A côté des deux cadavres on ne trouva qu'une grosse bouteille, enveloppée de paille et une serpe ensanglantée, qui, sans aucun doute, avait été l'un des instruments du meurtre. Mais ces indices muets ne suffisaient pas pour mettre sur la trace des coupables. L'instruction se trouvait ainsi arrêtée dès ses premiers pas, lorsqu'un voisin, se mêlant de l'affaire, proposa aux gens du roi de faire venir les lumières qui leur manquaient. Il connaissait dans un village du Dauphiné, dit-il, un riche paysan qui avait le don remarquable et extraordinaire de suivre à la piste les voleurs et les meurtriers. Ce paysan, nommé Jacques Aymar, et qui habitait aux environs de Saint-Marcellin, à 14 lieues de Lyon, jouissait en effet d'une réputation

hors ligne parmi tous les rhabdomanciers ou « sorciers », comme on les appelait dans ce temps, dont son pays pullulait à cette époque.

Ce même Jacques Aymar avait déjà donné, quatre années auparavant, la preuve de ses talents extraordinaires en présence d'un magistrat, qui n'avait pu se refuser à en rendre témoignage.

A la suite d'un vol commis à Grenoble, Jacques Aymar avait su, grâce aux secours de la baguette divinatoire, dénoncer les auteurs de ce délit, et il avait, peu de temps après, mis le comble à sa réputation en concourant, par le même artifice, à faire découvrir l'auteur d'un assassinat commis dans le pays.

Voici le fait tel qu'il s'est passé à Grenoble en 1688, alors que Jacques Aymar demeurait dans la paroisse de Crôle, près de Grenoble. On cherchait un rhabdomancier pour découvrir les auteurs d'un vol de hardes. Aymar ayant été appelé, fut conduit vers l'endroit où le vol avait été commis. Sa baguette y tourna. Elle continua de tourner hors de la maison et, suivant ce guide de rue en rue, on arriva à la prison où l'on pénétra. On fut conduit par la baguette devant une porte qui ne s'ouvrait jamais sans la permission expresse du juge. Il fut donc nécessaire d'aller trouver ce magistrat, qui accorda la demande qu'on lui adressait, mais en se réservant d'être lui-même témoin de l'expérience.Le juge se rendit donc à la prison et fit ouvrir la porte désignée. Tout aussitôt, Jacques Aymar, guidé par sa baguette, s'avance vers quatre voleurs tout récemment incarcérés. Il les fait ranger sur une même ligne et pose son pied sur le pied du premier. La baguette reste immobile. Il passe au second, la baguette tourne et il affirme que c'est là le voleur des hardes, quoique celui-ci repousse vivement l'accusation. Au troisième voleur, la baguette reste immobile, mais elle tourne sur le quatrième, qui tout tremblant, demande à faire des révélations, avoue sa part dans le délit et dénonce le second comme son complice. Enfin, ils se mettent d'accord tous deux et nomment leurs récéleurs. Sur leur indication, on va faire une perquisition dans une ferme du voisinage. Les fermiers nient le recel. Mais la perquisition dirigée par la baguette divinatoire fait bien vite découvrir ce qu'ils croyaient avoir mis en sûreté dans une cachette introuvable.

C'est, dit-on, par l'effet du hasard que Jacques Aymar fut conduit, dans une autre occasion, à reconnaître que sa baguette pouvait tourner sur les assassins et sur leurs victimes. En cherchant, un jour, une source au moyen de sa baguette divinatoire Jacques Aymar la vit tourner avec tant de rapidité, qu'il ne douta pas de la présence de l'eau. On fouilla la terre à l'endroit indiqué par la baguette, pour découvrir la source, mais, que l'on juge de la stupéfaction de Jacques Aymar et des personnes qui l'accompagnaient, lorsque, au lieu d'eau, on trouva un tonneau renfermant

le cadavre d'une femme qui avait encore autour du cou une corde dont sans doute, on s'était servi pour l'étrangler. On reconnut dans ce corps enseveli, une femme du voisinage, disparue depuis quatre mois, et dont on était fort en peine.

Jacques Aymar s'étant rendu à la maison qu'avait habitée la victime, présenta sa baguette sur tous ceux qui s'y trouvaient ; mais elle demeura immobile jusqu'à ce qu'il l'eût appliquée au mari, sur lequel elle tourna avec violence. Ce misérable prit aussitôt la fuite, s'accusant ainsi lui-même, et révélant à Jacques Aymar une vertu nouvelle de la baguette divinatoire.

Avec de tels antécédents, un « sorcier » pouvait sans aucun doute être employé par la justice comme un agent des recherches. A une époque, où la torture était un moyen légal d'instruction en matière criminelle, il dev paraître au moins fort innocent de recourir à l'oracle de la baguette divinatoire. Du reste, les magistrats n'eurent pas besoin de mander le sorcier, car, en même temps qu'il recommandait Jacques Aymar à la justice, l'officieux voisin l'avait fait venir à Lyon.

JOSEPH DE KRONHELM.
Gajsin, Podolie, Russie.

(*A suivre.*)

LES ADVERSAIRES DU SPIRITISME.

La psychologie a deux adversaires :

Les matérialistes qui dénient le principe spirituel et par conséquent tous les phénomènes qni s'y rattachent, n'admettant pas la cause, ils rejettent l'effet, et quand on les met en présence d'un fait, quelques-uns nient toujours, certains autres donnent des explications cent fois plus confuses et plus inadmissibles, un petit nombre réfléchit et cherche.

Lorsqu'un spirite a le bonheur de rencontrer un bon médium, *ce qui est assez rare* et que ce spirite, de concert avec un matérialiste, étudie le phénomène, celui-ci ne tarde pas à être convaincu. Ce rôle d'initiateur a bien des déboires c'est pourquoi le spirite ne cherche pas à faire du prosélytisme.

Le second adversaire, c'est l'homme religieux qui ne veut pas qu'on détruise sa croyance.

Les prêtres de « toutes » les religions, incitent leurs fidèles à courir sus au spiritisme qu'ils craignent davantage que la doctrine négative du matérialisme, laquelle jamais n'entrera dans l'esprit des hommes, et c'est mal

connaître la nature humaine que de croire que le matérialisme puisse la satisfaire. Le spiritisme, bien compris, détruit tout dogme, fausse tout mercantilisme religieux, tout culte extérieur, rejette entre Dieu et la créature tout intermédiaire salarié ou non.

Il combat toutes les superstitions, il prouve aux gens intelligents la dualité humaine, — animique et matérielle.

Les preuves sont fugaces, difficiles à obtenir, mais par l'étude et une certaine persévérance de volonté, on arrive sûrement à les obtenir chez soi ou dans son entourage.

. . . .

Il est utile de propager le spiritisme dans une certaine mesure, avec « prudence » et « discrétion », — la patience, on doit l'avoir naturellement.

Avec prudence, car tous les humains ne sont pas assez avancés en intelligence pour en comprendre la haute portée philosophique, ceci est l'opinion des hommes d'étude qui craignent que la vulgarisation ne fasse des fanatiques dont on doit se garantir. Ces derniers se font du spiritisme une idée fausse, une religion, un marchepied. En somme, ils voudraient imiter les prêtres. Nous les repoussons, comme nous repoussons tous les fanatiques, car ils perdent toutes les bonnes causes.

Avec discrétion, il faut d'abord bien connaître la valeur intellectuelle de ceux à qui l'on s'adresse, leur valeur morale doit être mise en ligne de compte également, et le degré de force morale doit être un peu éprouvé, car les phénomènes effrayants pourraient rendre plus faibles encore les faibles d'esprit. Pour nous, la force morale, la valeur intellectuelle sont des qualités suffisantes : on peut chez ceux qui les possèdent, une élite, dévoiler tout sans crainte.

S'il y a bien des avantages à vulgariser le spiritisme, on le voit, il y a quelques inconvénients : c'est le lot de toutes choses. Cependant, nous pensons qu'en face des luttes de l'humanité, des souffrances des nations, des peuples et des individus, le spiritisme est appelé à aplanir bien des difficultés : c'est la charité en action, non en paroles, et dégagée de tout intérêt.

. . . .

Les religions entretiennent l'antagonisme des peuples, divisent les familles. Elles doivent disparaître, elles ne sont qu'une forme de l'orgueil par la domination de la caste sacerdotale, laquelle maintient, depuis que le monde existe, les peuples en tutelle.

Le spiritisme nivelle tout cela.

Il abat toutes les barrières, les préjugés de race, il ne divise pas les humains en sectes ou nationalités jalouses, il fait l'union, la tolérance, et rallie tous les hommes.

Il n'est pas exclusif, il proclame la liberté de conscience et n'appelle à lui, par la persuasion, que ceux qui ont le désir formel d'être instruits de la doctrine, sans lancer aucun anathème contre ceux qui le combattent ou le ridiculisent sans le connaître.

Tous ces magnétiseurs qui sillonnent la France et l'Europe, attirent inconsciemment l'attention du monde savant sur certains phénomènes inexplicables. Des sociétés particulières se fondent, des expériences isolées se font dans les familles, et, lorsque les esprits seront bien préparés, lorsque la science sera bien pénétrée de la vérité et qu'elle ne pourra plus la nier, alors, quelque grande autorité scientifique surgira, qui proclamera le principe, et tous les... moutons de Panurge répèteront à l'envi que, depuis l'apparition du phénomène, ils n'ont jamais douté de sa véracité.

. . . .

Bécour (docteur-médecin).

Extrait d'un article du « *Petit Messager* » de Bruxelles.

CAUSERIE SUR M. P. G. LEYMARIE

Les vrais spirites, surtout les kardécistes, doivent une reconnaissance émue à l'aimable écrivain qui signe Algol pour avoir, dans la Revue du numéro d'avril dernier, été l'interprète de leurs pensées d'une manière aussi touchante au sujet de son regretté et inoubliable directeur, M. P.-G. Leymarie, en cet anniversaire du départ de ce noble esprit.

Certes, la *Revue spirite* lui devait bien cet hommage, depuis plus de trente ans que l'infatigable et habile pilote la dirigeait d'une main si ferme à travers les tempêtes, les orages de toutes natures déchaînés sur son pavillon. Aussi, comme le dit fort judicieusement l'honorable auteur de l'article, ce que, amis comme adversaires admiraient à l'unanimité en M. Leymarie, c'était l'invincible sérénité qu'il savait garder même au milieu des vicissitudes les plus angoissantes.

A notre époque de grands labeurs, il fut considéré jusqu'à la fin de sa vie comme un vaillant lutteur : pas le moindre vide dans l'emploi de son temps; pour lui, ni vacances, ni délassements; il se reposait d'un travail par un autre travail.

Après les siens bien-aimés, la grande famille spirite eut tout son cœur;

ou, pour mieux dire, il les confondait, les aimait, les servait avec une même énergie, un même amour, celui qui ne connaît pas de mesure, se donne tout entier sans compter et sans jamais se reprendre. Plus que bien d'autres, il aurait pu parfois s'abandonner aux sombres défaillances; mais une légère pointe d'optimisme l'y tenait en garde et maintenait toujours en alerte sa vaillante combativité. Au reste, le secret de sa force résidait surtout dans une confiance sans limites, une confiance raisonnée, en la grandeur de la cause qu'il avait pour mission de développer.

On nous dit que M. Leymarie n'avait pas brigué la succession d'Allan Kardec. Je dirai bien plus : ce fut un rare courage, quand elle lui fut offerte, de l'accepter, car, ayant vécu aux côtés du Maître, il ne pouvait ignorer le poids écrasant du fardeau que celui-ci supportait. En effet, ouvrons le livre des œuvres posthumes d'Allan Kardec et, à la page 289, nous y lirons les lignes suivantes : — Nous pourrons nous rendre compte, que pas une des épreuves mentionnées par lui, ne manqua à la couronne d'épines de M. Leymarie, — et nous n'ignorons pas qu'il en connut de pires.

. . . .

« Je savais, en me consacrant à mon œuvre de prédilection, que je m'exposais à la haine, à l'envie, à la jalousie des autres. Ne pouvant rien contre la doctrine, on s'attaquait à l'homme ; mais, de ce côté, j'étais fort, car j'avais fait l'abnégation de ma personnalité, que m'importaient les tentatives de la calomnie ; ma conscience et la grandeur du but me faisaient oublier les ronces et les épines du chemin. Les témoignages de sympathie que j'ai reçus de ceux qui ont su m'apprécier, ont été la plus douce récompense que j'ai jamais ambitionnée ; mais hélas! que de fois j'eusse succombé sous le poids de ma tâche, si l'affection et la reconnaissance du plus grand nombre ne m'eussent fait oublier l'ingratitude et l'injustice de quelques-uns ; car si les attaques dirigées contre moi m'ont toujours trouvé insensible, je dois dire que j'ai été péniblement affecté toutes les fois que j'ai rencontré de faux amis parmi ceux en qui j'espérais le plus ».

Avec les tribulations endurées par M. Leymarie, ne retrouvons-nous pas aussi dans ces lignes, son état d'âme !

Plus loin, à la page 339 du même livre, dans une séance chez M. Dehau, alors que A. Kardec était absent, nous lisons dans une communication où on lui parlait de sa mission, les lignes qui suivent :

. . . .

« Cette mission est périlleuse et, pour l'accomplir, il faut une foi, une volonté inébranlable ; il faut aussi de l'abnégation et du courage pour braver les injures, les sarcasmes, les déceptions, et ne pas s'émouvoir de la boue jetée par l'envie et la calomnie. Dans cette position, le moins qui puisse arriver, c'est d'être traité de fou et de charlatan ».

Cette abnégation, ce courage, M. Leymarie, en disciple du Maitre, les poussa jusqu'à l'héroïsme :

Il n'y a pas que sur le champ de bataille que se rencontre des héros, quoique le mot semble avoir été surtout créé pour désigner la bravoure du soldat ; encore que, bien loin de nous, soit la pensée de vouloir rapetisser la valeur de celui-ci, nous pouvons affirmer que ce genre d'héroïsme est, sans contredit, le plus facile à rencontrer : il y a d'abord entraînement ; on se trouve sous le coup d'une forte surexcitation provoquée par l'ambiance ; et presque irrésistiblement, sans réflexion, presque sans en avoir conscience, et comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir, on commet des actions héroïques. Puis, le miroitement des récompenses est bien fait pour entretenir momentanément cet état d'exaltation. Mais celui qui sacrifie sa vie, ses forces, ses facultés à une cause généreuse ; qui, sans jamais se rebuter, recommènce aujourd'hui le dur labeur de la veille ; le recommencera de même, sans solution de continuité, pendant trente années, non sous le regard enthousiaste des foules ; non dans l'espoir des récompenses terrestres ; mais sous les huées qui cinglent mieux que les balles; sous les insultes, les suspicions qui meurtrissent davantage ; celui qui restera stoïque devant les lâches délations, les odieux abandons de ses frères, celui qui aura subi tout cela le front haut, le cœur ferme, sera grand, même entre ses pairs ; celui-là sera vraiment un héros. Tel fut M. Leymarie ; n'en déplaise à la horde des envieux et des médiocres auxquels le vrai mérite a toujours porté ombrage. Aussi, son nom restera-t-il inscrit à travers les âges, au martyrologe et dans le livre d'or des Annales du spiritisme.

Mais l'ivraie se sépara d'elle-même du pur froment; et tout ce que notre sublime croyance connut de savants illustres, d'esprits choisis, de cœurs loyaux tinrent à honneur à se grouper autour de l'intrépide lutteur et lui restèrent attachés jusqu'à sa mort. Du reste, très solide en amitié, s'il ignorait l'engouement qui n'est que l'enthousiasme exagéré de ceux qui se reprennent aussi vite qu'ils se sont donnés, il était d'un accès facile ; car ce vaillant était aussi un charmeur : sa force d'expansion, son entregent si prenant lui conquéraient aussi bien le cœur des humbles qu'ils lui attachaient les âmes d'élite. C'est ainsi qu'il eut le don de savoir s'entourer, comme collaborateurs, de tout une pléiade d'écrivains analystes, penseurs, psychologues, vulgarisateurs, philosophes de premier ordre; sans compter les infatigables chercheurs du fait, qui rendent de si grands services à la diffusion de notre cause, en aiguisant la curiosité des indifférents, leur donnant le désir d'aller plus avant.

A tous, plus ou moins, nous sommes redevables de la place *hors pair* que garde notre chère *Revue*, la fondation d'Allan Kardec, depuis près d'un demi-siècle. Parfois, peut-être, y a-t-il quelques divergences entre certains

de leurs points de vues et les nôtres; mais, le plus souvent, il nous ouvrent des horizons profonds comme l'infini qu'ils essaient de nous dépeindre ; et on se sent un respect attendri pour d'aucuns, qui, à l'exemple de leur ancien directeur et ami, mettent dans leurs écrits, avec beaucoup de leur savoir, le meilleur de leur cœur. On se trouve fiers et grandis de penser qu'un lien spirituel nous unit à eux.

Buffon, dont le flou de ses manchettes de dentelles n'oblitérait pas le cerveau, a dit cette grande vérité : « Le style est l'homme même. » Quoique en relations avec M. Leymarie, je n'eus l'honneur de le voir qu'une seule fois, mais après l'avoir beaucoup lu — et je le reconnus aussitôt. — Erudit et limpide dans sa conversation comme dans ses écrits, il était aussi attrayant et substantiel à entendre que je l'avais trouvé à le lire; et aussi simple que noble en cette simplicité.

Du fond de la retraite où la maladie le retenait, de sa main de fer, il dirigeait encore sa chère *Revue* de ses conseils et, pour elle, il écrivit jusqu'à la fin, la plume ne lui tomba des mains que pour mourir : on peut dire qu'il est mort à son poste et de son poste.

Je n'ignore pas que tout ce que je viens d'écrire a déjà été dit bien des fois, et avec une science que je ne saurais y mettre; j'ai simplement écrit avec mon cœur, et pour honorer de telles mémoires, il faut aussi du talent ; mais à côté des magnifiques orchidées, des majestueux camélias, des roses odorantes que l'on dépose sur cette pieuse tombe, qu'il me soit permis d'y joindre mes modestes violettes; de les offrir, avec l'hommage de mon dévouement, à celle qui fut son Egérie, à Mme Leymarie, sa veuve, qui est aussi sa digne continuatrice.

DIANE MARBET.

A cette visite faite à M. Leymarie, dont j'ai parlé plus haut, se rattache un fait assez curieux qui pourra intéresser les lecteurs de la *Revue*, je me permettrai donc de la leur raconter dans le prochain numéro.

SCIENCE OU RELIGION

Au point de vue scientifique, le spiritisme est encore un problème ; les plus illustres savants se sont réunis pour en chercher la solution à travers toutes les obscurités combinées du magnétisme, de la suggestion, de l'hypnotisme, télépathie, lecture cérébrale, dédoublement de la personnalité, etc. Nous attendrons patiemment les résultats de toutes les expériences qu'ils tentent à ce sujet, mais jusqu'au moment où des explications lumineuses ne seront pas venues éclairer les phénomènes du spiritisme et leur donner une interprétation naturelle parfaitement irréfutable, on ne peut dire avec

justice et vérité, que le spiritisme soit entré dans le domaine de la science.

Beaucoup, je le crains, prennent ainsi leur désir pour une réalité qui doit se découvrir, tôt ou tard, selon eux, parce que l'idée du surnaturel choque leur incrédulité religieuse. Il n'en est pas moins vrai que l'hypothèse scientifique est d'une importance considérable, et que tous nous devons désirer qu'elle vienne fixer nos doutes et nos incertitudes.

Mais, en attendant ce moment psychologique, le spiritisme, il n'est que trop certain, est considéré comme une religion par la plupart de ceux qui s'en occupent ; et ce côté religieux, la science même ne pourrait le lui enlever, à moins de démontrer, d'une manière irréfutable, que les manifestations attribuées aux esprits proviennent d'une entité absolument différente, reconnue et prouvée.

Jusqu'à ce jour, aucune explication ne peut élucider les phénomènes en dehors de l'intervention des esprits ; c'est la seule qui lève toutes les difficultés et, comme le dit excellemment le juge Edmonds, cette thèse du spiritisme reste comme la plus concluante jusqu'à nouvel ordre, parce qu'elle répond à tout ; de même, la science a consacré tous les systèmes les mieux appropriés à la connaissance raisonnée de toutes les questions hypothétiques. Certains esprits qui ont imaginé ces systèmes admirables et prodigieux ne semblent-ils pas avoir été délégués en ce monde tout exprès pour élucider ces questions difficiles, pour lutter dans ce but, au prix de tant de travaux et de sacrifices, contre la sottise séculaire consacrée par le temps, soutenue par tous les pouvoirs et arriver enfin à renverser ces lourdes barrières sous l'éclair et la foudre de la vérité.

Ce n'est pas en un jour que s'opère ce labeur ; peut-être est-elle encore bien loin de nous, la lumière qui doit percer à jour les mystères du spiritisme... D'autres qui viendront après nous seront-ils plus heureux ? Peut-être ! Science ou religion ? Enigme dont on voudrait trouver la clé dès à présent, mais il y a encore tant de confusions dans ces sortes d'alternatives, qu'il est bien difficile de fixer absolument sa pensée dans un sens ou dans l'autre. Pourtant, il semble rationnel, si l'on ne veut pas accorder au spiritisme l'importance d'une religion, d'y voir au moins le plus touchant des cultes. Le culte des morts appartient à toutes les croyances, et on peut dire qu'il est à lui seul une religion ; la religion universelle des cœurs aimants, de ceux dont l'amour est plus fort que la mort. Pendant longtemps, ce culte, ce souvenir ardent restèrent ensevelis sous les voiles impénétrables de la crainte et de l'exquise réserve qui présidaient à nos relations avec nos chers disparus. Seule, la prière osait monter jusqu'à ces régions de l'au delà, enveloppées d'ombre et de mystère ; seuls, les plaintes, les accents du cœur s'élevaient vers nos absents comme une supplication, pour les soulager dans leurs angoisses, ou un élan pour les consoler dans leur abandon. Ja-

mais on n'eût osé déchirer, d'une main profane, le rideau d'azur qui nous sépare; à peine alors osait-on lever des regards tremblants vers les étoiles et vers le ciel où nous croyions apercevoir, dans un prisme consolant, ceux vers lesquels notre cœur s'élance à travers les espaces.

Puis, avec le spiritisme, il nous semble maintenant que les esprits peuvent directement communiquer avec nous, par un intermédiaire énigmatique, mais dont la clairvoyance force parfois la confiance des plus incrédules. Il ne m'appartient pas de dire ici ce que je pense sur les communications entre les vivants et les morts ; cette croyance, vraie ou fausse, est la base du spiritisme, et jusqu'à ce que la science ait prononcé, il me semble difficile d'écarter de cette question le point de vue religieux, car c'est le seul qui permette d'envisager le spiritisme sans répugnance et sans dégoût.

La condition de l'homme ici-bas, est si malheureuse qu'elle incline le cœur vers toutes les consolations qui peuvent l'aider à supporter ses maux et à en atteindre le terme. C'est surtout, en ce sens, que le spiritisme existe et, jusqu'à ce que la science l'ait détruit, le spirite sera heureux de penser qu'il se rapproche dès ce monde, de ceux qu'il a aimés : il le croit. Cette croyance là n'est pas de celles qui suscitent les guerres et les massacres ; tout au plus, donne-t-elle carrière à quelques persécutions. Je le reconnais, pour ne pas me faire un ennemi d'un éminent correspondant, dont la logique est implacable. Tout en l'admirant, je me permets de lui faire observer que dans sa nomenclature des fléaux de l'humanité (argent, femmes et religions) il n'a oublié que le plus prépondérant de tous en en excluant l'homme. C'est une corde qui manque à son arc pour que la flèche ait toute sa portée, et ne transperce pas seulement les sensibles cœurs féminins auxquels ceux des hommes devraient, au contraire, servir de bouclier.

Terminons sur un terrain d'entente cordiale et de confraternité morale et humaine. Pardonnons à nos frères quelques faiblesses d'esprit, quelques erreurs peut-être qui ne peuvent même être aussi blâmables que des illusions puisqu'elles s'appuient sur quelque chose de réel, et sur les témoignages les plus autorisés. Du reste, je ne crois pas que toute religion doive être forcément condamnée ; il y a, en toutes choses, le bien et le mal qui peuvent également en sortir. Nulle croyance ne peut être rendue responsable des passions et des vices de ses adeptes qui ne le sont souvent que de nom, et la même religion qui arme les bras des sectaires, implante chez d'autres, qui en comprennent le vrai sens, les plus héroïques vertus.

CONSOLATION.

LE SPIRITISME EN ISLANDE

En janvier 1902, M. Torfi Bjarnason, principal d'un établissement agricole à Olafsdalur, dans la partie occidentale du pays, reçut une lettre de la côte américaine du Pacifique, signée Sigurdur Josua Björnsson, originaire d'une ferme de Dalir, en Islande. Cette lettre explique que l'écrivain, Sig. Bjornsson, était venu à Olafsdalur pendant l'été de 1874, dans le but de s'informer auprès de M. Torfi de la vie en Amérique (M. Torfi Bjarnason y ayant séjourné), et que l'année suivante, il avait émigré en cette contrée. Il avait fait, dit-il, ce voyage à Olafsdalur par suite des conseils d'un parent, mort depuis, et son émigration en Amérique en avait été le résultat. Après avoir vécu quelque temps dans ce dernier pays, il avait fait la connaissance de quelques spirites, et l'année dernière il s'était trouvé en capacité de correspondre avec les Esprits, et s'en estimait très heureux. Il avait pu ainsi, dit-il, entrer en relation avec un ami défunt de M. Torfi Bjarnason, qui lui avait demandé d'écrire la lettre suivante à ce monsieur :

« Bien cher ami. Vous ne trouverez pas trop extraordinaire de recevoir de moi une lettre, quand vous saurez que l'homme qui me vient en aide pour écrire possède la faculté peu répandue de se mettre en relation avec nous autres, qui avons quitté la vie terrestre. Peut-être vous rappelez-vous qu'un jour, à Hvoll (1), nous eûmes une conversation sur des questions religieuses. Je soutenais qu'il n'y avait pas de vie éternelle ; vous étiez de l'avis contraire, et comme je ne voulais pas l'admettre, vous souvenez-vous de ce que vous avez dit ? Vous avez dit : « S'il y a réellement une vie éternelle, et si j'y passe avant vous, je vous ferai savoir comment elle est. » C'est pour cette raison que j'ai essayé de vous donner de mes nouvelles. J'ai essayé de vous apparaître pendant votre sommeil, mais vous n'avez pu me comprendre. A la fin, j'ai fait la connaissane de cet homme qui me vient en aide maintenant.

Pour commencer, il faut que je vous dise comment je me suis trouvé après avoir quitté ce monde. D'abord, pendant longtemps après ma mort, je ne savais pas si j'étais mort ou vivant ; à la fin, je me rendis compte que j'étais dans le royaume des cieux. Mais quel royaume ? Une obscurité de mine de charbon, des bruits incessants, des monstres qui apparaissent ; je croyais plutôt que j'étais dans un asile de fous. Puis il y eut une petite amélioration, et je vis des gens que je connaissais, mais toujours les mêmes ténèbres ; aussi je soupirais après la lumière. A la fin, du fond de moi-même, me vint le moyen d'avoir la lumière. C'était de passer en revue toutes mes actions ; et alors, semblables à des tableaux, je revis tous mes actes, toutes

(1) Nom d'une ferme dans le Dalir, en Islande.

mes paroles, toutes mes pensées. Je vis qu'il y avait beaucoup de mal, j'en convins, et les anges m'apportèrent la lumière. Je vis les Anges, ces êtres dont j'avais nié l'existence. Depuis ce moment, je suis heureux. Je voulais vous faire connaître cela, mon cher ami. Vous devenez vieux, et suivan toutes probabilités, vos jours touchent à leur fin, et comme vous êtes un enfant de Dieu, vous éviterez de mener une vie comme la mienne pendant le temps qu'il vous reste à vivre. Sans doute, il n'existe pas d'Enfer tel que l'Eglise l'enseigne, la damnation éternelle n'existe pas ; mais il y a bien des années dures et pénibles pour ceux qui ont fait le mal, et chacun est rétribué suivant ses actes et en proportion de la conduite qu'il a tenue pendant sa vie.

S'il y a un Dieu, je ne peux vous le dire, car je n'en ai pas encore eu connaissance ; mais si l'on considère comme toutes choses sont admirablement réglées et que l'homme peut vivre éternellement, il est probable qu'il existe un Etre divin, qui a la direction suprême de toutes choses. Je n'ai rien de plus à vous écrire, mon ami ; mon écrivain est fatigué ; il n'a pas l'habitude de cette tâche ».

(Suivent des félicitations, et à la fin :)

« A vous sincèrement,

INDRIDI GISLASON, DE HVOLL. »

Sigurdur Josua Björnsson explique ensuite qu'Indridi Gislason vint le trouver samedi dernier dans la soirée, mais sans le faire écrire cette fois-là. Il dit : « Vous ne me connaissez probablement pas, bien que nous nous soyons déjà vus. Vous êtes venu chez moi à Hvoll, quand vous étiez un jeune garçon, et je vous remarquai ; mais notre connaissance fut bien courte, si bien que je ne puis m'attendre à ce que vous vous souveniez de moi ; mais j'ai fait savoir à Mme Kristveig que j'avais l'intention d'aller vous voir. Ce que je vous demande, c'est d'écrire à mon ami, Torfi Bjarnasn, d'Olafsdalur ».

Sig. Josua Bjornsson dit que la dame Kristveig en question est sa femme; qu'elle est fille de Johannes, d'Heydalssel, en Strandasysla, Islande ; qu'elle a d'abord épousé un certain Hans (Jonsson ?), qui émigra en Amérique avec elle en 1875 ; qu'elle y perdit son premier mari, mais que tous deux avaient été autrefois à Hvoll, chez Indridi Gislason, pendant un ou deux ans. Sig. Jos. Bjornsson demande à Torfi Bjarnason de lui écrire s'il se rappelait la conversation dont parle Indridi. Sig. Jos. Bjornsson passe dans son pays pour un homme intelligent, sans goût pour la littérature, sauf une petite *vena poetica*, et il jouissait d'une bonne réputation.

Mme Olafsson, femme de M. Torfi Olafsson, se rappelle que Sig. Jos. Bjornsson, vint, en effet, à Olafsdalur, dans le but qu'il indique. M. Torfi

Olafsson se rappelle aussi sa discussion avec Indridi, et l'opinion de chacun telle qu'elle est indiquée dans cette lettre; il ne se souvient pas, toutefois, de la promesse d'Indridi, de lui faire connaître son état futur. Il ne se rappelle pas non plus avoir vu Indridi dans ses rêves. Indridi est mort le 10 mai 1898. C'était un homme bien doué, il avait été « alpingismadur » ; il était le frère de feu le professeur bien connu de l'Université de Copenhague, M. Konrad Gislason. La lettre est datée du lundi 9 décembre 1901. Par conséquent, Indridi aurait communiqué avec Sig. Jos. Bjornsson, le samedi 7 décembre.

Hallgr. Melsted,
Reykjavik, Islande.

La lettre ci-dessus a été envoyée au directeur du « Light » par un ami, qui l'a reçue de M. Hallgr. Melsted, conservateur à la Bibliothèque nationale de Reykjavik. Elle est intéressante, parce qu'elle paraît entourée de garanties, qu'elle semble sincère, que les personnes dont il y est question, occupent une position publique, et que leurs noms et adresses sont données sans restriction. Pour en contester la valeur, il faudrait supposer de la part de M. Bjornsson et de sa femme une mystification peu explicable, en s'aidant de réminiscences relatives au communiquant, que cette dernière a connu en Islande.

Le Trad. G. B.

LE LABOUREUR

A mon amie M. M. E. Solwyns en souvenir
de l'Ecole flamande..

Au milieu des cailloux, par les espaces vides,
Surgit l'âpre charrue aux pierres se mêlant,
Là, commence l'ornière aux cent gueules avides,
Ici, meurt le ruisseau qui court se desséchant ;

— « Tu seras Laboureur sur cette terre avare
Où s'engouffrent les vents », dit la voix du Destin,
— « Implacable Destin, je frissonne et m'effare,
Mon germe va-t-il naître au soleil du matin ? »

— « Marche », répond la voix des siècles sans mesure
Devant qui tout est poudre et les rocs et les pleurs,
« Va, répand ton sillon pour la moisson future,
Ma faux moissonnera les blés mûrs et les fleurs ! »

« O grand Dieu ! ton soleil épuisera sa course
De degrés en degrés toute chose tarit,

A la fin, las d'efforts, je veux boire à la source
Qui s'offre sous l'ombrage et, divine, sourit.

— Je révèle mon cœur au Dieu de la Justice
Et j'ose m'arrêter et quitter le combat,
Insultant à ce cœur par l'indigne artifice,
J'oses fléchir enfin comme un coursier s'abat !...

« Marche », me dit la voix qui tranquille se lève,
Et tranquille me suit sur les champs dépouillés,
« — Pour toi j'éveillerai le rayon de ton rêve,
J'épurerai le sol de cendre sous tes pieds ;

Pour appui prend la haine, et pour soc la colère
Que siffle l'envieux, tes ennemis riants,
Car dans l'éternité ton Dieu te dit en Père
Je courbe et sais lever le front de mes enfants.

— « Laboureur qui vient pâle, échevelé des plaines
Sous la sueur coulant de tes tempes flétries,
Qui sens un lent frisson ardent mordre tes veines,
Ayant donné ton sang à des printemps taris,

— « Crois, ce n'est pas en vain qu'on touche à la charrue,
Le cœur a son devoir, et la pensée au front,
Qu'on répand sa moisson que l'aurore salue
A travers l'injustice, et les pleurs et l'affront.

Méconnu par ton siècle ou glorifier du monde,
Va, bénissant le sort des précurseurs sacrés, —
Libre, pensif, bercé du bruit de la grande onde
Où meurt la flèche en feu des destins ignorés.

— « Seul, oh non, tu le vois lumineux sous l'outrage,
Elevant sur sa croix l'avenir éperdu
Le Maître des moissons tenant la faux de l'âge
Sais, ta gerbe il la veut, que lui répondras-tu ?

— « Est-ce à toi de gémir quand l'Esprit te flagelle
Et mêle sa tempête à ton tragique effort !
L'âpre charrue est là, sur la route rebelle !.....
— « J'épandrai la moisson sur le sillon qui dort.

— « Seigneur, meurtri, blessé, foulant la terre esclave
J'avance, Laboureur vers la moisson de Dieu,
Et fort de votre force au milieu de l'entrave
Me voici sous l'œil clair de votre infini bleu.

Ne faites point parler ma paresse infertile
Marchant à vos desseins d'un pas lent et glacé,
Ni ma chair alliée à ma main inhabile ; —
Au milieu des cailloux, mon sillon est tracé ! »

O. DE BÉZOBRAZOW.

Paris, juin 1902.

APRES VINGT ANS (1)

Si la presse avait existé du temps du Dante et de Béatrice, de Raphaël et de la Fornarina, de Roméo et de Juliette, et de tant d'autres dont l'histoire conserve le poétique souvenir, il est probable que les entrefilets persifleurs, les articles scandaleux n'auraient pas manqué de répandre leur venin sur des unions que le temps a sanctifiées.

Or, nous qui connaissons Mme Weldon et son œuvre, nous sommes persuadés que malgré le flot d'injures qu'ont déversé sur elle les envieux et les ignorants, l'avenir sanctifiera à un degré plus élevé encore son union intellectuelle avec Gounod, union reposant sur un idéal humanitaire qui se rapproche de celui du vénéré Godin, fondateur du Familistère de Guise.

Mme Weldon rêvait d'unir l'art au commerce ; Gounod disait de la musique « C'est un art divin, mais un satané métier. » Elle voulut que l'art devienne un métier divin, et fondant un Orphelinat de bambins en bas âge, elle tenta d'en faire les jeunes apôtres de sa doctrine. Ces enfants, élevés ensemble, devaient s'épanouir dans l'harmonie ; tous auraient été linguistes et professeurs, graveurs, imprimeurs dessinateurs, compositeurs, tous auraient connu leur art aussi bien que leur métier. — « Elevés harmonieusement, les enfants seront harmonieux », voilà la thèse de Mme Weldon.

Elle voulut aussi que l'art devienne nature. Ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre, savent qu'elle chantait avec tant de naturel que c'était plus parole que chant. Elle raconte que le grand maître Liszt l'entendant interpréter Biondina, ce poème musical du grand maître français ne pouvait croire qu'elle n'improvisait pas.

Elle disait : « Les enfants chanteront mieux que moi ». — Elle dit maintenant. « Les enfants auraient chanté bien mieux que moi » — car cette œuvre si belle, pleine de promesses, sombra un jour par suite du retrait de Gounod et de la guerre que lui livrèrent pendant des années ceux-là mêmes qui auraient dû la soutenir et la défendre. « Je vous attendrai vingt ans », avait-elle affirmé à Gounod, quand suprême épreuve, il s'était à son tour ligué contre elle. Et, au bout des vingt ans, malgré l'oubli, le « *Cher Vieux* » repentant était revenu consoler son Eurydice pour ne plus l'abandonner.

C'est le recueil des poésies communiquées par Gounod « Esprit » que Mme Weldon publie aujourd'hui. Les vers sont tantôt familiers comme une causerie, tantôt élevés, mystérieux comme l'Inconnu.

Des gravures, des portraits, des dessins d'outre-tombe même, une couverture

(1) Un volume in-8° carré, illustré, très luxueux, 12 fr. 50.



originale et étrange contribuent à rendre attrayant ce volume vraiment rare et précieux plus que je ne saurais dire.

Ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'au-delà, comme tous les amateurs du Beau, voudront parcourir ces pages passionnantes.

On lit, on rêve, on médite, comme si un souffle invisible avait passé, comme si une bouche invisible avait parlé...

Dans une préface simple et claire, Mme Weldon explique comment, sans prières, sans évocations, Gounod s'est manifesté à elle, et comment il n'a jamais cessé de veiller sur elle. Cette chère compagnie la console de toutes ses déceptions ; elle est convaincue qu'elle sera réincarnée avec Gounod dans les siècles à venir et qu'ils achèveront ensemble leur œuvre harmonieuse et humanitaire.

« C'est partie remise », dit-elle presque joyeusement. Et moi j'ajoute que son livre consolera et réconfortera plus d'une affligée, qu'il ouvrira les portes de l'espérance à plus d'un cœur en deuil. N'est-ce pas là le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une œuvre humaine ?

[illegible]

Jeux floraux spirites à Barcelone

Les jeux floraux spirites viennent d'être célébrés à Barcelone, avec un succès très grand ; ils laisseront un souvenir impérissable à ceux qui ont eu la chance d'y assister.

Ils ont eu lieu au « Salon des Variétés ». Au fond de la salle s'élevait une estrade destinée à la reine des jeux. Autour d'elle devaient prendre place les jeunes filles qui formaient la cour d'amour. A droite se trouvait le bureau du Président de la fête M. Esteva.

La séance fut ouverte à 11 heures. L'orchestre joua une symphonie. Ensuite le secrétaire, M. Zimmermann, lut les communications et les télégrammes d'adhésion qu'on avait reçus. Enfin, il prononça un discours d'ouverture qui fut très applaudi.

Aussitôt après, le président ouvrit le pli contenant le nom de l'auteur qui a obtenu le prix le plus élevé, une fleur naturelle : M. Ramon Négron y Flores, secrétaire du Club de San Juan de Puerto Rico. L'auteur n'avait pu assister à la cérémonie. M. Vicente Martinez présenta au président une lettre qui l'autorisait à remplacer l'auteur sus-mentionné. La fleur naturelle lui fut fut donc remise. C'était une belle rose attachée avec un magnifique ruban de soie blanche frangé d'or. On lui remit aussi le diplôme.

Aussitôt, M. Martinez, aux accents de l'orchestre qui jouait *le Prophète*, et, suivi de toutes les jeunes filles qui formaient le cortège d'honneur, se rendit à la loge où se trouvait la famille de Don José Antonio Almasqué : il remit à sa fille Luisita, la fleur naturelle du lauréat, et, par ce fait, l'élut reine. Luisita Almasqué y Bertrand est une charmante fillette de 13 ans, très jolie, avec des cheveux d'ébène. Elle portait une robe de soie gris perle et la mantille blanche, avec des fleurs et des bijoux magnifiques dans les cheveux et au corsage.

La proclamation de la reine fut saluée par une longue salve d'applaudissements. Aussitôt il se forma un cortège pour accompagner la nouvelle reine à l'estrade, aux sons de l'orchestre qui jouait un air martial.

Ouvrait la marche, en qualité de petit page, Maria de la Cinta Fernandez y Fernandez, enfant de 5 ans, fille de notre compagnon bien-aimé, Don José et de notre

compagne inoubliable, Dona Cinta, nièce de M. Fernandez Colavida. Suivaient seize jeunes filles qui formaient la cour d'amour.

Les toilettes étaient charmantes et d'une remarquable élégance.

Plusieurs œuvres en langue française ont obtenu des prix. Tout d'abord, citons Mlle Fanny Blanc, qui avait présenté une poésie intitulée le *Rêve de Roland*. Citons aussi le général Fix qui avait présenté un mémoire sur la pluralité des existences et la réincarnation : il a obtenu une collection complète des œuvres d'Allan Kardec, reliées avec luxe. M. François Durozier a obtenu une mention honorable pour une comédie en vers intitulée *Nouvelle aurore*.

Bref, la journée a été on ne peut plus réussie ; et l'on a tout lieu d'espérer que cette charmante fête spirite s'acclimatera définitivement en Catalogne.

La plupart des centres spirites espagnols s'étaient fait représenter. Nous devons signaler avec satisfaction, que la plupart des auteurs qui présentèrent des travaux de quelque importance, étaient spirites.

NÉCROLOGIE

Le 5 mai, notre ami et frère en croyance, M. Alfred Léonard Caron, s'est désincarné à l'âge de 80 ans, à Châteauneuf (Jura). M. Caron, spirite de la première heure, avait été membre de la Société scientifique, fondée par Allan Kardec. C'était une figure sympathique, un homme sage et de bon conseil, et ses anciens collègues ont gardé le souvenir de l'initiative, importante au point de vue de l'administration, qu'il prit il y a quelques années, dans l'intérêt de la société et du spiritisme. Un bon et fraternel souvenir à ce sympathique esprit, qui fut, jusqu'au bout, un fidèle et sincère ami de la cause.

C'est sous le patronage de M. Caron qu'ont été publiées les deux brochures d'un si vif intérêt, qui ont pour titre *Etudes spirites* et *Etudes économiques*, dictées reçues dans un groupe bisontin (1).

BULLETIN DES SOMMAIRES (juillet 1902)

Les Annales des Sciences psychiques (mars-avril). Les longs jeûnes, par A. de Rochas. — Discours annuel du Président de la Société des Recherches psychiques de Londres, par Oliver Lodge. — Applications médicales de l'électroïde, par le Dr Hahn.

Le progrès spirite. — La foi catholique et le spiritisme chrétien, par Laurent de Faget. — Au sujet du désastre de la Martinique, par Jean Eriam. — Les désincarnations collectives, par Allan Kardec. — Prédictions réalisées. — Le corps psychique pendant l'incinération, par M. Pembert (Echo du Merveilleux). A ma chère et bonne sœur Espérance, poésie de Mme Vve Louis Debloux.

Revue scientifique et morale du spiritisme de mai 1902. — Somnambulisme avec glossolalie, par G. Delanne. — Cinq nouveaux cas d'identité par le Dr Dusart. — Expériences avec le médium Eusapia Paladino au Circolo scientifico Minerva, à Gênes, par A. Vassalo. — Sur Victor Hugo, par Gab. Séailles. — Nouvelles séries d'observations sur certains phénomènes de la trance, par James H. Hyslop. — Télé-

(1) Chaque brochure 1 fr.

pathie, par ALBERT RUZ. — Entretiens philosophiques, par CARTIER DE SAINT-RENÉ. — Conférence de M. G. Delanne, à Nancy. — Fondation d'un centre d'Etudes psychiques à Marseille, par E. ANASTAY. — Vers l'Avenir, par PAUL GRENDEL. —

Le Messager. — Vingt-cinq ans d'expériences psychiques, conférence de M. W. J. Colville à l'alliance spiritualiste de Londres, traduction de L. GARDY. — Nouveaux cas d'identité, par le Dr DUSART. — Les opinions philosophiques de J. B. A. Godin, née Mme Vve GODIN, née Moret.— Le cas Rothe, par J. FL. — Voix de l'Au-delà.

La Lumière. — Magie divine. L'horloge fatidique de Saint-Pierre, par Lucie GRANGE. — Les amulettes et les talismans dans l'antiquité, par Effie BATHE. — Revue universelle, toujours remplie de faits très intéressants et très remarquables par le Dr LUX.

Journal du magnétisme. — Poésie remarquable,dédiée à Mme Rufina Noeggerath : Le dernier poème par Edmond DACE. — Ce numéro mai-juin,renferme de nombreux documents sur le magnétisme.

Revue des Etudes psychiques, sous la direction de CÉSAR DE VESME. — Les hallucinations autoscopiques et leur rapport avec les apparitions telesthériques. — La religieuse « possédée » de Grèzes. Mordue par le « diable ». Parlant des langues ignorées. — A propos du discours du Dr Lodge, par le Dr E. D. — Le procès Rothe. — Un autre médium surveillé par la police allemande. — Centres d'Etudes psychiques à Marseille et à Lyon.

La vie d'Outre-Tombe. Le « cas Rothe », par J. F. — Société spiritualiste de Charleroi. compte rendu de séance.

L'âme humaine, mouvements de l'âme vitale humaine chiffrée par la biométrie. Nature des mouvements de l'âme, par le Dr BARADUC. — Voix de l'au-delà : Initiation; Instruction; La séparation n'existe pas. — La demeure de la paix, extrait du *Lotus bleu.*

Le spiritualisme moderne, revue des Sciences morales. — Conseils, par ALLAN KARDEC. — Sectarisme et spritualisme, par HARDELEY. — Considérations générales sur l'Education, par BEAUDELOT. — Clairvoyance psychométrique, d'après WALLACE. — Voix de l'au-delà : sur la Formation de la Planète, par COURTAUT. — Les Génies du Zend-Avesta, par M. de KOMARK. — Pages oubliées : Balzac, spiritualiste.

Moniteur des Etudes Psychiques : Une étude sur « Julia », par M. MŒTERLINCK.— L'Etat d'âme du savant contemporain, par X... — Des séances publiques d'hypnotisme, par PICKWAN. — Les Visions dans le cristal, par ANDREW LANG. — De ci de là : Fait de télépathie ; Télépathie par vision dans le cristal ; Matérialisation ; Un découvreur de sources ; A propos du Saint-Suaire de Turin.

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy. — La science occulte dans les anciens sanctuaires, résumé d'une Conférence faite par M. Julien CORDIER, à la Société d'Etudes psychiques de Nancy, du 9 mai dernier.

Revue Théosophique française, Le Lotus bleu. — Les mystères antiques, par C. W. LEADBEATER. — Le pouvoir de la pensée, par Annie BESANT. — Les grands instructeurs de l'humanité, par le Dr Th. PASCAL. — Sur la Bible, par T. H. MARTYN. — Echos théosophiques, Revue des Revues, par D. A. COURMES. — Doctrine secrète, par H. P. BLAVATSKY.

Ouvrage recommandé : Dr MOUTIN, *Diagnostic de la suggestibilité.* Ouvrage fort bien compris d'un médecin magnétiseur. Après un aperçu historique du magnétisme. l'auteur expose sa théorie et indique les moyens de reconnaître de suite ceux qui sont susceptibles d'être endormis par le magnétisme.................. Prix 4 fr.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e Année. | N° 8. | 1er Aout 1902.

AU LECTEUR

Par un sentiment de convenance que le lecteur comprendra, nous suspendrons ce mois-ci la publication des articles sur *Le Diable et l'Eglise*. L'opinion publique est suffisamment surexcitée par l'application de la loi sur les « Congrégations ». Il ne nous convient pas de paraître pousser à la haine contre des femmes que leur dévouement aux pauvres, aux malades, aux blessés, aux enfants, rendent dignes de respect, qui se croient persécutées, et dont beaucoup ne sont effectivement que des victimes.

Mme THOMPSON

ET LE RAPPORT DE LA SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES

On ne dira pas que la Société des Recherches psychiques perd son temps : l'année dernière, Mme Piper, à présent Mme Thompson. — Voilà des lauriers qui empêcheront de dormir, j'aime à le croire, les Sociétés similaires.

Les « Proceedings » de juin sont en effet à peu près entièrement consacrés à l'examen et à la discussion des discours prononcés par Mme Thompson pendant ses « trances ». (En France on dirait ses « incarnations ». Le mot le plus juste serait « sommeil somnambulique ».) Il y a là un ensemble de rapports, formant un petit volume de 244 pages, véritable chef-d'œuvre d'observation, de bon sens, et surtout de sens critique. Que nous sommes encore loin de tout cela dans nos séances spirites !

Mme Thompson n'est pas une inconnue pour les lecteurs de la *Revue*. C'est à elle, on s'en souvient, que l'on doit l'adhésion définitive au spiritisme, après toute une vie de recherches passionnées et de luttes, du regretté président de la S. P. R., feu F. W. Myers. Il se peut que de cet ensemble de comptes-rendus des séances de Mme Thompson il ne se dégage pas une impression aussi saisissante, aussi convaincante que du fameux rapport d'Hyslop sur Mme Piper ; mais il ne faut pas oublier qu'à l'époque correspondante de sa médiumnité, cette dernière n'était encore en possession que du peu véridique « Phinuit », et que, d'autre part, les investigateurs actuels, plus exercés, plus instruits des nouvelles théories scientifiques, se montrent de plus en plus réservés et exigeants. Et ils ont bien raison ! La lecture de leurs rapports montre jusqu'à l'évidence comme il faut être prudent avant d'admettre comme venant des « Esprits » tout ce qui sort de la bouche des médiums, même les plus honnêtes, même les meilleurs. Les causes d'erreurs, que j'ai déjà tant de fois signalées, souvent au grand scandale de quelques spirites, s'y montrent, à la lumière de la critique, dans toute leur miroitante variété. Mettre toutes ces divagations sur le compte des Esprits mystificateurs ce serait aussi absurde que de leur attribuer nos petites étourderies quotidiennes ; y voir l'œuvre du démon ce serait faire comme la nourrice qui, au lieu d'habituer son marmot à éviter les chutes, trouverait plus simple de lui dire que c'est le Diable qui l'a poussé. Non, toutes ces erreurs ont une autre cause, bien naturelle, qui est en nous ; et elles sont très instructives ; si, au lieu de les dissimuler, on les recherche ; si on les étudie avec soin ; si on prend la peine de discuter avec les « Esprits » comme nous discutons entre nous; si on est bien décidé à ne pas se contenter

de réponses vagues, ni à se payer de mauvaises raisons, dont l'inconscience des médiums est si prodigue.

Cela c'est travailler pour la vérité, c'est rendre service au spiritisme, c'est tendre la main au monde des Esprits qui cherche avec peine à percer le brouillard qui l'enveloppe, c'est le travail indispensable auquel notre génération est appelée, sous peine de voir le spiritisme s'émietter en une foule de petites sectes, au profit de chercheurs plus habiles qui, après lui avoir trouvé un autre nom, en feront la véritable science d'avenir qu'il doit être. Quel est le spirite réfléchi qui n'a pas été frappé par des contradictions manifestes entre les données scientifiques et celles qui sont acceptées généralement dans la Doctrine ? Peut-il y avoir des conflits entre la Science et le Spiritisme comme il y en a entre la Science et la Religion? Allan Kardec lui-même n'a-t-il pas dit que le Spiritisme marcherait d'accord avec la Science et se transformerait avec elle? N'est-il pas frappant que dans la plupart de nos séances on évite et l'on repousse les preuves d'identité, et que l'on se contente de vagues déclamations morales et philosophiques, alors que nous voyons à l'étranger des médiums, comme Mme Piper et Mme Thompson, ne pas prononcer une seule parole qui n'ait un sens clair et pratique, qui ne fasse allusion à un fait vérifiable, ayant pour but de démontrer l'existence d'un parent ou d'un ami bien connu. Ce sont ces médiums qu'il faut développer, encourager. Ce sont les seuls qui propageront la vérité et forceront l'attention du public railleur ou sceptique.

Au début du spiritisme, un édifice, forcément provisoire, a été construit. Il ne pouvait en être autrement étant donné le sentiment d'émotion inséparable de ces questions. Puis les faits sont venus, nombreux, confirmer en grande partie les données théoriques. Cependant l'ivraie a poussé avec le bon grain. Le moment est venu de l'arracher. Il ne suffit pas qu une doctrine soit bonne, il faut qu'elle soit vraie, dans toutes ses parties. Il faut que l'édifice primitivement en bois soit reconstruit en pierres, et pour cela il y faut la participation d'hommes nouveaux, d'architectes, d'ingénieurs, froids et méticuleux.

Des savants, qui se croient nos adversaires et qui sont nos appuis, nous ont révélé les mystères de la suggestion et de l'autosuggestion, de l'automatisme psychologique, des désagrégations de la mémoire, des états de conscience latents, des personnalités multiples qui s'ignorent en nous Flournoy nous a montré dans le Martien d'Hélène Smith le jeu étrange et indéniable des créations subconscientes. Les phénomènes de télépathie, de lecture de pensée, les états subliminaux étudiés par le distingué Myers nous ont prouvé les pouvoirs inconnus qui sont en nous, et non hors de nous. Si on ajoute à cela les facultés singulières que développe l'hystérie on comprendra aisément que le problème spirite est loin d'être simple.

et que l'étude d'un médium est une chose qui relève d'une science ardue et épineuse.

Donc toute communication doit être reçue avec calme, inscrite avec soin, et discutée ensuite dans tous ses détails au point de vue des sources d'information qui y ont contribué.

C'est cette méthode qu'il importe de généraliser à l'avenir, sous peine de voir les erreurs se mêler à la vérité au point de ne plus pouvoir l'en dégager et de se débattre dans une confusion inextricable. Ce sont ces règles qui sont adoptées par la S.P.R. et qu'elle applique avec une patience, une prudence, une sûreté que l'on ne saurait trop admirer. Sous ce rapport les commentaires faits par le Dr Van Eeden sont un véritable chef d'œuvre et je ne puis résister au plaisir de les citer plus loin *in extenso*.

L'étude des phénomènes de trance particuliers à Mme Thompson a été faite par divers investigateurs indépendants les uns des autres, et dont les rapports sont contenus dans les « Proceedings » qui font l'objet de cet article. Ce sont : F. W. Myers, le Dr Van Eeden, MM. Wilson et Piddington, R. Hodgson, notre vieille connaissance, qui est peu favorable à Mme Thompson, Miss Alice Johnson et enfin Mme A. Verrall. Je ne m'occuperai que des travaux les plus intéressants, ceux de Myers et de Van Eeden, laissant à mon ami, M. Sage, le soin de présenter au public une prochaine étude sur ce nouveau médium, plus complète, et qui aura certainement autant d'intérêt et de succès que sa précédente étude bien connue sur Mme Piper.

G. Béra.

Rapport de F. W. Myers

(A la classification des médiums faite par Allan Kardec — médiums à incarnations, médiums écrivains, mécaniques, semi-mécaniques, intuitifs, etc., — il y aurait lieu d'ajouter, ou plutôt d'intercaler dans la partie « médiums à incarnations », les sous-divisions suivantes proposées par Myers :) (*Note du traducteur*).

« 1° La trance peut être simulée et ce que dit le médium être frauduleux, parce qu'il a appris d'avance ce qu'il raconte, ou qu'il l'apprend en le « soutirant » à l'auditeur par des questions adroitement posées.

C'est le cas habituel des somnambules de profession.

2° La trance peut être réelle, mais provenir d'un état maladif ; en ce cas le discours est incohérent ou illogique, même quand il témoigne d'une mémoire plus grande que la normale.

C'est le cas des hystériques, des prétendus possédés etc. Ce groupe a été parfaitement analysé par les Drs P. Janet, Binet, etc., en France, et Breuer et Freud, en Autriche.

3° La trance peut être réelle, et se produire en bonne santé, le discours peut être logique, et ne rien contenir qui ne soit connu du médium (1).

C'est le cas des sujets hypnotiques ; celui des inventions géniales qui se

(1) Consciemment ou inconsciemment (subsconcience). *Note du traducteur.*

produisent, par exemple, avec le sujet du professeur Flournoy, Mlle Hélène Smith.

4° La trance peut être réelle, se produire en bonne santé, et le discours contenir des faits inconnus au médium, mais connus des assistants, ce qui peut être de la *télépathie* ; ou les faits peuvent être connus de personnes vivantes non présentes, et c'est peut être de la *télesthésie*.

5° La trance peut être réelle, se produire en bonne santé, le discours peut énoncer certains faits inconnus au sujet et aux observateurs, vérifiables, et contenus dans le souvenir de personnes décédées. Dans ce cas on peut admettre une *substitution* temporaire de ces personnalités.

Dans le cas de Mme Thompson, ajoute Myers, « l'hypothèse d'une préparation frauduleuse ou d'un heureux hasard doit être tout à fait exclue. Il semble qu'il y ait de la télépathie ou de la télesthésie ; mais le plus souvent les réponses portent le cachet de la mémoire de certains décédés auxquels les messages sont attribués.

« Je dis que cette *substitution de personnalité, ce contrôle spirituel, cette possession, cette pneumaturgie* est un progrès normal de l'évolution de notre race. Je dis qu'il existe un Esprit dans l'homme, et qu'il est bon et désirable que cet Esprit puisse être, en partie et parfois, séparé de l'organisme. Alors il jouit d'une vue et d'une liberté plus grandes, et il laisse le champ libre à quelque décédé pour user partiellement de l'organisme vacant dans le but de communiquer avec les mortels de la terre. Je dis qu'on a ainsi appris bien des choses et qu'on en apprendra encore davantage.

«... Mme Thompson est née en 1868. Elle est la fille d'un architecte de Birmingham. M. Thompson, qu'elle épousa en 1886, avait alors une situation importante dans une maison de commerce, et dirige depuis quelques années une affaire personnelle d'importation de gélatine, dans la Cité. Mme Thompson n'est donc pas, et n'a jamais été un médium payé.

La connaissance de ses pouvoirs ne date que de 1896 où, par suite de certaines expériences singulières, elle chercha conseil auprès de M. F. W. Thurstan, gradué de Cambridge, que je connais depuis longtemps, et qui lui a rendu de grands services en lui donnant les moyens, avec force dépense de son temps et de sa peine, de reconnaître et de développer ses dons psychiques. Mme Thompson qui était déjà intéressée au spiritisme, vit l'annonce des réunions de M. Thurstan, et y vint pendant quelque temps. Il eut l'amabilité de me présenter à M. et Mme Thompson, et je les connais intimement depuis 1898. Ils sont tombés d'accord avec moi que c'est le devoir formel des personnes qui possèdent des pouvoirs supranormaux de tenir un journal circonstancié de ces phénomènes, et d'en publier soigneusement le plus d'extraits possibles. J'affirme donc l'entière exactitude de ce qui suit. Je crois qu'il n'y a jamais eu la moindre tendance à exagérer aucun incident, mais un honnête désir de la part de M. et de Mme Thompson d'utiliser dans l'intérêt de la science un don pour lequel ils ne se reconnaissent aucun mérite, un dépôt placé entre les mains de certaines personnes choisies par quelque loi encore inconnue.

Je dois ajouter que Mme Thompson est une personne active, forte, pratique; elle s'occupe de sa maison et de ses enfants, et se livre aux amusements habituels des jeunes dames anglaises, la bicyclette et le théâtre. Elle n'est pas d'un tempérament maladif, ni même particulièrement sérieux ou religieux. Personne ne penserait, en la voyant, qu'elle possède des dons supranormaux.

« *Comment les Messages sont obtenus.* — Avec Mme Thompson ils se produisent en suivant presque toute la série des automatismes connus des investigateurs.

1° D'abord, Mme Thompson *voit souvent des Esprits* dans sa chambre. Quelquefois, mais pas toujours, ils disent qui ils sont. Parfois ce sont des scènes, comme on en voit dans les cristaux, mais animées. Ainsi un pugilat que mon fils avait vu à Eton, a été reproduit par des personnages qui semblaient se tenir derrière lui. Mme Thompson reçoit aussi quelquefois des impressions *auditives*, venant de voix, soit intérieures, soit extérieures.

2° Elle voit parfois de l'écriture sur les murs, ressemblant aux écritures qu'on voit dans les cristaux.

3° Elle voit souvent des tableaux dans une boule de verre ou de cristal. Ces tableaux sont de genre ordinaire. Les uns semblent sans signification, comme des sortes de rêves ; d'autres représentent des scènes qui se passent ailleurs ; d'autres symbolisent des événements futurs. Il apparaît quelquefois des phrases, qui, chose bizarre, semblent à Mme Thompson (qui seule les voit) comme des fragments d'une impression grossière, comme si on plaçait sous la boule des morceaux de journal. Ils ont les bords déchiquetés, comme si le papier avait été arraché.

Ces indications sont intéressantes si l'on suppose que ces tableaux puissent provenir d'autre part que de son esprit. Elles semblent montrer qu'il est plus aisé de produire une image (en ce cas des mots imprimés) copiée d'une façon quelconque d'après des objets existant matériellement.

4° Mme Thompson écrit parfois automatiquement, étant éveillée.

5° Le plus souvent cette écriture se produit pendant un court sommeil. Elle est poussée à écrire, tombe dans l'inconscience, et trouve, en s'éveillant, des griffonnages plus ou moins lisibles.

6° Le mode le plus fréquent de communication est par le *discours en trance* (incarnation), entremêlé occasionnellement d'écriture, le tout attribué à un Esprit qui en prend possession.

L'entrée en trance est douce et rapide. Elle se borne en général à la simple fermeture des paupières, comme dans un sommeil subit. Si l'Esprit est nouveau venu il peut y avoir quelques inspirations profondes. Pour s'éveiller elle se contente d'ouvrir les yeux, parfois avec un regard surpris. Si la séance a été bonne, elle éprouve un sentiment de repos et de calme,

qui peut aller jusqu'à la joie et une paix inaccoutumée. L'impression faite sur l'observateur est que la trance est un sommeil aussi naturel que le sommeil ordinaire. Mme Thompson croit que sa santé a gagné sensiblement à ces trances.

Choix des assistants. — J'ai cherché naturellement des personnes qui lui fussent inconnues, et on s'est attaché à ne lui donner aucune idée pouvant suggérer la réponse (1). Naturellement, aussi, j'ai cherché à fournir des occasions à des *savants*, principalement à des collègues du Conseil de la S. P. R., tels que sir W. Crookes, le professeur Sidgwick, etc. L'expérience a bientôt démontré qu'il était sans importance que Mme Thompson ait connu ou non le spectateur auparavant. La qualité des messages n'a pas été sensiblement modifiée par ce fait. En réalité, la plupart des meilleurs messages ont été donnés à des personnes absolument inconnues, tandis que celles sur qui il était facile d'avoir des renseignements, telles que Sir W. Crookes, le professeur et Mme Sidgwick, le Dr Hodgson, etc., n'ont presque rien obtenu. Je peux toutefois me rendre compte jusqu'à un certain point de quoi dépend le succès. Il dépend en partie de la sensibilité de l'assistant, quand cette sensibilité s'accorde avec celle de Mme Thompson, et cela d'une façon que nous ne pouvons nous expliquer. Mais le succès dépend surtout de ce qu'il y a un ami décédé, désireux de communiquer avec le survivant et qui a appris la manière de le faire.

En cela, comme sur presque tous les points, les conclusions du Dr Hodgson provenant de ses nombreuses séances avec Mme Piper, sont confirmées par mes propres observations avec Mme Thompson. Il a déjà fait remarquer que c'est quand il prenait pour base l'hypothèse spirite qu'il obtenait les meilleurs résultats; quand il agissait avec les sources d'information comme si elles étaient ce qu'elles disent être, et qu'il tirait ainsi de chaque Esprit tout ce qu'il pouvait donner.

C'est encore plus marqué, je le répète, dans le cas de Mme Thompson. Les renseignements recueillis, consistant soit en souvenirs terrestres, semble-t-il, soit en observations nouvelles faites du monde des Esprits sur la terre, se disposent naturellement et inévitablement sous le nom de certains décédés, autour desquels les souvenirs, et les nouveaux acquis, les faits épars et les idées émises, semblent converger. Par le fait, on cause avec une série d'amis dont chacun a une certaine quantité limitée de nouvelles à donner, et un pouvoir limité caractéristique pour observer et recueillir de nouveaux faits. J'ai trouvé que l'important était d'éveiller l'intérêt, s'il était possible, de certains de mes amis décédés, dont quelques-uns étaient déjà familiers avec ces enquêtes avant leur décès, dans le but de venir en aide aux nouveaux assistants. Si ces Esprits, ou de similaires, veulent et peuvent

(1) Cette règle est très importante à observer et mérite une recommandation spéciale (N. du tr.).



intervenir, on est sûr d'obtenir une bonne part de vérité. En cela, comme dans une enquête terrestre, il faut partir d'un petit noyau de personnes et d'idées parfaitement connues. D'autres investigateurs, tels que le Dr Van Eeden, ont eu les mêmes expériences dans leur propre groupe.

Dispositions des séances. — Elles sont tout ce qu'il y a de plus simple. J'amène un inconnu dans une chambre où se trouve Mme Thompson, et nous attendons le sommeil. Quelquefois je demande à mon ami anonyme de ne pas parler si, par exemple, son accent peut trahir sa nationalité. Autrement, nous conversons sur des sujets ordinaires jusqu'à ce que la légère trance de Mme Thompson se produise, sans autre signe extérieur que la fermeture des yeux et une légère différence dans les manières. Peu importe où se place le visiteur, et il n'est pas besoin d'établir de contact. Il n'y a aucune tentative de « soutirer » des informations. Habituellement, je cause avec « l'Esprit », et dans quelques-unes des meilleures séances, j'ai été aussi ignorant que Mme Thompson de l'histoire privée du visiteur. Pour n'en donner qu'un exemple, ce fut ce qui eut lieu avec Miss A. D. Sedgwick, le romancier américain, que j'emmenai à une séance le jour même où je fis sa connaissance. Je connaissais le nom de Miss Sedgwick et ses ouvrages; Mme Thompson n'en connaissait absolument rien, mais il s'ouvrit aussitôt une telle mine de souvenirs sur les questions les plus intimes de sa famille, que l'on ne peut publier qu'une faible partie de ce qui a été dit. Cette série de souvenirs commença par un soi-disant Esprit ami de Miss Sedgwick pendant que j'étais le seul interlocuteur. Ensuite Miss Sedgwick se joignit à la conversation, mais sans souffler aucune idée; et on lui rapporta plusieurs faits qui étaient bien loin de sa mémoire. Cette dernière remarque nous amène à une courte revue du *contenu* habituel de ces messages.

La question comporte quatre catégories, dont les proportions varient avec le consultant.

a). — Des rêveries, des paroles confuses, avec des erreurs, et par ci par là des approximations. Cela provient probablement de la conscience subliminale de Mme Thompson, et se produit quand il n'y a pas « d'Esprit » réel. Il ne semble pas qu'aucune conscience nette existe dans ce cas, et quand il se produit, il est généralement interrompu par l'arrivée de quelque « Esprit » qui met fin à cet état désordonné, absolument comme on sort de l'état de somnolence pour se réveiller ou pour s'endormir réellement.

(Il est très important d'élucider cette question, quand on songe à la prodigieuse quantité « d'Esprits dans le trouble » qu'admettent généralement les Spirites, et qui pourraient très bien, comme le dit Myers, n'être que les rêveries somnambuliques du médium dans un état indécis de vacuité). (N. du trad.).

b). — Des faits qui dépassent la portée des sens, mais qui n'impliquent

pas nécessairement l'intervention des « Esprits ». Telle est la perception d'événements se produisant au loin, ou qui sont arrivés dans le passé, ou qui arriveront dans l'avenir. Il n'est pas possible de dire actuellement dans quelle proportion la conscience subliminale de Mme Thompson d'une part, et les désincarnés, d'autre part, contribuent à la masse singulièrement variée de connaissances ainsi acquises.

c). — Viennent ensuite les faits attribués aux désincarnés, tels qu'ils sont probablement dans leur mémoire. Mais dans ce cas, naturellement, comme dans celui de Mme Piper, la majorité de ces faits existe aussi dans l'esprit des assistants, de sorte qu'on peut dire qu'ils en sont tirés télépathiquement par le subliminal du sensitif, sans intervention de l'esprit des morts.

d). — Reste enfin un petit groupe de faits significatifs inconnus aux assistants, mais connus des décédés dont ils sont censés provenir, ou, ce qui est plus curieux encore, des faits qui ne peuvent avoir été appris par les décédés qu'après leur mort. L'accumulation graduelle des faits de ce genre devient à la longue un fort argument pour l'authenticité de ces prétendues communications.

Je crois donc avoir de bonnes raisons pour attribuer plusieurs de ces messages à des personnalités ayant survécu, connues de moi ou de mes amis, et dont la présence de Mme Thompson a provoqué les messages.

Je crois que la plupart de ces messages sont énoncés par l'organisme de Mme Thompson et proviennent d'Esprits qui, temporairement « informent » ou « possèdent » cet organisme ; et que d'autres messages sont reçus par son esprit, directement, dans le monde invisible ; qu'elle se les rappelle en partie, et qu'en sortant de l'état extatique, elle peut en faire part.

Mais quoique je ne puisse ignorer la justesse de ces hypothèses, je ne prétends pas affirmer que tous les phénomènes semblables proviennent des morts. Je suis plutôt porté à croire que toutes les fois qu'un mortel est suffisamment dégagé de ses liens charnels pour s'entretenir avec le monde invisible, ces entretiens ont lieu de façons très variées. Je crois qu'il est probable qu'il tire télépathiquement la connaissance de certains faits, aussi bien des incarnés que des désincarnés, et qu'il acquière la vue télesthétique de scènes présentes, passées ou futures, qui dépassent la limite des sens. Quand je parle à un ami de la terre, je pense en même temps de plusieurs façons à ce qui l'entoure ; et de même j'imagine qu'un passage, même très court, dans le monde invisible met l'esprit sous des influences d'entourage mêlées de telle façon que nous ne pouvons nous y reconnaître. Le sensitif peut ainsi exercer concurremment plusieurs formes de sensibilité, recevoir des *messages* de toutes les directions et *percevoir* avec tous les degrés de clarté.

Ces idées sont bien éloignées des expériences ordinaires de la science...

Avant que les savants les rejettent comme indignes de toute considération, j'invite les psychologues à étudier la partie XXXIII, vol. XIII, des « Proceedings » de la S. P. R., où le Dr Hodgson a discuté tout au long le cas semblable de Mme Piper. Si ce rapport peut être comparé avec celui-ci concernant Mme Thompson, peut-être quelque psychologue de la nouvelle génération comprendra-t-il qu'il n'y a guère de tâche plus intéressante et plus importante que de chercher, de découvrir et de comparer le plus possible de ces extraordinaires modifications du type humain, modifications qui peuvent parfois indiquer une décadence, mais qui souvent aussi, je le crois, marquent un progrès rapide et distinct dans les tendances de notre évolution.

(*A suivre.*) F. W. H. Myers.
(p. la tr. G. B.).

LA SCIENCE DES RELIGIONS

III

LA RELIGION ET LA SCIENCE

Nous avons exposé, d'après les documents les plus anciens et les plus authentiques, que la religion est une formule métaphysique, que la morale et la politique n'y ont été ajoutées que plus tard et qu'elles n'en font pas essentiellement partie.

Est-il nécessaire d'ajouter que la métaphysique seule est capable de nous donner une notion — fût-elle hypothétique — de la substance en soi que ne peuvent nous dévoiler ni la physique, ni la chimie, ni l'anatomie, par la raison qu'elle ne voient des corps vivants ou inorganiques que l'apparence extérieure, alors que la métaphysique se compose d'un ordre à part de conceptions élevées, supra-physiques dont l'objet n'est ni arbitraire, ni abstrait, ni idéal, mais réel dans son essence infinie.

Trois monuments écrits ont dû attirer l'attention des savants : ce sont la Genèse des Juifs, l'Avesta des Perses et le Véda des Indous. Les derniers travaux d'analyse ont confirmé que la Genèse, en supposant même qu'elle n'ait pas été complètement remaniée au temps d'Esdras, n'est pas un livre primitif quant au fond, que non seulement plusieurs chapitres ont été tirés de sources différentes et même opposées et qu'elle reproduit simplement, sous une forme abrégée et amoindrie, les traditions aryennes de l'Asie Centrale. La Genèse devient donc un livre secondaire en présence de ceux que nous ont légués nos vrais ancêtres. Dans la Genèse, nulle conception métaphysique. Le Jéhovah (*Javeh*) substitue à l'ordre et à la loi du monde,

la puissance arbitraire et le miracle. L'idée religieuse que les Juifs ont reçue de l'Orient, ils l'ont conçue selon les aptitudes de leur race; c'est-à-dire qu'ils l'ont amoindrie, matérialisée, en un mot défigurée.

La naissance de la religion n'est plus un mystère. C'est un phénomène de psychologie générale qui ne suppose aucune intervention extraordinaire d'une puissance supérieure à l'homme. Ce que certaines religions et parmi elles la doctrine de Zoroastre et même celle des brâhmanes appellent révélation ne peut être appliquée qu'à « la lumière qui éclaire tout homme ».

Cette révélation, disent les auteurs du Véda, s'opère dans la pensée individuelle de chacun de nous.

Ce phénomène psychologique, à la vérité, ne se réalise dans toute sa plénitude que chez l'Arya. Il a manqué et manque encore en partie à toutes les autres races. La faculté d'analyse varie d'un homme à l'autre et va plus ou moins loin dans l'ordre de la science; c'est elle aussi qui fait la différence qui distingue l'homme des autres animaux. Dans telle cervelle humaine, elle sommeille, dans telle autre, elle est dans un état embryonnaire; chez les animaux supérieurs dont quelques-uns sont voisins de l'homme de race infime, elle est déjà très développée. Il y a des hommes qui parlent des langues informes, véritables cris plus ou moins articulés; ces êtres rudimentaires ne peuvent compter que jusqu'à *trois* et adorent un bâton, une pierre, une guenille quelconque. L'Arya seul a conçu l'être, la vie et la pensée dans leur unité absolue; lui donc seul est le véritable auteur de la religion. L'idée de force, de puissance lui suggéra celle de causes immédiates auxquelles il attribua les phénomènes visibles et c'est alors qu'il conçut les dieux. Puis, s'apercevant qu'il existe entre les choses des rapports plus étendus, plus complexes et plus profonds, il comprit que ces dieux étaient les dénominations diverses de quelques forces plus simples et le nombre des dieux diminua. Enfin, les procédés méthodiques conduisant toujours les esprits dans la voie de l'unité, les hommes supérieurs qui composèrent les hymnes védiques comprirent que les forces invisibles de l'univers pouvaient être ramenées à une force unique dont elles ne sont elles-mêmes que des agents variés.

Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent à la conception de l'Être unique qui, cessant d'être hypothétique, ainsi qu'il l'avait été tout d'abord, eut à leurs yeux autant de réalité que les phénomènes dont il était la source et l'auteur. Plus grande même fut sa réalité, si bien que sa puissance parut bientôt surnaturelle, en ce sens que si les phénomènes actuels sont son œuvre, ceux du passé l'ont été aussi, comme le seront ceux de l'avenir, étant les uns comme les autres sortis de son vaste sein. Et comme, d'autre part, sont illimités le temps et l'espace où s'accomplissent les phénomènes de la création toute entière, la puissance de celui qu'on appela *Savitri*, c'est-à-

dire le créateur, fut conçue comme infinie en même temps qu'immanente dans l'univers.

Bien des savants admettent aujourd'hui que, prise dans son ensemble, la race aryenne est née la dernière ayant été précédée par des races inférieures dont plusieurs sans doute ont disparu de la terre. Il est certain que l'Inde était déjà peuplée — depuis combien de siècles? On l'ignore — par des hommes de couleur, lors de l'arrivée des Aryas dans ce pays, comme il est certain qu'au temps où les Aryas pénétrèrent dans l'Occident, l'Europe était depuis longtemps habitée. C'est ainsi que l'on a pu établir que si les Celtes sont Aryas, les Basques et les Ibères ne le sont point, pas plus que ne le sont les peuples de l'âge de pierre dont les monuments, dits mégalithiques, ont été retrouvés en Bretagne, en Afrique et jusque dans le Nouveau-Monde.

Toutes ces considérations résultant de faits établis par la science, nous amènent à une première conclusion préjudicielle. De quelque manière que l'on envisage le problème de la naissance, du développement et de la transmission des religions, il se réduit toujours à une question de méthode plus ou moins bien appliquée et cette méthode il est facile de la résumer.

Elle se compose de trois actes successifs de l'intelligence : l'observation des faits naturels, la généralisation de ceux-ci, enfin l'induction rationnelle qui, au-delà des phénomènes aperçoit l'être réel et permanent dont ils sont la manifestation.

L'absence des deux derniers actes – généralisation et induction — aboutit au fétichisme. Une généralisation inachevée amène le polythéisme, et ce n'est que lorsque les trois opérations de l'intelligence sont exécutées dans leur plénitude, que s'établit la théorie métaphysique qui a pour base l'unité de Dieu, c'est-à-dire la triple combinaison de la substance, de l'acte créateur et de la loi suivant laquelle il s'exécute.

Les méthodes scientifiques sont donc, comme on le voit, identiques à celles que nos ancêtres de l'Oxus ont suivies quand ils ont conçu et fondé la religion — et jusque-là, religion et science sont termes synonymes. Aussi, n'est-ce pas sans raison que le livre où la conception religieuse la plus ancienne a été formulée porte le nom de *Veda* qui veut dire *Science*, car cette conception n'était rien moins que la science complète des anciens temps.

Comment se fait-il donc que religion et science semblent aujourd'hui deux termes antithétiques et qui s'excluent l'un l'autre? On verra tout à l'heure que cette exclusion n'est qu'apparente.

Ce qui caractérise la science, c'est l'analyse et cette analyse devint dès le temps les plus reculés l'un des procédés habituels de la science grecque, où l'on vit les différents ordres de phénomènes naturels se séparer les uns des autres et devenir successivement l'objet de sciences particulières et nettement limitées.

Socrate fit de la psychologie. Platon son disciple inaugura la métaphysique. Les Pythagoriciens s'adonnèrent aux sciences exactes et l'on sait quelle œuvre gigantesque accomplit pour sa part le génie universel d'Aristote. Et c'est ainsi que la nature entière physique et morale fut comme un vaste territoire dont chaque parcelle fut explorée scientifiquement. Il y a tout lieu de supposer que les Grecs choisirent pour guides et pour modèles ces Aryas qui, si longtemps avant eux, nous venons de le dire, avaient déjà si bien inauguré et appliqué la méthode analytique.

Que ce travail ait duré longtemps, c'est ce dont on ne saurait douter, car non seulement les hymnes indous que nous possédons comprennent une étendue de plusieurs siècles, mais encore font allusion à des doctrines, à des conceptions idéales et à des rites dont ils attribuent l'invention à des ancêtres qui les avaient précédés. Ces livres védiques ne sont donc pas absolument primitifs et l'on est en droit d'en supposer d'autres dont il ne reste ni monuments ni souvenir.

Or, si la doctrine sacrée des Aryas est de forme scientifique, il s'en suit que la religion est vraie au même titre que la science et qu'il n'est nullement logique d'opposer quant à leurs principes ces deux manifestations de l'esprit humain, puisque toutes deux aboutissent à des formules analogues, reposent sur l'unité de l'être, l'identité de la substance, l'universalité du principe de vie et l'impersonnalité de la raison.

« Le père de cet univers, déclare l'un des passages des hymnes indous, a par sa pensée enfanté les eaux, le ciel et la terre. Celui qui est notre père, qui a engendré tous les êtres et qui les contient en lui connaît chaque monde. Unique, il a créé les autres dieux. Tout ce qui existe le reconnaît pour Maître. Sur l'ombilic de l'incréé, reposait un germe dans lequel était renfermé l'univers. Vous connaissez celui qui a fait toutes choses, c'est le même qui vit au dedans de vous».

Toute la genèse des êtres vivants et inanimés est exposée dans un autre hymne adressé à *Pouracha*, principe masculin suprême. Partout Agni, le feu, est présenté comme la vie universelle, la cause motrice, la source de l'intelligence et de la pensée, en un mot l'agent de l'œuvre sainte.

Dans le chant qui dans l'Inde est désigné sous le nom de « Grand hymne » le poète, après avoir indiqué les voies mystérieuses que suit le principe igné qui brille dans le soleil, en même temps qu'il flamboie sur l'autel du sacrifice, ajoute :

« L'Esprit divin qui emplit les cieux on l'appelle Indra, Mitra, Varouna, Agni, mais c'est toujours l'Etre unique auquel les sages donnent des noms divers ».

Et dans un autre passage :

« L'homme agit, mais, sans le savoir, il n'agit que par lui. Sans le voir,

il ne voit que par lui. Enveloppé dans le sein de sa mère, il est soumis à de nombreuses naissances... Le ciel est le père qui m'a engendré et j'ai pour famille tout cet entourage céleste ».

En résumé, l'univers ainsi conçu se présente comme un tout harmonique dont un Etre unique et éternel anime toutes les parties et engendre toutes les lois.

On peut, si l'on veut, donner à cette doctrine le nom de panthéisme. Faisons remarquer toutefois que c'est là un mot barbare qui n'a jamais été employé par les Grecs et n'a son correspondant ni dans le zend, ni dans le sanscrit. Ce mot — qu'on pourrait remplacer par celui de *monisme* transcendantal — a la mauvaise fortune de mal sonner à certaines oreilles et d'effrayer certains esprits timides ou mal informés. Si donc nous l'employons ce mot, tout malformé qu'il soit, c'est en lui enlevant tout l'odieux dont on l'entoure et c'est dans la conviction où nous sommes que les doctrines indo-perses sont de beaucoup supérieures à toutes celles que les peuples avaient conçues auparavant.

Platon qu'illuminait un génie supérieur et que poussait sans doute, aussi, telle inspiration qui lui venait d'Asie, propose un système qu'il est difficile de nommer panthéisme et où il affirme cependant l'unité de substance, la nature métaphysique de la matière et les grandes lois qui, sous des expressions et des figures symboliques, se rencontraient dans les doctrines de l'Orient.

A mesure que les observations se multiplient, ces lois se rattachent de plus en plus les unes aux autres, se groupent synthétiquement et ne sont plus que les expressions diverses d'un petit nombre de formules plus générales encore qui toutes tendent vers l'unité.

Or, l'unité de ce qu'on nomme les forces physiques, voilà quel est le point sur lequel tous les savants ont aujourd'hui les yeux fixés.

Cette unité se fait pressentir, en physique, par la transformation réciproque des quatre fluides impondérables : la lumière, la chaleur, le magnétisme et l'électricité, sans compter que tous ces agents mystérieux se transforment en mouvement, autre agent qui les reproduit à son tour, si bien que la physique arrive à ne plus étudier que de simples phénomènes de mouvement — disons plutôt de vibrations.

La chimie, elle aussi, tend à l'unité par sa théorie des équivalents. Cette conception qui s'est beaucoup étendue dans ces dernières années est pythagoricienne et vraisemblablement orientale. La chimie moderne mieux outillée que la chimie d'autrefois avait réduit toute la nature matérielle à une soixantaine de corps simples ; mais voilà qu'aujourd'hui l'on aperçoit entre les équivalents numériques de ces corps, soi-disant simples, de telles analogies, que les nouveaux chimistes ne conservent plus d'illusions sur la

prétendue simplicité des éléments et s'attendent à ce que la découverte de faits nouveaux ramène beaucoup de ces corps à des corps moins nombreux et plus élémentaires.

Mêmes simplifications s'opèrent dans l'étude des phénomènes astronomiques où l'on constate l'identité d'éléments constitutifs de certains astres, corroborée par l'examen des aérolithes et de la nature des comètes dont la matière cosmique prodigieusement raréfiée et disséminée s'assimile de plus en plus aux éléments mystérieux qui constituent l'unité chimique, l'unité substantielle de l'univers.

Quant aux êtres vivants, il y a longtemps déjà que la physiologie a découvert la forme élémentaire et primordiale de l'être organisé, c'est-à-dire la cellule. Mais cette cellule prise comme forme vivante ne suffit pas pour expliquer la vie elle-même, c'est-à-dire cette « puissance d'action et de développement » que possède l'être en évolution. Il y a donc en lui, outre les éléments matériels et sensibles, un principe insaisissable, inobservable, et c'est ce principe même, agent créateur, qui est la cause active du mouvement vital.

C'est ainsi que le monde des êtres vivants se présente à l'heure actuelle comme une multiplicité de formes que produit une loi commune et qu'anime un *agent vital* unique et universel.

Si l'on songe, d'autre part, que les éléments chimiques identiques dans tous les êtres vivants, circulent dans l'univers et passent de corps en corps, sans s'anéantir jamais, on peut en conclure que ces êtres sont des formes transitoires qui s'absorbent les unes les autres et qui se reproduisent sans fin pour se servir entre elles d'éternel aliment. Envisagée dans ces figures changeantes, la substance des êtres à laquelle on donne à tort le nom de « matière » est invariable et permanente dans sa diversité.

Ajoutons, enfin, pour en finir avec les considérations et conclusions résultant de l'étude de ce « Monisme » qui, dans toutes les branches des connaissances humaines, s'impose irrésistiblement, que la raison est le fond primordial de la pensée, qu'elle est impersonnelle et antérieure à la personne, qu'elle est enfin la source unique de laquelle dérivent les manifestations individuelles de tout sujet pensant.

Chez les Grecs et chez les chrétiens, cette virtualité latente ou exprimée, cette pensée créatrice a reçu le nom de *Logos* ou de *Verbe*; dans le Véda, elle porte celui de *Vâk*, (en latin *vox*) qui a la même signification. Or la psychologie a démontré que les deux ou trois formules générales ou, mieux encore, les deux ou trois principes primordiaux de la raison ne sont que le développement analytique d'une seule idée à laquelle on peut donner le nom qu'on voudra, mais que les religions et les philosophies de l'Occident appellent « l'idée de Dieu » C'est cette idée génératrice qui constitue le

fond de la pensée à tous ses degrés, l'expression possible de tous ses désirs, de toutes ses volontés, bref la potentialité générale de la vie. Chez l'homme, elle engendre la métaphysique. Se proportionnant aux besoins de toute créature, elle donne aux animaux les moyens de se mouvoir, de s'alimenter, de se reproduire, d'évoluer suivant leur nature, et c'est dans la cellule organique que réside cette force immanente, inaliénable, qui donne l'unité aux mouvements infinis comme aux figures sans nombre dont se compose l'univers.

Est-il besoin de résumer en quelques mots? La physique, l'astronomie et la chimie pour le monde inorganique, la physiologie et la psychologie pour les êtres vivants, semblent donc, en ce moment, tout près de saisir cette unité vers laquelle convergent toutes leurs analyses. Et comme c'est la métaphysique qui sert de couronnement à toutes les sciences, en ce sens que son rôle commence justement où s'arrête le leur, c'est pour cette raison que nombre de nouveaux savants ont compris que, pour multiplier leurs moyens d'investigation, il devenait nécessaire pour eux de se faire métaphysiciens.

L'on peut déjà prévoir quelle théorie sortira prochainement de leurs travaux ; ce sera évidemment celle de l'unité de la substance, de l'universalité de la vie et de son union indissoluble avec la pensée. C'est autour de cette unité centrale que tendent à se coordonner tous les ordres de phénomènes dont les lois particulières ne paraîtront plus que les expressions restreintes d'une loi universelle.

Si tel est le terme où la science est près d'aboutir, on voit qu'elle aura reproduit précisément les mêmes phases que la science hellénique. Et comme, d'autre part, les Aryas, bien avant les Grecs, avaient formulé, sous une forme plus concise, la théorie métaphysique que la science moderne se propose pour objectif, il apparaît clairement que la religion est aussi vraie que la science, qu'elles sont identiques dans leur méthode et dans leur doctrine et qu'il n'y a aucune raison de les opposer l'une à l'autre.

Après avoir jeté un regard synthétique sur les diverses religions dont la source est en Asie, il ne nous reste plus qu'à pronostiquer quelle destinée vraisemblable leur réserve l'avenir. Eh bien, disons-le tout d'abord, nous nous croyons autorisé à déclarer à l'avance qu'elles seront condamnées à disparaître, par suite de leur étroitesse, de leur intolérance, de leur intransigeance, en un mot par leur « orthodoxie ».

Que faut-il entendre par ce mot? L'orthodoxie est un ensemble de dogmes, de symboles et de rites auquel se rattache une organisation sacerdotale plus ou moins complète, impliquant en même temps l'exclusion de toute doctrine, de tout culte et de tout sacerdoce étranger, chaque orthodoxie ayant pour opinion formelle, obstinée, irréductible, qu'elle est la seule bonne

et la seule vraie. De là, la différence caractéristique qui distingue toute orthodoxie de la religion même qu'elle s'est appropriée. La religion diffère autant de l'orthodoxie que la liberté de la pensée diffère de la soumission aveugle et passive. Dans toute religion qui s'est laissée figer par le moule de l'orthodoxie, s'opère un phénomène analogue à celui que les physiologistes appellent la loi d'ossification. Ayant désormais perdu toute sa spontanéité, comme toute sa plasticité, dès ce jour-là s'est fait le divorce entre elle et la science.

Les dogmes, disons plutôt le dogme, car il n'y en a qu'un, n'est pas venu au monde tout formé. C'est par des découvertes personnelles dont s'enrichissait progressivement la communauté, que se sont développées les croyances générales.

Et avec quelle progression — relativement rapide; parfois, — s'effectuait l'évolution de la conception première.

Citons un exemple. Dès le jour où l'homme comprit que, premier Prométhée, il pouvait à son gré faire apparaître ce feu merveilleux qui du soleil était descendu sur la terre et qu'il se vit libéré de l'horrible et quotidienne torture du froid, de la faim, des ténèbres humides de sa misérable cabane ou de sa glaciale caverne, ce feu qu'il appela divin, tout d'abord, devint le principal objet de son adoration, de son respect, de son amour et par suite de son culte.

Les cris d'enthousiasme des vieux poètes qui éclatent dans les hymnes védiques, alors qu'ils glorifient la prodigieuse puissance du feu ont laissé de tels échos dans le monde, que nous les entendons retentir encore dans les fêtes de la Saint-Jean, alors que les habitants de nos campagnes, tout ignorants qu'ils soient de l'origine de leur allégresse, conservent le souvenir atavique des émotions de leurs lointains ancêtres et dansent au tomber du jour autour de leurs bûchers flamboyants. C'est Agni, le divin Agni, qu'ils célèbrent et glorifient encore.

Les phénomènes psychologiques qui peuvent expliquer comment finissent les orthodoxies, sont aujourd'hui parfaitement connus. Il est inutile de vouloir le nier, le pallier ou le dissimuler : science et orthodoxie se sont exclues dans tous les temps et chez tous les peuples où elles ont coexisté. L'orthodoxie n'a pour élément de conservation que la passivité des hommes qui se soumettent à ses exigences, alors que la science, au contraire, est un ferment de liberté, de progressive évolution.

Pendant la période plus ou moins longue d'une décadence sacerdotale, la Société devient le théâtre d'une lutte où figurent des personnages de tous points disparates et de caractères antithétiques. Des deux côtés, dans les deux camps, l'on crie à l'oppression, à l'injustice. Les uns montrent aux peuples l'abîme de l'incrédulité où ils se fourvoient, les autres leur mon-

trent les avantages qu'ils retireraient du savoir et l'âge heureux où la science pourrait les conduire.

Les orthodoxes ne cessent de jeter le cri d'alarme devant les temples déserts, les dieux outragés. Devant les yeux des croyants timides, ignorants et superstitieux,ils exposent le tableau terrifiant d'une société où ne régneraient plus que les iniquités et les crimes et où seraient poussés les peuples égarés vers les inéluctables tortures d'une éternelle damnation.

Les libres penseurs, d'autre part, les sages, comme les appelaient les Grecs, les hommes de science, enfin, s'appliquent, en revanche, à dissiper les terreurs de l'autre monde. Ils appellent les hommes à la liberté, à l'effort personnel, à l'instruction qui élève l'esprit, au travail qui sanctifie la vie, à l'exercice des droits civils et politiques qui libèrent les consciences et font la force et la sécurité des Etats, à la paix, enfin, bien suprême de l'humanité et que les orthodoxies ont, dans tous les temps, troublée et rendue impossible.

Il faut donc que la science et l'orthodoxie se combattent sans trêve ni merci; mais le vrai terrain de la religion reste neutre et, sur ce terrain-là, il est toujours possible aux hommes d'esprit libre et de conception large de s'entendre et de s'y tendre la main.

Il y a plus encore, car la science réunit non seulement les hommes d'un même pays, mais encore ceux d'un pays à l'autre, parce qu'elle ne procède que par le raisonnement et ne fonde les convictions que sur l'évidence personnellement acquise dans le large domaine des idées générales, aussi vraies à Athènes et à Rome, qu'elles le sont à Paris et à Berlin.

Ajoutons que, de nos jours, presque toutes les orthodoxies sont en décadence, sans qu'aucune d'elles cependant soit à la veille de disparaître. Le brahmanisme dans l'Inde perd du terrain devant le progrès de la science européenne. Il en est de même de l'orthodoxie grecque, de celle des Latins et même des demi-orthodoxies protestantes des peuples germaniques. La chute des orthodoxies, du reste, est plus ou moins accélérée par la différence des milieux et des aptitudes de races. Dans le Sud-Est de la Russie, le christianisme n'est plus qu'une pure idolâtrie. Les fellahs d'Egypte, pas plus que les peuples du Sud de l'Indoustan, ne se débarrasseront pas de longtemps de leurs orthodoxies, tandis que les races progressives et surtout celles du Aryas, à la tête desquelles marchent la France, l'Angleterre et l'Allemagne, seront les premières à s'affranchir des attaches de leurs passés respectifs.

Une dernière cause de décadence pour les orthodoxies, nous l'avons dit mais nous pouvons le répéter en terminant, se trouve dans la fixité de leurs formules qui les empêche de suivre les transformations sociales qui s'opèrent en dehors d'elles, soit dans la théorie, soit dans la morale et ses applications. Citons un nouvel exemple en confirmation de ces faits. Les premiers chapi-

tres de la Genèse furent donnés autrefois comme fondement à la doctrine catholique. L'on répéta et l'on enseigne encore dans les catéchismes officiels de l'église romaine, que Dieu a créé le monde en six jours et l'on entend par là des jours solaires. Quand la science eut démontré que la formation de la terre à elle seule avait exigé des périodes d'une longueur incalculable, l'interprétation dut être modifiée. On conserva toutefois Adam comme souche primordiale de l'espèce humain, à l'antiquité de laquelle on assigna une durée manifestement insuffisante. L'on dût se rétracter encore à la suite de la découverte de certaines inscriptions trouvées en Egypte qui firent ajouter nombre de siècles aux premières évaluations. Une autre chronologie résulta des révélations de la géologie, si bien que, d'accord avec les philologues, les paléontologues furent contraints de ne plus voir dans les personnages d'Adam et d'Eve que de simples mythes créés en dehors de toute réalité. Et c'est ainsi que la Genèse prise en flagrant délit d'informations inexactes reste comme un mouvement obscur, hypothétique qui, bien loin d'éclairer la science, en requiert lui-même toutes les lumières.

Toute doctrine devenue orthodoxe obéit à des lois de déformation inévitable, témoin ce dernier fait non moins significatif que les précédents. Le feu avait été primitivement allumé par le frottement de deux morceaux de bois choisis et ingénieusement taillés, l'un en fossette, l'autre en pointe. L'homme qui les avait ainsi préparés le premier fut évidemment un artiste qui transmit son invention à ses successeurs et fut appelé par excellence le « charpentier » (*twashtri*). Quand on vint à réfléchir que l'opération accomplie par lui avait engendré le feu, il en fut tout naturellement appelé le « père ».

Bientôt la théorie s'emparant des faits, dégagea le principe igné contenu dans le végétal et constata qu'il a son origine dans le soleil. Le feu de l'autel fut dès lors considéré comme ayant deux pères, l'un céleste ou divin, l'autre terrestre et se trouvant plus ou moins sous la dépendance de l'homme.

Lorsque, d'autre part, en raison de ces mystérieuses diffusions d'idées qui, semblables à des vagues, roulent dans le monde psychique et dans les remous desquelles se forment les genèses mythologiques d'abord, puis dogmatiques ensuite, lorsque, disons-nous, la théorie aryenne du feu fut adaptée à la personne du Christ, dont le nom signifie *oint* (*ankta* en sanscrit, *unctus* en latin) et qu'après avoir longtemps subsisté en Asie, elle se transmit à l'Europe, par l'Orient de la Méditerranée, l'antique « charpentier » Arya reçut des Sémites le nom de Yousouf ou Joseph et se trouva de la sorte incarné dans le père nourricier du fils de Marie. L'orthodoxie catholique ayant adopté et consacré ce personnage qui chez les chrétiens d'Orient n'a aucune importance, Joseph obtint chez elle des honneurs particuliers et devint comme un second médiateur à qui l'on éleva des autels et furent consacrée

des communautés d'hommes et de femmes spécialement attachés à sa personne.

Voilà comment se forment les dogmes légendaires et aussi comment arrive un moment où ces dogmes, en passant à l'état d'orthodoxie, commençent à perdre leur ancienne valeur théorique. Le temps s'écoule, la signification primordiale s'oublie, s'efface et finit par disparaître. L'on se trouve alors en face de conceptions fantastiques, d'êtres imaginaires auxquels l'on attribue néanmoins une existence surnaturelle, en même temps qu'un rôle prépondérant dans le monde ecclésiastique.

C'est là l'histoire de toute la mythologie ancienne et moderne, et si l'on vient à rapprocher ces figures pseudo-sacrées des méthodes d'investigation employées par la science, elles sont jugées inutiles et repoussées comme des fantômes de l'imagination populaire... C'est alors que l'on dit que les dieux s'en vont comme les orthodoxies qui les ont imaginés et proposés à l'adoration des peuples.

Oui, les fantômes s'évanouissent, mais la religion poursuit sa marche impassible et sereine. En elle, se retrouve toujours le fonds commun où peuvent puiser tous les esprits. C'est la grande route royale où marche l'humanité, où chacun progresse selon ses forces et librement, car aucun péage n'y est établi. Identique à celle de la science, cette voie doit conduire ceux qui la suivent à l'entière possession d'eux-mêmes, à la paix de leur cœur et à l'autonomie de leur conscience.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

A propos de Crookes et de ses médiums (1)

QUATRE LETTRES DE CROOKES

Il y a quelque temps, un de mes correspondants désirait apprendre de moi si sir William Crookes avait publié un autre livre sur le spiritisme moderne, et quelle impression il avait éprouvée à la vue d'une photographie de « Bebella » (2).

Etant en correspondance avec cet homme éminent par le caractère et par la science, je lui écrivis à ce sujet; en outre, je lui envoyai mon article sur la « Grande question du spiritisme » et lui demandai son portrait.

(1) Article paru dans la *Lombardia* du 10 juin 1902.

(2) Cette photographie fut ensuite insérée, avec quelques explications, dans la revue milanaise « Luce e Ombra », mai 1902.



Avec sa bienveillance accoutumée, il me répondit dans les termes suivants :

Londres le 8 avril 1902.

« Cher Monsieur Falcomer,

« Je vous suis fort obligé pour l'article que vous avez l'amabilité de m'expédier, et je le lirai avec un vif intérêt.

. . . .

« Je n'ai rien publié de plus sur la question du spiritisme, en dehors de mon discours à la *Society for psychical Research*, et des passages de mon discours à la *British Association*, à Bristol.

« La photographie de « Bebella » que vous m'avez fait parvenir est un peu lugubre. On dirait une enfant inanimée ou un cadavre. A-t-elle été prise dans des conditions de contrôle rigoureux ? On produit très bien des photographies semblables par des moyens frauduleux.

« J'ai grand plaisir à vous envoyer mon portrait, et je reste avec les sentiments les plus cordiaux.

« Sincèrement vôtre

« WILLIAM CROOKES ».

Dernièrement, en parcourant, dans les journaux qui ont entrepris la campagne contre le spiritisme en Italie, les jugements qu'on portait sur lui et sur les médiums Cook et Home, j'ai voulu écrire de nouveau à Crookes, et lui envoyer quelques journaux, pour qu'il fût à même de juger s'il valait la peine de s'occuper de semblables attaques.

Il m'a honoré d'une prompte réponse, que je reproduis ci-dessous, omettant seulement certains détails, comme je l'ai fait pour la lettre précédente.

« Je vous suis extrêmement obligé pour votre lettre et pour les journaux.

. . . .

« En même temps que votre lettre, j'en ai reçu une du Dr Carlo Del Lungo, professeur de physique au Lycée royal, à la Spezia. J'ai fait exception à la règle que je me suis imposée, et lui ai écrit une lettre dont je vous envoie la copie.

. . . .

« Je reste avec beaucoup d'estime,

Sincèrement à vous,

« WILLIAM CROOKES ».

Donc mon collègue Del Lungo et moi-même avions écrit à notre insu dans le même but !

Del Lungo avait posé les questions suivantes :

a) Sir William Crookes avait-il continué à s'occuper du spiritisme ;

b) Quelles étaient, en substance, ses idées actuelles sur le sujet ;

c) Etait-il vrai que Mme Cook avait été postérieurement à ses expériences, prise en flagrant délit de simuler le fantôme de Katie King ;

d) Etait-il vrai que Home avait pareillement été pris en fraude et avait subi une condamnation de ce fait.

Voici la réponse :

Londres, 11 mai 1902.

« Cher Monsieur,

« Pendant vingt-cinq ans, j'ai été l'objet d'attaques et de fausses appréciations au sujet du récit que j'ai fait de mes recherches sur les phénomènes spirites. Depuis 1870, époque à laquelle a paru ma première étude, il s'est rarement écoulé une semaine sans que j'aie reçu des lettres semblables à celle que vous m'adressez aujourd'hui. Si j'avais répondu à toutes les attaques, j'aurais dû abandonner tout autre travail, et me borner, pendant ces vingt-cinq années, à faire de la polémique.

« Il y a longtemps que j'ai abandonné le souci de me défendre contre de telles attaques, et vous conviendrez, je crois, avec moi, que mon temps a été mieux employé à des recherches originales. Rien de bon ne peut sortir de pareilles controverses, et je me contente d'attendre le verdict de la postérité.

« Je veux néanmoins faire une exception à la règle dans le cas présent et répondre brièvement à vos questions.

« *a*) J'ai continué à m'occuper du sujet, sans pourtant prendre une part bien active à la recherche expérimentale.

« *b*) Dans mon discours présidentiel à la *British Association*, et dans mon discours présidentiel à la *Society for psychical Research* en 1897, j'ai dit quelles étaient mes idées actuelles sur ce sujet.

« *c*) Je n'ai eu aucune séance avec la personne que vous nommez depuis vingt-cinq ans, et je ne connais aucune des circonstances que vous mentionnez.

« *d*) Il est absolument faux que le médium Home ait jamais été surpris en train de frauder, ou qu'il ait été condamné de ce chef.

« Avec mes remerciements et l'assurance de toute ma considération, recevez, etc.

« WILLIAM CROOKES. »

Et puisque aujourd'hui, en Italie, l'on met en doute les opinions de ce grand homme, en ce qui concerne les faits qu'il a observés ou les expériences qu'il a faites, il est bon de rappeler l'attention sur la lettre qu'il

écrivait à Elliot Coues, ancien recteur de l'Université des études à Washington et président du Congrès des sciences psychiques de Chicago.

« Mon cher professeur Coues,

« Si vous avez connaissance du bruit qui court, et d'après lequel j'aurais rétracté mes affirmations en ce qui concerne la réalité des phénomènes spiritiques, — parce que j'aurais eu peur, depuis, d'avoir été trompé, — je vous donne la plus entière liberté, et je vous prie même instamment, d'opposer de ma part une dénégation énergique et complète à ces fausses assertions.

« Aujourd'hui, comme après mes expériences, je garde la même conviction quant à ces phénomènes. Je n'ai pu alors trouver la plus petite possibilité de fraude, et maintenant, après mes expériences de vingt ans et plus, expériences confirmées par celles d'autres savants, je ne puis comprendre comment j'aurais pu me tromper.

« Lisez mes comptes rendus des séances avec D. D. Home, et vous verrez exactement mes idées actuelles sur ce sujet.

« Je reste, etc.

« WILLIAM CROOKES ».

Sûr de son œuvre, Crookes n'a pas changé d'opinion ; il ajoute, au contraire, que s'il devait recommencer son étude, il commencerait par la télépathie, — qui conduit plus facilement l'homme de science rigide au spiritisme.

Avant de terminer, encore une observation. Comme je lui avais dit qu'un psychiâtre illustre supposait qu'il avait été mystifié, par exemple dans l'expérience des photographies de Katie King, au moyen de procédés américains, Sir W. Crookes me répondit textuellement :

« J'ai pris les photographies seulement et uniquement pour ma satisfaction personnelle, en observant toujours les conditions les plus rigoureuses. M'étant satisfait moi-même, je ne me soucie nullement des opinions des autres, qui probablement n'ont jamais vu les vraies photographies. »

Sir William Crookes est né à Londres en 1832 et possède bien des titres au respect et à l'admiration universels. Nous en reparlerons une autre fois.

Quant à ce qui concerne ses médiums, ils ont continué à être généralement estimés, — malgré les attaques d'une partie de la presse, — par les plus experts des adeptes du spiritisme. Ce dernier frappe maintenant aux portes, avertissant les hommes de science qu'ils sont obligés, par les lois de l'honneur et de l'amour, à l'approfondir.

Alexandrie, juin 1902.

M. F. FALCOMER.



VIEILLES NOTES

(Suite.)

Je vais vous entretenir à présent d'un autre sujet, dont l'intelligence, le caractère, l'éducation et l'instruction faisaient un officier accompli, et si je tiens à mettre ses belles qualités en relief, c'est afin de démontrer que tous les individus susceptibles de céder à l'hypnotisme ne sont pas toujours des esprits faibles comme beaucoup de gens le présument ou l'affirment bien à tort.

J'ai déjà nommé M. Radigué avec Mlle Loubelle et Cossé et je le présente de nouveau pour le mieux faire connaître au point de vue psychologique et montrer un caractère tout différent. Il est encore un pauvre diable dont la touchante histoire remplira mon prochain article, mais n'anticipons pas.

Revenu de Madagascar depuis quelques mois, Radigué avait été tout désigné par ses connaissances techniques pour assurer à l'état-major du Gouverneur de l'île de la Réunion le service très compliqué avec Tamatave et Vohémar, avec les troupes de terre et la marine.

Comme camarade Radigué était gai, expansif, causeur charmant.

En attendant l'arrivée de France de sa jeune femme et d'une fillette de deux ans dont il nous entretenait chaque jour avec tendresse, cet officier vivait à notre table au même restaurant que moi et nos relations amicales qui n'ont jamais cessé, datent surtout des soirées de magnétisme auxquelles il assistait en homme aimant le monde, et un peu en curieux.

Un matin il vint chez moi en compagnie du chancelier du consul d'Angleterre, également notre commensal, jeune et vigoureux Anglais dont la franche cordialité lui avait attiré la sympathie générale. « Mon cher, me dit Radigué, vous devez être étonné de recevoir de nous une visite aussi matinale et vous allez l'être bien davantage lorsque vous en connaîtrez le but. Depuis que vous nous avez donné de si attrayantes séances, où vous nous avez montré ce que c'est que le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, je vous ai suivi avec un intérêt croissant.

« Eh bien, Master Barton et moi désirons vivement connaître les sensations éprouvées par les sujets endormis, hypnotisés, suggérés! Je viens à vous, mon cher Dauvil-Charcot et je vous dis : Magnétisez-moi, Méphisto, je me livre à vous ! »

— « Et moa aussi, je vous demandé la même féveur, ajouta Barton avec calme... » Ce qui nous fit bien rire.

Je dois avouer que j'eus beaucoup de peine à mettre Radigué en état complet d'hypnose ce matin-là. « A ce soir, lui dis-je, un meilleur résultat. »

Quant à Barton, un athlétique Londonnien adonné à tous les sports, ce me fut de toute impossibilité d'agir sur lui. « A cette soar une meilleure résoultète! » me dit-il en répétant ma phrase et en me serrant la main.

Quelques jours après, Radigué était complètement en mon pouvoir au point que je le frappais de mutisme à table en étendant ma main vers sa bouche ou que j'arrêtais net son bras élevant son verre pour boire. « Vous voulez me prouver, disait-il sans se fâcher, qu'il y a loin de la coupe aux lèvres ».

C'était du reste dans l'intimité des camarades et avec la plus parfaite discrétion que j'usais de mes moyens sur lui, car je ne songeais nullement à le produire dans le monde comme un sujet.

Mais il manifesta de lui-même ce désir constaté comme un besoin chez la plupart des sensitifs, comme une nécessité inconsciente de se produire. Ce fut chez le lieutenant-colonel Moriali, chef du service de la gendarmerie, que pour la première fois Radigué s'offrit à la curiosité des hôtes de cette maison amie dont je parlerai toujours avec plaisir. Le colonel, ancien officier de cavalerie, ouvrait tous les soirs sa porte aux camarades qui venaient souvent user de son accueil aimable et franc. J'étais parmi eux l'un des plus assidus, ayant connu cinq ans auparavant les Moriali à la Martinique en des jours heureux. Miss Betty comme nous appelions la charmante fille de Mme Moriali, faisait avec une simplicité rare, et sans la moindre coquetterie, les honneurs de ce petit salon où les rires éclataient en fusées joyeuses. « Miss Bett » doit bien avoir conservé les pensées grotesques et quelques dessins plus ou moins drolatiques dont nous couvrions les pages de son album... Je retrouve dans mes vieilles notes quelques-uns de ces mauvais vers qui ont certainement rongé depuis l'album de certaine dame créole. Si elle a eu le courage de les relire elle a dû se moquer de leur auteur (se moquer, n'est pas oublier). Voici entre autres un mauvais quatrain qui s'envole des feuillets poussiéreux comme un papillon et me fait sourire :

Dans la brise du soir, tendre baiser d'Eole,
Que suave est le chant par vos lèvres parlé!
O filles de Bourbon! J'aime votre créole
Qu'accompagne joyeux votre rire perlé!

Mais, revenons à mon sujet... Ce soir-là, Mme Gibert, excellente musicienne, avait préludé par quelques accords sur le piano et entamait une romance sans paroles de Mendelssohn, si je ne me trompe; Radigué, assis près de moi, se levant sans bruit, prit une chaise, la plaça à la gauche de la pianiste, tira son mouchoir qu'il fixa à son épaule, fit le simulacre d'accorder un violoncelle imaginaire et de passer un archet sur de la colophane, puis se mit à exécuter la romance du maître avec un art consommé, promenant les doigts avec agilité sur les cordes de l'instrument absent en violoncelliste



habile fixant les yeux sur une musique absente, puisque Mme Gibert la jouait de mémoire, se levant deux fois pour tourner des pages qu'il semblait voir, s'arrêtant aux endroits où le violoncelle se tait, reprenant *a tiempo*, ne manquant aucun *pizzicato*, enfin terminant *largo* par un grand coup d'archet en même temps que la pianiste achevait son accord final.

Tous les spectateurs en voyant Radigué simuler si sérieusement le jeu du violoncelle et s'imaginant qu'il se livrait à une plaisanterie, riaient aux larmes, mais l'exécutant ne riait pas, lui, il était impassible et tout à sa musique... Je le regardai attentivement, je compris seul la cause de son calme. Imposant doucement silence aux plus rieuses et à ces messieurs. « Chtt! fis-je... Il dort... » Le silence et l'étonnement succédèrent au bruit joyeux.

Mais Radigué ne voyait, n'entendait rien, il remettait son mouchoir dans sa poche, passait l'archet dans les cordes, et sembla porter et appuyer le violoncelle visible de lui seul dans un coin du piano, s'assurant qu'il ne tomberait point, serra la main de la pianiste étonnée comme tous ses auditeurs, salua d'un gracieux sourire et revint s'asseoir. C'est ici pour moi l'instant merveilleux que je voudrais qualifier : « la rentrée de l'âme. » Sitôt assis, il était réveillé... ne se souvenant d'aucun des actes qu'il venait d'accomplir. — « Vous jouez du violoncelle, Monsieur Radigué? lui demanda Mlle Betty. — J'en ai joué, oui, Mademoiselle, qui peut vous faire croire cela? — Simple question. on joue toujours d'un instrument quelconque... j'aurais aussi bien pu vous dire...jouez-vous du violon ou de la flûte? pincez-vous de la guitare? »

L'acte que venait d'accomplir Radigué avait été parfaitement inconscient; il résultait de l'auto-suggestion musicale, comme l'a dit Charcot. C'était la première fois que je constatais ce sommeil bizarre et involontaire surtout chez un sujet encore « mal pratiqué, mal accordé ».

Je voulus trouver la clé du mystère et je l'eus quelques jours après où j'avais réuni dans ma case ombragée de lianes et de palmiers Radigué et plusieurs camarades. Je pris ma flûte qui, avec un violon, furent mes deux fidèles amis des heures de solitude coloniale et sans prévenir, je jouai sur un rythme doux et lent une berceuse martiniquaise : « Bonnes gens Saint-Pierre ». Rien que d'écrire ce titre les larmes me montent aux yeux. Pauvres bonnes gens Saint-Pierre, plus un de vous ne chantera cet air que j'ai entendu là-bas dans cette belle et douce cité. Un cataclysme horrible l'a changée en une nécropole où gisent tant de vous qui m'accueillîtes si bien!!

Dieu! qu'il est fatigant avec ses digressions, cet ennuyeux conteur! doivent penser mes lecteurs... la plume n'y est pour rien ici, c'est le cœur! seul... pardon, je continue.

Donc, sans prévenir, je jouai cette réminiscence musicale exotique... Aux premières notes Radigué, que j'observais, redressa la taille, prêta l'oreille

comme à un bruit lointain et, ouvrant tout à coup démesurément les yeux, il demeura hypnotisé.

La mélodie terminée, il s'éveilla de lui-même. Je compris en ce moment à quel danger une intelligence semblable était exposée; le lendemain je l'accompagnai chez lui à l'heure de la sieste et lui avouai franchement son cas et les conséquences qui pourraient en résulter, puis l'endormant d'un geste amical en passant ma main devant ses yeux de gauche à droite, je lui donnai l'ordre formel, en magnétiseur doublé d'un ami, de ne jamais plus s'endormir en entendant la musique.

Le soir chez les Moriali je priai Miss Betty de se mettre au piano sans rien dire... elle joua l'Invitation à la valse, la célèbre pensée musicale de Weber.

— « Inutile, me dit Radigué en riant... C'est fini... invulnérable! Vous m'avez raconté une histoire de voleurs, ce matin. Imaginez-vous que Dauvil prétend que la musique m'endort, moi qu'elle a toujours tenu éveillé. Orphée lui-même cherchant Eurydice ne m'attendrirait pas... Il endormirait des fauves, mais pas Radigué, je l'en défie! » — Et depuis lors la musique n'eut plus d'effet fâcheux sur ce caractère ferme. Ce n'est pas dire qu'il ne céda plus au sommeil magnétique, mais ce fut toujours sur sa demande que je l'hypnotisai pendant trois mois.

Un soir au Consulat d'Angleterre Radigué endormi après Cossé et Mlle Louise Loubelle fut remarquable de lucidité. Il se transporta à Londres dont il décrivit à Lady Saint-John un quartier, un hôtel, les amis qui l'habitaient et tout cela traduit dans un anglais très pur, car Radigué est un vrai polyglotte que l'on prend pour un Anglais à Londres, pour un Allemand à Vienne et pour un Espagnol en Andalousie, et vous n'allez pas croire qu'en l'endormant je lui eusse offert le don des langues, non, il lui est naturel.

Une belle créole lui demanda ensuite si sa femme était encore à Toulon?

— « Oui, elle s'embarque à Marseille dans huit jours, je l'attends dans un mois.

« Elle est encore au Mourillon... » et, dans son sommeil, l'âme de l'époux, du tendre père, ressentit une joie qui fut partagée par tous les assistants. Il ne fit de doute pour personne qu'il voyait la jeune et aimable femme que nous avons connue, qu'il embrassait sa fillette qui, disait-il, était laissée imprudemment seule sur une chaise de jardin d'où elle allait choir... Son âme était là-bas en Provence.

Une autre fois j'endormis encore Radigué en public et je vais vous dire comment je rompis volontairement le fil invisible mais solide par lequel cette belle intelligence était liée à ma volonté. C'était encore chez le colonel et Mme Moriali qui avaient réuni des amis pour le départ prochain de deux



créoles pour la France et invité mes « sujets diaboliques » comme les appelait Miss Betty, Mlle Loubelle, Cossé et un nommé Raud qui, à l'état d'hypnose, avait la particularité de siffler comme un merle.

Je venais de faire avec Cossé une expérience de suggestion qui consiste à ordonner au sujet qu'au réveil il verra durant un temps déterminé un objet, une image ou même une personne qui n'est pas là. Ayant donc endormi Cossé je lui avais mis dans la main une carte de visite qu'il avait lue — puis, lui faisant voir l'envers blanc, je lui avais dit que c'était la photographie de Mme Moriali, ce qui avait tout de suite semblé exact à l'obéissant écrivain de marine qui trouvait le portrait un peu noir... « trop de pose » disait-il. Lorsque la suggestion fut bien imprimée dans le cerveau du dormeur, je l'éveillai et durant un quart d'heure il fut convaincu qu'il avait sous les yeux le portrait de l'aimable maîtresse de la maison, qu'il considérait en reportant ensuite la vue sur ma carte avec l'intérêt que l'on prend à regarder une jolie gravure.

« Ah ! me dit Radigué, celle-là, vous ne me la ferez pas avaler, mon cher Dauvil et je parie bien que vous ne me forcerez pas à voir autre chose que votre carte.

— « Vous êtes dans l'erreur, mon bon camarade, vous avez bien voulu vous mettre en mon pouvoir et tant que vous ne demanderez pas à secouer ce joug amical, vous le subirez entièrement ; je puis, lorsque je vous ai endormi, vous envoyer porter un bouquet à Madame la Gouvernante, vous prier de passer chez vous revêtir le costume de votre Malabar, et revenir ici sans vous rappeler rien, ni — chose étrange — vous en apercevoir à votre réveil.

— « C'est trop fort, me répondit l'aide de camp du gouverneur — endormez-moi, et je parie trois bouteilles de champagne qu'à mon réveil je ne verrai que votre carte, rien que votre carte.

— Eh bien, mon ami, nous allons tout à l'heure en faire sauter les bouchons à votre santé... et, si vous le voulez bien, à votre délivrance... faisons d'abord l'expérience. Lisez bien ma carte tout haut.

LÉOPOLD DAUVIL
Capitaine adjudant major
au Bataillon des Volontaires de
l'île de la Réunion
Saint-Denis.

— Très bien — retournez-la. Vous voyez que le dos est immaculé. — Oui. — Eh bien, avant de vous endormir, je vous dis que vous tenez la photographie de Mlle Betty Moriali. Il est 10 h. 15. A 10 h. 1/2 sonnant l'image s'effacera subitement et vous aurez dans la main ma carte de visite nette et blanche.

— Dormez, pensez et voyez ce que j'ai dit, ce que je veux ; éveillez-vous maintenant. Eh bien, que tenez-vous ? »

Jetant les yeux sur la carte, Radigué s'écria sur le ton de la fâcherie : « Croyez-vous donc me tromper ? Est-ce que je ne vois pas que vous avez profité de cette minute de sommeil pour me jouer un tour ; la carte que j'ai dans la main est bien la photographie de Betty, mais c'est celle de l'album que vous avez substituée à votre carte de visite... Me prenez-vous pour un enfant ?

— Non, mon pauvre Radigué, vous tenez ma carte de visite, pas autre chose.

— Allons donc ! A d'autres, je vois les bavures d'une photographie mal coupée, mal collée.

— Mais, ajoutai-je, retournez la carte, vous lirez mon nom.

A la stupéfaction générale, Radigué était à ce point la proie de la suggestion qu'au lieu de voir mon nom, il lut : Garnier, photographe, passage des Panoramas, Paris.

J'avoue que je fus moi-même atterré.

A ce moment, tous les yeux se dirigèrent sur la pendule, la demie sonnait.

— Regardez la carte Radigué.

Jamais visage humain ne refléta semblable étonnement. Il jetait alternativement les yeux sur nous, puis sur ma carte d'où l'image s'était envolée.

— La suggestion vient de cesser pour vous comme pour Cossé... Voilà tout !

— Assez, assez, dit-il d'une voix presque étranglée, je ne veux plus de cette possession, je vous en supplie, rendez-moi mon libre arbitre, ma liberté ! ne m'endormez plus jamais.

— C'est entendu, je ne demande que cela, je ne vous ai point pris de force, cher ami, vous avez été vous-même la victime de votre curiosité.... Pourtant il faut me permettre de vous endormir... mais pour la dernière fois, je vous le jure. Après cela, vous pourrez ajouter : un point, c'est tout ! »

Je l'hypnotisai le temps nécessaire de lui dire : « Radigué souvenez-vous toujours que ce fut sur votre prière que je vous endormis. Selon votre désir, je ne le ferai plus et je vous rends votre volonté ferme, virile, pour résister à toute tentative de suggestion d'où qu'elle vienne.

« Je dirai plus, oubliez que je vous ai hypnotisé, et n'en parlons jamais. »

— Et là prit fin mon pouvoir sur l'un de mes meilleurs sujets.

Il y a dix-huit ans de cela... Radigué et moi, séparés par nos campagnes, nous sommes revus d'abord à des intervalles divers. Maintenant je le vois fréquemment... Cette semaine encore nous avons déjeuné avec sa ravissante fille dont il va marier les vingt printemps à un brave garçon.

Radigué dont, vous le comprenez bien, lecteurs discrets, j'ai dénaturé le nom, est un de nos futurs brillants officiers généraux. Et ce qui vous étonnera tous, Messieurs, surtout vous, mesdames, — et ce sont là les surprises du magnétisme, c'est que, si cet article tombe sous les yeux de celui dont je viens de parler pendant une heure, il y prendra peut-être quelque intérêt; mais, ne reconnaissant point en mon sujet de cette vieille histoire sa brillante personnalité, il se dira : Quel pouvait être ce Radigué? ce qui invite ma plume à parodier malgré moi les deux derniers vers du beau et célèbre sonnet d'Arvers dont la mémoire me pardonnera :

> Il se dira, lisant ces pages de lui pleines,
> Quel était donc cet homme ? et ne comprendra pas!

Nous causions de lui dernièrement avec la femme de M. R., un des avocats les plus distingués du barreau de Tours. Toujours jeune, svelte et gracieuse, elle est restée fidèle à nos souvenirs de la Martinique et de la Réunion. Cette dame n'est autre que Miss Betty Moriali, notre ancienne et bonne amie commune. (*A suivre*).

LÉOPOLD DAUVIL.

FRA, LE CHIEN ÉGALITAIRE

L'autre jour, à Paris, j'ai eu ce plaisir — qu'on n'a pas toujours quand il s'agit d'un de ses semblables, — de faire la connaissance d'un chien, celui-là, — je puis le dire sans froisser aucun amour-propre, aucune dignité, — un vrai frère cadet ; et je ne résiste pas à la tentation de vous le présenter, et de vous narrer même, en toute humilité, quelle leçon il m'a donnée. Mon Dieu oui ! une leçon d'urbanité.

Imaginez-vous, chers lecteurs, que j'avais été invité, un de ces soirs, avec mon fils, à prendre le thé dans la famille d'un de ses bons amis. Nous nous y rendons, et nous sonnons à la porte de la maison. Un jeune homme, — l'ami de mon fils, — vient nous ouvrir, et nous n'avons pas le temps d'échanger les saluts d'usage qu'un chien, que je ne voyais pas, s'élance sur moi et m'accable des démonstrations d'une joie... si peu déguisée que j'essaie, avec humeur, d'en calmer les élans. « Allons! bas les pattes ! » prononce ma lèvre dédaigneuse. Aussitôt le jeune homme s'empresse, tout en me faisant des excuses, de repousser son chien. Nous entrons au salon ; mais le chien y suit, en grondant, son jeune maître, qui veut le mettre à la porte et n'y parvient pas. Le chien qui a l'habitude, que j'ignorais, d'être admis au salon, est furieux et mord avec rage le bout d'une des chaussures

de son maître, jusqu'à y imprimer un de ses crocs. C'est alors que, frappé de l'étrange obstination de l'animal, j'intercède auprès du jeune homme pour qu'il ne le chasse pas, et le chien calmé va se réfugier aux côtés de la maîtresse de maison, la mère du jeune homme et d'une gracieuse jeune fille, qui ne tarde pas à faire son entrée, laissant voir à une de ses mains un doigt recouvert d'une bandelette. — « Tenez ! nous dit sa mère, encore un exemple du caractère entêté et vraiment tenace de ce chien gâté ! il s'est pris, hier, de dispute avec ma fille, et en la mordant, lui a fait au doigt une blessure qui n'a rien de grave, mais qui n'a pas moins été très sensible. »

Ma stupéfaction grandissait, et c'est avec le plus vif intérêt que je demandai quelques renseignements sur cet être, que je n'osai plus qualifier de chien ni d'animal. On s'empressa de me satisfaire.

Comme je pus le constater, ce chien est de la taille d'une petite levrette, avec le poil noir, très court et luisant, d'une propreté éblouissante et orné d'une tête intelligente qu'illuminent deux yeux noirs étincelants. C'est un fox-terrier, âgé d'environ un an, qui, au dire de ses maîtres, est horriblement gâté ; et, quand je dis ses maîtres, j'ai tort : en réalité, il est aussi maître qu'eux, quand il ne l'est pas davantage, ainsi d'ailleurs qu'il l'avait démontré, la veille, à sa... « sœur ». Car, c'est sur ce pied qu'il a été habitué, ou plutôt qu'il s'est lui-même habitué à traiter la jeune fille ; et, toutes les fois qu'il croit avoir raison — je ne dis pas qu'il a raison, — il ne craint pas, — à l'exemple de beaucoup de frères, — d'être tant soit peu taquin, agressif et même mordant.

A ce chien étonnant, on a donné le nom bien justifié de « Fra ». Et c'est bien comme un frère, et non pas comme un chien, qu'il entend être considéré et traité. La veille, « sa grande sœur », qui avait à sortir, avait refusé de l'emmener avec elle. Or, il connaît ses devoirs. Il sait dans quels cas il lui est — non pas interdit — mais recommandé, pour des raisons qu'il veut bien ne pas approfondir, de ne pas accompagner ses maîtres. Il observe scrupuleusement sa consigne ; mais, hors de là, il entend avoir, sur la conduite des membres de « sa famille » à son égard, des explications sérieuses, sinon plausibles. Tel n'avait pas été, paraît-il, le cas de celles que lui avait données « sa sœur » ; et, ma foi, ne pouvant parvenir à la convaincre de l'inconvenance de son procédé, il s'était laissé emporter jusqu'à lui faire sentir, d'une façon un peu brutale, sa mauvaise humeur. Mais après, — juste retour des choses d'ici-bas, — le remords était descendu dans son âme épouvantée. En voyant la jeune fille un doigt ensanglanté, il avait compris sa faute, et tout repentant, tout contrit, il avait accepté la juste punition qui lui était infligée. Il était « boudé » et il le serait encore quelque temps, jusqu'à complète réparation, c'est-à-dire complète disparition de la blessure. Tout autre châtiment eût été sans effet sur lui. On aurait pu et on pourrait le tuer, mais

jamais, jamais on n'en ferait « un chien couchant ». Aussi n'use-t-on jamais de coups avec cet être égalitaire, qui ne cède qu'au raisonnement. — Combien d'hommes on voudrait voir ressembler à ce chien !

Fra aime tendrement ses maîtres, et principalement sa bonne maîtresse, la mère des deux jeunes gens. Quand elle est malade, il ne la quitte pas ; il est aux petits soins pour elle, et veille assidûment à ce qu'elle prenne bien tous les remèdes qui lui sont ordonnés. Si la malade va plus mal, il fait entendre des gémissements plaintifs ; si elle va mieux, il ne sait comment témoigner sa joie, tout en évitant de lui causer la moindre fatigue par des mouvements ou des transports intempestifs. Une fois, Mme X... était allée passer huit jours chez des parents en province. Fra fut désolé de ce départ et ne voulut plus manger. Ses maîtres avaient beau le caresser, le consoler, lui dire que sa maîtresse ne tarderait pas à revenir, rien n'y faisait. Il s'obstinait à ne pas manger, au point que cela devint inquiétant. Son maître alors imagina, un jour qu'il avait reçu une lettre de sa femme, de la montrer à Fra et de la lui faire sentir, tout en l'assurant, — comme s'il se fût adressé à une grande personne — que les nouvelles étaient bonnes, et qu'il ferait bien de manger pour être en état de recevoir convenablement sa maîtresse. Le chien flaira un instant la lettre, comprit et consentit à manger. Un jour ou deux après, il accueillait le retour de sa maîtresse avec une joie délirante.

Fra s'intéresse à tout ce qui se passe dans la famille. Ainsi son jeune maître va, certains soirs, chez des amis faire de la musique et ne rentre guère avant minuit. Mais il arrive parfois que la soirée se prolonge de quelques minutes, un quart d'heure et plus. Jusqu'à minuit notre ami Fra reste absolument calme ; mais une fois minuit sonné, la période de transes commence pour lui. Il va écouter à la porte d'entrée et s'il n'entend aucun bruit, ne devine aucun pas, il court à la chambre de sa maîtresse, s'approche de son lit, dresse ses pattes près d'elle et fait entendre un petit gémissement qui veut dire : « Maîtresse, le frère n'arrive pas ! »... Puis il retourne écouter à la porte et revient, une minute après, donner le même avertissement par une plainte qui va crescendo : plus la rentrée du jeune homme tarde, plus l'agitation de Fra augmente et plus ses gémissements accusent d'inquiétude. Un jour, le jeune homme ne rentra qu'après minuit et demi : ce fut un véritable désespoir ; jamais on ne vit le pauvre chien plus agité et plus désolé. Enfin, il entend du bruit, il reconnaît le pas du « frère » : c'est lui qui rentre. Sa joie est si grande, si folle, qu'il ne songe même pas à faire des reproches à celui qui lui a causé de si cruelles angoisses ; il l'accable de caresses et ne le quitte que pour le laisser aller se coucher.

Fra est tour à tour fra angelo et fra diavolo. Il partage les sympathies comme les antipathies de ses maîtres ; et même quelquefois il se permet de différer d'eux dans ses appréciations qui, on le reconnaît souvent, ne man-

quent pas de ce que nous appelons si justement le flair. Il y a dans la maison un concierge qui a donné à son maître quelque sujet de plaintes. Les plaintes quoique ou parce que fondées, ont été reçues assez aigrement. Bref, le concierge est mal noté par les maîtres de Fra et plus encore par ce dernier, qui ne peut se dispenser, chaque fois qu'il passe devant la loge, de gronder furieusement et avec une affectation des moins dissimulées. Cependant une circonstance survint qui modifia ces rapports quelque peu tendus. On a toujours besoin d'un plus petit que soi, a dit le fabuliste. Il aurait aussi bien fait de dire que grands ou petits ont toujours besoin les uns des autres. Justement, dans notre exemple, les petits eurent besoin des grands : le ménage de la loge eut un enfant malade. Il n'en fallut pas davantage pour que les maîtres de Fra, en bons chrétiens, oubliassent les injures faites aux locataires. Le petit malade avait besoin de secours : on n'hésita pas à pénétrer dans la loge. Que pensez-vous que fit le chien ? Il ne suivit ses maîtres ni dans leur abnégation ni dans la loge ; il se borna à ne plus gronder en passant. L'enfant, depuis, s'est rétabli ; les parents reconnaissants seraient tout disposés à caresser le chien ; mais probablement que lui juge qu'ils n'ont pas payé suffisamment leur dette, car il continue de passer devant la loge en détournant dédaigneusement la tête. On avait manqué à ses maîtres, à « sa famille » : cela lui est resté. Pardonner c'est bon ; mais pas sympathiser.

Notre ami Fra aime les amis de ses maîtres et sait très bien discerner les douteux. Il a une prédilection pour le médecin de la famille qui l'apprécie, du reste, à sa juste valeur et vient régulièrement se livrer avec lui à des ébats dont il est généralement le dernier à se lasser. Fra entend très bien ce qui se dit. On avait sans aucun doute, parlé devant lui dans les meilleurs termes de mon fils et de moi : de là était venu l'accueil enthousiaste dont je m'étais si sottement choqué. Aussi vous pensez combien je fus confus. quand je fus au courant de toutes ces histoires. Je me résolus à lui faire des excuses ; et, pendant un moment, je ne cessai, tout en blâmant énergiquement la sottise de mon premier mouvement, de dire bien haut combien j'aimais « les bêtes ». L'expression lui parut sans doute malsonnante et maladroite, car, lorsque je m'approchai de lui pour le caresser, il se mit à gronder. Je continuai néanmoins son éloge et me reprochai de l'avoir vexé, mais sans mauvaise intention ; simplement parce que, ne l'ayant pas vu, je l'avais pris pour un chien ordinaire. Cela dit, je me rapprochai de Fra, qui me fit le même accueil décourageant. Bon gré mal gré il me fallut prendre mon parti de la leçon. J'avais manqué d'urbanité vis-à-vis, non pas d'un chien, mais d'un hôte, d'un membre de la famille que j'étais venu visiter. C'était mal, et où était la preuve, à ses yeux, que je ne manquais

pas aussi de franchise? Cet animal raisonnant devait aller jusqu'au bout de ses raisonnements: cela devenait évident pour moi.

On continua à parler de lui; on raconta que, dans la salle à manger, il avait sa place à table, et que de lui même, lorsqu'il y avait des étrangers, il s'abstenait d'y paraître. On parla de son goût, je veux dire sa passion pour la musique, mais uniquement la grande musique, la musique classique; et, pour l'éprouver, les jeunes gens se mirent l'un au violon et les autres au piano et jouèrent une mélodie de Faust et des valses de Beethoven qui furent, en effet, très goûtées de notre dilettante à quatre pattes, et réussirent, sans doute à dissiper sa mauvaise humeur. Il y avait déjà plus d'une heure que mes excuses avaient été repoussées, et l'on avait fini par ne plus s'occuper de Fra, quand, regardant de son côté, je le vis jouer, comme un jeune chat, avec une petite balle en caoutchouc durci. Au bout d'un instant, il vint la déposer aux pieds de son jeune maître et le provoqua au jeu. Enfin, il vint également devant moi faire le même manège : c'étaient les préliminaires de la paix qu'il m'invitait à signer. D'abord, je ne mis pas beaucoup d'empressement à prendre — pas la plume — la balle; je me méfiai; mais il insista d'une façon.... si courtoise que je me laissai convaincre et jouai. Ainsi finirent les hostilités; et, depuis, vous pouvez croire que, Fra et moi, nous sommes les meilleurs amis du monde.

Mais, en terminant, je dois le dire, ce chien extraordinaire m'a fait rêver. Ce n'est pas, en effet, un de ces chiens dressés, dont on peut dire que les tours de force ou d'intelligence sont le résultat des efforts du dresseur. Il n'a pas été dressé et ne paraît nullement disposé à accepter la profession de saltimbanque. C'est un chien évidemment doué d'un certain avancement moral, et qui ferait presque croire à la métempsychose. Combien d'hommes en effet, seraient fiers d'avoir cette âme de chien? et pouvons-nous douter que celle-là ne soit tout à fait mûre pour une prochaine évolution dans notre humanité, ou peut-être, qui sait? dans une humanité supérieure?

ALGOL.

Comment les mondes pourront communiquer entre eux

A. M. Camille Flammarion.

O vous dont le cerveau dilate les pensées,
Vous qui suivez au ciel les astres dans leur cours,
Et cherchez les secrets de ces choses cachées
Qu'un voile impénétrable enveloppe toujours!...
Vous dont l'esprit ardent voudrait percer les mondes,

Rêveur audacieux plus croyant que Colomb,
Car vous n'apercevez dans une nuit profonde,
Qu'un océan d'azur sans rivage et sans nom.
La science nous dit que par delà ces voiles
Des mondes sont cachés dans l'espace infini...
Vous les cherchez le soir au milieu des étoiles,
Ils semblent vous frôler dans l'ombre de la nuit.
Une force vous pousse, à vous-même étrangère,
L'énigme vous poursuit, magnétise vos yeux.
Et votre esprit planant au-dessus de la terre,
Ne sachant où poser, se réfugie aux cieux.
Tel l'oiseau poursuivi par le chasseur tenace,
Et ne comprenant rien à son destin fatal,
Vole de tous côtés... dissimulant sa trace,
Cherchant partout l'abri pour se sauver du mal
Hélas! est-ce lui seul dont le sort est sévère?...
Tous ses frères sont-ils menacés à leur tour?...
Dans les vallons lointains, les pays solitaires,
Y a-t-il des oiseaux en paix dans leur séjour?...
Y a-t-il tout au fond des horizons sans nombre
Des mondes habités par des êtres heureux?.
Ou bien tous les soleils projettent-ils une ombre.
Sur les fronts confiants qui se lèvent vers eux?...
Y a-t-il des régions où la douce lumière,
N'éclaire que le roc aride et désolé?...
Y a-t-il des régions de mort et de misère.
Où la vie est dissoute et l'air enténébré?...
Y a-t-il des régions où, comme dans les nôtres
La douleur est le pain de l'homme voyageur?...
Où l'on passe en tremblant pour soi-même et les autres,
Où l'on aime en souffrant et c'est là le meilleur!
Qu'en savons-nous? hélas! puisqu'à travers l'espace
Les globes inconnus poursuivent leur chemin,
Pareils à l'étranger indifférent qui passe,
Et ne voit pas celui qui tend vers lui la main.
Ainsi dans la pitié, l'espérance ou la crainte,
Votre cœur interroge et rien ne lui répond,
Il ne perçoit nul son ou de joie, ou de plainte :
L'univers est un sphinx qui ne dit pas son nom.

. . . .

Et cependant ce cœur qui gît en nos poitrines
Se soulève vers lui comme vers un aimant;
Si la terre n'a plus pour lui que des ruines,
Il s'élance au delà de ce monde inclément!
Il s'élance au milieu des sphères éthérées,
Il appelle, il écoute au seuil de l'infini,
Il espère que là, des âmes éplorées
Comprennent sa souffrance et pleurent son ennui.
Il recueille l'écho des paroles aimées
Dont le murmure est doux et berce sa douleur.
Mais le doute pénètre au fond de sa pensée.
N'est-il pas le jouet d'un mirage trompeur?...
Mystère! n'es-tu pas au seuil de tous les mondes;
Chaque étoile-là haut et chaque être ici-bas
Peuvent-ils échapper à ces raisons profondes
Qui courbent terre et ciel et qu'on ne connaît pas!
Mystère! n'es-tu pas au cœur de la nature?
Le petit grain obscur qui produit les blés verts
A-t-il dit son secret? dans chaque créature
Des abîmes sans fond ne sont-ils pas ouverts?
L'homme se connaît-il et connaît-il ce monde?
Chaque être n'est-il pas une énigme pour lui?
Si loin que le génie ait projeté sa sonde,
Sa conquête n'est rien devant ce qui le fuit!...
Mais au milieu de tous ces rites insondables,
Qui déroutent l'esprit avide de chercher,
Il est pourtant un mot aux lettres adorables
Eclairant tout effet dont le sens est caché.
Ce mot qui tient ainsi la clé de tout mystère
Ou du moins de tous ceux que cherche la raison,
Ce mot tombé du ciel sur notre triste terre,
Avez-vous deviné que c'est l'attraction?...
C'est le cercle magique où les mondes s'entraînent,
Le fil d'or qui retient chaque astre au firmament,
C'est le réseau d'amour où les âmes s'enchaînent
Et de tout ce qui vit le divin talisman.
C'est le lien des cœurs, c'est le courant de l'onde,
C'est l'arc-en-ciel après l'orage menaçant,
C'est l'homme tout-puissant et la femme féconde,
C'est le premier baiser des lèvres de l'enfant.
C'est l'air pur, la bonté, la charité divine,

Ce qui rayonne, attire, et entraîne après soi.
C'est le mal extirpé jusques à sa racine,
Car le mal, c'est l'esclave, et le bien, c'est le roi.
Et quand l'attraction deviendra souveraine,
Quand la répulsion, la haine, le mépris,
Seront fauchés partout par cette grande reine,
Alors se rejoindront tous les mondes surpris.
Tout aura disparu : obstacles et distances,
L'attraction aura nivelé tous les cieux ;
Les mondes réunis par sa toute-puissance
Pourront facilement communiquer entre eux.
Un grand souffle d'amour comblera les abîmes,
Les astres se joindront, l'un vers l'autre attirés,
Du ciel vous connaîtrez les mystères sublimes
O vous qui si longtemps les aurez côtoyés.
Ingénieur en chef du mouvement des mondes,
Alors, vous cesserez ce labeur génial ;
Les étoiles des cieux, premières et secondes,
Ouvriront devant vous leurs portes de cristal.

SPERO.

PHENOMÉNOGRAPHIE

TROISIÈME SÉANCE.

La troisième séance eut lieu le 1er juin suivant, à l'heure accoutumée. Y prirent part : la maîtresse de la maison, sa nièce, et l'auteur de ces lignes seulement. Nous étions seuls tous les trois dans le petit salon dont les portes avaient été verrouillées, et dans le reste de la maison il n'y avait que la nouvelle servante, campagnarde inculte.

*
* *

Nous constatons, au moyen de coups frappés, la présence de l'invisible, et après nous être assurés qu'il était bien disposé à agir, je fixe sous la table en deux fois consécutives, deux feuilles de papier couvertes de noir de fumée.

Nous formons le cercle tous les trois, dans l'obscurité, et je contrôle avec mes mains les quatre petites mains de ces dames, qu'elles tiennent étendues sur le guéridon.



(EMPREINTES).

(Première expérience, 9 h. 30 du soir). Je demande que la force écrive sur la feuille noircie quelque chose que je ne précise ni pour la forme ni pour l'idée.

Personne ne bouge, et, au milieu d'un silence complet, la table frappe un coup pour nous avertir. Je fais immédiatement la lumière, et je découvre sur la couche de noir de fumée deux lignes d'une écriture qui semble faite avec l'extrémité d'un doigt. Bien que les contours de l'écriture soient assez nets, et hauts de 3 à 5 centimètres, nous ne réussissons pas à les déchiffrer; cependant, dans la ligne la plus grosse, en lisant du côté droit, on peut distinguer le nom « Cina ».

*
* *

(Deuxième expérience, 10 h. soir). — La première feuille devenue hors d'usage, je la remplace avec soin par la seconde, puis je reprends la surveillance sur les mains, et ne l'interromps pas un instant. Nos mains reposent fermement sur la table ; nos esprits sont tendus dans l'attente d'un nouveau fait ; le silence et l'obscurité règnent de nouveau. Dans ces conditions, je demande que sur le feuillet vierge de toute impression apparaisse le nom « Dieu » ; de plus qu'on dessine ou imprime une oreille.

Après quelques instants, la force intelligente accoutumée frappe un coup pour nous avertir ; sans une seconde de retard je me mets à constater le phénomène. Le nom ineffable est écrit deux fois, de manière à faire un angle; il est écrit en petite cursive, et plutôt grossièrement, et se lit à rebours.

L'oreille est représentée avec le pavillon de forme arrondie et d'un diamètre de 4 centimètres environ.

En outre, sur le même feuillet l'on distingue des signes confus et qui n'ont pas été demandés.

TRANSPORTS D'OBJETS.

Sûr du caractère transcendental des empreintes, produites à cette séance, et le fait ayant été vérifié à souhait, je propose des recherches d'un autre genre.

Sur la table à manger qui se trouve dans le salon, je mets un beau vase plein de roses fraîches ; et sur le buffet je place quatre pétales de rose, dans chacun desquels je découpe une initiale différente, — B, F, M, N. — Il n'y a, dans le salon, d'autres roses que celles du vase ; il n'y a pas d'autres pétales de roses marqués comme les quatre que je viens de dire. Les uns et les autres sont à droite de Mlle Nilda en face de Mme Marie ; ils sont à un mètre au moins de la portée de leurs mains et des miennes, assis, comme nous le

sommes, à la table et formant la chaîne. L'obscurité n'est pas si intense que nous ne puissions rien discerner.

Je demande à la force accoutumée d'apporter au milieu de la chaîne les quatre pétales en question.

Pendant que nous sommes là, gardant un profond silence, plusieurs pétales de roses sont jetés légèrement sur nos têtes et sur la table.

Silhouette.

En même temps je vois où du moins crois voir, pendant un instant, la silhouette d'un bras tout près de l'épaule droite de Mlle Nilda, et qui s'étend à droite vers le vase de roses. Mais je ne dis rien de cette vision à mes compagnes, afin de ne pas les effrayer.

*
* *

Le transport de pétales au-dessus de nous se répète spontanément.

*
* *

Enfin, les quatre pétales arrivent inopinément sur la table. C'étaient précisément ceux que j'avais marqués avec des lettres et placés sur le buffet ; il était facile de comprendre que les autres avaient été pris aux roses du vase, car celles-ci, avant le phénomène, étaient intactes.

Trace dans la farine et saupoudrement.

Nous essayons un autre phénomène ; qui consistera à obtenir l'impression d'une main ou d'un doigt dans de la farine commune de maïs. A cet effet, je place sur la table à manger, bien hors de la portée de nos mains, une assiette remplie de farine légèrement comprimée ; puis nous retournons tous les trois à la table, et faisons de nouveau la chaîne.

J'invite l'agent occulte à prouver sa présence en laissant la trace d'une de ses mains, ou au moins d'un de ses doigts.

Résultat négatif.

Je rends à la farine son moelleux ordinaire, et je réitère l'invitation.

A notre grande stupéfaction, l'inconnu nous saupoudre de farine les cheveux, le visage, le cou, les épaules, le dos, la poitrine, avec une telle abondance que je lui recommande de cesser ; mais il continue à nous enfariner tous indistinctement, et semble prendre d'autant plus de plaisir que les dames poussent des cris perçants. Pour le faire cesser, j'allume une allumette.

La farine dans l'assiette présente des cavités ou des traces de pinçons.

Nous nous secouons, et après avoir ramassé sur le parquet des feuilles de roses, nous nous remettons à notre place.



Attouchements.

Guidé par le succès, je provoque un effet d'une autre espèce. Je demande à l'invisible de nous toucher.

Le voilà de nouveau à l'œuvre. Nous éprouvons tous d'innombrables attouchements, brusques ou légers, soit sur notre demande, soit spontanément.

Ils consistent en petits coups très rapides donnés avec le bout des doigts sur la tête, sur le visage, sur le front, sur les mains; en caresses fugitives sur les joues; en tiraillements des cheveux; en pressions de la paume de la main sur le dos. L'action était si originale, si caractéristique, que pour la constater à souhait je place la paume de ma main gauche sur la tête de Mlle Nilda, et avec ma main droite je tiens les mains soit de cette dernière soit de sa tante. Dans ces conditions, la nièce demande à l'invisible de nous prouver sa présence, afin de m'enlever toute espèce de doute.

Il se produit *instantanément* un attouchement réitéré sur le dos de ma main gauche, de telle façon que je sens de petits coups de doigts très rapides.

*
* *

Hors de la portée des bras de ces dames, et pendant qu'elles sont assises à leur place, j'éprouve quelques attouchements sur le dos, sur le front, et des caresses sur une joue.

Pour fugitifs que soient ces attouchements, je puis juger qu'ils proviennent d'une main de chair, lisse, molle, et petite comme celle d'un enfant.

Message.

Je demande à la force intelligente qui nous touche de nous dire ce qu'elle est ou qui elle est.

Elle répond, aux moyens de coups frappés régulièrement par la table : « Un ange ; Marguerite, sœur de Nilda ».

Je ne dois pas dissimuler que mes compagnes ajoutent foi à ce message, comme à tous les autres phénomènes qui les ont si grandement étonnés ; elles n'avaient pas même l'idée de pareils résultats.

Aussitôt le message frappé, Mlle Nilda s'écrie avec stupeur : « Oh! c'est Marguerite qui fait tout cela ! Merci, chérie, merci! » Ensuite elle me confirme le fait qu'elle a eu deux sœurs de ce nom, décédées il y a une vingtaine d'années, l'une à trois mois, l'autre à deux ans, elle ne les a d'ailleurs pas connues personnellement.

Le phénomène typtologique se continue, et nous apprend que la soi-disant « Marguerite » a amené à la séance un « esprit » pour les manifestations physiques qui exigent de la force.

Mouvements, coups, etc.

Nous obtenons ensuite : des mouvements giratoires du guéridon, des coups séparés dans l'intérieur du guéridon même, coups qui semblent produits par un poing léger ou par le tendon; des coups multiples d'après un rhythme convenu, et qui paraissent des coups d'ongles; grattements sous le plateau du guéridon; craquements légers. La plupart du temps, le phénomène se produit à notre demande, et toujours à l'intérieur de notre cercle.

Variations de poids.

Sur notre instance, la table se soulève tantôt dans l'obscurité, tantôt à la lumière. Ensuite elle tourne en l'air, mais il faut que nos mains, surtout celles des dames, restent en contact avec elle.

*
* *

Puis surviennent des secousses et agitations si vigoureuses que quelques planches du parquet en sont déclouées. On y remédie avec un marteau.

*
* *

Enfin, la table augmente de poids. Chacun s'en rend compte, en la soulevant du parquet, avec plus ou moins de fatigue.

Conclusion

Les phénomènes se succédèrent sans interruption pendant les trois heures de la séance, nous laissant tous pleinement satisfaits. La force qui leur donnait naissance s'accroissait avec l'exercice. Les mouvements étaient plus intenses dans l'obscurité que dans l'ombre ou à la lumière. Les empreintes sur le noir de fumée étaient légères au point de faire supposer l'intervention de doigts aériens. Les attouchements sur nos corps paraissaient produits par des doigts ou des mains de chair; ils me donnaient la sensation de l'intervention d'un être humain étranger à nous trois.

Où pouvait-il se cacher et comment pouvait-il avoir pénétré dans le salon ?... Je me rappelle que je demandai à « Marguerite » si elle pouvait m'aider et si elle se réjouissait de l'occasion d'une conférence prochaine sur la science psychique, et les doigts d'une main mignonne, naturellement morbides et tièdes, me touchèrent et me caressèrent la joue gauche, faisant pénétrer en moi une joie pure.

A propos de la silhouette d'un bras que j'ai cru voir un instant, ce bras ne pouvait être le bras physique d'aucun d'entre nous, puisque tous nous faisions la chaîne. J'ai déjà fait remarquer qu'il n'y avait que nous trois dans le salon, dont les portes étaient closes.

Etant donnée la surveillance exercée sur les dames; les conditions de

temps, de mode d'opérer et de lieu, je ne puis expliquer les phénomènes décrits par l'action physique des personnes présentes.

Jamais séance ne fut plus sincère et plus innocente que celle-là ; jamais je n'ai eu, comme dans cette séance, la sensation et la perception aussi nette que s'il existe un milieu ultra-physique, il adhère naturellement au milieu physique.

S'il y a des êtres qui vivent en même temps dans les deux milieux, ils se trouvent plus ou moins rapprochés, et peuvent se mettre en communication par des moyens naturels. Il vaudrait encore mieux que leur commerce fût rendu plus facile, non seulement par la science psychique, mais par la physique et la chimie.

PROFESSEUR FALCOMER.

PENDANT UNE VISITE CHEZ M. LEYMARIE (1)

Croyant Mesdames Leymarie à Paris, j'avais amené ma fille avec moi, afin de la leur présenter :

M. Leymarie nous reçut avec cette grâce affable qu'on lui connaît, et sa verve étincelante nous fit oublier que l'heure passait et aussi que je repartais pour l'Italie le soir même ; nous étions donc en train de prendre congé de lui quand, entra dans le salon un petit homme d'aspect fort correct, d'une soixantaine d'années. Tout en nous saluant, son visage marqua une surprise qui nous étonna fort ma fille et moi ; brusquement, il entraîna notre hôte dans une embrasure de fenêtre, et là, il se mit à parler avec volubilité. Notre étonnement s'accentuait, car nous voyions qu'il nous indiquait, ne laissant pas à M. Leymarie le temps de placer un mot, mais il manifestait également la surprise par sa mimique éloquente.

Enfin, comme il en paraissait prié par le visiteur étrange, M. Leymarie vint à nous : « — Mon ami, Monsieur — ici, je ne me rappelle plus le nom — (1) désirerait, Mesdames, vous faire part d'un phénomène assez étrange qui se passe en ce moment à vos côtés, et qu'on le prie de vous communiquer. »

Sans l'air très calme de M. Leymarie, je vous avoue que ma fille et moi aurions eu la tentation de prendre son ami pour un fou. Cependant, sur un signe d'acquiescement que je fis en reprenant nos places (car nous étions debout pour partir quand il arriva), l'étrange interlocuteur s'avança et prenant un fauteuil, il s'y installa juste en face de nous.

(1) Voir la *Revue* de juillet.

(2) Ce Monsieur devait être le médium Henri Lacroix de Montréal (Canada). Les personnes qui l'ont connu le reconnaîtront parfaitement à son langage. (*Note de la Rédaction*).



— Il se passe, nous dit-il, en ce moment, entre vous deux, Madame votre fille et vous.....

Par qui savait-il que la jeune femme qui m'accompagnait était mariée ? elle avait l'air très jeune ; et de plus, qui lui avait dit qu'elle était ma fille ? Certes, ce n'était pas M. Leymarie, car le petit homme ne lui avait pas encore donné le temps d'ouvrir la bouche que pour nous dire les quelques mots ci-dessus ? Mais nous n'étions pas au bout de notre étonnement.

L'étrange interlocuteur continua :

— Il se passe une chose très singulière : — entre vous deux est un tout petit vieillard — mon Dieu, qu'il est menu ! — ses jambes et ses bras ressemblent à des bâtons de chaises pour la grosseur. — Oh ! mais il est très vieux ! Combien ?

Et, tendant l'oreille, il avait l'air d'interroger quelqu'un à nos côtés :

— Vous dites ? — 94 ans ! — c'est bien cela, n'est-ce pas, reprit-il en s'adressant à nous. — A ces mots, ma fille et moi fîmes un soubresaut. — Mais, le petit homme poursuivit :

— Vous portez deux deuils en ce moment, celui de votre mari, Madame, et celui de votre grand-père qui est mort au mois de mai.

Nous restâmes abasourdies ; nous portions en effet le deuil de mon mari, notre grand-père était mort au mois de mai, à l'âge de 94 ans, et le portrait que l'on venait de nous en faire était si ressemblant, que ma fille qui avait aidé à l'ensevelir, m'avait écrit les mêmes mots qu'avait employé l'étrange sorcier; — que ses bras et ses jambes étaient gros comme des bâtons de chaises.

Mais celui-ci, sans nous laisser le temps de revenir de notre stupéfaction, reprit les descriptions détaillées du portrait de notre cher grand-père :

— Oh ! oh, fit-il en riant d'un bon rire, sa tête n'a pas beaucoup plus de cheveux que celle de Cadet Roussel.

La vérité était qu'il y en avait un peu plus tout de même, mais ils n'encadraient la tête que très bas.

Continuant son examen avec une rare minutie :

— Tiens, mais sa manchette rabattue sur une main d'enfant cache quelque chose ? — et il se pencha comme pour mieux voir :

— Qu'est-ce que c'est que cette tache pourprée qui prend de l'index, pour aller en s'élargissant, se perdre au poignet, sous la manchette ?

Alors, nous ne pûmes retenir une exclamation.

Mon grand-père avait une tache de vin effectivement à cet endroit ; de peu d'apparence une grande partie de l'année, elle devenait pourpré au moment des vendanges — et nous étions fin septembre, — et de son vivant, il baissait presque jusqu'au bout des doigts ses manchettes, sur ses mains qu'il avait très soignées.

— Le grand-père dit qu'il est très satisfait du mariage de sa petite-fille, poursuivit notre sorcier. — Oh, Madame, le mystérieux travail de l'enfantement est déjà commencé pour vous. — Il y avait à peine une semaine que ma fille était mariée et, cependant, il ne se trompait pas : Ce sera une jolie petite fille, continua-t-il, mais très délicate, faites bien attention.

La petite fille fut en effet si délicate que, malgré tous les soins, elle mourut à l'âge de cinq ans, elle était très belle.

Enfin, l'étrange personnage termina l'étonnante séance par cette recommandation à ma fille :

— Vous connaissez une personne dont je vous conseille de vous défier ; c'est une amie en laquelle vous avez beaucoup trop de confiance. Et comme ma fille ne comprenait pas, il se leva, prit les deux pans de sa redingote, un dans chaque main, et fit quelques pas en se dandinant : elle marche ainsi, ajouta-t-il !

Et c'était si bien cela, que nous nous mîmes à rire ; — Mme X... dîmes-nous !

— Oui, eh bien, méfiez-vous-en ; sous peu, elle vous aura fait fâcher avec les personnes qui ont fait votre mariage ! Elle dessèche de jalousie. — Et ce fut vrai ; trois semaines plus tard, c'était accompli.

DIANE MAREST.

LE PAYS DU BROUILLARD

Par CH DAWBARN

Après avoir accepté le « retour des Esprits » comme une possibilité naturelle, nous avons écouté pendant un demi-siècle certaines affirmations au sujet de la vie future, qui nous ont été faites au nom des Esprits revenus parmi nous. Nous pouvons examiner les dires des Esprits concernant notre existence de chaque jour, à l'aide de notre expérience personnelle, et décider s'ils sont vrais ou faux. Mais, dès que notre visiteur de l'autre monde commence à nous offrir le récit détaillé de sa propre existence journalière, l'acceptation de ses affirmations devient une question de foi. Nous découvrons qu'il s'accommode à nos désirs, à notre éducation mentale. Si nous sommes portés à la crainte de Dieu, l'Esprit est prêt à nous offrir tout un système théologique, muni de prêtres, de grands-prêtres et de démons de premier ordre ; si l'auditeur est athée par tempérament, l'Esprit est tout disposé à lui parler de collèges d'Esprits, dont les professeurs refusent toute croyance à une divinité. Toute religion de ce monde a été supposée avoir ses représentants dans l'autre, et les sectes innombrables y sont, nous dit-on, plus zélées que jamais pour leur croyance particulière. L'explica-

tion qui en a toujours été donnée est que la mort ne change pas la mentalité ni la croyance des hommes. Remarquons que cela est enseigné et cru sur la foi de ce que les Esprits ont proclamé par l'inspiration de leurs médiums.

Il est bon de nous rappeler que nous sommes à une époque de critique et d'examen. L'esprit critique a analysé sans crainte la littérature sacrée, tout entière basée, d'ailleurs, sur l'inspiration des Esprits. Le même esprit d'examen est également prêt à appliquer respectueusement ses lumières aux affirmations faites par les Esprits de nos jours. Nous allons, pour un moment, prendre à partie cette affirmation de l'immutabilité mentale de l'humanité après la mort, et l'examiner au point de vue critique. L'expérience des savants et expérimentés investigateurs de Mme Piper nous fournira les faits les plus intéressants sur lesquels nous ferons porter notre enquête.

On nous dit (p. 346 des Proceedings) qu'on demanda à un Esprit un certain nom à titre de preuve. Il le donna correctement. L'investigateur, pensant que le nom était faux, demanda à l'Esprit s'il n'avait pas voulu dire un autre nom. L'Esprit se ravisa immédiatement et à l'avenir donna toujours le faux nom. C'est exactement ce qu'on devait attendre du phénomène étudié sous le nom de « subconscience ».

Qu'on me permette ici une brève explication. Quand je parle de mon subconscient, j'entends par là mon Moi affecté d'une autre personnalité, avec laquelle, dans certaines conditions, je peux tenir une conversation intelligente. Tout Esprit a cette même personnalité dans le même état de vibration, que nous appelons le « subsconcient ». C'est l'extension de notre sensibilité vibratoire, correspondant en quelque sorte à ce qu'on appelle aujourd'hui les rayons X. Où notre sensibilité finit, celle du subconscient commence. Il y a ainsi un point de contact, et probablement un chevauchement, de part et d'autre, où notre conscience et notre subconscient se rencontrent et peuvent échanger imparfaitement leurs idées. Chacun est, à ce point de contact, dans un état extrême anormal. Dans ces conditions, le Moi subconscient est facilement et déplorablement affecté par les suggestions. Il n'est pas question, en ce moment, de l'effet semblable sur le moi du mortel.

Notons, en outre, que l'Esprit qui revient, quel que soit son degré d'avancement, ne peut atteindre l'intelligence mortelle qu'à ce point de contact subconscient. Il faut qu'il pénètre par lui-même dans cette « région brumeuse » et qu'il en subisse les conséquences, ou bien qu'il envoie quelque autre qu'il pense moins susceptible aux suggestions. En d'autres termes, je dis, et les faits me donnent raison, que, de l'archange au mendiant spirituel, tout Esprit qui revient doit entrer dans la « région des brumes ». C'est là que l'intelligence humaine étend sa dernière limite.

Revenons à notre exemple. Voilà un Esprit qui s'est volontairement « embrumé », et qui devient un visiteur « de rêve » sujet à suggestion. Il apporte avec lui une vérité. Contredit par le mortel, il accepte aussitôt la suggestion et ne sépare plus, dans la suite, le faux du vrai qu'il a apporté de sa demeure spirituelle. Nous voyons par là que si cet Esprit s'était efforcé d'apporter à la terre quelque autre vérité, par exemple quelque détail de sa vie d'Esprit, il suffirait d'une suggestion pour lui faire changer aussitôt sa description. Nous avons, par le fait, dans le même rapport, un exemple remarquable montrant qu'un Esprit peut en hypnotiser un autre, pourvu que l'hypnotiseur soit entré dans les vibrations de la terre plus profondément que son compagnon.

Stainton Moses, en qualité de clergyman, avait, pendant sa vie terrestre, un fort penchant religieux. Il peut se faire que, par suggestion, et comme conséquence, ses guides aient proclamé par sa médiumnité que les pécheurs qui meurent dans leurs péchés sont des Esprits pécheurs dans leur nouvelle vie. L'Esprit de George Pelham dit absolument le contraire, et affirme que les pécheurs ne le sont que dans cette vie. C'est en opposition complète avec presque tous les enseignements soi-disant inspirés, connus dans l'histoire. Mais, Moses, devenu Esprit, confirme l'Esprit de Pelham immédiatement, et déclare que nous laissons derrière nous toute mauvaise pensée.

Le lecteur voudra bien remarquer que nous ne discutons pas la justesse de l'assertion de M. Moses, soit ancienne, soit actuelle. Ce qui nous occupe en ce moment c'est de prouver que tout ce que dit un Esprit au sujet de sa vie d'Esprit doit être pris avec beaucoup de défiance.

J'ai donc appelé l'Esprit de M. A. Oxon en témoignage pour en arriver à de plus étranges assertions, faites par un des guides de sa vie terrestre, connu sous le nom d'Imperator « le plus noble de tous les Romains ». Le 1er février 1897, Imperator donnait aux mortels le résultat suivant de son expérience : « L'éther spirituel n'est pas composé d'oxygène et d'hydrogène, mais d'une matière plus fine appelée « éther luminifère ». Quatre jours plus tard il informait le Dr Hogdson que « le corps spirituel éthéré est composé d'air, de lumière et d'une bonne quantité d'hydrogène. » Au lieu de recevoir ce renseignement avec reconnaissance, le Dr Hogdson insinua que, comme donnée scientifique, c'était fort douteux. Sur quoi Imperator ajoute que « le corps éthéré est une matière subtile et raffinée connue sous le nom de « vacium », et qui n'est pas du tout sur le même plan que l'hydrogène. » Le lendemain il précise en disant que « le vacium est ce que nous connaissons sous le nom d'amour. » Voilà donc un renseignement positif concernant le monde des Esprits, fait par un guide célèbre d'un médium célèbre, mais à l'aide d'un autre médium. Nous ne voulons qualifier cela ni d'absurdité, ni de tromperie, mais ce fait a son éloquence pour ceux qui imaginent

des détails pittoresques sur le monde des Esprits, parce que certains Esprits « l'ont dit » dans une histoire émouvante, ou par les lèvres d'un médium.

Un Esprit, qui se donnait le nom de sir Walter Scott, affirma un jour qu'il y avait des singes dans le soleil. Ce renseignement inspiré ne fut pas reçu, je le crains, avec le respect dû à un messager céleste, car l'Esprit alla jusqu'à expliquer que « si nous suivions la lumière du soleil jusqu'au tropique du Capricorne nous verrions les singes entrer et sortir dans leurs cavernes. » Une telle affirmation nous laisse croire que l'Esprit du célèbre auteur n'était pas seulement assoupi, mais était en train d'éprouver un rêve saisissant quoique absurde, comme on en éprouve à la suite d'une forte indigestion.

Nous avons, bien entendu, le choix entre des milliers de récits d'Esprits, sur ce que nous croyons vrai au sujet de la vie où nous entrerons tous. Et nous trouvons qu'il suffit de prendre les dires d'un même Esprit, par le moyen de différents médiums, et de les mêler dans de judicieuses proportions pour obtenir l'avenir particulier que nous désirons. L'écrivain avoue qu'il désirerait vivement pour lui habiter une demeure spirituelle semblable à celles que lui ont décrites des mortels inspirés. Ils lui ont dépeint un monde assez pareil à celui-ci, mais exempt de tout ce qui nous incommode.

Il y a là du soleil, des fleurs et de la verdure pour tous. Les ruisseaux murmurants s'y déversent dans de vastes océans, sur lesquels naviguent des vaisseaux, dont l'équipage doit avoir du bon temps, car les tempêtes y sont inconnues. On nous parle de l'infinie variété des paysages et des climats, de sorte que les Esquimaux et les Hottentots n'ont pas besoin d'habiter porte à porte. Tous les objets s'y cueillent sur les arbres ou s'y récoltent dans l'atmosphère, et chacun possède, nous assure-t-on, tout ce qu'il mérite, sinon tout ce qu'il veut. Mieux encore, on nous parle de villes d'une beauté architecturale inconnue, possédant des ressources intellectuelles et sociales ignorées sur la terre, mais accessibles à tous leurs habitants. De telles descriptions de notre habitation future sont certainement préférables au Ciel des chrétiens ou au Paradis mahométan. Mais, nous le demandons tristement, en regardant à la lumière critique, est-ce vraisemblable? Nous tremblons qu'il n'y ait là-dessous que rêves bien terrestres, colorés par l'imagination subconsciente, subissant l'influence de la suggestion.

Si nous nous tournons vers les recherches de la science moderne, elles nous apprennent que c'est à la poussière répandue dans l'air que nous devons notre ciel bleu et les beautés de la nature. Les savants nous disent que sans ces parcelles poussiéreuses, la lumière du soleil ne se diffuserait pas et que l'obscurité la plus noire alternerait sans transition avec un éclairage aveuglant. Sans poussières, le frottement atmosphérique, qui transforme l'énergie solaire en lumière, chaleur et électricité, et peut-être aussi en force vitale, ferait à peu près défaut. Sans poussières, la pluie ne tomberait pas

goutte à goutte, puisque la parcelle de poussière est le noyau autour duquel l'humidité arrondit sa petite sphère. S'il n'y avait pas de poussière, dès que l'atmosphère serait saturée d'humidité, des torrents d'eau nettoieraient l'air de la moindre trace de vie.

Nous comprenons donc que si la poussière est un des sauveurs de la vie humaine, des conditions semblables doivent exister dans les demeures célestes, si leurs paysages sont tels qu'on nous les fait admirer. Nous sommes donc amenés à examiner un peu plus soigneusement ces descriptions par notre propre expérience.

L'Esprit de George Pelham affirme (p. 433), à notre surprise, « qu'il n'a aucune idée du temps. C'est, dit-il, une des choses que j'ai perdues. » Beaucoup d'Esprits en ont dit autant. Mais, si cela est vrai, adieu les beaux levers et les beaux couchers de soleil avec leurs magnifiques colorations. Car c'est la rotation de la terre qui sépare le jour de la nuit et marque le temps. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il n'y ait pas de nuit là-bas, comme un Esprit nous l'a dit. Mais, dans notre monde, même les fleurs dorment et l'insomnie cause de terribles souffrances aux mortels. La nuit et le sommeil sont des inséparables dans le collège de la nature. Un monde sans aurore, sans beauté, la poussière faisant défaut, un monde ne possédant pas le temps qui résulte de l'arrangement diurne et nocturne est un monde qui ne peut offrir les agréables tableaux que les « chers Esprits » nous dépeignent par les lèvres des médiums. Si les anges n'ont pas de poussière dans leur atmosphère, et s'ils évitent les giboulées, c'est qu'ils reçoivent l'humidité par un autre procédé que celui de notre petite planète. Si les nécessités sanitaires de la vie y sont comme chez nous, ils ne peuvent avoir d'océan immobile, et, en l'absence de poussière, il faut que les vapeurs s'y forment par un procédé inconnu, que les Esprits n'ont jamais décrit.

Il y a quelque temps, l'écrivain appela l'attention des spiritualistes sur le fait que si les demeures spirituelles avaient lumière et beauté, la poussière atmosphérique était une nécessité. L'humidité était également nécessaire, sans quoi il ne pouvait y avoir ni océans, ni rivières, ni fleurs, ni feuilles vertes. Il fallait donc qu'il y eut de la pluie et de la rosée ou quelque chose d'équivalent. Mais, malheureusement, quand il fait humide la poussière devient de la boue. Je présume que la boue doit s'attacher aux robes et aux sandales des Esprits (sandales sonne mieux que souliers) et nécessite décrottoirs et paillassons. Si l'atmosphère en mouvement contient des poussières, il s'ensuit qu'il faut des plumeaux pour la bonne tenue d'un ménage céleste. La volaille, grosse ou petite, perd-elle ses plumes ou est-elle plumée, je l'ignore? Les vêtements tachés de poussière et de boue nous amènent à penser à d'indispensables blanchisseries. Mais, dans un pays où il n'y a ni temps, ni nuit, il doit être difficile de reconnaître le jour de la blanchisseuse.

Et, par le fait, aucun Esprit connu de l'écrivain n'a jamais parlé de savon spirituel. Pourtant le savon et la poussière sont des nécessités quotidiennes de la vie. La présence de la poussière a mille autres conséquences dans notre vie, comme l'on sait. N'insistons pas davantage. En réponse à cette idée, certains médiums nièrent avec indignation qu'il y eut de la poussière, des paillassons et du savon dans le royaume des Esprits. Mais, hélas! cela ne nous apprend pas comment l'on peut s'en passer au « Paradis ».

L'Esprit George Pelham nous dit que « la pensée n'est, en aucune façon, sous la dépendance du corps. » Il ajoute : « Dans ma vie présente tout s'exprime mentalement. » Naturellement je ne discute pas son assertion. Mais la forme qu'il habite doit avoir des organes spécialement sensibles à la pensée de l'Esprit, organes qui nous sont inconnus et que l'on ne nous explique pas. Évidemment il vit dans un monde télépathique. C'est là une autre terrible barrière pour un Esprit qui se propose de converser avec ses amis de la terre. Il apporte avec lui sa fabrique de pensées et essaye d'adapter la matière au métier. Les visiteurs de Mme Piper nous ont donné plus d'un échantillon du trouble où ils sont plongés. On nous présente toute une assemblée de communicateurs, déversant tous en même temps leurs pensées dans le réceptable du médium qui, à ce que nous dit George Pelham, est parsemé, çà et là, d'ouvertures. Ces pensées fugitives frappent de toutes parts le médium, mais surtout la main, l'œil ou la langue, qui semblent avoir une illumination spéciale. Tout de même, l'Esprit qui ne s'est pas assuré d'un endroit favori ne peut même pas deviner où sa pensée trouvera un logement. Il ne sait pas s'il écrit ou s'il parle. Cependant, le spectateur mortel attend une honnête exactitude dans les moindres détails de la vie de l'Esprit.

Il est très intéressant de surveiller ces réunions, surtout au point de vue des Esprits. Des pensées qui ne sont pas destinées à l'oreille humaine font irruption de temps en temps dans notre vie. Deux ou trois pensées frappent en même temps le même endroit. Il n'est donc pas étonnant qu'un Esprit dise (p. 477) : « Attendez jusqu'à ce que cela devienne plus calme. C'est comme si on était dans une grande salle, où deux ou trois douzaines de voix discuteraient ensemble des sujets différents. » C'est bien cela. Cela se comprend. Mais le spectateur mortel n'entend pas ces deux ou trois douzaines de voix et met sa confiance dans ce que la langue dit ou que la main écrit. Et il conclut de cette mixture de pensées un tableau magnifique des gloires de sa demeure à venir,

Un autre jour, un honnête Esprit, pensant par la langue du médium dit : « Je ne sais pas comment vous pouvez m'entendre parler puisque nous ne parlons que par la pensée. Vos pensées ne m'atteignent pas du tout, mais j'entends un drôle de bruit et j'ai la moitié à deviner. Et vous aussi vous

paraissez singulier. Je vous voie bien mieux quand je n'essaie pas de parler. »

Cette confusion est telle que George Pelham, bien qu'il ait bien démontré son identité, a oublié qu'il a fait tout un volume de vers. Et l'on insisterait pour me le faire accepter comme un professeur de notre vie future!

L'Esprit Moses, ancien clergyman, fait des équivoques. Il envoie son souvenir à plusieurs de ses amis qu'il désigne par leur nom. Les noms sont corrects et peuvent compter comme une excellente preuve de son identité et de son souvenir de sa vie mortelle. Mais, comme on lui dit que l'un de ceux qu'il a nommés est déjà de son côté, il répond : « C'est bien ainsi que je l'entends. Il m'a chargé de vous envoyer ses amitiés. » Pouvons-nous accepter ce qu'il nous dira sur la vie des Esprits? Dans sa vie terrestre il a écrit comme médium d'une façon nette et sensée sur des sujets historiques. Voici maintenant ses célèbres guides qui prouvent une lamentable ignorance au sujet de Melchisedech, d'Abraham, etc., et sur des faits racontés dans toutes les histoires et connus du moindre écolier. Les prendrons-nous pour des autorités sérieuses quand ils nous parleront de la vie des Esprits?

Le lecteur est certainement convaincu maintenant de l'inutilité de chercher une parole correcte sur la vie collective ou individuelle des Esprits par de tels canaux. Pas n'est besoin d'autres exemples. Evidemment, le caractère de l'Esprit qui revient n'est pas en cause. Imperator et son médium nous représentent ce que l'on peut appeler des échantillons de premier choix des Esprits. Naturellement nous ne discutons pas tel ou tel enseignement donné par un médium professionnel ou amateur. Le phénomène, mental ou physique, n'a rien à voir avec notre présente étude. C'est toujours la pensée cherchant sa voie de son mieux dans la vie terrestre. Quelquefois, comme dans le cas de Katie King, elle la trouve avec fascination; mais, le plus souvent, elle est pénétrée d'odeurs narcotiques plutôt que du parfum de la vérité. Quelquefois nous semblons presque en contact avec le divin, mais même alors il y a l'influence des imperfections et des suggestions qui guettent l'Esprit cherchant à atteindre la terre à travers « la région brumeuse ».

Nous avons commencé cet article en avouant notre doute sur la possibilité que la mort n'apporte aucun changement à la mentalité terrestre de l'homme. Autant que l'on peut conclure des expériences faites avec Mme Piper, en les prenant pour exemple, nous trouvons certainement que les Esprits qui reviennent ne paraissent pas avoir gagné dans leur passage à l'autre vie.

Mentalement ils sont amoindris. Il ne faut pas dire que c'est passager et qu'ensuite les Esprits atteindront une mentalité plus haute. Les guides de



M. A. Oxon ont vécu pendant des siècles (bien qu'ils ne sachent pas compter par années), pendant lesquels ils pouvaient acquérir de la science et de l'expérience. Par un médium ils professent des enseignements élevés qui s'adaptent admirablement aux espoirs ecclésiastiques, mais, par un autre, ils ont perdu cette haute intelligence et radotent des absurdités sur ce monde et sur l'autre. Le nouvel enseignement contredit absolument l'ancien, à tel point que le chercheur attentif trouve qu'il y a lieu de se demander si l'homme est réellement identique à lui-même après la mort, et ne peut trouver de réponse. Il semble évident que l'Esprit n'apparaît jamais tel qu'il est, mais se trouve obligé, par suite des conditions mêmes du retour, à passer par un état embrumé qui le livre aux suggestions et l'empêche de se présenter sous son véritable jour.

Même l'aspect extérieur d'un Esprit dans sa vie d'Esprit est terriblement incertain. L'Esprit Phinuit, le guide principal de Mme Piper pendant des années, décrit l'Esprit Moses « comme un homme d'aspect drôle, avec une longue redingote, un grand col, un manteau, une longue barbe, de grands yeux et les paupières baissées. » Il ne faut pas dire que c'était la pensée de Moses jetée sur Phinuit. Nous ne concevons pas M. A. Oxon désireux de paraître « drôle », ou présenté à ses amis de la terre comme portant au Paradis sa longue redingote de tous les jours. Assurément beaucoup de ses amis terrestres ne lui ont jamais vu une telle redingote. En tous cas, cet Esprit ne donne à l'investigateur aucun renseignement admissible sur l'aspect actuel de M. A. Oxon dans sa nouvelle vie. Et c'est grand dommage car, après ces tristes explications, la plus sublime description de cet estimable Esprit ne paraît plus maintenant véridique.

C'est avec un chagrin profond que nous avons ainsi bouleversé nos croyances les plus chères concernant les questions admises en général dans le monde des Esprits.

Nous ne cherchons certainement pas à nier, mais nous ne voulons plus accepter comme véridiques les descriptions fantaisistes, les romans pleins de vie, et l'éloquence solennelle avec laquelle le spiritualisme moderne a été bercé dans son enfance. Nous réclamons la vérité. Nous n'en avons reçu qu'un grain mélangé à un boisseau d'erreurs quand l'Esprit est venu nous parler de sa vie actuelle.

Le problème consiste pour nous à présent à étudier notre subconscient, à le débarrasser autant que possible de toute suggestion, et à apprendre tout ce que nous pouvons de la vie d'autrui. Nous avons vu ce qui ne peut être. Assurément le chercheur, profitant d'une expérience toujours croissante, se convaincra de l'existence de l'humanité dans une vie future digne de l'ascension du Moi s'élevant à ses fins dernières. Tel sera du moins le but le plus désiré de l'écrivain de cet article.

Trad. par G. Béra (*Progr. Thinker*).

LE SPIRITUALISME

Est-il une Science ou une Religion (1) ?

L'AVIS DU SPIRITUALISTE ET CONFÉRENCIER CLARKE

Je réponds, sans hésiter, que tel que je le conçois, le spiritualisme est une religion scientifique et philosophique. Dans son analyse des phénomènes universels, il pénètre dans toutes les manifestations physiques de la nature elle-même et reconnaît l'Esprit Infini comme la Force intelligente primitive :

« La première grande cause de mouvement universel, de vie, d'organisation et d'intelligence individuelle. »

Regardant l'homme comme un esprit revêtu d'un vêtement matériel dont l'univers est composé, il fait remonter son origine à l'Esprit Infini qui pénètre et anime tout dans la nature. En d'autres mots, le spiritualisme affirme la dualité matérielle et spirituelle de la nature humaine. Quelle autre origine, en vérité, pourrait-on attribuer à l'homme?

Le vrai spiritualiste, homme de science et philosophe, doit « voir Dieu » se manifester dans la nature et en lui-même ; ou il perd toute notion des causes finales et il ne peut trouver d'explication rationnelle aux phénomènes cosmiques, à la vie individuelle et à l'intelligence. Qu'y a-t-il de si étrange à admettre que la nature est douée d'une âme aussi bien que le corps de l'homme ? Je suis incapable de comprendre pourquoi le Théisme ou le Panthéisme ne peut être prouvé par tous les phénomènes naturels, aussi bien que la physiologie. C'est par les fonctions animales, ou le spiritualisme par ses manifestations physiques. Assurément, la logique qui démontre qu'il existe un esprit dans l'homme, démontre avec autant de vérité qu'il y a un Esprit universel dans la nature d'où l'homme a tiré tout ce qu'il a, tout ce qui le constitue. Par conséquent, en sa qualité de science et de philosophie, le spiritualisme voit Dieu se manifester en tout : dans l'atome comme dans l'étoile et le soleil. Tout nous parle de Lui, tout nous révèle sa sagesse, sa puissance infinie, la grandeur de son œuvre.

Plus qu'aucun autre culte, le spiritualisme pur implique en lui les éléments d'une religion vraie. Il enseigne la spiritualité de la nature et de l'homme ; il prouve le progrès éternel du genre humain, il révèle la grande loi de justice, de compensation et de rétribution ; c'est-à-dire que nous récolterons ce que nous avons semé. Le code de son éthique est basé sur l'unité spirituelle et la fraternité parmi les hommes ; il ouvre à tous la source de

(1) Voir la *Revue Spirite de mai.*

l'Inspiration, de la révélation et du baptême spirituel ; il nous apprend que le Ciel et l'Enfer ne sont que des conditions, des états de l'esprit ; il nous montre l'immanence du monde des esprits. Sa bible, inspirée par la vérité divine, révélée par la science, expliquée par la philosophie et interprétée par la Raison est le livre de la Nature.

« C'est le livre suprême,
« Qui nous parle de Dieu, qui réfléchit les cieux ;
« C'est le livre où l'on prie et le livre où l'on aime,
« Qui charme tous les cœurs et plait à tous les yeux. »

En vérité, je ne vois aucune raison pour laquelle le spiritualisme ne peut prendre rang parmi les grandes religions du monde, tout autant qu'on peut faire rentrer ses phénomènes dans le domaine de la science. La religion et la science sont les deux colonnes sur lesquelles s'élève le temple de la doctrine spirite.

Considérant l'univers comme une immense matérialisation spirite, quel est celui qui, devant ces myriades de formes si splendides et si variées, n'est obligé d'avouer qu'un astronome incrédule, un savant sceptique, est une monstrueuse anomalie. Mais il convient de dire qu'il y a un grand nombre de spiritualistes qui sont aussi ignorants de l'esprit réel de la science et de la philosophie qu'ils le sont de la spiritualité du spiritualisme.

Les simples manifestations des phénomènes et la communion avec les esprits invisibles ne suffisent point pour développer les facultés morales et religieuses de l'investigateur superficiel.

Il faut qu'il pénètre dans le « Sanctum sanctorum » du grand temple spiritualiste où il peut se mettre en communion avec les anges de la Sagesse, avant de sentir l'inspiration divine qui émane de « La grande âme des choses » et d'éveiller en lui des sentiments nobles et élevés.

Enfin, je crois que le spiritualisme bien compris et bien interprété, est la religion la plus rationnelle qui réponde à toutes les exigences de la vie, et que ce n'est qu'une simple question de temps et de progrès mental et spirituel de l'homme pour qu'il supplante toutes les autres sectes et prenne la première place parmi toutes les religions du monde.

Prof. C. MOUTONNIER.

Paris, 29 mai 1902.

———



UNE MATÉRIALISATION

Nous lisons dans le *Progressive Thinker* comment Mme Stewart a été amenée à accepter les phénomènes spirites.

Cette dame n'a pas craint de faire ses déclarations dans une conférence devant l'association des spiritualistes de la ville de Milwaukee. En résumé, voici ce qu'elle a affirmé : Son père, homme très estimable était de la religion des méthodistes tandis que sa mère était fervente catholique. Elle avait onze ans lorsque ce père aimé fut tué dans un accident de chemin de fer ; elle était alors dans un couvent et elle entendit ses petites compagnes dire entre elles, que son père, étant protestant, devait être relégué aux enfers.

Tourmentée par cette pensée diabolique, elle alla consulter une des religieuses, la sœur Camilla, qui acheva de désoler la pauvre enfant en confirmant l'arrêt porté contre son père. Blessée au cœur et indignée, la jeune fille revint chez elle et refusa de retourner au couvent. Mais l'enseignement orthodoxe avait eu pour résultat, dans ses conclusions extrêmes, d'arracher de son esprit toute foi dans la justice et la clémence de Dieu et ce fut dans un état complet d'indifférence religieuse qu'elle atteignit sa 17e année.

Un soir, après une journée de travail, elle se reposait assise dans sa chambre, lorsque son attention fut attirée par une tache qui brillait sur le parquet. Tout d'abord, elle pensa que c'était peut-être dû à un reflet de lumière ou de glace. Mais, au bout d'un instant, la tache sembla se résoudre en une sorte de vapeur qui monta et s'éleva sensiblement à la hauteur d'une table. Dans ce moment, dit Madame Stewart, je n'éprouvai aucune frayeur, mais je me sentis étrangement impressionnée.

Tout à coup, elle vit le nuage, qu'elle fixait toujours, se diviser en deux et se condenser définitivement en reproduisant la forme de son père adoré. Instinctivement elle se leva et se jeta dans ses bras. « Père » s'écria-t-elle, mais à peine l'eut-elle touché que la forme disparut et s'óchappa de ses mains tendues.

Après quelques instants de stupeur, elle sortit précipitamment de sa chambre pour relater le fait et raconter de quelle manière elle avait vu et touché l'esprit de son père.

Il est évident que ce fait, quoique fort intéressant en lui même, n'est pas suffisamment étayé de preuves ponr lui donner une véritable valeur scientifique.

Madame Stewart n'était nullement spiritualiste au moment de sa vision, et ce ne fut que longtemps après qu'elle fut initiée par des médiums à la connaissance des phénomènes spirites. Les phénomènes de matérialisation

se produisent rarement d'une façon spontanée; aussi serait-il peut être difficile de faire admettre à certaines personnes la réalité de la vision de Mme Stewart, quoique sa bonne foi ne puisse aucunement être mise en doute.

La constatation de faits analogues est obtenue généralement par l'intermédiaire d'un bon médium et dans des conditions de contrôle et d'examen rigoureux; j'ai été témoin à plusieurs reprises de manifestations extraordinaires obtenues dans une pièce tout à fait indépendante d'accessoires et d'objets étrangers, étant entouré d'amis, et le médium étant lié et cousu de manière à paralyser toute intervention physique. Dans ces conditions, nous avons pu voir, la chambre étant éclairée d'une lumière suffisante, se former sur le tapis, au milieu de la pièce, un globe de feu et une colonne nuageuse qui, une fois arrivés à hauteur d'homme, se transformèrent subitement en forme humaine. Cette forme n'affectait aucune ressemblance avec le médium que l'on retrouvait après la séance dans le même état qu'auparavant.

Ayant donc vu, en plein sang froid et présence d'esprit, les faits dont je parle, je suis d'autant plus porté à croire à la vérité stricte de ce récit; tout en sortant de la voie ordinaire, il rentre très bien dans le domaine des lois naturelles qui régissent les phénomènes psychiques. Il se peut que la médiumnité de Mme Stewart ait été suffisante pour créer un prodige en dehors de toute préparation et de tout entraînement.

CLEMENS.

PRÉDICTION DU Dr MUEHLENBRUCH RÉALISÉE

M. le Dr Max Muehlenbruch de Oakland (Californie) que les lecteurs de la *Revue Spirite* connaissent par mes nombreux articles, publiés sur sa merveilleuse médiumnité de 1899 à 1901, m'a envoyé en janvier 1901 sa brochure : « Dr Max Muehlenbruchs sixth edition of prophecies », publiée à Oakland en décembre 1900. Parmi de nombreuses prédictions, qui se sont réalisées, ou qui attendent leur réalisation, se trouve la suivante :

« Heavy earthquakes will be felt in Guatemala, with much damage. The atmospheric condition toward Guatemala will look unfavorable from April 1902, to september 1903 ».

Ce qui veut dire :

« De grands tremblements de terre auront lieu au Guatemala et causeront beaucoup de dégâts. Les conditions atmosphériques seront défavorables pour le Guatemala depuis le mois d'avril 1902 jusqu'au mois de septembre 1903 ».

Cette prédiction du Dr Muehlenbruch vient de se réaliser en avril dernier.

Voici ce qu'à ce sujet raconte la *Presse quotidienne russe* du 10 et 11 mai :

« Les journaux étrangers apportent les détails suivants sur le tremblement de terre au Guatemala : « C'est dans la soirée du vendredi 18 avril que



le premier tremblement de terre s'est produit. Il était environ 8 heures 1/2 du soir. Ce tremblement de terre fut si fort et d'une durée si inusitée, que l'épouvante ne tarda pas à s'emparer des habitants.

Dans la capitale, les habitants ont été saisis de panique et se sont précipités à travers les rues, beaucoup à peine vêtus. La panique a été irrésistible et s'accentua encore par l'extinction subite et totale de la lumière électrique dans les rues et les maisons. La population, épouvantée, fuyait dans toutes les directions. Des milliers de personnes couraient, terrifiées, çà et là, se lamentant et, tout à coup s'agenouillant et priant. Pour comble de malheur, une pluie diluvienne vint s'abattre sur la ville et en un clin d'œil transforma les rues en véritables torrents. — Le tremblement de terre se renouvelait de minute en minute. D'immenses clameurs se faisaient entendre de toutes parts. Les rues se remplissaient de gens anxieux, en quête d'un lieu sûr pour s'abriter. Les invocations religieuses des uns, les cris déchirants des autres, les lamentations désespérées de la plupart, tout cela contribuait à augmenter l'alarme, le désordre et la confusion générale. — Dans la capitale, heureusement, les pertes, quoique énormes, ne furent que matérielles. Mais il n'en était pas de même pour les départements. Dès le lendemain, les premières nouvelles arrivaient sinistres et désespérantes. Des villes entières avaient disparues : *San Marcos*, *San Pedro*, *Ocos*, *Mazatenango*, etc. Mais plus le grand désastre qu'on eut à enregistrer, ce fut la ruine de *Quezaltenango*, la deuxième ville de la république de Guatemala. Les morts se comptent par centaines et le nombre des blessés est considérable.

C'est une catastrophe sans précédent à Guatemala, du moins dans les temps modernes. »

JOSEPH DE KRONHELM.
Gajsin, Podolie, Russie.

LA RHABDOMANCIE

(*Suite.*)

Présenté au procureur du roi, Jacques Aymar assura qu'il saurait retrouver les traces des assassins, les suivre et les reconnaître en tous lieux, si l'on pouvait seulement le conduire à l'endroit où le meurtre avait été commis pour qu'il pût y « prendre son impression », comme il disait. Le lieutenant criminel et le procureur du roi placèrent entre les mains du « sorcier » une baguette du premier bois qui se rencontra, et accompagné des magistrats il commença à parcourir la cave. Sa baguette resta immobile jusqu'au moment où il vint à passer sur l'endroit même où l'on avait levé le cadavre du marchand de vin. Mais alors la baguette s'agita avec violence, lui-même fut très ému, et son pouls s'éleva comme dans la fièvre. Cette

émotion redoubla quand il parvint à la place où l'on avait relevé le corps de la seconde victime, c'est-à-dire de la femme du marchand de vin. Ayant, de cette manière, reçu « son impression », Jacques Aymar sortit de la cave, et guidé par sa baguette ou plutôt par le sentiment intérieur qui la faisait mouvoir, il remonta dans la cour de l'archevêché, la traversa et ne s'arrêta qu'à la porte du Rhône, qui se trouva fermée, parce que cette perquisition s'exécutait pendant la nuit à peu près vers les deux heures du matin. Le lendemain, Jacques Aymar, ayant repris sa baguette, se remit sur la piste des assassins. Accompagné de trois personnes : du lieutenant criminel, d'un greffier et d'un archer, il sortit de Lyon par le pont du Rhône et descendit la rive droite du fleuve. Il marcha ainsi pendant une heure à peu près ; sa baguette lui révélait tantôt trois complices de l'assassinat, tantôt deux seulement. Elle le dirigea ainsi vers la maison d'un jardinier, où cette question de nombre fut pleinement éclaircie. Là, en effet, Jacques Aymar soutint, avec une grande chaleur de conviction et contre les dénégations du jardinier, que les assassins fugitifs étaient entrés dans son habitation, qu'ils s'étaient assis à une table, et que de trois bouteilles, que l'on trouva dans la chambre sous la table, ils en avaient certainement touché une sur laquelle tournait sa baguette. Mais il y avait un moyen infaillible pour décider si le maître de la maison ou ses domestiques avaient eu quelque contact avec les assassins : Jacques Aymar appliqua sur eux sa baguette divinatoire. Or, elle resta immobile. Mais elle tourna pourtant sur deux enfants de 9 à 10 ans, qui se trouvaient là. C'étaient les enfants du jardinier. Ces enfants s'amusaient sans s'occuper de ce que disait Aymar et les personnes qui l'accompagnaient, mais pressés de questions, ils se troublèrent et finirent par avouer, ce qu'ils auraient voulu cacher, de crainte d'être punis pour avoir tenu la porte de la maison ouverte, malgré la sévère défense de leur père. Ils déclarèrent donc en pleurant qu'un dimanche au matin trois hommes, dont ils donnèrent l'exact signalement et le costume, s'étaient introduits dans la maison, où ils avaient bu le vin de la bouteille indiquée par l'homme à la baguette.

Cette première vérification des talents du rhabdomancien Jacques Aymar permettait aux magistrats de se fier à sa parole. Toutefois, avant de l'envoyer plus loin à la recherche des meurtriers, le procureur du roi et le lieutenant criminel décidèrent de le soumettre à de nouvelles épreuves en présence des autorités et de plusieurs personnes de distinction.

— Comme je l'ai dit plus haut, dans la cave où le crime s'était accompli, on avait trouvé la serpe dont s'étaient servis les assassins, pour tuer le marchand de vin et sa femme. Le procureur du roi envoya prendre chez le marchand qui l'avait vendu, trois serpes pareilles, qui furent portées dans un jardin et enfouies dans la terre sans que l'homme à la baguette eût pu

les voir. Amené en ce lieu, le rhabdomancien passa successivement sur toutes et sa baguette ne tourna que sur celle que l'on avait trouvé sur le théâtre du crime. Afin de varier une expérience si concluante, l'intendant de la province voulut lui-même bander les yeux à Jacques Aymar. Il fit ensuite cacher les serpes dans de hautes herbes en plein champ. On le mena par la main auprès de ce lieu, et la baguette ne manqua pas de tourner sur la serpe ensanglantée, sans faire le moindre mouvement sur les autres. Or, les plus difficiles et les plus soupçonneux durent dès lors se rendre à l'évidence et s'avouer convaincus. La justice elle-même n'hésitant plus à prendre sérieusement pour guide la baguette divinatoire, on donna au rhabdomancien un commis de greffe, des agents de police et des archers pour le protéger et pour l'accompagner dans la poursuite et la recherche des assassins du marchand de vin, qu'il fut chargé d'entreprendre sans retard. Le crime de Lyon ayant fait beaucoup de bruit dans la contrée, on attendait avec curiosité et grande impatience le résultat des recherches du « sorcier » avec sa baguette divinatoire. Et alors, comme toujours, il y avait des personnes, qui croyaient fermement à la réussite et au don surnaturel du rhabdomancien, tandis que d'autres s'en moquaient et appelaient Jacques Aymar un imposteur et un charlatan; d'autres encore, et celles-là en grande majorité, le soupçonnaient d'avoir des rapports intimes avec le diable et soutenaient hautement qu'il avait vendu son âme à Lucifer.

Joseph de Kronhelm.
Gajsin, Podolie, Russie.

Prière

Cette prière remarquable termine un long poème médianimique de M. Edmond Dace, dédié à Mme Rufina Noeggerath et publié dans le dernier numéro du *Journal du magnétisme* de M. Durville.

O toi, Dieu, vers qui ma voix monte !
Qu'ils m'ont dit de souvent prier !
Toi qui vis, que rien ne surmonte,
Pas même l'univers altier !
Je t'implore !... Toi qui dispenses
Les biens, les maux, les récompenses,
Suivant que, dans nos ignorances,
Nous avons bien ou mal semé,
Donne! Donne à tous ceux que j'aime,
A ceux qui me haïssent même,
Ta bénédiction suprême,
Comme à tous ceux qui m'ont aimé.

Donne ! Donne ! Que le sourire
Soit sur leur bouche et dans leurs yeux !
Qu'ils soient bons ! Que leur âme admire !
Et qu'ils t'aient compris, sous les cieux...
Donne-leur tout !... La terre est grande
Et pour moi je ne te demande
Qu'un lit de mousse dans la lande,
Et qu'un rayon de Vérité !
Donne-leur tout !... Moi je t'adore
Et ma voix pour eux seuls t'implore,
Car j'ai tout, eux n'ont rien encore
S'ils ignorent l'éternité.

*
* *

Tels étaient ces feuillets d'écritures diverses
Où se mêlaient, aux voix humaines et perverses,
Les voix de l'Infini qui chantent et qui bercent.

EDMOND DACE

LE CAS LLEWELLYN

EXPÉRIENCES DE VOYANCE PSYCHIQUE

On lisait dans le *Daily Mail* du lundi 14 avril :

Des milliers de personnes sont à la recherche d'un enfant perdu dans la montagne.

« Des milliers de personnes cherchent dans la montagne d'Aberdare un enfant de cinq ans, William Llewellyn, qui a disparu mystérieusement dans l'après-midi de vendredi.

« Sa mère, qui habite 100, Heolgeryg, Merthyr, était allée de la montagne d'Aberdare à Aberaman pour faire des emplettes dans une boutique du pays.

« L'enfant est sorti pendant qu'elle était dans cette boutique, et on n'en a plus eu de nouvelles depuis. Quoique les rues fussent pleines de monde, personne ne l'a remarqué. Cet événement mystérieux rappelle celui du phare de Brecon.

« On a prévenu aussitôt la police, et on a organisé d'immenses recherches samedi et hier. On a fouillé toute la montagne sans trouver trace de l'enfant égaré.

« On craint que cet enfant, n'étant jamais venu à Aberaman, ne puisse dire où il habite, bien qu'il parle facilement. »

Les recherches continuèrent sans résultats. Des milliers de personnes fouillèrent le pays dans toutes les directions sur une étendue de trente-deux milles carrés. On en arriva à conclure que l'enfant avait été volé. La police de Glamorgan et des environs, partant de cette donnée, se mit en quête de tous les campements des bohémiens. On consulta des « Sages » Gallois, réputés dans le pays pour savoir deviner. On mit en campagne des policiers de Londres, habiles. On put ainsi photographier des enfants errants qui répondaient au signalement donné et on envoya ces photographies à la mère qui ne les reconnut pas. Enfin un certain M. Squires, de Leicester, écrivit à la

mère, la pressant de se mettre en communication avec une personne possédant ce qu'on appelle la seconde vue, ajoutant qu'il y a à Londres de bons médiums qui essaieraient de lui venir en aide si elle leur écrivait, en observant qu'il est nécessaire de leur envoyer quelque chose que l'enfant ait porté, un collier, une cravate ou une pantoufle.

Le mardi 22 avril, je reçus une lettre de Mme W. P. (1) me disant qu'elle avait reçu du correspondant d'un journal de Londres un paquet contenant un objet appartenant à l'enfant perdu du pays de Galles, et me priant de venir la voir dans la soirée parce qu'elle voulait avoir mon avis sur cette question. Je vins donc la voir au moment où elle achevait de donner une séance publique fatigante. Après s'être un peu reposée elle ouvrit le paquet qui contenait une vieille petite bottine très usée et un petit sac de fantaisie appartenant à Willie Llewellyn, ainsi qu'une lettre du représentant du journal qui se livrait à des investigations sur place. Il y eut d'abord de la difficulté à séparer l'influence de l'actif reporter, mais à force de manier la bottine, Mme P. s'écria sans hésiter : « Oh ! le garçon n'est plus incarné. » Elle m'affirma n'avoir rien lu dans aucun journal au sujet de l'enfant, et ajouta :

« Voici que je me trouve dans son état psychique. Je ne sais où je suis. Je pleure, j'ai perdu ma route... j'ai peur ! »

Puis elle se mit à frissonner en disant : « Oh ! que j'ai froid ! je me sens tout engourdie ! » Puis : « On dirait qu'il y a de l'eau, ici, je suis toute mouillée. — Je pense qu'il est noyé, en tous cas je suis sûr qu'il est mort. Il me semble qu'il s'est égaré, qu'il a perdu sa route et qu'il est tombé dans l'eau à l'arrivée de la nuit, je vois que le terrain est un peu en pente, qu'il y a de l'eau fraîche, je vois l'enfant... C'est un beau petit garçon joufflu, il a de cinq à sept ans, avec des yeux songeurs, étonnés. Le corps n'est pas dans l'eau, mais au bord de l'eau, il est mouillé, couvert de boue ou de sable, il est couché le visage contre terre, comme s'il était mort ou endormi. Il y a là des arbres ou des buissons près de l'eau, et une clôture, dont une planche ou deux sont enlevées. Ce n'est pas une clôture régulière... Il a plu. On trouvera le corps quand l'eau sera évaporée, mais pas avant plusieurs semaines. Je ne puis pas bien dire quand... dans deux ou trois semaines, au plus. »

On voit que l'époque ne fut pas bien définie, car ce renseignement pouvait dater de la disparition de l'enfant aussi bien que de la date de la consultation. Quoi qu'il en soit *le corps fut trouvé* le quinzième jour qui suivit la disparition. Quiconque s'est occupé de ces questions sait que le temps et la distance sont généralement indiqués d'une manière vague.

(1) Nous connaissons le nom et l'adresse du médium, mais nous préférons les taire pour qu'on ne soupçonne pas un but de réclame à cet article.



Mme P. ajouta sans hésiter que ce ne serait pas le journaliste qui trouverait le corps, que ce serait un homme qui ferait cette découverte par hasard. « On le cherche trop loin de chez lui, dit-elle, il ne me semble pas à plus de 2 ou 3 milles du lieu de sa disparition. » La voyante ajouta que « si on la menait chez l'enfant elle croyait pouvoir conduire à l'endroit où était le corps, mais qu'il y avait en ce moment trop d'émotion dans le pays, que les conditions psychiques n'étaient pas favorables, tant qu'elle n'aurait pas un cercle harmonieux autour d'elle. Si on ne retrouvait pas le corps dans dix jours, comme elle croyait que cela se ferait, elle pourrait se rendre dans le pays. »

Mme P. envoya par le dernier courrier de mardi soir 22 avril au journal en question le résultat suivant de son expérience psychométrique :

« L'enfant est mort, noyé. L'accident a eu lieu à 2 ou 3 milles de chez lui, il a quitté la maison, s'est égaré, et est tombé dans l'eau à la nuit. Son corps sera trouvé dans deux ou trois semaines, quand l'eau sera retirée.

« On le trouvera dans un endroit où il y a des arbres et une clôture grossière, dont deux ou trois planches sont enlevées. Si la voyante allait dans le pays elle retrouverait l'endroit. On trouvera le corps par hasard, »

Malheureusement on s'était trop hâté de conclure, d'après les visions et les impressions de la psychique, que le garçon était noyé ; mais je pense qu'un policier habile ou un logicien comme Sherlock Holmes serait arrivé à la même conclusion.

Le mercredi soir on soumit les objets portés par l'enfant à M. R. K. qui sembla passer également par les conditions psychiques du garçon. « Je suis tout étonné, dit-il, il me semble que je suis égaré. Je suis dans un endroit solitaire où il y a de l'eau. Je vois des buissons et des arbres. Ce n'est pas bien loin de l'endroit d'où je suis parti. Je suis dans l'eau. »

Puis il ajouta : « Il y a bien un sentiment de crainte, mais ce qui domine surtout c'est l'étonnement. Oh ! que d'émotion dans le pays ! L'enfant est mort, il parait noyé. On trouvera le corps, mais je ne peux dire quand. C'est très vague. » Il continua : « Je vois l'enfant distinctement ; c'est un bel enfant, joufflu, je crois qu'il a les yeux bleus, et le regard rêveur. Il n'a pas été enlevé. Je vois une clôture avec des buissons. Il semble tombé dans l'eau. On n'a pas cherché dans la bonne direction. Quelle émotion dans les environs ! »

Un autre sensitif vit un enfant buvant de l'eau à un torrent de la montagne qui avait grossi. Tous furent d'accord que l'enfant était mort.

Le jeudi 24, j'envoyai une lettre au professeur Oliver Lodge, président de la Société des Recherches Psychiques, avec un résumé des impressions des voyants et les résultats de nos recherches, en vue de lui permettre de vérifier ces récits que je copie sur les notes que je pris sur le moment.

Le mercredi soir, les guides de Mme P. lui conseillèrent fortement de ne pas aller seule dans le pays, parce qu'elle serait trop fatiguée, non seulement par le voyage, mais surtout par les recherches. Elle suivit cet avis malgré les insistances du représentant du journal qui aurait voulu être au courant de tout, sans s'inquiéter de sa santé. Dans l'après-midi du samedi 26 avril, quinze jours après la disparition de l'enfant, le mystère fut éclairci par la découverte *accidentelle* du corps près du sommet de la plus haute montagne de Glamorganshire, à plusieurs milles de la maison de l'enfant. Il fut trouvé par l'alderman W. Morgan, qui avait été attiré vers cet endroit par la conduite insolite de ses chiens. Le corps du petit garçon était couché sur le côté. A quelques mètres étaient son pardessus, son chapeau et son mouchoir. Ses bottines étaient propres. Tout cela semble indiquer que l'enfant avait été mouillé, peut-être en tombant dans un ruisseau au bas de la montagne, et qu'ayant retiré ses vêtements pour les sécher, il s'était endormi et était mort de froid.

Je pense que les voyants méritent d'être loués pour la réussite partielle de leurs expériences ; car, bien que s'étant hâtés trop vite de conclure à la noyade, — que leurs propres visions ne justifiaient même pas, puisque ni Mme P. ni M. K, ne virent l'enfant dans l'eau, et ne firent qu'avoir le sentiment de l'eau — cependant les événements ont confirmé une partie de leurs renseignements. Ils eurent la certitude absolue de la mort de l'enfant ; ils le virent égaré — on savait que c'était un bon marcheur pour son âge ; — ils surent qu'il n'était pas volé ; que son corps serait trouvé par hasard, et non par les journalistes, ni par les chercheurs, ni par la police ; qu'on le trouverait couché le visage vers la terre et non sur le dos ; et qu'enfin il s'écoulerait de deux à trois semaines après sa disparition. Si la localité n'avait été si éloignée de Londres, de nouveaux psychistes seraient partis, comme dans le cas Foxwell, faire des investigations sur place, et je suis convaincu que le corps eût été trouvé par des moyens supranormaux. Peut-être un autre cas intéressant permettra-t-il de démontrer qu'il y a dans ces recherches psychiques plus que la multitude ignorante et railleuse ne pense ?

A. Wallace M. D.

(*Ligth*, 10 mai.)

Ce cas nous paraît mériter quelque attention parce que, en dehors de la clairvoyance, il ne semble pouvoir admettre que difficilement les explications usuelles. En effet, si l'on croit qu'il n'y a là que le résultat du hasard, d'une certaine perspicacité naturelle des voyants servie par la coïncidence, nous prierons de se reporter aux remarques judicieuses de M. Wallace. Si l'on suppose, au contraire, une action concertée entre le représentant du journal local et les médiums, il faudrait admettre de plus la connivence de l'alderman

Morgan, ce qui serait peut-être pousser bien loin une défiance qui finirait par voir des complices du médium dans le pays tout entier.

Le trad. G. B.

UN COUP DE BALAI

Nous croyons de notre devoir de mettre en garde les différents groupes spirites, publics ou privés, contre un faux médium de 18 à 19 ans, qui doit être élève à l'Ecole des Beaux-Arts ou aux Arts-Décoratifs et dont nous ne voulons pas donner le nom.

Son habileté à simuler le sommeil, à tomber en trance, à faire apparaître des visages humains phosphorescents, tirés avec dextérité de ses chaussures, seul objet qu'on ne pense pas à vérifier, est de nature à tromper les honnêtes gens.

Pendant que nous y sommes, complétons l'œuvre d'assainissement en signalant la distribution qui se fait, dans les rues de Paris, d'une réclame manuscrite sous enveloppe portant en tête :

Séance de Spiritisme

et en bas : *Vestiaire obligatoire, 1 franc.*

A l'intérieur.

Voulez-vous communiquer avec vos chers défunts.

10 FR. LA COMMUNICATION

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que quiconque prétend, à coup sûr et moyennant finance,mettre en communication avec les défunts,ne peut être qu'un charlatan de la pire espèce,et que nous répudions énergiquement un tel spiritisme.

La Rédaction

Note de la Rédaction

Un de nos collaborateurs a reçu dernièrement la visite d'un administrateur de la *Tribune Psychique*, qui a cru pouvoir reprocher à la *Revue Spirite*, — par une erreur d'ailleurs bien compréhensible, — d'avoir reproduit, dans son numéro d'avril, sans en mentionner la source, un article emprunté à la *Tribune*. Il s'agit de la lettre *in extenso* adressée par M. de Rochas à M. Jules Bois et publiée seulement en partie dans *le Matin*.

Nous avons toujours l'habitude d'indiquer l'origine des articles étrangers à notre rédaction. Celui-ci, nous le tenions de son auteur, l'honorable M. de Rochas, qui nous l'avait apporté LUI-MÊME. Cette réclamation n'était donc pas fondée.

LA HALTE DIVINE

E.-B. de Reyle, l'auteur du volume de poésies qui a paru sous ce titre, n'est pas un inconnu pour les milieux spirites où ses articles ont été souvent appréciés.

Ce recueil n'est pas une œuvre vulgaire, c'est un livre qui mérite une lecture sérieuse et une analyse attentive. Le style en est imagé et élégant, peut-être à mon avis un peu trop coloré avec un très léger penchant à la déclamation, la langue est correcte et précise — faut-il être critique jusqu'au bout et signaler une tendance à employer trop souvent la répétition ?

Le plan de *la Halte divine* est très heureux : de Reyle a groupé ses pensées en quatre séries qui forment une suite naturelle. Au début, dans le chapitre *Le Cœur, les Sens et la Raison*, il chante la nature, l'amour, le rêve, toutes les contingences vagues d'où va sortir le second chapitre intitulé *Nefers, Baalim et Theoï*, celui-ci, très intéressant pour ceux qui étudient l'idée du divin, essaye — et y réussit souvent — de saisir la pensée maîtresse des divers cultes qui ont tour à tour fait éclore la prière sur les lèvres des hommes ; mais les dieux ont tous eu leur crépuscule, c'est pourquoi il chante dans son troisième chapitre le culte vraiment humain : *Le Sang des peuples*, l'amour du sol natal. Enfin, le dernier chapitre synthétise la pensée de l'auteur et, dans *Naître, Vivre, Mourir, Renaître*, il nous dit qu'elle est sa foi.

Le lecteur nous saura sans aucun doute gré de citer ici une des meilleures pages du livre.

Pensées de la mort

Tu demandes pourquoi mon visage est si pâle,
Tu demandes pourquoi mes yeux sont si pensifs,
Pourquoi j'aime écouter durant la nuit, le râle
Du vent d'hiver passant dans les branches des ifs ?

Mon visage est si blanc que la neige qui tombe
Car, vivant aujourd'hui, je serai mort demain.
Car jusque dans l'amour je rêve de la tombe
Et la Mort est bien blanche et j'ai touché sa main.

Mes yeux sont si pensifs et si morne est leur flamme
Car je sais qu'ici-bas mon sort n'est pas fini,
Car jusque dans l'amour je rêve de mon âme
Et c'est pourquoi mes yeux sont baignés d'infini.

J'aime tant écouter passer dans les ramures
Le vent d'hiver jetant ses sanglots éperdus
Car jusque dans l'amour j'écoute ses murmures
Qui me semblent les voix de tant d'amis perdus !

N'avez-vous pas le désir de lire les réponses aux vagues pensées émises en ces quelques vers ? R. L.

La Halte divine est un volume in-16 elzévir du prix de 2 francs. On peut se le procurer par l'intermédiaire de la *Revue Spirite*.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e Année. N° 9. 1er Septembre 1902.

LE DIABLE ET L'EGLISE (1)

III

La peur de la lumière

Nous venons de voir, d'une façon bien sommaire, de quelle manière l'Eglise combat les gens qui ont le tort de s'apercevoir de ses erreurs dogmatiques. Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur la façon dont elle repousse les révélations venant de *l'au-delà* ou de la science, qui pourraient jeter le doute sur celles qu'elle prétend avoir reçues elle-même. « Quiconque possé-

(1) Voir le numéro de juillet.

dait l'un des dons du Saint-Esprit que saint Paul nous déclare devoir être désirés par tout chrétien, et que le Christ nous enseigne être la marque de ses disciples, était qualifié de *sorcier*. Cette terrible épithète causa une quantité de souffrances impossible à concevoir. Ce ne fut pas seulement la lutte de la superstition crédule contre un monde invisible et importun, ce fut aussi la lutte haineuse de l'ignorance contre la plus légitime tendance de l'homme à s'instruire.

Les phénomènes psychologiques les plus fréquents, la démence, certaines maladies nerveuses, devinrent l'objet de la crainte superstitieuse, et beaucoup de gens furent mis à mort, sans autre raison que la surexcitation de leur imagination ou celle de leurs voisins. Ceux qui exerçaient le pouvoir bienfaisant de « guérisseurs » furent parfois effroyablement torturés et quelques-uns devinrent fous par l'effet de leurs souffrances.

A Genève, au XVIe siècle, 500 femmes furent exécutées en trois mois. 125 furent brûlées en Savoie par ordre de l'évêque. En Allemagne on en brûla de 8 à 9.000. En France 1.200 à 1.300, dans les provinces seules. En Suisse, en Suède, en Ecosse un grand nombre périrent. A Leith, en 1664, on brûla neuf femmes d'un seul coup. En Espagne on brûlait encore une sorcière en 1781. Durant tout le XVe et le XVIe siècle la croyance aux sorciers fut universelle, et tous, vieux et jeunes, étaient envoyés aux flammes. Quand les lois à cet égard furent révisées en Grande-Bretagne en 1773, le clergé presbytérien écossais protesta. Il n'est pas besoin de dire que l'ignorance de l'Eglise en matière de médecine et de physiologie fut la seule cause de cette épidémie de superstition et de ses terribles résultats, ce qui n'empêche pas cette même Eglise catholique de se prétendre assistée par les lumières infaillibles du Saint-Esprit dans toutes les questions de foi. A quoi pensait donc le Saint-Esprit devant les bûchers où se tordaient de pauvres hystériques, dans lesquelles ses prêtres mal inspirés croyaient apercevoir l'inévitable Satan, son irréconciliable ennemi ? Cette même faiblesse d'inspiration de l'infaillible Eglise se trahissait dans toutes les questions, et les études des mathématiques, de la chimie, de la physique, de la psychologie, de l'anatomie, de la médecine, de la géologie furent toutes également comprises dans la même accusation bête et puérile de « pacte avec Satan ». Les œuvres de Képler furent brûlées, le système de Copernic fut prohibé par l'Inquisition en 1618, Buffon fut mis à l'index, les découvertes de Newton furent exclues de l'enseignement de l'Université de Salamanque jusqu'en 1771. L'hostilité contre l'établissement de la « Royal Society » en 1662 fut menée par quantité d'ecclésiastiques pour qui l'étude de la physique et l'entraînement strict de l'esprit étaient aussi étrangers qu'ils le sont maintenant aux peuplades d'Afrique. Chercher à connaître l'œuvre de Dieu dans le ciel, sur la terre et dans



l'homme fut réputé « péché mortel » par des Eglises qui prétendent dans leurs catéchismes que c'est le but de la création de l'homme. Toute liberté, tout progrès devaient s'incliner devant la théologie. On peut dire que le régime oppresseur de l'Eglise fut cause de la Révolution française et que le règne de Louis XIV fut la semence du règne de la Terreur. Descartes fut contraint à vivre en exil. On avait même proposé de le brûler pour hérésie. La Bastille, ou toute autre prison de l'Etat ou de l'Eglise, attendait tout penseur libre. Les jésuites disposaient des prisons et des galères et on pouvait y être envoyé sans procès, sur le simple vu d'une *lettre de cachet*. Le clergé avait favorisé le despotisme, en particulier sous Richelieu, et quand les persécutions pour hérésie cessèrent en 1761 il protesta unanimement. A l'époque de la Révolution, qui vit des horreurs semblables à celles que les huguenots avaient supportées un siècle auparavant dans le même pays, la propriété du clergé était estimée au cinquième de la valeur totale du territoire, et une bonne partie provenait des dépouilles des protestants.

En Espagne, l'Inquisition ne fut abolie qu'en 1820 et ce pays ne s'est jamais relevé de l'influence mortelle de la domination du clergé. L'existence des courses de taureaux est un indice du degré de civilisation de ce pauvre pays. Il y a encore des personnes qui se rappellent la destruction du couvent de Poblet, où on trouva une chambre de torture dont les instruments avaient servi depuis peu, et une tour remplie d'ossements humains.

Dans l'Amérique espagnole, des millions d'indigènes furent victimes de la cruauté et de la rapacité des conquérants, et le pays devint en grande partie propriété ecclésiastique. En 1565, l'Espagnol Mélendez massacra les protestants français de la Floride, 200 personnes furent tuées, y compris des enfants et des malades. Sur le terrain du massacre on célébra une messe, et on érigea une chapelle. Peu de temps après, Melendez fit encore périr par trahison plusieurs centaines de personnes qui avaient eu la simplicité de se fier à sa parole d'honneur.

Beaucoup plus tard, lors de la catastrophe de la cathédrale de Santiago, pendant les fêtes de la Vierge en 1863, les prêtres laissèrent fermées les grandes portes de l'édifice, au milieu des clameurs du peuple, dans le but de sauvegarder le trésor de l'église et les saintes reliques. C'est toujours le vieil esprit de l'Inquisition qui reparaît, insoucieux de la vie et du bonheur humains lorsque les folies cléricales sont en cause.

En Angleterre, la découverte de la vaccine se heurta à l'opposition du clergé et l'on jeta à la face de Jenner des textes de l'Ecriture. L'immense soulagement apporté par le chloroforme, et appliqué par sir James Simpson à l'adoucissement de souffrances qui sont la terreur de toutes les femmes, rencontra une violente hostilité, provenant encore des livres saints. L'établis-

sement de l'éducation civile, délivrée des erreurs théologiques, suscite encore aujourd'hui les mêmes difficultés. A l'heure solennelle où l'on récitait les dernières prières sur les restes du grand Humboldt à Berlin en 1859, le clergé presque en entier s'abstenait, et les grands enseignements de la géologie ne recevaient de la part de l'Eglise qu'un accueil hostile, témoignant que la science est toujours l'œuvre du Maudit, en révolte éternelle avec la Révélation. L'impuissance religieuse a toujours jeté son ombre sur les vérités qui montrent la puissance du Créateur, et la grandeur des moyens qu'il a employés pour l'achèvement de son ouvrage. Les chemins de fer, les télégraphes, toutes les découvertes en un mot, ont servi inévitablement de thème aux imprécations d'une Eglise qui déclare posséder toute vérité, et que toute lumière épouvante.

Les étonnants travaux de Darwin, de Boucher de Perthes, de Huxley, de Lubbock et de Lyell sont encore stigmatisés par le clergé comme dangereux et impies. D'une part, il s'efforce de démontrer que la théorie atavique est le retour à l'ancienne philosophie païenne de Lucrèce, — comme il s'efforçait au XVIe siècle, de montrer que la théorie de Copernic était le retour des erreurs pythagoriciennes « complètement confondues » ; tandis que d'autre part il lutte pour renverser la théorie darwinienne de l'évolution.

En Amérique, les défenseurs de l'abolition de l'esclavage eurent à affronter la persécution du clergé aussi bien que celle des planteurs. « Je peux témoigner, dit John G. Whittier, du courage, de la fidélité, de l'abnégation de George Thomson pendant cette terrible année, où la presse et le clergé excitaient à l'envi le peuple contre nous. » A Boston, Georges Thomson et Lloyd Garrison furent dénoncés par ces deux pouvoirs. Ce fut là que Garrisson fut traîné à travers les rues, avec des haltères au cou, par une populace ignorante excitée contre lui. *L'Eglise enseignait que l'esclavage est d'institution divine*, parce qu'il existait chez les anciens juifs (1), et elle déclarait que les abolitionnistes étaient des « impies combattant contre Dieu. » Il fallait maintenir à tout prix la malédiction de Cham aussi bien que celle prononcée contre Adam et Eve. Il en résulta qu'il fallut une lutte de trente ans pour laver dans un déluge de sang américain la tache de l'esclavage des nègres.

En Italie, il y a trente ans, on se cachait pour lire les Ecritures, et il n'y a pas plus de vingt-cinq ans, quand on achetait le Nouveau Testament (qu'on avait fini par laisser mettre en vente), c'était pour le détruire. En Irlande on en fit des feux de joie. L'*index expurgatorius* de 1599 existe encore. Il en est de même de la théologie du concile de Trente. Au milieu du courant d'idées libérales qui emporte toute l'Europe, et auxquelles Sadowa et Sedan

(1) Toujours le boulet de l'ancien testament. Voilà le véritable esclavage.



ont contribué, le Concile œcuménique s'est déclaré en 1870 pour la pitoyable doctrine de l'infaillibilité du pape, dont le résultat sera de précipiter la crise imminente ».

La réponse de Dieu n'a d'ailleurs pas tardé en présence de cette extravagance de l'orgueil humain. La même année, au même mois, presque au moment où le pape proclamait cette folle déclaration, comme un défi à Dieu et à la raison, la guerre franco-prussienne, que le pontife romain n'avait pas prévue, venait lui donner un premier et solennel avertissement, en obligeant l'Empereur à retirer ses troupes du territoire pontifical, et, quelques semaines après, Victor-Emmanuel — ce nom est de singulier augure — faisait son entrée à Rome, qui redevenait la capitale de l'Italie, pendant que s'écroulait le pouvoir temporel des Papes.

IV

L'Autorité de l'Eglise

Nous venons de voir l'Eglise dans ses actes. Nous l'avons vue, comme Satan, « homicide dès le commencement » ; comme lui « Puissance des ténèbres », s'opposant de tout son pouvoir aux progrès de la science et de l'esprit humain, et « mettant la lumière sous le boisseau ». Sa longue domination n'a été qu'une longue série de meurtres, de supplices effroyables, de guerres inutiles et sanglantes que les historiens, tous dévoués à l'Eglise, ont cherché à atténuer, sans y parvenir complètement. La vérité commence seulement à se faire jour sur ces horreurs. Et pendant toute cette sombre période pas une découverte, pas une invention dont on puisse faire honneur à l'esprit de l'Eglise. A ces caractères nous avons reconnu « l'Ennemi du genre humain ». Et pour que rien ne manque à la preuve, nous l'avons vu, en terminant, mettre son cachet d'orgueil insensé, et vouloir s'égaler à Dieu, en s'attribuant son infaillibilité.

Nous pourrions nous arrêter ici et conclure en montrant les fruits actuels, visibles, de ce détournement par Satan, à son profit de l'Eglise du Christ. Dix neuf siècles de prétendu christianisme aboutissant à l'avortement le plus lamentable de la pensée de Jésus ; sa pure morale remplacée par un amas de dogmes et de pratiques incompréhensibles ; la haine des classes les unes contre les autres, au lieu de l'amour fraternel ; le dieu de l'or trônant dans la demeure du vicaire du Christ, entouré de toutes les pompes des monarques orientaux ; la guerre horrible, plus menaçante que jamais, suspendue sur la tête des nations qui se disent chrétiennes ; et enfin les sectateurs de l'évangile de paix, divisés en sectes irréconciliables, impuissants à faire accepter la doctrine de salut, devenue suspecte à plus des trois quarts du genre humain, qui suivent d'autres dieux !

Et pourtant l'Eglise opiniâtre, fermant les yeux à l'évidence, persiste à

maintenir ce qu'elle appelle « ses droits » à l'obéissance de tous. Ses actes, dit-elle, ne sauraient la faire juger. Ce sont les « voies impénétrables » de la Providence. Son autorité reste entière, car elle possède des titres incontestables. Seule elle a la vérité absolue et, pour cette raison elle n'a pas le droit de priver le genre humain du salut qu'elle a mission de répandre, et qu'elle dut imposer, même par l'oppression de la raison, même par les supplices, même par la mort.

Cette thèse singulière suppose de la part de celui qui la soutient une grande certitude, et exige qu'on suspende encore son jugement, et qu'on examine ces titres si indiscutables, sur lesquels l'Eglise base une si haute autorité.

Cette autorité, dit-elle, est celle de Dieu même (1) et ces titres sont de deux sortes. Ils consistent en :

1° *La Révélation*, que Dieu aurait faite autrefois à l'homme, et qui serait contenue dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

2° *L'inspiration du Saint-Esprit* qui, suivant la promesse faite par J.-C. dans le Nouveau Testament, n'abandonnerait jamais son Eglise, et lui communiquerait l'infaillibilité en matière religieuse.

En somme l'Eglise tiendrait toute son autorité des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et toute la question se résume à établir quelle est l'autorité de ces livres, et s'il est probable, ou simplement possible, que le Saint-Esprit en soit l'auteur ou l'inspirateur (2).

V

AUTORITÉ DE L'ANCIEN TESTAMENT

Commençons par l'Ancien Testament, et procédons en suivant la méthode d'appréciation de la valeur morale que nous avons suivie jusqu'ici, et qui

(1) Il va sans dire que l'on est en droit de demander qu'une prétention si exorbitante soit justifiée d'une façon exceptionnelle, par des preuves ou des témoignages d'une nature écrasante. Le lecteur jugera, par l'étude suivante, s'il en est ainsi. Mais nous ne pouvons nous dispenser de dire ici que l'Eglise elle-même n'a jamais paru se soucier beaucoup d'enseigner la vérité, si l'on se reporte à cette phrase émanée de l'évêque Synésius : *Vulgus vult decipi*. (Le peuple veut être trompé). Phrase monstrueuse à mettre dans la bouche du Saint-Esprit C'est pourquoi nous répondons : *Nolumus decipi*. Nous ne voulons pas être trompés !

(2) Le catéchisme dit que « les vérités que nous devons croire sont contenues dans le Symbole des Apôtres ». C'est avouer deux choses : 1° Que l'autorité est celle des Apôtres, par conséquent humaine et non divine, en supposant, ce qui n'est pas prouvé, que les Apôtres aient connu le Symbole de ce nom ; 2° qu'ils *croyaient* et non pas qu'ils *savaient*, ce qui fait de la question une affaire d'opinion et de sentiment, c'est-à-dire le contraire d'une preuve.



évite toute contestation, parce qu'on ne peut s'inscrire en faux contre les vérités morales.

Si le Saint-Esprit a écrit l'Ancien Testament, le Saint-Esprit étant Dieu, l'Ancien Testament ne doit contenir rien qui soit indigne de Dieu, ni mensonge, ni erreur, ni contradiction, ni rien qui dénote un Dieu partial, injuste, changeant ou impuissant.

Ouvrons l'Ancien Testament au premier livre, la Genèse. C'est le récit de la Création du monde.

« Au commencement, dit la Genèse, les Elohim créèrent le Ciel et la Terre. »

1° Pourquoi l'Eglise traduit-elle ce mot, « les Elohim », qui signifie « les Forces », par Dieu ? L'idée d'un Dieu unique n'apparaît pas évidente dans les notions des premiers peuples, et le peuple juif, comme tous les autres, a adoré successivement et certainement plusieurs dieux, comme nous le verrons par la suite par les textes mêmes des Ecritures. Il n'y a donc pas identité de personnage divin du commencement à la fin. L'idée de Dieu a subi des transformations et a tendu vers l'unité, ce qui est humain, mais ce qui n'est pas divin. 2° Pourquoi le catéchisme dit-il que Dieu a fait *de rien* le Ciel et la Terre. Cette expression n'est pas dans le texte. Créer = de rien faire quelque chose

Le premier verset de la Bible n'est évidemment qu'un énoncé, un exposé, dont les suivants sont le développement, indiquant de quelle façon Dieu créa le ciel et la terre. La Terre *existait*, mais informe, nue et ténébreuse, et le premier acte de Dieu fut de faire la lumière, manifestement pour voir clair à son ouvrage. La preuve que la Terre n'a pas été créée au premier verset c'est que, toutes les fois qu'il doit y avoir « création », le texte contient ces mots : *Dieu dit*, indicateurs de l'émission du Verbe ou volonté divine. Ces mots ne se trouvant pas au premier verset, le bon sens indique qu'il faut lire :

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, et voici comment il s'y prit : la terre existait, informe, nue et ténébreuse, l'Esprit planait sur les eaux, alors Dieu dit : Que la lumière soit... Et ce fut le premier acte de la création, la création de la lumière, le premier jour ».

N'est-il pas de toute évidence d'ailleurs que « Rien ne peut sortir de Rien », le Néant étant une pure abstraction, une négation, le Néant *n'étant pas*. Dieu ne pouvait créer que de quelque chose ou de lui-même. Cette idée que Dieu peut créer « de rien » est analogue à celle qui consisterait à dire que Dieu peut faire que deux et deux ne fassent pas quatre. Il y a une chose impossible à Dieu, c'est l'absurde ; et quand on dit que rien n'est impossible à Dieu, il faut s'entendre. Il y a, au contraire, beaucoup de choses impossibles à Dieu, et en particulier tout ce qui est contraire à sa nature : le bien et le vrai.

alors supprimons le mot créé qui n'a plus de sens.

Ici se pose la question : Que pouvait bien faire Dieu avant de créer ? S'il

s'est décidé à passer de l'inactivité à l'activité,il a subi une modification radicale et,dès lors,a cessé d'être « immuable ».S'il a trouvé qu'il était préférable d'agir que de ne pas agir, il a fait un progrès, il s'est élevé au-dessus de sa condition antérieure, qui dès lors n'était pas parfaite.

« Du soir et du matin se fit le premier jour » dit la Genèse. Cette expression « du soir et du matin » indique qu'il s'agit non d'une période, comme on l'admet actuellement, mais d'un jour de vingt-quatre heures, composé d'une nuit et d'un jour, ce qui ne peut avoir lieu que par la rotation de la terre en présence du soleil. La grosse difficulté est que le soleil n'existait pas alors, d'après la Genèse, et qu'il ne fut créé que le quatrième jour (*après les arbres et les plantes vertes* !) Il y a là toute une série d'impossibilités manifestes que les esprits les mieux intentionnés, les plus subtils ou les plus ergoteurs, n'ont pu encore expliquer d'une façon sensée, parce que c'est tout simplement absurde. Songez que Dieu s'est reposé le septième jour, qui serait alors une longue période, pendant laquelle tout se détruirait, n'étant plus surveillé.

Passons à la création des astres.

« Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand, pour présider au jour, l'autre moindre pour présider à la nuit. » En effet il est permis de dire que la lune est « moindre » que le soleil. Elle n'est que 50 millions de fois plus petite que lui ! « Moindre »semble un peu faible comme terme de cette comparaison. Quant à présider à nos nuits, tout le monde sait que nous présidons beaucoup plus exactement aux nuits de son hémisphère terrestre qu'elle ne préside aux nôtres. Par le fait elle ne préside à nos nuits que pendant la période avoisinant la pleine lune, soit le quart du temps. C'est un employé qui manque le bureau trois jours sur quatre.

« Il fit aussi les étoiles » ajoute la Genèse. Voilà tout l'Univers traité bien cavalièrement, car les Etoiles c'est *tout* l'Univers, et la Terre à côté d'elles ne mérite pas d'être comparée à un grain de poussière à côté des plus colossales montagnes. Décidément le sentiment des proportions manque absolument à l'auteur de la Genèse.

« Il les mit dans le firmament pour luire sur la terre ». Voilà qui est un peu fort ! Ainsi les étoiles ont été créées, toutes le même jour, dans le but de « luire sur la terre ! » Elles s'acquittent encore plus mal de leur tâche que la Lune ; car, passé la quatrième grandeur, elles deviennent invisibles, et par conséquent ne luisent plus du tout. Or s'il y a environ 5.000 étoiles plus ou moins visibles,et qui par conséquent s'acquittent à peu près de leur emploi, les astronomes ont catalogué jusqu'à la quinzième grandeur environ *40 millions* d'étoiles qui restent invisibles. Que penser d'une telle armée de serviteurs qui ne font pas leur service ? Quant à supposer que les étoiles ont été créées le même jour, alors que l'analyse spectrale démontre qu'il y a des

mondes de tous les âges, et dont par conséquent les différences d'âge se comptent par milliards de siècles, qu'ils aient été créés le même jour que la terre, c'est d'une impossibilité scientifique absolue.

Est-il besoin de rappeler ici que les découvertes de Kepler, de Copernic, de Galilée, de Gassendi, de Newton, de Christophe Colomb, de Magellan, et plus récemment de Boucher de Perthes, ont porté à l'infaillibité de la Bible des coups successifs dont elle n'a pu se relever ; qu'elles ont montré avec la dernière évidence que, contrairement au récit de la Genèse, la terre ne peut jouer dans la création qu'un rôle infime, vu sa petitesse et son insignifiance, qui est telle,qu'elle pourrait disparaître subitement de l'Univers sans laisser plus de vide que la disparition, sur la terre,d'un de ces légers grains de poussière qu'on voit voltiger dans un rayon de soleil ? L'homme n'est rien,la terre n'est rien, et l'ignorance et l'orgueil seuls ont pu imaginer, pour notre globe et notre personnalité, l'importance démesurée que nous y avions attachée jusqu'ici sur la foi de l'Eglise.Dès lors on voit l'absurdité qu'il y a à supposer que Dieu, cet immense pouvoir inconnu et infini qui remplit de sa puissance l'immensité des mondes, ait pu préférer à tout autre notre infime grain de sable, pour venir y consommer son incompréhensible sacrifice. Il aurait fallu, ou bien qu'entre tous les milliards de mondes nous fussions les seuls dignes de cette immolation — et l'on ne voit vraiment pas la cause d'un tel honneur, ni dans nos mérites transcendants, ni dans notre extrême indignité — ou bien que Dieu renouvelât ce même sacrifice chaque jour et partout, ce qui est absurde. D'ailleurs, à un autre point de vue, quand on dit que J.-C. a racheté l'humanité, cette idée de rachat implique que nous appartenions à quelqu'un qui n'était pas Dieu, autrement dit à Satan. Et qui ne voit l'inconvenance d'un marché entre Dieu et Satan, dont le sang du Fils unique de Dieu serait le prix ?

Si l'on veut bien maintenant récapituler les erreurs scientifiques contenues dans une seule page de l'Ancien Testament — la première — si l'on veut bien se souvenir que l'Eglise a soutenu toutes ces erreurs comme articles de foi, et persiste à voir dans ces pages l'inspiration de la Science Suprême,de l'Auteur même des Mondes,et qu'elle fait de leur vérité la preuve de sa vérité, et de leur autorité la preuve de son autorité, on conviendra que par son entêtement elle n'est parvenue qu'à s'enfermer dans ce dilemme :

Ou reconnaître ses erreurs, et avouer qu'elle n'est ni infaillible, ni inspirée du Saint-Esprit,

Ou s'obstiner contre toute évidence à prétendre que la terre est plate et immobile au centre de l'Univers, que le Soleil, la Lune, et les Etoiles ont été créés pour son utilité, il y a environ six mille ans ; en un mot à se rendre la risée de tout ce qui a un grain de bon sens et d'instruction,

Voilà où nous a conduit un simple coup d'œil sur les données scientifiques

de la création enseignées par leur auteur. Voyons si la suite,en nous faisant sortir du terrain brûlant de la science,et en nous faisant pénétrer sur celui du dogme religieux,pourra effacer la fâcheuse impression du début.

Hélas ! ce n'est plus l'erreur que nous allons rencontrer. C'est la fraude voulue, préméditée, le faux manifeste ! *Trois chapitres intercalés* entre le 1er et le 5e de la Genèse ! Et notez que cette intercalation est aussi maladroite que malhonnête. Dès la première lecture on remarque que le 1er verset du chapitre V est la suite logique et naturelle du 3e verset du chapitre II,et que tout l'intervalle constitue par conséquent une partie rapportée. Si l'on supprime les chapitres II, III et IV de la Genèse, non seulement on ne nuit pas au sens général,mais on détruit tout ce qui est en désaccord avec lui, et l'on rétablit le récit dans ce qui semble bien être la clarté primitive. En effet, au cours de ces trois chapitres suspects, *il n'est plus question du même Dieu*, Elohim devient El Shadaï. (L'Eglise traduit Elohim par « Dieu », et El Shadaï par « le Seigneur » pour dissimuler la fraude) ; *il n'est plus question du même homme*, puisqu'au verset 27 du chapitre 1er il était créé *mâle et femelle* (ce que nous retrouvons exactement dès que nous passons au chapitre V, qui est, nous l'avons dit, le véritable chaqitre II), tandis qu'à ce fameux chapitre II Dieu s'aperçoit qu'Adam n'a pas de femme, et lui en fait une avec une de ses côtes, comme l'on sait ; enfin *il n'est plus question des mêmes enfants d'Adam*, qui sont Caïn et Abel au chapitre IV et se bornent à Seth au chapitre V. (Les versets 24, 25 et 26 du chapitre IV essaient de concilier les choses. Mais on s'aperçoit aisément de cette reprise maladroite en comparant les filiations d'Henoch à Lamech aux deux chapitres IV et V.)

Pourquoi donc cette énorme et grossière falsification ? C'est que les chapitres II et III contiennent toute l'histoire de la « chûte d'Adam », et, suivant l'Eglise, la promesse du Rédempteur. Sans ce chapitre III tout le dogme catholique s'écroule. Sans lui plus de péché originel, par conséquent plus besoin de Rédemption, plus d'Incarnation du Verbe, plus de Sauveur, plus de baptême « qui nous fait chrétiens, enfants de Dieu et de l'Eglise », plus de Vierge écrasant le serpent, et plus de Démon ! Voyez-vous d'où vient le le Diable, le grand levier de l'Eglise ? Le voyez-vous sortir du mensonge et de la fraude comme il fallait s'y attendre ? Voilà sur quelle ridicule histoire, inventée après coup, et où la divinité joue un rôle odieux et blasphématoire, comme nous l'allons voir, repose tout l'édifice monumental de l'Eglise !

Cette histoire mérite qu'on y insiste. Examinons donc de plus près, et plus en détail, comment la Genèse nous explique l'important évènement de la chute du premier couple humain, cause de tout le mal sur la terre.

Nous y voyons (Ch. II, 17) que Dieu défend à Adam de manger du fruit d'un certain arbre en le prévenant « *qu'au même temps* qu'il en mangera *il*

mourra très certainement ». C'est donc, sans le moindre doute, un châtiment *immédiat*, foudroyant, la mort, qui l'attend s'il enfreint la défense. Mais voici que le serpent dit au contraire à la femme (Ch. III, 4, 5), que « s'ils mangent de ce fruit *ils ne mourront pas*, mais *qu'ils seront comme les dieux, connaissant le bien et le mal* » Entre la parole de Dieu et celle du serpent, il n'y a pas à hésiter. Evidemment, Dieu ne saurait tromper. Eh bien ! c'est une erreur complète, et le serpent est mieux renseigné que Dieu. Que voyons-nous en effet ? Adam et Eve mangent du fruit et ne meurent pas du tout *au même moment* comme Dieu l'avait annoncé. Adam a même survécu au moins 800 ans. C'est la Bible qui le dit : (Ch. V, 4). De plus, Dieu reconnaît que le serpent avait raison (Ch. III, 22) et « qu'*Adam est, en effet, devenu comme les dieux, connaissant le bien et le mal* ». Et c'est même pour cela que Dieu prend peur, et chasse Adam et Eve du jardin, de crainte qu'ils ne touchent à un autre arbre, dont il n'avait pas encore été question et qui est, paraît-il, néanmoins défendu également. C'est ici que le rôle de Dieu devient particulièrement odieux. Au lieu de faire périr Adam immédiatement, comme il l'avait promis, ce qui, en supprimant le pécheur, supprimait toutes les conséquences de la faute, il se met à frapper à tort et à travers. Il punit : 1° le serpent, 2° la femme, 3° la terre (?) qui est maudite, 4° les animaux qui n'avaient rien fait, et qui pourtant, eux aussi, devront souffrir et mourir. (Disons à ce propos que les travaux de la science démontrent à l'évidence que les animaux ont précédé l'homme sur la terre pendant de longs siècles, et sont morts longtemps avant la prétendue faute. Ce châtiment anticipé est tout à fait inexplicable. Les partisans de l'Eglise disent aujourd'hui que les jours de la Genèse sont des époques fort longues. Admettons-le. Dans ce cas, ils doivent admettre la souffrance des animaux avant la chute d'Adam. Par quoi justifieront-ils ces mesures de rigueur sur des êtres innocents ? En réalité, c'est du replâtrage. L'Eglise a toujours pensé que le péché d'Adam avait eu pour conséquence l'arrivée de la misère et de la mort dans toute la création, et cette thèse n'est admissible que si la création des animaux a précédé celle de l'homme de vingt-quatre heures au plus, comme le dit la Genèse). Dieu punit en outre : 5° Adam qu'il condamne d'abord au travail, ensuite à la mort, mais pour plus tard. 6° L'Eglise surenchérissant, sans justifier par aucun texte cette aggravation de peine, affirme, en outre, que toute la race d'Adam a été englobée dans le même châtiment, à perpétuité, et y ajoute ce raffinement de cruauté (dont Dieu n'a pas soufflé mot) la damnation éternelle !

Tout cela pour une pomme ! alors que Dieu avait formellement permis à Adam (Ch. I, 29) *de manger de tous les arbres* sans distinction. Mais voilà ! l'auteur du Ch. I et celui du Ch. III ne sont évidemment pas la même personne, ce qui explique leur désaccord perpétuel.

Ajoutons, pour terminer, cette remarque qui montre à l'évidence l'iniquité de ces châtiments. Avant de manger du fruit qui devait donner à Adam la distinction du bien et du mal, faculté qui lui manquait, le premier homme, incapable de discerner le mal du bien, ne pouvait évidemment savoir qu'il faisait mal. Il était aussi irresponsable de ses actes que l'enfant qui vient de naître. Et l'Eglise parle d'une offense infinie! Imaginez-vous un père faisant une défense à un enfant de huit jours et l'écrasant de malédictions parce qu'il y a contrevenu. C'est abominable! Ce Dieu-là est manifestement inférieur au dernier des pères de la terre.

Mais ce n'est pas fini. Dieu avait déclaré étourdiment (Ch. I, 31) que tout ce qu'il avait fait était *très bon*, ce qui était manifestement faux, puisqu'il oubliait l'existence du serpent et de sa malice, du diable et de sa perversité. Or, voilà que par le fait d'un serpent et d'une pomme, il est obligé de reconnaître que toute son œuvre est mauvaise, et qu'il faut ou la détruire, ou la réparer. Et pour cela, il ne trouve rien de mieux que d'infliger un septième châtiment plus horrible que tous les autres. Cette fois c'est son propre fils, le plus innocent et le plus saint des êtres, Dieu comme lui, qui va être victime de sa rage et devra mourir de la mort sanglante et infâmante que l'on sait. Imaginez un juge ayant la bizarre et horrible fantaisie d'envoyer au supplice son propre fils à la place du malfaiteur qu'il vient de condamner. Comment l'opinion publique apprécierait-elle un acte semblable ?

Quel entassement d'injustices, de souffrances, de supplices, de despotisme et de sang pour une pomme volée par un innocent. Comment voulez-vous reconnaître dans ce tyran le Dieu bon, juste et impeccable ? celui qui a dit : j'aime mieux la miséricorde que le sacrifice (Math. Ch. IX, 13).

Mais voyons la logique qui va sortir de ce tissu de faussetés. Dieu avait découvert, pour réparer son œuvre compromise, le moyen pitoyable que l'on a vu. Va-t-il l'employer ? Pas du tout. Il attend. Il attend quoi ? On ne sait, mais il attend 4.000 ans, de sorte que, sans aucun motif que cette indolence, les justes, morts avant la venue du Christ, devront trouver la porte du ciel fermée, tandis que les scélérats qui auront eu la chance de venir après lui, pourront y entrer sans faire queue, moyennant quelques formalités enseignées par l'Eglise.

Est-ce tout ? pas encore, et c'est ici le comble.

Le mal est enfin réparé, le Fils de Dieu est mort pour le salut des hommes, la faute d'Adam n'existe plus, le démon vaincu est enchaîné pour jusqu'à la fin des temps au fond des enfers. « Mais pas du tout, pas du tout, dit l'Eglise. Le sacrifice du Christ n'a eu lieu qu'à mon profit, et non au profit de la race humaine. Le sang du Christ est une réserve, un trésor dont j'ai seule la clef et dont je ferai bénéficier qui je voudrai. Le diable est toujours libre, il est partout, cherchant toujours quelqu'un à tromper. C'est lui qui fait croire

aux spirites que leurs parents viennent les exhorter à penser à leur salut. Les hérétiques, les schismatiques, les païens, les peuples qui n'ont pas eu connaissance de la religion catholique, les incrédules, les sceptiques, les raisonneurs, les pécheurs, tous s'en iront pour l'éternité grossir la population du royaume de Satan, qui deviendra ainsi à la fin des temps le maître du monde entier ; tandis que Dieu, navré, toujours déçu dans ses projets, n'aura que la seule ressource de contempler son ciel à peu près vide, son œuvre manquée, son Fils immolé chaque jour inutilement par les prêtres à la messe, les démons se moquant de son impuissance, et, pour suprême consolation, le spectacle de ses enfants, les hommes, hurlant de douleur et se tordant dans les flammes éternelles ! » Peut-on imaginer un Dieu plus incapable, plus injuste et plus féroce ? Si nous offrions à l'Eglise un tel personnage dans nos doctrines, hésiterait-elle à reconnaître la personnalité qui se cache sous un nom si respecté ?

(*A suivre.*)

LA SCIENCE DES RELIGIONS

IV

COMMENTAIRES ET CONCLUSION

Les articles précédents parus sous ce titre ne sont autre chose, nous l'avons dit dès le début, que l'exposition analytique du beau travail d'Emile Burnouf, que nous nous étions proposé d'offrir aux lecteurs de la *Revue*.

Il eût été difficile, nous semble-t-il, de présenter mieux que ne l'a fait l'auteur cette investigation savante et documentée sur l'origine des religions.

En présence des résultats obtenus par la collaboration d'érudits de toutes catégories, qui nous démontrent l'authenticité historique de cette Doctrine primitive d'où sont issues toutes les religions de la terre, l'on éprouve une satisfaction de nature spéciale, en ce sens que les découvertes de la science pure — dont la caractéristique habituelle est une sorte de scepticisme plus ou moins dédaigneux — offrent une précieuse garantie d'indépendance au chercheur en quête d'une vérité en soi, et, par suite, affranchie de toute préoccupation dogmatique, de toute tendance confessionnelle.

C'est donc — résumons en quelques mots — au pied du Plateau de Pamir où se termine, au Nord, la chaîne colossale de l'Himalaya — et à la place de laquelle s'étendait, autrefois, la grande mer centrale de l'Asie — c'est, disons-nous, de la patrie originaire des Aryas, nos ancêtres vénérables, que jaillirent, comme des fleuves symboliques, ces grands courants de lumière et de vie qui, à travers la Chaldée, l'Inde et la Perse, ruisselèrent jusqu'en Egypte, en

Grèce, puis à Rome et de là se répandirent dans toutes les régions occidentales. Aussi, est-ce vainement que certaines religions anciennes se targuent d'une indépendance absolue, vis-à-vis de toute autre religion précédente. Il est désormais établi que toutes découlent de la source asiatique et que les Brâhmanes, seuls, ont le droit de revendiquer la primauté de leur origine, l'originalité de leurs conceptions; et que c'est dans leur *Véda*, qui signifie « Science », qu'ils ont puisé toute vérité divine que leur a transmise Manou, disent-ils, que leur a révélée Brâhma, lui-même.

Puis, précisant ses allégations, voici que notre auteur nous expose sur quelles idées fondamentales repose la doctrine religieuse des Aryas. Ce sont, l'on s'en souvient, le *mouvement*, la *vie* et la *pensée* qui, successivement, se présentent sous une deuxième forme: le *feu*, la *vie* et la *pensée*, pour se métamorphoser, enfin, dans une dernière et trilogique formule : *feu physique*, *feu psychologique* et *feu métaphysique* ou *divin*.

Et voilà que se révèle, du coup, l'origine de ce fameux « dogme de la Trinité », objet de tant de discussions, thème brodé de tant de variations, prétextes de tant de conceptions paradoxales, mais qui, dépouillé de ses oripeaux de fantaisie, n'a pour cause originaire que les trois termes du « Soleil » qualifié de *père céleste*; de « feu terrestre » appelé *fils*, et de « vent ou souffle vital » désigné par le nom *d'esprit*.

Telles sont les premières conclusions auxquelles nous amène la science, conclusions contre lesquelles il serait parfaitement superflu de s'inscrire en faux.

Toutefois, si nous sommes contraints d'accepter les résultats acquis, nous sommes autorisés à incriminer, non certes les procédés d'investigation qui sont inattaquables, mais les explications et commentaires auxquels se livrent les savants en général et notre auteur en particulier.

Faisons remarquer, tout d'abord, que c'est en quelque sorte par effraction — inutile de dire que nous employons un langage figuré — par effraction, disons-nous, que la science enfonce les portes extérieures des temples, des hypogées, des sanctuaires, où s'opèrent ses fouilles officielles, de par la loi de l'histoire, de la philologie ou de l'ethnologie; mais ce qui lui manque, à la Science, — ce sont les clés qui ouvrent les portes secrètes et permettent aux initiés de découvrir bien des mystères, tandis que devant le « Saint-des-Saints » lui-même, renfermant le « Tabernacle » où ces mystères sont en dépôt, passent et repassent les savants, en quête de telle ou telle étymologie plus ou moins invraisemblable... sans même distinguer, dans l'ombre, le voile qu'il s'agirait tout d'abord de soulever.

Ce qui caractérise la Science et les savants — la remarque en a déjà été faite — c'est la conviction de leur impeccabilité, tout au moins la certitude où ils sont de ne rien laisser d'inaperçu dans le champ de leurs investiga

tions. Ils attribuent à l'homme une sorte d'omniscience dont ils sont naturellement appelés à bénéficier les premiers, ce qui leur donne le prétendu droit de se passer de toute collaboration étrangère.

Ecoutez la déclaration suivante que fait notre auteur, dans toute la sincérité de son âme :

« C'est l'homme qui, de toutes pièces, a créé les doctrines fondamentales de sa religion, et c'est par un phénomène de psychologie générale qu'il y est arrivé, phénomène qui ne suppose aucun miracle, c'est-à-dire aucune intervention extraordinaire d'une puissance supérieure à lui. »

Etrange infatuation de cet homme qu'enorgueillissent ses découvertes ! Certes, elles sont admirables les conquêtes de la Science; mais quelle que soit l'étendue de la sphère que l'homme a remplie de ses conceptions, de ses hypothèses ou de ses rêves, il y a toujours une limite frontière qu'il ne saurait dépasser. Par la pioche et la hache, le pionnier finit bien par violer le secret de la forêt vierge... Mais sait-il ce qu'il y a par delà la forêt; devine-t-il ce que lui cache la montagne inaccessible, ce que lui dérobe l'abîme infranchissable? L'en deçà nous appartient, mais l'au delà, c'est le mystère! Nous ne connaissons ni les origines ni les finalités; l'inconnu nous enserre, nous oppresse. Il faut le reconnaître et en prendre son parti. Les Positivistes nous ont assez parlé de leur « incognoscible » pour que l'intronisation, dans la philosophie moderne, de ce vocable cacophonique, nous inspire quelques sentiments de modestie.

Oui, certes, et c'est dans ces sentiments-là que nous protestons contre l'allégation de notre auteur, ci-dessus mentionnée. Tout proteste avec nous, et l'histoire, et la psychologie :

L'histoire, tout d'abord, qui élargie, enrichie, complétée par les sciences psychiques, dont les révélations — il faut bien qu'on arrive à l'accepter, ce mot-là — ont fourni à l'humanité des lumières venues d'ailleurs, venues de cet au-delà dont nous venons de parler, et sans lesquelles cette humanité trébucherait encore dans l'ignorance des vieux âges,

La psychologie, ensuite — cette psychologie qu'invoque Emile Burnouf — et qui vient, elle aussi, joindre aux enseignements de l'histoire, les indications qu'elle est en mesure de nous fournir sur l'état d'âme de nos lointains ancêtres.

Est-il vraiment possible d'admettre que ces Aryas, hommes droits et purs, sans aucun doute, mais ignorants comme devaient l'être des primitifs, aient pu, non seulement découvrir les grands principes synthétiques d'où procède l'harmonie de l'univers, mais encore entreprendre sur les phénomènes psychiques — nous citons les propres paroles de l'auteur — « une série d'analyses dont la profondeur dépasse de beaucoup celle de nos philosophies occidentales... » et cela sans guides, sans inspirations ou suggestions d'aucune sorte? Invraisemblable, inacceptable hypothèse!

Ce n'est pas tout, du reste. Ne nous dit-on pas, encore, que les Aryas eux-mêmes font souvent allusion à des doctrines, à des conceptions idéales, à des rites dont ils attribuent l'invention à des ancêtres antérieurs et que par suite leurs livres ne sont pas absolument primitifs, que la phase de science qu'ils représentent n'a pas été la première et que l'on est en droit d'en supposer d'autres,dont il ne reste sans doute ni monuments ni souvenirs ?

Eh quoi ! Si ce ne sont pas les Aryas qui ont inventé cette doctrine et eu ces conceptions idéales qu'on leur attribuait, ce sont donc d'autres ancêtres plus lointains, plus primitifs, partant plus ignorants encore, à qui nous serions redevables des révélations grandioses où ont puisé lumière, sagesse et divines inspirations, tous les peuples de la terre !

Aggravation d'hypothèses de plus en plus problématiques.

Après quoi vient la déclaration suivante d'Emile Burnouf :

« Le premier coup d'œil de l'homme sur la nature nous échappe ; nous ne pouvons en avoir quelque idée que par le moyen de cette loi qui introduit dans la pensée humaine une part de plus en plus grande d'analyse et la fait sortir de la synthèse primordiale où le monde et elle-même étaient enveloppés. »

Si c'est dans un sentiment de perplexité que lui laisse la complexité du problème, que notre auteur ajoute ces paroles quelque peu énigmatiques, empressons-nous de lui donner acte de cette attestation, dans laquelle il nous plaît de voir une sorte de concession plus ou moins déguisée, mais en spécifiant, toutefois, que cette « *loi* qui introduit dans la pensée humaine une part de plus en plus grande d'analyse » n'est autre chose pour nous que le fait d'une intervention étrangère.

Alors même que les Aryas — ou leurs prédécesseurs — n'auraient fait que la simple application des grands principes cosmogoniques, mystiques surtout, que l'on entrevoit tout au fond de leurs formules religieuses, il nous paraît incontestable qu'ils n'auraient pu le faire, sans ces inspirations venant du dehors contre lesquelles protestent la science et ses représentants... Or, ce sont précisément ces inspirations ou révélations que déclarent absolument authentiques les Sages des sanctuaires modernes qui ne sont rien moins, s'il vous plaît, que les héritiers directs des Aryas primitifs.

Quelle que soit la légitimité plus ou moins suspecte de cet « agnosticisme » qu'invoquent nos savants officiels et dont ils se prévalent en matière de spéculations métaphysiques, ils seront tôt ou tard contraints de reconnaître qu'il est des choses que nous savons, grâce aux communications qui en ont été faites au monde, par voie, non certes « miraculeuse », car le miracle n'existe pas, mais simplement par voie extra-humaine.

Le temps a marché depuis les conclusions soi-disant définitives que nous

ont fournies l'histoire et la linguistique si habilement mises à profit par les savants assyriologues de la seconde moitié du XIXe siècle. Le dernier mot n'a pas été dit par eux, et du fond des sanctuaires que l'on croyait muets pour jamais, se sont élevées des voix qui nous parlent d'un passé qu'ignore l'histoire estampillée par les grands prêtres des collèges et des sorbonnes.

Ces voix qui ne sont rien moins, sous une autre forme, que cette prétendue « loi qui introduit dans la pensée humaine une part progressive d'analyse » nous ont révélé des notions d'ethnologie dont il n'a jamais été question sous la coupole des Instituts. Elles nous racontent l'histoire de races préhistoriques d'une antiquité prodigieuse que nous décrivent, avec une étrange précision, des érudits de nature toute spéciale qui, non seulement lisent dans le passé par le fait d'une *clairvoyance* qu'ont étonnamment développée les travaux et l'entraînement de certains occultiste modernes, mais qui encore, mieux que personne, ont su tirer de suggestives notions d'ouvrages dès longtemps classiques, tels que ceux d'Hérodote, de Xénophon, de Diodore de Sicile, de Platon, surtout, qui dans le *Timée* et le *Critias*, donne des détails aussi précis que nombreux sur l'ancien continent de l'Atlantide, ceux encore d'Aristote, de Pline, de Timagènes et autres auteurs moins connus, mais non moins documentés. Faut-il ajouter que nombre d'historiens de dates plus modernes (1) ont fourni dans leurs ouvrages (d'histoire naturelle, d'ethnologie, de philologie, de géologie et de biologie), les preuves de l'authenticité de certains faits que déclarent incontestables les Maîtres de la Haute Asie, les kabbalistes, les occultistes et certains spirites dont les témoignages concordent et se corroborent les uns les autres — témoignages que la science officielle sera contrainte, avant longtemps, de prendre en sérieuse considération.

Sans parler, ici, ce qui nous entraînerait trop loin, des races légendaires qu'énumèrent les anciens auteurs, telles que celles des Lémuriens et surtout des Atlantes, dont la connaissance, même approximative, serait indispensable pour la juste appréciation de la géographie moderne, non moins que pour l'ethnologie des races qui peuplent nos continents — contentons-nous de signaler ce fait capital entre tous, quoique ignoré de bien des gens et que nous enseignent, nous certifient, ces historiens précités... c'est que des « Instructeurs » sont venus autrefois, diriger, dès leurs premiers pas sur la terre, ces peuples primitifs, lointains ancêtres de notre moderne humanité.

Mais il nous semble qu'une petite digression serait ici de quelque utilité, ne fût-ce que pour répondre aux protestations indignées parties de tous les camps : positivistes, libres penseurs, matérialistes, athées assermentés,

(1) Sans vouloir faire, ici, étalage d'une érudition facile, contentons-nous de citer les noms de Starkie Gardner, de Retzius, de Schort, d'Aélian, de Le Plongeon, etc.

sceptiques professionnels et autres intransigeants généralement quelconques.

— « Qu'avons-nous besoin, s'écrient-ils en chœur, d'un secours étranger? Qu'avons-nous à faire d'une prétendue révélation qui n'aurait tout au plus à nous enseigner que ce que nous pouvons apprendre tout seuls? De quelle utilité peuvent être pour nous les chimères de la théologie et les découvertes problématiques d'une métaphysique spiritualiste? Honte aux lâches qui se sentiraient incapables d'accepter avec toutes leurs conséquences leur responsabilité d'hommes libres. L'homme, armé de sa raison, ne peut-il se suffire à lui-même? — Nous abrégeons la série des protestations.

C'est avec une douce, sereine et bienveillante ironie que nous écoutons ces objurgations diverses marquées au coin du plus noble courroux.

Que le ciel nous préserve de toute œuvre de propagande, de toute tentative de prosélytisme! Nous ne nous adressons, ici, qu'à ceux qui savent, qui comprennent ou veulent comprendre. Quant aux autres, nous respectons trop leur « impénitence » pour nous permettre de faire autre chose que des vœux pour que cette impénitence ne soit pas incurable, c'est-à-dire finale. Il est une heure qui sonne pour tout homme vivant, heure d'illumination intérieure, d'aspirations plus hautes, de désir de progression pour la conscience qui s'éveille, pour l'œil qui s'ouvre et cherche la lumière, pour l'âme enfin, qui « bat de l'aile », comme disait Platon, et réclame, pour s'y élancer, des horizons plus étendus. Or, c'est de cette heure-là qu'il ne faut jamais, par impatience, hâter la venue intempestive, étant donné qu'elle arrive toujours... tôt ou tard, ici-bas ou ailleurs; peu importe! Mais ne perdons de vue ni nos protestataires, ni leurs récriminations.

C'est d'une ignorance profonde que témoignent ces dédains, ces défis agressifs, cette intransigeance plus ou moins explicite — à moins que ce ne soit d'une confusion systématiquement maintenue entre choses essentiellement, radicalement différentes.

Vous parlez d'une « théologie chimérique » qui, dans votre esprit, se rattache invinciblement à ces vilains mots d'Eglise, d'intolérance, d'obscurantisme, de persécutions... de *cléricalisme*, en un mot, entité néfaste, monstre protéiforme qui partout s'insinue, se cache pour reparaître après chaque éclipse et fait son chemin dans l'ombre, par haine et crainte du clair soleil qui assainit les ténèbres et purifie les putréfactions.

Mais, par Minerve, symbole mythologique de la pure et froide raison, qu'y a-t-il donc de commun entre cette théologie qui n'a rien à faire dans la question, ou ce cléricalisme odieux dès longtemps condamné en dernier ressort devant le tribunal de la libre pensée — et cette primitive théogonie, ou sagesse antique à laquelle, s'il était besoin de la qualifier d'un autre titre, nous donnerions le nom tout simple et purement scientifique de *Paléosophie?*

Ce qu'ignorent sans doute les libres penseurs, c'est que cette théologie si justement incriminée, disons mieux, que cette « mythologie chrétienne » fabriquée de toutes pièces — de pièces et de morceaux — et irrémissiblement compromise par les sacerdoces, est la pire ennemie de notre pure paléosophie aryenne.

C'est pendant des siècles que la doctrine primitive a été manipulée, défigurée, sans intelligence ni mesure. Ce que les libres penseurs ignorent encore, ou peut-être feignent d'ignorer, c'est que les textes dits officiels et canoniques dont on a tiré tant de dogmes ineptes, grotesques ou fantastiques, et au moyen desquels on a corrompu les peuples depuis deux mille ans, que ces textes, disons-nous, ont été remaniés et parfois falsifiés. Etant mises à part les admirables pages çà et là disséminées dans leur ensemble, il est incontestable que ce qu'on appelle les « Saintes-Ecritures » présentent un amas d'interpolations, de transpositions, de contradictions et d'erreurs manifestes, sans parler des non-sens et absurdités variées provenant, soit de l'ignorance des traducteurs et des copistes, soit de la néfaste collaboration de fraudeurs — les uns pieux, les autres déloyaux — qui ont surchargé les textes ou les ont déformés, pour les rendre conformes, les premiers, à leurs croyances plus ou moins naïves, les seconds, à leur passion de polémistes aggressifs et autoritaires.

Voilà dans quel état nous sont arrivées ces Ecritures que les autocrates ecclésiastiques nous ont imposées à titre de *Code*, code d'inspiration divine, surnaturelle, absolue, littérale... à ce point que certains théopneustes fanatiques en défendent jusqu'à la ponctuation elle-même. — Stupéfiantes aberrations !

Et ce qu'il y a de vraiment risible dans tout cela, c'est que ces farouches dragons, gardiens des textes sacro-saints, ne les comprennent même pas ! L'on sait, en effet, les exégètes sérieux, tout au moins, savent qu'à côté du sens *exotérique* des Ecritures plus ou moins mises à la portée des lecteurs vulgaires, au moyen de mythes naïfs ou de paraboles empruntées aux scènes les plus familières de la vie, il existe, dans nombre de passages, un sens *ésotérique*, pour l'interprétation desquels il faut ce que l'on appelle des clés, jusqu'à deux et trois clés, dont les initiés seuls savent se servir à l'insu des commentateurs ecclésiastiques, absolument incapables de tirer de ces textes incompris les quelques idées spiritualistes qu'ils renferment. Aussi, qu'en reste-t-il pour ceux qui, ne sachant pas lire entre les lignes, sont contraints de se contenter du sens exotérique, souvent obscur, ou de signification vulgaire, quand il ne demeure pas incompréhensible. « Otez le symbolisme de la Bible, déclare le savant Origène, le plus illustre des Pères de l'Eglise, et tout est niais, absurde et même odieux parfois. »

Tel est le désarroi dans lequel se trouvent, vis-à-vis du dépôt qui leur

avait été confié, les sacerdoces quels qu'ils soient et à quelque dénomination religieuse qu'ils appartiennent,mais qui tous, cependant, se déclarent audacieusement possesseurs et « gardiens des vérités divines ».

Aussi, est-ce pour échapper à ces falsificateurs, conscients ou non, que nous remontons dans le passé, pour aller puiser à la source d'où elle émane la pure doctrine primitive que l'Eglise dite « orthodoxe » s'est hâtée de voiler, puis de parodier, puis de sophistiquer, jusqu'au jour où, perdant toute vergogne, elle en a honteusement trafiqué, la noyant définitivement dans des torrents de boue, quand ce n'était pas dans des ruisseaux de sang.

Après la déclaration que l'on vient de lire et qui établit quel abîme il existe, non seulement entre les notions spiritualistes des Aryas et nos dogmatiques matérialistes, mais encore entre la mentalité orientale et la mentalité de notre Occident dévoyé par l'esprit ecclésiastique, qu'il nous soit permis de trouver quelque peu singulière la révolte d'orgueil qu'affectent les protestataires, et cette irascible infatuation que blesse toute hypothèse d'intervention étrangère dans les destinées de l'humanité.

Pour notre part, nous nous demandons en quoi pourrait être humiliante pour l'homme l'acceptation des bons offices de prédécesseurs qui, ayant déjà parcouru la route périlleuse et sombre où nous sommes engagés, nous offrent aide et conseils, directions et lumières, ne fût-ce que pour nous prémunir contre les dangers inséparables de toute participation aux religions officielles, dont la caractéristique est d'enrayer toute évolution soit intellectuelle, soit morale.

Comment nous qui, en dépit de notre titre de rois de la création, sommes encore si hésitants, si souvent découragés par l'inconnu du passé qui nous oppresse, non moins que par le mystère de l'avenir qui nous obsède et qui, depuis tant de siècles, nous débattons vainement contre les superstitions ineptes ou sanguinaires des âges barbares — nous avons dans l'univers des frères aînés qui s'intéressent à nous, parce qu'ils nous aiment... et nous nous révoltons dans notre dignité blèssée ! Nous refusons d'accepter cette glorieuse parenté qui, dans sa sollicitude,nous appelle à elle pour partager avec nous ses hautes destinées,et nous faire cohéritiers d'un héritage qu'elle déclare nous être commun, puisque nous sommes les enfants d'un même Père, en d'autres termes, tous de « race divine » — ce qu'ignorent vraisemblablement les positivistes.

Vanité sans excuses, intransigeance de mauvais goût; tout au moins, et bien faites pour donner une fâcheuse idée du caractère de gens qui, par suite de je ne sais quelle aberration psychologique, s'indignent contre la bienveillance et s'insurgent contre l'amour !

Ce qu'il y a de plus plaisant dans l'affaire, c'est que... c'est à coup sûr à ces Instructeurs, larges esprits, intelligences supérieures qui ont reculé

nos horizons et agrandi notre sphère intellectuelle, que nos réfractaires les plus récalcitrants doivent l'indépendance de leur esprit et les libres allures de leur personnalité.

— « Hypothèses folles ! s'écrie-t-on de nouveau, songes de cervelles hallucinées, généreuses, peut-être, en dépit ou à cause de leur naïveté ; mais rêves et rien de plus. »

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? Qu'y a-t-il d'irrationnel dans cette hypothèse gratuitement gratifiée de folle ? Si la vie se perpétue et irradie dans l'univers — ce qui paraît assez vraisemblable — et si l'amour fraternel, la solidarité constituent la loi sociale par excellence, pourquoi ne pas admettre que ces vertus de premier ordre puissent et doivent se perpétuer dans l'association grandiose de tous les candidats à la vie supérieure ?

Faites-vous encore des réserves ? Nous nous inclinons sans plus tarder. Si tous ces grands mots d'évolution progressive, de vie persistante, d'immortalité, vous exaspèrent ou vous font dédaigneusement sourire, s'il vous suffit de n'avoir en partage que l'éphémère existence terrestre, avec sa fragilité, ses douleurs, ses tristesses, ses désillusions quotidiennes et ses menteuses espérances, le tout s'engouffrant dans la fosse noire avec la feuille sèche et la bête morte... tout cela n'ayant pour unique et dernier « correctif » que la perspective d'un néant bête, inutile et irrationnel, étant données les admirables facultés dont l'homme n'a reçu que le germe à son premier berceau, mais qu'il a si merveilleusement développées par ses efforts, sa volonté et qu'il est appelé à développer encore — si tout cela, disons nous, vous suffit et vous agrée, c'est parfait ! Insister serait superflu et il n'est que temps, en vérité, de clore, ici, cette digression malencontreuse... à laquelle nous ajoutons nos excuses les plus humbles et les plus empressées.

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

Mme THOMPSON (1)

II

Rapport du Dr F. van Eeden à la S. P. R.

Nous pouvons classer les investigateurs du phénomène psychique en trois groupes différents : les incrédules, les spirites et les non spirites.

Parmi les hommes de science sérieux qui se sont occupés de la question avec patience et sans préjugés, les incrédules absolus deviennent rares. Inutile de discuter ici leurs opinions.

(1) Nous donnons ce rapport comme étant un excellent modèle d'étude critique d'un médium (N. du tr.).

Mais les croyants à la réalité du phénomène sont encore divisés en deux camps bien définis.

Le premier groupe accepte presque complètement les vues des spirites et croit à l'influence d'Esprits, êtres impalpables, et ordinairement non perceptibles, ayant action sur l'esprit et le corps de certains vivants.

Le second groupe admet les faits comme extraordinaires et inexplicables par les causes ordinaires, mais ne croit pas que jusqu'à présent on ait rien découvert qui impose irrésistiblement la croyance aux Esprits. Suivant eux, tout pourra peut-être s'expliquer par les facultés personnelles du médium, celles que la télépathie et la clairvoyance (1).

Au premier groupe appartiennent, tout le monde le sait, des hommes de science très distingués, tels que Alfred Russel Wallace et Sir William Crookes, et aussi l'homme dont nous déplorons si profondément la perte, Frédéric Myers.

Au second groupe appartenait, je crois, cet autre président de la Société que nous avons à regretter, le professeur Sidgwick. M. Podmore et d'autres y appartiennent encore.

La première théorie est de beaucoup la plus simple comme explication. Une fois admise la possibilité de l'action sur notre existence d'êtres dont les conditions de vie sont non percevables, et même non concevables pour nous, tout le reste s'explique aisément. Comme conception philosophique cette façon de voir n'a rien d'absurde ni d'improbable. Au contraire, nous sommes d'avis qu'il est beaucoup plus probable qu'il existe une infinité d'êtres que nous ne puissions percevoir, même tout près de nous, plutôt que de croire que nous soyons la dernière forme de la vie, ou que nous ayons atteint la dernière limite de la perception des autres êtres. Nous savons que notre mode de perception est limité à cinq sens, dont chacun n'embrasse qu'une petite partie d'une échelle infinie de vibrations. Philosophiquement parlant il est aussi absurde de croire que toute forme de vie tombe sous notre observation que de croire qu'il n'existe de corps célestes que ceux que nous pouvons apercevoir.

Nous ne devons pas perdre de vue cette donnée philosophique exprimée par Spinoza, et qui n'a jamais été contredite, que je sache, ni sujette à contradiction, à savoir que Dieu, l'Infini, a une infinité de modes d'expression : « *Infinito infinitis modis* » ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas seulement l'infini dans la suite des temps ou dans l'étendue de l'espace, mais aussi *dans la variété des êtres qui occupent en même temps la même place.*

Le second groupe d'observateurs, tout en admettant la possibilité philoso-

(1) Par *télépathie* il faut entendre la suggestion inconsciente du consultant ou d'autres personnes *sur* le médium, et par *clairvoyance* la lecture inconsciente *par* le médium des pensées du consultant ou d'autres personnes (N. du tr.)



phique, et même la probabilité de l'existence d'autres êtres, anges ou Esprits, près de nous, et capables d'exercer une influence sur nous, affirme que c'est un devoir scientifique de s'opposer aussi longtemps que possible à la théorie de leur intervention pour expliquer les phénomènes. L'usage prématuré d'une telle théorie constituerait vraiment une méthode trop commode et peu d'accord avec les procédés scientifiques, qui prescrivent la plus extrême réserve dans l'emploi des causes finales, et le plus grand soin quand on s'engage dans l'inconnu.

La télépathie et la clairvoyance étant reconnues comme bien réelles, nous devons prendre en considération les merveilleuses facultés de l'inconscient et du subliminal, et ne parler des Esprits que quand cela devient absolument nécessaire.

Cette seconde position semble tout à fait inattaquable au point de vue théorique. Il est toujours très difficile de prouver absolument qu'un fait donné n'a pu tomber dans le domaine de l'inconscient d'un médium au cours de toute sa vie, et cette difficulté devient une impossibilité absolue si nous admettons la clairvoyance, dont on ne peut parler si elle n'a aucune limite dans l'espace ni dans le temps.

Prenons un exemple dans mes propres expériences avec Mme Thompson. Nous avions pris, à ma première séance, toutes les précautions pour qu'elle ne puisse connaître ni mon arrivée, ni mon nom, ni ma nationalité. Je vins à l'improviste, et restai presque complètement silencieux. Et pourtant, à la première séance, Frédéric, mon nom de baptême et celui de mon père, fut donné ; et il y eut une sorte de tentative pour prononcer mon autre nom (Fon, Fondalin) et faire allusion à ma profession médicale.

[On peut trouver que M. Van Eeden est bien coulant sur les rapprochements. Mais il faut réfléchir que le *van* hollandais se prononce *Fan* en allemand, et on se rendra compte qu'entre *Van Eeden* et *von Dalen* (Fondalin) la différence n'est pas si grande, surtout dans la bouche d'un enfant, comme est le « contrôle ». (N. du tr.)]

A ma seconde séance, bien que je n'eusse pas vu Mme Thompson dans l'intervalle, elle me donna mon nom entier, « van Eeden » mais prononcé comme si un Anglais le lisait (Eden). Elle me donna aussi le nom de mon pays (Netherlands) (1), et le nom de baptême de ma femme (Martha) et d'un de mes enfants ; et au commencement de la troisième séance le nom de la ville que j'habite (Bossum).

Ces différents noms furent donnés plus ou moins au hasard, et pas toujours comme il eût fallu, mais néanmoins de telle sorte qu'il ne pouvait être question qu'elle les eût devinés. Par exemple, à la troisième séance, elle com-

(1) Hollande.



mença par m'appeler « M. Bostim..., Bussom..., Bossum » prenant pour mon nom le nom de ma demeure, puis elle demanda ce que voulait dire « Netherlands ». Elle dit, à la première séance, que j'avais un parent du nom de Frédérik ; à la troisième, que c'était mon propre nom, et que j'étais un « jardinier de l'Eden », et ainsi de suite. A chaque séance la confusion diminuait dans son esprit.

Le hasard ne peut expliquer cela, comme le verront ceux qui étudieront les comptes rendus. Quatre suppositions sont possibles :

1° La fraude consciente. Ceci suppose un système d'informations secrètes, un système d'espionnage d'une étendue et d'une précision incroyables. Je peux dire que connaître Mme Thompson c'est repousser cette idée ;

2° La fraude inconsciente. Dans cette hypothèse il est nécessaire de prétendre que, par quelque merveilleux pouvoir de déduction, le médium peut rapprocher des noms, vus çà et là sur des lettres, des cartes, des papiers, avec un visiteur inconnu qu'elle voit pour la première fois ;

3° L'information par les Esprits. C'est l'explication que Mme Thompson donne elle-même. Dans ce cas, les Esprits parlent par sa bouche, pendant qu'elle rêve à autre chose. Quelquefois, en s'éveillant, elle dit ce qu'elle a rêvé ;

4° La clairvoyance et la télépathie. Suivant cette théorie, Mme Thompson lit les détails inconsciemment dans mon esprit ou ailleurs, et construit un personnage, un être fantastique, un Esprit, qui est supposé lui dire tout cela.

Comment pourrons-nous éliminer la supposition d'imposture ?

La possibilité d'une fraude semble inadmissible. J'ai eu des renseignements sur des objets qui n'étaient connus que de moi. J'avais apporté une boucle de cheveux d'un homme qui avait habité Utrecht, et y était mort. Ces cheveux firent donner aussitôt son nom, et par la suite le médium les appela « les cheveux d'Utrecht. » J'avais apporté un morceau de drap ayant appartenu à un jeune homme qui s'était suicidé. *Personne au monde* ne savait que j'avais gardé cet objet, ni que je l'avais emporté en Angleterre dans ce but ; et pourtant, on m'a décrit exactement le jeune homme, la façon dont il s'était suicidé, et on m'a même donné son nom de baptême.

Pour moi cela exclut toute fraude et tout hasard.

Certainement cette preuve ne convaincrait pas quelqu'un qui douterait de ma mémoire, de mes talents d'observateur, ou de ma véracité. Aucune preuve n'est suffisante en soi ; il faut la répéter et que d'autres la confirment. C'est exactement ce que nous demandons.

Reste le choix entre les Esprits et la télépathie. Les difficultés sont plus grandes et plus compliquées qu'on ne le suppose à première vue.

L'hypothèse télépathique implique que ma pensée a été communiquée à l'esprit du médium sans l'emploi des moyens ordinaires. Mais à quelle distance? Accorderons-nous que cette façon de communiquer, sur laquelle nous n'avons aucune donnée, tombe sous les lois du son et de la lumière? Faut-il pour qu'il y ait télépathie que je sois dans la même chambre et que je fasse un effort de volonté? Comment évitons-nous ou excluons-nous l'influence télépathique de toutes les autres personnes de toutes les autres parties du monde?

A première vue on pourrait dire qu'il n'y a pas télépathie quand le médium me dit quelque chose que j'ignore. Cela a été considéré par bien des investigateurs précédents comme une preuve décisive.

Mais considérons cette preuve décisive, car nous sommes ici en présence d'une méthode de raisonnement antiscientifique et antiphilosophique, qui est très commune et très funeste. Se fier à une telle preuve implique la prétention tacite à une connaissance que nous ne possédons pas effectivement. Notre connaissance actuelle des conditions de la télépathie n'est pas le savoir, mais seulement une sorte d'idée vague de ce qui est probable, un « Ahnung » comme disent les Allemands.

Nous croyons qu'il est probable que les distances comptent en télépathie, distances dans le temps et l'espace; dans le cas des expériences, le plus probable, pensons-nous, est qu'il n'y a influence télépathique qu'entre deux personnes qui se trouvent en même temps dans la même chambre, l'une d'elles faisant un effort de volonté, tandis que l'autre reste passive. Mais nous n'avons aucuu droit à soutenir que ces conditions sont essentielles.

Qui peut me contredire si je dis que le renseignement que j'ignorais a été obtenu télépathiquement de quelque autre personne demeurant en Hollande ou dans quelque autre partie du monde?

Nos notions sur la clairvoyance sont encore plus vagues et plus mal définies. Et c'est justement parce que notre connaissance de ses conditions et de ses lois est si faible que nous pouvons expliquer presque tout par ce moyen et que conséquemment il est impossible de parler de preuves décisives.

Nous savons tous que notre subliminal est un comédien de première force. Nos rêves sont des comédies ou des drames qui nous étonnent nous-mêmes. Nous commandons à un hypnotisé de remplir tel rôle, et il le joue avec un talent et une exactitude surprenants.

Par conséquent, on peut expliquer de la sorte tout Esprit qui se présente, quelque naturel et convaincant qu'il soit. Si nous admettons la clairvoyance qui peut procurer des informations sur tout et sur tous, en tous lieux et en tous temps, dans le passé et le futur, quel prodige d'évidence faudra-t-il que l'Esprit accomplisse pour détruire l'objection fatale qu'il n'est qu'une création dramatique du cerveau du médium, construit avec l'aide de renseignements absolument sans limites?

Par exemple, le jeune homme qui s'était suicidé m'avait donné comme preuves de son identité des noms hollandais de villes et de gens qui n'étaient pas alors dans mon esprit. Cela peut avoir été de la télépathie inconsciente. En même temps on me donna des noms propres dont je n'avais jamais entendu parler. Je ne savais même pas que ces noms existaient. Mais plus tard, en Hollande, je fus mis en relation avec des gens qui portaient ces noms, bien que je n'ai pu découvrir aucun lien entre eux et le jeune homme. Mais quelle valeur cela peut-il avoir comme preuve d'identité ? Ne pouvons-nous pas toujours dire que le médium, étant clairvoyant, a vu ces noms d'une façon quelconque se rattachant au jeune homme, et s'en est servi pour compléter la vraisemblance de sa création ?

Les preuves de cette sorte ne sont donc pas concluantes.

D'autre part, nous ignorons les conditions sous lesquelles les Esprits peuvent opérer sur le cerveau humain, et si les distances ont une influence à cet égard, tout comme dans le cas de la télépathie.

Comme observation très curieuse, je peux rapporter la suivante : Le jeune homme, mentionné dans mes notes de séances, s'était remis de sa première tentative de suicide, bien que le guide *Nelly* n'eut pas découvert ce détail ; mais la blessure de sa gorge (1) lui avait laissé la voix rauque et lui avait donné une petite toux particulière. Aussitôt que je me fus approché de Mme Thompson avec le morceau de drap, sa voix devint plus rauque et, peu à peu, la même petite toux particulière apparut et s'accentua de plus en plus à chaque séance. Au bout de la troisième séance, elle se produisit même dans l'intervalle des séances, et elle ne la quitta complètement que *lorsque j'eus quitté l'Angleterre*, en emportant le morceau de drap — une veste de flanelle.

Ici la distance semble avoir son importance, et ce qui est plus curieux, l'influence semble émaner d'un objet inanimé. Cela me rappelle ce qu'un auteur français appelle l'*âme des choses*.

Eh bien ! il est tout aussi difficile d'écarter l'autre façon de voir, c'est-à-dire qu'il n'y a ni télépathie, ni clairvoyance dans tous ces phénomènes, mais que tout est l'œuvre des Esprits. A ce point de vue — qui est celui d'esprits supérieurs, comme A. Russell Wallace — les Esprits nous entourent toujours et partout, et sont constamment occupés à essayer de nous donner des impulsions, des idées ou des caprices. Ces influences sont agréables ou déplaisantes, utiles ou nuisibles, insignifiantes ou puissantes, suivant notre impressionnabilité, ou notre état de santé physique.

Traduit par G. Béra. Dr F. Van Eeden.

(*A suivre*).

(1) Il s'était ouvert le cou avec un rasoir (N. du trad.)

LE MOUVEMENT SPIRITE EN ITALIE

Le « Light » du 26 juillet contient un intéressant exposé de l'essor que prend le spiritisme en Italie depuis les récentes expériences d'Eusapia Paladino à Gênes. Nous en extrayons les passages suivants, dont quelques-uns sont empruntés au *Berliner Tageblatt* par le journal spiritualiste de Londres :

« Pendant le mois dernier, le spiritisme a été le sujet principal des conversations en Italie. Depuis que, dans la soirée du 6 avril, M. Vassalo, le journaliste si connu par son talent et si redouté pour son esprit, a avoué, en présence de « tout Rome », sa croyance au spiritisme — et jeté ainsi au milieu de la population une torche enflammée — il n'est plus question de Musolino, on ne parle plus que des « Esprits ». Cette véritable épidémie a eu, à vrai dire, une préparation assez longue. Césare Lombroso, Schiaparelli, Porro, Morselli, et d'autres savants, ont expérimenté pendant des mois, presque des années, avec le médium de Richet bien connu, Eusapia Paladino. Le nombre des spirites, secrets ou avérés, a augmenté dans d'immenses proportions, et finalement, les cinq séances de matérialisation, dont nous avons déjà parlé, où Vassalo a reconnu le fils qu'il avait perdu, ont créé un intérêt extraordinaire en faveur du spiritisme ».

Il est ensuite question de la conférence de Vassalo, faite à la réunion de l'Association de la presse de Rome, en présence de toute l'élite de cette ville. Les détails donnés par l'écrivain génois sont extrêmement surprenants. Il y eut une séance à Gênes avec Eusapia Paladino, sous la direction du célèbre psychologue, le professeur Morselli, dans laquelle le médium fut attaché avec du fil de fer, et où, en dépit de cette précaution, le phénomène suivant, attesté par le procès-verbal, signé par le professeur Morselli, eut lieu à la lumière du gaz : Cinq formes matérialisées apparurent ; la dernière était une femme d'une quarantaine d'années, complètement enveloppée de dentelle transparente, et portant dans ses bras un enfant d'environ 3 ans. Avant la séance, Eusapia avait été examinée jusqu'à la chemise par plusieurs médecins.

Vient ensuite l'amusant récit de la bataille que se livrèrent les différents journaux, partisans et adversaires du spiritisme ; ceux de cette dernière catégorie s'efforçant de rappeler tous les récits de fraudes dont s'étaient rendus coupables Eusapia et les autres médiums. Puis le narrateur expose les différentes théories émises par les savants qui admettent ces phénomènes, et termine par celle de Morselli, qui est aussi connu en Allemagne qu'en Italie, et qui a l'intention de publier prochainement un livre sur le spiritisme. Après quelques remarques sur la médiumnité, le professeur Morselli ajoute :



« Je refuse toute valeur à la fameuse campagne d'opposition entreprise par la *Patrie*, car elle ne révèle tout au plus que quelques grossières escroqueries ; j'accuse d'ignorance crasse le vieux président de l'Académie *Blaserna*, je déclare que le spiritisme mérite pleinement d'être étudié par les savants, et j'avoue que j'y crois entièrement. — Moi, dit-il en terminant, moi, le matérialiste obstiné, moi, le directeur énergique d'un journal intransigeant et positiviste, moi ! on voudrait me faire passer pour la victime d'une hallucination, ou pour un crédule néophyte ! »

Et l'article finit par le paragraphe suivant :

« Tandis que les savants italiens, les médiums et les spirites sont ainsi surexcités, qu'il se fait de bonnes affaires en tables et planchettes spirites, que de nombreux paris sont engagés pour savoir si le spiritisme est un leurre ou une vérité, les livres spirites font leur apparition en quantité ; presque tous les journaux consacrent des colonnes au spiritisme ; le *Fracassa* publie l'historique du spiritisme en place de son feuilleton habituel, et le *Travaso* fait paraître en première page un article très sérieux sur le spiritisme.

Traduit par G. B.

VIEILLES NOTES

(Suite.)

Le pauvre garçon qui fait l'objet de mon article d'aujourd'hui est un souvenir triste pour moi ; dirai-je un remords? Non, car dans la série ininterrompue des actes de l'existence, il en est tant que l'on accomplit sans préméditation !

Que d'actions commises à la suite d'une pensée bonne et juste, avec la conviction certaine de vouloir faire le bien, et dont le résultat inattendu amène souvent au cerveau le regret amer d'avoir écouté le cœur et non la raison !

Je connus le photographe Duçorney peu de temps après mon arrivée à l'île de la Réunion ; à l'époque dont je vous ai parlé déjà où la prima dona du théâtre de Saint-Denis, non contente de ses succès, était fière de s'exhiber comme sujet hypnotique et surtout comme « liseuse de pensées ».

Un jour, l'un de ses adorateurs, jeune capitaine qui oubliait dans les bras de la belle les ennuis et les privations de sa dernière campagne à Madagascar, me demanda fort discrètement de consentir à endormir la diva devant l'objectif d'un photographe, afin, disait-il en riant, de conserver d'elle une image éthérée ; il me donna donc rendez-vous pour le lendemain chez

Ducorney. C'est la première fois que je vis ce pauvre diable dont les jambes étaient paralysées, et qui se servait d'un tabouret comme véhicule et cela avec une agilité remarquable.

Pour être agréable à mon jeune camarade, j'endormis la jolie chanteuse à qui je fis prendre une pose d'extase qui faisait valoir ses charmes, et lui donnait l'air d'un ange déchu implorant le pardon du ciel.

« Est-ce que je dois photographier Madame comme cela? demanda « l'artiste créole.— Oui,si vous n'y voyez pas d'inconvénient.— Aucunement « mais pourquoi garde-t-elle cette pose? elle va se fatiguer et ne sera plus « si bien lorsque je serai prêt. — Ne craignez rien, Madame peut conserver « cette attitude durant une heure sans la changer, elle est magnétisée, elle « dort! — Que dites-vous là? » Et le pauvre infirme de rire franchement croyant que nous plaisantions. Toutefois, pour complaire à ses clients, il plaça son objectif au point et photographia la belle dans plusieurs poses successives au goût de son ami.

Toujours courant sur son tabouret du salon de pose au cabinet noir, le pauvre Ducorney, dont la figure longue et anguleuse de Méphistophélès ou mieux d'Esope, dont tout son ensemble grotesque rappelait le type à mon esprit, dissimulait mal un sourire de doute et de moquerie. « Les « épreuves sont très belles, très nettes, nous cria-t-il du fond de son cabinet « noir; Madame a posé avec un rare talent, une immobilité parfaite et, ce qui m'étonne, sans bouger les yeux; mais si elle dort, ainsi que vous le dites, ce dont je doute encore, il n'y a rien de surprenant. »

— « Alors, vous ne croyez pas au sommeil magnétique? — Ma foi, puisque vous me posez nettement la question, je vous répondrai de même, capitaine, non, je crois que ce sommeil est simulé fort adroitement. »

J'avais jugé l'infirme d'un coup d'œil : maigre, nerveux, les yeux démesurés, il vivait plus par le cerveau que par un cœur et des poumons solides. « Si vous voulez essayer, je vais vous magnétiser, et, si je réussis, vous allez « dormir de la même façon que Madame. — M'endormir! je demande à voir cela! » me répondit le cul-de-jatte en riant... Mais, quelques minutes plus tard, en présence de sa mère, de ses deux sœurs qui poussaient des cris d'effroi, et de la divette, l'artiste était magnétisé. Pour rassurer aussitôt Mme et Mlles Ducorney, je soufflai sur les yeux de ce nouveau sujet et il s'éveilla jurant qu'il n'avait pas dormi, et dans cette minute d'inconscience qui succède à l'hypnose, il nous traita de « blagueurs »!

« — Voulez-vous une preuve évidente, M. Ducorney? — Certainement.— Eh bien! préparez une plaque et donnez-la-moi dans son chassis — Volontiers ». La chose faite, je replongeai mon photographe dans le sommeil somnambulique, je lui mis à la main une guitare suspendue à l'un des coins du mur, et donnai au modèle assis sur son tabouret la pose d un chanteur comique;

puis le temps de mettre l'appareil au point, d'introduire la plaque et d'ouvrir le chassis. Mon Esope créole était croqué.

La guitare remise à son clou, une pose plus sérieuse donnée à ma victime; je lui rendis la connaissance par un léger souffle sur le visage.

« Eh bien, avez-vous dormi, cette fois? — Pas davantage », répondit l'entêté malgré les affirmations de sa mère, de ses sœurs et de nous trois. « Alors dites-nous ce que vous avez fait durant les quelques minutes que vous dites n'avoir pas dormi ? — Je n'ai pas dormi, vous dis-je. » En l'entendant nier, la prima dona riait à gorge déployée, en vraie chanteuse. Il fallut, pour convaincre le pauvre diable, qu'il allât, lui-même, révéler sur la plaque l'image dans laquelle il se reconnut enfin... et des rires, des exclamations sortaient du cabinet noir... « Rien à répondre, c'est bien toi Ducorney, et ta guitare à la main... Elle est bonne cette farce-là, toi magnétisé ! »

Puis, sortant de son laboratoire : «Mon capitaine, je vous fais mes humbles excuses, le fait m'est impossible à nier, Mme dormait... et votre serviteur aussi. »

Le soir, à la représentation théâtrale, je fus surpris de reconnaître Ducorney à l'orchestre, assis dans une stalle comme tout le monde, son tabouret l'avait quitté. En m'apercevant il me salua gracieusement. Ce qu'on joua ce soir-là je ne m'en souviens guère, mais ce que je n'oublierai jamais, c'est le départ de mon infirme qu'un nègre vint prendre à sa stalle et emporta en le plaçant sur ses épaules, les jambes autour de son cou comme on voit souvent un père porter son enfant. En passant devant moi, Ducorney enleva son bonnet et je me sentis si ému que je lui pris la main et la pressai avec effusion.

« Il est plus malheureux qu'un vrai cul-de jatte, pensai-je, car celui-ci n'a pas l'embarras de ses jambes ».

La prima dona avait fait circuler des photographies très réussies et soignées, car Ducorney était réellement artiste, et le plaisir de se voir portraire en somnambule devint contagieux pour tous ceux et celles qui voulaient bien, pour quelques instants, prier la Parque fileuse de me confier le fil de leur existence.

Cette idée vous fait sourire, aimable lectrice? Cela est exactement vrai cependant, le magnétiseur, souvent sans le penser ni le savoir, tient la vie du sujet qu'il endort. Je n'ai pas le temps d'aligner pour vous le démontrer des arguments très convaincants, et je vous donnerai seulement le conseil de ne point vous faire endormir sans la présence d'un docteur, et je continuerai mon histoire si elle ne vous ennuie pas trop, madame.

Il me fallut donc bon gré malgré retourner souvent chez Ducorney, à qui je faisais une belle et curieuse clientèle, pour faire photographier dans une pose extatique d'ange ou de Jeanne d'Arc entendant des voix, quelques

jeunes gens des deux sexes qui, par ce motif, pouvaient sans se compromettre par aucune promesse, échanger leurs gracieux portraits.

J'avais une jolie collection de ces souvenirs auxquels le magnétiseur avait droit, le premier, mais je ne vous les puis montrer, l'album étant resté dans les flancs du « Tage » englouti entre les rochers des îles Leuven sur la Côte Est de Madagascar d'où, plus heureux, j'ai pu me tirer. Une grande intimité entre Ducorney et moi était résultée de ces relations fréquentes ; il m'avait vite voué une affection réelle et, souvent, lorsque je passais devant son atelier, j'entrais le voir et je trouvais, entre sa mère, Bretonne veuve, et ses deux sœurs créoles, un accueil dont je fus parfois touché.

Le pauvre Ducorney n'avait pas toujours été privé de ses jambes dont il avait joui jusqu'à 16 ans ; à la suite d'un bain dans l'eau glaciale d'un ruisseau torrentieux de Saint-Benoît, il faillit perdre la vie, mais n'en réchappa qu'en payant sa guérison de] ses jambes restées paralysées. Il y avait quinze ans qu'il se servait de ce tabouret qui semblait faire partie de lui-même. Très intelligent, assez instruit, bon chimiste, sa photographie faisait vivre toute sa famille et lui avait permis de placer de l'argent au Crédit créole.

Ducorney avait une ambition : très au courant des progrès scientifiques en Europe par la *Revue des arts et des Sciences* à laquelle il était abonné, il rêvait de doter sa petite île de l'éclairage électrique. « Mais, me disait-il, est-ce qu'il est possible à un escargot de sortir de sa coquille ? Ah ! si j'avais mes jambes ! J'irais en France, je travaillerais une année à Paris et je reviendrais électricien, Mais, ne pensons pas à cette folie... Continuons à faire de la photographie : Limaçon je suis, limace il me faut rester ! »

Un matin, je le trouvai gai. « Savez-vous, capitaine, ce que j'ai rêvé cette nuit ? — Non, parbleu. — Que vous me rendiez mes jambes ! »

Un autre jour il m'affirma qu'il sentait ses pieds vivants. L'auto-suggestion était éclose en son cerveau. Enfin quinze jours après, il m'assura qu'il était convaincu que le magnétisme lui rendrait l'usage de ses deux membres inférieurs endormis, atrophiés seulement, disait-il, mais non morts et il me supplia de tenter l'épreuve de sa guérison. J'avoue que la confiance du pauvre garçon me rendait perplexe et le priant de me laisser réfléchir mûrement, afin d'étudier son cas, je lui demandai d'ajourner la tentative à quinze jours et même à un mois.

La solution de pareille question m'intéressait vivement, mais je n'osais prendre sur moi d'assumer la responsabilité de semblable épreuve et je résolus d'en parler aux représentants de la docte Faculté.

Le chef du service de santé, M. Beaucastel, qui avait vu plusieurs de mes sujets et me jugeait prudent, m'engagea à n'opérer que devant quatre de ses confrères au moins, après leur avoir fait visiter Ducorney et avoir reçu leur

avis. Quant à lui, il ne croyait pas au succès de cette bizarre tentative et refusa, vu sa situation élevée et officielle, d'assister à la réunion.

Le médecin du bataillon des volontaires qui suivait toutes mes expériences depuis deux mois, le Dr Legoller qui était venu voir le sujet, pencha pour l'affirmative et, m'accompagnant chez tous les médecins de Saint-Denis, il entraîna le concours de MM. Mac Auliffe, Charles Legras et Paul Mahé (Je donne exactement les noms de ces honorables praticiens).

Un rendez-vous fut pris pour un matin éloigné, ce qui me donna quinze jours que j'employai utilement à magnétiser mon sujet, et à le préparer par la suggestion à cette conviction, enracinée déjà en son esprit, qu'il marcherait réellement avant un mois, et, chaque soir, je constatais que ses rotules craquaient, et que les apophyses n'étaient pas soudées.

Le grand jour de la réunion des quatre docteurs arrivé, je fus le premier au rendez-vous et, très ému, je le confesse, plus même que Ducorney qui était plein de confiance en moi. Trois des médecins m'autorisèrent à endormir le photographe devant eux et à lui suggérer la pensée de marcher ; ce furent MM. Legoller, Mac Auliffe et Charles Legras. — Seul, le Dr Paul Mahé ne voulut point s'associer à l'idée de ses confrères, convaincu, dit-il, que je pouvais briser les jambes du patient sous l'effort irrésistible de l'ordre que j'allais lui donner de marcher, et il refusa d'accorder son consentement.

Je priai néanmoins le Dr Mahé, l'un des médecins les plus renommés de l'île, de vouloir bien demeurer afin de m'accorder son témoignage en cas de besoin. J'endormis donc Ducorney et lui dis : « Mon ami, écoutez-moi bien ; selon votre désir je veux tenter aujourd'hui de vous rendre l'usage de vos jambes, je vais vous commander dans un instant de vous lever, de quitter votre tabouret et d'essayer de venir à moi, mais faites cela autant par votre volonté que par la mienne, si vous éprouvez quelque souffrance rasseyez-vous. — Non, dit le photographe, je veux marcher, je marcherai, donnez-moi l'ordre de me lever et de marcher ».

Semblable au patron d'une barque qui va faire larguer l'amarre ou à l'aéronaute qui va crier : lâchez-tout, je maîtrisai l'émotion qui m'étreignait la gorge et je prononçai d'une voix calme, mais ferme : « Ducorney, levez-vous, marchez » ! — Et nous vîmes avec une stupéfaction bien compréhensible le pauvre infirme se lever, se redresser, quitter son tabouret, prendre sur la table un gros album et venir à moi, marchant comme un singe, mais marchant.

Il me remit le livre et, sur mon ordre, retourna vers son tabouret.

Réveillé alors par moi, il lut dans nos yeux la satisfaction éprouvée par tous — « Ai-je marché ? demanda-t-il anxieux. — Oui, mon ami, et maintenant vous allez recommencer l'expérience sans être endormi. Levez-vous,

marchez ! ». La réussite fut complète. Esope vint à moi et retourna trois fois de suite à l'autre bout du salon.

Sur l'avis des quatre médecins il fallait que Ducorney ne répétât l'expérience que le lendemain, puis les jours suivants, en allant progressivement par un exercice gradué et journalier.

Pendant un mois j'eus la constance d'aller chaque soir, après la manœuvre de mes volontaires, faire marcher le très heureux photographe, qui m'attendait toujours comme un Juif espère le Messie. Puis sa mère lui faisait, durant près d'une heure, sur chaque jambe, une friction d'axonge et d'alcool, après quoi le ci-devant cul-de-jatte marchait en progressant chaque jour. Son dos voûté s'était redressé, ses jambes reprenaient la vie avec le mouvement, les nerfs se détendaient et jouaient, enfin la synovie apparut dans les circulations et fit cesser tous les craquements. Les docteurs avaient fini par s'intéresser au sort d'un sujet si digne de sympathie et entraient souvent le voir et le féliciter de son état, qui annonçait une guérison bientôt radicale.

Enfin, un jour, les Dionysiens créoles furent stupéfiés de voir arriver à la musique du jardin de l'État, marchant seul, les jambes un peu écartées, mais avec agilité, le photographe Ducorney, la canne à la main.

Je ne pensais point à pareille apparition et je dus m'enfuir chez moi pour échapper aux félicitations de tous les promeneurs, qui tenaient à me dire que j'avais fait là une cure merveilleuse.

Certes à cette époque je fus heureux, et la joie d'avoir rendu à un infirme l'usage de ses jambes me paya amplement du peu de dévouement que j'avais donné à l'un de mes prochains, mais je ne me doutais pas des conséquences désagréables qui allaient résulter pour moi de ce « miracle » qui, huit jours durant, défraya les conversations de Saint-Denis.

Dès le lendemain de la promenade de Ducorney au jardin, je reçus dix lettres de créoles me priant d'aller les voir pour les guérir !... Tous se disaient convaincus que j'allais les débarrasser de leurs maux. Plus heureux que moi, notre Sauveur Jésus ne connut point la poste, le chemin de fer, ni les voitures, il se contentait de rencontrer les aveugles, les paralytiques, les lépreux. Sur son chemin il n'avait qu'à dire aux aveugles : « Ouvrez les yeux, voyez ; aux paralytiques : Jetez vos béquilles, allez, marchez... et aux lépreux : Grattez-vous et faites peau neuve ». A moi, il avait fallu six semaines pour faire marcher Ducorney comme un gorille et ce haut fait me valut une clientèle obsédante.

Oui, j'ai guéri quelques malades, mais la suggestion a été mon grand préparateur, mon aide le plus intelligent, sans lequel je serais resté après comme devant ce que je me retrouve toujours, simple et presque ignorant.

Je vais citer quelques faits... Mes vieilles notes y passeront presque

toutes. Je voulais ne vous donner qu'un article ou deux et voilà que je vais copier un volume. Après quoi je puis m'écrier avec Salomon : *Vanitas vanitatum !*

(*A Suivre.*) LÉOPOLD DAUVIL.

Sur le désastre la Martinique.

(*A Madame Julie Suzanne.*)

I

Ainsi donc une ville était là, riche et fière,
Perle française au sein d'une mer étrangère,
Et cette ville avait, posée au bord des flots,
Comme un nid d'alcyons sur un roc de tempête,
L'infini du ciel sur sa tête,
A ses pieds l'infini des eaux.

Et calme et confiante au milieu de l'abîme,
Elançant dans l'azur ses toits comme une cime,
Mirant au golfe bleu ses navires fêtés,
Elle ne voyait pas, de jour en jour plus sombre,
La mort jeter son manteau d'ombre
Entre ces deux immensités.

Elle ne savait pas les ténèbres si proches ;
Et lorsque s'égrenaient les rires de ses cloches
Et que chantaient les nids tout le long des chemins,
Elle n'entendait pas d'autres voix, plus profondes
Que celles du vent et des ondes,
Se mêler à leurs gais refrains.

Elle ne sentait pas, sinistre et jamais lasse,
La Terre sous ses murs gronder une menace ;
Et quand errait au loin son regard sans soupçon,
Il n'apercevait pas, ne voyant que sourire,
La robe de Déjanire
S'étendre sur tout l'horizon.

Et tout à coup, farouche et fascinant sa proie,
L'Epouvante a saisi cette ville en sa joie.
Le Volcan qui par là dormait, plein de dédains,
Comme un tigre captif ennuyé de sa geôle,
Secouant son énorme épaule,
A broyé trente mille humains !

Sombre aurore !... Le ciel s'est voilé, le sol bouge ;
Un cratère en feu tord ses bras de cuivre rouge !
Ah ! la nuit qui ne sait ni frémir ni céder
Dut reculer d'horreur au fond de l'étendue
En voyant à traver la nue
Ce noir soleil lui succéder.

Car c'était au matin du huit mai. Cette ville,
Hélas ! dormait encore, ignorante et tranquille,
Lorsqu'un vent de terreur souffla sur ses pavés
Et la flamme, en fuyant, ravisseuse cruelle,
Emporta dans l'ombre éternelle
Bien des rêves inachevés.

Tout sombra. Le volcan cracha tous ses mystères.
Il rasa les maisons, dessécha les rivières,
Assassina, tordit, engloutit, irrité ;
Et lorsque ce fut fait, et que tout fut épave,
Il tendit un linceul de lave
Sur les débris de la cité.

Puis, haletant, fumant, sanglant, tiède et sonore,
Le sourcil menaçant, prêt à bondir encore,
Il gronda quatre jours autour de son butin,
Et veilla sur les morts, — joignant la haine au crime —
La griffe aux flancs de sa victime,
L'œil terrible et le front hautain.

On le brava pourtant. On franchit les ruines,
On parcourut la cendre, on fouilla les ravines ;
Mais il ne restait rien du port d'antan.
Trente mille Français, leur quai, leurs vaisseaux même,
Avaient trouvé la nuit suprême
Dans ce caprice de titan.

II

Qu'avait-elle donc fait, cette ville, Dieu juste,
Pour que l'emplit soudain votre colère auguste ?
Hélas ! qui résoudra l'immense question ?
Seigneur, votre grand ciel est un ciel plein de voiles,
Et chacune de vos étoiles
Un point d'interrogation.

Mais, vivants, qui passez en effeuillant des roses,
Regardez plus souvent dans les obscures choses,
Lorsque vous comparez, au fond de votre esprit,
Le Passé, frêle chaume, au Présent, citadelle,
Songez qu'infinie est l'échelle,
Et que le pas est bien petit.

Songez qu'aux yeux de Dieu, cités et mer profonde,
Vous n'êtes rien de plus qu'aux premiers jours du monde,
Et que, lorsqu'Il Lui plaît, Il jette, inassouvi,
Dans l'éther qui frémit, énorme et pâle cuve,
Le Pelée après le Vésuve,
Et Saint-Pierre sur Pompéi.

France Darget

20 *mai* 1902.

Cette admirable poésie de Mlle France Darget (n'oublions pas qu'elle n'a qu 15 ans) a été vendue au profit de la Martinique, pendant les fêtes de Tours.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

(*Suite*)

QUATRIÈME SÉANCE

Cette séance eut lieu le 2 juillet suivant, à l'heure accoutumée. Y prirent part : Mme Maria, Mlle Nilda et moi-même ; en outre, Mme Barbara Falcomer et M. Ferdinand Ferré.

Ce dernier est un de mes amis ; depuis des années il s'est associé à mes recherches. Il a toujours fait preuve d'une grande exactitude dans l'observation et de beaucoup de critique dans l'appréciation des faits psychiques. Il est d'Alexandrie ; mais il demeure à Gênes, où il est employé de la Préfecture royale. Mme Barbara est ma mère ; elle aussi a acquis une certaine expérience de séances de ce genre.

C'était la première fois que notre aimable hôtesse recevait ces deux dernières personnes.

Nous sommes donc tous les cinq dans le salon, les portes fermées, comme toujours ; dans le reste de la maison il n'y a personne, absolument personne. La tante et la nièce devaient partir pour la campagne ; mais elles ont eu l'amabilité de rester en ville pour nous donner une autre séance. Tout le monde se met à la table excepté moi ; la tante se place en face de la nièce, et mon ami vis-à-vis de ma mère. Les quatre personnes font la chaîne ; les mains des deux premières sont dûment contrôlées par celles des autres.

Mouvements, lévitations et chocs.

La lumière éteinte, et après quelques minutes d'attente, le guéridon commence à faire des mouvements, mais l'un ou l'autre des pieds reste adhérent au sol.

***

Il s'élève et reste dans l'air ; puis il redescend avec des vitesses variées, et avec bruit. Je demande à la force qui se manifeste ainsi de recommencer la lévitation à la lumière.

Elle la répète trois fois à de brefs intervalles. Le guéridon reste en équilibre sans aucun appui, et de manière que nous ne puissions avoir aucun doute.

***

Nous faisons de nouveau l'obscurité. Le guéridon se meut brusquement et du rebord de son plateau il appuie contre la poitrine tantôt de M. Ferré, tantôt de Mme Barbara. La pression est parfois tellement continue et éner-

gique qu'elle leur cause une certaine douleur et menace de les renverser. M. Ferré eût certainement été jeté par terre s'il n'eût opposé une assez vive résistance.

Transports et attouchements.

Sur notre demande, des pétales de roses tombent au milieu du cercle des quatre. Les roses étaient pourtant hors de la portée de leurs mains, près du corridor du salon.

*
* *

Puis, tantôt sur notre demande, tantôt spontanément, divers attouchements se produisent, comme dans la séance précédente; ils paraissaient provenir d'une main ou de doigts de petites dimensions. Ma mère et mon ami furent particulièrement favorisés, comparativement aux autres assistants; Mlle Nilda n'éprouva pas le moindre attouchement. L'auteur mystérieux des attouchements, à qui elle demandait, comme nous tous, de la caresser, resta sourd à nos prières.

Avec une expression de désappointement naïf, elle nous disait, en se tournant vers nous : « Vous prétendez que toutes ces choses sont dues à ma présence, — que je suis le médium; — mais pourquoi ne reçois-je pas de caresses? » Et elle menaçait de s'en aller.

Message « silhouette, » et courants d'air.

Plus tard, l'auteur des phénomènes se fait connaître typtologiquement; il se donne comme « Giacinta, sœur de Nilda ».

De fait, Mlle Nilda avait eu une autre petite sœur de ce nom, morte depuis plus de quinze années, à l'âge d'environ trois ans, et dont elle ne se souvenait pas personnellement.

*
* *

Ensuite il se produisit de petits courants d'air sur le visage, sous le menton, sur les mains de l'un ou l'autre des assistants; j'en éprouvai la sensation entre le menton et la gorge.

*
* *

M. Ferré déclara avoir vu la « silhouette » d'une main ou d'un bras sur le fond phosphorescent de la feuille de papier que j'avais fixée à un mur du salon.

Etant donné qu'on faisait la chaîne, la main ou le bras ne pouvaient appartenir ni à la tante ni à la nièce. Le fait n'attira l'attention qu'après la séance, soit parce qu'il s'était produit à l'improviste, soit pour une autre cause.

Disque blanc et cheveux teints.

Enfin, voici un cas humoristique. Je tendis et fixai avec soin une feuille de papier couverte de noir de fumée sous le plateau du trépied, juste dans le milieu, de sorte que la page noire fût tournée vers le plateau; quatre coussinets de liège, de 3 centimètres de hauteur chacun, et traversés chacun d'une épingle, tenaient la feuille à une certaine distance du plateau, afin que les mouvements de la table ne pussent endommager la poudre très fine du papier. J'avais placé ainsi la feuille pour amener l'agent inconnu à nous faire une trace quelconque.

Il mit plusieurs fois la table en mouvement sans que le feuillet noir laissât voir aucune trace.

Désespérant de réussir, je lui proposai de teindre le visage de mon ami Ferré avec du noir de fumée étendu sur une autre feuille placée loin de la table. Afin de pouvoir constater un fait supranormal, mon ami consentit volontiers.

Le trépied fait des mouvements brusques ; il s'élève, et s'inclinant à la hauteur de son front, il lui emprisonne la tête et le cou entre le plateau et les pieds. Qu'on se souvienne que ces derniers donnaient l'idée de deux angles trièdres opposés. On fait la lumière, et M. Ferré se dégage; je me mets à vérifier le papier tendu sous le plateau.

Ce papier, tendu comme je l'ai dit, ne portait aucune trace ni de la tête ni des cheveux de mon ami, comme on était en droit de s'y attendre en raison des mouvements brusques du guéridon ; mais une grande partie centrale de la couche de noir de fumée qui en recouvrait la superficie interne avait disparu, laissant voir à sa place un disque blanc, net et précis, d'environ 7 centimètres de diamètre.

Le visage de mon ami n'était pas teint. Mais, s'étant passé la main droite sur les cheveux, il la retira couverte de noir, et, son mouchoir, qu'il passa également sur ses cheveux, fut noirci de même.

Evidemment ses cheveux avaient été teints avec le noir de fumée de la feuille placée sous le trépied, d'autant plus que la couche de poudre noire de l'autre feuillet était toujours intacte, malgré qu'on eût prié l'agent de se servir au besoin de cette dernière.

Conclusion.

Dans cette séance, je fus aidé dans ma surveillance sur les actes de la maîtresse de maison et de sa nièce et dans la constatation des faits par les deux nouvelles personnes présentes; je n'ai eu dès lors aucun doute sur l'authenticité des phénomènes. On pourrait faire bien des considérations sur ces derniers ; mais je n'en ferai qu'un petit nombre, par raison de prudence.

La lévitation à la lumière signifiait que la force occulte opérant sur le guéridon pouvait vaincre l'obstacle de la lumière.

Comment interpréter le refus réel ou apparent de l'agent énigmatique relativement à Mlle Nilda, qui ne reçut aucune sorte d'attouchements? Je dirais : de même que dans la séance précédente, lorsque j'aperçus la silhouette d'un bras, je supposai que c'était le double éthéré ou fluidique du médium, j'étais incliné à expliquer par une extériorisation relative les jets de roses et les empreintes effectuées sans recourir à l'hypothèse d'une action spiritique; cette fois, au contraire, si les attouchements provenaient de sa main fluidique, elle aurait dû les ressentir, — possédant une sensibilité normale, comme les autres assistants. L'inconnu qui se riait de nos invitations de nos prières etc., voulait peut-être nous persuader que les attouchements provenaient non pas du double,mais d'un « esprit »,libre de ses actes?

Quant à la vision de M. Ferré, si elle a été réelle, elle confirmait la vision semblable que j'avais eue pendant la troisième séance.

Enfin, si les cheveux courts de mon ami ne pouvaient pas avoir effleuré la surface noircie de la feuille fixée sous le trépied; si l'obscurité, la faible distance entre cette surface et le plateau du guéridon, les mouvements et les positions de ce dernier, empêchaient qu'une main ou un doigt pussent s'interposer et tracer au milieu de la feuille le disque en question, si régulier, si blanc et si pur, sans laisser voir au moins une trace légère sur la poudre impalpable qui la recouvrait totalement, on pourrait soutenir que la plaisanterie était due à une force supra-physique. Ce qui confirmerait cette vue, c'est que, le jour suivant, j'essayai avec ma femme et M. Ferré d'imiter le dit phénomène à la lumière, sans pouvoir y réussir le moins du monde. Voilà donc un jeu que l'habileté de trois personnes pratiques ne peut imiter.

Professeur Falcomer.

Lés trois célébrités de la Martinique.

La Martinique, qui vient d'être le théâtre de la déplorable catastrophe que le monde entier connaît, vit naître trois femmes qui acquirent une grande célébrité. D'après les récits des habitants de l'île, cette célébrité leur a été prédite, quand elles étaient jeunes filles, par trois négresses, fort habiles diseuses de bonne aventure. Voici les trois horoscopes intéressants, que les « sorcières » firent aux jeunes filles : Elles annoncèrent à la première : Vous serez *presque reine* ! A la seconde elles dirent : Vous serez *plus que reine* ! Et à la troisième elles déclarèrent : Vous serez une *reine voilée* !

Or, tout est arrivé, comme les trois négresses l'ont dit :

La première : *presque reine*, Françoise d'Aubigné, une jeune fille

très spirituelle et d'une rare beauté, épousa le poète Paul Scarron qui, quoique vieux et infirme, se maria avec elle par pur sentiment de générosité, pour la tirer de la terrible misère dans laquelle elle se trouva après la mort de son père. Après la mort de son mari, elle allait retomber dans la misère, lorsque le roi Louis XIV la chargea d'élever secrètement les enfants nés de son commerce avec Mme de Montespan. Elle acquit de jour en jour plus de crédit auprès du roi, qu'elle charmait par l'agrément et la solidité de sa conversation, et finit par lui faire oublier Mme de Montespan. Le roi lui donna la terre de Maintenon, qu'il érigea pour elle en marquisat. Depuis elle fut connue sous le nom de marquise de Maintenon. Après la mort de la reine, Louis XIV s'unit avec elle par un mariage secret, le 12 juin 1684.

Donc elle était *presque reine*.

La seconde : *plus que reine*, c'est Joséphine Tascher de la Pagerie, qui épousa le général Alexandre, vicomte de Beauharnais, qui fut accusé de trahison pour avoir tardé à secourir Mayence et fut guillotiné en 1794. Après la mort de son mari elle fut elle-même incarcérée, et ne dut sa liberté qu'à Tallien, membre du Comité du salut public. Elle ne tarda pas à prendre un grand ascendant sur son libérateur, puis sur le directeur Barras. Dans une audience qu'elle eut du général Bonaparte pour lui demander une grâce, elle lui inspira le sentiment le plus tendre et bientôt elle l'épousa. Elle devint peu après impératrice.

La troisième : *reine voilée*, c'est l'amie intime et cousine-germaine de Joséphine de Beauharnais, Mlle du Buc de Rivéry, enlevée par des pirates et menée à Constantinople, devint la *sultane Validé*, du Grand-Turc. Ce qui établit comme une parenté entre les Bonaparte et le sultan de Constantinople.

Donc les prédictions des trois négresses s'accomplirent exactement.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE CORPS ÉTHÉRÉ

L'ANNEAU MANQUANT DE LA SCIENCE

Examinons quelles sont les forces du « Cosmos » et leurs combinaisons chimiques, et voyons s'il existe une base scientifique, justifiant l'admission d'un corps éthéré et d'une loi de cause et d'effet, qui le produit; en outre, si la physiologie et la pathologie du système nerveux n'exigent pas la nécessité de cet anneau manquant, pour devenir une science compréhensive. Telle est la question que résout de la manière suivante le professeur W. A. Jones de « Hot springs » Arkansas. Les forces du Cosmos sont au nombre de trois,

dans leur qualité occulte : spirituelles, psychiques et vitales. Celles-ci sont en relation constante l'une avec l'autre dans des rapports chimiques gradués.

Les forces impondérables matérielles sont aussi au nombre de trois et sont reliées entre elles dans des séries graduées, ce sont : l'éther, l'électricité et le calorique. Enfin les éléments atomiques, l'oxygène, l'hydrogène et le nitrogène qui ont dans tous leurs composés chimiques des relations réciproques. Les éléments atomiques sont formés de l'atome-unité. L'atome est bi-polaire et constitue un substratum sur lequel la force éthérique est capable d'agir, et cette force est connue sous le nom de gravitation ou cohésion, affinité chimique : c'est la plus universelle de toutes les forces et elle remplit tout l'espace. C'est elle qui est le lien entre les sphères occultes et matérielles, qui unit la force vitale à la force électrique. Elle unit l'atome à l'atome, la planète au soleil et le soleil à la constellation. L'affinité d'un composé atomique quelconque pour cette force est la mesure de la gravité. L'affinité de la force électrique solaire avec l'éther qui pénètre tout constitue par l'action vibratoire le véhicule universel de la lumière. L'affinité de la force virtuelle dans le monde organique pour l'éther, comme corrélatif et constituant de la forme, donne l'expression organique aux espèces. Sa sphère vibratoire est la cellule unité qui est bi-polaire dans son tissu musculaire, et transmet par corrélation son mouvement de vibration à la structure des nerfs.

L'oxygène de l'air, les solides et les liquides qui entrent dans la nourriture, sont les substratums de cette force d'éther, qui se dégage pendant la digestion et dans l'oxygène des poumons, et qui, dans cet état libre, s'unit à la force vitale, en qualité de première enveloppe du corps éthéré.

Cet organisme éthéré est l'exact double, la contre-partie du physique, cellule pour cellule, organe pour organe, et forme pour forme, possédant un cerveau, un système nerveux et la circulation. Sans cette force de l'éther, la force vitale ne pourrait avoir de lien pour la forme et l'expression ; de même que la cellule physique ne pourrait trouver de construction électrique par laquelle elle assimile et fonctionne — car l'éther est le corrélatif électrique, au-dessous, et vital, au-dessus ; et son absence rendrait le monde organique une impossibilité, tandis que, par sa présence et sa place dans la nature, il construit l'organisme physique comme substratum chimique et l'organisme éthéré comme la contre-partie vitale chimique. Cet organisme double est formé simultanément par une action chimique double : l'action physique s'assimilant les éléments physiques, et l'action éthérée, les éléments de même nature. La cellule physique est sujette à la déperdition et à la réparation qui résultent de son union temporaire avec la cellule éthérée ; mais, cette dernière n'est pas soumise aux mêmes variations, par suite de son affinité intime avec les forces vitales et psychiques.

Ce système éthéré est connu, en physiologie, comme étant la force nerveuse, la cause de la locomotion, de la fonction et de l'action cérébrale.

En pathologie, il est la cause de toutes les maladies nerveuses, composées comme étant les conditions résultant du désaccord et des rapports chimiques vibratoires anormaux entre les systèmes éthéré et physique nerveux.

Dans la transmission d'une impression des sens du système nerveux physique à une impression psychique d'idéalité, cet anneau éthéré devient une nécessité physiologique, et c'est l'ignorance de son existence qui a conduit les physiologistes matériels à l'hypothèse irrationnelle de « la sécrétion du cerveau », comme étant la cause de la fonction psychique. Mais, non contents de cette explication, ils ont senti la nécessité de « l'anneau manquant », pour donner à l'action cérébrale une élucidation scientifique. C'est en cela que se trouve la plus grande preuve de l'existence du cerveau et du système nerveux éthérés, car si nous considérons les organes des sens et leurs moyens d'impression, nous sentons un impérieux besoin d'un système éthéré.

Par exemple, l'œil reçoit une image réfléchie sur la rétine. Cette image est transportée par l'éther lumineux et devient une impression physique sur le cerveau, et trouve un centre nerveux qui y répond comme action physiologique; mais elle ne constitue pas un fait psychique, une entité-unité, à moins que l'impression du sens ne produise une vibration corrélative d'éther, qui la transmette du cerveau physique au cerveau éthéré, et qu'elle pénètre ainsi dans la conscience psychique, en qualité d'idée ou unité éthérée, double correspondant du physique.

De même, l'audition produite par la vibration de l'air sur le tympan ne constitue pas un son psychique, à moins que la vibration éthérée ne soit produite par la vibration physique, et n'entre dans le domaine psychique par voie de transmission corrélative. Et ainsi de suite, pour tous les sens. Ceci est prouvé de différentes manières, surtout par le fait que l'impression physique des sens n'est pas transmise au sens éthéré, quand l'attention psychique est dirigée autre part; car dans ce cas, elle ne la reçoit pas, de plus, par le fait que quand le rapport éthéré est altéré, le transfert n'est pas effectué non plus, alors même que l'organe physique est intact et complet. Le nerf sensitif apporte l'impression du dehors, mais il faut qu'elle pénètre dans le système éthéré nerveux pour devenir une unité psychique d'idéalité; puis qu'elle passe dans le cervelet, où le dessein devient force de volonté avant de devenir de la réflexion. Ainsi, l'impression physique des sens doit passer dans le système nerveux éthéré; d'où résulte la conception, puis la volonté pour former décision, et puis dans le moteur physique du système nerveux pour devenir de l'action. Nous voyons qu'ainsi les circuits physique, vital, éthéré et psychique sont en relation réciproque et constante entre eux,

et retournent au physique sous forme d'action motrice. C'est à la suite d'une étude approfondie et d'une pratique de plusieurs années de traitement des maladies nerveuses, que le professeur Jones a été amené à la conception du système nerveux éthéré, et en a reconnu la nécessité, comme étant la seule base raisonnable pour expliquer les nombreux phénomènes psychiques.

Prof. C. MOUTONNIER.

MORT DE JULES STRADA

Nous empruntons au *Journal du Dimanche* du 3 août l'article suivant sur *Jules Strada*, dû à la plume de M. Edouard Petit, Inspecteur général de l'Instruction publique, vice-président du Conseil général de la Ligue de l'Enseignement :

Jules Strada, poète, philosophe, est mort, âgé de 82 ans, le jeudi 24 Juillet à sept heures, à Paris. Celui qui dans tous ses écrits en prose et en vers attaqua, avec une indomptable vigueur, le clergé, a eu, contre sa volonté, des obsèques religieuses. De son chevet, ses amis, ses disciples, ont été écartés. L'Eglise a eu le corps. Elle n'a pas eu l'âme du penseur qui est resté jusqu'au bout fidèle à ses convictions. La belle unité de sa vie morale n'a pas été brisée par un acte de de formalisme extérieur imposé à un agonisant.

Jules Strada était né dans les Deux-Sèvres d'une famille qui a donné à notre pays des hommes utiles : magistrats, professeurs de droit, grands négociants, ingénieurs, généraux. Son père était d'origine normande ; sa mère, vendéenne.

Elevé à Paris dans une institution qui suivait les études du collège St-Louis, il y fait de bonnes études. Mais, au sortir des classes, il voit que s'il savait les mots des langues anciennes, il ne connaissait pas l'esprit de l'antiquité ; que s'il avait retenu quelques lambeaux de science, il n'en saisissait pas le lien. Il recommence donc seul son instruction aux écoles de droit, de médecine, à la Sorbonne, au Muséum, au Collège de France. Il dévore tout ce qu'il peut des lettres, des arts, de la physique, des mathématiques : de là sa prodigieuse érudition.

De dix-huit à vingt ans, il passe par une crise. La vue de la misère humaine fait succéder une période de tristesse insecouable à la sérénité de l'adolescence. C'est alors qu'il conçoit le plan vague d'abord de son œuvre, puis du rôle qu'il veut jouer. Mais il faut de longues études, une méditation plus longue encore pour arriver à certifier, à classer, à préciser ces visions de vérité qui le poursuivent, qui le hantent. Il se donne tout entier à la recherche et à la réflexion.

Les solutions ne sont conquises que lorsqu'il écrit en 1864 son « Ultimum Organum, » que Revaisson, dans son « Rapport sur la philosophie au XIXe siècle, » place en si haut rang. De ce jour, la route est sûre. Il y marche, à la clarté de son système philosophique. Sa doctrine repose sur la méthode élevée à la hauteur d'une science propre et indépendante. Elle oppose un critérium nouveau : le « fait, » absolu, impersonnel, aux critériums personnels et relatifs des fidéismes religieux et des rationalismes.

*
* *

En même temps, Jules Strada commence son œuvre poétique : « l'Epopée Humaine. » En 1866, il donne la « Mort des dieux, » poème où le divin et l'humain se confondent, où l'on assiste aux luttes des païens et des chrétiens : chant étrange, heurté, composé en dehors de toute convention. L'on se trouve là, comme en tout ce que produit Strada, en présence d'un art fruste, ennemi des formules raides et compassées, d'un art fort, audacieux et naïf. Nulle règle d'école, nulle soumission à des principes établis. Et quelle inspiration, quelle ampleur, quelle beauté, quelle force, quel éclat de forme ! Quelles claironnées et quelles douceurs, quelles caresses de sons ! C'est même souplesse et même virtuosité dans l'expression de la haine, de la fureur et dans la modulation de l'amour...

En 1874, il publie la « Mélée des races. » L'invasion des Barbares, les amours de Sigurd et d'Islande dans les fôrêts de Germanie, les batailles livrées par Attila, sa mort tragique, semblent se dérouler devant les regards, avec quelle intensité de vie, en quelle résurrection des hommes et des choses ! Tantôt la description se déploie dans la richesse étoffée de l'hexamètre, tantôt le dialogue se presse au mètre du vers court, tantôt les mouvements, les élans de l'âme, l'expression des sentiments populaires se balancent au rythme de la strophe. Et toujours le style forme le plus pittoresque revêtement à l'idée ; toujours l'expression, même en ses faiblesses, en ses relâchements, jaillit trouvée, vivante, vibrante...

*
* *

En 1890, Strada publie, après seize années de silence son premier poème, l'ouverture, la préface de l'œuvre : la « Genèse universelle. » C'est le transformisme mis en vers ; c'est la langue de la science introduite dans la langue de la poésie. C'est précis et c'est imagé. C'est démonstratif et c'est lyrique. Les forces et les molécules d'une part, se combinent : d'autre part, le néant, la lumière, la terre sont évoqués, parlent, agissent, grandioses personnifications qui dominent les éléments...

La « Genèse universelle » se divise en « dix-sept » chants. Chacun d'eux est suivi d'un « Recueillement, » sorte de rêverie extatique où le poète, « celui qui tient la plume, » exprime les mélancolies et les ivresses où le plonge le progrès de la création et des créatures. A-t-il dépeint « l'Energie » et le « Vide », a-t-il montré l'Idée éternelle ?..

Plus haut que les étoiles,
Avant la nébuleuse engourdie et ses voiles ;
Avant la nue, avant la foudre, avant le bruit ;
Avant le vieux silence, et la mort et la nuit ;
Avant le jour, le soir, avant la jeune aurore,
Avant le rayon d'or, avant l'onde sonore...

A-t-il rendu les premiers tressaillements de l'Infini qui pense les Univers ? alors...

« Celui qui tient la plume » en stupeur entendit
Dans son âme une voix profonde qui lui dit...

Je ne puis, chant par chant, analyser toute la « Genèse ». J'en signale de ci et de là les beautés, Le chant II : Les « Lois », est prodigieux d'imagination. Strada

semble avoir revécu la vie primitive. Un souffle biblique court à travers les commandements qui président à la formation des cosmos. Le « Passage de l'Idée à l'Etre », les « Axes de l'Univers » sont parfois de lecture malaisée. Mais la « Divine Comédie » est-elle de facile compréhension? Le « Flambeau », chant où naît le soleil, abonde en descriptions sublimes :

La lumière bondit au mot de l'Eternel,
Joyeuse, elle avançait piétinant toute cime...
Ardente, elle croyait que de ses pas géants
Elle allait voir le bout des espaces béants.
Folle et bonne elle avait de ces bonds de démence
Qu'a l'aiglon s'essayant sur le nuage immense.
Et la lumière ailée enfantait des soleils.
Des soleils, des soleils et toujours des soleils.
On pouvait suivre au loin son essor à la trace,
A ces beaux globes d'or qui naissaient dans l'espace.
Pendant des jours, des mois, des ans, des cent mille a i
Elle lance dans le grand rien ses diamants.
Elle bondit, se rue et passe et passe encore
En jetant au néant la honte de l'aurore.
Qu'importe l'ouragan, les trombes, le vent fou.
Elle entre en eux, les perce et passe, on ne sait où.
Elle fait éclater l'énigme découverte
Du mystère vivant dans le mystère inerte.
Vision! Elle fait aux étoiles des nids,
Elle fait des nadirs, elle fait des zéniths,
Jette des porches d'or au front des bleus pilastres
Et va comme un pasteur chassant des troupeaux d'astres.

Et il y a trois mille vers aussi beaux, aussi neufs.

C'est ensuite les « Univers » en qui le feu se solidifia: c'est « la Goutte de lait » la masse ondoyante de la voie lactée ! Et le poète, à mesure qu'il avance, s'exalte, est secoué de transports. Comme le vieux Lucrèce, il lance brusquement des apostrophes aux erreurs, aux préjugés, au nom de la science.

Peu à peu, l'on sort des chants « techniques », l'on va vers les chants « humains »...

O les premières marches à travers les plaines ! O la découverte des contrées nouvelles ! Mais, dure est la conquête, longue la misère ! Que de terreurs hors du vallon natal ! que d'efforts effrénés pour disputer l'existence aux gueules des hôtes géants qui peuplent la terre, les airs, les eaux ! Mais l'amour soutient l'homme et l'amour du premier couple est chanté en vers immortels par Strada ! Le « Premier pas de la Science », le « Premier culte » — le culte du feu — le « Retour de la matière à l'Idée », la mort du premier homme, terminera la « Genèse...

⁂

Les « races » font suite à la « Genèse ». Strada y aborde l'histoire de la première antiquité. A l'encontre de Renan, qui ne remonte pas au delà du patriarcat juif, il fait revivre, sous nos yeux, en une divinatrice évocation, le patriarcat védique, les mœurs des Aryas primitifs, l'égalité de l'homme et de la femme devant et par l'autel, unis dans le culte d'Agni, le feu sacré.

Nulle description n'est plus pure, plus remplie de séduction et de charme. En regard, par un effet de contraste, sont dépeintes en leurs abominables costumes, en leur farouche promiscuité, les races noire et jaune, adoratrices de la Force.

Or, ceux qui interprètent le Veda, et ceux qui invoquent l'Esprit du mal, ceux qui se lient par le mariage et ceux qui s'accouplent, se rencontrent quand le combat vital pousse vers l'Occident certaines de leurs tribus que l'Orient n'a pas sollicitées. A lire les pages consacrées à l'exode aux « Races en marche » ; l'on éprouve comme un frisson de souffrance et d'horreur. Elles seront un jour dans tous les recueils,dans toutes les mémoires,comme tel chapitre de la « Légende des Siècles ». La plaine, l'air, le mont, les fleuves, les ténèbres, le ciel : tout est hostile.

Enfin, on a traversé l'Arménie, la Palestine, l'on est á la veille de fonder la colonie comme les frères de Chine, de Corée, de cent autres pays, quand de cime en cime, de bord en bord, on est près d'atteindre la vallée du Nil.

Alors, le drame se noue ; ce drame pour qui Jean Lombard, l'auteur de « l'Agonie » et de « Bysance », était son adversaire. Nous ne le raconterons pas. Nous ne dirons pas les luttes d'Ægyptos et de sa compagne Meirydah, aidé par Fossil, précurseur des blancs, contre l'émir qui a pour allié Goril, précurseur des noirs... Strada a le don de résurrection qui est le tout du poète. Il a la vision des époques évanouies, des êtres disparus et des hautes individualités et des plèbes innommées qui projettent, qui combattent, qui meurent côte à côte en un emmêlement furieux ! Car il sait concevoir de fortes synthèses, à la façon d'un Shakespeare, et, sans fausse vergogne, sans pudeur naïvement effarouchée, il donne à ses héros d'en haut et d'en bas, à ses représentants de l'humanité et de l'animalité, le mouvement, la couleur, leur précis et naturel langage en ses inflexions les plus discordantes, en sa plus éloquente expression et en ses plus grossiers balbutiements...

Il faudrait tout citer pour rendre l'emportement de l'élan qui soulève tous ces guerriers, tous ces errants de la tente, du fleuve, de la forêt. Quel choc d'intérêts, quel heurt de forces opposées ! Quel tableau des pacifiques invasions et des sanglantes résistances !... Quel long martyre pour l'éclosion des avenirs !

*
* *

Après les « Races », Strada a donné le « Premier Roi », le « Premier Pontife », « Jésus », « Sardanapale », la « Pallas des Peuples », « Charlemagne », « Abeylon », le « Prométhée de l'avenir », « Don Juan », « Altior », sorte d'autobiographie, où il prévoit, avec une effrayante précision, ce qui se passera à ses derniers moments.

Pauvre Altior ! Sa défiance extrême, la douleur qu'il éprouvait d'être méconnu de ses contemporains, l'ont empêché de prévenir tout ce qu'il redoutait.

Il laisse encore sept volumes de vers, accents lyriques et drames récités. Il laisse, en dix volumes, une « Histoire de France », des écrits philosophiques : la « Pensée Humaine », la « Science des religions ».

Tout cela paraîtra-t-il ?

On le saura bientôt.

Mais Strada a écrit assez pour que sa Doctrine soit connue.

Elle est dans la « Méthode puérile », elle est dans la « Genèse ».

Ce sont là deux livres que je conseillerais surtout de lire à qui en voudrait connaître les principes exprimés en prose et en vers. Car — et ce qui explique pour-

quoi Strada n'a guère été lu — dans notre siècle où la vie est pressée et fiévreuse, on ne peut lire vingt-cinq volumes de poésie, vingt de prose d'un même écrivain.

Au vrai, pour que Strada ne soit pas oublié, il faut que l'un de ses disciples condense en une « Anthologie » le meilleur de ses vers, de sa prose. L'on sera émerveillé des richesses qu'on y trouvera et qui apparaîtront dans toute leur beauté quand le diamant sera débarrassé de ses scories.

ÉDOUARD PETIT.

Les lecteurs de la *Revue spirite* se rappellent les articles si attachants, publiés sur Strada, par M. Jacques Brieu (numéros d'octobre, novembre, décembre 1899 et janvier 1900). Cet écrivain nous révélait le vaste et puissant génie qu'était Strada, à la fois philosophe, historien, fondateur de religion, poète et peintre, et, malgré tous ces titres mérités, si peu connu en dehors du monde des philosophes et des penseurs. Les deux volumes, dont il nous a été donné comme une vision, étaient ceux de *Danton le Magnanime* et *le Paris de l'ère de la science*, parus en 1899.

Notre Directeur P. G. Leymarie était allé faire visite, il y a quelques années, à l'illustre vieillard, qu'il avait trouvé, bien qu'il fût malade, absorbé dans de multiples travaux, mais qu'il avait bien voulu interrompre pour causer longuement des philosophies diverses, y compris l'occultisme et le spiritisme. Strada avait charmé son interlocuteur par son érudition profonde et sa haute sagesse. Une grande estime mutuelle et de bonnes et amicales relations avaient suivi cette rencontre.

A cette heure où l'on discute la question de savoir si le spiritisme est une science ou une religion, qu'on nous permette de rappeler ces lignes de Strada rapportées dans la revue d'avril 1901, et extraites de son ouvrage : *Jésus et l'ère de la science* :

« Et maintenant pourquoi les méthodes rationalistes ne peuvent-elles satisfaire aux besoins de l'esprit humain et à la conduite des sociétés?

« C'est qu'elles commettent en sens inverse la même faute que les méthodes fidéistes; c'est qu'elles n'établissent comme elles qu'un *à priori*. Vous jetez les hauts cris, expérimentateurs. Attendez je vais le prouver.

« En effet, si les Fois décrètent *à priori* que toute la connaissance et l'ordre social partiront du dogme et seront ordonnés par le dogme, les méthodes rationalistes décrètent *à priori* que toute la connaissance et l'ordre social partiront de la raison humaine et aboutiront aux conclusions de la Raison *disputianibus eorum*, à l'anarchie des raisons. Vous le voyez sous vos yeux,

« La Raison pour être dans la Vérité a besoin d'être fixée par quelque chose qui lui soit supérieur et impersonnel.

« Ce quelque chose c'est L'INDESTRUCTIBILITÉ ABSOLUE DU FAIT AXIOME, DE LA LOI AXIOME.

« Hors de là tout reste *à priori*. C'est pourquoi les méthodes fidéistes et es rationalistes ne sont que l'*à priori*.

. . . .

« La méthode rationaliste s'est continuée dans l'étude des faits matériels. Elle y a appliqué avec justesse leur instrument propre : l'*expérience*. De là des solidités inconnues encore, absolument indéniables et vraies, qui sont la grandeur unique dans les âges de notre XIXe siècle. Mais elle a fait de l'expérience le critère absolu. De là la mort.

« En effet l'*à priori* n'en existe pas moins pour tous les faits qui ne peuvent être soumis à l'expérimentation, c'est-à-dire pour le savoir total. De là encore par conséquent le déséquilibre de l'esprit et par lui des sociétés.

. . . .

« Il faut qu'on sente bien pourquoi la science actuelle ne satisfait pas les esprits, les mœurs. Pourquoi, telle qu'elle est, elle ne peut suffire à la conduite des sociétés et des consciences ! On fait bien des discours pour et contre sur cette idée, mais nul ne va au fond de la question. C'est que cette question c'est l'apogée de la pensée humaine, le point culminant du savoir total : la méthode.

« Est-ce parce que la science donne des solutions fausses dans les recherches qui lui sont propres ?

« Non. Les expérimentateurs, tant qu'ils restent dans le domaine des sciences physiques, ne nous apportent que des vérités admirables de puissance et de grandeur.

« Les mathématiciens, tant qu'ils restent les hommes du nombre et se confinent dans le domaine des sciences mathématiques, ne nous présentent que des certitudes indéniables.

« Mais si les expérimentateurs et les mathématiciens veulent avec leur *seule expérience et leur seul calcul* empiéter sur le domaine des sciences de la conscience, qui constituent ce qu'on appelle du mot périlleux de métaphysique, à l'instant même on voit leurs erreurs, leur impuissance absolue d'arriver à des certitudes probantes. Ils désorganisent la conscience et les sociétés, et cela en toute tranquillité d'esprit et d'âme, car ils se croient autorisés par leur critérium qu'ils tiennent imprudemment et indûment pour infaillible et propre à tout le savoir.

« Où donc est leur faute ?

« Dans l'emploi de méthodes fausses, d'instruments méthodiques non adaptés par la nature aux FAITS qu'ils veulent pénétrer, et qui par là ne permettent pas de remonter à l'Idée de l'infini.

« Que le cadre d'enseignement de la science actuelle soit étroit, je le proclame haut. Il est en effet borné aux sciences physiques et mathématiques. Le reste est négation *à priori* ou rêve et hypothèse.

« Est-ce la faute des sciences physiques et mathématiques ? Non, encore

un coup. Elles font leur route personnelle de façon précise et elles arrivent à l'indestructibilité axiomatique de leurs faits propres.

« Mais tout acte *à priori* dénonce une erreur de méthode. C'est donc aux méthodes actuelles rationalistes qu'on doit attribuer l'étroitesse de la science actuelle et de son enseignement. Le connaissable est sans limite.

« Tout critère personnel à l'homme mène à cette impuissance, parce que l'homme est celui qui par soi seul ne voit pas, parce qu'il ne voit que par le Fait.

« Le critère impersonnel de la méthode impersonnelle ne clôt jamais les sciences. Il leur promet toujours un développement ultérieur de certitude en certitude par les *Faits axiomatisés*.

« Tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'occultisme peut, doit adopter la méthode impersonnelle. Les vérités qu'il peut enfermer ne seront certaines, scientifiques, que lorsque les faits qu'il entrevoit seront arrivés à être axiomatiquement indestructibles. C'est la loi de certitude, la seule ! jusque-là tout reste vaine et dangereuse hypothèse. »

Ces paroles seront bonnes également à méditer par le groupe d'étude de phénomènes psychiques que l'Institut psychologique international a récemment organisé à l'effet de constater « quelle est la part de réalité objective et quelle est la part d'interprétation subjective dans les faits décrits sous les noms de suggestion mentale, télépathie, médiumnité, lévitation, etc. »

Les spirites, sans adopter toutes les idées de Strada, qu'ils connaissent d'ailleurs très imparfaitement, saluent en lui un maître de la pensée et l'honorent comme un travailleur infatigable qui n'eut jamais d'autre préoccupation que la recherche du bien, du beau et du vrai.

ALGOL.

VIE

PAR E.-B. DE REYLE.

C'était, au sommet d'une colline grise et morne, un très ancien et très triste château des Vosges, où se consumait lentement la jeunesse condamnée de Madeleine, parmi de vaines distractions : la harpe qu'elle n'effleurait que d'une main distraite ; les pastels qui ne traçaient sur le papier que de vagues et étranges arabesques où le coloris seul créait des paysages de rêve et d'hallucination ; le grand parc où, lasse avant d'être fatiguée, elle errait sur les vastes pelouses pleines d'herbes aux rudes aromes, sous les allées ombreuses que traversaient les doux effluves des tilleuls en fleurs ; la cha-

pelle, où elle rêvait en l'ombre exaspérante et mystique que rayait brutalement le faisceau multicolore tombant des vitraux anciens.

Car Madeleine était rongée par l'intime vampire d'un mal étrange et mystérieux que la science avait renoncé à définir, maladie sans nom et sans remède qui la menait sûrement vers l'ombre. Elle connaissait sa trop brève destinée et ne cherchait pas à vivre avec plus d'intensité les jours comptés qui lui appartenaient encore ; seuls, une mélancolie profonde et un regret sans révolte faisaient à tout son être comme une auréole de deuil, et elle passait muette et grave, au milieu de l'affection apitoyée de ses parents et de la douleur familière qui les hantait sans répit.

C'était pour leur unique enfant qu'ils s'étaient retirés, comme cloîtrés, en ce manoir féodal, où elle échappait à la vie fiévreuse des villes, où les ondes vivantes des bois, des prés, de l'air sain des montagnes retardaient un peu l'échéance fatale, et leur tendresse entourait d'un réseau d'amour la pâle jeune fille...

*
* *

Un jour, pourtant, il se fit un changement dans l'existence monotone des hôtes du vieux château.

Le fils d'un camarade de jeunesse du père, depuis longtemps séparé de lui par les courants de la vie, mais à qui il avait toujours gardé une sincère affection, vint, à l'occasion d'un voyage dans les Vosges, demander quelques jours d'hospitalité joyeusement accordée.

Et ce fut une apparition nouvelle que l'arrivée de ce beau jeune homme, plein de vie et de force, dans le salon aux hautes fenêtres et aux poutres semées de clous dorés, au milieu de ces trois figures si différentes entre elles, mais marquées toutes trois du sceau indélébile du deuil et du regret. Et le vaste salon résonna de paroles nouvelles qui n'y avaient jamais été entendues, et un flux de pensées, assoupies jusqu'alors dans le pénombre du rêve, traversa les trois âmes endormies qui n'y avaient jamais rien fait que bercer leur douleur.

Pierre, vibrant et enthousiaste, tantôt récitait d'une voix bien timbrée de rêveuses et musicales poésies dont il avait jeté l'idée, or pur de sa pensée, dans le creuset magique du rythme ; tantôt discourait, avec une flamme aux yeux, des hautes destinées de l'âme : il évoquait, en des visions surnaturelles, l'entrelacement des orbes sidéraux à travers l'infini, faisait éclore la vie sur les mondes, suivait les âmes dans la multiplicité de leurs déclins et de leurs renaissances, jetait comme un pont mystérieux entre les morts et les vivants, s'élevait d'un coup d'aile jusqu'à la Divinité tout-aimante et tout-créante et chantait un hymne inspiré à la Vie, à la Vie éternelle, à la Vie infinie !

Et la harpe se reprit à vibrer de nouveau par les salles, silencieuses jusque-là, et les pastels fixèrent de vibrantes et réelles fleurs sur le papier et les allées se parèrent d'une vie nouvelle, prodigieuse, qui émanait de l'âme même des hôtes du château.

Les heures, les jours s'écoulèrent et Pierre ne repartait pas. Créateur involontaire, il avait fait éclore au souffle de sa vie l'âme jusque-là morte de Madeleine et, insensiblement, entre ces deux jeunes cœurs, naissait le lien tout puissant de l'Amour, et la tige souple et robuste qu'était Pierre s'inclinait peu à peu vers Madeleine, rose pâle dont le délicat parfum s'élevait vers lui.

Et maintenant les nuages disparurent du front de ceux dont l'âme s'était obscurcie au contact de l'ombre que répandait naguère celle de Madeleine, car elle était l'âme de ces âmes et, de nouveau, une éclaircie de joie illumina le vieux manoir.

Les deux jeunes gens s'égaraient de longues heures dans les allées du parc et Madeleine ne se lassait pas d'écouter Pierre dont le souffle créateur faisait naître mille sensations inconnues en elle; suspendue à son bras, elle renaissait peu à peu et se fondait toute en cette vie puissante et lumineuse.

*
* *

Un matin, le soleil n'était pas encore levé, et leur promenade matinale les avait amenés à la terrasse qui enclosait le parc au levant et d'où la vue s'étendait sur le magnifique panorama de la vallée; des brumes légères s'élevaient des terrains bas, où, tel un serpent d'argent, courait la rivière aux courbes capricieuses; droite, dans l'air calme, s'élevait la fumée des chaumières où se préparait le repas matinal des paysans et, pâles et d'un gris d'acier, se dressaient au loin les collines et les rochers, nettement découpés sur un ciel blanc que teintait déjà d'orange le jour à venir. Pleins d'un pieux recueillement, ils s'étaient d'un même mouvement arrêtés au petit mur qui enclosait la terrasse et, sans qu'une parole sortît de leur poitrine oppressée par l'approche de l'auguste mystère, ils restèrent la main dans la main, en face de la nature à son réveil. Par d'insensibles degrés, la teinte rouge de l'orient s'accusa, puis des taches lumineuses ensanglantèrent les plus hauts sommets et enfin l'astre surgit, splendide, en face d'eux, irradiant toute la vallée de ses rayons bienfaisants. Madeleine, les yeux baignés de larmes, appuya sans rien dire son front pâle sur l'épaule de son ami et leurs lèvres se rencontrèrent et restèrent longtemps et ardemment unies...

Et sans ajouter un mot à l'ineffable aveu — leurs cœurs débordant d'amour se comprenant aux effluves harmonieux d'une identique sympathie — ils

revinrent au château, pleins d'une joie pesante comme un chagrin, et portant, ineffaçable, sur leur front, le signe mélancolique de l'amour. Ce jour même, Pierre et Madeleine révélèrent aux parents leur désir de s'unir pour toujours.

Les principales difficultés furent facilement résolues : le mal qui rongeait Madeleine semblait inexplicablement arrêté dans son cours ; l'indépendance de Pierre, que nulle nécessité n'obligeait à suivre une carrière déterminée, lui permettait de se fixer au château, afin d'éviter à sa femme le séjour mortel pour elle des villes ; l'affection réciproque des deux jeunes gens ne permettait pas d'hésiter et, par dessus tout, les parents de Madeleine ne songèrent pas un instant à contrarier leur enfant et conçurent peut-être l'espoir d'une guérison définitive, d'un miracle d'amour.

« J'aime Madeleine depuis toujours ! disait Pierre. C'est vers elle qu'allaient, depuis que je respire, les pensées de mon âme et les élans de mon cœur ; avant de naître à ce monde, elle fut mienne dans les existences déjà vécues, je retrouve aujourd'hui l'épouse perdue, nous nous sommes reconnus sans nous le dire, nous nous sommes compris sans nous parler, nous renouons la chaîne de notre union interrompue. De grâce ! ne déflorons pas notre joie divine par les cérémonies surannées d'un culte et les réjouissances vulgaires où se complaît la foule ! »

*
* *

Pierre et Madeleine sont époux ; l'amour a fondu ces deux destinées en une seule et, tout entiers au chant divin qui s'élève de leurs cœurs à jamais unis, ils ne voient pas que la tristesse a de nouveau envahi le vieux manoir ; eux seuls vont, la main dans la main, les yeux dans les yeux, au milieu de la sombre affliction qui de nouveau couvre de ses ombres le front des parents de Madeleine et celui du père de Pierre, accouru pour quelque temps auprès de ses enfants.

Car le sinistre vampire qui rongeait la vie de Madeleine n'était qu'assoupi, car elles étaient éphémères les roses magiques que le verbe semeur de l'aimé avait fait éclore parmi les neiges du visage de la condamnée. Et les vieillards voyaient avec terreur que le monstre inconnu qui avait résisté aux assauts de la science comme aux incantations de la prière, n'avait été qu'imparfaitement vaincu par l'amour, et qu'il faisait une nouvelle victime, car Pierre à son tour était gagné par ce mal étrange et sa force se désagrégeait, semblable à une roche minée par les eaux.

Un soir que les deux époux allaient, étroitement enlacés selon leur coutume, par les sombres allées du parc, Madeleine confia à Pierre qu'une vie nouvelle avait tressailli dans son sein.

« O bien-aimé, disait-elle, quelle joie ineffable et délicieuse ! Je sens

le tressaillement de ta vie, de ta vie si noble, agiter ma poitrine. Deux cœurs, ô bien-aimé, battent en ce moment en moi et pleins, tous deux, d'amour pour toi! »

Dès lors, leur tendresse devint plus ardente, mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir de la marche rapide du mal qu'ils lisaient en leurs yeux, où mouraient les lueurs de la vie, et l'un contemplait sur le visage de l'autre sa propre pâleur.

« Nous marchons vers la tombe, mon âme, disait Pierre, mais il faut que quelque chose de nous survive. Qui sait si je ne me suis égaré dans mes rêveries, si tout ne meurt pas avec nous, si ce n'est pas folie et orgueil que de croire à la pérennité de notre être. Peut-être, lorsque bientôt nous serons couchés côte à côte dans la tombe, il ne restera de nous qu'un peu de fange et qu'un vague souvenir? Il faut que notre enfant vive! Il faut employer toutes les forces de notre volonté à aller jusque-là afin que cette substance faite de la tienne et de la mienne nous continue tous deux lorsque nous ne serons plus! »

Et toutes leurs pensées n'eurent plus que ce seul but : vivre encore! et l'on voyait clairement sur tout leur être la lutte de leurs forces psychiques contre la destruction.

Ce fut Pierre qui, le premier, faiblit dans cette lutte inégale contre la mort et il dut s'aliter peu de temps avant l'époque où devait venir l'enfant si ardemment attendu. On lui dressa son lit près de celui de sa femme, dans un chalet qui s'élevait à l'extrémité sud de la terrasse, car il voulait mourir à l'endroit même où lui et Madeleine s'étaient aimés la première fois. Elle aussi, pâle fleur des Vosges, déclinait à vue d'œil, et l'on se demandait si elle atteindrait même le terme de sa grossesse.

*
* *

Lorsqu'elle sentit les premiers appels de l'être qui voulait venir au jour, tandis que la vie s'avançait vers cette petite créature, la mort s'empara lentement des sens de Pierre et ses premiers râles se mêlèrent aux premiers vagissement de son fils.

Effarés, les parents étaient accourus en cette demeure de rêve et d'épouvante où s'enlaçaient si étrangement les phénomènes de la naissance et de la mort, et leur terreur assistait, muette et impuissante, au mystère solennel qui s'élaborait ici.

Le soleil se couchait en une splendeur de sang et ses derniers rayons frappaient, rouges et sombres, les collines de l'autre côté de la vallée, d'où le reflet de pourpre entrait par la fenêtre grande ouverte et faisait une auréole au front pâle de Pierre où la pensée se mourait.

Par une pieuse attention, l'aïeule prit l'enfant qui venait de naître et l'ap-

procha du cœur paternel. A ce contact, il se fit un miracle... et Pierre se souleva, radieux, le regard inspiré.

« O fils de ma chair, s'écria-t-il, pendant que la pâle accouchée tournait vers lui ses regards ravis où scintillait une lueur d'espoir, ô fils de ma chair et de mon âme, tu vivras !... Tu vivras. C'est le néant qui est l'épouvante, c'est le néant qui est l'ennemi ! Vivre, c'est là l'inextinguible soif de tout ce qui est... de là viennent nos aspirations vers l'immortalité ! Je vais quitter ma forme terrestre et monter dans la splendeur de l'absolu, mais peu m'importe aujourd'hui de savoir si mon âme s'envolera sur des ailes mystiques vers des destinées nouvelles : c'est avec calme que je ferme mes yeux aux lumières d'ici-bas, puisque nous vivons en toi, puisque ta chair est faite de la nôtre et que tu nous continueras !... »

Et, soulevant son enfant vers la caresse de la lumière, vers la bénédiction du ciel, vers le souffle frais des grands bois, vers le murmure cristallin des sources : Vois, tout cela est la Vie, ô mon fils, tu vivras !... »

Puis, sa tête s'abattit sur l'oreiller et il sembla s'endormir.

A la prière muette de Madeleine, on rapprocha leurs deux lits et ils enlacèrent leurs mains, ayant entre eux leur enfant.

Madeleine ne tarda pas non plus à s'assoupir d'un sommeil calme et doux.

Et, alors que le dernier rayon du soleil mourant s'éteignait sur la plus haute cime, les assistants silencieux sentirent passer comme un souffle d'Au-delà dans leurs graves méditations : immobiles et rigides, Madeleine et Pierre avaient suivi leur étrange destinée, dont le mystère était sans doute lumineux maintenant pour leurs âmes libérées ; ils dormaient, graves et beaux, leur dernier sommeil, tandis que la vie qui avait surgi de leur mort s'affirmait par un faible vagissement, cri auguste et majestueux de la Race qui ne veut pas mourir.

E.-B. DE REYLE.

Tiré des *Pages d'amour*, MOLOUAN, éditeur.

LUMIGNONS ET FLAMBEAUX

C'est un spectacle qui confond l'esprit des penseurs que de voir, de nos jours, combien certaines âmes, sorties de leur voie, entraînées loin de leurs célestes aspirations, ne donnant libre cours qu'à leurs mauvais instincts, se ruent sur les productions malsaines de la pensée, s'y plongent... non avec délice, mais suivent l'impulsion venue des bas fonds de l'être : impulsion qui désentrave la conscience, en chasse, avec les scrupules, tout espoir dans le suprême *devenir*.

Et que penser de tous ces écrivassiers pervers qui, animés surtout de l'amour du lucre, semblent, se faisant un jeu des nobles sentiments, avoir pris à tâche d'étouffer, de détruire la bonne semence dans le cœur de leurs frères en humanité ?

Leurs écrits sont comme de louches et fétides lumignons placés au cours de la terrestre route, où, sous les pas de l'homme, tant de fange s'accumule, lorsqu'il ne marche plus les regards levés vers l'Infini, y cherchant la patrie divine vers laquelle tendent ses immortelles destinées !

Pourtant, à côté des lumignons impurs, brillent, comme des flambeaux, des livres émanés d'écrivains dont le relèvement moral de leurs semblables est l'unique souci ; et qui pour aider à ce relèvement ne font jaillir de leurs écrits que des rayons d'espérance, des enseignements ne respirant que la tolérance, et imprégnés de l'altruisme le plus pur ; essayent de faire luire devant leurs yeux — que bien souvent les pleurs amenés par l'épreuve embrument au point de le leur faire perdre de vue — le port de salut ouvert devant tous ; leur disent que cette épreuve, pour douloureuse qu'elle soit, mène à la conquête du progrès spirituel, et que cette conquête toujours renouvelée, toujours agrandie, nous conduit, d'étape en étape, à travers les mondes, jusqu'à Dieu, foyer du divin amour !

Et nombreux sont les consolateurs surgissant à travers l'ombre noire, comme des guides fraternels.

Nombreux aussi, mais pas assez, sont ceux qui, à cette lueur, se détournent du bourbier où tant d'autres s'enlisent... Mais la masse reste réfractaire pour de multiples causes.

Il en est dont l'âme enlacée par les faux principes qui, dès l'enfance, l'enserrèrent, s'en détournent avec effroi, en vertu de ces principes mêmes : ce sont ceux que nous appellerons les Victimes de l'Erreur. D'aucuns, qui se vautrent dans une coupable insouciance, les ignorent. D'autres, enfin, trop veules, les fuient et leur préfèrent les pages frivoles dont l'insanité ne leur demande aucun intellectuel effort, occupe leur oisiveté, charme le désœuvrement de leur vie inutile.

Notre devoir, à nous qui les comprenons, qui les admirons, est de les propager, d'en faire la diffusion par la parole ou par la plume. Chacun doit, dans la mesure de ses moyens, aider ces courageux pionniers qui, la hache à la main, cherchent à abattre les superstitions parasites dont l'embroussaillement empêche l'air et la lumière de pénétrer dans le sanctuaire où la Vérité, cachée sous les voiles jetés sur elle par les religions, attend, pour laisser rayonner sa splendeur, que des mains désormais pures du sang des holocaustes en soulèvent les plis.

L'œuvre immortelle et régénératrice d'Allan Kardec a été le coup de bélier puissant dont trembla l'édifice ; ses adeptes ont repris la tâche du maître ;

et, chaque jour, un nouveau pas, sur ce terrain que l'erreur nous dispute, nous fait avancer vers le but glorieux vers lequel doivent tendre tous les efforts des spirites.

Dans divers articles, et notamment dans ma brochure : *L'Ordre et l'Idéal*, j'ai déjà parlé des beaux livres de Léon Denis, de Van der Naillen, d'Emmanuel Vauchez, de François Broc, et de tant d'autres dont les noms sont inscrits au panthéon de la pensée libre. Je suis heureuse de parler ici, avec toute la considération qu'il mérite, du *Credo Philosophique d'un Franc-Maçon* dont je viens d'achever la lecture.

Certes, nous sommes absolument de l'avis de la personne à qui le manuscrit de cet ouvrage fut communiqué : « que l'auteur de tant de chapitres remarquables n'avait pas le droit de conserver pour lui seul les idées qui y sont exprimées. »

Et si notre admiration doit aller à l'auteur, notre reconnaissance doit être grande envers l'esprit éclairé qui sut ainsi enrichir d'une nouvelle perle la bibliothèque spiritualiste.

A notre avis, peu d'auteurs traitant des questions abstraites ont écrit avec cette concision, cette clarté qui caractérisent les pages du livre de Jean Eriam. L'Introduction est un beau prélude où la profession de foi de l'auteur y chante l'espoir et le réconfort qu'il a trouvés dans sa croyance. Et, de plein pied, le lecteur franchit le seuil des chapitres courts, savamment résumés, où des notions d'astronomie, de géologie, d'anatomie, sont d'une compréhension si facile que même des enfants retireraient fruit de cette lecture. Chaque chapitre se termine par une démonstration de l'éternelle vérité, par un hommage à la saine raison émanée de la Divinité.

Oui, ce livre serait un excellent éducateur; en peu de lignes, il en apprend long sur les devoirs, sur les sentiments qui grandissent l'humanité et l'honorent.

Son titre pourra effaroucher bien des gens qui partagent cette erreur commune à beaucoup, que *Franc-Maçon*, impliquant l'idée de libre-penseur, est synonyme d'athée. Point ! Le vrai libre-penseur est celui dont l'esprit, affranchi des dogmes et de la superstition, s'envole directement, et sans l'intermédiaire d'aucun culte, vers Dieu ; c'est celui qui ne fait nullement œuvre de sectaire et professe à l'égard des autres croyances, lorsquelles sont sincères, la tolérance la plus absolue.

Cette tolérance coule à pleins bords dans toutes les pages du *Credo philosophique d'un Franc-Maçon*, et c'est une belle justice à rendre à son auteur qui proscrit l'anathème, cet anathème que le Fanatisme fait proférer par la bouche de ceux qui en sont le jouet « et que l'homme vraiment religieux, dit l'auteur, ne doit jamais prononcer contre son semblable. »

La place m'étant mesurée, je regrette de ne pouvoir citer ici tout ce

qu'il y a de si rigoureusement logique dans le chapitre intitulé : *Peines et Récompenses* ; mais je ne saurais trop recommander aux lecteurs de la **Revue** l'ouvrage de M. Jean Eriam.

Pas un point de la doctrine spirite n'y est laissé de côté ou dans l'ombre ; tout y est présenté, discuté avec une clarté précieuse qui en rend la lecture attrayante et profitable.

D'autres livres, par leur mérite, sollicitent la mention qui leur est due. Dans de prochains articles, nous parlerons de leur valeur, inestimable, puisque, comme des consolateurs inspirés, ils savent faire lever en nous le suprême réconfort !

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS

M. Léon Denis nous prie de faire savoir que, l'hiver prochain, il retournera dans le Sud-Ouest faire une campagne de Conférences, qui commencera par deux Conférences à NANTES, dans les premiers jours de novembre et comprendra en suite BORDEAUX, AGEN, TOULOUSE et PAU.

A l'issue de cette tournée, une assemblée générale sera provoquée, dans laquelle les bases définitives de la fédération du Sud-Ouest seront fixées. De nombreux groupes spirites isolés ont déjà envoyé leur adhésion.

Les adhésions peuvent être adressées à M. CADAUX, *receveur des Hospices* à TOULOUSE, qui est le secrétaire du Cercle de Toulouse, et à Mme AGUILLANA 4, rue Gratiolet, à BORDEAUX.

Les groupes spirites qui se trouvent sur le parcours indiqué ci-dessus et qui désireraient profiter du passage peu éloigné de M. Léon Denis pour organiser une ou deux conférences, peuvent s'adresser à lui, 81, rue de l'Alma, à TOURS ; son dévouement sans borne pour la cause spirite se met à la disposition de tous.

BIBLIOGRAPHIE

Recherches sur la Médiumnité (1). — L'apparition d'un nouveau livre de Gabriel Delanne est toujours un événement sensationnel pour le monde spirite, qui a eu tant d'occasions déjà d'apprécier la compétence spéciale de ce fécond et savant auteur et conférencier. Toutefois, l'ouvrage que nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui au public nous paraît dépasser en importance tous ceux qui l'ont précédé, et il n'y a pas de doute que le

(1) *Recherches sur la Médiumnité*, par Gabriel Delanne, librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, 1 vol. 515 pages, 3 fr. 50.



jeune et déjà célèbre écrivain n'ait été particulièrement bien inspiré dans le choix du sujet et dans la façon dont il a su le traiter.

Le Spiritisme a été accueilli à son début, il y a plus d'un demi-siècle, avec enthousiasme par les uns, avec réprobation ou risée par les autres. De toutes façons, c'était le sentiment, bien plus que la raison, qui guidait ses partisans ou ses détracteurs. Avec le temps, le calme s'est fait dans les esprits. Mais alors on s'est aperçu peu à peu que si les uns avaient eu tort de repousser les idées spirites parce qu'elles heurtaient trop complètement leurs conceptions actuelles, les autres n'avaient pas toujours raison de se cantonner dans des explications, évidemment très simples, mais qui, élaborées en trop peu de temps, acceptées et propagées avec trop d'engouement, se trouvaient parfois en conflit avec des objections d'une nature très positive et très sensée, et ne présentaient pas toujours les garanties de discussion et de contrôle qu'exige un si grave sujet. Il fallait donc que les théories hâtives du début fussent revues, reprises en sous-œuvre, et examinées, non plus au point de vue métaphysique et religieux, mais en les comparant aux données nouvelles des sciences qui peuvent confirmer le Spiritisme ou lui faire échec : la médecine et la psychologie.

Ainsi donc, après s'être présenté avec Allan Kardec sous un aspect didactique et synthétique propre à le faire pénétrer dans les masses peu instruites, il devenait de plus en plus nécessaire, en face des légitimes exigences des chercheurs et des savants, que le spiritisme pût se produire appuyé par les procédés plus lents et plus rigoureux de la méthode analytique et inductive. C'est ce qu'ont fait en Angleterre les savants investigateurs de la Société des Recherches psychiques. C'est ce que font en France, avec un égal succès, le colonel de Rochas et Gabriel Delanne.

La méthode scientifique, rejetant comme hypothétique, et comme constituant un cercle vicieux, l'enseignement des Esprits en vue de la démonstration de leur existence, ne peut procéder que du connu vers l'inconnu et du simple au composé; c'est-à-dire que tout élément de connaissance humaine se trouve contenu dans le précepte si profond et si sage de Socrate : « Connais-toi toi-même? »

Dans le cas spécial où nous voulons appliquer ce précepte à l'étude scientifique de l'âme après la mort, en nous aidant des manifestations spirites, nous avons à notre disposition deux choses, simples et connues, qui se trouvent dans la direction où nous voulons aller et sur le seuil de l'au-delà, en quelque sorte : *le rêve*, qui présente tant d'analogie avec la mort, et *le médium*, seul instrument connu des phénomènes spirites. Etudier la médiumnité, c'est précisément étudier à la fois l'un et l'autre dans leurs relations mutuelles. C'est pourquoi nous avons dit au début de cet article que le livre de G. Delanne vient bien à son heure et témoigne d'une très heureuse inspiration.

Mais autre chose est de concevoir le sujet nécessaire, autre chose de le traiter. Dans l'espèce il y fallait de la sagacité, de l'érudition, des facultés rares d'assimilation et de sens critique, et bien peu d'auteurs étaient capables de mener à bien une telle œuvre. Bien peu d'ailleurs étaient mieux qualifiés pour le faire que notre ami G. Delanne, et bien peu s'en fussent tirés avec plus de bonheur.

L'étude de la médiumnité prime actuellement toutes les autres dans l'esprit du spirite intelligent, désireux d'obtenir la vérité la plus entière possible et de ne pas voir le spiritisme piétiner plus longtemps sur un terrain peu sûr et peu fréquenté. Elle prime même l'importante question de l'identité des esprits, car cette identité sera d'autant plus facile à obtenir que les lois de la médiumnité seront mieux connues. En somme, tout le spiritisme repose sur les médiums : le médium est l'instrument indispensable, unique, de toute expérience spirite, et il est inconcevable que son existence, son développement et tout ce qui peut en favoriser ou en entraver les infinies variétés, ne soit encore aujourd'hui que le résultat de la chance ou du hasard.

C'est à cette négligence, à cette ignorance des lois de la médiumnité qu'il faut attribuer le caractère douteux de la plupart des séances spirites et par suite la difficulté de la diffusion du spiritisme dans les masses éclairées, mais sceptiques. La cause en est dans l'éternel conflit de la Foi et de la Science. Là où le savant cherche et perfectionne sans cesse, l'homme religieux s'incline, adore et... ne progresse pas.

Le médium, considéré comme un être sacré, pontifie, vaticine et induit autrui en erreur, en se trompant lui-même. Considéré comme instrument scientifique, il serait étudié, connu, perfectionné, amélioré, et surtout rendu juste et équilibré, ce qui est l'indispensable dans la recherche de toute vérité.

Je ne puis mieux comparer le spirite de certaines réunions qu'à un étudiant qui, observant attentivement un thermomètre, aurait enregistré des masses de température, sans s'être assuré au préalable si ce thermomètre était du système centigrade, Réaumur ou Fahrenheit, si le liquide employé était susceptible d'une dilatation régulière, si l'échelle thermométrique avait été graduée suivant les données scientifiques, et enfin si quelque mauvais plaisant n'avait pas vicié au préalable toute observation, en chauffant subrepticement la boule de l'appareil. Toutes ces causes d'erreurs et beaucoup d'autres encore peuvent trouver leurs analogues chez les médiums, considérés comme instruments d'expérience spirite, et il n'y a, par conséquent, pas lieu de s'étonner si tant d'erreurs et d'absurdités viennent constamment poser au chercheur de sang-froid un difficile problème. Lorsque des ouvrages de la nature de celui qui fait l'objet de cet article,

tombent sous les yeux des savants, les faits présentés,les témoignages invoqués, la logique du raisonnement produisent dans leur esprit une impression favorable. Ils demandent à voir et à expérimenter par eux-mêmes. Mais les spirites, qui ont à grands cris affirmé que le devoir impérieux de la science était de vérifier leurs affirmations, oublient qu'ils ont assumé par là même le devoir rigoureux de fournir des instruments d'un usage scientifique et sûr. Là, ils se trouvent en défaut, et c'est par suite de cette négligence que le spiritisme compte un nouvel insuccès. Non pas que les médiums n'aient fait tout leur possible, mais parce qu'ils ne constituent encore actuellement que des instruments de hasard, et non d'étude, parce qu'en un mot les lois de la médiumnité ne sont pas connues, et que l'on a remplacé la méthode par l'admiration. Nous pourrions en citer des exemples tout récents et très instructifs.

C'est pourquoi le premier de tous nos devoirs est de connaître notre instrument : le médium ; de savoir dans quelles conditions il est faux ou juste, et tout ce qui peut en augmenter ou en diminuer la valeur. Tant que cela ne sera pas fait,il n'y aura que dela *Foi* dans le spiritisme,et non du *Savoir*. En tout cas, on ne peut continuer à baser une science sur un instrument mal connu et dont par conséquent les indications sont sujettes à caution. Je sais bien que chaque spirite a sur le sujet ses idées particulières. Mais elles résultent de l'examen de trop peu de médiums, et n'ont pas un caractère scientifique et général.

Si la médiumnité est une maladie, il faut guérir les médiums et non les encourager. Si elle n'est pas une maladie, c'est une faculté latente chez tout être humain, et qui s'est développée par l'effet de circonstances de hasard chez certains d'entre eux. Comme il n'est pas admissible que nous dépendions du hasard, il faut nous hâter de découvrir les circonstances qui favorisent ces facultés anormales, pour les provoquer sans danger, attendu que, tant qu'elles resteront spontanées, elles seront forcément mélangées d'éléments inutiles ou nuisibles. C'est seulement lorsqu'avec le minimum d'efforts on aura obtenu le maximum d'effets utiles,et qu'on aura remplacé le hasard par une volonté experte, que l'on pourra tenir des séances profitables. En un mot, il importe avant tout de découvrir aisément les caractères permettant de discerner un médium véritable d'un médium frauduleux, d'un hystérique, d'un sujet hynoptique, etc. Jusque-là, et dans l'état actuel des choses, personne ne peut affirmer avec certitude qu'une séance, qu'une communication n'est pas plus ou moins teintée des suggestions plus ou moins conscientes du médium ou des assistants.

Quand on possédera les lois de la médiumnité, il restera à découvrir les moyens — étant donné un médium idéal, c'est-à-dire transmettant la pensée *seule* de l'invisible — d'assurer à un invisible donné la permanenee de son

action, à l'exclusion de celle de tout autre invisible concurrent. Ce sera alors le spiritisme transcendental. Alors seulement on pourra dire que le spiritisme nous met en rapport certain avec nos amis disparus et nous enseigne des vérités qui n'ont pas une source humaine.

On voit que nous ne sommes qu'au seuil de cette grande science, et qu'il reste à fournir un travail considérable, ne considérerait-on qu'un seul sentier de la forêt spirite, celui, par exemple, des communications par l'écriture mécanique. Et il y en a mille autres !

On voit par ces quelques considérations quelle est, pour tout spirite, l'utilité indiscutable d'un ouvrage de la nature de celui que G. Delanne vient de mettre au jour.

Nous n'essaierons pas de le résumer, ce serait en donner une idée fausse et incomplète. Nous nous bornerons à dire qu'il présente la médiumnité sous ses trois aspects : l'*automatisme* des médecins et des psychologues ; les *phénomènes télépathiques*, où l'action des vivants seuls intervient; et ceux qui ne peuvent s'expliquer que par l'*intervention des Esprits*.

Depuis longtemps nous reprochions aux spirites de mettre à rejeter les explications des savants le même parti-pris que mettent ces derniers à rejeter les explications des spirites. La vérité est toujours au milieu. Personne ne peut se dire instruit d'une question s'il n'en a étudié la face et le revers. Eh bien ! Voici un auteur spirite et des plus éminents, qui est de notre avis, et qui, mieux est, a vulgarisé à l'usage des spirites une quantité de gros livres de science aride et hostile, que ceux-ci ne lisent pas et qu'ils devraient pourtant connaître. Il est juste que son labeur long et fastidieux, résumé dans un livre intéressant et documenté, recueille le succès qu'il mérite et que nous lui souhaitons bien sincèrement.

G. BÉRA.

Le problème de l'Au-delà

CONSEILS DES INVISIBLES, RECUEILLIS PAR LE GÉNÉRAL A.

On fait, et non sans raison, le reproche, aux communications spirites, d'être banales, quand elles ne sont pas triviales et mensongères. Les adversaires du spiritisme vont jusqu'à le mettre au défi d'avoir produit une seule œuvre originale, digne d'être mentionnée. Les savants en tirent la conclusion que tout cela provient de la subconscience des médiums, tandis que les dévots et les gens d'Eglise y voient l'œuvre du démon.

Parti pris ! Ignorance voulue et intéressée ! Après beaucoup d'autres œuvres médianimiques que nous pourrions citer et qui échappent à ces critiques, voici un petit livre que nous leur conseillons de lire attentivement et qui leur pose un problème embarrassant.

Recueillis dans le cercle absolument intime d'une famille hautement honorable, où la sollicitude des Invisibles s'est exercée sans faiblir, pendant trente années, à donner des preuves multipliées d'existence indépendante et de bienveillance, ces conseils échappent absolument aux théories des premiers. Quant à l'explication des seconds, nous les mettons au défi de trouver dans aucun traité de morale religieuse, pensées plus nobles, conseils empreints d'une sagesse plus haute, idéal plus pur. Si Dieu permet à Satan de parler un tel langage pour tromper les hommes, l'humanité est à jamais dans l'impossibilité de distinguer le vrai de l'erreur, et le bien du mal.

Ces conseils sont précédés d'une courte notice, où le lecteur, peu au courant du spiritisme, trouvera d'une façon abrégée, mais suffisante, un aperçu général des phénomènes et de l'état de ce sujet si intéressant.

Etudes spirites. — Etudes économiques. — *Dictées reçues dans un groupe bisontin*). — 2 brochures, prix : 1 franc chaque.

En annonçant dans son dernier numéro la mort de notre ami et collègue M. Caron, la *Revue Spirite* a rappelé que c'était à lui qu'était due la publication de ces études fort intéressantes, tirées de communications reçues dans un groupe bisontin. Bien qu'elles remontent à vingt ans, elles n'ont pas du tout vieilli et les conseils comme les pensées qu'elles contiennent n'ont rien perdu de leur sagesse et de leur utilité : c'est le privilège des œuvres bien conçues et essentiellement morales.

Nous extrayons de la première communication les lignes suivantes qui éclaireront le lecteur sur le but poursuivi par ces études en même temps que sur l'esprit qui a présidé à leur élaboration :

« Il s'agit de savoir quelle doit être la politique actuelle du spiritisme, et si l'heure de l'action a sonné pour lui, ou si, au contraire. la période d'études et de recueillement, qu'il traverse depuis sa vulgarisation par Allan Kardec, doit se continuer encore. Il s'agit de savoir enfin de quelle manière son action doit s'exercer pour être profitable aux grands intérêts en jeu, car études et recueillement ne veulent pas dire inaction.

« Le spiritisme n'est point à proprement parler une croyance. Il est avant tout une science. Il est venu apporter aux hommes la révélation de certaines vérités qui étaient voilées à leurs yeux, parce qu'ils n'étaient pas mûrs jusqu'ici pour les comprendre. Les spirites ne forment pas une caste particulière. Ce sont tous les hommes, à quelque situation sociale qu'ils appartiennent, qui sont aptes à comprendre les nouvelles vérités et qui les adoptent. Ce nouveau bagage intellectuel et moral ne leur donne pas de nouvelles facultés, mais il est incontestable qu'il les rend plus propres à faire leur devoir, quelles que soient leur position sociale et leur condition.

« Les spirites doivent avant toutes choses donner à tous l'exemple d'une conduite sage et vertueuse. Or, la sagesse consiste à savoir rester à sa place et à n'en sortir qu'à bon escient. Elle consiste à ne pas croire facilement que l'on peut, parce que l'on est spirite, avoir toutes les aptitudes et remplir toutes les fonctions. Elle consiste à savoir rester dans la sphère où votre épreuve vous a placé et à s'appliquer avant tout à bien supporter cette épreuve. Si les circonstances vous sollicitent d'en sortir, on ne doit le faire qu'avec circonspection, et bien se garder de prendre un mouvement d'ambition personnelle pour un acte de dévouement au progrès de l'humanité.

« Allan Kardec n'a pas cru facilement que les esprits lui donnaient la mission de publier ses livres. Il a fallu de nombreuses dictées, reçues par des médiums étrangers les uns aux autres, pour le décider à se charger de cette tâche. Mais lorsque, après de longues investigations, il se fut convaincu que les Esprits désiraient sa collaboration, alors il se mit à l'œuvre et l'accomplit jusqu'au bout sans défaillance. Cet exemple est bon à méditer et à suivre. Les disciples du maître ne peuvent prendre un meilleur modèle.

« Un jour viendra où, dans toutes les branches de l'activité humaine, on donnera la préférence aux spirites, une fois qu'ils auront fait la preuve de leur capacité professionnelle, parce qu'on aura reconnu que les spirites sincères — j'ajoute ce mot — ont une moralité supérieure à celle des autres hommes. Mais aujourd'hui, ce serait plutôt le contraire. Pour la plupart des hommes, les spirites sont encore des imbéciles ou des fripons, et l'on ne voit pas très bien ce qu'ils auraient à gagner à occuper des fonctions qui les placeraient bien souvent entre leur conscience et leur intérêt, et dans lesquelles ils ne pourraient faire leur chemin qu'en cachant leur drapeau. »

Nous résumons ci-après les questions traitées dans les *Études spirites* :

Les spirites peuvent-ils se réunir pour fonder de grandes entreprises ou associations? — Le spiritisme est-il une religion? — Mission d'Allan Kardec. — Situation des spirites au sein de la Société actuelle. — La tâche des spirites. Leur devoir d'éviter toute propagande importune. — Conduite que doivent tenir les spirites indépendants et ceux qui ne le sont pas. Mission et devoirs des publicistes et conférenciers spirites. — Danger de créer une église, et utilité d'écoles diverses. — Formation des groupes. — Comment il est possible aux spirites, dans les principales circonstances de la vie, notamment la naissance, le mariage et la mort, de concilier les principes et intérêts de leur doctrine avec les nécessités de leur situation ou condition sociale. — Un exemple de conférence sur le spiritisme. — But du spiritisme : la transformation morale de l'Humanité. — Etude sur la nature de Dieu.

Citons en passant cette excellente exhortation toujours bonne à rappeler :

« Il faut que tous les spirites, riches ou pauvres, savants ou ignorants, comprennent bien qu'un dépôt sacré leur a été confié par Dieu et qu'ils



doivent, sous peine d'être gravement coupables, montrer aux yeux de tous, par leur conduite et leur exemple, que les spirites sont des gens honnêtes, vertueux, s'efforçant, dans toutes les circonstances où ils se trouvent, de faire le bien, d'obéir à la voix de leur conscience. Il faut qu'ils soient les premiers à pratiquer entre eux et envers tous la charité et la fraternité. Voilà la meilleure des propagandes. »

Après les *Etudes spirites*, les *Etudes économiques*. Elles sont écrites dans le même esprit. De ces dernières les spirites ne doivent pas se désintéresser; ils savent en effet que c'est en travaillant à l'amélioration du sort des masses qu'ils appelleront le mieux l'attention sur l'excellence de leurs doctrines. C'est toujours à ses fruits qu'on connait le bon arbre.

ALGOL.

Cercle d'études des phénomènes psychiques à Liège.

Un cercle d'études des phénomènes psychiques existe depuis plusieurs mois à Liège (Belgique).

A cet effet, on a construit dans un ancien Hôtel, quai Maestricht, 15, un local comprenant, au rez-de-chaussée : une salle de réunion, une salle d'expériences, une bibliothèque avec cabinet de lecture, une librairie d'ouvrages philosophiques et spirites y est également annexée.

Au premier étage se trouve une vaste salle de conférence, qui a été inaugurée par M. Léon Denis, conférence à laquelle assistaient tous les membres de la Société et leurs invités.

Nous faisons des vœux pour la prospérité de ce nouveau centre dont s'occupe activement plusieurs spirites des plus dévoués et des plus désintéressés.

Le Messager de Liège.

Un fonctionnaire retraité (spirite), 55 ans, officier d'Académie, résidant à Nice, se recommande à ses F. E. C. de cette ville pour obtenir emploi ou gérances d'immeubles.

S'adresser à la *Revue Spirite* pour avoir l'adresse.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e ANNÉE. N° 10. 1er OCTOBRE 1902.

LE DIABLE ET L'EGLISE (1)

V

AUTORITÉ DE L'ANCIEN TESTAMENT

(*suite*).

Résumons, comme nous l'avons fait pour le chapitre 1er de la Genèse, les réflexions que nous inspire la lecture des CH. 2, 3 et 4.

1re *création*. — Dieu crée le ciel et la terre, et trouve que son œuvre est « bonne » ; malheureusement il oublie que le diable existe (d'où sort-il après tout ?) et le diable, en un tour de main, a tout gâté. Au lieu de tout détruire, l'homme, la création et surtout le diable, Dieu les maudit tous en

(1) Voir le numéro de septembre.

bloc. Il ne faut donc pas s'étonner si tout va de mal en pis, jusqu'au jour où Dieu se décide enfin à anéantir, sous un déluge universel, cette œuvre manquée. (Les impies pensent que le moyen n'était pas efficace pour détruire les poissons.)

2e création. — Dieu qui, dit la Bible, *s'était repenti* d'avoir fait l'homme, se repent de s'être repenti, puisqu'il épargne un couple de tous les animaux, y compris la famille de Noé et ses trois enfants, Sem, Cham et Japhet, appelés à repeupler respectivement l'Asie, l'Afrique et l'Europe (Dieu a oublié évidemment de pourvoir à la population de l'Amérique, de sorte qu'on est anxieux de savoir de qui descendent les Américains). Vous supposez naturellement qu'à la suite de la première expérience malheureuse, Dieu a choisi ce nouveau couple humain capable de remplacer avec avantage le premier, c'est-à-dire incapable de retomber dans les mêmes fautes. Il n'en fut rien cependant, puisque 2 ou 3.000 ans plus tard, le diable (que Dieu avait encore cette fois oublié de noyer) avait si bien travaillé, que Dieu dût se résoudre à un nouveau sacrifice, plus dur que le premier, celui de son Fils unique.

3e création. — Cette fois, il ne peut y avoir de déception, puisque l'Adam nouveau, au dire de saint Paul, est Jésus-Christ, c'est-à-dire Dieu lui-même. Malheureusement, pour la troisième fois, Dieu a oublié de détruire le diable, qui au bout de dix-neuf siècles, a si bien manœuvré, que le sacrifice de la croix est devenu inutile. En dépit d'un véritable luxe de prêtres et de moines de toutes couleurs, empressés à distribuer des passeports pour le ciel et à tirer les hommes de l'enfer, sur quelque chose comme un milliard et demi de créatures humaines existant actuellement sur la terre, 200 millions à peine sont officiellement catholiques ; en réalité, il y a parmi eux tant d'incrédules, de pécheurs et de non pratiquants que c'est à peine si on peut espérer le salut de la 10.000e partie de nos contemporains. Tout le reste va rôtir pour l'éternité ! La haine, la discorde et la guerre règnent plus que jamais ; l'égoïsme, l'intérêt, la sensualité et la cupidité sont les seuls dieux. Pour la troisième fois, la création est en voie d'avortement. Le système a fait ses preuves. Le Christ et l'Eglise ont échoué. On ignore si Dieu tentera une quatrième expérience, mais il est à souhaiter qu'il songe au préalable à anéantir Satan, son ennemi toujours renaissant et toujours victorieux.

Voilà l'histoire des insuccès de Dieu racontée par les Livres sacrés. L'humanité, à son enfance, a pu s'en émerveiller, mais l'idée de Dieu a été trop agrandie par la pensée humaine et par la science, pour que nous puissions y voir autre chose que des légendes puériles ; à la condition qu'on n'ait pas la prétention de nous imposer le Dieu de la Bible comme modèle. Comment un pareil Dieu peut-il prononcer une sentence contre Caïn, meurtrier de son frère, lui qui vient de décider le meurtre de son fils, innocent comme Abel;

lui qui vient de préférer les sacrifices sanglants d'Abel aux offrandes champêtres de Caïn ?

Ce Dieu, nous ne pouvons nous empêcher de le trouver avide de sang et de massacres, cruel, féroce, impitoyable et homicide plus que son fameux adversaire dont il est bien rarement question. Jugez-en plutôt d'après les textes :

« *J'exterminerai* de dessus la terre l'homme que j'ai créé, l'homme et tous les animaux (*pourquoi les animaux* ?) depuis ce qui rampe jusqu'aux oiseaux du ciel, car *je me repens* de les avoir faits. » (Gen. VI, 7).

— « Les enfants de Lévi firent ce que Moïse avait ordonné, et il y eut environ 23.000 hommes tués en ce jour-là. « (Ce fut le premier massacre religieux, mais non le dernier, hélas !) Alors Moïse leur dit : « *Vous avez chacun consacré vos mains au Seigneur, en tuant votre fils et votre frère afin que la bénédiction de Dieu vous soit donnée* ». (C'est la morale des bûchers et de la Saint-Barthélemy) ». (Exode XXXII, 28, 29).

— « Ils combattirent les Madianites et les ayant vaincus, ils passèrent tous les mâles au fil de l'épée, ils brûlèrent toutes les villes, villages, châteaux, et Moïse se mit en colère contre les principaux officiers de l'armée et leur dit : « Pourquoi avez-vous sauvé les femmes ? *Tuez donc tous les enfants mâles, et faites mourir les femmes dont les hommes se sont approchés* ; *mais réservez pour vous toutes les petites filles et toutes les autres vierges.* » Et on trouva 32.000 filles qui étaient restées vierges, dont 16.000 furent données aux combattants, sur lesquelles 32 furent réservées au Seigneur, 16.000 furent données au peuple, et Moïse en réserva la 50e partie pour les lévites. » (Nombres XXI, 7 à 18).

Qu'est-ce que le Seigneur a bien pu faire de 32 filles ? Notez qu'elles étaient idolâtres et que le temple du Seigneur se réduisait alors à une tente contenant l'arche.

« Nous exterminâmes ces peuples, comme nous avions fait de Séhon, roi d'Hesebon, en ruinant toutes leurs villes, et en *tuant les hommes, les femmes et les petits enfants.* » (Deut. III, 6). Toujours sur l'ordre du Seigneur.

A lire encore les instructions pour la destruction de *sept nations* (Deut. VII et XX), *la prise de Jéricho*, où le Seigneur recommanda de tuer non seulement les hommes, les femmes et les enfants, mais *même les animaux* (Josué, VI, 21) ; *la bataille de Béthoron*, où le Seigneur aida les combattants en écrasant lui-même l'ennemi sous une pluie de pierres (Ch. X, 11 et XI). On peut voir encore (Juges XII, 6) 42.000 *hommes* massacrés pour n'avoir pas prononcé correctement le mot *Schibboleth* ; et (Rois XV) *le massacre des Amalécites* ; (I Rois, XV, 9 à 11) les reproches du Seigneur à Saül, qui dans le

massacre avait épargné les animaux ; et (II Rois, VIII, 2) la façon dont David, le saint roi, a traité les Moabites.

Ce Dieu, toujours furieux, nous le voyons ensuite faire mourir de la peste 70.000 *personnes*, parce que David s'est avisé de faire un recensement de la population (II Rois, XXIV). (Il est à croire que depuis il a dû en prendre son parti.)

Qui pourrait un instant reconnaître la perfection infinie dans ce Dieu féroce, rancunier, jaloux, sanguinaire, changeant, oublieux, que nous avons vu jusqu'ici ? ce Dieu sensuel du partage des filles des Madianites et de l'Ecclésiaste? ce Dieu qui donne la sagesse à Salomon (III Rois, 3, 12), lequel en profite pour avoir 700 femmes et 300 concubines, et servir les dieux Astarté et Moloch ? (III Rois XI, 3) ; ce Dieu qui institue *le talion* (Ex. XXI, 24), qui autorise *l'esclavage* (Ex. XXI) et *le divorce* (Deut. XXIV, 1) institution que l'Eglise combat si énergiquement aujourd'hui, oubliant que Saint Joseph a failli l'utiliser contre Marie, la mère du Christ.

Je le demande à tout esprit sincère et sans parti pris, lequel de Dieu ou du diable, est le plus clairement démontré par de semblables agissements ?

L'Eglise elle-même s'embrouille tellement dans ces deux personnalités qu'elle est souvent incapable de démêler ce qui vient de l'une ou de l'autre. Pour les miracles, par exemple, le seul caractère qui les différencie est de déterminer s'ils sont favorables ou non à l'Eglise catholique. Sous tous les autres rapports, ils ont la plus entière ressemblance, à telles enseignes que, lorsqu'il s'en produit, il est de règle pour l'Eglise de suspendre son jugement pendant de longues années. Voyez ce qui s'est passé à la Salette, à Lourdes, et plus récemment encore à Tilly. Cela revient à dire que, dans un procès, tous les témoins à décharge sont véridiques et que tous les témoins à charge sont menteurs. Cette façon de raisonner est poussée si loin qu'on n'hésite pas à attribuer au démon les actions les meilleures, telles que d'éclatantes guérisons, si elles se produisent en dehors de l'Eglise ; alors que des faits très vulgaires sont mis sur le compte de la divinité, s'ils proviennent d'un prétendu saint ; ce qui n'empêche pas de condamner le spiritisme pour cette même trivialité. C'est la partialité la plus évidente.

Il serait pourtant bien temps de savoir si Satan est l'ennemi de Dieu ou s'il est simplement son serviteur. Dans le premier cas, la puissance divine se trouve singulièrement amoindrie, car on ne conçoit personne qui conserve un ennemi si dangereux alors qu'il a le pouvoir de le détruire. Si, au contraire, Satan n'est que le serviteur de Dieu, que pouvez-vous lui reprocher ? Dieu seul est responsable de ce qu'il lui permet ou lui ordonne de faire. Et si nous nous en rapportons aux Ecritures, c'est bien ce dernier rôle qui lui paraît dévolu.

Nous voyons, en effet, (III Rois XXII, 20) le Seigneur demander à ses

anges : « Qui séduira Achab, roi d'Israël, afin qu'il marche contre Ramoth en Galaad, et qu'il y périsse ? » Et un Esprit s'avance disant : « C'est moi qui séduirai Achab. *Je serai un Esprit menteur* dans la bouche de tous ses prophètes. » Le Seigneur lui répond : « Allez, faites comme vous dites. »

Supposons le même fait se passant aujourd'hui, l'Eglise hésitera-t-elle un seul instant à décider que l'Esprit menteur est un envoyé de Satan ? Mais le texte ajoute :

« Maintenant donc *le Seigneur a mis un Esprit de mensonge* dans la bouche de tous vos prophètes qui sont ici. »

C'est donc bien, suivant l'Eglise, l'Esprit-Saint lui-même qui s'est déguisé en Esprit de mensonge. Et si, comme elle le dit, l'Esprit des ténèbres peut se déguiser à son tour en Esprit de lumière, comment pourrons-nous y reconnaître quelque chose, elle comme nous ?

Au livre de Job, nous constatons la plus entière familiarité entre Dieu et le diable, qui agit toujours avec le consentement de Dieu.

Au Ch. XVI des Rois, L. I, nous voyons Saül persécuté par le diable, *envoyé par Dieu* (v. 14).« Or, l'Esprit du Seigneur se retira de Saül, et il était agité *du malin Esprit par le Seigneur* (v. 15). Alors les officiers de Saül lui dirent : Vous voyez que *le malin Esprit de Dieu* vous inquiète (v. 23). Ainsi toutes les fois que *l'Esprit malin du Seigneur* se saisissait de Saül, David prenait sa harpe et en jouait. » Il nous semble bien, d'après ces textes, que la bonne entente de Dieu et du diable ne saurait faire de doute.

VI

Les Prophéties

Le lecteur, qui a suivi attentivement l'enchaînement des faits présentés au précédent chapitre, pour déterminer, d'après la conduite du Dieu de l'Ancien Testament, sa valeur morale, et, d'après cette valeur, son droit à se dire le Dieu de l'Univers — dont nous nous faisons une si haute idée — a dû déjà se demander pourquoi l'Eglise conserve, parmi ses livres sacrés, un livre aussi immoral, et aussi compromettant pour sa doctrine que l'Ancien Testament. La réponse est aisée. L'Eglise ne peut le répudier. C'est un boulet qu'elle traîne, parce que Jésus-Christ, son fondateur, a dit : « Je ne viens pas détruire la Loi, mais l'accomplir », et parce que l'accomplissement de la Loi consistait dans l'accomplissement des prophéties, qui se déroulent tout le long de l'Ancien Testament, et étaient considérées par les apôtres, avec les miracles, comme les titres les plus certains de Jésus à une mission divine.

Ces prophéties sont donc bien formelles, bien indiscutables ? Hélas ! Il n'est encore que trop visible que le manque d'esprit critique, d'une part, et, d'autre part, le désir ardent du peuple juif de se voir délivrer, par un

sauveur providentiel, de l'état d'assujettissement où il vivait depuis de longs siècles, lui fit prendre pour des oracles une certaine quantité de phrases ambiguës, comme en disent tous les sujets somnambuliques; les années s'écoulaient, l'impatience croissait, l'attente universelle devait, un jour ou l'autre, avoir une satisfaction, et elle l'eut; mais non pas comme la masse de la nation l'espérait.

Jetons donc un coup d'œil sur ces prophéties.

La première en date se trouve au fameux chapitre III de la Genèse, intercalé pour ce motif, comme nous l'avons dit. Elle s'exprime ainsi (C'est Dieu qui s'adresse au serpent) :

« Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Elle te brisera la tête et tu tâcheras de la mordre au talon. » (Gen. III, 15)

Il faut une fameuse bonne volonté pour y voir autre chose que ceci : « En punition de ton mauvais conseil, tu deviendras pour l'homme un animal dangereux et répugnant. On te pourchassera en conséquence, et la femme, qui par sa nature est plus craintive que l'homme, et qui, comme mère, a peur pour ses petits, ne manquera pas de t'écraser, quand l'occasion s'en présentera. » Il est évident que dans les pays chauds et pour les races primitives, le serpent était la terreur perpétuelle du foyer. Il est impossible d'y voir autre chose que l'écho de ces craintes. C'est le besoin de torturer les textes pour y trouver un résultat désiré qui a fait donner à cette phrase une autre interprétation (1).

La deuxième prophétie est celle d'Abraham.

Abraham est sur le point d'immoler son fils Isaac pour obéir à la singulière fantaisie de son Dieu, El Shadaï ; et le Dieu, satisfait de sa soumission, lui dit (Gen. XXII, 17) :

« Votre postérité possédera les villes de ses ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de vous. »

Il faut avouer que c'est bien vague.

La troisième prophétie est celle de Jacob. Le patriarche mourant s'adresse à chacun de ses enfants, et dit à Juda (Gen. XLIX, 10) :

« Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu. »

A supposer que ces paroles concernent le Christ, elles signifient clairement que la royauté ne quittera pas la famille de Juda avant la venue du

(1) Nous savons que plusieurs personnes, animées de bonnes intentions, croient sauver la Bible en affirmant que sous son sens puéril se cache un sens profond, « ésotérique ». Ils s'efforcent en pure perte. L'Eglise les répudie d'avance ; la Bible, pour elle, est vraie *littéralement*, et elle n'admet d'autres symboles que ceux qui ont son approbation spéciale.



Messie. Or, on sait qu'à l'époque de la naissance du Christ il y avait déjà *plusieurs siècles* que le sceptre était sorti de la famille de Juda, à la suite des expéditions victorieuses des Assyriens, des Grecs et enfin des Romains, qui faisaient administrer la Judée par un système analogue à celui que nous employons de nos jours au Tonkin.

Mais voici les grands prophètes. Le plus grand de tous est Isaïe. Sa prédiction, que l'on s'accorde à trouver remarquable, est rapportée par saint Mathieu (Ch. I, 22, 23) et annoncerait, non seulement le Messie, mais la Vierge sa mère. Voici d'abord le texte de l'Evangile :

« Or, tout cela se fit pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par le prophète en ces termes : Une vierge concevra et elle enfantera un fils, à qui on donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Chacun sait que le Christ n'a jamais porté le nom d'Emmanuel. Néanmoins on n'a pas hésité à bâtir là-dessus toute la légende de la virginité de Marie. Voici maintenant l'histoire vraie.

Il faut se reporter à l'époque d'Isaïe, et à la situation difficile où se trouvait Achaz, roi de Juda, menacé par deux rois alliés, ceux de Syrie et d'Israël. Cette situation est racontée tout au long par le prophète (Isaïe, VII, VIII et IX). Isaïe avait pour « médium » (c'est lui qui nous l'apprend) une jeune fille (Ch. VIII, 3). Il en avait reçu une série de communications qu'il transmit au roi, en lui disant pour le rassurer :

VII, 4 : « Ne craignez point et que votre cœur ne se trouble point...

VII, 7 : « Car ce dessein ne subsistera pas et leurs pensées n'auront point d'effet...

VII, 14 : « C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Une vierge concevra et elle enfantera un fils, qui s'appellera Emmanuel...

VII, 16 : « *Et avant que l'enfant sache retenir le mal et choisir le bien, les deux pays que vous détestez à cause de leurs deux rois seront abandonnés à leurs ennemis.* »

On voit que la prédiction ne concerne que le roi Achaz, et qu'il s'agit si peu du Messie, que l'enfant, dont la naissance doit précéder la défaite des rois ennemis, vivra nécessairement sous le roi Achaz, et non quatre siècles plus tard, comme la suite l'indique. Cette naissance n'a d'ailleurs rien de miraculeux. Ce sera simplement le premier-né du médium d'Isaïe, et la virginité de sa mère cessera avec cette naissance, comme le prophète l'explique très crûment (Ch. VIII, 3) :

« Et m'étant approché de la prophétesse, elle conçut et enfanta un fils. » Voilà ce que les prophètes entendent par « une vierge concevra ».

Et il répète (v. 4) « Avant que l'enfant sache nommer son père et sa mère, (donc avant la mort d'Isaïe), on emportera la puissance de Damas, et les dépouilles de Samarie. (Les rois de Syrie et d'Israël seront battus). »

Il est de toute évidence que la seule prétention d'Isaïe a consisté à indiquer d'avance à Achaz la défaite des rois ennemis, et à préciser que l'événement aurait lieu prochainement, ce qu'il fixe : après la naissance de son fils. C'est ce qu'il appelle donner un signe, C'est comme lorsque Jésus dit dans l'Evangile : « Quand vous voyez le figuier se couvrir de feuilles, vous dites que l'été est proche. » C'est-à-dire : *à ce signe* vous reconnaissez l'été. Mais ce n'est point miraculeux.

Plus loin, d'ailleurs, nous voyons le Seigneur appeler Isaïe : Emmanuel (v. 8). Et quand le père Isaïe s'écrie avec transport à la naissance de son fils (Ch. IX. 6) :

« Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné. Il sera appelé : admirable, conseiller, dieu, fort, etc. Son empire s'étendra de plus en plus. Il s'assiéra sur le trône de David (1), et il possèdera son royaume depuis ce temps jusqu'à jamais », nous ne pouvons y voir que l'annonce d'un événement proche et désiré, et l'exaltation d'un père, exprimant dans le style exagéré de l'Orient, les rêves chimériques qu'il fait pour son enfant.

Voilà réduite à ses véritables proportions cette fameuse prophétie.

Si la vulgarité, la trivialité de certaines communications spirites sont les seules causes qui les font attribuer au démon, que dirons-nous des communications entre le Seigneur et Ezéchiel ? Voici textuellement ce qu'on y trouve :

(*Ezéchiel* IV. 12). « Ce que vous mangerez sera comme un pain d'orge cuit sous la cendre : vous le couvrirez devant eux de *l'ordure qui sort de l'homme* ». Et comme le pauvre Ezéchiel proteste de son dégoût à manger la singulière tartine que le despotisme grossier du Seigneur lui impose, ce dernier modifie son ordre — (V. 15). Le Seigneur me répondit : « Allez, je vous donne de la bouse de vache au lieu de ce qui sort du corps de l'homme, et vous ferez cuire votre pain sous cette bouse. » Passons vite.

Nous arrivons à la dernière prophétie, celle de Daniel. Elle est donnée comme le modèle de la clairvoyance en fait de prophétie. C'est la seule qui mérite ce nom, malheureusement elle est très contestée. La voici : (Daniel IX. 24 et suivants) « Dieu a abrégé et fixé le temps à *soixante-dix semaines* en faveur de votre peuple et de votre ville sainte, afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le saint des saints soit oint de l'huile sacrée. Sachez donc ceci et gravez-le dans votre esprit : Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ chef de mon peuple, *il y aura sept semaines et soixante-deux semaines* et les places et les murailles de la ville

(1) L'Eglise a intercalé « Son père » qui n'est pas dans le texte.



seront bâties de nouveau parmi des temps fâcheux et difficiles, et après soixante-deux semaines le Christ sera mis à mort, et le peuple ne sera plus son peuple; un peuple avec son chef doit venir qui détruira la ville et le sanctuaire. Elle finira par une ruine entière, et la désolation qui lui a été prédite arrivera à la fin de la guerre. Il confirmera son alliance avec plusieurs *dans une semaine,et à la moitié de la semaine* les hosties et les sacrifices seront abolis, l'abomination de la désolation sera dans le temple et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin. »

On est convenu pour l'intelligence de cette prophétie que les semaines sont des semaines d'années. L'ordre de rebâtir Jérusalem fut donné, d'après Bossuet (*Hist. univ.*) en 454 avant J.-C., par Artaxerxès Longue-Main. 7 semaines plus 62 semaines, ou 69 semaines d'années font $69 \times 7 = 483$ ans, ce qui mettrait la mort du Christ à 29 ans de son âge, puisque $454 + 29 = 483$, ce qui est exact à trois ans près. Le reste de la prédiction n'est plus aussi juste. « Il confirmera son alliance dans une semaine », c'est-à-dire en *sept ans*. Ce n'est ni la durée de sa prédication, ni la durée de la propagation de sa doctrine. Quant à l'abomination de la désolation qui doit durer jusqu'à la fin, ce qu'on explique par la ruine de Jérusalem et du peuple, la prise de Jérusalem ayant eu lieu en l'an 70, c'est-à-dire 38 ans après la mort du Christ, cela ne s'accorde pas avec la prédiction qui fixe cet événement à la moitié de la dernière des soixante-dix semaines, c'est-à-dire 3 ans et demi après le crucifiement. Le sens de la prophétie semble être que le Christ, roi d'Israël, périrait dans une sédition ou dans la guerre qui devait amener la destruction de la ville et du Temple, vers l'an 32 de notre ère, la mort du Christ survenant en l'an 29, et la fin de la guerre en l'an 36. Après cette guerre le royaume d'Israël ne doit plus être rétabli.

Il y aurait donc avec la réalité une différence d'environ 34 ans, même en adoptant la date de Bossuet pour point de départ. Ce n'en serait pas moins une prophétie remarquable, s'il était certain qu'elle n'eut pas été faite après coup. Toutefois, si l'on observe que le mot « Oint », que l'on traduit par Christ, a été appliqué par les Juifs à plusieurs personnages, entre autres David, Cyrus etc., il est probable que l'explication la plus plausible est que cette prophétie vise l'époque de Daniel. A ce moment le terme de la captivité de Babylone, et le retour dans leur pays était la seule préoccupation des Juifs. Daniel, leur grand prophète, ne pouvait guère songer à autre chose, et le commencement de la prophétie : « Dieu a abrégé et fixé le temps à soixante-dix semaines en faveur de votre peuple » se rapporte d'une façon si manifeste à la captivité, *qui dura soixante-dix ans*, qu'à moins de prendre plaisir à torturer les textes, il n'est pas possible de trouver rien de plus simple; puisqu'il est question dans la même phrase de l'ordre de rebâtir Jérusalem, de l'exécution de cet ordre (qui prendra sept années dans des temps



difficiles), puis de la venue du grand roi, sans doute le constructeur du temple, dont le règne aura une durée de soixante-deux ans, suivis d'une guerre d'une année dans laquelle le royaume sera détruit à jamais.

— Voilà les principales prophéties concernant le Christ. On avouera que c'est assez vague et discutable, surtout si l'on songe que c'est l'Esprit-Saint qui en est l'auteur. Pourquoi la vérité s'enveloppe-t-elle de tant d'obscurités, et pourquoi Dieu prend-il plaisir à voir les hommes se disputer et se massacrer sur des textes élaborés par lui ?

— Il resterait à examiner les prophéties de J.-C. lui-même. Elles sont peu nombreuses. L'une se rapporte à sa mort, qu'il lui était facile de prévoir ; une autre à sa résurrection, qui eut lieu un jour et deux nuits après son supplice, et non trois jours et trois nuits après (Math. XII. 40); la troisième est relative à la *fin du monde*, qu'il annonça comme tellement prochaine, que la non réalisation de cette prédiction dut porter à sa doctrine le premier et le plus terrible coup. Tous les chrétiens de son temps étaient convaincus que les plus jeunes d'entre eux la verraient, comme on peut s'en rendre compte par la lecture des textes suivants :

LA FIN DU MONDE

ATTENDUE PAR LES PREMIERS CHRÉTIENS

— 1° *Evangiles* —

St-Matthieu. Ch. XVI. 28. — Je vous le dis en vérité, il y en a *quelques-uns* de ceux qui sont ici qui *n'éprouveront point la mort* qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir en son règne. — 27. Car le Fils de l'homme *doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges*, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres (1).

Ch. XXIV. 34 — Je vous dis en vérité que *cette race ne passera point* que toutes ces choses ne soient accomplies. (Il répondait à cette question : Dites nous quand ces choses arriveront, et quel signe il y aura de *votre avénement et de la consommation du siècle*).

St-Marc. Ch. XIII. 3 — Et lorsqu'il était assis sur la montagne des Oliviers, vis-à-vis du temple, Pierre, André, Jacques et Jean lui demandèrent en particulier : Dites nous quand ceci arrivera, et quel signe il y aura que toutes ces choses seront prêtes à être accomplies ? Sur quoi Jésus leur dit : — 25... *Les étoiles tomberont du ciel*, etc. — 30 — *Je vous dis en vérité que cette race ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies.*

St-Luc. Ch. XXI. 7 — Alors ils lui demandèrent : Maître, quand cela arrivera-t-il, et par quel signe connaîtra-t-on que ces choses seront prêtes à s'accomplir ? Jésus leur dit — 8... *Ce temps là est proche*... vous entendrez parler de *guerres*, il faut que cela arrive *premièrement*... il y aura des *tremblements de terre*... mais *avant, on vous persécutera... une armée environnera Jérusalem... ce seront les jours de vengeance... Jérusalem sera foulée aux pieds, il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles... alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec une grande majesté... Pour vous* quand ces choses commenceront à arriver, levez la

(1) On voit qu'il s'agit bien de la Fin du monde et non de la Fin du monde *païen* comme l'Église cherche à l'insinuer maintenant.

ête, votre rédemption est proche... Je vous dis en vérité *que cette race ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies.*

— 2° *Les Actes* —

Ch. II. 16. — C'est ce qui a été dit par le prophète Joël : *Dans les derniers temps...* je répandrai de mon esprit sur toute chair (Pierre).

— 3° *Epitres* —

I Cor. VII. 29. — *Le temps est court*, ainsi : que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas.

I Cor. X. 11. — Nous autres qui nous trouvons *à la fin des temps.*

I Thess. IV. 15 — Ainsi nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous *qui serons vivants, et aurons été réservés pour son avénement*, nous ne préviendrons point ceux qui seront dans le sommeil de la mort... ceux qui seront morts en Jésus-Christ ressusciteront d'abord, et nous autres qui serons vivants et qui auront été réservés jusque-là, *nous serons emportés avec eux dans les nuées.*

St-Pierre II Ch. III (Il s'efforce de faire patienter ceux qui ne voient pas réaliser la prédiction et dit) : *Le Seigneur n'a pas retardé sa promesse*, mais c'est qu'il exerce envers vous sa patience, et croyez que c'est pour notre salut ; car *nous attendons, suivant sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre* (et il explique que l'ancienne terre périra par le feu).

— 4° *Apocalypse* —

Ch. I. 1 — Révélation de Jésus-Christ — qu'il a reçue de Dieu pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent arriver *bientôt* — 3. Heureux celui qui lit cette prophétie, *car le temps est proche.*

Ch. III. II. Je viendrai *bientôt.*

Ch. XXII. 6. Ce qui doit arriver dans *peu de temps.* — (7) Je viendrai *bientôt.* — (10). Car le *temps est proche.* — (12) Je vais venir *bientôt*, etc.

(*à suivre.*)

Mme THOMPSON

II

Rapport du Dr F. van Eden à la Société des recherches physiques.

(*Suite*) (1).

On explique par là la télépathie, la clairvoyance, tous les phénomènes de l'intelligence subliminale, même les rêves, les hallucinations et les aberrations mentales des aliénés.

Cette position me semble aussi forte que l'autre. Quand j'étudiais les rêves et les troubles des esprits malades, j'ai eu souvent l'impression très vive que, dans quelques cas, ils pouvaient être quelque chose comme des démons ayant des projets diaboliques. Tout observateur doit avoir remarqué comme il semble souvent qu'un mauvais Esprit a profité de la faiblesse ou du déséquilibrement d'un être humain pour l'assaillir de toutes sortes d'idées et de caprices grotesques, bizarres ou dangereux.

Expliquer tous ces phénomènes maladifs par l'œuvre de l'inconscient et

(1) Voir le numéro de septembre.

du subliminal ou d'une personnalité seconde, semble bien forcé et bien insuffisant. En outre, au point de vue philosophique, est-ce que les termes : inconscient, subliminal, seconde personnalité, sont plus clairs et plus scientifiques que ceux de démon, esprit ou spectre ? N'est-ce pas une simple question de mots ? Quelle différence y a-t-il entre une personnalité seconde ou troisième et un démon obsesseur ?

La plus forte objection à cette façon de voir, je pense, est que nous pouvons, par suggestion hypnotique, *créer* des personnalités secondes ou troisièmes, tandis qu'il est fort peu probable que nous puissions créer ainsi des démons. Mais encore, savons-nous *ce que* nous faisons en hypnotisant ? Assurément non, et j'ai le droit de le dire au bout de quinze ans de pratique. Et n'est-il pas possible, que par nos suggestions hypnotiques, nous opérions sur les cerveaux exactement, et par conséquent avec les mêmes résultats, que les Esprits invisibles ? Pour moi, je ne puis nier que ce soit possible.

Dans cette difficile question, nous sommes obligés de nous fier en grande partie à nos impressions personnelles, de juger par probabilité et de former plus ou moins des intuitions. Cette méthode peut paraître bien incertaine, mais on ne peut l'éviter, et nous trouvons le même système adopté dans quelques autres branches des sciences. L'astronomie, par exemple, est basée surtout sur des impressions personnelles, impressions qui sont vérifiées par beaucoup de personnes, et sur des intuitions de probabilités, intuitions qui sont confirmées par l'observation répétée.

Mes impressions personnelles ont varié de la façon suivante. Pendant la première série d'expériences, en novembre et décembre 1899, j'éprouvai une forte conviction que la personne dont j'avais apporté des objets et qui était morte il y avait quinze ans, vivait comme Esprit et était en communication avec moi par Mme Thompson. Quantité de petits détails, qu'on trouvera dans les notes, réunis en bloc, produisirent sur moi l'effet de l'évidence parfaite. Regarder tout cela comme l'effet de la perspicacité et du hasard me parut absurde; l'expliquer par la télépathie me parut forcé et insuffisant.

Mais une fois rentré chez moi, je trouvai, en poursuivant mon enquête, des fautes et des erreurs inexplicables. Si j'avais réellement parlé au mort, il n'aurait jamais commis ces méprises. Et le plus remarquable, c'est que ces méprises portaient sur les détails que je ne connaissais pas et ne pouvais corriger à l'instant.

En conséquence mon opinion changea. Les faits étaient toujours certains et merveilleux, je ne pouvais les attribuer à la fraude ou à des coïncidences, mais je commençai à douter que j'eusse conversé avec l'esprit d'un décédé, et j'en vins à la conclusion que je n'avais eu affaire qu'à Mme Thompson,

qui, possédant un pouvoir inconscient d'information qui dépassait ma compréhension, avait *joué le rôle* de l'Esprit, en toute bonne foi.

Dans ce cas, elle avait dû être guidée par de légers indices involontaires, positifs ou négatifs, venant de moi. Mais comment avait-elle pu donner tant de détails exacts, suffisants pour donner l'impression de l'évidence, et comment, d'autre part, avait-elle fait des erreurs, justement sur les points où je ne pouvais m'en apercevoir ?

A ma seconde visite, en juin 1900, j'apportai le morceau de drap appartenant au jeune suicidé, et ma première impression revint avec une force plus grande ! J'étais bien sur mes gardes, et si j'ai soufflé des idées, ce n'était pas inconsciemment, mais dans un but arrêté, et, comme on le verra aux notes, mes idées ne furent pas utilisées, ce fut la vérité qui vint de la façon la plus curieuse et la plus inattendue.

Voici un exemple : Nelly (1) me dit : « Il me semble que vous n'avez plus vos favoris. Je ne vois plus bien votre tête. Quelqu'un la couvre. Il (le suicidé) couvre votre tête pour me montrer comment il était coiffé : Oh ! cher monsieur, n'est-ce pas drôle ? Il ne faut pas cacher votre tête pour mourir. »

Le fait est que, quand on le trouva mort, le jeune homme avait une coiffure sur la tête.

Nelly ne se rendit pas compte que la première tentative du suicidé avait manqué. Et pourtant elle donna des détails qui incontestablement, quoique indirectement, se rapportent à cet échec ; par exemple : « Quand on l'a trouvé, il ne pouvait pas parler : » ou encore « Ne me rappelez pas cette horreur » ; ces deux exclamations s'accordent avec la tentative infructueuse à la suite de laquelle on le trouva vivant, ayant sa conscience, mais avec la gorge coupée. La seconde fois, il se tira une balle au cœur et mourut aussitôt.

La phrase suivante décrit très exactement son caractère et sa tentative de suicide : « Il ne veut pas me montrer le sang de son cou, parce qu'il a peur de m'effrayer. »

C'est bien là mon jeune ami. Il était très doux et essaya toujours de cacher la plaie de son cou pour ne pas épouvanter les enfants et les gens sensibles.

Jusqu'à la séance du 7 juin, tous les renseignements furent donnés par Nelly, le soi-disant guide de Mme Thompson. Mais ce jour-là, le décédé essaya, comme il l'avait promis, de prendre la direction lui-même, suivant l'expression technique. L'évidence devint saisissante. Pendant quelques minutes — seulement — j'eus l'impresion complète de parler à mon ami lui-même. Je parlai hollandais et j'eus des réponses immédiates et correctes.

(1) Le guide du médium.



L'expression de satisfaction et de reconnaissance du visage et des gestes, quand il semblait que nous nous comprenions l'un l'autre, fut trop vraie et trop naturelle pour être feinte. Au moment où je m'y attendais le moins des mots hollandais furent prononcés, des détails furent donnés qui étaient bien loin de mon esprit, et quelques-uns, ceux par exemple concernant un oncle de mon ami que je n'avais jamais connu, qui me furent donnés dans une séance précédente ne furent trouvés exacts qu'après une enquête postérieure.

Mais comme j'étais bien sur mes gardes, je pus constater, dans ce peu de minutes d'un si puissant intérêt, par où se glissaient les erreurs. Je pus suivre tout le processus, et voir quand le phénomène authentique disparaissait et quand l'inconscient se mettait de la partie. Par des gradations à peine perceptibles, le médium assume le rôle de l'Esprit, complète les informations, donne le fini désiré, et bouche les vides par des corrections et des arrangements de sa façon.

Exemple. Les noms hollandais qu'on trouvera au commencement de la séance du 7 juin ont été écrits par Mme Thompson endormie pendant mon absence. Ces noms sont très remarquables, puisque je ne les avais jamais entendus; donc ma propre influence télépathique doit être mise hors de cause, tout au moins en ce qui concerne ma conscience normale. Mais quand je demandai à Nelly qui étaient « Notten, Velp et Zwart » j'eus des réponses promptes et nettes, venant censément du jeune décédé, et qui se trouvèrent absolument fausses. Je découvris même que le nom « Zwart » devait avoir été mal lu, et qu'en réalité on avait écrit : « I wait » (j'attends). Néanmoins, avec son erreur Nelly fabriqua un ami fictif du décédé, appelé « Zwart » qui s'était tué d'une balle au front !

Cet été-là, j'eus deux fois des rapports avec des personnes portant le nom de « Notten » et habitant « Velp, » mais je ne pus découvrir aucun lien entre elles et mon ami décédé.

Nous voyons ici avec quelle étourderie et quelle négligence le guide spirituel Nelly explique des choses auxquelles elle ne comprend évidemment rien, bien qu'elle en ait parlé de son propre mouvement. Nous voyons, en outre, avec quelle facilité et par quelle transition insensible le médium assume le rôle des Esprits quand l'information authentique a pris fin.

La cause principale de cette substitution ce sont les encouragements. Dès que le guide ou le médium se sent encouragé et aidé par des enthousiastes, il va, il va, fabrique, complète sa création, si bien qu'il ne reste plus rien de vrai et d'authentique. Voilà l'explication du terrible bourbier dans lequel tant d'honnêtes observateurs ont sombré (1).

(1) Le lecteur intelligent ne manquera pas de saisir toute la portée de ces remar-

Et ici, je pense pouvoir donner mon opinion, claire et définitive, après avoir hésité longtemps entre les deux explications. Je ne donnerais pas d'opinion définitive si je ne me sentais pas bien convaincu, malgré tout mon désir de conclure, car je crois que c'est le premier devoir du savant et du philosophe de s'abstenir de toute opinion positive dans des questions indécises.

Dans des observations comme celles-ci, nous devons compter avec le penchant général de nier le lendemain ce qui nous a semblé absolument convaincant sur le moment.

Tout évènement d'un caractère extraordinaire n'est cru qu'après des observations répétées. Après les premières expériences l'esprit se refuse à rester dans un système de pensées inaccoutumé, et le lendemain matin nous disons : « Je dois m'être trompé, je dois avoir oublié ceci ou cela, il doit y avoir une explication plus simple et plus ordinaire (1) ».

Mais aujourd'hui il y a huit mois que j'eus ma dernière séance à Paris avec Mme Thompson, et pourtant, quand je relis mes notes, je ne puis me dérober à la conviction que j'ai été réellement témoin, ne fût-ce que quelques minutes, de la manifestation volontaire d'un décédé.

En même temps je suis certain que les renseignements directs, authentiques, sont beaucoup plus rares que les médiums ne le croient, et voudraient, en toute bonne foi, que nous les croyions (2). Je maintiens qu'une certaine quantité d'inconscience joue *presque toujours* sa partie dans toutes les séances de tous les médiums, et que même nos plus scrupuleux, nos plus soigneux observateurs, tels que Myers et Hodgson, ont été trompés par elle. Je ne doute pas seulement de la véracité, mais de l'existence actuelle des prétendus guides spirituels (3) ; il ne me semble pas impossible que ce soient des créations artificielles de l'esprit des médiums, ou parfois, suivant l'opinion spirite, des Esprits menteurs, prenant de faux noms.

Si l'on considère la méthode à adopter dans les investigations futures, cette question est extrêmement importante, puisque chaque médium reçoit une certaine éducation, et que les effets de cette éducation sont généralement inaltérables. L'éducation médianimique de Mme Thompson a été un immense progrès, comparée à ce que nous avons l'habitude de voir. Après

ques, faites avec tant de sagacité et de profondeur. Nous ne saurions trop inviter à méditer les réflexions qui précèdent, fruit d'une discussion et d'une critique parfaites, appuyées sur une étude patiente et documentée. (N. du trad.)

(1) Que c'est vrai, juste et plein de fine observation ! (N. du trad.).

(2) Lire à cet égard le nouveau livre si documenté de G. Delanne : *Recherches sur la médiumnité*. G. B.

(3) C'est absolument mon avis, et je me range entièrement à l'opinion du Dr Van Eden dans tous les détails de sa lumineuse critique. Les preuves sont innombrables. (G. B.).



tous les pauvres médiums littéralement « détraqués » par des expérimentateurs trop crédules et trop fanatiques, la conduite tranquille et la neutralité scrupuleuse de Mme Thompson sont véritablement réconfortantes.

Et cependant je ne puis m'abstenir d'exprimer mon opinion que ses étonnantes facultés de voyante ont été gâtées par trop de crédulité et trop d'encouragements,de la part des principaux observateurs et des conducteurs des expériences. J'ai constaté combien les soi-disant guides spirituels se livrent à des caprices et à des inventions,quand nous entretenons simplement l'idée de leur existence réelle comme esprits directeurs. On verra souvent dans mes notes que je demande: « Comment savez-vous cela ? » parce que j'avais conscience que je n'entendais que les conclusions du subliminal et non les perceptions directes de la voyante. Dans les dernière séances je m'abstenais strictement de parler au guide, je ne m'en occupais pas, je m'adressais directement au médium, et j'obtenais des informations exactes de ce qu'elle voyait ou sentait. Les anciens observateurs n'ont pas suffisamment observé cette attitude. La plupart entrent plus ou moins dans le jeu et gâtent la pureté de l'expérience.

Je peux résumer mes critiques en disant que la plupart des observateurs ont été sinon trop crédules, au moins *trop pressés*. Cette ardeur, qui fait regarder la patience comme trop flegmatique, est le point faible général de l'Anglo-Saxon (1). Cela explique ses merveilleux succès, mais aussi ses mécomptes. Cela est vrai aussi dans le difficile domaine de l'investigation psychique.

Dans un remarquable article intitulé : « Comment cela m'est venu à l'esprit » Miss Goodrich Freer, qui est voyante, a bien fait ressortir ce manque de patience et de passivité des investigateurs psychiques et nous pouvons prendre tous pour nous l'avis qu'elle donne : « Tout ce qui a été recueilli jusqu'à présent demande à être revu. Il faut séparer l'or de la vérité du minerai de la comédie et de la fantaisie. »

Nous ne pouvons concevoir bien nettement comment ces informations supranormales nous parviennent,et nous ne sommes que trop portés à nous former des idées incomplètes, matérielles et superficielles à cet égard. Nous parlons des Esprits jouant du cerveau,comme un musicien joue du violon ou piano, etc.

Nous ne devons pas oublier que les instructions que nous recevons viennent de régions où nos idées de temps sont probablement sans valeur, ce qui doit mettre une barrière insurmontable à notre entendement.

Qu'on me permette de mentionner un petit fait de mes expériences avec

(1) Que dirons-nous de nous, alors? nous qui traitons de flegmatiques ceux que van Eden trouve *trop pressés* ! Tout est relatif ! (N. du trad.)



Mme Thompson, un fait bien trivial en soi, mais pourtant très curieux. Dans une de nos premières séances, Nelly prédit que j'aurai dans un dîner à Cambridge « un poisson avec une sauce rouge qui ne me plairait pas » ; je demandai : « pourquoi ? » mais je n'eus pas de réponse. A Cambridge, il y eut en effet de la sauce rouge, et j'en pris, en dépit de la prédiction, tout en me demandant si cela me rendrait malade. A la séance suivante, je demandai pourquoi on m'avait mis en garde contre la sauce rouge, dans la prédiction, et Nelly, évidemment à court de réponse, répondit par une question : « Eh bien ! est-ce qu'elle ne vous a pas donné soif? » Elle ne m'avait pas altéré le moins du monde. Alors elle me dit : « Etes-vous végétarien ? » Je n'avais jamais dit à Mme Thompson ni montré en sa présence que j'eusse des habitudes végétariennes. Mais comme la sauce était une sauce de poisson et était colorée avec de la cochenille, la remarque, faite plusieurs jours auparavant « qu'elle ne me plairait pas » était parfaitement appropriée ; cependant le médium ne parut pas comprendre l'à propos de sa propre remarque.

Ce petit fait, si on le considère bien, est rempli de sujets de réflexion pour notre esprit humain. Cette remarque banale, — une petite plaisanterie sans portée sérieuse —, montre la connaissance supranormale de l'avenir et de mes propres sentiments, toute faite qu'elle est par procuration et sans y attacher d'importance. Comment comprendrons-nous tout ce qu'il y a là-dessous ? Rien, dans toutes mes expériences, ne m'a donné l'impression plus vive que le médium n'est qu'un instrument, mis temporairement à la disposition d'êtres qui vivent, et peuvent même plaisanter, dans des régions qui ne connaissent ni le temps ni l'espace.

Prenons garde surtout de ne pas nous représenter ces êtres sous des formes définies suivant notre imagination constructive.

Nous serions sûrs de produire ce qu'on appelle en anatomie des « artifices », des formes artificielles au lieu de formes naturelles.

J'ai entendu un poëte anglais attribuer la source de ces informations supranormales « à la mémoire collective de la race » et cette conception vague et mystique, malgré son peu de netteté, me semble, à quelques égards, la meilleure hypothèse momentanée pour les investigations futures.

Tout le monde conviendra aisément avec moi que le monde du sommeil des médiums n'est pas bien différent du monde de nos rêves. Dans tous les deux l'esprit humain semble pouvoir entrer en contact avec le monde surhumain, « Anschluss am Absoluten » (1), comme disent les Allemands. Je montre dans mes notes que, pendant le temps des séances, j'eus en rêve un nom que j'avais oublié et qui apparut à la séance suivante. Et pendant que

(1) Proximité, ou contact avec l'absolu (N. du trad.).

je préparais le présent travail, près d'un an après les séances, un autre rêve me donna la solution du mot « Wocken », sur lequel, comme on le verra aux notes, le jeune suicidé avait particulièrement insisté. Dans mon rêve il était associé avec le titre du seul ouvrage qu'il eut écrit, qui fut publié après sa mort, et dont le succès l'inquiétait. (La solution semble très probable, mais je ne peux pas la publier).

Ayant observé mes rêves pendant longtemps, les ayant soigneusement notés, et étant arrivé à posséder la faculté d'exécuter dans mes rêves, en toute présence d'esprit, des actes volontaires que j'avais décidés étant éveillé, je convins avec le médium que je l'appellerai dans mes rêves après mon retour en Hollande, et que, pendant ses trances, elle dirait à son observateur en Angleterre si elle avait entendu mon appel... Je peux donner le résultat en peu de mots. La question me semble d'un grand intérêt et mérite d'être traitée avec soin, ce que plus tard, si j'ai le temps et la capacité, j'espère pouvoir faire.

Je vais me contenter de rapporter cette seule expérience intéressante, ne fut-ce que pour attirer l'attention sur la possibilité de la nouvelle ligne de recherches qu'elle ouvre.

Dans l'hiver qui suivit la première série des séances, Nelly annonça au cours de diverses séances qu'elle était allée me visiter dans mon sommeil, elle-même trois fois, et un autre Esprit une fois. Dans deux cas ces visites correspondirent exactement avec mes propres rêves, rapportés sur mon journal avant la réception de la lettre de M. Peddington qui contenait le récit de Nelly ; et dans les quatre cas, il y a eu évidence de rapport télépathique entre Nelly et moi.

Le second cas est le plus remarquable, car dans mon rêve, je fis ce que je crus une méprise, et appelai « Elsie, Elsie » au lieu de « Nelly ». Je notai le fait sur mon journal le lendemain matin, le nom d'Elsie n'ayant pour moi aucune signification et m'étant tout à fait étranger.

Deux jours plus tard je reçus une lettre qui me disait qu'un Esprit, ami de Nelly, nommé Elsie, m'avait entendu l'appeler, et que Nelly l'avait envoyée me répondre. Ainsi ma méprise n'était pas une méprise ; le nom d'Elsie, bien qu'il me fût inconnu, était arrivé à mon cerveau par quelque mystérieuse influence, et le message fut reçu par ce moyen.

J'ai gardé les notes et la lettre pour les montrer à quiconque prend intérêt à ces questions.

Après cela, la communication s'interrompit, seulement Nelly parut connaître deux indispositions que j'eus, mais les expériences de rêve ne réussirent plus.

Je terminerai ce court mémoire en disant que je vois devant nous un domaine sans limites d'une science inconnue, et la possibilité des investiga-

tions les plus importantes ; mais il nous faut là, plus que dans toute autre branche de la science, patience et prudence. Nulle part nous ne sommes en plus grand danger d'erreur complète et de confusions. Que nous formions des hypothèses, des systèmes religieux ou philosophiques, et, suivant notre fantaisie, le médium docile nous montrera toujours nos constructions chimériques en pleine exécution, portant une ressemblance déconcertante avec la réalité.

Pour éviter ces pièges, il nous faut modérer toute ardeur et toute impatience intempestive dans cette enquête scientifique, la plus délicate et la plus subtile, puisqu'elle concerne l'âme humaine et le monde surhumain qui y touche. Passifs dans l'observation, patients dans l'action, prudents dans les progrès, nous devons nous garder de chercher à dévoiler avec des mains trop hâtives les secrets que l'Eternel nous a cachés jusqu'ici.

D[r] F. VAN EEDEN.
Pour la trad. G. BÉRA.

ACCORD DU SPIRITISME ET DE LA SCIENCE

M. Félipe Sénillosa nous envoie la traduction du 3e chapitre de son important ouvrage « Accord du Spiritisme et de la Science » publié à Buenos-Aires en 1891, et à Barcelone, en 1894. Il est à regretter qu'il ne soit pas encore traduit en français, car cette œuvre, unique en son genre, devrait être lue par toutes les personnes qui font des études sérieuses.

En attendant, M. Rastouil, de Buenos-Aires, a bien voulu traduire le Chapitre III qu'il est utile de connaître en ce moment où l'on n'entend parler que de tremblements de terre et d'éruptions volcaniques.

Dans les chapitres qui précèdent, M. Sénillosa s'occupe de la matière, des forces, et présente une importante modification à la théorie de la chaleur. Avec cette nouvelle théorie, aucun des phénomènes, où elle intervient, ne reste sans explication suffisante, comme le feu, la chaleur et la lumière du soleil.

Parmi les nombreuses questions qui y sont traitées, on doit remarquer surtout les problèmes du véritable tranformisme, du principe vital et de l'origine de l'esprit.

Il est donc désirable que cet auteur prépare le plus tôt possible la traduction de ces quatre ou cinq volumes, mais il est impossible de préciser l'époque exacte de cette nouvelle publication.

M. Sénillosa, qui est un travailleur infatigable, collaborant à plusieurs journaux et revues, publie en ce moment même un texte de « *Escuela dominical* » (Ecole dominicale), en trois tomes : 1re, 2e et 3e années, destiné aux écoles spirites, et qu'il fera également traduire en français. La moitié de l'ouvrage est déjà imprimée.

CHAPITRE III

Etudes sur l'évolution sidérale et sur les causes de la production de la chaleur et de la lumière du soleil.

La théorie de Laplace sur la formation des systèmes sidéraux, basée sur l'application des résultantes des forces, théorie qui explique tous les phénomènes normaux de la mécanique céleste, a été confirmée après la mort de cet homme illustre par les connaissances acquises postérieurement.

La découverte des nébuleuses irréductibles, l'analyse spectrale démontrant l'identité des matières composantes des astres du système et les observations géologiques sont comprises dans cet ordre de connaissances.

Si l'on ne donnait pas au système l'origine que lui assigne la théorie de Laplace, il n'y aurait pas d'explication scientifique possible.

Partant de la nébuleuse cosmique, dont la rotation croissante est produite par la chute de la matière sur le noyau, on arrive à la force centrifuge ou de répulsion antagoniste de la force d'attraction. Ces deux forces et ce mouvement,combinés avec la notion des masses et des distances relatives par rapport au soleil, donnent exactement, dans l'application scientifique, la marche que suivent les planètes; de même que les autres mouvements qui leur sont propres.

Mais cette nébuleuse cosmique, cette forme transparente sous laquelle apparaît la matière initiale à nos sens, d'où peut-elle provenir? L'existence de ces nébuleuses va-t-elle par hasard jusqu'à être la cause même de leur système et de leur vie? S'il en était ainsi, chacune de ces agglomérations dematière cosmique serait véritablement un Dieu se manifestant sous la direction d'une intelligence propre ou d'une façon hasardeuse et inconsciente!!!

Les connaissances qui sont mises au jour dans cet ouvrage, ne laissent point le moindre doute quant à l'erreur d'une semblable supposition.

Pour nous donner une faible idée de la ténuité, de la subtilité de la nébuleuse, nous pouvons citer un calcul que fit le grand astronome Herschell, afin de pouvoir apprécier quelque peu la densité de la matière cosmique qui, d'après la théorie de Laplace, dut occuper *pour le moins* une sphère lenticulaire dont le rayon est représenté par la distance du soleil à Neptune. Cette densité, en supposant l'homogénéité de la nébuleuse, arriverait seulement à un demi-trillionnième de la densité de l'eau, c'est-à-dire que l'hydrogène, le plus léger des gaz connus, serait encore 400 millions de fois plus dense!! La science reconnaît donc apparemment à la matière une origine fluidique impondérable, car il n'existe rien au monde qui puisse posséder une densité aussi faible : mais en réalité elle ne reconnaît pas cette origine, parce qu'elle se contente de la supposition de l'existence des atomes. Sans eux, elle ne connaît point la matière, malgré l'énorme distance qui les séparerait.

Faisons remarquer tout de suite que cette distance entre les atomes

devrait être énorme ; qu'on ne connaît pas une telle séparation des atomes, étant données les lois de l'attraction auxquelles ils sont soumis ; et qu'il serait difficile de se faire, en tel cas, une idée de la concentration progressive, *la vitesse de rotation allant en augmentant*, comme l'exigent la théorie de Laplace, les faits et les connaissances qui conduisent à son adoption.

Pourquoi alors la science actuelle soutiendrait-elle cette contradiction?

Par la raison très simple qu'elle repousse l'idée de l'existence de quoi que ce soit qui puisse être antérieur à la matière pondérable, et comme cette dernière se décompose en atomes, ne pouvant tout concilier, la science soutient que les atomes doivent se trouver séparés. Cette idée de distance entre les atomes s'applique aussi aux gaz. Quant à l'électricité la science se contente de l'étude des phénomènes qui en sont la conséquence, et dans ce cas, ne nous dit rien des atomes.

En somme, la science rencontre des contradictions fondamentales, mais elle passe sans y attacher d'importance ; et cependant ces contradictions ont dû faire soupçonner à plus d'un savant penseur, qu'il devait exister une erreur initiale empêchant l'enchaînement logique de toutes les connaissances, enchaînement qui constituera quelque jour la science des sciences.

Les atomes physiques, base de la formation de la matière que nous appelons pondérable, parce qu'elle tombe dans le domaine de nos moyens d'appréciation, doivent nécessairement être le résultat d'une première élaboration de la substance universelle : du fluide cosmique. La nébuleuse ne pouvait être composée d'atomes quand elle affectait la forme et le volume calculés par Herschell : sa visibilité dépendait d'une simple condensation de la substance ; ce n'est que dans son noyau ou centre que l'on peut supposer le principe de la formation des atomes.

Une comparaison donnera une idée plus complète de ce que nous entendons par la formation de la nébuleuse.

Tout le monde a observé, plus d'une fois, que dans un ciel azur et serein il apparaît presque instantanément comme une gaze blanche et transparente, un petit nuage au zénith, nuage qui paraît descendre de l'espace infini, qui ensuite s'estompe par degrés et se convertit enfin, au bout de quelques heures, en fine et copieuse pluie. Où était cette eau ? Dans les gaz qui forment partie intégrante de l'atmosphère, de l'air que nous respirons : un refroidissement, produit sur eux par un courant d'air froid relativement à la masse, a suffi pour concentrer les vapeurs aqueuses, lesquelles ont attiré par affinité, ou par action électrique, les vapeurs maintenues en dehors du courant. Remarquons aussi que, par le jeu des lois qui découlent du fait même de cette transformation primitive, l'eau se forme et tombe sur la terre.

Cette eau retournera presque toute à la mer, d'où la fait sortir l'action solaire en la vaporisant, mais avant, elle doit parcourir la surface des continents qui en absorberont la quantité nécessaire aux phénomènes vitaux. Et dans le *cycle* de sa complète évolution, que de transformations ne subit-elle pas ! Ces transformations sont innombrables, comme le sont du reste celles qu'elle contribue à opérer.

Sur la terre, l'eau se combine avec les éléments nécessaires à la végétation, ou facilite, en les liquéfiant, l'absorption de ces éléments qui donnent la vie aux racines, contribuant ainsi directement et indirectement à la production des plantes ou au développement des fourrages que les animaux secondaires se chargent de convertir en chair pour alimenter l'homme.

Substituez à l'atmosphère azurée l'immense espace éthéré inter-stellaire où vogue notre monde; remplacez le courant d'air froid par une autre cause quelconque; au lieu de la petite nuée, figurez-vous voir apparaître la nébuleuse cosmique, et vous aurez une idée de l'origine fluidique des systèmes sidéraux.

Laissant de côté, pour le moment, la cause première de la formation de la nébuleuse, de la rotation initiale et de l'attraction intime, nécessaires au développement constitutif du phénomène, puisque nous n'avons pas cherché non plus la cause du courant d'air froid qui avait amené l'apparition de la nuée atmosphérique, nous dirons seulement que la formation de cette nébuleuse aux dépens du fluide universel contribue à augmenter la ténuité de l'éther qui remplit l'espace infini et que sa *concentration forme les atomes*, base fondamentale de l'évolution matérielle.

Tel doit être le principe des systèmes si petits qu'on les suppose, les atomes ne pouvant être indivisibles comme le suppose capricieusement la science. Tant qu'il y a de la matière, nous sommes tenus d'accepter comme possible sa divisibilité; il n'est pas raisonnable de prétendre réduire la conception à une limite déterminée parce que notre imagination ne conçoit pas les moyens d'exécution de la nature; si la matière est donc nécessairement divisible à l'infini, l'atome ne peut donc être considéré, en tout cas, que comme création secondaire: *et s'il n'y a pas de matière sans force, ni de force sans matière*, en réduisant toujours l'atome à l'infini, nous arrivons à l'union des deux choses en un seul principe: le fluide cosmique universel. La concentration fluidique les constituera, et au lieu de dire que la matière se compose d'atomes qui forment des parcelles, et celles-ci des molécules, et que la grande variété des corps dépend de la manière dont ils s'agglomèrent ou se groupent, nous dirons : le fluide universel forme la base atomique sous différentes formes, comme le sont les vibrations diverses que l'on remarque dans l'éther, laissant subsister le reste de la théorie. Mais la diversité de la matière deviendra moins problématique puisqu'il en existera déjà dans son origine.

Quel que soit le phénomène au moyen duquel la matière cosmique se révèle, sa concentration augmente l'adhésion des atomes et à travers mille transformations les convertit en diverses matières ou groupements moléculaires: nous pourrons alors appliquer ce que nous avons dit en observant le phénomène de la nuée atmosphérique: que l'évolution s'exécute d'après l'ensemble des lois qui se développent par le fait même de la transformation primitive, et en dernier lieu, qu'elle est aussi acceptable sous cette forme, qu'expliquée par la théorie atomique que la science accepte par la force du fait accompli.

Les mêmes causes et effets qui dans leur enchaînement forment ce que nous appelons les lois naturelles, qui ont pu concourir à la transformation, partant de l'atome, peuvent s'accepter pour la formation de ces derniers, partant du fluide. Si la matière est un composé d'atomes, ceux-ci peuvent bien être une concrétion primordiale du fluide cosmique, ou de la substance première.

Partant de l'origine fluidique, il est clair que la nébuleuse a dû assumer des proportions bien plus fortes que celle actuellement occupée par les astres de notre système. Comme la nuée vaporeuse, elle a dû apparaître comme une gaze transparente.

Par suite de cette concentration graduelle, l'attraction du noyau central se sera augmentée et, par la rotation combinée avec la translation que l'ensemble du système exécute du côté de la constellation d'Hercule, elle a dû imprimer à la matière cosmique, dans sa chute vers le noyau, la forme spéciale d'une spirale d'où résulte nécessairement l'accélération de la rotation.

Cette accélération augmente la force centrifuge, et, à un moment donné, il a dû se produire le manque d'équilibre avec l'action de l'attraction, et comme conséquence, la séparation du premier anneau cosmique destiné à former la première planète, la plus lointaine; et ainsi de suite pour les autres.

« Peu à peu, dit Guillemin, l'atmosphère céleste dut abandonner ainsi une série de zones fluidiques de plus en plus rapprochées du centre, les unes et les autres se trouvant approximativement *dans le plan de l'équateur général, c'est-à-dire à l'endroit où, par la vitesse du mouvement de rotation, la force centrifuge était naturellement prépondérante.*

« Ce sont ces zones qui ont donné naissance aux planètes et aux groupes de planètes et d'astéroïdes.

« Pour qu'il en fût autrement, pour que les zones détachées de la nébuleuse eussent conservé la forme d'*anneaux* concentriques au soleil, il eût fallu qu'un équilibre continuel eût existé entre les diverses parties composantes, mais c'eût été là un grand hasard, comme le dit Laplace.

« Les *anneaux* se divisèrent, les parties les plus denses attirèrent ou s'agrégèrent les autres et formèrent de nouveaux astres ou noyaux nébuleux. Ce qu'il faut maintenant signaler, c'est que chacun d'eux a dû être animé de deux mouvements simultanés, l'un de rotation, l'autre de translation autour du centre commun.

« De plus, comme ces deux mouvements n'étaient plus que la continuation du mouvement antérieur et général, le sens de rotation resta le même que celui de tout le système et du noyau solaire.

« Les planètes ainsi formées, on comprend parfaitement comment ces nébuleuses partielles, semblables à la nébuleuse totale, ont pu donner naissance à de nouveaux corps gravitant autour de chacun d'eux : telle est l'origine des satellites.

« Laplace expliquait comment les satellites, à leur tour, même à l'état

fluidique, s'allongèrent du côté du centre de la planète : il en résulte que le mouvement de rotation eut une durée presque égale à celui de révolution. Après un certain nombre d'oscillations, ces périodes restèrent rigoureusement égales. » (1).

En somme, de même qu'il suffit d'un courant d'air froid pour concentrer les gaz aqueux, former ensuite l'eau et produire toutes les transformations que nous avons indiquées, de même aussi, le fluide universel, après une série de millions d'années et de millions de transformations, se convertit en matière.

C'est là le fait incontestable.

Cependant, si l'on considère la matière et si l'on s'imagine la ténuité fluidique, il paraît impossible que la première soit une concrétion de fluides impondérables : mais on ne conçoit pas non plus sans les connaissances scientifiques et la pratique du laboratoire que l'eau et la glace aient pour composants des gaz aussi ténus que l'hydrogène et l'oxygène, surtout si l'on tient compte de l'immense volume de gaz nécessaire pour obtenir quelques litres de liquide.

C'est que nous oublions que beaucoup des attributs actuels de la matière ne sont que relatifs à nos moyens. Sa pesanteur, sa dureté, la résistance qu'elle oppose à nos efforts, n'impliquent point nécessairement le fait tel que nous le supposons.

Il pourrait bien consister dans notre faiblesse relative, ainsi que nous avons cherché à le démontrer dans le chapitre premier.

*
* *

Reportons maintenant notre étude sur l'astre central du système.

Le soleil est une énorme masse de matière; mais jusqu'à présent on n'a pas trouvé une seule hypothèse scientifique suffisante pour expliquer les causes de sa chaleur et de sa lumière.

Doit-on les attribuer à la matière elle-même ou aux fluides impondérables auxquels nous avons attribué l'origine de la chaleur et des forces ? Le problème est aussi intéressant que grandiose ! Si nous nous hasardons humblement à en rechercher la solution, ou tout au moins une hypothèse plus acceptable que celles qui existent, c'est parce que nous pouvons appuyer nos idées, non seulement sur les connaissances scientifiques courantes, mais encore sur d'autres de spiritisme transcendantal qui nous placent dans une position avantageuse.

Mais avant d'entreprendre une tâche aussi ardue, qui nous oblige à entrer dans de profondes considérations sur l'évolution sidérale, en appuyant

(1) Selon la théorie de Laplace toutes les planètes, tous les satellites, doivent nécessairement tourner et évoluer dans le même sens, sauf une exception : les satellites d'Uranus ; mais cette exception n'est qu'apparente, car, ainsi qu'on le verra dans l'appendice, elle provient d'une illusion d'optique. (Note de l'auteur).



nos idées sur des connaissances positivement conquises par les sciences, nous devons solliciter toute l'attention du lecteur, vu l'importance capitale du sujet, si l'on tient compte du but principal que nous nous sommes proposé d'atteindre en entreprenant la publication de cet ouvrage.

Commençons par rappeler que, sans oublier la part essentielle de la chaleur latente de notre planète, c'est surtout au soleil qu'elle est redevable de sa vitalité.

Réduisant à des unités l'irradiation solaire, et calculant ensuite la part que notre monde en intercepte dans l'espace, la science trouve que cette irradiation représente encore approximativement un pouvoir égal à celui de 543.000 machines à vapeur de 400 chevaux en continuel mouvement (1).

Cette force, en se combinant avec une autre de même origine, la chaleur de la terre, maintient l'atmosphère au degré de chaleur voulu pour entretenir la vie des animaux et des végétaux, et enfin pour que les eaux puissent se maintenir dans leur état liquide. Le manque complet de l'un de ces facteurs ou l'absence de l'électricité, suffirait pour détruire l'équilibre en rendant impossible les manifestations vitales: la sensible diminution de l'un d'entre eux donnerait comme résultat un changement radical dans la forme de ces manifestations: les êtres actuels cesseraient de vivre, si ce changement était rapide ou se transformeraient en s'harmonisant avec lui, s'il était lent.

Sir John Herschell, le grand astronome, décrit ainsi l'action de la chaleur solaire: « Les rayons du soleil sont la source de presque tous les mouvements qui se produisent sur la terre. La chaleur est la cause de tous les vents et donne lieu à ces perturbations dans l'équilibre électrique de l'atmosphère, d'où proviennent les éclairs et probablement aussi le magnétisme terrestre, et les aurores polaires. Sous son influence vivifiante, les végétaux se nourrissent de matières inorganiques et servent à leur tour à alimenter l'homme et les animaux: c'est sous son influence que se sont formés aussi ces grands dépôts de charbon dont l'utilité dynamique est si importante pour les besoins de l'humanité. Sa chaleur élève l'eau des mers, la fait circuler dans l'air, favorise l'irrigation des champs et alimente les sources et les rivières. Les rayons du soleil produisent en outre tous les changements observés dans l'équilibre chimique des éléments de la nature, qui, par une série de combinaisons et de décompositions, donnent lieu à de nouveaux produits et à des transformations de matière. Il n'est rien, jusqu'à la désagrégation lente des parties solides de la terre, cause des transformations géologiques, qui ne soit dû presque entièrement, d'une part, aux effets destructeurs du vent ou de la pluie, ou aux alternatives du froid et de la chaleur; d'autre part, à l'action continue des vagues de la mer agitée par les vents engendrés sous l'influence de la radiation solaire. »

(1) *L'homme et la science aux temps présents*, par le Dr Woiletz, membre de l'Académie de médecine.



Cet éloquent paragraphe dont nous ne citons qu'une partie, l'espace nous manquant, donne une idée des prodigieux effets de la chaleur solaire, de cet immense amas de matière dont l'action puissante anime l'harmonie et la vie de notre système sidéral : il donne une idée de cette action qui, quoique paraissant complètement affranchie du pouvoir divin, est cependant régie, ainsi que les plus petits événements, par la volonté divine, et d'après des lois immuables. Tous les spirites savent cela ; mais le conflit qui a fait naître des opinions si opposées entre matérialistes et spiritualistes, ne peut être résolu à l'avantage de notre cause, tant que nous n'aurons pas démontré l'erreur de la science dans ses appréciations ou hypothèses sur la constitution de l'astre et les causes de sa chaleur.

La chaleur et la clarté du soleil sont-elles par hasard le produit du feu tel que nous le connaissons dans le monde ? S'agit-il d'un gaz incandescent qui formerait la photosphère lumineuse? Ou bien, est-ce une autre cause dont la science n'a pas encore soupçonné l'existence ?

Nous le verrons bientôt. Mais auparavant, nous devons dire que, si nous arrivons à fournir une explication plus probante que celles que l'on a données jusqu'ici à ce sujet, beaucoup de personnes, par ce seul fait, comprendront la réelle valeur des connaissances spiritistes au point de vue des progrès de la science.

Nous arriverons de cette façon à remplir notre but principal : celui de continuer la démonstration scientifique que les fluides impondérables sont les forces vives de la nature, ainsi que l'ont révélé les esprits élevés qui guidèrent la plume d'Allan Kardec.

Nous avons déjà vu que la science reconnaît nécessairement dans la chaleur et la lumière émanées du soleil, la cause des forces et de la vie qui agissent dans notre monde. Voyons maintenant ses appréciations sur cette source, d'une puissance et d'une portée si merveilleuses.

« Le soleil, selon Kirchkoff, consiste en un noyau sphérique central, liquide ou solide, d'un éclat superbe, qui donnerait par lui-même un spectre continu ou, en d'autres termes, qui émettrait toute espèce de rayons. »

Mais le faisceau de lumière que ces rayons composent doit traverser l'atmosphère solaire et si on le soumet à l'analyse spectrale, il apparaît divisé en raies caractéristiques qui indiquent la présence de substances métalliques à l'état gazeux (1).

Remarquons en passant, que la science est peu avancée sous le rapport de la constitution du soleil : « noyau excessivement brillant, liquide ou solide », pourquoi ?

On a déjà dit, et la science elle-même l'a reconnu, que l'origine des planètes est la même que celle du soleil. L'analyse spectrale a confirmé cette

(1) Cette notion est basée sur des expériences laborieuses et répétées, faites avec des matières réduites à l'état gazeux, et placées devant un foyer électrique pour être analysées par le spectroscope qui fixe ainsi définitivement les raies qu'elles projettent (Note de l'auteur).

conception grandiose de Laplace, puisqu'elle a démontré que l'atmosphère solaire contient à la fois du fer, du calcium, du magnésium, du sodium, du chrôme, du nickel, du baryum, du zinc, de l'hydrogène.

S'il en est ainsi, et si le noyau solaire est lumineux, nous devrions trouver dans le monde des matières susceptibles de produire une lumière intense quand on les soumet à la fusion, ce que l'on n'obtient pas en faisant l'expérience.

Les laves rejetées par les volcans, n'émettent pas non plus cette lumière ; nous avons donc des motifs suffisants pour ne point croire à cette clarté, génératrice de torrents de lumière projetés constamment dans l'espace.

N'étant pas d'accord sur ce point, d'autres savants ont eu recours, en conséquence, à l'idée du feu comme producteur de la lumière ; mais les calculs qu'on a fait plus tard, en prenant pour base une matière inflammable comme la houille, n'y ont pas été favorables. Tyndall dit : « Qu'en admettant que le soleil fût une masse compacte de houille, il consumerait annuellement, au diamètre actuel, une couche de 27 kilomètres d'épaisseur pour produire une chaleur égale à celle émise par cet astre ; et que, dans ce cas, sa durée n'excéderait pas 5.000 ans, en supposant qu'il existât une quantité suffisante d'oxygène pour opérer une telle combustion. »

« Le professeur Thompson déclare que si le soleil est en ignition depuis une période de 8.000 ans environ, il aurait dû avoir, au principe de cette période, un diamètre double, un pouvoir calorifique quadruple, et une masse huit fois plus considérable que l'actuelle.

« Mais, ajoute-t-il, si les produits de la combustion étaient gazeux, ils s'opposeraient en s'élevant, à l'accès de l'air froid nécessaire ; s'ils étaient solides et liquides, comme ils pourraient l'être, si le combustible était métallique, ils deviendraient un obstacle au concours des nouveaux éléments de combustion et dans les deux cas, le feu s'éteindrait. On peut donc affirmer sans crainte, qu'en de telles conditions, un foyer incandescent ne saurait durer au-delà de quelques minutes, de quelque façon que l'air et le combustible s'y prêtassent. »

C'est pour cela, dit encore Tyndall, « que si le soleil est formé de matières semblables à celles de la terre, il faut absolument qu'il ait quelque moyen de réparer ses pertes. »

En cherchant ce moyen, et tenant compte des millions d'aérolithes qui tombent annuellement sur la surface de la terre, on a supposé que le même phénomène devait se produire pour le soleil. La lumière zodiacale, dont on ignore la composition, serait peut-être, s'est-on dit, produite par d'innombrables petits astéroïdes qui tomberaient constamment sur le soleil et maintiendraient ainsi sa chaleur.

Mais le professeur Thompson, déjà cité, a démontré que, dans cette hypothèse, pour que la chute de ces matières pût suffire à maintenir le degré actuel de la température, il en résulterait une diminution de l'année terrestre, par suite de l'augmentation de la masse solaire, et qu'en ne se rap-

portant qu'aux 2.000 ans derniers, il y aurait déjà une erreur d'un huitième d'année.

Les recherches de M. Leferrier sur la révolutiou de la planète Mercure, indiquant l'existence d'une matière cosmique en circulation autour du soleil, démontrèrent l'exiguë quantité de sa masse relative.

Des calculs ultérieurs ont fait supposer que, si une partie de la chaleur solaire était due réellement à une pluie météorique, cette matière doit se trouver très près de la surface de l'astre, d'où il résulte une autre difficulté : on ne s'expliquerait plus comment les comètes, corps excessivement ténus, pourraient échapper à l'attraction de l'astre, saus perte d'énergie sensible, quand elles passent à une distance moindre de la huitième partie de son rayon.

Selon nous, il suffit de se rappeler ce qui se passe dans le monde, pour repousser cette hypothèse. Nous voyons que les exhalations en effleurant seulement les couches atmosphériques les plus ténues, à 100 lieues de la terre, s'enflamment et se gazéifient ; que les bolides, corps de même origine, s'enflamment aussi et éclatent en entrant dans l'atmosphère par suite de leur vitesse de 30 à 70 kilomètres à la seconde, et que les aérolithes qui en résultent et tombent en pluie à la surface de la terre sont d'un volume insignifiant. Si ce phénomène se produit dans notre froide atmosphère, dans celle du soleil, bolides et même des astéroïdes, en s'approchant à quelques milliers de kilomètres du noyau, seraient réduits à l'état de fusion ou de gaz, par suite des effets combinés du frottement et de la radiation.

De plus, si la chaleur augmente par la chute de corps étrangers au soleil, ces derniers devraient emprunter de la chaleur pour changer d'état, de telle sorte que l'augmentation qu'ils pourraient apporter serait faible ou nulle, puisqu'en définitive, le choc matériel violent ne saurait avoir lieu.

Si donc nous pouvons concéder quelque effet à la chute des matières cosmiques plus ou moins solides sur le soleil, cet effet se réduira principalement au maintien des zones métalliques à l'état gazeux qui entourent la véritable photosphère, et à quelque augmentation de l'astre, insignifiante en soi, malgré les nombreux millions de bolides qui tombent à sa superficie chaque année.

M. Helmholtz s'est formé une idée de la chaleur solaire qui nous plaît parce qu'elle est plus scientifique.

Il part de l'hypothèse de Laplace à laquelle les connaissances ultérieurement acquises donnent une telle apparence de vérité qu'on peut les regarder comme telle.

Il suppose, qu'à l'origine, la nébuleuse a dû être d'une extrême ténuité et que sa chaleur spécifique n'a pas dû dépasser celle de l'eau (1).

(1) Cette supposition se trouvera d'accord avec le résultat que nous donnent nos études. On verra plus loin qu'il y a une raison permettant d'affirmer que l'erreur est du côté de ceux qui partent de l'idée que la matière diffuse originaire a dû être dans un état de chaleur d'une extrême intensité (Note de l'auteur.)

Si, au commencement, la nébuleuse était d'une grande ténuité, et si sa chaleur était peu intense, elle a dû se condenser progressivement jusqu'au point qui constitue la densité actuelle du soleil. Or, Helmholtz a évalué les effets calorifiques de cette condensation à 28.000.000 de degrés centigrades. « Cette chaleur, dit-il, s'est perdue en grande partie dans l'espace pendant les longues étapes du passé ; mais la condensation, cause de sa génération, doit continuer encore par la chute virtuelle des parties superficielles du soleil vers le centre. »

Il calcule ensuite la chaleur qui pourrait se produire par la diminution du diamètre actuel de l'astre, et il trouve qu'elle suffirait à balancer les pertes de chaleur irradiée pendant deux mille ans. En calculant aussi la chaleur qui pourra encore se développer jusqu'à ce que le soleil arrive à la densité de la terre, il trouve qu'elle suffira à alimenter l'émission solaire actuelle durant 17 millions d'années.

Ces calculs sont du reste acceptés par Tyndall qui qualifie Helmholtz d'éminent physicien, de physiologue et de mathématicien. Toutefois ils ne seraient pas indispensables pour avoir la conviction que le mouvement et les frottements, opérés par la condensation d'une masse aussi considérable, doivent amener la vibration de l'éther et de l'électricité inter-moléculaire, ce qui est la cause de ce que nous appelons chaleur.

Mais laissons là la question de la chaleur du soleil, nous y reviendrons plus tard afin de nous rendre compte, s'il est possible, de l'évolution continue de l'astre jusqu'à son refroidissement. Abordons maintenant la question de la lumière que certaines personnes croient résolue avec celle de la chaleur, sans tenir compte des connaissances fournies par l'étude de sa constitution.

La chaleur, dans le faisceau de lumière solaire, est représentée par les vibrations appelées obscures parce qu'elles ne frappent pas la rétine, ce qui est démontré par les expériences de Tyndall et autres savants. Un corps peut être extrêmement chaud sans produire d'éclat ni de lumière, si ce n'est les métaux, qui ne les produisent pas du reste avec assez d'intensité pour que nous puissions nous faire une idée de la puissance de la lumière solaire. Il est donc nécessaire de chercher une autre origine à cette lumière.

La science, sur ce point, est restée à peu près stationnaire : elle s'est contentée de la simple constatation du fait.

« Il est indubitable, disent les savants, que l'entière superficie du soleil est un océan non interrompu de matières en fusion. Sur cet océan repose une atmosphère de gaz incandescents, une atmosphère de flammes ou photosphère ; mais les substances gazeuses comparées aux solides, même dans le cas d'une grande élévation de température, émettent une clarté relativement faible et transparente ; il est donc probable que la lumière blanche et éblouissante du soleil nous vient des parties les plus solides de la superficie, en traversant son atmosphère. »

Comme on le voit, on revient ainsi à la première idée de l'éclat du noyau

solaire, ce qui étant même, ne pourrait donner lieu à la lumière intense qui nous en arrive ; et quant aux flammes, on suppose l'existence du feu, dont la science elle-même reconnaît l'impossibilité dans une masse sidérale prise dans son ensemble, non seulement faute d'oxygène, qui n'apparaît pas dans l'analyse spectrale de la lumière des différents soleils, mais encore parce que, si nous considérons le nôtre, nous voyons distinctement une sphère de lumière blanche, à travers laquelle s'ouvrent passage des émanations d'hydrogène mélangées d'autres gaz, dont la clarté, la lumière et la couleur ne ressemblent pas à celles du soleil.

L'apparition du carbone est aussi postérieure à l'état de chaleur intense et de lumière astrale, comme on le verra bientôt.

M. Faye, cherchant à déterminer.soit la cause de la lumière, soit celle des taches solaires, dit (1) : « La masse entière du soleil est divisée en zones concentriques, qui diffèrent par leur température et leur pouvoir d'émission.

« Les plus centrales possèdent une chaleur si considérable, que les molécules de leur masse sont dans un état complet de désagrégation et que les actions chimiques ne peuvent s'exercer en elles.

« Dans les zones extérieures, au contraire, sous l'influence d'un refroidissement continu, la combinaison moléculaire et atomique donne naissance aux précipités, à des nuages de particules non gazeuses, susceptibles d'incandescence et dont l'ensemble forme la photosphère. Ces particules, sollicitées par la pesanteur, tombent dans le sein des zones inférieures et sont remplacées par des masses gazeuses ascendantes. »

A part l'idée scientifique bien appropriée de la division en zones, l'explication de la production de la photosphère n'est pas satisfaisante. D'abord, parce que, même en partant de l'hypothèse de l'existence de la lumière, celle-ci ne pourrait jamais être capable d'une émission semblable à celle du soleil ; ensuite, parce qu'en raison des connaissances même de la chaleur du soleil et des calculs précités, aucune matière ne saurait être actuellement en état moléculaire non gazeux dans l'*atmosphère* solaire.

M. Faye décrit, selon nous, dans ce cas, un des états transitoires de l'astre qui apparaîtront lors de son futur refroidissement.

Voyons donc comment on peut s'expliquer cette photosphère d'aussi merveilleux effets pour les planètes et la vie qu'elles soutiennent.

Il y a longtemps, déjà, que nous nous formâmes une idée à cet égard ; nous l'avons soumise au contrôle des connaissances que nous possédons sur l'électricité et elle se trouve en conformité avec elles ; et nous sommes convaincus qu'aucune autre n'expliquerait d'une manière plus satisfaisante la photosphère solaire.

Ayant acquis la certitude que le soleil est entouré d'une atmosphère dans

(1) Tyndall. *La chaleur, mode de mouvement*, page 399. Edition espagnole. Barcelone, 1885.



laquelle la présence de divers métaux est accusée par les raies du spectre de sa lumière, nous avons suivi sérieusement les résultats que donnent l'analyse de quelques-unes de ces matières, nous avons suivi avec empressement les résultats de quelques-unes en ignition et placées devant une lumière de spectre continu comme l'est celle de l'électricité, et nous avons déduit de ces observations que, s'il était possible d'entourer un grand foyer électrique par une espèce d'atmosphère semblable dans sa totalité à des métaux en fusion comme l'est celle du soleil, il est probable que le spectre de cette lumière, ainsi tamisée, donnerait le même spectre que celui de la lumière du soleil.

Le foyer de la lumière blanche, qui émane de la véritable photosphère du soleil, est si puissant que, quoi qu'il ait à traverser une aussi énorme et métallique atmosphère, nous pouvons encore le comparer à la lumière que produit l'arc voltaïque.

Il faut donc diriger nos recherches vers les connaissances qui pourraient démontrer, le plus scientifiquement possible, la production constante d'une photosphère électrique dans le soleil.

* * *

Sans jamais perdre de vue que les planètes sont composées des mêmes matières que le soleil, avec la seule différence de leur état évolutif, nous devons trouver dans les phénomènes qui se passent sur la terre quelque chose qui puisse nous donner une idée de ce qui a dû se passer dans les périodes antérieures de l'évolution.

Selon toute probabilité, nous arriverons à une heureuse explication en faisant ressortir qu'un courant électrique constant enveloppe la terre, puisque rien n'explique mieux la position de l'aiguille aimantée (1) : nous avons l'assurance qu'il existe des courants électriques continus dans le sein de la terre, dont les variations opèrent des changements sensibles à l'observation scientifique dans la température extérieure et dans les phénomènes électriques de l'atmosphère ; on dit donc avec raison que le grand réservoir de l'électricité est la terre ; l'atmosphère décharge sur elle le surplus qu'elle contient à l'occasion, par le moyen de la foudre ; il est donc indispensable que cette électricité se produise dans l'atmosphère ou que la terre émette vers l'atmosphère un courant continu, si faible ou si peu intense qu'on le suppose.

L'électricité, ainsi accumulée dans l'atmosphère, se sépare en négative et en positive, par suite du frottement des nuages portés en sens contraire par

(1) Les déviations connues et les variantes qui s'opèrent dans la direction de l'aiguille, s'expliquent plus facilement par un courant électrique superficiel ou interne, modifié sous quelques latitudes, par de petits courants variables, que par l'hypothèse de grands aimants placés exactement dans la direction des pôles, car s'il en était ainsi, les variations n'existeraient pas.



les vents, d'où résultent l'étincelle, l'éclair et la foudre qui constituent une lumière électrique passagère. Les aurores boréales, selon l'opinion générale, doivent être le résultat d'un phénomène électrique spécial ; et l'électricité joue aussi un rôle important dans les phénomènes vitaux.

Maintenant, s'il en est ainsi dans le monde, que se sera-t-il passé, il y a des millions d'années, quand la matière qui le compose était en état de fusion? La transformation que les matières semblent avoir constamment subie,a dû exiger des réactions continuelles, des combinaisons, des désagrégations ; à cela, il faut encore ajouter les condensations qui se sont opérées, tout cela avec dégagement de chaleur, et comme nous l'avons démontré en parlant du feu, avec formation d'électricité en activité, c'est-à-dire séparée en positive et en négative, et dont la cause est le frottement. D'où il résulte que l'électricité a donc dû se trouver en quantité proportionnelle au degré de chaleur de la masse, puisque les mêmes causes, quoique amoindries et s'amoindrissant encore au fur et à mesure qu'elles approchent du terme fixé par la loi d'évolution, produisent encore en petit les mêmes effets.

Avant la formation des eaux, l'atmosphère terrestre devait être d'une densité beaucoup plus grande et il devait forcément se produire en elle des mouvements continus, capables de développer une succession non interrompue d'éclairs, qui lui donnait une lumière transmissible dans l'espace, formant comme une photosphère justement placée dans une zone intermédiaire entre celle du noyau et celle de l'atmosphère extérieure. A une époque plus éloignée encore, nous devons supposer la terre comme présentant les apparences d'un petit soleil, car, nous le répétons : l'évolution doit être la même pour les matières de même origine, régies par les mêmes lois, les mêmes forces, quelques-unes identiques, quoique dans diverses périodes de création, et dont la durée doit être quelque peu proportionnée à la masse.

En étudiant la terre géologiquement, on y trouve des signes évidents de diverses périodes, que l'on reconnaît dans les montagnes de formation postérieure au refroidissement nécessaire à la formation d'une matière pouvant servir de base. Ces grandes divisions, et celles fort nombreuses qui sont intermédiaires, sont parfaitement déterminées par les matières qui les composent et prennent pour cela les noms appropriés de périodes et de couches.

Ce fait et la loi de la pesanteur nous portent à admettre avec M. Faye que, dans le noyau en fusion, les matières ont dû chercher aussi une position par zones successives et graduelles selon leur densité propre ; et si cela a lieu pour les matières en fusion, quelle raison y aurait-il pour qu'il n'en fût pas de même pour les matières gazeuses? Ce sont des métaux et, dans leurs divers états, ces matières doivent garder leur densité relative ou, tout au moins, des différences de plus ou moins grande expansion qui les maintiennent à des niveaux différents, à part des mélanges momentanés, qu'il faut supposer dans l'un comme dans l'autre cas.

Si ce que nous venons de dire et cette disposition en zones n'était pas suffisant pour convaincre de la possibilité de l'action de l'électricité, nous ne devons pas oublier qu'on peut démontrer jusqu'à l'évidence que, dans le cas d'une atmosphère beaucoup plus considérable et dense que celle qui existe actuellement, les zones supérieures ne peuvent manquer d'éprouver quelque retard dans la rotation, ce qui occasionnerait un frottement capable de produire des effets électriques continus.

Bien que nous ne puissions le constater, on ne saurait douter que c'est encore ce qui arrive dans les couches aérées les plus ténues qui, par leur raréfaction même, ne peuvent produire des effets sensibles.

Les vents alizés obéissent à des causes qui ont dû exister dans le passé, et si aujourd'hui l'attraction lunaire soulève et met en mouvement la superficie des eaux, elle a dû, dans des temps éloignés, agir sur les zones de métaux gazeux, d'où il est résulté des frottements entre elles et conséquemment une accumulation d'électricité en activité.

L'atmosphère, vu l'état gazeux des métaux et la fusion des parties superficielles du noyau, devait être continuellement parcourue par des évaporations ascendantes, des condensations supérieures descendantes, par suite des divers degrés de chaleur, cause certaine de combinaisons, de réactions et de décompositions qui, à leur tour, sont des sources de l'*accumulation de* l'électricité.

De telles transformations, de tels mouvements dans un astre des dimensions du soleil, par exemple, doivent être cause d'une formidable production d'électricité positive dans l'atmosphère et négative dans le noyau, ainsi que nous le remarquons encore dans l'état actuel de la terre, formant, en se combinant dans une zone moyenne, la photosphère qui, dans le passé, faisait du monde un petit soleil (1).

Ces mêmes causes doivent se trouver réunies dans tous les astres, dans une période de leur évolution qu'on pourrait appeler électrique.

Si ces déductions ne suffisent pas pour donner la conviction que telle est la cause de la lumière des soleils, nous pouvons dire, du moins, que cette hypothèse a pour elle plus de probabilités que celles qui, bien insignifiantes du reste, s'appuient sur le feu, les pluies d'aérolithes, ou l'atmosphère de gaz lumineux.

L'existence des soleils appelés doubles, triples, qui sont toujours dépendants d'un plus grand, autour duquel gravitent les autres, serait de nature à confirmer cette idée.

Les plus petits doivent nécessairement se refroidir plus promptement et se convertissent ensuite en autant de planètes, dont les mouvements et la vie organique, dépendront du plus grand qui constituera alors le soleil du système. (*A suivre*)

FELIPE SENILLOSA.

(1) Pendant de longs siècles, dit Flammarion, page 65, *Le monde avant la création de l'homme*, notre globe brilla, soleil lumineux, foyer de réactions chimiques puissantes, donnant naissance à des taches et à des éruptions gigantesques presque analogues à celles que nous voyons à la superficie du soleil. »

VIEILLES NOTES

(Suite.)

VI

Il existe dans la chère petite île lointaine dont j'ai toujours plaisir à parler, un lieu ravissant qui m'a fait songer souvent au paradis terrestre, alors que j'y goûtais le calme et le bonheur dans notre modeste Villa « Sans Souci » : c'est Salazie, joli bourg, dont la source thermale située à 900 mètres au-dessus de la mer, a fait la réputation et la fortune. Ce petit Eden, où l'on accède par une route aussi pittoresque qu'accidentée, qui serpente et traverse plusieurs fois la torrentueuse rivière du Mât, est posé gracieux au pied du sourcilleux diadème des trois Salazes, qui sert d'écran, de ce côté de l'île, au Piton des neiges. Ce sommet, le plus élevé de l'île, noie sa cime blanche et chenue dans l'azur d'un ciel pur, à 3.266 mètres. Presque tous les ans, en juillet et août, on aperçoit de la neige. Cette île possède toutes les latitudes qu'un voyageur peut traverser en quelques heures. En quittant la zone torride sur le littoral, vers 7 heures, il arrive à Salazie, en pleine zone tempérée, pour déjeuner, et, s'il lui plaît d'aller coucher sur le rempart de Belouve, un guide le mènera le lendemain se rafraîchir dans la neige du grand Piton... s'il y en a encore. Les créoles de la Réunion sont aussi très fiers de leur joli volcan dont le léger panache, brillante aigrette, éclaire la plupart du temps, du soir au matin, la montagne du Grand Brûlé dans les belles nuits de ce lointain... là-bas. Moins sournois et cruel que le Mont Pelé de la Martinique, que j'ai gravi aussi il y a vingt ans, le Brûlé, très souvent en travail, met l'île de la Réunion à l'abri d'un cataclysme horrible comme celui qui, le 8 mai, a anéanti Saint-Pierre et sa chère population créole.

Patience, lecteur, je reprends mon récit, mais mon cœur tenait à payer ce léger tribut d'admiration à ce petit coin de terre perdu dans les flots bleus de l'Océan Indien à qui je dois mon fils et sa mère.

Adoncque, j'étais allé passer quelques jours à Salazie pour me reposer à l'hôpital militaire, où les bonnes sœurs nous gâtaient tant, et boire un peu à la source chaude, de cette eau merveilleuse par excellence, car les malades qui montent la déguster sont en général bien portants. Ce sont, la plupart du temps, des fonctionnaires qui y vont en famille, aux vacances, ou des Mauriciens qui passent de l'île sœur à la Réunion, en quelques heures de paquebot.

Un matin que j'étais allé m'asseoir sur la terrasse fleurie de l'hôtel Cuzard, j'entendis des plaintes venir d'une chambre d'où sortit le docteur Roussel, médecin de la marine, excellent camarade autant que bon médecin. « Bon-

jour, docteur... Il y a donc des malades à Salazie, cette année? — Oui, j'en ai un là, et assez mal hypothéqué, il souffre d'une lymphangite au bras droit, il ne dort pas de la nuit, il est ici depuis huit jours, et je ne sais pas quand je le tirerai de là... Rien de plus traître que cette affection. — Quel est ce monsieur? — Un avocat de l'île Maurice, venu pour se reposer et prendre les eaux,et c'est ici qu'il a été pincé... délicieuse l'eau de la source, mais il n'en faut point abuser.— Hé bien, docteur, essayons du magnétisme, dis-je riant. — L'idée n'est pas si mauvaise, me répondit Roussel qui m'avait vu opérer à Saint-Denis, il paraît que vous avez rendu les jambes à Ducorney, ce qui a « épaté » notre grand chef, M. Beaucastel. Rien ne s'oppose à faire l'essai du magnétisme sur le bras de mon Mauricien. — Et puis, docteur, avouez que si je ne lui fais pas de bien, je ne lui ferai pas de mal... la suggestion, docteur, tout est là. » Aussitôt dit, aussitôt fait. M. Roussel me précède dans la chambre du malade,à qui il me présente comme un ami, qui a le plus grand désir de soulager les maux de son prochain, et qui, chose incroyable, a la chance de réussir neuf fois sur dix... Je ne pouvais pas trouver meilleur complice. « Permettez donc, Monsieur, dis-je au malade, que je vous fasse quelques passes. — Oh ! monsieur, faites-moi tout ce que vous voudrez, pourvu que mes douleurs cessent, il me semble que mon bras va éclater. » Et l'avocat de l'île sœur, un garçon de 30 ans environ, me livra le membre endolori, très rouge, très gonflé,sur lequel apparaissait en relief le réseau veineux. Je le lui flattai doucement, le soutenant légèrement, faisant des passes de l'épaule à la saignée jusqu'à l'extrémité des doigts. De temps en temps je laissais tomber un regard sur ses yeux et ma main droite passait sur son front. « Vous n'avez pas dormi depuis longtemps? — Depuis quatre jours à peine me suis-je assoupi une heure par jour. — Eh bien, je suis sûr que vous allez dormir, voyez-vous, la douleur du bras diminue, elle va cesser peu à peu. — Oui, je me sens mieux. — Si vous dormiez, elle pourrait disparaître. Il faut donc dormir... dormez... » Sans lutter nullement contre un sommeil réparateur qu'il attendait, M. L. ouvrit et referma les yeux, et, vingt minutes après mon entrée dans cette chambre d'hôtel, j'avais la douce satisfaction de voir sa douleur calmée,et le Dr Roussel et moi nous nous retirions, laissant l'avocat mauricien endormi. Le lendemain matin j'attendis sous la galerie de « Mamzell Rose », vieille mulâtresse héritière de l'hôtel Cuzard, le Dr Roussel,qui m'affirma que mes soins avaient amené un résultat efficace et inattendu, que le bras du défenseur de la veuve et de l'orphelin était complètement désenflé après un sommeil qui avait duré six heures la veille et toute la nuit,après que le malade eût mangé avec appétit.

Je me rendis deux fois encore auprès de M. L. et, à quatre heures du soir, moins de trente-six heures après ma première visite, le bon Dr Roussel ne



craignait pas de me déclarer que grâce au magnétisme, son malade était hors de danger, aussi m'offrait-il un certificat constatant cette cure opérée sous ses yeux.

Le Dr Roussel a dû ne pas apposer sa signature, sur la dénonciation faite par les médecins qui ont fait condamner l'année dernière à la prison et à l'amende un magnétiseur, qui n'eut d'autres méfaits à se reprocher que d'avoir guéri, gratuitement et sans prescrire d'ordonnance pharmaceutique, plusieurs de leurs malades que, très probablement, ces enfants d'Esculape ne soignaient pas à « l'œil ».

Deux jours après, mon Mauricien et moi, devenus des amis, faisions joyeusement la jolie promenade de la Mare aux poules d'eau.

La suivante histoire s'est terminée par une guérison plus complète encore, vous allez en juger, et je reconnais que bon nombre de docteurs en obtiennent d'aussi radicales. Une après-midi, j'étais à la caserne de Saint-Denis à surveiller la manœuvre de mes volontaires créoles, laquelle se faisait après les heures chaudes, lorsqu'un jeune homme, amené vers moi par l'adjudant, me supplia de venir voir son père très malade, M. Achille Boreau, très connu dans le commerce maritime. « Mais, Monsieur, je ne suis pas docteur, et n'ai nullement le droit d'aller voir un malade autrement que comme ami, et je n'ai jamais été présenté à monsieur votre père. Quel est son médecin ? — Le Dr Charles Legras, et je dois vous avouer, Monsieur le capitaine, que c'est lui qui m'envoie près de vous. » Le Dr Legras, je vous l'ai dit, avait été mon collaborateur dans la guérison de Ducorney et, chaque jour, soit au Barachois, soit au jardin, j'avais le plaisir de le rencontrer, ce causeur aimable autant qu'infatigable. « C'est bien, Monsieur, répondez au docteur que j'irai ce soir après dîner chez monsieur votre père », dis-je au fils de M. Boreau.

Comme je sortais de table, je trouvai ce jeune homme à la porte de l'hôtel, m'attendant avec une voiture. J'eus l'idée malencontreuse de passer prendre un de mes sujets, une mulâtresse de 23 ans, qui avait comme particularité, constatée chez elle par mon ami le docteur Legoller, celle de diagnostiquer très bizarrement, je l'avoue, mais très sûrement, le mal d'autrui. — En état de somnambulisme cette fille avait l'intuition du mal ressenti par celui ou celle qu'elle touchait. On aurait eu tort d'attendre d'elle qu'elle désignât par un mot scientifique, soit en grec, soit en latin, la maladie qui couchait sur son lit le patient qui l'avait appelée. Elle voyait, elle décrivait et le vieux Dr Legras — naïf aux yeux de ses confrères — l'avait écoutée plusieurs fois et s'en était loué. Nous arrivons devant une jolie villa, nous descendons, et le fils Boreau nous introduit au salon, où Mme Boreau, sa famille et le Dr Legras m'attendaient. Dupuytren, Broca ou le Dr Péan n'aurait pas trouvé l'accueil qui salua mon entrée chez ces bonnes gens. Le docteur me mit tout

bas au courant de l'état de son malade... « affaiblissement général, arrêts fréquents du cœur... rien à faire. Mais je dois vous dire, mon cher capitaine, qu'on a tant parlé de vous au pauvre M. Boreau qu'il ne cesse, depuis deux jours, de croire que si vous venez le toucher il sera guéri. — Docteur, docteur, que n'ai-je une main royale pour guérir les écrouelles, et la lèpre ! »

Sachant à quoi m'en tenir sur son client j'entrai après le docteur, suivi de ma somnambule. « Ah ! que vous êtes bon, Monsieur le capitaine, d'avoir cédé au désir d'un malade qui vous est inconnu, me dit le vieux M. Boreau en me tendant ses mains exangues et décharnées, mais on m'a dit tant de merveilles de votre pouvoir magnétique que je crois que vous seul allez me rendre la santé, c'est l'avis de mon ami le Dr Legras... n'est-ce pas docteur? — Certainement, Monsieur, je puis vous soulager en calmant un peu vos douleurs, mais il faut vous armer de patience... » Je pressai les mains du bonhomme, je touchai son front, son cœur usé, et je réussis à lui donner un léger assoupissement, après quoi je rentrai au salon sans avoir cru nécessaire de faire « usage » de ma somnambule qui s'était assise au pied du lit.

J'allais me retirer lorsque la garde-malade vint appeler Mme Boreau. Son mari s'était réveillé se plaignant et demandant encore à me voir. — Cette fois j'endormis la somnambule, à qui j'avais suggéré tout bas de dire que la guérison arriverait lentement, en continuant les bons soins, et je l'amenai doucement près du malade dont elle prit la main.

Mais la sotte innocente, au lieu de répéter ce que je désirais, se mit à hurler :

« Hélas, il est trop tard, le cœur s'affaiblit ! »

J'essayai, avec calme, de donner le change en disant, après avoir secoué et réveillé la voyante, que j'aurais envoyé au diable si j'avais connu son adresse. « En effet, il est tard ce soir, cette fille est plus lucide dans le jour ». Mais je lus sur tous les visages, et surtout sur celui du moribond, que le coup était porté. Je saluai et me retirai, maudissant le Dr Legras et mon trop bon sujet.

Deux jours après on accompagnait M. Boreau à sa dernière demeure.

Encore une autre anecdote sur le magnétisme envisagé sous son côté comique ; je vous ferai grâce du reste des guérisons opérées par ce moyen, et je reviendrai, pour la terminer, à l'histoire de mon pauvre Esope Ducorney.

Un garçon, employé de commerce et comptable, m'attendait chaque jour à l'ombre des flamboyants, dont l'ombrage protège la galerie de la caserne ; il s'asseyait, et, lorsque je sortais, me saluait d'un air piteux et triste — je ne faisais guère attention à lui, lorsqu'un jour, il vainquit sa timidité, et me dit qu'il venait chercher la guérison près de moi. Il était affligé de la crampe des écrivains, et de plus était légèrement ataxique. Son médecin fatigué de

le soigner inutilement l'avait envoyé vers moi, en lui assurant que le capitaine Dauvil le guérirait et, confiant, ce pauvre diable, affligé du nom ironique d'Hilarion, était venu me chercher à la caserne. Je le fis entrer dans mon local et l'ayant magnétisé, il écrivit couramment sans doubler ses lettres, et marcha sans cette précipitation mécanique particulière aux ataxiques. Chaque jour il venait pour sa petite consultation, et l'adjudant, à mon arrivée, me disait en souriant : « Mon capitaine, votre malade est là ». Sa ténacité aurait dû obtenir un meilleur résultat, mais la suggestion magnétique n'avait aucun effet sur sa nature sans ressort. Exaspéré de le rencontrer à ma porte comme un vrai Terme, je le renvoyai en le priant de ne plus revenir, mon pouvoir étant sans valeur pour lui. Mais, têtu comme un zèbre, il était à son poste le lendemain.

Exaspéré, je le chassai presque, avec une brutalité que j'ai eu tort de regretter, car elle eut plus d'effet que ma douceur : « Allez, fichez votre camp ailleurs, lui dis-je, vous n'êtes malade que d'imagination ; couchez-vous à l'heure des poules ; levez-vous avec les coqs, marchez et buvez de l'eau, et ne revenez plus m'importuner. »

Le piteux Hilarion fila avec une vélocité surprenante, et, comprenant que l'ordre était formel, il ne revint plus.

Je ne songeais point à lui lorsque, quelques semaines après, je le rencontrai et pus l'arrêter comme il allait se jeter à mon cou. « Je vous dois la vie, me dit-il avec une joie exubérante, je suis guéri, j'écris sans trembler, je marche sans tomber et j'ai retrouvé l'emploi que j'avais perdu. Depuis près de deux mois je suis vos prescriptions, vous en voyez le résultat — Et que faites vous donc? — Hé bien, ce que vous m'avez ordonné. Je me lève à cinq heures, je fais une promenade de 5 à 6 kilomètres, je mange bien, mais je ne bois plus que de l'eau, et à huit heures du soir je me couche ». Et, ravi, Hilarion, tout hilare, me quitta en me serrant les deux mains.

Combien de malades verraient promptement la fin de leurs maux en suivant simplement ce traitement, sans avoir recours au médecin ni au magnétiseur.

Revenons à Ducorney, à qui vous vous êtes sans doute intéressés, chers lecteurs. Il avait donc recouvré la santé par un miracle dont je vous prie de ne point m'accorder tout le mérite. Sa marche pouvait sembler baroque, mais, après être demeuré quinze ans collé à un tabouret, mon Esope se croyait une gazelle, et bien loin de soupçonner qu'il pût prêter à rire, c'est avec un semblant d'orgueil, une pointe de vanité, qu'après son travail, aux heures fraîches du soir, il prenait sa canne, coiffait son panama et descendait au square Richaud ou au Barachois. Le dimanche, il profitait du chemin de fer, qui fait aujourd'hui une ceinture à l'île, et allait avec ses sœurs faire quelque excursion vers un des jolis quartiers qui bordent le littoral

Son idée de venir en France avait germé, elle mûrissait... elle ne porta que trop vite ses fruits et, comme je m'embarquais pour Madagascar, Ducorney,tout joyeux,m'annonça qu'il avait retenu son passage pour Marseille sur le paquebot qui allait partir dans huit jours.

Mon absence dura une année... ma plume allait écrire... un siècle. Quand je revins à la Réunion, après avoir failli sombrer entre le Cap d'Ambre et Vohémar, je me rappelai Ducorney en passant devant son atelier. Son rêve s'était accompli, il avait étudié l'électricité dans une grande usine et venait de rentrer, porteur d'appareils qui, disait l'enthousiaste Esope,allaient procurer avant peu la « lumière divine » à Saint-Denis, qui n'avait connu jusque là que celle de mauvais reverbères,qui comptaient toujours sur la lune, ou de la lune, qui comptait sur les reverbères, de sorte que les Dyonisiens n'y voyaient goutte. Ducorney fit là, je l'appris plus tard, une mauvaise affaire, la force motrice demandée à la rivière de Saint-Denis étant insuffisante, et nécessitant une grosse dépense pour ouvrir une prise d'eau à deux kilomètres.

Je passai plusieurs années sans revoir Ducorney, car, après avoir déposé l'épée, pour unir mon sort à celui d'une jeune et aimable créole,je vins deux fois en France, et vécus le reste du temps sur une habitation sucrière au « Bois Rouge » ou à Salazie, à Sans Souci. Je venais donc assez rarement à Saint-Denis.

Peu de temps avant mon départ définitif de la Réunion,pour venir habiter la France avec ma femme et notre bambin de cinq ans, aujourd'hui grand lycéen de seconde, j'entrai voir Ducorney pour lui faire mes adieux — je trouvai sa sœur seule au salon—« Ah! Monsieur Dauvil,me dit-elle les larmes aux yeux,notre pauvre frère est bien malade; il nous donne de grandes inquiétudes. Montez à sa chambre, il sera si heureux de vous revoir! » Je gagna cette pièce, où l'atmosphère de la mort me saisit à la gorge... Mon pauvre Esope était assis plutôt que couché, le buste et la tête reposant sur plusieurs oreillers —« Ah! me dit-il d'une voix caverneuse,je pensais bien que vous ne me laisseriez pas mourir sans venir me revoir, vous allez me soigner, me guérir, n'est-ce pas ? » et, dans ses grands yeux brillants, sur ses joues amaigries et blêmes passa un doux sourire d'espoir.

— « Eh bien ! mon pauvre Ducorney, ça ne va donc pas, vous avez pris les fièvres? « lui dis-je comme si son mal n'était pas trop visible.— » Oh! non,ça ne va pas, si ce n'était que la fièvre je ne serais pas inquiet, mais je souffre de la poitrine, et le Dr Legras prétend que,si je ne vais pas à la montagne, je n'en ai pas pour plus de deux ou trois ans, je ne dors ni ne mange. Irai-je même deux ans ? Ah, mon cher commandant,que de fois je me suis demandé si vous m'aviez rendu un réel service en me donnant l'usage de mes jambes, et j'ai regretté souvent de n'être plus l'escargot traînant sa coquille, l'oiselet

enfermé dans sa cage, le hanneton attaché par un fil ! Alors, je n'osais pas goûter aux plaisirs que mon imagination ne concevait point,mais hélas! dès que j'en ai approché la coupe de mes lèvres,je m'en suis tout de suite grisé. Oh ! Paris, Paris ! Pourquoi ai-je voulu te connaître. Pendant l'année que j'y ai passé, j'y ai travaillé,mais je m'y suis vautré dans tous les plaisirs! J'avais beau me souvenir du conseil du sage, *uti non abuti*, j'ai vidé cent fois la coupe jusqu'à la lie, et je me suis usé en quelques mois. Mon rêve d'apporter ici l'électricité n'a pas réussi, la noire guigne m'épiait et s'est acharnée à moi depuis mon retour, j'ai voulu combattre, je n'avais plus de forces, je suis terrassé. J'ai perdu ma mère, et mon frère vient de mourir à Madagascar. J'ai dépensé ce qui me restait de ce que j'ai follement jeté dans la cuve parisienne, mes appareils électriques dorment sans travailler, je n'ai plus de goût à la photographie... Je sens que tout est fini. » Et le pauvre garçon, que j'avais vu si joyeux, versait des larmes amères qui coulaient le long de ses joues pâles.J'appelai sa sœur aînée,et,devant elle,j'endormis son frère comme un petit enfant, en lui donnant l'ordre de dormir jusqu'au soir, lui assurant qu'il s'éveillerait dispos et content. Je revins au moment de son réveil et le trouvai presque joyeux.

Je retournai chaque jour pour l'endormir et entretenir son rêve. La veille de notre départ j'allai pour la dernière fois lui serrer la main,et l'entretenir dans la pensée de sa guérison. Il était plus calme, souriant presque. — « Quand reviendrez-vous, monsieur Dauvil ? — Dans deux ou trois ans,mon ami — Tant mieux,vous me retrouverez tout-à-fait rétabli alors, je vais partir pour Cilaos dans huit jours, l'air pur de nos belles montagnes m'aura vite rendu la santé, et je redescendrai vaillant pour me remettre au travail. A votre retour,vous trouverez Saint-Denis brillamment éclairé à l'électricité, et peu à peu j'irai porter le flambeau dans tous les quartiers. Alors, vous serez fier d'Esope, n'est-ce pas! »

J'approuvai tout ce qu'il disait, cherchant encore à embellir son rêve, comme au soir les chauds rayons d'un beau soleil couchant dorent de leurs derniers feux la cime des montagnes.

Avant de le quitter il m'ouvrit bien grand ses bras décharnés,et me donna un long baiser que je lui rendis avec une émotion poignante, et je l'endormis pour la dernière fois, en lui disant de rêver qu'il reverrait la France après qu'il aurait bien travaillé à refaire fortune.

Le lendemain à quatre heures du soir nous étions, ma femme, mon fils et moi,au port de la Pointe des Galets,sur le *Pei-Ho*, qui était sous pression et allait quitter la Réunion,lorsqu'une embarcation se détachant des appontements vint droit accoster le paquebot. « Une dépêche pour le commandant Dauvil », dit le patron. Je la reçus moi-même et l'ouvris avec empressement.

Voici ce que contenait le petit bleu :

« Notre pauvre frère vient de mourir ». *Marie Ducorney.*

(*A suivre*). LÉOPOLD DAUVIL.



LA SCIENCE DES RELIGIONS

IV

COMMENTAIRES ET CONCLUSION (*suite*). (1)

Poursuivons avec placidité nos dires et attestations.

D'où sont-ils venus, d'où reviennent-ils ces Instructeurs, ces missionnaires de haute race, chargés de nous enseigner, ici-bas, ce qu'ils ont appris autrefois, sur notre terre ou sur d'autres mondes où se sont effectuées leurs premières évolutions... ? Nous le saurons plus tard.

Qu'il nous suffise aujourd'hui de savoir qu'ils sont venus, nos aînés, et que, par amour pour leurs frères, ils ont accepté, mieux encore, choisi la tâche toujours ingrate, parfois douloureuse, de prolonger, anneau par anneau, la longue chaîne des solidarités infrangibles et qui, semblables aux coureurs porte-flambeaux des anciennes Panathénées, portent, à travers les vies et les mondes, lumière, vérité, justice, amour, rattachant ainsi les uns aux autres, tous les citoyens de la céleste République universelle.

Et c'est pourquoi ces grands Etres dont les hiérarchies s'échelonnent dans le temps et dans l'espace ont reçu pour la collectivité de leurs divers groupes le nom significatif de la « Grande Fraternité ».

Ces groupes ont habité et habitent encore tels points de la terre dont la désignation varie suivant les phases successives des évolutions.

Autrefois, c'était le continent hyperboréen que l'on appelait le continent des « dieux-rois » ; plus tard, ce fut l'Atlantide dont l'histoire, d'une antiquité prodigieuse, nous est racontée, aujourd'hui, par d'étranges historiens dits « clairvoyants » ou « psychomètres » doués de pouvoirs psychiques d'une étendue extraordinaire.

Que l'on ne s'étonne point de ces choses. Les progrès des sciences occultes peuvent stupéfier les sceptiques qui se contentent d'en rire, mais émerveillent ceux qui savent que les expériences faites sur la clairvoyance confirment l'hypothèse, suivant laquelle il existe dans l'organisme humain une faculté spéciale, permettant la connaissance de faits et de choses, à travers l'espace et le temps sans le secours des sens physiques.

Mais reprenons. Ce fut à la suite de diverses catastrophes, que sombra sous les eaux, lentement et par fragments gigantesques, le grand continent de l'Atlantide. Après le premier de ces cataclysmes datant de l'époque miocène, la Grande Fraternité habita l'Egypte. Aujourd'hui elle est fixée sur les hauts plateaux de l'Asie centrale. De tous temps ont existé ces guides pré-

(1) Voir la Revue de septembre.

destinés, ces messies successifs et ils demeureront avec nous tant que notre humanité n'aura pas achevé son évolution (Dr Th. Pascal).

C'est que l'*évolution* est, en effet, le phénomène capital de la vie universelle. Il ne s'agit pas ici de l'évolution purement terrestre que rêvent les meilleurs des hommes (libres penseurs ou autres), qui aimant la justice, prêchent la pitié pour les faibles, les misérables, tous les deshérités de notre société marâtre, mais il s'agit de l'évolution générale et d'infinie durée qui, franchissant les siècles, se sert des mondes de l'espace comme de stations transitoires de développement, et dont le but est d'amener tout être vivant au maximum de vie, de spiritualité, en un mot, à la réalisation, pour chacun d'eux, du principe divin qu'il a reçu en héritage.

Ajoutons, pour compléter ce que nous avons dit des races humaines, races perfectibles, mais d'âges différents, que chacune d'elles doit arriver à posséder dans leur intégralité les caractères appropriés aux qualités spéciales qu'elle a pour mission de développer. C'est ainsi que la nôtre, qui est la cinquième dans la série anthropologique, doit parachever l'évolution de son intelligence inférieure ou analytique, par l'efflorescence de son intelligence supérieure, celle qui synthétise les diversités pour parvenir à l'*unité*. Or, nous l'avons dit, en nous associant aux conclusions d'Emile Burnouf, c'est justement l'œuvre qu'ont commencé nos ancêtres asiatiques, sous l'inspiration de tels de ces Instructeurs, dont on retrouve la trace dans toutes les traditions qui nous parlent de dieux, de demi-dieux, de rois, de héros ou de grands Initiés, dont l'œuvre se poursuit de siècle en siècle. (Ed. Schuré.)

Ce sont eux qui nous ont fait découvrir le feu, qui nous ont enseigné à nous créer des langues, à cultiver nos champs, à construire nos demeures et à édifier nos monuments. Les noms de ces êtres légendaires remplissent nos mythologies païennes ou religieuses. Or, ces mythologies que tant de gens considèrent comme des amas de fables puériles et ridicules sont, tout au contraire, des sources de renseignements précieux et suggestifs.

Elle est regrettable et de tous points anti-scientifique, l'habitude que l'on a de diviser les documents dont se composent les annales de notre race en deux séries dont l'une s'appelle *mythique*, c'est-à-dire fabuleuse et partant inacceptable, l'autre *historique* et dès lors sérieuse, véridique et digne de toute confiance, suivant l'attestation des savants officiels.

Eh bien, ces qualifications sont fausses et quelle que soit la valeur respective de ces deux sources d'informations, il ne faut plus les séparer. Toutes deux s'associent, se pénètrent et très souvent se complètent. La fable est plus qu'on ne se l'imagine la matière embryonnaire de l'histoire. Le mythe d'hier, plus ou moins symbolique et souvent incompris, peut devenir la vérité de demain. Combien de fois l'hypothèse ne s'est-elle pas transformée

en réalité? La légende flottante peut s'évaporer dans les brumes, comme elle peut, sous le nom de tradition — plus vraie que l'histoire, elle-même, au dire d'Augustin Thierry, qui s'y connaissait — prendre forme et figure, et ressusciter le passé, au bénéfice du présent, parfois même de l'avenir.

La mythologie, dit le Dr Th. Pascal, bien loin de n'être qu'un recueil de contes absurdes, n'est rien moins, au contraire, pour qui en possède la clé, qu'une histoire, qu'une science, qu'une philosophie et qu'une religion.

Aussi, est-ce avec un vif intérêt, non moins qu'avec une véritable surprise, que l'on retrouve, au milieu de certaines figures plus ou moins mythiques, sortes de fantômes créés — nous le pensions du moins — par l'imagination des poètes, des personnalités vivantes, agissantes, qui plus ou moins défigurées par la légende, n'en ont pas moins formé dans tel ou tel pays de véritables dynasties de héros, de révélateurs, de conducteurs de peuples, dont l'œuvre bienfaisante a laissé dans leur histoire les traces les plus profondes.

C'est ainsi que les égyptologues nous parlent de cinq Hermès qui ont vécu en Egypte et en Grèce, plus d'une longue série d'Enoch qui se sont succédé sous le nom de rois divins.

En Asie et ailleurs, l'on retrouve sept Manou et quatre Boudha. En Perse les Zoroastre furent plus nombreux encore, car celui dont parle Aristote ne fut vraisemblablement que le septième.

Suivant diverses traditions, Apollon est apparu dix fois, tantôt comme roi, tantôt comme incarnation divine. Cicéron énumère cinq Bacchus, tous représentants de la divinité. Les Noé, les Melchissédec, les Abraham, les Jacob, les Moïse et autres personnages légendaires, sont également gratifiés du nom de divins conducteurs.

Et tous ces délégués, en Grèce comme en Egypte, en Perse et en Asie, furent des législateurs, des inventeurs d'arts et de sciences, des initiateurs aux mystères sacrés, des fondateurs de religions, parfois des créateurs de systèmes philosophiques, depuis Orphée, poète et hiérophante, jusqu'au Trismégiste « trois fois grand », le savant universel.

C'est de race en race qu'on les voit reparaître. Aux Préadamites furent donnés les rois d'Edom, puis apparurent successivement d'autres instructeurs, sous les noms mythologiques que nous connaissons : les Uranus, les Saturne, les Jupiter, les Neptune et autres entités plus ou moins mythiques.

Xénophon nous raconte que Cyrus, à son lit de mort, remercia les « dieux » et les « héros » de l'avoir souvent instruit sur les « signes du ciel » (c'est-à-dire en astronomie). Interrogés par Hérodote, au sujet de ces guides mystérieux qui dirigent les hommes, les prêtres égyptiens lui montrèrent 345 statues colossales, ayant chacune son nom et son histoire, et lui dirent qu'elles représentaient, non seulement les dynasties humaines qui avaient commencé avec Ménès, mais encore toutes celles qui les avaient précédées, dynasties de dieux, de demi-dieux et de héros.

Ne pourrait-on pas, aux diverses preuves fournies par la mythologie, la tradition et l'histoire sur l'authenticité de ces Instructeurs de l'humanité, ajouter d'autres témoignages tirés de ce fait tout au moins étrange, que les races primitives, vraisemblablement inspirées par des intelligences extra-humaines, se sont montrées supérieures à ce qu'elles auraient dû être en apparence ?

L'on a dès longtemps constaté qu'elles ont employé des procédés que nous ignorons, mis en jeu des forces inconnues, fait des découvertes qui nous étonnent et accompli certains travaux dont l'exécution paraîtrait difficile, même à nos ouvriers si habiles et à nos ingénieurs si merveilleusement outillés. Où donc avaient-elles trouvé tout cela?

Sous la rubrique « d'arts perdus » le Dr Th. Pascal énumère quelques-uns de ces produits dont la fabrication ou les secrets de composition nous sont totalement inconnus.

Nous ne savons plus fondre le fameux acier de Damas au moyen duquel on confectionnait ces épées si prodigieusement élastiques, que l'on pouvait, sans les tordre, ni les briser, en recourber la lame jusqu'à la garde. Inconnus de nos jours, la pourpre de Tyr, le vermillon de Luxor, l'aurichalque dont se servaient les Atlantes, le verre malléable qu'on martelait comme du plomb, la pierre de Memphis, puissant anesthésique qui, appliqué, soit à la superficie du corps, soit aux organes internes, n'intoxiquait jamais le système nerveux. Perdu, le secret de fabrication de ces pierres précieuses artificielles, telles que la fameuse émeraude du vase de la cathédrale de Gênes, présentée à l'Institut par Napoléon et qui fut qualifiée de « gemme artificielle » de composition inconnue. Non moins inexplicable est la confection de ce papyrus antique, si résistant et si souple à la fois dans sa prodigieuse finesse, qu'une seule feuille renfermée dans un coffret minuscule contenait l'Illiade toute entière.

L'astronomie des anciens n'avait-elle pas atteint un degré de perfection incompréhensible, quand on songe à l'imperfection des instruments qu'avaient à leur disposition nos lointains prédécesseurs.

Pythagore et ses disciples connaissaient le mouvement de la terre autour du soleil, nous disent Aristote, Plutarque et Cicéron, et l'idée de la rotation de la terre n'est venue à Copernic qu'après avoir appris, par un passage de Cicéron, qu'Hycitus (disciple de Pythagore) avait fait allusion au mouvement diurne de notre globe.

N'est-il pas étonnant que les Platon, les Socrate, les Aristote et autres penseurs grecs aient découvert ces doctrines profondes, ces systèmes originaux auxquels les philosophes modernes ont été contraints de faire de si nombreux emprunts? Nous trouvons du reste l'explication de ce phénomène par ce fait que Platon, s'étant fait initier aux mystères des sanctuaires égyp-

tiens, y avait puisé auprès de leurs prêtres, adeptes en occultisme, les hautes notions qu'il enseignait à ses disciples, sur l'immortalité de l'âme et les mystères de l'au-delà.

De combien sont dépassées, à certains égards, nos sciences physiques par les connaissances que possédaient les prêtres, avec lesquels communiquait la Hiérarchie occulte qui dirigeait les Egyptiens. Ils connaissaient le magnétisme, le somnambulisme, guérissaient certaines maladies par le sommeil provoqué et usaient couramment des procédés de la suggestion mentale. L'occultisme constituait une des branches les plus importantes de l'enseignement réservé aux candidats à l'initiation. Il développait avec méthode les facultés transcendantales de l'âme humaine, à laquelle étaient rendues possibles la lecture de la pensée, non moins que la vue à distance — sans parler de la clairvoyance et de la divination des oracles, des sibylles et des pythonisses. Quelle figure auraient faite nos magnétiseurs et nos voyants les plus célèbres, à côté d'un Hermès ou d'un Appollonius de Tyane?

Que dire enfin de ces constructions gigantesques (murs cyclopéens, pyramides d'Egypte, ruines de Baalbeck, temple de Karnak et monuments dits mégalithiques, bien plus anciens encore) dont les blocs énormes, pesant jusqu'à 1.500 tonnes, ont été traînés, transportés à des distances considérables, puis élevés parfois à des hauteurs de plusieurs centaines de mètres? Tous ces travaux prodigieux, incompréhensibles sans l'emploi de nos puissantes machines modernes, ne témoignent-ils pas de la mise en jeu de « forces inconnues » que nous retrouverons sans doute, mais qui, pour le moment, demeurent pour nous des mystères?

Si de telles choses ont été enseignées aux hommes des plus antiques races, dont l'âge dépasse de milliers de siècles les évaluations de nos chronologies, pouvons-nous douter que ce soit des mêmes Instructeurs que leur soit venue cette doctrine religieuse et philosophique, sinon complètement formulée, du moins entrevue par les Aryas, et qui, depuis tant de siècles, éclaire comme un fanal gigantesque le chemin qu'ont suivi les générations?

Que les savants considèrent comme facile l'explication du symbolisme élémentaire, renfermée dans le culte que rendaient au Déva suprême les premiers prêtres de la famille aryenne, soit; mais il ne faut pas oublier que ces symboles, pour aussi simples qu'ils fussent de prime abord, se rattachaient aux plus hautes conceptions d'un mysticisme qui, à coup sûr, dépassait l'intelligence de ces hommes, dont l'évolution n'était encore qu'à ses débuts.

Au-dessus du modeste monticule sur lequel brûlait l'*Agni* que faisaient flamboyer les vapeurs alcooliques du *Sôma*, bien au-dessus de ces flammes matérielles, qui ne représentaient rien moins que l'union mystique de l'âme humaine avec la grande Ame de l'univers, sublime envolée de l'étin-

celle divine vers le foyer d'où elle émane... nous voyons, nous, dont les yeux voient au-delà du voile désormais entr'ouvert, nous apercevons, dans l'empyrée psychique, le sillage de tel de ces guides qui, autrefois comme aujourd'hui, jetaient, jettent encore des lueurs révélatrices sur les obscurs sentiers des hommes.

Ce sont eux, les Manou, les Bouddha, les Krishna, les Zoroastre, les Jésus, tous les Messies, tous les Christ, qui alors que les lèvres des hommes ne pouvaient encore que balbutier les premiers mots de la langue divine, firent retentir à leurs oreilles, cette parole, ce *Verbe* par excellence, ce *Logos* créateur — « chant sacré qui fait frissonner les sphères et palpiter la création vivante » ainsi que s'expriment les poètes védiques.

Le mouvement, la vie et la pensée, nous dit Emile Burnouf, ces trois phénomènes considérés dans toute leur étendue embrassent tous les phénomènes naturels sans exception, de sorte que si l'on découvrait un principe qui les expliquât, ce principe qui ne pourrait être qu'une « force » devrait donner à lui seul l'explication universelle des choses.

Eh bien, mais nous la connaissons, aujourd'hui, cette force qui régit le monde et vivifie la nature, c'est « l'esprit ». Nous savons, en outre, que si la descente de l'esprit dans la matière — ces deux pôles de la substance éternelle — fut le processus qui caractérisa les premières tentatives d'évolution des races qui nous ont précédés, le retour de la matière vers l'esprit caractérise, par contre, l'évolution ascendante qui nous est assignée.

Nous savons que l'esprit est la vibration suprême, mais que tout est vibration dans l'univers. Chaleur, lumière, magnétisme, électricité sont des vibrations de l'éther. Or, le feu est une somme de vibrations qui tantôt s'appelle lumière, tantôt s'appelle chaleur, et c'est parce que ce feu tout puissant est le moteur de la matière inerte, l'agent, le progéniteur de la vie et de la pensée, qu'il a été divinisé par les Aryas — ici-bas, sous le nom de feu terrestre; dans l'espace sous le nom de soleil ; dans le monde métaphysique, enfin, sous le nom de pensée, dont le verbe est la manifestation spirituelle.

La trilogie dont nous parlions plus haut : feu physique, feu psychique, feu métaphysique, se résout dans la combinaison des éléments de sa trinité apparente que réduit à l'*unité* la Vie, attribut de l'être, réalisation permanente de la pensée ou volonté divine.

Et la voilà l'explication que réclame la science. La voilà résolue l'énigme du grand Sphinx, dont la face pâle nous poursuit de son ironie et, de siècle en siècle, nous affole ou nous hypnotise.

Auraient-ils pu deviner tout cela, nos lointains ancêtres, simples adorateurs du feu visible ? Ne pouvant comprendre l'éblouissante réalité, n'osant aller jusqu'au bout de ce sublime rêve de lumière psychique, de lumière divine, ils se sont contentés du symbolisme élémentaire du feu matériel, seul susceptible d'être accepté par leur intelligence.

Le soleil, c'était le père ; le feu d'ici-bas, c'était le fils ; et le vent mystérieux, souffle invisible que produit la chaleur de l'espace, c'était la Psyché demi-concrète n'ayant pour rôle que d'animer les êtres dont elle est l'âme, cette âme inférieure dont parlent Socrate et Platon ; mais ce n'était pas l'Esprit, terme sublime de la création, essence du Déva supérieur, de Brâhma le suprême, de l'Etre en soi.

Remarquons, en terminant, combien multiples ont été les manifestations des diverses conceptions que l'homme s'est faites de la divinité. L'homme ne l'a jamais vue qu'au travers de sa propre individualité.

Transparaissant au-delà du prisme de son organisme sensoriel, Dieu lui semble être multiple, en ce sens que toutes les forces de la nature sont divinisées par lui, et c'est ainsi qu'est né le *polythéisme*. Vu par l'intelligence, Dieu est double, esprit et matière, et voilà de quelle conception est sorti le *dualisme*. A la raison pure, ce Dieu polymorphe paraît triple : esprit, âme et corps, et telle fut la source de la religion *trinitaire* de l'Inde, ainsi que du christianisme qui en est issu.

Perçu enfin par la conception philosophique de l'homme, faculté progressive, mais lente à évoluer, Dieu est l' « Unique » dans la synthèse absolue duquel se résument les trois principes de l'univers : l'essence, la substance et la vie, ou encore la force, le mouvement et la pensée, ou bien encore la volonté, l'amour et l'intelligence... Combien d'autres trilogies pourraient s'ajouter à celles-là et dont la triplicité n'est qu'apparente (Léon Denis).

L'homme saura-t-il jamais, non pas dire, mais seulement balbutier quelques-unes des idées confuses que lui suggère ce problème de l'être en soi qui, dans l'infini qu'il emplit, se dresse dans son écrasante majesté ? C'est de cette trinité permanente, sorte de prisme où plonge le rayon de l'unité divine, que jaillit le spectre lumineux des sept couleurs mystiques, symboles des puissances génératrices d'où émane la multiplicité des pensées-forces, des pensées-formes déversant leurs torrents de vies dans l'univers qui vibre et palpite.

Et ce n'est pas tout au fond des abîmes d'un ciel insondable et inexploré qu'il se cache, ce Dieu Père, ce Dieu Soleil qui rayonne dans l'infini.

Ecoutez ce que nous en dit le gnostique Jamblique, philosophe néo-platonicien du IVe siècle, commentant la doctrine paléosophique dont s'était inspiré Platon lui-même :

« Dieu n'est pas loin de nous. Il faut l'attendre comme nos yeux, dès l'aube, attendent que le soleil s'élance du sombre océan. Dieu ne vient pas, il ne s'en va pas, il est là et il apparaît, car c'est lui qui remplit l'univers. Les atomes sont pénétrés de son haleine ; c'est lui qui éclaire la matière et illumine le ténébreux chaos. Lui seul existe et vivifie le mirage universel.

« Tous, autrefois, nous avons reposé dans son sein, dans la lumière invi-

sible. Sur l'échelle éternelle des naissances et des morts apparentes, les âmes montent et descendent, tantôt vers lui, tantôt de lui, car toutes veulent être Dieu, toutes aspirent à remonter vers l'Unique, et ce rêve obsédant et douloureux s'accomplira, car nous reviendrons à lui, alors que tous seront Dieu et que Dieu sera dans tous.

« Et voici la nature entière qui, dans son auguste et muette mélancolie, aspire, elle aussi, vers le Soleil suprême dont elle cherche à se ressouvenir. Tout dans l'univers, les étoiles, la terre et les mers, les plantes, les animaux et les hommes sont des rêves de la nature qui songe et aspire à Dieu.

« La nature, dans sa grandiose indolence, crée les formes qui jaillissent de son sein maternel. Là-bas, dans le royaume des éternelles Mères, au sein de l'âme divine, sommeillent les graines, les idées-formes de tout ce qui a été, est et sera : le germe de l'atome et du grillon, comme aussi celui du dieu olympien. La grande Cybèle endormie ne soulève jamais la paupière, cherchant en silence, sans pouvoir le trouver, le mot de l'énigme que l'homme seul a trouvé, parce que l'âme humaine, c'est la nature éveillée qui s'apprête à voir Dieu, non plus dans un demi-sommeil, mais réellement et face à face.

« Et c'est alors que l'âme devient Dieu, ou, pour mieux dire, se rappelle que, dans la nuit des siècles qui indéfiniment se succèdent et durent, elle a été, est et sera Dieu. Telle sera notre vie, la vie de nous tous qui sommes les Olympiens ».

Voilà ce que nous savons, aujourd'hui, nous les fils et les héritiers des Aryas et c'est peut-être ce qu'ils ont eux-mêmes entrevu, pressenti ; mais cette conception transcendantale ne pouvait être suggérée à l'homme, répétons-le, que par des inspirations extra-humaines, et non comme le soutient notre auteur par « l'auto-suggestion de son cerveau, par le seul fait d'un pur et simple phénomène de psychologie ».

Certes, il y a « du divin » dans l'homme, mais ce divin, quelque inaliénable que soit cet héritage de notre race, sommeille dans notre chrysalide matérielle, et a besoin pour éclore du rayonnement du grand Soleil spirituel dont tous les astres qui roulent dans l'espace ne sont que les pâles étincelles.

Telles sont les vérités générales dont notre race a reçu communication. Aussi, que nous importent ces variations, ces éclipses, ces déformations des religions, rêves confus, tentatives ébauchées dont les savants nous racontent l'histoire ! Que nous font ces dogmes éphémères qui naissent pour mourir et dont la poussière remplit les temples où s'accumulent, sur le sang desséché des anciennes victimes expiatoires, les débris des autels à jamais renversés ?

C'est à la source même qu'il nous faut remonter.

Les géologues nous racontent que lorsque les neiges des anciens glaciers se fondent aux rayons du soleil, elles ne laissent plus à leur place que de longues traînées de roches pulvérisées recouvertes d'une couche de limon noirâtre. Ces fangeux amas de choses mortes s'appellent des moraines.

Eh bien, ce sont des moraines semblables que laissent après elles les religions qui, elles aussi, sont mortes. Formules qui n'ont plus de sens pour personne, symboles sans pensées, dogmes vides, rites démodés s'accumulent alors dans le terreau des catacombes.

Laissons-là ces épaves et regagnons les hauteurs, les cimes où les pures neiges du ciel se dressent en dômes étincelants et d'où jaillissent, de toutes parts, des sources d'eaux vives où viendront se désaltérer, tôt ou tard, les futures générations altérées de lumière, de justice, d'amour — pour tout dire en un mot, d'IDÉAL... rêve éternel, pôle attractif de toute aspiration, objectif unique de toute vie consciente, et qui n'est rien d'autre que le retour ascensionnel de l'esprit divinisé de l'homme, vers le foyer du grand Soleil d'où il est descendu... pour y remonter et y vivre, dans la plénitude de son évolution.

ED. GRIMARD.

ÊTRE LAIQUE

Être laïque, ce n'est pas limiter à l'horizon visible la pensée humaine, ni interdire à l'homme le rêve et la perpétuelle recherche de Dieu ; c'est revendiquer pour la vie présente l'effort du devoir.

Ce n'est pas vouloir violenter, ce n'est pas mépriser les consciences encore détenues dans le charme des vieilles croyances ; c'est refuser aux religions qui passent, le droit de gouverner l'humanité qui dure.

Ce n'est point haïr telle ou telle église ou toutes les églises ensemble ; c'est combattre l'esprit de haine qui souffle des religions et qui fut cause de tant de violences, de tueries et de ruines.

Être laïque, c'est ne point consentir la soumission de la raison au dogme immuable, ni l'abdication de l'esprit humain devant l'incompréhensible ; c'est ne prendre son parti d'aucune ignorance.

C'est croire que la vie vaut la peine d'être vécue, aimer cette vie, refuser la définition de la terre « vallée de larmes », ne pas admettre que les larmes soient nécessaires et bienfaisantes, ni que la souffrance soit providentielle ; c'est ne prendre son parti d'aucune misère.

Ce n'est point s'en remettre à un juge, siégeant par delà la vie, du soin de rassasier ceux qui ont faim, de réparer les injustices et de consoler ceux qui pleurent; c'est livrer bataille au nom de la justice.

Être laïque, c'est avoir trois vertus : « la charité », c'est-à-dire l'amour des hommes ; « l'espérance »,c'est-à-dire le sentiment bienfaisant qu'un jour viendra, dans la postérité lointaine,où se réaliseront les rêves de justice, de paix, de bonheur que faisaient en regardant au ciel les lointains ancêtres ; « la foi », c'est-à-dire la volonté de croire à la victorieuse utilité de l'effort perpétuel.

ERNEST LAVISSE.

De l'Académie Française, Professeur de la Faculté des lettres.

LETTRE DU TONKIN

A diverses reprises, j'ai appelé l'attention sur la nécessité d'apporter un esprit de critique de plus en plus sévère aux communications qui sont censé nous venir de l'au-delà, par l'intermédiaire des médiums écrivains, à incarnations, ou voyants. J'ai signalé les travaux de savants, — non pas seulement hostiles, mais favorables au spiritisme, et même franchement spirites, tels que Myers, en Angleterre, et G. Delanne, en France, — qui démontrent, de la façon la plus rigoureuse, la part importante que joue, dans ces messages, le facteur personnel, appelé par les uns : le subliminal, et par les autres : le subconscient. Ce facteur, en somme, n'est autre que le réveil, sous l'influence hémi-somnambulique, de nos acquits de conscience oubliés, acquis plus étendus que nous ne l'imaginions, grâce à une sensibilité de perception encore insoupçonnée chez l'être humain, jointe à l'activité de l'imagination qui les relie entre eux, de façon à leur donner le caractère de personnalités nouvelles et raisonnables. Ces faits sont indiscutables, aussi bien prouvés que les phénomènes spirites, et ne peuvent être contestés que par les ignorants. Ils démontrent, de façon à ne pas laisser l'ombre d'un doute, que l'intervention des « Esprits farceurs, menteurs, ou dans le trouble », a été admise, en général, d'une façon trop large ; qu'il faut en réduire beaucoup, et que toute cette confusion, toutes ces incohérences, tous ces mensonges, toutes ces absurdités, toutes ces contradictions — qui ont d'ailleurs fait tant de tort au spiritisme — ne sont le plus souvent que la contribution inconsciente du médium. Autrement dit, il résulte des travaux de la critique la plus sérieuse des communications spirites, que la grande majorité des personnes qui se croient médiums sont simplement ce qu'on appelle aujourd'hui « des automatistes », et que l'automatisme se mêle, même aussi, aux messages reçus par les véritables « médiums spirituels », qui sont fort rares à l'état de fidélité parfaite.

Ce n'est en aucune façon une preuve de médiumnité que d'agir mécaniquement, « malgré soi », pas plus que de dire ou d'écrire des choses qu'on ne pense pas, ou qui sont contraires à votre volonté. Le seul critérium de la médiumnité consiste dans la valeur *intellectuelle* du message, qui ne doit avoir aucune source possible dans les connaissances actuelles ou passées du médium. En un mot, ce qui distingue nettement l'automatisme de la médiumnité, c'est que, tandis que dans ce dernier cas « l'Esprit » cherche par tous les moyens possibles à se faire reconnaître, dans le premier cas, au contraire, le soi-disant Esprit reste dans le vague, ergote, ment, et finale-

ment, si on insiste, se dissipe et retourne dans la région illusoire d'où il est sorti, sans avoir fait preuve d'aucune connaissance personnelle. Il sera toujours possible, d'après les lectures, les conversations, les préoccupations habituelles d'un automatiste, de déterminer l'origine et le groupement des idées qui ont donné naissance à ces personnalités parasitaires. C'est un travail auquel ne doit jamais manquer de se livrer tout investigateur soucieux de ne pas tromper autrui.

Après avoir rappelé la nécessité de ramener à ses proportions véritables la théorie des « Esprits légers », il est aujourd'hui une autre théorie, très en faveur chez les spirites, et qu'il devient, je crois, utile de ne pas pousser à l'extrême, c'est celle qui consiste à « éclairer les Esprits souffrants », et à attribuer aux mortels la mission, — touchante incontestablement, mais combien suspecte, — de faire le bonheur des Esprits « dans les ténèbres ». On trouve ridicule que quelques prières, marmottées par un prêtre, pendant la messe, ou par les parents des défunts, qui ont rempli les formalités peu compliquées exigées pour gagner des indulgences aux âmes du Purgatoire, suffisent à libérer ces âmes des souffrances que leurs fautes leur avaient méritées ; et l'on ne s'étonnerait pas que quelques formules, quelques explications, souvent fort peu claires, dites par des Spirites, procurent aux souffrants de l'au-delà un bienfait et une lumière dont nous ne jouissons pas nous-mêmes ! Là encore, je crois que le plus souvent le subconscient des médiums se donne libre carrière ; quand on n'a pas affaire, tout simplement, je l'admets, à de mauvais plaisants de l'au-delà, qui trouvent fort amusant de se moquer des sentiments les plus respectables des âmes bien intentionnées de ce monde, et jouent la comédie des Esprits souffrants, pour se faire convertir vingt fois par mois, comme certains nègres se font administrer vingt fois le baptême, pour recevoir le petit cadeau que distribue à cette occasion le brave missionnaire.

Une lettre que nous recevons du Tonkin servira d'exemple à ces considérations. L'ami qui nous la communique, fonctionnaire supérieur lui-même au Tonkin, nous garantit de la façon la plus formelle la véracité, l'honorabilité et la sagacité de son correspondant. Cette personne, un des savants les plus éclairés de notre colonie, ne s'est rendue au spiritisme qu'après avoir épuisé toutes les explications que son scepticisme pouvait lui fournir. Lui aussi a été vaincu par la logique inflexible des faits. Malheureusement, en raison de la situation officielle de toutes les personnes citées dans cette lettre, je n'ai pas l'autorisation de donner les noms en entier. Il en sera ainsi tant que la recherche des questions les plus utiles à l'humanité sera considérée comme un signe d'affaiblissement de la mentalité. On peut avouer les pires faiblesses, mais pas celle de s'occuper de l'avenir qui nous attend tous. — Voici les passages de cette lettre qui peuvent avoir un intérêt général.

G. BÉRA.

11 juin 1902.

« Mon cher ami,

.... « Après votre départ, les réunions hebdomadaires sont tombées dans le marasme..... Toutefois, je n'ai jamais cessé de communiquer, et ces communications ont *sans cesse* été dirigées dans le sens de mon éducation. J'ai passé par des épreuves terribles, qui me tenaient des nuits entières, me laissant épuisé, éperdu, désespéré, jusqu'au moment où la voix calme de mon guide se faisait entendre, et, comme le soleil après l'orage, dissipait les nuages noirs. Ces épreuves sont, paraît-il, indispensables pour forger le jugement et le caractère, mais j'en ai subi de raides, et je sais ce que c'est que d'être forgé. J'en ai souffert physiquement au point de maigrir considérablement et de perdre l'appétit et le sommeil. Je comprends que beaucoup abandonnent ces études et ne persévèrent pas jusqu'au bout de l'initiation, car vraiment, si on ne considère pas le but suprême, il y a mille motifs pour un de tout lâcher. Mais je dois dire que mes guides me soutenaient et me réconfortaient chaque fois qu'ils me voyaient faiblir.......

« J'ai eu des enseignements personnels des plus troublants. Pendant plus de deux mois, presque chaque jour, des manifestations physiques, coups frappés dans les meubles, parfois avec violence et fréquence, des bruits de pas et de froissements autour de moi attiraient mon attention, et, chaque fois, il m'était dit qu'une âme souffrante se réclamait de moi. La communication établie me mettait en présence d'un ami, d'un parent défunt, qui accusait ses souffrances et me demandait des conseils. Vous devinez le reste. Exhortations à l'examen de conscience, contrition, etc. ; et l'âme, après avoir discuté, s'en allait, puis, deux heures après, revenait tambouriner dans mes armoires pour me marquer sa joie.. .. J'en ai eu ainsi des quantités ; j'ai eu Mme M..., le jour du remariage de son mari. Je l'ai même entendue me crier dans la tête : « M. D..., M. D... c'est atroce ! je les ai vus » tous les deux, là, à cette place où, il y a quelques mois, on avait déposé » mon cercueil ! » etc., etc...

« Au cours de ces séances consultatives d'âmes en peine, j'avais été un peu surpris,et parfois même choqué, de certaines choses, et mon attention, une fois éveillée, en avait remarqué d'autres ; il en était enfin résulté des doutes sérieux, non pas sur le phénomène, qui se produisait avec une intensité remarquable, mais sur l'identité des personnages, et sur la réalité de la scène. *Mes guides m'en faisaient des reproches* (1), mais ils n'empêchaient pas mes doutes de persister (J'eus ainsi l'occasion de convertir et

(1) C'est nous qui soulignons, car on verra que, contrairement à la foi de beaucoup de spirites, les Guides *trompaient*, tout comme les autres Esprits. G. B.



de *sauver* le P. G., entre autres !!!) Tant et si bien que j'obtins enfin, de l'Esprit S., la déclaration que *toutes les apparitions n'avaient été que des mystifications*, des épreuves ; et qu'il fallait ranger dans la même catégorie de faits les communications émouvantes de B..., du prince H..., de Mme M..., *i tutti quanti.* — Pourquoi ces mystifications? Toutes les explications qui m'ont été données se résument en ceci : « Moyen de culture (1) ». De sorte que nous devons considérer le fait même d'avoir été éclairés là-dessus, comme une indication d'avancement à la classe supérieure; nous sortons du rudiment et des fictions.....

« Autre chose, au cours d'un des hauts enseignements reçus personnellement de l'Esprit S.,il me fut fait une démonstration de la *nécessité du mal*, comme condition essentielle du *bien*, qui m'a fait, depuis lors, envisager d'une tout autre manière le mal proprement dit. L'Esprit du mal, Satan, Lucifer, Mannaman, (en annamite. G. B.) n'est pas l'antagoniste de Dieu ; il en est le ministre,l'auxiliaire le plus actif, le plus puissant. Ainsi tombe cette apparente anomalie théologique d'un Dieu tout-puissant, tenu en échec par les puissances du mal (2). Le mal est nécessaire,indispensable, pour produire ou ramener au bien, comme certaines opérations chirurgicales pour ramener la santé ! Voyez-vous quels horizons s'ouvrent sur la vie humaine? Le Mal est nécessaire,car il est la condition essentielle du Bien ! (3).

« Comme faits en dehors; matérialisation d'une main chez B..., quinze jours après une séance d'initiation chez lui, où je les avais fortement remués. Mme B..., son mari, le comte P... et le Dr J... étaient assis sous la vérandah du premier, autour d'une table. Soudain Mme B... pousse un cri, elle était vivement secouée sur sa chaise; tournant la tête au même moment pour voir qui la poussait ainsi, elle vit, sur le dossier de son fauteuil, une main « fine, blanche, très soignée, aux doigts effilés » (ce sont ses propres expressions), qui disparut aussitôt.

« A son cri et au bruit du fauteuil, le Dr J..., qui était près d'elle et qui regardait un illustré, tourna également la tête et aperçut quelque chose de blanc sur le dossier du fauteuil de Mme B... La seule pensée de chose pos-

(1) Mauvais moyen, car son premier effet est d'enlever toute confiance. G. B.

(2) C'est vrai, mais c'est au dépens du dogme religieux et spirite de la bonté et de la toute-puissance de Dieu, que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de combattre comme illogique (G. B.).

(3) La première conséquence c'est que le mal est d'origine divine et non humaine, ce qui diminue considérablement la responsabilité et la liberté de l'homme. D'ailleurs pour que l'homme puisse choisir entre le bien et le mal, il faut que le mal existe antérieurement à l'homme. Ce n'est donc pas l'homme le premier auteur du mal. Il faudra toujours en revenir au *Fatum* des anciens. Toutes les autres théories découlent de notre atavisme religieux. (G. B.)



sible qui lui vint dans la tête fut qu'un plâtras s'était détaché du plafond et était tombé sur le dossier du fauteuil, et alors il leva les yeux en l'air ; il ne vit rien, naturellement, et quand il ramena ses regards vers le fauteuil il n'aperçut plus rien. Mme B... affirme, de façon à ne laisser aucun doute, avoir vu la main *aussi vivante que possible*, et le Dr J... (un sceptique... agressif, même) affirme avoir vu quelque chose qui a disparu, ce quelque chose ayant secoué le fauteuil de Mme B... au point de lui faire pousser un cri. P. et B... n'ont entendu que le bruit; ils n'étaient pas en position pour voir, faisant face à Mme B..., alors que le docteur était à ses côtés. Huit jours après, le docteur écrivait à B... : « Je suis encore bouleversé au souvenir de ce que j'ai vu chez vous. »

« Depuis ce jour, Mme B... voit des formes se mouvoir autour d'elle, fugitives, imprécises, incomplètes, parfois. Elle se lève soudain pour recevoir un visiteur qu'elle aperçoit sous la vérandah, et quand elle est devant lui elle ne voit plus rien...

— « T... est toujours au même point, très soupçonneux, très méticuleux, n'admettant pas que le phénomène se montre aussi facilement, comme cela, sans préliminaires sacerdotaux, sans mise en scène spéciale.

(Je recommande cette étude de T..., très fine, très spirituelle, très fouillée, à la façon des *Caractères* de la Bruyère. C'est un type que nous voyons sans cesse autour de nous, type de demi-spirite, demi-savant, désorienté dans ses théories; demi-sceptique, déconcerté dans la douce béatitude de son incrédulité commode; demi-dévôt, dont l'esprit s'égare en voyant crouler le roc de ses croyances. L'étude en est prise sur le vif, et enlevée de main de maître. (G. B.)

« Il a été entraîné avec les tables tournantes à garder le silence et l'immobilité, pendant une heure parfois, sous la chaleur et les moustiques, dans une concentration terrible de la pensée, qui le faisait loucher... et cela ne venait pas toujours. Pensez donc l'accueil qu'il fait aux communications vibrantes, qui se déterminent spontanément, et qui s'étendent, et qui se développent!...

« Et il y a une chose qu'il ne pardonne pas aux Esprits, c'est de s'humaniser au point de rire parfois, et d'être gais. — Un Esprit ne devrait jamais perdre de vue qu'il est mort. — A-t-on jamais vu un mort plaisanter? Cela fait froid dans le dos. — Je plaisante et j'exagère, mais au fond, c'est bien cela. Il voit les Esprits au travers de la scène de l'enterrement, et il les tient pour des personnages horriblement tristes d'être morts. — De plus, il ne se défait pas de cette idée que les Esprits doivent être tous des demi-dieux, omniscients, et il me dit : « Tu ne me feras jamais avaler qu'un Esprit descend à ces intimes détails et se préoccupe de ces choses matérielles ! »

« Dans ces dispositions il boude, se défie, garde rancune à ce spiritisme,

qu'il voudrait autrement, et il ne fait rien pour savoir, pour voir, pour apprendre, pour se mettre en état de recevoir comme les autres.

« Et puis, il y a Dieu. On en parle trop! Il admet bien qu'il y en ait un, mais en parler autant, ça lui rappelle le collège, et ça l'indispose. Avec tout cela, il souffre beaucoup, moralement; car son fils n'est pas nommé, en dépit des promesses les plus formelles. Il est dans l'épreuve... Ah! voilà encore une chose qu'il n'admet pas, l'épreuve! Il veut un spiritisme à lui, conforme à ses idées personnelles. La science sera cela ou elle ne sera pas!... »

Croyez, mon cher ami, etc. » D... »

— Ce caractère nous rappelle celui de l'illustre Tyndall, commun à tant de savants, et si bien raconté par A. Russell Wallace lorsqu'il dit (1) :

« Si un nouveau fait était présenté à Tyndall, il le sentirait, le regarderait, le goûterait, le retournerait, le manipulerait, en mordrait un morceau, mais n'y croirait pas. »

— Et le colonel Olcott ajoute sous forme de commentaire très judicieux : « C'est un exemple du scepticisme savant; mais, après tout, c'est ce scepticisme, quand il est bien compris, qui protège le monde des faux enseignements. » Et il a bien raison. Mieux vaut écarter trois vérités qu'accepter une seule erreur. La vérité, par cela seule qu'elle est vérité, reviendra et s'imposera; l'erreur, tant qu'elle règne, empêche ce retour.

G. B.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

(*Suite*)

Cinquième séance.

Quelques jours après la séance précédente, notre jeune fille partit pour rejoindre sa famille, à Côme; et ce ne fut que trois mois plus tard qu'elle revint à Alexandrie, chez son oncle et sa tante. Alors j'eus l'occasion de faire de nouvelles investigations sur ses pouvoirs magiques et de fortifier ma conviction concernant la réalité des phénomènes constatés chez les Taverna. Je remarquai en voyant de nouveau la jeune fille, que son teint avait une belle couleur rose, et qu'elle était encore mieux que lorsque je la vis pour la première fois.

Nous reprîmes nos recherches le 25 octobre; la séance commença ce jour-là à 9 heures du soir, et finit à 11 heures. Y assistèrent : Mlle Nilda, sa tante et moi-même. En outre : Mme Adèle Invernici (femme d'un major

(1) *People of the other World*, par H. S. Olcott.

de carabiniers) et Mme Edwige Cesarani, toutes deux professeurs à l'Ecole Royale Normale pour les jeunes filles à Alexandrie.

La présence de ces dames, que Mme Maria avait invitées sur mes conseils, m'était naturellement fort utile; car leur attention et leur surveillance venaient renforcer mon contrôle direct. Elles n'étaient pas novices dans des séances de ce genre; mais elles n'étaient pas faciles à convaincre et désiraient toucher de la main les phénomènes.

M. Baudolino n'assista pas à la séance; il se tint dans une autre pièce de sa maison, tandis que nous restions enfermés dans le petit salon.

Dès que j'eus constaté la présence de la force en question, je fixai sous le guéridon, en deux fois successives, deux feuilles de papier blanc entièrement recouvertes de noir de fumée. Après que j'eus fixé la première feuille, nous formâmes le cercle, dans l'ordre suivant: 1° Mme Maria, 2° Mlle Nilda, 3° Mme Adèle, 4° Mme Edwige, 5° moi-même. Et après que la seconde feuille eut été fixée, nous gardâmes les mêmes places, sauf Mlle Nilda, que je fis passer entre les deux dames invitées.

Empreintes.

On éteint la lumière; on fait la chaîne comme de coutume, et après avoir recommandé une surveillance exacte, je demande à la force, au cas où elle serait « Giacinta », ou bien l'une ou l'autre « Marguerite », de laisser l'empreinte d'une de ses mains.

L'empreinte ne se trouva sur aucune des feuilles; mais sur toutes deux apparurent diverses traces blanches inexplicables; on eût dit une sorte de tronc en forme de 8 et une tige avec des feuilles et une corolle.

Mouvements, lévitations et coups.

Le guéridon exécuta, dans l'obscurité, des mouvements désordonnés sur le sol et dans l'air. Son animation était énergique, continue, et il me fallait même une force assez grande pour le retenir; il essayait de nous échapper et de se lancer au loin.

En descendant, il me frappa sur la pointe du pied et me fit crier de douleur.

S'étant renversé dans l'air, il se posa, à ma demande, sur la tête des dames invitées.

Après s'être redressé, il se posa également sur ma tête, qu'il enferma dans l'angle trièdre inférieur formé par ses pieds. Puis il se retourna, et s'étant penché horizontalement dans l'air, il m'emprisonna la tête entre l'angle tièdre supérieur et le plateau, sans que mes cheveux touchassent le

noir de fumée, malgré le peu d'espace. Qu'on veuille bien se rappeler les mesures du guéridon, indiquées plus haut.

Il fit encore plusieurs mouvements dans la demi-obscurité.

Nous notâmes, dans ces conditions, des grattements, de faibles coups rhythmés dans le plateau lui-même, produits à notre requête.

Message et attouchements

La cause de tous ces phénomènes se donna typtologiquement comme « Thérèse », parente de la maîtresse de maison et de Mlle Nilda.

A d'autres interrogations brèves et simples, elle donna des réponses contradictoires et peu concluantes. Et ce fut en vain que tous les assistants demandèrent que des pétales de chrysanthèmes fussent transportés sur la table, dont ils étaient éloignés de 50 centimètres.

Pendant que nous étions assis en cercle, la tante et la nièce d'abord, puis Mme Adèle, dirent qu'on leur avait touché la paume de la main d'une manière brusque et fugitive.

Conclusion.

Les deux dames professeurs, tout comme l'auteur de ces lignes, et même avec moins de difficulté encore, de même que Mmes Maria et Nilda, admirent l'authenticité absolue des mouvements anormaux du guéridon, en général, et des traces sur le noir de fumée, en particulier, considérant les faits de cette séance comme des phénomènes humainement inimitables dans les conditions où ils se réalisèrent. Les traces surtout ont une grande valeur probante, parce qu'elles se produisirent pendant que toutes les mains des assistants étaient retenues d'une manière ininterrompue dans la chaîne, et parce que ces mêmes mains, examinées immédiatement après le fait, ne portaient pas la moindre trace de noir de fumée, trace qu'il eût été d'autant plus facile de découvrir que le noir employé était celui de la flamme du pétrole, plutôt onctueux et gluant; de plus, ces traces, où l'on voit une certaine idée de dessin, montrent que l'auteur s'était servi d'un moyen des plus légers. Somme toute, il est plus logique d'admettre l'intervention d'un *quid* extraordinaire.

En ce qui regarde les attouchements, Mme Adèle seule éprouva un doute, et relativement à elle-même, parce qu'il lui sembla que la main qui la touchait sur le front était la main charnelle de Mlle Nilda. On peut faire observer qu'il pouvait s'agir d'une main également tangible, mais transcendantale.

De qui ? Voilà le problème.

Seconde séance

Les mêmes personnes qu'à la séance précédente. En outre : la femme de l'auteur et M. Giulio Gamaleri, inspecteur de la police municipale de la



ville d'Alexandrie, présenté à notre cercle par le maître de la maison. Le nouveau venu, bien que sceptique, apportait son témoignage, absolument digne de foi. La séance eut lieu le 27 octobre et dura deux heures et demie.

Les assistants n'occupèrent pas toujours les mêmes places, et tous ne se placèrent pas autour du guéridon ; les différents changements dépendirent tantôt de mes conseils, tantôt des circonstances fortuites qui se produisirent au cours de la séance.

Les phénomènes commencèrent lorsque les dames mirent leurs mains sur le guéridon. Je ne faisais pas partie de la chaîne ; j'en étais tant soit peu éloigné, et j'observais les événements, tout en donnant des recommandations pour le succès de la séance. M. Gamaleri venait pour la première fois chez les Taverna.

Typtologie et mouvements en général.

Voici quelque chose qui se produisit en pleine lumière.

Au moyen du langage convenu des coups alphabétiques frappés par le guéridon, la cause très réelle, bien que peu définie se donne spontanément une première fois, pour « Thérèse », et affirme qu'elle a été la tante de Mme Marie et la grand'mère de Mlle Nilda. — Une seconde fois, elle fait son nom et dit tout d'un coup : « N — a est aimée de tous, et aussi de quelqu'un dont je ne dirai pas le nom, si elle ne le veut pas ». On sourit de bon cœur à cette communication, mais Mlle Nilda se fâcha. Alors, la cause occulte ajoute : « Celui qui l'aime, c'est mon frère. »

Une troisième fois, la même cause se donne pour « Mozart ». Après bien des demandes de la part de tous les assistants, il déclare pouvoir écrire deux notes de musique, pour prouver son identité ; mais il ne le fait pas. Le pseudo « Mozart » était venu, paraît-il, dans un autre but. De fait, il donne à entendre qu'il veut l'obscurité, et sa demande satisfaite, il passe à un autre exercice.

Il secoue la table avec une violence extraordinaire. Elle se soulève plusieurs fois et retombe avec fracas. Parfois elle frappe des coups rythmés. C'est peut-être pour cela que la cause inconnue s'est désignée comme « Mozart ».

Transports ou apports?

Le maître de la maison introduit alors M. Gamaleri, qui, sur mon invitation, entre dans la chaîne.

On demande généralement un transport de fleurs ou de pétales sur la table, les fleurs s'en trouvant éloignées d'un mètre, dans le petit salon.

Le transport n'a pas lieu, malgré toutes nos instances.

Par contre, tout le monde remarque qu'un tout petit objet tombe sur le guéridon ; M. Gamaleri suppose, d'après le petit bruit qu'on entend, qu'il s'agit d'une pierre précieuse tombée par hasard de quelque bague. Puis

Mlle Nilda s'écrie que quelque chose est tombé dans sa poitrine. Je fais immédiatement la lumière, et l'on découvre que les objets en question ne sont autres que de petits grains de riz brillants. Il faut dire, à ce propos, que Mme Maria nous avertit alors qu'il y avait du riz dans l'armoire du petit salon. Armoire et salon étaient clos.

Pneumatographies

J'applique sous le guéridon deux feuilles de papier blanc, couvertes de noir de fumée (flamme du pétrole).

Les dames seules prennent place autour de la table, formant une chaîne bien serrée ; M. Gamaleri et moi-même nous en tenons éloignés, et près l'un de l'autre. J'éteins la lumière ; je recommande encore l'attention et le silence ; je me tiens toujours prêt à faire la lumière pour constater les faits.

(*Première application*), 10 *h*. 30

La première feuille étant placée, le guéridon s'agite vivement et d'une façon irrégulière.

Pendant cette agitation, ou immédiatement après, des traces *sui generis* se produisent. Elles sont très délicates.

Cependant elles ne présentent pas ce que j'ai demandé avec insistance à l'intelligence inconnue : un arc de cercle, un triangle, un pentagone, une figure régulière, quelque chose de significatif. Les empreintes sur la couche de noir paraissent insignifiantes, bien qu'on y puisse découvrir un semblant de figure symétrique, élégante dans son genre, et composée de quatre ou cinq lignes diverses.

***

(*Seconde application*), 11 heures. La seconde feuille placée, Mme Edwige demande de nouveau à la même intelligence d'écrire deux notes de musique et Mme Marie redemande le transport des fleurs.

Le guéridon s'agite comme précédemment, et immédiatement après des traces se produisent, traces qu'il est impossible de prendre pour des notes de musique. Avec beaucoup d'imagination, on pourrait les considérer comme des esquises de fleurs.

Lumière

En attendant que le dessinateur problématique donne des preuves de son talent, le médium dit qu'elle aperçoit une lumière sur le guéridon, et M. Gamaleri ajoute que lui aussi a vu une lumière au milieu des assistants.

Silhouette

Quatre de ces dames sont assises à la table; Mlle Nilda ne fait pas partie de leur groupe, et s'en tient éloignée, près de M. Gamaleri et de moi-même. Nous sommes de nouveau dans l'obscurité; mais nous pouvons faire instantanément la lumière. Dans ces conditions, Mme Edwige dit qu'elle voit un bras qui s'allonge sur la table, et demande si ce n'est pas celui de Mlle Nilda.

Celle-ci répond que non; et j'ajoute que peut-être ç'a été un dédoublement. Ce mot sonne mal à ses oreilles, et, craignant de se dédoubler elle-même, elle s'éloigne. Ainsi se termine la série des manifestations supra-normales de cette séance.

Conclusion

Les témoins des faits exposés ci-dessus, témoins qui avaient prêté leur concours à l'auteur, étaient nombreux, vigilants, et dignes de foi.

En raison des circonstances où se produisirent les phénomènes, les assistants, — chacun pour son propre compte, — déclarèrent sans restriction, soit pendant la séance, soit après, qu'ils considéraient ces phénomènes comme absolument authentiques.

En particulier, le phénomène des traces sur le noir de fumée leur paraît demander absolument l'intervention d'une cause intelligente et indépendante de leur volonté. Ces traces se produisirent dans l'obscurité, en même temps que l'agitation du guéridon, et pendant que l'on formait la chaîne, sous la surveillance de tous ceux qui n'en faisaient pas partie. L'auteur fut prompt comme la foudre à constater ces empreintes. Il inspecta d'ailleurs les mains des assistants, qui ne présentèrent pas la moindre trace de substance noire huileuse. Les lignes tracées sont de dimensions différentes; prises dans leur ensemble, celles de la première feuille ont à peu près 80 centimètres carrés, — et celles de la seconde environ 56. Toutes sont dessinées très légèrement; mais on constate çà et là des pressions analogues à celles que produirait l'extrémité du doigt d'un adulte, avec des lignes qui rappellent les rides de la peau.

Impossible d'admettre, dans les conditions où elles se sont produites, que l'instrument en usage ait été un doigt charnel d'un des assistants. S'est il agi d'un doigt extériorisé de Mlle Nilda, doigt qui se serait allongé ou contracté comme la tentacule d'un limaçon, et dont la substance aurait pu prendre différents degrés de solidité au point par exemple de reproduire les rainures de la peau réelle? Ou bien se serait-il agi d'un doigt appartenant au corps éthéré d'un inconnu différent des assistants? De toutes façons le psychiste peut appeler « psychographies » les signes en question.

Professeur Falcomer.

Le Spiritisme à Constantinople

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Chère et honorable Madame,

Nous avons l'honneur de vous accuser réception de votre honorable *Revue* et nous vous remercions infiniment pour l'affection et les bons sentiments que vous avez bien voulu nous témoigner

Veuillez bien croire, chère Madame, que nous nous efforcerons constamment de justifier la bonne opinion que vous avez de nous.

Depuis quelques mois, le spiritisme se répand avec un si grand succès en notre pays que déjà une partie des esprits éclairés et bien instruits s'occupe de l'étude et de la critique de la doctrine spirite.....

Nous sommes heureux d'avoir, grâce à Dieu, un excellent médium écrivain, âgé de 18 ans, auditeur au Conseil d'Etat et appartenant à une famille noble et dévote.

Il a fait ses études dans un collège, et il s'est distingué parmi ses camarades par ses qualités et par son intelligence (nous vous offrirons prochainement les portraits de notre médium et de notre chef (A. A. bey, docteur en droit, âgé de 33 ans) comme un symbole de fraternité, comme un gage d'amour).

Les expériences se faisaient, au commencement de nos travaux, par coups frappés et maintenant nous obtenons des communications par l'écriture. Nous tenions nos séances deux fois par semaine, l'une le jeudi soir et l'autre le dimanche soir.

Pendant les expériences, les communications nous étaient dictées souvent en turc; les Esprits européens les dictaient en turc, en français, ou en persan, très rarement en allemand, et quelquefois dans une langue absolument inconnue (le médium ne connaissait que le turc et le français).

La plupart des Esprits qui ont daigné, grâce à Dieu, nous visiter sont des Esprits de grands philosophes musulmans qui furent les gloires de l'Islam... Mais, nous avons causé aussi avec Voltaire, Allan Kardec, Schopenhauer, Socrate et Platon... Allan Kardec nous a dit que le spiritisme est un large chemin qui conduit à la Vérité. Il nous a dicté en même temps un intéressant article sur l'avenir du « Nouveau Soleil », dans un style très littéraire (en turc).

Nous avons eu aussi, grâce à Dieu, quelques sommeils spirituels, nous vous donnons la traduction de l'un d'eux ci-après.

Pendant les sommeils, nous avons aperçu beaucoup de merveilles. Le médium riait d'abord avec éclat, puis il pleurait souvent amèrement; il se

prosternait et commençait à remuer ses épaules. C'était le signal du commencement des questions.

Alors, notre médium évocateur (notre chef A. A. bey) commençait à questionner... Pendant cette expérience nous autres, membres de la séance, surveillions en silence et attentivement, la montre à la main,les merveilles surnaturelles. L'expérience durait, au plus, une demi-heure, la voix du médium devenait rauque.

Depuis le commencement de nos expériences spirites, nous avons été témoins d'une série de faits étranges. Pendant les séances et dans les moments de réunion nous sentions de douces odeurs de parfum autour de nous. Elles nous suivaient toujours, même dans la rue, dans les promenades, dans des lieux solitaires. Cette odeur spirituelle était le signe incontestable (*sic*) de la présence et de l'affection des Purs Esprits.

Nous rédigeons en ce moment un livre intitulé : « Dialogue des Morts ». Il renfermera toutes nos communications avec les Esprits. Nous espérons que cet ouvrage aura une grande influence parmi nos concitoyens.

Nous écrivons aussi un « Livre de morale » composé des conseils et des ordres spirituels.

Malheureusement, malgré tous nos efforts et tous ces succès, nous n'avons pas encore obtenu un résultat décisif pour la partie philosophique et dogmatique.

On nous a ordonné de nous soumettre d'une façon absolue, dans ces moments de crise, aux prescriptions des éternelles lois de notre Saint Coran.

Nous ajoutons aussi que le résultat de nos entretiens spiritiques ne nous a rien confirmé sur la vérité de la réincarnation (1)... Par conséquent, nous nous excusons de ne pas croire cette loi pour le moment.

Dans l'espoir de conserver votre affection, nous avons l'honneur de saluer, au nom du spiritisme, tous nos Frères de France et de les prier de vouloir bien accepter notre fraternité.

(A. A.). (S. D.). (A. F.). (M. S.). (M. F.).

Deuxième sommeil.

Le soir du jeudi, 11 redjeb 1319 de l'Hégire.

De 2 h. 10 à 2 h. 35.

D. L'espace est-il sans bornes?

R. Rien ne finit... Tout est infini.

D. Les étoiles fixes forment-elles vraiment des constellations?

R. C'est de la pure illusion.

D. Y a-t-il des étoiles absolument fixes?

R. Non! Toute la Nature est en mouvement perpétuel... L'univers entier tourne autour d'un point que je ne puis apercevoir... Ce point paraît fixe.

(1) A noter qu'ils ont eu Allan Kardec comme communiquant.



D. Y a-t-il le vide absolu?

R. Non... Tout l'espace est rempli d'éther, de matière cosmique.

D. Pouvez-vous nous donner une idée sur la nature de l'éther?

R. L'éther est une création initiale qui occupe tout l'infini et qui chasse le vide absolu.

D. Les étoiles, les autres soleils ont-ils leur système planétaire?

R. Oui, chacun d'eux forme un système, un monde particulier.

D. Qui est le diable?

R. Un mauvais Esprit, une créature spirituelle.

D. Quelle est la conséquence de la guerre anglo-boër? Les prédictions spirites sont-elles vraies?

R. Oui. — Les Anglais devront évacuer l'Egypte dans une dizaine d'années

D. Quel sera l'avenir de notre société humaine?

R. Très bon. L'humanité terrestre traversera une longue crise, puis la lumière de vérité se répandra partout, et le monde entier s'unira en une seule nation.

D. Voyez-vous notre Grand Prophète?

R. Je ne le puis.

D. Apercevez-vous le monde des Esprits?

R. Oui. J'y vois tout ce qu'il y a dans le monde. Le bien et le mal, la vertu et le vice, tout y existe. Chaque chose a pris une forme spirituelle et semi-matérielle.

D. Voyez-vous I... (1).

R. Oui, il me tient la main! Il est auprès de moi.

D. Est-il heureux?

R. Naturellement.

D. Voudrait-il revenir sur la terre, si cela était possible?

R. Jamais, jamais, jamais...

(A ce moment le médium s'est éveillé en se frottant le front. Il paraissait souffrir. Après quelques minutes il s'endormit de nouveau.)

D. Que voyez-vous?

R. Voilà Vénus! Il y a ici des créatures intelligentes.

D. Comment sont-elles?

R. Je ne puis l'expliquer. Elles ne ressemblent point aux hommes. Ces créatures n'ont pas de pieds.

D. Ont-elles un langage?

R. Non. Elles peuvent comprendre leurs pensées par le regard.

D. Voyez-vous s'il y a des hommes et des femmes?

(1) I... est mon père qui est mort l'année passée. A. F

R. Non.

D. Ont-elles une religion?

R. Naturellement.

D. Ont-elles des prophètes?

R. Elles n'ont pas besoin de prophètes.

D. Qui est le plus grand parmi les habitants de cette planète?

R. Chemroï.

D. Sont-ils sujets à la mort, à la récompense et à la peine?

R. Certainement, mais il n'y a pas de peine pour eux. Ils jouiront plutôt du bonheur, ce sont des créatures élevées

D. Nous connaissent-ils?

R. Non.

D. Parlez-leur de nous.

R. Je ne puis.

D. Voyez-vous le corps éthéré de notre sultan ?

R. Oui... très bien, très bien...

D. Ressemble-t-il aux Purs Esprits?

R. Il est beaucoup plus élevé que les Purs Esprits.

D. Quand mourra-t-il?

R. Son corps éthéré désire qu'il vienne promptement.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'il est Sublime, Grand et Pur.

D. Allez en Afganistan. Entrez au palais de l'émir (1).

R. J'y vais...

(En ce moment le médium s'est éveillé.)

— La lettre et la communication qui précèdent nous ont paru mériter d'être reproduites, parce qu'elles montrent que les phénomènes de la médiumnité ont un caractère bien général en tous pays, ce qui prouve l'unité de la cause qui les produit. Mais nous regrettons que nos amis aient choisi, parmi les communications spirites qu'ils ont pu recevoir, une communication purement somnambulique. En effet, le dialogue témoigne très clairement que l'esprit du médium seul est intervenu dans les réponses, et l'on peut juger même qu'il est sous l'influence d'une forte autosugestion quand il nous décrit, comme un esprit sublime, l'auteur des atrocités commises en Arménie, et qui ont coûté la vie à 300.000 créatures humaines innocentes, dans les conditions que toute l'Europe a apprises avec horreur. (*Note de la rédaction.*)

---

(1) L'émir était déjà mort.

LA FORME DES ESPRITS

Ce chapitre est le dernier de toute une longue étude, entreprise par le philosophe californien bien connu Ch. Dawbarn, et publiée dans plusieurs journaux américains. Nous regrettons de ne pouvoir donner, faute de place, tout ce travail, plein d'aperçus où la nouveauté et l'ingéniosité ne le cèdent qu'à la profondeur du raisonnement.

Il est de la plus grande importance de ne pas perdre de vue le fait que, quand un mortel et un Esprit viennent en contact, ni l'un ni l'autre ne sont en possession de leurs facultés normales. L'écrivain regarde ce fait comme absolument évident, et pense qu'il sera accepté immédiatement par quiconque étudie la vie intérieure. Supposons que nous jetions les yeux sur la sixième page de ce bon vieux « Banner of Light », page consacrée depuis longtemps aux « Esprits qui reviennent ». Les communications sont données par un Esprit qui se sert des lèvres d'un mortel. Ecoutons-le parler :

« Je vois l'Esprit d'une femme d'environ 35 ans, elle est brune, les cheveux très foncés. Le suivant est un vieillard, petit et trapu. Ses cheveux sont blancs comme neige. Voici une fillette d'environ 13 ans, yeux bleus, cheveux bruns, peau fine ; trop fine pour être bien portante. Un autre Esprit se présente. Il a un air d'autorité. C'était une maîtresse. La suivante est une chère vieille dame d'environ 70 ans. Vient ensuite une jeune femme. Elle paraît bien seule... etc., etc. »

Quelques-uns reviennent avec des difformités physiques, et il est probable que l'on compte cela comme des preuves particulièrement bonnes.

Ces descriptions sont empruntées à un numéro du journal qui est maintenant sur ma table, et cela prouve absolument pour le penseur que l'Esprit qui parle par les lèvres du médium dit ce qu'on lui dit de dire, ou voit les images que le pouvoir créateur de la volonté place devant lui. On ne prétend pas que l'Esprit de ce malheureux estropié se promène dans sa nouvelle vie avec un pied perclus, ou que le vieillard à cheveux blancs porte ses boucles argentées dans l'au-delà. Ce retour des Esprits ne prouve pas que la douce enfant possède encore une peau fine, « trop fine pour être bien portante. » La maîtresse d'école de la terre n'emporte pas dans l'éternité son air d'autorité. Les Esprits qui reviennent présentent ces formes et ces scènes aux mortels pour leur apprendre leurs leçons, ce que, pour la plupart, ils ont omis de faire. En d'autres termes, ces communications ne prouvent à aucun degré l'évidence de la forme des Esprits, pas plus qu'elles ne donnent des détails corrects sur les expériences, dans leur nouvelle vie, des Esprits qui viennent

nous visiter. Car, nous le répétons, mortels et Esprits sont dans une condition anormale.

Le chercheur se dira ici que cette preuve est seulement négative, et ne démontre pas que les Esprits ne possèdent pas la même forme que l'homme sur la terre. Les voyants affirment positivement que la forme humaine s'échappe du corps mortel à la mort. Souvenons-nous que les voyants sont eux-mêmes des anormaux, suggestionnés par leur souvenir normal, et tournons-nous vers la science, c'est-à-dire vers les faits démontrés, et voyons ce qu'ils ont à nous dire sur cette question de la forme des Esprits.

Notre petite terre appartient à une famille de planètes guidées et dirigées par un patriarche, le soleil. Ces filles du soleil sont faites de la même matière que leur père, mais diffèrent grandement en densité, depuis le dur petit Mercure, jusqu'aux planètes lointaines qui ne sont guère qu'une vapeur congelée. L'homme s'enfoncerait jusqu'au cou à chacun des pas qu'il essaierait de faire à la surface de Jupiter. Sur une planète il n'aurait peut-être que trois pieds de haut, et sur une autre il deviendrait un géant de trente pieds. Bien certainement si nous essayons de nous imaginer, comme d'autres l'ont fait, que nos amis morts sont devenus les habitants d'une autre planète, il faudrait qu'ils aient une forme que nous ne reconnaîtrions pas s'ils revenaient sur terre comme « Revenants ». Et cette forme serait déterminée pour eux par les conditions de leur nouvel entourage, et pourrait comporter des organes bien différents de tout ce que nous pouvons concevoir. Ils auraient probablement une forme inconnue sur la terre. Cela est évident pour le dernier écolier qui apprend sa leçon d'astronomie sur les densités des planètes et des soleils. Partant de ces faits bien connus, appliquons-les aux Esprits dans leur nouvelle vie.

Tout ce qui appartenait à la terre chez notre vieil ami reste dans le corps. La forme est là, dans tous ses détails. C'est la leçon d'anatomie et de physiologie. Ce qui est parti n'est plus soumis aux conditions de la vie terrestre, sauf dans le cas de ce qu'on appelle « les Esprits liés à la terre ». L'Esprit retenu en ce monde par son attraction prendra nécessairement la forme que sa condition exige. Dans ce cas, la vision du voyant peut retracer une forme existant actuellement, parce que l'Esprit, étant encore de la terre, la forme est terrestre. Mais ces conditions ne peuvent affecter la forme de l'Esprit qui a laissé derrière lui la vieille attraction terrestre. Le lecteur a-t-il réfléchi que l'attraction, comme nous le savons, conduit à la forme globulaire, ou au moins produit cette forme dans une réunion d'unités moléculaires ? Il y a toujours un noyau central vers lequel toutes les particules sont attirées, et subissent son influence, en proportion de leur éloignement de ce centre. Toute saillie n'est que temporaire.

Prenez par exemple la petite amœba (infusoire globulaire). Veut-elle

avancer ou saisir sa proie ? Elle se fabrique un pied ou une main temporaires, et, aussitôt que ce membre a accompli son office, il est ramené au centre par l'attraction. Toute saillie, que nous l'appelions aile, main, pied, ou organe spécial, n'est, comme pour l'amœba, que l'effet temporaire d'une impulsion temporaire. La question de sa durée n'est rien au regard de l'éternité. La montagne elle-même n'est qu'une saillie temporaire de la terre. Elle s'efface lentement et retourne au niveau primitif. Ainsi la main et le pied, et la forme irrégulière que nous appelons humaine, peuvent se maintenir pendant quelques secondes de l'éternité, rarement plus d'un millier de mois, et alors, comme pour l'amœba, la nature les force à disparaître.

C'est cette loi de la nature, ramenant toute forme vers un centre, que nous appelons gravitation. Toute forme sur la planète est en réalité une saillie, comme la montagne, elle sera ramenée au niveau par la puissante force de l'attraction. C'est là un argument irréfutable, démontrant au chercheur que la « divine forme humaine », comme on l'appelle, ne peut être que temporaire, que nous comptions sa durée par heures ou par siècles.

Voyons maintenant par un autre exemple si les manifestations de l'intelligence sont limitées par notre forme terrestre. Il y a une drogue appelée « haschich » qui a pour effet de nous affranchir d'une façon merveilleuse de ces limites pendant une heure. Subitement, et ordinairement deux ou trois heures après en avoir pris, on perd tout sentiment de temps et d'espace. La chambre où l'on se trouve s'éloigne à un mille. Chaque pas que l'on fait semble fait avec des bottes de sept lieues. On distingue à 100 mètres les feuilles d'un arbre avec leur fin tissu. Tous les incidents de l'existence, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, traversent le cerveau dans l'espace d'un éclair. Par le fait, dans cette courte expérience, on jouit de l'émancipation presque complète des bornes qui assujettissent nos conditions terrestres. C'est une expérience dangereuse, et ceux qui s'y adonnent perdent rapidement toute relation avec la terre, et leur corps finit par être agitée de tremblements continuels.

Si tel est l'effet d'une simple drogue, ceux qui connaissent la puissance de l'esprit comprendront qu'on peut arriver à un résultat semblable en utilisant cette dernière force. Mais d'après les expériences de l'écrivain, quelques secondes sont tout ce que les organes mortels peuvent permettre à l'émancipation de l'esprit, après quoi le cerveau devient confus et la terre réclame son bien. La leçon est terrifiante. L'homme mortel est le produit d'une énergie qui limite plutôt qu'elle n'étend. Sa forme est le résultat de l'union de l'intelligence, de l'énergie et de la substance, forcées à s'harmoniser avec la petite planète que nous habitons. Il voit, il entend, il touche autant que la planète le lui permet, pas davantage. Psychiquement, il ne peut s'affranchir de cette servitude. Il peut fabriquer des instruments de bois ou

de métal, qui seront plus capables que lui de voyager dans le monde extérieur ou intérieur, car sa forme à lui doit rester entièrement en harmonie avec la planète. Il ne peut voir, entendre ou sentir jusqu'aux limites du haschich, parce que son corps mortel ne peut supporter cette tension et rester en harmonie avec la planète.

Revenons en arrière un moment et demandons-nous ce qui se passe sous l'influence du haschich ? Cette drogue n'a pas de pouvoir créateur. L'intelligence a seulement acquis un instant une vue intérieure et extérieure qui n'est pas celle de l'enfant normal de la terre. L'homme n'a pas plus d'intelligence qu'auparavant, mais les pouvoirs de sa vue, de son ouïe, de son cerveau ont brisé les liens qui la retenaient dans les limites de la forme, elle-même imposée par la planète. Cela ne peut durer, parce que la planète domine absolument cette forme. Cette expérience est celle d'une amœba humaine qui pendant un court instant, projetterait un nouveau pied. Elle a fait un pas, et le pied se résorbe immédiatement. La vue d'un petit détail dans un édifice, à un mille de là, est aussi anormale que la vue de toute une vie dans une minute. Tout cela doit revenir au niveau normal, et au plus vite, sous peine de voir la forme périr et se désintégrer.

Ainsi la limite de nos sens dans la vie terrestre est un effet de notre forme mortelle, produite elle-même par les bornes de notre planète. Et pourtant celui qui croit au retour des esprits, croit en général, et voudrait faire croire aux autres, que cet effet se continue après que la forme mortelle a été ramenée à ses unités. Certainement jamais l'ignorance n'a émis une prétention plus antiscientifique. J'ai dit que l'intelligence que nous appelons l'Homme a un centre intérieur, existant actuellement, largement indépendant de la vie terrestre. Je remarque que le professeur Lodge, le savant présideut de la S. P. R. croit aussi, dans le brillant discours qu'il vient de prononcer, qu'une partie de l'homme seulement est présente dans sa vie terrestre. Nous avons appelé ce centre interne « le moi aural » pour le distinguer de cette caricature qu'on appelle « l'homme subjectif ». On a vu que par soi-même il n'a pas de forme que nous puissions exprimer actuellement. D'après son pouvoir de rayonnement tout ce que nous pouvons concevoir de lui est la forme globulaire. Quand la mort a brisé le lien qui l'attache à la terre, nous n'avons que nos expériences du retour des esprits pour nous faire une idée de la forme de l'homme, après sa séparation des attractions et des bornes terrestres. Et nous avons fait un beau gâchis, aidés, i faut bien le reconnaître, par une égale ignorance de la part de nos visiteurs spirituels. Ces visiteurs sont eux-mêmes, non seulement dans un état anormal comme Esprits, mais il est probable qu'ils ne jouissent que d'une partie de leur humanité. Quand ils reviennent, c'est toujours pour essayer de reprendre quelque chose de leur moi terrestre. L'amateur de haschich de

cette vie ne peut nous parler intelligemment de l'extension de ses sens. S'il essaie de le faire, on le conduit dans un asile de fous, et quand il meurt, qu'il le veuille on non, son plus proche parent revendique sa succession. L'Esprit est même plus mal loti que l'amateur de haschish, car ses nouvelles sensations sont encore plus anormales.

Le fait qui nous frappe absolument par sa certitude, c'est que l'intelligence est amoindrie dans ses manifestations par la planète, et, quand la mort vient la délivrer, il est absurde de supposer que l'influence de la planète puisse continuer, sauf sur ceux qui restent sur le seuil. Si l'esprit de l'homme passe sur quelque autre planète, les conditions de ce monde lui imposeront nécessairement une nouvelle forme. Si cette nouvelle demeure est, comme on le dit, sur quelque vaste plan céleste, alors des conditions qui nous sont entièrement inconnues permettront à l'intelligence d'avoir une forme et des manifestations dont nous ne pouvons avoir aucune idée. En outre, nous devons nous souvenir que, partout et toujours l'intelligence se manifeste dans une forme physique, parce que toute réunion d'unités donne lieu à ce que nous appelons la matière physique. La seule différence pour nous entre le visible et l'invisible, le concevable et l'inconcevable, pour nos sens mortels, n'est qu'une question de vibration.

Quelques personnes semblent s'imaginer que l'homme a un centre, appelé l'âme, indépendant de toutes les lois. Quand j'étais petit garçon on me donna une boîte, de la grosseur d'un œuf, qui contenait une boîte semblable à l'intérieur. A mon étonnement j'en trouvai une autre semblable dans la deuxième, puis une autre dans la troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, en ouvrant la plus petite et dernière, je trouvai un pois. Ce pois représente bien ce mystérieux rien, ce noyau que les théologiens et leurs imitateurs persistent à imaginer comme l'âme de l'homme. C'est quelque chose, disent-ils, qui est si indépendant des lois de la nature, que ce n'est pas même une unité. Pourtant, ils pensent, peu logiquement, que c'est une partie de la divinité, oubliant que toute partie peut être divisée en plus petites parties. La science nous a libérés de l'obligation d'imaginer une semblable âme centrale à l'homme. Même une telle âme devrait être composée d'intelligence, de substance et d'énergie, sans plus ni moins. L'unité est déjà ainsi constituée, donc l'unité est la seule âme possible connue dans la nature. Sa forme consiste dans des associations moléculaires sous l'influence des conditions de la planète. Ces associations changent sans cesse. L'unité seule reste sans changement, et sans forme que nos esprits moléculaires puissent concevoir. Les mêmes unités qui se manifestent dans l'intelligence du cristal de la glace peuvent changer leur mouvement, et nous les appellerons de l'eau — dont les 7/8 de nos corps actuels sont composés. Une autre modification du mouvement, et ces unités sont passées hors de la



perception de nos sens. Ce n'est plus le cristal, ni l'eau planétaire, mais le mélange gazeux qui permettra à l'intelligence une manifestation telle que les expériences du haschich n'en donnent qu'une faible idée. Là nous nous arrêtons, parce que *dans ces conditions*, l'intelligence ne peut plus donner la main aux mortels.

Il faut qu'elle devienne anormale, et, comme la vapeur qui se change en eau pour que nous la voyons, l'intelligence doit changer sa forme pour se rencontrer avec l'homme terrestre. Et le sensitif doit, de son côté, éprouver un changement presque aussi grand que s'il quittait définitivement sa sa forme visible. Tout au moins y a-t-il toujours quelque chose qui place le pauvre sensitif sur le bord de cet abîme. Jusqu'à une certaine limite cela s'appelle du génie, au-delà les médecins qualifient cela de folie. Dans les deux cas c'est l'intelligence qui se manifeste du mieux qu'elle peut dans la forme humaine. Quand l'intelligence revient, comme Esprit-revenant, elle se construit quelquefois une forme qui, naturellement, est celle de la planète où elle revient. Mais le plus souvent elle se contente de faire vibrer un cerveau humain aussi près que possible de ses possibilités. Si ce « retour » provient de notre moi aural, nous l'appelons médiumnité voyante, auditive ou psychométrie. Si ce « retour » vient de l'invisible où les morts vivent, nous appelons cette manifestation « un guide ». Dans tous les cas, c'est un échange télépathique de pensées entre un esprit et un autre. Mais l'intelligence qui rentre ainsi dans la vie terrestre pour une simple visite porte toujours des vêtements de bonne compagnie, coupés suivant le patron des tailleurs de la terre. Le visiteur peut faire briller et miroiter son imagination poétique, mais il faut qu'il redevienne terrestre. Ses récits d'Esprit prendront des formes terrestres et porteront des vêtements terrestres, parce que c'est une nécessité. Et vous pourrez toujours amener votre « moi aural » ou celui de votre visiteur spirituel à exprimer des absurdités. Par le fait, il est soumis à votre suggestion jusqu'à ce qu'il devienne à la fin ce que vous voulez qu'il soit.

Le lecteur doit comprendre maintenant que, lui et moi, nous ne savons rien et nous ne pouvons rien deviner de la forme sous laquelle vit l'intelligence après la mort. Nous comprenons qu'elle puisse garder son ancienne forme aussi longtemps qu'elle sera dominée par cette planète. Mais aussitôt qu'elle sera délivrée de la vie terrestre, elle doit à ses nouvelles conditions de revêtir une nouvelle forme, une forme que nous n'avons aucun moyen d'évaluer en livres et en pouces de nos mesures terrestres. Elle peut avoir, ou n'avoir pas, nos membres et nos cerveaux, copiés sur ceux des singes. Nous n'en savons rien. Mais, suivant toutes probabilités, l'intelligence doit acquérir des pouvoirs de manifestation qui font sourire, si on les compare à nos sens actuels; elle doit réaliser une plénitude d'humanité, comprenant, non pas

quelques sens limités, mais toutes les capacités dont les plus merveilleux instruments inventés et employés par les savants peuvent nous donner idée.

Mais il est évident que la forme qui deviendra l'instrument de l'intelligence sera déterminée par elle suivant les conditions de sa nouvelle vie et ne sera pas une copie de la nôtre. Sur ce, je peux conclure en prédisant que cette forme d'Esprit restera toujours inconnue aux mortels.

CHARLES DAWBARN
Trad. par G. BÉRA

ED. GRIMARD

Devant les œuvres du merveilleux écrivain Ed. Grimard, une certaine appréhension, le doute de soi, paralyse un peu l'élan qui nous a poussée à essayer de traduire le sentiment d'admiration que fait lever, en nous, son prodigieux talent.

La tâche est malaisée; nous ne nous le dissimulons point... et si le cri, poussé ici, n'atteint pas la vibrance d'un retentissant clairon, nous aurons, du moins, fait de notre mieux, pour que la *note* en soit juste.

Dans cette Revue, où notre éminent collaborateur signe de si superbes pages, la considération à laquelle il a droit lui est pleinement acquise; mais notre vœu serait que l'admiration qu'il nous inspire, franchissant les frontières de notre publication, allât éveiller, en des cœurs lointains, les échos des nobles pensées que l'auteur d'*Une échappée sur l'Infini* a semées au cours de cet ouvrage, et dans cette œuvre incomparable : *La famille Hernadec* qui vient de paraître en un volume (1).

Dans un précédent article (2), nous parlions de l'immoralité dont se font une loi, aujourd'hui, la plupart des romanciers à la mode.

Il semble que leur cerveau ne peut évoluer en dehors de l'ordure en laquelle ils se complaisent à chercher *un frisson nouveau.*

Ce frisson, mis aux sauces les plus pimentées de l'Adultère et de l'Inceste, ne secoue même plus les lecteurs les plus pervers : il n'excite plus que le vomissement.

Pourtant que de chefs-d'œuvre à faire éclore dans ce domaine du roman, si vaste, offrant des ressources multiples, un champ illimité aux semeurs de la « bonne parole ».

Ed. Grimard, dans *La Famille Hernadec*, vient de nous montrer ce que

(1) Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques. 2 fr. 50.
(2) Lumignons et flambeaux. Numéro de septembre.



peut y réaliser un esprit supérieur dont l'idéal est le relèvement moral de ses frères en humanité.

Balzac, ce génie visionnaire, a été tenté par le roman spiritualiste. Ce qu'il a écrit, dans *Louis Lambert*, sur le secret des différentes zones morales, et de l'inégalité des conditions; l'appel qu'il lance vers une *personnalité* qui doit orienter la grande bataille des idées nouvelles vers une connaissance rationnelle de Dieu, ne fait-il pas surgir devant notre pensée la grande figure d'Allan Kardec, le prophète, l'ensemenceur béni, apportant, avec la doctrine spirite, la clef des problèmes précités dont la solution sera la régénération de notre planète?

Balzac avait compris qu'une *seule* Religion, la Doctrine Esotérique, venue de l'Inde, existait; mais combien voilée, dénaturée, par les interprétations fausses. La théorie de Swedenborg devait forcément le séduire; et il en a déroulé devant nous, dans *Séraphita*, les points les plus importants.

Combien l'auteur de la *Comédie Humaine* mort, hélas, trop prématurément, se fût passionné pour le spiritisme expérimental qui, à cette heure, compte à sa tête tant d'hommes de valeur travaillant à son triomphe.

S'il eût vu luire ce resplendissant flambeau, il n'eût pas considéré la mystique du philosophe suédois comme l'idéal le plus rapproché de la Vérité, bien qu'on y retrouve les lois *d'involution* et *d'évolution*, *la réincarnation*, *l'avancement spirituel*, la négation *d'un enfer éternel*.

« Dieu, dit Swedenborg, n'a pas créé d'ange spécialement; il n'en existe « point qui n'ait été homme sur la terre. La terre est ainsi la pépinière du « ciel ».

Et plus loin :

« Les idées acquises par l'exercice de l'Espérance, de la Charité, la Foi, la « Prière, se transmettent à chaque nouvelle enveloppe humaine. »

Et aussi ces paroles de *Séraphita* d'après Swedenborg :

« Qu'est cette alternative présentée à l'homme par toutes les religions, « d'aller bouillir dans une chaudière éternelle, ou de se promener en robe « blanche, une palme à la main, la tête ceinte d'une auréole? Se peut-il que cette « invention païenne soit le dernier mot de Dieu? Quel esprit généreux ne « trouve, d'ailleurs, indigne de l'homme et de Dieu, la vertu par calcul qui « suppose une éternité de plaisirs offerte par toutes les religions à qui rem- « plit, pendant quelques heures d'existence, certaines conditions bizarres et « souvent contre nature? ».

Mais Balzac a pressenti toute la grandeur du spiritualisme moderne en faisant dire à *Louis Lambert* :

« Evidemment, Swedenborg résume toutes les religions, ou plutôt *la seule* « *religion* de l'humanité. Si les cultes ont des formes infinies, ni leur sens « ni leur construction métaphysique n'ont jamais varié. »

Avec les phénomènes survenus en Amérique en 1848, Balzac a pu voir poindre une nouvelle aurore, la source pure où viendraient se désaltérer les âmes assoiffées du Divin.

Certes, dans *Séraphita*, il nous a présenté la Religion swedenborgienne en de prestigieuses pages, mais dont le romantisme un peu prolixe fatigue à la longue. Comparez les dissertations si touffues, si abstraites de *Séraphita* avec les explications si compréhensibles, si lumineuses, si accessibles à tous de Velléda, l'héroïne de Ed. Grimard, dans *La famille Hernadec*.

Velléda, initiant à la doctrine spirite Robert de Valdrome, paraphrase, avec plus de clarté, les Vérités éternelles :

« La science cherche encore, l'amour a trouvé. »

— Où donc m'entraînez-vous? demanda Robert quelque peu effaré.

— Vers la lumière, répondit Velléda.

Et c'est vers la lumière aussi que sont entraînés les lecteurs, par ce beau et réel catéchisme où l'on peut puiser les plus nobles enseignements de Morale, de Foi, d'Espérance, de Charité, qui puisse exalter l'âme, lui rendre ses célestes ailes.

Ed. Grimard rêve la nouvelle régénération de l'humanité par la famille.

« La famille, dit-il, n'est pas seulement une tente provisoire où l'on vient « s'abriter momentanément contre les bourrasques qui bouleversent l'exis- « tence. Il faut en faire le quartier général de sa vie. C'est là, et là seule- « ment, qu'on se ravitaille et qu'on s'arme pour la bataille éternelle, puis « c'est là qu'on revient, comme on revient au port, après les émotions et les « dangers des navigations périlleuses. »

Et plus loin, dans une péroraison enflammée qui termine ce chef-d'œuvre :

« Du sein des ruines du vieux monde qui se lézarde, craque et va s'écrou- « ler au milieu des folies de toutes ses passions déchaînées, surgissent len- « tement les colonnes de l'édifice de l'avenir. L'Esprit s'impose irrésistible- « ment, et maîtrise la matière frémissante. Dans les ténèbres brillent, çà et « là, des révélateurs annoncés. Les sentinelles de nuit se crient, d'une tour « à l'autre du vieil édifice : Voici l'aube qui déjà rougit l'horizon! »

Oui, voici l'Aube, l'Aube bénie... saluons-la et joignons nos mains pour remercier Dieu.

Cette voix de lumière qu'Hermès, Platon, Pythagore nous ont fait entendre, retentit de nouveau dans l'Univers. Dans ses ouvrages, Ed. Grimard nous la fait ouïr de façon si merveilleuse, que l'on reste confondu devant cet esprit qui tient du prodige.

L'introduction du spiritualisme dans le roman offre, dans *La famille Hernadec*, le plus bel exemple de ce qu'il peut apporter de réconfort moral. Cet exemple devrait être suivi par tous les romanciers qui ont conscience de leur mission; car le romancier a prise sur l'âme des foules, et l'on peut

imaginer ce que ce haut enseignement lui apporterait de céleste renouveau.

La famille Hernadec est une admirable synthèse de toute la doctrine spirite; une œuvre écrite avec un charme qui enveloppe l'âme; une clarté qui doucement la pénètre et la réchauffe. L'humour, parfois, serpente en folles arabesques dans le dialogue sobre, y pétille comme du champagne, ce vin essentiellement français.

Oui, le style de Ed. Grimard est un des plus substantiels, des plus magiques, qu'offre notre langue, et il est vrai que la perfection du modèle est déconcertante pour ceux qui voudront s'engager dans cette route qui conduit vers l'Infini.

Mais qu'un faux amour-propre ne les arrête point. Les perles, qu'elles soient plus ou moins richement serties, n'en sont pas moins des perles.

Telle la Vérité, lorsqu'elle est proclamée, même par une plume inexperte, reste toujours l'immortelle Vérité!

BLANCHE SARI-FLÉGIER.



FÉDERATION SPIRITE DU SUD-OUEST

Appel aux spirites et nouveaux spiritualistes du sud-ouest de la France.

Le Congrès de 1900 a démontré la vitalité croissante du spiritisme. L'idée nouvelle, d'une façon lente, mais sûre, ininterrompue, poursuit sa marche ascendante. Un mouvement d'opinion qui s'accentue chaque jour entraîne la pensée et la science vers l'étude du monde invisible, vers la certitude de la survivance, vers la démonstration positive de l'immortalité.

Les spirites peuvent lever la tête et affirmer tout haut leurs croyances. Après avoir établi les preuves expérimentales de la survie, ils ont maintenant le devoir d'en dégager les conséquences et de fonder leur œuvre sur des bases solides.

L'heure est venue de donner au spiritisme ce qui lui a manqué jusqu'ici, ce qui sera sa force et lui permettra de prendre dans le monde la place qui lui est due; nous voulons dire l'esprit d'entente et d'organisation.

Le spiritisme possède de nombreux éléments de puissance et de vie, mais ces éléments sont épars, disséminés, et par là même réduits à l'état passif. Il faut songer à les réunir par un lien commun, à les grouper, à les mettre en action, une action méthodique qui se fixe un but et travaille résolument à l'atteindre.

Tout en laissant à chaque groupe son autonomie propre et sa liberté absolue quant à la direction de ses travaux, il convient d'organiser nos forces en vue d'une action plus générale et plus étendue. C'est par l'union étroite des groupes et des adeptes isolés que le spiritisme assurera le

triomphe définitif de ses principes; c'est par là seulement qu'il créera les œuvres fécondes, les institutions par lesquelles s'affirme et s'impose toute grande idée ; institutions d'enseignement et d'assistance, œuvres de mutualité et de solidarité.

Autour de nous, nous voyons la société s'affaiblir et se corrompre, faute d'un principe d'éducation qui prépare les générations aux véritables destinées de l'être sur la terre et dans l'au-delà, faute d'un système d'éducation et de conduite sociale qui prépare l'âme humaine aux grands efforts, aux grandes épreuves, aux grands devoirs. Ce système, les spirites le possèdent en germe. Ils peuvent offrir à la société les principes essentiels, la sanction morale nécessaire à toute œuvre de rénovation. Il n'est pas de plus pressante nécessité que de les appliquer.

Nous avons le devoir de réagir de toutes nos forces contre les maux de notre temps, contre l'indifférence et l'égoïsme, contre le scepticisme amer et railleur qui nous envahit. Ce sont là des germes de décomposition sociale, des symptômes de décrépitude morale, des menaces pour un prochain avenir. C'est par là que s'amoindrissent et s'éteignent peu à peu les nobles pensées, les élans du cœur, le dévouement, le sacrifice, tout ce qu'il y a de grand ici-bas.

Nous avons le devoir de nous tourner vers ceux qui nous succéderont dans la vie et de leur apprendre à croire, à agir, à se dévouer. Il faut qu'ils sachent que l'existence n'est pas une lutte pour la conquête des jouissances, mais pour le développement des qualités fortes et des mâles vertus qui assurent notre progression sur l'échelle infinie et la satisfaction de la conscience dans l'au-delà.

A quoi nous servirait de savoir et de croire, de nous sentir en communion avec le monde invisible et soutenus par lui, si ces avantages ne nous inspiraient un sentiment profond de nos responsabilités et la résolution de répandre autour de nous, par tous les moyens en notre pouvoir, les croyances fortes et saines qui sont notre soutien, notre consolation et de réaliser les œuvres grandes et utiles qui doivent en découler logiquement pour le bien de l'humanité.

Pour tout cela, une organisation s'impose. Des tentatives de fédération générale, universelle, ont été faites autrefois et n'ont pas abouti. Il convient de procéder d'une façon plus pratique et de créer des fédérations régionales comme cela a été fait avec succès dans le sud-est de la France, en Algérie, en Catalogne, etc., etc.

La nouvelle loi sur les associations créant des facilités plus grandes, les membres de la Société des Etudes psychiques de Toulouse (ancien cercle de la Morale spirite) ont pensé que le moment était venu de provoquer un mouvement analogue dans le sud-ouest de la France. MM. Laforgue président et Cadaux, secrétaire, ont le mérite de cette initiative.

Répondant à leur invitation, M. Léon Denis, président du Congrès spirite de 1900, vient de parcourir la région. Des réunions préparatoires ont eu lieu à Bordeaux, Agen, Toulouse et Pau, et les premiers jalons de l'œuvre fédérative y ont été posés. En novembre et décembre prochain, M. Léon Denis reviendra donner, dans ces mêmes villes, une série de conférences sur le spiritisme. Au terme de ce voyage, vers la fin de l'année, une assemblée générale sera provoquée dans un des principaux centres de la région, ultérieurement désigné. Tous les groupes ou spirites isolés sont invités, dès maintenant, à y assister, soit personnellement, soit par l'envoi de délégués. Dans cette réunion, le projet de fédération sera discuté et on procédera, s'il y a lieu, à l'élection d'un comité définitif et d'un bureau.

Frères et sœurs, concentrons nos forces, serrons-nous les uns contre les autres, car c'est par l'union seule que nous affirmerons la puissance et la vitalité du spiritisme. Après la période de vulgarisation doit venir la période d'organisation. Celle-ci s'impose comme une nécessité impérieuse ; sans elle, le spiritisme ne pourrait que s'amoindrir et s'émietter.

Nous adressons un pressant appel à tous les hommes de cœur qui veulent contribuer à la diffusion de nos croyances, au relèvement des caractères, à l'élévation des intelligences, qui sentent la nécessité de faire pénétrer dans tous les milieux un idéal meilleur de justice, de lumière et de progrès.

Nous adressons un pressant appel aux femmes spirites, à toute mère qui veut préserver les siens des contagions de l'immoralité et du scepticisme ; à la femme qui, toujours, fut l'inspiratrice du dévouement, de la charité et qui peut nous aider efficacement à sauver l'âme moderne des périls qui la menacent.

A tous ceux enfin qui veulent mettre au service de notre cause le concours de leurs bonnes volontés et de leurs efforts. Nous avons la ferme espérance que notre appel sera entendu.

Les adhésions sont reçues :

A Bordeaux, chez Mme Agullana, rue Gratiolet, 4.

A Agen, chez M. Beaubial, rue Rouget-de-l'Isle, 26.

A Toulouse, chez M. Cadaux, rue Arnaud-Bernard, 13.

Pressentiment et vision de Madame Juliette Adam

Dans le journal *l'Eclair* de Paris se trouve un compte rendu très intéressant d'une conversation avec Mme Juliette Adam, née Lamber, la rédactrice bien connue de la *Nouvelle Revue*, célèbre auteur de plusieurs œuvres remarquables, entre autres : *Mon village*, *Le Mandarin*, *Le général Skobeleff*, *L'Education de Laure*, *Récits du golfe Juan*, *Jalousie de jeune fille*, *Rêve sur*

le Divin, etc., et dont les salons à Paris sont le rendez-vous des célébrités scientifiques, artistiques et littéraires. Comme écrivain, Mme Juliette Adam occupe, sans contredit, une des premières places parmi les prosateurs français de notre temps.

Dans cette conversation, il est question d'un pressentiment réalisé, d'une apparition vue par Mme Juliette Adam et de l'œuvre *Rêve sur le Divin*, dont Mme Adam reporte l'inspiration à sa défunte grand'mère. Je crois donc qu'elle ne manquera pas d'intéresser les lecteurs de la *Revue spirite*.

« Un peu avant les événements de 1848, en la petite ville de Chivres, une fillette de 9 ans, venant de Chauny, son pays natal, arrivait chez ses tantes. C'étaient trois vieilles filles distinguées sous leur ajustement de paysannes. Elles vivaient dans un grand jardin, dont elles cultivaient les fleurs elles-mêmes. Elles aimaient à y passer des heures, à l'ombre des grands arbres, devisant sur les beautés de la nature. La tante Sophie, qui savait du latin plus que femme de Picardie, éprouva un joyeux étonnement en s'apercevant que sa petite pensionnaire était teintée de grec et vous avait, sur les héros de l'antiquité, des lumières qu'on n'a jamais à cet âge, et plus tard, pas très souvent. Un jour que chacune, la faucille à la main, coupait l'herbe pour le bienheureux âne, appelé Roussot, la fillette confessa qu'elle s'estimait une grande demoiselle : « Je suis une grande demoiselle comme il y en a peu... et ce n'est pas fini. Je te jure, chère tante, que je ne m'arrêterai pas en si beau chemin... Vous comprenez bien que je ne passerai pas toute ma vie à Chauny, que j'irai à Paris et que je *deviendrai quelqu'un qui ne sera pas tout le monde*... — Tu deviendras une femme célèbre ! » observa la tante Sophie. — Dans combien de temps, demanda la tante Constance, illustreras-tu ta famille ?... — *Dans quarante ans* ! » — La jeune fille fut prophète, à cela près qu'elle n'attendit pas tout à fait quarante ans pour être à Paris une des femmes les plus célèbres par le caractère et par l'esprit ; la femme qui devait avoir le salon le plus universel et le plus brillant, dont la volonté intelligente se ferait ouvrir les portes des sociétés savantes et de l'Académie et que son noble enthousiasme allait faire la marraine de la République athénienne longtemps espérée, un instant aperçue. — La petite raisonneuse de neuf ans, dont la faucille coupait l'herbe à l'âne Roussot en aspirant à la gloire, s'appelait Juliette Lamber ».

Ensuite il est question du rôle que joua Juliette Lamber pendant la Révolution de 1848, et à la fin de cet article se trouve ce qui suit :

« Vers ce temps, pressée par sa romanesque grand'mère, Juliette Lamber se mariait. Elle épousait la vertu persiflée, l'enthousiasme bafoué, dans un don Juan sceptique. Elle s'émeut :

« Ma confession sur ce point est brève et devait l'être. Ce que j'ai souffert... ce que j'ai enduré, mon martyre : que cela reste mon secret... Ma



grand'mère, cause de ce mariage, l'a deviné... Elle en est morte... Une nuit, vers dix heures, je venais de replacer ma fillette dans son berceau ; recouchée moi-même, j'allais m'endormir, quand, à la lueur d'une veilleuse, je vis entrer ma grand'mère. D'un geste lent, elle porta la main à ses yeux... Les orbites en étaient vides !... Je me précipitai hors de mon lit et j'allai à elle... Ma grand'mère avait disparu. *J'appris le lendemain, qu'à cette heure même, elle rendait son âme à Dieu !...*

« Lorsque des croyances religieuses entrèrent en mon âme, *cette apparition de ma grand'mère fut pour moi l'une des plus grandes preuves des vérités de l'au-delà !* — Le mouvement de sa main vers ses yeux, dont les orbites étaient vides, me parut signifier : « *L'aveuglement c'est la mort !* » — Et longtemps je restai aveuglée et toujours je revis ma grand'mère avec l'affreux geste de ses mains à ses yeux vides. Je ne l'ai plus revue avec ce geste depuis que j'ai écrit mon « Rêve sur le Divin » que mon âme reconnaissante a dédié à l'âme naissante de ma petite fille Juliette, livre aimé, dont *je reporte l'inspiration à ma bien-aimée grand'mère.* »

JOSEPH DE KRONHELM.

Recherches sur la Médiumnité, par Gabriel DELANNE. Librairie des Sciences psychiques, 42, rue St-Jacques Paris. Prix 3,50.

Ce nouveau livre de M. Gabriel Delanne vient combler une lacune importante parmi les ouvrages spirites. La médiumnité étant la base du spiritisme, tout ce qui se rapporte à son étude est du plus haut intérêt pour la doctrine.

Depuis la mort d'Allan Kardec, bien des progrès ont été accomplis par la science et il était nécessaire de rechercher dans quelles proportions ces connaissances nouvelles combattent ou appuient le problème des rapports entre les vivants et ceux qu'on appelle improprement les morts.

C'est l'étude approfondie du phénomène de l'écriture mécanique qui fait l'objet de cet ouvrage.

L'auteur, très au courant des travaux des savants, examine d'abord les objections des incrédules. Il démontre que l'imitation par les hystériques des procédés spirites n'a rien de comparable avec la véritable médiumnité. Ensuite, il fait comprendre ce que c'est que l'automatisme naturel et prouve que certains écrits inconscients sont produits involontairement par l'écrivain lui-même, qui ne se doute pas d'en être l'auteur. On lira avec intérêt les recherches si curieuses de MM. Salomon et Stein, ainsi que celles du Dr Patrick sur ce sujet encore si peu connu du public. Cette constatation éclaire un des points obscurs du spiritisme et permet de repousser un grand nombre de prétendues révélations, — parfois ridicules — qui ont pendant longtemps retardé l'essor de cette jeune science.

M. Delanne a entrepris la tâche ardue de passer en revue toutes les causes qui peuvent donner aux écrits automatiques une apparence spirite. C'est ainsi qu'il est amené à définir et à étudier l'influence de la mémoire latente, de la suggestion orale ou mentale, de la transmission de pensée, de la télépathie et de la prémoni-

tion. Tous ces facteurs sont analysés, leur action est définie, et des exemples sont fournis pour soutenir les thèses de l'auteur. Il ressort de cet ensemble de recherches une certitude ; celle de la communication des âmes pendant la vie terrestre, indépendamment des organes des sens.

Par une discussion serrée, l'auteur fait ressortir les raisons qui permettent de différencier les écrits automatiques des véritables communications spirites. Un très grand nombre d'observations sont relatées et l'on peut dire que ce travail est le premier qui présente sous une forme très condensée, une grande quantité de faits que l'on ne trouve que dans des ouvrages spéciaux, ou épars dans les Revues qui traitent de ces matières.

Dans la dernière partie, l'écrivain a réuni toutes les preuves certaines qui affirment la réalité des communications par l'écriture. Une sélection sévère a présidé au choix de ces récits qui résistent à toutes les critiques. On y trouve des exemples de communications en dehors ou au-dessus des connaissances du médium. Des autographes de personnes mortes absolument inconnues des écrivains. Des messages donnés par des nourrissons ou des enfants en bas âge. Des communications en langues étrangères écrites par des ignorants, etc. Des figures dans le texte reproduisent certains de ces écrits.

Une étude très soigneuse et très méthodique de tous ces témoignages en démontre l'authenticité et prouve qu'ils ne peuvent être produits que par ceux qui s'en déclarent les auteurs, c'est-à-dire par les Esprits.

Nos lecteurs connaissent déjà M. Gabriel Delanne. Dans ses précédentes publications, ils ont eu souvent l'occasion d'apprécier la clarté de ses démonstrations la sûreté de son érudition et la rigueur de son esprit scientifique.

Nous croyons donc que ce nouvel ouvrage est appelé à un grand succès, car dans ses 500 pages, il répond victorieusement à toutes les objections et indique les règles simples qui permettent de distinguer, parmi les produits de l'automatisme, ceux qui sont réellement attribuables aux Esprits.

GAMBETTA ET LA TZIGANE DU TYROL

On a beaucoup parlé d'occultisme, de *spiritisme* et de télépathie en ces temps derniers, et il n'est guère de personnes qui ne se soient intéressées peu ou prou à ces questions. Voici à ce propos un fait assez curieux qui a trait à Gambetta. Nous le tenons d'un de ses plus anciens amis.

Lorsque Gambetta, dans sa jeunesse, entreprit de visiter l'Europe, il se trouva, un jour de fête, dans un petit bourg du Tyrol. Amusé par la foule, les cris, les costumes bariolés, Gambetta et son compagnon circulaient, joyeux, à travers les rues, quand soudain ils arrivèrent sur une grande place où se trouvaient installées des baraques de forains.

Sur les tréteaux de l'une d'elles, une manière de tzigane débitait en mauvais allemand le boniment habituel, se faisant fort de connaître l'avenir, le présent, le passé, etc. Le compagnon de Gambetta, qui était d'humeur exubérante, fendit la foule et interpella le personnage : « Puisque ton

médium connaît si bien le passé et l'avenir, dis-moi le présent. Tu vois la montre que j'ai dans ma poche, indique-moi l'heure qu'elle marque. »

Et le bateleur de répondre sans hésiter, après avoir murmuré quelques mots à son sujet endormi : « Ta montre, noble étranger, est arrêtée depuis ce matin, elle marque neuf heures. »

Machinalement le jeune homme vérifia : le devin avait dit vrai. Il y eut un moment de surprise et même de gêne. Gambetta alors intervint : « Qu'il me dise, à moi, l'avenir, puisqu'il t'a dit si bien le présent. » Nouvelles interrogations et nouvelle réponse : « Tu seras grand parmi ceux de ton pays, lui dit le tzigane, toujours par l'entremise de son médium, et tu pourras envoyer bien des gens à la mort. Mais toi-même, ne te fie point aux armes; tel a l'esprit guerrier, à qui le maniement des armes ne saurait convenir. »

Les deux jeunes gens, en entendant pareil discours, partirent d'un bel éclat de rire, ayant trouvé la prophétie parfaitement bouffonne. Pourtant, Gambetta, qui devait à son origine génoise un petit grain de superstition, ne put s'empêcher de revenir durant quelques jours sur l'incident. Il fallut même que son ami lui expliquât la cause du singulier horoscope : les tréteaux de la voyante se trouvaient adossés à un tir qui faisait rage; de plus, tous les cors et trompettes du pays fanfaraient à l'envi. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que ce vacarme assourdissant eût évoqué chez la somnambule des visions guerrières... Mais plus tard, beaucoup plus tard, Gambetta, qui s'était toujours souvenu de la prédiction, disait dans les derniers jours de sa vie à son ami : « Hein! crois-tu, cette tzigane! pourquoi ne l'ai-je pas écoutée? Elle avait bien raison de me détourner des armes à feu!... »

(*Revue Hebdomadaire* du 29 mars 1902).

GROUPE SPIRITE A LYON

L'un des membres du « Groupe de Solidarité entre la Terre et l'Espace » de Lyon, a bien voulu m'adresser quelques communications qui, répondant au titre du groupe, sont particulièrement caractérisées par des sentiments de solidarité, de fraternité, de tendresse émue à l'égard des malheureux de la Terre et des Esprits souffrants de l'Espace, à qui sont adressés ces encouragements et ces consolations.

Avec mes remerciements, j'envoie à tous les membres du groupe de Lyon l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques.

Ed. Grimard.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.





Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45ᵉ Année. N° 11. 1ᵉʳ Novembre 1902.

LE DIABLE ET L'EGLISE

VII

Autorité du Nouveau Testament (1)

Ce document comprend les quatre Evangiles, les actes des Apôtres et les Epitres.

On sait que les Evangiles étaient fort nombreux à l'origine, et que l'Eglise dut en éliminer une grande quantité pour s'arrêter finalement aux quatre que nous connaissons. On se demande quelle considération guida son choix,

(1) Voir le numéro d'octobre.

pourquoi le Saint-Esprit aurait écrit ces quatre Evangiles plutôt que les autres et à quelle marque on peut reconnaître que c'est lui qui les a inspirés. Il y a là une cause de grande anxiété, car enfin, si l'autorité de l'Eglise repose sur les Evangiles, pourquoi en rejette-t-elle ? et si l'Eglise peut rejeter l'autorité des Evangiles, c'est qu'ils n'ont pas d'autorité, et alors elle n'en a pas davantage.

Autre chose : pourquoi avoir gardé quatre Evangiles plutôt que trois, deux ou un ? Ou bien les quatre Evangiles se répètent exactement tous les quatre, et il y en a trois de trop; ou bien ils se complètent l'un par l'autre, et alors il fallait les fondre en un seul; ou bien ils se contredisent, et alors ils ne sont pas assurément d'origine divine. Le simple fait de leur nombre les rend suspects. Mais pourquoi donc J.-C., qui est Dieu, n'a-t-il pas évité toutes ces difficultés, soit en écrivant, soit en dictant lui-même sa parole à ses disciples ? Tout eût été clair, lumineux, digne de la divinité. Que de disputes, que de massacres, que de guerres eussent été évitées ! Comment n'a-t-il pas prévu cela, lui qui savait tout ?

On sait assez que des trois hypothèses que nous venons d'envisager, celle de la contradiction des Evangiles est celle qui s'est réalisée, et cela ne doit pas étonner, si l'on songe qu'ils ont été écrits de mémoire, 40 à 70 ans après la mort du Christ, et qu'on n'en connait même pas les auteurs ; car l'Eglise ne dit pas : Evangile de saint Jean, de saint Mathieu, etc., mais : selon saint Jean, selon saint Mathieu, etc. Tout au plus peut-on se rendre compte, par la comparaison entre les premières phrases des Actes des apôtres et de celles de l'Evangile selon saint Luc, que ce dernier document constitue le commencement de l'autre, et qu'il a le même auteur, un disciple et panégyriste de Saint Paul; car les Actes sont surtout une biographie de cet apôtre, le véritable auteur du christianisme, puisque, dans le nouveau Testament, son œuvre, qui comprend un *Evangile, les Actes des apôtres et* 14 *Epitres*, écrase toutes les autres.

Relever toutes les contradictions des Evangiles serait un travail fastidieux.

Prenons quelques exemples, sans ordre, parmi les plus saisissants. *Y a-t-il rien de plus sacré que la dernière parole d'un mourant?* Et quand ce mourant est Dieu lui-même, et quand celui qui enregistre ses dernières paroles est le Saint-Esprit, peut-il y avoir la moindre variation, je ne dirai pas dans le sens de ces paroles solennelles, mais même dans le strict littéral ? Qui hésite, dans une famille, sur le souvenir des derniers mots prononcés par le père chéri, par le mari adoré, au moment sacré où l'âme s'échappe des lèvres expirantes ? C'est en quelque sorte le testament verbal de l'être qui quitte la terre. Les paroles peuvent être insignifiantes. Elles n'en sont pas moins recueillies avec respect et conservées avec religion. Tout le monde sait que Napoléon mourant prononça ces deux mots : *Tête d'armée*, et expira.

Dans deux mille, dans trois mille ans, personne n'imaginera qu'il ait dit autre chose. Eh bien ! il n'en est pas de même du Christ, et le Saint-Esprit, qui a écrit sa vie et sa mort, ne se rappelle plus exactement ce qu'il a dit en mourant.

Est-ce digne du Dieu qui meurt et du Dieu qui inscrit, et qui, étant *le même* Dieu, doit savoir ce qu'il a dit? Prenons les textes.

— Saint Mathieu dit : (XXVII, 46) « Et sur la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri, en disant : *Eli*, *Eli*, *lamma sabacthani* (c'est-à-dire : Mon Dieu pourquoi m'avez-vous abandonné?) Aux versets 47, 48, 49 sont les exclamations de ceux qui l'écoutent, et le verset 50 ajoute : « Mais Jésus jetant encore un grand cri, *rendit l'esprit.* »

— Saint Marc rapporte la même phrase désespérée.

— Saint Luc (XXIII, 46) : « Alors, Jésus jetant un grand cri, dit : « *Père, je remets mon âme entre vos mains.* » Et en prononçant ces mots, il *expira* ». Ce qui est bien différent des deux précédents à tous les points de vue.

Quant à saint Jean (XIX, 30), il y a : « Jésus ayant donc pris le vinaigre dit : « *Tout est accompli.* » Et baissant la tête, *il rendit l'esprit.* »

On voit qu'il n'est pas possible d'être plus en contradiction au sujet d'un même fait, et les témoins qui, devant un tribunal, viendraient apporter de telles attestations, seraient bafoués unanimement, et, s'ils insistaient, condamnés comme faux témoins.

La naissance du Christ n'est pas mieux assurée que sa mort. La préoccupation des Evangélistes est évidemment de le faire descendre de David, mais puisque saint Joseph n'est pas son père, à quoi bon établir que saint Joseph descend de David? Et chose bizarre, suivant saint Mathieu il en descendrait, par Salomon, fils de David, et suivant saint Luc, par Nathan, frère de Salomon; en sorte que, suivant le premier évangéliste, le père de saint Joseph serait Jacob et, suivant l'autre, Héli. En tous cas nous ne connaissons pas la généalogie de Marie, ce qui serait autrement important.

Les événements qui suivent la naissance du Christ, *le massacre des Innocents*, *la fuite en Egypte*, ne sont pas mieux établis. Mathieu rapporte ces faits Luc, au contraire, raconte que tout s'est passé paisiblement et qu'aussitôt la Présentation, la famille rentra en Galilée. Le massacre de tous les enfants nés depuis deux ans dans un pays est pourtant un événement qui doit dater, il semble.

Il en est de même des graves événements qui, suivant certains évangélistes, auraient accompagné *la mort du Christ*, et qui, suivant d'autres, seraient passés totalement inaperçus. On ne voit pourtant pas tous les jours les morts circuler dans les rues, comme le dit Mathieu.

La virginité de Marie, qui est un des principaux dogmes de l'Eglise, est tout à fait contestable d'après les Evangiles. Mathieu parle de son premier-né,

ce qui en suppose plusieurs autres; et en effet les évangélistes et les Actes des apôtres sont unanimes à reconnaître à Jésus des frères et des sœurs, non des cousins, comme le prétend l'Eglise, qui ne qualifie pas saint Jean de frère du Christ, mais de cousin germain. Si les frères de Jésus étaient ses cousins, comment expliquerait-on cette réponse qu'il fit à ceux qui lu disaient que sa mère, ses frères et ses sœurs étaient venus le chercher :i « Quiconque fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère », il faudrait lire : « Celui qui fait la volonté de mon Père est mon cousin, ma cousine et ma mère ». C'est absurde.

La divinité du Christ, prétention qu'il n'eut jamais, ne ressort pas davantage des textes. L'Eglise ne la fit proclamer et n'y attacha tant d'importance que parce qu'il n'était pas indifférent pour elle d'avoir Dieu lui-même pour fondateur, ou un simple prophète. Le pape, représentant de Dieu, passait avant les rois et les empereurs. Successeur du disciple d'un prophète son, autorité était très effacée. C'est là le secret des terribles persécutions que l'Eglise fit subir aux Ariens. Que serait le pape si saint Pierre n'avait été que le compagnon de Jérémie ou même de Moïse?

Quant au Christ, cette parole tant de fois répétée par lui : « Je ne fais rien de moi-même » (Jean VIII, 28). « Je ne parle pas de moi-même » (Jean XII, 49). « Ma doctrine n'est pas doctrine » (Jean VI,16). « Je ne puis rien de moi-même » (Jean VII, 16) ; sa persistance à dire qu'il n'est qu'un prophète, un envoyé ; sa réponse à celui qui l'appelle « bon Maître » à qui il dit « Dieu *seul* est bon » ; les passages où il dit : « Mon Père est *plus* grand que moi » ; le Fils ne sait pas l'heure, le Père *seul* le sait », tout cela démontre à l'évidence qu'il n'a jamais voulu se faire passer pour Dieu. A ceux qui l'accusent de l'avoir dit, il répond : « N'est-il pas écrit que nous sommes *tous* des dieux? » Son qualificatif ordinaire quand il parle de lui est « le Fils de l'homme » et très rarement « le Fils de Dieu » (1). Voilà ses prétentions.

Mais ici nous entrons dans le dogme, et nous ne voulons relever que les contradictions les plus importantes des Evangiles.

Il en est une plus grave que toutes les autres parce que, semblable à l'intercalation des Ch. II,III et IV de la Genèse, elle montre l'intervention d'une main coupable et sacrilège, et nous laisse en droit de suspecter que toutes les phrases trop favorables aux doctrines de l'Eglise ont pu fort bien être ajoutées après coup, telles que « Tu es Pierre et sur cette pierre », qui forme la base de l'autorité du Pape ; ou « les péchés seront remis à qui vous les remettrez » qui forme la base de pouvoir spirituel de l'Eglise. C'est ce passage de Mathieu :

« Malheur à vous! Tout le sang innocent répandu sur la terre depuis

(1) Ce terme s'appliquait communément aux prophètes.



« Abel le Juste jusqu'à Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre « le temple et l'autel, retombera sur vous (XXIII, 27.) »

Eh bien! ce fait, ce meurtre, eut lieu pendant le siège de Jérusalem, l'an 67 de J.-C., 34 ans *après sa mort.* Il est raconté en grand détail par Josèphe (Guerre des Juifs, liv. IV, chap. XIX). Il prouve à l'évidence ce qu'on appelle *la fraude pieuse*, etc, et enlève plus que tout le reste, s'il est possible, toute autorité aux Evangiles.

— Un fait capital entre tous est la « Résurrection », c'est sur lui que repose en somme toute la doctrine chrétienne. « Si le Christ n'est pas ressuscité, dit saint Paul, notre foi est vaine ». De même que la naissance et la mort de Jésus, sa résurrection aurait dû être l'objet d'une scrupuleuse attention de la part du Saint-Esprit. Eh bien! il y a là des confusions qui rendraient, en justice, tout autre fait douteux. Personne n'a assisté à la résurrection.

— Mathieu dit qu'à l'arrivée des *deux femmes, un ange vint renverser* la pierre du sépulcre et que Jésus leur apparut aussitôt.

— La version de Marc est différente. Ce sont *trois femmes* qui, à leur arrivée trouvèrent la pierre *enlevée*, et un jeune homme *assis* dans le sépulcre. Jésus apparut ensuite à l'*une* d'elles, puis *sous une autre forme* (?) à deux disciples.

— Suivant Luc, les femmes trouvèrent également la pierre enlevée, mais il y avait *deux* hommes brillants dans le sépulcre. Il n'est pas question d'apparition de Jésus, vers ce temps.

— Avec Jean il n'y a plus *qu'une* femme, Madeleine, qui trouve la pierre ôtée, va prévenir Pierre et Jean, et c'est après leur départ qu'elle voit Jésus, mais elle le prend pour le jardinier.

Il est évident que ces récits ont été faits longtemps après les événements, concordent peu ou point, et sont suspects d'enjolivements.

— Il en est de même pour le fait important de l'*Ascension.*

Suivant Mathieu, elle eut lieu en Galilée *sur une montagne*, et beaucoup des assistants *ne reconnurent pas* Jésus.

Suivant Marc, elle eut lieu pendant que les onze apôtres étaient *à table.*

Pour Luc elle eut lieu hors de la salle du banquet, *à Béthanie*, tous les disciples étant réunis, *le jour ou dans la nuit de la résurrection.*

Jean n'en parle pas.

Les Actes des apôtres affirment que cet événement eut lieu 40 *jours après la résurrection*, à Jérusalem ou aux environs, en contradiction complète principalement avec la date assignée par Luc.

Tout cela, on le voit, n'a rien de précis et de sûr, et ce qui ajoute à la singularité, c'est que ni Marie-Madeleine, ni les disciples d'Emmaüs, ni ceux dont parle Mathieu, ne reconnurent bien franchement le Christ tout d'abord après sa résurrection.

Contradiction des évangélistes ou défaillance de mémoire, cela ne porte pas le cachet lumineux du Saint-Esprit.

— Autre difficulté. — Le « Credo » ou « Symbole des Apôtres » dit en parlant de Jésus : « ... Est mort, a été enseveli, *est descendu aux enfers, est ressuscité des morts le troisième jour, est monté aux cieux*, etc. Ce qui veut dire évidemment qu'à sa mort Jésus est descendu aux enfers, *qu'il y est resté 3 jours*, et n'est monté aux cieux qu'ensuite. Pourquoi alors Jésus dit-il au bon larron, étant sur la croix : « Tu seras *aujourd'hui* avec moi dans le Paradis. » Est-ce que le Paradis et les Enfers ne feraient qu'un ? — Pour les anciens Juifs, d'ailleurs, les Enfers sont simplement le séjour de *tous* les morts. Ce mot a été détourné de son sens par l'Église.

— Je demande encore qu'on essaie de faire accorder Mathieu XIII 30 : « Qui n'est pas avec moi est contre moi », avec Marc IX. 39 : « Qui n'est pas contre moi est avec moi. » La première phrase enseigne l'intolérance complète, la seconde est la tolérance même. On voit par cet exemple comme il est facile de jongler avec l'Evangile, suivant le cas et la nécessité du moment.

— La fameuse prédiction de la fin du monde : « les étoiles tomberont du ciel » est complètement inintelligible. Tomber s'entend d'un objet qui se précipite vers la terre. On sait qu'il y a impossibilité matérielle à un pareil événement ; car, en raison de la grosseur des étoiles (à supposer qu'une seule puisse y tomber, ou plutôt, que la terre puisse tomber sur une seule) une deuxième chute serait bien impossible, puisque il ne resterait plus rien de nous après la première. Quant à détruire l'Univers tout entier pour opérer la destruction de la terre, l'idée est trop absurde pour qu'on s'y arrête un instant.

— Autre question. Comment concilier cette réponse de Jean, à qui l'on demande : « Êtes-vous Élie ? » et qui déclare : « Je ne le suis pas, » avec cette affirmation de Jésus, parlant de Jean : « Celui-là est Élie, qui doit venir. » Jean aurait-il menti, ou ne saurait-il pas qui il est?

— On pourrait encore suspecter les passages suivants d'être apocryphes, car ils sont par trop en désaccord avec tout le reste de l'Évangile et les préceptes de Jésus. Ainsi : « Je n'apporte pas la paix, mais le sabre. »

« Celui qui ne hait pas son père, sa mère et ses enfants ne peut être mon disciple » (Luc. XIV. 26)

— Il nous semble avoir démontré surabondamment par ce qui précède que le Saint-Esprit ne peut pas plus être l'auteur du Nouveau-Testament que de l'Ancien. Et pour en finir avec l'autorité que ce livre conférerait à l'Église et au Pape en particulier, il semble indigne de la majesté divine d'avoir fait reposer l'acte si grave de la transmission de ses pouvoirs sur un mauvais calembour : « Tu es Pierre et sur cette pierre..... » Si tous les papes s'ap-

pliquent cette phrase comme preuve de leur autorité, il est incontestable qu'ils doivent s'appliquer tout ce qui fut dit à saint Pierre en cette occasion, et notamment ceci : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un sujet de scandale, car tu ne comprends pas les choses de Dieu, mais celles des hommes. » Ce qui pourrait passer pour une prédiction, à aussi bon droit que ce qui précède.

— Ceci nous amène à considérer si, par sa conduite, et non plus en se basant sur des textes plus ou moins défigurés, le successeur de saint Pierre peut légitimement se dire le représentant de J.-C. ; et si l'Église peut prétendre avoir fidèlement suivi les instructions qu'elle avait mission d'enseigner.

Pour plus de clarté nous présenterons cette comparaison sous la forme des deux tableaux suivants :

JÉSUS-CHRIST ET LE PAPE

D'après Delilez.

Jésus-Christ.	**Le Pape.**
Jésus, l'homme de douleur, porte une couronne d'épines chargée des gouttes de son sang.	Le Pape, jouissant de tout le bien-être possible, porte une triple couronne royale, couverte de pierreries.
Jésus-Christ est né pauvre, a vécu et est mort pauvre.	Le Pape possède des terrains, des maisons, des palais. Il est riche à plusieurs millions.
Jésus-Christ n'avait pas où reposer sa tête.	Le Pape habite un palais qui contient 11.000 chambres, le plus vaste du monde.
Jésus-Christ a refusé d'être roi. « Mon royaume n'est pas de ce monde, » disait-il.	Le Pape a intrigué d'abord pour être roi, ensuite pour être le roi des rois, et le distributeur des trônes de la terre.
Jésus-Christ ne s'occupait que du Ciel.	Le Pape ne s'occupe que de politique et a des ambassadeurs auprès de toutes les puissances.
Jésus-Christ est venu servir et donner sa vie en rançon pour l'humanité.	Les Papes se font servir et ont occasionné la mort de millions d'hommes qui n'étaient pas de leur avis.
Jésus-Christ voulait que ses disciples fussent les serviteurs de tous.	Le Pape a fait des siens des princes
Jésus-Christ et ses disciples guérissaient les maladies et faisaient des miracles. On devait les reconnaître à ce signe.	Le Pape et son clergé ont torturé et massacré les hommes. Ils sont impuissants à faire des miracles à tel point que quand il s'en fait ils les attribuent au démon.

Jésus-Christ	Le Pape
Jésus-Christ parcourait sans cesse la Galilée à pied pour prêcher.	Le Pape se fait porter par quatre hommes pour le moindre déplacement.
Jésus-Christ lavait les pieds de ses disciples.	Le Pape se fait baiser le sien, sauf une fois par an où il fait semblant d'imiter son Maître.
Jésus-Christ était doux et humble de cœur.	Le Pape a toujours été intolérant et dominateur.
Jésus-Christ nourrissait les foules.	Le Pape est entouré de richesses et de coffres remplis de bijoux et de pierreries pendant que le peuple d'Italie meurt de faim.
Jésus-Christ enseignait la Vérité.	Le Pape enseigne et pratique le contraire de ce qu'a enseigné le Christ, il en résulte des mensonges inextricables, que la force a obligé de croire et qui produisent l'hypocrisie générale.
Jésus-Christ chassait les vendeurs du Temple.	Le Pape et l'Eglise font trafic de cérémonies religieuses, la Messe, les Sacrements, les Prières, les indulgences, les cierges, etc.
Jésus-Christ ordonne le respect des autorités.	Les Papes ont délié des sujets du serment d'obéissance à leurs princes.
Jésus-Christ était la Sainteté même.	Lire l'histoire de Sixte IV, Innocent VIII (Theodora), Jean XI (Marosia) Jean XII, Alexandre VI, (criminel) Jean XXIII (athée) etc.
Jésus-Christ a dit : Aimez-vous les uns les autres.	Les Papes ont semé la haine et fomenté les guerres : Trente ans, Albigeois, Vaudois, saint-Barthélemy, Dragonnades, etc.

L'ÉGLISE ET L'ÉVANGILE

D'après Delilez.

L'Evangile	L'Eglise
Math. VI. 6. Lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, et la porte étant fermée, priez votre Père dans le secret.	Grandes messes chantées avec pompe. Nombreux personnel, vêtements de luxe, lumières, bruits, représentations théâtrales, processions, etc.
Math. VI. 7. N'affectez pas de parler beaucoup dans vos prières, comme font les païens, qui s'imaginent que c'est par la multitude des paroles qu'ils méritent d'être exaucés.	Offices interminables, litanies, chapelets, etc.

L'Evangile.	L'Eglise.
Math. VII. 1. Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugés.	Tribunaux ecclésiastiques, inquisitions, Index, etc.
Math. X. 9. Ne vous mettez pas en peine d'avoir de l'or ou de l'argent, ou d'autre monnaie dans votre bourse, ne préparez ni un sac pour le chemin, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton.	Il n'est pas excessif de dire que le clergé a généralement de l'argent dans son porte-monnaie, deux soutanes et des souliers. Plusieurs ont des carrosses. Ils auront des automobiles.
Math. XX. 25. Vous savez que les princes des nations les dominent, il n'en doit pas être de même parmi vous, mais que celui qui voudra devenir le plus grand soit votre serviteur et que le premier soit votre esclave.	Le premier de l'Eglise est le roi des rois, les autres sont princes, éminences, grandeurs et excellences, tous dominent à qui mieux mieux.
Math. XXIII. 8. Ne désirez pas qu'on vous appelle docteurs. N'appelez personne sur la terre : Père, et qu'on ne vous appelle point maître.	Ex.: les docteurs en théologie, en droit canon, etc. Nous avons les Péres de l'Eglise, les pères Jésuites, dominicains, capucins, etc., et tous les prêtres qu'on appelle : « mon père » en tout temps. D'aucuns se font appeler « Monseigneur ».
Math. XVI. 17. Ceux qui auront cru chasseront les démons, parleront de nouvelles langues, manieront les serpents, boiront impunément des poisons, et guériront les malades par l'imposition des mains.	Si quelqu'un fait ces choses, l'Eglise s'empresse de dire que c'est par le pouvoir du démon, ce qui la dispense d'en faire autant.
Jean IV. 24. Dieu est Esprit et il faut l'adorer en esprit et en vérité.	Le culte catholique se fait de plus en plus extérieur et matériel, se bornant à mille pratiques plus pharisaïques que celles répudiées par Jésus-Christ.

Nous pensons donc avoir amplement mis en relief dans cette étude les trois points suivants :

— § II et III : — que la conduite de l'Église dans les siècles passés, son amour de la domination, sa crainte de la lumière et de la raison, son mépris de la vie humaine, sa barbarie en un mot, qui pourraient s'expliquer par des considérations tirées de l'influence humaine de l'époque, deviennent inexplicables et incompatibles avec sa prétention d'être constamment guidée par l'Esprit de Dieu.

— § V : — que les livres de l'Ancien Testament, qui décèlent l'état primitif de la civilisation humaine dans lequel ils furent écrits, ne portent pas le caractère d'une Révélation divine.

D'ailleurs l'idée de Dieu a subi, même chez les Juifs, une évolution marquée, et ce n'est que peu à peu qu'elle s'est élevée au point où nous la

concevons de nos jours, ce qui n'aurait évidemment pas eu lieu si elle provenait de l'Etre parfait. Les Juifs ont incontestablement adoré plusieurs divinités successives : Elohim, le Dieu de la Genèse ; El Shadaï, le Dieu d'Abraham, puis Jéhovah, le Dieu que Moïse eut tant de peine à imposer au peuple hébreu, qui, jusqu'à lui ne connaissait que le dieu protecteur de sa tribu, semblable aux dieux des tribus environnantes. Ce n'est qu'en leur montrant Jéhovah plus fort et plus terrible que les autres dieux, que Moïse parvint à faire concevoir aux Juifs l'idée monothéiste. Petit à petit le dieu le plus puissant absorba les autres dieux et devient alors le Tout-Puissant, le seul Dieu, par la destruction de ses rivaux. L'esprit orgueilleux et dominateur du peuple juif favorisa cette conception. Mais Dieu restait toujours homme. C'était un monarque puissant, un guerrier féroce, un juge impitoyable. Jésus-Christ en fit un Père ; et Saint Jean, puis Saint Paul, reprenant les idées de Platon, en firent le Dieu *un*, l'Etre infini, en qui tout vit et qui vit en tout. C'est la conception qui tend à se généraliser de nos jours. En tous cas, ces transformations dénotent l'instabilité humaine et non l'immuabilité divine.

— § VII : — que les livres des Évangiles contiennent de telles contradictions, de si évidentes défaillances de mémoire, qu'il est impossible de leur attribuer une inspiration divine.

Bref, les titres invoqués par l'Église à l'appui de l'autorité qu'elle réclame sont notoirement insuffisants.

— Et, pour conclure, elle doit admettre : ou que le Diable, l'abusant jusqu'ici, s'est habilement substitué à Dieu, qu'il est son véritable conducteur, et qu'elle est victime de ses ruses et de sa malice.

— Ou, ce qui est plus simple, qu'il n'y a dans tout cela que l'erreur et les passions humaines, et que le Diable n'existe pas, pas plus chez elle que chez ses adversaires.

Accessoirement, l'Église invoque parfois à l'appui de ses prétentions, outre les preuves écrites, des preuves en quelque sorte de sentiment : sa longue durée, ses miracles, ses martyrs.

Nous allons en faire justice en quelques mots.

1° *Sa longue durée* n'implique pas l'éternité. Des religions plus anciennes qu'elle, le bouddhisme par exemple, existent encore ; nous avons vu qu'en raison du temps écoulé les résultats obtenus par la religion catholique étaient bien tristes.

2° *Les miracles.* Nous avons déjà dit que toutes les religions en ont eu. Beaucoup de choses s'expliquent naturellement aujourd'hui, que l'ignorance attribuait autrefois au surnaturel. Les miracles des saints décroissent dans la même proportion que les prodiges de la sorcellerie, parce que la science

y a jeté un regard indiscret. Il est donc facile de prévoir le moment où le divin comme le diabolique s'expliqueront naturellemeut, c'est-à-dire qu'il n'y aura pas plus intervention directe de Dieu que du Diable ; ce qui est beaucoup plus respectueux pour l'idée de Dieu agissant par ses seules lois naturelles, sans caprices et sans secousses. D'ailleurs un instant de réflexion suffit pour comprendre que si les miracles étaient la suspension des lois *établies par Dieu*, pour démontrer le pouvoir de Dieu et la réalité de la mission de ceux qui les produisent, le Diable ne pourrait suspendre des lois qu'il n'a pas établies. Le seul fait de l'existence d'un miracle prouverait son origine divine, puisque Dieu seul possède le secret de Dieu, et doit le conserver d'autant plus jalousement que le miracle lui sert de témoignage. Supposer que le Diable puisse reproduire, ou seulement *contrefaire*, les miracles de Dieu, c'est admettre, ou bien que Dieu se laisse duper sans cesse par son ennemi, ou qu'il lui permet complaisamment de créer une confusion, compromettante pour la divinité, aussi bien qu'impossible à démêler pour nous. Tout ce que l'on peut dire pour justifier Dieu de l'existence des miracles diaboliques n'est que subtilité de théologien à court d'arguments. En réalité, il est impossible de distinguer entre une guérison opérée par un magnétiseur et une guérison opérée par la Vierge de Lourdes. Ce qui est impossible à l'un est impossible à l'autre, et nous ne verrons jamais un amputé d'une jambe revenir de Lourdes avec sa jambe repoussée, car cela serait un miracle.

3° *Les martyrs*. Comme les miracles il y en a dans toutes les religions. Les nihilistes et les anarchistes peuvent en avoir, et l'Église en a trop fait pour sa part pour avoir le droit de se servir de cet argument.

VIII

Le Syllabus. Conclusion

« Quos vult perdere Jupiter dementat ».

Si toute l'argumentation précédente pouvait laisser l'ombre d'un doute dans l'esprit du lecteur sur le droit de l'Église à élever une voix autorisée, il nous suffirait de laisser la parole à cette dernière pour lui voir se donner à elle-même le coup de grâce, sous la forme du « Syllabus ».

Le dernier Concile de l'Église, le plus au courant par conséquent des idées du temps, a promulgué, le 13 juillet 1870, une série de décisions, qui, couvertes par le dogme récent de l'Infaillibilité papale, constituent le défi le plus complet au bon sens et à la raison humaine.

A la fin de ce travail, il est indispensable que nous en publiions quelques extraits, qui montreront que nous n'avons rien exagéré des prétentions de l'Église, rien omis des bases sur lesquelles elle fait reposer son autorité.

Révélation : « Il a plu à Dieu, dit le Syllabus, de se révéler par des voies

surnaturelles. Cette révélation est contenue, ainsi que l'a déclaré le Saint Concile de Trente, *dans les Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, pris dans l'ordre énuméré par ledit Concile et dans lequel les place la Vulgate. *Ces livres sont sacrés, parce qu'ils ont été écrits sous l'Inspiration du Saint Esprit. Ils ont* DIEU MÊME POUR LEUR AUTEUR, *et ont été donnés par lui à l'Église...* »

Avions-nous raison, après l'étude que nous avons faite de ces livres, de dire que l'Eglise se donnait elle-même le coup de grâce? Le plus fort, c'est que l'Ancien testament, que Dieu donc aurait écrit, se termine par ces mots :

« Je finirai par là ma relation. *Si elle est bien*, et telle que l'histoire la demande, *c'est ce que je souhaite moi-même.* (Le Saint Esprit est modeste). Si, au contraire, elle est écrite d'une manière moins digne de son sujet, *c'est à moi qu'on doit l'attribuer.* (De plus en plus modeste). Car, comme on a de l'éloignement de boire toujours du vin ou toujours de l'eau, et qu'il paraît plus agréable d'user de l'un et de l'autre, successivement, (c'est le système anglais; le Saint Esprit n'aime pas l'eau rougie), ainsi *un discours ne plairait pas au lecteur s'il était si exact.* Je le finirai donc ici.» (Le Saint Esprit avoue qu'un peu de gasconnade n'est pas pour déplaire, il me semble).

Revenons au Syllabus :

« L'Église tient également de Dieu *le droit et le devoir de condamner la science* (*ainsi faussement nommée*), de peur que les hommes ne soient séduits par la philosophie et par des illusions trompeuses. Il est donc défendu à tous les fidèles de soutenir comme conclusions légitimes de la science les opinions que l'on sait contraires à la doctrine révélée, surtout quand elles ont été condamnées par l'Eglise, et il leur est au contraire ordonné de les tenir *pour des erreurs revêtues des apparences de la vérité.* »

(Ainsi l'Amérique est une erreur revêtue de l'apparence de la vérité, puisque son existence est contraire à la doctrine révélée).

« Anathème !

« A celui qui dit que les sciences humaines doivent être étudiées dans une telle liberté d'esprit que l'on puisse tenir leurs assertions pour vraies alors même qu'elles sont contredites par la doctrine révélée.

Anathème !

« A celui qui dit que l'Eglise *n'a pas le droit d'employer la force*; ni d'exercer *aucun pouvoir temporel*, que la religion catholique ne doit plus être religion d'Etat, *ni les autres cultes exclus*, que les personnes résidant dans les pays catholiques ont le droit d'exercer *librement* leur culte, que le souverain Pontife peut et doit *se réconcilier* avec *les progrès* de la civilisation moderne. »

Il serait illusoire d'essayer de commenter de telles aberrations ! Tout ce

que l'on peut en dire c'est que, pour toute réponse à quiconque oserait se poser en défenseur de l'Eglise, et s'arroger, sous ce prétexte, le droit de parler de raison, et de discuter l'origine des phénomènes spirites, il suffira de copier les extraits du Syllabus qui précèdent et de les lui adresser, sans ajouter un mot. On ne peut raisonner avec qui repousse la raison.

Et pour terminer sur des paroles sages, qui reposent de toutes ces contradictions, citons ce que disait le savant Draper, professeur à l'Université de New-York, après avoir, comme nous, confronté la Science et la Religion dans un ouvrage célèbre :

« Est-il étonnant que le nombre de ceux qui tiennent en mince estime les opinions de l'Eglise s'accroisse rapidement?

« Comment pourrait-on accepter comme guide infaillible dans les choses invisibles celle qui, au sujet des choses visibles, tombe si souvent dans l'erreur? Comment avoir confiance en elle dans les questions morales et spirituelles quand on la voit s'égarer ainsi dans toutes les questions physiques? Est-il possible de traiter les faits péremptoires « d'*ombres vaines*, *de fictions venant de la science*, *comme on l'appelle faussement* (1), *d'erreurs revêtues des apparences trompeuses de la vérité*? » Ne sont-ce pas là, au contraire, de grands témoins qui élèvent la voix avec force contre la prétention de l'Eglise à l'infaillibilité, et qui la convainquent d'ignorance et d'aveuglement (2)? »

C'est une de ces voix qui s'élève pour dire :

NOLUMUS DECIPI.

CREDO SPIRITUALISTE

Nous sommes de race divine.

Dans la matrice inépuisable des germes et forces latentes, nous avons sommeillé pendant d'incalculables myriades de siècles.

Flottants dans le rêve de cette sorte d'incubation divine ou immanence préparatoire, vibrant des sourds tressaillements d'une vie en expectative, nous attendions la future, l'inéluctable évolution.

Et depuis des séries indéterminées d'autres siècles, nous sommes sortis par émanation du Foyer générateur, neutres et passifs, mais poussés, soulevés, par l'impulsion de l'impérieuse loi de l'« éternel devenir ».

(1) Comment l'Eglise qui se dit *faussement* « inspirée de Dieu » peut-elle oser dire que la science humaine (qui peut se tromper assurément, mais qui l'avoue honnêtement) est qualifiée « faussement de science? »

(2) J. W. Draper. *Les conflits de la* Science *et de la Religion* p. 255 et suivantes.



Du sein de l'Inconnu, de l'Essence innomable, Soleil de l'univers et Père des Esprits, nous avons jailli en étincelles de vie, mais de vie impersonnelle qui, pour conquérir ses droits et recueillir son héritage, doit devenir consciente d'elle-même, par l'effort, le travail, la lutte, la souffrance — milieu ou plutôt creuset d'épuration nécessaire, où évolue notre personnalité indécise en quête de sa définitive individualité.

Et c'est en vue de cette évolution que nous sommes descendus, monades spirituelles, jusqu'à l'autre pôle de la vie qui n'est autre chose, nous disent les Maîtres, que la vibration relative de la substance une et universelle dont l'esprit est la vibration intégrale.

C'est au sein de ce milieu de nature inverse, en apparence, que s'incarne l'esprit par *involution* — d'où, le mal et la souffrance, mais transitoires l'un et l'autre — et c'est pour échapper à l'étreinte paralysante de cette incorporation matérielle, que l'esprit doit par *évolution* s'en affranchir, la vaincre et s'élancer sur l'échelle ascensionnelle, pour remonter à la spiritualité, à la liberté consciente, apanage de l'individualité qui, s'associant à elle, la met en œuvre pour la réalisation de sa divinité.

C'est donc par la collaboration de ces deux éléments différenciés — esprit et matière — collaboration qui, tout d'abord, n'est rien moins qu'une lutte plus ou moins ardente, que s'opère, dans les cercles de la vie, l'évolution de l'être, l'œuvre par excellence, l'objectif essentiel du processus de la création — en un mot, la spiritualisation progressive de la matière pour la libération de l'esprit.

Tel est le programme divin. Et avec quelle ampleur en ont été remplies les promesses, en d'autres termes, avec quelle sollicitude ont été multipliées les révélations inspiratrices dont aurait pu si bien bénéficier l'humanité qu'aveuglait, qu'enivrait la matière.

En ce qui nous concerne, nous savons que notre race, la race aryenne, a reçu dès son berceau la communication de la doctrine appelée « Sagesse divine » par l'intermédiaire de Mages ou Sages, aujourd'hui appelés Maîtres ou Adeptes et auxquels en fut, dès l'origine, confié le dépôt.

Lorsque cette race aryenne étendit au loin ses ramifications, quelques-uns de ces Maîtres reçurent pour mission de les accompagner dans les milieux spéciaux où devaient s'effectuer leurs évolutions respectives. Et c'est en raison de ces milieux très divers que naquirent des religions rudimentaires, proportionnées aux besoins et aux facultés des groupes disséminés au sein desquels devaient se manifester les premières lueurs des futures civilisations.

Bien rudimentaires furent, en effet, ces religions primitives. Ce ne fut tout d'abord que sous forme d'allégories, de figures, de paraboles, de mythes ou fables, les unes simplement naïves, les autres plus ou moins grossières,

que furent divulgués les premiers enseignements. Inutile d'ajouter que les sectateurs plus ou moins barbares — pouvaient-ils ne pas l'être ? -- de ces croyances confuses se hâtèrent de renchérir encore sur les tendances matérialistes qui les caractérisaient, si bien que se voila, que se défigura bien vite la pureté de l'antique révélation. Fétichisme, sacrifices sanglants, superstitions de toutes natures furent le produit de la déformation du spiritualisme originaire.

Toutefois, ayons soin de le remarquer, quelques paillettes d'or étaient restées dans cette fange. Sous les rites féroces ou grotesques s'étaient conservées des images et comme de vagues souvenirs de quelques-uns des vivants symboles de l'inspiration des premiers âges. La constatation de ce fait est résultée des fouilles faites par les savants en des pays très divers, tels que la Perse, la Chaldée, l'Egypte notamment, sans parler de l'Inde et même des deux Amériques.

D'innombrables débris suggestifs ont été remis en lumière, d'irrécusables témoignages ont été fournis par les inscriptions recueillies, tantôt sur des cylindres ou des briques en terre cuite, tantôt dans les sanctuaires des temples et jusque sur les bandelettes des momies exhumées de leurs tombeaux. Hiéroglyphes et cunéiformes nous ont raconté bien des mystères ensevelis.

Indépendamment de ces vestiges matériels, combien d'autres témoignages nous ont été transmis. Nous savons que des voix inspirées retentirent, çà et là, au milieu du confus murmure de la matière où gisaient les peuples assoupis, que des fanaux furent dressés le long des chemins où les hommes inconscients marchaient au hasard et trébuchaient dans l'ombre.

Il y eut bien plus encore. Deux initiés des sanctuaires égyptiens, Pythagore et Platon, dont les noms glorieux seront répétés d'âge en âge, tant qu'il y aura des hommes sur la terre, sont venus nous apporter, le premier, une admirable doctrine faisant pour ainsi dire écho aux enseignements asiatiques, le second, un système de philosophie si lumineux et si profond, malgré d'assez nombreuses réticences, que nos philosophes contemporains vont y puiser encore certaines inspirations.

Après eux sont venus les néo-platoniciens d'Alexandrie dont la Gnose théosophique a projeté de si éclatantes lueurs qu'il n'a fallu rien moins, pour les éteindre, que les épaisses ténèbres dont la Rome papale a couvert le monde jusqu'à la fin du moyen âge. Pendant mille ans, ces ténèbres maudites ont fait éclipse sur la terre, où se sont multipliées les superstitions et les servilités d'une humanité dévoyée — où se sont audacieusement étalées dans leur honte les orgies d'une église qui ne rougissait pas de s'intituler « chrétienne ».

C'est alors que devint nécessaire l'intervention des Guides. Dès longtemps,

s'étaient tues dans le désert les objurgations des prophètes et voyants palestiniens, dès longtemps, étaient restées fermées et muettes les Bibles de l'humanité : dans l'Inde, les Védas, en Judée, les Testaments, y compris la Kabbale elle-même, mystérieux dépôt d'une doctrine rendue quelque peu suspecte, par le formalisme matérialiste des derniers croyants sémites. Il était temps qu'une renaissance vint faire remonter à la lumière tant de germes ensevelis sous la lourde terre occidentale... et cette Renaissance se fit.

Sous le couvert des sciences occultes, reparut l'étincelle jaillissant, tantôt du creuset des alchimistes, tantôt des bûchers des martyrs, toujours allumés par l'Eglise de Rome.

Ici, surgirent les Roger Bacon et les Paracelse, là-bas, moururent pour la vérité les Michel Servet, les Etienne Dolet, les Ramus, les Giordano Bruno, noms illustres auxquels s'ajoutèrent, plus tard, ceux des Jacob Bohme, des Swedenborg, des Saint-Germain et des Mesmer, tous prolongeant la chaîne des grands esprits, tous rattachant le passé au présent, où d'autres grands esprits firent éclater et accentuent, de jour en jour, en dépit des furieuses attaques des orthodoxies, l'admirable mouvement spiritualiste dont pourront se glorifier, devant l'histoire de l'évolution humaine, les cinquante dernières années du XIXe siècle.

Voyons, maintenant, ce que les hommes ont fait de ces lueurs espacées, intermittentes, mais qui n'en ont pas moins servi de jalons lumineux, tout le long de la route sombre que ces hommes avaient à parcourir.

Lamentable et tragique est l'histoire de leurs incapacités, de leurs défaillances, de leur grossière et persistante matérialité. Nous allons la résumer rapidement ; mais, pour cela, il nous faut reculer de quelques siècles et remonter vers les origines de notre ère... dite « chrétienne. »

Placé sur cette terre qui doit lui servir, sinon de lieu d'épreuve, tout au moins de champ de travail et d'école préparatoire, l'homme, ainsi qu'on a pu le voir dans les pages qui précèdent, n'y a pas été abandonné et livré à ses seules forces. En vertu de l'admirable loi de solidarité qui rattache les uns aux autres tous les membres de l'universelle famille des êtres, toute une hiérarchie d'Esprits se sont fraternellement consacrés à l'évolution de l'humanité dont ils dirigent la marche.

C'est de siècle en siècle que se sont succédé ces frères aînés des hommes. La légende et l'histoire nous ont conservé leurs noms : ce furent les Manou, les Bouddha, les Zoroastre, les Krishna, les Confucius, les Lao Tseu, tous les Christ, en un mot, à la tête desquels se place, pour nous, notre Christ, le doux Galiléen, l'humble et glorieux Fils de l'homme qui, suivant les divers points de vue où l'on se place, tantôt mythique, tantôt historique, tantôt mystique, est descendu sur la terre, il y a deux mille ans environ. Il

s'y est incarné, non à titre de rédempteur, c'est-à-dire « d'expiateur » suivant le dogme messianique défiguré par les Ecritures et les sacerdoces,mais à titre de Grand Initié, fils et révélateur du « Père ». C'est lui qui fut l'évocateur de notre essence spirituelle, plus encore l'incarnation du principe divin dans l'homme qu'il racheta de sa matérialité, en lui conférant ses titres de noblesse, la charte de ses privilèges, en un mot, ses lettres de naturalisation dans la république céleste.

Ce sont ces Instructeurs qui, à nos ancêtres primitifs dont l'histoire remonte à une antiquité que nos chronologies écourtées ne peuvent même nous faire pressentir, ont suggéré ces hautes notions religieuses qui, chez les Atlantes légendaires et les Aryas historiques, ont laissé les vestiges d'anciens cultes dont les dogmes et les Bibles nous ont été conservés. Et c'est à ces Bibles que nous devons les grandes idées de tolérance, de justice, d'amour fraternel qui, commentées et vulgarisées par le Christ, ont éclairé l'aube de notre ère des douces lueurs d'une religion spiritualiste.

Lueurs éphémères, nous l'avons déjà dit.

La lampe que les judéo-chrétiens avaient reçue de leurs ancêtres de la Haute Asie et dont la flamme claire symbolisait la pureté des inspirations lointaines, s'éteignit bien vite sur l'autel du premier temple, où l'enveloppa l'âcre fumée des sacrifices dits « propitiatoires », au moyen desquels les fétichistes croyaient apaiser les fureurs des dieux qu'ils avaient inventés, dieux non moins féroces que leurs grossiers adorateurs.

L'œuvre néfaste, loin d'être enrayée par la divulgation d'un christianisme déjà quelque peu défiguré, ne fit que s'accroître et s'aggraver.

A la première église embryonnaire des siècles apostoliques, succéda bientôt l'Église des sacerdoces armés pour la bataille et fournisseurs brevetés de dogmes ineptes, de symboles dénués de signification, de rites étranges dont le matérialisme différait vraiment peu de celui des païens barbares.

Égarés dès le début par le symbolisme obscur des Écritures bibliques vingt fois remaniées, les dogmatistes, sans plus tarder, sans comprendre ni raisonner, se mirent allègrement à la besogne. Prêtres, évêques, docteurs, Pères de l'Église, rivalisèrent à qui mieux mieux et l'on vit (sans parler des inconnus), les Eusèbe, les Tertullien, les Lactance, les Augustin, offrir à la jeune Église, déjà singulièrement cahotée, l'on ne sait quel mélange confus de superstitions puériles et de conceptions plus ou moins acceptables, s'amalgamant dans les mêmes cerveaux, au milieu d'incohérences, de contradictions et de folies véritablement stupéfiantes.

Encore, s'ils s'étaient contentés d'exposer, d'affirmer et de discuter avec une courtoisie relative dont leurs titres de saints personnages leur faisaient un devoir; mais ce fut sans mesure que s'épancha le fiel de tous ces dévots,

si bien que la bataille devint inénarrable, alors surtout que se mêlèrent aux premiers belligérants nombre de sectes passionnées autant que disparates : Novatiens, Montanistes, Donatistes, Nazaréens, Ophrites et d'autres encore, sans compter même certains philosophes « amis de la sagesse » dont le calme relatif fut impuissant pour apaiser les esprits.

Toutefois, entre divers points litigieux, fertiles en querelles, un mot eut la rare fortune de mettre momentanément d'accord les ergoteurs les plus réfractaires. Ce mot fut celui de *chute*, maintes fois répété dans les Écritures judaïques. Cette hypothèse de la chute, incomparablement inférieure à la belle doctrine indoue concernant l'involution de l'esprit dans la matière, conquit les suffrages de la plupart de ces esprits brutalement dogmatiques que hantait le souvenir atavique des sacrifices sanglants. Cette prétendue chute — et l'on sait quel en fut le prétexte puéril que nous rapporte naïvement la Genèse — transformée en péché originel qui, incommensurablement amplifié, fut déclaré ineffaçable, en d'autres termes *inexpiable*, réclamant en conséquence, pour contre-partie nécessaire, la plus effroyable punition possible, à savoir l'enfer éternel, « étang de feu et de souffre où ne devaient jamais finir ni les cris, ni les grincements de dents des damnés ». Ce péché originel, cet enfer, puis la rédemption « par le sang » qui en était la suite naturelle, devint le canevas où brodèrent avec délices pseudo-libéraux et orthodoxes du monde ecclésiastique.

Au surplus, ne savons-nous pas que ces cris déchirants, que ces lamentations désespérées, sont une musique « exquise » pour les oreilles des dévots, race de nature phénoménale, sans cœur, sans pitié, sans rien d'humain, sortes de créatures « cryptogamiques », ainsi que s'exprime un de leurs historiens, qui ne croissent qu'à l'ombre des monastères ou que dans les cryptes humides des vieilles cathédrales... Jugez-en, du reste, par le célèbre et odieux passage qu'osa écrire, sans rougir, ni pâlir, le pieux Saint Thomas d'Aquin (*docteur angélique*), l'oracle du christianisme officiel, la fleur du moyen âge et la gloire de l'Église :

« Les bienheureux du paradis, sans sortir de la place qu'ils occupent, peuvent en sortir cependant d'une certaine manière, en vertu de leur don d'intelligence et de vue distincte, afin de considérer les tortures des damnés ; et en les voyant, non seulement ils sont accablés de joie et ils rendent grâce à Dieu de leur propre bonheur, en assistant à l'*ineffable* calamité des impies » !...

On peut se demander si, dans tout le fatras de la littérature ecclésiastique, il se trouve une page plus abominable que celle-là. Les chrétiens vrais seraient à bon droit confus d'accepter une doctrine capable d'inspirer de semblables sentiments. Heureusement qu'on peut découvrir çà et là, dans cette même littérature, quelques lignes admirables comme celles

qu'écrivait Origène, le plus grand des Pères de l'Église, alors que commentant les paroles de Jésus : — « Vous êtes tous frères et fils de Dieu », il en tire cette conséquence que « le Père serait atroce, s'il faisait brûler ses enfants, même égarés, même ingrats. — Plus de damnation éternelle, ajoute-t-il, plus d'enfer ! Jésus est venu sauver même Satan, car toutes les âmes créées sont essences de Dieu ; partant de Dieu, il faut qu'elles retournent à lui ».

Mais passons ou plutôt reprenons.

L'histoire des religions nous enseigne que les prêtres, entrepreneurs pour tous pays des superstitions les plus variées, ayant besoin, pour appuyer sinon justifier leurs dogmes barbares, de dieux appropriés à ces dogmes, en ont inventé dès l'origine des civilisations.

Les Phéniciens avaient Astarté ; les Carthaginois, Moloch ; les Babyloniens, Baal ; les Germains, Teutatès ; les Indous du Gange, Djagernaut. Combien d'autres divinités non moins farouches surgirent ainsi dans le ciel mythologique, tout d'abord créées dans le but apparent de symboliser tels principes plus ou moins supraphysiques, telles idées plus ou moins absurdes, mais qui bien vite déformées et transformées par la superstition populaire en monstres sanguinaires, n'en conservèrent pas moins leurs attributs prétendus divins.

A l'instar des autres peuples, les Juifs avaient inventé Jéhovah, père putatif de leur futur Messie, qui, en dépit des protestations des judaïsants orthodoxes, n'en reçut pas moins le nom de Jésus, l'Oint, le Christos qu'acceptèrent les premières églises chrétiennes. Cette acceptation ne fut pas exempte de certains tiraillements; mais les Juifs nouvellement convertis ne pouvant répudier le compromettant Jéhovah de l'ancienne alliance, prirent le parti d'amalgamer le tout, l'ancienne et la nouvelle, au détriment du bon sens le plus élémentaire et de l'honorabilité de l'église mixte, c'est-à-dire judéo-chrétienne qui en fut le triste résultat.

C'est du milieu de ces éléments disparates que sortit cette mythologie étrange, cette démente « christolâtrie » tout à la fois juive, chrétienne et quelque peu païenne aussi, qui devint le fondement de la doctrine romaine, c'est-à-dire papale... pour aboutir, de chute en chute, disons-le en passant, au culte non moins répugnant qu'idolâtre, appelé le Sacré-Cœur sanglant.

Le péché originel à tout jamais inexpiable par l'homme — le seul coupable, cependant — étant officiellement admis, apôtres, pères, docteurs et cardinaux se donnèrent carrière, y compris tous les conciles successifs dont il sera question tout à l'heure. A la transgression de la loi divine, devait répondre le plus rigoureux des châtiments. Il ne fallait donc rien moins que du sang pour apaiser ce Jéhovah de la Genèse et du Deutéronome, ce despote jaloux et vindicatif qui punissait l'iniquité des pères sur les enfants

jusqu'à la quatrième génération, ce farouche exterminateur des peuples vaincus, Madianites, Philistins ou Amalécites, ce massacreur de femmes et d'enfants, y compris les nouveau-nés qu'il fallait, disait-il, écraser sous les pierres...

Mais quel sang fallait-il lui donner pour l'apaiser? Il ne s'agissait plus ici de boucs, ni de génisses, pas même d'hécatombes.

Il lui fallait un sang spécial, de valeur auguste et suprême. On lui attribua conséquemment celui du pur, de l'innocent, du juste; celui du Fils de l'homme, en même temps que Fils de Dieu, que dis-je, celui « de Dieu lui-même qui, pour apaiser Dieu, devait tuer Dieu, » suivant la boutade bien connue de Diderot. »

Il ne fallait donc rien moins que ce sang-là pour expier les péchés du monde...

Du monde? Non pas; mais les péchés de ceux-là seuls qui, désignés de toute éternité, peuvent bénéficier de la « grâce » que Dieu accorde à qui lui plaît!... Pourquoi le sacrifice, alors? pourrait-on demander. Ne demandez rien. Discute-t-on avec cette casuistique incompréhensible et sauvage? Ce n'est pas seulement dans l'absurde que s'effondre, ici, la dogmatique dite orthodoxe, mais encore dans le monstrueux. Le dogme de l'expiation *partielle* par le sang du juste — qui, par cela même, demeure insuffisante, — se combinant avec celui de la prédestination fataliste, atteint le point culminant de tout ce qui pouvait être inventé de plus révoltant dans l'injustice, de plus déconcertant dans l'anormal et l'immoral.

Ne pouvant en aucune façon comprendre la grande figure du Christ, incarnation mystique de l'effort, de la souffrance indispensables dans l'œuvre rédemptrice de l'homme par l'homme lui-même, incapables de s'élever à la conception philosophique suivant laquelle le sacrifice de l'homme de douleur, de l'homme de la croix, symbolise l'incorporation du Logos, du Verbe, de l'Esprit tombé dans la matière, en même temps qu'il représente l'évocation du principe divin enlizé dans la gangue humaine — ignorants et réfractaires à toute conception spiritualiste, les docteurs et Pères de l'Eglise n'ont vu dans l'œuvre messianique que l'application nécessaire du vieux principe de l'expiation.

C'est en vain que l'arianisme, d'une part, soutenu par Origène, que le pélagianisme, d'autre part (naturellement attaqué par le fougueux Jérôme) luttèrent contre le double dogme de l'expiation par procuration et de la prédestination fataliste, Augustin l'emporta et finit par noyer ces nobles protestations dans des flots d'encre qui, plus tard, se transformèrent en flots de sang.

Et dire que c'est à ses fantaisies sinistres qui vouaient aux flammes de l'enfer toutes les vertus humaines non estampillées par l'Eglise, que cet

Augustin tout à la fois ondoyant et borné, négateur par surcroît du véritable christianisme, dut la gloire dont l'entoura la postérité qui, sans examen et de confiance, lui décerna le titre honorifique de « défenseur de la foi ».

Est-il besoin de rappeler que c'est à ce fameux évêque d'Hippone, orateur verbeux et paradoxal, que la doctrine ecclésiastique est redevable de la célèbre mais inepte formule : *Credo quia absurdum* (c'est parce qu'ils sont absurdes, que je crois aux mystères de la foi).

Pitoyable abdication de toute dignité humaine que constituent essentiellement l'indépendance de la pensée et le respect de la raison divine que nous avons reçue en partage.

Accepter, sous bénéfice d'inventaire, ce que l'on ne comprend pas, en prévision du fait qu'on pourra le comprendre ultérieurement, passe encore; mais croire l'incompréhensible « en raison même de son absurdité » quelle pauvreté intellectuelle et quelle inquiétante servilité !

Faut-il avoir une étrange cervelle pour oser résumer par une aussi déplorable attestation une longue vie de croyant — défalcation faite, bien entendu, de tous les cahotements qui caractérisent les débuts du futur saint, du fils si longtemps réfractaire de la pieuse et patiente Monique. — Ajoutons qu'il n'était vraiment pas flatteur, pour le Dieu de justice et de vérité, de ne voir ses dispensations acceptées par l'irrespectueux évêque, que dans les conditions qu'il osait alléguer.

Toujours est-il que la dangereuse doctrine du salut « par la grâce » et décorée du nom d' « Augustinisme » s'étendit, se prolongea, en longs échos, à travers le monde ecclésiastique, et bien au-delà du moyen âge lui-même, si bien qu'elle vint retentir, en plein XVII[e] siècle, jusque dans l'âme obscure et fanatique de l' « illustre Bossuet », du « grand aigle de Meaux » qui, sans tergiverser, et même allègrement, envoyait au feu éternel tous les nouveau-nés, coupables — inexpiablement coupables — de ne pas s'être fait baptiser en temps opportun !

Indépendamment de l'horreur que nous inspirent ces sentiments abominables qu'approuve hautement l'Eglise, il faut reconnaître et avouer de bonne grâce que ce fut pour les sacerdoces un merveilleux coup de maîtres que d'avoir su si bien utiliser la conception juive d'une faute irréparable pesant sur les épaules de toute créature humaine, dès son apparition sur notre terre. N'est-ce pas elle qui a fait la fortune de l'Eglise... et quelle fortune !

Possesseurs du péché originel et de l'enfer concomitant — l'on peut y ajouter le paradis comme complément nécessaire — les sacerdotaux se livrèrent à toutes les excentricités qui pouvaient jaillir de leurs cervelles fanatisées.



Certaines âmes noires d'anciens sacrificateurs transformèrent bien vite en machine formidable de terreur et d'oppression ces désastreuses conceptions. Et c'est au moyen de cette sorte de pompe pneumatique — non prévue par les physiciens — que furent maintenus, pendant des siècles, dans une sorte d'asphyxie morale, les peuples terrifiés, hypnotisés, incurablement passifs, prêts à tout sacrifier pour « l'achat » d'un paradis imaginaire, mûrs pour toutes les exploitations — race servile « taillable et corvéable à merci ».

La consécration de la doctrine néfaste ne demeura pas longtemps à l'état théorique. Quant vint le jour où l'Eglise comprit quel parti lucratif elle pouvait en tirer, elle eut tôt fait d'en réaliser les bénéfices. Se rappelant, fort à propos, qu'il était le successeur et l'héritier de Pierre, l'ancien pêcheur du lac de Génésareth, le pape se fit pêcheur aussi et jeta l'engin perfide, tel un filet gigantesque, sur tous les peuples se réclamant du titre de chrétiens — sans nul souci à la vérité, d'y recueillir des âmes pour les arracher à Satan, mais dans un but beaucoup moins philanthropique, si bien que, depuis des siècles se poursuit la pêche miraculeuse, amenant dans les coffres du Vatican les richesses que fournit, sans compter, le bénévole troupeau des brebis tondues — toujours tondues, puisqu'à l'heure qu'il est elles paient encore pour les indulgences, pour la délivrance des âmes du purgatoire, pour les baptêmes, pour les mariages, pour les enterrements, naguère encore pour le salut des petits Chinois... et autres chinoiseries non moins originales, sans parler du denier de Saint-Pierre, Pactole symbolique qui coule inépuisablement et dont les flots, nullement symboliques, ceux-là, se totalisent en millions.

Et c'est à cette Eglise, redoutable exploiteuse des peuples, qu'il faut croire... sous peine d'Enfer à perpétuité, c'est bien entendu. C'est là, la foi, foi docile jusqu'à l'aveuglement, passive jusqu'à l'annihilation de toute personnalité, qu'on réclame impérieusement des fidèles.

Or, l'on peut juger du sérieux de cette Foi, dit l'auteur anonyme de « Le diable et l'Eglise » (1), par les paroles du cardinal Cajetan déclarant à Luther « qu'une seule goutte du sang du Christ suffisant au rachat de toute la race humaine, *le reste* avait été mis à la disposition de l'Eglise, pour être employé en indulgences administrées par les pontifes romains. » — Superbe opération de banque, en vérité, avec le sang du Christ comme fonds de réserve !

Ah ! comme il comprenait la nature de cette « opération », le fameux Léon X, épicurien comme un Médicis, cynique comme un pape, alors qu'il écrivait au cardinal Bembo la phrase suivante; l'une des plus monstrueuses à coup sûr que nous ait conservées l'histoire ecclésiastique : *Quantum nobis*

(1) *Revue Spirite*, juillet 1902, p. 394.

nostris que ea de Christo fabula profuerit, satis est omnibns sœculis notum. Ce qui veut dire en bon français : « L'on a constaté depuis des siècles combien d'énormes bénéfices nous a procurés, à nous et aux nôtres, l'invention de cette excellente fable concernant les mérites du sang de Jésus-Christ. »

Entre temps, sévit l'inénarrable logomachie des conciles, des dix-neuf conciles œcuméniques qui, pendant des centaines d'années, à partir de celui de Jérusalem, en l'an 50, jusqu'à celui de Trente terminé en 1563, discutèrent longuement, furieusement parfois et sur quels sujets, juste ciel !...

Sur le Père tout d'abord, Essence suprême, Entité mystérieuse qu'on ne saurait définir, ni même nommer et sur laquelle il était tout au moins inutile de se perdre en discussious qui ne pouvaient aboutir.

Sur le Fils, ensuite, sur le compte duquel l'on ne put s'entendre non plus, étant donné que « tout engendré qu'il fût, il est pourtant inengendré » au dire de certains docteurs, alors que, d'autre part, il est « l'Homme-Dieu » pour les uns, « demi-Dieu » pour les autres et enfin « quart de Dieu » pour certains autres préopinants.

Sur le Saint Esprit, en troisième ligne, lequel, suivant les opinions, procède tantôt du Père, tantôt du Fils, tantôt des deux à la fois.

Puis encore sur la Vierge mère dont le « cas spécial » — tout spécial, en effet, — servit de thème à toutes sortes de considérations où la physiologie se combinant avec la dogmatique, fournirent ample pâture à l'imagination égrillarde de toutes ces vieilles cervelles de docteurs visiblement affriolés par les gras commentaires que semblait autoriser la solution d'un problème aussi... savoureux. Qu'il est heureux, vraiment, que toutes ces belles choses tout au moins saugrenues aient été dites en latin !

Poursuivons, sans nous occuper des conciles relativement modernes, où furent décrétés le dogme de l'Immaculée conception, dont le besoin, paraît-il, se faisait vivement sentir, puis encore celui de l'Infaillibilité papale. Ce dernier dogme promulgué par des hommes ne se doutant même pas de l'ironie intense qui ressortait d'une aussi audacieuse déclaration, est venu couronner dignement la série de toutes ces décisions « infaillibles » qui, si longtemps, ont rendu manifeste *urbi et orbi*, la prodigieuse, l'incommensurable « faillibilité » de ces grotesques oracles ecclésiastiques, auxquels n'ont rien appris, ni rien fait oublier, ni les rudes leçons du passé, ni les sévères jugements de la société moderne.

Mais, passons et poursuivons ce rapide résumé historique, pour arriver à la papauté — la papauté en soi qui n'est autre chose que l'incarnation de cette Eglise que nous étudions, pour y chercher quelques lueurs, quelques souvenirs de cette autre église primitive... Hélas ! qu'avons-nous trouvé jusqu'ici ; qu'allons-nous trouver encore ?

(*A suivre*). ED. GRIMARD.



UNE LETTRE INÉDITE DU Dr PAUL GIBIER

M. S. Henriquet, l'auteur de la poésie « Par la foi », insérée dans ce numéro, a eu l'obligeance de nous communiquer la lettre suivante qui, certainement, intéressera au plus haut point tous les lecteurs de notre revue. Nous l'en remercions bien sincèrement.

Argelès-de-Bigorre, 11 août 1887.

Cher Monsieur,

M. M. A... m'ayant écrit en même temps que vous, permettez-moi de vous répondre par une même lettre. Merci d'abord pour votre excellent souvenir et vœux bien sincères pour le complet rétablissement de votre santé. Merci encore pour votre aimable invitation d'aller vous voir à Bordeaux. Ainsi que je vous l'ai écrit le 28 juillet dernier, je n'espère pas vous revoir à Bordeaux, par cette raison que je retournerai à Paris *viâ* Limoges.

J'aborde la question « Spiritisme ». J'avais lu dans *La France* l'article que vous m'avez envoyé qui n'est qu'une paraphrase abrégée d'un autre article paru dans *Les Débats* le 8 août. J'avoue qu'aux yeux du commun des mortels cet article, ou plutôt l'enquête américaine dont il fait mention, constitue un fait grave, mais pour qui réfléchit cela ne signifie absolument rien. Permettez-moi quelques réflexions.

— De ce qu'un médium — vrai ou non — et avec lui mille autres pareils auront été pris en fraude s'en suit-il qu'il n'y ait aucun phénomène psychique vrai ? Non. Un fait *positif* bien observé ne saurait être détruit par mille expériences *négatives*; le contraire n'est pas vrai. Aussi, je ne crois pas avoir à m'occuper de la question de savoir si « un sujet » dont je me serai servi a été sincère ou non avec d'autres expérimentateurs : il me suffit de l'avoir mis dans l'impossibilité de me tromper ; nous n'agissons pas autrement dans nos recherches sur d'autres secrets de la Nature. Bien entendu, je préférerais avoir un « sujet » toujours honnête. Hélas ! la plupart des médiums qui vivent de leurs « facultés » sont de pauvres sires et sujets à caution... Slade comme les autres. Lorsque ce qu'il est convenu d'appeler une personne « comme il faut » se découvre *médium*, son premier soin est souvent de combattre sa disposition, ou bien elle ne la montre qu'à ses intimes dans un *cercle fermé*. Je connais un cas de ce genre. Qu'y pouvons-nous ? Rien ; nous devons prendre notre bien scientifique là où nous le trouvons.

Soit dit en passant, j'ai une lettre d'un des principaux rédacteurs du *Journal des Débats*, lettre écrite au lendemain d'une séance avec Slade, chez

moi, avec une ardoise, dans laquelle ce rédacteur, qui était accompagné du directeur du même journal m'atteste *qu'il a vu le crayon de Slade marcher seul sur l'ardoise et y tracer des caractères*. Notez que cela ne prouve pas que le dit Slade soit incapable de tricher; je ne m'en porte pas garant. Ces « facultés médianimiques » sont *sujettes* à fluctuations; si le médium (comme c'est le cas pour Slade) vit au jour le jour, pendant une période de dépression, lorsque les facultés font défaut, la tentation est grande de recourir à la prestidigitation, et, comme ce n'est pas leur métier, ils se font généralement prendre comme des novices.

Personne — sauf quelques exceptions — ne veut comprendre cela! Peut-être ai-je eu le tort de publier mon livre trop tôt, avant d'avoir les moyens de faire la démonstration répétée des faits que j'avançais... mais je ne travaillle pas seulement pour le présent — l'avenir jugera. Devons-nous admettre aussi que ces contradictions, si graves en apparence, ne se produisent que parce que notre époque ne mérite pas encore d'être éclairée? Ce n'est pas encore à elle que serait destinée la lumière : et, de fait, la Vérité est obscurcie par ceux-là mêmes qui devraient être les instruments de son triomphe. Remarquez encore que, malgré les avances que j'ai faites à ceux qui pourraient encourager ces études si grandiosement passionnantes, personne ne m'a offert sérieusement de me seconder.

Tant pis (peut-être) pour la génération actuelle. Après tout, celui qui es parvenu à posséder la « Connaissance » professe une égale indifférence pour les applaudissements et les imprécations de la foule qui s'ignore.

Mais je m'aperçois que je me laisse entraîner à vous écrire un discours. Je m'arrête en vous adressant, cher Monsieur S.., et vous, cher Monsieur M. A..., mon sympathique salut.

Signé : Dr Paul Gibier.

SOUFFRANCE !

Si vous avez souffert, si vous avez aimé,
Si vous avez versé bien des larmes amères,
Sur quelque corps chéri par la mort emporté
Dans les froids cimetières ?...

Si vous avez senti le sombre désespoir
Glisser comme un serpent jusqu'au fond de votre être,
Si vous avez pensé qu'il n'est plus de revoir,
Et murmuré peut-être ?...

Si vous avez fermé les yeux aimants et doux
De cet être adoré que l'on nomme : ma mère,
Et si vous avez dit en tombant à genoux :
Je suis seul sur la terre.

Si votre cœur brisé ne devait pas mourir,
Si la tendresse de votre âme
A trouvé pour l'aider et pour la soutenir
Une autre main de femme,

Si le même regard, chargé d'un autre amour
S'est posé comme un baume sur votre blessure,
Si vous avez rêvé d'aimer peut-être un jour
Cette douce figure ?...

Si vous l'avez rêvé, l'avez-vous accompli ?...
Il faut si peu de temps pour qu'un bonheur s'envole ;
On voit subitement une ombre qui s'enfuit...
C'est la mort qui le vole !...

C'est la mort qui l'emporte en son triste linceul !...
Malgré nos pleurs, nos cris, malgré notre prière,
Nos joies et nos amours s'en vont dans un cercueil,
Sous une froide pierre.

Tantôt c'est un enfant beau comme un petit roi
Dont le joyeux babil égayait la masure ;
Tantôt c'est un oiseau dont la brillante voix
Egayait la nature.

C'est un père, un ami, tout ce qu'on peut aimer,
Ce qui fait ici-bas le charme de la vie,
Une sœur de vingt ans, la grâce du foyer,
Notre première amie.

. . . .
. . . .

Et cet ange d'amour qu'on appelle une épouse,
Rêve de notre cœur ! félicité du ciel !...
Faut-il donc que la mort en soit aussi jalouse
Dans son instinct cruel ?...

. . . .
. . . .

Emporte donc, ô mort, toutes nos auréoles,
Emporte nos trésors de sorte qu'aujourd'hui
Il ne te reste plus durant tes courses folles.
Qu'à m'emporter aussi !...

ESPOIR !

C'est à quoi je pensais dans le silence et l'ombre
En face des tombeaux creusés par le malheur,
Où je venais chercher à ces places sans nombre,
Les débris de mon cœur.

Où je venais chercher les ombres fugitives
De mes tristes amours qui n'ont eu qu'un matin,
Comme on recherche encor pour les pauvres convives
Les miettes du festin.

Je cherchais les regards, je cherchais les sourires
Des êtres adorés sans regards et sans voix,
Et les derniers accents de ces célestes lyres
Qui tremblaient sous mes doigts !...

Je cherchais !... je rêvais !... et rien ne saurait rendre
Les aspects désolés de ce champ du repos.
Quand je vis un rayon du soleil de novembre
Glisser sur les tombeaux.

Je sentis sur mon cœur passer comme une ivresse,
Ce rayon de soleil, c'était comme un baiser
Que me jetait le ciel : c'était une caresse
Sur mon front désolé,

Levant alors les yeux vers la céleste voûte,
Vers ce bleu firmament où brillait le soleil,
Je me dis que sous terre, on sommeille sans doute,
Là-haut est le réveil.

Sous terre, c'est la tombe où le corps se repose,
Là-haut l'esprit s'envole avec les bienheureux.
C'est le suprême espoir jeté sur toute chose
Qu'un regard vers les cieux !

Un regard vers les Cieux, une ardente prière,
Affermit le cœur faible et console les forts,
Et soulage parfois dans leur pieux mystère,
Les âmes de nos morts.

« Ce n'est plus en ces lieux, dit l'ange aux saintes femmes,
Qu'il faut chercher Jésus, il est ressuscité !... »
L'âme monte toujours comme montent les flammes,
Jusqu'à l'Eternité !...

Tout me sembla changé quand je sentis renaître
Sous un rayon divin mon cœur évanoui !
Comme on voit dans le ciel une étoile apparaître.
Au milieu de la nuit

L'espérance brilla, chassant la sombre crainte,
Et de ses purs accents, dissipant mes regrets,
Echos mystérieux des douces voix éteintes.
Cachés dans les cyprès !...

Je vis les fleurs s'ouvrir sur les tombes aimées ;
Leur vif et doux parfum remplit l'air adouci ;
Je dis en respirant leurs senteurs embaumées :
Que l'on est bien ici !



Que l'on est bien ici, dans ce jardin tranquille
Où la mort semble belle en son chaste linceul,
Où l'on retrouve encor et patrie et famille,
Quand on est triste et seul.

Dieu ! maître souverain, j'aime votre clémence,
Sur chacun des tombeaux, vous jetez une fleur,
Et vous faites fleurir la rose d'espérance
Sur celui de mon cœur.

. . . .
. . . .

Et le vent emportait des fleurs, les douces graines
Pour refleurir plus loin, sous un autre soleil,
Et des âmes, montaient les ardentes haleines
Pour refleurir bien haut dans l'horizon vermeil.
Et le vent emportait toutes désespérances
Celles de mon esprit et celles de mon cœur
Et je chéris depuis mes amères souffrances
Qui m'emportent aussi vers un monde meilleur.

SPERO.

QUI A CRÉÉ LA TERRE ?

par CH. DAWBARN

Ce qui distingue par dessus tout le XIXe siècle, c'est que l'homme y a réussi à s'élever au-dessus des conceptions étroites de ses ancêtres, qui en étaient encore au briquet. Le briquet lui-même était un grand progrès sur la méthode primitive de se procurer du feu par le frottement de deux bouts de bois. L'histoire de la pensée humaine est ainsi l'histoire des progrès de l'humanité. Mais maintenant que le XIXe siècle nous a donné les lampes à pétrole, le gaz et l'électricité, le temps est venu de nous débarrasser de quelques-unes des superstitions qui nous restent.

Au commencement de ce siècle, notre petit monde était encore regardé comme une espèce de « salle à manger » de Dieu, desservie par le soleil, la lune et les étoiles. Cette conception provenait naturellement de l'orgueil et de l'ignorance de l'homme. Aujourd'hui encore, même pour la plus grande masse des gens qui réfléchissent, le plan de la création tout entier consiste en une série de degrés que l'on peut se figurer grossièrement par l'énumération suivante : le poisson, le têtard, la grenouille, le singe, l'homme et Dieu. De degrés en degrés, on saute ainsi du microbe à l'homme, qui, lui, en qualité de prince de la famille royale, donne la main à Dieu. Qu'il puisse y avoir

autant de degrés d'intelligences au-dessus de l'homme qu'il y en a au-dessous, c'est une conception qui n'a pu entrer dans les diverses théologies qui ont fait le bonheur, ou le malheur, de l'homme ignorant, suivant le cas. Le XIXe siècle a poussé l'intelligence jusqu'au point que l'on appelle aujourd'hui « la Nouvelle Pensée » (1).

Mais cette Nouvelle Pensée elle-même se cramponne encore à l'Age du Briquet, comme je me propose de le démontrer dans cet article.

Définissons d'abord la Religion et la Science, termes dont nous nous servons quotidiennement. Par Religion, je veux parler de la conception d'un Etre Suprême, à qui l'on rend un culte, et que l'homme regarde comme son Créateur. La science, elle, est la réunion de faits groupés d'une certaine façon, d'où les philosophes et les savants tirent des enseignements.

Eh bien! que pouvons-nous connaître en réalité, ou même seulement concevoir, au sujet de cet Etre Suprême, de cette grande Cause première, comme quelques-uns l'appellent?

Depuis qu'on a découvert que tout l'espace est rempli de cette matière primordiale dont tout provient — à la fois substance, énergie et intelligence — matière que dans sa forme inconditionnée nous appelons « l'éther », la vieille idée d'un Créateur, faisant toutes choses par un acte de sa volonté, est devenue impossible. Nous savons que le plus petit atome contient substance, énergie et intelligence; et c'est nécessairement la totalité de ces atomes dont l'homme essaie de faire l'objet de son culte. Notre conception d'une première Cause Infinie doit comprendre l'Univers avec ses myriades de soleils étincelants, parmi lesquels notre petit monde n'est même pas comme un grain de sable au bord de la mer. Ainsi, à un bout de notre échelle religieuse il y a un atome, et à l'autre bout l'ensemble de tous les atomes, que nous appelons Dieu. L'homme de l'âge du briquet ne s'occupe pas de l'ensemble de l'Univers, il ne regarde que notre petite planète, et il déclare que c'est le Grand Tout qui l'a faite. Examinons sa logique antédiluvienne à la lumière de nos connaissances actuelles.

Dans l'atelier d'à côté nous voyons fabriquer des dynamos, et devant ces machines perfectionnées il ne vient à personne l'idée de dire: « C'est Dieu qui a fait cette dynamo ». Mais l'homme de l'âge du briquet, qui n'a pas vu le mécanicien à l'ouvrage, n'aurait pas manqué, il y a peu de temps encore, de s'exprimer ainsi, et il aurait brûlé celui qui aurait dit le contraire. Aujourd'hui la science nous enseigne que notre planète est une grosse dynamo, qui tourne dans l'espace, et qui utilise la même énergie que la petite dynamo. Les savants reconnaissent que les dynamos ne se font pas toutes seules, mais cela ne veut pas dire que le constructeur de la grosse dynamo soit Dieu, pas

(1) C'est à peu près la Doctrine Spirite. (G. B).

plus que celui de la petite. Cela veut dire seulement qu'il en sait davantage et qu'il possède plus de pouvoir que le mécanicien qui a fait la petite. Ainsi le penseur actuel voit s'éloigner les conceptions de l'époque du briquet, et est forcé de reconnaître entre lui et l'ancienne conception de Dieu un Etre d'une intelligence supérieure à la sienne.

Vient alors une question très importante. Quelles sont nos relations mutuelles entre ce constructeur de mondes et nous? Entre autres termes quelles sont l'étendue et les bornes de son pouvoir ?

Ici nous faisons appel à la science pour qu'elle nous donne quelques faits solides avant de répondre, et nous les trouvons dans un exemple journalier. Voici un bateau à vapeur qui comporte, supposons, le dernier mot des créations de l'homme. En bas, dans ses profondeurs, sont les fournaises alimentées par les esclaves du foyer de chauffe. Ces malheureux sont littéralement en enfer, mais ils doivent y rester, sinon le navire devient immobile. Le pont, les cabines luxueuses, nous pouvons, par opposition, les appeler le Paradis. Ainsi, dans cet état, le Paradis dépend de l'Enfer et ne peut rien sans lui. Enlevez, ne fût-ce qu'un chauffeur, de l'enfer, et il faudra le remplacer, sans quoi il y aura du trouble dans le ciel. Il ne sert à rien que le chauffeur en appelle au constructeur de navire pour le tirer de peine. Au point où nous en sommes il faut que l'enfer chauffe, ou le vaisseau s'arrête. Nous voyons aussitôt que le remède aux maux dont souffre le chauffeur dépasse le pouvoir du constructeur de la dynamo, grosse ou petite. C'est à l'intelligence à chercher le moyen de faire le travail du chauffeur sans chauffeur, avant que le ciel puisse se passer d'esclaves dans la chaufferie.

Ce simple exemple nous montre que le constructeur de la grosse dynamo, pas plus que celui de la petite, n'a encore trouvé le moyen de faire un ciel qui ne repose pas sur un enfer. Les hontes de notre civilisation, les cruautés de l'homme envers son semblable, tout atteste que notre petite dynamo est un terrain de luttes aussi sanglantes que du temps des anciens Aztèques. Naturellement cette proposition va scandaliser l'homme de l'âge du briquet qui prêche que Dieu est la Bonté même. Mais ce n'en est pas moins la vérité, et nous pouvons continuer notre argumentation.

Après avoir trouvé que notre petite planète a un constructeur, et qu'il n'a pu faire mieux que ce que nous voyons, la question suivante est de savoir jusqu'à quel point il a conscience de notre existence. Nous reviendrons à la question de la bonté du Créateur un peu plus loin.

Supposons que l'homme le plus intelligent de notre siècle entreprenne de jouer le rôle d'ange gardien d'une fourmilière. Il sait déjà que certaines races de fourmis ont une civilisation supérieure à quelques égards à la nôtre, car il n'y a pas trace d'égoïsme personnel parmi les millions d'habitants d'une fourmilière florissante. Mais il sait aussi qu'elles sont en dispute et en

lutte avec d'autres races. Il part donc avec l'idée d'améliorer leur moralité. Hélas ! il a bientôt découvert que son intelligence et celle des fourmis n'ont aucun point commun. Il ne peut même se rendre compte de la façon dont elles parlent entre elles et combinent leurs étranges travaux. Si bien que, convaincu à la fin de l'impossibilité de se faire comprendre des fourmis, il renonce à sa tentative. N'est-ce pas exactement la situation du constructeur de notre petit monde ? S'il n'échange pas de pensées avec le microbe et avec la fourmi, comment peut-il imaginer ce que pense l'homme de l'époque du briquet, qui ne sait que se mettre à genoux et l'adorer, comme étant l'inventeur des allumettes chimiques que là-haut, dans le ciel, on appelle le soleil et les étoiles ?

Quelqu'un peut demander quel fut son but quand il construisit notre dynamo avec la matière primitive du Cosmos. La science nous offre en réponse un fait très significatif. Tout le monde sait à quel point les sens de l'homme sont bornés. Par exemple, nous entendons les vibrations qui ne dépassent pas 80.000 à la seconde. Entre ce nombre et celui de 400 millions de millions de vibrations de l'éther cosmique nous ne percevons plus rien. Il y a là pour nous une lacune énorme. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a rien à percevoir. Le savant fait un récipient. Il pompe pour en chasser l'air et il dit qu'il y a fait le vide. La nature se moque de lui et de son vide. Son récipient est aussi plein de matière primordiale qu'auparavant. La nature est toujours là, avec son éther, et son attraction, qu'il appelle gravitation; et elle ne se soucie guère de sa faible tentative de la chasser. Le vide ne saurait donc point exister, et partout où se trouve la matière primordiale il y a de l'intelligence en activité suivant les conditions du milieu. Nous voyons ainsi que les conditions de l'énorme lacune dont nous parlions plus haut sont absolument en dehors de la limite de nos sens. Cela signifie, comme conséquence absolument scientifique, qu'il peut y avoir autour de nous de puissantes civilisations que nous ignorions entièrement, et qui n'ont probablement pas plus de points de contact avec nous, que nous avec les fourmis. Et ces civilisations, que nous ne connaissons pas, peuvent contenir la véritable raison de la construction de notre dynamo terrestre. Il est possible que les citoyens de cette civilisation puissent correspondre avec le constructeur de notre terre, bien que nous ne puissions le faire. Il peut se faire qu'il y ait là amplement motif à leur création par une intelligence supérieure. C'est une idée que les récentes découvertes scientifiques justifient pleinement.

L'homme dépasse le niveau des formes inférieures de la vie. Il a atteint une connaissance suffisante pour savoir que s'il n'est pas en contact direct avec Dieu, il possède néanmoins l'immortalité et une individualité qui lui donne de grands privilèges. Voyons ce que cela signifie.



Ceux qui raillent les prières adressées à une intelligence invisible, et qui leur refusent toute utilité, raisonnent à la façon de l'homme de l'époque du briquet. Regardez le pauvre chauffeur près de son fourneau, écoutez-le supplier Dieu de le tirer de son enfer. Nous avons vu que son idée de Dieu est une conception de l'âge du briquet, mais sa prière ne s'envole pas moins. Ainsi Tom le chauffeur prie, et il arrive que Jim, l'Esprit, qui a été lui aussi chauffeur autrefois, entend cette prière et se dit : « Cela me regarde. » Il intervient et par ses efforts amène Tom le chauffeur à un état meilleur. Seulement, n'oublions pas que tant que dureront les conditions présentes il faudra que quelque autre pauvre diable prenne la place du chauffeur Tom, sans quoi le bateau s'arrêterait. La prière et l'intervention des esprits sont donc des faits, d'éternelles vérités, aujourd'hui démontrées. Défaites-vous de la vieille conception de l'homme du briquet, et vous verrez que la prière est une des forces positives de la vie. Mais c'est l'intelligence seule qui nous apprendra quelque jour comment diriger notre monde sans chauffeur et sans foyer. L'idée favorite des socialistes est que l'homme de la cabine doit aider le chauffeur, et naturellement ils ne comprennent pas la prière. Le vrai remède est de trouver le moyen de se passer complètement de chauffeurs. Quand l'intelligence nous aura appris à tirer directement notre nourriture de l'atmosphère, alors le but sera bien près d'être atteint, mais pas avant.

Maintenant quelques mots sur cette affirmation tant répétée de l'amour et de la bonté de Dieu. Les hommes de notre nouvelle doctrine crient sur tous les tons : « Dieu est la bonté même », ce qui est une affirmation de l'âge du briquet. Le chauffeur Tom dit : « Si c'est Dieu qui m'a créé, et si c'est lui qui m'a mis ici, parler de son amour pour moi est un rude mensonge ». Et Tom a raison, à son point de vue.

Les progrès de l'homme au XIXe siècle ont été le résultat de ce qu'il a appris à se servir des forces de la nature qui l'entourent. L'électricité, comme toute autre forme de l'énergie, a toujours existé. Tant que l'homme s'est trouvé en travers de sa route il a été blessé et tué. Quand il a appris à la mettre dans le bon sens il a bientôt découvert qu'elle pouvait lui être utile. Il s'est donc démené dans cette direction, et la machine qu'il a inventée commence à chanter la chanson du Puissant Dollar. Là était le secret : marcher en harmonie avec les forces naturelles. Ne jamais se mettre en travers, sinon on est écrasé. Si vous vous mettez de côté vous êtes tout-puissant. Si vous vous mettez devant, vous êtes renversé.

Mais l'électricité n'est qu'une des forces de la nature. Il y a une force bien plus puissante, que l'on connaît aujourd'hui, c'est l'énergie mentale. C'est par son pouvoir que l'homme a appris à se rendre maître de l'électricité. C'est le pouvoir d'inventer et de perfectionner, c'est par lui que

l'homme progresse chaque année. L'homme n'était pas en harmonie avec cette force à l'âge du briquet, et ce n'est qu'au siècle dernier qu'il a commencé à laisser derrière lui les idées de cet âge. Même aujourd'hui, parmi les partisans de notre doctrine, il y a encore bien des restes de l'ancienne tendance. On ne peut se défaire de cette idée que Dieu est la bonté même. On croit toujours à la série : poisson, têtard, grenouille, singe, homme, Dieu.

Je voudrais faire comprendre aujourd'hui bien affectueusement à mes frères et sœurs, qui sont actuellement à la tête du progrès humain, que le pouvoir mental est la plus puissante force de la nature, beaucoup plus puissante que l'électricité. Mais, comme pour l'électricité, si vous vous mettez en travers de son chemin vous serez broyés au lieu d'être aidés. L'homme, dans son ignorance d'homme du briquet, s'est toujours mis en travers. Et il est probable que le créateur de notre monde en a fait également autant. Toute vie vit d'une vie. En conséquence il y a partout, et à toute époque, un enfer de la vie, résultant de l'égoïsme. C'est le pouvoir mental mal utilisé. Nous avons nos champs de bataille, nos canons à tir rapide et la poudre sans fumée. Nous avons les luttes de la misère, avec la faim comme arme. Nous avons les maladies, les souffrances, les morts prématurées ; tout cela, parce que l'homme s'est mis en travers de la route de la plus puissante forme de l'énergie. Et le savant, qui a su maîtriser l'électricité, n'entend rien à diriger le pouvoir mental.

Il y a trop de dollars sur sa route. L'homme de la nouvelle doctrine a essayé, inconsciemment, de se mettre d'accord avec cette puissante force, et à quelques égards il a déjà réussi. Mais il faut reconnaître qu'harmonie parfaite avec le pouvoir mental signifie amour parfait. Car l'amour n'est que l'action harmonisée avec cette puissante force. C'est cela l'amour, et cela seul mérite ce nom. Toute tentative désintéressée pour faire du bien, que ce soit par la main ou par le cerveau, consiste à s'accorder avec l'énergie mentale. Des milliers de malheureux malades ont déjà eu l'occasion de bénir ce pouvoir de la pensée. Le progrès surprenant de la « Christian Science » provient de ce que ses membres se sont inspirés de ce pouvoir. Mais ils en sont encore aux idées du briquet. Leur Dieu est le Dieu de bonté, qui secourt l'homme, qu'il est supposé avoir créé.

Si vous entendiez un savant dire que Dieu c'est l'électricité, vous regarderiez une dynamo en souriant. Mais Dieu n'est pas plus la bonté qu'il n'est l'électricité. Le Dieu de l'homme du briquet est partout et nulle part, et personne ne peut l'approcher. Le constructeur actuel de la terre ne peut vous atteindre et vous ne pouvez l'atteindre. Mais vous avez à votre service précisément les mêmes forces que lui. Vous pouvez certainement maîtriser ce pouvoir mental, de telle sorte que vous vous débarrasserez des enfers de

la pauvreté, de la souffrance et de la maladie, et que vous reculerez indéfiniment la désintégration de votre forme que vous appelez la mort. Les « Christian Scientists » sont déjà sur la voie, mais ils sont paralysés encore par la vieille idée que l'homme est le chef-d'œuvre de la création. Comme conséquence ils ne travaillent que d'une main, puisqu'ils refusent l'aide de leurs frères invisibles.

Quand l'homme se sera mis en harmonie complète avec le pouvoir mental, je crois sincèrement qu'il apprendra à alimenter sa chaudière de façon à supprimer les horreurs de la vie mortelle. Mais nous n'y sommes pas encore, car si l'homme de nos jours a dans une main une allumette chimique il tient encore ferme son briquet dans l'autre main. Néanmoins, c'est dans l'aspiration vers l'harmonisation complète avec le pouvoir mental — la force qui devient l'amour — que le savant trouvera la religion qui élève l'âme et développe l'humanité.

Traduit par G. Béra.

ACCORD DU SPIRITISME ET DE LA SCIENCE

(Suite) (1).

Les diverses teintes que l'on remarque dans la lumière des étoiles viendraient également favoriser notre hypothèse.

Elles doivent être causées par le changement opéré dans la composition de leurs atmosphères respectives.

« Les étoiles, soleils de l'infini, dit Flammarion dans son ouvrage, « *Le monde avant la création de l'homme*, » peuvent se classer en quatre types.

1° Les étoiles blanches, comme Sirius, Véga, Rigel, Altaïr, etc., dont le spectre montre surtout l'hydrogène incandescent et manifeste une température extrêmement élevée, sont les plus jeunes ; 2° les jaunes d'or telles que notre propre soleil, Capella, Arcturus, Pollux, Aldébaran, dans lesquelles on voit en dissolution le sodium, le fer, l'hydrogène, le magnésium et dont la température est moins élevée que celle des soleils précédents, ces astres paraissent être dans la force de l'âge ; 3° les étoiles orangées, comme Antarès, et autres moins brillantes, dont le spectre se montre formé de fortes lignes sombres et de traits lumineux, atmosphère absorbante, hydrogène rare, sodium, fer, magnésium, *carbone* ; 4° les étoiles rouges et sombres qui sont très peu brillantes, généralement invisibles à l'œil nu, et dans

(1) Voir le numéro d'octobre.

lesquelles le spectroscope permet de reconnaître le caractère des composés du *carbone*, probablement des oxydes gazeux, ce qui indique des soleils à basse température, sont sans doute là des astres qui s'oxydent, qui sont prêts à s'éteindre (1).

Par conséquent, si le soleil est constitué comme nous le supposons, la compréhension de ses taches doit nous être possible. Elles se présentent sur un fond obscur, se déforment et changent de place en quelques heures ou en quelques jours, bien que d'autres persistent des mois sur un même point de la sphère. Quoique ce dernier fait n'arrive que rarement, il suffit à nous prouver que le phénomène est relationné avec le noyau et l'atmosphère, c'est-à-dire qu'on ne doit pas chercher son origine uniquement dans cette dernière.

Le noyau étant soumis à une intense chaleur et à de continuelles réactions, il est facile de prévoir que des dégagements de matière gazeuse doivent avoir lieu : ils constituent les mouvements volcaniques de la période électrique, qui continueront toujours et produiront ensuite, dans les astres en refroidissement, les chaînes de montagnes, parce que les mêmes causes persisteront nécessairement, tant qu'existera la chaleur.

Quand ces gaz sont transparents, ils présentent l'aspect de flammes ou de nuées colorées qui se meuvent ensuite à une certaine distance de la photosphère; d'autres, peu transparents, présenteront l'aspect d'une immense pénombre avec un noyau central obscur. Les taches ainsi considérées, on s'explique facilement que les unes changent de position et que d'autres soient plus persistantes.

Les premières pourraient être originaires de la zône que les astronomes reconnaissent exister entre la masse pâteuse du noyau et la sphère lumineuse; cette zône doit nécessairement être dans un état de densité intermédiaire entre celle de la masse et celle de l'atmosphère supérieure; les secondes auront pour cause un mouvement plus interne et, par le fait, seront permanentes tant que durera le phénomène. L'extinction sera produite au moyen du passage de la matière attirée par affinité, vers diverses zônes, par la chute d'autres matières, appelées, par leur propre poids, au niveau qui leur correspond : aussi parce que ces matières auront été soulevées par les forces que sur la terre nous appelons plutoniques.

On conçoit parfaitement que de telles émanations affectent la forme régulière ou irrégulière conique et offrent à la vue l'aspect de concavité d'un fond obscur, puisque, par l'effet de la rotation du soleil, elles sont vues de

(1) Les mots soulignés confirment notre opinion que le carbone et l'oxygène commencent à se produire seulement lorsque la période électrique ou solaire touche à sa fin. Dans la création, tout vient en son temps, c'est-à-dire quand c'est nécessaire; rien ne manque ni n'excède dans chacune des périodes astrales; le carbone pas plus que l'oxygène ne peuvent être nécessaires dans les soleils; c'est pour cela qu'ils n'apparaissent qu'en leur temps, pour produire ensuite d'autres combinaisons destinées à la formation plaéantire.



côté, par suite de l'illusion d'optique que l'on peut prévoir en partant de l'hypothèse de cette forme et de l'opacité relative.

Quand le phénomène dépouille complètement la susdite forme, la photosphère se referme une autre fois parce que la cause de sa déchirure a disparu sur ce point, où ces matières s'ouvrirent passage.

Si la lumière astrale est due au fluide électrique, combien d'années pourra-t-elle durer dans le soleil? La réponse est impossible, même pour les plus grands savants; mais on peut dire, toutefois, que quelle que soit la cause à laquelle on l'attribue, il n'y en a aucune qui ait plus de probabilité de durée que celle que nous exprimons, puisqu'elle dépend du degré de chaleur actuelle et que, selon les calculs de Helmholtz, cette dernière conservera encore son pouvoir d'émission pendant des millions d'années.

« Les expériences de Wischof sur le basalte paraissent prouver que, pour se refroidir de 2.000 à 200 degrés centigrades, il faudrait à une masse comme notre globe 350 millions d'années. »

De tels calculs, quoique pouvant être plus ou moins éloignés de la vérité, contribuent cependant à donner l'assurance qu'il s'agit d'immenses cycles et à affirmer la foi que nous avons que tout a été bien prévu par le Créateur.

Toutes les dernières périodes de la terre ont duré des nombreux milliers d'années, et sa masse étant 320.000 fois moindre que celle du soleil, il est à croire que la période électrique de ce dernier ne finira pas avant que toutes les planètes qui le suivent aient réalisé leur complète évolution.

Il convient alors, à notre avis, de poursuivre l'étude du développement de notre monde, jusqu'à extinction de sa propre vie, que le soleil contribue puissamment à soutenir et compléter.

*
* *

Tout ce qui revêt une forme transitoire a un principe et une fin : quand l'évolution qui correspond à chaque planète dans le concert de la création est terminée, les éléments se désagrègent. Les matières dont se composent les mondes doivent quelquefois reconstituer la nébuleuse qui, à son tour, se convertira en système planétaire dans l'immensité des temps. S'il n'en était pas ainsi, si les systèmes retombaient dans l'obscurité et l'inertie, l'univers visible, aussi longue que fût sa vie, aurait à la fin un sort semblable.

Non! cela n'est pas possible.

De même qu'on ne saurait créer quelque chose avec rien, de même ce qui existe ne peut disparaître; le substantiel existera de toute éternité et poursuivra ses transformations qui tendent au but grandiose que nous avons indiqué : *la création spirituelle.*

Or, on a vu comment, en partant de l'état actuel du monde, on peut arriver à la conception de son état électrique ou solaire.

Voyons maintenant si, partant de la nébuleuse, on peut arriver, par une série de déductions basées sur les connaissances scientifiques, au susdit



état et, de là, à celui qu'on peut désigner sous le nom de période inerte, dont la lune nous offre un exemple.

Nous avons comparé la nébuleuse cosmique à la nuée atmosphérique formée en un ciel clair azuré par un courant d'air froid ; mais cet acte de la volonté créatrice n'a été nécessaire que dans l'éternité des temps passés, car après la formation de cette nébuleuse, l'évolution marquée par les lois qui lui sont imposées existera toujours. La matière cosmique recouvrera sa forme de nébuleuse quand toutes les planètes tomberont sur le soleil.

Si la chute constante d'aérolithes sur le soleil et les planètes n'est pas une cause d'augmentation de chaleur, comme on l'a supposé, elle est certainement cause d'une augmentation lente, mais effective, de la masse. Et comme il existe un rapport strict entre l'impulsion, l'attraction et les masses relatives du soleil et des planètes, dans la production de la résultante de la courbe qui détermine les orbites décrites par chaque planète, si l'on augmente leur volume, même d'une façon insensible, il est certain que l'orbite perdra nécessairement en extension et le rayon diminuera. D'autre part, à mesure que la concentration du soleil suit son cours, la cause de la rapidité de sa rotation doit nécessairement diminuer. Si insensibles, si minimes que soient ces actions, à la suite d'innombrables milliers d'années, leur résultat final sera le manque d'équilibre.

L'augmentation des masses accroît la force d'attraction, et l'atténuation de la rotation du soleil aura pour résultat la diminution de la force de translation à laquelle les planètes sont soumises.

Tout cela est soumis à l'application des lois physiques reconnues et, par conséquent, quelqu'éloignée qu'en soit l'époque, les planètes finiront toutes par tomber sur le soleil.

Si l'on peut prévoir scientifiquement, d'une façon approximative, le développement de chaleur que le choc occasionnera, nous pouvons dire aussi, en nous basant sur les mouvements des astres eux-mêmes, qu'en s'entrechoquant avec le soleil, ils le feront obliquement, dans le sens favorable à une accélération excessive de sa rotation.

Le choc *isolé* de chacune des planètes a été calculé dans ses effets. Jupiter pourrait alimenter la chaleur actuelle du soleil pendant 32 à 33.000 ans. Mais ces calculs, quoique basés sur des données précises de ce que l'homme peut observer sur terre, doivent être très problématiques.

Ce qui est sûr, c'est qu'une planète tombant, toutes devraient subir le même sort, parce que l'équilibre serait détruit par l'accroissement de la masse centrale et la disparition d'un des anneaux de la chaîne. Et les chocs étant ainsi consécutifs, dans un espace de temps relativement court, la chaleur développée devra être telle que toutes les matières inflammables contenues dans ces mondes anéantis s'enflammeront et contribueront ainsi à la complète expansion du reste de la matière jusqu'à sa conversion en gaz cosmiques.

S'il en était ainsi, nous aurions là l'explication de ces étoiles qui appa-

raissent instantanément avec un accroissement rapide de volume et qui ensuite disparaissent peu à peu ou se transforment en matières invisibles, puisque rien ne peut se perdre dans la nature (1).

La pesanteur est 27 fois plus grande dans le soleil que sur la terre, d'où il résulte qu'il faudrait que la rotation du soleil s'accélérât 133 fois plus pour équilibrer le poids par la force centrifuge. Mais l'accélération du mouvement qu'occasionnerait le choc des planètes ferait prendre à la nébuleuse la forme lenticulaire qui rend moins puissante la force centripète, non seulement par le plus grand volume, mais encore par le manque d'un noyau important. De là la possibilité du détachement des anneaux qui ont formé les planètes, détachements qui ont dû avoir lieu dans un temps relativement court et immédiat à la formation lenticulaire.

Cela nous porte à supposer que les astres du système se composent des mêmes matières, avec de légères différences dans les quantités proportionnelles de leurs éléments primitifs; que les matières inflammables étant consumées, le carbone et l'oxygène auront disparu et que, selon les phénomènes connus de la chaleur, l'expansion de la nébuleuse sera réduite à un état transparent de légère vibration.

L'action de la force de gravitation et la pression qui en résulte s'exerçant alors, le noyau se forme et sa densité augmente progressivement ainsi que l'*accroissement correspondant de la vibration substantielle qui constitue ce que l'on entend par chaleur. La lutte entre celle-ci, qui tend à désagréger et la cohésion qui lui résiste, reste ainsi établie, lutte qui engendre les divers états de la matière.*

La nébuleuse a donc dû être premièrement diaphane, puis devenir sombre jusqu'à l'opacité, puisque la *chaleur n'est pas lumière.*

Sans doute les combinaisons exigent généralement un degré spécial de chaleur; mais un plus fort degré de température suffit souvent pour que la dissociation ait lieu. L'acide chlorhydrique, par exemple, se décompose sous l'action de 1.400 degrés centigrades.

Ainsi donc, il y a lutte continuelle et, par suite de cette lutte de diverses pressions et, sans doute enfin, par suite d'autres moyens inconnus à l'homme,

(1) Nous ne sommes pas du nombre de ceux qui supposent possible la rencontre des corps sidéraux appartenant à divers systèmes. Nous avons plus de foi dans l'Intelligence souveraine qui régit l'Univers. Nous croyons que tout est harmonie, et que tout ce qui est créé a une fin déterminée et prévue. Tous les Astres sont en mouvement, suivant des lignes courbes plus ou moins énormes, mais conservant leurs distances comme résultat de la combinaison des forces d'impulsion et d'attraction. Seulement, les comètes semblent suivre une trajectoire capricieuse, parce que nous ignorons encore à quelles lois elles obéissent; mais elles ne peuvent pas heurter les planètes, celles-ci étant des masses énormes comparées à la matière diffuse des comètes; en approchant d'une planète, elles seraient lancées de nouveau dans l'espace par l'action de l'attraction exercée en forme de rotation. C'est ce qui a lieu quand elles approchent du soleil.



les éléments appelés corps simples se forment dans les grands laboratoires astraux qui, grâce aux variantes résultant d'innombrables combinaisons postérieures, constituent toutes les matières composées de la nature tangible.

Les matières élémentaires formées, *les zones* qui, dans le principe, ne se distinguent que par la différence de densité occasionnée par la pression, *deviennent parfaitement établies*, et la production électrique doit être par conséquent illimitée. L'électricité positive de l'atmosphère supérieure à la photosphère et l'électricité négative de l'atmosphère inférieure, plus dense, se combinent dans la zone intermédiaire, dans la photosphère, constituant ainsi la lumière astrale; mais l'électricité en état normal se propage de nouveau dans les deux atmosphères, d'où résulte la « granulation » que présente la photosphère.

Effectivement, les électricités négative et positive s'attirent nécessairement, et l'électricité normale qui en résulte doit céder la place aux courants impétueux de ces électricités, les traverser et empêcher ainsi que la lumière ne se présente sous l'aspect d'une superficie uniforme. Ce jeu complet de l'électricité est ainsi établi ; elle se décompose et se combine constamment, pendant que la chaleur persiste à un degré capable de maintenir les métaux à l'état gazeux.

Les premières étincelles lumineuses ont dû rester voilées par une atmosphère épaisse et dense; mais ensuite, la condensation s'opérant vers le centre, les matières les plus subtiles ou les plus volatilisées seules sont restées dans cette atmosphère, et la lumière s'est dégagée et irradiée dans l'espace : l'astre entre alors dans la catégorie des soleils.

La chaleur augmentant, la production électrique et, par conséquent la lumière, s'accroît jusqu'aux dernières limites de l'intensité possible ; alors commence le refroidissement à l'endroit même où la chaleur était le plus intense, *au centre*, le degré maximum de température correspondant alors aux zones intermédiaires et diminuant ensuite graduellement du côté de la photosphère dans laquelle la chaleur acquiert une nouvelle intensité, maintenant à l'état gazeux divers métaux dans l'atmosphère.

Bien qu'il ne nous soit pas possible d'entrer dans des explications de détail, ne pouvant donner à un chapitre l'extension d'un livre, nous dirons sur quoi nous basons cette conclusion si contraire à l'opinion courante.

On croit, en vertu de la théorie erronée de la chaleur, que celle-ci doit aller forcément en augmentation constante de la superficie au centre, ce qui élève dans de telles proportions les degrés de chaleur, qu'il faut supposer la matière, à une distance relativement minime de la superficie, à l'état de liquéfaction, sans qu'elle arrive à l'état gazeux, par suite de l'excès de pression.

Jusqu'ici, il n'y a là rien qui mérite la qualification d'absurde, mais continuez à appliquer la théorie et vous trouverez au centre de la terre un tel foyer de chaleur, qu'il serait capable de volatiliser toutes les matières, et

cependant capable aussi, sous une telle pression, de les maintenir dans un état de densité métallique!!! Devant semblable absurdité, quelques-uns supposent le feu central, ce qui est impossible vu le manque d'air et d'oxygène.

Partons de la théorie établissant que, pour la production de la chaleur, la vibration éthérée est nécessaire, vibration qui se produit de diverses façons, et dont la pression est l'une des causes. Pendant que cette dernière agit, la chaleur qui, au commencement de l'évolution, était culminante au centre, doit nécessairement décliner quand la pression, arrivant à son extrême limite, son pouvoir a moins d'action sur les atomes; et si ce mouvement s'arrête à ce moment, le refroidissement est imminent, parce que toute cause de vibration disparaît. D'où il résulte que le plus fort degré de chaleur rétrograde vers des zones moins centrales.

S'il s'agissait de la terre, par exemple, et qu'on la considérât dans son état actuel, nous devrions convenir que l'action des eaux maintient sa superficie dans un état relativement froid et que la chaleur va en augmentant vers le centre jusqu'à arriver à une zône bien plus éloignée du centre que de la superficie, pour arriver ensuite à un degré de froid dont nous ne pouvons nous faire une idée.

La nouvelle théorie que nous exposons donne donc une explication plus satisfaisante; elle est corroborée par des phénomènes que l'homme peut observer, et ne contrarie en aucune façon la grandiose évolution qui se déduit si logiquement de toutes les connaissances accumulées par la science.

Poursuivant cette description, nous dirons que le refroidissement continue par irradiation et diminution de foyer électrique; l'action lumineuse devient moins intense, et il doit nécessairement arriver à un moment où la lumière s'éteindra, et où un moindre degré de chaleur permettra la chute des métaux sur le noyau.

L'atmosphère reste alors composée d'hydrogène: la formation du carbone, de l'azote et de l'oxygène commence, et par conséquent celle de l'acide carbonique et de l'eau. Celle-ci à peine formée tombe au milieu de formidables décharges électriques, pour s'évaporer ensuite, et ainsi de suite, jusqu'à refroidir la superficie et purifier l'atmosphère. Alors commence la solidification des zones les plus superficielles, que l'homme, s'il s'agit de la terre, classifiera de période primaire, parce que, à mesure qu'elles se solidifient, elles descendent, vu leur plus grand poids, dans la masse pâteuse, laissant place à d'autres matières qui, à leur tour, seront soumises au même phénomène, formant ainsi la période secondaire.

L'action des eaux et les forces plutoniques compléteront l'œuvre. Les chaînes de montagnes se soulèveront. Les laves et les roches en fusion s'ouvriront passage au milieu d'elles, formant des volcans, *dont la chaleur et le frottement dans les conduits qu'ils s'ouvrent* enflammeront les matières susceptibles de brûler en présence de l'oxygène de l'air, rejetant ainsi les

cendres (1) et les flammes qui laissent faussement supposer l'existence d'un feu interne.

La planète et, par conséquent, ses habitants se perfectionneront ainsi jusqu'à ce que s'accomplissent leurs hautes destinées, dont nous aurons à parler dans plusieurs parties de cet ouvrage.

Pendant ce temps, le degré de chaleur s'affaiblira; beaucoup de volcans s'éteindront, d'autres ne donneront signe d'activité que d'une façon intermittente et, durant une longue période de temps, on ne ressentira ni soulèvements ni tremblements de terre.

Les couches superficielles prendront corps, et, comme les couches sous-jacentes subiront le même refroidissement, la masse de ces zones ne permettra plus la diminution du rayon, les grandes cavités actuellement occupées par des liquides ou des gaz, dont l'expansion sous l'action des courants électriques et de la chaleur développée par les réactions internes, produisent les phénomènes volcaniques, resteront relativement vides à la suite de la concentration, opérée par le froid, des gaz et des liquides qui les remplissaient. La lente condensation qui s'opérera en même temps dans les zônes terraquées superficielles, *ne pouvant plus se traduire par la diminution du rayon, donnera lieu à la production d'étroites et profondes déchirures*; alors les restes liquides ou gazeux existant sur la superficie seront absorbés par ces ouvertures. Les glaces seules resteront à la surface et l'astre ne sera plus alors que le cadavre d'un monde, à l'instar de la lune.

Les eaux, l'air et la vie ont dû exister dans celle-ci, puisque, comme nous l'avons déjà dit, il n'y a pas de dégagement possible, sinon à un moment donné de l'existence de la nébuleuse, quand tous les éléments se trouvent confondus; ou, pour mieux dire, réduits à la substance première. Dans la lune, il ne reste même point de glaces, et la raison en est bien simple : si sur la terre, par suite de son mouvement de rotation, il existe des glaces *constantes*, il n'en a pu être de même dans la partie visible de son satellite, car le soleil maintient à sa superficie, pendant nombre de jours, une chaleur très intense, de telle sorte que l'eau et l'atmosphère ont dû disparaître par les déchirures déjà mentionnées.

Le froid les aura réduites à l'état solide et la vie est impossible malgré la chaleur et la lumière du soleil s'il n'y a ni liquides ni gaz : l'astre est réduit à la plus complète inertie.

La science a été jusqu'à présent impuissante à fournir la moindre hypothèse sur l'état énigmatique de ce satellite. On s'est contenté de dire qu'il n'y existe ni air ni eau, ainsi qu'on le voit bien. Mais on aurait dû tenir compte que s'il y eut des volcans, il y eut aussi des liquides et des gaz, et que, la matière étant identique partout, ainsi que le démontre l'analyse

(1) On nomme *cendres* le sable que répandent en grande quantité les volcans, à cause de la couleur grise que leur donnent les poudres d'oxyde de fer qui est un de leurs composants, avec des silicates de chaux, de magnésie, de soude et de potasse.



spectrale de la lumière des nébuleuses, des soleils et des planètes, l'hydrogène se constatant partout, il n'est point possible d'admettre qu'il n'ait pas existé dans la lune.

Conclusions.

Comme on le voit, la théorie de la chaleur que nous préconisons (1), donne non seulement une explication satisfaisante de tous les phénomènes connus, mais encore jette une vive lumière sur des problèmes sidéraux considérés jusqu'ici comme insolubles.

Mais, objectera-t-on, l'idée matérialiste que tout est force et matière reste encore debout? Effectivement, nous trouvons toujours la matière accompagnée de la force et celle-ci de la matière; mais grâce à l'étude précédente, nous pouvons déjà dire, avec grande probabilité d'être dans le vrai, que la force a été et reste principe initial, puisque ce que nous entendons par matière est de formation secondaire : le fluide cosmique apparaît d'abord, les atomes n'étant plus que des concrétions éthérées, base de la formation de la matière.

D'autre part, l'étude antérieure fournit la preuve évidente que les forces se manifestent dans leur plus grandes énergie efficiente dans les fluides impondérables, se transmettant ainsi, de transformation en transformation, aux gaz, aux liquides, et à la matière solide dont l'inertie et la passivité sont directement proportionnelles à la solidité. Les chocs, les frottements, les pressions, qui paraissent prouver que la matière est une source de forces, ne sont que le produit des forces fluidiques se réalisant en la matière, puisqu'en remontant, par des recherches successives, des effets aux causes, nous trouvons que le fluide universel est la cause première, au moins, *tant que nous ne serons pas capables de faire remonter plus loin encore nos investigations.*

Si nous rencontrons la force, l'action et la vie dans la matière, cela tient aux fluides qui agissent en elle. Si force, action et vie existent dans la matière prise dans son ensemble, y comprenant, bien entendu, les fluides qui lui sont propres, comme l'électricité, cette force, cette action, cette vie ont nécessairement leur origine, leur point de départ dans le fluide éthéré.

« L'impulsion première de la nébuleuse ne peut naître de la matière puisque celle-ci n'existe pas dans la forme postérieure que l'homme contemple et étudie, et dont les manifestations secondaires sont considérées faussement comme si elles lui étaient propres ou exclusives (2). »

En parlant de la chaleur, nous avons répété plusieurs fois que c'est une

(1) Chapitres antérieurs.

(2) D'un discours prononcé par un des guides spirituels de la société *Constancia* à la suite d'une conférence dans laquelle nous traitions déjà cette question. Ce discours fut recueilli tachygraphiquement et publié dans la revue *Constancia* du 15 décembre 1888. En traitant des premiers principes, nous transcrirons une bonne partie de cet intéressant discours.

force secondaire qui ne pouvait être considérée comme la cause immédiate de toutes celles que l'homme peut apprécier. En insistant sur ce principe, nous nous appuierons sur d'autres passages du discours cité.

« La chaleur, disait l'esprit, est un mouvement dont le champ d'action est la matière. Ce n'est pas la chaleur qui donne une forme matérielle ou tangible aux éléments de la création. La chaleur n'est pas en soi l'origine du premier échelon de la vie, mais bien le résultat de combinaisons savantes et antérieures *dans lesquelles le fluide universel tient la première place.*

« Pour produire la vie, l'existence, il faut l'existence, la vie. Pour produire la matière, il faut des composants. Si nous la décomposons et la dépouillons de la forme, que trouvons-nous, ou pour mieux dire, à quoi se réduit-elle ? A la complète extinction de tout ce qui existe comme forme et solidité.

« En lui enlevant donc la forme et la solidité, elle vogue dans un espace infini... De quoi ? De fluides. »

« Que sont ces fluides ? Peut-on au besoin en quelque moment les solidifier en leur donnant une forme ? Oui. »

« Voilà comment la matière dont la science veut arracher le secret de la vie, se dissipe et s'évapore, pouvant prendre de nouveau sa solidité et sa variété apparentes. »

« La matière, en sa forme *première*, porte en soi l'élément de la vie et cet élément de vie et de chaleur, qu'on veut lui donner comme lui appartenant, a besoin d'une chaleur plus grande ou de force pour se former en elle, car si l'élément de tout ce qui existe est chaleur, pour qu'elle puisse s'alimenter elle-même, il lui faut une force supérieure à toutes celles qu'elle répand. »

« Si la chaleur a donc besoin d'une autre force, en en étant privée, elle ne pourra persister, puisqu'elle est un effet, non de la matière dans laquelle elle se manifeste, mais de quelque chose qui agit en elle. »

Nous savons donc, répétons-le, pour résumer cette étude, que le fluide universel vient avant la matière et que les divers mouvements vibratoires, que nous appelons forces et qui constituent le mouvement vital de la planète, commencent par la vibration éthérée.

Ainsi, tout homme qui possède en réalité la vérité scientifique qui doit expliquer et embrasser tous les phénomènes *du monde matériel*, ne peut plus fonder sur la matière telle que nous la considérons aucune philosophie, parce qu'elle n'est ni principe, ni fin, mais bien une forme transitoire et même, on pourrait le dire, une illusion, une apparence, une forme évolutive dans laquelle agit une substance réelle.

En admettant que l'humanité ne puisse aller plus loin, quant à présent, elle pourrait du moins dire que le fluide universel est le créateur ; non point que tout est matière et force, mais que tout est fluide et force en évolution ; que tout retournera conséquemment au fluide universel, et qu'il en résultera un panthéisme pur donnant raison à la philosophie nihiliste de l'inconscient, due à Schopenhauer.

Heureusement, comme nous le verrons plus loin, l'homme peut arriver

et arrivera, grâce à l'investigation scientifique, à se rendre compte de la persistance du moi au delà de la tombe, et, par induction, à reconnaître un autre principe, l'intelligence suprême, la volonté suprême agissant sur le fluide ou la substance dans laquelle celui-ci se dévoile, — ce qui lui permettra alors de fonder une philosophie positive, qui, partant de la vérité reconnue, expliquera le but de la création, le principe et la fin de son propre esprit.

Maintenant, croyant avoir démontré l'origine fluidique impondérable de la matière dans le passé le plus reculé, ainsi que dans ses évolutions postérieures, depuis la nébuleuse cosmique jusqu'à la formation des astres et nversement, — ce qui est conforme du reste à l'idée prédominante que tout ce qui a une forme concrète est sujet à des transformations, — nous demandons au lecteur de ne pas perdre de vue ce principe, s'il veut comprendre la suite de cette étude.

Félipe Sénillosa.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

(Suite)

Ce fut le 7 novembre, en présence de Mme Maria, de Mlle Nilda, de Mme Angelina, ma femme, et de moi-même, qu'eut lieu la septième séance. Il n'y avait à la maison que les personnes susdites et la nouvelle domestique qui travaillait à la cuisine. M. Baudolino était sorti et ne rentra qu'après la séance ; et pendant que nous lui racontions les phénomènes qui se produisirent successivement de 9 heures à minuit, — la séance dura en effet tout ce temps, — il nous offrit des rafraîchissements.

La réunion se tint dans le salon de réception, avant d'avoir lieu dans le petit salon accoutumé, tant pour éviter de troubler les personnes qui habitaient au-dessous de l'appartement des Taverna, que pour nous isoler et ne rien laisser voir à la domestique de ce que nous faisions. Toutes les fois que nous nous assîmes devant le guéridon, nous occupâmes la même place et fîmes la chaîne : la tante devant Mlle Nilda, et Mme Angelina contre moi ; de cette manière, j'étais suffisamment certain de la vigilance et du contrôle.

Les faits furent nombreux et variés ; certains se produisirent en pleine lumière, les autres en pleine obscurité ; un certain nombre furent obtenus sur la demande que nous en fîmes à la force intelligente qui intervint ; le plus grand nombre eurent lieu sans aucune demande de notre part ; de toutes façons, tous ces faits s'imposaient comme un sujet d'étude.

Typtologie et apport.

Nous nous plaçons près du guéridon et éteignons la lumière. Le guéridon se met d'abord à tourner d'une manière insignifiante, et dit ensuite : « Sortez de là. »

A cette invitation, je fais la lumière et nous sortons tous ; j'ai soin, — sortant le dernier, — de fermer au verrou la porte de la salle.

* * *

Nous laissons passer quelques minutes, et nous rentrons tous les quatre. J'ouvre la marche, en portant une bougie allumée. Alors, en face de nous, après un coup léger qui annonce le phénomène, nous voyons une boule blanche, à la hauteur d'environ 2 mètres du parquet, parcourir en l'air un espace de 3 mètres à peu près. Ce transport se produit presque à la même distance de notre groupe, et il me paraît qu'il a lieu près du mur de droite, où il n'y avait ni ouverture ni fissure qui pût donner passage à l'objet. Je ramassai la boule ; elle était molle ; elle pesait 2 grammes ou un peu moins, elle était faite avec le papier d'un journal italien de date récente.

Mouvements, variations de poids, etc.

Nous nous remettons comme auparavant près du guéridon, qui commence à se mouvoir ; tantôt il adhère au parquet, tantôt il s'en détache et tourne en l'air, tandis que nos mains le suivent plus ou moins.

Les mouvements s'accentuent dans l'obscurité. Dans un de ces mouvements, un pied du guéridon me frappe avec une certaine véhémence au côté gauche du front, près de la tempe ; une ecchymose grise se produit, et j'en souffre plus d'une semaine.

* * *

Sur notre demande, le guéridon acquiert un poids supérieur à son poids normal — 7 kilogrammes. Quand j'essayai de le soulever, il était étendu par terre sur le parquet ; je le pris énergiquement avec mes mains par deux de ses pieds, mais je ne pus réussir toujours à le détacher entièrement du sol, bien que je puisse soulever environ 60 kilogrammes. Il n'était fixé au parquet d'aucune façon ; et si Mme Maria ou Mlle Nilda avaient exercé une pression, l'effort musculaire considérable que je fis m'en aurait prévenu. Je répétai l'expérience, et il ne me fut plus possible de conserver aucun doute sur cette augmentation anormale de poids.

* * *

« Allez-vous en », dit de nouveau le guéridon.

Je fais la lumière, et je sors une seconde fois avec mes aimables compagnes, après avoir fermé la salle.

Résonnance, apport et lévitation.

De retour dans la salle, en prêtant toute notre attention, nous entendons un coup sonore, en pleine lumière, sur le rebord d'un grand vase de porcelaine quelque peu éloigné de la portée de nos mains. Il semble que ce soit un signe pour attirer notre attention, car nous trouvons sur le parquet, tout près de nous, un portrait pesant environ 5 grammes.

Mme Maria, l'ayant regardé de près, dit qu'il se trouvait précédemment dans le tiroir de la console de la salle à manger, tout plein de vieux portraits, de cartes de visite et autres menus objets de ce genre. La console était plus éloignée encore de nous tous que le vase lui-même ; et l'auteur ouvrit le tiroir pour l'inspecter.

*
* *

Quand nous nous fûmes assis de nouveau aux mêmes places qu'auparavant, et en pleine lumière, on nous dit typtologiquement que le cas du portrait était un apport et non un transport.

J'insiste pour obtenir une répétition du phénomène, demandant que l'objet soit un portrait déterminé par moi et à demi renfermé dans le tiroir ; mais je n'obtiens pas satisfaction.

*
* *

Le guéridon est de nouveau lévité dans l'obscurité ; les paumes de nos mains le touchent facilement, d'une manière prolongée et à plusieurs reprises.

Pendant cette lévitation, il dérange un peu les cheveux de Mme Maria, et lui enlève un peigne, qui vient tomber entre Mlle Nilda et moi.

Attouchements, etc.

Qu'on se rappelle la place occupée auprès du guéridon par les assistants, et que l'on considère que Mme Angelina était assise appuyée au dossier d'un canapé, pendant que l'auteur avait un certain espace derrière lui. Elle demanda à haute voix qu'une main de l'occulte la touchât.

Elle fut convaincue comme Saint Thomas, car elle sentit un petit coup qui lui fut donné sur le front par un groupe de doigts.

L'auteur lui-même, sur le désir qu'il en exprima, reçut un attouchement analogue.

*
* *

Tous deux, à leur grande surprise, reçurent un coup sur la tête. Le salon était fermé, et tous les deux tenaient en même temps les mains des dames. Les cheveux de l'auteur, qu'il porte courts, lui permirent de sentir quatre

longs doigts derrière la nuque. Il lui sembla que pour frapper un tel coup, l'opérateur invisible devait être d'une stature moyenne et se tenir debout sur une chaise. Tout le monde entendit le bruit des coups.

Celui que reçut la femme de l'auteur fut appliqué de telle sorte qu'il fit tomber le peigne de la nuque, bien que ce peigne fût pourvu de longues dents et solidement enfoncé dans une épaisse chevelure. Il vint tomber à ma gauche, et c'est moi-même qui le ramassai.

*
* *

Puis pendant qu'on faisait la chaîne, les joues des époux Falcomer furent caressées spontanément par une main tout entière. Cette main semblait être de chair, ses proportions paraissaient différentes de celles des mains des deux autres assistants.

*
* *

« Allez-vous-en », dit de nouveau l'invisible visiteur de notre cercle. Nous obéîmes à l'instant, mais sans oublier de fermer le salon de réception.

Transport, chevelure défaite et typtologie.

Rentrés dans la salle avec la bougie que je portais, nous nous plaçons au milieu de la pièce et attendons. Au bout de peu de temps, je vois un petit morceau de carton voler à 1 m. 50 environ du sol, et parcourir presque diamétralement la salle, effleurant dans le trajet le dos de Mlle Nilda. Il va tomber sur une grande table ronde placée dans un angle. Mme Angelina le voit également et l'entend tomber; c'est un vieux portrait qui était fixé dans un angle de la salle avec beaucoup d'autres.

*
* *

Nous nous asseyons de nouveau, et nous nous tenons tous les mains pour le contrôle nécessaire dans l'obscurité. Après une courte attente, le guéridon nous confirme que l'objet en question avait été jeté par l'agent invisible.

*
* *

Puis la chevelure de Mlle Nilda est soudainement déliée.

Elle s'écrie : « On me défait les cheveux ! » j'accours, et nous voyons ses cheveux épars qui lui couvrent complètement le visage. Les peignes qui les retenaient sont tous sur la table.

Je lui dis de les laisser tels quels, pensant que peut-être on la peignerait de nouveau.

Nous nous tenons fortement les mains et nous plongeons de nouveau dans les ténèbres. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la chevelure

est refaite avec élégance, mais sans les peignes. J'allume, et l'on constate que les cheveux sont parfaitement peignés

*
* *

Mlle Nilda exprime son étonnement de ne trouver les peignes ni sur sa tête ni ailleurs. On les cherche un peu, mais inutilement. La lumière éteinte, Mlle Nilda s'écrie qu'elle se sent piquer fortement le crâne avec un peigne, et elle craint qu'on ne le perce ; elle s'en plaint si piteusement que j'allume de nouveau. L'action cesse ; mais nous la voyons, la chevelure défaite comme précédemment, et elle trouve parmi les cheveux le peigne qui la blessait.

Mme Marie elle-même sentit qu'on lui dérangeait les cheveux pendant le même temps. Elle se plaignait de l'invisible qui lui tirait la chevelure, et me pria d'allumer de nouveau, pour le faire cesser.

*
* *

Pendant que nous étions assis autour du guéridon, Mlle Nilda occupait un grand fauteuil rembourré, pesant environ 25 kilogrammes, et ayant les quatre pieds munis de roulettes. Or, il arriva plusieurs fois, pendant que nous faisions la chaîne, et dans l'obscurité, que la force ordinaire lui enleva le fauteuil, ce qui la fit tomber. Quand elle se relevait, la même force plaçait le fauteuil sous elle.

Dans une circonstance, alors qu'on faisait la chaîne et qu'il y avait une faible lumière dans la salle, j'allongeai mon pied gauche vers le pied droit du fauteuil, à travers le fauteuil même, et je remarquai immédiatement que la force opérait de façon à contrebalancer l'effort de mon pied. La manœuvre se répéta, malgré que je fisse toute la résistance dont j'étais capable, et je constatai à mes dépens que cette force était supérieure à la mienne, renversant le fauteuil, et naturellement faisant tomber Mlle Nilda.

*
* *

« Allez-vous-en », répète typtologiquement l'être énigmatique. Nous nous en allons.

Apports et typtologie.

Quelques minutes plus tard, nous rentrons lentement avec la lumière. Nous nous tenons debout sur une seule ligne, ayant devant nous la salle presque tout entière, et nous écoutons. A la distance d'environ 4 mètres de nous, et à une hauteur d'à peu près 3 mètres du sol, le long du mur gauche, au milieu d'un silence complet, nous voyons apparaître et voltiger un objet blanc. On le recueille, et on trouve qu'il s'agit de trois cartes de visite au



nom de la maîtresse de maison. Celle-ci, surprise, nous dit qu'elles étaient dans un tiroir fermé de l'armoire de sa chambre à coucher.

⁂

Dans la salle éclairée, et pendant l'espace d'un instant, nos yeux aperçoivent des plumes de poule jaune et des chrysanthèmes blancs qui tombent sur nous en assez grand nombre, pendant que nous nous tenons debout, et tout près les uns des autres; mais les pétales s'abattent en plus grand nombre sur le fauteuil de la jeune fille, et un chrysanthème entier descend avec eux. C'étaient là des choses réelles, et non de vaines apparences, car on les recueillit et on les conserva; nous ne pouvions comprendre, naturellement, comment elles s'étaient formées.

⁂

Nous gardons la lumière et reprenons nos places autour du guéridon. J'interroge alors l'inconnu et lui demande s'il peut nous dire par quel moyen a été produit le coup qui a fait tomber le peigne de Mme Angelina.

Il répond que le moyen employé a été le double du bras gauche de Mlle Nilda.

⁂

De nouveau l'obscurité et la chaîne. Une épingle avec agrafe, attachée au cou de la jeune fille, lui est arrachée et jetée au loin, pendant que celle-ci s'écrie : « En voilà assez! je ne veux plus de ce jeu. » J'allume; je vois l'épingle par terre et la lui rends.



Pendant que Mlle Nilda est debout et touche seule le guéridon, en pleine lumière, celui-ci est secoué si fortement que je crains qu'il ne fasse du mal.

Je le saisis et demande le nom de l' « esprit » présent. Il répond au moyen de coups frappés : « Orta, d'ici ».

Il y eut à Alexandrie un homme qui s'appelait ainsi et il laissa des parents qui portent encore ce nom. Mais qui de nous avait jamais pensé à lui?

Appendice

Relativement aux attouchements éprouvés par Mme Angelina et par moi-même, je dois faire connaître un désir exprimé par une dame absente de la séance, ma propre mère. Restée à la maison, elle demanda mentalement à un « esprit », vers les 10 heures du soir, de nous donner un petit soufflet. C'est un détail à enregistrer pour mieux éclairer le cas.

Conclusion

Tel fut, en résumé, notre essai pour obtenir des faits anormaux. Il semble qu'on en puisse tirer quelque chose pour la science, tout en se montrant rigoureux sur la question d'authenticité et de classification; d'autant plus que les phénomènes obtenus avec notre sujet psychique ont été plus nombreux et se sont produits dans des conditions de contrôle plus sévères.

Relativement au fait des apports dans cette séance, comme dans celle qui suivit, et où il y en eut encore de plus évidents, on pouvait observer que, pendant que les objets apparaissaient, on ne pouvait nullement découvrir le processus de leur apparition. L'explication suivante me paraît encore la plus scientifique : les objets auraient été réduits par des moyens occultes à une substance amorphe et assez subtile pour traverser les murs de la salle ; puis, on les aurait fait reprendre leur forme première. On sait que, d'après les physiciens, l'éther pénètre tous les corps, et que d'après les spirites le fluide pénètre l'éther. Je dirais donc de deux choses l'une : ou les objets apportés étaient rendus éthériques ou ils étaient rendus fluidiques.

Des raisons morales et matérielles contraignent d'admettre que la manipulation de la chevelure de Mlle N..., par exemple, fut un autre fait transcendantal; d'autant plus que la jeune fille, en se peignant le jour suivant, se trouva un petit bouton dans la région de la piqûre. Pour ne pas sortir des limites que je me suis assignées dans ce compte rendu, je n'appuierai pas les faits que j'ai constatés par ceux que d'autres ont observés; je me bornerai à citer un cas analogue au cas en question, et qui m'a été raconté par l'illustre physicien Battelli, professeur à l'Université de Pise, et député au Parlement italien.

Lui et son assistant, le Dr Federico (avec lequel j'ai eu des séances psychiques) tenaient les mains d'une femme de chambre nommée Artémise, Ces trois personnes étaient assises à la file près d'une table ; elles avaient en face d'elles M. Georges Mainardi, capitaine dans l'armée italienne, et sa femme, et Hélène Bouxhoewden, dame de la cour en Russie. Il n'y avait personne autre dans la salle des séances (qui avaient lieu dans la maison des époux Mainardi). Dans des conditions d'authenticité absolue, Artémise fut dépeignée et peignée de nouveau par un agent invisible. Sentant qu'on lui dérangeait les cheveux, elle crut à une plaisanterie des assistants; mais le professeur Battelli, de même que tous les autres témoins, se demandait encore plusieurs mois après comment la chose avait pu se faire; et il ajoutait : « Je ne suis pas spirite, mais je crois qu'il y a des phénomènes extraordinaires dignes d'étude. »

Dans le cas de notre jeune fille, il y aurait eu quelque chose de plus : la douleur, et le bouton produit par la piqûre.

Je laisse au lecteur le soin de faire d'autres considérations sur les phénomènes décrits, et je continue mon exposé. Professeur Falcomer.

PHÉNOMÈNES SPIRITES A BORDEAUX.

Etant à Bordeaux, j'appris que le Dr G... et M. D..., licencié ès-sciences, étaient des médiums à effets physiques très puissants.

Je les invitai à venir dans mon logement, rue du Parlement, no 2, le mercredi 6 août 1902. Ils arrivèrent à 5 heures du soir, et voici les phénomènes que nous obtînmes.

Donnons d'abord la position des quatre personnes présentes : Me Darget tenait d'un côté une main des deux médiums, et avait ses pieds sur leurs pieds ; moi, de l'autre côté, j'en faisais autant.

Nous n'avions pas pu fermer assez les deux fenêtres du salon pour que la lumière du jour n'existât pas. On voyait le guéridon suffisamment. Au bout de dix minutes, le guéridon bougea, puis se mit à donner des coups dans le tissu du bois. Il fut dicté le mot : François de Capel.

Alors j'interrogeai : « Je vous connais, vous êtes donc mort ? — R. Non. — Vous êtes son parent ? — R. — Oui. — Où est celui que je connais ? — R. Alençon. » Puis il a été dicté, toujours sans contact : « Bordeaux, route de Toulouse » (ici le no). Le lendemain, je regardai un annuaire militaire, et je trouvai un De Capel à Alençon et un De Capel à Bordeaux.

Quant à la route de Toulouse, je n'ai pu vérifier, partant le lendemain.

Quelques instants après, toujours nous tenant les mains et les pieds et sans contact avec la table, est venu se poser sur la dite table une petite figure en plâtre blanche.

Nous l'avons regardée ; c'était la tête d'Alfred de Musset cassée au cou sur une statuette.

Une autre figurine de femme est tombée quelques minutes après.

Puis le médium D... a été au piano, qu'il ne sait pas jouer à l'état normal, et il a joué d'une manière magistrale.

Pendant qu'il jouait, Me Darget et M. G... (1) ont vu une ombre de femme, lumineuse, très belle, qui s'appuyait sur le médium exécutant.

---

(1) Le Dr G... dont je parle m'a donné une photographie qui serait destinée à faire sensation, si les personnes qui font une autopsie de femme me le permettaient.

Ce sont des étudiantes charcutant un corps dont la mort remontait à vingt-quatre heures.

Or, le fluide vital se dégage avec une grande intensité, blanchâtre, laiteux et avec des lançades comme des rubans, sortant des plaies que l'on fait au cadavre.

Il serait donc possible que l'on souffrît dans son âme ou dans son corps, même après ce que nous appelons la mort, si on violente la désagrégation lente et naturelle.



Puis elle s'est effacée, évaporée lentement, et sa disparition a marqué le moment où M. D... a fini de jouer en disant qu'il ne pouvait plus; ne sentant plus rien.

J'oubliais de dire qu'il est tombé encore un apport, qui est : *Le Journal*, du mardi 5 août, lequel relatait un fait qui touchait notre famille, et qu'il nous était utile d'apprendre.

Commandant TÉGRAD.

Par la Foi

A Mme L. Cailloux, dont l'affectueuse sympathie me fut si douce, j'adresse dans une communauté de souffrances, le douloureux hommage de ces quelques vers qui veulent espérer.

« Plus précieuse encore est la semence que nous cachons
« éplorés, dans le sein de la terre, espérant que, du fond
« des cercueils, elle renaîtra et fleurira à une vie plus belle. »

SCHILLER.

La Terre fuit, rapide et verte, dans l'espace.
Sur elle incessamment la vie éclôt, trépasse.
Et les léviathans, les aigles, les lions,
Et l'homme, et nos orgueils et nos rébellions,
Deuils, amours, voluptés qui clament dans nos veines,
Elle fuit, emportant toutes ces choses vaines.

Sans ralentir son vol, sans hâte des parcours,
Sans chercher des chemins plus heureux ou plus courts,
Elle fuit. Sur ses flancs, blanches, les aubes roulent;
Les jours, les mois, les ans et les siècles s'écroulent;
L'éternité s'allonge en des éternités ;
Elle fuit. A travers des cieux illimités,
Sous le calme regard des sphères sidérales,
Impassible elle marche enroulant ses spirales
Autour de son soleil qui court on ne sait où.

Lui, dans la nuit sans bords qui l'étreint de partout,
Plonge, à peine entouré d'un orbe de lumière.
Sans dévier jamais de la route première,
Entraînant sa famille, il vole éperdûment;
Et si, bien par delà l'antique firmament,
Quelqu'œil fixe est ouvert et voit tourner ensemble
Le Soleil et la Terre et ses sœurs, il lui semble
Voir autour d'un flambeau tourner des moucherons.
Oui, comme eux, nous aussi quelque jour nous irons
Et nous nous brûlerons les ailes à la flamme.
Mais jusque-là, gardant la jeunesse de l'âme,
Notre Terre poursuit son voyage éthéré.

De merveilleux joyaux son front calme est paré ;
Chaque jour à son sein met des grâces nouvelles :
Avril fleurit ses près, Juin jaunit ses javelles,
Octobre est son fardeur, Janvier la poudre à blanc.

L'homme naît, pense, souffre, et meurt, fils de son flanc.

Rien ne la fait dolente et rien ne la fait veuve.
La tombe nous redonne une jeunesse neuve ;
L'être change toujours et jamais il ne meurt.
Il est semblabe au grain que répand le semeur :
Victorieusement, de ce corps qu'il abdique,
L'esprit sort revêtu d'une chair fluidique.
Elle sait tout cela, la Terre, où nous passons.
Et c'est pourquoi ses bois sont remplis de chansons,
Et ses combes de fleurs, et ses vals de fontaines ;
C'est pourquoi, sans souci des routes incertaines,
De nos bonheurs d'un jour, de nos brèves douleurs,
Elle met tant de joie en la lèvre des fleurs,
Sous le rayonnement de soleil qui la baigne.

Puis elle nous exhorte :

— O mon fils, ton cœur saigne,
Et tu courbes ton front vers la poudre. Pourquoi
Chercher parmi les morts celle qui vit ? Crois-moi,
La mort, dont s'effraya l'ignorance première,
S'évanouit, fantôme, au choc de la lumière.
Tu marches à tâtons, dans l'ombre, sans secours ?
Crois-tu donc qu'on m'ait dit le but auquel je cours ?
Pourtant au gouffre noir du ciel, toujours sereine,
Je vole, confiante au soleil qui m'entraîne.
Homme, puisqu'on t'a mis un flambeau sous le front,
Marche aussi confiant aux bonheurs qui viendront.
Pourquoi voir dans la mort une énigme troublante ?
Lorsque l'hiver fait choir son feuillage, la plante
Sait bien que le printemps dissipera l'hiver ;
Lorsqu'en sa chrysalide il s'enfouit, le ver
Sait bien qu'il va trouver des ailes dans sa tombe.
Homme, es-tu moins que l'arbre ou le ver ? Quand retombe
Sur ton corps aboli la pierre du tombeau,
Tu t'es enfui déjà de ce triste lambeau.
Et si dès maintenant tu veux trouver une aile,
Dépouille tes pensers de leur gangue charnelle,
Sèvre ton cœur de tout égoïste désir,
Fais du bonheur d'autrui ton unique plaisir,
Laisse les morts pleurer leurs morts, marche à la vie !
Ainsi tu rejoindras celle qui fut ravie
A tes yeux de matière, à tes baisers de chair.
Ne songe plus au corps charmant qui te fut cher ;

Ce n'était, tu le sais, qu'un vêtement d'argile.
Lorsque tu contemplais le beau vase fragile
Qui renfermait hier un parfum de grand prix,
Est-ce du pur contour que ton cœur fut épris
Ou du baume divin que respirait ton âme ?
Tu le respireras encore le cinname ;
Tu le retrouveras en un vase plus beau.
Puis sache que ces pleurs versés sur son tombeau
Vont faire une blessure au cœur de l'envolée.
Ils la ramènent dans la sanglante mêlée ;
Ils sont comme des doigts prenants, forts, enjôleurs,
Qui la tiennnent rivée aux terrestres douleurs.
Par eux elle revient à l'agonie ancienne.
Ah ! garde donc ta croix ; elle a porté la sienne.
Pitié ! ne la rends pas à l'enfer déserté !
Monte plutôt vers elle en la sérénité.
Cherche le corps nouveau, fait d'essence divine,
Que l'œil encore voilé de ton âme devine.
Au lieu du passé mort, regarde l'avenir :
On grandit par la foi, non par le souvenir.

S. HENRIQUET.

Vichy. Juillet 1902.

UN PRESSENTIMENT RÉALISÉ

Sous le titre : « Un phénomène de télépathie », on lit dans le *Journal de Genève* du 4 septembre :

« Un habitant de Berne, dont le jeune fils est en pension à Genève, chez des parents, fut pris soudain, dimanche soir, d'un sombre pressentiment : « Il est arrivé quelque chose de grave à mon enfant... Je le sens ! » Sans attendre des nouvelles de Genève, il prit le train de nuit et arriva à six heures et demie du matin à Genève, dans la maison où était son fils. Il eut la douleur de le trouver étendu sur son lit, entre la vie et la mort. Le jeune garçon avait fait la veille une promenade sur le lac en petit bateau, et s'étant approché de trop près d'un bateau à vapeur, était tombé à l'eau et avait failli se noyer. Pendant vingt-quatre heures, les médecins crurent qu'il n'en reviendrait pas ; mais grâce à sa forte constitution et aux soins donnés, peu à peu il se rétablit. Aujourd'hui, il est tout à fait bien portant. Les parents de Genève avaient envoyé à Berne une dépêche priant le père d'arriver le plus tôt possible, mais il avait déjà pris le train de nuit lorsque le télégramme arriva chez lui. »

Le journal quotidien *Berner Tagblatt* paraissant à Berne, qui publia ce fait, certifie l'authenticité de ce remarquable cas de télépathie.

JOSEPH DE KRONHELM.

RECHERCHES SUR LA MÉDIUMNITÉ

par G. DELANNE

Pour faire suite au très judicieux article de M. G. Béra, inséré dans le précédent numéro de la *Revue*, il nous est venu le désir d'ajouter ici quelques pages que nous paraît justifier l'importance de ce nouvel ouvrage de M. G. Delanne, dont la caractéristique générale, indépendamment d'autres qualités de premier ordre, est ce qu'on pourrait appeler une remarquable documentation.

Cette documentation que l'on retrouve dans ses œuvres précédentes — ses lecteurs l'ont, à coup sûr, constaté — est ici de nature exceptionnelle. Le sujet s'élargissant sous la plume de l'auteur, devient une monographie complète de la matière traitée magistralement. Physiologie, philosophie, psychologie ou mieux encore psychisme s'y combinent, s'y amalgament avec art, au grand bénéfice du lecteur qui s'instruit alors qu'il ne sait rien encore ou qui, dans le cas contraire, y trouve une récapitulation savante de notions précédemment acquises. Chaque principe nettement formulé, chaque loi expliquée, discutée scientifiquement,est corroborée par de nombreux exemples tirés d'expériences variées faites par des savants spéciaux d'Europe ou d'Amérique.

Il nous plairait de multiplier les citations, pour l'édification du dit lecteur. Ce qui serait moins aisé, ce serait de choisir parmi tant de faits,presque tous également suggestifs, mais dont le nombre nous ferait dépasser le cadre que comporte ce compte rendu sommaire.

Ce livre, d'autre part, en raison de sa nature synthétique, ne saurait être analysé. Il faut le lire, le lire lentement et le méditer comme doit l'être un aussi riche répertoire d'aperçus, de considérations, de conclusions, surtout, dans la série desquelles peuvent puiser abondamment ceux qui veulent étudier tous les problèmes qu'y pose et y résout l'auteur et qui, en dépit de son titre modeste de « Recherches »,n'en embrasse pas moins le phénomène spirite dans sa complexe généralité.

Dans une première partie, traitant de la médiumnité mécanique et spécialement de l'écriture automatique des hystériques, nous trouvons l'analyse des principales doctrines de savants, tels que Taine, les Drs Carpenter et Carl du Prel, Hartmann, A. Russel Wallace, Aksakof, H. Myers, Hodgson, en même temps que des comparaisons curieuses faites entre les écritures de médiums célèbres, en tête desquels figurent Stainton Mosès, Kate Fox et Mme Piper. Puis viennent des études sur la personnalité, l'inconscience, la vie somnambulique, les recherches du Dr Binet, les expériences de

M. P. Janet et ses hypothèses du sub-conscient, le tout expliqué et commenté avec réfutations concomitantes, quand le besoin s'en fait sentir.

La deuxième partie traite de l'animisme. Nous voici en pleine psycho-physiologie, où défilent les expériences faites sur l'auto-suggestion et les personnalités fictives, sur le travail de l'âme pendant le sommeil, sur la mémoire latente et combien d'autres phénomènes mystérieux et troublants, alors surtout que l'auteur nous énumère les faits de prémonition, de clairvoyance, de lecture à travers les corps opaques ou de la pensée d'autrui, de télépathie, de suggestion surtout... autant de phénomènes non plus hypothétiques, mais contrôlés et vérifiés par la science et pour l'explication desquels l'on est forcément conduit à rechercher s'il n'y a pas intervention d'intelligences étrangères, intervention que prouvent irréfutablement des documents sérieux, dont le nombre s'accroît de jour en jour.

La troisième partie traite du spiritisme et de ses nombreux phénomènes auxquels nous sommes redevables de véritables « révélations » venant des régions extra-terrestres. Parmi elles, quel choix pourrions-nous faire? Les faits abondent et surabondent. Voici — nous citons au hasard — les communications faites à Stainton Mosès, dont l'auteur nous raconte les stupéfiantes expériences consistant dans la reproduction littérale de certains passages de quelques livres de sa bibliothèque, puis les communications de Georges Pelham, les « Dernières nouvelles de l'autre monde », puis encore l'histoire de Jeanne d'Arc et de Louis XI écrites par une jeune fille de 14 ans, la fin d'un roman de Dickens écrite par un jeune homme illettré, des solutions scientifiques données par des Esprits, sans compter d'étranges faits de médiumnité d'enfants en bas âge, ainsi que des autographes de personnes décédées — autant de communications choisies entre cent autres et toutes faites dans des conditions d'incontestable véracité.

Tous ceux à qui sont familières les études des sciences spiritualistes savent qu'il y a deux moyens à employer pour nous assurer de la persistance de l'âme après la mort : la méthode occulte et la méthode spirite.

La première, d'usage habituel chez les peuples orientaux, où Yoguis, Chélas et Adeptes, surtout, doués de pouvoirs exceptionnels que leur confèrent la clairvoyance, la claire audience, la psychométrie, la vision spirituelle, en un mot, constatent sans intermédiaires les phénomènes de l'invisible.

La seconde parait nous être nécessaire à nous occidentaux, dévoyés par l'influence néfaste des religions sacerdotales, et à qui manquent l'entraînement séculaire et l'héritage atavique, dont bénéficient nos frères de la haute Asie.

Il n'en est pas moins vrai que telles manifestations occultes fournissent des résultats analogues à ceux que produisent les phénomènes spirites. Nos Frères de là-haut n'établissent, parmi les populations de notre globe, aucune

caste privilégiée. C'est à toutes les âmes spiritualistes et affamées d'idéal que se révèlent, avec ou sans médiumnité, les habitants des régions extra-terrestres. C'est par la collaboration féconde des vivants de bonne volonté et des glorieuses Entités de l'au-delà que s'effectue, dans le monde entier, l'œuvre universelle, le grand œuvre de la Vie divine, *une* dans ses manifestations, comme elle est *une* dans son essence. Nulle frontière ne sépare la terre du ciel, et c'est en raison de cette profonde et consolante certitude, que nous pouvons affirmer, en terminant, qu'en dépit des erreurs, des exagérations, des fautes volontaires ou des défaillances inconscientes, qu'en dépit, surtout, des négations irraisonnées, passionnées, systématiques ou mal intentionnées, pour ne pas dire déloyables, il existe une telle masse d'affirmations, un tel bloc infrangible de preuves irrécusables et d'expériences dont le caractère scientifique s'accentue graduellement, que l'on ne peut — sauf parti pris ou ignorance — douter des vérités que nous révèlent et que nous révèleront de plus en plus ceux qui, de là-haut, s'associent à nous dans un sentiment d'universelle fraternité, pour rendre manifestes, éclatants et indéniables, les droits des humanités que divinise leur évolution, nos droits imprescriptibles à la glorieuse immortalité.

D GRIMARD.



RHÉA L'ONDINE

Nous avons donné, il y a un an environ, une œuvre médianimique, une nouvelle de M. A. B. : *Une visite de Jésus à Lazare ;* aujourd'hui, nous donnons du même auteur un roman : RHÉA *l'Ondine*, roman spirite et médianimique. Cette nouvelle œuvre montrera au lecteur combien il est difficile, même avec des preuves certaines, de détruire les préjugés de certains sectaires religieux ; le lecteur y trouvera aussi une saine appréciation de l'œuvre d'Allan Kardec, enfin, une sorte de dissertation sur des esprits des éléments : les ondins, les ondines, les nixes et les élémentins, ainsi que des aperçus sur l'au-delà qui démontrent que la vie d'outre-tombe n'est pas si dissemblable de celle de la terre.

Nous espérons que cette nouvelle œuvre de l'auteur du *Voyage en Astral* de l'*Envoûtement*, de la *Suggestion mentale* et du nouveau volume qui vient de paraître : *Amias Frigoulet*, sera vivement appréciée de nos lecteurs.

N. D. L. R.

A Monsieur Robert Dosset.

Cher Maître et jeune Ami (1),

A vous qui avez consolé et éclairé ma vieillesse, je dédie les pages qui vont suivre, résumé de ma vie et de celle de mes chers parents, tous rentrés actuellement dans l'Au-delà !

C'est sur votre bienveillante insistance, Cher Maître, comme devant être utile pour les personnes qu'intéressent les phénomènes occultes, que je me suis décidée à me mettre en scène, moi et mes chers Disparus !

J'ai donc à cet effet réuni tous les documents épars dans le Journal de mon père et dans le mien, pour en former un récit aussi succinct que possible et pouvant, par conséquent être lu rapidement, sans détails oiseux.

D'après vos conseils, mon excellent ami, j'ai changé le nom des personnages de ma véridique histoire, de même que le nom des pays qu'ils ont habités. Cette prudente réserve m'a laissé une plus grande liberté d'allure, étant forcée de me mettre, moi vivante, constamment en scène.

Je vous envoie mon manuscrit, Cher Maître, en vous priant de le communiquer avant l'impression, à votre spirituelle et charmante sœur, Mme Ludovic de Montague, dont l'opinion m'est très précieuse, car, chez elle, le cœur et l'intelligence se prêtent un mutuel secours pour élucider d'une manière rationnelle toute question.

Veuillez, Cher Maître, me rappeler au bon souvenir de votre chère et harmonieuse famille et agréer pour vous-même l'expression de ma plus vive reconnaissance, ainsi que de mon sincère attachement.

Votre vieille élève dévouée,

Adrienne Dumbard.

I

J'avais douze ans, quand je perdis ma mère, c'était la veille de la Saint-Jean, la fête de mon père, que nous avions l'habitude, ma mère et moi, de fêter joyeusement et en grande pompe. A ce père chéri, chaque année, nous préparions en grand secret, et longtemps à l'avance, différentes surprises agréables à celui que nous aimions tant ! Et lui, pour nous laisser plus de liberté dans nos préparatifs, trouvait toujours des prétextes plausibles pour s'absenter de notre demeure des champs où nous nous trouvions encore à cette époque de l'année.

Il n'y avait pas jusqu'à mon petit frère qui, bien que bavard et étourdi,

(1) Robert Dosset n'est pas un vivant, mais une Entité du *Plan Astral* qui a fait écrire bien des œuvres médianimiques.

En reconnaissance des services rendus par cet intermédiaire de l'*Invisible*, l'écrivain lui dédie cette œuvre, qui ne paraît en définitive que le résumé d'un mémoire de *Scènes familiales* vécues, qui présentent non seulement un grand intérêt au point de vue occulte, mais encore et surtout des enseignements, qu'on ne saurait trouver ailleurs.

J.-M. de V.

ne gardât un mystérieux silence sur nos apprêts de fête! Il est vrai que notre père faisait la sourde oreille aux quelques paroles significatives qui pouvaient échapper à l'enfant.

Cette année-là, mon père avait prétexté la veille de la Saint-Jean, une affaire urgente; il était obligé d'aller voir son notaire à la ville voisine; en conséquence, il était parti à cheval de très bon matin, après avoir embrassé ma mère et ses deux enfants.

A peine arrivé au bout de la longue avenue qui, de notre propriété débouche sur la grande route longeant l'Indre, mon père tourna bride tout à coup pour revenir au logis. Il était pâle; ma mère effrayée descendit précipitamment le perron, au devant duquel s'était arrêté mon père.

— Serais-tu indisposé, mon Albert? Ton visage est défait, dit ma mère. Remets à après-demain ta visite à la ville!

— Papa, papa, s'écria mon petit frère, si cela te fatigue d'aller à Blois emmène-moi en croupe chez ma nourrice pour voir le joli poulain noir que j'aime tant!...

Georges croyait ainsi venir à notre aide, en trouvant pour mon père un motif d'absence, dont nous avions besoin pour orner de fleurs le cabinet de travail de Père et y arranger avec soin et symétrie, les cadeaux préparés pour sa fête.

— Souffres-tu, mon cher ami, répéta ma mère, renonce à ta course...

Mon père reprit un air souriant pour nous rassurer, mais il était visiblement embarrassé pour répondre aux tendres paroles de sa femme.

— Ce n'est rien, presque rien, dit-il enfin, une véritable lubie, une sorte d'hallucination, sans doute le sang à la tête... Que sais-je? Et c'est presque sans le concours de ma volonté que je suis revenu ici...

Ma mère hocha la tête et un gros soupir s'échappa de sa poitrine!

— Albert, ne va pas à la ville; ton hallucination est peut-être un avertissement des ancêtres pour prévenir un accident.

Ma mère avait d'étranges croyances, que nous ne partagions pas.

— Mais qu'as-tu donc vu, cher ami, de si épouvantable, qui t'a fait tourner bride si subitement?

Mon père hésitait à répondre et une légère coloration monta à ses joues pâles. Ma mère sourit...

— Ne me donne pas le change, Albert, je sens que tu vas voiler la vérité.

Plus rouge encore, mon père dit :

— Un corbillard, orné de grands panaches était arrêté au bout de l'avenue... Mon cheval a eu la même hallucination que moi, sans doute, car il n'a jamais voulu passer outre, malgré mes efforts et mes incitations... Regarde Rhéa, c'est bien une hallucination que je viens d'avoir, puisque, d'ici, nous voyons la route libre.



— C'est juste, mais ceci m'inquiète tout de même! reprit ma mère !...

— Bah ! dit mon père, n'y songeons plus !

Et il fit retourner sa monture; puis, cédant à je ne sais quel mouvement, il descendit de cheval,embrassa à plusieurs reprises ma mère et lui dit :

— Je t'en prie, Rhéa, renonce ce matin à ton bain quotidien dans l'Indre.

— Mais, cher ami, c'est là mon plus grand plaisir et ce quart d'heure de natation est indispensable à ma santé ; l'eau est mon élément par excellence et son contact prolongé double mes forces... Ah! non, Albert, par une aussi belle matinée me demander le sacrifice de mes ébats aquatiques, dans ces eaux fraîches et cristallines... c'est mal ; je n'ai rien à craindre, je connais parfaitement le lit de la rivière, surtout cette partie qui est devant notre porte et je ne m'éloigne jamais trop des alentours de la maison.

— Et tu nages comme une véritable Nixe, ajouta mon père, en remontant à cheval, auquel il fit prendre le galop, et disparut bientôt à nos yeux.

Mon père ne devait plus revoir sa femme, sa bien-aimée Rhéa... Il m'a dit plus tard, ce qu'il avait caché à ma mère : c'est que ce n'était pas un corbillard qu'il avait vu, mais un cercueil ouvert dans lequel était couché sa femme dans son costume de bain en laine bleu de ciel, orné de tresse de laine blanche, la main droite sortant de la bière et portant des taches livides.

Lorsque mon père eut disparu au tournant de la route, ma mère resta quelques instants rêveuse; mais Georges et moi vînmes la tirer de sa rêverie pour parler de notre grande préoccupation : les arrangements à faire durant l'absence de papa!

Kath, notre vieille gouvernante, s'approcha aussi en disant :

— Madame veut-elle bien venir examiner ce que je prépare à la cuisine pour le repas de ce soir?

— Ma bonne Kath, voici l'heure de mon bain; je vais me hâter de me baigner d'abord ; ensuite, je serais toute à nos préparatifs; je pars.

Ce disant ma mère, sautillante comme une jeune fille, se dirigea vers un petit pavillon rustique, à gauche de la maison, près du mur d'enceinte, dans lequel il y avait une petite porte. Ma mère mettant son costume de natation dans le gentil réduit en bois de grume et ouvrant la petite porte qui donnait sur la route, n'avait que quelques pas à faire pour se jeter à la rivière où svelte et mignonne, elle donnait avec ses longs et soyeux cheveux blonds l'illusion d'une Ondine, telle que les poètes nous les dépeignent. Mon frère et mo avions tant de plaisir à voir notre mère s'ébattre si gracieusement dans la rivière, que nous assistions souvent assis sur la berge à ses évolutions nautiques; habitués à la voir disparaître sous les eaux, nous n'avions jamais éprouvé la moindre crainte à son sujet; pour nous, notre mère était

innoyable ; aussi avec Georges applaudissions-nous avec joie aux prouesses de l'adorée et jolie nageuse.

Mon père restait le plus souvent assis auprès de nous, chantant de sa belle voix des airs allemands que ma mère aimait beaucoup, car elle était née à Unkel sur les bords du Rhin. Quelquefois, émergeant à moitié son buste de l'eau, elle accompagnait de la voix son mari. Je l'ai dit, mon père ne nageait que rarement avec sa femme, il n'aimait pas l'eau et ses enfants éprouvaient également pour elle une certaine répulsion. Pour mon compte, je n'ai jamais pu arriver à nager sans une grande appréhension !...

Ce jour-là je ne quittais pas des yeux ma mère jusqu'à son entrée dans le pavillon ; j'avais le cœur serré, en pensant aux dernières paroles de mon père ; aussi je me proposais d'aller m'asseoir sur la berge, tant que durerait le bain. Je dis à George :

« Viens, nous allons voir nager maman. »

Je pris mon frère par la main, et nous allions franchir la petite porte, quand notre mère sortit du pavillon, revêtue de son joli costume bleu ; elle nous embrassa, nous poussant légèrement de côté pour sortir la première ; elle s'élança et avant que nous l'ayons suivie, nous entendîmes le bruit de sa chute dans l'Indre.

George à cet instant tira si maladroitement la porte sur lui, qu'il se blessa horriblement à la main droite. L'enfant jeta un cri perçant de douleur ; je lui mis la main sur la bouche, pour que notre mère n'entendît pas ses gémissements et ses cris ; ensuite, refermant la porte, j'emportais George dans mes bras jusqu'à la cuisine où se trouvait Kath. Je ne songeais à maman que lorsque la main de mon petit frère fut pansée ; alors je courus seule à la rivière et j'aperçus la baigneuse qui nageait rapidement du côté de la maison.

— Pourquoi George n'est-il pas avec toi, Adrienne, dit ma mère ?

Je balbutiais : « Il s'est fait un peu de mal à la main. »

— Je ne m'étais donc pas trompée, dit ma mère, ce cri perçant c'est donc mon pauvre enfant qui l'a poussé ! Ah ! je sors de suite de l'eau...

— Mais non, chère maman, lui dis-je, ne te dérange pas, je vais chercher George tout de suite, afin de te tranquilliser.

Avec la promptitude du jeune âge, je fus en un instant de retour à la maison ; je pris George dans mes bras et l'apportai à maman ; elle, en nous voyant, essaya de sortir de l'eau un peu en avant de l'endroit habituel où se trouvaient de grosses pierres plates faisant pour ainsi dire fonction de marches.

Pour attérir plus facilement, ma mère s'accrocha à une touffe d'ajoncs ; soudain, un cri aigu sortit de sa poitrine et elle retomba dans la rivière. Nous nous attendions, George et moi, à la voir reparaître un peu plus loin,

comme d'ordinaire, mais nous attendîmes en vain une demi-minute ; la surface des eaux n'était troublée ni agitée nulle part... Une angoisse affreuse me serra la gorge ; je voulais appeler, crier, ce m'était impossible ; je ne pouvais même articuler un seul mot !...

Mon frère, lui, se mit à pleurer et à crier si fort : Maman ! maman, petite maman, que de la maison accourent Kath et le jardinier...

En les voyant, j'eus seulement la force d'indiquer la place où j'avais vu disparaître notre mère et je perdis connaissance.

(*A suivre*). M. A. B.

Œuvre qui s'impose.

Appel aux partisans du Magnétisme et du Spiritisme.

M. le Dr Moutin nous prie d'insérer l'appel ci-dessous :

Depuis déjà longtemps, nous mûrissons un projet que nous pensons tre grandiose ; sans plus tarder nous le soumettons à nos amis.

Il n'existe en France, pas plus du reste qu'à l'étranger, une maison, un hôpital où on applique le *Magnétisme, le Somnambulisme et la Médiumnité* au traitement des maladies ; il serait bon et urgent de combler cette lacune.

Nous n'avons point besoin de faire le panégyrique *du vieux Magnétisme et du Spiritisme* à eux qui, comme vous, lectrices et lecteurs, sont au courant de la question ; mais il est de notre devoir à tous d'en répandre les bienfaits : ne laissons pas plus longtemps l'hypnotisme pseudo-officiel envahir notre champ.

Nous voyons, par les pétitions présentées à la Chambre des députés, combien sont nombreux les partisans et les défenseurs du *Magnétisme humain*, aussi, nous croyons que le moment d'agir est venu.

Relevons le gant et portons haut le drapeau de nos proches devanciers et maîtres : *Allan Kardec, du Potet et Lafontaine.*

Nous piétinons sur place et nous n'avançons que très peu, malgré les efforts de quelques hommes d'élite tels que *Bouvier*, *Delanne*, *Léon Denis*, *Durville*, et d'autres encore.

Si nous voulons marcher de pair avec nos contradicteurs scientifiques, les dépasser facilement même, nous devons procéder tout autrement : nous devons, comme eux, nous servir du prestige que confère un diplôme.

Certes, nous sommes loin de vouloir amoindrir le mérite et le savoir de ceux qui, sans diplôme, guérissent ou soulagent les maux d'autrui ou propagent les saines doctrines et les consolantes théories du spiritisme : nous

avons seulement le ferme désir de créer une œuvre nouvelle, afin de faire échec à nos détracteurs.

Ce préambule bien compris, voici la proposition que nous faisons à nos partisans,

Fondation d'une maison de santé et d'un Institut Magnético-spirite. Pour cela faire : *Formation d'une société en commandite au capital de 500.000 fr.* cet argent sera garanti par hypothèque.

Voici l'origine des avantages qu'un hasard providentiel a mis entre nos mains : Un de nos amis loua, il y a une douzaine d'années, avec promesse de vente, aux portes de Paris, presque dans le bois de Boulogne, une immense propriété d'un hectare de terrain. Au centre de cette propriété s'élève un véritable palais entouré de grands arbres avec une superbe pièce d'eau : on peut loger, là, plus de 80 pensionnaires. Trois autres bâtiments entourent et font partie de cette splendide demeure ; ils peuvent, étant agencés, recevoir vingt autres pensionnaires.

Le locataire actuel, admirateur depuis peu, il est vrai, du Magnétisme — nous avons eu la satisfaction de guérir, par ce moyen, une de ses parentes atteinte d'une maladie réputée incurable — veut contribuer, selon ses moyens, il a perdu la plus grande partie de sa fortune à l'édification de notre œuvre, il nous offre sa promesse de vente, il nous en fait don.

Depuis dix ans, la propriété en question a augmenté presque du double de sa valeur et elle augmente chaque jour, surtout depuis la proximité du métropolitain.

Or, avec 300.000 francs, nous acquerrions cet immeuble : *c'est le prix de vente consenti il y a douze ans.*

Aujourd'hui, dans ce quartier, le terrain se vend au minimum 100 francs le mètre ; *il ne nous coûterait à nous qu'environ* 35 *francs* et, les constructions seules ont coûté plus de 200.000 francs, *c'est une excellentissime affaire à réaliser.*

La maison de santé projetée serait la base fondamentale, la *nourrice* si nous pouvons employer cette expression, *de l'Institut Magnético-spirite* qui, lui, vivrait d'une part prélevée sur les bénéfices de la maison de santé.

Là, les malades seraient traités par les agents physiques et psychiques et non par des drogues : ce serait une maison unique au monde.

Pour son fonctionnement nous nous sommes assuré, *d'une façon toute particulière,* le concours de nombre de nos confrères : nous sommes ainsi certain d'avoir à soigner beaucoup de malades.

Outre les internes — pensionnaires — les malades du dehors pourront suivre nos traitements *et une clinique gratuite sera à la disposition des indigents.*

Pour la question qui nous tient tant au cœur — le spiritisme — un comité

de sept personnes seulement est déjà formé. Ce comité, composé d'hommes diplomés, étudiera scientifiquement et sans aucune espèce de parti pris, tous les phénomènes psychiques ; il s'attachera, surtout,à démontrer l'existence de l'âme, sa survivance à la matière et fera connaître, *coram populo*, ses travaux.

Pour réaliser nos désiderata, il nous faut des capitaux ; en un mot, le nerf de la guerre que nous pensons, eu égard aux circonstances particulières énoncées rapidement, pouvoir trouver parmis nos amis.

Voici les avantages que nous offrons à nos bailleurs de fonds :

1° L'argent des commanditaires sera garanti par la propriété ;

2° Il rapportera d'abord 3 p. 100, intérêt compris dans les frais généraux ;

3° Les commanditaires toucheront, en plus, le 1/3 des bénéfices réalisés.

Nous pouvons affirmer la véracité absolue de ce que nous avançons. Or, comme nous ne pouvons, ici, donner tous les détails de notre organisation nous invitons instamment les personnes désireuses de contribuer à cette œuvre magnifique, de s'adresser, soit par lettre, soit verbalement, à M. Gabriel Delanne, directeur de la *Revue Scientifique et morale du spiritisme* 40, boulevard Exelmans, à Paris, 16e, ou à moi, 4, rue du Pavillon, Parc des Princes, à Boulogne sur-Seine : nous donnerons ainsi tous les renseignements désirables.

Dr Moutin.

NÉCROLOGIE

On annonce de Fontenay-sous-Bois, la mort de M. *Edmond-Potonié-Pierre*, un ardent apôtre du spiritisme, de la paix et de la fraternité des peuples. Les obsèques civiles et spirites ont eu lieu au Columbarium du Père-Lachaise, où, déjà,sont déposées les cendres *d'Eugénie-Potonié-Pierre*,sa compagne,bien connue de toutes les personnes qui se sont occupées du relèvement de la femme et de tout ce qui peut améliorer son sort. C'était une femme dévouée et de grand mérite.

M. *Eugène Couty*, commandant en retraite, officier de la Légion d'honneur est décédé à Lodi, Algérie.

M. *Lussan* s'est désincarné à Paris, à l'âge de 76 ans. Comme le Commandant Couty, il fut un fervent apôtre du spiritisme, et pendant de longues années. Que ces bons esprits nous aident dans nos travaux et dans la diffusion de nos croyances.

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone*.

UN APPEL

à tous ceux qui ont à cœur l'Avenir du Spiritisme.

Parmi les vieux lecteurs de cette *Revue*, il en est qui ont connu le Maître, Allan Kardec, et qui savent avec quelle rigueur il voulait qu'on contrôlât les expériences. N'oublions jamais qu'il a dit : Le spiritisme sera scientifique, ou il ne sera pas.

Malheureusement, la science s'est refusée pendant longtemps à connaître du spiritisme et des faits sur lesquels il se fonde. Beaucoup de spirites, oublieux de l'histoire, en ont conçu de l'humeur : les idées nouvelles, avant de s'imposer, ont à lutter pour la vie pendant un temps plus ou moins long ; les vérités les plus hautes, la rotation de la terre ou la circulation du sang, par exemple, ont eu de très longues luttes à soutenir, quelquefois pendant des siècles, avant d'apparaître aux hommes ce qu'elles sont. Pourquoi donc une exception aurait-elle été faite en faveur du spiritisme ?

Mais, pour les esprits attentifs, la période la plus ingrate, celle de l'indifférence absolue de l'opinion, est terminée. Le spiritisme et les faits du spiritisme n'ont jamais, sous des noms divers, fait parler autant d'eux que pendant ces derniers temps. Pendant des mois, en Italie, la presse entière a retenti des expériences avec Eusapia Palladino. La presse allemande n'a pas moins parlé d'Anna Rothe, sans bienveillance, il est vrai ; mais les cris de haine eux-mêmes sont bien préférables au silence. Le bloc de l'opinion est entamé, et si nous savons en profiter, la cause du spiritisme marchera à pas de géant.

Mais, voilà ! il faut des faits, toujours de plus en plus de faits, bien étudiés et présentés au public par des hommes en qui il a confiance. Les médiums, si nombreux à une époque peu éloignée, ne sont pas devenus maintenant une espèce rare ; mais, découragés par les insuccès précédents, ils ne s'offrent plus volontiers et spontanément à l'étude ; ils demeurent dans le cercle de l'intimité, et n'éprouvent aucune envie d'en sortir, — ce en quoi ils ont tort. Il n'est permis à personne, par malveillance ou pusillanimité, de tenir la lumière sous le boisseau.

La *Revue* fait donc un appel à tous les spirites qui connaissent des médiums intéressants et sérieux, à Paris ou dans les environs, et les prie de vouloir bien les lui signaler. Elle enverra un ou deux de ses rédacteurs pour les examiner. Si les phénomènes observés sont jugés intéressants et authentiques, nous formerons un Comité composé, autant que possible, de savants pour les étudier et en faire profiter le public.

Les médiums qui accepteront notre proposition peuvent être assurés que nous veillerons à ce qu'on les traite avec la plus grande bienveillance. Nous ne les abandonnerons pas, et ils seront traités, non en « sujets », mais en collaborateurs précieux. Les précautions qui seront prises le seront en vue de convaincre le public, et non par esprit de défiance.

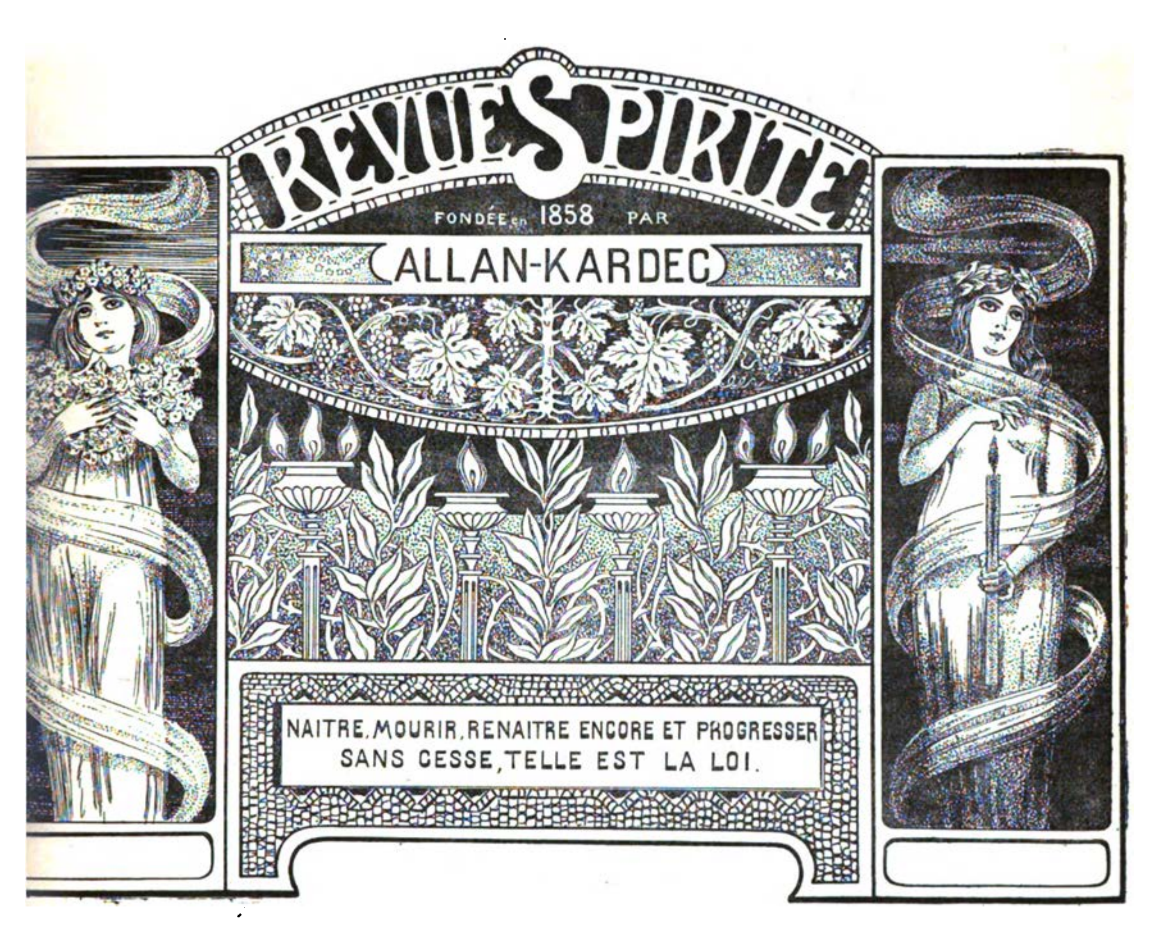
Nous veillerons aussi à ce qu'en aucun cas la santé du médium ne puisse être compromise.

Les médiums peuvent être assurés de la discrétion la plus complète. Il vaudrait mieux que les noms fussent toujours publiés, mais quand les médiums ne croiront pas devoir le permettre, toutes les précautions seront prises pour que leur identité ne soit pas révélée.

Médiums et observateurs, nous sommes tous égaux, nous sommes des serviteurs de la même vérité, jouant un rôle différent.

Enfin, la question argent doit être laissée de côté. Les médiums qui se font payer seront toujours plus ou moins suspects au public, et non sans raison. Mais une vérité aussi haute que le Spiritisme ne serait-elle pas capable d'enfanter des dévouements?

Enfin, nous prions nos lecteurs de faire circuler le plus possible le présent appel parmi les personnes de leur connaissance.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

45e ANNÉE. N° 12. 1er DECEMBRE 1902.

DE L'IDÉE DE DIEU

Au cours du récent Congrès Spirite de 1900, dont le Compte-rendu vient de faire son apparition, l'existence de Dieu (nous apprend ce document), a été mise à l'ordre du jour par l'honorable président du Congrès, M. Léon Denis, et a été votée par acclamation et à l'unanimité. Il est permis de se demander si les Congressistes se sont bien rendu compte de ce qu'ils ont voté.

Le président avait fait valoir, pour enlever ce vote, que la presque totalité des spiritualistes étrangers avaient déjà affirmé leur croyance à cet égard, et que le silence gardé au Congrès de 1889 sur cette question par les Spirites

français, en les rendant suspects d'athéisme, avait fourni contre eux des armes à leurs adversaires, lesquels avaient su s'en servir habilement, et présenter le Spiritisme comme une doctrine subversive de la morale et des choses saintes.

Je me propose d'examiner ici s'il y avait nécessité ou imprudence à faire cette déclaration de l'existence de Dieu.

De deux choses l'une : ou les Spirites sont ralliés à la doctrine d'Allan Kardec, et dans ce cas il suffit d'y renvoyer leurs accusateurs; ou ils ont cessé d'y croire, l'existence de Dieu est remise en cause, et il fallait établir un débat, bien poser la question, et surtout la discuter suivant les idées les plus nouvelles. C'eût été fort long et cela n'a pas été fait.

A mon humble avis il eut été préférable alors de n'en point parler, parce qu'on ne manquera pas de relever cette inconséquence, que l'objet dont il s'agissait de découvrir l'existence n'ayant point été défini — et cela résulte des expressions formelles du président — on a voté l'existence de cet objet sans savoir de quoi il était question. ce qui est assez amusant. C'est comme si un professeur de mathématiques disait à ses élèves : « Ecrivez. Problème : Ne sachant pas ce que nous cherchons, trouver la solution. » Et le Congrès a trouvé la solution en cinq minutes.

Dans la forme il semble donc qu'il n'y avait pas nécessité à agir de la sorte; mais je veux en profiter pour traiter la question plus au fond.

Il est clair que si Dieu existe, nos négations ne feront pas qu'il s'en porte plus mal; et s'il n'existe pas, tous les votes réunis de la pauvre espèce humaine ne lui donneront pas l'existence.

Mais enfin, il est une chose universellement reconnue, et qu'il n'est pas nécessaire d'être bien savant pour savoir, c'est que nous avons un premier et indispensable moyen d'éviter les confusions et les malentendus, à savoir : de bien définir l'objet de notre étude. Il n'est pas un ouvrage, tant soit peu sérieux, qui ne commence par une ou plusieurs définitions. En précisant bien l'idée générale que l'on se propose d'étudier, on diminue sensiblement les causes d'erreur. Il en restera toujours assez.

« Mais, me dira-t-on, il n'y a pas besoin de définir Dieu. C'est une notion tellement claire qu'elle s'impose comme un axiome. » Croyez-vous? Je prétends, tout au contraire, que c'est parce que Dieu est mal défini qu'il est rejeté par bien des gens, qui l'accepteraient sans cela... et inversement.

Chaque secte religieuse ou philosophique a sa conception particulière de Dieu, inadmissible pour la voisine. Vous ne reconnaissez pas pour Dieu le fétiche grotesque du nègre ou de l'Esquimau, je suppose. Eh bien ! donc, définissons Dieu, ou plutôt, voyons comment on le définit généralement. Nous verrons si notre faible raison, aidée des progrès de la science actuelle, nous autorise à faire des réserves et des distinctions.

Une chose doit nous frapper d'abord et nous inviter à la défiance : c'est que la notion de Dieu a varié dans l'esprit des hommes avec la marche des siècles. Si la notion de Dieu était claire et évidente *a priori*, il n'en serait pas

ainsi. Par exemple, jamais l'idée qu' « une ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre » n'a subi de transformation dans l'esprit humain. L'idée de Dieu n'est pas de cet ordre. On a dit, avec la plus grande justesse, que « Dieu avait fait l'homme à son image, mais que l'homme le lui avait bien rendu ». C'est la pure vérité. Chaque dieu n'est en effet que la synthèse des sentiments du peuple qui l'adore. Voyez les dieux féroces des sauvages, le Jéhovah vindicatif et despote des Juifs, les divinités aimables des Grecs, et les dieux belliqueux et dominateurs des Romains,

Aujourd'hui, nous sommes bien fiers, parce que nous avons écarté la notion du Dieu anthropomorphe des anciens, que nous avons fait du nôtre un Dieu de bonté, de justice, invisible, infiniment puissant et parfait. Ne nous hâtons pas trop de nous vanter d'avoir trouvé Dieu. C'est nous qui nous améliorons et, en progressant, nous élevons notre idéal.

Toute la question est de savoir si nous ne poursuivons qu'un idéal, une magnifique illusion ; ou s'il existe une réalité qui se rapproche de notre rêve, et si nous pouvons nous en rendre compte autrement qu'en disant : « Je crois ! Mon cœur me le révèle ! » et autres phrases du même genre qui simplifient tout, évidemment.

Pour ne pas allonger indéfiniment cet article, je me bornerai à l'examen de l'idée de Dieu suivant les deux doctrines qui nous touchent de plus près, en me basant sur la définition qu'en donne la religion catholique, et sur celle d'Allan Kardec et des Esprits qui l'ont inspiré.

A cette question : « Qu'est-ce que Dieu ? » le catéchisme répond : « Dieu est un pur esprit, éternel, infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre, et souverain seigneur de toutes choses. » Le livre des Esprits dit à son tour : « Dieu est l'Intelligence suprême, cause première de toutes choses », et ajoute plus loin : « Dieu est éternel, immuable, immatériel, unique, tout-puissant, et souverainement juste et bon. »

Bien que n'étant pas conçues dans les mêmes termes, ces deux définitions peuvent passer pour identiques au fond. Toutes deux considèrent Dieu comme un Esprit immatériel, doué de toutes les perfections, et créateur ou cause première de tout ce qui existe.

Examinons ces trois points à la lumière de la science moderne, et voyons si nous sommes autorisés à croire à l'existence d'un être immatériel, parfait, et qui aurait créé toutes choses.

1° *Dieu est-il immatériel ?* Si Dieu est éternel, la science nous apprend qu'il existe deux autres choses qui le sont également : la Matière et l'Énergie. En effet, *rien ne se perd*, *rien ne se crée*, est un axiome scientifique absolument certain.

Les formes de la matière et les diverses forces sont en état de transformation perpétuelle, mais après chaque transformation, matière et force se retrouvent intégralement dans les nouvelles combinaisons ; de sorte qu'il est rigoureusement vrai de dire qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais, dans l'Univers, augmentation ou diminution, ni d'un atome de matière, ni d'un milligramme

de force. Comme, de plus, il paraît démontré que la matière, dans son état le plus subtil, se transforme en énergie, nous pouvons envisager le monde comme composé de deux principes éternels, en face l'un de l'autre : Dieu, ou l'Esprit infini, et la Matière. Ne font-ils qu'un, ou deux ?

— S'ils ne font qu'un, Dieu n'est pas immatériel.

— S'ils sont deux choses distinctes, et qui ne peuvent se résoudre l'une dans l'autre, Dieu est limité par la matière, il n'est pas infini, il n'est donc pas Dieu.

On voit que, suivant toutes probabilités, la querelle des spiritualistes et des matérialistes n'est qu'une querelle de mots, puisqu'il n'existe qu'une chose : l'Esprit, qui se convertit en matière, en passant par la force comme intermédiaire, ce qui constitue l'Involution : ou la Matière qui, par le même intermédiaire, se convertit en Esprit, ce qui constitue l'Evolution. Seulement, comme l'une ou l'autre de ces périodes est toujours en action, ces trois modes de la matière sont toujours mélangés, et il n'existe pas un atome qui ne soit joint à quelque peu de force et d'intelligence. C'est ce qui permet à la loi du progrès, à l'évolution, d'agir constamment.

— 2° *Dieu est-il parfait?* Evidemment non, puisque nous venons de voir que, pour exister, il doit se confondre avec la matière dans son évolution perpétuelle. Puisqu'il évolue, puisqu'il progresse, il n'est donc pas parfait.

— 3° *Dieu est-il le Créateur, la Cause première* de toutes choses ? Cela dépend comme on l'entend. Pas à la façon des doctrines religieuses ou philosophiques. Car si les choses avaient été créées, il y aurait eu un moment où Dieu eût été seul dans l'Univers et se fût décidé à créer, c'est-à-dire à sortir de son inactivité, de son immobilité. De ce moment il eût cessé d'être immuable et parfait. Car cette création, son œuvre, eût constitué soit une amélioration, soit une diminution dans l'état antérieur de l'Etre qui, dans le premier cas, était donc imparfait auparavant et, dans le second cas, le serait devenu après la Création. Il n'y a donc pas eu de Création, dans le sens où on l'entend généralement, par conséquent, il n'y a pas de Créateur.

On pourrait dire à la rigueur qu'il y a eu une cause première ; mais le terme est impropre, en ce qu'il laisse supposer qu'il y a eu un commencement, une première cause, ce qui n'est pas. Il n'y a qu'un substratum éternel, plutôt qu'une origine réelle, puisque nous sommes dans l'Eternité comme nous sommes dans l'Infini. La doctrine spirite reconnaît d'ailleurs le principe incontestable du progrès indéfini ; or, ce qui n'aura pas de fin ne peut avoir eu de commencement. Ce n'est pas plus difficile à comprendre que l'espace sans bornes.

— « C'est entendu, me dira-t-on, il n'y a pas eu à proprement parler de Création, mais, puisqu'il y a « Evolution », Dieu, au lieu d'être la substance évolutive, ne doit-il pas mieux être considéré comme une intelligence infiniment parfaite, directrice de l'Evolution » ? Cela ne me paraît pas probable, car l'idée d'évolution implique celle de lenteur infinie, mêlée d'essais souvent inutiles, souvent défectueux, même de reculs fréquents. Le point de départ

infiniment humble se prolonge pendant une immense durée. Pendant toute l'évolution l'imperfection est à l'état permanent et souvent aigu. Tout cela ne s'accorde pas avec la conception d'une Intelligence directrice parfaite, par conséquent non hésitante, sachant tout et toute-puissante. Son action devrait être instantanée; son résultat, la perfection immédiate.

Que l'on essaie de se rendre compte de la masse de siècles qu'il a fallus pour modifier les divers organes des animaux, et les amener, depuis la monère, au point où nous les voyons aujourd'hui qui est loin de la perfection; de la quantité d'ébauches avortées et annulées avant d'arriver aux formes actuelles, qui n'ont d'ailleurs rien de définitif, pas plus la forme humaine que toutes les autres; aux millions d'années nécessitées pour transformer par exemple,un poisson en amphibie et celui-ci en quadrupède; et que l'on dise si l'intelligence hésitante qui a présidé à ces innombrables tâtonnements peut être considérée comme consciente d'elle-même, de son œuvre et de son but. Il y a évidence d'une force interne et débile et non d'une force extérieure et toute puissante. Et que l'on n'oublie pas que cette force débile a eu une éternité pour arriver au piètre résultat où nous sommes.

Il est encore une considération qui doit nous faire comprendre que la cause de l'Univers n'est pas douée de toutes les perfections. On s'accorde en général à attribuer à Dieu,outre l'intelligence parfaite et la toute-puissance, la justice et la bonté. Cependant, comme je l'ai fait observer déjà plusieurs fois, justice et bonté sont incompatibles, au point de vue absolu. S'il existe sur terre de bons juges, il ne peut exister dans « le Ciel » qu'un juge inflexiblement juste, et seulement juste. S'il était bon, il cesserait aussitôt d'être juste; car s'il est juste par exemple que 2 et 2 fassent 4, et s'il était bon qu'ils fissent 5, il y aurait conflit entre la bonté et la justice de Dieu. Il est juste qu'un corps abandonné tombe; il n'est pas bon qu'un enfant tombe par la fenêtre et se tue, pourtant il se tuera s'il tombe suffisamment de haut. La bonté et la paternité divines sont des idées terrestres, uniquement humaines, et une telle conception n'est qu'un reste des conceptions anthropomorphiques des religions primitives, transplantées dans le monde moral.

D'ailleurs il est impossible de reconnaître et de trouver trace de bonté dans la nature, à moins de s'aveugler volontairement. Qu'on veuille bien, par la pensée, considérer la terre, sur toute son étendue, et dans toute la suite des siècles. Quel spectacle verra-t-on ? La lutte partout et toujours. Le faible et l'innocent condamnés à devenir la proie fatale du plus fort et du plus adroit.

Depuis que la vie a fait son apparition sur la terre, il n'y a pas eu d'autre règle, d'autre loi que celle du plus fort ou du plus rusé. Depuis des millions de siècles la terre n'est qu'un vaste champ de carnage. Le sang l'a inondée mille fois en tous lieux, et, depuis que la conscience s'y éveille, aux douleurs physiques, à l'horreur de la chair déchirée vivante, sont venues se

joindre les douleurs morales, les angoisses, les terreurs de toutes sortes; au fleuve de sang est venu se mêler un intarissable fleuve de larmes. Voilà la loi de la vie. Et cela dure depuis des siècles infinis, et nous avons le droit de croire que cela existe *partout* dans l'espace, et que cela a *toujours* existé !

Dira-t-on que l'homme est la seule cause et la seule victime de cette état épouvantable, qu'il a son libre arbitre, qu'il fallait bien qu'il mérite son problématique bonheur futur, qu'il récolte le fruit de ses fautes, qu'il expie daus des réincarnations douloureuses les crimes d'autres existences? Mais, hommes que vous êtes, vous ne verrez donc jamais que l'homme partout? Vous vous croirez donc toujours — poussière insignifiante que vous êtes,— le centre et le but de la création, le seul objet des préoccupations divines, que dis-je, la cause et la raison d'être de l'existence de Dieu ! car, si vous avez doué Dieu de toutes les perfections, dans votre orgueil naïf autant qu'immense, c'est parce que, à votre point de vue, rien n'est assez grand pour vous avoir créé, pour vous conserver, pour vous récompenser, et même pour vous punir. Ne savez-vous pas que vous êtes les derniers venus sur la terre? « Comment l'auriez-vous fait, si vous n'étiez pas nés ? » et qu'avant vous des milliards de créatures innocentes, qui sont un peu de vous-mêmes, ont souffert la faim, le froid, la dent des bêtes féroces, toutes les angoisses, sans avoir commis d'autre crime que de naître? Ne savez-vous pas que cette loi, que vous subissez, règne sur les végétaux et les animaux comme sur vous-même? Ou voyez-vous de la bonté, encore un coup, dans cette loi si bien qualifiée « struggle for life », la loi de l'évolution, la loi du progrès.

J'entends que l'on m'arrête ici : « Cette loi, qui l'a faite? Il a fallu une intelligence pour la concevoir, il faut une volonté ferme et suivie pour l'exécuter. » Erreur, erreur humaine de notre pauvre langage. Il ne s'agit pas d'une loi votée après discussion par des législateurs, ou décrétée par un autocrate. Une loi naturelle n'est autre chose que le rapport nécessaire qui résulte de la nature des choses. Dieu ne peut faire ou empêcher que le tout soit plus grand que la partie, ni que 3 fois 5 fasse autre chose que 15. Les lois naturelles sont, parce que les choses existent, et les choses existent parce qu'elles sont. Cette cause est nécessaire et suffisante, et c'est la véritable cause des causes. Dieu n'a pas plus fait la Loi qu'il n'a créé le Monde.

« Alors, me direz-vous, vous ne croyez pas à l'existence de Dieu? » Je crois à la logique, n'ayant pas d'autre instrument que ma raison; je crois que le sentiment, la Foi, n'est que la résultante inconsciente des opinions des générations précédentes, et un détestable guide. Je crois qu'il n'est pas possible d'imaginer, sans frémir, un Etre conscient, bon et tout-puissant, assistant impassible depuis une éternité au spectacle horrible et monotone de nos faiblesses, de nos erreurs, de nos guerres, de nos crimes et de nos tortures, et restant sourd à l'immense clameur de souffrances, à la plainte

lugubre et lamentable qui hurle éternellement vers lui de l'ensemble de la création. Ce serait l'Enfer pour lui-même.

Dieu existe-t-il ? N'existe-t-il pas ? Je crois aussi téméraire d'affirmer que de nier. La conception rationnelle, à mon sens, est qu'il est l'âme de l'Univers, qu'il vit avec lui, évolue avec lui, et souffre avec lui. Mais il ne saurait être le Créateur tout-puissant, le Père bon et juste, l'Intelligence infiniment parfaite, dont l'enfance orgueilleuse de l'Humanité nous a légué la conception.

G. BÉRA.

CREDO SPIRITUALISTE

(Suite)

Tandis que se multipliaient et se prolongeaient les plus extravagantes querelles au sein de ce troupeau de moines, tantôt exaltés par leur fanatisme, tantôt aveuglés par leur ignorance... grandissait, dans l'ombre tout d'abord, puis bientôt au grand soleil de l'histoire, l'œuvre sanglante et véritablement démoniaque des prétendus « successeurs de Saint-Pierre ».

Œuvre sanglante, avons-nous dit. Est-il vraiment possible d'en douter, quand cette histoire vengeresse nous les montre, tous ces papes — tous inspirés par le Saint-Esprit, c'est bien entendu — nous les montre se démenant, luttant, s'excommuniant réciproquement, les uns s'imposant par l'intermédiaire d'un concile quelconque, les autres les déposant par les bons offices de tel autre concile complaisant, puis enfin, pour en finir, s'emprisonnant, s'empoisonnant ou s'étouffant suivant les circonstances ou l'exaspération de leurs fureurs déchaînées... horreurs qui, du reste, n'empêchèrent nullement l'œuvre papale de se développer dans l'unité de sa conception primitive qu'aucun obstacle ne put détourner de sa route.

Au dessus de ce pandémonium de passions individuelles planait la pensée directrice que chacun des papes sut transmettre à son successeur. Le patriarche romain, dit l'un des historiens de l'Eglise, s'étant rendu maître de ses évêques par ruse ou par violence, s'étant surtout affranchi de la suprématie de l'empereur d'Orient, se joua sans difficulté des petits rois barbares dont les trônes éphémères s'écroulaient autour de lui. La main fortement posée sur le gouvernail de la barque, évitant les écueils, recueillant les épaves, surveillant les conflits, méprisant surtout les âmes qui pour lui n'étaient qu'un prétexte et l'œil fixé sur son étoile, il marcha résolument à la conquête du monde, n'ayant pour loi que l'implacable ambition sacerdotale qui rendait fourbes les plus droits et féroces les plus inoffensifs. N'avait-il pas pour lui, du reste, l'admiration des peuples aux yeux desquels

les plus grands papes furent toujours, sinon les plus cyniques, du moins les plus habiles, autant dire les plus retors? (Eugène Nus).

L'on a vraiment peine à comprendre que les premiers Pères de l'Eglise orientale, calmes et modérés, tels que les Origène, les Clément d'Alexandrie et autres mystiques respectables, fussent de la même religion que la farouche Eglise latine des Tertullien, des Augustin ou des Jérôme dont l'intolérance, ne se nourrissant que de sophismes ou d'arguties, enfanta le fanatisme autoritaire de certains papes romains, dans l'histoire desquels se trouvent tant de pages accusatrices.

Inénarrable fut le scandale que la cour papale offrit au monde du xe au xvie siècle, sans préjudice des autres siècles plus ou moins contaminés par elle. Pendant ces six cents ans — ans de grâce s'il en fut — l'humanité stupéfaite vit opérer avec désinvolture les Clément V, les Grégoire XI, les Jean XXIII, les Innocent VIII, les Alexandre VI, les Clément VII, les Urbain VII et autres saints « vicaires de Jésus-Christ » ainsi que s'intitulaient effrontément tous ces prodigieux artisans de turpitudes.

Ce fut au point que le cardinal Baronius lui-même en fut indigné. « Quel horrible spectacle, dit-il, dans ses *Annales ecclésiastiques*, présentait alors la Sainte-Eglise romaine » (x^e, xie, et xiie siècles), alors que d'infâmes courtisanes disposaient à leur gré des sièges épiscopaux et plaçaient leurs amants sur le trône de Saint-Pierre. Le Christ, assurément, dormait alors profondément dans le fond de sa barque ».

Puis, parlant des chrétiens en général, il ajoute : « La corruption, la cupidité, la violence et la cruauté étaient parvenues à un tel degré, qu'il n'y avait plus moyen pour les chefs ecclésiastiques de se distinguer de la masse par leurs vices et leurs débordements ».

C'est vainement que de toutes parts s'élevaient, même du sein du clergé, les plus violentes récriminations contre cette horde de bandits mitrés qui, en face de l'Europe dite chrétienne, scandalisaient les consciences les plus tarées.

« Parlerez-vous d'humilité, disait en plein xive siècle à ses cardinaux et à ses évêques, le pape Clément VI qui, tout pape qu'il était, ne pouvait maîtriser son indignation, parlerez-vous d'humilité, vous qui êtes les plus superbes par vos équipages? Parlerez-vous de pauvreté, vous qui êtes si avides, si rapaces que tous les bénéfices du monde ne sauraient vous rassasier? Et qui, d'autre part, oserait parler de votre chasteté, quand on vous voit fermer votre porte aux malheureux, mais, en revanche, l'ouvrir toute grande aux odieux pourvoyeurs de vos débauches? »

Mais voici la captivité de Babylone. Après les papes de Rome, voici les papes d'Avignon. Oh, ici, c'est le bouquet! « Dans la cour papale d'Avignon, dit Mezeray, il n'y a que désordres : ici, la simonie, fille de la luxure, là, la

chicane avec ses gratte-papiers et ses clercs fainéants, ailleurs des dérèglements innomables.

Autre note fournie par Pétrarque, le doux poète : « On trouve en ces lieux le terrible Nemrod, la Sémiramis armée, Pasiphaé, amante du taureau, le Minotaure infâme... tout ce qu'on peut imaginer de confusion, de ténèbres et d'horreurs était dans cette sentine de tous les vices et de toutes les scélératesses ».

L'Italie délivrée de la cour de Rome espéra tout d'abord retrouver quelque tranquillité. Courte fut son illusion. Les légats que lui envoyait la cour d'Avignon lui firent regretter jusqu'à ses plus mauvais papes, témoin ce certain Robert, cardinal de Genève (plus tard devenu pape en 1530, sous le nom de Clément VII) qui, à la tête de troupes anglaises enrôlées par le Saint-Siège, fit passer au fil de l'épée 5.000 habitants de Césène — mince exploit, du reste, en comparaison de celui d'Innocent VIII qui, au siècle précédent, avait, à lui tout seul, fait massacrer plus de 100.000 Vaudois et autres prétendus hérétiques.

Le dit Robert, à la vérité, fit ce qu'il put pour garder les grandes traditions. Ecoutez la chronique de Bologne :

« Dans le massacre de Césène, les petits enfants étaient écrasés contre les pierres, les femmes enceintes étaient éventrées... — Tuez-les tous, hurlait le cardinal qui assistait à la scène· On pilla les églises et les monastères, on violenta les religieuses et 1.000 femmes, choisies parmi les plus belles, furent livrées à la soldatesque anglaise . C'étaient là, conclut la chronique, des choses à faire renier la foi ».

Nous admettons sans peine cette naïve déclaration.

Et toutefois, il faut bien croire que cette foi était fortement chevillée au cœur des croyants, car « ces choses » se poursuivirent sans que fût atténuée plus que de raison la considération des peuples pour la sacro-sainte lignée des vicaires du Christ qui continuèrent à saccager l'Italie.

Ce n'est pas tout. Au bout des soixante et onze ans de règne de ces papes avignonnais qui, régulièrement, envoyaient des légats dans la catholique Italie, afin d'y maintenir leur domination temporelle, il arriva qu'on eut de la sorte deux papes à la fois, l'un restant à Avignon, l'autre, résidant à Rome, aussi pape l'un que l'autre, et s'excommuniant en conséquence ou s'égorgeant de leur mieux, suivant leurs moyens respectifs.

« Quand les prélats de l'une des factions religieuses, écrit le biographe de Clément VII, parvenaient à se rendre maîtres de ceux de la faction opposée, ils les noyaient, ou les brûlaient, bref s'en débarrassaient d'une manière quelconque. Le patrimoine de Saint-Pierre, la marche d'Ancône et la campagne romaine n'étaient qu'un vaste champ de bataille. Les monastères



étaient pillés, les églises dévastées quand elles n'étaient pas rasées. On n'entendait parler que de déprédations et de massacres ».

Ecoutons un autre biographe.

« Je ne me souviens pas, déclare Théodore de Niem, secrétaire du pape Jean XXIII, simoniaque, usurier, criminel entre tous, d'avoir rien vu qui fût son égal, d'avoir entendu raconter des horreurs semblables à celles qu'il commit tant à Bologne, qu'à Rome, tant pour le libertinage que pour les adultères, les viols, les incestes et autres péchés plus abominables encore ».

Cette anarchie pontificale que l'histoire appelle « schisme », pour lui donner un nom décent, ne prit fin qu'en l'an de grâce 1429, où se termina le grand schisme occidental, suprême efflorescence de ce moyen-âge papal, féodal et catholique, œuvre spéciale de l'Eglise et qui ne fut pour l'Europe qu'une nuit épaisse, la plus sombre des nuits qu'ait eu à enregistrer l'histoire.

Mais, c'en est assez! Arrêtons-nous ici. C'est avec des hoquets de dégoût que l'on parcourt ces annales « orgiaques » de la papauté, avec une sorte d'angoisse que l'on se demande : « Ne sera-t-elle pas bientôt comble cette coupe d'infamie? » Illusoire et naïve espérance; c'est encore pendant bien des siècles que cette Eglise va continuer à piétiner, sous la conduite de ses prêtres, dans la boue et dans le sang.

Et, maintenant, pourra-t-on se demander, qu'est-elle, en somme, cette Eglise catholique, apostolique et romaine?....

Fut-elle une œuvre de Dieu, devant laquelle nous devons, sans y rien comprendre, nous incliner et absoudre ses actions abominables, par la seule raison qu'elles ont été commises par elle?

Ou bien, ne faut-il voir en elle que le monstrueux produit de combinaisons politiques, qu'un phénomène social — anti-social plutôt — soumis à la loi d'une évolution qui s'explique dans une certaine mesure, étant donné le milieu barbare où fonctionna cette race sacerdotale dont les passions immondes, les folles niaiseries, les fourberies, les appétits insatiables et l'ambition démesurée ont occasionné tant de désastres!

Ne pas adopter cette dernière hypothèse est chose manifestement impossible. La raison, la justice, les notions les plus élémentaires que puisse nous fournir le simple bon sens, condamnent à tout jamais au mépris et à l'exécration des hommes cette criminelle machine d'oppression qui, insoucieuse d'avilir les consciences, d'abêtir les peuples, de faire reculer l'humanité jusqu'à la pire barbarie, n'eut d'autre objectif que de s'enrichir au détriment de tous, en prétextant pour son impossible justification, qu'elle voulait sauver les âmes, alors qu'elle n'a jamais fait rien d'autre... qu'exploiter les innombrables foules qui, pendant si longtemps, eurent et ont encore la superstitieuse et inexcusable bêtise de la prendre au sérieux.

Oui, l'exploitation — l'exploitation perfide, tenace, impitoyable — voilà le mot qui résume l'âme papale, l'âme ecclésiastique tout entière. C'est sous les ailes de ce vampire colossal qui, depuis bientôt deux mille ans, lui suce et son or et son sang, que languit l'humanité anémiée jusqu'à la défaillance.

Etant donné qu'hypnotisé par un aveugle et inexplicable fanatisme, l'on oublie tout le sang versé, de quel œil peut-on considérer l'art jésuitique avec lequel fut organisée la pompe aspirante de cette « maison de commerce » à laquelle l'on aurait pu donner pour raison sociale : « Saint-Pierre et Cie » redoutable compagnie anonyme, agence souterraine, où travaillent dans l'ombre et dans tous les pays de l'Europe, d'innombrables légions d'employés, de bureaucrates, de notaires, de collecteurs de taxes, d'inventeurs de pèlerinages, de vendeurs d'eaux miraculeuses, d'exploiteurs d'orphelinats sinistres, voire même de moines prêcheurs de carême et de prédicateurs concordataires qui, sans trêve ni merci, s'efforcent de grossir le trésor noir de la Camarilla enfroquée, par le débit intelligent de marchandises timbrées du sceau papal : dispenses, absolution, indulgences, messes tarifées, traites de toute nature tirées sur le paradis, dont le fructueux trafic fonctionne impertubablement depuis la fin du XIe siècle.

Les messes payées pour les morts sont l'exploitation du cœur. Les indulgences personnelles, achetées à prix variés, tant pour les péchés passés, tant pour les péchés de l'avenir, sont l'exploitation du vice tarifé.

Nulle religion, nul fétichisme choisi parmi les plus grossiers, n'ont poussé plus loin ni plus scandaleusement l'aberration, l'avilissement, la corruption du sens moral, dernière richesse et divin héritage de l'homme (Eugène Nus).

Et tandis qu'opère la Banque européenne, fonctionne non moins régulièrement la manufacture où se confectionnent les bulles, les encycliques, les mandements, aussi bien que les dogmes — dogmes nouveaux faisant suite aux dogmes anciens : la divinité de la Vierge, la demi divinité des saints çà et là béatifiés — Saint-Labre par ici, Jeanne d'Arc par là-bas — le syllabus, l'infaillibilité papale, enfin, dont il a été question plus haut.

Ce n'est pas « enfin » qu'il faut dire. Les journaux n'annonçaient-ils pas, ces jours derniers, que la Camarilla romaine insiste vivement auprès du Saint-Père pour qu'il promulgue un autre dogme encore, à savoir : l'ascension *matérielle* du corps de la Vierge Marie, miraculeusement enlevée au ciel....

Que l'on ne nous accuse ni d'acrimonie anticonfessionnelle, ni d'exagération de parti pris. C'est du sein du clergé lui-même que s'élèvent des objurgations exaspérées. Ecoutez les déclarations d'un prêtre consciencieux — dont nous pourrions citer le nom — qui, dans l'indignation que lui inspire le despotisme de ses supérieurs, vient d'adresser à l'évêque de Soissons la

lettre suivante, par laquelle il lui jette à la face sa démission énergiquement motivée :

« Vous vous placez entre l'homme et la divinité pour exploiter l'un et caricaturer l'autre. Votre théologie est l'opposé de l'Evangile, votre morale une hypocrisie, votre liturgie une comédie. Vous n'avez en somme qu'un dogme qui résume tous les autres : la domination de la société civile par le clergé, l'exploitation du petit clergé par le haut clergé, l'accaparement des biens de ce monde, en promettant à ceux que vous dépouillez les biens hypothétiques d'une autre vie.

Aujourd'hui, vous criez à la persécution, parce que vous ne pouvez plus brûler ceux qui se révoltent contre votre tyrannie. Vous criez, ou plutôt vous faites crier : « Vive la liberté » vous, qui avez inventé le *syllabus* qui condamne toutes les libertés modernes, vous qui par d'exécrables vœux, prétendez vous lier irrévocablement des jeunes gens et des jeunes filles trompés par vos séduisantes promesses de haute protection. Vous leur promettez la liberté des enfants de Dieu et vous en faites vos esclaves ; vous vous faites appeler leur père et vous êtes leur bourreau!

Voilà pourquoi, fidèle à ma conscience, je n'exercerai plus le ministère et vous prie d'accepter ma démission de prêtre.

D'autres prêtres, comme moi, dans votre diocèse, suivront bientôt mon exemple. Il suffit, pour le faire, d'aimer la justice, d'avoir la conscience droite et un peu de courage. »

Qu'est-il besoin de commentaires après d'aussi éloquentes récriminations?

Voilà ce qu'est devenu, par suite des manipulations que lui a fait subir l'Eglise, ce christianisme primitif issu de l'antique théosophie aryenne.

Et l'on s'étonne, ensuite, de voir mourir les religions! Mais ce sont elles qui se suicident — religions au début, mais saturnales quand les sacerdoces s'en sont emparés.

Un jour viendra, et peut-être n'est-il pas éloigné, où l'humanité rougira de sa crédulité béate et niaise à l'égard de cette tiare papale dont le prestige l'hypnotise encore plus ou moins, mais qu'elle jugera sévèrement quand ses yeux se seront ouverts et qu'elle comprendra que l'œuvre dite « chrétienne », dont l'Eglise a si longtemps abusé est et restera le scandale de l'Histoire.

Le lecteur, nous aimons du moins à le croire, n'aura trouvé pas plus inopportuns que trop nombreux les documents au moyen desquels nous avons tâché d'établir le bilan désastreux de cette religion dite « apostolique » à l'ombre néfaste de laquelle s'abêtissent les peuples et s'atrophient les consciences. Nous croyons qu'il est du devoir de tout homme qui s'est assimilé quelque parcelle de vérité spirituelle, de chercher à dessiller les yeux de ceux qui, plus ou moins croyants, hésitent à rompre toute attache avec ces traditions qui à l'heure qu'il est, sont devenues un danger public.

Répudiant toute pudeur, l'Eglise moderne a résolument jeté le masque. En plus de l'orthodoxie dogmatique, le clergé catholique impose à ses prêtres « une politique confessionnelle » qui les transforme en agents enrôlés de force dans un service de belligérants. Au lieu de tendre à pénétrer dans le monde de la pensée et de borner son prosélytisme à un apostolat purement intellectuel et moral, le clergé épuise ses forces à organiser la conquête de la société civile, par la violence,la fourberie, l'immonde achat des consciences, surtout,auquel sont consacrés ses trésors, louches produits de captations plus ou moins scandaleuses.

L'heure est donc rendue solennelle par la lutte plus acharnée que jamais qui se livre entre le matérialisme d'une religion que repousse la société moderne et le spiritualisme,dont les âmes élevées réclament la manifestation trop longtemps attendue. Aux ténèbres du passé,il n'est que temps d'opposer la lumière qui purifie, la vérité qui éclaire, la justice qui raffermit les cœurs et redresse les consciences prêtes à défaillir.

Mais nous avons hâte de nous détourner de ces hontes, et de tirer du résumé des pages qui précèdent les enseignements qu'elles renferment. Au sortir de l'ombre glaciale des vieux souterrains qui ne sont plus que catacombes et charniers, revenons en plein soleil. Sachant de quelle grotesque façon les Ecritures judéo-chrétiennes, tout d'abord, puis l'Eglise après elles, ont parodié la doctrine spiritualiste de l'involution de l'esprit dans la matière, qu'elles ont tranformée,par ignorance ou par calcul, en prétendu péché originel,auquel ont été annexés tous les accessoires que comportait cette falsification de la vérité, faisons table rase de ces hérésies malfaisantes et lisons au Grand Livre d'or de l'Histoire que nous ont révélée nos Instructeurs, l'histoire véritable de l'humanité qu'elle n'a su qu'épeler jusqu'ici.

Aux siècles les plus lointains des annales de la race humaine, l'on ne trouve nulle part la mention d'une chute primitive. C'est aux Judéo-chrétiens, ne nous lassons pas de le dire, que nous sommes redevables de cette fatale conception.

Chez les Atlantes que dirigeait le Manou lui-même, chef divin dont le souvenir se conserva dans leur histoire — jusque chez les Toltèques d'origine atlante qui peuplèrent l'ancien Mexique et l'ancien Pérou — domina, tout d'abord, la croyance à l'existence d'un Etre suprême qui, ne pouvant être ni représenté, ni défini, fut symbolisé par le Soleil, dont le culte se borna, pendant des milliers de siècles, à certains rites pratiqués sur les plateaux des montagnes, au milieu de grands cercles de monolithes (appelés cromlechs de nos jours) et qui, par leur orientation scientifiquement établie, se trouvaient en rapport avec les mouvements apparents du soleil.

Qui donc, en ces âges reculés, eût pu concevoir l'idée de faire, dans cette théogonie primitive,une place quelconque à la fameuse « pomme défendue »

de ce fantastique paradis terrestre dont l'invention ne peut vraiment servir qu'à nous donner une fort piètre idée de l'état d'esprit de l'auteur ou des auteurs de la Genèse judaïque.

Toute idée de chute n'est-elle pas incompatible avec la nature de ces Adamites hypothétiques dont la Bible nous raconte l'histoire invraisemblable, créatures inévoluées, absolument ignorantes et dont les vagissements ne pouvaient traduire autre chose que leurs rêves incohérents.

Que pouvait être la notion du bien et du mal dans ces cerveaux inconscients, où n'existaient que grossiers appétits, que conceptions embryonnaires et dont peuvent nous donner une idée les lueurs fuligineuses qui éclairent l'intellect de ces sauvages contemporains dont quelques-uns ne peuvent, en comptant, aller au-delà du chiffre *trois*?

Le mal ne fut et ne put être, tout d'abord, qu'incompétence pour le bien, qu'appréciations fausses et que tentatives maladroites, dans les cas fort rares ou tel de ces sauvages, en voie d'évolution rudimentaire, essayait de s'éclairer quelque peu. Ce n'est pas par enjambées doubles que les troglodytes des bas fonds tentent de monter à l'échelle qui se dresse devant eux. Ce n'est qu'avec une lenteur en quelque sorte moléculaire, que s'atténue l'égoisme monstrueux mais naturel des bestialités inférieures, et que s'ouvrent à la lumière les paupières clignotantes de ceux qui n'ont jamais vu que les ténèbres.

Au surplus, et pour envisager la question sous un point de vue psychologique plus large, avons-nous bien le droit d'incriminer outre mesure les instincts plus ou moins féroces des primitifs, alors qu'aux abords de nos grandes villes modernes, nous voyons, tous les soirs, de soi-disant représentants de notre race dite civilisée — fauves sanguinaires évadés des vieux âges — qui dans l'ombre rôdent cherchant une proie quelconque et assassinant, au hasard, tel ou tel passant attardé, sans même se soucier parfois du bénéfice que pourra leur apporter le coup de couteau qu'ils vont donner?

C'est pendant des siècles et des siècles que survit en nous la bête humaine... y persistant à ce point qu'elle ne se déguise qu'à grand'peine, dans tels personnages vivant en pleine société civilisée. Aussi, demanderons-nous, de quel droit les soi-disant fondateurs de religions attribuent une prétendue chute « dogmatique » à ces créatures de transition qui, à l'aube de l'histoire et même de la préhistoire, émergeant lentement de l'animalité, titubaient sur le seuil d'une humanité en quelque sorte intermittente. Tout n'était-il pas chute dans la vie de ces êtres inconscients, comme sont chutes les premiers pas de l'enfant qui, si péniblement, cherche son équilibre?

Que l'on ne nous parle donc plus de cet homme « sorti par des mains du Créateur » — ainsi que nous le racontent les niaises légendes de *l'âge d'or* — mais qui, par suite de la perpétration d'un crime imaginaire, doit l'expier

effroyablement, lui et tout ses descendants, jusqu'à la consommation des siècles!...Abominable conception qui ne pouvait naître, semble-t-il, que dans des cerveaux de tortionnaires hallucinés par un fanatisme impitoyable, parce qu'il était aveugle et sourd.

Eh bien, il est temps, il n'est que temps d'en finir avec cette criminelle mystification qu'exploitent les sacerdoces depuis deux mille ans environ.

Nous sommes tous héritiers, clament-ils, de la faute d'Adam. Or, c'est avec indignation que nous repoussons cet héritage monstrueux.

Cette liberté de conscience qu'ont voulu nous arracher les adeptes forcénés de la prédestination paulinienne, nous la revendiquons avec une irrésistible énergie. Nous l'avons reconquise cette liberté, nous les avons récupérés tous nos droits à la vie, au bonheur, à l'immortalité, et c'est au nom de la justice divine que la conscience humaine proteste contre le mépris qu'affecte l'Église à l'égard de cette conscience qu'elle a essayé de déformer, et de cette liberté qu'elle s'est vainement efforcée d'anéantir à tout jamais, par le feu et dans le sang.

Nous ne trouvons plus, ici, dans la pleine lumière qui resplendit autour de nous, ni *chute* irréparable, puisque le mal et le péché, désordres transitoires, s'atténuent et décroissent, lentement, mais graduellement, devant les croissantes lueurs du bien qui est d'ordre primordial ; ni *enfer* d'invention mythologique ; ni *rédemption* « par délégation » aussi injurieuse pour un Dieu juste que pour l'homme qui ne saurait l'accepter, puisqu'il est de notoriété vulgaire que toute faute ne doit et ne peut être expiée que par celui qui l'a commise.

A l'heure qu'il est, il ne s'agit plus, pour chacun de nous, que de revendiquer les devoirs, aussi bien que les droits qui sont nôtres, étant donné que nous savons de science certaine qu'il n'appartient qu'à nous de réparer le passé, de rétablir la balance entre notre « doit » et notre « avoir » et de remonter la pente au bas de laquelle nous ont entraînés nos négligences, nos défaillances, nos capitulations de conscience devant les devoirs impératifs et les séductions trop souvent victorieuses de notre matérialité.

Nous savons que Celui qui nous a donné en héritage le lot inaliénable de notre liberté, respecte cette liberté, qu'il n'impose ses bénédictions à personne, et qu'il n'est pas d'élus prédestinés qui puissent escompter lâchement, soit la partialité de sa grâce, soit l'indulgence de son bon plaisir. Il offre et c'est à nous, à nous seuls, qu'incombent les fâcheuses conséquences de nos refus, aussi bien que les bénéfices de notre acceptation. C'est nous qui nous jugeons, nous qui nous sauvons par le travail, l'effort, la patience, la souffrance et l'énergique désir de remonter vers la lumière, quand nous sommes arrivés à comprendre la majesté de la vie, l'inéluctable nécessité

de notre spiritualisation et la hauteur de nos divines destinées — en même temps que l'efficacité de l'aide que nous prêtent nos frères de là haut. Nous savons qu'ils ont pour mission de soutenir ceux qui faiblissent, de réconforter ceux qui défaillent, mais ce que nous savons aussi, c'est qu'ils ne peuvent enlever de nos épaules le fardeau que nous devons porter, ni effacer sur le livre de notre Karma les dettes dont nous ne nous sommes pas encore acquittés.

Il se peut qu'un intervalle plus ou moins long sépare l'époque des semailles de celle de la récolte. Nous pouvons à notre gré les éloigner l'une de l'autre par une coupable insouciance, ou les rapprocher par un élan de notre volonté, sans que le processus général de l'évolution en soit le moins du monde modifié.

Que l'homme collabore ou non à l'œuvre divine, l'œuvre divine s'accomplit dans son immuable majesté.

Toutefois, il faut aboutir. Le pèlerin peut allonger sa route par erreur, maladresse ou mauvais vouloir, mais un jour vient où lui-même comprend que, dans son propre intérêt, il ne peut s'attarder indéfiniment, qu'il doit regagner le temps perdu, faire effort et se rapprocher des hautes cimes. Et c'est alors que nous sommes arrivés au terme de notre vie terrestre, que nous récupérons, après chaque acte du drame de nos existences successives, les forces proportionnelles aux exigences de la nouvelle phase que nous-mêmes avons choisie, car l'âme, nous ne saurions trop le répéter, est l'arbitre de sa destinée. « L'homme est la création de sa pensée, disent les Ecritures indoues; ce à quoi il pense en cette vie, plus tard, il le deviendra. »

Et c'est parce qu'il en est ainsi, que nous voulons vivre et revivre, pour jouir de la prérogative de l'être qui disposant de toutes ses facultés, prétend avoir le droit de toucher aux fruits de cet arbre de la Science que l'humanité, suivant la vieille légende, trouva dès ses premiers pas sur la route où elle allait s'engager.

Or, se rassasier de ces fruits divins, boire à la source d'éternelle jeunesse, voir notre connaissance s'étendre et notre activité s'amplifier, sentir les vibrations magnétiques de la nature correspondre et s'harmoniser avec les nôtres, pénétrer le mystère de nos existences antérieures, tout le long desquelles nous pourrons suivre du regard l'évolution de Karma, loi d'immanente justice..., en un mot, croître, savoir, comprendre, aimer surtout, et dès lors concourir à l'épanouissement de la fraternité universelle, sous la direction des précurseurs qui nous attirent à eux dans les cercles supérieurs de la spirale ascensionnelle, n'est-ce pas là la joie par excellence et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l' « ivresse suprême et glorieuse de la vie »?

Dès ici-bas, l'existence terrestre, évoluant au milieu de ses multiples péripéties, est l'école virile où les caractères se trempent et où se révèlent

les énergies, si bien que viendra le jour où, d'un geste souverain, nous briserons et jetterons, anneau par anneau, les chaînes dont nous avait enlacés la matière.

C'est alors que sonne l'heure de la libération de l'âme qui, après avoir si souvent fait le mal par ignorance ou par faiblesse, le rejette définitivement, ayant pour jamais épuisé la série de ses douloureuses expériences.

Ce n'est plus par une soumission forcée, mais par un choix intelligent et raisonné que l'homme, désormais émancipé, se met en harmonie avec la Loi de justice, dont il devient par ce fait l'un des agents attitrés.

Plus n'est besoin pour lui de réincarnations devenues inutiles. Le pèlerin des vieux âges a terminé sa course, franchi les derniers obstacles, atteint les plus hautes sommités, au faîte desquelles il se dresse, la tête nimbée de l'auréole divine.

Ainsi s'accomplit, avec une majestueuse lenteur, la succession des cycles d'évolution. Par milliers et par millions de siècles se déroule la chaîne qui les rattache les uns aux autres, et nous ne pouvons pas plus en apprécier la durée, dans l'océan du temps, que nous ne pouvons en apprécier l'étendue dans les abîmes de l'espace. Mais pour aussi incommensurable que soit la longévité de ces tourbillons de vie, il arrive périodiquement une heure, où s'approche la fin de l'un d'eux...

Et c'est alors, nous disent les voix des sanctuaires, que dans le frémissement universel, se parachève l'âge d'une évolution parvenue au terme qui lui avait été fixé. Lorsque l'Ame de l'univers, lorsque Brahmâ, Père des humanités divinisées, absorbe en lui-même toutes les manifestations de la vie, « Dieu est tout en tous ». C'est l'Unité reconstituée, c'est le règne éternel de la paix, de l'harmonie, de l'amour, au sein de la Conscience universelle, dont nulle langue humaine ne saurait exprimer les intenses, profondes et rayonnantes virtualités.

De ces cîmes éblouissantes, l'on entrevoit... quoi donc?... la prochaine apparition d'autres univers, où les Etres évolués dans les âges précédents deviendront les intelligences dirigeantes qui, au milieu de myriades d'âmes jaillies du Foyer générateur, au sein d'un nouvel océan de vies en expectative, feront pour elles ce qui a été fait pour nous, au cours du cycle de l'actuelle évolution.

Glorieux avenir, ineffables perspectives du plan de la création !

Et c'est pourquoi nous avançons résolument dans la voie qui nous a été tracée.

C'est avec un noble et légitime orgueil que nous sentons nos ailes se raffermir, et nos forces s'accroître, à mesure que nous nous élevons dans l'azur et montons vers l'Esprit.

Qu'il est petit notre monde, avec ses apparences mensongères, ses pro-

messes illusoires et ses misères renaissantes, vues de ces hauteurs, où nul vertige ne nous saisit, parce que nous nous sentons maîtres de l'espace qu'illumine la lumière éternelle, maîtres de notre immortalité dont nous avons reçu, dès longtemps, la glorieuse investiture, et dont la conquête résume et couronne l'œuvre de vie collective dont nous sommes les collaborateurs, par la raison catégorique — terminons par le début de ce *Credo* — par la raison que nous sommes de race divine.

En face des problèmes troublants et insolubles qu'avaient accumulés devant lui les paradoxales conceptions d'une dogmatique blasphématoire, devant l'enfer éternel, devant la prédestination, devant la doctrine de l'expiation par le sang du Juste — rêves de consciences dévoyées — Saint Augustin, dans l'angoisse de son âme dévote, mais obscure, s'écriait : *Credo quia absurdum* »...

Et nous, dans l'inébranlable certitude de convictions tout autres que justifient les révélations de ceux qui savent, nous lui répondons : « *Credo quia veritas !* »

Ed. Grimard.

VIEILLES NOTES

(*Suite.*)

VII

Parmi les derniers feuillets écrits par le magnétisateur, je trouve encore à glaner quelques miettes que je réunis et que je vous adresse. Du cahier plus récent qui contient les notes du spirite, je tirerai les plus intéressantes qui formeront deux ou trois articles acceptables ; plus serait abuser certainement de la patience de vos lecteurs.

En 1884, je l'ai dit déjà, j'étais au service à l'île de la Réunion et, à cette époque, ma puissance magnétique était dans toute sa force... question d'âge, évidemment. Plusieurs médecins de la marine, que je rencontrais chaque jour à l'hôtel, voulaient bien s'intéresser aux curieux faits qu'ils constataient, au lieu de les dédaigner ou de s'en moquer comme tant de leurs confrères plus entêtés qu'ignorants. Le Dr Ségard, dont les poésies charmantes ont appris le nom à bien des jeunes mères, était de ceux-là ; avec Legoller, notre médecin du bataillon des volontaires créoles, il suivait avec plaisir mes expériences, auxquelles tous les deux prêtaient quelque valeur par leur présence toute sympathique et désintéressée.

Ségard devint un fervent adepte du magnétisme, et, depuis, un partisan du spiritisme, si j'en crois le colonel de Rochas qui, dans son bel ouvrage

« L'extériorisation de la motricité » cite le nom du Dr Ségard, médecin principal de la marine, comme ayant assisté aux intéressantes expériences faites par l'éminent professeur Charles Richet à Carqueirane et à l'île Roubaud, (Var) avec le médium italien Eusapia Paladino.

C'est là que Ségard affirma, par une lettre adressée au comte de Rochas, avoir vu de l'écriture directe en traits bleus s'effectuer sans plume ni crayon au gré du geste d'Eusapia, directement, sur une feuille de papier ou à travers plusieurs feuilles superposées.

Le Dr Legoller, à qui ses loisirs permettaient de donner bien des soins à de nombreux malades de Saint-Denis, surtout aux pauvres, me signalait souvent des sujets aptes à se prêter au magnétisme. Un matin, il vint me prendre pour aller voir une jeune fille de 22 ans qui se plaignait de fréquents étouffements causés, disait-elle, par la présence d'une boule qui lui semblait monter de la poitrine à la gorge, et suspendait sa respiration au point de causer chez elle des évanouissements fréquents. Ce phénomène, tout nerveux et probablement imaginaire, désignait un tempérament hystérique sur lequel la suggestion devait avoir des résultats bienfaisants.

Dès que je vis la malade et que, sur le conseil amical du docteur, elle eut consenti à se prêter au magnétisme, l'effet fut instantané. Mlle C..., s'endormit presque sur l'ordre que je lui en donnai en mettant ma main sur son front, et elle accepta avec une conviction sincère l'assurance que la boule qui l'empêchait de respirer diminuait sous mes doigts et serait fondue avant quelques jours.

Legoller l'ayant revue la semaine suivante me la signala comme somnambule et je retournai chez elle avec le docteur. C'est ici que se place un fait curieux, et simplement vrai, sur lequel j'appelle l'attention du lecteur, alors qu'on nie l'existence des liseurs et liseuses de pensées, ceci dit à l'adresse de M. Gaston Méry qui, dans l'un des derniers numéros de l'*Echo du merveilleux* exprimait ses doutes à ce sujet.

Comme nous allions pénétrer dans la demeure de la malade, un soldat-planton courant après moi me remit sans rien dire un pli de service, fit demi-tour et s'éloigna. Plus intéressé par notre malade que par l'avis quelconque reçu, je glissai le pli dans la poche de mon dolman sans en prendre connaissance tout de suite.

Après avoir serré la main de Mlle C..., et causé de ses sensations déjà moins pénibles, l'idée me passa par l'esprit de voir si, chez elle, la somnambule était lucide et pourrait traduire une pensée non exprimée par la parole. Je m'apprêtais donc à rompre l'enveloppe du pli qui venait de m'être remis et à demander à Mlle C..., une fois endormie, s'il lui était possible de traduire ce que j'allais lire mentalement. — « Faites-mieux, mon cher capitaine, me dit le docteur, n'ouvrez pas cette lettre et remettez-la à Mademoiselle » ; puis



il me fit signe de l'hypnotiser. Ce qui fut dit fut aussitôt fait ; j'endormis le sujet et lui remis le papier, enfermé dans une grande enveloppe carrée jaune, qui indiquait un pli de service dont je n'aurais pu dire la provenance. Aussitôt Mlle C..., tourna et retourna la lettre, puis l'appuya sur son front comme pour en deviner le contenu. « Je vois, dit-elle, une écriture longue, fine, mais, pliées en quatre les lignes se croisent et je ne puis distinguer ; dépliez la lettre et je lirai bien. — Faites, dis-je au docteur, mais sans la lire veuillez l'appliquer sur le front et les yeux de Mademoiselle, l'écriture en dessous bien entendu.

La chose faite Mlle C..., lut couramment ce qui suit :

Saint-Denis, le 27 décembre 1884.

Mon cher capitaine.

En l'absence du commandant H..., en tournée, veuillez passer à mon bureau ce soir de 4 à 5 heures, pour régler la question du détachement à expédier à Madagascar par la « Romanche », attendue ces jours-ci de Tamatave.

Sentiments distingués,

Le gouverneur, CUINIER.

J'enlevai le pli des mains de la jeune fille, la lecture en avait été textuelle. J'ajouterai que le pauvre docteur Legoller est mort des fièvres au retour de Madagascar, que la jeune fille, mariée et mère de famille en Cochinchine, ne tient sans doute pas à voir publier son nom et que je reste donc le seul témoin de ce fait, que vous trouverez étrange, et qui ne l'est peut-être point... Mais je vous prie de le croire exact.

En 1896, à Pau, où je donnais mon temps à la propagation si intéressante des « Œuvres de mer » pour venir en aide à nos pauvres pêcheurs de Terre-Neuve et d'Islande, le prestidigitateur, magnétiseur et liseur de pensées Pickman vint donner quelques séances dans la ville pyrénéenne.

Je l'avais déjà vu à Cherbourg, et mes relations avec le pauvre Donato m'avaient poussé à faire sa connaissance, et comme cet autre Belge est, comme feu son compatriote, un homme fort aimable, nous eûmes ensemble d'intéressants entretiens.

Le soir de sa première représentation, je me rendis au Théâtre du Cirque et, m'étant placé avec ma femme assez près de la scène, Pickman me reconnut et nous salua.

Vers le milieu de la soirée, quelle ne fut pas ma stupéfaction d'entendre mon Pickman dire à l'assemblée très nombreuse : « Messieurs, mesdames, nous avons l'honneur de posséder parmi nous un praticien de valeur, M. le commandant D..., à qui je serai heureux de livrer les sujets ici présents, s'ils y consentent, afin qu'il veuille bien nous montrer quelques-unes

des expériences dont il m'a entretenu, et qui seront d'un intérêt réel et nouveau pour l'aimable société et pour moi-même, je l'avoue ».

Le boniment du prestidigateur était-il ironique ou sincère? était-ce un défi ou un piège? Je me demandai tout cela en une seconde de surprise, tant j'étais loin de m'attendre à être invité *ex abrupto* à paraître sur une scène pour m'y donner en spectacle!

Refuser de souscrire à la demande de Pickman c'était l'autoriser à douter de ce que je lui avais raconté; accepter, c'était peut-être, en me plaçant volontairement au pied du mur, courir au-devant d'un échec ridicule. Retenu par ma femme qui redoutait cette solution, sollicité par quelques amis, je cédai, je l'avoue, à un sentiment d'orgueil et je montai sur le théâtre, où je pris la parole pour affirmer à l'assistance que je n'avais pas prévu l'honneur que voulait bien me faire M. Pickman en me prêtant ses sujets, et j'ajoutai que les expériences que j'allais avec plaisir tenter sur eux étaient d'un tout autre ordre que celles que venait de nous montrer le célèbre magnétiseur. Il avait pris le corps de tous ces sujets et nous avions vu des choses étonnantes : perversion de tous les sens, ordres exécutés sans réflexion, illusions imposées, forces détruites ou augmentées, etc. Je voulais m'adresser à leur cerveau et non plus à leur corps, et obtenir des effets moins brillants peut-être, mais aussi curieux. Mes paroles couvertes d'applaudissements de politesse je commençai :

1re *expérience.* — Au lieu d'hypnotiser les 6 sujets qui s'étaient mis volontairement à ma disposition, par le regard ou des passes magnétiques, je pratiquai par suggestion en annonçant que j'allais les endormir tous en leur présentant de l'eau magnétisée. Je fis demander au café du théâtre une carafe d'eau, un verre et un morceau de blanc de billard. Tenant la coupe dans la main gauche j'y versai le quart d'eau et fis des passes au-dessus a la façon de Mesmer. « A tout seigneur tout honneur », dis-je à Pickman en lui offrant le verre, sachant qu'il était lui-même un excellent sujet et qu'il aurait donné certainement l'exemple aux autres, mais il déclina l'honneur en souriant et n'osant insister, je passai rapidement le verre devant les lèvres des 6 sujets qui tombèrent immédiatement tous en état d'hypnose. Je dois avouer que la prédisposition dans laquelle les avait placés Pickman, depuis une heure qu'il les pratiquait, assurait la réussite d'une expérience de pure suggestion que je n'aurais peut-être pas tentée sans cela.

2e *expérience.*— Ayant réveillé les sujets par un souffle léger sur leurs fronts j'en pris un au hasard, le plus jeune, et le plaçant sur sa chaise face aux spectateurs, je lui dis : Mon ami, je vais avec le morceau de blanc écrire quelques mots sur le mur derrière vous; sans tourner la tête vous allez les lire, si vous appliquez fortement votre volonté à voir dans mon cerveau ce

que je vais penser, puis ce que j'écrirai — et, derrière lui, je traçai en gros caractère, sur le fond du théâtre :

Vive la France, vive la Ru.....

Je n'eus pas besoin de terminer le mot que mon sujet criait : Vive la France, vive la Russie ! Je pourrais laisser croire au lecteur que c'est dans mon cerveau qu'il avait lu ce que j'écrivais derrière lui. Non, c'est dans celui des spectateurs dont il voyait les yeux et dont il lut les pensées.

3e *expérience.* — Je priai un des assistants du parterre de vouloir bien écrire une ligne sur sa carte et de me la passer, après l'avoir communiquée à ses deux voisins dont le témoignage pourrait avoir de la valeur... bien que je ne fisse point à l'assemblée l'injure de la croire capable de suspecter la bonne foi d'un officier. J'appliquai cette carte sur le front d'un second sujet et, au simple contact du velin, il cria : « Je dois mourir pour ma patrie. » Or, c'était plus qu'exact, c'était merveilleux, car le monsieur du parterre avait écrit : Tu dois mourir pour ta patrie, et le sujet s'appropriant cette patriotique pensée, l'avait traduite à la première personne.

4e *expérience.* — Parmi les sujets montés sur la scène se trouvait le fils du comte de M..., parent d'un ambassadeur ; je fis sur lui des expériences de simple suggestion, mais sans sommeil. Je lui mis l'une des mains contre le mur et lui assurai qu'elle y adhérait si solidement qu'il ne pouvait l'en séparer, ce qui eut lieu malgré les efforts violents qu'il paraissait faire pour se détacher. Un seul geste de ma main sur la sienne et elle quitta la cloison.

5e *expérience.* — Au même sujet, toujours à l'état de veille, je fis prendre une chaise et la lui faisant tenir des deux mains le corps courbé, je lui dis qu'elle avait acquis par ma volonté un poids tel qu'il lui serait impossible de la déplacer et les plus grands efforts que fit ce jeune homme pour la soulever ou la pencher furent vains ; il serait mort à la peine avant que la chaise n'eut bougé.

6e *expérience.* — A ce moment j'entendis murmurer au parterre, non loin de moi : Quelle plaisanterie ! Jetant les yeux assez froidement vers le point d'où était partie cette réflexion, je dis que, loin d'en être blessé, je l'acceptais comme devait le faire un homme qui se présente en public, et je priai M. de M... le père du jeune sujet que j'en croyais l'auteur, de vouloir bien oser venir près de moi sur la scène où j'étais bien monté moi-même, afin qu'il me permit une expérience dont il pourrait confirmer ou infirmer la véracité.

Ce gentilhomme se prêta de bonne grâce à mon désir et, changeant de sujet, je dis tout haut ! « Si Mme de M... veut bien me permettre de pénétrer « chez elle à l'aide d'une effraction qui ne laissera pas de traces, je vais « ordonner à ce garçon ici endormi d'aller en esprit dans la chambre où elle « voudra bien l'autoriser à entrer, et il nous donnera tout haut la description « des lieux où ni lui ni moi ne sommes allés. — Certainement, me répondit

« Mme de M...Dites-lui d'entrer dans ma chambre à coucher et de faire savoir « ce qu'il y verra ». Le sujet hypnotisé se leva, tourna la tête à droite et à gauche, fit le simulacre de saisir une rampe d'escalier et de gravir des marches, s'arrêta, puis sembla pousser une porte. « Pas de lumière, dit-il, je ne vois rien. Mais à côté est une chambre éclairée par l'entrebâillement de la porte. — Eh bien! entrez-y, dit Mme de M.., se ravisant. — Ah! dit en riant le sujet, c'est un grand cabinet de toilette, quelle belle glace! 2 candélabres à droite et à gauche, beaucoup de flacons à odeurs... il y a un « larbin » qui dort les coudes sur la table de toilette, le nez dans la cuvette, la bougie va lui roussir ses cheveux jaunes — Assez! dit le comte de M..., tout cela est fort exact, c'est mon valet de chambre qui attend là notre retour ; je n'en demande pas davantage et je suis convaincu, Monsieur le Commandant, de l'exactitude du fait que je n'hésite point à qualifier de merveilleux. »

Il était temps de rendre Pickman à son public, et le public à Pickman, et je quittai la scène au milieu d'applaudissements que je n'avais point songé à récolter ce soir-là.

Mais ces expériences faites sans les avoir préparées, sur la prière de Pickman, me condamnèrent à les renouveler quelques jours plus tard à l'occasion d'une fête de charité, et ce ne fut pas sans un certain effroi que la veille je pus lire sur une grande affiche de couleur jaune, collée aux quatre coins de la belle cité paloise qui s'honore d'avoir donné le jour au bon roi Henri :

Fête de charité
Avec le concours gracieux d'un amateur de
la ville en ses expériences
d'hypnotisme.

Au lendemain de cette soirée, il ne tenait qu'à moi de parcourir notre beau pays de France pour y donner des représentations aussi attrayantes, en me proclamant sur de belles affiches, ainsi que le publiait dernièrement un bien modeste prestidigitateur... si toutefois modeste il était :

Élève incontesté du célèbre Donato.

LÉOPOLD DAUVIL.

PHÉNOMÉNOGRAPHIE

(*Suite*)

HUITIÈME SÉANCE

Le soir du 8 novembre, l'auteur se rendit seul chez les Taverna, et les trouva avec leur nièce dans la salle à manger. M. Baudolino tenait à la main un télégramme qui lui donnait des nouvelles d'un parent malade; mais, désireux de consulter un médecin à ce sujet avant son départ, il quitta

la maison au bout de quelques minutes. Mme Marie continua alors à parler du malade; puis elle détourna la conversation sur la fête commémorative du roi Humbert Ier, qu'elle devait préparer, rappelant les occasions où son mari avait été complimenté par le souverain; enfin elle en vint à parler de la séance.

Alors les trois personnes susdites passèrent dans le salon. Presque tous les faits se produisirent spontanément et dans l'espace de deux heures, en pleine lumière et dans un calme parfait. S'ils furent peu variés, en revanche ils se répétèrent de façon à ne laisser aucun doute dans l'esprit de l'observateur.

Typtologie, transports d'objets, apports et sons.

Les dames (la tante et la nièce), se placèrent en face du guéridon, sur lequel elles posèrent les mains; l'auteur resta debout, surveillant tous leurs mouvements, et scrutant tout avec une rigueur inspirée par l'amour de la vérité.

Il y eut d'abord un peu de typtologie; il semblait qu'une intelligence étrangère dît quelque chose sur l'état du malade. Les trois assistants furent ensuite invités à sortir et à passer dans le petit salon.

Cette invitation spontanée et laconique fut renouvelée cinq ou six fois; les personnes présentes la considérèrent chaque fois comme une condition nécessaire des phénomènes.

De retour dans le salon après la première invitation, et alors que nous sommes tous debout et silencieux, nous entendons le coup sonore d'une faïence suspendue à l'un des murs de la salle et éloignée de nous de 2 m. 50 environ; le coup ne fut produit ni par un ébranlement de la muraille, ni par un courant d'air, ni par rien de semblable. Notre attention redoubla naturellement dès que nous entendîmes le coup.

Un objet est jeté ensuite du mur opposé à la faïence, mur où il n'y a aucune ouverture; l'objet me passe sous les yeux; il brille et rebondit. Je le ramasse : c'est une cruche de fer.

Rentrés dans le salon après la seconde invitation typtologique, nous entendons un autre petit coup; mais nous ne pouvons découvrir d'où il provient.

A la suite de la troisième et de la quatrième invitation, et alors que notre faculté d'observation est devenue plus prompte, nous entendons à des moments divers d'autres coups d'objets qui tombent; nous trouvons ces objets et les conservons.

Ce sont trois ou quatre petits vases de laiton, que la force intelligente mystérieuse a pris peut-être sur les murs de la salle ou ailleurs dans l'appartement; ce sont cinq ou six petites baies qu'elle a arrachées de la terrasse voisine; des fruits rouges, luisants, frais comme l'air humide extérieur, et

qui me rappellent l'apport d'un lis tout emperlé de rosée à Aksakow et à Boutlerow avec Mme d'Espérance comme médium.

Et s'il arrive qu'après quelque faible coup nous ne puissions rien découvrir, l'agent énigmatique répond : « Cherchez! » On cherche à droite et à gauche, et on finit par trouver.

Revenus dans la salle et nous tenant debout, nous entendons de nouveau de petits coups. Nous mettant à fureter nos places respectives, nous voyons d'autres menus objets : un bouchon de liège; une petite boîte avec une épingle que j'avais laissée dans le petit salon le soir précédent; deux petits boutons, un en nacre, et l'autre en os avec un fil pour l'attacher.

Tous ces petits objets, apportés ou transportés, pesaient de 1 à 5 grammes. Grâce à leur petitesse et à la rapidité inattendue avec laquelle ils étaient projetés, je les voyais rarement dans l'air.

Ce que je vis fort bien, en pleine lumière, et pendant un temps suffisant, ce fut un mouchoir blanc. A la distance d'environ 3 mètres de nous, à peu près à 2 mètres et demi du parquet et presque au milieu du salon, une masse blanche apparut. Si la mémoire ne me trompe, je remarquai que cette masse resta un instant immobile au point de son apparition, d'où elle tomba en suivant une ligne oblique au plan du parquet. Je le ramassai immédiatement; c'était un mouchoir en boule qui avait un B à l'un de ses angles.

Plus tard, quand M. Baudolino fut de retour, il nous garantit que le mouchoir lui appartenait; il l'avait jeté dans une caisse de noyer, parmi le linge sale, dans une chambre non contiguë à la salle.

Autres faits.

Je demandai à la force occulte d'agiter une clochette que je suspendis à un clou près de Mlle Nilda. Aucun résultat.

Je plaçai sur le guéridon, en présence de ces dames, un groupe de six figurines de carton, invitant la force occulte à les faire disparaître, et nous sortîmes vivement du salon, en fermant la porte derrière nous.

Rentrés dans la salle tous les trois ensemble, nous ne voyons plus les figurines nulle part.

Nous demandons que les figurines reparaissent sur le guéridon ; elles s'y trouvent après un moment d'absence de notre part.

Conclusion.

Des notes que j'ai prises sur la séance, il résulte que je suis resté satisfait de la conduite parfaitement sincère des dames et des phénomènes qui se produisirent; en aucune circonstance je n'ai découvert une supercherie des premières et, dans tous les cas, j'ai observé la répétition de la plus grande partie des seconds. En me montrant d'une sévérité excessive et en ne concédant que le moins possible au témoignage de mes sens, je trouve qu'il

y a certains faits qui doivent subsister : le son émis par la faïence suspendue au mur, l'apparition du mouchoir et le jet de tomates fraîches et intactes. Quelque objection que je me fasse à moi-même pour annihiler l'un ou l'autre de ces faits, le phénomène n'en brille pas moins dans sa réalité ou dans notre mémoire à tous, et s'appuie obstinément sur la raison.

NEUVIÈME SÉANCE

L'auteur aurait pu assister à la séance du 10 novembre, car il y avait été invité fort gracieusement par Mme Marie elle-même, qui devenait peu à peu enthousiaste des faits extraordinaires vus, entendus et touchés depuis qu'elle avait sa nièce chez elle; mais il s'en abstint. En revanche, sa propre mère accepta l'invitation, et l'auteur croit utile de résumer le récit qu'elle lui en fit immédiatement.

La séance eut lieu le jour dit, de 5 h. 30 à 6 h. 30 du soir, dans le salon, en présence de quatre personnes : les trois dames susdites et Mme Madeleine, veuve Bonardi, d'Alexandrie, cousine de la maîtresse de la maison et tante de Mlle Nilda. Celle-ci était assise près du guéridon en face de Mme Barbara Falcomer, qui avait le dos appuyé contre un canapé placé près de l'un des murs du salon, et les deux cousines étaient vis-à-vis l'une de l'autre. Les manifestations psycho-physiques se passèrent dans l'obscurité; elles consistèrent dans des matérialisations partielles plus ou moins tangibles, en typtologie, etc.

Les mouvements du guéridon indiquèrent bientôt la présence d'un certain « Eugène », docteur en chimie, professeur suppléant à l'Institut royal technique de l'endroit, mort dans l'année même, et fils de Mme Madeleine Bonardi; et d'une « Anita », âgée de 13 ans, morte en 1875, fille de Mme Barbara.

A la demande de cette dernière, « Anita » lui dit des choses inconnues de tout le monde, sauf d'elle-même; et des bras maigres, des lèvres froides et des doigts devinrent tangibles. Soudain, et avec une légèreté incroyable, « Anita » se mit à caresser le visage de sa mère, à la baiser sur le front, à l'entourer de ses bras par derrière, comme elle avait coutume de le faire pendant sa vie terrestre. Ces preuves furent tellement caractéristiques aux yeux de l'évocatrice, qu'elle ne put douter de la présence de la personne évoquée. En outre « Anita » lui secoua fortement son chapeau; enfin, elle lui apporta une fleur naturelle, toute fraîche, qu'elle fit tomber d'en haut et qui lui effleura le visage, ne pouvant apporter la fleur artificielle demandée, qui se trouvait dans le cercueil de la défunte.

L'autre mère obtint quelque chose d'analogue lorsqu'elle évoqua son fils, et de même Mme Maria, qui évoqua sa propre mère. Les deux mères spécialement étaient émues jusqu'aux larmes.

A ces pieuses manifestations, après un court intervalle, succéda un langage impie, en italien et en piémontais, dicté par les coups du guéridon, et adressé aux trois dames et à la jeune fille. Ce langage était celui d'un être impudent et laid, et je ne puis le transcrire ici. Singulier contraste avec la phénoménologie magique, et preuve puissante de l'action d'un esprit différent de celui des dames, et des âmes qu'elles évoquèrent avec pureté et sincérité. Inutile d'ajouter que la séance fut arrêtée, afin de ne pas permettre à l'être en question de troubler le milieu, non seulement par son langage obscène, mais même par sa seule présence. La mère de l'auteur, comme tous les autres assistants, éprouva un profond dégoût.

Voilà un cas de manifestation spontanée que la morale spirite répudie et qui néanmoins appuie l'hypothèse de l'action spiritique entre mortels.

(*à suivre*). Professeur FALCOMER.

LA PREUVE DECISIVE

Lorsque les Spirites affirment devant des profanes — sceptiques ou savants, mais esprits réfléchis et habitués à la recherche des preuves — que leurs observations ou leurs expériences établissent d'une façon certaine la démonstration de la survie, ils se heurtent presque toujours à cette réponse :

« Oui, nous savons que vous avez entassé dans ce but une foule de récits plus merveilleux les uns que les autres. Mais, bien que la quantité ne nuise pas quand il s'agit d'une chose aussi contraire aux idées reçues, la qualité est encore préférable. Avez-vous un seul fait bien démontré à l'appui de votre thèse ? On dit que cette preuve irréfutable, décisive, le monde l'attend encore. »

Cet article a pour but de dissiper, s'il est possible, le malentendu qui existe entre le monde et les spirites à cet égard ; de montrer à ces derniers ce que l'on entend par une preuve décisive; d'indiquer les conditions qu'elle doit remplir et de provoquer, peut-être, la mise en lumière de cette preuve, qui resterait alors la preuve classique,et servirait à fermer définitivement la bouche à tous les contradicteurs.

Qu'on ne se hâte pas trop de déclarer qu'elle existe, que l'ignorer prouve seulement l'ignorance du sujet, et de me renvoyer aux ouvrages fameux de Crookes, Wallace, Gibier, sans parler de ceux d'Allan Kardec, de Léon Denis et de G. Delanne. La plupart des preuves données sont défectueuses et discutables sous un certain rapport ; non pas que je veuille dire qu'elles sont fausses et que le fait auquel elles se rapportent soit mal interprété,

mais parce que les unes sont antérieures à des travaux opposés qu'elles ne pouvaient prévoir et n'y répondent pas, et que les autres sont rapportées d'une façon qui laisse toujours quelque prise à la critique, et ne remplissent pas, en général, cette condition d'une preuve scientifique, d'être *complète*, c'est-à-dire d'embrasser toutes les objections contraires et de n'en laisser aucune dans l'ombre ou dans l'incertitude (1).

Je n'ai pas la prétention d'avoir présentes à l'esprit toutes les observations et toutes les expériences démonstratives faites par les spirites depuis 1848. Je suis certain que, parmi ces expériences, plusieurs sont tout à fait concluantes, et mon but est précisément d'attirer l'attention de mes lecteurs sur les meilleures preuves dont ils ont pu garder le souvenir, dans la pensée qu'en les examinant, au jour des exigences actuelles, ils pourront peut-être signaler et mettre en évidence la fameuse preuve répondant à tous les désidérata des savants et des incrédules.

Voyons donc d'abord quelles conditions doit remplir une preuve pour être *décisive*, c'est-à-dire pour démontrer, d'une façon irréfutable, la persistance du Moi après la mort.

Distinguons d'abord (A) le fait ; et ensuite (B), celui qui le rapporte.

A.— 1° *Le fait doit être d'ordre intellectuel*, car il s'agit de prouver l'existence d'une intelligence. Les phénomènes physiques, j'entends par là les coups, mouvements, déplacement d'objets sans contact, lumières, apports, voix, matérialisations, moulages, photographies, etc., ne prouvent que l'existence d'une *force*, qui peut être, soit encore inconnue, quoique d'ordre physique, soit émanée du médium ou des assistants (2). La partie intelligente, jointe à ces phénomènes, a seule de la valeur au point de vue de la démonstration de l'existence d'êtres indépendants, et c'est sur elle seule que la discussion doit porter. On peut donc ramener tous les phénomènes, quelque variés qu'ils soient, à la discussion d'une « communication ».

2° *Le contenu de cette communication ne doit être connu ni du médium, ni des assistants.* Il faut examiner très sévèrement toutes les sources possibles par lesquelles la connaissance aurait pu en arriver, consciemment ou subconsciemment, aux uns ou aux autres. C'est de la sagacité avec laquelle cette enquête difficile aura été menée que dépendra l'autorité du témoignage. Il ne faut pas perdre de vue que l'oubli d'un fait n'équivaut pas le moins du monde à son annihilation, et que les travaux récents des psychologues prouvent absolument que nous emmagasinons constamment dans les profondeurs de notre sous-conscience une quantité considérable de faits,

(1) En confirmation, lire « Modern Spiritualism », énorme travail nouveau très documenté, par F. Podmore, de la S. P. R.

(2) De plus, il est souvent difficile de décider s'ils ne sont pas le simple résultat de la supercherie du médium.

sans le savoir (1). Sous l'influence d'une émotion, d'une condition somnambulique ou hystérique, de l'hypnose ou de la suggestion, ces faits surgissent et se groupent en une personnalité fictive, plus ou moins temporaire. Nous possédons tous ce réservoir de souvenirs inconnus de notre conscience actuelle. En outre, les médiums sont particulièrement accessibles aux vibrations émanées de la sous-conscience des assistants. Ce fait donne lieu aux phénomènes connus sous le nom de lecture ou transmission de pensées, suggestion orale ou mentale, clairvoyance et télépathie. Il faut donc analyser rigoureusement tout ce qui aurait pu donner lieu à une personnalité seconde, soit chez le médium, soit chez le consultant, qui la transmet inconsciemment au médium. Cet examen étant scrupuleusement fait, la communication sera décisive et probante, s'il est démontré que tout ou partie des faits qui y sont énoncés n'était connu que du mort, auteur supposé de la communication. Encore faut-il que les faits révélés puissent être vérifiés d'après des indications fournies par le décédé. Ce sera, par exemple, un testament, déposé par lui dans un endroit secret, inaccessible, et dont la place et le contenu inattendu seront révélés par lui. Des circonstances spéciales démontreront que nul vivant n'a pu en prendre connaissance, par ruse ou par hasard. Il sera nécessaire également de se rendre compte si la clairvoyance seule ne suffit pas à expliquer cette découverte. Pour que cette preuve ne laisse rien à désirer, il importe que le communicateur soit décédé depuis assez longtemps, pour qu'on ne puisse attribuer sa communication à l'action, plus ou moins retardée, de sa pensée avant la mort. C'est ainsi, par exemple, que nous pouvons voir des astres éteints dans le ciel. Ils n'existent plus, mais le rayon émané d'eux existe encore et nous donne l'illusion de leur existence.

3° Enfin, on pourrait souhaiter, mais ce n'est pas indispensable, que l'objet de la communication porte sur un fait appris par le communicateur *après son décès*. On aurait ainsi la preuve que la conscience du mort continue à faire des acquisitions, à s'intéresser à ses anciens amis et n'est pas devenue une entité plus ou moins mystérieuse et incompréhensible en voie de désagrégation.

B. — Passons maintenant aux conditions que doit remplir le narrateur d'un fait décisif :

1° Il doit exister actuellement, être facile à trouver, et disposé à confirmer les faits qu'il a rapportés ;

(1) Il ne faut pas perdre de vue, surtout, la possibilité de fraude de la part des médiums. L'appât d'un gain immédiat est loin d'être le seul motif déterminant. On ne peut imaginer toutes les ruses auxquelles certains ont recours, même au sein des familles, pour se donner du crédit.



2° Il doit avoir été personnellement le témoin des faits qu'il rapporte, et ne pas les tenir de seconde main ;

3° Il doit surtout posséder les qualités morales qui font le témoin sincère, véridique, digne de foi. Il doit être doué de sang-froid, sans parti pris, bon observateur, et plutôt porté au doute qu'à la crédulité ;

4° Il doit n'être pas seul témoin, et les autres témoins doivent remplir les mêmes conditions de garantie morale ;

5° Enfin, il doit avoir rédigé, au moment de l'événement, ou peu après, un récit circonstancié des faits et l'avoir fait contresigner, *ne varietur* (1).

Afin d'appuyer toutes ces considérations, je vais citer un exemple qui me permettra de parler moins dans le vague. J'ai cru un moment, d'ailleurs, que cet exemple pourrait être la preuve décisive cherchée. Il s'en faut de peu, bien que le fait lui-même soit fort simple, mais j'imagine que, comme démonstration, les faits les plus simples sont les meilleurs, parce que l'enquête sur l'origine de l'information est plus facile. N'oublions pas que se convaincre soi-même et convaincre autrui sont deux choses bien différentes, et qu'on n'y arrive pas par les mêmes moyens.

J'emprunte mon exemple au compte-rendu du Congrès Spirite de 1900, qui vient de paraître. Je le trouve page 542 et suivantes, sous la signature : « Claire Galichon », et sous le titre : « Sur l'identité des Esprits. »

Je suis sûr de l'existence de Mme Claire Galichon, et les renseignements que j'ai eus sur son compte me permettent d'affirmer qu'elle est bon observateur, témoin compétent et digne de foi, remplissant en un mot les conditions énumérées au paragraphe B ci-dessus, § 1, 2 et 3.

Voyons maintenant si le fait en lui-même répond aux autres conditions exigées. Je laisse la parole à Mme Galichon :

... « Mes premiers essais furent faits avec une femme du monde *qui ne connaissait pas elle-même son pouvoir médianimique*. Nous réussîmes au moyen de la planchette ; plus tard celle-ci ne fut plus nécessaire, mon médium écrivait directement au crayon, d'une façon automatique.

« Un jour, j'évoquai l'esprit de ma mère. La planchette me signala sa présence, mais je restai incrédule, car rien ne m'autorisait à croire que ce fût vraiment cet esprit plutôt qu'un autre. L'agent mystérieux, comme pour tuer mon scepticisme, me répondit tout à coup en une langue étrangère dont nous avions coutume de nous servir souvent, ma mère et moi, *fait que le médium ignorait complètement*. Ce jour-là, mon émotion ne me permit pas de continuer l'expérience. »

(1) Ce récit, positif et sans verbiage, doit démontrer que toutes les précautions ont été prises contre la fraude. Il ne doit laisser rien dans le doute ou le vague. En général ces compte-rendus témoignent d'une absence de sens critique déplorable.



— Jusqu'ici rien d'extraordinaire ni d'inexplicable. Le médium agit sous l'influence physiologique connue sous le nom « d'automatisme psychologique » fréquemment observée par P. Janet. L'évocation de Mme Cl. Galichon a réveillé en elle la personnalité de sa mère et l'action télépathique l'a transmise au médium, avec les accessoires habituels entre la mère et la fille. Mme Galichon nous fait ensuite le récit d'un rêve, que je passe comme peu utile à mon exemple, puis elle arrive à la conversation suivante, obtenue avec le même médium par l'écriture automatique et qui aurait pu être très probante. C'est encore l'esprit de sa mère qui est l'interlocuteur :

« Moi. — As-tu vu mon père ?

Elle. — Non.

Moi. — Peux-tu me dire où il est ?

Elle. — Ne me parle jamais de ton père.

Moi. — Pourquoi ? Cependant tu l'aimais bien.

Elle. — Je ne sais pas où il est et je ne veux pas le savoir. Depuis que j'ai quitté la terre, j'ai appris des choses, des choses... n'insiste pas.

Moi. — C'est incroyable ; qui est-ce qui t'a dit ces choses ?

Elle. — Ma sœur Mine. »

« (Mine est une abréviation du nom de Guillemine. Ma tante qui portait ce nom était morte depuis nombre d'années. Jamais je n'eus d'occasion d'en parler à qui que ce soit et je répète : le médium n'était qu'une relation mondaine, datant de peu de temps.)

« Les faits auxquels ma mère faisait allusion à propos de mon père me furent révélés longtemps après la mort de mes deux parents. Ma mère les avait toujours ignorés de son vivant. Au moment de nos expériences médianimiques je n'y pensais nullement. Le médium n'a pas davantage pu trouver de son propre chef un secret qui n'était connu que de peu de personnes dans la famille. J'ajoute que mon mari seul assistait à notre expérience.

« Dans cette communication caractéristique où se révèlent à la fois l'individu, le sentiment et les expériences que nous sommes susceptibles de faire encore après avoir quitté la terre, l'échappatoire ordinaire des incrédules et irréductibles, la tricherie, comme la transmission de la pensée, sont donc également inadmissibles. »

— La tricherie, oui, la transmission de pensée, non.

Ce fait, que j'avais espéré un moment trouver absolument démonstratif, ne l'est pas au point de vue strict de la démonstration scientifique, bien qu'il ait entraîné la conviction de Mme Cl. Galichon et de son mari, et qu'il soit probablement très bien interprété comme ces personnes l'ont fait. Mais il n'y a pas là de preuve indiscutable. Recherchons nos conditions.

Sous le rapport de la valeur des témoins, les cinq conditions du para-

graphe B sont assez bien remplies. Il n'en est pas de même pour le paragraphe A, au sujet du fait en lui-même.

La 1re condition, « phénomène intellectuel » est remplie.

La 2e : « Le contenu de la communication ne doit être connu ni du médium, ni des assistants », ne l'est pas. Il n'est pas démontré, en effet, qu'il n'y a pas eu transmission télépathique de la sous-conscience de Mme Galichon au médium. Nous voyons bien que le médium ignore tout sur la famille de Mme Galichon, et nous n'avons aucune raison pour supposer qu'il en soit autrement. Si, de son côté, Mme Galichon avait ignoré les torts dont son père s'était rendu coupable vis-à-vis de sa mère, et les eût appris par cette dernière qui les ignorait de son vivant, nous aurions eu une preuve des plus intéressantes. Car tous les autres desiderata étaient remplis. Il y avait révélation d'un fait inconnu du médium et des assistants, inconnu même de la morte, qui n'en aurait eu connaissance que pendant sa vie d'Esprit, l'apprenant d'un autre Esprit. Malheureusement il faut déchanter. Mme Galichon nous dit expressément qu'elle a connu ce fait après la mort de son père et de sa mère, mais *qu'elle n'y pensait pas* pendant la séance spirite qu'elle rapporte. Elle le connaissait donc alors. Je veux bien qu'elle ait reçu d'autres preuves, et que le fait qu'elle cite soit sans doute spirite, mais comme démonstration pour un étranger, il est facile à réfuter.

Une fille qui apprend un tort fait à sa mère est toujours vivement frappée dans ses sentiments intimes. L'émotion ressentie est profondément enfouie dans son subconscient, mais n'est pas oubliée. L'évocation de la mère en a créé la personnalité, et rien n'est plus logique, d'après les habitudes que nous connaissons à la sous-conscience, que de la voir se réveiller avec cette personnalité et la revêtir de sentiments qui en sont inséparables. La façon plutôt vague de s'expliquer de l'Esprit : « j'ai appris des choses, des choses... n'insiste pas » est bien encore un des caractères, un des cachets du subconscient. Que le médium ait trouvé le nom, inconnu pour lui, de Mine, cela ne prouve qu'une chose : le rapport parfait qui s'était établi entre Mme Galichon et son médium, dont la subconscience vibrait dans une harmonie complète avec celle de la consultante.

Bref, ce récit n'est pas probant pour le profane. Mais, en considérant le peu qui y manque pour le devenir, le lecteur y verra une sorte de canevas, qui lui permettra de chercher, et de trouver, j'en suis sûr, cette preuve si désirable, et qui existe, certainement, la preuve décisive.

G. Béra.



Lettre ouverte. — Télépathie.

Chère Madame Leymarie,

Merci d'avoir compris que mon silence ne pouvait qu'être attribué à une impossibilité. Voici trois mois que ma pauvre santé se trouve, encore une fois en détresse bien grande; je n'oserais m'en plaindre; les souffrances sont de bienfaisants coups de rabot pour l'Esprit — s'il sait en profiter. — Le mien fait bien son possible; mais est-ce suffisant pour lui acquérir quelques mérites? *That is the question.*

Vous avez été, chère Madame, ainsi que les bons amis de la Revue, infiniment trop indulgents pour ma modeste causerie; mais je ne saurais en être présomptueuse : on est toujours heureux d'entendre retracer les qualités de personnes que l'on aime; la bienveillance des amis du regretté M. Leymarie, pour l'humble panégyriste, prouve surtout le lien de puissante fraternité qui les unissait au noble disparu; cela les honore lui et eux. Je ne puis cependant que me montrer reconnaissante du bon accueil que l'on a bien voulu faire à ma modeste prose.

Ne pouvant me livrer à aucun travail qui demande quelque réflexion, et, cependant, très heureuse de répondre à votre désir, j'interroge mes souvenirs et, sans descendre bien au fond, un fait se présente qui ne sera pas sans intérêt. Je puis en affirmer la véracité, la personne de qui je le tiens, aurait été, du reste, incapable de l'inventer.

C'était un entrepreneur de peinture établi depuis longtemps à San Rémo; il était très estimé pour sa grande loyauté; on l'aimait parce qu'il était toujours disposé à rendre service. Nous avions plaisir à le rencontrer; quoiqu'il n'eut pas grande culture sa conversation était intéressante et jamais banale.

Depuis quelques années il souffrait beaucoup de maux divers, mais cela n'altérait pas l'égalité de son humeur (1).

Or un jour, ou plutôt un soir qu'il avait à nous causer, il vint à notre maison : nous trouvâmes son visage plus émacié; les stigmates de la souffrance beaucoup plus prononcés; il semblait faire quelque effort pour être aimable. J'en fus peinée et ne pus m'empêcher de lui dire quelques paroles de réconfort; et, comme je m'étonnais de ses réponses stoïques : — J'essaie d'imiter les animaux, dit-il, je me résigne.

N'était-ce pas grand de simplicité!

— Souffrir, répliquai-je, c'est, hélas, le lot de l'humanité douloureuse;

(1) Le lecteur trouvera peut-être ces détails un peu oiseux; mais, en insistant sur l'honorabilité du caractère de cette personne, mon but est de donner à son récit toute la confiance que nous avons eue nous-même.

mais supporter son mal avec courage, c'est l'alléger d'un grand poids — je vous admire.

— Je n'ai pas autant de mérite que vous voulez bien m'en attribuer, Madame ; se plaindre à des indifférents, c'est se frapper la tête contre le roc, sous prétexte d'en calmer la douleur... C'est bien triste de vivre seul.

— La vie de célibataire ne comporte pas que des douceurs, dis-je en souriant.

— Ah ! je sens votre reproche ; mais si vous saviez combien je suis de votre avis ! Le célibataire est le plus souvent un égoïste qui n'a qu'un but, se soustraire aux devoirs, aux responsabilités de la famille ; mais il ne compte pas qu'avec l'âge, le vide se fera autour de lui, c'est sa punition.

Puis, après un silence.

— On ne fait pas toujours comme l'on veut : moi aussi, je rêvais de bonne heure d'un foyer, d'une famille ! J'avais rencontré une jeune fille que j'ai aimée de toutes mes forces, que j'aime toujours ; elle est morte, prononça-t-il en baissant la voix, comme au confessionnal ; et, à ce souvenir, ses yeux devinrent humides.

— Pauvre Monsieur Julien, fis-je en lui tendant les mains. Mais vous savez que vous la retrouverez, n'est-il pas vrai ? Vous croyez à l'immortalité de l'âme ?

— Je fais plus que d'y croire, j'en suis absolument convaincu, reprit-il avec force.

— Elle vous est apparue ?

— Hélas ! non, me répondit-il tristement.

— Vous avez gardé la croyance de votre enfance. Vous avez dû être élevé par une mère pieuse ?

— Oui, mais je l'ai perdue trop jeune pour que ses conseils eussent pris quelques racines. Veuve, et toujours malade, elle prévoyait qu'elle ne resterait pas longtemps avec moi ; elle me mit, aussitôt ma première communion, en apprentissage chez l'entrepreneur de peinture où mon pauvre père avait toujours travaillé ; c'était de braves gens; et, à la mort de ma mère, ils me prirent chez eux. C'est grâce à un événement, je dirais presque surnaturel, qui arriva pendant que je demeurais dans leur maison, que j'acquis la conviction que l'âme et le corps, tout en ne faisant qu'un, étaient distincts.

Et, en disant ces paroles, le brave homme se levait pour prendre congé ; mais ma curiosité était éveillée à un haut degré ; les problèmes de l'au-delà m'avaient toujours passionnée ; mais, je venais de perdre mon cher compagnon de route, et dès lors, ils devenaient l'aliment même de ma vie.

— Il me semble que vous me quittez au moment psychologique, mon bon monsieur Julien, lui dis-je ; et comme il me regardait sans comprendre :

— Pardonnez mon indiscrétion, je suis bien désireuse de connaître l'événement mystérieux auquel vous venez de faire allusion.

— Oh! Madame, je m'en garderai bien, je troublerais votre nuit.

— N'ayez pas cette crainte, lui répondis-je, et, pour vous mettre à l'aise, je vous apprendrai que je suis spirite, c'est-à-dire habituée aux récits de l'*au-delà*, qui n'ont rien que de très naturel, quand on en a étudié les causes, — et je lui indiquai le siège qu'il venait de quitter. Il le reprit de fort bonne grâce, enchanté surtout de me savoir spirite.

— J'aurais dû m'en douter, dit-il. Quelques instants plus tard, il reprenait son récit.

— Je vous disais donc que mes patrons étaient de braves gens. Lui, n'était pas un ignorant comme votre serviteur; il avait été au collège et s'était lié très étroitement avec un jeune homme qui, plus tard, devint médecin et vint s'établir à une vingtaine de kilomètres de la ville où habitait mon patron. Ils se fréquentaient aussi souvent que les affaires le leur permettaient. J'aimais beaucoup à voir le docteur à la maison, il était si jovial; étant célibataire, il y venait assez souvent. Or, il y avait à peu près trois ou quatre ans que j'étais là, quand, une nuit, M. Joseph, mon patron, eut un cauchemar terrible; il s'agitait dans son lit comme un possédé, en poussant des exclamations lamentables. Sa femme eut toutes les peines du monde pour le réveiller. — Oh ! c'est affreux, dit-il, quand il fut revenu à lui. Figure-toi que je viens de voir Félix — c'était le nom du docteur — il était blanc comme cire, en chemise de nuit. Il m'a violemment secoué en me disant : Joseph, viens à mon secours, ils me croient mort, ils vont m'enterrer vivant.

— Mon pauvre ami, tu dis des sottises, le docteur a encore passé la soirée ici, il y a quatre jours ; il se portait mieux que toi. Et puis, en chemise, en cette saison! Enfin, par où serait-il entré? Comment serait-il entré? Comment serait-il sorti? Tu as toujours la mauvaise habitude de dormir sur le dos; rien d'étonnant que tu aies de mauvais rêves.

— Pourtant, reprit mon patron, les yeux encore tout hagards, je suis bien sûr que c'était lui.

— Voyons, tourne-toi sur le côté et dors, que j'en fasse autant, lui répondit sa femme.

Mais le pauvre homme avait été tellement frappé qu'il ne pouvait retrouver le sommeil; il croyait toujours voir son ami s'approcher de lui. Pourtant il finit par s'endormir ; mais au bout de quelque temps, ses agitations et ses exclamations recommencèrent de plus belles, au point que je me levai pour venir auprès de lui.

— Il est là, le vois-tu, Marie? disait-il à sa femme, et il se débattait comme dans un accès de fièvre chaude.

Quand il eut recouvré un peu de calme, il nous raconta que le docteur était encore venu : Si vous aviez vu comme il me secouait le bras. Joseph! Joseph, sauve-moi, je te dis qu'ils vont m'enterrer vivant! viens vite!

Nous ne savions que dire pour le calmer ; sa femme le grondait comme un enfant, le traitant de ridicule visionnaire. Il se leva, se promena par la chambre et ne se recoucha que longtemps après. Brisé de fatigue et d'émotion, il se rendormit quand, pour la troisième fois, le même fait se reproduisit.

— « Traite-moi de visionnaire à ton aise, dit-il à sa femme, mais je te dis, moi, qu'il est arrivé quelque chose à Félix. Je viens pour la troisième fois, de le voir; je l'entends encore me dire : « Oui, c'est bien moi; souviens-toi de notre amitié, viens à moi, dépêche-toi, il va être trop tard. »

Comme en grommelant, sa femme allumait la bougie :

— Il n'est que quatre heures, dit-il en sautant du lit, le temps de m'habiller, d'atteler le cheval au cabriolet et, dans quelques heures, je saurai à quoi m'en tenir. Je ne vivrais pas sans cela. S'il n'est rien arrivé à Félix, tant mieux, j'en serai quitte pour une promenade matinale.

— Belle promenade; je te souhaite du plaisir, par ce froid, à pareille heure, lui répondit sa femme qui voulait toujours avoir le dernier mot. » Au fond, elle m'avoua, quand son mari fut parti, qu'elle n'était guère rassurée non plus, tellement la chose lui paraissait étrange. Pour moi, si vous considérez que je n'avais que quinze ans, vous comprendrez en quelle émotion cette nuit m'avait laissé.

Mon patron ayant mis son cheval au trot, vers huit heures, il ne se trouvait plus qu'à quelques kilomètres de la ville, quand, tout à coup, son cheval ne voulut plus avancer ; il sauta de son cabriolet pour voir ce qu'il en était; le cheval avait perdu un fer. Il essaya de le faire marcher, mais ce fut d'une véritable allure d'enterrement. — J'arriverai ce soir, à minuit, se dit M. Joseph, si je continue de la sorte. — Heureusement, il passait devant une auberge, il laissa sa voiture, demanda si on ne pouvait lui prêter un cheval ; il n'y en avait pas. Alors il prit le seul parti qui lui restait, faire la fin de la route à pied. Il espérait trouver quelques carrioles qui lui permettraient d'arriver plus tôt; mais, comme un fait exprès, les quelques-unes qu'il rencontra n'avaient pas la moindre place. Enfin, moitié courant, moitié marchant, il arriva à la ville. Heureusement, la demeure de son ami était proche ; dès le commencement de la rue, on apercevait sa maison. Il sembla à mon patron, qu'un homme, sur une échelle, était en train de peindre le rez-de-chaussée en noir; mais en s'approchant, il s'aperçut, avec stupeur, que c'était des tentures noires que l'on décrochait. Il en ressentit un choc au cœur : C'était donc vrai ! Sur le pas d'une boutique, un barbier qui le connaissait pour l'avoir vu avec le médecin, s'approcha et lui dit: — « Hein,

qui aurait dit cela, il y a quelques jours ? Ce pauvre docteur ! dire qu'il est encore entré dans ma boutique, que je lui ai fait la barbe, il y a trois jours.

Mais vous allez vous trouver mal, Monsieur ; voulez-vous entrer prendre quelque chose ?

Mais mon patron s'était ressaisi : — Alors, il est mort, dit-il au barbier ; du moins, vous le croyez ? » Le coiffeur regarda M. Joseph en ayant l'air de dire : la douleur lui fait perdre la tête.

— S'il est mort, le pauvre homme? Dites qu'il va être bientôt enterré !

Ce mot donna une secousse électrique à mon patron.

— Il y a déjà un bon moment qu'ils sont partis à l'église. Je n'ai pas pu y aller, j'ai mon garçon malade.

Mais M. Joseph n'écoutait plus, il courut comme un fou vers l'église. Comme il y entrait, on donnait l'absoute. Tout d'un trait, il se dirigea vers le premier rang et, s'adressant à un docteur, ami du défunt, il lui commençait, à voix entrecoupée, son récit ; mais celui-ci lui fit signe de se taire, trouvant le moment inopportun pour la conversation ; s'adressant à une autre personne, il n'eut pas plus de succès ; on chuchotait, trouvant sa tenue étrange. Déjà les porteurs s'approchaient pour prendre la bière, quand s'élançant près d'eux, il s'interposa en s'écriant : « Arrêtez, le docteur est vivant ! Ouvrez vite le cercueil ! »

Je vous laisse à juger du scandale. C'était son meilleur ami, disait-on, le chagrin lui a fait perdre la raison. Et on l'écartait doucement pour passer outre. Mais lui comprit que ce n'était plus le temps de trembler, il se mit d'une voix forte à raconter sa terrible nuit : « J'ignorais, Messieurs, absolument que mon ami eût été malade ; il avait dîné chez moi, il y a trois jours et paraissait magnifique de santé. Je n'ai reçu aucune lettre de faire part... Donc, comment vous expliquez-vous la coïncidence de mes rêves ? »

Mais, comme sa femme, la plupart le traitaient de visionnaire ; cependant il y avait quelques médecins qui se demandaient si un sommeil léthargique n'aurait pas suivi l'attaque que le docteur avait eue. Ils se joignirent à M. Joseph pour prier qu'on ouvrît le cercueil. D'aucuns prétendirent qu'il fallait aller chercher le commissaire de police ; on allait accéder à leur désir, quand mon patron s'écria :

— Il y a déjà trop longtemps que mon pauvre ami est couché dans ce cercueil ; vous imaginez-vous sa terreur s'il se réveille là-dedans. C'est capable de le faire mourir pour de bon, cette fois.

On convint qu'il avait raison ; le cercueil fut conduit dans la sacristie, pendant que le bedeau se procurait les outils nécessaires pour l'opération. Pendant l'opération, il y avait bien quelques bonnes âmes qui criaient à la profanation, au sacrilège, mais on les écartait, comme on écarte des mouches qui bourdonnent. Enfin, la bière ouverte, le drap écarté, le docteur

parut. Hélas! il paraissait bien mort, les bonnes âmes exultaient; on ausculta le cœur, rien; mon pauvre patron suffoquait; on parlait de remettre le couvercle et, cette fois, tout était bien fini. — « Et pourtant, disait-il avec conviction : Pourquoi m'est-il apparu? Pourquoi est-il venu me dire qu'il était vivant? » Mais on ne l'écoutait plus, ceux qui avaient un moment partagé sa crédulité, commençaient à convenir qu'il leur avait fait faire une sottise qui allait leur créer des ennuis, quand une des dames qui se trouvait là eut l'idée de tirer d'une trousse de toilette un petit miroir, elle l'approcha des lèvres du cadavre, juste au moment où l'on rabattait sur lui le suaire. Soudain les plus près de lui poussèrent des exclamations, — la glace s'était ternie. — Alors, un vieux médecin qui, jusque-là, était resté neutre, s'approcha et, à son tour, posa l'oreille sur le cœur; quelques secondes après, on le vit tressaillir.

— « Messieurs, s'écria-il en se relevant, tout blême, nous allions commettre une terrible méprise, le docteur est vivant, il faut même se presser à l'en lever d'ici, car il ne peut tarder à revenir à lui. »

Vous jugez alors de l'émoi. Le docteur fut, tout enveloppé de son suaire, recouvert du paletot de M. Joseph, radieux, mis dans une des voitures mortuaires, sur les genoux de mon patron.

Il n'y avait pas une heure qu'il était de nouveau réinstallé dans son lit, qu'il revenait à lui, s'éveillant comme d'un sommeil ordinaire. On s'était arrangé afin qu'il ne trouva qu'un ami, médecin, près de lui; mon patron, lui-même s'était éloigné dans une autre pièce. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il entra dans sa chambre, comme s'il arrivait de chez lui, feignant une affaire qui l'appelait en cette ville.

La nouvelle y avait éclaté comme une traînée de poudre, et si les amis du ressuscité n'avaient fait bonne garde, sa maison aurait été prise d'assaut, tous voulaient le voir, le prenant presque pour un miraculé.

Comme ce fut la seule conversation des naturels du pays pendant quelque temps, on fut obligé, quand le docteur fut assez fort pour sortir, de lui apprendre à quel danger il venait d'échapper; il ne se souvenait *absolument* de rien. La secousse fut un peu rude; mais sa santé, et surtout son moral résistèrent au choc.

— « Avouez que c'eût été dommage, ajouta mon peintre en terminant, il vécut peut-être trente ans encore, mourut très âgé, bien plus tard que mon cher patron. »

Peut-être ce fait tombera-t-il sous les yeux d'un de nos savants que la crainte de passer pour rétrograde fait qu'il daigne condescendre à s'occuper de psychisme.

— Bah! Télépathie! daignera-t-il conclure un peu narquoisement, en posant le livre avec insouciance sur son bureau.

Et il se croira très fier d'avoir, selon lui, trouvé la clé du mystère.

Soit, télépathie, si vous le voulez, mon bon monsieur; et, en principe, vous avez raison ; mais, que nous importe l'étiquette donnée au fait ; l'important, pour nous, c'est que ce mot, que vous prononcez un peu à la légère, signifie *extériorisation* de l'âme, *de l'Esprit*. Or, si celui-ci s'extériorise, c'est donc qu'il existe, n'est-ce pas, messieurs les Esculapes — quoique vous dites ne l'avoir pas encore rencontré sous votre scalpel ; — s'il peut se transporter en tel lieu que sa volonté désire, c'est qu'il est absolument conscient ; que, par conséquent, malgré sa séparation d'avec son corps, il conserve son libre arbitre !

Merci, mon cher savant, c'est tout ce dont je désirais vous faire convenir, du moins, pour aujourd'hui.

DIANE MAREST.

Villa Moscou, Nice.

La science et la philosophie de la matérialisation

Transmise par l'Esprit THOMAS STARR RENG, sous l'inspiration de « *White Rose* ».

J. F. C. GRUMBLINK, *médium.*

Dans toutes les recherches qui ont pour objet la vérité, il est essentiel de remarquer que quelque valides et rationnelles que puissent être les opinions des hommes, il existe généralement une différence entre ces dernières et la vérité même. Il y a lieu de tirer une ligne de démarcation entre les vues traditionnelles de la vérité, ou ce qui prétend être la vérité ; entre les présomptions dogmatiques et les connaissances basées sur des faits. La vérité, quoique se manifestant dans et par les faits, n'est ni relative ni provisoire, mais elle est absolue dans sa nature. Les faits sont les accessoires de la vérité dans la sphère où ils apparaissent ; mais, comme on comprend si peu la nature des faits, la loi de leurs manifestations et les principes qu'elle contient, il en résulte que la vérité qu'ils sont censés représenter est plus ou moins vaguement et erronément comprise ou établie.

Les phénomènes de la vie ne peuvent jamais être bien compris à moins que la nature et les œuvres du « noumenon ou esprit » ne le soient ; et, comme tous les effets sont produits et expliqués par des causes antérieures, de même derrière les scènes de la vie ; derrière ou contenue dans tous les phénomènes de l'esprit, se trouve la réalité ou ce que les philosophes appellent une vérité *à priori*. Rien, dans le domaine matériel de la vie, n'est une loi à soi-même ! Aucune manifestation ou forme de vie n'est comme telle



son propre exposant ; et le savant, même dans ces temps de progrès, est dérouté par les finalités des choses. Tout l'arbre de la vie, tel que les mortels le voient et le comprennent, ne peut être expliqué par les phénomènes de son aspect ; il doit être étudié et révélé dans la loi de sa nature, laquelle nécessite la connaissance de la science spirituelle aussi bien que matérielle. On ne peut nier que la science matérielle ne soit la science des phénomènes; cependant, quand on soutient que toutes les branches de la science matérielle n'expliquent pas et ne peuvent pas expliquer la vérité *ä priori*, la vérité éternelle et inviolable, ce que, en religion, on nomme la volonté de Dieu et qu'en science on qualifie de loi de la vie, nous prétendons qu'il faut deux hémisphères pour faire une sphère ; c'est-à-dire que la science, à la fois matérielle et spirituelle dans le cycle complet des effets et causes, est indispensable pour expliquer les faits avec lucidité et fidélité : cela est naturellement admis par tous les penseurs, quoiqu'ils aient leurs formes propres de terminologie pour exprimer leurs pensées.

L'analyse des phénomènes implique nécessairement la compréhension entière de l'esprit qui en est la source, la cause et la loi ; et de même que le chimiste, pour faire de l'acide sulfurique, doit savoir non seulement combiner les molécules d'hydrogène, de soufre et d'oxygène, mais comprendre, en outre, dans une certaine mesure, la nature de ces éléments et la loi de leurs affinités, de même nous sentons que, pour étudier les phénomènes spirituels, il faut qu'on soit capable, que dis-je, — c'est là le seul moyen pour arriver à les comprendre avec succès, — de pénétrer jusque dans le centre de la forme, d'entrer dans le laboratoire des causes, pour se rendre compte si ce n'est pas derrière le rideau de la scène extérieure qu'a lieu le jeu des phénomènes, l'œuvre réelle de l'esprit. Or, comme les apparences — bien que les faits qui désignent les causes soient aussi exacts eu égard aux effets que le multiple de deux chiffres l'est en arithmétique, — sont souvent trompeuses, en ce qu'elles détournent l'esprit de leur sens réel, et qu'elles ont une origine dans leur propre sphère, de même les phénomènes de l'esprit, surtout ceux qui appartiennent à la forme matérielle, ne peuvent pas toujours s'expliquer. Et si, dans cet enseignement d'ordre supérieur que nous venons vous donner, certains spiritualistes ont quelques-unes de leurs idoles détruites, espérons qu'alors même la vérité sera reçue et que ce que nous allons vous dire sera compris dans le sens que cet enseignement est donné et jugé à la lumière de la science qui en est le représentant.

Dans les phénomènes spirites, de même que dans la doctrine chrétienne. tous ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur » n'entreront pas dans le royaume de Dieu ; car celui qui accepte la lettre et non l'esprit ou qui lit la lettre sans approfondir l'esprit, perd souvent le vrai sens des deux : de la lettre et de l'esprit ; et il ne s'ensuit pas davantage que l'identité de l'esprit est l'acces-

soire fondamental et infaillible de toutes les manifestations spirituelles. Il est hors de doute qu'envisagé au point de vue de ce monde, il y a un nombre considérable de manifestations spirites obtenues par les médiums, vraiment attribuables aux Esprits au nom desquels elles sont transmises, mais il y a aussi une proportion très grande de phénomènes qui sont dus à la fraude. Et, par là, nous voulons dire que cette proportion dont nous parlons ne vient pas de l'Esprit dont elle porte le nom, mais qu'elle est seulement l'œuvre des guides ou, selon le cas, les opérations ou transactions d'Esprits égoïstes, légers, malins ou dégradés qui expérimentent.

Le commandement qui dit « d'essayer les Esprits » est aussi impérieux de nos jours qu'il l'était du temps de Paul et de Jésus. Les faits démontrent que tel est le cas, par l'effet troublant qu'ils exercent sur l'esprit de l'homme, quand le message, quelle que puisse être sa nature, manque de consistance et n'est pas satisfaisant; mais examiné à notre point de vue d'observation et d'analyse, tout ce qui est supposé venir d'un Esprit individualisé, n'émane pas de ce même Esprit. Et c'est ici qu'est le danger que nous désirons expliquer et contre lequel nous voulons prémunir les spiritualistes et les investigateurs; de crainte que, par suite de leur nature assimilable et contrainte, ils n'apprennent pas à discerner le vrai du faux, le réel du fictif, dans la sphère des manifestations spirituelles. Nous parlerons plus spécialement de cette phase importante qui captive l'attention des spiritualistes, des psychologues, des hommes de science, et des expérimentateurs: celle qui est connue sous le nom de matérialisation et nous expliquerons brièvement d'abord, comment a matérialisation est effectuée; et, en second lieu, comment les fraudes, non pas celles qui ont cours parmi les mortels et qui sont supposées être des formes spirites vraies, mais les fraudes de matérialisation réelle, qui sont perpétrées pour des raisons évidentes, sont possibles.

En premier lieu, il est de régle que le médium tombe en transe (mais un temps viendra où cela ne sera plus nécessaire), alors que les esprits-contrôles concentrent les forces vitales électriques, magnétiques et nerveuses des assistants dans le médium et par son aide, comme centre d'opération. La batterie étant ainsi formée, l'œuvre de matérialisation, c'est-à-dire la construction de la forme matérielle, est facilement effectuée; toutes les conditions extérieures de l'atmosphère et celles du médium et des assistants étant harmonieusement mêlées. Ces forces ne sont pas extraites des assistants et du médium dans le sens qu'elles leur sont enlevées, mais elles sont simplement employées pour servir de base et de substance à la forme, les assistants et le médium fournissant les atomes corporels à l'aide desquels la forme peut être rendue manifeste. Ces atomes sont en dissolution dans les courants vitaux de l'esprit incorporé, et de même que dans l'atmosphère,



ainsi qu'il est démontré par la chimie et la psychométrie (respectivement par l'analyse spectrale et la clairvoyance) on trouve les atomes dont la nature se sert pour matérialiser ses formes, de même dans ces courants vitaux coulent et se trouvent les atomes qui sont capables d'affecter une expression de forme plus grossière, dès l'instant qu'ils sont pris par l'Esprit désincarné et exposés à l'état positif de l'atmosphère. Dans cette opération, l'Esprit qui se manifeste est guidé par les Esprits du cabinet qui ont pour devoir de l'aider à se revêtir de nouveau de l'enveloppe matérielle externe. Cette opération est en elle-même compliquée, en ce qu'elle implique l'application de tous les principes de chimie matérielle et spirituelle, et qu'elle est accomplie d'une manière si prompte et si habile que peu de mortels peuvent la comprendre.

Mais, de même que le négatif en photographie est développé par la même loi et de la même manière, mais sur une échelle plus élevée, au moyen de solutions chimiques, de même est effectuée spirituellement la matérialisation.

L'esprit a le pouvoir de matérialisation inhérent en lui, sans cela la matérialisation serait impossible dans ces circonstances et ces conditions. En vérité, si les mortels comprenaient la loi de la vie des plantes, ils comprendraient aussi la loi de matérialisation. Cest un fait bien connu, en botanique, que la loi de reproduction est celle qui démontre le principe de la matérialisation spirite. Prenons, par exemple, le grain de blé qui, à l'état de semence, est soumis aux influences de germination et de vitalité de la terre, de l'eau, de l'air et du soleil, et dont le produit est l'épi de blé. En dehors de l'union qui a lieu par la matrice, entre le blé incorporé et les germes de semence, conservés à l'état spirituel dans l'atmosphère (le pollen tombant de l'anthère jusqu'aux fils d'argent de la *balle* qui forme ou va former le corps de chaque germe de blé sur la caryopse) ; à part cela, ces germes ont en eux le pouvoir d'affiner et de s'approprier non seulement ces éléments et ces conditions, mais aussi la forme ainsi fournie ; et cette forme est simplement une enveloppe extérieure, servant au but pour lequel est destiné le germe. C'est, en réalité, une incorporation des germes du blé qui existent dans les mystères de la nature. Ces germes ne sont pas créés annuellement, ni produits, ni évolués, mais seulement incorporés. Ces germes ont toujours existé, les formes étant simplement le mode et l'instrument de leur expression. Ils ont en eux-mêmes, sous des conditions convenables, le pouvoir, quand ils sont à l'état spirituel, de revêtir une forme ; et ce phénomène est la loi établie et immuable de la nature.

L'esprit n'est pas non plus créé à la naissance de l'homme ; non, il lui est seulement donné un corps, l'esprit ou l'âme n'étant pas seulement immortel, mais pré-existant, parce qu'il est éternel ; s'il n'en était pas ainsi, le

matérialisme, comme système de pensées, serait littéralement vrai. L'esprit n'est pas l'émanation de la matière et de la force, eu égard à l'organisme, comme le parfum est à la fleur (faible analogie, car le parfum est autant allié à l'esprit ou le germe vital de la fleur, qu'à la matière et à la force qui composent la forme et le mode de son expression), mais l'esprit est réel *a priori*. Ainsi, et par la même loi, l'esprit se revêt de matière, fait briller à l'œil la forme grossière, matérielle de son identité ; laquelle, quoique n'étant pas d'une ressemblance parfaite, est un fait de matérialisation aussi réel qu'aucun autre de la nature, car il est composé, comme nous l'avons dit, des éléments qui existent dans la solution aurique et nerveuse ou dans les fluides vitaux du corps.

C'est ainsi que dans les séances où des matérialisations spirites vraies sont obtenues, on peut expliquer le procédé et la loi de leur formation. Néanmoins, la forme produite n'est pas toujours satisfaisante, ni pour l'Esprit qui se manifeste, ni pour les Esprits qui contrôlent le cabinet, ni pour les assistants : car souvent les conditions troublent l'expression externe ; et le défaut d'harmonie des personnes présentes, ainsi que l'état d'épuisement des forces nerveuses du médium, contribuent à entraver le contrôle parfait des forces et des éléments ; et, par conséquent, ce qui manque à la forme, en ce qui concerne l'identité, manque aussi à la qualité des manifestations mentales qui fournissent, règle générale, des faits immanquables d'identité. Dans ce cas, la matérialisation est imparfaite, mais non un insuccès ; car la forme elle-même, tout en manquant d'expression spirite identique, est encore une matérialisation.

Lorsque, toutefois, une telle matérialisation ne peut être obtenue, l'esprit cherche une autre voie pour se communiquer aux mortels, celle de la transfiguration, encore si peu comprise, mais qui n'est que la même forme de manifestation. L'Esprit alors se sert du corps du médium en transe, le contrôle et le pénètre de son esprit et apparaît ainsi aux mortels, en donnant souvent de vrais témoignages de son identité. Pour de semblables manifestations, l'Esprit est obligé d'avoir recours aux Esprits du cabinet, à leur intelligence et à la voix du médium ; et souvent à tous les trois et même à la voix des Esprits guides, suivant les circonstances ; si donc vous êtes perspicace dans vos observations, vous pourrez distinguer les voix des guides ou du médium, ou toutes les deux à la fois, et vous pourrez saisir des phrases qui sont communes au médium et aux Esprits du cabinet seulement. Ces exemples ne sont pas du tout rares ; au contraire, ils sont de fréquente occurrence. Le fait est que les mortels les ont laissés passer sans les observer. La même chose est vraie pour la matérialisation ; la voix étant matérialisée à l'aide des organes vocaux du médium et extériorisée de manière à pouvoir être employée par les lèvres de la forme matérialisée ; l'Esprit

n'ayant aucun pouvoir de parler par la forme et les guides qui aident ainsi l'Esprit.

C'est ainsi qu'on a souvent dit, en entendant des voix indépendantes se manifester dans les séances que le médium était un ventriloque possédant la faculté, le pouvoir artificiel et trompeur de transformer sa voix en timbre et en qualité, suivant les circonstances. Et de là dérive la critique faite par les sceptiques et même par certains spiritualistes, qui ne comprennent ni la loi ni les moyens employés pour matérialiser et extérioriser la voix, qu'une telle voix n'est pas celle de l'Esprit se manifestant ou prétendant se manifester, mais que c'est de la fraude, une composition émanant des Esprits contrôles ou guides du cabinet.

Le fait est que bien que cette voix ne soit pas celle de l'Esprit, dans le sens absolu, mais le mélange possible de celle du médium et de celles d'un des Esprits contrôles, la qualité du méssage peut, après tout, être la même ; et c'est là une preuve aussi bonne et aussi satisfaisante que si l'Esprit qui se manifeste parlait par sa voix propre, si cela pouvait se faire. Mais cela n'a lieu qu'en de rares circonstances, pour ne pas dire jamais. Et ce que nous disons ici de la voix est également vrai de l'écriture sur ardoises et de toutes les manifestations de l'esprit.

Les manifestations spirites sont complexes dans leur nature et ne sont jamais ce qu'on peut appeler réelles, littéralement parlant, ni des messages de pensées tels qu'ils se manifestent entre les Esprits ou les mortels dans leurs sphères spécifiques d'action et de vie. Et il est bon que les investigateurs sachent cela, tout autant qu'ils savent que si tel n'était pas le cas, on n'aurait pas besoin de médium.

Il n'y a pas lieu pourtant d'en déduire, comme un fait, que l'esprit ne soit pas capable d'infuser son propre génie ou son individualité, ou de pénétrer la forme qui se manifeste de tels signes qui soient reconnus des assistants, ou même de parler « *per se* » ; mais le principe qui unit toutes les manifestations spirituelles est le même, et toutes respirent par lui la force coopératrice du médium et de la bande des guides.

Cette particularité ne devrait jamais être perdue de vue dans les investigations des phénomènes spirituels qui se manifestent par les divers canaux du pouvoir médianimique.

(*A suivre.*)

Professeur C. MOUTONNIER.



RÉFLEXIONS ET FAITS SPIRITES

I

Le 14 août dernier, le journal *Le Matin* publiait sous ce titre : « Les Possédés » un article qui intéressera sans doute les lecteurs de la *Revue spirite*. Avant de me livrer à quelques réflexions personnelles, j'en cite les passages principaux :

« Le Tribunal vient de condamner à quelques mois de prison un homme bien estimable, c'est ce secrétaire de la Faculté de médecine qui a dilapidé 60 ou 80.000 francs que lui avaient confiés les professeurs et les élèves. Il ne se servait pas de cet argent pour ses besoins personnels ; il le distribuait en secours, en prêts, en aumônes, et vivait, lui, comme un saint, de lait, de fromage et d'herbes. Lorsque les juges lui demandèrent l'explication de son étrange conduite, il leur dit : « Nous sommes sous l'influence de bons ou de mauvais esprits qui déterminent nos actes. C'est un bon esprit qui me poussait à répandre autour de moi le soulagement et le bien-être, en donnant, aux malheureux, cet or dont j'étais le dépositaire. Je n'en pouvais faire un meilleur usage. Je pensais, de la sorte, marcher dans les voies de Dieu et, qu'au jour de ma mort, quand mon âme aura quitté son enveloppe charnelle, elle errerait librement à travers les astres, au lieu de se réincarner, comme les méchantes âmes, et de subir l'épreuve d'un nouveau stage terrestre. »

Comme conclusion de ce qui précède, notre journaliste dit : « Allan Kardec eût approuvé ce langage inspiré par sa doctrine et se fût porté garant de la sincérité de ce disciple. La plupart des spirites sont sincères, ceux du moins qui ont fait vœu de pauvreté en se nourrissant de lait, de fromages et d'herbes cuites (!) »

Et plus loin : « ..... Vous demeurez, pendant des heures, immobile, inquiet, l'oreille attentive, le cœur agité devant une table inerte. Mais aussi quelle joie quand elle s'ébranle, quand vous la sentez frémir sous vos doigts et qu'elle parle ! Cet instant vous paye au centuple de vos peines et, par un singulier égarement, vous négligez les déceptions, les confusions où les erreurs vous ont jeté, et vous ne vous souvenez plus que des cas très rares où elle semblent avoir réussi. C'est le propre de la foi que les épreuves, au lieu de l'ébranler, la fortifient et l'exaltent. Il faut que ce ravissement soit bien vif, puisque, dès qu'on y a goûté, on ne peut plus s'en défendre et, pour en jouir, on brave le ridicule. Car enfin, parmi nos spirites, nous n'avons pas que des simples, mais des astronomes et des poètes illustres, des médecins et des philosophes, etc... »

Enfin, en terminant notre journaliste s'écrie : « Ces braves gens vivent dans l'illusion. Autrefois, on les eût brûlés en place de Grève comme possédés du diable. Aujourd'hui, on les écoute avec sympathie. S'ils s'oublient par excès de zèle, à commettre quelque action contraire à la morale courante, nos mœurs s'étant adoucies, on leur accorde le bénéfice de la loi Bérenger ! » . . . .
. . . .

Bravo, monsieur le journaliste ! C'est une belle chose que d'avoir de l'esprit, etc., de savoir s'en servir. Cela permet de donner à brûle-pourpoint une consultation sur l'état mental de ceux qui s'occupent de spiritisme ; on dit : ce sont de braves gens, parmi eux nous trouvons des savants, des philosophes, des poètes, des esprits délicieux enfin. Ensuite, on ajoute le correctif suivant : ... mais, ce sont des fous ou, tout au moins, des cerveaux malades dignes de pitié, qu'il faut écouter avec sympathie..., etc.

Donc, tous ceux qui, devenus spirites, persévèrent dans leur erreur, sont des fous à vos yeux, monsieur le chroniqueur ? Et c'est vous qui, avec vos confrères, messieurs les journalistes, êtes les sages ? Franchement, on ne s'en douterait pas en voyant de quelle façon la presse de tous les partis s'y prend pour établir la concorde et l'harmonie.

D'abord, vous oubliez que l'on ne doit pas être juge et partie. Si vous êtes partisan de la vérité, au lieu de railler les spirites à l'aide de banalités misérables, désignez les œuvres d'Allan Kardec à vos lecteurs. Celles de Bonnemère, de Nus, de Flammarion, de Léon Denis, d'Albert la Beaucie, etc..., devront suivre cette première lecture, et puis laissez-les maîtres de juger de quel côté se trouve cette vérité.

Donnerez-vous cette indication, ou plutôt ce sage conseil à vos lecteurs ? Nous vous attendons là pour vous prendre au sérieux.

II

L'écrivain dont je viens de citer la phraséologie, croit sans doute sacrifier à l'esprit français, à la verve gauloise ; il eût pu trouver mieux.

Ceci nous amène à constater une fois de plus qu'en France on a quelque peu l'habitude de nier les faits de parti pris, sans même se donner la peine de les étudier attentivement.

Dans certains pays d'Europe, et surtout en Amérique, on a institué des commissions officielles pour étudier les phénomènes psychiques et psychologiques ; on a même créé des chaires pour l'étude de ces phénomènes.

En France, les savants sceptiques, les esprits forts, traitent de cerveaux malades ceux qui étudient ces questions; cela est très commode, car il est en effet plus facile d'insulter les gens que de les combattre avec les armes de la discussion. Ce qui est plus surprenant, c'est que, sans savoir au juste en

quoi consiste le spiritisme, sans avoir expérimenté longuement lui-même, le premier venu en parle avec un aplomb imperturbable. Se figure-t-on un homme parlant chinois sans jamais l'avoir appris ?

Pourtant, le spiritualisme expérimental est bien une science. Si elle est niée, si elle a des détracteurs, il ne faut pas trop s'en étonner ; autrefois, des réunions de savants ont nié la gravitation de la terre, et c'est un fait reconnu depuis longtemps déjà ; on a nié le magnétisme, et il est officiellement reconnu aujourd'hui. Toutes les grandes découvertes ont passé par la phase de la négation, leurs inventeurs ont été souvent emprisonnés, quelquefois mis à mort, et plus tard on leur a élevé des statues !

Cependant, certains détracteurs du spiritisme veulent bien avouer qu'il sert quand même à quelque chose.

Ainsi, l'an dernier, le *Matin* publia, sous la signature de M. Jules Bois, une série d'articles sur « L'au-delà et les forces inconnues ». J'ai notamment sous les yeux celui dans lequel cet écrivain, parlant du spiritisme, dit : «... il nous met sur la voie d une découverte encore indécise, mais que ce siècle précisera certainement, je veux dire « l'extériorisation de la pensée. Les tables parlantes nous prouvent, lorsqu'elles ne sont point truquées, que les âmes, des vivants du moins, peuvent vibrer hors de leur gaine corporelle et donner l'illusion d'un être nouveau. Nous émanons de nous-même, dans les séances de spiritisme et de magie, des forces dont nous n'avons pas conscience et qui peuvent se dresser devant nous et nous répondre, comme si elles étaient des énergies à nous étrangères ! »

Et plus loin: «... le spiritisme nous a rappelé quelle importance avait, dans le monde des vivants, le souvenir et la perpétuelle influence des morts ; il a réveillé dans les âmes obscures et épaissies de ce temps, le sentiment de l'immortalité, sans lequel, pour moi, il n'y a pas d'humanité supérieure. »

Ici, M. Bois a raison. Je pense, en effet, que la croyance à Dieu, à l'âme, aux vies successives, à la communication des vivants et des morts, entraîne une transformation générale de l'esprit humain.

Mais, si j'ai bien compris, M. Bois prétend également que toute personne qui est en communication avec la table chargée de fluide peut en diriger les manifestations, et que les coups frappés lui renvoient exactement ses pensées ou celles de toute autre personne présente ? En un mot, que les réponses obtenues émanent, non d'esprits invisibles, mais de nous-mêmes, et ne sont que le produit, le résultat, de forces ou d'énergies dont nous n'avons pas conscience ?

Là, je crois que la théorie de M. Jules Bois est fausse, et, sans discourir scientifiquement, sans employer de mots techniques, je vais essayer de le prouver à l'aide seulement de quelques exemples.

III

J'ai, dans mes notes, la relation d'un assez grand nombre de faits. Il va sans dire que tous ces faits ne sont pas présentés dans des conditions permettant de donner la preuve qu'il y avait là des intelligences indépendantes et désincarnées. Dans plusieurs cas, cependant, il serait impossible d'admettre la théorie de M. Bois, parce que les communications obtenues étaient absolument étrangères à la pensée des assistants.

Je rappellerai une expérience dont j'ai déjà rendu compte dans la *Revue* (1). La scène s'est passée au mois d'août 1901 à La Postolle, petit village du département de l'Yonne, où j'étais alors en congé. Je vais en donner un récit abrégé.

Quelques personnes étaient venues passer la soirée chez mes parents, dans l'intention de faire une séance de table. Les personnes présentes étaient : mon père, ma mère, mon oncle Emmanuel B... et sa fille Eugénie M., Mme et Mlles P..., etc ,en tout onze personnes.

Le premier Esprit qui se présenta était celui d'un de mes oncles décédé en 1888 ;sa présence parmi nous ne nous surprit point, nous nous y attendions.

A certain moment, les mouvements de la table furent plus précipités, plus violents ; nous comprîmes qu'un nouvel Esprit était là. Je fais remarquer qu'à cet instant nous pensions tous à une de mes tantes, décédée depuis quelques années seulement, et que nous avions souvent évoquée ; nous crûmes que c'était elle.

Nous interrogeâmes à la manière ordinaire, demandant si l'Esprit voulait dire son nom. Le pied de la table frappa trois coups : oui.

— D. Qui êtes-vous ? — Les lettres énoncées formèrent ce nom : Suzanne Boucher. (Ce n'était pas l'Esprit que nous attendions, puisque ma tante s'appelait Eugénie C ..)

— D. Que venez-vous faire parmi-nous ? — R. Remplacer Philibert (l'Esprit précédent). — D. Vous le connaissez donc ? — R. Nous nous connaissons tous. — D. Pourquoi Philibert nous-a-t-il quittés ? – R. Un Esprit l'a appelé. — D. Est-il loin d'ici ? — R. Pour nous l'espace n'existe pas ? — D. A quel âge avez-vous quitté la terre ? — Six mois.

Personne ne semblait connaître cet Esprit. La table, à ce moment, se dirigea vers ma mère qui se souvint tout à coup qu'une de ses nièces était morte vers cet âge, il y a treize ans.

Elle nous fit part de cette coïncidence. Une personne demanda : Etes-vous bien la nièce de Mme B... — R. Oui. — D. Comment se fait-il que, morte si jeune, vous puissiez vous manifester à nous ? — R. Les Esprits n'ont pas

(1) Novembre 1901.



FRANCE DARGET

" La Muse de la Touraine "

d'âge. — D. Êtes-vous heureuse? — R. Oui. — D. Avez-vous quelque conseil à nous donner? — R. Aimez vous.

Le lendemain, j'eus l'occasion de voir le père de cette enfant et lui demandai s'il avait bien perdu, à l'âge de six mois, une petite fille du nom de Suzanne. Il crut pouvoir m'affirmer que l'enfant morte portait seulement les prénoms de Marie-Anne; néanmoins, il voulut s'en assurer et, quelques jours après, il s'en fut à la mairie où il put constater que, sur les registres de l'état civil, sa petite fille avait été inscrite sous le nom de Suzanne. L'acte de décès lui-même concordait parfaitement avec les renseignements que nous avions obtenus pendant la séance.

Cette étrange coïncidence ne prouve-t-elle pas que les réponses faites émanaient d'une personnalité invisible, et qu'elles n'étaient pas produites par les forces ou énergies individuelles des personnes présentes, en un mot qu'elles n'étaient pas une manifestation de l'Inconscient?

Dans une autre séance qui eût lieu le 15 septembre 1901, à la même maison, avec la même table et en présence des mêmes personnes, se produisit un fait inattendu :

M. et Mme P... avaient, en Amérique, un ami du nom de Jules Kin. Cet Esprit révéla à ses amis qu'il avait quitté la terre vers la fin du mois d'août; il leur dit également qu'il les aimait beaucoup, et qu'il leur apportait un témoignage de cette amitié qui survivait à la mort.

(Je fais remarquer ici que M. et Mme P... n'avaient aucunement connaissance, non seulement du décès, mais de la maladie même de cet ami d'outre-mer).

Quoique très émue, Mme P... se promit de vérifier si elle n'était pas victime d'un Esprit mystificateur.

Quinze jours plus tard, de retour à Paris, elle reçut une lettre de décès lui annonçant la mort de leur ami Jules Kin, survenue fin août.

La transmission de la pensée pourrait-elle expliquer cela? Si ce n'est pas l'intelligence de Jules Kin qui est venue donner ce renseignement, qui est-ce?

Je pourrais citer encore d'autres faits, notamment certaines communications récentes de mon oncle Philibert qui prouvent, d'une manière indiscutable, que les apôtres de l'Inconscient naviguent en eau trouble; mais, en raison du caractère particulièrement intime de ces révélations d'outre-tombe, et aussi d'une promesse que j'ai faite, je n'en parlerai point ici, afin de ne pas troubler certaines consciences... ombrageuses ou inquiètes.

Enfin, il est à remarquer que les personnes composant nos réunions étaient de la plus entière bonne foi, n'avaient aucune notion des études spirites et qu'elles étaient médiums sans le savoir; on ne peut donc les accuser de supercherie.

Pour terminer, je citerai encore un exemple; il s'agit ici d'une apparition.

La scène se passait en 1870 à bord de la frégate « la Néréide », et au beau milieu de la mer des Indes.

La chaleur torride du jour avait forcé les soldats et les passagers à regagner leurs cabines. Un de ces soldats, Ch. Pichard, venait de gagner son hamac, lorsque tout près de lui, dans l'embrasure d'une porte, il aperçut distinctement *son père,* brave paysan des environs de Sens, qu'il avait laissé au pays natal, et duquel il n'avait reçu aucune nouvelle depuis le commencement de la guerre. Sa surprise, son émotion, l'empêchèrent de réfléchir à l'impossibilité matérielle dans laquelle se trouvait ce bon vieillard de lui apparaître en ce lieu, autrement qu'en rêve. Il ouvrit les bras et s'élança vers cette apparition en s'écriant : « Ah ! c'est toi, père ! » Il n'étreignit que le vide, car déjà la vision avait disparu.

Mon père qui se trouvait alors non loin de là, n'avait rien vu, mais avait entendu l'exclamation de Pichard ; il lui demanda la cause de son trouble, celui-ci raconta ce qui venait de se passer, affirma qu'il ne rêvait pas et qu'il était certain d'avoir *vu* et *reconnu son père.*

L'impression ressentie avait été trop forte pour qu'il ne retint pas la date et même l'heure exacte à laquelle s'était produit ce phénomène.

Quelques mois plus tard, il rentrait en France. A Marseille une lettre l'attendait, qui, tout en lui apprenant les malheurs de la Patrie, lui annonçait également la mort de son père. Curieuse coïncidence, la date du décès portée sur la lettre était précisément la date du jour où son père lui était apparu à bord de la Néréide !

Je n'ai jamais douté de l'authenticité de ce fait qui m'a été raconté et affirmé par Ch. Pichard lui-même. Ce dernier est un brave homme et un homme d'honneur, incapable d'un tel mensonge ; d'ailleurs, un fils n'aurait pas le cœur ni le front de se faire un tréteau de la tombe de son père.

Je ne fais pas ici de spiritualisme sentimental, je vois dans ce fait une certitude morale nouvelle en faveur de l'opinion que je défends.

IV

Donc, Messieurs les tranche-montagnes, au lieu de parler sans cesse de suggestion, d'hallucination, d'automatisme, d'inconscient, etc., au lieu de nier les communications des Esprits, les avis donnés par nos amis d'outre-tombe à des distances parfois considérables, et même les apparitions des personnes décédées, au lieu de croire que ces phénomènes (qui se soucient peu de la science officielle !) sont au-dessous de vous et indignes de votre examen, étudiez simplement les faits ; vous pouvez vous en rendre compte

par les témoignages de personnes sincères de votre entourage, quand toutefois vous n'aurez pas constaté des phénomènes de ce genre.

Surtout, ne traitez pas avec tant de dédain, de sarcasmes, ceux que vous appelez des cerveaux malades, des illuminés, des fous. S'il vous fallait faire construire des maisons de santé pour tous ces gens-là, il vous en faudrait d'assez vastes pour pouvoir hospitaliser un huitième de l'humanité, et vous pourriez en mettre un nombre semblable en salles d'observation.

Pourquoi ne pas vouloir vous rendre à l'évidence ? Sans doute, il faut un certain courage pour se montrer partisan du spiritisme, cette croyance étant actuellemnt combattue en même temps par les soi-disant athées et par les prêtres qui sentent que le spiritisme — religion de l'avenir — les fera sombrer ; mais ce courage, toute conscience sincère peut le trouver en elle-même quand, au lieu de s'écrier comme le dévôt : Je crois ! elle peut dire : Je sais !

C'est donc à ceux qui savent qu'il appartient d'affirmer leur foi, d'aller en avant. Ce ne sont point des solutions toutes faites et isolées qui résoudront le problème angoisseux de la vie d'outre-tombe. « Il faut frapper l'âme hésitante ou hostile de l'éclair qui secoue la torpeur, qui réveille les idées morales et élevées. L'éclair, c'est le fait brutal, positif, incontestable de la survie » (1).

Il faut donc que tous les spirites soient prêts pour la recherche et pour l'affirmative. C'est un devoir personnel et social qui leur incombe.

EDMOND BAUGE.

FRANCE DARGET

Sous le titre « Poésies d'enfants », M. Charles Richet consacre, dans « *La Revue* », un intéressant article à Mlle France Darget, l'enfant poète, qui se trouve, en ce moment, de passage à Bordeaux.

Elles sont charmantes, ces petites idylles simples et naïves ; et on les lirait avec respect et joie, même si on ignorait qui les a composées.

Or, l'auteur est un enfant. Car treize ans, c'est l'enfauce : et chez cette enfant poète, la maturité de la pensée, l'harmonie de la forme, la perfection de la facture sont si éminentes, pour nous servir de l'expression de Sully-Prudhomme, qu'on est confondu d'admiration et d'étonnement.

Comment se peut-il faire qu'une petite fille de treize ans écrive des vers comme ceux-ci ?

Alors l'humble immortelle, à son tour droite et fière,
Dressant sa tête blanche, et son petit cœur d'or,
S'écria : J'ai fleuri, moi, dans un cimetière.

(1) Albert la Beaucie. *Les grands horizons de la vie.*

Parmi les croix de buis, je parfumais un mort...
Un enfant qui vécut toujours dans la souffrance,
Et qu'on enterra là, parmi des chants d'oiseaux.
... Je suis fleur d'espérance ;
Je suis fleur des tombeaux.

Alors le rythme jaillit, en source pure, sans effort, comme si la pensée se dégageait des obscurités de l'inconscience, sous la forme poétique et rythmique...

Certes, toutes ces poésies de France Darget ne sont pas de valeur égale, il y a des négligences, et parfois, l'invention n'est pas très nouvelle. Mais qu'importe si, de place en place, apparaissent des beautés véritablement supérieures, dignes d'un grand poète ?

... Que dire aussi de cette autre poésie écrite à douze ans, et où semble passer comme un souffle du Maître ? Il s'agit du rossignol qui chante dans la nuit.

Tout son plumage gris se soulevait au vent ;
Et ses trilles tremblaient sur le rameau mouvant.
Son petit cœur d'oiseau se grisait d'harmonie.
Chaque bouquet voisin, de cette voix bénie
Devenait un écho, s'éveillant dans la nuit...
Et toute la forêt palpitait avec lui.
Quand il se tut, mon âme en un rêve envolée
Songeait au grand secret de la plaine étoilée.
Mes pensers s'arrêtaient sur le globe sans fin,
Et sur le faible oiseau chantant dans le chemin.
La voix du rossignol est si pure et si tendre
Que de cet infini je crus le voir descendre ;
Et mon front se courba devant le ciel titan,
Et ce petit oiseau qui lui ressemblait tant.

Que l'on compare ces vers exquis à ceux que Victor Hugo lui-même écrivait à quinze ans, alors qu'il était un peu plus âgé que France Darget. Eh bien ! je ne crains pas de le dire, avec toute la révérence qui est due aux dieux, mon choix est fait entre les vers de France Darget à treize ans et ceux de Victor Hugo à quinze ans.

Il y a donc lieu de fonder, sur l'avenir de France Darget, de bien belles espérances. Surtout qu'elle ne s'abandonne pas à la facilité de son génie. Qu'elle médite Hugo, qui a eu constamment, par instinct plus que par volonté, le souci d'augmenter le vocabulaire de sa langue poétique, de manière à nous laisser le plus étonnant trésor de pensées et d'images qu'un homme ait pu léguer aux hommes. Qu'elle lise aussi les prosateurs, aussi indispensables aux poètes que les poètes, les grands écrivains français dont la haute et souple raison l'initiera profondément au génie de notre langue, les penseurs de tout pays comme Shakespeare, La Bruyère, Tolstoï, Pascal, les stylistes comme Renan, les humoristes comme Swift et Heine..., et alors son génie poétique prendra tout son essor. Surtout qu'elle dédaigne la popularité et les succès faciles de petite ville. L'avenir s'ouvre devant elle, puisqu'à l'âge où les petites filles ne pensent qu'aux robes et aux commérages, elle avait déjà des visions poétiques délicieuses qui l'ont marquée du signe sacré réservé aux élus.

Voici la lettre qui fut adressée par M. Sully-Prudhomme à M. le commandant Darget, du 5e cuirassiers :

Monsieur le commandant,

. . . .

J'ai lu les poésies de Mlle France. Vous m'écrivez qu'elle a seulement treize ans. Je ne puis revenir de mon étonnement ! Ces vers sont déjà d'une facture correcte, facile et pleine à la fois ; l'inspiration en est touchante ; le cœur se répand avec un naturel charmant dans les strophes déjà musicales.

Il ne m'est pas possible de présager ce que deviendront les sentiments de cette adolescente, encore près de l'enfance ; mais je n'hésite pas à déclarer que la vocation du langage poétique est *éminente* chez elle.

C'est *un devoir* pour elle de le cultiver ; je ne me rappelle pas avoir rencontré encore uue disposition, une aptitude à la versification aussi évidente à pareil âge.

. . . .

Veuillez agréer, Monsieur le commandant, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

SULLY-PRUDHOMME.

Nous sommes heureux de rappeler que le *Nouvelliste de Bordeaux* a été l'un des premiers, dans la presse française, à saluer le talent naissant de ce charmant poète de treize ans, si merveilleusement inspiré !

(*Le Nouvelliste de Bordeaux* 28 septembre)



PRESSENTIMENT ET PRÉDICTION RÉALISÉE

M. Van Dyck, ténor belge bien connu, raconte, dans la revue « Musica », un souvenir de jeunesse dans lequel il est question d'un pressentiment et d'une prédiction réalisée. Voici ce qu'il dit :

« Ce fut le maître Gounod qui brisa les dernières résistances de ma famille et décida de ma carrière. Le grand musicien était venu à Bruxelles pour diriger une représentation de son opéra « Polyeucte », que son ami M. Michotte avait organisé chez lui. J'étais moi-même en relation avec M. Michotte et celui-ci, connaissant mon ardent désir de m'essayer au théâtre, m'avait chargé du principal rôle. Après la représentation, l'auteur de « Faust » me témoigna toute sa satisfaction et me fit chanter d'autres fragments de ses œuvres,dans des maisons amies,pendant son séjour à Bruxelles. Mes parents, mis au courant de ces petits succès mondains, me permirent enfin, mais à contre-cœur, et non sans quelque inquiétude sur mon avenir, d'abandonner la jurisprudence et le notariat pour aller étudier le chant à Paris. J'avais le pressentiment que je réussirais dans cette carrière. Or, le jour même où je partais pour Paris, je rencontrai Gounod à la gare de Bruxelles. Il rentrait justement à Paris par le train qui allait m'y conduire. — « Tiens ! voilà mon Polyeucte ! s'écria-t-il en m'apercevant et me ten-

dant la main, et où allez-vous, mon jeune ami ? » — « A Paris, cher maître, pour étudier le chant et essayer d'y faire fortune ». Comme il faisait très chaud, je tenais mon chapeau à la main. Gounod, prenant un air sérieux, presque sacerdotal, me fit le signe de croix sur le front, les lèvres et la poitrine,en disant : « Je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Ensuite, étendant la main sur ma tête, il ajouta ces simples mots : « Partez, mon ami, je vous prédis que vous réussirez ! »

Je m'empressai, comme bien l'on pense,de transmettre à ma famille cette prédiction du maître et je la considérai moi-même comme un heureux présage pour mon avenir ».

JOSEPH DE KRONHELM.

PRESSENTIMENT D'ÉMILE ZOLA

Les lecteurs de la *Revue Spirite* connaissent la mort tragique de M. Emile Zola. La France, et avec elle le monde entier, vient de perdre en lui le grand écrivain, le grand agitateur des âmes et des idées. Emile Zola a obtenu sur le terrain intellectuel, où il s'était placé, des résultats énormes ; il a été un grand artiste, il avait une faculté de création gigantesque ; il a animé de son esprit toute une génération ; il est une des plus grandes figures de la littérature française, un des hommes les plus éminents du XIXe siècle et il sera un des immortels.

Je ne ferai pas ici de critique littéraire de ses œuvres remarquables, car elle a déjà souvent été faite par des écrivains français, anglais, russes, polonais, allemands, italiens, etc., mais je dirai seulement que, dans ses principaux ouvrages, qui ont fait beaucoup de bruit dans le monde, notamment : *l'Assommoir*, *Germinal*, *la Terre*, *la Bête Humaine*, *la Débâcle*, *le Rêve*, *Lourdes*, *Rome*, *Paris*, nulle part il n'est question de ses croyances, et il ne touche en rien à la métaphysique. Qu'étant jeune, il croyait en Dieu, voici ses vers, qui peuvent le témoigner :

> Principe créateur, seule force première,
> Qui d'un souffle vivant souleva la matière,
> Foi qui vis, ignorant la naissance et la mort,
> Du prophète inspiré donne-moi l'aile d'or...

Voici d'autres vers, faits dans sa jeunesse :

> Oh ! Seigneur, qu'ai-je fait pour que vous, le Puissant,
> Vous laissiez éclater ainsi votre colère



Et la laissiez tomber sur un grain de poussière,
Que le vent du matin pulvérise en passant.
Pitié ! Seigneur, pitié ! Je ne suis qu'un enfant

Il est intéressant d'apprendre, qu'il y a bien des années, M. Emile Zola avait pressenti sa mort par l'asphyxie. Le rédacteur du journal *La République* raconte à ce sujet ce qui suit : « Je me souviens, qu'il y a quelques années, nous dînions, chez Fasquelle, avec Edmond de Goncourt, E. Zola et Mme Zola. La conversation était vive. On parla de politique, de littérature, de nouvelles découvertes scientifiques, du grand rôle que commençait à jouer l'électricité dans le monde, et enfin on causa de certains aménagements à faire dans l'hôtel de la rue de Bruxelles, habité par Zola, et notamment de substituer à l'éclairage au gaz l'éclairage électrique. Mme Zola, habituée à l'éclairage au gaz, était contraire à toute substitution et ne voulait pas en entendre parler. Mais M. Zola, de ce ton péremptoire qu'il prenait quand il avait une idée en tête, s'écria tout à coup :

« Non, non !... je ne veux plus de gaz chez moi !... Sans parler de toutes sortes d'inconvénients et du danger de l'explosion, il y a le danger de l'asphyxie... *Et c'est elle que je redoute le plus* ».

JOSEPH DE KRONHELM.

Une Conférence *avec projections*, sur la photographie de l'Invisible, par M. GABRIEL DELANNE, suivie d'une partie musicale par un groupe d'artistes de mérite, aura lieu le dimanche 14 décembre 1902 à 8 h. 1/2 précises du soir, salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, sous la présidence de M. le Dr L. MOUTIN.

Le prix d'entrée destiné à couvrir les frais d'organisation et la location de la salle, est fixé à 50 centimes.

LA SURVIE

S'il en est un de ces livres bénis dont nous sommes heureuse de parler, et que l'on peut véritablement appeler un pur flambeau, c'est bien ce Recueil des *Echos de l'Au-Delà* que Mme Rufina Noeggerath, l'apôtre vénérée, vers qui convergent, dans un commun élan, l'admiration et le respect des spirites, a rassemblés sous ce titre : *La survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie.*

Certes, tous les livres éclos sous le souffle inspiré des écrivains spiritualistes sollicitent nos méditations, notre reconnaissance, notre amour, par leur élévation philosophique et morale; nul, plus que la *Survie*, je le confesse, n'exerce sur moi après les livres du Maître Allan Kardec, une attirance qui est presque de la fascination. Ce recueil ne quitte point ma table de travail. *J'ai besoin de le voir.* Et, souvent, ma main appuyée sur lui s'y attarde, avec le même plaisir que si elle reposait dans celle d'un sincère ami... que dis-je, d'un consolateur! Et c'est un trésor véritable qu'il nous offre, en nous incitant à y puiser sans mesure.

Cette prédilection, à quoi tient-elle? Je ne sais! Mais ce qui l'affirme surabondamment, c'est le délabrement en lequel est tombée sa couverture dessinée par le Maître Hugo d'Alési. Les coins fripés des pages aux multiples zébrures au crayon bleu sont la preuve évidente que je le feuillette souvent; surtout le soir, dans le calme du logis tranquille, dans la paix amenée par les heures nocturnes.

Je déclare tout de suite que je n'ai pas l'honneur de connaître Mme Rufina Noeggerath, afin que l'on ne croie pas que je fais œuvre de plate congratulation. Non! quand, en octobre 1901, la *Revue Spirite* annonça le 80e anniversaire de la *Bonne Fée* du Spiritisme, comme l'appellent d'aucuns, je n'avais pas lu la *Survie*.

Grâce à l'obligeance extrême de Mme Leymarie, notre si chère, si dévouée sœur en croyance, ces pages me furent révélées.

Aussitôt après en avoir coupé et lu un certain nombre, j'adressai — un peu tardivement — à «Bonne Maman» une lettre, en laquelle je lui exprimais toute mon admiration pour son courageux et sublime apostolat, et l'assurai de mon profond respect.

J'étais alors sur le point de partir pour le Midi, et regrettai très vivement de n'avoir point, au milieu des tracas inhérents à un long voyage, eu le loisir d'aller déposer un filial baiser sur les mains de l'aïeule que grandissent tant d'années passées à la recherche de la Vérité.

J'aime les vieillards. Dès mon plus jeune âge, cet amour je l'ai toujours ressenti devant ces têtes qu'auréolisent, rendent augustes, les cheveux blancs, et dont les rides profondes sont comme le sceau que l'Epreuve, au cours de leur existence, y imprima de son doigt de fer! Elles nous racontent, ces rides, les amertumes, les chagrins; elles sont comme la cicatrice des blessures reçues au contact de cette couronne d'épines qu'enfonce brutalement, sur nos fronts courbés, la vie inexorable et sourde à nos amers sanglots!

Le compte-rendu de cette séance où tant d'adeptes, de spirites éminents, avaient assisté, m'avait donné la douce vision d'un visage empreint de cette sérénité inexprimable, venue d'une âme éprise de tous les sentiments élevés qui témoignent de sa céleste origine.

Cette céleste origine se manifeste dans tout ce qui émane de la plume de Mme Rufina Noeggerath. Les lignes personnelles de la préface, les notes dont elle a fait suivre certaines communications, sont toujours un vibrant appel lancé vers le cœur de ses frères en humanité.

Que d'instructions, que de substance ces pages renferment! Où que vous les ouvriez, l'œil est ébloui par le rayonnement spirituel qni se dégage de tous ces renseignements recueillis et classés avec un soin pieux.

Des Esprits aux noms connus ou inconnus y révèlent *la bonne parole*. Par des sentiers différents, tous aboutissent à un point unique : *La preuve de l'immortalité de notre âme.*

L'âme! étincelle échappée de ce divin foyer d'amour : Dieu ! et qui retourne à lui, transfigurée par l'Epreuve, épurée par les larmes, resplendissante de tout le bien qu'elle aura accompli sur cette terre, et qu'elle emportera, idéale gerbe en laquelle seront unis : Amour et charité.

Combien je recommande aux amis de la Revue, la lecture de ce Recueil! mais entre toutes les pages, celles intitulées : *Sur la croix.*

« Et cette femme (Magdeleine), était courbée aux pieds d'une autre femme, « et les rayons d'amour que je recevais pour ma consolation, je les faisais « tomber sur celle qui a dans le cœur le plus d'amour et de pardon : La Mère ! »

La Mère ! nom ineffable! mais hélas, qui de nous ne pleure déjà l'envolée de cette créature au cœur sublime?

Est-ce parce que Mme Rufina Noeggerath se présente à nous avec le double prestige de mère et de grand'mère qu'elle nous est si chère ? Oui! sa maternité, elle l'a étendue à tous les frères en Christ, et, notamment, sur ces êtres de souffrance, que l'on nomme *médiums*. L'on peut bien dire que, penchée vers eux, comme un ange de consolation, elle ne leur a pas ménagé son appui le plus ferme.

Que Dieu garde encore de longs jours « Bonne Maman » sur cette terre; que sa parole fasse encore lever une moisson de spirites ! Les âmes, lassées ou meurtries, trouveront dans ces communications d'outre-tombe qu'elle nous a léguées, avec un adoucissement à leurs peines, l'espoir futur du relèvement de notre malheureuse humanité.

Et, tous, remercions et vénérons l'aïeule si douce, si tendrement baignée par les lueurs d'en haut !

BLANCHE SARI-FLÉGIER.



CREDO SPIRITE

Nous ne pouvons mieux terminer notre année 1902 qu'en insérant le CREDO SPIRITE ci-dessous d'un de nos plus dévoués frères spirites, M. SEGUNDO OLIVER, de Barcelone, bien connu pour ses articles sur la défense de la médiumnité et aussi par ses remarquables dessins médianimiques.

Voici ce crédo :

Le progrès comme loi de la vie.

L'expiation réhabilitant le criminel.

La responsabilité proportionnée à nos forces.

Négation de la monstrueuse conception de l'enfer.

Cessation du honteux trafic des prières.

Pluralité des existences de l'âme, en ce monde et en d'autres mondes.

La charité spirituelle s'échelonnant de sphère en sphère.

De toutes parts, la justice, l'abnégation, et, en conséquence, fin de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Un principe établissant que celui qui possède le plus et qui sait le plus *ne doit pas exiger plus de droits de la société*, mais, au contraire, doit *s'imposer* plus de devoirs.

Si nos adversaires connaissent des principes plus élevés, plus moraux, plus scientifiques et plus vrais, *qu'ils les exposent*,

S'ils connaissent une doctrine plus juste, plus belle, qui offre de plus grandes consolations, qui donne plus de courage pour supporter les douleurs, les épreuves de cette vie, *qu'ils nous la révèlent*.

S'ils connaissent un idéal qui ennoblisse davantage l'âme humaine, *qu'ils le prêchent*.

S'ils connaissent réellement, en un mot, une philosophie qui nous donne une conception plus vraie et plus sublime de la vie, de l'âme, de Dieu et de la création en ses diverses manifestations, *qu'ils l'enseignent*, car : quiconque connaît une vérité et ne l'enseigne pas *commet un crime de lèse-humanité*.

SEGUNDO OLIVER.
Barcelone (Espagne).

RHEA L'ONDINE

(*Suite*) (1).

Lorsque j'eus repris mes sens, j'étais couchée dans mon lit ; Kath, tout en larmes, aidée de la fermière, me frictionnait les tempes et me prodiguait des soins.

En reprenant conscience, mon premier mot fût : « Où est maman ? »

— Dans son lit, Mademoiselle, répondit la fermière, car à ma question, Kath était sortie précipitamment de la chambre.

---

(1) Voir la *Revue* de novembre 1902.

— S'est-elle fait beaucoup de mal à la main, demandai-je encore ?

— Oui, Mademoiselle,et mon garçon est allé quérir le médecin, ainsi que pour vous, car votre état nous a quelque peu inquiété, Kath et moi ; à présent cela va mieux ; il vous faut rester bien tranquille ici...

— Mais je veux me lever, dis-je, je veux voir maman.

— Non, non, pas encore, Mademoiselle, votre maman a besoin actuellement du plus grand repos ; d'ailleurs la porte de sa chambre est fermée à clé jusqu'à l'arrivée du médecin ; mais, en attendant, prenez cette boisson, Mademoiselle, ce n'est qu'un remède de bonne femme, mais il a toujours réussi à mes enfants. C'est du reste un calmant et vous en avez certes bien besoin, Mademoiselle Adrienne ! Vrai, tout à l'heure, vous nous avez bien effrayées,Kath et moi, avec vos convulsions !... Je suis certaine que vous devez avoir les bras et les jambes, comme brisées !

Et, par le fait j'essayais, mais bien en vain, de me remuer sur ma couche ; j'étais anéantie ; ma tête était brûlante, aussi je bus docilement le breuvage que me tendait la fermière et bientôt une torpeur envahit mes sens. Je n'eus pas conscience du temps qui s'écoula jusqu'au moment où, entendant une voix étrangère, je fis un grand effort de volonté pour ouvrir les yeux. Le médecin, le Dr Carle, que je connaissais déjà, s'approchait de mon lit, accompagné de Kath et de notre excellente voisine de campagne, Mme Monier une ancienne amie de ma grand'mère paternelle.

— Comment va maman, demandai-je vivement au docteur qui me tâtait le pouls ?

— Elle jouit d'un grand repos dans ce moment, répondit M. Carle, repos qu'il ne faut pas troubler...

— C'est pour cela,chère enfant,dit Mme Monier, que ton petit frère a été emmené chez sa nourrice.

Notre vieille amie avait prévenu ma demande sur le grand calme inusité, qui régnait dans la maison, que George ne troublait plus par ses jeux turbulents.

— Et papa est-il revenu d'Amboise ? Pauvre père, quelle triste fête !

— Chut, chut, ma chère petite, ne vous préoccupez point à ce sujet, vous êtes assez souffrante ; votre père est auprès de votre mère.

Je ne dis plus un mot ; mes idées se heurtaient confusément dans mon cerveau. Il me semblait maintenant que ce qui s'était passé était déjà très éloigné, je refermais les yeux. Alors j'entendis que le Dr Carle parlait de moi à voix basse à Mme Monier. « Je traversais subitement une crise périlleuse bien que naturelle, la moindre émotion pouvait être dangereuse ; il me faudrait garder le lit encore plusieurs jours. »

Ensuite le médecin entraîna Mme Monier à l'autre bout de ma chambre et je n'entendis plus rien.

En reconduisant M. Carle jusqu'au palier de l'escalier, on se trouvait en face de la chambre de ma mère ; Mme Monier répondit : « Docteur, je vais tout de suite la faire transporter au deuxième. »

Au deuxième... Pourquoi me demandai-je ? Je suis si bien ici ! Si je dois garder quelque temps encore la chambre, papa pourra sans fatigue aller de chez maman, chez moi, très souvent.

Quelques minutes après la visite du Docteur, je fus transportée (roulée dans mes couvertures) dans la chambre jaune, au deuxième étage ; cette pièce était située à l'autre extrémité de la maison, les deux grandes fenêtres donnaient au Nord sur un petit bois de tilleuls et de frênes ; puis venaient après le bois, de grandes prairies.

Mme Monier et la fermière m'installèrent avec beaucoup de précautions et de soins dans ma nouvelle chambre ; notre bonne ayant suivi George chez sa nourrice, la fermière me dit qu'elle se chargeait de tous les soins à me donner. — Je n'ai plus souvenance des jours qui suivirent mon transfert dans la chambre jaune, je crus voir ma mère ouvrir sans bruit la porte et s'approcher de mon lit. Je ne sais comment (ou plutôt je ne savais comment alors) il se faisait que nous parlions avec maman sans articuler des sons et que nous conversions beaucoup plus vite qu'autrefois. De plus, maman était plus jolie que jamais, bien qu'elle fût fort triste en me parlant.

Ensuite ce qui m'étonnait, même en cet état maladif, c'est que jamais je ne voyais ma mère lorsqu'une personne étrangère se trouvait dans la chambre.

A vrai dire, je ne distinguais pas toujours nettement le visage de ceux qui approchaient de mon lit. Une nuit pendant laquelle il faisait un gros orage, je souffrais tellement dans toute ma personne, que je jetais par instant des cris que je savais bien être poussés par moi, mais qu'il me semblait entendre de très loin, comme si j'avais été absente de mon corps.

Après cette dernière crise, une détente se produisit dans tout mon être, un grand calme suivit et je revins graduellement à l'état normal, comme réveillée d'un long et douloureux cauchemar. Je vis alors mon pauvre père en larmes, la tête appuyée sur mon oreiller, me tenant les deux mains serrées entre les siennes, je lui souris :

— Ah ! cher papa, je t'en prie ne pleure pas..., je ne souffre plus..., je crois que je viens de loin..., de bien loin ! Et cependant je le vois, je n'ai pas quitté mon lit... !

Mon père prit ma tête entre ses mains, la couvrit de baisers et ses larmes me mouillèrent les joues.

— Dieu a eu pitié de moi, Adrienne..., tu es revenue, toi..., puis craignant d'en avoir trop dit, papa ajouta : « Les jeunes organisations ne supportent pas toujours la crise que tu viens de subir dans d'aussi mauvaises conditions ».

— Alors ne pleure plus, cher papa, mais pourquoi petite mère n'est-elle pas ici avec toi ? Il y a plusieurs jours qu'elle n'est venue me voir ?

Mon père fronça les sourcils, il se raidissait évidemment contre l'émotion ; je crus dans le moment qu'il me croyait reprise par la fièvre ou la maladie.

— Ta mère, ma chérie, ne peut être venue ici pour te voir ; tu as rêvé, car pour assurer sa complète guérison, le docteur l'a envoyée en convalescence dans son pays natal...

Je crus mon père, je pensais qu'il n'avait pas accompagné maman, parce que, sans m'en douter, j'avais été très dangereusement malade. J'allais adresser de nouvelles questions, quand mon père, après une dernière caresse, me quitta brusquement.....

Ce ne fut que plus d'un mois après le décès de ma chère maman, que Kath et Mme Monier m'apprirent avec les plus grands ménagements la triste vérité, que ma mère était morte noyée. Je m'étais évanouie enfant et heureuse jusque-là ; je rentrais dans la vie extrêmement grandie, sérieuse et accablée de tristesse. Mon père ne voulut pas m'envoyer en pension, ainsi qu'il avait été convenu avant notre grand malheur ; j'eus une institutrice qui donna en même temps à George les premiers rudiments d'une instruction élémentaire. Mon père ne pouvait vivre sans me voir ainsi que George auprès de lui. Presque toujours silencieux, mon père suivait avec intérêt nos leçons, craignant qu'une application trop soutenue n'altérât ma santé qui, depuis ma dernière maladie, avait été toujours délicate.

Malgré les avis du Dr Carle, mon père refusa de revenir l'hiver en ville où nous possédions une jolie habitation.

— Vous avez un besoin absolu de distraction, mon cher Dumbart, insistait le Docteur, vous devez vous conserver pour vos enfants... C'est votre devoir strict !...

— Je vivrai assez, répondait obstinément mon père, pour établir mes enfants... Je le sais, je le sens ; mais, si je quittais cette demeure où il me semble sentir *sa présence*, je n'aurais plus la force de vivre.

Les années s'écoulèrent sans grands incidents, mon frère faisait ses études au lycée de Tours ; par suite de certaines amitiés fâcheuses de collège, George était devenu tapageur, égoïste et même brutal ; mon père, d'un caractère doux et poétique, n'avait pas assez d'autorité pour réprimer la fougue de son fils ; un désaccord de plus en plus accentué se creusa entre le fils et le père ; fatigué de lutter, papa fournit assez d'argent à George pour lui permettre d'aller terminer ses études et faire son droit à Paris ; puis les vacances venues, il lui fournissait les moyens d'accomplir un long voyage à l'étranger.

Quant à moi, de mêmes goûts et de mêmes tendances que mon père, je ne regrettai plus l'absence de George, ayant eu beaucoup à souffrir de son

mauvais caractère, car lui ayant presque servi de mère dans son jeune âge et ayant eu pour lui une grande tendresse, j'avais droit à toute son affection.

— Il n'a rien de ta mère, ni de moi, me disait souvent papa ; comme c'est étrange qu'ayant été soigné et aimé autant que toi, mon Adrienne, il te ressemble si peu !...

— J'ai ouï dire à ma mère maintes fois qu'un de mes oncles, le plus jeune je crois, avait été une malédiction pour sa famille et qu'heureusement les suites d'un duel qu'il avait eu par fanfaronade avaient abrégé son existence, avant qu'il ne commît quelque faute irréparable ! Quelle triste surprise réserve l'atavisme aux familles les plus honorables !

Excédé par des demandes réitérées de fonds de la part de mon frère, mon père eût avec George une scène des plus violentes, à la suite de laquelle, mon frère qui devait se faire avocat dut s'engager dans l'armée et deux ans après, ayant, pour cause d'insubordination, été incorporé dans une compagnie de discipline en Algérie, il fut tué dans un engagement contre des Arabes révoltés. Notre douleur fut extrême à la nouvelle de la mort de George, car il nous était resté cher, malgré sa mauvaise conduite. Mon père, maladif et nerveux à l'excès depuis la mort de sa femme, se faisait les plus violents reproches d'avoir, par sa faiblesse d'abord, par sa terrible scène ensuite, poussé son fils à s'engager.

J'eus beaucoup de peine à consoler mon malheureux père ; son désespoir tournait presque à la folie. J'étais aussi très affligée de la mort de George. J'avais espéré que la maturité de l'âge, ainsi qu'un mariage projeté depuis longtemps dans la famille, assagirait mon pauvre frère et qu'une jeune famille viendrait sous peu rendre la gaîté à la maison, de sorte que mon père se trouverait bien de la tendresse et de la distraction de ses petits-enfants.

(*A suivre*)

M. A. B.

BIBLIOGRAPHIE

Un nouveau roman occultique de notre collaborateur M. A. B., vient de paraître; il a pour titre Amias Frigoulet et il présente un intérêt capital, en ce sens que, dans ce roman spirite, se déroulent des scènes d'obsession, de lévitation, d'apport qui sont toutes exprimées et rendues suivant les données scientifiques modernes.

Jamais l'auteur du *Voyage en Astral*, de *Suggestion mentale*, de *Thomassine*, de l'*Envoûtement* et de quantité de *Romans* et de *nouvelles Esotériques* n'a été mieux inspirée que dans Amias Frigoulet, le nouveau roman qui se trouve en vente à notre librairie, 42, rue Saint-Jacques, 3 fr. 50.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLVe VOLUME

ANNÉE 1902

Le Gérant : P. LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — *Téléphone.*